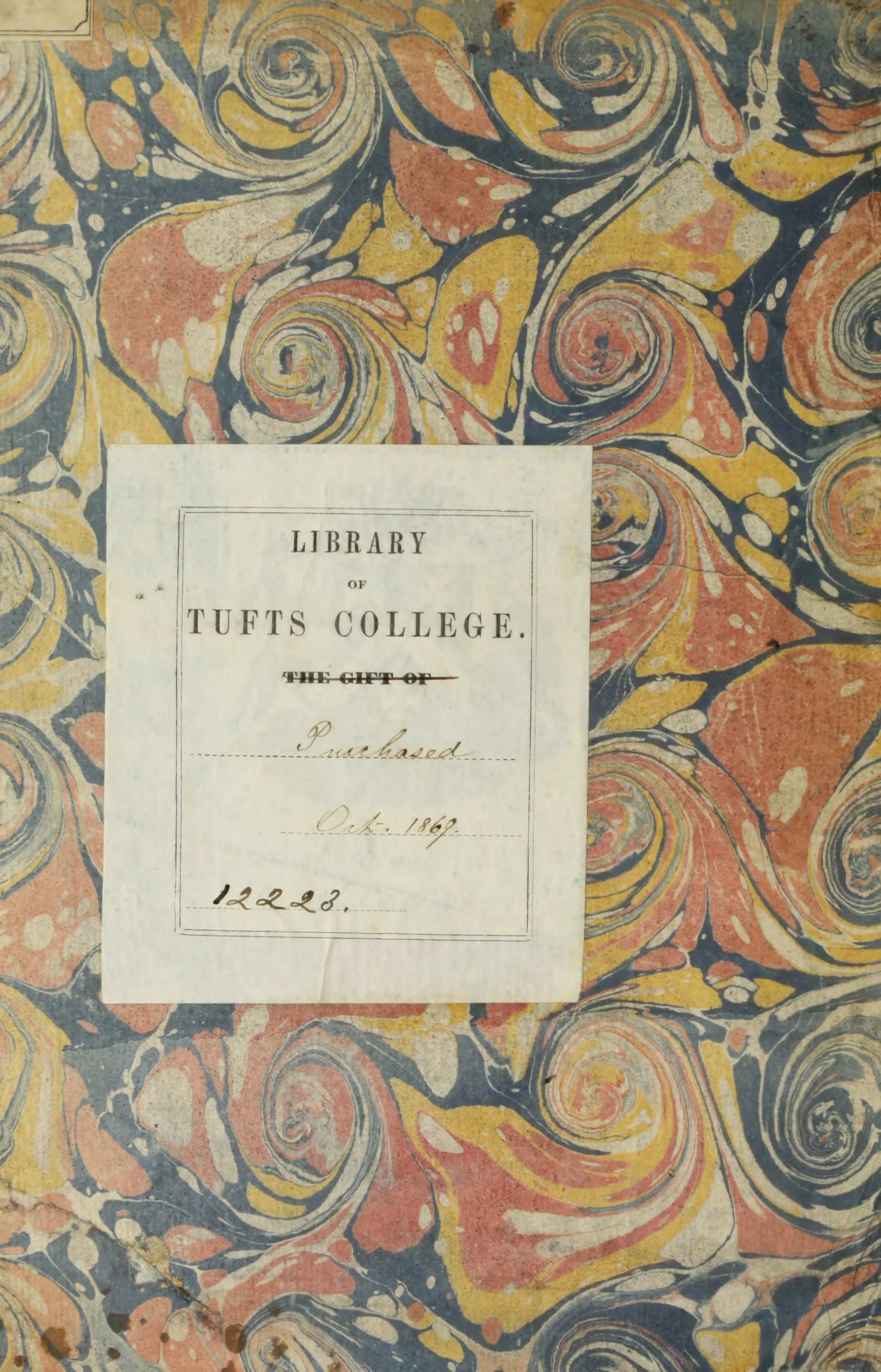




LIBRARY
OF
TUFTS COLLEGE.
~~THE GIFT OF~~
Purchased
Oct. 1869.
12223.



DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME CINQUIEME.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;
CONTENANT
L'HISTOIRE DES ANIMAUX,
DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION
DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

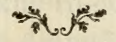
Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers :

PLUS, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A. S. Monſeigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié Regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & beaux Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître Saint Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
D'HISTOIRE NATURELLE.



P.

PIGARGUE ou PYGARGUE, *pygargus*. On peut diſtinguer trois variétés dans cette eſpece d'oiſeau carnivore; ſavoir, le *grand pygargue*, le *petit pygargue* & le *pygargue à tête blanche*. Les deux premiers ne different que par la grandeur, & le dernier ne differe preſque en rien du premier, la grandeur étant la même; la ſeule différence eſt un peu plus de blanc ſur la tête & le cou. Les différences entre les pygargues & les aigles ſont 1°. la nudité des jambes; les aigles les ont couvertes juſqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure; 2°. la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc; 3°. la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'aigles à queue blanche, parce qu'ils ont en effet la queue blanche en-deſſus & en-deſſous dans toute ſon étendue: ils different encore des aigles par quelques habitudes naturelles; ils n'habitent pas les lieux déſerts, ni les hautes montagnes; les pygargues ſe tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne ſont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, ainſi

que l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence ; il est de la même grosseur, & pour le moins aussi fort que lui : il est plus carnassier, plus féroce, moins attaché à ses petits, car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chasse hors du nid, avant même qu'ils soient en état de se pourvoir, & l'on prétend que sans le secours de l'*orfraie* qui les prend alors sous sa protection, la plupart périroient. Ce sentiment contre nature, qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance, & qui est commun à l'espece du pygargue, & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois especes sont plus voraces & plus paresseuses à la chasse, que celle de l'aigle commun qui soigne & nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, & ne les oblige à s'éloigner que lorsqu'ils sont assez forts pour se passer de tout secours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens ; les aiglons de l'espece commune sont doux & assez tranquiles, au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre & de se disputer la nourriture & la place dans le nid ; ensorte que souvent le pere & la mere en tuent quelques-uns pour terminer le débat ; on peut encore ajouter que comme le *grand aigle* & le *pygargue* ne chassent ordinairement que de gros animaux, ils se rassasient souvent sur le lieu, sans pouvoir les emporter, que par conséquent les proies qu'ils enlevent sont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid, ils sont souvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lievres & des oiseaux, fournit plus aisément & plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits. La pygargue construit pour nid un aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres, & qui est composé de petites perches & de branches qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyere & d'autres herbes ; elle y pond deux ou trois œufs. *Voyez maintenant l'article* AIGLE.

PIGAYA. C'est la racine de l'*ipécacuanha* : voyez ce mot.

PIGEON, *columba*, est un genre d'oiseau très-connu. Quantité de personnes se font de la multiplication du pigeon, une affaire sérieuse sans y rien épargner ; & par la combinaison des mêlanges, ils savent en tirer une infinité de variétés, toutes plus curieuses les unes que les autres, ainsi qu'on le verra à la fin de cet article. Les marques caracté-

ristiques de cet oiseau, sont d'avoir quatre doigts dénués de membranes, dont un par derriere & trois devant; les jambes courtes & couvertes de plumes jusqu'au talon; les aîles très-longues, un vol très-fort, le bec droit, étroit & un peu long, le bout supérieur un peu renflé & recourbé, les narines à demi-couvertes d'une membrane épaisse & molle; mais ce bec varie suivant les especes, les unes l'ont plus délié, d'autres plus gros, d'autres plus court, d'autres plus long; sa voix est un cri plaintif, assez bien exprimé par le mot *roucoulement:* ils ne pondent que deux œufs à la fois, & font plusieurs pontes & couvées dans une année; ceux de voliere en font jusqu'à douze. Le propre de ces animaux est de ne point renverser le cou quand ils boivent, mais de boire largement comme font les bêtes de charge. La plupart ont les pieds rouges, & le mâle & la femelle couvent tour à tour : la durée de leur vie est de quinze à vingt ans. On les divise en pigeons privés ou domestiques, en pigeons sauvages & en pigeons étrangers. Au reste ces oiseaux sont mis par M. *Linneus* dans l'ordre des *aves passeres*, oiseaux de passage. Les pigeons sont en général des oiseaux qui appartiennent à l'ancien & au nouveau Continent; ils vivent dans les climats chauds, dans ceux qui sont tempérés, & ils s'étendent fort avant dans le nord. On trouve dans l'ancien Continent, dit M. *Sonnerat*, des ramiers en Sibérie, & dans le nouveau, plusieurs especes de pigeons dans le Canada. Il paroît que les climats chauds conviennent mieux à ces especes de bipedes; ils y sont plus nombreux & plus variés. Quoiqu'ils ne pondent que deux œufs à la fois, quoiqu'ils soient exposés à la voracité des oiseaux de proie auxquels ils servent de pâture la plus ordinaire, les individus dans chaque espece ou variété, sont fort multipliés, & souvent leur nombre est prodigieux; ce qui vient sans doute, comme il est dit ci-dessus, de ce que ces oiseaux font plusieurs pontes par an, de ce que leur constitution est robuste, qu'ils peuvent s'habituer par-tout, y trouver un climat & une nourriture convenables à leur multiplication : c'est cette force de leur constitution, &, comme nous le dirons ci-après, l'ardeur de leur tempérament, qui font que les pigeons sont de tous les oiseaux, après la poule & quelques autres gallinacées, les bipedes les plus aisés à transporter, à s'habituer à un nouveau climat, à y multiplier. Les pigeons ont en général une forme élégante, un plumage bien nué : ils sont d'une grande utilité pour la nourriture de l'homme & celle d'un grand nombre d'animaux; & dans l'entretien général, ils rendent beau-

coup plus qu'ils ne coûtent. On a obſervé que les pigeons qui vivent en pleine liberté, ont pour l'ordinaire les pieds rouges, & que la couleur dominante de leur plumage eſt le gris ou le brun : l'état de domeſticité a plus ou moins altéré l'eſpece du pigeon : la plupart ne ſe nourriſſent que de grains ; quelques eſpeces cependant ne vivent guere que des fruits qu'ils avalent ſans les caſſer.

1°. Le PIGEON ORDINAIRE ou MONDAIN, *columba domeſtica & vulgaris*, eſt un oiſeau domeſtique fort commun & fort utile : il peſe environ treize onces ; il a, depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue, treize pouces de long, une envergure de vingt-ſix pouces de large ; le bec grêle, pointu, longuet, comme farineux au-deſſus des narines, & du reſte brun, l'iris d'un jaune rouſſâtre ; les jambes en devant revêtues de plumes preſque juſqu'aux doigts, les pieds & les doigts rouges, les ongles noirs, la tête d'une couleur cendrée & bleuâtre, le cou orné de belles couleurs changeantes, ſelon qu'il eſt différemment expoſé à la lumiere, le jabot rouſſâtre, le reſte de la poitrine & le ventre cendrés, le bas du dos blanc, & cendré près des épaules, du reſte noir, néanmoins nuancé de cendré : le pennage des aîles a les mêmes couleurs ; celui de la queue, qui a quatre pouces & demi de longueur, eſt noir par les extrémités, le reſte eſt cendré : le jabot du pigeon eſt grand : la voix du mâle eſt auſſi grave que celle de la femelle eſt grêle. On lit dans l'*Hiſt. de l'Acad. des Sciences*, *T. I. pag. 140*, que l'œſophage du pigeon eſt capable d'une diſtenſion plus grande en proportion de celui des autres oiſeaux, comme on peut le remarquer en ſoufflant dans leur âpre-artere. La grande eſpece de pigeon domeſtique eſt le PIGEON ROMAIN, *columba verſicolor*.

Tous les pigeons, dit M. *de Buffon*, ont de certaines qualités qui leur ſont communes ; l'amour de la ſociété, l'attachement à leurs ſemblables, la douceur des mœurs, la chaſteté, c'eſt-à-dire la fidélité réciproque & l'amour ſans partage du mâle & de la femelle ; la propreté, le ſoin de ſoi-même qui ſuppoſent l'envie de plaire, l'art de ſe donner des graces qui le ſuppoſe encore plus ; les careſſes tendres, les mouvemens doux, les baiſers timides qui ne deviennent intimes qu'au moment de jouir ; ce moment même ramené quelques inſtans après par de nouveaux deſirs, de nouvelles approches également nuancées, également ſenties ; un feu toujours durable, un goût toujours conſtant, & pour plus grand bien encore, la puiſſance d'y ſatisfaire ſans ceſſe..... En effet, quiconque

a habité la campagne, aura obſervé ces différentes qualités dans l'eſpece du pigeon : il aura reconnu que ces oiſeaux ſont fort portés à l'amour, que le mâle amoureux s'approche de ſa femelle, va, revient, tourne autour d'elle, la cajole, fait l'amant empreſſé, eſt toujours en mouvement, épanouit ſa queue, fait la roue jusqu'à ce que la tendre femelle, excitée par ces petites agaceries, réponde d'une voix ſourde, d'un roucoulement étouffé ; enſuite viennent les petits becos, c'eſt-à-dire les careſſes du bec dans le bec ; alors les grandes privautés ont lieu.

Deux œufs blancs pondus ſont le fruit de ces amours : l'un produit un mâle & l'autre une femelle, quelquefois auſſi il en naît deux mâles ou deux femelles. Pour pondre le ſecond œuf, il faut un nouvel accouplement : la femelle choiſit communément l'après-midi pour ſon accouchement. Ses deux œufs étant pondus, elle ſe met à les couver, de façon que pendant quinze jours complets elle reſte deſſus depuis trois ou quatre heures après-midi, juſqu'au lendemain matin ſur les neuf à dix heures que le mâle prend ſa place, réguliérement juſqu'à quatre heures du ſoir, tandis que la femelle va chercher à manger & ſe repoſer ; puis elle revient à l'heure marquée pour relever ſon mâle, qui lui cede à ſon tour la place juſqu'au lendemain, & ainſi de ſuite juſqu'à ce que les petits ſoient éclos. Si durant la couvaiſon la femelle tarde trop à revenir, le mâle va la chercher & l'invite à retourner promptement à ſon nid; celle-ci en fait autant à l'égard de ſon mâle quand il paroît pareſſeux ſans l'être. Ainſi nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; toutes les douceurs du ménage, toutes les fonctions pénibles également réparties. Le mâle aimant aſſez conſtamment pour les partager, & même coopérer aux ſoins maternels : ſoulageant & adouciſſant la peine de ſa compagne, pour mettre entre elle & lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable.... Quels modeles pour l'homme, s'il pouvoit ou ſavoit les imiter ! Le pere & la mere n'ont rien à donner pendant trois ou quatre jours aux deux pigeonnaux nouvellement éclos ; ils ont ſeulement ſoin de les tenir bien chaudement : alors c'eſt la femelle qui ſe charge ſeule de ce ſoin, ſi ce n'eſt pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture ; après quoi ils les nourriſſent pendant huit jours d'alimens ramollis, à demi digérés comme de la bouillie dans leur jabot, ils ſoufflent ou dégorgent deux à trois fois par jour cet aliment dans leur petit bec : le pere ſouffle communément la pâture à la petite femelle, & la mere au petit mâle :

cette attention réciproque suppose chez ces oiseaux un instinct esclave né de la différence du sexe ; peu-à-peu ils leur donnent une nourriture plus solide , à proportion de leurs forces , & dès qu'ils sont en état de voler, le pere les chasse du nid, & les oblige de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Ce nouveau ménage s'appareille bientôt ensemble. Les pigeons de voliere ont toujours à la fois des œufs & des petits; & par ce moyen ils ne perdent point de temps. Tous les momens de la vie sont employés au service de l'amour & au soin de ses fruits.

On remarque que quand la femelle s'est laissé cocher par un mâle étranger, le sien piqué de la passion de son infidelle, se dépite & ne veut plus la voir; il l'abandonne , ou s'il s'en approche, c'est pour la battre. On a vu des femelles s'entre-saillir au défaut de mâle , ce qui suppose un tempérament fort chaud dans ces individus. On a vu aussi deux mâles mécontens respectivement de leurs femelles, faire entre eux un échange , & vivre ensuite en bonne intelligence dans leur nouveau petit ménage. Cet exemple des troqueurs seroit-il en pareilles circonstances chez toutes les especes d'animaux le vœu & la loi de la nature ?

Les pigeons aiment à se baigner & à se rouler dans la poussiere, pour se délivrer de la vermine, des poux & puces qui les incommodent quelquefois : ils se nourrissent de froment, de sarrasin, d'orge, de vesce, de pois, de chenevi, de panis, d'ivraie & d'autres grains : ceux de colombier cherchent pendant l'été leur vie dans les champs , mais dans l'hiver il faut les nourrir. Sans cela ils seroient peu féconds & pourroient périr : ces oiseaux sont d'un bon revenu dans un colombier. Nous avons dit qu'ils multiplient souvent; dans le même temps qu'ils élevent leurs petits , ils couvent des œufs.

Le vol de cet oiseau est très-rapide & sifflant, sur-tout quand l'animal se sent poursuivi par l'épervier, par le milan ou par quelqu'autre oiseau de proie. Outre le vol, les pigeons ont la vue & l'ouie excellentes , ce sont là en quelque sorte les seules armes que la nature leur a données pour se défendre. Ils tremblent à l'aspect d'un oiseau de rapine : quoique d'un naturel doux en apparence , & regardés comme le symbole de la douceur , cependant ils se battent souvent de pigeon à pigeon jusqu'à la mort, sur-tout quand il s'agit de concurrence pour une femelle : alors ils se donnent des coups d'aîles sur la tête , des coups de bec, & s'arrachent les plumes. Le pigeon vit volontiers avec la volaille.

Cet oiseau eſt d'un grand uſage dans les alimens, ſur-tout quand il eſt jeune, nourri & élevé à la maiſon dans une voliere ; ſa chair eſt alors tendre, ſucculente, facile à digérer & nourrit beaucoup : les plus eſtimés en France ſont ceux de Perpignan. Lorſqu'il eſt vieux l'on doit en uſer plus ſobrement : on prétend qu'un pigeon nouvellement tué, ouvert par le dos & appliqué tout chaud ſur la tête ou à la plante des pieds d'un frénétique, eſt capable de guérir cette maladie. Le ſang du pigeon tiede & tiré de deſſous l'aîle, eſt propre pour guérir les plaies récentes des yeux. Sa fiente appellée *colombine*, eſt nitreuſe, réſolutive & apéritive : on la prend toute calcinée ou en tiſane ou en bol ; on a des exemples que ſi cette fiente fraîche tombe dans les yeux, l'on en peut devenir aveugle, tant elle contient de parties cauſtiques ; c'eſt par cette raiſon que la peau rougit à l'endroit où l'on met pendant un certain tems de la fiente de pigeon. On en mêle quelquefois dans les véſicatoires, ou avec les cataplaſmes farineux, pour réſoudre les tumeurs œdémateuſes. La fiente de pigeon pulvériſée & cuite avec le lait, fait un cataplaſme excellent pour les maux de gorge pituiteux : il faut avoir ſoin de le renouveller & de le réchauffer toutes les heures. Cette fiente, dit M. *Bourgeois*, eſt encore un excellent remede pour la toux des chevaux, qu'ils contractent ſouvent au printems dans les pâturages, lorſque les nuits ſont froides, ou lorſqu'ils ſont expoſés long-temps à des pluies froides. Cette toux, lorſqu'on la néglige, dégénere ſouvent en vraie pouſſe qui devient incurable. Dès qu'on s'apperçoit qu'un cheval eſt attaqué de la toux, il faut prendre quatre poignées de fiente de pigeon qu'on pulvériſe groſſiérement, & on la met infuſer dans une demi-bouteille de vieux vin blanc pendant une nuit ; le matin on paſſe le mêlange par un linge, & on le fait avaler trois matins de ſuite au cheval par le moyen d'une bouteille ou d'une corne.

La fiente du pigeon eſt très-bonne pour les plantes & pour les ſemences : on peut la répandre à claire-voie ſur la terre toutes les fois qu'on ſeme quelque grain, conjointement avec la ſemence, & même après, en toute ſaiſon ; & chaque hottée de cette fiente équivaut à une charretée de fumier de mouton. Il faut cependant obſerver que la *colombine* eſt ſi remplie de parties volatiles toujours en action, que ſi on ne la laiſſoit un peu modérer à l'air, & ſur-tout par un temps pluvieux, on courroit riſque, en la répandant trop promptement, d'altérer les grains

ſemés, de brûler & de détruire les premiers principes de la germination : auſſi doit-on en amortir l'activité en la mêlant avec du crotin de cheval, ou du fumier de vache pourri. Cet engrais convient ſur-tout aux prés trop uſés, aux chenevieres & aux potagers, même aux terrains froids, humides & argileux. *Voyez* FUMIER & EXCRÉMENT.

L'exemple des pigeons monſtrueux, à deux têtes, à quatre pieds, &c. n'eſt pas rare.

2°. Le PIGEON BISET, *columba livia.* C'eſt un oiſeau ſauvage de paſſage, ainſi nommé à cauſe de la couleur biſe ou plombée, tant de ſon plumage que de celle de ſa chair, qui eſt effectivement plus biſe que celle des pigeons de voliere ; il eſt plus petit que le pigeon ordinaire, & difficile à apprivoiſer, car il ne peut vivre enfermé ; il a les pieds rouges, ainſi que le bec qui eſt raboteux.

3°. Le PIGEON SAUVAGE ou FUYARD, *œnas ſeu vinago.* Ce pigeon de paſſage a une corpulence un peu plus grande que le pigeon ordinaire, dont il differe encore pour la couleur du plumage, qui eſt fort diverſifié ; le devant de ſa poitrine & de ſes aîles ſont d'une couleur vineuſe, il a ſur chaque aîle deux taches noires, les plumes du cou jettent différens éclats ſuivant qu'on les expoſe au jour ; il fait ſon nid le long des rochers eſcarpés. On prétend que c'eſt une eſpece de ſemblables pigeons, *columba tabellaria* ou *pigeon meſſager*, que les Mariniers en Egypte nourriſſent ſur leurs navires, ainſi qu'en Candie & en Chypre ; c'eſt, dit *Belon*, pour les lâcher quand ils approchent de terre, afin de faire annoncer chez eux leur arrivée. On étoit autrefois dans l'uſage d'attacher des lettres aux pieds ou ſous les aîles de ces courriers volans, qui les portoient à l'endroit où l'on ſavoit qu'ils s'arrêtoient d'ordinaire ; il y a encore de ces pigeons meſſagers en Orient & ailleurs, où on les dreſſe à porter & à rapporter les lettres dans les occaſions où l'on a beſoin d'une extrême diligence ; on aſſure que le Conſul d'Alexandrette s'en ſert encore pour envoyer promptement des nouvelles à Alep : & que les caravanes qui voyagent en Arabie, font ſavoir leur marche aux Souverains Arabes, avec qui elles ſont alliées, par le même moyen. Ces oiſeaux volent avec une rapidité extraordinaire, & reviennent avec une nouvelle diligence pour ſe rendre dans le lieu où ils ont été nourris & élévés. On les rencontre quelquefois ſur le ſoir couchés ſur le ſable & le bec ouvert, attendant la roſée pour ſe rafraîchir &

reprendre haleine. En 1574 & 1575, le Prince d'Orange fit uſage de ces meſſagers volans aux ſieges de Harlem & de Leyde ; & pour reconnoître le ſervice de ces oiſeaux, le Prince voulut qu'ils fuſſent nourris aux dépens du public, dans une voliere faite exprès, & que lorſqu'ils ſeroient morts, on les embaumât pour être gardés à l'Hôtel-de-Ville. Ces pigeons font leur nid dans de vieilles tours : ils ſont fort timides, mais ils aiment à retourner dans leur patrie.

4°. Le PIGEON RAMIER, *palumbus torquatus.* Ce pigeon eſt encore très-connu dans tous les pays. *Belon* dit qu'on le nomme *ramier*, parce qu'il ſe perche ſur les rameaux ou branches d'arbres ; il vole en troupe pendant l'hiver, il ne chante ou ne roucoule que quand il eſt en amour, & ſa femelle lui répond ; il eſt plus grand que le biſet & le pigeon ordinaire, & preſque auſſi charnu qu'une poule. On le trouve particuliérement ſur les mériſiers pendant la maturité de leur fruit qu'il aime à l'excès. On en prend beaucoup en certains pays dans les forêts qui ſont plantées de chêne, de frêne & de lierre ; pour cela on attend qu'il faſſe bien nuit, & par le moyen d'un charivari & en portant des torches de paille allumée, on leur fait peur : il eſt facile alors de les tuer. Ce pigeon bâtit ſon nid aſſez mal-proprement, peu haut, mais il le rend difficile à trouver. Le ramier fait ſa demeure ſuivant les ſaiſons, tantôt dans la plaine, & tantôt dans les montagnes. Le plumage de ſon cou eſt chatoyant ou d'un éclat de ſoie : celui de la poitrine, des épaules & des aîles eſt vineux, le milieu du dos couleur de frêne ſombre, le reſte eſt à-peu-près comme dans le pigeon ordinaire : ſa chair eſt beaucoup plus dure que celle des pigeons précédens. Il y a le *pigeon bleu ramier* de Madagaſcar & du Mexique. Il eſt mention du même pigeon de couleur verte *à l'article* FIOUNINGO. Le pigeon *ramier* qui ſe trouve abondamment près de la Perle, à douze lieues du Cap de Bonne-Eſpérance, eſt gris & de la groſſeur de celui d'Europe : la tête eſt couleur de charbon pâle, le cou d'un lilas clair, la poitrine, le ventre, les cuiſſes, les petites plumes des aîles ſont d'un gris cendré, le deſſous des aîles eſt d'un gris vineux ; les grandes plumes des aîles ſont noires : la queue eſt noire auſſi, excepté le bout qui eſt blanc ; il y a de chaque côté ſur les petites plumes de l'aîle, cinq taches noires ; le bec, l'iris & les pieds ſont d'un rouge vineux.

On diſtingue en Europe les *palombes* ou *gros ramiers* ; ce ſont de belles

especes de pigeons très-connus dans les Pyrénées, où ils passent régulièrement deux fois l'année pour aller & revenir d'Espagne, ainsi que les bisets; leur plumage est d'un beau gris cendré, avec un collier orné de très-belles couleurs changeantes: la chasse en est fameuse tout le long des Pyrénées; elle consiste à dresser de distance en distance le long d'une gorge, quelquefois pendant l'espace de plus d'une demi-lieue, des especes de trépieds, qui sont composés de trois perches, longues quelquefois de soixante à quatre-vingts pieds; à l'endroit où elles se croisent au plus haut, on bâtit une cabane de verdure, où un homme se tient caché avec une provision de morceaux de bois blanchis faits en palette. Dès qu'il apperçoit un vol de palombes, il leur jette une de ces palettes, qu'elles prennent pour un oiseau de proie, la frayeur leur fait baisser leur vol près de la terre, alors de distance en distance, suivant qu'elles s'écartent, on les rapproche par la même voie, & on les conduit où l'on veut : à l'extrémité de la gorge, il faut qu'il y ait cinq ou six grands arbres rangés de ligne; on tend des filets depuis le haut jusqu'en bas, au moyen de poids & de poulies; dès qu'on lâche une détente, ces filets tombent, & les palombes effrayées par les palettes qu'on leur jette, viennent se prendre dans les filets : on en prend quelquefois plus d'un cent d'un seul coup de filet. On mange ces oiseaux cuits à la broche, mais presque saignans.

A Terni en Italie, on pratique une autre chasse de pigeons très-singuliere, & dont M. *la Lande* a été témoin, on éleve & on apprivoise des pigeons appellés *mandarini* qui vont au-devant des pigeons de passage & les conduisent dans la forêt, & sur les arbres mêmes où les Chasseurs les attendent; on en prend quelquefois jusqu'à cinq cents.

5°. Le PIGEON DE ROCHER ou ROCHERAYE, *columba rupicola*, est une espece de petit pigeon, de couleur cendrée, qui ne fréquente que les rochers voisins de la mer : il y en a de tout blancs.

6°. Le PIGEON HUPPÉ, *columba cristata*. C'est le nom que l'on donne au pigeon qui porte une huppe blanche sur le derriere de la tête : il a les aîles & le dessus du dos d'un noir vineux, & tout le reste du plumage est blanchâtre. Il est un peu moins gros que le pigeon ordinaire : il soutient bien le froid.

7°. Le PIGEON PATTU, *columba dasypes*. Les plumes de ses jambes sont longues & pendent jusqu'entre les doigts.

8°. Le PIGEON-NONAIN, *columba cucullata.* C'eſt le *pigeon à chaperon* ou *jacobin.* Les plumes de ſon cou ſont relevées & lui ceignent la tête en capuchon de Moine.

9°. Parmi les pigeons ſauvages & étrangers, on connoît, 1°. celui du Bréſil, que *Marcgrave* a décrit ſous le nom de *picui-pinima*, il n'eſt pas plus gros qu'un merle ; ſa chair eſt excellente & fort graſſe. 2°. Le *pigeon des îles de Nincobar* dans le golfe de Bengale, proche des côtes du Pégu, *columba nincombar Indica*, qui eſt plus grand que notre pigeon domeſtique ; ſon plumage eſt un mêlange agréable de bleu, de vert, de jaune, de pourpre violet & de rouge ; il ſe nourrit de riz : ce pigeon ſauvage eſt ſujet à la pierre, elle croît par couches juſqu'à boucher l'ouverture du géſier, ce qui le fait périr. 3°. Le *pigeon ſauvage de l'île de S. Thomas*, qui a le plumage d'un perroquet vert ; ſes jambes & le bas de ſes aîles ſont d'une belle couleur de ſafran ; il eſt moins beau à la vue que le *pigeon d'Amboine*, *columba viridis Amboinenſis.* 4°. Le *pigeon à queue annelée de la Jamaïque*, *columba caudâ faſciâ notata Jamaïcenſis ;* on l'éleve dans les colombiers ; il y en a auſſi de ſauvages qui ne fréquentent que les ſavannes. 5°. Le *pigeon à groſſe gorge ou à grand goſier*, *columba gutturoſa ;* en aſpirant de l'air, il enfle ſa gorge qui alors devient plus groſſe que ſon corps.

On trouve encore pluſieurs ſortes de pigeons à Maderas-patan (ou ville de Madras) aux Indes, dont les couleurs ſont fort variées ; celui des Philippines eſt plus agréable à la vue. Les Ornithologiſtes font mention de quelques eſpeces de pigeons qu'on éleve par curioſité, telles que le *trembleur* ou *pigeon-paon*, qui remue toujours la tête & le cou ; il a la queue large, l'étale & la redreſſe comme celle du paon, *columba tremula cauda :* le *pigeon-cavalier*, *columba eques*, qui eſt ſorti du pigeon bâtard & du pigeon meſſager ; il a des excroiſſances charnues à la racine du bec & autour des yeux ; il a auſſi la faculté d'enfler ſon jabot comme le pigeon à groſſe gorge : le *pigeon de Mahomet*, il differe peu de celui de Numidie ou de Barbarie ; ſes yeux ſont grands & noirs : le *pigeon Polonois* a les yeux bordés de rouge : le *pigeon-batteur*, *columba percuſſor*, il tourne en rond lorſqu'il vole, & il bat des aîles avec force & beaucoup de bruit ; auſſi les plumes de ſes aîles ſe trouvent ſouvent rompues : le *pigeon culbutant*, *columba gyratrix ſeu vertaga*, eſt de différentes couleurs & differe peu du précédent : le *pigeon à gorge friſée*, *columba*

turbila dicta, a le sommet de la tête applati, &c. Voyez la *Description de ces oiseaux*, par *Ray* & M. *Brisson*.

De tous les pigeons, ceux de la Louisiane ont la chair la plus fine & la plus délicate; dans toute l'Amérique aux endroits où il y a beaucoup de bois, ces oiseaux sont assez bons & si gras, qu'ils crevent souvent en tombant à terre lorsqu'on les tire sur l'arbre. Beaucoup de sortes de pigeons d'Amérique ont la tête ou couronnée, ou chauve; les Negres n'ont point encore pensé à les apprivoiser, quoique les Hollandois y en nourrissent un assez grand nombre. Au Cap de Bonne-Espérance on estime beaucoup les pigeons de montagnes & ceux de buissons. Le pigeon roux de Cayenne est le *perdix montana* de *Ray;* c'est la perdrix rousse des Antilles.

M. *Linneus* donne la description du pigeon de Groënland ou de Norwege, *columba Norwegica;* cet oiseau est de la grandeur d'une petite poule, il en a le bec; ses pieds sont palmés : c'est le *plongeur-pigeon* du Spitzberg. M. *Anderson* dit que les pigeons de l'Islande ressemblent aux pigeons sauvages, & qu'ils construisent leurs nids dans les crevasses des rochers qui bordent la mer, afin que les petits tombent à l'eau dès leur premiere démarche : leur vol ressemble à celui de la perdrix. Ces oiseaux étant palmés, ne sont point de véritables pigeons.

Pour compléter l'idée qu'on peut se faire de la variété des véritables pigeons par la combinaison des mêlanges de diverses especes, en voici un exemple tiré de l'état de ces oiseaux qui se voyoient à Paris, au nombre de 158 paires, le 7 Novembre 1767, dans les volieres de S. A. S. Mgr le Comte de Clermont.

1°. Des *nonains*, les uns maurins, d'autres de toutes les nuances, blancs, rouges, gris panachés, soupe de vin, chamois, noirs, gris de fer, &c.

2°. Des *queues de paon*, ou maurins, ou bleus, ou blancs.

3°. Des *Polonois*, ou jaunes, ou gris piquetés, ou minimes, les uns huppés, les autres pierrés, ou noirs, ou rouges, ou blancs, ou maurins.

4°. Les *herminés*, il s'en trouve de ceux-ci à barres blanches & fraisés.

5°. Les *culbutans*, ou maurins, ou rouges, ou papillotés en noir & Espagnols.

6°. Les *Hollandois noirs*, à *cravatte*, gris piqué.
7°. Les *Hollandois à cravatte*, ou chamois, plus ou moins panachés, ou maurins, ou étincelés, ou bleu-barrés, ou fauve-barrés, ou ſoupe de lait, ou ſoupe de vin, ou gris doux.
8°. Les *têtes* & *queues*, ou noires ou bleues.
9°. Les *heurtés*, ou en noir, ou en rouge.
10°. Les *Napolitains*.
11°. Les *Suiſſes*, mouchetés.
12°. Les *gorges*, ou *îlois* papillotés, ou chamois panachés, ou ſoupe de vin, ou rouges, ou jaunes, ou marrons, ou minime olive, ou maurins, ou blancs, ou couleur de feu, ou gris doux, ou huppés.
13°. Les *cavaliers*, ou couleur de feu, ou jacinthes, ou ardoiſés.
14°. Les *petits mondains*, ou couleur de feu, ou bay-dorés, collier jaune, ou orangés, ou fleur de pêcher, ou lavandés, ou jaſpés & formaillés.
15°. Les *tournans*, couleur de ſoupe de vin.
16°. Les *glougloux*, Eſpagnols, les uns rouges, les autres noirs.
17°. Les *orangers*.

Tous ces pigeons ſe voient actuellement dans la ménagerie de Chantilly. A l'égard des tourterelles qui ſont des eſpeces de pigeons, *voyez au mot* TOURTERELLE.

PIGNE D'ARGENT. Ce nom tiré de la forme pyramidale de ſon moule, appartient à des maſſes d'argent qui contiennent encore une certaine quantité de mercure qui a ſervi à amalgamer les mines d'argent au Potoſi : *voyez* ARGENT.

PIGNONS DE BARBARIE. *Voyez au mot* RICIN.

PIGNONS D'INDE ou DE MÉDICINIER. *Voyez au mot* RICIN.

PIGNONS DOUX. *Voyez à l'article* PIN.

PIGO, ou PIGUS, ou PICLO. Eſpece de carpe fort commune en été dans le lac de Côme & le lac Majeur ; on y en trouve beaucoup pendant quarante jours. *Rondelet* la nomme *cyprinus aculeatus*. Ce poiſſon, ſemblable à la carpe ordinaire pour la forme, a la queue fourchue, & de grandes écailles, deſquelles ſortent des piquans ou aiguillons blancs : le ventre eſt blanc tirant ſur le rouge pâle, & le dos d'un bleu noirâtre. Les plus grands de ces poiſſons peſent cinq à ſix livres ;

il y en a qui fraient sur les bords des rivieres ; leur chair est d'un meilleur goût que celle de la carpe, dit *Rondelet*. Le *pigo* est la *carpe piquante*.

PILLOLET. *Voyez* SERPOLET.

PILLULAIRE, *pilularia paluſtris juncifolia*. Plante singuliere des environs de Paris, & dont M. *Bernard de Jussieu* a donné l'Histoire à l'Académie des Sciences en 1739. Il a montré les rapports qu'elle peut avoir avec les fougeres par la façon dont elle végete. Il en a établi le caractere, fondé sur l'examen des parties de la fleur qui étoient inconnues jusqu'alors & qu'il a très-bien observées, ainsi que ses singularités, à l'aide du microscope. Le nom *pilularia*, dit cet habile Botaniste, exprime très-bien la forme de globule qu'ont les boutons des fleurs de cette plante.

La *pillulaire* est une plante aquatique très-basse, rampante & couchée sur terre. Ses racines sont des filets longs, simples, flexibles & ronds, communément blancs, plongés perpendiculairement & fibrés à leur extrémité. Chaque racine naît toujours & précisément au-dessous de chacune des feuilles qui sont placées sur les branches rondes, vertes & noueuses, & sur les rameaux de cette plante ; plus le terrain est humide, & mieux les racines sont nourries. Les tiges & les branches de cette plante sont si égales, si entremêlées les unes dans les autres, que la principale tige, dit M. *de Jussieu*, est difficile à distinguer. Aussi cet Académicien s'est-il contenté de décrire une branche longue de six pouces, & de demi-ligne d'épaisseur, chargée de rameaux & de racines qui tenoient cette branche plaquée contre terre, ou sur une espece de mousse commune dans les endroits marécageux.

La branche de la pillulaire est garnie de rameaux alternes & terminée par une éminence velue, un peu applatie sur les côtés : dans quelques rameaux & dans le bout des branches où ce bouton grossit davantage, il sort une feuille velue, qui en naissant est entiérement roulée en forme de spirale, & qui prend ensuite la figure d'un crochet.

Les feuilles naissent alternativement sur les deux côtés des rameaux : elles sont simples, vertes, tendres & terminées en pointes, assez semblables à celles du jonc, & quelquefois longues de cinq pouces. Les fleurs sont cachées sous des enveloppes comme dans la figue : elles ont une façon particuliere de s'ouvrir : elles viennent dans les aisselles des rameaux ; & quatre de ces fleurs enveloppées chacune par une mem-

brane fine & délicate, sont toujours renfermées sous une enveloppe commune, dont la forme est celle d'une sphere hérissée de poils verts, & qui étant mûre a la grosseur d'un grain de poivre : elle s'ouvre alors & se partage en quatre quartiers égaux, qui tiennent chacun par un angle au pédicule qui les soutient. Chaque quartier de globule sphérique est creux, & sa cavité est remplie par une fleur hermaphrodite, composée d'étamines & de pistils rangés sur un placenta commun.

Le placenta de la fleur est une bande membraneuse & garnie de quatre rangs de pistils des deux côtés & sur le bord. Au reste, dit M. *de Jussieu*, le nombre des pistils qui sont ovoïdes & sans stylet, mais avec une espece de stigmate, varie dans les fleurs de la pillulaire. Il en a compté douze dans quelques-unes, & seize & vingt dans d'autres : ces pistils sont autant d'embryons ou d'œufs. Chaque fleur a trente-deux étamines, qu'on ne peut distinguer qu'avec la loupe, & mieux encore avec le microscope. On trouve dans le Mémoire dont nous venons de parler, l'extrait des expériences très-curieuses sur cette plante baignée dans l'eau, &c.

M. *de Jussieu* place la pillulaire dans la classe des fougeres, par sa maniere de végéter, de croître; par la figure des feuilles de fougeres qui, non développées, présentent aussi une espece de crosse; par leur commune odeur & par leur saveur visqueuse mêlée d'astriction, &c.

Cette plante croît en Angleterre, dans les environs de Paris & dans les mares ou platieres de la forêt de Fontainebleau, &c. elle paroît vivace; ses jeunes branches qui subsistent d'une année à l'autre, servent à la renouveller pendant que les anciennes périssent; on peut l'élever dans des lieux où l'eau ne s'évapore pas entiérement. M. *de Jussieu* soupçonne que la pillulaire est attenuante, incisive & apéritive, ainsi que les fougeres.

PILLULAIRE. Espece de *scarabée* nommé *fouille-merde*. Voyez à l'article ESCARBOT.

PILORIS. C'est une sorte de rat musqué naturel à la Martinique & aux autres Iles Antilles. Il est de la même forme que nos rats d'Europe, que l'on y trouve aussi depuis que nos navires vont mouiller dans ces parages; mais il pese quatre fois davantage, tant il est grand. Son ventre est blanc, son dos noir. Il sent si fort le musc, qu'il parfume tous les lieux par où il passe, & particuliérement l'endroit où il repaire. Il niche souvent dans les caves des maisons; heureusement il ne peuple pas tant que les rats communs. Les habitans de la Martinique, & sur-tout les

Negres qui mangent de ces animaux, ſont contraints, après les avoir écorchés, de les laiſſer expoſés à l'air une nuit entiere, & même d'en jeter le premier bouillon pour en ôter la trop grande odeur de muſc : on appelle leurs rognons deſſéchés *rognons de muſc ;* ils ſont eſtimés prolifiques. *Voyez* RAT MUSQUÉ.

PILOSELLE ou OREILLE DE RAT, *piloſella repens officinarum.* Plante fort commune qui croît aux lieux arides, ſur les côteaux incultes & dans les terres ſablonneuſes : ſa racine eſt longue comme le doigt, menue & fibreuſe ; elle pouſſe pluſieurs tiges grêles, ſarmenteuſes, velues, rampantes à terre & y prenant racine. Ses feuilles ſont oblongues, arrondies par le bout comme une oreille de rat, velues, vertes en deſſus, veineuſes, blanches & lanugineuſes en deſſous, d'un goût aſtringent ; ſes fleurs qui paroiſſent en été, ſont à demi-fleuron, ſemblables à celles de l'*herbe à l'épervier*, mais plus petites & jaunes : elles ſont ſuivies par de petites ſemences noires, cunéiformes & garnies d'aigrettes. On dit qu'il ſe trouve ſur cette plante une eſpece de kermès ou cochenille bonne en teinture.

La piloſelle eſt très-amere : elle eſt aſtringente, vulnéraire & déterſive. On la trouve ſouvent mêlée dans les *faltrancks :* elle eſt très-propre pour arrêter le cours de ventre, les hémorrhagies & les hernies ; mais on la croit mortelle pour les moutons.

PILOTE DU REQUIN. On donne ce nom à un poiſſon que l'on peut regarder comme une eſpece de *ſucet.* Voyez à l'article REMORE.

PIMALOT. Le bec large de cet oiſeau pourroit faire douter qu'il appartînt au genre de l'étourneau ; mais s'il étoit vrai, comme le dit *Fernandez*, qu'il eût la nature & les mœurs des autres étourneaux, on ne pourroit s'empêcher de le regarder comme une eſpece analogue, d'autant qu'il ſe tient ordinairement ſur les côtes de la mer du Sud, apparemment parmi les plantes aquatiques, de même que notre étourneau d'Europe ſe plaît dans les roſeaux : le pimalot eſt un peu plus gros.

PIMAR, *picus maximus niger.* C'eſt le grand *pic noir.* Voyez à l'article PIC.

PIMART JAUNE. C'eſt le *loriot.* Voyez ce mot.

PIMBERAH. C'eſt le monſtrueux ſerpent de l'île de Ceylan : il eſt de la groſſeur d'un homme & d'une longueur proportionnée ; le bétail & les bêtes ſauvages ſont ſa proie ordinaire : il uſe d'adreſſe pour les prendre ; il ſe tient caché dans les ſentiers par où paſſe le daim, & le

tue

tue du coup d'une efpece de cheville dont fa queue eft armée. On prétend qu'il avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. *Séba* dit que ce ferpent a l'afpect terrible, à caufe de fes deux gros yeux placés à fleur de tête ; fes deux mâchoires font garnies de dents taillées en fcie ; fa gueule a une bordure en forme de coquille ; fon front eft revêtu de fortes écailles cendrées, grifes, décorées de grandes & belles taches, & fillonnées en travers de raies difpofées en croix ; les écailles du dos font rouffâtres, ombrées de grandes & magnifiques taches brunâtres obfcures, de figure inégale, mais rangées avec fymétrie depuis la tête jufqu'au bout de la queue, qui eft déliée. Cette belle bigarrure eft traverfée par des taches noires & triangulaires. *Thef. II, T. 91, n. 1.*

PIMENT. Nom fous lequel on diftingue plufieurs efpeces de plantes qui different encore par la nature & la figure de leur fruit. Telles font, indépendamment du *piment violet*, du *piment doux*, du *piment-bouc*, du *piment-chien*, du *piment crotte de rat*, du *piment Indien jaune* & du *petit piment Indien ;* telles font, dis-je, les efpeces fuivantes : *voyez auffi à l'article* BOTRYS.

PIMENT DES ANGLOIS. *Voyez* POIVRE DE LA JAMAÏQUE.

PIMENT D'EAU. *Voyez au mot* PERSICAIRE.

PIMENT DE GUINÉE ou d'INDE, ou CORAIL DE JARDIN, *capficum aut pimiente.* Voyez POIVRE DE GUINÉE.

PIMENT DES MOUCHES A MIEL. *Voyez au mot* MÉLISSE.

PIMENT ROYAL ou GALÉ. *Voyez* MYRTE BATARD *à la fuite du mot* MYRTE. *Voyez auffi* ARBRE DE CIRE.

PIMPLIM. *Voyez* POIVRE LONG.

PIMPRENELLE D'AFRIQUE. *Voyez à l'article* MELIANTE.

PIMPRENELLE BLANCHE. *Voyez à l'article* BOUCAGE.

PIMPRENELLE COMMUNE ou BIPINELLE, *pimpinella vulgaris.* Cette plante croît naturellement fur les montagnes & dans les prés : on la cultive auffi dans les jardins potagers ; fa racine eft longue, menue, divifée en plufieurs branches rougeâtres, entre lefquelles on dit qu'il fe trouve, comme fur la pilofelle, une forte de kermès ou cochenille fylveftre, dont on fe fert en teinture. *Voyez* KERMÈS & COCHENILLE. Cette racine pouffe plufieurs tiges hautes d'un pied & demi, rougeâtres, anguleufes, rameufes, très-garnies de feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, rangées comme par paires le long d'une côte grêle,

rougeâtre & velue ; les ſommets des tiges deviennent chargés de petites fleurs purpurines en roſe à quatre quartiers, ayant en leur milieu une touffe d'étamines : ces fleurs ſont de deux ſortes, les unes ſtériles & les autres fertiles ; celles-ci ont un piſtil. Il ſuccede aux fleurs fertiles des fruits à quatre angles, griſâtres, contenant quelques ſemences oblongues, de couleur rouſsâtre, d'une ſaveur aſtringente & aſſez agréable.

La pimprenelle fournit ſa graine en été : elle eſt très-vivace, & dure long-temps dans les jardins, s'y multipliant de ſemence.

Cette plante eſt fort en uſage dans les cuiſines, ſur-tout pour les ſalades : on peut, à ſon défaut, employer la grande pimprenelle des prés, qui aime les terrains gras & un peu humides, & qui a beaucoup de rapport avec la petite eſpece : elle a le goût herbeux & un peu moins ſalé. C'eſt cette pimprenelle que les Anglois nomment *burnet*, & dont la culture eſt ſi en faveur depuis quelques années. C'eſt une plante vivace qui donne une nourriture agréable & ſalutaire au bétail.

Les Botaniſtes ont donné le nom de PIMPRENELLE SANGUISORBE, *pimpinella ſanguiſorba*, *minor*, *hirſuta & levis*, à notre pimprenelle ordinaire, comme étant ſinguliérement propre à étancher le ſang, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : cette plante, priſe en teinture, eſt bonne pour ceux qui ſont ſujets à la gravelle ; elle a, dit-on, des vertus ſurprenantes pour nétoyer les reins.

PIMPRENELLE SAXIFRAGE. *Voyez* BOUCAGE.

PIN, *pinus*. Les pins ſont des arbres réſineux, grands, droits, & d'une utilité infinie. Dans certains pays il y a des forêts entieres de pins ; le bois de ces arbres bien réſineux eſt d'une excellente durée ; on l'emploie en charpente, pour les bâtimens de mer, pour des pompes, & on en prépare un charbon bien recherché pour l'exploitation des mines. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une ſeule piece, avec les troncs des gros pins qu'ils creuſent. Outre ces avantages, pluſieurs eſpeces de pins fourniſſent de la réſine ſeche & liquide, du goudron, du brai gras, &c. On fait auſſi avec la réſine jaune qu'on retire du pin, en la fondant ſur une meche, une eſpece de chandelle : ces chandelles répandent une lumiere foible & rouſſe ; elles ont d'ailleurs une odeur très-déſagréable, & elles ſont très-ſujettes à couler ; cependant les pauvres gens en font une grande conſommation ſur les ports de mer, parce qu'elles ſont à bon marché. Ces arbres ſont donc

d'une si grande utilité, que nous nous arrêterons à en faire connoître les especes principales, d'après M. *Duhamel;* & nous dirons un mot de la maniere d'en tirer les diverses substances qui servent pour la marine.

En général les pins portent des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différentes branches du même pied, ou, selon les especes, au bout des mêmes branches.

Les fleurs mâles qui paroissent toujours aux extrémités des branches, sont attachées à des filets ligneux qui partent d'un filet commun: elles ne sont composées que d'étamines, & leur assemblage forme des bouquets de différentes formes & couleurs, suivant les especes; dans les unes ces bouquets sont d'un beau rouge; dans d'autres, blancs ou jaunâtres. Lorsque les étamines s'épanouissent, il en sort quelquefois une si grande quantité de poussiere, que toute la plante & les corps voisins en sont couverts. Cette poussiere prolifique consiste en globules infiniment petits, comme soufrés & opaques. Dans le temps de la fleuraison, qui arrive vers la mi-Mai, la poussiere des étamines est portée par les vents & les orages, sur les campagnes même assez éloignées des montagnes qui sont plantées de pins, de sorte que le terrain paroît alors couvert d'une couche de poussiere de soufre: ce qui a donné lieu à des erreurs populaires. Cette poussiere est appellée *soufre végétal*, comme celle du *lycopodium* (voyez à l'article MOUSSE), & ne se mêle point avec l'eau. *Voyez* ce qui en est dit aussi à l'article PLUIE DE SOUFRE.

Les fleurs femelles du pin paroissent indifféremment à côté des fleurs mâles, ou à d'autres endroits du même arbre, mais toujours vers l'extrémité des jeunes branches: elles ont la forme de petites têtes presque sphériques, rassemblées plusieurs à côté l'une de l'autre; & elles sont d'une très-belle couleur dans plusieurs especes. Ces fleurs sont formées de plusieurs écailles, sous chacune desquelles est un embryon surmonté d'un stylet: ces embryons deviennent chacun un noyau, quelquefois assez dur, quelquefois tendre, plus ou moins gros, suivant les especes. On trouve dans ces noyaux une amande composée de plusieurs lobes: ce sont ces amandes qu'on nomme *pignons doux;* à mesure que ces amandes se forment, les petites têtes grossissent, & forment ce qu'on appelle *cônes* ou *pommes:* ces fruits sont plus ou moins gros; les uns sont longs & terminés en pointe, les autres presque ronds & obtus.

La forme des cônes, telle que nous venons de la décrire, paroîtroit propre à distinguer le genre des pins d'avec celui des sapins: mais

comme ces formes de cônes varient dans certaines especes de pins, ainsi que la longueur des feuilles, qui cependant dans le plus grand nombre des pins sont étroites & filamenteuses, on les distinguera mieux des sapins & des mélezes, par les caracteres suivans; & on ne confondra pas ces trois genres qui sont très-rapprochés les uns des autres. Dans toutes les especes de sapins, les feuilles n'ont point de gaîne à leur attache, & elles sont posées une à une sur une petite saillie ou console qui tient à la branche. Les feuilles de tous les pins qui s'étendent circulairement autour des branches, sont garnies à leur base d'une gaîne d'où il sort tantôt deux, tantôt trois, quelquefois quatre, & jamais plus de cinq ou six feuilles: dans quelques especes cette gaîne tombe, & elle ne paroît plus, lorsque les feuilles ont acquis leur longueur. Dans les larix ou mélezes, on voit toujours plus de six feuilles qui sont supportées par un mamelon assez gros, & garni de quelques écailles. Un caractere qui peut encore aider à distinguer les pins & les sapins des mélezes, c'est que les fleurs des mélezes se montrent au bout des branches, au lieu que celles des pins & des sapins sont toujours placées vers les extrémités des jeunes branches. *Voyez* SAPIN & MÉLEZE.

Presque tous les pins sont de grands arbres; ils étendent leurs branches de part & d'autre en forme de candelabre: ces branches sont placées par étages autour d'une tige qui s'éleve perpendiculairement; chaque étage en contient trois, quatre ou cinq. A mesure que cet arbre croît, les branches les plus basses sechent, tombent & laissent à leur place des nœuds qui, dans le travail du bois, se séparent, ensorte que l'on diroit que ce sont des pieces rapportées. Les fruits restent au moins deux ans sur les arbres, avant que d'avoir acquis leur maturité. Toutes ces especes de pins gardent leurs feuilles pendant l'hiver; & leurs graines mises en terre levent quelquefois dès la premiere année; d'autres fois elles sont deux ou trois ans à lever.

L'espece de pin cultivé, nommé aussi *pin-pignier* ou *franc-pin*, est un arbre très-touffu, dont les feuilles sont longues de cinq à six pouces, épaisses, rassemblées deux à deux dans une gaîne commune; les fleurs mâles forment de gros bouquets rouges, car les cônes ou pommes de ces pins ont quelquefois jusqu'à quatre pouces & demi de longueur, sur quatre pouces de diametre: ils sont presque ronds. Les pignons (amandes de pins) contenus dans ces fruits, sont gros, fort durs; ils

renferment des amandes bonnes à manger, ſoit crues, ſoit en dragées ou en pralines. On dit qu'ils ſoulagent ceux qui ſont épuiſés par la fréquence de l'acte vénérien : ils augmentent le lait & la liqueur ſéminale. On en fait des émulſions qui conviennent aux phthiſiques & aux perſonnes attaquées de toux invétérée ; elles facilitent l'expectoration, calment la toux, détergent & guériſſent les ulceres commençans des glandes bronchiales ; enfin, on en retire par expreſſion une huile qui eſt auſſi douce que celle de noiſettes ; mais ces amandes ſont ſujettes à ſe rancir & à jaunir en vieilliſſant, alors elles ſont pernicieuſes. Dans pluſieurs pays, lorſqu'elles ſont récentes, on en ſert au deſſert. Pour les retirer des cônes, il faut quelquefois expoſer ces fruits dans un four chaud, alors les écailles s'ouvrent, & les noyaux s'en détachent facilement. Les cônes ou pommes de pins ſont réputés ſalutaires contre les rhumatiſmes & contre le ſcorbut, de même que contre la gravelle & les affections des reins & de la veſſie, cauſées par les glaires qui empêchent le paſſage libre des urines. On en fait une décoction dans le petit lait. Le bois de cette eſpece de pin eſt aſſez blanc, mais médiocrement réſineux. On cultive cet arbre dans pluſieurs provinces méridionales de l'Europe, pour en recueillir les fruits ; il eſt très-propre à être mis dans les boſquets d'hiver, à cauſe de l'agrément de ſon feuillage qui eſt d'un beau vert. On voit d'aſſez beaux arbres de cette eſpece dans le jardin du Roi à Paris, où ils ont réſiſté à d'aſſez grands hivers.

L'eſpece de pin que l'on nomme *pin maritime*, a auſſi les feuilles d'un beau vert : il donne des pignons moins gros que ceux du pin cultivé. Il eſt commun preſque partout le royaume ; ſon bois eſt employé, comme celui du précédent, à faire des corps de pompes, des planches, &c. il donne auſſi un peu de réſine. Le petit pin maritime differe de l'autre, en ce que ſes fruits ſont moins gros, ſes feuilles plus petites & plus courtes : il eſt employé au même uſage. Il y a une eſpece de petit pin maritime, que l'on nomme ſimplement *pin* dans le Briançonnois, & qui eſt très-réſineux.

Le PIN DE GENEVE ou D'ÉCOSSE, ou PIN SAUVAGE, *pinus ſylveſtris aut pinaſter*, a les feuilles très-courtes & menues : elles ſortent deux à deux d'une gaîne commune ; les fleurs mâles ſont blanchâtres, les cônes ſont petits, preſque pointus ; ils viennent raſſemblés par bouquets de deux, de trois ou de quatre, placés autour des branches ; les amandes en ſont petites. Ces arbres ſont vivaces, robuſtes & agreſtes à l'excès,

s'élevent très-haut, leur bois eſt très-réſineux. A en juger par les fruits qui me ſont venus de Riga, dit M. *Duhamel*, c'eſt avec cette eſpece de pin qu'on fait les grandes mâtures que nous tirons de ce pays; & il paroît que cet arbre croît indifféremment dans la zone glaciale, dans la zone torride & dans la zone tempérée. Il eſt dans toute ſa force entre ſoixante & quatre-vingts ans.

Le bois de l'eſpece ou variété nommée TORCHEPIN ou PIN-SUFFIS, ou PIN DE MONTAGNE du Briançonnois, *pinus mugo*, eſt ſi réſineux qu'il en eſt tranſparent. Les payſans ſe ſervent de ce bois pour faire des torches qui brûlent très-bien. Le *pin de Haguenau* a les cônes un peu plus longs, plus menus & plus pointus.

Le PIN A TROIS FEUILLES OU ÉPINEUX DU CANADA, a le bois pliant, fort réſineux, d'un grain très-fin: on le croit plus peſant que celui de Riga; il a peu d'aubier, & il croît très-haut. Il y a encore pluſieurs autres eſpeces de pins, tels que le pin-cipre, le pin-gris, le pin-blanc & le pin-rouge. L'eſpece de picea à fruit droit & non pendant, que les Provençaux appellent *ſerento*, eſt préférée à tout autre pour faire les corps de violon & des autres inſtrumens à cordes. Voyez le *Dictionn. des Arts & Métiers*. Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de pins ſauvages connues des Amateurs. Indépendamment des *pins-rouges & cornus* du Canada, le pin de Virginie a les cônes hériſſés ou épineux, on l'appelle le *pin de Gerſey*. Le *pin de marais* qui ne vient que dans les lieux humides. Le *pin-blanc* ou le *pin du Lord Weymouth*; le *pinaſtre* ou *alviés* du Briançonnois, c'eſt le *cimbre* des Botaniſtes. Le *pin à cinq feuilles* eſt, dit M. *Haller*, l'*arole* des Alpes, dont le fruit eſt de bon goût, & ſert même d'aliment médicinal dans les étiſies. Le cedre prétendu de Sibérie eſt, ſelon le même Obſervateur, la même plante, au moins il en approche beaucoup. Ses fruits paſſent pour un aliment très-agréable. Les feuilles de ce pin *pinus foliis quinis levibus*, appellé *flammets* en Sibérie, ont été employées avec ſuccès ſur un vaiſſeau pour guérir le ſcorbut. *Gmelin.*

Il eſt d'expérience que la ſouche d'un pin qu'on a abattu, ne repouſſe point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres; mais dans les forêts de pins, les ſemences qui tombent des vieux arbres les renouvellent naturellement. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſemer des bois de pins, & on en ſeme effectivement aux environs de Bordeaux, pour avoir des futaies dont on puiſſe recueillir de la réſine & du goudron, ou

plus ordinairement pour se procurer des taillis qui donnent des échalas dont on fait grande consommation dans les vignobles du Bordelois.

Il y a peu d'arbres qui soient moins délicats sur la nature du terrain que les pins. On voit de très-beaux pins dans des sables fort arides, sur des montagnes seches, où la roche se montre de toutes parts. Il faut cependant avouer qu'ils viennent mieux dans les terres légeres, substantielles, & qui ont beaucoup de fond. Lorsqu'on prend soin de la culture des pins, on ne doit leur couper les branches que d'année en année, en les dégarnissant par le bas; car ces arbres profitent d'autant mieux qu'ils ont plus de branches à nourrir, & il ne repousse jamais de nouvelles branches qui puissent remplacer celles qu'on a coupées. Les semences de pins croissent au mieux semées dans des broussailles, prennent à la fin le dessus, & étouffent les autres arbrisseaux; mais ces graines ne paroissent quelquefois qu'au bout de trois ou quatre ans.

Maniere de retirer le suc résineux du Pin, & d'en faire diverses préparations utiles pour la Marine & pour les Arts.

Toutes les especes de pins, & même tous les pins de la même espece ne donnent pas une égale quantité de suc résineux. Il est d'expérience que certains pins donnent pendant un été trois pintes de ce suc, tandis que d'autres n'en fournissent pas un demi-setier. On sait que cette différence ne dépend point de la grosseur ni de l'âge de ces arbres, ni même de la nature du terrain; mais on a remarqué que les pins qui ont l'aubier fort épais, & ceux qui sont les plus échauffés par le soleil en fournissent davantage. Les especes d'arbres dont on retire ce suc résineux, sont le *pin-cipre*, le *pin-gris*, le *pin-blanc* & le *pin-rouge*.

Pour retirer la résine des pins en grande quantité, on choisit les arbres qui ont quatre à cinq pieds de circonférence: on fait à leur pied un trou en terre de huit à neuf pouces de profondeur, pour recevoir la résine. Dans certains endroits on fait un trou dans l'arbre même, pour y mettre une auge qui reçoit la résine: elle en est plus pure, il est vrai; mais de cette maniere on altere l'arbre. Vers la fin de Mai on commence à enlever la grosse écorce des pins jusqu'au liber, de la largeur d'environ six pouces en carré: cette écorce ne donne point de résine, & elle empêcheroit même la résine de couler: on fait ensuite une entaille aux arbres. La premiere fois l'entaille se fait au pied de l'arbre, & on lui donne trois pouces en carré sur un pouce de profondeur.

Le ſuc réſineux commence alors à ſuinter en gouttes très-tranſparentes qui ſortent du corps ligneux & d'entre le bois & l'écorce. Ce ſuc deſcend des branches vers les racines, & il ne découle jamais du bas de la plaie. Plus il fait chaud, plus le ſuc coule avec abondance; il ceſſe entiérement de couler, quand au mois de Septembre les fraîcheurs ſe font ſentir. On a ſoin de rafraîchir les entailles tous les quatre ou cinq jours, afin de faciliter l'écoulement du ſuc. La plaie qui, au commencement n'avoit que trois ou quatre pouces de diametre, ſe trouve au commencement de ſeptembre d'un pied & demi de largeur ſur deux à trois pouces de profondeur.

L'année ſuivante, on fait au même pin une entaille au-deſſus de celle-ci, & les arbres ainſi entaillés, le ſont quelquefois de la hauteur de douze ou quinze pieds. Dans de certains pays, on fait les entailles à côté, & on entaille ainſi de ſuite l'arbre dans toute ſa rondeur. Au bout de quelques années, on refait des entailles ſur les plaies qui ont été cicatriſées.

Quoiqu'on faſſe les entailles aſſez indifféremment de quelque côté que ce ſoit, comme c'eſt la chaleur qui fait couler la réſine, il ſemble qu'il y auroit plus d'avantage de choiſir le côté du Midi pour faire les entailles. La réſine des pins à cinq feuilles eſt plus coulante que celle des pins à deux & à trois feuilles; il ſemble d'ailleurs que ces arbres tiennent le milieu entre les pins & les mélezes. Lorſque ces arbres ſont remplis de réſine, on les nomme *torche*, & *tæda* en latin. La trop grande abondance de réſine eſt une maladie propre & particuliere au pin ſauvage.

Le ſuc réſineux qui découle, eſt une eſpece de térébenthine, moins fine à la vérité, moins tranſparente, moins coulante que celle qu'on retire du ſapin & du méleze; elle eſt auſſi plus âcre & d'une odeur plus déſagréable: cependant on l'emploie avec ſuccès dans quelques emplâtres, & ſes vertus different peu de celles des térébenthines du ſapin & du méleze. Quand on a ſuffiſamment ramaſſé de ce ſuc réſineux, on lui donne une cuiſſon qui le convertit en brai ſec ou en réſine. On pourroit auſſi diſtiller cette térébenthine avec de l'eau, pour en tirer l'huile eſſentielle, qu'on connoît en Provence ſous le nom d'*eſprit de raze;* mais elle eſt bien inférieure à celle qu'on tire de la térébenthine du ſapin.

Lorſque cette ſubſtance réſineuſe eſt bien fondue, on la paſſe ſur un grillage

grillage recouvert de paille, afin de la purifier de toute ordure: nous verrons ci-après l'usage qu'on fait de cette paille. Lorsque cette matiere est figée, elle est brune & cassante; c'est ce que l'on nomme le *brai sec*, dont on fait plusieurs sortes de mastics, qu'on emploie pour les carenes des vaisseaux, & qui peut aussi servir à faire du brai gras.

Quand on mêle avec de l'eau cette substance résineuse cuite, & qu'on l'agite fortement, de brune qu'elle étoit, elle devient d'un beau jaune, & on la nomme alors dans les ports de mer, *résine*. Cette résine fondue avec de l'huile, sert à faire une sorte de vernis, dont on enduit les mâts & le haut des vaisseaux.

Les Sauvages du Canada font aussi usage de la résine des pins, pour calfater leurs canots d'écorce; leur préparation est bien simple, & cependant suffisante pour rendre leurs canots étanchés. Ils ramassent la résine qui découle des arbres dont l'écorce a été entamée par les griffes des ours; ils la font fondre dans de l'eau, prennent la plus pure qui surnage, la pétrissent & la mâchent par morceaux; ils appliquent cette résine grasse sur les coutures de leurs canots, ensuite ils l'étendent avec un tison allumé.

Il n'y a point de province dans le royaume, qui fournisse autant de différentes especes de résine de pin, que la province de Guienne; cet arbre y croît dans les landes arides & sablonneuses, qui s'étendent depuis Bayonne jusques dans le pays de Médoc; & d'autre part, depuis le bord de la mer jusqu'au rivage de la Garonne. L'espece de pin de ces lieux, est le grand & le petit pin maritime. Le suc résineux qui découle depuis le mois de Mai & le mois de Septembre dans des auges, & qui par conséquent est très-pur, se nomme *galipot;* celui qui en coulant se seche brusquement, & se fige le long des plaies de l'arbre, se nomme *barras*. On mêle le barras avec le galipot, pour faire du brai sec ou de la résine. Nous avons exposé plus haut la maniere dont se préparent ces substances. On vend quelquefois ce mêlange de galipot & de barras, lorsqu'il n'est pas cuit, sous le nom de *poix grasse;* mais la véritable poix grasse ou poix de Bourgogne se tire du *picea*, & est composée de résine blanche, fondue avec de la térébenthine & de l'huile de térébenthine.

Outre ces incisions, il sort encore naturellement de l'écorce des vieux pins, & qui sont prêts à mourir, des gouttes de résine qui se dessechent, & forment des grains que l'on emploie quelquefois, au lieu d'encens, dans les églises de campagne; c'est ce qu'on appelle *encens*

madré ou *encens de village.* On ſoupçonne qu'il y a des perſonnes qui en mêlent avec l'encens du Levant, & qui emploient auſſi le galipot avec la cire.

Un pin bien ménagé & de bon âge fournit de la réſine pendant quinze ou vingt ans, & il en peut donner douze à quatorze livres par an. En Provence on donne au ſuc réſineux qui découle par inciſion au pied des pins, le nom de *perinne-vierge ;* & la plus claire & la plus tranſparente que l'on fait découler dans un autre trou, ſéparé du premier par un grillage, ſe nomme *bijon.* La perinne-vierge lorſqu'elle eſt cuite, eſt le brai ſec, qu'on nomme *raſe* en Provence. L'huile eſſentielle retirée par la diſtillation, ſe nomme *eau de raſe*, & eſt d'uſage pour mêler dans les peintures communes, afin de les rendre plus coulantes : ce qui reſte dans le fond du vaiſſeau eſt une colophone, ou arcanſon, ou brai ſec.

Préparation du Goudron, du Brai gras, du noir de fumée, & de la Poix navale ou noire.

On retire auſſi des pins le goudron, qui eſt une ſubſtance noire aſſez liquide, qu'on peut regarder comme un mêlange du ſuc propre, diſſous avec la ſeve de cet arbre, & qui eſt noirci par les fuliginoſités, leſquelles en circulant dans le fourneau ſe mêlent avec la liqueur qui coule du bois.

Cette matiere ſe retire en réduiſant le bois des pins en charbon, dans des fourneaux conſtruits exprès : la chaleur du feu fait fondre la réſine, qui en ſe mêlant avec la ſeve du bois, coule au fond du fourneau. Il ſuit de là que le goudron ſe trouve fort réſineux, quand on charge les fourneaux avec des morceaux de pins très-gras, & qu'il eſt très-fluide ou peu réſineux, quand on charge les fourneaux avec du pin maigre : on n'obtient de cette derniere eſpece de bois qu'une ſeve peu chargée de réſine, & qui n'eſt pas eſtimée.

Les pins blancs ſont ceux qui fourniſſent le plus de réſine quand on leur fait des entailles, & les pins rouges fourniſſent le meilleur goudron ; cependant il y a lieu de penſer que ce ne ſont point deux eſpeces d'arbres différens, & que cette variété de couleur rouge ne dépend que de l'âge, de la nature du terrain, & du plus ou moins de réſine que les arbres peuvent contenir.

On retire encore du goudron des copeaux que l'on a fait en entaillant les pins, de la paille qui a ſervi à filtrer le brai ſec, des feuilles, des morceaux de bois, des mottes de terre qui ſont imbues de réſine ; on

emploie auſſi les racines-ſouches des pins abattus ; enfin toutes les parties de l'arbre qui ſont réſineuſes, ſont propres à faire du goudron.

On compoſe une eſpece de poix noire ſolide, avec le brai ſec & la poix noire liquide, qui eſt le goudron ; & avec cette poix noire artificielle, avec le brai ſec & le ſuif de bœuf, on en prépare la poix navale dont on a coutume d'enduire les vaiſſeaux avant de les lancer à l'eau ; mais lorſque ce mêlange de différentes poix a reſté long-temps ſur les vaiſſeaux qui navigent, il s'enleve par écailles, c'eſt ce que l'on appelle alors *zopiſſa* & *apochyma*.

En faiſant le goudron, on peut ſe propoſer deux objets, l'un de retirer la ſubſtance réſineuſe ; l'autre, de faire du goudron. Dans le premier cas, on met dans le fourneau toutes les parties du tronc & des branches ; & dans le ſecond, on ne choiſit que le cœur de l'arbre qui eſt rouge, les nœuds & toutes les veines réſineuſes ; par ce moyen, le goudron eſt beaucoup plus gras. On retire alors un bon goudron, à-peu-près le quart du poids que l'on a mis en bois ; & pendant que le bois ſe réduit peu-à-peu en charbon, le goudron coule par des gouttieres dans les réſervoirs pratiqués pour le recevoir.

On entonne le goudron liquide dans des barils, pour pouvoir le tranſporter dans les ports de mer, où il s'en fait une grande conſommation pour enduire les cordages qui ſont expoſés à l'eau, auſſi-bien que les bois qu'on en revêt en place de peinture. On donne auſſi au goudron le nom de *tarc*, de *brai liquide*, & de *poix noire liquide*. Les peuples qui tirent le plus d'avantage du commerce de la poix, ſont les Oſtrobothniens en Suede. Le goudron eſt déterſif, réſolutif & deſſicatif. On s'en ſert pour la guériſon des plaies des chevaux, & contre la gale des moutons. On ſait combien les Anglois ont préconiſé l'uſage & les grandes propriétés de l'eau de goudron, qu'ils prétendent être ſalutaire pour la guériſon de pluſieurs maux invétérés & en particulier pour les ulceres du poumon, & pour les incommodités auxquelles ſont ſujets les Gens de Mer ; mais ce remede déſagréable a preſque perdu tout ſon crédit. Au reſte, *voyez* l'Ouvrage ſur le goudron, du célebre Docteur *George Berkley*, Evêque de Cloyne. On attribue à la poix navale les mêmes vertus qu'au goudron. La poix noire liquide étant repoſée aſſez long-temps, il nage au-deſſus une liqueur noire, fluide, huileuſe, que l'on appelle *huile de poix* & *huile commune de cade*.

Les mêmes Ouvriers qui retirent le goudron du pin, en retirent

D 2

encore, par une autre opération qui eſt peu différente de la précédente, une autre matiere qu'on nomme *brai gras*. Au mêlange de copeaux réſineux ils ajoutent dans leurs fourneaux de la colophone ou du brai ſec, ou de la poix ſeche. Il importe peu que ces ſubſtances viennent du méleze, du pin ou de l'épicia; on emploie par préférence toutes ces matieres quand elles ſont chargées de feuilles, ou d'autres ſaletés, & on y mêle des lits de bois vert & réſineux. La réſine fond, elle ſe mêle avec la ſeve réſineuſe du bois, tout ſe réunit au bas du fourneau où le brai doit prendre un certain degré de cuiſſon; c'eſt l'habileté de l'Ouvrier de ſavoir connoître au juſte le temps où il faut le laiſſer couler; alors on en retire une plus grande quantité du brai gras. Mais ce brai eſt moins gras que celui dont nous avons parlé plus haut, & dans la compoſition duquel il entre du ſuif de bœuf.

On met ce brai gras dans des barils, & on le tranſporte dans les ports de mer où on l'emploie à carener & enduire preſque tout le corps des vaiſſeaux. On retire alors du fourneau le charbon qui y eſt reſté, & qui eſt très-eſtimé pour l'exploitation des mines; on y ramaſſe encore du noir de fumée. On prépare auſſi de ce noir de fumée à Paris: pour cet effet on met dans une marmite de fer des morceaux de rebut de toutes les eſpeces de réſine: on y met le feu, & enſuite on ramaſſe la ſuie qui s'eſt attachée aux parois de la chambre, qui doit être tapiſſée de peau de mouton; cette ſuie eſt le noir de fumée, ou le noir à noircir dont on fait uſage en peinture, en imprimerie, &c. Celui qui eſt fait avec de groſſes huiles & graiſſes brûlées, eſt fort inférieur au précédent.

Il eſt bon de faire remarquer avec M. *Duhamel*, qu'on ne peut guere planter de forêt qui ſoit plus avantageuſe aux propriétaires, que celles de pin. 1°. Cet arbre peut s'élever dans les ſables où rien ne peut croître, & où l'on ne peut élever que de mauvaiſes bruyeres. 2°. Le pin croît fort vîte; dès la deuxieme année on en peut faire des échalas pour les vignes; & quand il eſt à l'âge de quinze ou dix-huit ans, on peut l'abattre pour brûler: en prenant la précaution de l'écorcer & de le laiſſer ſécher deux ans, il n'a preſque plus de mauvaiſe odeur; ſon écorce pilée fournit, à ce que l'on aſſure, un bon tan. A l'âge de vingt-cinq ou trente ans, il commence à fournir de la réſine: on peut, après en avoir tiré un profit annuel pendant trente ans, abattre cet arbre pour en faire du bois de charpente, qui eſt d'un très-bon ſervice:

enfin toutes les parties grasses de cet arbre peuvent fournir du goudron & du charbon.

Les pins sont dans toute leur force à soixante ou quatre-vings ans, comme les chênes à cent cinquante ou deux cents. On peut donc conclure que les futaies de pins sont bien plus avantageuses aux propriétaires que celles des chênes, non-seulement parce qu'on peut les abattre deux fois contre celles de chêne une, mais encore parce que les futaies des pins produisent un revenu annuel bien considérable. Il est surprenant, dit M. *Duhamel*, que les propriétaires des grandes plaines de sable, qui ne produisent que de mauvaises bruyeres, ne pensent pas à y planter des forêts de pins, qui n'exigent presque aucune dépense: un pere de famille ne pourroit rien faire de plus avantageux pour ses enfans. D'ailleurs on a remarqué que l'air imprégné des exhalaisons balsamiques des pins est très-salutaire aux phthisiques. L'aubier mou du pin cultivé fournit au printems en Suede un mets qu'on dit très-délicat.

PIN DU LIBAN. *Voyez* CEDRE.

PINCE, *chelifer aut chelipes.* Cet insecte est ainsi nommé à cause de la forme de ses antennes qui ressemblent par leur extrémité aux pinces fourchues des crabes désignées en latin sous le nom de *chelæ.* La pince est aptere & a huit pattes, deux yeux : son corps est large & court ; sa démarche & sa maniere d'aller à reculons, ou de côté, lorsqu'on la touche, ou qu'il s'agit d'éviter quelque objet qu'elle rencontre & qui lui fait ombrage, tout désigne suffisamment les caracteres de cet insecte qui se trouve dans les lieux humides sous les pierres, les portes des maisons peu habitées, sur les vieilles caisses & les pots à fleurs des jardins; il vit de poux de bois. On en distingue deux especes, l'une appellée *scorpion araignée*, voyez ce mot ; (c'est l'*acarus cancroïdes* de *Linnæus*) ; l'autre, plus petite, est la *pince rouge* (c'est l'*acarus longicornis* du même Naturaliste). Leurs antennes sont grosses & articulées ou à nœuds arrondis. M. *Pallas* traite dans ses mêlanges zoologiques de l'*acarus marinus* ou le *polygonype :* voyez ce mot.

PINCEAU MARIN, *penicillus marinus.* Les Naturalistes donnent ce nom à une espece de zoophyte, à cause de la ressemblance grossiere qu'il a par une de ses extrémités avec le pinceau des Peintres; c'est un tuyau dur, comme coriace, attaché aux rochers par une matiere molle, de sorte qu'il peut être çà & là le jouet des vagues. Au dedans de ce tuyau il y a une substance charnue, brune-jaunâtre, qui se répand

comme une peinture fort délayée : on trouve cet animal aux environs des rochers de S. Honorat de Lérins. *Gesner* (*de aquat. pag. 818.*) regarde le pinceau de mer comme un testacée, à cause de la dureté de son tuyau; mais nous le regarderions au plus, d'après celui que nous avons trouvé vers les paragès de Cette en Languedoc, que comme un mollusque cartilagineux: peut-être que *Gesner* veut exprimer, sous le nom de *pinceau marin*, le tuyau de mer connu sous le nom d'*arrosoir*, & alors c'est une coquille, c'est-à-dire un testacée: *voyez au mot* VERS A TUYAU. M. *Bertrad*, *Diction. Oryctoloq.* dit avoir vu un pinceau fossile.

PINÇON ou PINSON, *fringilla.* Nom donné à de petits oiseaux de passage du genre du moineau, & dont on distingue beaucoup d'especes; les marques caractéristiques de cet oiseau sont d'avoir le bec conique & pointu, quatre doigs simples, dont trois devant & un derriere. Voici la notice des différentes sortes de pinçons les plus connns.

1°. Le PINÇON SIMPLE, *fringilla vulgaris.* Selon M. *Linnæus*, il differe du pinçon de montagne par ses taches pourprées; on distingue aussi le mâle de la femelle par sa poitrine rouge : cet oiseau a le bec aigu, fort, de couleur de plomb, la tête grisâtre, tout le plumage supérieur d'un cendré vert, excepté le cou & la poitrine, qui est de couleur de rouille; les aîles sont noires-bleuâtres, chargées d'une triple tache blanche.

Le pinçon, dit *Albin*, est un oiseau qui fait son nid contre un arbre, & le construit avec de la mousse verte, de menues broussailles & du crin de cheval: il pond six ou sept œufs, & engendre deux ou trois fois chaque année; il est hardi; sa nourriture consiste en grains. Le pinçon paroît changer de couleur, car le mâle a quelquefois la tête bleuâtre & le dos rougeâtre, avec un mélange verdâtre. Cet oiseau chante beaucoup plus en hiver qu'en tout autre temps; son ramage est agréable, & imite celui du rossignol: il quitte les bois l'hiver pour venir dans les campagnes se nourrir de vers, de semences de raves, de chardons, &c. On le prend à la passée durant le mois d'Octobre. Il pince si fortement les doigs avec son bec, qu'il en fait sortir du sang.

2°. Le PINÇON DE MONTAGNE OU DES ARDENNES, *fringilla montana aut monti-fringilla.* Il y a la grande & la petite espece. La premiere est un peu plus grande qu'une alouette; le sommet de la tête est d'un brun entremêlé de jaune & de blanc; le dos est d'un jaune obscur; la gorge, la poitrine & la naissance des aîles sont d'un beau châtain clair; le ventre

& les cuisses sont de couleur blanche ; les aîles sont un mêlange de noir, de jaune, de vert & de blanc ; la queue est fourchue ; les jambes, les pieds & les griffes sont noirs ; la griffe de derriere est la plus longue, de même que dans l'alouette.

Le *petit pinçon de montagne*, nommé par quelques-uns *paisse de bois* ou *moineau de bois*, a le bec en forme d'entonnoir : la couleur du plumage depuis la tête jusqu'au milieu du dos, ressemble à celui de l'étourneau, qui est noirâtre ; les bords des plumes sont cendrés, rougeâtres ; la gorge est orangée, & le ventre blanchâtre ; les dards des plumes sont en partie blanchâtres, tout le reste est noirâtre & jaune ; la queue est noire, mêlée de blanc & de rougeâtre.

Il y a aussi le pinçon à aîles & queue noires, *fringilla sylvatica ;* le *pinçon brun*, le *pinçon blanc*, le *pinçon à collier*, le *pinçon huppé*, le *pinçon de neige* ou la *niverolle*, le *petit pinçon rouge.* Tous ces pinçons sont d'Europe.

En général, la couleur du plumage de ces oiseaux est peu constante. On voit encore dans les cabinets des Curieux d'oiseaux, le *pinçon à huppe de couleur de feu ;* il se trouve dans le Northland. Le *pinçon royal* & le gros bec de *Belon*, voyez GROS BEC : il vole en troupe, sa voix n'est pas forte. Le *pinçon violet* a le ventre & les pieds gris : celui de *Bahama* à la tête, la gorge & le dos noirs, avec une raie blanche au dessus & au dessous de l'œil, & une tache jaune sous le bec ; la poitrine & le ventre sont orangés ; le dessus du cou & du croupion d'un rouge obscur, les aîles & la queue grivelées. Le *pinçon tricolor* a la tête & le cou d'un bleu d'azur, la poitrine & le ventre de couleur de feu, le dos & le dessus des aîles verdâtres. *Albin* donne encore la description du *grand & petit pinçons-pies de montagne*, lesquelles se trouvent dans la province d'Essex & au nord d'Yorck-Shire. *Kolbe* dit qu'il se trouve autant d'especes de pinçons au Cap de Bonne-Espérance qu'en Europe ; il donne même la description d'un pinçon que nous n'avons pas dans notre pays ; en hiver ses plumes sont toutes cendrées, elles lui tombent en été, & il prend alors un nouveau plumage ; le cou & le dos sont d'un beau ponceau, mais la tête, le ventre, les aîles & la queue sont noirs ; son bec est court, large, pointu & jaune : il façonne son nid d'une maniere remarquable ; il se sert de petits rejetons d'arbres ou de buissons qu'il entrelace fort artistement avec du coton : on y voit deux appartemens l'un sur l'autre, & il n'y a qu'une seule entrée ; le mâle loge dans la

chambre d'en haut, & la femelle dans la chambre d'en bas. *Kolbe* dit qu'il n'y a point d'endroit au Cap où il y en ait plus qu'aux environs du banc des moules. La Virginie, la Jamaïque, la Caroline & la Chine offent aussi des pinçons d'une couleur très-agréable : on distingue le *pinçon à collier des Indes*, & le *pinçon frisé d'Angola:* il est jaune & noir.

PINÇON DE MER, *plautus minimus procellarius.* Voyez PETREL.

PINÉ-ABSOU ou PENO-ABSOU. Arbre nommé ainsi par les Sauvages de l'Amérique. Son fruit, qui est de la grosseur d'une orange, est le plus dangereux de tous les poisons : il contient six ou dix noyaux qui sont semblables à nos amandes, mais un peu plus larges : les Sauvages se servent de leur jus pour guérir les blessures. La huppe d'Inde se nourrit de ce fruit si redouté. L'écorce du piné-absou est odorante ; ses feuilles ressemblent à celles du pourpier, mais elles sont plus épaisses. Consultez *Thevet.*

PINEAU. Espece de palmier de la Guiane : il vient assez droit ; il a quatre pouces de diametre ; il ne porte ses feuilles qu'au sommet ; son bois est roide & serré ; il se fend aisément en quatre quand il est bien mûr, & après avoir été tronçonné de la longueur nécessaire aux planches qu'on en veut tirer pour les planchers ; on en fait aussi des lattes. Mais ce qui doit lui donner un plus grand mérite aux yeux de l'habitant, c'est qu'étant coupé de la largeur des chemins qu'on veut rendre praticables, il remplit parfaitement cet objet. Toutes sortes de pineaux sont utiles ; ceux qui viennent dans les marécages sont les meilleurs pour les cases, & les autres pour les chemins. *Maison Rustique de Cayenne.*

PINGOUIN. Oiseau singulier de l'Océan Méridional : *voyez* PENGUIN.

PINIPINICHI. Petit arbre des Indes assez semblable au pommier : il jette par les incisions qu'on lui fait un suc laiteux & visqueux, qui purge violemment par le ventre la bile & les sérosités, à la dose de trois à quatre gouttes dans du vin. *Lémery* dit que si pendant l'opération on boit du bouillon ou quelque autre liqueur, son action est d'abord arrêtée ; il faut s'abstenir aussi de dormir dans le temps qu'il agit.

M. *de Romé de l'Isle* nous a assuré que ce que l'on dit ici du suc du *pinipinichi*, convient assez à celui d'un petit arbrisseau des Indes, dont les branches molles, articulées, & de la grosseur d'une plume à écrire, poussent les unes sur les autres sans aucune feuille. Les Malabares le nomment *kali ;* c'est une espece d'euphorbier dont le suc caustique est

néanmoins

néanmoins employé avec ſuccès dans l'Inde Orientale pour la cure de la vérole. Le même Obſervateur dit que la decouverte de ce remede a été faite depuis quelques années par un pauvre Indien de Pondichery, dont le corps tomboit en ſphacele : ce miſérable regardant ſon mal comme incurable & abandonné des Officiers de ſanté, réſolut de ſe ſe procurer une prompte mort pour mettre fin à ſes douleurs; il mangea des branches de ce *kali*, croyant s'empoiſonner; mais il ne fit que ſe procurer une abondante évacuation par haut & par bas, après laquelle ſe ſentant au contraire ſoulagé, il en continua l'uſage ſalutaire pendant quinze jours, terme où il ſe trouva parfaitement guéri. Depuis cet événément ſingulier & notoire dans le pays, pluſieurs Chirurgiens François dans l'Inde emploient ce *kali* avec ſuccès dans ces ſortes de maladies. M. *Carrere* entr'autres l'adminiſtre, dit-on, très-heureuſement.

PINNE-MARINE, ou NACRE DE PERLES DE PROVENCE, ou AIGRETTE, *pinna-marina*, eſt un coquillage bivalve & le plus grand, du genre des *moules triangulaires.* Voyez MOULE. On le trouve près des côtes de Provence & d'Italie, & dans les mers des Indes : il y a de ces coquilles qui ont juſqu'à deux pieds & demi de longueur; & elles ont dans l'endroit le plus large, environ le tiers de leur longueur. Chaque battant eſt applati & arrondi par en haut, fort pointu, triangulaire par le bas, rude, aſſez inégal en dehors, liſſe en dedans & moins bombé que les autres moules. Ces moules ſont nacrées en dedans vers le haut, de couleur rouge orangée, ou gris de lin nué de pourpre dans le reſte.

Les *pinnes-marines* different moins des moules par la grandeur de leur coquille, que par la fineſſe & le nombre de certains fils bruns qui, en les attachant aux rochers, les retiennent dans une ſituation fixe, les mettent à l'abri du roulis des flots, ſur-tout dans le temps des tempêtes, & leur ſervent à attirer le limon. Ces fils, dont nous avons parlé au mot *biſſus*, ſont, dit *Rondelet*, par rapport à ceux des moules, ce qu'eſt le plus fin lin par rapport à l'étoupe. M. *de Réaumur* dit que ces fils ne ſont guere moins fins & moins beaux que les brins de ſoie filés par les chenilles; auſſi appelle-t-il les pinnes-marines, *vers à ſoie de mer.* On fait à Palerme, avec ces fils, des étoffes & divers autres beaux ouvrages : ces fils, appellés en Corſe *poil de nacre*, ſont tout l'objet de la pêche, & deviennent une ſoie propre à diverſes fabriques. Cette pêche ſe fait aux mois d'Avril & de Mai, à Meſſine, Palerme, Syracuſe, Smyrne & ſur les bords de l'île Minorque. Il faut un nombre conſidérable

de pinnes-marines pour fabriquer une paire de bas : rien aussi n'égale la délicatesse de ce fil, unique dans son genre ; il est si fin qu'on peut sans peine renfermer dans une tabatiere d'un médiocre volume une paire de bas qui en seroit fabriquée. En 1754, on présenta au Pape Benoît XIV. de ces mêmes bas, qui malgré leur finesse extrême, garantissoient la jambe du froid & du chaud. On voit à Tarente & à Palerme quantité de manufactures occupées à mettre en œuvre les fils de ces testacées.

Les Pêcheurs disent que pour retirer du fond de l'eau les *pinnes-marines*, ou *plumes*, ou *nacres*, il faut casser cette houppe de filets. On les pêche à Toulon à quinze, vingt & plus de trente pieds sous l'eau, avec un instrument appellé *crampe :* c'est une espece de fourche de fer dont les fourchons sont perpendiculaires au manche : ils ont chacun environ huit pieds de longueur, & laissent entr'eux une ouverture de six pouces dans l'endroit où ils sont le plus écartés : la longueur du manche de la crampe est proportionnée à la profondeur où l'on veut chercher les *pinnes;* on les saisit, on les détache & on les enleve avec cet instrument. La houppe de soie part immédiatement du corps de l'animal : elle sort de la coquille par le côté où elle s'entr'ouvre, environ à quatre ou cinq pouces du sommet, ou de la pointe dans les grandes *pinnes*.

Nos mers ne nous fournissent point de coquillages à deux battans aussi grands que la *pinne-marine*. Il a paru à M. *de Réaumur* (*Mém. de l'Acad. des Scienc. 1711, p. 216, & 1717, p. 177 & suiv.*) le plus propre de tous les coquillages pour éclaircir la formation des *perles*. Voyez *ce mot*. Il en produit beaucoup de différentes couleurs, grisâtres ou plombées, rousses ou jaunes, noirâtres & en forme de poire.

M. d'*Argenville* distingue trois sortes de *pinnes*, 1°. celles de la grande espece, qui sont rouges en dedans, & qui ont des perles nacrées & rougeâtres, semblables à la matiere de la coquille : il y a de ces coquillages qui pesent jusqu'à quinze livres. C'est l'*Astura* des Vénitiens.

2°. Celles de la petite espece. Il y en a qui sont minces, papyracées, de couleur de corne, un peu nuancées de fauve.

3°. Celles qu'on appelle *perna* ou *jambon :* elles sont garnies de pointes dans leurs cannelures ; & ce qui est fort singulier, c'est que les bords de leurs coquilles sont plus épais du côté qu'elles s'ouvrent que vers la charniere. *Voyez* JAMBON.

L'animal qui habite la pinne-marine ne se montre que très-peu, parce

que ſes deux battans ou valves ne s'ouvrent preſque pas ; ſon ſommet eſt en bas ; ſon extrémité la plus large eſt oppoſée ; il eſt retenu dans ſa coquille par quatre muſcles vigoureux & placés aux extrémités des valves ; la coquille n'a point de charniere, mais un ligament applati & noirâtre, qui regne juſqu'à la moitié des battans.

Ce coquillage a pour ennemis les *polypes* à huit pattes de la Méditerranée ; car dès qu'ils la voient béante, ils s'en approchent, & la dévorent ; un ſeul ſuffit pour la détruire : heureuſement pour elle que le *pinnotere* à qui la pinne-marine donne, dit-on, l'hoſpitalité, l'avertit de l'approche de ſes ennemis. *Voyez* PINNOTERE.

PINNITE, *pinnites.* On appelle ainſi des eſpeces de moules de mer connues ſous le nom de *pinnes-marines*, & que l'on trouve pétrifiées ou enſevelies dans l'intérieur de la terre. Nous en avons rencontré de grands fragmens dans les carrieres de craie de Moulignon, à deux lieues de Paris.

PINNOTERE, *pinno-phylax*, eſt une eſpece de petit cancre nud comme *Bernard l'Hermite*, mais pourvu de très-bons yeux : c'eſt le ſatellite de la *pinne-marine ;* ils vivent & logent enſemble dans la même coquille qui appartient à la *pinne :* quand elle a beſoin de manger, elle ouvre ſes valves, & envoie ſon fidele pourvoyeur à la picorée ; mais s'il apperçoit le poulpe, il revient précipitamment auprès de ſon hôteſſe aveugle, & dont les autres ſens ne ſont pas fort exquis, pour l'avertir du danger ; de ſorte qu'en refermant ſes valves, elle évite alors la fureur de ſon ennemi ; il lui en coûteroit la vie : enfin quand il eſt chargé de butin, il fait un petit cri à l'endroit où elle s'ouvre ; la porte s'ouvre, le locataire entre auſſi-tôt, & alors les deux amis partagent entr'eux le butin. Ils ſont chambrée enſemble. Le ſavant M. *Haſſelquiſt* prétend avoir obſervé cette admirable induſtrie, lors de ſon voyage en Paleſtine.

PINNULAIRE, *pinnularia.* On appelle ainſi la nageoire ou l'aileron d'un poiſſon foſſile ou pétrifié.

PINSON. *Voyez* PINÇON.

PINTADE ou PEINTADE, *meleagris.* Genre d'oiſeau ainſi nommé de ſon plumage qui paroît être peint de taches blanches & noires. Les œufs de la pintade reſſemblent à ſon plumage par leur couleur ; & comme cet oiſeau a tous les attributs & toutes les qualités des poules, crête, bec, plumage, ponte, couvée, ſoin de ſes petits, &c. on lui a donné

le nom de poule, avec une épithete prise du pays où elle naît, qui est l'Afrique : on l'appelle *poule* d'*Afrique*, de *Barbarie*, de *Tunis*, de *Numidie*, de *Guinée*, de *Mauritanie*, de *Pharaon*, d'*Egypte*, *perdrix des Terres-Neuves ;* on l'appelle *quetele* dans le Congo : cet oiseau qui est aussi désigné sous le nom de *méléagrides* dans quelques Auteurs, est extrêmement vif, inquiet & turbulent; il court avec une vîtesse extraordinaire & ne vole pas fort haut ; cependant il se plaît à percher la nuit sur les toîts & les arbres. Son cri est aigu, perçant, désagréable & presque continuel : du reste, la poule pintade est d'une humeur querelleuse ; cet oiseau veut dominer dans la basse-cour, même sur les poules d'Inde ; il leur en impose par sa pétulance ; la dureté de son bec, & l'agilité de ses mouvemens la font redouter de toute la gent volatile ; sa maniere de combattre est à peu près semblable à celle que *Salluste* attribue aux Cavaliers Numides : « Leurs charges, dit-il, sont brusques » & précipitées ; si on leur résiste, ils tournent le dos, & un instant » après font volte face : cette perpétuelle alternative harcelle extrê» mement l'ennemi » : les pintades qui se sentent du lieu de leur origine, ont conservé le génie Numide. Les coqs-d'Inde, glorieux de leur corpulence, s'avancent contr'elles avec fierté & gravité ; mais celles-ci les désolent par leurs marches & contre-marches ; elles ont plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec que les coqs-d'Inde n'ont pensé à se mettre en défense.

Il y a beaucoup de variétés dans la race des pintades, ainsi qu'il le paroît par les différentes descriptions que divers Auteurs en ont données.

Les *pintades* sont à-peu-près de la grandeur & de la figure de nos *poules domestiques ;* mais elles ont la queue baissée comme la perdrix, & sur le dos, une espece de bosse formée par le repli des aîles : elles ont, comme les poules, deux appendices membraneuses de couleur de chair, qui leur pendent aux deux côtés des joues : tout le plumage n'est que de deux couleurs, blanc & noir; les taches du plumage sont presque par-tout d'une forme ronde & réguliere, comme lenticulaire, excepté aux aîles, où elles sont alongées, & comme par bandes ; on voit cet oiseau très-bien représenté & exactement décrit dans le *Recueil des Mém. de l'Acad. des Sciences*, *Tom. III*, *Part. II.* ses jambes sont couvertes de petites plumes marquetées, couchées & comme collées sur la peau ; la tête est sans plumes ; la paupiere supérieure a de longs poils noirs,

qui se relevent par en haut ; au-dessus de la tête, il y a une crête ou une sorte de casque qui tient de la nature d'une peau seche, ridée, d'un fauve brun & ressemblant intérieurement à une chair desséchée, & endurcie comme du bois. La pintade a le bec un peu rougeâtre & semblable à celui de nos poules; la peau des paupieres est bleue chez les mâles, & rouge chez les femelles; son cou est court; les pieds sont brunâtres; le tiers de la longueur des doigts est uni par une espece de membrane; le doigt de derriere est court, & les mâles n'ont point d'ergot au derriere du pied. Selon les experts en bonne chere, la pintade est comptée parmi les meilleurs gibiers : c'est un oiseau des champs comme la perdrix, & il paroît dans nos climats chercher moins les lieux aquatiques que les faisans mêmes : elle aime mieux pondre & couver dans les haies épaisses & les broussailles, que dans le poulaillier : elles pondent beaucoup d'œufs, & les meres dans nos climats abandonnent souvent leurs petits : en font-elles autant dans leur pays natal ? non sans doute ; la Nature agit plutôt en mere qu'en marâtre. On trouve des *pintades marrones* en Amérique ; les Génois les y porterent avec les premiers negres en 1508. Il y en a dans la Jamaïque, à poitrine blanche. Le coq pintade produit avec la poule domestique; mais c'est une espece de génération artificielle qui demande des précautions; la principale est de les élever ensemble de jeunesse ; & les oiseaux métis qui résultent de ce mêlange forment une race bâtarde.

PINTADE. On donne aussi ce nom à une coquille bivalve du genre des huîtres; sa robe est verdâtre & un peu écailleuse, ornée de bandes longitudinales, ou grises, ou blanches, partant du sommet en forme de rayons ; d'une très-belle nacre en dedans, blanche, excepté vers la circonférence où elle est jaunâtre, & sur les bords qui sont d'un vert tirant sur le noir. C'est la *mere perle stérile* de *Klein*. La coquille *mere de perles* paroît être une *pintade blanche* : elle est plus grande que la pintade ordinaire qui a une charniere denticulée, & qui se trouve aux grandes Indes & dans nos îles de l'Amérique. *Voyez les articles* HUÎTRE & NACRE DE PERLES.

PINTADO. Cet oiseau de mer est de la grosseur d'un canard, il a les aîles fort longues; il rase la surface de l'eau en volant.

PIOCHET. *Voyez* GRIMPEREAU.

PIONE. *Voyez* PIVOINE.

PIPAL, est un crapaud de Surinam, beaucoup plus gros & plus vénimeux que ceux d'Europe; chacun de ses doigts ressemble à une petite

main : on le nomme au Brésil *cururu ;* les Portugais l'appellent *capo.* C'est celui dont les petits prennent, dit-on, leur premier accroissement sur le dos de l'animal. *Voyez à l'article* CRAPAUD.

PIPERONE. Les Italiens donnent ce nom à la coquille appellée *clonisse.* Voyez ce mot.

PIPIT, *sylvia.* Sous ce nom on connoît trois sortes de petits oiseaux qui varient par la couleur : le premier est d'un gris cendré, & a la poitrine rougeâtre, ainsi que le dessus de la queue ; le second a la queue cendrée, & le troisieme a le plumage d'un blanc jaunâtre. On nomme celui-ci *boavinus*, parce qu'il suit volontiers les bœufs ; & les deux autres *spipela :* tous sont des especes de *bouviers :* voyez *ce mot à l'article* GOBBE-MOUCHE. Le *pipit* d'Abyssinie & d'Éthiopie articule aussi bien son nom que les nôtres ; mais il est un mauvais conducteur ; quand il y a une bête féroce, ou quelque gros serpent qui lui déplaît dans un endroit, il importune de son cri le Chasseur qui le suit quelquefois trop imprudemment, malgré la défense dont il est armé.

Il y a aussi le *pipit vert* du Brésil ; le *pipit bleu* de Cayenne & de Surinam.

PIQUE. Dans le Pérou on donne ce nom à l'insecte appellé dans le Brésil *ningas* ou *tous : voyez à l'art.* NINGAS.

PIQUE-BŒUF, *buphagus.* Oiseau un peu plus gros que l'alouette huppée, dont le bec est un peu quadrangulaire, légérement arqué en dessus, fort pointu, jaune à la racine, brun vers la pointe. Tout le plumage est d'un gris brun, excepté celui du ventre, qui est jaunâtre, nué de brun. Le *pique-bœuf* est nommé ainsi, parce qu'il suit les bœufs, perche sur leur dos, & à coups de bec réiterés, il entame la peau pour se nourrir des nymphes de mouches qui se trouvent déposées sous l'épiderme. On voit beaucoup de ces oiseaux dans le Sénégal.

PIRAGUERA. C'est un poisson qui se trouve dans la mer de Sainte-Catherine : il a quatre à cinq pieds de long ; sa chair, selon Frezier (*p 25.*), est aussi délicate que celle des carpes. Les Portugais nomment *meros* ceux qui ont les écailles rondes, *solemera* ceux qui les ont quarrées : ces écailles sont plus grandes qu'un écu.

PIRAMBU. Poisson de la mer du Brésil, dont le nom signifie *ronfleur :* il fait effectivement entendre une sorte de ronflement ; il est long de quatre pieds ; au lieu de dents, sa gueule est armée de deux corps osseux larges de cinq à six doigts, qui lui servent à briser les coquillages

dont il fait ſa nourriture ; les Sauvages portent de ces os en amulettes attachés au cou, pour ſe préſerver du venin ou poiſon.

PIRAQUIBA. *Voyez* REMORE.

PIRASSOUPI, eſt un animal quadrupede de l'Arabie : il eſt de la grandeur d'un mulet, & lui reſſemble aſſez par la tête ; ſon corps eſt auſſi velu que celui d'un ours ; ſa couleur eſt fauve ; il a les pieds fendus comme un cerf. Les Arabes, voiſins de la mer Rouge, ſe ſervent de ſa corne lorſqu'ils ſont bleſſés, ou quand ils ont été mordus par quelques bêtes venimeuſes : ils font pour cela tremper cette corne pendant ſix ou ſept jours dans l'eau, qu'ils boivent enſuite.

PIRATE DE MER. *Voyez* FOU.

PIRAVENE. C'eſt une eſpece de poiſſon volant de l'Amérique : il eſt gros comme une lamproie. *Thevet* dit qu'il ne ſe trouve guere qu'à quinze degrés en-deçà & en-delà de la ligne ; ſon vol eſt preſque comme celui d'une perdrix. On en diſtingue deux eſpeces, le grand & le petit ; celui-ci vole mieux, & plus haut que le grand. Lorſqu'ils ſont pourſuivis, ils volent en compagnie, & en ſi grande quantité, ſur-tout pendant la nuit, qu'ils viennent heurter les voiles des vaiſſeaux. *Singularités de la France Antarct. p. 136.* Voyez POISSON VOLANT.

PIRAYA ou PIRANTHA. Poiſſon du Bréſil, qui a la forme de la dorade. On en diſtingue de trois eſpeces ; 1°. celui qui a un pied de long & ſix doigts de large ; l'ouverture de ſa bouche eſt parabolique ; il peut la fermer exactement : chaque mâchoire eſt garnie d'un rang de dents blanches, triangulaires & pointues. A quelque partie du corps de l'homme que ce poiſſon puiſſe toucher des dents, il en emporte la piece, comme ſi c'étoit avec un raſoir. La nageoire de l'anus eſt munie d'une forte épine faite en forme de corne. Ce poiſſon, dont les écailles ſont de couleur de feu mêlé de bleu, ſe plaît au fond de l'eau bourbeuſe dans les rivieres. La ſeconde eſpece eſt d'un jaune doré, & la troiſieme de couleur blanchâtre : ces deux derniers ſont plus petits que le premier.

PIROGUE. *Voyez* CANOT DES SAUVAGES.

PISANG. C'eſt le nom que l'on donne au Cap de Bonne-Eſpérance, aux figues qui viennent de l'île de Java : elles ſont exquiſes au goût, & de la plus grande beauté.

PISCINE. *Voyez* VIVIER.

PISOLITHES. *Voyez au mot* OOLITHES.

PISSASPHALTE, *piſſaſphaltus.* C'eſt ou un bitume mollaſſe naturel,

noir & fort puant, dont nous parlerons à l'article *poix minérale*, ou un bitume artificiel que l'on fait ſur le champ, lequel eſt composé avec parties égales de *poix Juive* ou *aſphalte* & de *poix noire.* Voyez ces mots.

PISSENLIT. *Voyez* DENT DE LION.

PISSEUR. C'eſt le nom que l'on donne en Amérique au murex, parce qu'il jette promptement ſa liqueur qui eſt la *pourpre.* Voyez MUREX.

PISTACHE SAUVAGE. On donne ce nom au nez coupé: *voyez* FAUX-PISTACHIER. Le térébinthe eſt auſſi un piſtachier ſauvage. *Voyez à l'article* PISTACHIER.

PISTACHE DE TERRE, *manobi ſive mondubi.* Fruit d'une plante qui paroît être l'*ynchi* des Péruviens, le *mani* des Eſpagnols, & l'*araquidna* ou *arachidna* des Botaniſtes: elle croît dans le Bréſil, à Surinam & au Pérou: elle eſt quelquefois rampante, & d'autres fois elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi; la racine de cette plante eſt blanche, droite & longue de plus d'un pied: ſa tige quadrangulaire, d'un vert-rouſsâtre & velue, produit avec ſtipules des pédicules qui ſoutiennent quatre feuilles arrondies, également velues, vertes en deſſus & blanchâtres en deſſous. Ses fleurs, qui ſortent de l'aiſſelle des feuilles, ſont jaunes, légumineuſes & bordées de rouge; dès qu'elles paroiſſent, elles ſe courbent vers la terre, juſqu'à ce qu'elles y touchent. Quand la fleur eſt paſſée, le piſtil entre en terre, s'y enfonce, & y devient une gouſſe tuberculaire cendrée, ronde & tortue, groſſe comme le doigt, entrelacée de filets que la racine pouſſe; cette gouſſe qui mûrit ſous terre, renferme deux ou trois graines arrondies, rougeâtres, groſſes comme nos noiſettes & de même goût; les habitans des îles Françoiſes de l'Amérique, les ont appellées *piſtaches de terre;* leur chair ou pulpe eſt blanche, d'un goût fade, & on la mange cuite au deſſert, mais elle eſt fort échauffante & provoque à l'amour. Ce fruit mangé crud fait quelquefois mal à la tête. Les Indiens du Pérou le font cuire avec du miel, & en font des gâteaux d'un goût aſſez agréable. Les piſtaches de terre croiſſent auſſi aux Indes Orientales. *Voyez les Mém. de l'Académie des Sciences, année 1723.*

M. *Watſon* a lu tout récemment à la Société Royale de Londres, une obſervation ſur une huile de piſtaches de terre que M. *Brownrigg* lui a envoyée

envoyée d'Odenton, pays situé au nord de la Caroline. Cette observation indique que le pistachier de terre est fort cultivé dans les Colonies du Sud & dans nos îles de l'Amérique, où on donne à ses fruits le nom de *pois terrestres*. Ils sont originaires d'Afrique, & en ont été apportés par les Negres, qui les aiment beaucoup; ils les mangent cruds & cuits, & les cultivent dans les portions de terre que les maîtres leur abandonnent pour leur usage. Cette plante est extrêmement multipliée dans nos établissemens du Nouveau Monde; ses productions dans les pays chauds sont prodigieuses, & sa culture n'exige pas un terrain fertile. Les Colons recueillent une quantité considérable de fruits pour la nourriture des cochons & de la volaille: cet aliment les engraisse en peu de temps. L'huile qu'on retire par expression de ces fruits, est le dixieme de leur poids; elle est aussi bonne que celle d'amande ou d'olive, elle peut être servie sur les tables & employée en Médecine, elle se conserve sans rancir. Le marc qui reste après l'expression est encore une excellente nourriture pour les porcs.

PISTACHIER, *terebinthus Indica*, est un arbre qui croît naturellement dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie & dans les Indes: on le cultive aussi dans l'île de Chio, dans l'Italie, & dans les parties méridionales de la France; il est du même genre que l'arbre appellé en Provence *térébinthe*, lequel produit aussi effectivement des pistaches, qui ne sont pas plus grosses que des pois; ainsi le térébinthe est le nom du *pistachier sauvage*, différent du *faux pistachier*. Voyez ce mot. Nous allons commencer par le pistachier ordinaire des Indes ou cultivé. Son tronc est épais, ses branches fort étendues, couvertes d'une écorce cendrée, garnies de feuilles rangées sur de longues côtes & disposées par paires: elles ressemblent assez aux feuilles du térébinthe ordinaire, mais elles sont plus grandes. Entre les pistachiers, il y en a qui portent des fleurs mâles, & d'autres des fleurs femelles; les premieres sont ramassées en une espece de chaton peu serré & en maniere de grappes; chaque fleur est garnie d'une petite écaille; ses fleurs sont sans pétales: elles ont un calice propre, petit & partagé en cinq parties, & cinq étamines très-petites, qui portent chacune un long sommet, droit, ovalaire & à quatre angles. Les fleurs femelles viennent pareillement en grappes: elles n'ont point de pétales, leur calice est très-petit, partagé en trois parties, & soutient un gros embryon ovalaire chargé de trois styles recourbés, dont les stigmates sont un peu gros & velus; l'embryon se

change en une baie ovalaire qui a peu de suc, dans laquelle est contenue une amande lisse & ovalaire, laquelle se nomme *pistache.*

Tel est le fruit du pistachier, c'est une petite noix de la grosseur & de la figure d'une olive: elle a deux écorces; l'extérieure est membraneuse & d'un gris roussâtre; l'intérieure est ligneuse, compacte, dure, légere & blanche: l'amande qu'elles contiennent est d'un vert pâle, grasse, huileuse, assez agréable au goût, & couverte d'une pellicule roussâtre: ce fruit est connu dans le commerce sous le nom de *pistache.* On s'en sert pour fortifier l'estomac: elles nourrissent beaucoup; on a coutume de les mêler parmi les choses que l'on sert au dessert, sur-tout dans les crêmes; les convalescens qui sont maigres s'en trouvent très-bien: elles augmentent le lait & la semence, adoucissent la toux & la douleur néphrétique. Les Confiseurs couvrent de sucre les amandes de pistaches, pour faire ce que l'on appelle *pistaches en dragées:* on en fait aussi une conserve qui est excellente dans les dévoiemens, & des émulsions pour ces loochs dont la couleur est verdâtre. M. *Bourgeois* observe qu'on ne doit cependant pas faire un usage long & continué des *pistaches*, parce qu'elles échauffent considérablement: elles sont sur-tout nuisibles aux jeunes gens, qui ont déja le plus souvent trop de chaleur naturelle.

Observations sur le Pistachier & sur sa culture.

M. Geoffroy, *Mat. Médic.* dit qu'on distingue le pistachier mâle du femelle par ses feuilles qui sont plus petites, un peu plus longues, émoussées, & souvent partagées en trois lobes d'un vert foncé; au lieu que dans le pistachier femelle les feuilles sont plus grandes, plus fermes, plus arrondies, & partagées le plus souvent en cinq lobes.

Comme les pistachiers mâles naissent souvent dans des lieux éloignés des pistachiers femelles, on rend ceux-ci féconds comme les palmiers: ce qui se fait ainsi dans la Sicile. Les paysans cueillent les chatons des fleurs du pistachier mâle, lorsqu'ils sont sur le point de s'ouvrir; ils les mettent dans un vaisseau environné de terre mouillée; ils attachent ce vaisseau à une branche de pistachier femelle, jusqu'à ce que ces fleurs soient seches, afin que la fine poussiere prolifique soit dispersée par le moyen du vent sur tout le pistachier femelle, & qu'elle donne la fécondité aux fleurs femelles. D'autres cueillent les fleurs mâles, & les renferment dans un petit sac pour les faire sécher, & ils en répandent la poussiere sur les fleurs du pistachier femelle à mesure qu'elles s'épanouissent. Il faut cueillir les fleurs mâles avant qu'elles s'ouvrent, de

peur qu'elles ne jettent mal-à-propos leur poussiere féconde, & que les fruits du pistachier femelle n'avortent par ce défaut de fécondation. Si les pistachiers mâles & femelles ne sont pas éloignés les uns des autres, le vent suffit pour procurer la fécondité à ceux-ci. M. *Coussineri* dit cependant qu'il y a des especes de pistachiers hermaphrodites.

Lorsqu'on examine attentivement les pistaches, on apperçoit presque toujours auprès du gros fruit deux autres petits fruits avortés. Si cette circonstance étoit reconnue générale, elle fourniroit, selon M. *Duhamel*, un moyen de distinguer les térébinthes des lentisques ; mais voici un autre caractere distinctif. Les feuilles du térébinthe sont composées de folioles assez grandes qui sont attachées deux à deux sur une nervure terminée par une seule foliole ; au lieu que dans le lentisque elles ne sont point terminées ainsi par une foliole unique : les feuilles de ces deux arbres sont posées alternativement sur les branches.

Quoique les térébinthes & les pistachiers viennent de pays plus chauds que le nôtre, cependant en les mettant en terre dans ce pays-ci lorsqu'ils sont un peu forts, ils réussissent très-bien ; & même quand les individus mâles & femelles se trouvent plantés les uns près des autres, ces arbres y donnent du fruit. On peut élever ces arbres de semences : les pistaches que l'on achete chez les Epiciers levent très-bien quand elles sont nouvellement arrivées.

Le *térébinthe* ou le *pistachier sauvage* est un arbre dont le bois est fort dur, très-résineux ; il devient de la grandeur d'un orme, ses feuilles tombent en hiver. On retire de ces arbres dans l'île de Chio, tant des mâles que des femelles, une résine qu'on nomme TÉRÉBENTHINE DE CHIO ou SCIO, *terebenthina Cypria*. Comme il croît de ces arbres mâles plus que des femelles, on les ente pour leur faire rapporter du fruit; ce fruit a la forme d'une grappe de raisin, il est rougeâtre au commencement, & devient en mûrissant d'un vert bleuâtre. Quand le fruit est en cet état, on le sale ou on le marine pour le conserver & en pouvoir manger plus long-temps.

On retire la résine des térébinthes en faisant des incisions aux arbres forts, & qui ont quinze à dix-huit pouces de circonférence : on fait ces incisions depuis le pied de ces arbres jusqu'aux branches. Cette opération a lieu vers la fin de Juillet, & la résine découle jusqu'à la fin de Septembre, sur des pierres plates qu'on a mises au pied des arbres. Pour purifier cette résine de toute ordure, on la fait couler au travers de

petits paniers, en les exposant à la chaleur du soleil. Les térébinthes ne croissent que dans une étendue de deux lieues environ dans la partie orientale de l'île de Chio; ils ne croissent pas aux mêmes endroits que les lentisques, dont on retire le mastic.

Le produit des térébinthes est bien peu de chose, relativement à la grandeur & à l'âge des arbres. Quatre de ces arbres âgés de soixante ans, ne rendent qu'environ deux livres neuf onces six gros de térébenthine. Le produit de chacun de ces gros arbres se trouve être de quinze sous, ou environ.

Il y auroit un moyen assuré d'augmenter le rapport des térébinthes; ce seroit d'enter le pistachier sur le térébinthe, qui n'en donne pas pour cela moins de résine. Les pistaches même deviennent plus belles, & ces arbres durent plus long-temps que les pistachiers. Le térébinthe a l'avantage de croître dans les plus mauvais terrains, entre les rochers & les pierres, comme le pin; aussi on ne manque pas en Province de terrain convenable pour l'y transplanter.

Toute supputation faite, ou peut juger à-peu-près que l'île de Chio ne peut produire tout au plus que deux milliers pesant de résine. Cette térébenthine de l'île de Chio est envoyée à Venise, où elle est distribuée dans toute l'Europe sous le nom de *térébenthine de Venise*, & c'est avec raison: car alors elle est si sophistiquée, qu'il ne s'y trouve peut-être pas une vingtieme partie de celle de l'île de Chio. Lorsqu'elle n'est point mêlangée, elle a une odeur douce de baume; elle a une saveur moins âcre & une consistance bien plus épaisse que les térébenthines ordinaires; elle est molle, souvent friable: alors on la nomme *térébenthine de Chio*, & on la vend quatre ou cinq fois plus cher que la térébenthine fine: elle a une couleur de verre bleuâtre. *Voyez le mot* TÉRÉBENTHINE, *& ceux de* PIN *& de* SAPIN.

PISTIL. *Voyez à l'article* PLANTE.

PITANGA-GUACU. C'est le *tyran* du Brésil. *Voyez* TYRAN.

PITAUT. *Voyez au mot* PHOLADE.

PITE. *Voyez les mots* ALOÈS *&* ANANAS.

PITO. Oiseau de l'Amérique de la grosseur d'un étourneau. Il a le plumage d'une alouette; celui du ventre est un peu verdâtre. Le *pitoréal*, ainsi nommé par *Fresier* (p. 274), a coutume de creuser les rochers avec son bec long & fort pour se nicher dedans & y faire sa retraite: on dit que pour cela il a l'industrie de se servir d'une certaine

herbe, à laquelle les Efpagnols attribuent de merveilleufes vertus pour percer le fer ainfi que tout ce qui eft dur, & qu'ils nomment communément à caufe de cet oifeau, *yerva de pitos* (herbe des pitos).

PITUITAIRE. *Voyez* STAPHIS-AIGRE.

PIVERT. *Voyez* PIC-VERT.

PIVOINE. *Voyez* BOUVREUIL.

PIVOINE ou PIONE, *pœonia*. Les Botaniftes, & entr'autres M. *de Tournefort*, ont décrit vingt-deux efpeces de plantes fous ce nom : nous ne ferons ici mention que des deux fuivantes, qui font improprement défignées l'une mâle & l'autre femelle, puifqu'elles portent également des femences.

1°. La PIVOINE MALE, *pœonia folio nigricante fplendido, quæ mas.* Ses racines font formées en navet : elles font groffes comme le pouce, rougeâtres en dehors, blanches en dedans; elles pouffent à la hauteur de deux ou trois pieds des tiges un peu rougeâtres, & divifées en quelques rameaux : fes feuilles font larges, compofées de plufieurs autres feuilles reffemblantes à celles du noyer, mais plus larges & plus épaiffes, vertes-brunes, luifantes, couvertes en deffous d'un certain duvet; elles font attachés à des queues rougeâtres : fes fleurs qui paroiffent à la fin d'Avril jufqu'au commencement de Juin, & qui tombent prefqu'auffitôt, naiffent aux fommités des tiges; elles font amples, à plufieurs feuilles difpofées en rofe, de couleur quelquefois purpurine, d'autres fois incarnate ou panachée, foutenue par un calice à cinq feuilles : à ces fleurs fuccedent des fruits compofés de plufieurs cornets blancs, velus, reluifans, recourbés en bas, lefquels s'ouvrent en mûriffant & laiffent voir une belle fuite de femences groffes, arrondies, rouges d'abord, enfuite bleuâtres, puis noires : elles ne font mûres qu'en Juillet.

Cette plante eft plus précoce, plus rare & plus précieufe que la fuivante, dont elle fe diftingue aifément par la différence de fes feuilles & de fa racine, outre que la premiere a les feuilles fimples, & que la feconde les a doubles.

2°. La PIVOINE FEMELLE, *pœonia fœmina.* Ses racines font des tubercules ou des navets attachés à des fibres, comme dans l'afphodele; fes tiges croiffent hautes, mais elles ne font que peu ou point rouges; fes feuilles font découpées, de couleur verte, pâles en deffus, blanchâtres & un peu velues en deffous : fes fleurs font femblables à celles

de la pivoine mâle, mais moins grandes, de couleur rouge & très-belles : ses fruits sont comme dans la précédente espece, ce sont des capsules qui, en s'ouvrant montrent des graines mûres d'un beau bleu, entremêlées d'autres graines avortées qui sont du plus beau rouge écarlate.

L'une & l'autre espece de pivoine sont cultivées dans les jardins pour l'ornement des plates-bandes, leurs feuilles forment une belle verdure. Ces plantes s'y multiplient aisément en rampant dans la terre : quand on en seme la graine au printems, la plante reste pour l'ordinaire cachée en terre pendant un an avant de germer ; mais ensuite elle en sort & augmente tous les ans par la division de ses feuilles. Il y a aussi des pivoines à fleurs blanches.

La pivoine a une odeur désagréable, & est une des plus anciennes plantes dont on connoisse l'usage en Médecine ; car les Poëtes disent qu'elle a été nommée *pœonia* d'un ancien Médecin nommé *Pœon*, qui l'employa pour guérir Pluton d'une blessure que lui avoit faite Hercule. Voyez *Homere* dans le *cinquieme Livre de son Odyssée.*

On se sert en Médecine de la pivoine mâle préférablement à la femelle, quoique celle-ci ait aussi quelques usages : la pivoine mâle a été autant vantée par *Galien*, que le chou l'a été par *Caton :* elle a été célébrée des Anciens & des Modernes, à cause de ses grandes & nombreuses propriétés : l'on avoit mis en usage quantité de cérémonies superstitieuses pour la tirer de la terre. On emploie ordinairement ses racines, ses semences, quelquefois même ses fleurs, contre les convulsions, l'épilepsie, la paralysie, les vapeurs, & les autres maladies qui dépendent de l'irritation du genre nerveux. On les prend en poudre, en sirop, en décoction, ou en conserve ; quelques personnes en portent en amulettes pendus au cou, pour se préserver des maladies des nerfs. L'on prétend que c'est un des meilleurs antiépileptiques que l'antiquité nous ait transmis, & que jusqu'ici on n'en connoît point de plus efficace qui soit tiré de la famille des végétaux.

PLACENTA. *Voyez les articles* HOMME *&* PLANTE.

PLAGE, *plagia.* C'est un rivage de basse mer, étendu en ligne droite, sans qu'il y ait ni rade, ni port, ni aucun cap apparent où les vaisseaux puissent se mettre à l'abri.

PLAGIURES. Nom donné aux poissons & coquillages qui n'habitent que la haute mer. *V. les mots* COQUILLAGE *&* POISSONS. Des Ichtyologistes

ont assigné le nom de plagiures aux seuls animaux cétacées, vivipares, & dont les femelles ont les mamelles placées au bas du ventre. *Voyez* CETACÉES & VIVIPARE.

PLANE ou PLAINE. *Voyez* ERABLE. En certaines contrées de l'Amérique on donne aussi le nom de *plane* au *figuier d'Adam*. En Europe le plane de mer est la *plie*. Voyez ces mots.

PLANETE, *planeta*. On donne ce nom aux astres opaques, sphériques & errans qui ne sont point lumineux par eux-mêmes, mais qui le deviennent en recevant ou réfléchissant la lumiere du soleil. Ces corps célestes se meuvent tous autour du soleil, en décrivant des ellipses qui ont toutes un foyer commun où le soleil se trouve placé. Les planetes n'ont pas toutes la même solidité ou grosseur; la distance n'est pas toujours égale entre ces astres (ce qui fait qu'on les voit tantôt dans un endroit du ciel, & tantôt dans un autre immédiatement opposé), & la durée de leurs révolutions n'est pas la même, mais elle est constante pour chacune. Nous allons présenter ici le magnifique spectacle de toutes les planetes décrivant leurs cercles harmoniques autour du soleil; spectacle sublime qui démontre la Divinité, & parle un langage intelligible à tous les esprits.

Le SOLEIL, *sol*, est un globe lumineux, gros environ un million de fois comme la terre: la matiere dont il est formé n'est pas homogene; il y paroît souvent des inégalités; & quoique plusieurs de ces taches disparoissent avant que d'avoir parcouru tout son disque, le mouvement réglé de quelques-unes, & le retour au même lieu du disque après un certain temps, ont fait voir que le soleil immobile ou presque immobile dans le lieu des cieux où il est placé, a un mouvement de révolution sur son axe, & que le temps de cette révolution est d'environ vingt-cinq jours.

Six globes principaux ou planetes premieres qu'il échauffe & qu'il éclaire, se meuvent autour de lui: leurs grosseurs, leurs distances & leurs révolutions sont différentes; mais tous se meuvent dans le même sens, à-peu-près dans le même plan & dans des orbites presque circulaires. On diroit que chaque planete est portée par un cercle concentrique au soleil.

Le plus voisin du soleil, & le plus petit, est *Mercure*. Sa plus grande distance du soleil n'est que de 5137 diametres de la terre; sa plus petite de 3377. Son diametre n'est qu'environ la trois-centieme partie de celui

du ſoleil. On n'a point encore découvert s'il a quelque révolution ſur lui-même ; mais il tourne autour du ſoleil en 88 jours, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de trois mois, & ſe meut, ainſi que les autres planetes, d'Occident en Orient. Selon M. *Newton*, la chaleur & la lumiere du ſoleil ſur la ſurface de Mercure, ſont ſept fois auſſi grandes qu'elles le ſont au fort de l'été ſur la ſurface de la terre. Mercure change de phaſes comme la lune, ſelon ſes différentes poſitions avec le ſoleil & la terre. Comme cette planete eſt petite, qu'elle accompagne conſtamment le ſoleil, elle ſe trouve ordinairement cachée dans les rayons de cet aſtre.

Vénus eſt la ſeconde planete. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 8008 diametres de la terre ; ſa plus petite de 7898. Son diametre eſt à-peu-près la centieme partie de celui du ſoleil ; elle tourne ſur elle-même, mais les Aſtronomes ne ſont pas d'accord ſur le temps de cette révolution. Elle fait ſa révolution autour du ſoleil en 224 jours 7 heures, ou en ſept mois & demi. C'eſt la plus luiſante des planetes. Quand elle précede le ſoleil, on l'appelle *étoile du matin* ou *lucifer ;* lorſque ſur le ſoir elle le ſuit, on l'appelle *étoile du berger*. Cette planete a ſes phaſes comme la *lune*.

Le troiſieme globe eſt la *terre* que nous habitons, qu'on ne peut ſe diſpenſer de mettre au rang des planetes. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 11187 de ſes diametres ; ſa plus petite de 10813. Elle tourne ſur ſon axe dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & elle emploie un an, c'eſt-à-dire 365 jours 5 heures 49 minutes & environ 12 ſecondes à faire ſa révolution autour du ſoleil, dans un orbe qu'on appelle l'écliptique.

On ne peut faire réflexion, ſans être ravi d'admiration, qu'une grande partie des mouvemens apperçus des autres aſtres & du ſoleil, la diverſité des ſaiſons, & l'inégalité des jours ſont une ſuite ſimple du tranſport annuel de la terre autour du ſoleil, & de ſa révolution en vingt-quatre heures ſur ſon axe, invariablement dirigés vers le Nord.

Deux grands fluides appartiennent à notre planete ; l'un eſt la mer, qui en couvre environ la moitié, & qui préſente les phénomenes les plus intéreſſans ; l'autre fluide eſt l'air qui l'environne de toutes parts. *Voyez les mots* MER, AIR, EAU, *& l'article* TERRE, où l'on parle de l'organiſation merveilleuſe de ce globe obſcur.

La quatrieme planete eſt *Mars ;* ſa couleur eſt rouge & d'une lumiere trouble.

trouble. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 18315 diametres de la terre ; ſa plus petite eſt de 15213. Son diametre eſt la cent ſoixante-dixieme partie de celui du ſoleil : ſa révolution ſur ſon axe eſt de vingt-cinq heures, & celle qu'il fait autour du ſoleil s'acheve en un an, 321 jours, 18 heures.

La cinquieme planete & la plus groſſe de toutes, eſt *Jupiter*. Elle eſt remarquable par ſa couleur d'azur. Après Vénus, c'eſt la planete la plus brillante. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 59950 diametres de la terre ; ſa plus petite de 54450. Son diametre eſt la neuvieme partie de celui du ſoleil : il fait dans dix heures ſa révolution ſur ſon axe ; ſon cours autour du ſoleil s'acheve en onze ans, 316 jours.

Enfin la ſixieme, & la plus éloignée, eſt *Saturne*. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 110935 diametres de la terre ; ſa plus petite eſt de 98901. Son diametre eſt la onzieme partie de celui du ſoleil. Saturne ne paroît à la vue ſimple que d'une lumiere foible, à cauſe de ſa grande diſtance. On ignore s'il tourne ſur ſon axe. Il emploie 29 ans, 155 jours, 13 heures à faire ſa révolution dans ſon orbe. Tel eſt l'ordre de la révolution de ces planetes que l'on nomme *principales*, leſquelles ſe diſtinguent encore en ſupérieures & en inférieures. Les ſupérieures ſont celles qui ſont plus éloignées du ſoleil que notre terre : telles ſont Mars, Jupiter & Saturne. Les planetes inférieures ſont celles qui ſont plus proches du ſoleil que notre terre, & ſituées entre la terre & le ſoleil, comme Vénus & Mercure. Il y a d'autres planetes que l'on nomme *ſecondaires :* celles-ci font leurs révolutions, non immédiatement autour du ſoleil, mais autour de quelque planete du premier ordre, qui ſe mouvant autour du ſoleil, tranſporte avec elle, autour de cet aſtre, celle qui lui ſert de ſatellite.

L'aſtre qui éclaire nos nuits (la *lune*) eſt de ces planetes ſecondaires ou ſubalternes. C'eſt un ſatellite de notre terre, vers laquelle il ſe dirige toujours dans ſon mouvement, comme vers un centre, & dans le voiſinage de laquelle elle ſe trouve conſtamment. Soumiſe aux loix de la gravitation, elle ne peut guere s'éloigner de nous, mais elle eſt retenue à-peu-près dans tous les temps à la même diſtance. Sa diſtance de notre globe n'eſt que de 30 diametres de la terre (ſuivant M. *Deleuze* de 97440 lieues). Son diametre n'eſt guere que la quatrieme partie du diametre de la terre. (Suivant M. *Deleuze*, ſon volume en eſt le $\frac{1}{49}$, & ſa ſolidité $\frac{1}{70}$.) Elle fait douze révolutions autour de nous d'Occident en Orient, pendant

que la terre en fait une autour du ſoleil. Il y a plus, on a reconnu que la lune fait ſa révolution autour de la terre en 29 jours, 12 heures, 44 minutes. Le croiſſant de cet aſtre ſe dit *la lune nouvelle ;* il montre une petite partie éclairée de ſa ſurface en aboutiſſant en pointes ou cornes, quand elle commence à s'éloigner du ſoleil dont elle reçoit ſa lumiere ; cette partie éclairée augmente juſqu'à ce que la lune ſoit pleine, ſphérique & dans ſon oppoſition. On appelle auſſi *croiſſant* la même figure de la lune *en décours :* mais alors ſes cornes ſont tournées du côté de l'Occident, au lieu que dans la lune nouvelle elles ſont du côté de l'Orient. La partie lumineuſe de cet aſtre ſecondaire eſt conſtamment tournée vers l'Occident lorſqu'il eſt dans ſon croiſſant, & vers l'Orient quand il eſt dans ſon décours. On peut obſerver tous les mois, que peu après la nouvelle lune on apperçoit, outre le croiſſant, le reſte du globe de cet aſtre, à la vérité d'une lumiere beaucoup moins vive que le croiſſant ; cela vient de ce qu'alors la partie éclairée de la terre étant preſque toute entiere tournée vers la lune, renvoie à cette planete opaque une certaine quantité de lumiere, qui eſt de nouveau réfléchie par la lune, & renvoyée à la terre ſans aucune chaleur. Plus la lune approche des quadratures, plus cette lumiere s'affoiblit. On donne le nom de *phaſes* aux différens phénomenes de la lune.

Depuis l'invention des téleſcopes, on a découvert quatre ſatellites à Jupiter, c'eſt-à-dire quatre petites lunes qui tournent autour de lui, pendant que lui-même tourne autour du ſoleil : enfin Saturne en a cinq ; mais on découvre autour de cette planette une autre merveille, à laquelle on ne connoît point de pareille dans les cieux : c'eſt un large anneau dont elle eſt environnée. *Voyez* ANNEAU DE SATURNE.

Quoique les ſatellites paroiſſent deſtinés à la planete autour de laquelle ils font leurs révolutions, on ne peut omettre ici l'utilité que les habitans de la terre retirent des ſatellites de Jupiter : c'eſt que ces aſtres ayant un mouvement fort rapide paſſent ſouvent derriere le corps de leur planete principale, & tombent dans l'ombre de cette planete, qui, ne recevant ſa lumiere que du ſoleil, a toujours derriere elle un eſpace ténébreux dans lequel le ſatellite, dès qu'il entre, s'éclipſe pour le ſpectateur, & duquel reſſortant, il reparoît à ſes yeux. Or le commencement & la fin de ces éclipſes étant des phénomenes qui arrivent dans un inſtant, ſi l'on obſerve dans différens lieux de la terre l'heure de l'immerſion ou de l'émerſion du ſatellite, la différence que l'on trouve entre

ces heures donne la différence en longitude des lieux où l'on aura fait ces obſervations ; connoiſſance très-importante pour le Géographe & pour le Navigateur. *Voyez* ÉCLIPSE.

Les taches que l'on obſerve avec le téleſcope ſur le diſque des planetes, & qui conſervent conſtamment leur figure & leur ſituation, prouvent que les planetes ſont des corps ſolides. La lune, la plus voiſine de nous, nous fait voir ſur ſa ſurface de grandes cavités, de hautes montagnes (& de grandes mers, ſuivant quelques Aſtronomes) qui jettent des ombres fort ſenſibles vers la partie oppoſée au ſoleil, & la ſurface de cette planete paroît aſſez ſemblable à ce que paroîtroit celle de la terre, ſi on l'obſervoit de la lune, avec cette différence que les montagnes de celle-ci ſont beaucoup plus élevées que toutes les nôtres. *Riccioli* a meſuré la hauteur d'une de ces montagnes, & a trouvé qu'elle avoit environ trois lieues de haut. M. *de la Hire* obſervant un autre aſtre en 1700, avec une lunette de ſeize pieds, y découvrit des montagnes plus hautes que celles de la lune. Que de raiſonnemens formés d'après les rapports, ſoit phyſiques, ſoit optiques, qu'il y a entre les différentes planetes ! *Huygens*, dans ſon *Coſmothéoros*, a prétendu donner des preuves très-fortes de l'exiſtence des habitans des planetes tant ſecondaires, que de celles du premier ordre. M. *de Fontenelle* a auſſi traité cette queſtion dans les *entretiens ſur la pluralité des mondes :* tout tend à démontrer que les planetes ne ſont point des globes déſerts ſuſpendus dans les cieux, mais qu'elles ſont habitées comme la terre, par quelques êtres vivans : ceci étant, les habitans de la lune doivent faire les mêmes obſervations que nous, puiſque la terre doit préſenter à la lune les mêmes phaſes que la lune préſente à la terre. La lune a auſſi ſon atmoſphere & ſes ſaiſons, elle a un jour & une nuit ; un ſoleil pour éclairer l'un, & une lune pour éclairer l'autre. Les changemens auxquels ſon atmoſphere eſt ſujette, doivent influer ſur tout le ſyſtême de notre atmoſphere, ſur l'air que nous reſpirons & ſur les corps terreſtres. Il paroît certain que le ſoleil, & la lune ſur-tout, agiſſent ſur la maſſe des eaux, & cauſent le flux & le reflux de l'Océan. Si la lune agit ſur l'air ou les vents, ne peut-elle pas auſſi changer la diſpoſition de nos corps & occaſionner des maladies? Tout ceci eſt digne de l'obſervation des Philoſophes. *Voyez l'article* VENTS.

Quant au ſoleil, on ne peut douter que la matiere dont il eſt formé, ne ſoit lumineuſe & brûlante. Il eſt la ſource de toute la lumiere qui

éclaire la terre & les autres planetes, & de tout le feu qui les échauffe. Ses rayons étant condensés au foyer d'un miroir ardent, brûlent ; & si leur quantité & leur condensation sont assez grandes, ils font un feu plus puissant que tous les autres feux que nous pouvons produire avec les matieres les plus combustibles.

Une si grande activité suppose la fluidité ; mais on voit encore que la matiere qui compose le soleil, est fluide par les changemens continuels qu'on y observe : les taches qui paroissent dans le disque du soleil, & qui disparoissent ensuite, sont autant de corps qui nagent dans ce fluide, qui en paroissent comme les écumes, ou qui s'y consument.

On a toujours su que le soleil étoit la cause de la lumiere ; mais ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a découvert que la lumiere étoit la matiere même du soleil, source inépuisable de cette substance précieuse : depuis la multitude des siecles qu'elle coule, on ne s'apperçoit pas qu'elle ait souffert aucune diminution.

Quelle que soit son immensité, quelle subtilité ne faut-il pas supposer dans les ruisseaux qui en sortent! mais si leur ténuité paroît merveilleuse, quelle nouvelle surprise n'éprouve-t-on point, lorsqu'on apprend qu'un rayon lumineux, tout subtil qu'il est, tout pur qu'il paroît à nos yeux, est un mêlange de différentes matieres ? lorsqu'on apprend qu'un mortel a su analyser la lumiere, découvrir le nombre & les rapports des élémens qui la composent ! Chaque rayon de cette substance qui paroît si simple, est un faisceau de rayons rouges, orangés, jaunes, verts, bleus, indigots & violets, que leur mêlange confondoit à nos yeux.

Nous ne saurions déterminer avec précision quelle est la finesse des rayons de lumiere ; mais nous connoissons leur vîtesse : dans sept ou huit minutes, ils arrivent à nous ; ils traversent dans un temps si court l'espace qui sépare le soleil de la terre, c'est-à-dire plus de trente millions de lieues. Tout effrayantes pour l'imagination que soient ces choses, des expériences incontestables les ont fait connoître.

Voilà l'économie la plus connue de notre systême solaire ou planetaire. On y observe quelquefois des astres que la plupart des Philosophes de l'antiquité ont pris pour des météores passagers ; mais qu'on ne peut se dispenser de regarder comme des corps durables & de la même nature que les planetes. *Voyez le mot* COMETE.

On représente les planetes avec les mêmes caracteres dont se servent

les Chimiſtes pour déſigner leurs métaux, à cauſe de l'analogie ou rapport que l'on ſuppoſoit autrefois entre les corps céleſtes & les métaux. Saturne eſt repréſenté par ce caractere ♄, qui, en Chimie, repréſente le plomb. Jupiter marqué par ce caractere ♃, qui déſigne l'étain. Mars eſt caractériſé par ce ſigne ♂, qui repréſente le fer. Vénus marquée ♀ repréſente le cuivre. Le ſoleil eſt caractériſé par ce ſigne ☀, & repréſente l'or. Le ſigne de Mercure ☿ repréſente le vif-argent. Le ſigne de la lune ☽ caractériſe l'argent; & notre planete eſt marquée par ce ſigne ♁, qui repréſente la terre. *Voyez l'article* MÉTAUX.

ÉTOILES, *Stellæ.*

On diſtingue ces corps céleſtes par les phénomenes de leur mouvement en *fixes* & en *errans*, ainſi qu'il en ſera mention plus bas. Les autres points que les Aſtronomes ont encore à conſidérer par rapport aux étoiles, ſur-tout dans les fixes, ſont, 1°. leur diſtance; 2°. leur grandeur; 3°. leur nature, leur nombre; 4°. & leur ſituation. *Voyez* CONSTELLATION.

Celui qui, dans une belle nuit, regarde le Ciel, ne peut contempler ſans admiration ce brillant ſpectacle; mais ſi ſes yeux ſont éblouis par mille étoiles qu'il apperçoit, ſon eſprit doit être plus étonné, lorſqu'il ſaura que toutes ces étoiles ſont autant de ſoleils ſemblables au nôtre, qui ont vraiſemblablement, comme lui, leurs planetes & leurs cometes (du moins celles qui ſont fixes en ont l'immobilité, la lumiere propre, &c.), lorſque l'Aſtronomie lui apprendra que ces ſoleils ſont placés à des diſtances ſi prodigieuſes de nous, que toute la diſtance du ſoleil à la terre n'eſt qu'un point en comparaiſon (leur moindre diſtance eſt de dix-neuf milles diametres, un demi-diametre vaut mille quatre cents trente-deux lieues de France); & que quant à leur nombre, que notre vue paroît réduire à environ deux mille, on le trouve toujours d'autant plus grand, qu'on ſe ſert de plus longs téleſcopes: toujours de nouvelles étoiles au-delà de celles qu'on apperçoit; point de fin, point de bornes dans les cieux.

Toutes les étoiles paroiſſent tourner autour de la terre en vingt-quatre heures: mais il eſt évident que la révolution de la terre autour de ſon axe doit cauſer cette apparence. Elles paroiſſent encore toutes faire autour des pôles de l'écliptique une révolution dans l'eſpace de vingt cinq mille ans. Ce phénomene eſt la ſuite du mouvement conique

de l'axe de la terre. Quant au changement de ſituation de ces étoiles, qui ſemble qu'on dût attendre du mouvement de la terre dans ſon orbe, toute la diſtance que la terre parcourt depuis une ſaiſon juſqu'à la ſaiſon oppoſée n'étant rien, par rapport à ſa diſtance des étoiles, elle ne peut cauſer de différence ſenſible dans leurs aſpects.

Ces étoiles qu'on appelle ordinairement *fixes*, brillent comme le ſoleil par leur propre lumiere; elles gardent entr'elles conſtamment la même ſituation, les mêmes diſtances, les mêmes rapports, pendant que les planetes ou *étoiles errantes* changent continuellement la leur dans une zone nommée *zodiaque*, où nous avons vu que tous leurs orbes étoient renfermés, & que les cometes plus errantes encore parcourent indifféremment tous les lieux du ciel.

Quelquefois on a vu de nouvelles étoiles paroître; on les a vu durer quelque temps, puis peu-à-peu s'obſcurcir & s'éteindre. Quelques-unes ont des périodes connues de lumiere & de ténebres. La figure que peuvent avoir ces étoiles, & le mouvement des planetes qui tournent peut-être autour, peuvent être les cauſes de ces phénomenes.

Quelques étoiles qu'on appelle *nébuleuſes*, qu'on ne voit jamais que comme au-travers d'atmoſpheres dont elles paroiſſent environnées, nous font voir qu'il y a encore parmi ces aſtres beaucoup de diverſités. *Voyez* VOIE LACTÉE.

Enfin des yeux attentifs, aidés du téleſcope, découvrent de nouveaux phénomenes: ce ſont de grands eſpaces plus clairs que le reſte du ciel, à-travers leſquels l'Auteur de la *Théologie Aſtronomique* a cru voir l'empirée; mais qui plus vraiſemblablement ne ſont que des eſpeces d'aſtres moins lumineux & beaucoup plus grands que les autres, plus applatis peut-être, & auxquels différentes ſituations ſemblent donner des figures irrégulieres.

Tant de différences ſenſibles ont obligé les Aſtronomes à diviſer les étoiles en ſept claſſes ou en ſept différentes grandeurs. Les étoiles de la premiere grandeur ſont celles dont les diametres nous paroiſſent les plus grands: après celles-là ſont celles de la ſeconde grandeur, & ainſi de ſuite juſqu'à la ſixieme, qui comprend les plus petites étoiles qu'on puiſſe appercevoir ſans téleſcope. Toutes celles qui ſont au-deſſus, ſont appellées *étoiles téleſcopiques*. La multitude de ces étoiles eſt conſidérable, & on en découvre de nouvelles à meſure qu'on emploie de plus longues lunettes: ſi l'on conſulte le catalogue de *Kepler*, on trouve qu'il y a

15 étoiles de la premiere grandeur ; on les estime un million de fois plus grosses que la terre, encore ne sont-elles pas précisément de la même grandeur, ni si éclatantes les unes que les autres : les plus apparentes sont celles que l'on appelle *sirius*, *arcturus*, *aldebaran* ou *l'œil du taurau*, & l'*épi de la vierge*, &c. le même *Kepler* cite 58 étoiles de la seconde grandeur ; 218 de la troisieme ; 494 de la quatrieme ; 354 de la cinquieme ; 240 de la sixieme, & 13 des obscures & nébuleuses ; en tout 1392 étoiles qu'on découvre, dit-il, à la vue simple dans notre hémisphere ; car avec le télescope, comme nous l'avons déjà dit, on en apperçoit beaucoup plus. La scintillation des étoiles dans les belles nuits d'hiver trompe notre vue par la vivacité de son éclat, & nous fait voir en apparence quantité de milliers d'étoiles. Mais si on les distingue par ordre & attentivement, on n'en découvrira guere dans notre hémisphére qui n'aient été placées sur la surface du globe de *Blaeu*. M. l'Abbé *de la Caille*, dans son Voyage au cap de Bonne-Espérance, a fait en peu de temps un catalogue de plus de 9800 étoiles comprises entre le pôle austral & le tropique du capricorne. Cet Académicien a construit un planisphere de 1930 de ces étoiles.

Voilà les principaux objets que nous présente le spectacle de l'Univers. Si l'on entre dans de plus grands détails, combien d'autres prodiges ne découvre-t-on pas ? quelle merveille terrible ne nous présente pas le tonnerre, dont la véritable cause a été découverte par les Modernes ? *voyez le mot* TONNERRE. Qui peut voir sans admiration cet arc majestueux qui présente toutes les plus riches couleurs de la Nature ? *voyez* ARC-EN-CIEL.

Si l'on va vers les pôles, quels nouveaux spectacles se préparent ! Des feux de mille couleurs, agités de mille mouvemens, éclairent les nuits dans ces climats où l'astre du jour ne paroît point pendant l'hiver. J'ai vu, dit l'illustre *Maupertuis*, des Ouvrages duquel nous avons extrait une partie de ce magnifique tableau ; j'ai vu, dit-il, de ces nuits plus belles que les jours, qui faisoient oublier la douceur de l'aurore & l'éclat du midi. *Voyez le mot* AURORE BORÉALE.

Si des cieux on descend sur la terre, si après avoir parcouru les plus grands objets, l'on examine les plus petits, quels nouveaux prodiges ! quels nouveaux miracles ! Chaque atome en offre autant que la planete de Jupiter.

PLANORBE, *plan-orbis*. Nom donné à un coquillage univalve d'eau

douce, du genre des limaçons: autant on le trouve rarement dans la mer, autant on le rencontre fréquemment dans les rivieres, sur-tout dans celle des Gobelins, près de Paris: sa coquille est noire, brunâtre ou verdâtre; elle a trois contours relevés qui se terminent à l'œil de la volute; son ouverture est ronde; il n'y a nulle cloison: l'animal qui l'habite est comme un gros ver: ses tentacules sont minces & filiformes; il est hermaphrodite & multiplie comme les buccins. L'Auteur de la Conchyliologie dit que le plan-orbe, *plan-orbis*, est le coquillage le plus aisé à découvrir dans les eaux: il en compte six especes, savoir, 1°. le grand, à quatre spirales rondes; 2°. le petit, à cinq spirales rondes; 3°. celui qui a six spirales aussi rondes; 4°. le plan-orbis qui a six spirales, à arêtes; 5°. le plan-orbis ordinaire à arêtes; 6°. celui qui est tuilé.

Le *plan-orbis* de l'Isle des Tonneliers & des contrées étrangeres, est infiniment plus beau, plus épais & plus gros que les nôtres: il est nacré & orné de lisieres ou rubans bruns. Celui des environs de Montpellier est blanchâtre. On nomme *cornet de Saint Hubert* celui des environs de Paris.

PLANTAIN, *plantago*, est une plante dont M. *de Tournefort* distingue trente-cinq especes, indépendamment de celles que les autres Botanistes nomment *plantains aquatiques*, & qui ne sont que des especes de renoncules: nous rapporterons ici celles qui sont le plus en usage.

1°. Le grand Plantain ordinaire, ou Plantain a larges feuilles, *plantago major latifolia sinuata.* Cette plante croît par-tout le long des chemins, dans les cours, le long des jardins, des haies, aux lieux incultes. Sa racine est courte & grosse comme le doigt, garnie sur les côtés de fibres blanchâtres: elle pousse des feuilles larges, luisantes, marquées chacune de sept nervures longitudinales fort apparentes, surtout au revers, d'où vient que quelques-uns l'appellent *septi-nervia:* les queues de ces feuilles sont couchées à terre. De la même racine & du milieu des feuilles, il s'éleve plusieurs tiges hautes de dix pouces, dures, rougeâtres, difficiles à rompre, portant vers leur sommet un épi oblong garni de fleurs blanchâtres ou purpurines. Chacune de ces fleurs est, suivant M. *de Tournefort*, un tuyau fermé dans le fond, évasé en haut, découpé en quatre parties & garni de plusieurs étamines. Il succede aux fleurs une coque membranneuse, ovale, qui s'ouvre en travers comme un boîte à savonnette, & qui contient des semences menues, oblongues & rougeâtres comme de petites puces.

Cette

Cette plante fleurit en Mai & Juin, & donne ſa ſemence en Août: c'eſt la plus commune de toutes les eſpeces de plantain, & en même temps la plus utile; mais à ſon défaut, on ſe ſert également des deux ſuivantes.

2°. Le PLANTAIN MOYEN, ou le PLANTAIN BLANC, *plantago medius latifolia incana:* il differe du précédent en ce que ſes feuilles, ſes tiges & ſes épis ſont couverts d'un poil blanc & mou, & en ce que ſa racine eſt un peu plus groſſe, fibreuſe par le collet & rampante; on ne compte que cinq nervures ſur ſes feuilles: il ſe trouve par-tout dans les prés ſecs, & differe un peu du *plantain à cinq nerfs* proprement dit.

3°. Le PETIT PLANTAIN, *plantago minor aut anguſti-folia:* on l'appelle auſſi *plantain étroit*, *plantain long* ou *lancéole;* ſa racine eſt très-vivace, & pareille à celle de la premiere eſpece; ſes feuilles ſont longues, étroites, pointues, légérement dentelées, velues, marquées au revers de cinq nervures longitudinales, dont trois ſont plus apparentes que les autres. Ce plantain eſt d'un vert plus foncé que les précédens; il s'éleve d'entre ſes feuilles pluſieurs tiges, hautes d'un pied, nues, anguleuſes & cannelées, portant en leurs ſommités des épis plus courts & plus gros que ceux du plantain ordinaire, garnis de petites fleurs pâles, auxquelles ſuccedent des coques membraneuſes remplies de ſemences, comme aux autres, mais plus grandes: ce plantain croît auſſi par-tout.

Ces eſpeces de plantain ont aſſez les mêmes propriétés; les feuilles ſont ameres, aſtringentes, vulnéraires & fébrifuges. La tiſanne de plantain eſt utile dans le crachement de ſang, & les fleurs blanches (En général tous les aſtringens, dit M. *Bourgeois*, ſont d'un uſage dangereux dans les hémorrhagies; mais ſur-tout dans les fleurs blanches, en arrêtant ſubitement l'écoulement de cette lymphe viciée; ils occaſionnent des ſquirres, des cancers & des ulceres incurables, maladies bien plus dangereuſes que les fleurs blanches; d'ailleurs ils produiſent la ſuppreſſion des menſtrues). On vient de reconnoître aux environs de Ratisbonne que les feuilles du *plantago latifolia*, peuvent être ſubſtituées à des légumes; en les paſſant deux ou trois fois dans l'eau, elles ont le goût des épinards. La ſemence de cette plante eſt le remede familier des gens de la campagne pour les diarrhées: il y a des femmes qui en avalent dans un œuf pour prévenir l'avortement. Dans la Pharmacie on tient une eau de plantain diſtillée, pour les maladies des yeux,

mais qui ne peut avoir grande vertu, attendu que le plantain ne contient point sensiblement de principes volatils actifs qui puissent monter dans la distillation. Cependant on l'estime astringente, tonique & rafraîchissante.

L'on trouve aussi dans les olivettes des pays chauds, une espece de plantain argenté & cotonneux: il est peu d'usage. Le plantain des montagnes est la plante appellée *bétoine des montagnes*.

L'espece de plantain des environs Paris, nommé par *Tournefort*, *plantago palustris, gramineo folio, monanthos Parisiensis*, a deux singularités; l'une que sa fleur est à étamines, c'est-à-dire, mâle & stérile; & l'autre, qu'au bas du pédicule de cette même fleur, il en naît deux ou trois fleurs à pistil ou femelles qui sont fécondes: consultez à ce sujet les observations de M. *de Jussieu*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1742*. A l'égard du *plantain d'eau*, *voyez à l'article* ALISMA.

PLANTANO. C'est un arbre qui croît dans les Isles Canaries, sur le bord des ruisseaux. Il s'éleve à la hauteur d'un pommier: la substance de sa tige ressemble beaucoup à celle d'un chou. Ses feuilles sont longues d'une aune, épaisses; elles sortent en touffe de la tête de l'arbre, les fruits sont en grappes, qui en portent depuis seize jusqu'à trente & quarante; ils sont à-peu-près de la forme des concombres, mais plus gros; dans leur maturité, leur écorce est noire, mais l'intérieur du fruit est d'un beau jaune doré, & le goût en est si exquis que l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture aussi délicieuse. Cet arbre, dit-on, ne produit du fruit qu'une seule fois; on le coupe ensuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainsi tous les ans. M. *de Romé de l'Isle* nous invite à croire que cet arbre décrit dans l'*Hist. Générale des Voyages*, *tome II.* est le bananier déguisé sous le nom de *plantano* qu'on lui donne aux Canaries: effectivement sa hauteur, la substance de sa tige, la longueur de ses feuilles, l'endroit d'où elles sortent, la forme, la grosseur, la couleur, le nombre & la situation de ses fruits, la coupe annuelle de ce végétal singulier qui se reproduit par ses racines, tout enfin a un rapport très-marqué avec le *bananier*. D'ailleurs le sol & le climat des Isles Canaries, si fécondes en excellens vins & fruits, conviennent assez à la culture du *bananier*: voyez ce mot.

PLANT-D'ARBRE, est une pépiniere d'arbrisseaux plantés sur plusieurs lignes paralleles, comme sont les avenues; ou avec symétrie,

comme ſont les quinconces, les boſquets, &c. Le plançon eſt un rameau que l'on coupe ſur un arbre tel que le ſaule, & qu'après avoir aiguiſé on fiche en terre où il reprend parfaitement ſans racine. On appelle *plantard* une branche d'aulne, de peuplier, &c. qu'on choiſit pour planter quand on étête ces arbres.

La *plantation* eſt une choſe très-utile au public ; c'eſt ſemer l'abondance de toutes parts, & léguer de grands biens à la poſtérité. Qu'il eſt beau de donner une face plus belle à une partie du monde ! la remplir de cette variété de ſcenes magnifiques, c'eſt approcher en quelque ſorte de la création. Le Citoyen vertueux & induſtrieux qui paſſe ſa vie dans ſes plantations, & qui cultive ſoigneuſement ſon verger, eſt l'ami du genre humain qui s'acquitte d'un devoir de la nature. Les plantations ne procurent pas ſeulement des plaiſirs innocens, mais des plaiſirs durables qui renaiſſent chaque année. Quelle ſatisfaction que la vue des payſages qu'on a formés & des promenades délicieuſes, à l'ombre des arbres qu'on a plantés de ſes mains ! Un marais couvert de ſaules, un côteau planté de chênes, des haies fortifiées, & décorées d'arbres, forment un rempart agréable, ſolide & utile au Propriétaire. Ne gênez point par-tout les admirables ſites de la belle nature ; ne taillez point par-tout les branches de vos arbres en figures mathématiques : car voir par-tout des arbres qui s'élevent en cônes, en globes, en pyramides, en éventails, ou d'autres figures qui portent la marque du ciſeau ; tout ceci ne donne pas l'agrément d'un grand verger dont les arbres ſont en fleurs. Faites auſſi des plantations ſauvages : mettez par-tout votre terrain en valeur : imitez les Tartares du Dagheſtan ; tout barbares qu'ils ſont & habitans d'un pays ſtérile, ils n'oſent ſe marier avant que d'avoir planté, en un endroit marqué, cent arbres fruitiers : en ſorte qu'on trouve par-tout dans les montagnes de cette contrée d'Aſie, de grandes forêts d'arbres fruitiers de toute eſpece. Imitez cette Nation ; plantez des bois propres aux uſages domeſtiques ; ſi vous aimez à être bienfaiſant, ne craignez pas d'être tourné en ridicule.

PLANTE, *planta*. On ne peut diſconvenir que les plantes ne ſoient des corps organiſés & vivans, qui ſe nourriſſent & croiſſent par intusſuſception, & dont chaque partie poſſede en elle-même une vitalité iſolée & indépendante des autres ; en un mot, qui ont la faculté de ſe reproduire. Les plantes ont d'abord toute la délicateſſe propre à l'enfance ; elles tirent par le moyen de leurs racines, comme par des veines

laċtées, le chyle qui les doit nourrir. Cette liqueur éprouve dans les viſceres des plantes, des ſécrétions & pluſieurs préparations qui la rendent propre à être nourriciere : peut-être encore que des ſucs aſpirés par les feuilles ſe mêlent avec ceux que les racines ont attirés. Quelques ſavans Phyſiciens ont reconnu, par des obſervations faites avec une grande ſagacité, qu'il y avoit dans les végétaux une tranſpiration ſenſible & inſenſible, ce qui doit beaucoup influer ſur la préparation du ſuc nourricier. Peu-à-peu la plante devient adulte : alors pourvue des organes des deux ſexes, elle produit des ſemences fécondes, qu'on peut regarder comme des eſpeces d'œufs, dans leſquels les rudimens des plantes qui en doivent ſortir ſe forment par degrés. Après que les végétaux ont fourni une innombrable poſtérité, ils tombent dans la dégradation de la vieilleſſe, & périſſent les uns plutôt, les autres plus tard. Dans le temps même de leur plus grande vigueur, ils ſont expoſés à des maladies dont les principales procédent, ſoit d'un excès de ſécchereſſe ou d'humidité, ſoit d'une qualité dépravée du terrain : c'eſt ainſi que toutes les plantes du Continent qui viennent dans les dunes, ſont pygmées, dit M. *Linneus.* Les gêlées, les inſectes leur occaſionnent auſſi des maladies. *Voyez* ce qui eſt dit des maladies des *arbres* & *plantes* à la ſuite du mot ARBRE. On doit faire beaucoup d'attention à l'influence que l'air a ſur les végétaux ; car il en a 1°. par ſes parties propres ; 2°. par ſes parties hétérogenes, 3°. par le poids de l'atmoſphere, 4°. par ſa température. Tous ces phénomenes particuliers produits par l'influence de l'air ſur les végétaux étant bien examinés, pourroient nous faire entrevoir des regles d'agriculture, de floraiſon & de germination. Quant à l'organiſation ou ſtructure intérieure des plantes, *voyez*, *au mot* ANIMAL, les reſſemblances & les différences qui ſe trouvent entre l'animal, le végétal & le minéral, comparaiſon ingénieuſe faite par l'illuſtre M. *de Buffon.* Il convient d'expoſer ici ce qu'a dit ſur l'anatomie des plantes, l'Auteur de la *Théorie & de la Pratique du Jardinage.*

Tout ce qui a vie, dit-il, a beſoin de reſpiration, & l'on ne peut douter que les plantes ne reſpirent auſſi bien que les animaux ; elles ont, comme eux, tous les organes néceſſaires à la vie, des veines, des fibres dont les unes portent la nourriture dans toutes les parties les plus élevées, tandis que les autres rapportent cette nourriture vers les racines ; d'autres enfin, comme des trachées & des poumons,

respirent l'air sans cesse & reçoivent les influences du soleil ; cet air, comme nous l'avons dit, est si nécessaire à leur accroissement, qu'en mettant une goutte d'huile à l'extrémité de leurs racines, elle bouche l'entrée de l'air dans les fibres & les canaux, & fait mourir cette partie des racines imbibée d'huile : le mouvement de la seve est aussi plus ou moins accéléré & l'air plus ou moins raréfié, selon le degré de chaleur qui se trouve dans la terre.

Y a-t-il rien de plus admirable que le mécanisme des plantes ? On y trouve des vases & des moules différens pour former l'écorce, le bois, les épines, les poils ou le duvet, la moëlle, le coton, les fleurs, les fruits & les graines.

Les plantes sont composées de petits canaux séparés, qui se ramassent peu-à-peu en paquets, & se rassemblant sous un même cylindre, forment un tronc, qui à l'une de ses extrémités produit des racines, & à l'autre pousse des branches ; & ces paquets se subdivisant peu à peu, terminent la plante par l'extension de ses feuilles. On sent assez que l'anatomie des plantes n'est pas moins digne de l'étude du Philosophe, que celle des animaux : en effet, combien de merveilles n'offre-t-elle pas dans les ouvrages de *Malpighi*, du Docteur *Grew*, du Philosophe *Bonnet*, & dans la Statique des végétaux ? Il ne paroît pas, dit M. *Diderot* dans l'Encyclopédie, que les anciens aient fait de ce côté quelques progrès considérables, & il n'en faut pas être étonné : l'organisation d'une plante est un arrangement de filets si déliés, de corpuscules si minces, de vaisseaux si étroits, de pores si serrés, que les Modernes n'auroient pas été fort loin sans le secours du microscope.

M. *Bonnet* dit, que nous ne connoissons point le principal mobile de la plante : elle ne nous offre rien qui ressemble le moins du monde au cœur de l'animal ; mais tous les animaux, dit-il, n'ont pas un cœur. Les chenilles & quantité de vers n'ont qu'une grande artere sans aucun vestige de cœur. On ne découvre dans le polype ni cœur, ni artere, ni rien qui paroisse en tenir lieu ; & pourtant on ne sauroit douter de l'animalité du polype. Il y a donc dans le polype un principe de vie, un principal mobile qui differe beaucoup de celui qui réside chez les animaux plus élevés dans l'échelle de l'animalité. Il en est apparemment de même de la plante : elle a un principe de vie à sa maniere. M. *Bonnet* admet en général que le principe de vie réside en quelque part dans le corps de la plante, c'est un principe secret d'action

par lequel tels ou tels vaiſſeaux impriment le mouvement aux fluides qu'ils contiennent. La mécanique profonde qui préſide aux plus nobles fonctions végétales, n'eſt probablement pas au nombre de ces opérations que nous pouvons eſpérer de découvrir. Tous les Sages, d'ailleurs ſavans, avouent qu'il n'eſt pas permis de pénétrer ſi avant dans les divers laboratoires de la Nature.

Preſque toutes les plantes viennent de graines ; c'eſt une vérité d'expérience & de fait. Les autres manieres dont les plantes ſe multiplient, ou ſe propagent naturellement ou artificiellement, ſe réduiſent aux bourgeons ou caïeux, aux feuilles & aux branches miſes en terre, ou à la greffe. Mais les articulations détachées des tiges & des branches tiennent lieu de ces graines dans le *conferva ;* une fine pouſſiere en fait les fonctions dans les champignons. La différence qu'il y a entre une graine & un rejeton, c'eſt que la graine avant que de reſſembler à ſa mere, pouſſe un ou deux cotilédons (lobes ou feuilles ſéminales), au lieu que le rejeton n'a aucun cotilédon, & reſſemble en petit à ſa mere dès le premier inſtant ; mais rappellons ici ce que c'eſt qu'une graine, & ce qu'on y découvre.

Toutes les ſemences des plantes ont différens étuis qui les mettent à couvert juſqu'à ce qu'elles ſoient jetées en terre ; on les meſure, on les entaſſe, le tout ſans danger, parce qu'elles ſont enveloppées & garanties ; les unes ſont dans le cœur des fruits, comme les pepins de pomme, dont la chair eſt par conſéquent deſtinée à deux fins, à ſervir d'enveloppe aux graines lorſqu'elles ſont encore tendres, & de nourriture aux animaux ; d'autres viennent dans des gouſſes, comme les pois ; d'autres ſont recouvertes d'un noyau dur, comme les amandes, &c.

Outre ces enveloppes pour ainſi dire internes, chaque graine a encore un ſac & un épiderme ou peau, dans leſquels ſont renfermés la pulpe & le germe. Si l'on prend un pois ou une feve & qu'on la ſépare, on obſerve deux lobes, qui ne ſont autre choſe qu'un amas de farine, qui étant mêlée avec du ſuc nourricier ou la ſeve de la terre, forme une bouillie ou un lait propre à nourrir le germe. Au haut des lobes eſt le germe planté & enfoncé comme un petit clou, il eſt compoſé d'un corps de tige & d'un pédicule qui deviendra la racine ; la tige ou le corps de la petite plante eſt un peu enfoncé dans l'intérieur de la graine. Le pédicule ou la petite racine eſt cette pointe qu'on voit diſpoſée à ſortir la premiere hors du ſac. Le pédicule ou la queue du

germe tient aux lobes par deux liens, ou plutôt par deux tuyaux branchus dont les rameaux se disperſent dans les lobes, où ils ſont deſtinés à aller chercher les ſucs néceſſaires à la plante.

La tige, c'eſt-à-dire le corps de la plante, eſt empaquetée dans deux feuilles qui la couvrent en entier, & la tiennent enfermée comme dans une boîte ou entre deux écailles; ces deux feuilles s'ouvrent & ſe dégagent les premieres hors de la graine & hors de la terre. Ce ſont elles qui préparent la route à la tige, dont elles préſervent l'extrême délicateſſe de tous les frottements qui pourroient lui être nuiſibles, & peut-être ont-elles encore une autre utilité. Ces premieres feuilles different beaucoup des autres feuilles de la plante, on les nomme *feuilles ſéminales ;* il y a bien des graines dont les lobes s'alongeant hors de terre, font les mêmes fonctions que ces premieres feuilles.

Après que la radicule s'eſt nourrie des ſucs qu'elle tire des lobes, elle trouve dans l'enveloppe ou dans l'écorce de la graine, une petite ouverture qui répond à ſa pointe, & qu'on apperçoit avec le microſcope dans le bois des plus durs noyaux, de même que dans la robe des graines. La radicule paſſe par cette ouverture, & alonge dans la terre pluſieurs filets qu'on nomme *chevelus ;* ils ſont comme autant de canaux ſervants à amener la ſeve dans le corps de la racine, d'où elle s'élance dans la tige & lui fait gagner l'air. Si la tige rencontre une terre liée & durcie, elle ſe détourne ne la pouvant percer, & quelquefois elle creve & périt faute de pouvoir aller plus loin : ſi au contraire elle rencontre une terre douce & légere, & c'eſt l'effet que produiſent les labours, elle y fait ſon chemin ſans obſtacle. Les lobes, après s'être épuiſés au profit de la jeune plante, ſe pourriſſent & ſe deſſechent. Il en eſt de même des feuilles ſéminales, qui par leurs pores, reçoivent de l'air une humidité & des eſprits ſalutaires à la plante; quand leur ſervice eſt fini, elles ſe fanent. La jeune plante tirant de la terre par ſes chevelus & par ſa racine, des ſucs plus forts & plus abondans, s'affermit de plus en plus, & commence à déplier les différentes parties qu'elle tenoit auparavant roulées & enveloppées les unes dans les autres. C'eſt dans le jeune arbre qu'on peut bien obſerver toute cette organiſation, l'écorce, le liber, l'aubier, les trachées, les vaiſſeaux lymphatiques, les vaiſſeaux propres. *Voyez* le développement de cette organiſation & les obſervations curieuſes &

utiles ſur l'économie végétale, ainſi que les principales facultés des plantes, aux mots ARBRE & BOIS.

On eſt toujours étonné lorſqu'on réfléchit ſur les moyens multipliés que la nature met en uſage pour perpétuer les végétaux. Chaque point d'une plante contient des germes de racines, de tiges, de branches, de feuilles, de fleurs & de fruits; de ſorte que ſi le développement d'une partie eſt empêché par quelque circonſtance défavorable, la ſeve au lieu de produire une mole, une monſtruoſité à l'inſtar du regne animal, offre au contraire à nos yeux une autre partie de la plante. C'eſt une ligne de ſéparation que la Nature ſemble avoir établie entre les deux regnes. Ces accidens ſinguliers qui tiennent plus ou moins à l'hiſtoire de la végétation, méritent donc que les Botaniſtes en faſſent mention & s'aident de l'art de la peinture au naturel. *Voyez à la ſuite de l'article* MONSTRE. Souvent la végétation n'eſt arrêtée que pour la fructification. Que de méditations n'y a-t-il pas à faire ſur les reſſources de la Nature pour la régénération des végétaux !

On diſtingue généralement les plantes en *annuelles* & en *vivaces.*

Entre les vivaces les unes le ſont dans toutes leurs parties, racines, tiges & branches : de ce genre ſont tous les arbres, arbriſſeaux & arbuſtes. D'autres ne ſont vivaces que par leurs racines, tout ce qui eſt hors de terre périſſant tous les ans : nous en donnerons pour exemple le ſainfoin & la luzerne. Entre celles-ci, il y en a de plus vivaces les unes que les autres, car les plantes que nous venons de nommer durent plus long-temps que le trefle.

On diviſe les plantes en *annuelles*, en *biſannuelles*, en *triſannuelles*. On comprend dans la claſſe des plantes annuelles toutes celles dont la racine ſe forme & meurt dans la même année, telles ſont les plantes légumineuſes, le froment, le riz, même celles qui périſſent après la maturité de leurs fruits; ſoit que leur vie ne ſoit que de quelques mois, d'une année, ou qu'elle excede une année, comme les navets & les carottes, qui ordinairement ne produiſent leurs fruits que la ſeconde année. Cependant on appelle biſannuelles & triſannulles les plantes qui ne produiſent de graines & de fleurs que la ſeconde & troiſieme année après qu'elles ſe ſont élevées & meurent enſuite, telles ſont le fenouil, la menthe; les plantes éternelles ne meurent jamais dès

dès qu'elles ont une fois porté des graines. De ces plantes quelques-unes sont toujours vertes, comme la violette ; d'autres perdent leurs feuilles une partie de l'année, comme la fougere, le pas d'âne. On divise encore les plantes, eu égard à leurs différentes grandeurs, en *arbres*, comme l'orme, le sycomore ; en *arbrisseaux* ou *arbustes*, comme le troêne, le houx, le buis ; en *sous-arbrisseaux*, comme le thym, le groseiller, le romarin, la bruyere & les plantes en buisson ; en *herbes*, comme la menthe, la sauge, l'oseille. Mais quelle différence dans l'âge ou la durée des végétaux ! il y a des plantes qui ne vivent que quelques jours, ou peut-être quelques heures ; d'autres ont une durée de quelques années, & même de plusieurs siecles : on trouve des exemples de ce que nous venons de dire dans la comparaison des *byssus*, des *champignons*, du *froment*, du *chêne* & du *baobab* ; voyez ces mots. Au reste, le climat entre pour beaucoup dans la durée des plantes ; c'est ainsi que le ricin, le basilic, le tabac, &c. qui sont des plantes vivaces de deux ou trois ans, ou même des arbres de longue durée dans leur pays natal, deviennent annuelles étant transplantées dans nos pays septentrionaux : inconstance, dit M. *Adanson*, qui rend défectueuses les méthodes qui divisent les plantes en annuelles, bisannuelles, &c. soit qu'elles croissent dans les terrains, ou dans l'eau douce, ou dans l'eau de la mer, &c.

Il est bon d'observer que les plantes vivaces ont leurs branches chargées de boutons ; & que ces germes de branches se trouvent sur les racines des plantes qui n'ont que cette partie de vivace. Les plantes annuelles n'ont point de boutons.

On peut diviser aussi les plantes en *exotiques* & en *indigenes*, c'est-à-dire, en plantes étrangeres & en plantes du pays. On pourroit encore les considérer selon leur climat, car on remarque que les especes des plantes des zones glaciales prises en total, different du tout au tout de celles qui naissent entre les tropiques, & cette différence dans les plantes n'est due qu'à la différence de température de ces climats (c'est ainsi, par exemple, que l'ail ne sent rien en Grece) ; mais sur des montagnes élevées, où la température est assez généralement égale, on retrouve dans les différens climats au moins une partie des même plantes ; c'est ce qui est confirmé par des herborisations faites avec soin sur les montagnes du Pérou, du Brésil, sur celles de l'Ararat, des Pyrenées,

de Suiſſe & même de la Laponie (*a*). On prétend avoir remarqué que les belles plantes de Sibérie ſont celles qui réuſſiſſent le moins bien en pleine terre dans nos climats, mais que ce ſont celles qui y réuſſiſſent le mieux ſur couche.

On voit dans les ſerres chaudes des Amateurs, & ſur-tout dans la belle ſerre du jardin du Roi, beaucoup de *plantes exotiques*, qui y ſont conſervées avec tous les ſoins poſſibles. C'eſt dans ce jardin royal qu'on peut prendre l'idée de la conſtruction des différentes ſerres chaudes, propres à conſerver les plantes étrangeres, celles en un mot qui croiſſent ſous différentes zones; on y voit comment on peut leur ménager pendant l'hiver, par le moyen des poêles, cette chaleur douce, ſi néceſſaire pour leur conſervation.

Le meilleur moyen de connoître la nature & le tempérament des plantes, dit *Bradley*, c'eſt de conſidérer les climats d'où elles ont été apportées; par exemple, celles qui viennent des pays voiſins de la ligne, doivent être placées dans l'endroit le plus chaud de la ſerre; ſi elles croiſſent naturellement en deçà de la ligne, leur printems commence à-peu-près dans le même temps que le nôtre: mais ſi on les a apportées des pays qui ſont au midi de la ligne, leur printems commence vers le mois d'Août. Toutes les plantes du Cap de bonne-Eſpérance & des autres Cantons au delà de la ligne, comme l'*aloès* de ces pays, les *ficoïdes* & autres plantes ſemblables, fleuriſſent preſque toutes depuis le mois d'Août juſqu'à la fin de Novembre, temps auquel le froid de notre hiver arrête leur accroiſſement.

Toutes les plantes provenues de ſemences originaires des pays chauds, & que l'on fait venir au printems ſur une couche, doivent être accoutumées à l'air autant qu'il eſt poſſible, quand une fois elles ſont levées, car autrement elles auroient de la peine à paſſer l'hiver, même dans l'endroit le plus chaud de la ſerre. J'ai remarqué, dit *Bradley*, que les plantes que j'ai multipliées par le moyen de graines apportées

---

(*a*) Selon M. *Haller*, cette analogie des plantes de différens climats vient de l'affinité de la chaleur, & non pas de celle de l'élévation, ni de la peſanteur de l'air. Les Alpes, dit-il, produiſent les plantes qui, dans le Groënland, naiſſent au bord de la mer; parce qu'il regne un froid égal ſur le Saint-Bernard & dans les colonies Danoiſes du Groënland.

de la Jamaïque, des Barbades, de Saint-Christophe & des autres îles Caraïbes, sont les plus tendres & les plus difficiles à conserver.

Les plantes de la Chine sont passablement dures, ainsi que celles qui viennent de Perse; & je trouve, ajoute-t-il, que la plupart des plantes qu'on nous apporte du Nord de la Caroline & de la Virginie où les saisons ne sont guere plus avancées que les nôtres, & où la différence de latitude n'est pas de plus de vingt-cinq degrés au Sud de Londres, peuvent être aisément naturalisées dans notre climat, pourvu qu'on les tienne à l'abri pendant deux ou trois hivers.

La saison de renfermer les plantes exotiques dans la serre, est ordinairement la seconde semaine de Septembre; & celle de les retirer est le milieu de Mai, lorsque les gelées sont entiérement passées. On ne peut point établir de temps fixe pour renfermer ou sortir au grand air les plantes étrangeres. Cela dépend, dit M. *Bourgeois*, de la nature du climat & de celle de l'année. Au reste les plantes qui vivent naturellement dans les pays voisins de la ligne, doivent être renfermées plus long-temps dans la serre que les autres : mais on doit observer en général que l'on ne doit enfermer les plantes exotiques quelconques que quand leurs feuilles & leurs branches sont exemptes de toute humidité; & il faut, autant qu'on peut, ne les exposer à l'air que pendant une pluie douce, capable de laver & de rafraîchir leurs feuilles.

On doit semer la graine des plantes exotiques dans des pots que l'on met sur une couche chaude; lorsque la couche se refroidit, on met les pots sur une couche nouvelle, & enfin on habitue les plantes à supporter la température de l'air. Le soin des Amateurs qui envoient ou font venir des plantes & des graines étrangeres, est d'examiner si ces graines notamment sont bien seches avant de les exposer sur mer.

Si vous êtes curieux d'apprendre les précautions nécessaires au transport des plantes d'un pays à l'autre, vous en trouverez le détail circonstancié dans les ouvrages de *Miller.* Il dit que la saison la plus propre pour envoyer des plantes d'un pays chaud dans un pays froid, doit être le printems, afin que les plantes arrivant dans un pays froid où la saison s'avance, elles aient le temps de se rétablir avant l'hiver, de ce qu'elles pourront avoir souffert dans le trajet : au contraire les plantes qu'on envoie d'un pays froid dans un pays chaud, doivent être toujours expédiées en automne, afin qu'elles puissent arriver à temps pour prendre racine avant les grandes chaleurs, autrement elles

périroient bientôt. La meilleure maniere d'empaqueter les plantes pour un voyage, est de les mettre dans des caisses portatives & percées de plusieurs trous recouverts d'une coquille d'huître pour empêcher la terre en s'éboulant de les boucher. Une telle caisse peut contenir beaucoup de plantes du même ordre: on les laissera, s'il est possible, sur le tillac ou sur le pont, afin qu'elles soient aérées: pendant le mauvais temps on les couvrira d'une tente goudronnée: les arrosemens seront proportionnés au climats d'où ces plantes viennent, & à celui où on les transporte, & suivant que la saison est plus ou moins avancée. Les plantes grasses, telles que les joubarbes, les ficoïdes, les cierges, n'exigent d'autre soin que d'être bien empaquetées avec de la mousse, & enfermées dans un caisse, afin que les rats ne les rongent point. Les oliviers, les jasmins, les orangers, les câpriers & autres arbres semblables peuvent être ainsi empaquetés, pourvu que ce soit dans la saison où ils ne poussent point. Quant aux graines, il faut les envoyer bien seches, & les empaqueter de maniere que les insectes & l'humidité ne leur puissent nuire. Nous ne pouvons trop le répéter, on conçoit à peine la difficulté de pouvoir faire arriver dans nos climats les plantes tant curieuses, qu'utiles & étrangeres, ou les semences dans un état propre à la reproduction. Nous croyons donc devoir ajouter ce que dit encore à cet égard le savant M. *Ellis* dans les *Transactions Philosophiques de Philadelphie.* On connoît, dit-il, peu de plantes indigenes aux pays éloignés, & principalement au nord de la Chine, vers le quarantieme degré de latitude, qui ne puissent parfaitement réussir au nord de l'Amérique, sur-tout dans les contrées situées à-peu-près au même degré de latitude: avec des soins & de certaines précautions, il seroit possible aussi de faire arriver les plantes ou les graines en bon état dans d'autres contrées. Quant aux plantes, elles demandent à être arrangées dans les caisses avec le plus grand soin, & on doit choisir le moment du transport lorsqu'on les fait passer d'un climat sous un autre; les plantes qu'on fait passer d'une latitude plus chaude sous une plus froide, doivent être transportées de maniere à arriver dans l'été sous la latitude la plus froide, où on veut les conserver & les multiplier: comme les semences, sur-tout celles d'un petit volume, sont sujettes, dans de longues traversées, à perdre leur vertu végétative, il faut prendre les précautions suivantes; cueillir les graines dans leur état parfait de maturité, & sur-tout

dans un temps sec ; les étendre par couches peu épaisses, sur du papier ou sur des nattes, dans une chambre seche, bien aérée, mais point au soleil, envelopper chaque graine dans de la cire jaune molle ; les semences ainsi préparées, on fera fondre une quantité suffisante de cette même cire qu'on versera dans une boîte, & qu'on remplira à moitié ; & tandis qu'elle est encore fluide, & avant qu'elle se durcisse, on y mettra par rang les graines qui sont déjà couvertes de cire jusqu'à ce que la boîte soit presque pleine ; alors on recouvrira le reste avec de la cire, qui n'ait que le degré nécessaire de chaleur pour la rendre fluide ; lorsqu'elle sera parfaitement refroidie, on remplira avec de la cire très-molle les vides & les scissures, & on placera la boîte dans un endroit sec, & aussi frais qu'il sera possible ; on a transporté de cette maniere avec succès dans le nord de l'Amérique le véritable thé de la Chine. M. *Linneus* recommande, pour garantir les semences de la chaleur excessive des climats qu'elles sont obligées de souffrir dans les traversées, de les enfermer chacune avec du sable dans des papiers séparés & de les enfermer dans des vaisseaux de verre ou de terre cylindriques fermés par une vessie ou avec du liege, remettre ces vases dans d'autres plus grands, remplir le vide qui se trouve entre-deux avec un mêlange fait moitié de sel marin, & l'autre moitié composé de deux tiers de salpêtre & d'un tiers de sel ammoniac réduit en poudre fine ; peut-être le sel marin seul produiroit-il le même effet.

Tout ce que nous venons d'exposer tend à prouver qu'à mesure que les hommes se sont répandus sur la terre, les végétaux les ont suivis, soit que leurs semences aient été portées à dessein & qu'elles s'y soient naturalisées, soit que transportées par les vents ou avec d'autres effets, elles soient arrivées dans un climat convenable, où elles sont tombées sur une terre inculte ou cultivée, propre à les faire germer. A peine y a-t-il un siecle que la verge d'or du Canada fut apportée d'Amérique dans les jardins du Roi. Ses semences aigretées furent bientôt dispersées par les vents ; & cette plante se trouve aujourd'hui en France, en Italie, en Sicile, en Allemagne. L'*œnothera*, plante de Virginie, s'est également naturalisée en Europe. Elle croît communément près de la ville de Nuits en Bourgogne, & M. le Docteur *Durande* dit qu'il en a ramassé aux environs de Luxeuil en Franche-Comté. Qui pourroit douter aujourd'hui de la transmigration des plantes,

de l'agrément & de l'utilité d'un très-grand nombre d'autres ? Il suffit de se promener dans les champs pour y trouver différentes especes de blés & de raisins dont la culture nous intéresse ; ces plantes ne sont point naturelles à notre pays. Les beautés du jardin d'un Fleuriste sont la plupart étrangeres à nos Provinces. Si l'on n'eût naturalisé, ou au moins métamorphosé par la greffe, par la culture, ces arbres dont les fruits sont nos délices ; les prunelles, les pommes & les poires sauvages seroient peut-être les seuls fruits qui se trouveroient sur nos tables. Le chou pommé, si commun aujourd'hui, est originaire d'Angleterre : le chou violet vient de la Chine. Une lettre du Médecin *Rabelais* écrite au Secrétaire du Cardinal du Bellay, pour le prier de lui envoyer d'Italie des graines de persil, qu'il aime, ajoute-t-il, beaucoup ; cette lettre, dis-je, prouve combien les jardins potagers étoient peu fournis du temps de François premier. L'orge-riz, si commun en Suisse, en Bretagne, dans le Nivernois & le Bourbonnois, est originaire de Sibérie. Le lilas naturel aux Indes ; la pêche originaire de Perse & l'abricot d'Arménie, ces végétaux des pays chauds sont aujourd'hui très-connus & naturalisés dans nos climats tempérés. Enfin les Anglois, les Flamands, les Palatins du Rhin commencent à cultiver la véritable rhubarbe, & déjà elle ne differe que peu ou point de celle de la Chine qui est sa patrie primitive.

On a nommé *plantes usuelles* celles dont on connoît les vertus, soit qu'on les emploie pour la nourriture, soit dans la Médecine ou dans les Arts ; mais on a cependant restreint plus particuliérement le nom de *plantes usuelles* à celles qui sont médicamenteuses.

Il est étonnant, dit l'illustre M. *Bernard de Jussieu*, qu'entre un nombre prodigieux de plantes dont les noms & les caracteres sont connus des Botanistes, il n'y en ait qu'un petit nombre dont les vertus soient bien assurées. En effet on ne pourroit se conduire sur le systême des Anciens, pour découvrir ou s'assurer des vertus des plantes : les qualités occultes & des notions aussi vagues que celles du chaud & du froid, du sec & de l'humide, étoient la base de leur théorie : il n'est pas étonnant qu'avec de tels principes ils aient fait peu de progrès. On les a abandonnés pour adopter des préjugés plus dangereux : on a cru trouver une analogie dans la figure ou le port d'une plante, sa couleur & ses autres qualités accidentelles, avec les différentes parties, & humeurs du corps humain. Cette prétendue analogie & d'autres idées semblables,

telles que la ſympathie, furent les ſeules guides des recherches qu'on faiſoit, & la ſeule raiſon qu'on donnoit de l'effet que les plantes & autres médicamens produiſoient. Ces ſyſtêmes eurent le même ſort que les premiers : on en connut le ridicule, dans un temps où l'on commencoit à n'appuyer les raiſonnemens que ſur des expériences & ſur des preuves puiſées dans la nature même : mais on ſe hâta trop, ſur le peu d'expérience & de faits que l'on avoit, de bâtir le fondement de la théorie en Médecine; on vouloit tout expliquer par les principes acides & alkalis; on chercha, en décompoſant différens mixtes, à en découvrir la nature. Le ſuccès que l'on eut dans certains minéraux, fit naître le deſſein d'éprouver ſi en décompoſant les végétaux, on ne viendroit pas à bout de trouver par les différens produits qu'ils donneroient, en quoi conſiſtoient & d'où dépendoient leurs vertus. Si le ſuccès avoit répondu à l'attente, on avoit un moyen sûr & palpable de découvrir les vertus inconnues que chaque plante peut renfermer en elle ; mais malheureuſement de quatorze cents plantes dont on fit l'analyſe, on retira les mêmes principes, & par cette voie on ne trouva aucune différence entre les plus ſalutaires & les plus venimeuſes, par rapport aux produits qui réſulterent de leur décompoſition.

On peut donc aſſurer que ce n'eſt qu'à un heureux hazard que nous ſommes redevables de la connoiſſance des propriétés des plantes pour la cure des différentes maladies : cependant les avantages qu'on pourroit retirer des analyſes faites avec ſoin, ſeroient de nous montrer les principes qui dominent le plus dans une plante, & en quelle quantité on les retire de ſa décompoſition. Ces préparations, qui d'ailleurs nous peuvent être utiles, nous fourniroient des faits qui étant combinés avec les odeurs, les ſaveurs & les autres effets qu'on obſerve dans l'application des plantes, avec les différens états des liqueurs & des ſolides du corps humain, & la nature des déſordres qui en arrivent, ſerviroient pour l'explication des vertus des plantes qui ſont en uſage, & guideroient dans la recherche des vertus peu conſtantes ou ignorées des autres plantes.

La méthode même par laquelle on range ſous un même genre les plantes qui portent le même caractere par la fleur & le fruit, &c. peut y contribuer en quelque façon, puiſqu'il eſt aſſez ordinaire de leur trouver le même rapport, tant dans l'efficacité que dans leur caractere ; c'eſt du moins ce qui eſt aſſez bien démontré dans les ordres que

présentent les plantes graminées, les labiées, les ombelliferes, les chicoracées, les légumineuses, les plantes à fleur en croix, &c. *Voyez* le Discours de M. *Jacques Petiwer* dans les *Transactions Philosophiques de Londres.*

Cependant pour déduire les vertus des plantes, il ne faut pas avoir recours seulement aux principes que l'on en tire, puisque quand on connoîtroit exactement les substances qu'on peut retirer du quinquina, on ne pourroit jamais en conclure qu'il eût la propriété de guérir les fievres intermittentes. D'ailleurs, si par le feu on vient à bout de changer la texture des parties d'un mixte, & de détruire la liaison & l'enchaînement des substances qui composoient une plante, croit-on nos organes aussi puissans & aussi actifs que le feu, pour produire ce qui n'est dû qu'à sa violence ? Il n'y a que les seules parties du mixte & de la plante différemment modifiées, qui soient dépositaires de sa vertu. Quoique extrêmement divisées, elles retiennent encore la nature du tout ; car après avoir parcouru les dernieres voies de la circulation, & avoir été long-temps exposées à l'action des solides, elles se font reconnoître par l'odeur & par la couleur qu'elles donnent aux urines ; elles agissent donc sur les solides & sur les fluides du corps humain, d'une façon dont la fermentation ne peut absolument rendre raison ; leur action obéit aux lois constantes de la mécanique, auxquelles la fermentation elle-même, & tout ce qui se meut dans la Nature, sont assujettis. D'ailleurs il est presque constant que les plantes qui se ressemblent par la saveur, l'odeur & la couleur, ont communément la même vertu, & que celles qui ont des saveurs ou des odeurs différentes, ont aussi des vertus différentes. Les plantes insipides ont rarement une grande vertu médicinale ; celles qui sont savoureuses & très-odorantes, ont une grande propriété : car ôtez la saveur & l'odeur des plantes, vous leur enlevez leur vertu. On remarque beaucoup de parties aqueuses ou insipides dans celles qui sont simplement humectantes, elles ont un goût doux : au contraire, celles qui rafraîchissent sont acides ; celles qui ont une mauvaise odeur sont assez ordinairement vénimeuses ; les aromatiques sont nervines & toniques, &c. L'expérience apprend encore que nombre de plantes qui ont beaucoup de vertu étant fraîches, perdent presque toutes leurs qualités par l'exsiccation : c'est ainsi que la gratiole fraîche est un émétique & un purgatif puissant, au lieu que seche elle a peu de vertu ; la racine fraîche de

l'iris eſt diurétique ; les cruciferes nouvellement cueillies, ſont anti-ſcorbutiques : mais ſeches elles n'ont plus de vertu, au moins elles en conſervent très-peu. M. *Bourgeois* dit que les plantes aromatiques qui ont beaucoup d'odeur, conſervent moins de propriété que celles qui ſont ſans odeur ; la plupart des plantes ameres perdent peu par l'exſiccation : la racine de rhubarbe eſt meilleure lorſqu'elle a été gardée dix ans. Le temps de la récolte eſt encore une conſidération eſſentielle dans les plantes : par exemple, la racine de benoite n'a ſon aromate qu'au printemps ; celle de l'angélique n'en a guere qu'en hiver.

Combien de plantes dont l'uſage donne un mauvais goût à la chair & même au lait des beſtiaux ! M. *Hagſtræm* dit que le thlapſi, la livêche, l'euphorbe, le laitron, même les alliaires & les ombelliferes, changent entiérement le goût du lait. Le lait des brebis qui broutent le thym ſent le thym, l'abſinte le rend amer. *Voyez l'article* LAIT. M. *Bielke* prétend que la viande change de goût tous les ans, ſelon la ſaiſon & la qualité des plantes dont uſent les animaux qui nous nourriſſent : c'eſt ainſi que la chair des grives ſent le genievre en automne ; celle du coq de bruyere a pendant l'hiver une ſaveur de pomme de pin ; celle du lapin ſent le chou pendant l'automne ; celle du lievre eſt un mets exquis pendant l'été uniquement, il ſe nourrit dans cette ſaiſon de plantes ſucculentes. La chair des moutons de la France Méridionale a une ſaveur d'herbe aromatique. On peut procurer à la volaille un goût relevé & un fumet qui ſurpaſſe celui du plus fin gibier, en la nourriſſant pendant quelque temps avec de la pâte, dans laquelle on mêle toutes ſortes d'aromates. Les excrémens & les os prennent auſſi la couleur & l'odeur des plantes. *Leſſer* dit que l'herbe du coq & le figuier d'Inde rendent l'urine rouge ; ſi on mange de la betterave, l'urine prendra encore la même couleur ; la rhubarbe la teint en jaune ; l'aſperge lui donne ſon odeur, & la térébenthine celle de la violette. La ſueur tient même quelquefois de la qualité de nos alimens : les gens du bon air en Pologne, ſe vantent que la leur ſent le vin d'Hongrie. Les Juifs, & tout ce qui les approche, leurs maiſons & même leurs habits, ont ordinairement une odeur inſupportable qui provient de l'uſage fréquent de l'ail. La qualité de la nourriture végétale influe auſſi ſur les ſolides. La garance n'a-t-elle pas la propriété de teindre en rouge les os des porcs & des oiſeaux qui en ont mangé ? A l'égard de l'uſage qu'on attribue

communément à la plupart des plantes, il n'eſt fondé, dit M. *Haller*; que ſur les livres des Anciens, qui eux-mêmes n'ont fait que des expériences fournies par le hazard : il eſt d'ailleurs très-incertain dans bien des cas, ſi nous poſſédons les mêmes plantes que les Anciens ont diſtinguées par des noms, ſouvent impoſés avec aſſez peu de fondement à des plantes des pays froids.

Nous diſons encore que les diverſes parties d'une même plante, & ſur-tout l'écorce, peuvent avoir des vertus différentes, ſuivant la nature des ſucs propres qu'elles contiennent, & la différence d'organiſation : ce n'eſt que la liqueur qui coule du pavot qui eſt narcotique, celle du thithymale & de la chelidoine qui ſoit corroſive : la vertu purgative du jalap, réſide dans ſa réſine. C'eſt cette même différence dans la ſtructure & la compoſition des végétaux, qui fait que l'un donne une gomme ou une réſine qui découle naturellement, tandis que d'autres ont beſoin d'être hachés & bouillis pour qu'on puiſſe en retirer les ſucs épaiſſis, &c. Dans le ſapin, la térébenthine s'amaſſe naturellement dans des véſicules ſous l'épiderme ; dans le genevrier, le ſandaraque ſe raſſemble entre l'écorce & le bois ; dans la peſſe, la poix ſuinte principalement entre le bois & l'écorce ; dans le méleze, la térébenthine s'accumule dans le corps même du bois ; dans le pin, la réſine tranſude entre le bois & l'écorce, & en partie de la moëlle même. Les huiles eſſentielles ne ſe trouvent pas toujours dans les mêmes parties des différentes plantes ; par exemple, le romarin & la menthe l'ont dans leurs feuilles ; la lavande l'a dans le calice de ſes fleurs ; les plantes ombelliferes l'ont dans l'enveloppe de leurs ſemences ; les arbres de la famille des orangers & des citronniers, l'ont dans les pétales de leurs fleurs, & enſuite dans l'écorce de leurs fruits ; le bois de gayac contient une ſi grande quantité d'air, qu'il briſe ſouvent les vaiſſeaux dans leſquels on l'a mis, pour tirer, à l'aide du feu, ſes différens produits : autant la ſubſtance farineuſe de la ſemence de *ſinapi* ou de moutarde fournit une huile graſſe & douce, autant l'enveloppe ou écorce de cette ſemence, de même que les feuilles du *cochlearia*, & la plus grande partie des plantes cruciferes contiennent un alkali volatil ſpontané ; les fruits pulpeux, ſoit doux, ſoit aigrelets, délayés dans un peu d'eau, donnent de la gelée ; étant étendus dans une plus grande quantité d'eau & à l'étuve, ils fermentent, & font du vin; les ſemences de coing, de graine de lin, d'herbes aux puces, de même

que l'écorce des racines de guimauve & de régliffe, donnent des mucilages, &c. Le Lecteur nous permettra la digreffion de ce paragraphe chimique, extraite en partie de l'analyfe du regne végétal, par le célebre Chimifte feu M. *Rouelle*, & qu'on trouve inférée dans la Traduction Françoife des Œuvres de *Henckel :* c'eft un tableau raccourci des différens produits des plantes, dont la nature varie felon la partie du végétal où elle réfide, en un mot felon l'organifation de la plante. Nous donnerons auffi dans la fuite de cet article un tableau alphabétique des propriétés médicinales des plantes, & un alphabet analytique des parties des végétaux & des termes botaniques les plus familiers. Nous avons donné le détail hiftorique de toutes les différentes plantes à chacun de leurs noms.

A l'égard des fyftêmes de Botanique formés depuis Ariftote, Théophrafte, Diofcoride & Pline, jufqu'à Meffieurs Tournefort, Plumier, Linneus & Adanfon, nous aurions defiré en pouvoir tracer une efquiffe à nos Lecteurs; mais cela auroit trop alongé cet article. Nous efpérons un jour donner le *Regne végétal* & le *Regne animal*, Ouvrages dépendans de la fuite fynoptique de notre Minéralogie. Ainfi nous nous contenterons de dire ici que les Botaniftes ont envifagé le fyftême des plantes fous différens afpects; les uns par les fleurs ou par les étamines, les autres par les corolles ou pétales, ou par les femences & autres parties de la fructification; d'autres par leur faveur, leur odeur, leurs propriétés médicinales ou techniques; d'autres par les racines, les feuilles, les tiges, &c. Toujours eft-il certain que la premiere connoiffance qu'on ait eue des plantes, a été celle des ufages auxquels on les a employées, & que l'on s'en eft fervi avant de leur donner des noms & de les claffer. On s'eft nourri avec des fruits; on s'eft vêtu avec des écorces ou des feuilles; on a formé des cabanes avec les arbres des forêts avant que d'avoir nommé les pommiers ou poiriers, le chanvre ou le lin, les chênes ou les ormes, &c. L'homme a dû fatisfaire fes befoins les plus preffans par le feul fentiment, & indépendamment de toute connoiffance acquife : on a joui du parfum des fleurs de rofe & de jafmin dès qu'on s'en eft approché; c'eft, comme il eft dit plus haut, par un coup heureux du hazard, que l'on a été inftruit de l'utilité que l'on pouvoit tirer du riz ou du froment, du café & de la vigne. On lit dans l'Encyclopédie, que l'on fait plus d'obfervations & que l'on tente plus de combinaifons pour parvenir à réduire la nomenclature

des plantes en ſyſtême ; qu'il ne faudroit peut-être faire d'expériences & acquérir de faits, pour découvrir quantité de nouvelles propriétés utiles dans ces mêmes plantes. D'ailleurs, peut-on ſuppoſer que cette connoiſſance ſoit jamais réduite en ſyſtême conſtant & infaillible ? Comment perſuader que par le moyen d'une petite phraſe latine, on aura tout à la fois les caracteres ſpécifiques, l'ordre, la claſſe & le nom d'une plante ? C'eſt une loi générale pour tous les objets de l'Hiſtoire naturelle, & principalement pour ceux qui ſont auſſi nombreux que les plantes, qu'il faut en donner une deſcription aſſez complette pour les caractériſer évidemment. Comme la perfection d'un véritable ſyſtême des plantes eſt un être chimérique, & dans le rang des choſes démontrées introuvables, il ſeroit donc à ſouhaiter que les Botaniſtes convinſſent enfin d'adopter un ſeul ſyſtême ; quand même il ne ſeroit pas le meilleur, il rendroit la ſcience moins embrouillée, & ſon langage plus facile. *Voyez l'article* BOTANIQUE *de ce Dictionnaire.*

Les plantes, tant vénimeuſes que ſalutaires, prennent leur nourriture dans divers endroits; les unes la tirent immédiatement de la terre, & croiſſent ſur la ſuperficie, ou à une petite profondeur ſous terre : ce ſont les *plantes terreſtres*, comme le chêne, le hêtre, les truffles; les autres croiſſent dans les eaux : on les nomme *plantes aquatiques ;* & celles-ci ſe diviſent en *plantes marines*, parce qu'elles croiſſent dans la mer, comme l'algue ; & en *plantes fluviatiles*, parce que ces dernieres croiſſent dans les eaux douces, comme le nénuphar, le plantain d'eau. Il y a des plantes qui vivent indifféremment ſur la terre & dans l'eau, comme le ſaule : il y en a auſſi qui croiſſent naturellement dans les fontaines des eaux chaudes minérales ; c'eſt, ſelon des Botaniſtes, une eſpece de *fucus*, & ſelon d'autres, une ſorte de *tremella thermalis*, *gelatinoſa*, *reticulata*, *ſubſtantia veſiculari.* Voyez TREMELLE. Enfin quelques-unes tirent leur nourriture des autres plantes : on les nomme *plantes paraſites.* Voyez ce mot.

Les plantes, comme nous l'avons déja dit ci-deſſus & au mot ARBRE, ſont ſujettes à différentes maladies, & elles produiſent des phénomenes plus ſinguliers les uns que les autres. La naiſſance des tumeurs ou nœuds du chêne, du grenadier, de l'orme, du ſapin, &c. n'eſt due, ſelon quelques-uns, qu'à l'abondance du ſuc lymphatique ou de la ſeve dont le cours de la circulation a été gêné, peut-être intercepté : cette même cauſe fait ſouvent périr l'arbre.

Parmi les quatre à cinq ſortes de mouvemens qu'on remarque dans les plantes ; ſavoir, 1°. celui de *direction ;* 2°. celui de *nutation ;* 3°. celui de *plication* & d'*épanouiſſement ;* 4°. celui de *charniere* ou de *genou ;* 5°. celui de *reſſort.*

On obſerve que toutes les cauſes qui concourent à l'accroiſſement des végétaux, concourent auſſi à leur *direction ;* telles ſont l'air, le ſoleil, la lumiere du jour & les vapeurs nourricieres qui s'élevent de la terre. Les tiges ne ſont pas les ſeules parties des plantes qui ſe dirigent vers l'air, & la lumiere du ſoleil : il y a des fleurs qui quittent leur perpendicularité, & qui ſe penchent du côté de cet aſtre, de façon qu'elles lui préſentent directement leur diſque en ſuivant ſa ſituation dans ſon cours journalier. Les plantes qui ſont ſujettes à cette *nutation*, ſont des *héliotropes ;* telles ſont la fleur au ſoleil, pluſieurs plantes demi-fleuronnées, l'herbe maure, la gaude, &c. Ce mouvement ne ſe fait pas par une torſion de la tige ; mais, ſelon M. de la *Hire*, par un raccourciſſement des fibres de la tige du côté du ſoleil, raccourciſſement cauſé par une plus grande tranſpiration de ce côté. Les épis de blé qui penchent par leur poids, ne penchent pareillement que du côté du ſoleil ; la tige de l'*herba trientalis* ſe penche en bas pendant la nuit ; les feuilles des mauves, du trefle, de l'arroche, &c. ſuivent auſſi la direction du ſoleil, de même que la fleur au ſoleil. Le matin leurs feuilles regardent le Levant ; vers le midi & vers le ſoir, le Couchant. Pendant que le ſoleil demeure ſous l'horizon & dans des temps couverts ou pluvieux, les feuilles des plantes qu'on vient de nommer ſe diſpoſent horiſontalement, & préſentent leur ſurface inférieure à la terre. Les phénomenes du tourneſol n'ont donc rien de particulier. Cette nutation eſt beaucoup plus ſenſible dans les feuilles des herbes que dans celles des arbres ou des plantes ligneuſes.

Il y a des végétaux qui nous préſentent d'autres effets phyſiques auſſi curieux que la perpendicularité des plantes, & également dignes de l'attention des Philoſophes. *Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *année 1708.* Le parallèliſme conſtant que les touffes des arbres obſervent avec le ſol ou le terrain ſur lequel ils ſont plantés, eſt auſſi un phénomene digne d'attention. La plante dont M. *Linneus* donne la deſcription, ſous le nom de *mirabilis longiflora*, porte tous les ſoirs une multitude de fleurs odoriférantes qui ſe flétriſſent le matin, & ſont remplacées le ſoir par de nouvelles fleurs. La plante appellée par les Fleuriſtes *belle de jonc*, ou de jour, qui eſt, ſelon M. *Bourgeois*, une

espece de *convolvulus*, fait un très-bel ornement dans les parterres : elle produit tous les matins une multitude de fleurs qui périssent tous les soirs, & cependant cette plante fleurit pendant presque tout l'été & l'automne, jusqu'aux gelées. Dans l'état de l'air le plus favorable à la végétation, c'est-à-dire dans un temps couvert disposé à l'orage, les feuilles pinnées de plusieurs plantes, telles que les légumineuses, s'étendent sur le même plan que le pédicule commun. Lorsque le soleil donne vivement dessus, elles se redressent verticalement, en formant un angle droit avec ce même pédicule. La surface de plusieurs feuilles étant exposée pareillement à un soleil ardent, devient de même concave, ce qui fait voir leur analogie avec les feuilles pinnées ; la chaleur artificielle d'un fer rouge ou très-chaud, produit le même effet sur les unes & les autres ; mais la plante en souffre. M. *Adanson* a observé que plusieurs especes de *chenopodium* (bon-henri, &c.) élevoient ainsi leurs feuilles tous les soirs après le soleil couché, & les étendoient tous les matins après son lever, sans qu'il agît immédiatement dessus : d'autres plantes, dès que le soleil est couché, & pendant la fraîcheur de la nuit, s'inclinent & pendent verticalement en bas. Une rosée artificielle produit le même effet de *plication :* l'*épanouissement* des fleurs reconnoît à-peu-près la même cause. *Voyez aussi l'article de la* fleuraison, *au mot* FLEURS.

Un autre effet physique est le sommeil prétendu de quelques plantes, telles que la sensitive, le tamarinier, l'attrape-mouche, le cassier puant & plusieurs autres, qui prennent, aux approches de la nuit ou du doigt, une situation différente de celle qu'elles avoient pendant le jour ; ce mouvement de *plication* est cet état de recueillement & d'affaissement que *Linneus* a désigné par le terme *sommeil.* Voyez ce qu'il en est dit à l'article SENSITIVE, ainsi que pour le *mouvement de charniere.* On a depuis long-temps connu ce phénomene botanique ; le premier qui en a écrit est *Acosta*, qui fait cette remarque au sujet du tamarinier ; *Alpinus* étendit ensuite cette observation à d'autres plantes Asiatiques, & M. *Linneus* l'a portée beaucoup plus loin parmi les Européennes.

A l'égard du *mouvement de ressort* dans lesplantes, on en a des exemples dans les fruits charnus de la balsamine, du concombre sauvage, de l'alleluia, lesquels se contractent avec force, & lancent au loin leurs semences. Les fruits secs, comme les capsules de la plupart des renoncules, l'aconit, &c. celles des liliacées, des légumineuses, de la

fraxinelle, &c. s'ouvrent pareillement avec force. Les arêtes des loges de la capſule de l'herbe à Robert, celles de l'avoine, la plante entiere de la roſe de Jeriko, prennent alternativement un mouvement de contraction & d'extenſion, lorſqu'on les expoſe à la ſéchereſſe & à l'humidité : ces divers mouvemens ſont dus à une direction & un arrangement particulier de l'aſſemblage des fibres végétales, de maniere qu'en diminuant de volume en tout ſens, par la contraction ou par l'exſiccation, elles font agir certaines parties d'une façon déterminée, toujours mécanique & non ſpontanée. On peut, à ce ſujet, conſulter les *Mémoires de MM. Tournefort*, *Marchant*, *Duhamel*, les *Ouvrages de M. Linneus*, une *Diſſertation* donnée en Italie *ſur l'irritabilité des plantes*, & pluſieurs autres Ouvrages de Botanique. Il y a des plantes qui, loin d'avoir ce mouvement naturel ou ſpontané de reſſort, n'ont pas même celui qui tend à les remettre dans leur premiere ſituation lorſqu'on les en a une fois dérangées, telles ſont les fleurs de la *kataleptique*.

La cauſe de ces cinq ſortes de mouvemens paroît extérieure, & nullement ſpontanée, comme dans les animaux parfaits qui ont cette cauſe intérieurement, & dépendante de leur volonté & de leur choix. Mais combien d'animaux imparfaits, tels que ceux des infuſions végétales & animales, les molécules ſpermatiques, les polypes, dont les mouvemens ne ſont dus, comme ceux des légumineuſes, de la ſenſitive, &c. qu'à des cauſes extérieures, telles que la chaleur, la lumiere du jour! combien qui, comme les *gallinſectes*, l'*huître*, le *lépas*, n'ont pas un mouvement auſſi ſenſiblement apparent que celui de la *ſenſitive* ! *Voyez ces mots*, *l'article* ANIMAL *& celui de* TREMELLA.

M. *Maret* fils a ſuivi depuis le 5 juſqu'au 17 du mois d'Août 1773, le développement de la grenadille ; & il a reconnu que les feuilles du calice ſe déploient d'abord avec un bruit qui imite un peu le mouvement d'une montre ; enſuite deux des pétales de la fleur ſe développent avec un petit bruit ſemblable, & en même temps ſort un ſtigmate & une étamine, dont l'anthere repliée en dedans ſe rejette au dehors : un troiſieme pétale ſe détache avec le même bruit, & auſſi-tôt ſort une autre étamine, & ainſi ſucceſſivement ; les antheres ſemblent acquérir tout-à-coup un accroiſſement d'environ deux lignes. Ce développement ſe fait environ à midi, & exige près de dix minutes : ſur les quatre ou cinq heures, les pétales de la fleur, ainſi que les découpures du calice, ſont recourbées en dehors ; ils reſtent dans cet état juſqu'au lendemain matin ; dès que

le soleil vient à frapper cette fleur de ses rayons, les pétales se redressent peu-à-peu, puis se referment brusquement, pour ne plus s'ouvrir. Dans ce moment les stigmates sont rapprochées, les étamines ont retourné leurs antheres; elles versent la poussiere séminale, & la fleur perd toute sa beauté. M. *Maret* ajoute qu'à sept heures du matin le calice & les pétales de la fleur, qui la veille étoient très ouverts, forment communément une espece de soucoupe : c'est le moment où les antheres déposent leur poussiere séminale : à neuf heures elle est absolument fermée. Une autre fleur s'ouvre à onze heures ou à midi. Un jour que le temps fut nébuleux, les fleurs ne s'ouvrirent qu'à deux & à trois heures après midi; elles se fermerent néanmoins comme les autres, le lendemain matin. Ainsi le souci d'Afrique s'ouvre le matin & se ferme le soir; mais s'il ne s'ouvre point, on est sûr qu'il pleuvra dans la journée. M. *Linneus* observe que la grenadille ne s'ouvre à Stockolm qu'à trois heures de l'après-midi, & se ferme à six heures du soir. Ici nous observons qu'elle s'épanouit à midi & ne se ferme que le lendemain. La chaleur du climat, l'intempérie des saisons rendent le développement de cette plante plus tardif & la referment plus promptement; le climat rude de la Suede seroit-il la cause de la courte durée de cette fleur? ceci est probable. On voit par ce qui vient d'être rapporté sur la grenadille, que cette plante qui indique l'heure dans les jours sereins, est au nombre des plantes solaires qui s'ouvrent plutôt ou plus tard, à raison de l'ombre, de l'humidité ou de la sécheresse; mais elle ne se referme point aux approches de la nuit, comme les fleurs de la dent de lion & de la pimprenelle. Il est singulier que cette fleur s'étant ouverte par le soleil, attende son retour pour se refermer. Ne seroit-ce point la chaleur du soleil qui opere aussi l'effusion de la poussiere séminale? Dans le Nord où la grenadille est plus contrariée par le climat, elle se referme le soir, parce que l'émission de la poussiere séminale n'a point lieu: d'après ces exemples, joints à ceux dont il est mention à l'article *Fleur*, l'on pourroit peut-être établir différens degrés de plantes étrangeres; celles qui donnent leurs fleurs & leurs fruits; celles dont le fruit ne parvient pas à maturité; celles qui répandent leur poussiere sans féconder; celles enfin qui n'ont qu'une existence momentanée, sans aucune effusion de poussiere prolifique.

Nous avons eu soin d'insérer à l'article *Fleur* une question bien importante, & qui a fait l'objet des recherches de M. *Adanson*, dans un Mémoire

Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie. Il convient de rappeller ici ces détails & de les étendre. M. *Adanſon*, d'après des expériences qu'il a faites, a voulu s'aſſurer ſi les eſpeces dans les plantes ſont conſtantes, ou ſi, par la communication des pouſſieres ſéminales étrangeres à une plante, il peut ſe former de nouvelles eſpeces, qui ſe reproduiſent conſtamment ſous la même forme. M. *Marchant*, Botaniſte, obſerva dans ſon jardin, au mois de Juillet 1715, une mercuriale dont les feuilles étoient comme des filets; ce qui la lui fit nommer *mercurialis foliis capillaceis.* Au mois d'Avril ſuivant, cette plante reparut dans le même endroit, avec une autre eſpece de mercuriale à feuilles profondément dentelées. De cette obſervation, il ſembloit qu'on pouvoit inférer qu'il ſe pouvoit produire de nouvelles eſpeces, & que les Anciens n'auroient point eu tort de n'en décrire qu'un ſi petit nombre; les autres que nous obſervons aujourd'hui en ſi grande quantité, ayant été produites depuis eux, & n'exiſtant pas de leur temps.

Ces plantes obſervées par M. *Marchant* ne durerent que quelques années, & il n'en fut plus queſtion quelques années après; dans le temps ſur-tout que M. *Linneus*, qui avoit juſques-là regardé les eſpeces comme conſtantes, commença à douter de cette conſtance, & même à croire qu'il s'en pouvoit produire de nouvelles; & voici ce qui donna lieu à ce changement.

En 1742, un Botaniſte, herboriſant dans une île ſituée en mer, trouva une plante aſſez ſemblable à la linaire commune, mais qui en différoit aſſez conſidérablement dans ſes fleurs, pour conſtituer, ſelon M. *Linneus*, une nouvelle eſpece qu'il imagina provenir de la fécondation d'une linaire ordinaire par une autre plante qu'on croit être la juſquiame ou le tabac: M. *Linneus* lui a donné le nom de *peloria*, & il préſume qu'elle ſera conſtante.

M. *Linneus* cite une autre métamorphoſe du même genre, qui arrive tous les ans dans le jardin d'Upſal, où les graines du chardon ordinaire à tête velue, lui ont donné le chardon à tête velue & ramaſſée des Pyrénées. Il ignore ſi cette variation provient des ſemences mêmes de la plante, ou de la fécondation de ces mêmes ſemences, faites par les pouſſieres des autres plantes. La grande & la petite verveine d'Amérique lui ont donné une verveine ſemblable pour les feuilles à la verveine d'Europe: il a penſé que la pimprenelle-aigremoine lui eſt venue de la pimprenelle commune, fécondée par les pouſſieres de l'aigremoine,

& qu'un grand nombre de plantes ont une pareille origine ; & il conclut de toutes ces observations que tous les genres de plantes ne sont autre chose que des plantes nées d'une même mere & de peres différens ; & que c'est un nouveau champ ouvert aux Botanistes pour tenter de multiplier les especes par de pareils mêlanges.

M. *Adanson* avoit d'abord adopté le même sentiment, d'après les observations de M. *Linneus ;* mais ayant eu occasion d'élever non-seulement la *pelore vivace* de la linaire commune, envoyée par M. *Linneus*, mais encore une pelore annuelle formée en 1762, au jardin du Roi, de la linaire d'Espagne à feuilles menues, & la mercuriale de M. *Marchant* à feuilles laciniées, disparue depuis 1716, & qui a reparu sous les chassis du jardin du Roi en 1766, M. *Adanson* paroît avoir changé d'opinion.

Cette mercuriale bien examinée, par M. *Adanson*, il l'a reconnue pour un individu mâle ; ses feuilles ressembloient à celles du réséda rongées des insectes, sans cependant en avoir éprouvé aucune atteinte ; mais les antheres ou sommets des étamines, étoient trois fois plus petites qu'à l'ordinaire, sphériques, &, autant qu'il fut possible d'en juger, absolument vides de poussiere séminale.

M. *Adanson* plaça au-dessous de ce pied de mercuriale dix ou douze pieds de mercuriale femelle, dont il recueillit les graines, ayant eu soin de secouer la mercuriale mâle, pour féconder ces mercuriales femelles : des graines qu'elles donnerent, il n'en leva environ qu'un dixieme, qui ne produisit que des mercuriales communes : il essaya de féconder des mercuriales femelles, avec les poussieres du réséda & celles du chanvre mâle ; mais toutes les graines provenues de ces mêlanges n'ont encore donné que des mercuriales ordinaires.

Toutes ces expériences ont fait voir à M. *Adanson*, que la fécondation n'a pas lieu par le secours des poussieres étrangeres, quand les plantes sont de familles différentes ; & que le peu de graines de ses mercuriales qui ont germé, malgré la scrupuleuse attention qu'il avoit apportée à détruire tous les mâles de cette espece qui avoient paru dans son jardin, avoient été fécondées par quelques poussieres de mercuriale mâle, que le vent avoit apportées du dehors, & que cette mercuriale à feuilles déchiquetées, de même que celles de M. *Marchant*, ne sont que des individus monstrueux ou des mulets viciés dans leurs tiges, dans leurs fleurs, & dans les parties de la génération, & non pas de nouvelles especes.

La pelore que M. *Linneus* cite, comme se reproduisant de graine,

ne prouve pas davantage, dit M. *Adanſon*, en faveur de la reproduction des nouvelles eſpeces. La linaire vivace ordinaire qu'il a envoyée, & la linaire annuelle d'Eſpagne, ont donné tantôt quelques *fleurs pelores* mêlées avec des fleurs naturelles ſur le même pied, tantôt tous les pieds ſont à fleurs naturelles, tantôt ils ſont à fleurs pelores, mais toujours les fleurs pelores ont été ſtériles ; les ſeules fleurs naturelles ont produit des graines fécondes : ces plantes extraordinaires doivent donc être regardées comme des demi-mulets dans leſquels les organes de la génération ſont conſtamment viciés. D'après des obſervations faites ſur le fraiſier à une feuille qui n'eſt qu'une monſtruoſité par défaut, & dans lequel on remarque les veſtiges des deux feuilles qui manquent; ſur une orge qui étoit devenue carrée & dont les grains qui en provenoient ont perdu cette propriété au bout de quelque temps ; ſur le blé même de miracle, monſtruoſité par excès, qui ſemé dans une terre ſeche & maigre, dégénere peu à peu & rentre dans l'eſpece originaire dont il eſt ſorti, qui eſt celle qu'on nomme *groſſet*, & qu'on cultive dans les Provinces méridionales du Royaume ; d'après ces obſervations, dis-je, notre Académicien conclut que le changement dans les eſpeces, ou la production de nouvelles races, ne ſont que des variations ou des monſtruoſités ; que l'examen de ces changemens exige l'attention la plus ſcrupuleuſe. Conſultez maintenant les articles *Fleur* & *Pelore.*

Enfin, les plantes portent dans leurs fleurs une ſubſtance très-utile, qu'on avoit ſoupçonné être le produit d'une des parties les plus eſſentielles à la végétation (nous voulons parler du miel). La liqueur mielleuſe des fleurs contient un ſuc qui communique à l'eau la propriété de réſoudre les huiles éthérées, ainſi qu'on le fait avec le ſuc du mélianthe. En privant les fleurs de ces nectaires, cela ne cauſe aucune altération, ni à leur végétation, ni à leur fructification; & par conſéquent ce ſuc ne contribue en rien à leur fertilité.

Tableau Alphabétique des différentes parties des Plantes, Termes, &c.

Par ce qui précede, on a vu que la plante eſt un corps organiſé de ſix parties principales ; que ce corps a eſſentiellement une racine, & peut-être, dit *Tournefort*, une ſemence ; qu'il a le plus ſouvent des feuilles, des tiges, des fleurs, des ſupports, &c.

AIGRETTE, *pappus*. Eſpece de broſſe ou de pinceau de poil délié, qui ſe trouve au haut des grains des chardons, de la dent de lion,

des afters, & de plufieurs autres plantes. Ces graines fe foutiennent aifément en l'air au moyen de leurs aigrettes; de forte que le moindre vent les difperfe & les porte au loin. Ces aigrettes font un caractere par lequel on diftingue plufieurs genres de plantes.

AIGUILLON, *aculeus.* Pointe fragile, qui tient fi peu à la plante, qu'on l'en détache aifément fans rien déchirer.

AILES. Ce font dans les fleurs légumineufes, deux pétales qui fe trouvent placés entre ceux que l'on a nommés le *pavillon* & la *carenne*, & qui répréfentent les aîles de papillon. On ne doit pas prendre le mot d'*aîle* pour celui d'*aiffelle*, qui eft l'angle que la feuille forme avec fa tige. On donne encore le nom d'*aile*, *ala*, à la petite membrane qui fait partie de certaines graines; par exemple, de celles de l'érable: on appelle ces graines *femences aîlées.* On dit auffi *tige aîlée*, lorfqu'il y a de ces fortes de membranes qui s'étendent le long d'une *tige. Voy. ce mot.*

ANTERE, *anthera*, eft la partie fuperieure de l'étamine ou le *fommet.* Voyez plus bas ce mot & celui d'ÉTAMINES.

ARBRE, *arbor.* Il peut être défini une plante d'une grandeur très-confidérable, qui n'a qu'un feul & principal tronc, divifé en maîtreffes branches; tels font le chêne, le noyer, &c. Voyez *Arbre.*

ARBRISSEAU ou ARBUSTE, *frutex*, eft une plante ligneufe, de moindre taille que l'arbre; laquelle, outre la principale tige & les branches, produit fouvent de la même racine plufieurs pieds confidérables; tels font le troêne, &c. Les arbres & les arbriffeaux pouffent en automne des boutons dans les aiffelles des feuilles, qui fe développent dans le printems, & s'épanouiffent en feuilles & en fleurs. Cette différence, jointe à la grandeur, diftingue aifément les arbriffeaux des fous-arbriffeaux.

AUBIER : *voyez au mot* Arbre.

BAIE ou BAYE : *voyez ce mot.*

BALE, *gluma*, efpece de calice particulier à la famille des graminées.

BOIS : *voyez ce mot.*

BOURGEON, *germen aut gemma*, eft cette éminence qu'on remarque aux branches des arbres, ou un œil animé qui produit dans la fuite une jeune branche; les petites feuilles y font arrangées & couchées avec beaucoup d'induftrie. *Voyez* Branches.

BOURSE, *volva.* Cette partie fert d'enveloppe épaiffe à certaines plantes de la famille des champignons.

Bouton, eſt un petit point rond qui vient le long des branches des arbres, d'où ſort la fleur qui doit produire le fruit. Les *boutons* des arbres à pepin ont pluſieurs fleurs ; ceux à noyau n'en ont qu'une. Il y a deux ſortes de boutons, les *boutons ronds* & les *boutons plats ;* les premiers ſont ceux qui font eſpérer des branches à fruits : les plats au contraire ne laiſſent entrevoir que des branches à bois. Voyez *Branches* à l'article général Arbre.

Bouture, *talea.* C'eſt une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moëlleux, tels que le figuier, le ſaule, le coignaſſier, le groſellier, laquelle reprend en terre ſans racine : cependant la réuſſite des boutures dépend de leur facilité à produire des racines, & non pas de l'abondance de la moëlle des branches, comme on le penſe vulgairement ; car l'oranger, le buis, l'if & la ſabine qui en ont peu, reprennent facilement de bouture. Bien des gens confondent la *bouture* avec la *marcote*, *circumpoſitio*, qui eſt bien différente, en ce que cette derniere eſt une branche couchée en terre, dans une caiſſe, &c. mais qui n'eſt point ſéparée de l'arbre qui lui donne vie, & qu'on ne ſevre que quand elle a des racines : au lieu que la *bouture* & le *plançon* ſont des branches ſans racines. Voyez *Provin*, & ce qui eſt dit à cet égard dans l'article Arbre.

Bractées. Nom donné aux feuilles qui ſont immédiatement au-deſſous des fleurs.

Branches, ſont les bras plians & élaſtiques du corps de l'arbre : ce ſont elles qui lui donnent la figure : elles ſont communément alternes ou oppoſées, & quelquefois verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches poſées collatéralement, & compoſées des mêmes parties de la tige. Ces branches s'étendent enſuite, s'élargiſſent & ſe diviſent en ramilles, d'où ſortent quantité de feuilles : elles croiſſent à l'œil de la queue de la feuille & produiſent des fleurs, enſuite des fruits qui ſe convertiſſent en ſemence pour la propagation de l'eſpece : l'on prétend que l'agitation des *branches*, cauſée par le vent, eſt aux arbres ce qu'eſt aux animaux l'impulſion du cœur. On diſtingue des maîtreſſes ou meres branches, des branches petites & foibles, des branches à bois, à fruits, chiffonnes, gourmandes, veules, aoutées & les branches de faux bois.

Les *maîtreſſes branches* ſont les plus hautes, & d'où partent toutes les autres : les *branches à bois* ſont celles qui étant les plus groſſes &

pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, & doivent se conserver en partie : les *branches à fruit* sont plus foibles, & ont des boutons ronds : les *chiffonnes* sont courtes & fort menues: les *gourmandes* sont grosses, droites & longues : les *veules* sont longues, & ne promettent aucune fécondité : la *branche aoutée* est celle qui après le mois d'Août a pris croissance, s'endurcit & devient noirâtre : enfin la *branche de faux bois* est grosse à l'endroit où elle devroit être menue, & ne donne aucune marque de fécondité. Voyez à l'article ARBRE.

BROU : *voyez ce mot.*

BUISSON. *Voyez* dans ce tableau alphabétique le mot *Sous-Arbrisseau.*

BULBE & BULBEUX : se dit d'un oignon ou espece de racine ronde, composée de plusieurs peaux ou tuniques emboîtées, les unes dans les autres. *Bulbifere*, est une plante dont la racine est *bulbeuse*. Voyez *Racine*. Les bulbes, dit M. *Haller*, sont plutôt des boutons sous terre, que des racines, ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement presque cylindriques & rameuses.

CALICE, *calix*, est l'enveloppe extérieure ou le soutien des autres parties de la fleur : sa couleur est communément verte ; on en compte sept especes, la périanthe, l'enveloppe, le spathe, la bale, le chaton, la coiffe & la bourse. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu-à-peu en feuilles de la plante, & réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se changent en calice : c'est ce qui se voit dans la famille de quelques renoncules ; comme l'anémone, la pulsatille, &c. celui du rosier devient charnu : *voyez à l'article* ROSIER.

CAPRIFICATION : *voyez* à l'article *Figuier.*

CAPSULE, *capsula aut theca*, est une enveloppe composée de plusieurs panneaux secs & élastiques, & qui renferme les semences attachées à des *placenta*. Voyez ci-après *ce mot.*

CAYEUX : *voyez* à la suite du mot *Oignon.*

CHATON, *amentum*, *aut flos amentaceus*, *julus*. Terme de *Botanique*, par lequel on désigne les fleurs stériles : il y en a qui ne sont composées que d'étamines ou de sommets, d'autres qui ont aussi de petites feuilles ; ces parties sont attachées à un axe en forme de poinçon ou de queue de chat, d'où vient le mot de *chaton*. Ainsi le chaton est un amas de fleurs toutes mâles ou toutes femelles. Cette fleur est toujours séparée

du fruit, soit qu'elle se trouve sur un individu différent de celui qui porte le fruit, soit que la même plante produise la fleur & le fruit. Voyez *Fleur.*

COIFFE, *calyptra.* Nom donné au calice qui couvre le fruit des mousses.

CÔNE, *strobilus*, est composé de plusieurs écailles contournées. *Voyez* au mot *Arbre cônifere.*

CORIMBE : voyez *Ombelle.*

COROLLE, *corolla :* elle environne immédiatement les parties de la génération ; il y en a de deux especes, le *pétale* & le *nectaire.* Voyez *ces mots.*

COSSE, enveloppe longue où se forment les fruit légumineux.

COSSON. C'est le nouveau sarment qui croît sur le cep de la vigne depuis qu'elle est taillée : ce mot est aussi le synonyme d'une sorte de *charançon.* Voyez ce mot.

COTILEDONS, *cotyledones.* Nom donné aux feuilles séminales : voyez *Feuille.*

CYME : *voyez* à l'article *Ombelle.*

DEMI-FLEURON, *semi-flosculosus :* ce sont les feuilles qui forment la couronne des fleurs radiées.

DENTÉ, ne differe de *dentelé* qu'en ce que ses découpures sont plus fines & beaucoup plus égales.

DISQUE, *discus :* partie de la fleur radiée, qui en occupe le centre ; on l'appelle quelquefois *Bassin.*

DORSIFERE. *Voyez* à l'article *Fougere.*

DRAGEONS, *stolones*, sont des branches enracinées qui tiennent au pied ou au tronc, dont on ne peut les arracher sans l'éclater.

ÉCAILLE, *squama*, se trouve dans les chatons : elle se trouve aussi sur les étamines ou sous les fleurs.

EMBRYON, est le jeune fruit qui renferme en petit la plante. L'embryon est ou droit, ou un peu courbé, ou roulé en spirale.

ÉCORCE, *cortex :* voyez *ce mot.*

ENTER : *voyez* ci-dessous *Greffer.*

ÉPI, est un amas de fleurs, toutes distinctes les unes des autres, c'est-à-dire, portées chacune sur un pédicule particulier, & disposées sur un axe commun assez long ; de sorte que c'est leur assemblage qui forme ce qu'on appelle un *épi.*

ÉPINE, *ſpina.* C'eſt une pointe aiguë, tellement adhérente à la plante, qu'on ne ſauroit l'arracher ſans déchirure. On diſtingue deux ſortes d'*épines*, 1°. celles qui ſont corps avec la partie ligneuſe des plantes & qui ſubſiſtent auſſi long-temps qu'elles : ce ſont là les véritables *épines.* 2°. Les autres, qui ne tiennent qu'à l'écorce, & qui ſont ſujettes à tomber dès que la plante vieillit un peu, ou qu'elle ſe dépouille de ſon écorce, s'appelle *piquans*, *aculei.* Tels ſont ceux de la *ronce* & du *roſier :* voyez *ces mots.* L'utilité & la cauſe de l'origine des épines nous ſont encore inconnues.

ÉTAMINES, *ſtamina*, organe ſexuel mâle qui comprend tout à la fois les *filets*, *filamenta*, qui ſont vers le centre de la fleur, & qui ſont chargés chacun d'un petit corps véſiculeux, qui en eſt la partie eſſentielle & noble, il eſt appellé *ſommet*, *anthera*, comme on peut le voir facilement dans les tulipes : ce corps contient une pouſſiere prolifique, *pollen aut farina fecundans*, très-fine, c'eſt-à-dire, les parties mâles de la génération. *Tournefort*, le grand reſtaurateur de la Botanique, étoit bien éloigné de ſe douter de l'utilité de la pouſſiere des étamines, puiſqu'il la croyoit un excrément de la plante (M. *Haller* obſerve cependant que ces étamines ſont encore fort douteuſes, auſſi-bien que celles des dorſiferes). *Grew* eſt le premier qui, en 1682, ait examiné au microſcope la figure de cette pouſſiere fécondante, huileuſe & inflammable ; enſuite *Malpighi* en 1771 ; M. *Geoffroy*, dans les *Mémoires de l'Académie*, traita de la figure & de la nature de cette pouſſiere ; en 1737, M. *de Juſſieu*, dans les mêmes *Mémoires*, examina l'exploſion & la façon de s'ouvrir des grains de pouſſiere des anteres mis ſur l'eau ; en 1747, M. *Néedham* traita le même ſujet dans ſes *nouvelles découvertes microſcopiques.* Nous devons dire auſſi que *Micheli* eſt le premier qui en 1729 a indiqué & reconnu dans les plantes appellées *imparfaites*, telles que les *champignons*, des étamines ou parties mâles. Les étamines des *fougeres* ont été découvertes en 1739, par M. *de Juſſieu.* M. *de Réaumur*, dès 1711, avoit découvert celles des *fucus.* *Ray*, *Morlant*, *Camerarius* ſont du nombre des Obſervateurs qui ont appris au monde ſavant la véritable nature & les uſages importans de cette pouſſiere des étamines, qui eſt d'ailleurs la cire brute que l'induſtrieuſe abeille fait recueillir, préparer, conſerver, &c. Le nombre des étamines n'eſt conſtant que dans chaque claſſe des plantes : il y a des plantes qui ont depuis une juſqu'à treize étamines, il y en a même qui

qui en ont ſept cents. Leur proportion eſt aſſez inégale ; mais elles ſont conſtamment de la même couleur, de la même figure & grandeur dans les plantes de la même eſpece. Il y en a de ſphériques, d'ellyptiques, de cylindriques, de priſmatiques ; les unes ſont parfaitement liſſes, d'autres paroiſſent cannelées, chagrinées ou hériſſées de piquans, ſemblables à ceux d'un marron ; d'autres reſſemblent à des boulets ramés, &c. toutes ces configurations ne ſe voient guere à l'œil nu, il faut ſe ſervir d'un microſcope. Nous ne pouvons trop inviter nos Lecteurs à conſulter les belles *Idées ſur la Fécondation des Plantes*, par l'illuſtre M. *Bonnet* de Geneve : on y trouvera une grande quantité de recherches, de vues ſur cette opération ténébreuſe & ſur la nature & utilité des étamines. Ce Mémoire plein de ſagacité, ainſi que tous les écrits de cet Auteur, eſt conſigné dans le Recueil de M. l'Abbé *Roſier*, ou *Obſervations ſur la Phyſique, ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur les Arts. Mois d'Octobre 1774. pag. 261.* Il n'eſt pas encore décidé ſi ce qu'on appelle *étamines* dans les lichens en eſt réellement, ou ſi ce ne ſont pas plutôt des rejetons.

M. *Donati*, dans ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire Naturelle de la Mer Adriatique, obſerve que la ſage Nature qui a façonné en pouſſieres régulieres le principe fécondant chez les plantes terreſtres, lui a donné dans les plantes marines, la forme d'un fluide mucilagineux. Il fait cette remarque à l'occaſion de la *diſſoïde* à tige cylindrique ; les fleurs mâles, dit-il, répandent abondamment un fluide mucilagineux, médiocrement gluant & tranſparent, qui renferme une infinité de corpuſcules de différentes figures, mais ordinairement preſque ronds ; ils ſont ou jaunâtres ou d'un vert pâle ; c'eſt à mon ſens la partie fécondante : elle eſt en pouſſiere dans les plantes terreſtres, parce qu'elle eſt dans un fluide auſſi léger que l'air : ici elle eſt fluide, mucilagineuſe, gluante & telle qu'il faut pour être dans l'eau. Le Contemplateur de la Nature aime à s'arrêter ſur ces traits frappans de la Sageſſe profonde qui a préſidé à l'arrangement du monde, & qui par-tout a ſi bien approprié les moyens à la fin.

ÉTIOLÉ. On dit d'une plante ou d'une branche, qu'elle eſt *étiolée*, quand elle s'éleve beaucoup ſans prendre de groſſeur: *voyez* à la ſuite du mot *Arbre*.

FANNE, d'*une graine*, eſt la même choſe que feuille. On ſe ſert de ce mot particuliérement en parlant des anémones & des renoncules.

FILET, eſt ce qui ſert à ſoutenir le ſommet.

FEUILLE, *folium*, voyez l'article FEUILLES.

FLEUR, *flos*, eſt la partie de la plante qui ſe diſtingue ordinairement des autres parties par des couleurs particulieres : il y a des fleurs en cloche, en entonnoir, en maſque, en gueule, en roſe, en œillet, en légumineuſes, en fleuronnées, demi-fleuronnées, en radiées, &c. *Voyez l'article* FLEUR de ce Dictionnaire. On diſtingue dans les fleurs, le calice, la corolle, l'étamine & le piſtil.

FLEURON, *floſculus*. On appelle *fleuron* chacune des petites fleurs dont la réunion ſur un réceptacle commun, forme les fleurs compoſées. La corolle du fleuron eſt monopétale en tube évaſé à cinq pointes.

FRUIT, *fructus*. On entend par ce mot, toutes ſortes de graines, ſoit nues, ſoit renfermées dans une enveloppe oſſeuſe ou charnue, membraneuſe, &c. *Voyez l'article* FRUIT.

GAÎNE, ou *ſpathe :* voyez ce mot.

GENRE DE PLANTE, *genera plantarum*, eſt un ordre de pluſieurs plantes qui ont un caractere commun, établi ſur la ſtructure de certaines parties qui diſtinguent eſſentiellement telle plante d'une autre.

GERME, *germen*, eſt la partie de la graine qui renferme en petit une plante de la même eſpece : le germe tient lieu de matrice dans les plantes.

GERMINATION, eſt le premier développement des parties qui ſont contenues dans le germe de la graine d'une plante : il s'opere par le mouvement de la ſeve.

GLANDE, *glandula :* ce ſont des parties qui ſervent à l'excrétion de certains ſucs des plantes. « Une glande dans les plantes, dit M. *Guettard*, page 210, dans ſes *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & des Arts*, eſt un petit corps globuleux, ſimple, ou qui porte un vaiſſeau excrétoire, appellé communément *poil*, qui eſt articulé ou ſans articulation, & qui varie par la forme : il ſort immédiatement de la glande, ou par le vaiſſeau excrétoire, une matiere liquide qui s'évapore, ſe deſſeche en forme de grains, de pouſſiere, ou de fils qui, par leur nombre, donnent naiſſance à une eſpece de duvet ». Ces poils des plantes furent d'abord obſervés en 1682, par *Grew ;* en 1686, par *Malpighi ;* & en 1747, M. *Guettard* fit connoître les *glandes.*

GOUSSE, *legumen*, eſt le fruit des plantes qui ont la fleur légumineuſe ; elle eſt ordinairement compoſée de deux panneaux, nommés

coſſes, applatis ou convexes, aſſemblés en deſſus & en deſſous par une ſuture longitudinale, & qui renferment des ſemences attachées alternativement au limbe ſupérieur de chacune de ces coſſes qui ſe ſéparent par la maturité.

GRAINE. *Voyez ce mot.*

GREFFER OU ENTER, eſt engager un brin d'une jeune branche d'un arbre dans le bois d'un autre arbre, avec les précautions néceſſaires, & dans la ſaiſon favorable.

La greffe, en général, eſt l'union d'une plante ou d'une portion de plante ſur une autre, avec laquelle elle fait corps & continue de vivre. On appelle du nom de *greffe*, la portion qui s'unit, & *ſujet* la plante ſur laquelle elle s'unit. Cette maniere de multiplier les plantes opere ſeulement la deſtruction du ſujet, pour en dériver tous les ſucs au profit de la greffe qu'on veut continuer à faire multiplier à ſes dépens. Cette union ſe fait ou naturellement, ou artificiellement. On voit tous les jours dans les bois des rejets trop ſerrés, d'une même ſouche d'arbre, ou des branches qui ſe touchent & ſe preſſent fortement, s'unir enfin à la longue. Beaucoup de feuilles ſe greffent par approche les unes avec les autres dans les bourgeons : on a vu un champignon ſe greffer par ſon pédicule ſur un autre champignon ; & deux autres champignons tête contre tête. De même on a vu un jeune concombre ſe greffer par ſon pédicule à un concombre aſſez gros. Le melon, la pomme & beaucoup d'autres fruits qui ſont ſurmontés par la fleur, ſe greffent hors de leur calice pendant qu'ils ſont encore tendres & herbacés, ceux qui ont le calice ſous la fleur comme le ceriſier, le prunier, l'abricotier, &c. ſe greffent dans le bouton même de la fleur avant que d'être noués, & s'uniſſent par l'épanchement de leur ſubſtance parenchymateuſe. Cette greffe naturelle en approche, la ſeule dont la Nature nous ait donné l'exemple, a été imitée par l'art dès qu'elle a été apperçue, & elle en a fait tenter pluſieurs autres qui ont également réuſſi. Ces greffes artificielles ſont, la *greffe par approche*, en *fente*, en *couronne*, en *écuſſon*, en *flûte:* Voyez ce qui en eſt dit à la ſuite du mot ARBRE. Quant aux parties que l'on greffe, leur choix dépend de l'objet d'agrément ou d'utilité qu'on ſe propoſe dans cette opération.

GRAPPE. Lorſque l'axe d'un épi ou d'une pannicule pend en bas au lieu de s'élever vers le ciel, on lui donne alors le nom de grappe;

tel est l'épi du groseillier, telle est la pannicule de la vigne. *Voyez ci-dessus* Épi, *& ci-dessous* Pannicule.

Griffe. *Voyez à la suite du mot* Oignon.

Hampe, *scapus.* Cette partie, uniquement destinée à porter la fructification, naît immédiatement de sa racine & non pas du tronc.

Herbe, *herba.* Ce nom convient à toutes les plantes dont les tiges périssent tous les ans, après que leurs semences sont mûres. *Voyez l'article* Herbe de ce Dictionnaire.

Légumineux. *Voyez à la suite de l'article* Légumes.

Lobes, sont les parties de la semence qui sont attachées au germe, & qui sont ordinairement plus grosses que le germe. On donne aussi le nom de *lobes* aux divisions du disque des feuilles : on dit feuilles à trois, à cinq lobes, &c.

Maillet, *malleolus*, consiste en une branche de l'année à laquelle on laisse deux chicots du bois de deux ans, saillans des deux côtés : on ne pratique guere cette sorte de bouture qu'à l'égard de la vigne, & même rarement.

Mains ou vrilles, *cirrhi aut capreoli*, en Botanique, sont des filets ou vrilles de certains végétaux qui s'entortillent contre les plantes voisines, & s'y attachent fortement, telles sont celles qu'on voit à la vigne, à la couleuvrée, à la plupart des légumes, &c.

Maladies des Plantes. *Voyez à la suite du mot* Arbre.

Marcote. *Voyez à l'article* Bouture.

Moelle. *Voyez ce mot.*

Monstruosité. *Voyez à la suite de l'article* Monstre.

Mouvement des Plantes. *Voyez ci-dessus à l'article* Plante.

Nectaire ou Nectarine, *nectarium.* Organe ou réservoir faisant partie de la corolle & destiné à contenir une liqueur miellée, visqueuse, & plus ou moins douce. La situation du nectaire & sa figure varient beaucoup. *Voyez à l'article* Fleur.

Nervure. Se dit des côtes élevées des feuilles des plantes.

Nœud, est la partie de l'arbre la plus dure, la plus serrée & par où il pousse ses branches, ses racines & même son fruit. Les *nœuds* servent à fortifier la tige. On taille la vigne au premier & au second nœud du nouveau jet. On dit que le bois est noueux quand il est rempli de nœuds.

Nouer. Se dit du fruit quand le bouton a formé la fleur & qu'ensuite cette fleur se passe & que son pistil se change en un petit bouton qui est le fruit même.

Noix, *nux*. Voyez Noix.

Nuits de Fer, *noctes ferreæ*. En Botanique on donne ce nom aux *nuits* dont la température arrête la végétation de certaines plantes, entraînent leur dépérissement insensible, leur pourriture, enfin la mort, & avertissent par-là de rentrer dans les serres les plantes étrangeres, &c. qui périroient par ces sortes de froids. Voyez *Linnæi Amœnit. Upsal.* M. *Haller* dit que c'est aux premiers gels assez communs du mois d'Août, qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour ces mêmes jours.

Nutation. *Voyez ce mot.*

Œilleton. Bourgeons qui sont à côté des racines des artichauts & autres plantes; on les détache afin de multiplier ces plantes. Le petit point que l'on voit le long des branches des arbres est l'endroit d'où sortent les jeunes pousses. L'œil rond & enflé est propre à former une branche à fruit. L'œil plat ne donne que du bois.

Oignons, Cayeux & Griffes. *Voyez à la suite du mot* Oignon.

Ombelle, *umbella*. Elle est formée d'un grand nombre de fleurs dont les pédicules, d'inégale longueur, partent d'un même centre ou du même point de la tige, divergeant inégalement pour former en dessus une espece de parasol ou ombelle, qui ne ressemble pas mal à la fleur de lis des armoiries de France: telles sont les fleurs de la plupart des ombelliferes. Dans les ombelles parfaites, dit M. *Deleuze*, plusieurs petites ombelles sont réunies en une grande ombelle, dont les rayons sont les pédicules des ombelles partielles réunis sur un centre commun. Quelques Botanistes distinguent de l'ombelle ce qu'ils nomment *cime*: c'est une espece d'ombelle dont les rayons principaux portent non de petites ombelles régulieres, mais des corimbes.

Le *corimbe* differe de l'ombelle en ce que les pédicules qu'il forme, ne partent pas du même centre commun, mais à diverses hauteurs. *Voyez* Ombellifere.

Ongle & Onglet, *unguis*, est une espece de tache, communément blanche ou différente en couleur du reste des feuilles de certaines fleurs: elle a la figure d'un ongle, & se trouve à la partie de ces feuilles qui tient au calice, comme on le remarque dans la rose,

Ovaire. Dans quelques rosiers & renoncules, ce n'est autre chose que la graine : l'ovaire se change par la suite en fruit.

Pampe. Partie herbacée, roulée en forme d'un petit ruban qui vient attaché au tuyau de la plupart des grains, lorsqu'un tuyau est pendant par les racines, & qu'il se forme en épi. On dit la pampe du blé, de l'avoine, de l'orge.

Pampre. *Voyez ce mot.*

Pannicule, *panniculus*. La pannicule & la grappe ne different de l'épi qu'en ce que les fleurs qui les composent, quoique disposées sur un axe assez long, sont portées plusieurs ensemble sur un même pédicule qui s'attache sur cet axe. Plus le pédicule commun des fleurs est long, & plus la pannicule est lâche. Il y a des pannicules qui de loin imitent des épis, telle est celle du panis; d'autres sont lâches, composées de rameaux, disposées simétriquement comme dans le lilas, ou formées de rameaux étagés, comme l'avoine, &c. *Voyez* Épi *&* Grappe.

Papilionacées. *Voyez à la suite de l'article* Légume.

Pattes. *Voyez à la suite de l'article* Oignon.

Pédicule, *pedunculus*. C'est cette petite partie qui soutient la fleur & le fruit. Les feuilles ont aussi un pédicule que quelques Auteurs nomment *pétiole*, pour le distinguer de celui des fleurs. *Voyez* Feuille.

Périanthe, *perianthus*. C'est l'espece de calice la plus commune.

Péricarpe, *pericarpium*, est formé du germe; il grossit & renferme les petites semences ou graines : on en compte huit especes tant seches que charnues; savoir, la capsule, la coque, la silique, la gousse, le fruit à noyau, la pomme ou le fruit à pepin, la baie & le cône.

Pétale, *petalum*. *Columna* est le premier qui, en 1651, dans ses Notes sur *Hernandez*, ait appellé du nom de *pétale*, la partie colorée de la fleur, que M. *Linneus* a appellée depuis *corolle*, laquelle peut être considérée (par rapport à sa figure) comme réguliere, en cloche, en entonnoir, en rose, en soucoupe ou comme irréguliere, en gueule, &c. La corolle ou les pétales des fleurs different des calices & autres parties de la plante, selon M. de Saussure (*Observations sur l'écorce des feuilles & des pétales*) en ce que leur épiderme n'a aucune glande corticale : elle paroît presqu'entiérement composée de trachées.

PÉTIOLE, *petiolus.* C'eſt ce qui ſoutient les feuilles des plantes. On le nomme auſſi *pédicule.*

PISTIL, *piſtillus.* C'eſt la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, comme on peut le voir dans le lis, dans la couronne impériale, dans le pavot, &c. c'eſt un tuyau deſtiné à recevoir les pouſſieres des étamines : en un mot c'eſt l'uterus de la plante, c'eſt là où eſt la graine. Quelquefois le piſtil n'eſt pas au centre des filets ou étamines, mais à leur extrémité. Le piſtil renferme les parties femelles de la génération ; ſavoir, le germe, le ſtyle & le ſtygmate.

PIVOT. *Voyez à l'article* RACINE.

PLACENTA. Corps qui ſe trouve placé entre les ſemences & leurs enveloppes, & qui ſert à préparer leur nourriture.

PLANÇON. *Voyez à l'article* BOUTURE.

PLANTE, *planta.* Corps organiſé, compoſé eſſentiellement d'une racine, & vraiſemblablement d'une graine, & qui produit ordinairement des feuilles, un tronc, une tige, des branches & des fleurs. L'économie végétale paroît formée ſur le modele de l'économie animale. La plus petite plante offre au Phyſicien une reſſemblance dans le mécaniſme & une analogie conſtante avec les parties des corps animés. L'accroiſſement d'une plante ſe fait en longueur & en largeur. La couche ligneuſe produit du bois, & la corticale de l'écorce. Les plantes qui s'élevent le plus facilement avec de l'eau ſeule, ſont la plupart des liliacées, des compoſées & des labiées : on diſtingue en général deux ſortes de liqueurs dans les plantes, ſavoir, 1°. la lymphe ou ſeve ; 2°. le ſuc propre, qui leur tient lieu de ſang. Si l'on fait deux entailles ſemblables, l'une au haut de l'arbre, l'autre près de la racine, celle d'en bas rendra plus de lymphe que celle d'en haut. C'eſt la ſeve aſcendante qui nourrit les branches & les bourgeons, & c'eſt celle qui deſcend, qui nourrit & développe les racines. La ſeve eſt plus abondante au printems, & alors l'écorce ſe détache aiſément du bois. Les feuilles contribuent beaucoup à l'abondance & à l'écoulement de cette ſeve ; car ſi on effeuille un arbre, on trouve, quelques jours après, ſon écorce auſſi adhérente au bois qu'en hiver. Les plantes tranſpirent ainſi que les animaux ; & la reſpiration paroît leur être plus abondante & auſſi eſſentielle qu'aux animaux, parce qu'elles n'ont pas d'autres excrétions groſſieres. On a remarqué que les arbres qui quittent leurs feuilles, tranſpirent plus que ceux qui les conſervent toute l'année, & que les

plantes grasses transpirent moins que les autres : au reste la grande transpiration augmente la saveur des fruits, comme la diminution l'affoiblit. C'est ainsi qu'en couvrant les plantes qui ont trop d'amertume ou de piquant, comme la chicorée, le cardon, le céleri, &c. on les rend plus succulentes & plus douces. Les plantes sucent, absorbent, imbibent, inspirent l'eau de la terre par le moyen de leurs racines pendant le jour, & par leurs feuilles l'humidité de l'air pendant la nuit.

PLANTES PARASITES : *voyez* à la fin de l'article *Plantes*.

PLEURS : *voyez* ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

PROVIN, *submersio*, differe de la bouture qui n'est qu'un simple bâton de saule ou de groseillier, &c. piqué dans la terre, & qui y prend racine. Le provin au contraire est, par exemple, une branche de vigne couchée & coudée en terre, elle pousse des chevelus par les nœuds qui se trouvent enterrés. On coupe le bois qui tient au cep, & le bout de la branche qui sort de terre de l'autre côté, devient un nouveau cep : voyez *Bouture*.

RACINE, *radix*, est la partie de la plante qui reçoit la premiere le suc de la terre où elle est communément attachée, & qui la transmet aux autres : voyez l'article *Racine*.

RADICULE, *rostellum*, partie inférieure du germe d'une graine qui commence à se développer sensiblement : voyez à l'article *Plante*.

RADIÉES : *voyez* ce mot dans ce Dictionnaire.

RAPE, noyau qui soutient l'épi du froment & du seigle : ce soutien est élevé en denticules comme une râpe.

REJETTONS : voyez *Surgeons*.

RUBIACÉES : *voyez* ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

SARMENT : *voyez ce mot*.

SAUVAGEON & SUJET : voyez à l'article *Arbre*.

SEMENCE, *semen*, est le rudiment d'une nouvelle plante : voyez *Graine*.

SEVE, est une humeur qui se trouve dans le corps des plantes, & qui est par rapport aux végétaux, ce que le sang est par rapport aux animaux. *Voyez* son mouvement aux articles *Arbre* & *Plante*. M. l'Abbé *Cotti*, Professeur de Physique au College de Reggio, a donné des Observations sur la circulation de la seve dans les végétaux, notamment sur les plantes qui croissent dans les eaux stagnantes, & dont les fibres sont extrêmement fines & déliées. A l'aide du microscope, il reconnut dans

la

la texture diaphane le fluide qui y circuloit. La circulation, dit-il, n'y eſt pas univerſelle comme dans les animaux; le fluide ne va pas des racines au tronc, du tronc aux branches, pour ſe replier enſuite ſur lui-même, revenir des branches au tronc, & du tronc deſcendre juſqu'aux racines; mais les différentes parties, la tige, les rameaux, &c. ont leur circulation particuliere propre & indépendante, & il y a autant de circulations différentes que de diviſions dans les racines. M. *Cotti* a obſervé de plus, que dans ces plantes les circulations ſont déterminées & partagées par les nœuds qui ſéparent la tige ou les rameaux en différentes portions. La liqueur qui circule dans la partie ſupérieure ne va que de bas en haut, & de haut en bas de cette partie. Il en eſt de même du fluide de la partie inférieure, & jamais le fluide circulant de l'une ne ſe mêle avec le fluide circulant de l'autre, puiſqu'il n'y a aucune communication. Ainſi en coupant un rameau ou la partie d'un rameau, il n'y a que la partie locale qui ſoit bleſſée; la circulation ceſſe en cet endroit, & ne cauſe aucune variation, aucun changement dans les circulations voiſines de cette partie. Tout ceci démontre évidemment que ces dernieres ſont entiérement ſéparées de la premiere qui a été bleſſée; de plus il ne ſort par la bleſſure que le fluide renfermé dans les vaiſſeaux contenant l'humeur qui deſcend, tandis que les vaiſſeaux qui contiennent le fluide qui monte, reſtent toujours pleins, le fluide y continue ſon cours, & ne ſouffre aucune diminution.

Le célebre *Hales* avoit prouvé par ſes belles expériences conſignées dans ſa *Statique des végétaux*, que les feuilles des plantes en végétation, étoient des puiſſances ménagées pour élever la ſeve, & la diſtribuer à toutes les parties de la plante.

Sexe, *ſexus*. La découverte du ſexe dans les plantes eſt, dit avec raiſon l'illuſtre M. *Bonnet*, une des plus intéreſſantes de notre ſiecle. M. *Adanſon* donne une diſtinction du ſexe toute nouvelle, &, dit-il, plus exacte que l'ancienne, également applicable aux végétaux & aux animaux, en diviſant les corps organiſés en trois eſpeces; 1°. en *aſexes* ou *neutres*, 2°. en *uniſexes*, 3°. en *biſexes*. Les premiers ſont les végétaux qui n'ont aucune partie ſexuelle ſenſible, ou qui ſe reproduiſent & ſe multiplient par caïeux ou boutures, ſans aucune fécondation ni génération; tels ſont, parmi les animaux, quelques vers, le polype; & dans les végétaux, pluſieurs biſſus. Les deuxiemes ſont ceux dont chaque individu eſt ou mâle ſeulement, ou femelle ſeulement. Parmi eux il y

en a qui produifent feuls, & toujours par génération, fans le fecours d'un autre individu, foit qu'ils foient ovipares, foient qu'ils foient vivipares : telles font les *conques* parmi les coquillages; tel eft quelquefois le polype; tel eft le puceron, & tels font la plupart des biffus & des champignons. M. *Adanfon* dit qu'on peut les appeller *monoïkes*, avec M. *Linneus*, ou mieux encore *aphrodites*, comme qui diroit *animaux femelles*, parce qu'en effet il femble n'exifter dans leur efpece que le fexe féminin. D'autres ne peuvent produire feuls fans le concours d'un fecond individu de fexe différent; tels font la plupart des animaux parfaits, comme les quadrupedes, les poiffons, les amphibies, la plupart des infectes, & nombre de plantes: on peut, avec M. *Linneus*, les appeller *dioïkes*. Enfin les troifiemes (*bifexes*) raffemblent le fexe mafculin & le féminin fur le même individu. Voyez aux articles *hermaphrodite*, *Aphrodite*, & *Fleurs*.

Selon le profond Phyfiologifte M. *Haller*, la plante & l'animal *fans fexe* eft celui qui ne répand ni ne reçoit aucune liqueur qui féconde fes œufs, & qui engendre en fe déchargeant d'une partie de lui-même.

Les animaux à *deux fexes* reconnus, font ceux qui ont des œufs, premiere habitation du nouvel animal, & en même temps des organes deftinés à répandre une liqueur fécondante fur ces mêmes œufs.

Les animaux à deux fexes ont quelquefois dans le même individu les œufs & les organes qui engendrent un fuc fécondateur; mais ils ont également befoin d'un autre animal, dont ils reçoivent le fperme néceffaire au développement des germes, dans le temps que, par leur liqueur fécondante, ils donnent à l'autre animal le principe de vie néceffaire pour en animer les œufs.

Les plus grands des végétaux & des animaux à deux fexes, ont ces fexes féparés. Une partie de ces individus n'ont que des œufs, qui ne fauroient fe développer fans le fecours d'un animal de la même efpece, mais doué du fperme fécondateur; & l'autre partie des individus n'a que les organes de ce fperme, fans avoir des œufs qui puiffent être fécondés.

La premiere claffe ne contient guere que des animaux fort fimples & fort petits.

La feconde eft la plus commune dans les plantes, & plus rare dans les animaux.

La troifieme eft commune dans les animaux compofés, & rare dans les végétaux.

On peut consulter le *Mémoire sur la fécondation des plantes*, par l'ingénieux & savant M. *Gledītsch*, inséré dans le Recueil de l'Académie de Prusse, pour l'année 1767.

SILIQUE : voyez *Gousse* ci-dessus, & l'article *Silique* dans le Dictionnaire.

SOMMET, corps qui termine les étamines ou filets des fleurs : ces corps qu'on peut regarder en quelque sorte comme les testicules de la plante, renferment une poussiere prolifique d'une nature huileuse & gluante ; c'est l'*aura seminalis*.

SOUS-ARBRISSEAU, *suffrutex*, plante ligneuse, ou petit buisson moindre que l'arbrisseau, mais qui ne pousse point en automne des boutons à fleur ou à fruit ; tels sont le thym, le romarin, le groseillier, les bruyeres, &c. voyez *Arbrisseau*.

SPATHE, *Spatha*, espece de calice qui enveloppe une seule ou plusieurs fleurs rassemblées.

STIGMATES, *stigma*. En Botanique, ce sont ces parties qui terminent les styles ou les embryons du pistil. On regarde le stigmate comme l'organe femelle de la génération : il y en a de différentes figures. Généralement il est enduit d'une humeur gluante, disons liqueur visqueuse.

STIPULE, *stipula*, est ce qui forme le bourgeon & les insertions. C'est une espece de petite feuille qui accompagne le pédicule des feuilles. M. *Adanson* dit qu'il n'y a de vraies *stipules* que celles qui sont attachées aux tiges, comme dans les airelles, les apocins, les jujubiers, les tithymales, les châtaigniers, les tilleuls, les mauves, les câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuses, la situation des *stipules* varie : les rosiers n'ont pas de vraies stipules, mais seulement un prolongement de feuille ou une extension du pédicule. Il y a aussi des stipules membraneuses, comme dans l'espargoute, &c.

STYLE, *stylus*, est proprement la pointe d'un jeune fruit ou de quelque graine. *Malpighi* appelle *style* le jeune fruit entier qui est placé au milieu de la fleur : il y a des plantes qui n'ont point de style.

SUC NOURRICIER. C'est la partie de la seve qui est propre à nourrir les plantes.

SUPPORTS, *fulcra*, sont certaines parties de la plante qui servent à soutenir ou à défendre les autres : on en compte de dix especes ; savoir la stipule, la feuille florale, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le

pétiole ou queue, le péduncule ou pédicule, la hampe, la glande & l'écaille.

SURGEONS ou REJETONS, *furculi.* Nom donné aux jeunes branches de l'œillet, &c. auxquelles on fait prendre racine, en les butant en terre lorfqu'elles tiennent encore à la tige. Cette opération eft une efpece de *marcotte :* voyez plus haut ce mot.

TALLER : *voyez ce que c'eft à l'article* Sain-foin.

TALON, eft ce qui foutient la feuille des orangers ; c'eft une petite feuille échancrée, comme la partie baffe & la plus groffe d'une branche coupée ; tel eft auffi l'endroit d'où fortent les feuilles de l'œilleton que l'on détache d'un pied d'artichaut, & cet endroit a un peu de racines.

TÊTE. On dit que les fleurs ou les graines font ramaffées en maniere de tête, lorfqu'elles font entaffées par petits bouquets ; *flores in capitulum congefti.*

TIGE, eft la partie des plantes qui naît des racines, & qui foutient les feuilles, les fleurs & les fruits : voyez au mot *Tige* de ce Dictionnaire.

TOQUE, bonnet de figure cylindrique en forme de chapeau, dont le bord eft étroit. Il y a des fruits qui reffemblent à de petites toques.

TRACER, en Botanique, c'eft courir & couler entre deux terres. Le chiendent trace extraordinairement, c'eft-à-dire que fes racines entrent peu avant en terre, & s'étendent fur les côtés. On dit auffi que les fraifiers tracent, mais c'eft par des jets qui courent fur la terre, & qui prennent ainfi racine à leur extrémité.

TRACHÉE ou VAISSEAU AÉRIEN, ou POUMON DE PLANTE. La découverte en eft due à l'admirable *Malpighi.* Les trachées des plantes, dit cet Auteur, font certains vaiffeaux formés par les différens contours d'une lame fort mince, plate & affez large, qui, fe roulant fur elle-même en ligne fpirale ou tire-bourre, forme un tuyau affez long, droit dans certaines plantes, boffu en quelques autres ; étranglé & comme divifé dans fa longueur en plufieurs cellules. Quand on déchire ces vaiffeaux, on s'apperçoit qu'ils ont une efpece de mouvement périftaltique : ce mouvement vient peut-être de leur effort ; car ces lames, qui ont été alongées, & qui reffemblent à des tire-bourres (mais dont la fpire eft dans un fens contraire au mouvement diurne du foleil, felon la remarque de *Hales*) revenant à leur premiere fituation,

fecouent l'air qui fe trouve entre les pas de leur contour. Cet air, par fon reffort, les fecoue auffi à fon tour, de forte qu'elles vont & viennent pendant quelque temps, jufqu'à ce qu'elles aient repris leur premiere fituation ou qu'elles aient cédé à l'air; car fi on les alonge un peu trop, elles perdent leur reffort & fe flétriffent. *Malpighi* a remarqué que ces lames étoient compofées de plufieurs pieces pofées par écailles, comme font les trachées des infectes. Pour découvrir facilement les trachées, on n'a qu'à choifir, dans le printemps & dans l'été, des jets de rofier, de viorne, des tendrons de vigne, de tilleul, &c. on les trouvera tous remplis de trachées, pourvu qu'ils foient affez tendres pour pouvoir être caffés net; car s'ils fe tordent, on ne pourra découvrir les trachées. Rien n'eft fi aifé que de faire ces obfervations. Il eft vraifemblable que les trachées font des vaiffeaux deftinés à contenir de l'air, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils fervent à faciliter le mouvement de la feve, & à la rendre plus fluide. Ces tubes ont plus de diametre que tous les autres vaiffeaux des plantes qui fe remarquent dans le bois ou l'écorce; ils font plus grands dans les racines qu'au tronc, & paroiffent enfermés dans des fibres particulieres en tuyau.

L'exiftence des trachées dans les plantes, quoique démontrée par *Malpighi* & *Grew*, eft révoquée en doute par plufieurs Phyficiens. MM. *Triumphetti* & *Walter*, entr'autres, ont prétendu que ces trachées ne différoient point des vaiffeaux des plantes. Cette diffenfion a engagé M. *Reichel* à faire quelques expériences: il s'eft fervi d'une forte décoction de bois de Bréfil qui, comme on le fait, eft d'un rouge affez vif. Il y a trempé fucceffivement différens individus végétans, & il a remarqué que la liqueur rouge ne montoit pas dans les tuyaux de la plante indifféremment, mais feulement dans ceux que les Botaniftes, partifans des trachées, reconnoiffoient être de cette efpece; d'où il conclut qu'en effet les plantes ont des trachées, & que ce font elles que *Malpighi* & *Grew* ont décrites comme des organes propres à pomper & à chaffer continuellement l'air, c'eft-à-dire, qui font dans une infpiration & une expiration continuelles. M. *Bonnet* dit que les branches & les feuilles qui végetent, pompent avec avidité la liqueur colorée qu'on leur préfente. Ce Phyficien a expofé dans un Ouvrage intitulé *Recherches fur l'ufage des feuilles*, les conféquences intéreffantes qui découlent de ce nouveau genre d'expériences relativement à

l'hiſtoire de la végétation : on voit qu'il y a dans les vaiſſeaux de la plante qui végete, un jeu ſecret qui eſt le principe caché des mouvemens de la ſeve.

TRAINÉE. Ce mot ſe dit des plantes qui, comme le fraiſier, jettent d'elles-mêmes d'un côté & d'autre des traînées ou de longs filets qui ont des nœuds, & qui alongent leur chevelu en terre & deviennent autant de nouveaux pieds.

TUNIQUES. Ce ſont les différentes peaux d'un oignon qui ſont emboîtées les unes dans les autres.

VELU. On dit le velu d'une plante, pour déſigner les eſpeces de poils qui tapiſſent ſa ſurface. Les poils, dont les feuilles ſont revêtues ou parſemées, ſont les vaiſſeaux excrétoires de ces mêmes feuilles ; les étamines ſont, dit *Tournefort*, les vaiſſeaux excrétoires des fleurs. M. *Guettard* a étendu, plus que perſonne n'avoit fait avant lui, ſes obſervations ſur ces poils qu'il appelle *glandes*. Voyez ci-deſſus l'article *Glandes*.

VIVES RACINES : voyez à l'article *Racine*.

VRILLES : voyez ci-deſſus *Mains*.

UTRICULES. Ce ſont de petites outres ou des ſacs de figure ovale, percés par les deux bouts, couchés à la file, bouche contre bouche, comme des grains de chapelet, rangés par tas les uns ſur les autres, & s'étendant horizontalement depuis l'écorce extérieure, au travers des autres écorces & du bois, en pluſieurs endroits juſqu'à la moëlle. Ces vaiſſeaux ſont ordinairement pleins de ſeve ; ils occupent les eſpaces ou mailles ouvertes qui ſe trouvent entre les fibres longitudinales du bois.

Cet expoſé des plantes, tout ſuccinct qu'il eſt, ſuffit pour faire connoître de quelle étendue eſt l'étude des végétaux ; car un Botaniſte doit conſidérer la graine, ſes enveloppes, la pulpe ou les lobes, la plantule, les feuilles ſéminales, le bois, ſes différentes écorces, ſon aubier : il doit ſavoir ce que c'eſt que les nœuds, les boutons, les boutures, les provins, les traînées ; connoître la nature & les effets des utricules, des trachées ; de quelle maniere ſe fait la circulation de la ſeve, ſon raffinage ; quel eſt l'uſage des racines, du chevelu, des fibres du bois, des feuilles, des fleurs, & leurs caracteres ; diſtinguer celles qui ſont mâles d'avec les femelles, les rampantes d'avec les pivotantes ; enfin être en état de faire de ſolides obſervations botanico-

météréologiques : tels ſont en général les objets principaux que le Botaniſte doit connoître. On trouvera l'explication de tous ces termes dans le Vocabulaire qui précede, & aux articles principaux cités par renvoi : voyez auſſi l'article *Botanique* de ce Dictionnaire.

Tableau alphabétique des plantes uſuelles, ou des principales propriétés des Plantes en Médecine, extrait des dictées de Botanique, faites au Jardin Royal de Paris, par M. BERNARD DE JUSSIEU.

Plantes alexiteres, alexipharmaques & corroboratives.

On comprend ſous ces différens noms les plantes qui, employées intérieurement, relevent tout-à-coup les forces abattues, raniment la circulation du ſang, en réveillant l'action des ſolides & atténuant les fluides. Ces plantes ont une odeur forte & pénétrante, ce qui prouve qu'elles contiennent beaucoup de parties ſpiritueuſes volatiles : on les aſſocie aux purgatives, lorſqu'il s'agit de ſoutenir les forces & de faire évacuer. La plus grande partie des alexiteres détruiſent l'effet des morſures vénimeuſes & des poiſons coagulans, par leur vertu inciſive ; ce qui les avoit fait nommer anciennement *alexipharmaques.*

Les plantes alexiteres & corroboratives ſont les baies de genievre, les ſemences de perſil, de l'ammi, du carvi, de chardon bénit, le *chamædris*, le *ſcordium*, les feuilles de ſauge; les fleurs de ſureau, de *galega*, de ſouci; les racines d'angélique, d'anthora, de carline, de dictame blanc, de gentiane, de meum, d'impératoire, d'énule campane, de pétaſite, de ſcorſonere, de doronic, d'*aſclepias*, de raiſin, de renard, & l'écorce d'orange.

On ordonne ces plantes dans les ſyncopes qui proviennent d'un ſang épaiſſi, dans les fievres malignes, dans les mélancolies, lorſque le pouls eſt languiſſant : elles ſont dangereuſes dans les cas où, quoique les forces ſoient abattues, le ſang eſt raréfié, comme dans le *cholera-morbus*, & lorſqu'il ſe fait quelque évacuation critique, parce qu'on doit craindre d'exalter des liqueurs qui ont déjà trop de mouvement.

Plantes anti-épileptiques.

Les anti-épileptiques ſont celles qu'on emploie préférablement dans les maladies convulſives & épileptiques.

Les fources de ces dérangemens dans l'économie animale font infinies & très-différentes : elles viennent du mauvais état des fluides & des folides. Tout ce qu'on peut attendre des anti-épileptiques, c'eft de corriger l'état des fluides, de diminuer la vifcofité & la groffiéreté des parties du fang & de la lymphe, de changer la mauvaife qualité du chyle, qui par fon mêlange dans le fang pourroit engorger les vaiffeaux du cerveau, & par-là occafionner des convulfions ou des rechûtes fréquentes d'épilepfie. Les anti-épileptiques ne peuvent être employées heureufement que dans les cas d'épilepfie ou de convulfions entretenues par l'état du fang, qui occafionne ordinairement ce qu'on appelle *vapeurs hyftériques & hypocondriaques.*

Les anti-épileptiques ne peuvent être d'aucun ufage, lorfque les convulfions font occafionnées par la mauvaife conformation du crâne, par quelque vaiffeau offifié, ou quelques vaiffeaux variqueux, ou par d'autres caufes qui occafionnent quelque compreffion inégale fur la fubftance médullaire du cerveau & l'origine des nerfs.

Les efpeces d'anti-épileptiques font le grateron, le caille-lait, le muguet, la digitale, la pivoine, l'orvale, le gui de chêne, la fraxinelle, la grande & petite valeriane, la mâche, le tilleul & la croifette.

Plantes anti-fcorbutiques.

Les plantes anti-fcorbutiques font celles que l'expérience a fait connoître propres pour guérir le fcorbut. Le fang que l'on tire aux fcorbutiques eft diffous, noir, grumelé & groffier; la partie féreufe eft d'un goût falé & âcre : on peut inférer que cette maladie dépend de la groffiéreté & de l'épaiffiffement des molécules du fang, trop dégagées & noyées dans une férofité âcre.

Les plantes que l'expérience a fait reconnoître fpécifiques pour le fcorbut, tendent à corriger ces vices. Les unes font diurétiques, chaudes, très-apéritives, d'un goût piquant & âcre; les autres d'un goût aigrelet & acide; les autres enfin aftringentes & balfamiques. Les premieres divifent les molécules groffieres du fang; les fecondes qui font acides rapprochent les principes du fang trop dégagés; enfin les dernieres, qui font aftringentes & balfamiques, corrigent les impreffions que la lymphe falée & âcre a pu faire. Le mêlange & la quantité des anti-fcorbutiques font indiqués par la nature des fymptômes du fcorbut.

Les plantes anti-fcorbutiques font le cochléaria, les creffons, la

capucine,

capucine, le bécabunga, la berle, la nummulaire, la fumeterre, l'oseille, la pimprenelle, la passe-rage, la moutarde, le pastel, les fruits de citron, de limon, de grenade, la semence d'ancolie, &c.

Les Chimistes se sont appliqués depuis long-temps à rechercher quelle peut être la nature du principe âcre & volatil des *plantes anti-scorbutiques.* Le sentiment le plus général a été que c'étoit une matiere alkaline volatile, & l'on se fondoit principalement sur ce que la graine de *sinapi* (moutarde) qui est du nombre des végétaux anti-scorbutiques, fait une sorte d'effervescence avec l'acide végétal. *Cartheuser* a regardé au contraire ce principe volatil comme de nature acide. Cette substance âcre & volatile des plantes anti-scorbutiques & soumises à la distillation, ne fait aucune effervescence ni avec les acides, ni avec les alkalis, & ne change point sensiblement la couleur bleue des végétaux. Enfin M. *Baumé* a constaté la nature de ce principe : il avoit déjà observé que la simple décoction des plantes dont il est question, avoit la propriété de noircir l'argent comme les matieres phlogistiques ; tout le portoit à conclure que les plantes anti-scorbutiques contenoient un principe phlogistique & sulfureux. Des expériences faites avec soin lui en ont démontré la certitude. Parmi les plantes anti-scorbutiques il y en a de très-aqueuses, telles que le *cochléaria* & le *beccabunga ;* il a pris de préférence les racines de *raifort sauvage*, il les a coupées par tranches, ensuite pilées dans un mortier de marbre ; il a procédé à la distillation, au bain-marie dans un alambic d'étain ; il y avoit versé six livres d'esprit-de-vin très-rectifié. Il en a obtenu une liqueur tellement chargée du principe âcre & volatil, qu'à peine put-il en supporter l'odeur vive & pénétrante. Au bout de six mois cette liqueur a perdu successivement sa force : c'étoit à mesure qu'il se déposoit des cristaux qui, par l'essai qu'il en a fait, se sont trouvés être de beau soufre en aiguilles, d'une très-belle couleur citrine.

Plantes anti-vénériennes.

Les plantes anti-vénériennes sont celles qui détruisent le virus vérolique. Il y a lieu de penser que dans cette maladie c'est la lymphe seule qui est altérée ; car le sang des personnes attaquées de ces maladies, est vermeil & très-beau. Les plantes apéritives ordinaires peuvent bien lever les obstructions causées par un sang épais & visqueux ; mais

il faut des apéritifs dont les parties ſoient extrêmement fines, développées, & aſſez dures pour dégluer la lymphe & pénétrer les voies de la derniere circulation.

Les plantes anti-vénériennes ne ſont pas auſſi efficaces que le *mercure;* elles ne réuſſiſſent ordinairement que quand le mal n'a pas eu le temps de faire un grand progrès : on peut cependant encore les employer comme des ſecours utiles, lorſque le virus vérolique s'eſt engagé dans la maſſe du ſang, & que le mal eſt invétéré.

Les plantes anti-vénériennes ſont le ſafran, le buis, le genévrier, la ſalſe-pareille, l'*agnus-caſtus*, l'aigremoine, l'aunée ou *enula campana*, le gayac & le ſaſſafras.

M. *Kalm*, de l'Académie Royale de Suede, & qui a voyagé chez les Sauvages de l'Amérique, qui ſont fort ſujets aux maladies vénériennes, prétend que ces peuples ont des ſecrets beaucoup plus ſûrs & moins dangereux que les frictions & préparations mercurielles dont on a coutume de faire uſage pour la guériſon de ces maux. M. *Kalm* a découvert ce remede végétal que ces peuples cachoient aux Européens; ils emploient la racine de la cardinale bleue; c'eſt le *rapontium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, dont on prend la décoction en breuvage & en topique. On deſſeche les ulceres avec la racine pulvériſée de la benoite de riviere, *caryophillata aquatica nutante flore.* Souvent on joint à la tiſane la racine de la *renoncule de Virginie.*

Plantes anti-vermineuſes.

Les plantes anti-vermineuſes ou vermifuges détruiſent la matiere vermineuſe & chaſſent les vers. Le corps humain eſt ſujet à des vers qui ſe logent ordinairement dans l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins. Ils dévorent les alimens, gâtent & corrompent le chyle, & ſont un obſtacle à la digeſtion.

Les autres parties du corps ſervent auſſi quelquefois de demeure & de nourriture aux vers; les ſinus du nez, le conduit interne & externe de l'oreille, les dents cariées, contiennent quelquefois des vers : on en a trouvé auſſi dans le péricarde, dans la ſubſtance du foie & des reins.

Les vers qui attaquent l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins, ſont de quatre ſortes; les *vers longs*, le *ver ſolitaire*, les *vers aſcarides* & les

vers cucurbitains, ainsi nommés de leur ressemblance avec la semence de courge : *voyez* l'Histoire Naturelle de ces especes de vers, chacun à leurs mots particuliers.

Les remedes que l'on emploie pour détruire les vers & chasser la matiere vermineuse, sont de trois especes : ou bien ils évacuent la pourriture des premieres voies, comme les purgatifs & émétiques ; ou bien ils rétablissent les digestions, tels sont les stomachiques & les amers ; d'autres enfin agissent sur les vers directement, & les font périr.

Les purgatifs & les émétiques chassent les vers par les premieres voies ; les stomachiques & amers corrigent le caractere de la matiere vermineuse : ils empêchent le développement des œufs ; & les vers déjà éclos ne trouvant plus la même nourriture, s'affoiblissent & périssent peu à peu. Les remedes qui détruisent les vers & les attaquent directement, sont les huiles, qui, par leurs parties branchues rameuses, bouchent les trachées, organes de la respiration des vers, & les font périr ; enfin il y a des remedes qui détruisent la tissure des parties des vers, comme le mercure & ses préparations, le kermès minéral ; ces remedes tirés des minéraux sont bien plus puissans que ceux tirés des végétaux.

Les *anti-vermineuses purgatives* sont les fleurs & les feuilles de pêchers, la gratiole.

Les *anti-vermineuses ameres stomachiques*, sont la santoline, la tanésie, la verveine, le *scordium*, la scabieuse, la petite centaurée, la fumeterre, la sabine, les racines de fougere, la fraxinelle & les gousses d'ail.

Enfin les *anti-vermineuses huileuses*, sont l'huile d'olive, d'amande douce, & généralement toutes les huiles qui ne sont pas caustiques.

Plantes apéritives.

Les plantes apéritives sont celles qui facilitent le cours des liqueurs, & débouchent l'orifice des vaisseaux obstrués. Lorsque les plantes apéritives produisent leur action, le sang circule avec plus vîtesse, l'action & la réaction des fluides sur les solides sont augmentées : il est donc prudent de faire précéder les saignées & les purgations à l'usage des apéritifs, pour diminuer le volume des liqueurs, & afin d'éviter les suites fâcheuses qu'exciteroit le gonflement.

Il y a beaucoup de plantes rapportées dans d'autres classes, qui font en même temps apéritives ; telles font les purgatives, la plupart des sudorifiques, les diurétiques chaudes & les emménagogues.

Les apéritives font d'un très-grand usage en Médecine, parce qu'il y a quantité des maladies entretenues par la lenteur & la viscosité des humeurs : elles font très-utiles dans la disposition à l'hydropisie, les menaces d'apoplexie, les palpitations de cœur, &c. On doit bien se garder de les employer dans les cas d'inflammation, dans les tempéramens vifs & secs, à moins d'avoir calmé la fougue des humeurs par l'usage des délayans, des bains, &c. C'est aussi pour prévenir l'inflammation des visceres engorgés, qu'on ordonne les apéritives en grand lavage, en tisane & en décoction, & qu'on coupe l'infusion de ces plantes avec le lait.

On fait continuer l'usage des apéritives pendant plusieurs jours, & des mois entiers, parce que ce n'est que par un long usage de ces remedes, que l'on vient à bout de résoudre les obstructions.

Le regne végétal ne fournit pas des apéritifs aussi puissans que ceux qu'on retire du regne minéral, comme du fer, du mercure. Les apéritifs que les végétaux fournissent font, la *saxifrage*, la *chélidoine* ou *éclaire*, la *scrophulaire*, la *filipendule* & la semence d'*ancolie*.

Plantes apophlegmatisantes.

Voyez ci-dessous, *Plantes masticatoires.*

Plantes assoupissantes.

Les plantes assoupissantes, appellées autrement *narcotiques* ou *hypnotiques*, procurent le sommeil, calment les irritations & appaisent les douleurs. L'effet des assoupissantes est une espece d'ivresse, & ne differe pas beaucoup de celui qui suit l'excès des liqueurs spiritueuses; aussi abondent-elles en parties très-volatiles. Les narcotiques procurent le sommeil & appaisent les douleurs, parce qu'elles donnent lieu au sang qui s'amasse dans les vaisseaux capillaires, de comprimer le cerveau & les nerfs : or il est d'expérience que lorsque les nerfs font comprimés par la tension, la partie dans laquelle ils se répandent, devient insensible.

Il arrive presque toujours que le sommeil, procuré par les narcotiques,

eſt précédé d'agitations, & accompagné d'une petite fievre & de rêveries fatigantes ; en ſorte que c'eſt plutôt une ivreſſe qu'un ſommeil doux & tranquille. Les narcotiques ne doivent être employées qu'avec prudence & ménagement : prudence pour diſtinguer le cas, & ménagement pour la doſe. Si la compreſſion du cerveau & des nerfs eſt trop conſidérable, cet état ne differe pas de celui de l'apoplexie; ainſi les narcotiques ſont pernicieux aux perſonnes d'un tempérament ſanguin. L'abus des narcotiques eſt ordinairement ſuivi d'hydropiſie, de tremblemens, engourdiſſemens, perte de mémoire, ſtupidité. Il eſt à propos de corriger la plupart des narcotiques par quelque drogue convenable. Preſque toutes les plantes narcotiques, priſes à une certaine doſe, ſont de vrais poiſons. Les principales ſubſtances végétales ſomniferes ſont la graine de juſquiame, les fleurs de coquelicot, les têtes de pavot blanc & leur ſuc, qu'on appelle *opium*, l'écorce de la racine de mandragore, les feuilles & fruits de la morelle, & le ſuc de la pomme épineuſe.

On applique auſſi ces eſpeces de plantes à l'extérieur pour calmer les douleurs des parties, parce que leurs parties volatiles raréfient le ſang, qui alors comprime les fibrilles nerveuſes ; & le commerce de la partie avec le cerveau étant interrompu, la douleur ceſſe.

Plantes aſtringentes.

Les plantes aſtringentes ſont celles qui, priſes intérieurement ou appliquées extérieurement, arrêtent le cours immodéré des liqueurs, & font reſſerrer les fibres : elles arrêtent le cours immodéré des fluides en les coagulant : car la plupart de ces plantes caillent le lait; elles reſſerrent les fibres vraiſemblablement en abſorbant l'humidité & deſſéchant les fibres, qui pour lors ſe roidiſſent : ces plantes ſont donc utiles pour arrêter les pertes & les hémorragies, pour diminuer les ſecrétions & excrétions trop abondantes, comme ſont les dévoiemens, le flux immodéré de ſalive, d'urine, les pertes blanches, les ſueurs : elles ſont propres dans le relâchement de pluſieurs parties, le gonflement des amygdales, & enfin toutes les fois qu'il eſt néceſſaire de donner plus de reſſort aux ſolides & plus de conſiſtance aux liqueurs. Leur uſage ſeroit dangereux dans le cas d'inflammation formée, d'engorgemens & obſtructions. Les eſpeces d'aſtringentes ſont les fleurs de

roses de provins, de grenade, les feuilles de pervenche, de plantain; de bourse à pasteur, d'argentine, d'ortie, de vigne; les racines de bistorte, de tormentille, de quinte-feuille; le mouron, le gratte-cu, les fruits de cyprès, de néflier, de cornouiller, de sumac; les pepins de raisin, les semences d'oseille, de patience, de tabouret, du *sophia;* la noix de galle, l'écorce de chêne, & les différentes mousses d'arbres.

Plantes béchiques.

Les plantes béchiques appaisent la toux, & facilitent la sécrétion de l'humeur trachéale & bronchiale qui fournit les crachats : on les appelle aussi *pectorales* & *expectorantes.*

Les parois intérieures de la trachée-artere & des bronches sont parsemées de glandes qui filtrent sans cesse une humeur lymphatique destinée à lubrifier toutes ces parties. Pour que l'air entre facilement dans le poumon, qu'il en parcoure sans peine les plus petits détours, & qu'il dilate les cellules pulmonaires, il faut que cette humeur ne soit ni trop épaisse, ni trop visqueuse, ni trop fluide & acrimonieuse. Lorsque l'entrée de l'air dans les bronches & dans les vésicules devient difficile, la circulation du sang dans le tissu du poumon est gênée, la respiration est extrêmement embarrassée; ce qui excite sur ce viscere un sentiment de pesanteur, produit la toux & l'asthme.

On distingue deux sortes de béchiques, dont les unes divisent & atténuent la lymphe, & facilitent l'expectoration: on les nomme *béchiques chaudes* ou *fondantes :* les béchiques, au contraire, qui adoucissent l'humeur acrimonieuse, sont nommées *béchiques froides* ou *incrassantes.*

Les béchiques chaudes, sont pour la plupart, des plantes de la classe des apéritives; mais on a choisi celles dont l'action est la plus douce & qui n'excitent pas beaucoup de rarescence dans le sang. Ces plantes agissent en général sur le sang, sur la lymphe, & en particulier sur le poumon : elles incisent l'humeur lente & grossiere, & soulagent dans la toux, dans les catarres, dans l'asthme : elles ne sont pas toutes de la même force; il y en a qui fondent & atténuent puissamment, d'autres sont moins vives, & leur action tient le milieu.

On emploie les *béchiques fondantes majeures* dans l'asthme humide & dans les fluxions catarreuses; les *moyennes* sont mises en usage pour prévenir les suppurations sourdes du poumon. Les *béchiques fondantes*

foibles ne ſont, à proprement parler, que des délayantes; car elles cauſent fort peu d'agitation dans la maſſe du ſang: ainſi on peut les donner dans les inflammations du poumon.

Les *eſpeces de béchiques pectorales chaudes*, ſont l'iris ou flambe ordinaire, l'iris de Florence, l'origan, le marube blanc, l'hyſope, le pouliot, le ſerpolet, le *chenopodium ambroſioïdes*, la camphrée (*camphorata*), le meum, l'aunée.

Les moyennes ſont le chou rouge, le navet, le roſſolis, le lierre terreſtre, l'*aſter pratenſis*, le tuſſilage, le vélar, l'ortie grieche, le pied de chat: les véroniques ne ſont que des délayantes.

Les *béchiques froides & incraſſantes* ſont des plantes qui donnent plus de conſiſtance aux fluides, & émouſſent les parties âcres & irritantes.

L'uſage des béchiques froides & incraſſantes eſt très-utile dans la phthiſie commençante, dans les crachemens de ſang, dans l'aſthme catarreux & convulſif, dans les toux violentes & opiniâtres.

Les principales ſont la pulmonaire, la bugloſe, la bourrache, la guimauve, la grande conſoude, la régliſſe; les fleurs de mauve, de nénuphar, de violette, de coquelicot, de lys blanc; les graines de lin, de pavot blanc; les piſtaches, les amandes douces, les dattes, les figues, les ſebeſtes, les jujubes, les raiſins ſecs, l'orge & l'avoine.

Plantes carminatives.

On appelle *plantes carminatives* celles qui diſſipent les vents contenus dans l'eſtomac & les inteſtins. Lorſqu'il ſe fait de mauvaiſes digeſtions, l'air qui ſe ſépare des aliments que nous prenons, au lieu de ſe répandre uniformément dans toute l'étendue de la matiere chyleuſe, ſe ramaſſe en bulles: ſes bulles ſe raréfient par la chaleur du lieu; & l'on ſait qu'une très-petite quantité d'air raréfié, occupe un très-grand volume: ce qui diſtend les parois des inteſtins, & occaſionne des douleurs.

Il faut remédier à ces inconvéniens, rétablir les digeſtions, diſſiper, diviſer & atténuer les matieres viſqueuſes & tenaces, afin que l'air puiſſe s'en dégager; & c'eſt l'effet que produiſent les carminatives.

L'action des ſtomachiques ne differe pas de celle des carminatives. Comme ces plantes échauffent beaucoup, on doit prendre garde de les donner dans les diſpoſitions inflammatoires, lorſque le tempérament des malades eſt vif & ſec, & ſur-tout dans le ſpaſme ou

la contraction des inteſtins. Les carminatives qu'on doit employer alors, doivent être du genre des ſpaſmodiques, hyſtériques & narcotiques.

Les plantes carminatives ont un goût fort piquant, amer & aromatique : elles échauffent la bouche étant ſimplement mâchées, & ſont propres à réveiller la force contractive des fibres.

Les carminatives ſont, l'abſynthe des jardins, la menthe friſée, le thym, le ſerpolet, la camomille romaine, les baies de laurier; les quatre ſemences chaudes, ſavoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin; les ſemences d'anet & de coriandre; les racines de *meum*, de carline, d'*acorus verus*, *ſeu calamus aromaticus*.

Plantes céphaliques.

Les plantes céphaliques ſont communément employées pour remédier aux affections de la tête.

L'idée de céphalique ſemble déſigner un remede approprié & ſpécifique pour les maladies de la tête, comme s'il y avoit une ſympathie établie entre les médicamens & les différentes parties du corps humain affectées : cependant l'action des plantes céphaliques eſt générale ſur les fluides & ſur les ſolides. Ce que nous diſons des céphaliques doit s'entendre auſſi des anti-épileptiques, des cordiales, des hépatiques & des ſpléniques.

Les céphaliques approchent beaucoup de la nature des cordiales alexipharmaques & des emménagoges : elles tiennent le milieu. Leur action ſe ſoutient plus long-temps que celle des alexipharmaques, parce que leurs parties volatiles ne ſe dégagent que peu à peu : ces plantes, par leurs parties volatiles ſont propres à pénétrer les vaiſſeaux du cerveau, & à y accélérer la circulation.

Comme les plantes céphaliques échauffent & raréfient le ſang, on ne doit point les mettre en uſage, que l'on n'ait fait précéder les remedes généraux, ni les donner dans les maladies de tête occaſionnées par rareſcence ou la pléthore du ſang : elles conviennent dans les affections hyſtériques.

Les céphaliques ſont la bétoine, la méliſſe, la primevere, la lavande; la marjolaine, le thym, l'hyſope, le ſerpolet, le romarin, le pouliot, le ſtœchas, la ſauge, la giroflée jaune, & généralement toutes les plantes qui ont un goût & une odeur aromatiques.

Plantes

Plantes cordiales.

On peut appliquer aux plantes cordiales ce que nous avons dit des plantes céphaliques : elles reveillent les oscillations des solides, & raniment la circulation en donnant de la fluidité au sang.

Les cordiales & les alexipharmaques ne different pas beaucoup, si ce n'est que l'action des cordiales est plus prompte, parce que les parties volatiles s'en dégagent plus aisément.

L'effet des cordiales doit être très-prompt : il faut qu'elles raniment les forces sur-le-champ. Les plantes cordiales sont la mélisse, le romarin, l'agripaume, le muguet; les quatre fleurs cordiales, de violette, de rose, de buglose & de giroflée jaune.

Plantes corroboratives.

Voyez ci-dessus *Plantes alexiteres.*

Plantes détersives.

Voyez ci-après *Plantes vulnéraires.*

Plantes diaphorétiques.

Voyez ci-après *Plantes sudorifiques.*

Plantes diurétiques.

Les plantes diurétiques provoquent la secrétion de l'urine ; c'est par la voie des reins que le sang se dépouille de sa sérosité superflue : cette sérosité entraîne avec elle les parties salines, tartareuses, qu'elles tient en dissolution. On distingue les diurétiques en diurétiques chaudes & en diurétiques froides : les premieres augmentent le mouvement des fluides & des solides, & les autres, au contraire, en diminuent le mouvement.

Les diurétiques chaudes atténuent la masse du sang, en dégageant la sérosité, divisent les matieres visqueuses, tartareuses : elles occasionnent par-là une évacuation abondante d'urine. Ces plantes font quelquefois l'effet des sudorifiques ; & les sudorifiques deviennent quelquefois diurétiques, suivant le plus ou le moins de liberté des tuyaux secrétoires des reins & de la peau. Les diurétiques chaudes sont propres dans les obstructions & embarras des visceres, dans les hydropisies, mais elle n'ont pas toutes une égale efficacité.

Comme les diurétiques occaſionnent beaucoup de raréfaction dans les humeurs, elles ne conviennent point dans la rareſcence du ſang, & dans la pléthore.

Les *diurétiques chaudes* ſont en très-grand nombre On met dans cette claſſe l'abſinthe, la fumeterre, le houblon, la ſcorſonere, la gaude, le chardon roland, les baies de genievre ; les quatre ſemences chaudes majeures, ſavoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin, les quatre ſemences chaudes mineures, ſavoir l'ammi, le *ſium aromaticum*, le perſil & la carotte.

Les cinq racines apéritives majeures ſont, l'ache, l'aſperge, le fenouil, le perſil & le petit houx ; les cinq racines apéritives mineures ſont, le câprier, le chardon roland, le chien-dent, l'arête-bœuf & la garance.

Les *diurétiques froides* provoquent une ſecrétion abondante d'urine, par une mécanique toute contraire à celle des diurétiques chaudes : elles conviennent dans les grandes ſéchereſſes, dans les ſoifs brûlantes, les fievres ardentes, lorſqu'il y a inflammation dans les viſceres.

Les eſpeces de diurétiques froides, ſont, l'oſeille, la laitue, le pourpier, la pimprenelle, la guimauve, le fraiſier, le nénuphar ; les cinq capillaires, ſavoir, la ſcolopendre, le capillaire de Montpellier, le coſtéral, le politric & la ſauve-vie ; les quatre ſemences froides majeures ſont celles de citrouille, de melon, de concombre & de courge ; les quatre ſemences froides mineures ſont celles de chicorée, d'endive, de laitue & de pourpier : les limons & les grenades, & tous les fruits aigrelets, peuvent être mis au nombre des médicamens diurétiques froids.

Plantes emménagogues.

Les plantes qui procurent le flux menſtruel ou font couler les regles, ſont nommées *emménagogues.* L'impulſion du ſang ſur les vaiſſeaux de la matrice, eſt la cauſe qui détermine l'écoulement des regles. Lorſque le ſang devient trop épais & trop viſqueux, il ſe fait une obſtruction dans les vaiſſeaux de la matrice, ce qui occaſionne la ſuppreſſion de ces écoulemens périodiques ſi néceſſaires pour la ſanté des femmes, & par leſquels la nature ſe dégage de cet état de pléthore, occaſionné chez elles par des ſecrétions & par la tranſpiration moins abondantes que dans l'homme : effet dépendant de la conſtitution de leur corps, qui eſt plus molle & plus lâche.

Les emménagogues provoquent les regles, en corrigeant l'épaississement & la viscosité du sang, levant les obstructions & embarras de la matrice, & réveillant les oscillations des fibres. Ces plantes agissent de la même maniere que les apéritives : elles sont encore hystériques, & soulagent beaucoup dans les accès de vapeurs, soit qu'elles dépendent de l'état de la matrice ou de toute autre cause.

On doit éviter de faire usage des emménagogues lorsqu'il y a inflammation ou disposition inflammatoire, & que le sang est extrêmement échauffé & raréfié.

Les plantes emménagogues sont, l'armoise, la tanaisie, la matricaire, le dictame blanc, celui de Crete, la mélisse, la cataire, le pouliot, le romarin, la rue, l'absinthe, l'aristoloche, le safran, le souci, les cinq racines apéritives; la sabine est très-vive, & même un peu corrosive, ce qui est cause qu'on ne l'emploie que très-rarement & avec précaution.

Plantes émollientes.

Ces plantes, appliquées extérieurement, relâchent le tissu fibreux des parties, & appaisent la rarescence des humeurs, en fournissant une humidité chargée d'un mucilage doux. L'usage des émollientes est assez fréquent pour relâcher les parties trop tendues, douloureuses & prêtes à s'enflammer dans les violentes convulsions, dans les rhumatismes, avec des douleurs extrêmement vives, & occasionnées par un sang très-raréfié & acrimonieux.

On ne doit point les employer dans des dépôts qui ont pour cause le défaut de tension des parties solides, & l'épaississement des humeurs.

Les principales plantes émollientes sont, la branc-ursine, la guimauve, la mauve, la violette. La mercuriale, la poirée, l'arroche, le lis blanc, la linaire, le lin, le mélilot, la camomille & le mille-pertuis sont des plantes émollientes, & en même temps toniques.

Plantes errhines, sternutatoires ou *ptarmiques.*

Ces plantes excitent une titillation & même une irritation vive sur la membrane pituitaire, qui provoque l'éternument & une secrétion plus abondante de l'humeur qui lubrifie l'intérieur & les différentes cavités du nez.

Les sternutatoires sont toutes âcres & irritantes par l'impression qu'elles font sur les nerfs olfactifs: elles excitent l'éternument, dégagent

le poumon & les cavités du nez des matieres qui y croupissent ; parce que l'air sort avec violence du poumon, & parcourt avec rapidité les anfractuosités du nez.

L'éternument est un mouvement convulsif qui ébranle puissamment le genre nerveux ; & tout le corps se ressent des secousses dont l'éternument est accompagné. Les sternutatoires peuvent donc être employées utilement dans les affections soporeuses, dans l'apoplexie, dans les accouchemens laborieux & difficiles ; lorsque les forces du malade sont très-affoiblies ; enfin, l'évacuation abondante qui, par le moyen des sternutatoires, dégage la membrane pituitaire, prévient les dépôts, l'engorgement des glandes & les excroissances polypeuses, & procure une révulsion utile pour les parties voisines menacées ou attaquées de fluxions.

Les errhines les plus usitées sont, la bétoine, le tabac, le laurier-rose, le muguet, l'ellébore, l'iris, la saponaire, le *ptarmica*, le marronier d'Inde, la coquelourde.

Plantes fébrifuges.

Par le moyen des plantes fébrifuges, on parvient à corriger le vice des liqueurs qui entretiennent les fievres d'accès ou intermittentes.

Les plantes fébrifuges sont, pour la plupart, d'un goût très-amer & astringent ; elles réchauffent l'estomac, réveillent l'appétit & hâtent la circulation des liqueurs ; elles divisent les molécules grossieres qui obstruoient les vaisseaux, diminuent la viscosité des fluides, & hâtent par conséquent, les oscillations des solides. Il est donc de la prudence de diminuer auparavant le volume des liqueurs, parce que l'impétuosité des liqueurs, dans le mouvement turbulent de la fievre, pourroit occasionner des dépôts très-fâcheux.

Les plantes fébrifuges sont, la grande & petite absinthe, la petite centaurée, la germandrée ou petit chêne, le *scordium*, le chardon bénit, la verveine, la fumeterre, l'aunée, la gentiane, la benoîte, l'argentine, les semences du *talictrum* & du *cannabina*, la tormentille, la quinte-feuille, l'écorce du tamaris, du frêne, du cerisier sauvage, la noix de galle, & sur-tout l'écorce du quinquina, qui est le meilleur & le plus puissant de tous les fébrifuges.

Plantes hépatiques & spléniques.

Ces especes de plantes sont mises en usage pour désobstruer le foie

& la rate, & pour y rétablir la liberté de la circulation : ces plantes agiſſent en général ſur toute la maſſe du ſang ; ce ſont des apéritives. Mais parmi ces plantes, les unes ſont plus ou moins actives ; on fait uſage de celles qui agiſſent le plus puiſſamment pour déſobſtruer le foie, & des apéritives plus foibles pour déſobſtruer la rate, dans laquelle le ſang eſt toujours moins épais que dans le foie.

Les hépatiques ſont les apéritives les plus marquées, telles que la petite abſinthe, l'aigremoine, la fumeterre, la ſcolopendre, le fraiſier, la pimprenelle, la petite centaurée, la chicorée ſauvage, la racine d'oſeille, les capillaires, les cinq racines apéritives.

Les ſpléniques ſont des apéritives plus foibles, telles que l'ortie blanche, le genêt, le frêne, le pêcher, les ſarmens de vigne, &c.

Plantes incarnatives.

Voyez ci-après à l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes maſticatoires.

Les maſticatoires provoquent une ſecrétion abondante de ſalive : on les nomme auſſi *apophlegmatiſantes*, parce qu'elles évacuent le phlegme.

Le mercure eſt le ſeul remede qui, pris intérieurement, excite la ſalivation ; au lieu que ces plantes, pour agir, ne demandent qu'à être mâchées ou ſimplement retenues dans la bouche. Leur ſaveur eſt fort piquante, & excite ordinairement dans la bouche une grande chaleur ; ainſi ces plantes diviſent, fondent la ſalive épaiſſie, & produiſent des contractions vives qui réveillent le reſſort des ſolides.

Les maſticatoires ſont donc propres pour calmer les maux de dents, qui dépendent du ſéjour de la lymphe & de la ſalive dans la bouche, pour nétoyer la bouche des ſcorbutiques, & pour raffermir les gencives relâchées : elles conviennent auſſi dans les menaces de paralyſie ſur la langue, de l'extinction de voix, lorſque la ſalive viciée & épaiſſie ramollit le tiſſu des fibres & le met hors d'état de ſe contracter ſuffiſamment, pour mouvoir la langue & le larynx.

Les maſticatoires conviennent auſſi dans les affections catarreuſes & pituiteuſes, dans les vertiges, foibleſſes de mémoire, affections ſoporeuſes, fluxions ſur les yeux, ſur les joues & ſur les oreilles. La raiſon en eſt, que comme elles font évacuer beaucoup de ſéroſité des glandes

de la bouche, & qu'il y a une correfpondance intime entre toutes les parties de la tête, celles-ci fe dégagent auffi : c'eft dans ce fens que l'on peut prendre ce que difent les Anciens, qu'elles purgent les humeurs du cerveau.

Les efpeces de mafticatoires font les racines de camomille, de *ptamica* (plante à éternuer), les feuilles & branches du *leucanthemum Canarienfe pyrethri fapore*, les feuilles de tabac, de moutarde, les feuilles & racines du *cochlearia folio cubitali*, la racine de pyrethre & de gingembre.

Plantes maturatives.

Voyez ci-après l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes narcotiques.

Voyez ci-deffus *Plantes affoupiffantes.*

Plantes ophtalmiques, otalgiques & odontalgiques.

Les maladies qui attaquent les yeux, les oreilles & les dents, ne font pas effentiellement différentes de celles qui arrivent aux autres parties du corps, & demandent les mêmes fecours. Mais à caufe de la délicateffe de ces organes, fur-tout de l'œil & des oreilles, on a fait choix de certains remedes, dont l'effet eft plus modéré.

Ainfi les *plantes ophtalmiques* ou propres aux maladies des yeux, font l'euphraife, la chélidoine, le fenouil, la verveine, la parelle, le bluet, le lis blanc, les rofes rouges ou de provins, l'iris de Florence, le fceau de Salomon, la racine vierge, l'herbe aux puces, le mouron rouge, la graine de coing.

Les *otalgiques* ou les plantes propres pour les maux d'oreilles, font l'abfinthe, la rue, le marrube blanc, la matricaire, le *peucedanum*, la femence d'anis, le mélilot, la bétoine, la morelle, le millepertuis.

Les plantes *odontalgiques* ou ufitées pour les maux de dents, font les affoupiffantes, les légeres aftringentes, les antifcorbutiques & les déterfives : *voyez* ces divers articles.

Plantes purgatives.

Les plantes purgatives font évacuer par en bas les matieres qui croupiffent dans l'eftomac & dans les inteftins ; elles agiffent en divifant

& rendant plus coulantes les matieres contenues dans les premieres voies, & en irritant les membranes intérieures de l'estomac & des intestins.

Les parties des plantes purgatives passent dans le sang en une certaine quantité, l'agitent, le divisent, le raréfient. La preuve que les purgatives pénetrent dans la masse du sang, c'est que le lait des Nourrices qui ont pris médecine, purge les enfans qu'elles allaitent. *Voyez à l'article* Lait.

L'usage des purgatifs est très-étendu dans la Médecine, puisque la plupart des maladies sont causées ou entretenues par les crudités des premieres voies qui, par leur mêlange dans le sang, y produisent de très-grands changemens. Les purgatifs évacuent non-seulement les matieres nuisibles des premieres voies, mais elles rétablissent & augmentent la secrétion du suc stomacal, intestinal & pancréatique : elles réveillent par conséquent les digestions, dégagent les premieres voies, débarrassent les visceres du bas-ventre, procurent des révulsions utiles, soulagent la tête, rendent aux humeurs leur fluidité, & enfin diminuent considérablement le volume des liqueurs, ce qui démontre leur utilité immense & les avantages qu'on en retire dans presque toutes les maladies, ce qui prouve aussi la nécessité d'y recourir fréquemment.

Si les purgatifs donnés à propos procurent de grands avantages, leur effet devient très-pernicieux, & quelquefois même mortel, lorsqu'on les emploie à contre-temps. Lorsqu'il n'y a rien dans l'estomac qui demande à être évacué, ils agissent immédiatement sur les fibres nerveuses, passent avec promptitude dans le sang qu'ils dissolvent & qu'ils privent de ce qu'il a de plus fluide, de plus séreux, de plus balsamique, ce qui occasionne ces accidens terribles qui suivent les superpurgations.

Les Médecins divisent les purgatifs en trois especes, à raison de l'énergie avec laquelle ils agissent ; savoir, en *purgatifs minoratifs*, en *médiocres* ou *moyens*, & en *violens* ou *drastiques*.

Les *plantes purgatives minoratives* sont celles dont l'action est la plus douce : elle détrempent, ramollissent & n'irritent que légérement les fibres de l'estomac. Il convient de les employer lorsqu'il faut purger sans échauffer, & qu'il est nécessaire d'entretenir la liberté du ventre, comme dans les constipations, les chaleurs & sécheresses d'entrailles. On

ne doit purger les perſonnes mélancoliques, atrabilaires & hypocondriaques, qu'avec ces ſortes de purgatifs, parce qu'il eſt dangereux d'échauffer le ſang de ces perſonnes, qui eſt déjà tout en feu. Dans les inflammations du poumon & des viſceres du bas ventre, lorſqu'il eſt néceſſaire de purger, on doit choiſir les minoratifs, comme auſſi dans le *cholera-morbus*, & dans les cours de ventre dyſſentériques.

Les plantes purgatives minoratives ſont la poirée, le chou, le polygale, la cuſcute, le baguenaudier, le petit lin des prés, les racines de polypode, de patience, de *talictrum* des prés, de racine vierge, les fleurs de pêcher & de roſes pâles, les ſemences de carthame & de violette.

Les *plantes purgatives médiocres* ſont employées dans les fievres malignes, putrides, & dans les intermittentes cauſées par la ſaburre des premieres voies, & entretenues par le tranſport qui s'en fait dans la maſſe du ſang, dans les rhumatiſmes, hydropiſies, dans les menaces de léthargie. Ces purgatifs ne conviendroient point dans les inflammations internes.

Les purgatives moyennes ſont les feuilles du *periploca Monſpeliaca*, du pêcher, du prunier, les racines de phytolacca, de la belle de nuit & d'hermodacte.

Les *plantes purgatives majeures & violentes* ſe diſtinguent de toutes les autres par la violence avec laquelle elles agiſſent : leur effet eſt plus lent, mais elles ſont plus ſujettes à cauſer des ſuperpurgations, à purger juſqu'au ſang, à enflammer les membranes des inteſtins. On ne doit avoir recours à ces ſortes de purgatives, que dans les circonſtances où les autres purgatifs ſeroient de nul effet, & lorſqu'on n'a point à craindre d'ébranler trop vivement le genre nerveux : elles ſont utiles lorſqu'on veut vider puiſſamment les ſéroſités, comme dans les affections du cerveau, dans les paralyſies, hydropiſies.

Les eſpeces de purgatives majeures ſont les tithymales, l'épurge, la gratiole, le chou marin, le liſeron, le concombre ſauvage, le cabaret, la coloquinte, l'ellébore noir, les iris, la couleuvrée, l'aloès, l'écorce de *frangula*, de ſureau, d'yeble, de roſes muſquées.

Plantes rafraîchiſſantes.

Les plantes rafraîchiſſantes temperent la chaleur, diminuent le mouvement trop hâté des liqueurs, & donnent de la ſoupleſſe aux fibres.

On

On diſtingue trois ſortes de plantes rafraîchiſſantes, les *délayantes*, les *incraſſantes* & les *coagulantes*; les premieres fourniſſent abondamment un ſuc aqueux & fort doux, propre à ſuppléer au défaut de ſéroſité, & elles relâchent, par ce ſuc aqueux, les fibres trop tendues, & leur rendent leur ſoupleſſe. Ces plantes ſont indiquées dans les tempéramens ſecs, vifs & bilieux; dans les chaleurs d'entrailles, les ſéchereſſes de gorge, de poitrine, les fievres ardentes, les cas d'inflammation. Les rafraîchiſſantes délayantes ſont la laitue, le pourpier & les fleurs de violette.

Les plantes rafraîchiſſantes & coagulantes ſe diſtinguent par un ſuc aigrelet & acide: elles conviennent dans le *cholera morbus*, les dévoiemens & dans les cas de diſſolution de la maſſe du ſang. Ces plantes ſont, l'orpin, la joubarbe, l'oſeille, l'*alleluia*, le limon, le citron, les grenades, les groſeilles, les fraiſes, les ceriſes, les fruits de l'airelle.

Les plantes rafraîchiſſantes & incraſſantes contiennent beaucoup de parties mucilagineuſes, propres à envelopper les parties âcres & ſalines: elles ſont utiles dans le flux immodéré d'urines, le crachement de ſang, la toux excitée par une pituite âcre, l'épuiſement, le maraſme, la fievre lente, l'appauvriſſement du ſang. L'uſage continu des incraſſantes affoibliroit trop l'eſtomac, c'eſt pourquoi on y joint les ſtomachiques. Les rafraîchiſſantes incraſſantes ſont, le nénuphar, le ſéneçon, le laitron, la dent de lion, le mouron aux petits oiſeaux, la ſemence de l'herbe aux puces, les racines de mauve, de guimauve, de grande conſoude, l'orge, l'avoine, le ſeigle; les quatre ſemences froides majeures, qui ſont celles de citrouille, de concombre, de courge, de melon; & les quatre mineures, qui ſont, celles de laitue, de pourpier, de chicorée & d'endive.

Plantes ſalivaires.

Voyez ci-deſſus *Plantes maſticatoires.*

Plantes ſpléniques.

Voyez ci-deſſus à l'article *Plantes hépatiques.*

Plantes ſternutatoires.

Voyez ci-deſſus *Plantes errhines.*

Plantes ſtomachiques.

Les plantes ſtomachiques excitent la douce chaleur néceſſaire pour la digeſtion, & réveillent l'oſcillation des fibres de l'eſtomac : elles ſont pour la plupart d'un goût amer, âcre, aromatique, piquant; elles ſont exprimer des glandes de l'eſtomac, une plus grande quantité de ſuc ſtomacal, qui doit être employé à la digeſtion. Comme les mauvaiſes digeſtions ſont auſſi quelquefois occaſionnées par la raréfaction des humeurs, par la rigidité des fibres, ou par une légere inflammation des membranes de ce viſcere, les ſtomachiques dans ce cas-là ſeroient dangereuſes ; ainſi il faut bien diſtinguer les différentes cauſes du dérangement de l'eſtomac, pour n'avoir recours aux ſtomachiques que dans le cas où elles conviennent.

Les ſtomachiques ſont, l'abſinthe, le baume des jardins, la camomille romaine, la petite centaurée, la germandrée, la véronique, la chicorée ſauvage, la ſariette, l'angélique, les racines d'aunée, de gentiane, d'acorus, les graines de genievre & de coriandre.

Plantes ſudorifiques.

Les plantes ſudorifiques ſont celles qui provoquent la ſueur ; les diaphorétiques, celles qui excitent l'inſenſible tranſpiration.

Il s'échappe continuellement par les pores de la peau une humeur ſous la forme d'une vapeur imperceptible, c'eſt l'inſenſible tranſpiration. La matiere de la tranſpiration & de la ſueur eſt la ſéroſité du ſang chargée des parties les plus ténues & les plus broyées de la lymphe : cette ſéroſité eſt néceſſaire pour entretenir la fluidité, & il eſt eſſentiel qu'elle ne s'échappe ni trop, ni trop peu.

L'évacuation qui ſe fait par ce moyen eſt la plus conſidérable du corps humain, & elle excede toutes les autres évacuations ſenſibles : les expériences de *Sanctorius*, de M. *Dodart*, de M. *Keil*, le prouvent d'une maniere inconteſtable. Lorſque cette tranſpiration ſe trouve diminuée ou arrêtée, il en réſulte pluſieurs maladies. Les plantes que l'on nomme *ſudorifiques* & *diaphorétiques*, ſont propres à rétablir cette tranſpiration, ou à exciter la ſueur.

On doit être très-circonſpect dans l'adminiſtration des ſudorifiques, parce qu'ils peuvent quelquefois produire deux effets contraires ; ſavoir la trop grande diſſolution ou le trop grand épaiſſiſſement du ſang,

ſuivant la diſpoſition du malade ; ainſi les ſudorifiques & les diaphorétiques, qui ſont d'un ſi grand ſecours, font un fort mauvais effet lorſqu'on les donne mal-à-propos, ſur-tout au commencement des maladies aiguës, elles ne font qu'augmenter la raréfaction du ſang & allumer la fievre ; on doit éviter de les donner lorſqu'il y a pléthore. La ſueur eſt la voie que prend ordinairement la nature, comme la plus ſimple, la plus prompte & la plus avantageuſe pour ſe débarraſſer : on voit les maladies ſe terminer le plus ſouvent par les ſueurs; quoique la nature travaille de ſon côté à ſurmonter les obſtacles qui la gênent dans ſes opérations, comme elle ne peut pas quelquefois y parvenir elle ſeule, on l'aide par le moyen des ſudorifiques. Si les canaux ſecrétoires des reins ſont plus libres que ceux de la peau, la ſéroſité, ſéparée par l'action des ſudorifiques ſe portera où elle trouvera moins de réſiſtance, & la ſecrétion de l'urine ſera plus abondante.

Les ſudorifiques & diaphorétiques ſont, le chardon bénit, la ſcabieuſe, la germandrée, la bourrache, la bugloſe, le *ſcordium*, la bardane, le gratteron, la ſaponaire.

Plantes véſicatoires.

Ces eſpeces de plantes font élever ſur la peau de petites veſſies tranſparentes, pleines de ſéroſité ; effets qu'elles produiſent par leur âcreté corroſive qui déchire les petits vaiſſeaux lymphatiques. On applique ces plantes ſur des parties ſaines & entieres pour ébranler le genre nerveux dans les affections ſoporeuſes, & pour donner iſſue & détourner une humeur qui ſe jette ſur quelque partie importante.

Les véſicatoires ſont, l'ail, l'*arum* ou pied de veau, la thymélée, la moutarde & le figuier.

Plantes vomitives.

Les plantes vomitives font évacuer, par la bouche, les matieres contenues dans l'eſtomac : elles produiſent cet effet en irritant les houppes nerveuſes de la membrane de l'eſtomac; mais elles ne deviennent quelquefois que purgatives, & les *purgatives* deviennent vomitives, ſuivant que leurs parties ſe dégagent plus ou moins vîte, & font plus d'impreſſion ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins.

L'uſage des vomitifs eſt très-fréquent en Médecine, parce qu'il n'y a pas de voie plus prompte & plus ſûre que le vomiſſement, pour

chaſſer au plutôt les matieres qui ſéjournent dans l'eſtomac, qui gâtent & interrompent la digeſtion, & qui pourroient, ſi on leur donnoit le temps de pénétrer, altérer la maſſe du ſang, & donner naiſſance à des maladies très-dangereuſes.

Par le moyen des vomitifs, on guérit les diarrhées & les dyſſenteries cauſées & entretenues par des indigeſtions. Comme elles ébranlent tout le genre nerveux, à raiſon de la ſympathie qui regne entre tous les nerfs, on ſent qu'ils ſont très-utiles dans les maladies du cerveau, dans les attaques d'apoplexie, d'épilepſie, de paralyſie & d'engourdiſſement.

Comme les vomitifs agitent beaucoup la maſſe du ſang, il eſt de la prudence de faire précéder la ſaignée à leur uſage, pour peu qu'on craigne quelque dépôt ſur quelque viſcere. On doit éviter d'employer les vomitifs, lorſque les forces du malade ſont abattues, ainſi que dans la phthiſie, dans le crachement de ſang, dans les inflammations conſidérables des viſceres, & lorſque le malade eſt ſujet à des hernies.

Les plantes vomitives ſont les feuilles de cabaret, la gratiole, les pignons d'Inde, le ricin, le médicinier d'Eſpagne, les tithymales, la thymelée, la digitale, l'ellébore blanc, le ſuc des feuilles de violettes, les baies de nielle, de houx, la graine d'épurge, d'arroche, de genêt, de l'ipécacuanha.

Plantes vulnéraires.

Les plantes vulnéraires ſont celles que l'expérience a fait connoître utiles pour la guériſon des plaies, & pour conduire les abcès à cicatrice. Les bons effets qu'elles ont produits, appliquées extérieurement ſur les contuſions, plaies, abcès & ulceres, ont déterminé à les faire prendre intérieurement, lorſqu'on a lieu de craindre une ſuppuration interne, ou pour la prévenir; mais on a fait choix pour l'uſage intérieur de celles qui ne ſont ni cauſtiques, ni âcres, ni capables de raréfier trop la maſſe du ſang. Nous parlerons, d'après le ſavant M. *Bernard de Juſſieu*, des vulnéraires pris intérieurement; nous parlerons enſuite des vulnéraires appliqués extérieurement.

Les différens états des plaies & ulceres demandent des ſecours variés & proportionnés: ces ſecours ſont déſignés ſous le nom général de *vulnéraires;* cependant en examinant les plantes vulnéraires chacune

en particulier, on reconnoîtra qu'elles different par leurs vertus & leur efficacité, que les unes font *balfamiques*, *anodines*, *incraffantes*, d'autres *aftringentes*, d'autres *réfolutives*.

Les *incraffantes vulnéraires* font la paquerette, la pilofelle, la pulmonaire, la racine de la grande confoude.

Les *adouciffantes légérement réfolutives* font la verge dorée, la bugle, la brunelle & la véronique.

Les *aftringentes* font la fanicle, la mille-feuille, la pervenche, le plantain, la reine des prés, l'herbe à Robert, l'aigremoine, l'orpin, &c.

Les *balfamiques déterfives* font le mille-pertuis, la toute-faine, le lierre terreftre.

Enfin les plantes *vulnéraires réfolutives*, *aromatiques* & *fudorifiques* font l'orvale ou fclarée, le dictame de Crete, la fcabieufe, les racines d'ariftoloche, de fougere & de gentiane.

On donne ces vulnéraires féparément ou plufieurs enfemble, fuivant les différentes indications & les vues qu'on fe propofe. On appelle *falltranchs* le mêlange des plantes vulnéraires. *Voyez* FALLTRANCHS.

Les différentes vertus des plantes qui les compofent, fe modifient & fe temperent les unes les autres. Les cas où on doit employer les *falltranchs* font les chûtes, les coups, les étonnemens, lorfque le corps a été froiffé, meurtri, dans la phthifie commençante, dans les longs dévoiemens, & en général toutes les fois que l'on a en vue de corriger l'âcreté du fang & de la lymphe.

On donne les *falltranchs* à la dofe d'une pincée pour quatre onces d'eau chaude dans laquelle on les fait infufer en forme de thé : on ajoute même quelquefois à cette infufion une égale quantité de lait pour la rendre plus adouciffante & moins échauffante.

Plantes vulnéraires employées à l'extérieur.

On s'eft imaginé que les plantes vulnéraires mêlées toutes enfemble & infufées ou diftillées, fourniroient un remede qui rempliroit toutes les indications qu'on pourroit avoir dans le panfement des plaies ; mais on n'a eu, à proprement parler, qu'un remede réfolutif, qui eft très-bon à la vérité, puifque ces eaux vulnéraires ou d'arquebufade font très-propres à réfifter à la coagulation des liqueurs, à foutenir l'ofcillation des fibres, à prévenir la gangrene & en arrêter

le progrès; ce qui eſt néceſſaire dans bien des circonſtances : mais elles ne ſatisfont pas dans tous les cas aux différentes indications : c'eſt pourquoi nous allons parler des effets des plantes vulnéraires que l'on doit employer ſuivant les différens cas.

Plantes vulnéraires maturatives.

Les deux voies par leſquelles la nature cherche à ſe débarraſſer dans les plaies & dans les dépôts, ſont la réſolution & la ſuppuration. Les plantes maturatives procurent une grande ſuppuration : elles aident la nature dans les efforts qu'elle fait pour ſe délivrer du poids importun du ſang & des humeurs qui croupiſſent dans quelques parties, & qui n'obéiſſent plus à la loi générale de la circulation.

La ſuppuration étant la voie la plus avantageuſe à la nature après la réſolution, l'uſage des maturatives eſt aſſez fréquent pour rappeller la ſuppuration des plaies, tumeurs & contuſions qui doivent ſuppurer néceſſairement.

Les maturatives ſont les plantes émollientes, l'oſeille, le lis blanc, les oignons, les figues graſſes, &c.

Plantes vulnéraires déterſives.

Ces plantes procurent l'évacuation du pus, nétoïent les plaies & les ulceres du pus qui y ſéjourne, & en corrigent la mauvaiſe qualité.

Il y a deux eſpeces de plantes déterſives, les *atténuantes* & les *anodines.*

Les *déterſives anodines* calment les oſcillations trop vives des vaiſſeaux, donnent plus de conſiſtance au pus, & en corrigent l'âcreté. Toutes ces plantes ſont de la claſſe des anodines qui ſont émollientes & aſſoupiſſantes. *Voyez ces articles.*

Les *déterſives atténuantes* ou *réſolutives* réveillent les oſcillations des vaiſſeaux, diviſent & atténuent les humeurs, & corrigent la lenteur & la viſcoſité du pus. Ces eſpeces de plantes ſont la plupart des vulnéraires réſolutives, le mille-pertuis, l'abſinthe, le lierre terreſtre, le chardon hémorrhoïdal, l'aunée, la fougere & les feuilles d'aloés.

Plantes vulnéraires incarnatives.

Ce ſont celles qui favoriſent la régénération des nouvelles chairs: elles facilitent le prolongement des vaiſſeaux; elles font évacuer le

pus, donnent de la souplesse aux vaisseaux. Ces plantes sont les détersives vulnéraires & les légérement astringentes.

Les vulnéraires astringentes sont propres à cicatriser les plaies.

PLANTE A JAUNIR : *voyez l'article* GLAITERON.

PLANTES-ANIMALES : *voyez aux articles* CORALLINE, CORAIL & ZOOPHYTE.

PLANTE BRITANNIQUE : *voyez à l'article* PATIENCE.

PLANTES CAPILLAIRES, sont celles qui n'ont point de tiges principales, & qui portent leur semence sur le dos de leurs feuilles ; leurs racines sont garnies de fibres très-chevelues : telles sont la fougere, le polypode, la langue de cerf, l'osmonde, la sauve-vie, le ceterac & les capillaires des boutiques. L'Amérique est féconde en plantes capillaires : le Pere *Plumier* en a fait une excellente histoire, qu'il a intitulée, *Histoire des fougeres.*

PLANTE-ÉPONGE : *voyez* ÉPONGE DE RIVIERE.

PLANTES MARINES. On donne ce nom à celles qui végetent dans la mer, comme les *algues*, & toutes ces plantes appellées *varec*, *fucus*, *goemon*, *herbe flottante*, *&c.* On appelle *plantes maritimes* celles qui croissent sur le bord des mers.

Des Naturalistes donnent aussi le nom de *fausses plantes marines*, aux diverses productions à polypier, connues sous le nom de *litophytes*, de *madrépores*, d'*éponges*, d'*alcyons*, de *corallines à collier* & de *coraux*. Ils divisent ces substances en plantes molles ou flexibles, en demi-pierreuses & en pierreuses : *voyez* ce que nous avons dit de ces productions aux articles CORAIL, MADREPORE & CORALLINES.

A l'égard des véritables plantes marines, nous en avons parlé à l'article *Fucus.* On aime à voir dans les cabinets ces sortes de corps végétaux, ils y figurent très-bien dans des cadres & sous verre ; elles ressemblent à de petits arbres qui plaisent par la finesse, la multitude, l'élégance, le coloris de leurs rameaux. Presque toutes les mers abondent en ces sortes de plantes ; la difficulté est de les obtenir bien étendues, en quoi consiste leur beauté & leur conservation. M. *Mauduit* dit qu'on y parvient par le procédé suivant. Prenez une feuille de papier, enduisez-la de vernis des deux côtés ; mettez-vous en chaloupe, nagez vers un rocher couvert de fucus, faites-vous amarrer ; plongez dans l'eau votre feuille de papier, ou encore mieux de carton verni, détachez des fucus sans les tirer de l'eau, plongez votre

carton verni ſous le fucus, agitez doucement le carton, le mouvement de l'eau étendra la plante en tous ſens auſſi bien qu'elle le puiſſe être ; enlevez alors doucement le carton & la plante qui eſt étalée deſſus ; laiſſez le tout bien ſécher à l'air, contraignez avec des épingles les plus fortes nervures qui pourroient prendre de faux plis en ſe retirant. Quand la plante ſera ſeche, elle demeurera très-bien étendue, ne pourra plus changer, & on pourra la tranſporter ainſi entre les feuillets d'un livre : ſi vous voulez faire encore mieux, & qu'il ne reſte ſur vos plantes marines ni limon, ni ſel, apportez-les chez vous dans de l'eau douce, & les en retirez ſur le carton verni de la maniere qui eſt indiquée ci-deſſus.

PLANTES MÉDIASTINES. Nom donné aux *litophytes :* voyez ce mot à la ſuite de l'article CORALLINES.

PLANTES PARASITES, ſont des eſpeces de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes ſur leſquelles elles s'attachent. Ces plantes paraſites ſont le *gui*, la *cuſcute*, l'*orobanche*, l'*hipocyſte*, la *clandeſtine*, l'*orobanchoïde.*

On peut donner le nom de *plantes paraſites ſouterraines* à celles qui ſont ſimplement adhérentes par le bas de leur tige aux racines de la plante nourriciere ; d'autres s'y attachent encore par le moyen des mamelons. Ces plantes paraſites ſouterraines, telles que l'*orobanche*, l'*hipocyſte*, la *clandeſtine*, ſont d'une ſubſtance épaiſſe, dure, caſſante & comme écailleuſe ; elles paſſent la plus grande partie de leur vie ſous terre, & on ne peut voir ſans ſurpriſe que ces tiges reſtent en terre toutes formées juſqu'au temps où la fleur doit paroître. Ces plantes peuvent donc être regardées comme tenant le milieu entre celles qui ſont toujours hors de terre, & celles qui, comme les *truffes* & la *mort du ſafran*, s'y tiennent continuellement cachées. Quelqu'éloignées que ſoient quelquefois les tiges de l'*orobanche rameuſe* de la plante nourriciere, on peut toujours obſerver qu'elle y tient par communication. Ces plantes paraſites ne peuvent qu'altérer la plante nourriciere à laquelle elles s'attachent, en lui enlevant ſes ſucs.

L'*orobanche rameuſe* ſe multiplie, ſur-tout avec tant de facilité dans les chenevieres, qu'elle ne peut manquer d'altérer beaucoup le chanvre. M. *Guettard* propoſe, pour diminuer ce mal, de le partager en mêlant avec le chanvre quelques autres plantes, ſur leſquelles les plantes paraſites s'attacheroient auſſi ; l'expérience apprendroit quelles plantes il

faudroit

faudroit choisir, afin de tirer parti de cette nouvelle plante qui occuperoit la place du chanvre. On remarque que les plantes parasites ne sont point bornées à la nourriture d'une seule espece : l'*orobanche rameuse* ne se plaît pas mieux sur le *chanvre*, que sur la *vesce*, le *caille-lait*, le *petit houx*, le *chardon roland*, le *petit glouteron* & autres. *Voyez* ORO-BANCHE.

Plantes fausses parasites.

M. *Guettard*, dans un des Mémoires de l'Académie pour l'année 1756, nous apprend à connoître les *fausses parasites.*

Les fausses parasites sont, selon cet Auteur, les *champignons*, les *lichens*, les plantes grimpantes, comme le *lierre*, la *vigne de Canada.* Les *champignons* ne viennent sur les arbres que dans les endroits où ces mêmes arbres ont été attaqués de quelques-unes de ces maladies qui leur causent des ulceres : ils vivent du terreau très-fin que la destruction du bois y a formé, & peut-être aussi de l'humidité qui en suinte, mais c'est toujours sans leur faire aucun tort par eux-mêmes, bien différens en cela des *vraies parasites*, qui font elles-mêmes aux arbres des blessures par lesquelles elles introduisent leurs suçoirs qui leur servent à absorber la seve. Les filets des *lichens* ne servent qu'à les fixer aux corps sur lesquels ils s'attachent : nous disons sur les corps, car on en trouve sur des pierres, des rochers, des tuiles, même sur des vases vernissés, qui certainement ne peuvent leur fournir aucun suc propre à les faire vivre. Il faut donc que ces plantes qui n'ont aucunes racines qui puissent les faire vivre, soient, comme le *varec*, composées de vésicules qui ne se communiquent point ensemble, & ne se nourrissent que de l'humidité qu'elles absorbent. Parmi les *lichens* il y en a une espece dont l'attache est des plus singulieres. Ce lichen tient aux arbres par ses feuilles, qui s'y appliquent si exactement, qu'elles y font l'effet d'un cuir mouillé sur un corps poli ; il grave en quelque sorte son empreinte sur l'écorce, qui prend à cet endroit moins d'épaisseur que dans les autres. Les *mousses* qui different des *lichens*, & que l'on a pris pour de *vraies parasites*, ne sont réellement que de *fausses parasites ;* la preuve en est, qu'elles ne pénetrent point l'écorce des arbres, qu'elles subsistent sur les rochers ; en un mot, comme toutes les *fausses parasites*, elles ne vivent que de l'humidité de l'air & des eaux qu'elles trouvent ramassées sur les corps qu'elles recouvrent ; mais elles ne tirent rien

de ces mêmes corps pour leur nourriture. Le *lierre* & la *vigne de Canada* s'attachent aux arbres par une multitude de petits rameaux ; mais ces rameaux ne tirent point le suc de l'arbre, & ne servent à la plante qu'à se coller pour se soutenir. Suivant *Malpighi*, il découle de ces petits rameaux une espece de térébenthine dont la viscosité les fait adhérer aux différens corps. Toujours est-il certain que M. *Guettard* n'a observé ni ventouses, ni suçoirs, rien en un mot qui puisse caractériser un organe propre à s'introduire dans les arbres & à pomper la seve : la preuve que ces plantes ne tirent point leur nourriture des arbres, c'est qu'elles périssent aussi-tôt qu'on intercepte la communication entre le tronc & la racine qui est dans la terre.

Quoi qu'il en soit, toutes ces *fausses parasites* font du tort aux arbres, parce qu'elles retiennent l'eau des pluies & l'humidité de l'air sur l'écorce, plus long-temps qu'il ne seroit nécessaire ; ce qui peut leur occasionner une pourriture & une carie qui à la fin deviendroient funestes à l'arbre.

PLANTES VENIMEUSES. Nous ne connoissons pas tous nos ennemis du regne végétal : la ciguë, l'œnanthe, le doronic à racine de scorpion, la belladona, le redoul, le laurier cerise & rose, la jusquiame, la pomme épineuse, le napel, les tithymales, le manioc, voilà les plantes qu'il nous intéresse de connoître, afin de les éviter : ce n'est pas qu'elles ne puissent fournir des remedes d'autant plus efficaces qu'elles sont plus dangereuses ; mais on ne les connoît pas assez de ce côté-là. Au reste ces sortes de poisons ne different souvent des remedes que par la dose, ou par la maniere de les appliquer. L'opium, la feuille de laurier rose, les amandes ameres en fournissent des exemples.

PLANTE-VER, nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe ; son nom Chinois est *hia-tsao-tom-tchom*, ce qui signifie *plante en été* & *ver en hiver*. Qu'on se figure une chenille d'une consistance dure dont la dépouille est exactement adaptée par la queue, précisément à l'extrémité d'une racine qui a servi à l'animal de point d'appui pour se débarrasser de sa nymphe ou aurélie, lorsqu'il s'est métamorphosé, de maniere que le corps de l'insecte semble être un prolongement de cette racine ; & l'on aura l'idée de la merveille superstitieuse des Chinois & de beaucoup d'Européens. M. *de Réaumur* s'est assuré de la vérité de ce fait. M. *Néedham*, ce grand Observateur

microſcopique de la nature, ſans rejeter l'hypothèſe de M. *de Réaumur*, auroit voulu qu'on eût examiné ces deux corps à la pointe préciſe de leur union ; & qu'on vérifiât ce qu'on ſuppoſe ſeulement, l'exiſtence poſitive de cette eſpece de glu, dont la chenille a ſoin, dit-on, peut-être d'enduire le bout de la racine à laquelle elle s'attache. *Mémoire de l'Académie des Sciences*, *1726* ; & *Encyclopédie*. Voyez maintenant l'article MOUCHE-VÉGÉTANTE.

PLAQUEMINIER ou PIAQUEMINIER, *guiacana*. Grand arbre étranger dont on diſtingue deux eſpeces. La premiere a une écorce mince, ridée & rouſſe : ſon bois eſt d'un gris bleuâtre ; ſes feuilles ſont alternes & ſemblables à celles du noyer, verdâtres en deſſus, blanchâtres en deſſous & d'une ſaveur amere ; ſes fleurs ſont en godets, & ſuccédés de fruits mous, de la groſſeur & de la couleur d'une prune ſauvage, d'un goût doux, agréable. Les graines que contiennent ces fruits ſont arrondies & cartilagineuſes. La deuxieme eſpece de plaqueminier a les feuilles plus étroites, les fleurs plus petites, mais non ſuccédées de fruits : l'une & l'autre eſpece croiſſent principalement en Afrique ; M. *de Tournefort* dit en avoir vu un vieux pied portant du fruit, aux environs de Poiſſy, près Paris. M. *Duhamel* ajoute qu'un Normand, établi à la Louiſiane, a fait du cidre avec le fruit du plaqueminier : on en fait auſſi des galettes aſtringentes, propres dans les dyſſenteries & les hémorragies.

PLATANE, *platanus*. On connoît deux eſpeces de platanes, celui du Levant & celui de Virginie : tous les autres qu'on nous donne pour eſpeces, ne ſont que des variétés de ces deux-là. Le *platane du Levant*, autrement le *platane oriental* ou d'Afrique, *platanus orientalis verus*, PARK. étoit la *main découpée* des Anciens, nommée ainſi par la figure de ſes feuilles qui ſont plus profondément découpées & moins grandes que celles du *platane d'Occident*, autrement appellé *platane de Virginie*, *platane de la Louiſiane*, *platanus occidentalis*, PARK. L'écorce de celui-ci eſt fine & fort verte ; celle du platane d'Orient eſt blanchâtre. On prétend qu'on doit préférer pour les plantations celui d'Occident. Le platane d'Orient, à feuilles d'érables, porte des feuilles ſouvent déchiquetées en trois ou en cinq. Les platanes ſont des arbres à fleurs en chatons. Par la culture, ils deviennent très-beaux aujourd'hui en Europe. M. *de Buffon* en a planté dans ſes jardins de Montbart en Bourgogne, & ils nous ont paru très-bien réuſſir. Les fleurs mâles

& les fleurs femelles viennent ſur le même arbre. Les fleurs mâles ſont formées par de petits tuyaux frangés, qui donnent naiſſance à des étamines aſſez longues : comme ces tuyaux partent tous d'une origine aſſez commune, ils forment tous enſemble une boule ou un globe. Les fleurs femelles ſont en forme de tuyaux qui contiennent un piſtil, dont la baſe devient une ſemence qui eſt comme enchâſſée dans la houppe de poils : ces ſemences ſont attachées à un noyau rond & dur ; elles forment par leur aſſemblage des boules colorées qui deviennent aſſez groſſes, & diſpoſées en grappes pendantes qui font un aſſez bel effet : ces boules reſtent ſuſpendues aux arbres, même pendant l'hiver : c'eſt pour lors qu'elles ſe briſent d'elles-mêmes, & le duvet qui environne les ſemences, leur ſert comme d'aîles ſouvent pour les porter bien loin au gré du vent. Les feuilles de platane ſont poſées alternativement ſur les branches fermes, larges, découpées en cinq parties, plus ou moins profondément, & à-peu près comme celles de la vigne, c'eſt-à-dire, en main ; à l'inſertion des feuilles ſur les branches, il y a preſque toujours deux eſpeces de folioles ou eſpeces de ſtipules en forme de couronne. Les feuilles des diverſes eſpeces de platanes, ſont fermes comme du parchemin : elles ſont rarement endommagées par les inſectes ; elles conſervent leur verdeur juſqu'aux premieres gelées, & tout le feuillage exhale une odeur balſamique, douce & agréable : ainſi ces arbres ſont propres à être mis dans les boſquets d'automne. On peut les multiplier de graines, de boutures, de branches couchées & même par les racines.

Les platanes ont de ſingulier, dit M. *Duhamel*, qu'ils ſe dépouillent de leur écorce : elle ſe détache de l'arbre par grandes plaques larges comme la main, & d'un quart de ligne d'épaiſſeur. Nous avons dit que l'écorce eſt de différente couleur dans chaque variété de cet arbre ; mais elle eſt toujours liſſe à tout âge.

Ces arbres ſont grands, droits, & propres à faire de belles avenues & de grandes ſales dans les parcs ; ils ne fourniſſent pas de branches à la baſe ; mais ils forment une tête extrêmement touffue. Les branches ſont un peu courbées à l'endroit de leur inſertion ſur la tige. L'écorce des jeunes branches eſt d'un bleu purpurin. On en voit quelquefois d'une groſſeur extraordinaire. PLINE *au Chapitre I*, *Livre 12 de ſon Hiſtoire Naturelle*, parle de deux platanes, dont l'un avoit plus de quatre-vingts pieds de diametre, & dans la cavité duquel *Mutianus*

ſoupa & coucha avec vingt-une perſonnes; dans l'autre le Prince *Caïus*, petit-fils d'*Auguſte*, ſoupa avec quinze perſonnes environnées de toute ſa ſuite. Le Pere *Ange* de Saint-Joſeph dit auſſi avoir vu près d'Iſpahan, un platane ſur les branches duquel on avoit conſtruit une eſpece de tente ſous laquelle il pouvoit entrer cinquante perſonnes. Les platanes ſe plaiſent ſinguliérement dans les lieux fort humides; ces arbres y font des progrès étonnans. Le bois de platane d'Occident peut être comparé à ceux du hêtre & du chêne, pour ſa qualité; d'ailleurs il eſt jaunâtre, uni, dur & ſans fil. Le platane eſt, après le cedre, l'arbre le plus vanté de l'antiquité. Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Naturaliſtes, Voyageurs, tous ont célebré cet arbre. On a vu les Romains prendre plaiſir à le faire arroſer avec du vin. On lit dans l'Encyclopédie, que quand cet arbre fut apporté en France, les plus grands Seigneurs faiſoient un ſi grand cas de ſon ombre, qu'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient s'y repoſer. En Perſe, & ſur-tout à Iſpahan, on le cultive dans les jardins & dans les rues, dans l'intention de détruire toute eſpece de contagion.

PLATINE, *platina*, eſt le nom d'une ſubſtance métallique nouvellement connue en Europe, & qu'on a découverte depuis peu dans l'Amérique Eſpagnole, dans le Bailliage de Choco au Pérou, où elle eſt appellée *la platina del pinto* (petit argent du Pinto) on l'y appelle auſſi *juan blanca* (ou or blanc), parce qu'elle eſt brillante, couleur d'argent, d'un tiſſu grenu, mais ſerré, griſe dans ſes fractures, & préſentant des triangles ou plans à côtés inégaux : elle eſt très-compacte, ſuſceptible de poli; elle a la force & la dureté du fer; elle n'eſt aucunement attirable à l'aimant; elle a la peſanteur ſpécifique & la fixité de l'or. On ſoupçonne que la platine, expoſée long-temps au feu, augmente un peu de poids : toujours eſt-il certain qu'elle eſt inaltérable à l'air, au feu de verrerie, à l'eau & à tous les acides, excepté l'eau régale; elle eſt peu malléable, peu ductile & cependant amalgamable; enfin, elle contient vingt karats de fin par once : tout concourt juſqu'ici à faire regarder la platine, ſinon comme une eſpece d'or aigre, au moins comme un nouveau métal, peut-être même comme un *troiſieme métal parfait*. Pluſieurs Métallurgiſtes ont d'abord cru, mais à tort, que c'étoit une eſpece de pierre des Incas : *voyez* ce mot.

M. *Marcgraff* a retiré de la platine, dans l'état où elle eſt apportée de l'Amérique, du mercure, du fer & de l'or : il reſte à ſavoir ſi ce

mêlange métallique eſt naturel ou artificiel : car l'on n'eſt pas encore bien inſtruit ſi cette ſubſtance eſt tirée de ſa miniere ſous la même forme où nous la voyons, c'eſt-à-dire, en petits grains, d'un gris de fer ou d'émeril, mêlangés de particules de ſable & même d'or. Pluſieurs croient que les Eſpagnols de l'Amérique ne nous envoient point la platine dans ſon état primitif, parce que les Eſpagnols ont ſeuls le ſecret de la fondre, dit-on, facilement, au moyen d'une très-petite quantité de ſoufre ou d'arſenic, & d'en faire des gardes d'épée, des boucles, des tabatieres & d'autres bijoux, des miroirs de téleſcopes, &c. Quelques-uns de leurs Artiſtes, connoiſſant mieux que nous les propriétés de la platine, avoient adultéré avec ce métal l'or en lingot & ouvragé. Cet alliage, qui ôte à l'or pur ſa ductilité, ſa ténacité, & qui le fait réſiſter aux inſtrumens quand on veut le polir, ne pouvoit être diſtingué ni par la vue, ni par les épreuves ordinaires, puiſque la platine réſiſte à toutes les eſpeces d'eſſais docimaſtiques ; propriétés qui ont déterminé le Roi d'Eſpagne à en faire ceſſer l'exploitation, & à en faire fermer les mines, ſur-tout celles de *Sancta-Fé*, peu diſtantes de Carthagene ; en un mot, défendre rigoureuſement le commerce de ce métal : ordre qui rend la platine ſi rare aujourd'hui, même en Eſpagne, & ce qui nous ôte la facilité de tenter toutes les expériences néceſſaires.

Cette eſpece de métal ſingulier, ſur lequel les flux les plus puiſſans, ſecondés de la plus grande violence du feu de bois & de charbon, n'ont point d'effet, entre cependant en fuſion par parties & ſans intermede, mais par le moyen d'une grande lentille de verre expoſée aux rayons d'un ſoleil vif : la partie fondue eſt traitable ſous le marteau; cette expérience a été faite par MM. *Macquer* & *Baumé*, & ſe trouve dans un Mémoire lu par M. *Macquer* dans une ſéance publique de l'Académie des Sciences en 1758. Ces habiles Chimiſtes ont auſſi fait voir, dans une de nos Conférences ſur l'Hiſtoire Naturelle, de la platine qu'ils avoient laminée.

La platine s'allie plus ou moins facilement avec tous les métaux connus, en les faiſant fondre enſemble à poids égal : elle a la propriété d'endurcir les métaux, & de les roidir tous ; elle empêche le fer & le cuivre de ſe rouiller & de ſe ternir auſſi facilement : mais elle diminue ſinguliérement la ductilité des métaux malléables. Ses effets ſur les demi-métaux, quoique moins remarquables, méritent d'être connus :

elle augmente la dureté du zinc, ainsi que du régule d'antimoine, mais non celle du bismuth. Ses effets sur les métaux composés sont semblables à ceux qu'elle produit sur les métaux simples : elle rend le laiton blanc, dur, aigre, susceptible d'un beau poli, sans se ternir à l'air. C'est dans les Ouvrages de quelques Chimistes modernes qu'il faut puiser de plus amples notions sur la platine. La singularité de cette substance nouvelle exigeoit que nous en donnassions une légere idée : aussi voit-on déjà par cet exposé, que la platine occasionne des changemens remarquables à toutes les substances métalliques, tant dans leur couleur, que dans leur tissu & leur degré de dureté : toutes les substances métalliques, alliées à cette espece de métal, n'en peuvent être séparées, sans être corrodées. Pour la platine, elle résiste complétement à la puissance destructive du plomb & du bismuth, ainsi qu'à la voracité de l'antimoine. La maniere dont la platine se comporte dans toutes les expériences, lui est particuliere. On remarque des singularités dans toutes ses propriétés : tout l'annonce comme une substance d'un ordre à part, même relativement aux substances les plus anomales; elle jouit des prérogatives de l'or, & cependant l'eau régale qui la tient en dissolution, ne teint point les substances solides des animaux, & l'étain n'en tire aucune couleur pourpre comme de celle de l'or : peut-être que les Chimistes, qui n'ont pu encore exercer sur la platine tous les efforts de leur art, découvriront quelque jour sa nature & l'importance de son usage dans la société, sans craindre les abus qu'on pourroit en faire.

M. *de Buffon* dit, dans son *Introduction à l'Histoire des Minéraux*, que la platine n'est point une substance particuliere, mais un alliage de deux métaux connus, l'*or* & le *fer*, & que dans cet alliage formé par la nature la quantité d'or domine sur celle du fer ; sa couleur est due au fer qui se trouve dans ce mêlange, & qui est magnétique. La platine n'est peut-être que le *chumpi-aurifere*. Consultez maintenant notre *Minéralogie*, *Tom. II*.

PLATRE. *Voyez* GYPSE.

PLATUSE. *Voyez à l'article* PLIE.

PLÉIADE, est l'assemblage de six étoiles fort brillantes qu'on voit dans le cou de la constellation du taureau ; le vulgaire les appelle la *poussiniere* : voyez CONSTELLATION.

PLEUREUR. *Voyez* SAI.

PLEURS. Les Cultivateurs se servent de ce mot pour exprimer que la seve est en grand mouvement, & qu'étant trop abondante, elle est obligée de sortir. La force prodigieuse avec laquelle les pleurs de la vigne s'élevent avant l'épanouissement des boutons, indique assez que la puissance vitale du végétal ne réside pas uniquement dans les feuilles. Dans les animaux, les pleurs portent le nom de *larmes ;* ils sont l'effet de toute violente émotion de l'ame, car on pleure d'admiration, de joie & de tristesse. *Voyez à l'article* HOMME. En Minéralogie, les pleurs de terre sont les eaux qui distillent goutte à goutte entre les terres & les rochers. *Voyez* STALACTITES.

PLIE ou PLYE, *passer lævis aut plya.* Poisson de mer, plat, à nageoires molles : on en distingue deux especes, savoir, la grande & la petite qui est parsemée de taches jaunes ou rougeâtres, celle-ci est le *carrelet :* voyez ce mot.

La GRANDE PLIE ou PLANE ou PLATUSE, est de figure semblable au turbot, mais plus étroite & plus large que la sole. Ce poisson a les yeux sur la partie de dessus, qui est brune ; ses nageoires font le tour de son corps ; sa queue est large ; de la tête jusqu'à la queue il a un trait un peu tortu par le milieu du corps ; sa bouche est petite comme celle de la sole ; elle est sans dents, & semblable intérieurement à celle du turbot. La plie entre dans les étangs de mer, quelquefois dans les rivieres fangeuses. On en prend en quantité dans l'étang de Montpellier & dans la Loire : celles qui remontent les rivieres, sont moins noires sur le dos & plus molles que celles qui ne sortent pas de la mer. On distingue très-bien la plie mâle d'avec la plie femelle, quoi qu'en disent certains Auteurs. On pêche beaucoup de ce poisson dans l'Océan : il se cache dans le sable & le limon ; & quand la mer se retire, on le prend aisément. On voit en Flandres, sur-tout à Anvers & dans toute la Hollande, des especes de magasins de ces poissons desséchés, pour lesquels le peuple de ces contrées a beaucoup de goût. Ces poissons secs répandent cependant une odeur désagréable : mais ils excitent à boire ; aussi le voit-on souvent le matin en manger sans pain comme du croquet. La chair de la plie est blanche, molle & nourrit beaucoup : elle est de bon suc, facile à digérer, & lâche un peu le ventre.

PLOMB, *plumbum.* C'est un métal mou & facile à fondre ; il est très-pliant, très-tenace, & après le mercure, le moins solide, tant des

des métaux, que des demi-métaux; on peut le tailler, le laminer & le plier ſans peine, excepté dans les climats où regne un degré de froid exceſſif: c'eſt auſſi le moins ſonore & le moins élaſtique des métaux. Le plomb rompu offre des priſmes juſques dans ſes plus petites parties; ſa couleur eſt d'un bleu blanchâtre, d'abord brillante, mais ſe terniſſant facilement à l'air, à l'eau & au feu; ſa peſanteur eſt telle, qu'un pied cube de ce métal peſe huit cents vingt-huit livres. Il entre très-promptement en fuſion à un feu modéré; il ſe calcine très-aiſément, ſe vitrifie & facilite la fuſion des terres ou pierres réfractaires. Il a auſſi la propriété de vitrifier & de ſcorifier les autres métaux, excepté l'or & l'argent. Il s'amalgame plus aiſément avec le mercure qu'avec l'étain, & s'allie avec tous les métaux, à l'exception du fer. On prétend que toûtes les mines de plomb, & notamment celles dont les cubes ſont à petits grains, contiennent de l'argent en plus ou moins grande quantité.

Le plomb ſe trouve en beaucoup de pays, & ſur-tout en Angleterre, en France & en Allemagne; il s'y rencontre dans toutes ſortes de matrices accompagnées de fer, quelquefois de cuivre ou d'argent, ou de pyrites. Nous diſons que les mines de plomb ſont très-communes & très-répandues dans toutes les parties du monde: on les trouve ordinairement par filons ſuivis, qui ſont plus riches à meſure qu'ils s'enfoncent plus profondément en terre; cependant on en rencontre auſſi par maſſes détachées, & leurs variétés ſont nombreuſes. Nous citerons ici les eſpeces principales & les plus connues.

1°. Le PLOMB-VIERGE NATIF, *plumbum nativum;* on en a trouvé en rameaux près de Schnéeberg; en grains gros comme des pois, à Maſſel en Siléſie; en maſſe irréguliere dans la mine de Pompéan près de Rennes.

2°. La GALENE OU MINE DE PLOMB TESSULAIRE, *galena teſſulata:* c'eſt la mine de plomb la plus ordinaire. Quelques Naturaliſtes la nomment *mine de plomb à facettes;* les Ouvriers & les Commerçans l'appellent *alquifoulx:* elle eſt ou à *grands cubes*, comme celle de *Baudy*, qui abonde en ſpath fuſible, verdâtre; ou à *petits cubes*, comme celle de Sainte-Marie-aux-Mines. Cette eſpece de mine eſt brillante, bleuâtre, couleur d'acier recuit, très-peſante, caſſante: elle abonde en ſoufre; les Potiers de terre, qui s'en ſervent pour l'émail de leur poterie, l'appellent *vernis:* plus les cubes ſont grands, plus la mine contient de

plomb ; mais plus ils ſont petits & gris , & plus elle contient d'argent. Selon que ces cubes , qui ſont formés d'un aſſemblage feuilleté , ſe préſentent , ils offrent des facettes tantôt grandes comme la mine de Poulavoine (*Poula-oven*) en Baſſe-Bretagne , & celle de Bleyberg , dans la Haute-Carinthie , tantôt petites comme celle de Moulins en Bourbonnois. On a découvert dans le Derby-shire une mine de plomb teſſulaire en criſtaux octaëdres comme l'alun, confondus en grouppes avec de la galêne à grands cubes , dont les angles ſont tronqués.

3°. La Galêne de plomb grenelée, *galena granulata :* elle ſemble compoſée de particules ſemblables à un amas de limaille d'acier : ſes grains adherent fortement les uns aux autres : plus ils ſont petits & à grains d'acier, & plus la mine eſt riche en argent. Telle eſt celle de Pompéan , près de Rennes. La galêne de plomb eſt quelquefois chatoyante , ſur-tout celle à gros grains , parce que l'arrangement de ſes parties eſt diſpoſé de maniere qu'elles font ombre les unes ſur les autres , à meſure qu'on en examine les différentes ſurfaces. Lorſque la mine de plomb en cubes eſt remplie de terre ou de pierre , on la nomme *mine de galêne :* on en trouve dans les montagnes de Genève , qui a le tiſſu de l'antimoine ou de l'asbeſte. La mine de plomb que nous avons découverte dans l'un de nos voyages (en 1762), près de l'étang de Plouagat Châtelaudren en Baſſe-Bretagne , eſt auſſi une galêne grenelée, & à tiſſu d'antimoine , ſur-tout près de ſon toit. Parmi celles où il ſe trouve des ſalbandes, il y a de petits criſtaux très-durs de mine ſpathique de plomb ; celle qui eſt grenelée eſt riche en argent ; celle dont le tiſſu eſt ſtrié, & en partie écailleux comme l'antimoine , contient beaucoup d'arſenic, & quelquefois un peu de ſoufre. Cette mine m'a paru mériter quelque attention; & en effet, je ſais que depuis ma découverte, adreſſée aux Miniſtres , Madame d'Anycan a obtenu du Conſeil la conceſſion du terrain où la mine eſt ſituée : elle l'a fait exploiter , & les échantillons qu'elle nous a envoyés , nous ont paru annoncer une mine riche. Les nouveaux conceſſionnaires des mines de Châtelaudren nous ayant requis de nous tranſporter de nouveau auxdites mines , nous avons reconnu que les filons étoient réglés , ſe dirigeant vers onze heures un quart de la bouſſole du mineur , & le minéral contient depuis ſept juſqu'à dix onces d'argent par quintal.

4°. La Mine de plomb sulfureuse et arsenicale, *minera plumbi mollior.* C'eſt le *bleyſchweiff* des Allemands; elle eſt commune en Saxe.

Cette mine est grasse & douce au toucher comme une galêne; elle est presque malléable, & ressemble intérieurement à du plomb-vierge. Elle est extérieurement jaunâtre : tantôt elle est écailleuse, & se fond facilement à la flamme d'une bougie; alors elle est peu minéralisée & est très-riche en métal; tautôt elle est striée & noirâtre, & se détruit pour la plus grande partie dans le feu : il ne faut pas la confondre avec la molybdene, dont elle a un peu le tissu. *Voyez* MOLYBDENE.

5°. La MINE DE PLOMB NOIRE CRISTALLISÉE, *plumbum nigrum crystallisatum*. Ses cristaux sont en prismes hexagones tronqués, à-peu-près cylindriques, friables, & quelquefois si tendres qu'on peut les couper avec le couteau. Nous en avons trouvé dans les mines de Péach en Angleterre, & dans celle de Poula-oven en Basse-Bretagne. On en trouve aussi dans la mine de Tschoppau en Saxe & dans la miniere d'Huelgoat, concession de Poula-oven; l'intérieur de ces cristaux métalliques est ordinairement pyriteux & dur.

6°. La MINE DE PLOMB BLANCHE SPATHIQUE, *minera plumbi spathacea*. Elle est ou en petits cristaux crenelés, prismatiques en faisceaux ou rameux, blancs & demi-transparens, comme celle de Brisgaw près de Fribourg, & de Freyberg en Saxe, ou en masse opaque & farineuse, comme celle de Chasselay près de Lyon. Cette sorte de mine spatheuse est fort pesante & vitreuse, elle saute dans le feu en petits éclats, en exhalant, ainsi que la mine de plomb verte, une odeur d'arsenic : elle ne fait que peu ou point d'effervescence dans l'eau-forte. On appelle *ardoise de plomb*, celle qui est feuilletée & cendrée. Les mines de Planchet, de Roya & de l'île des Ours, fournissent quelquefois de la mine de plomb à figure de spath cubique ou gris-jaunâtre, feuilletée, fort pesante & opaque; elle rend beaucoup & facilement à la fonte, mais elle ne contient point d'argent. On trouve aussi de la mine de plomb blanche spathique à Poula-oven.

7°. La MINE DE PLOMB VERTE, *minera plumbi viridis*. Au premier coup d'œil elle ne paroît différer de la précédente que par la couleur : elle est très-pesante, peu compacte, & si riche, qu'elle rend souvent à la fonte depuis soixante jusqu'à quatre-vingts livres par quintal; aussi les Mineurs ne sont-ils pas fâchés d'en trouver de bonnes veines, outre qu'ils en vendent aux Curieux des morceaux à un prix excessivement cher pour orner leurs cabinets. Ses cristaux sont prismatiques hexagones,

& d'une couleur tantôt vert de pré, & tantôt vert jaune ; ces sortes de mines vertes, ainsi que celles qui sont noires, sont souvent tronquées & forées à l'extrémité des prismes. M. *Wallerius* prétend que cette mine, exposée au feu, perd d'abord sa couleur ; & que si on continue de la faire rougir, elle reprend cette couleur verte, & même plus belle & plus vive. Nous avons remarqué dans les mines de Zuey-Bruch (ou Deux-Ponts), du Brisgaw près de Fribourg, de Chasselay près de Lyon, & dans celles du Hartz, où l'on trouve du plomb vert plus ou moins beau, qu'il s'y rencontre communément du plomb blanc à quelques toises au-dessus. Les mines de plomb vertes sont communément accompagnées d'une terre rougeâtre ou jaunâtre semblable à de l'ochre, & d'un peu de galêne.

8°. La Mine de plomb rouge est en cristaux demi-transparens, formés en prismes triangulaires, dont les plans sont rhomboïdes. Ce plomb nouvellement connu est minéralisé par le soufre & l'arsenic mêlés ensemble. On en trouve à Catherinebourg en Sibérie & en Saxe.

9°. La Mine de plomb jaune cristallisée. Cette mine est en canons ou prismes tronqués, quelquefois en cubes, de couleur jaune plus ou moins foncée ; il y en a aussi de semblables à du spath fusible en cristaux. Nous en avons ramassé dans les mines de Bretagne. Celles de Tschoppau & de l'île d'Anglesey, en fournissent aussi ; il y a aussi la *mine de plomb cornée*.

10°. La Mine de plomb terreuse, *terra plumbaria*. Elle est fort pesante, & semble n'être qu'un guhr de plomb mêlangé, dans une terre argileuse : il y en a de blanche ou grise, qui fait un peu d'effervescence avec les acides, de jaunâtre & de rougeâtre. Nous en avons trouvé dans les mines de Chasselay & à Johann-Georgenstadt. Indépendamment des mines de plomb que nous venons de citer, on trouve encore de la galêne alliée à d'autres substances métalliques, avec la pyrite, la blende, le zinc, la calamine, le cuivre, l'argent, &c. Nous en avons aussi observé dans de petits morceaux d'une mine de charbon sablonneuse qui venoit d'Angleterre.

Les mines de plomb sont plus ou moins dispendieuses & difficiles à exploiter, à pulvériser, à fondre, & à se purifier, selon qu'elles sont plus ou moins mêlangées avec les corps qui les minéralisent ou qui leur servent de matrices, comme quartz, spaths, kneiss, &c. &

qui les rendent réfractaires ou en facilitent la fusion. Communément on les purifie, quand elles sont sorties de leur mine, par le triage, la comminution, le lavage, le criblage, la torréfaction, & enfin par le feu. Le régime du feu & de l'air est très-essentiel. Comme ce métal est très-destructible & réductible, il n'est pas étonnant qu'on nous présente des préparations de plomb sous tant de formes différentes. On jette le plomb fondu & purifié en lingots, & on l'appelle alors *plomb en saumons* ou *en navette;* d'autres fois on le coule en table pour l'usage des gouttieres, des lucarnes, des cuvettes, des réservoirs, des tuyaux, même pour couvrir des édifices, des terrasses; c'est ce que l'on appelle *plomb en lames;* & on nomme *plomb laminé* celui qui a été réduit en lames très-pliantes par une machine qu'on appelle *laminoire.* Il paroît que la méthode de jeter en lames ou en pains le plomb purifié est ancienne, car l'on a découvert ces années dernieres, dans la Province d'Yorck, des lames de ce métal dont l'inscription porte le nom de l'empereur *Domitien*, & au revers, *Brigantum :* ces morceaux pesent cent cinquante livres chacun, & paroissent provenir du tribut qui se payoit en nature sur les mines de cette Province. Il surnage une écume sur le plomb coulé en pot, & tenu en fusion. Cette écume devient lamelleuse & offre communément les couleurs de l'arc-en-ciel. On voit dans les cabinets de ces feuilles de plomb à iris. Le plomb se calcine bientôt au feu en une chaux d'abord noirâtre, ensuite grise ou blanchâtre, puis jaunâtre & enfin rouge (c'est le *minium*); & pour peu qu'on lui fasse subir un degré de feu plus violent, il se vitrifie en un verre jaunâtre, susceptible de poli & qui n'imite pas mal l'ambre jaune : on en fait des colliers. Un phénomene très-singulier, c'est que plus on calcine le plomb & plus il fume, & cependant plus il augmente en poids absolu, au point que cent livres de plomb malléable donne cent quinze livres de minium; & que si l'on ressuscite cette quantité de minium, en y ajoutant le phlogistique nécessaire, l'on n'en retire plus que quatre-vingt-quinze livres ou environ de plomb ductile : *voyez* sur le plomb notre *Minéralogie*, le *Dictionnaire de Chimie*, & le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, où l'on trouvera un détail circonstancié de toutes les préparations & opérations que l'on fait avec le plomb, telles que le massicot, le plomb brûlé & le minium, la céruse, le blanc de plomb, la cendre de plomb, la litharge, le sel de saturne, &c. toutes matieres d'un grand usage en Peinture,

en Teinture & chez les Potiers, même en Médecine. Le plomb eſt encore la baſe des couvertes de faïence, & de ces ſecrets dont des fraudeurs font uſage pour adoucir des vins & des cidres qui tirent à l'aigre. Ces ſortes de pratiques devroient être rigoureuſement défendues, & les contrevenans mériteroient d'être traités comme des empoiſonneurs publics contre leſquels le Gouvernement devroit ſévir avec la derniere rigueur. On a remarqué que ceux qui travaillent les préparations du plomb, ſont attaqués de tremblemens & d'une maladie très-dangereuſe, connue ſous le nom de colique de plomb ou des Peintres. En un mot aucunes des préparations de ce métal, ne peuvent être priſes innocemment. Les bêtes qui reſpirent la fumée des préparations de plomb, les beſtiaux qui mangent l'herbe des pâturages voiſins de tels atteliers, les eaux mêmes qui en ſont imprégnées, reçoivent les empreintes d'un poiſon très-dangereux. Tant d'effets ſi pernicieux devroient interdire l'uſage des vaſes de plomb : c'eſt un métal perfide qui ne dure pas long-temps dans ſon état naturel : expoſé à l'air il ſe couvre d'une effloreſcence grisâtre, ſe laiſſe attaquer par la plupart des fluides.

On trouvera dans les mêmes Ouvrages cités ci-deſſus, la maniere de ſéparer les métaux qui ſont alliés au plomb, ainſi que les moyens de réduire les préparations du plomb en plomb malléable & ductile. N'omettons pas de dire ici que M. *de Réaumur* a obſervé à l'égard du plomb, un phénomene ſingulier ; c'eſt que ce métal, le moins ſonore de tous, ou qui ne l'eſt preſque point du tout, le devient très-ſenſiblement par une préparation fort ſimple, qui conſiſte à le faire fondre & à le laiſſer refroidir dans un poêlon de fer ou quelque vaiſſeau pareil, & de figure propre à faire prendre au culot de plomb la forme d'un ſegment de ſphere. Ce culot ſuſpendu librement rend, quand on le frappe, un ſon argentin & fort net ; mais il perd, avec le temps, cette propriété qui paroît, dit-on, dépendre de ſa forme & de l'arrangement que prennent ſes parties dans le refroidiſſement. Cette explication d'un tel phénomene nous paroît inſuffiſante.

On voit dans quelques cabinets, des inſtrumens appellés *plombeaux* (*plumbatæ*). Les anciens s'en ſervoient pour châtier les eſclaves. C'étoit auſſi un ſupplice réſervé aux gens de baſſe condition, & à ceux qui ne payoient pas leurs dettes. Ces boules étoient de plomb, on dépouilloit les perſonnes que l'on vouloit châtier ; on les lioit à des colonnes ou à des pieces de bois pour les battre : quelquefois on les

étendoit sur la terre ; ou on les suspendoit debout ; ou on les couchoit sur des pierres aiguës. Il étoit cependant défendu d'en frapper les coupables jusqu'à mort. On s'en servoit au temps de la persécution, pour tourmenter & fouetter les Chrétiens. Le temps a changé : les verges ne sont plus de plomb, & les balles servent à tuer.

PLOMBAGINE ou PLOMB DE MER, *mica pictoria.* Voyez MOLYBDENE.

PLONGEON, *mergus.* C'est un genre d'oiseaux aquatiques, à quatre doigts, dont les trois de devant sont palmés, & celui de derriere simple : il ne reste pas sous l'eau aussi long-temps que les colymbes. Les plongeons sont des demi-canards ; mais ils different entiérement du canard par la tête, le cou, le bec & la position des pieds : ils ont les pieds comprimés latéralement & placés proche de l'anus, ce qui fait qu'ils ont de la peine à marcher, & que leur corps, comme celui des canards, vacille en marchant : leur bec est long, pyramidal & aigu. Voici la notice des plongeons, tant de mer que de riviere.

1°. Le PLONGEON DE MER. Il y en a de grands & de petits. Le premier, *mergus major*, est long de vingt-sept pouces, à prendre depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds : il est à-peu-près de la grosseur de l'oie domestique : il a une envergure de trois pieds & demi : ses yeux sont rougeâtres : son bec a près de trois pouces de long, il est brun, roussâtre, droit, étroit & plat sur les côtés : le plumage du corps est cotonneux & fort mollet ; celui de la tête est brunâtre, mais sur le cou il est noirâtre : celui du ventre est sombre ; la poitrine est comme argentée ; les aîles sont noirâtres, à pointes blanches : les serres sont noirâtres & larges comme les ongles de l'homme : les jambes sont larges, plates & raboteuses par derriere ; les doigts sont également larges & bordés de membranes des deux côtés : la queue est arrondie par le bout.

2°. La PETITE ESPECE DE PLONGEON DE MER, *mergus minor*, est des deux tiers moins grande que la précédente. Son bec est noir & aigu comme celui d'une grive : le plumage du menton est blanc, les côtés de la gorge un peu rouges, ainsi que les plumes des cuisses : le cou est fort mince, les aîles petites & creuses. Ce plongeon a la queue très-courte : il a les glandes du croupion plus menues qu'à l'ordinaire ; il en sort une touffe de plumes comme dans les autres oiseaux ; ses jambes sont plutôt faites pour nager que pour marcher ; la plante des pieds

eſt noire ; ſes doigts ſont palmés ou unis enſemble par des doubles membranes : le reſte du plumage eſt comme dans le grand plongeon : ſa figure & l'arrangement de ſes parties font qu'il remue plus vîte & plus aiſément au fond de l'eau, que ſur la ſurface de la terre. Dès qu'il s'éleve au-deſſus de l'eau, il hauſſe la tête, puis il regarde autour de lui de tous les côtés, & ſe plonge enſuite avec une vîteſſe étonnante. Il n'eſt guere en état de s'élever hors de l'eau ; mais dès qu'il prend l'eſſor, il peut voler long-temps : il a une odeur & une ſaveur fortes & déſagréables. Ces deux plongeons fréquentent les lacs & les bords des mers.

3°. Le GRAND PLONGEON DE MER DE TERRE-NEUVE eſt d'un tiers plus grand que notre grand plongeon de mer : il a un cercle blanc au cou : ſon plumage eſt noir & bigarré de taches blanches confuſément jetées de part & d'autre : ſes jambes ſont brunes. M. *Linneus* dit que cet oiſeau eſt commun auſſi en Norwege, en Iſlande & en Laponie ; on en voit ſouvent en Pruſſe, dit M. *Klein*. La peau de ce plongeon eſt dure, les Lapons en font une ſorte de coëffure & des cordons de chapeau. Les Kamtſchadales, chez qui cet oiſeau ſe trouve auſſi, portent les becs pendus au cou avec une courroie ; & pour ſe conformer à leur ſuperſtition, leurs Prêtres les leur attachent avec certaines cérémonies. Cela procure, diſent-ils, une bonne fortune : ils appellent cet oiſeau *ſpatka*.

4°. Le GRAND PLONGEON DE RIVIERE, *mergus aut clangula*, eſt commun en Italie ; on en prend quelquefois ſur les côtes d'Angleterre & de France : ſa chair eſt d'un goût marécageux & déſagréable, comme celle du petit plongeon de mer : il eſt long d'un pied & demi, & a deux pieds & demi d'envergure : ſon corps eſt épais & court, ainſi que ſon cou : ſon bec eſt un peu large & entiérement noir : ſa tête eſt d'une couleur changeante & luiſante, compoſée de pourpre, de vert & de noir : à chaque coin de la bouche, il a une tache blanche & ronde : les yeux ſont d'un beau jaune ; le cou, la poitrine & le ventre ſont blancs ; le commencement des épaules & le bas du dos ſont noirs : les aîles ſont bigarrées de noir & de blanc ; la queue eſt d'un noir uniforme : les jambes ſont courtes & d'un rouge jaunâtre, ainſi que les pieds : les griffes ſont longues & les membranes noires ; le doigt de derriere eſt auſſi palmé. Le *petit plongeon de riviere* eſt le *caſtagneux*. Voyez ce mot.

5°. Le GRAND PLONGEON TACHETÉ, *mergus nævius ;* il eſt un peu

plus

plus grand que notre grand plongeon de mer : la couleur du plumage du cou, des épaules, du dessus des aîles & du dos entier est brunâtre, piquée & bariolée de taches blanches : la partie inférieure du cou, de la poitrine & du ventre est blanche : les grandes plumes des aîles sont courtes & noires : son bec est droit & pointu comme celui de la poule d'eau. On voit quelques-uns de ces plongeons, qui ont des colliers de plumes blanches ; le cou, le dos & la tête sont noirs, & tiquetés de petites lignes blanches. On trouve le plongeon tacheté dans les Mers Septentrionales.

6°. Le PLONGEON HUPPÉ, *charadrius aut colymbus major cristatus, species pseudo-mergi.* Il est un peu plus petit que notre grand plongeon de mer : il a sur la tête une huppe noire ; le dessous du cou est orné d'un collier de plumes blanches noirâtres ; le derriere du cou, le dos & les aîles, sont d'un brun noirâtre, excepté les bords extérieurs des grandes plumes qui sont blancs ; la poitrine & le ventre sont de couleur de frêne blanchâtre. Ce plongeon n'a point de queue : ses jambes sont larges & plates ; les doigts sont bordés de membranes qui ne sont point liées ensemble.

M. *Steller* parle d'un plongeon de mer tout noir, qui a deux huppes sur la tête d'un blanc jaunâtre, qui lui pendent depuis les oreilles jusques sur le cou comme deux touffes de cheveux : il cite aussi un autre plongeon de mer, tout noir, qui a une huppe blanche sur la tête, & dont le bec crochu du côté droit, est aussi rouge que du vermillon : plus, un plongeon de mer noir & blanc, appellé *stariki* par les Kamtschadales. Les deux plongeons précédens sont de la même péninsule de Kamtschatka.

Il y a aussi une espece de plongeon à Cayenne & au Brésil, nommé par les François de la Guiane, *Anhinga.* Nous en avons parlé sous ce nom : voici quelques détails à y ajouter ; sa tête est petite, alongée ; elle est, ainsi que le haut du cou, d'un gris roussâtre ; ses plumes sont fines & douces comme de la soie. Il a reçu de la nature la facilité de raccourcir son cou qui est menu, & de lancer son bec sur sa proie, qu'il saisit avec ses serres. Sa chair est assez bonne.

Séba donne la description d'un plongeon d'Amérique, dont le dos est sillonné de raies jaunâtres. On appelle le plongeon de la Louisiane *mangeur de plomb*, parce qu'il se plonge à l'instant qu'il apperçoit la lumiere du fusil.

Les plongeons nichent sur les lieux un peu élevés près des eaux, & pondent deux œufs pour chaque couvée.

PLONGEUR PIGEON. *Voyez à la fin de l'article* PIGEON.

PLUIE, *pluvia*. On donne ce nom à l'eau simple, fluide, inodore & sans couleur, qui s'est élevée dans l'atmosphere sous l'état de vapeur par une véritable distillation *per ascensum*, mais qui, acquérant une pesanteur supérieure à la densité de l'air, tombe en gouttes plus ou moins larges, & avec plus ou moins de fréquence, ce qui lui fait prendre différens noms; ainsi la pluie est une eau fluide distillée par la Nature. La pluie fine ne tombe pas de fort haut, ni avec impétuosité comme la grande pluie d'orage, qui est en gouttes très-grosses, lesquelles tombent rapidement de fort haut, & grossissent à mesure qu'elles se réunissent, en se touchant dans la durée de leur chûte: celle-ci est communément accompagnée d'un vent violent & impétueux, dont la résistance ralentit la vîtesse des gouttes. La pluie fine, au contraire, est fort déliée, elle tombe lentement en été lorsqu'il ne fait point de vent, & on la nomme *bruine*. Dans le Mexique & dans la Négritie en Afrique, on voit des gouttes de pluie qui ont jusqu'à un pouce de diametre, & fort éloignées les unes des autres. Elles tombent rarement dans une direction perpendiculaire; elles se précipitent communément en décrivant à travers de l'air une ligne diagonale suivant le côté où les vents soufflent. Lorsque la pluie tombe en grand volume & par masse, on l'appelle *pluie en thrombe:* dans l'un & l'autre état elle pénetre la terre seche de quelques doigts, la ramollit & la fertilise; mais elle s'insinue plus profondément dans celle qui est crevassée ou poreuse, elle gagne les méandres & les passages tortueux qui, comme autant de puisards, reçoivent les eaux à la surface & les conduisent plus bas au profit des fontaines: & comme toutes les parties de la Nature ont des rapports & des correspondances bien ménagées, chaque filet d'eau fait un amas commun, qui se décharge par un courant perpétuel dans un vallon fort éloigné au profit des rivieres. Il pleut plus communément sur les bois & sur les montagnes, parce que les nuages s'y trouvent rompus: dans les pays plats, au contraire, les nuages roulent avec bien plus de liberté. Au reste, la chûte des eaux de pluie est assez proportionnée à l'évaporation générale des eaux. La seule mer Méditerranée, suivant les calculs qui en ont été faits, donne dans un jour d'été cinq mille deux cents quatre-vingts millions

de tonneaux de vapeurs : du côté du Sud, où les caufes de cette évaporation font plus puiffantes, la quantité de vapeurs en doit être encore plus confidérable. On prétend qu'il s'en évapore tous les ans une lame de foixante pouces d'épaiffeur fur l'étendue de la furface de la mer; mais il tombe de l'atmofphère plus de quatre-vingts pouces d'eau fur les terres de la Zone-Torride, où il pleut continuellement pendant quelques mois. Il en tombe quarante à quarante-quatre pouces dans d'autres climats. Selon les obfervations de l'Académie des Sciences, la quantité moyenne de la pluie qui tombe à Paris, eft de dix-huit à dix-neuf pouces de hauteur chaque année : la quantité eft plus confidérable en Hollande & le long des bords de la mer; en Italie, elle peut aller à 45 pouces : on peut réduire la totalité à trente pouces. *Voyez l'article* FONTAINE.

La nature des eaux de pluie varie dans les différens pays, dans les différentes faifons, par les différens vents & la nature des exhalaifons qui fortent des terrains, & par les autres circonftances qui modifient diverfement l'atmofphere. On a fouvent expérimenté que la pluie eft électrique en été, non-feulement dans les temps d'orage, mais encore dans beaucoup d'autres temps. M. *Hellot* recueillit au mois d'Août 1735, dans des terrines ifolées avec foin, de l'eau de pluie d'orage qui avoit une odeur fulphureufe, & qui précipitoit l'huile de chaux, comme auroit fait un efprit de vitriol très-affoibli. M. *Groffe* a eu du tartre vitriolé en faifant diffoudre du tartre pur dans de l'eau d'orage qu'il avoit ramaffée à Paffy en 1724. *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1737. L'eau de pluie, en traverfant l'air pour tomber vers la terre, rafraîchit & purge l'atmofphere de tous ces corps étrangers, & le rend infiniment plus clair, plus pur & plus propre à la refpiration. L'eau de pluie confervée dans une bouteille bien bouchée, éprouve bientôt une forte de putréfaction.

On dit auffi *pluie de pierre*, *pluie de grêle*, *pluie de fer*, *pluie de neige*, *pluie de feu*; celle-ci eft le phénomene des éclairs ou du tonnerre dans un temps orageux. *Voyez* TONNERRE.

On dit encore *pluies de foufre*, *de fang & de cendres.*

A l'égard de la *pluie de foufre*, nommée ainfi des grains jaunâtres qui femblent tomber des nuages avec l'eau même, ce n'eft que la pouffiere jaunâtre des étamines de plufieurs efpeces de plantes en fleur; telles que l'aune, le coudrier, le lycopodium, &c. c'eft fur-tout à la pouffiere

des étamines du pin, laquelle ressemble assez au *soufre végétal*, que sont dues ces prétendues pluies de soufre qui tombent si fréquemment dans le voisinage des montagnes couvertes de ces arbres, & que les vents portent communément jusqu'à quinze lieues. Ce phénomene, qui n'étonne & n'effraie que ceux qui en ignorent la cause si simple, arrive souvent à Bordeaux, pendant le mois d'Avril, temps où les pins sont en fleur. Si l'imagination de ceux qui trouvent déja dans la matiere du tonnerre le nitre & le soufre, y peuvent voir aussi la poudre de charbon, le ciel sera pour eux un magasin de poudre à canon, & ils compléteront une artillerie systématique. *Voyez* PIN. *Voyez aussi la note* de M. *Schmider*, dans les *Ephem. Nat. cur. Nov. Tome II*, *page 187*, *obs. 180*; & celle de M. Elshotz, *Ephem. Nat. cur. Tome V*, *page 19*.

La prétendue pluie de sang n'arrive que dans des temps de tempête, & sur-tout en été : il n'est pas étonnant que la plupart des insectes qui cherchent leur pâture sur les branches des arbres, soient emportés par de gros vents, & déchirés en pieces; ce qui fait qu'en tombant ils sont comme ensanglantés, & qu'il pleut du sang, des insectes, &c. Ne voit-on pas dans certaines années quantité de papillons de l'ortie déposer sur les murailles, &, à l'instant de leur derniere métamorphose, des gouttes d'une liqueur rouge que le peuple effrayé regarde comme l'effet d'une pluie de sang ? Les eaux des rivieres ou des lacs paroissent quelquefois rouges par d'autres causes. *Voyez au mot* LAC. Celles des mares & des étangs sont colorées aussi par des légions de puces d'eau. *Voyez l'article* BINOCLE. La neige offre des taches rouges qui sont dues à des excrémens de certains petits oiseaux. *Voyez à l'article* NEIGE.

Quant à *la pluie de cendres*, il est fait mention dans les *Transact. philos.* d'une ondée ou pluie de cendres qui tomba dans l'Archipel, & dura plusieurs heures, & qui s'étendit à plus de cent lieues. Ce phénomene n'a rien de surprenant, puisqu'il est possible que lorsqu'il y a quelque part un grand incendie ou un volcan, le vent pousse les cendres, ou peut-être la poussiere de cet endroit dans un autre, même assez éloigné. C'est encore à cette cause que nous devons le phénomene des pluies de pierres & de fer, appellées des Anciens *pluies prodigieuses*. Celle de fer n'est ordinairement que de la pyrite ou de la marcassite calcinée, & ressemblant à du mâche-fer. *Voyez* VOLCAN.

PLUME-COQUILLE. *Voyez* PINNE MARINE.

PLUME MARINE, *penna marina*, est, selon M. *Linneus*, un animal

plante, qui a une tige, à la base de laquelle est une bouche ronde; cette tige est articulée, & des barbes partent des deux côtés de la fleche, & la rendent semblable à une plume à écrire; on regarde ce corps marin comme un zoophyte qui nage dans l'Océan, & qui a la propriété noctiluque quand il est dans la mer: dans le jour il ne quitte pas le fond de cet élément: il ressembleroit à une plante s'il étoit fixé par quelque racine. M. le Docteur *Pallas* a donné des observations dans ses Mêlanges Zoologiques, sur les *pennatules* ou plumes de mer.

PLUME D'OISEAU. *Voyez au mot* OISEAU.

PLUME DE PAON ou PIERRE A QUEUE DE PAON. On donne ce nom à la charniere cartilagineuse desséchée & polie de la coquille qui produit les perles. *Voyez* NACRE DE PERLES. On prétend que le nerf de la coquille appellée la *tuilée*, donne aussi la pierre à queue de paon jouant l'opale.

PLUTUS. Les Curieux appellent ainsi une espece d'altise qui est d'une belle couleur d'or. Ses étuis sont striés. On le trouve dans les jardins. *Voyez* ALTISE.

PLUVIER, *pluvialis seu pardalis*. Nom donné à un genre d'oiseaux qui ont trois doigts devant & point derriere, ou au plus un faux doigt, qui ne leur sert ni à marcher, ni à se percher, ni à prendre leur proie; leur bec est droit, court, & la pointe en est peu aiguë. On en distingue plusieurs especes.

1°. Le PLUVIER VERT OU DORÉ, *pluvialis aurea aut gavia viridis, seu pardalis viridis*. Il est un peu plus grand que le vanneau, il a une envergure de deux pieds. La couleur du sommet de la tête, du cou, des épaules & du dos, & généralement de tout le dessus, est d'un brun foncé, entremêlé de beaucoup de taches vertes tirant sur le jaune. Si on observe chaque plume à part, on trouve que le milieu est d'un brun sombre ou noirâtre, & que les bords du contour sont tachetés d'un vert jaunâtre. Le bec de ce pluvier est noir, long d'un pouce, & cannelé autour des narines; son cou est court; sa tête & ses yeux sont grands, la poitrine est d'un brun pâle nuancé; le ventre est blanc, mais gris ou brunâtre vers les côtés; les aîles sont brunâtres, & la plupart de leurs dards sont blanchâtres; la queue est courte & brunâtre; les pattes & les griffes sont noires; ses jambes sont longues comme à tous les autres oiseaux qui fréquentent les lieux bas, les eaux, les prairies, &c. &

dégarnies de plumes un peu au-dessus des genoux : cet oiseau est solitaire. Sa chair est douce, tendre & fort recherchée ; c'est un excellent manger. Il y a aussi le *petit pluvier doré* de France, le pluvier doré de S. Domingue, & celui de la Baie d'Hudson.

2°. Le PLUVIER GRIS, *pluvialis cinerea.* Sa chair n'est pas moins exquise que celle du pluvier vert ; le champ de son plumage est noirâtre, & les mouchetures grises verdâtres ; il a le menton blanc, ainsi que le ventre, la poitrine & les cuisses ; les dards des aîles sont blanchâtres ; la queue est diversifiée de raies ou couches de noir & de blanc qui la traversent ; le bec est noir ; les pattes sont d'un vert sale ; les griffes sont petites & noires.

3°. Le PLUVIER CRIARD, ou le PLUVIER A COLLIER, *pluvialis torquata*, est de la grosseur d'une bécassine ; ses yeux sont grands & cerclés de rouge ; il a la tête bigarrée de blanc, de noir & de brun ; la mentonniere blanche, & au-dessous est un collier noir ; la poitrine & le ventre sont blancs, mais la poitrine est traversée d'une raie noire qui va d'une aîle à l'autre : le dos & les aîles sont bruns ; les plumes du croupion qui recouvrent la queue, d'un rouge jaunâtre ; le reste de la queue est noir ; les jambes de pareille couleur, & les cuisses nues : c'est le *vanellus vocifer* des Auteurs. L'espece qui se trouve à S. Domingue est aussi très-agréable à la vue : ce pluvier pond des œufs verdâtres tachetés de brun.

4°. Le PLUVIER HUPPÉ DES INDES, *pluvialis cristata ;* il a les cuisses plus longues que les jambes & les cuisses ensemble du pluvier vert ; son bec est menu & pointu ; il porte sur la tête une huppe noire verdâtre. Le plumage du dos est brun ; les plumes du gosier & de la poitrine jusqu'aux cuisses sont noirâtres, nuancées de violet ; celles de la queue sont tachetées de blanc en dessus ; les pieds sont noirs.

5°. Le GRAND PLUVIER, appellé vulgairement COURLY DE TERRE, *pluvialis major, œdicnemus vulgò dicta ;* il se trouve dans les champs ; sa couleur est grise-fauve ; son bec & ses pieds sont d'un jaune verdâtre.

6°. Le PLUVIER ARMÉ DU SÉNÉGAL, a aux extrémités des aîles un petit éperon dur comme de la corne.

A l'égard du *pluvier de sable*, cet oiseau est l'alouette de mer, il vole en troupe autour des rivages maritimes : il a les jambes noires, déliées & longues. C'est une espece de *coulon-chaud :* voyez ce mot & celui d'*Alouette de mer.*

Le pluvier en général est de lagrosseur d'un moyen pigeon, il habite ordinairement les rivieres & les lacs, il est toujours en mouvement: il se nourrit de vers & de mouches; il vole rapidement, & fait en volant un assez grand bruit; on le trouve fort fréquemment en France, il est d'un goût exquis & délicat; sa chair excite l'appétit & se digere facilement: cet oiseau est quelquefois comme un peloton de graisse, aussi dit-on en proverbe, *gras comme un pluvier;* malgré cet embonpoint & sa délicatesse, sa chair est peu nourrissante. Des Auteurs regardent comme une espece de petit pluvier le *guignard;* voyez ce mot. On prétend que la *dotrale* ou *doterelle* des Anglois n'est qu'une variété du guignard. *Voyez* DOTRALE.

POA. Nom que l'on donne à un genre des plantes de la famille des *gramens.* Tous les *poa* ont plusieurs fleurs hermaphrodites rassemblées en forme d'épi dans un calice commun, qui n'a que deux bales. Les fleurs supérieures avortent pour l'ordinaire. Le mil, la canne à sucre, le fétu, &c. sont des *poa.* Voyez ces mots.

POCHE, est, selon quelques Auteurs, la *palette* de la grande espece: ce nom convient mieux au *pélican.* Voyez ces mots.

POCS. *Voyez à l'article* HOCOS.

PODURE, *podura.* Insecte aptere fort commun, assez singulier, & cependant très-peu connu, même de la plupart des Naturalistes. Ce petit animal approche du pou pour la forme; il a le même nombre de pattes & d'yeux; ses antennes sont un peu plus longues. A l'extrémité de son ventre on apperçoit une longue queue fourchue, dure, élastique & communément repliée en dessous, & appliquée le long de son ventre. C'est par le jeu de cette queue à ressort que l'insecte frappant fortement contre terre, fait sauter tout son corps en l'air, & par ce moyen fait échapper des mains avides qui le poursuivent. La podure a en outre tout le corps couvert d'écailles poudreuses, colorées, qui s'attachent aux doigts, en un mot semblables en petit à celles des papillons. Ces insectes se trouvent ordinairement dans les endroits humides, sous les feuilles, les écorces & les pierres. On distingue deux familles de podures; la premiere est globuleuse, la deuxieme est alongée. Il y en a une espece qui se trouve sur les bords de l'eau, & même sur l'eau. Cet insecte saute & marche sur la surface de cet élément avec autant de facilité que le font les autres sur la terre. *Voyez maintenant l'article* POU SAUTEUR.

PŒLA. Poiſſon oriental qui ſe prend dans l'Iſle de Larice, les habitans & les voiſins de cette contrée en font un grand cas : il eſt du genre des poiſſons qui vivent de rapines, tel qu'eſt parmi nous le brochet, dont il a le goût; ſa tête eſt rouſſe, mais le corps depuis les ouies juſqu'au milieu vers la queue, eſt jaune, avec des raies, le reſte eſt d'un bleu clair; les nageoires du corps ſont rouges & les autres vertes. (*Ruiſch*).

POIGNARD. Nom que l'on donne au *moyen brochet*, & à une ſorte d'arme offenſive & factice. Voyez les articles *Brochet* & *Armes.*

POIL, *pilum aut pilus.* On donne ce nom à des corps filamenteux qui ſortent des pores de la peau des animaux : ſous ce nom on comprend généralement les cheveux, la barbe, les mouſtaches, les cils, les poils qui viennent ſur tout le corps, aux bras, aux jambes, & particuliérement aux aiſſelles, à l'eſtomac & aux parties de la génération, même le duvet des oiſeaux, le crin de la queue & de deſſus le cou des chevaux, les mouſtaches des quadrupedes, la ſoie du cochon, la laine du belier, le poil qui couvre le corps de quelques chenilles, & celui qui ſert de fourrure naturelle aux quadrupedes pour les mettre à l'abri des injures de l'air : on dit auſſi le poil des plantes & le poil de la nacre. *Voyez* BISSUS.

En conſidérant les différentes eſpeces de poils d'animaux (qui comme les plumes & les ongles ſont des productions des houppes nerveuſes), quelle variété dans la couleur, la forme, la longueur & la conſiſtance ! Les poils viennent ſolitaires le plus ſouvent dans l'homme, par paquets dans les oiſeaux; les animaux des pays froids ſont plus velus que dans les pays chauds. La barbe, cette eſpece de poil, qui chez l'homme uniquement eſt au-deſſus des levres, aux joues & au menton, reçoit les mêmes influences du tempérament & de l'âge que la chevelure ; c'eſt un duvet dans l'âge de puberté, c'eſt un crin dans la caducité. Plus un homme eſt vigoureux & robuſte, plus il a de barbe ; ceux dont la voix eſt grêle & efféminée, & qui ſont privés des organes de la virilité, n'en ont point : c'eſt de cette obſervation qu'eſt né le proverbe, *vir piloſus & fortis & luxurioſus.* Des Phyſiciens ont cherché la cauſe de la naiſſance de ce poil ſur le viſage de l'homme. Pourquoi ne l'a-t-on qu'à un certain âge, & pourquoi la barbe eſt-elle ſi variée, ſoit dans la quantité, ſoit dans la qualité, ſuivant les climats & dans les mêmes familles ? Ce n'eſt par

pas ici le lieu d'examiner si la barbe ayant été donnée à l'homme pour le caractériser & le distinguer, il peut la retrancher sans contrevenir à l'intention du Créateur : nous voudrions pouvoir effacer du siécle de Henri II. les ridicules démêlés & toutes les plaisanteries que la barbe a occasionnés.

Les cheveux qui dans l'un & l'autre sexe couvrent & parent la tête, à l'exception de la face & des oreilles, restent toujours flexibles, & sont de diverses couleurs : ils different encore par leur longueur, leur grosseur, leur crêpure ou frisure, & leur dureté ou mollesse. Les Anciens ont distingué les cheveux (*capilli*) par des noms différens qu'ils leur ont donnés ; ils ont appellé ceux des hommes qui pendent le long des joues, *cæsaries ;* ceux de derriere la tête, ou qui tombent sur le cou, *juba* ou *crines ;* ceux des femmes, *coma*, du verbe grec χόμειν, qui signifie attifer & agencer soigneusement ; ceux qui regnent vers les tempes & les oreilles, *cincinni*, c'est-à-dire, cheveux frisés ou bouclés.

Le célebre M. *Mariotte* a examiné la maniere de croître & la structure des cheveux : la théorie qu'il en donne, peut s'appliquer à toute sorte de poils. Les cheveux, dit-il, ne croissent pas comme les plantes, dont la seve pousse entre leur écorce & leurs fibres jusqu'aux extrémités de leurs branches, mais comme les ongles, où ce qui est formé le dernier, pousse en avant & hors de la chair ce qui étoit déjà formé : une preuve de cette assertion, c'est que quand on teint les cheveux, ce qui pousse de nouveau est d'une autre couleur. Les cheveux coupés reviennent plus promptement dans les enfans qui ne commencent qu'à végéter, que dans les vieillards qui sont prêts à s'éteindre : ils croissent quelquefois très-sensiblement chez les personnes qui tombent en éthisie, tandis que le reste du corps dépérit. La raison en est que le cheveu tire sa substance de certains sucs du corps, & non pas des sucs nourriciers du corps. C'est par cette raison qu'on a vu des cheveux qui se sont considérablement alongés sur des cadavres inhumés, ou tandis qu'ils étoient encore à la potence : voyez *Transactions Philosophiques.* Quoi qu'il en soit, c'est la quantité du suc dont ils se nourrissent qui détermine leur longueur, c'est sa qualité qui détermine leur couleur : c'est par cette raison qu'ils changent avec l'âge. Au reste, telle est la couleur du poil d'un animal, telle est d'ordinaire celle de sa peau.

Chaque cheveu a une petite racine bulbeuse, assez profonde,

puiſqu'elle eſt inſérée juſque dans les papilles pyramidales; c'eſt dans cette bulbe que ſe ſéparent les ſucs qui le nourriſſent. C'eſt la grandeur & la configuration des pores qui déterminent le diametre & la figure des cheveux. Si les pores ſont petits, les cheveux ſont fins; s'ils ſont droits, les cheveux ſont droits; s'ils ſont tortueux, les cheveux ſont friſés; ſi ce ſont des polygones, les cheveux ſont priſmatiques; s'ils ſont ronds, les cheveux ſont cylindriques. Les poils des aines & des aiſſelles n'ont pas la même configuration des cheveux.

Les cheveux ſont compoſés de cinq à ſix fibres enfermées dans un tuyau, le plus ſouvent cylindrique, ainſi qu'on peut s'en aſſurer à l'aide du microſcope & même à la vue; car quand les cheveux ſe diviſent, c'eſt que le tuyau ſe fend & s'ouvre, & que les fibres s'écartent. Ces fibres & le tuyau ſont tranſparens, & cette multiplicité de fibres tranſparentes doit faire, à l'égard des rayons, le même effet qu'un verre taillé à facettes: auſſi quand on tient un cheveu proche de la prunelle de l'œil, en regardant une bougie d'un peu loin, on voit paroître un rayon de chaque côté de la bougie, & chaque rayon eſt compoſé de trois à quatre petites images de la bougie un peu obſcures & colorées, ce qui prouve que chaque fibre de cheveu fait paroître par réfraction une bougie ſéparée des autres. Quand on ferme les yeux à demi, on obſerve encore le même phénomene de réfraction & même de réflexion au travers des cils ou poils de la paupiere. Quand le microſcope ne feroit pas voir que les cheveux ſont des corps fiſtuleux, la *plica*, maladie dont les Polonois ſont quelquefois attaqués, & dans laquelle le ſang dégoutte par les extrémités des cheveux, ne laiſſeroit ſur ce fait aucun doute; ainſi les fibres & l'enveloppe obſervées aux cheveux par M. *Mariotte*, ſont réelles. On lit dans l'Encyclopédie qu'il y a de plus des nœuds ſemblables à ceux de quelques ſortes d'herbes, & des branches qui partent de leurs jointures.

Les Modernes penſent que chaque cheveu, & peut-être chaque fibre qui le compoſe, reçoit un fluide glutineux qui le remplit & le dilate, & que ſa nutrition ne differe pas de celle des autres parties. Ils oppoſent expériences à expériences. Dans les perſonnes âgées, diſent-ils, les racines des cheveux ne blanchiſſent pas plutôt que les extrémités; tout le cheveu change de couleur en même temps. Le même phénomene a lieu dans les enfans dont les cheveux ſont

ordinairement blonds, & paſſent à meſure qu'ils avancent en âge, dans une ſuite de nuances ſouvent très-oppoſées. Il y a nombre de perſonnes chez leſquelles une grande frayeur ou une douleur extrême a fait blanchir les cheveux en une nuit : tel a été un criminel à qui on avoit lu ſon Arrêt. Henri IV de Navarre ayant appris l'Edit de Nemours favorable aux Ligueurs, en conçut un chagrin qui lui fit blanchir en peu d'heures une partie de ſa mouſtache. On lit dans les Papiers publics, qu'en 1768, le ſieur *Jean-Baptiſte Riguier*, natif de Montdidier, Curé de la Berliere, Diocèſe de Beauvais, âgé de 49 ans, après avoir reſſenti, pendant près d'un an, des maux de tête, des éblouiſſemens & des treſſaillemens dans les entrailles qui lui cauſoient par intervalles quelques mouvemens convulſifs dans les membres, il perdit en dormant, la barbe, les cils, les ſourcils & tout le poil de ſon corps. Il fut fort ſurpris à ſon réveil de trouver dans ſon bonnet de nuit ſes cheveux déracinés. Le plus ſingulier de l'aventure, c'eſt que tous ſes poils, de noirs qu'ils étoient auparavant, repouſſerent ſur le champ d'un beau blanc, & ſans aucun mêlange : ainſi du jour au lendemain l'on put dire de lui :

O nox, quàm longa es, quæ facis una ſenem !

Dans les lievres, les ours, les renards du Nord & des Alpes, on voit aſſez communément les poils devenir blancs peu-à-peu en hiver, & reprendre en été leur premiere couleur. On voit que les gradations ordinaires de la couleur des poils ne ſont interrompues & troublées que par des accidens ſubits, comme la terreur, le froid, &c. De bons Obſervateurs ont remarqué des chenilles d'un poil naturellement très-blanc, & qui ſe change alors en noir en moins de quelques heures. Les cheveux blanchiſſent ſur le devant de la tête, & ſur-tout autour des tempes & ſur le haut plutôt que ſur le derriere & ailleurs, parce que leur ſuc nourricier y eſt plus abondant. On eſt encore en diſſenſion ſur la cauſe de la différence des couleurs naturelles qu'offrent le poil & la peau des animaux. On ſait que les quadrupedes, les oiſeaux, les papillons & même une ſorte de Negres tachetés de blanc, tirent une partie de leur beauté de ces variétés. Il faut donc qu'il y ait dans chacune de ces régions particulieres de la peau, des organes diſpoſés à opérer cette diverſité de couleurs ; & ces manufactures particulieres,

dit M. *le Cat*, sont des productions des nerfs; c'est-à-dire des houppes, des mamelons, des glandes, &c. *Voyez à l'article* NEGRE.

Ce que l'industrieux *Malpighi*, dit *Derham* dans sa Théologie Physique, a observé dans la structure du poil (la criniere & la queue d'un cheval & les soies d'un verrat) est en quelque sorte conforme à ce que j'ai observé moi-même dans la moustache des chats, le poil des rats, des souris & de divers autres animaux que j'ai examiné très-soigneusement avec de bons microscopes. Le poil de souris, le plus transparent de tous ceux que j'ai vus, ne paroît qu'un seul tuyau transparent qui renferme une moëlle composée de fibres qui forment autant de lignes obscures, situées dans quelques poils en travers, dans d'autres en spirales, & quelquefois articulées, disent *Leuwenhoek* & *Ruisch*. Les pointes du porc-épic & du hérisson ont aussi une moëlle blanchâtre & étoilée. Ces parties moëlleuses & obscures ne sont que de petites fibres entortillées, & plus serrées qu'elles ne le sont dans les autres parties du poil. Je pense, dit *Derham*, qu'elles servent à procurer une évacuation douce & insensible de quelque humeur du corps: peut-être que les poils servent aussi-bien à la transpiration insensible des animaux velus, qu'à les défendre contre le froid & l'humidité. On peut étendre cette induction à la *chevelure* de l'homme, par deux raisons; 1°. parce qu'il est évident, par la maladie appellée *plica*, que c'est un assemblage de petits canaux ouverts par le bout: 2°. parce qu'on guérit des maux de tête en se coupant les cheveux quand ils sont trop longs, & qu'on se procure des maux d'yeux quand on est d'un tempérament humide & qu'on les rase. Mais les cheveux & toutes les especes de poils sont-ils de véritables plantes? C'est une question que l'on a discutée en 1764 aux Ecoles de Médecine de Paris. *Voyez* la savante These qui conclut ainsi: *Ergò pili plantæ.*

Le poil de l'élan, quoique élastique, est creux aussi dans l'intérieur. Les poils des cerfs Indiens sont percés de part en part: ceux des cerfs d'Angleterre paroissent couverts d'une écorce écailleuse. Chez tous les animaux, le poil est assez ressemblant pour la figure, il varie de couleur: il est comme tuilé, c'est-à-dire couché l'un sur l'autre, ce qui fait que l'eau coule dessus, & que l'air froid n'y peut guere pénétrer. Les poils procurent encore plusieurs autres avantages aux animaux, mais nous ne les connoissons pas tous: toujours est-il vrai que nous savons

en tirer bon parti. On fait d'excellens coussins avec le duvet de *l'édredon*; des chapeaux avec le poil du castor; des étoffes de la laine des brebis; des matelas du crin frisé des chevaux, leur poil sert à rembourrer des sieges. Le poil de la chevre sert à faire du camelot, des boutons, &c. Le poil ou crin uni de la queue du bœuf & du cheval, après avoir été cordé & bouilli pour être crépi ou frisé, fournit une partie du crin que les Tapissiers, les Selliers, les Bourreliers & autres Artisans emploient pour les ouvrages de leur Métier; le reste du poil de leur peau sert à faire de la bourre dont on garnit les selles des chevaux, les bâts des mulets. Le crin plat ou droit, tel qu'il sort de dessus l'animal, est employé par les Perruquiers, les Boutonniers, les Cordiers & les faiseurs de tamis. Les Luthiers s'en servent aussi pour garnir les archets des instrumens de Musique, &c. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Enfin le poil du lapin, de la marte, du loup, de l'hermine, de la taupe, &c. servent à nous garantir du froid dans la saison rigoureuse. On fait avec le poil ou la soie du cochon, des vergettes; il sert aussi aux Cordonniers pour conduire leur fil appellé *ligneul :* on fait des pinceaux avec celui du blaireau & celui du porc. Tous les poils des animaux exhalent des odeurs qui sont particulieres à chaque espece d'animal, sur-tout les poils des endroits où la peau est la plus mince, la moins exposée à l'air, & la plus garnie de longs poils. La longue chevelure étoit, chez les Anciens Gaulois, une marque d'honneur & de liberté : on la fait couper aujourd'hui aux personnes qui embrassent la vie monastique, & quelquefois à celles qu'on veut marquer d'infamie. Dans le commencement de notre Monarchie, la chevelure fut particuliere aux Princes du Sang, & les [illegible]jets la porterent coupée courte autour de la tête. Quelques-un[illegible]dent qu'il y avoit des coupes plus ou moins hautes, selon le plu[illegible]oins d'infériorité dans les rangs.

Les cheveux sont employés à faire des per[illegible]es, habillement de tête, devenu si ordinaire par sa commodité, [illegible] les cheveux sont un objet de commerce assez considérable. Voyez le *Dictionnaire des Arts & Métiers.*

On appelle *poil d'autruche* ou *poil de laine*, le duvet de cet oiseau. *Voyez à l'article* AUTRUCHE.

POINCILLADE ou POINTILLADE, *poinciana.* C'est un arbrisseau qui croît naturellement en plusieurs lieux de l'Amérique, & qu'on

cultive en Europe dans plusieurs jardins. Il tient son nom de M. *Pointis*, Gouverneur des isles Antilles. C'est le *frutex pavoninus*, *sive crista pavonis* de Breyxius, *Cent. 61*. Il croît à la hauteur de sept pieds; son écorce est unie & purpurine; ses feuilles sont oblongues, rouges, ayant chacune en haut une épine crochue en forme d'hameçon. Ses fleurs sont d'une si grande beauté, qu'on les a nommées *fleurs de paon;* elles sont rangées jusqu'à cinquante en épi aux sommets des branches, d'une couleur rouge nuancée, resplendissantes & disposées en rond : il leur succede une silique dure, brunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, qui contient des semences rougeâtres, placées chacune dans une petite fosse : son bois est une sorte de bresillet propre à teindre.

POINT D'HONGRIE. Nom donné à une coquille bivalve du genre des cames : elle est blanche, marbrée en zig-zag d'orangé brun. *Voyez* CAME.

POINTES ou DARDS D'OURSIN. Indépendamment des piquans ordinaires pétrifiés ou non fossiles de ce coquillage multivalve, quelques Naturalistes comprennent, sous ce nom, les *pierres de Judée* & les *belemnites*. Voyez ces mots.

POIRE. *Voyez à l'article* POIRIER.

POIRE MARINE ou FIGUE DE MER. *Voyez* FICOÏTE.

POIRE DE TERRE ou TOPINAMBOUR. *Voyez à l'article* BATATTE.

POIREAU ou PORREAU, *porrum*. Plante bulbeuse dont M. *de Tournefort* compte six especes. Nous ne décrirons que le porreau commun, *porrum commune capitatum*. C'est une plante potagere, fort commune par-tout & d'un grand usage dans les alimens : sa tige enracinée est longue de quatre à cinq doigts, grosse par la base d'un à deux pouces, ronde, composée de plusieurs tuniques blanches, lisses, luisantes, jointes les unes aux autres, quelquefois carinée, garnie en dessous de plusieurs fibres, d'un goût plus doux que celui de l'oignon; croissant, s'élevant, se développant & devenant des feuilles longues d'un pied, assez larges, tantôt plates & tantôt pliées en gouttiere, de couleur verte pâle. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute de quatre pieds ou environ, grosse d'un doigt, solide, remplie de suc, portant à son sommet un gros bouquet de petites fleurs blanches tirant sur le purpurin, composées chacune de six feuilles disposées en lis; à ces fleurs

ſuccedent des fruits triangulaires, noirs, diviſés intérieurement en trois loges remplies de ſemences oblongues.

Toute cette plante a une légere odeur d'oignon : elle fleurit en Juillet, & ſa graine eſt mûre en Août, & peut ſe conſerver pendant trois ans. Le poireau demande une terre graſſe & fumée : c'eſt un aliment un peu difficile à digérer, gluant & venteux ; mais il provoque l'urine, les regles, l'humeur ſéminale & même la fécondité ; le ſuc de poireau eſt excellent pour appaiſer les bruiſſemens d'oreilles, étant introduit dedans : en ſubſtance il excite la ſuppuration, & eſt très-propre pour guérir la brûlure & l'ulcere cauſé par la morſure des ſerpens. On fait frire les poireaux avec le beurre frais ou avec l'huile d'olive, & on les applique chaudement, dans un ſachet, ſur les points des pleurétiques, & ſous la gorge dans toutes les eſpeces d'eſquinancies, avec un grand ſuccès, dit M. *Bourgeois.*

POIRÉE BLANCHE ET ROUGE. *Voyez* BETTE.

POIRIER, *pyrus.* Le poirier eſt un arbre connu de tout le monde : on en diſtingue en général de deux eſpeces, l'une domeſtique ou cultivée dans nos vergers, l'autre ſauvage dans les forêts.

Les poiriers ont des fleurs en roſe, garnies d'une vingtaine d'étamines, au milieu deſquelles eſt un piſtil, compoſé d'un embryon & de cinq ſtiles. Cet embryon devient un fruit charnu, ſucculent, plus mince vers la queue que vers l'autre bout où il eſt garni d'un nombril formé par les découpures du calice. Ce fruit eſt de forme, de couleur & de ſaveur différentes ſelon l'eſpece. On trouve dans ſon intérieur cinq loges remplies de dix pepins oblongs ; c'eſt-à-dire de ſemences couvertes d'une peau mucilagineuſe. M. *Duhamel* diſtingue quatre membranes dans la poire ; il appelle la premiere *épiderme*, la ſeconde *tiſſu muſqueux*, à cauſe d'une certaine viſcoſité ; la troiſieme *tiſſu pierreux*, & la quatrieme *tiſſu fibreux.* Conſultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *années 1730*, *1731 & 1732.* Les feuilles des poiriers ſont liſſes, peu ou point dentelées ſur les bords, entieres, ſupportées par des queues aſſez longues, & placées alternativement ſur les branches.

On trouve dans les forêts beaucoup de poiriers ſauvages qui ont levé de ſemences, & que l'on arrache pour en garnir les pépinieres : on ſe procure auſſi beaucoup de ſauvageons en répandant ſur la terre le marc qu'on retire des preſſoirs. Les ſauvageons fourniſſent des ſujets ſur

lesquels on greffe les especes qu'on veut multiplier pour la table, ou pour faire le cidre poiré. Les poiriers greffés sur les sauvageons ne donnent guere du fruit que lorsqu'ils sont en plein vent, & beaucoup plus tard que ceux qui sont greffés sur cognassier, parce que ces derniers arbres poussent moins en bois que les autres. La greffe réussit aussi sur le néflier, sur le cognassier & sur l'épine. Les climats tempérés de l'Europe semblent être le sol le plus favorable à cet arbre dont la racine tend à pivoter. L'écorce est toute sillonnée, & l'arbre souffre très-aisément la taille. Son accroissement est un peu lent.

On est enchanté lorsqu'on voit cette diversité de poires, de saveurs différentes, & plus agréables les unes que les autres, qui se succedent pour orner nos tables. L'énumération de toutes les bonnes poires à couteau seroit ici trop longue ; car nos Jardiniers François qui ont écrit sur la fin du dernier siecle font mention de plus de sept cents sortes de poires qui ont pour le moins 1500 noms François. Elles sont dues à la culture. Nous donnerons seulement un tableau des plus estimées par des qualités particulieres.

Le *petit muscat* ou la poire muscate est la plus hâtive & la premiere de l'été : elle a une odeur de musc très-agréable, elle est mûre à la fin de Juin : on peut la mettre en espalier, mais elle est meilleure encore en plein vent, & a plus de fumet musqué. Pour l'avoir dans toute sa bonté, il faut, dit M. *Bourgeois*, planter ce poirier dans un terrain léger, un peu sec & sablonneux.

Le *bon chrétien* d'été est très-sucré, & est excellent dans les terres chaudes. Il y a plusieurs autres sortes de poires d'été dont on fait cas : telles que la *blanquette*, le *muscat-robert*, la *bergamote d'été*, la *fondante musquée*, l'*épine d'été*. Comme ces poires se passent trop vîte, & qu'elles viennent dans la saison d'abondance, on n'en plante pas beaucoup dans les jardins, & l'on s'attache préférablement aux poires d'automne, & encore plus à celles qui durent davantage.

La *poire de rousselet* est des plus estimées par son eau parfumée, mais d'un parfum qui ne se trouve qu'en elle : elle est mûre à la fin d'Août: elle devient grosse en espalier, mais elle y perd de son parfum. Son unique défaut est d'être sujette à mollir ; c'est cette espece de poire qu'on fait préparer & sécher aux environs de Reims & de Tours, & dont on fait commerce sous le nom de *poires tapées*. La *poire de Colmar* & la *poire de Berry* sont aussi très-propres à faire sécher.

La *bergamote d'automne* a la chair tendre, une eau douce & sucrée : elle paroît à la fin d'Octobre ; il y a des différences fondées sur la couleur. La *bergamote Suisse* se fait reconnoître par ses bigarrures.

Les *beurrés* sont les poires par excellence ; aucune poire ne lui est comparable en bonté : elle surpasse toutes les autres par l'abondance de son eau, par la finesse & la délicatesse de sa chair qui est fondante, & enfin par l'excellence de sa saveur. Elle a de plus l'avantage de charmer la vue, tant par sa grosseur & par la beauté de sa figure, que par son coloris. Enfin, elle est extrêmement fertile, & charge les arbres presqu'à rompre leurs branches.

Le *doyenné* est d'une belle couleur : cette poire est fondante, mais elle n'a qu'un instant pour être mangée ; en-deçà ou en-delà, elle n'a plus de qualité.

On doit mettre au nombre des meilleures poires d'automne, la *robine*, ou la *poire de Louis XIV* ; elle est petite, verte & sans apparence, mais elle a un fumet musqué, qui égale presque celui de la poire de rousselet : elle est très-bonne crue, cuite & seche.

La *poire de Messire-Jean* est cassante : elle a un goût sucré ; ce fruit est propre à faire d'excellent raisiné.

La *virgouleuse* est une excellente poire, lorsqu'on la prend à propos : elle a alors la chair fondante, une eau douce & sucrée, un goût fin & relevé. Les arbres qui produisent ce fruit, poussent vigoureusement.

La *poire de Saint-Germain* a la chair fort tendre, un grand goût & beaucoup d'eau ; son fruit est gros & long : elle a la queue courte.

La *poire de bon chrétien d'hiver*, est un des fruits les plus beaux par sa grosseur, par sa forme longue & pyramidale, & particuliérement par son coloris incarnat, lorsqu'elle est à une belle exposition. Quand elle est mûre, elle est très-excellente crue, & fait l'ornement des desserts. Ce fruit a aussi l'avantage de faire la meilleure compote de toutes les poires : il dure jusqu'aux nouveautés du printems.

Préparation des poires pour les conserver long-temps séchées.

Cette méthode, qui est différente de celle que nous avons décrite au mot FRUIT, consiste à cueillir les poires d'hiver un peu avant leur maturité. Cette récolte dans les Provinces Méridionales de la France, se fait en Septembre ; dans les Septentrionales, un mois plus tard. Il faut choisir pour cela un beau jour, & leur conserver leur queue : on les

fait cuire dans un chauderon d'eau bouillante, jusqu'à ce qu'elles mollissent un peu; ensuite on les met sur des claies pour les faire égoutter, puis on les pèle & on les range sur des plats la queue en haut: elles jettent alors une espece de sirop qu'on met à part : on arrange de nouveau & dans la même position ces poires sur des claies bien propres, & on les porte ainsi dans un four dont on vient de retirer le pain, ou chauffé à un degré à-peu-près semblable : on les y laisse pendant dix à douze heures : on les retire pour les tremper dans le sirop que l'on a édulcoré avec du sucre, & quelquefois on y joint un peu de cannelle ou de girofle avec de l'eau-de-vie : on expose de nouveau ces poires enduites de sirop dans le four, qui doit être un peu moins chaud que la premiere fois : on réitere l'opération trois fois de suite, c'est-à-dire qu'il faut deux couches de vernis de sirop & trois cuites : on les laisse dans le four à la troisieme cuisson, assez long-temps pour qu'elles se sechent suffisamment, ce qu'on connoît lorsqu'elles ont une couleur de café clair, & que la chair en est ferme & transparente ; enfin, lorsqu'elles sont bien refroidies, on les enferme dans des boîtes de sapin garnies de papier blanc, & on les conserve dans un lieu très-sec ; (*Journal Œconomique*, *1758*). M. *Bourgeois* dit qu'on peut également préparer de cette maniere les poires d'été & d'automne, pour les conserver pendant l'hiver, sur-tout le petit muscat, le vrai rousselet & la robine.

Le poirier cultivé fait plus l'ornement des vergers, que celui des *jardins peignés*. Les Fleuristes recherchent les especes des poiriers à fleur double, ils font un bel effet dans les bosquets printanniers. Dans les pays où les vignes ne réussissent pas, on fait une boisson qu'on nomme *poiré*, en exprimant le suc des poires, ainsi que l'on fait celui des pommes pour le cidre. Le poiré nouveau est fort agréable : il ressemble à du vin blanc, mais il ne se conserve pas aussi long-temps que le cidre. Cependant on en tire une bonne eau-de-vie, & particuliérement de la lie qui se trouve au fond des tonneaux. Le marc des poires qu'on retire des pressoirs, peut, après avoir été desséché, servir à faire des mottes à brûler, pour le chauffage des pauvres : le marc des pommes n'est point propre à cet usage. Il est avantageux qu'il se trouve quelques poiriers sauvageons dans les forêts, parce que les bêtes fauves se nourrissent de leurs fruits. Les Paysans voisins des forêts ramassent ce fruit pour la nourriture de leurs porcs, ou pour en faire de la

boiſſon dans les années où le vin eſt trop rare, ainſi qu'il ſe pratique en différens endroits de la Suiſſe. Ils en font auſſi du verjus pour en aſſaiſonner leur ſalade en place de vinaigre.

L'on ne doit jamais manger de poires avant leur maturité, parce qu'elles ſont d'un mauvais ſuc, & nuiſent ſingulierement. En général, on corrige la qualité venteuſe des poires par la coction ; alors elles ſe digerent plus facilement, & deviennent plus ſalutaires. Les eſpeces qui ne ſe peuvent manger crues, étant un peu acerbes, peuvent entrer dans le raiſiné, ſe manger en compote cuite au feu, au four & ſous la cendre. Le ſirop de poires ſauvages eſt ordonné pour arrêter les diarrhées. On fait d'aſſez bon vinaigre de la ſeve de l'arbre tirée par inciſion.

Le bois du poirier ſauvage eſt peſant, fort plein, d'une couleur rougeâtre : ſon grain eſt très-fin; il eſt ſuſceptible du poli & n'eſt point ſujet à être piqué par les inſectes : il prend très-bien la teinture noire, & alors il reſſemble ſi fort à l'ébene, qu'on a de la peine à les diſtinguer l'un de l'autre. Ces qualités le font rechercher par les Luthiers, les Ébéniſtes, les Menuiſiers & les Tourneurs. Après le buis & le cormier, c'eſt le meilleur bois que puiſſent employer les Graveurs en taille de bois ; mais il eſt un peu ſujet à ſe tourmenter; c'eſt cependant celui qu'on recherche dans les pays où il y a des fabriques de toiles peintes. Le poirier eſt un arbre qui devient quelquefois d'une groſſeur prodigieuſe. *Evelin* parle d'un fameux poirier d'Erford en Angleterre, qui avoit dix-huit pieds de tour, c'eſt-à-dire plus de ſix pieds de diametre, & qui rendoit annuellement ſept muids de poiré.

POIRIER BERGAMOTE. *Voyez à l'article* CITRON.

POIRIER DE LA NOUVELLE ESPAGNE. C'eſt le *perſea* des Modernes, *prunifera arbor*, *Catal. Jamaïc.* Il s'étend fort au large, & eſt toujours vert : ſes feuilles reſſemblent à celles du grand laurier: ſes fleurs ſont à ſix pétales, & naiſſent en grappes : ſon fruit étant mûr, a la figure d'une poire ; il eſt noir, d'un goût agréable, & contient une amande douce faite en cœur. Cet arbre croît à la Jamaïque.

POIRIER DES INDES. *Voyez* GUAYAVIER.

POIRIER PIQUANT ou POMMES DE RAQUETTES. C'eſt une eſpece d'*opuntia* qu'on emploie à la Guiane pour faire des haies vives. *Voyez* OPUNTIA.

POIRIER SAUVAGE DE CAYENNE ou BOIS DE SAVANNE,

ficus folio citrei acutiore, *fructu viridi*. C'eſt le *couma* des Indiens du Nouveau Monde. *Barrere* dit que c'eſt un figuier à feuilles de citronnier, dont le fruit qui eſt vert, s'appelle dans le pays *poire ſauvage*. En effet, par ſa ſeve laiteuſe, & la figure de ſon fruit, il reſſemble plus à un figuier qu'à un poirier : il croît dans les ſavannes & dans les bois de la Guiane ; la tige eſt haute & rameuſe. Si on entaille l'arbre, il en ſort une liqueur jaunâtre dont on frotte les dartres rouges pour les guérir : le fruit a aſſez l'air d'une nefle ; il en differe par la queue ; il a auſſi plus de ſuc & moins de graines. Les graines de ce fruit ſont velues, & de la forme d'une petite lentille. M. *Freſneau* dit que ce fruit ſe mange, qu'il eſt paſſablement bon, & qu'il produit le même effet que la nefle : les quadrupedes en ſont friands. *Voyez* la figure de ſa feuille, de ſon fruit & de ſes graines, dans les *Mémoires de l'Académie*, *p. 332*, *pl. 19*, *fig. 4 & 5. ann. 1751.*

POIS, *piſum*. M. *de Tournefort* compte vingt-deux eſpeces de pois ; il y a peut-être encore plus de variétés. Mais nous ne parlerons ici que des eſpeces que l'on cultive, préférablement aux autres, à cauſe de leur qualité & de leur hâtiveté, de leur bonté, ou du grand produit dont elles ſont. Nous dirons auſſi un mot de celles que l'on cultive pour les beſtiaux.

Les pois ſont preſque autant cultivés que le blé : il y a des champs entiers couverts de ce légume. L'eſpece que l'on cultive davantage, eſt le *pois des jardins*, qu'on nomme *petit pois*, *piſum hortenſe majus flore fructuque albo*. Le pois, de toutes les eſpeces, eſt en général conformé à-peu-près de la même maniere : ſa tige eſt unique, liſſe, creuſe, s'élevant plus ou moins, ſuivant l'eſpece : ſes feuilles ſont d'un vert bleuâtre ; elles forment d'abord deux eſpeces d'oreilles annexées à la tige ; entre ces feuilles, ſort une côte qui ſoutient pluſieurs feuilles ; ces côtes ſont terminées par des vrilles qui ſervent à la plante pour ſe ſoutenir : des aiſſeles de ces mêmes oreilles, ſortent des fleurs légumineuſes, compoſées de quatre fleurons inégaux, dont la couleur eſt blanche ou rouge, ſuivant l'eſpece ; chaque bouquet eſt compoſé ordinairement de deux fleurs ; & dans la longueur de la tige, il s'en trouve juſqu'à ſix ou huit : aux fleurs ſuccede la coſſe qui renferme les pois, & qui eſt plus ou moins alongée, ou un peu variée dans ſa forme, ſuivant l'eſpece.

Le pois eſt un grain qui, quoique robuſte en apparence, ne demande pas à être mis indifféremment dans toutes ſortes de terres. Certaine

espece demande une terre légere ; une autre la veut un peu grasse ; & telle autre s'accommode mieux d'une terre qui tient le milieu. Ainsi chacun doit observer l'espece de pois qui se plaît le mieux dans son terrain. En général toutes les especes de pois s'accordent à ne vouloir occuper la même terre que de loin en loin ; car ce légume est plus vorace, qu'aucun autre, des sucs naturels de la terre. Il vient à merveille dans les terres neuves ; mais le fumier, qui aide à faire fructifier les autres légumes lorsque la terre se trouve fatiguée, lui est nuisible, bien loin de lui être avantageux. Lorsqu'on s'obstine à mettre des pois plusieurs années de suite dans le même endroit, on les voit jaunir aussi-tôt qu'ils levent, & ne rien rendre du tout.

Le pois le plus hâtif, celui que les Jardiniers se font une gloire à l'envi de présenter à leurs Maîtres, & que cultivent ceux qui les vendent chérement dans la primeur, est le *pois Michaux* (c'est le nom du premier Cultivateur qui a obtenu cette espece). Ce pois est blanc, rond, fort tendre, & sucré quand il est mangé en vert ; mais d'un médiocre rapport : la terre douce lui convient le mieux ; il se soutient même très-bien dans les sables les plus arides : dans les terres froides, il ne fait que languir, & souvent il y périt. On seme ce pois dès le mois de Décembre ; on lui ménage un bon abri ; on le cultive avec soin ; & on voit des Crésus payer de ces pois, dans le temps de la nouveauté, cent, cent-cinquante livres le litron. On peut semer de cette espece de pois dans tous les mois de l'année, pour en jouir long-temps. On doit observer, lorsqu'on seme ces pois, de ne pas mettre de suite plusieurs planches, parce qu'elles se portent réciproquement trop d'ombrage, & que la fleur est sujette à couler dans le bas. La semence de pois est bonne pendant deux ans : à la troisieme année il n'en leve qu'une partie.

Il y a plusieurs autres especes de pois, qui ont chacun leur qualité, tels que le *pois Lorrain*, qui est gros, sucré, & qui se plaît dans un terrain sec : le pois Suisse, ou la grosse cosse hâtive ; c'est un de ceux qui font le plus de profit, parce qu'il fructifie beaucoup ; il demande une bonne terre : le pois quarré, blanc, en faveur duquel on est prévenu avec raison ; il est tendre & moëlleux, plus nourri, d'un goût plus sucré qu'aucun autre. L'espece qu'on nomme *cul-noir*, parce que le germe en est noir, est bonne pour être conservée en sec. Le *pois sans parchemin* a un goût sucré & fin ; il fait plus de profit qu'aucun autre, n'ayant que

peu ou point de filandres; il ſe mange avec la coſſe, comme les haricots verts : il y en a pluſieurs de cette eſpece.

On peut faire ſécher des pois cueillis en vert, de la même maniere qu'on fait les haricots : ils ſont bien meilleurs que ceux qui ſont conſervés ſecs.

Le *pois chiche*, ou pois bécu, *cicer ſativum*, *flore candido aut rubro*, eſt de la groſſeur du pois commun, & a une figure approchante de celle de la tête d'un belier. Sa couleur eſt rouge, ou rouſſe, ou noire : on s'en ſert en Médecine, comme du pois lupin. Il y a des pays où les Cafetiers mêlangent du pois chiche d'Eſpagne avec leur café pur, pour y gagner davantage. Ce pois eſt, de tous les grains légumineux, celui dont le goût approche davantage du café. Sa tige eſt droite, branchue & velue ; ſes feuilles ſont arrondies, dentelées & cotonneuſes. Cette plante eſt commune en France, en Italie & en Eſpagne.

Le *pois lupin* n'eſt cultivé que pour la Médecine, & ne réuſſit que dans les pays méridionaux. La farine de lupin eſt réſolutive, & entre dans les cataplaſmes émolliens : ſa décoction eſt apéritive. Le grain de ce pois eſt merveilleux pour engraiſſer les bœufs : on s'en ſert dans certains pays pour faire de la poudre à poudrer. Il y a quelques pays où on ſeme des lupins pour ſervir d'engrais dans les champs ; on les enterre avec la charrue à la fin de Mai, & on ſeme du blé en Septembre, ſans mettre aucun engrais. *Voyez l'article* LUPIN.

Il y a une eſpece de pois très-menus, qui ſont d'un blanc tirant un peu ſur le gris, ce qui les fait nommer par quelques-uns *pois-gris*. On les nomme auſſi *pois de brebis*. On cultive encore ces eſpeces de pois pour la nourriture des beſtiaux.

En général les pois ſont émolliens & un peu laxatifs : ils fourniſſent une nourriture un peu groſſiere : ils ſont un peu venteux ; mais ils appaiſent la toux, & adouciſſent les âcretés de la poitrine. Les pois mangés avec leur gouſſe ſont plus nuiſibles que les ſimples graines ; c'eſt ce que l'Ecole de Salerne exprime par ce diſtique :

Sunt inflativa cum pellibus, atque nociva ;
Pellibus ablatis, ſunt bona piſa ſatis.

Ray aſſure que les pois verts, mangés tout cruds par ceux qui ont contracté le ſcorbut par l'uſage de la viande & du poiſſon ſalés dans les navigations, leur ſont convenables.

Quelques perſonnes font ſécher ſur un tamis, à un feu doux, des pois verts, pour en manger pendant le carême: on les conſerve dans des vaſes bien bouchés. Ce légume, ainſi deſſéché, revient parfaitement lorſqu'on le fait cuire. L'art de les aſſaiſonner leur donne le goût des pois de primeur.

POIS D'ANGOLE ou POIS DE CONGO. Arbriſſeau tranſplanté de l'Afrique dans les Antilles où on le cultive avec ſuccès. Il s'éleve de cinq à ſix pieds, & ſubſiſte autant d'années: mais pendant ce court eſpace, il eſt utile dans toutes ſes parties. Il pouſſe beaucoup de branches rameuſes, petites, flexibles, garnies de feuilles longuettes, verdâtres & aromatiques. Cet arbuſte eſt preſque toujours en fleur: ſon fruit eſt en ſilique, coriace, difficile à rompre, contenant quatre ou cinq pois arrondis, d'une moyenne groſſeur & d'un brun verdâtre. Ce pois eſt très-ſain, très-nourriſſant, bon à manger dans une diſette de mil; il n'incommode point; il ſert à nourrir la volaille, & ſur-tout les pigeons. Ses bourgeons ſont très-pectoraux; ſa fleur eſt béchique; ſes feuilles bouillies & appliquées ſur les plaies, les guériſſent: de ſon bois réduit en cendres, on fait une leſſive qui nétoïe les ulceres, & diſſipe les inflammations extérieures de la peau. Cet arbriſſeau a l'avantage de réuſſir dans les terres naturellement ſtériles, ainſi que dans celles dont on a épuiſé les ſels. Auſſi les Colons, bons adminiſtrateurs, ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui dans d'autres mains reſteroient incultes.

POIS A GRATTER. *Voyez* POIS POUILLEUX.

POIS CHICHE. *Voyez à l'article* POIS.

POIS MARTIAUX, *piſa ferrea.* C'eſt la mine de fer en petits globules ſemblables à des pois. *Voyez à l'article* FER.

POIS DE MERVEILLE, *cor-indum ampliore folio, fructu majore.* Plante originaire des Indes, & qu'on cultive aujourd'hui dans nos jardins: ſes tiges ſont menues, & hautes de trois ou quatre pieds, ſans poil, cannelées, foibles, ſes feuilles ſont vertes, & reſſemblent un peu à celle de l'ache; ſes fleurs ſont compoſées de huit feuilles blanches, quatre grandes & quatre petites diſpoſées en croix; il leur ſuccede des fruits en veſſies à trois coins, diviſées chacune en trois loges qui renferment des ſemences ſemblables à de petits pois entiérement noirs, excepté une grande tache blanche faite en cœur: ce qui les a fait nommer *cœur des Indes.* Ces fruits ſont eſtimés très-cordiaux.

POIS NUD ou ŒIL DE CHAT. *Voyez* Pois de terre.

POIS DES PIGEONS. Dans les Indes, on donne ce nom au fruit blanc d'une eſpece de *cytiſe.* Voyez *ce mot.*

POIS POUILLEUX ou POIS A GRATTER, *mucuna aut phaſeolus ſiliquis latis, hiſpidis & rugoſis, fructu nigro.* C'eſt une eſpece de haricot des Iles de l'Amérique, très-ſarmenteux, grimpant & s'attachant juſques aux rameaux des arbres les plus élevés : ſa tige eſt groſſe, tenace, fort pliante ; ſes feuilles reſſemblent aſſez à celles de nos haricots ; elles ſont un peu lanugineuſes : ſes fleurs naiſſent en haut, compoſées chacune de cinq feuilles jaunes qui ont la figure des fleurs de pois : à ces fleurs ſuccedent des gouſſes longues d'un doigt, ridées, rouſſes au commencement, noirciſſant par la maturité, chargées de petits poils fort déliés & légers, mais pointus & très-pénétrans, qui s'attachent facilement à la peau, pour peu qu'on les touche, & y cauſent une démangeaiſon cuiſante, d'autant plus incommode, que plus on gratte la partie, plus ce poil la pénétre, & plus la démangeaiſon eſt forte. De mauvais plaiſans mettent quelquefois de ce duvet dans le lit des nouveaux mariés, pour les empêcher de dormir & les en faire ſortir.

Le dedans de la gouſſe de cette plante eſt blanc & luiſant : elle contient deux ou trois ſemences aſſez groſſes, rondes, applaties, couvertes d'une écorce mince, cependant dure, noire & luiſante : il y a peu d'Indiens qui en mangent ; mais ils ſe ſervent des feuilles de cette plante pour teindre en noir, & de ſa racine coupée par morceaux pour compoſer un remede ſtomachique.

POIS QUENIQUE. *Voyez* Pois de Terre.

POIS SAUVAGE ou POIS NUD. *Voyez* Pois de Terre.

POIS DE SEPT ANS. Plante vivace qu'on cultive en Guiane, & qui dure l'eſpace de ſept ans : ſon fruit eſt bon à manger : ſa feuille pilée rend un jus vert qui eſt ſpécifique pour arrêter toute eſpece d'hémorragie ; on lave la plaie avec ce ſuc, ſi l'on peut, ſinon on applique le marc deſſus. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

POIS SUCRÉ DE LA GUIANE, *inga ſiliquis longiſſimis :* c'eſt le *pacay* des Péruviens ; le *bayroua* de la Guiane, & le *guavas* des Eſpagnols. Cet arbre, qui ſe voit au jardin du Roi, eſt de la groſſeur d'un homme, & s'éleve d'environ vingt pieds (Barrere en cite quatre eſpeces ou variétés). Ses branches forment une tête arrondie ; ſes feuilles ſont alternes, compoſées chacune d'une côte aîlée, garnie

de

de quatre paires de petites feuilles pointues par les deux bouts. La fleur eſt jaune, en cloche, découpée en ſix parties, & garnies d'étamines blanches à ſommets jaunes. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques longues d'un à deux pieds, étroites & renfermant dans une moëlle blanche, ſpongieuſe & comme filamenteuſe, des ſemences lenticulaires, noires & nullement bonnes à manger. Cette moëlle a un goût de ſucre muſqué & aigrelet; ce qui a fait donner à ce fruit le nom de *pois ſucrin.*

POIS DE TERRE, ou POIS NUD, ou ŒIL DE CHAT, *bonduc.* C'eſt un fruit légumineux de l'Inde, gros comme une aveline, arrondi, dur comme de la corne, poli, luiſant, & de couleur cendrée; il naît dans une gouſſe groſſe comme le pouce, rougeâtre, garnie d'épines en dehors, mais liſſe en dedans; chaque gouſſe contient deux pois; chaque pois renferme une amande groſſe comme celle d'une noiſette, blanchâtre, huileuſe, d'un goût peu agréable; quand le fruit eſt bien deſſéché, & qu'on l'agite, cette amande remue & réſonne, ce qui fait une ſorte d'amuſement pour les enfans du pays: la gouſſe eſt attachée par une queue ligneuſe, rougeâtre & groſſe comme une plume à écrire, à un arbriſſeau de moyenne grandeur, que *Gaſpard Bauhin* appelle *arbor exotica ſpinoſa foliis lentiſci.* C'eſt le *guilandina aculeata foliolis ovalibus acuminatis* de M. *Linneus.* Cet arbre croît par-tout aux Indes: les habitans font cuire ſon fruit en vert, & le mangent; il a un goût aſtringent. Quelques-uns l'appellent *pois quenique* ou *pois ſauvage.* On ſoupçonne que le *bonduc* du Canada, appellé dans le pays, *chicot*, eſt un arbuſte d'un genre différent de celui des Tropiques. Il ne faut pas confondre le pois de terre avec la *piſtache de terre.* Voyez ce mot.

POISON. On en diſtingue de naturels & d'accidentels ou factices. On en trouve des exemples dans les trois regnes de la Nature.

Les *poiſons accidentels* ou *factices* ſont le ſublimé corroſif, le vert-de-gris, les virus contagieux, les exhalaiſons putrides & mophétiques.

Les poiſons naturels du *regne minéral* ſont les eſpeces d'arſenics & les mines de cuivre effleuries.

Ceux du *regne végétal* ſont les vieux champignons, le colchique, la ciguë, le napel, les mancelines, le manioque pur, &c. *Voyez* PLANTES VENIMEUSES.

Les poiſons du *regne animal* ſont le venin de la vipere.

Ces venins ont été formés ou donnés au moment de la création à certains animaux.

M. *Sauvages* a donné en 1754 à l'Académie de Rouen une excellente Differtation fur les animaux venimeux, dont le programme avoit été propofé pour le prix de Phyfique, & qui fut couronné par cette favante Compagnie. Dans cette Differtation fi intéreffante, l'Auteur traite plus particuliérement des animaux venimeux de la France, de la nature de leur venin, de leur remede ou contre-poifon. Il définit le venin un corps qui agiffant par fes molécules imperceptibles, quoiqu'en petites dofes, produit des effets pernicieux ou dangereux pour la vie, M. *Sauvages* combat l'ancienneté & l'étendue des préjugés, en affurant que le nombre des animaux venimeux, fur-tout en France, eft extrêmement petit; mais il ne donne pas moins l'énumération de là plupart de ceux qui ne font point en France, foit pour nous raffurer contre la crainte de les y rencontrer, foit pour nous enfeigner les remedes que les peuples étrangers emploient, afin de les appliquer nous-mêmes en pareilles circonftances.

La claffe des quadrupedes, dit M. *Sauvages*, ne préfente aucun animal qui ait été obfervé venimeux, fi l'on excepte ceux qui font atteints d'une *maladie contagieufe* qui imprime à leurs humeurs cette mauvaife qualité; mais il ne s'agit ici que des venins naturels.

Les piquans du *porc-épic* agiffant d'une façon toute mécanique, ne doivent pas être réputés venimeux. *Voyez à l'article* Porc-épic.

Les *chauve-fouris* d'Amérique qui fucent le fang des hommes & des brebis fans les réveiller, ne produifent que l'effet des fangfues & des faignées réitérées.

Les *fruits fecs* auxquels les fouris ont touché, excitent fouvent des élevures aux levres & autres parties de la bouche; & cet effet eft attribué par M. *Sauvages* à l'urine de ces animaux lorfqu'ils font en chaleur : celle des chats en pareilles circonftances eft âcre, infecte & produit des taches ineffaçables; mais la définition que nous avons rapportée du venin, ne convient pas à une telle liqueur.

Il n'y a donc parmi les quadrupedes aucun animal venimeux : il en eft ainfi de la claffe des oifeaux qui ne peuvent nuire que par leur bec & leurs griffes; la fiente de quelques-uns, comme le pigeon & l'hirondelle, eft affez âcre pour enflammer les yeux fi elle tombe deffus; mais cela ne fuffit pas pour la dire venimeufe.

Les *poissons* offrent des phénomenes singuliers; ils n'ont pas de venin à l'extérieur : l'engourdissement que cause la *torpille*, les déchiremens que produisent les piquans de la *raie baïonnette*, sur-tout de celle que l'on nomme *glorieuse*, ainsi que la longue & robuste bayonnette de l'animal de mer pisciforme & appellé *empereur*, tous ces effets sont purement mécaniques. Mais si nous justifions de l'accusation de venin tous les piquans de poissons qui en effet n'ont rien de creux, ni aucune liqueur âcre à lancer, nous ne les justifierons pas pour le mal qu'ils peuvent causer étant pris intérieurement.

Les *œufs de barbot* & de *brochet* occasionnent quelquefois le *cholera morbus;* le remede à ce mal sera indiqué ci-après, en exposant la théorie des venins. Le foie du poisson nommé *chat marin* excite souvent un assoupissement qui est suivi d'une démangeaison universelle, après laquelle la surpeau se sépare entiérement du corps, & guérit la démangeaison. M. *Sauvages* rapporte à ce sujet une observation dont il a été témoin lui-même, & que nous transcrirons ici à cause de sa singularité. Le nommé Gervais, Savetier à Bias, auprès d'Agde, s'avisa avec sa femme & ses deux enfans âgés de dix & quinze ans, de manger à souper le foie d'un chat marin dont la chair est la nourriture des pauvres gens, mais dont le foie a coutume d'être rejeté par les Pêcheurs, avant de vendre le poisson; en moins de demi-heure, ces quatre personnes furent saisies d'un grand assoupissement, se jetterent sur la paille, & ce ne fut que le troisieme jour qu'elles revinrent à elles assez parfaitement pour connoître leur état. Les voisins voyant un troisieme enfant tout petit qui manquoit de nourriture, & qui n'avoit pas mangé du foie, entrerent chez Gervais, & trouverent que la femme étoit la plus assoupie, puis le mari & les deux enfans, suivant qu'ils avoient plus ou moins mangé de foie : la femme fut plutôt délivrée des suites de cet accident; on la trouva avec un visage rouge comme de l'écarlate, & le lendemain en se froissant contre ses habits à cause d'une démangeaison universelle qui la tourmentoit, elle fut étonnée de voir sa surpeau se séparer de tout le corps en lames comme des feuilles de papier, ce qui guérit sa démangeaison; elle s'amusa pendant trois jours à enlever son épiderme, celle de la tête s'enleva en petites écailles, & n'entraîna pas la chûte des cheveux : les autres furent guéris de même, mais plus tard & avec difficulté.

Les insectes suspects sont la *cantharide*, les *guêpes*, *frelons*, *taon*,

bourdon, l'*ichneumon*, le *ſcorpion d'eau*, le *ſcorpion ordinaire*, l'*araignée* & la *ſcolopendre*.

La *cantharide* eſt le plus dangereux de tous les inſectes *coléopteres ;* voyez ce mot. Priſe intérieurement elle excite, même à petite doſe, des ardeurs d'urine ; appliquée au dehors, elle enflamme la peau, fait élever l'épiderme en veſſie : nous ajoutons qu'appliquée extérieurement, elle excite auſſi des ardeurs d'urine.

M. *Sauvages* dit que le *frelon*, le *bourdon*, le *taon*, cauſent par leur piqûre une douleur vive, mais de peu de durée & ſans enflure : la piqûre de la *guêpe* eſt plus vive & plus longue. Notre Auteur a été piqué par une qui n'avoit que la tête, le reſte du corps ayant été ſéparé dès la veille ; effet qui lui eſt commun avec la vipere.

Il y a deux à trois eſpeces de *chenilles* dont le poil cauſe quelque démangeaiſon, mais aucune n'eſt abſolument venimeuſe.

M. *Valiſnieri* eſt perſuadé qu'en Italie les *ſcorpions* ſont venimeux durant les chaleurs de l'été ; mais on n'obſerve rien de pareil en France, & nos ſcorpions doivent paſſer pour être exempts de venin.

La *ſcolopendre de mer* & celle de terre n'ont aucun venin & ne piquent point. Il n'en eſt pas de même de l'eſpece appellée en Amérique *malfaiſante* ou *millepieds :* voyez ces mots.

Dans la claſſe des vers, il n'y a d'animaux ſuſpects que les *ſangſues*, l'*ortie de mer* & le *lievre de mer*.

Quant à la *ſangſue*, c'eſt un bruit populaire que celles qui ſont verdâtres ou tachetées ſoient venimeuſes ; l'Auteur a fait faire uſage indifféremment de toutes les ſangſues plus ou moins brunes, & toutes ont produit de bons effets étant appliquées à propos.

M. *Sauvages* a ſouvent manié, flairé & goûté le *lievre de mer*, ſans y reconnoître aucune mauvaiſe qualité ; mais il a obſervé pour l'*ortie de mer*, qu'il s'en exhale une vapeur ſubtile comme celle de l'oignon, qui enflamme les yeux ; & ſi l'on porte les mains aux yeux auparavant de les avoir bien lavées, on y éprouve une cuiſſon bien plus violente. Ainſi l'*ortie de mer* a quelque choſe de venimeux, de même que la plante qui porte le même nom, & dont les piquans ſont fiſtuleux. *Voyez* ORTIE & ORTIE DE MER.

Il ne reſte qu'à chercher quels ſont les *amphibies reptiles venimeux*, & il faut avouer que c'eſt la claſſe qui fournit le plus d'animaux de cette ſorte. Tous les ſerpens ſont en horreur, & c'eſt choquer ouverte-

ment l'opinion de tout le monde que de douter de leur qualité malfaifante.

M. *Sauvages* foutient qu'en France, quoiqu'il y ait un grand nombre de *ferpens* différens, des *falamandres*, *crapauds*, *lézards* & autres, il n'y a que la *vipere* dont les qualités venimeufes foient jufqu'à préfent connues.

On fait qu'il fe trouve en Suede & en Italie un ferpent nommé *ammodite*, auffi venimeux que la vipere; qu'en Amérique fe trouve le *ferpent à fonnettes*, dont le poifon eft très-actif, & qui fixant les oifeaux & écureuils perchés fur les arbres, les fait tomber dans fa gueule en les réveillant brufquement par les cliquetis de fes fonnettes: on fait auffi que le *ferpent à lunettes* eft très-venimeux, mais pas un de ces ferpens ne fe trouve dans notre pays. Les ferpens de France font prefque tous du genre de l'*anguis*, ou du genre du *coluber*. Suivant les déterminations de M. *Linneus*, du premier genre eft le *cœcilia* ou l'*orvet*, très-redouté, mais très-mal-à-propos; il n'a point les dents canines des viperes, & quand il mord il ne peut faire le moindre mal. Toutes les *couleuvres*, *afpics* & autres, ne mordent point qu'ils ne foient irrités; leur morfure eft fans conféquence comme une égratignure, & ils s'adouciffent le moment d'après.

Il y a dans le Diocèfe de Lodeve un village nommé Saint-Michel des Seps ou des Serpens: il eft adoffé contre une montagne, de laquelle il fort au mois de Juin une quantité prodigieufe de ferpens qui entrent familiérement dans les maifons; ils cherchent à boire & à fe chauffer, mais on ne s'eft point apperçu qu'ils chaffent aux fouris & aux infectes, comme font ceux du Bréfil & de Ceylan: les petits enfans de Saint-Michel badinent avec eux, les prennent par la queue, les attachent deux à deux comme des bêtes de labourage, & les font aller ainfi par les rues. On foupçonne très-fort qu'ils aiment le lait; on en trouve quelquefois dans le berceau des enfans: on cite même une obfervation de la Fermiere du Château qui furprit un ferpent qui avoit fait rejetter le lait à fon nourriffon en lui infinuant fa queue dans la bouche pour lécher ou fucer ce lait. *Voyez l'article* SEPS.

Le *lézard* eft abfolument fans venin; il mord s'il eft irrité, mais fa morfure eft fans conféquence.

La *falamandre* ne mord point, & n'a point de venin.

Quant au *crapaud*, je l'ai manié (dit notre Auteur); fon urine

m'a éclabouffé le vifage & les mains quand je l'écrafois : j'ai vu un Bateleur qui le mordoit & l'éventroit avec les dents pour faire valoir fon orviétan. Cet animal fi redouté n'a jamais fait mal à perfonne. La *renette verte* ne mord point & le voudroit en vain, n'ayant point de dents, ni la force de bleffer.

Telle eft la partie hiftorique du Mémoire de M. *Sauvages*, qui a eu foin de ne la fonder que fur des obfervations faites par lui-même, ou de l'appuyer de l'autorité de MM. *de Réaumur*, *de la Condamine*, *de Juffieu*, *Mead*, & autres Auteurs célebres, & de celle des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Il réfulte de toutes ces obfervations, qu'en France l'unique animal venimeux proprement dit, eft la *vipere*. Voyez ce mot.

Paffons à la théorie des venins & à leur remede. M. *Sauvages* commence par quelques obfervations générales, qui s'appliqueront d'elles-mêmes aux cas particuliers.

Les *poifons*, dit-il, ne font malfaifans que par le mauvais ufage qu'on en fait; ils n'ont pas été créés pour nous nuire, & avec certaines modifications, l'*opium*, l'*antimoine*, le *fublimé corrofif*, les *cantharides*, deviennent d'excellens médicamens : ils ne font pas funeftes par eux-mêmes ; tels corps font poifons pour quelques oifeaux, comme le *perfil* & l'*amande amere*, qui font un aliment pour nous.

Un corps mal-faifant pour une partie, fouvent ne l'eft pas pour un autre : les cantharides enflamment la veffie, mais fi l'on en croit l'Auteur, elles ne nuifent point à l'eftomac. Le poifon n'agit pas de lui-même comme tel, il lui faut un diffolvant convenable : la chaux ne brûle pas fi on verfe de l'huile deffus, il y faut verfer de l'eau ; le vif-argent a befoin d'efprit de fel pour former le fublimé corrofif ; le fel a befoin de la falive pour picoter la langue. Ainfi les narcotiques s'affocient avec la lymphe nervale pour s'infinuer dans l'origine des nerfs & les embarraffer : le foie du chat marin qui fait tomber la fur-peau en écailles, agit vraifemblablement étant combiné avec la matiere de la tranfpiration, qui devient par-là acre & corrofive.

La corrofion ne dépend pas toujours de la forme de coin ou de fcie que l'ancienne Phyfique attribue aux parties intégrantes des corps, elle dépend auffi de la vélocité avec laquelle les molécules du diffolvant pénetrent les pores du corps à diffoudre, & la gravité fpécifique des corps ne contribue pas moins à cette vélocité que la convenance de

leur figure ; ce qui forme des contacts plus multipliés & une force d'adhésion plus grande : il faudroit donc pour remédier par principe aux accidens du venin, connoître l'analogie des gravités spécifiques des corps différens ; mais nous sommes bien éloignés de cette précision, & nous sommes obligés de nous en tenir aux expériences.

Nous avons mis au rang des venins les *œufs du brochet* & du *barbeau ;* le remede est de prendre au plutôt six grains de tartre stibié (émétique) dans trois verres d'eau tiede de dix en dix minutes : si le *cholera morbus* est déclaré, ce qui arrive cinq à six heures après avoir mangé ces œufs, il faut avaler beaucoup d'eau de poulet & prendre des lavemens de la même eau ; & si les vomissemens & les nausées épuisent, il faut les suspendre avec vingt gouttes de *laudanum* liquide dans une eau cordiale. On ignore le contrepoison du *foie de chat marin*, mais le venin n'est peut-être pas naturel à cet animal ; le *thon* produit quelquefois cet effet. Il y a lieu de croire que ces poissons très-voraces avalent goulument d'autres poissons corrompus, & sur-tout ceux qui servent d'amorce ; le chyle qui en vient fait un venin, qui s'exalte plus encore dans le foie de l'animal & le rend extrêmement venimeux.

Les *guêpes*, *abeilles* & autres insectes à qui la Nature a donné des piquans propres à percer le cuir des bœufs & l'écorce des arbres, où ils déposent leurs œufs, ont eu besoin d'une liqueur âcre qui empêchât ces trous de se refermer ; cette liqueur est acide, mais l'effet qu'elle produit n'est pas considérable ; le remede est de retirer adroitement l'aiguillon, & de bassiner l'endroit piqué avec de l'eau fraîche qu'on renouvelle de temps en temps.

Outre les remedes généraux qui sont les saignées, les bains, les émulsions, on a trouvé pour la guérison des *cantharides* un remede dans les cantharides mêmes, préparées avec du camphre qui en corrige l'âcreté.

La *vipere*, seul animal en France qui soit proprement venimeux, en ce qu'il l'est naturellement, se reconnoît aux deux dents canines qu'elle porte à la mâchoire supérieure ; il s'en trouve quelquefois quatre tant aux mâles qu'aux femelles. On trouvera la description de ces dents à l'article *Vipere*.

Le venin de la vipere qui n'irrite presque pas les nerfs de la langue, parce qu'ils sont comme à l'abri par le vernis de la salive, agit avec force sur les nerfs qui sont à nu quand il a été combiné avec le sang ;

il paroît que c'est le sang qui en développe l'âcreté : cette combinaison est corrosive pour les filets nerveux qui se trouvent dans le tissu de arteres & du cœur.

L'alkali volatil succiné, & que tout le monde connoît sous le nom d'*eau de luce*, est employé avec grand succès contre la morsure de la vipere. La racine de *polygala de Virginie* est employée par les Indiens contre la morsure du serpent à sonnettes ; elle a le même goût que les plantes cruciformes. Les Indiens sucent la plaie avant de l'employer : on peut faire de même pour la morsure des *viperes*, sur-tout si l'on fait rouler dans la bouche de l'huile pour la garantir de l'impression du venin.

Au reste, on ne doit pas compter sur quantité de prétendus secrets vantés en ce cas ; il arrive souvent que les malades, sur la foi de pareilles recettes, négligent de consulter les Médecins expérimentés, & périssent misérablement, victimes de l'ignorance & de la crédulité.

On ne doit considérer les poisons, sur-tout ceux des végétaux, que relativement & non absolument. Les poisons sont des corps qui, à petites doses & par leurs qualités physiques, sont capables de produire en nous des changemens considérables, lorsque nous sommes en bonne santé : mais ce qui est poison pour un animal, est remede pour un autre.

POISSON, *piscis*, est un animal sanguin, ovipare, aquatique, qui vit continuellement dans l'eau, & n'en sort jamais volontairement, qui n'a point de pieds, mais des nageoires, couvert d'écailles ou d'une peau unie & sans poil, qui respire par les ouïes, & qui n'a qu'un ventricule.

On peut considérer les poissons sous une multitude de points de vue, soit que l'on envisage la variété immense des *poissons de mer* & *d'eau douce*, soit qu'on examine leur organisation, les alimens si variés par la saveur de leur chair qu'il nous procurent, & l'utilité infinie dont plusieurs sont pour les besoins de la vie : nous tâcherons de présenter ici un léger tableau de tous ces objets si curieux & plus intéressans les uns que les autres.

La Nature a destiné plus de la moitié de notre globe aux seuls poissons. Les eaux des fleuves, des rivieres, des lacs & des étangs, sont remplies d'une multitude de poissons, qui varient tous pour la forme,

forme, pour la couleur, pour le goût (*a*). Le bassin immense des mers en contient d'autres en nombres innombrables, & variés à l'infini ; il y en a qui n'habitent que les lisieres des côtes, d'autres s'éloignent de la plage & se tiennent en pleine mer.

La distinction des poissons se doit tirer sur-tout des marques essentielles & des parties & actions principales qui sont communes à toutes les especes de chaque genre, & propres à chacune en particulier : on doit considérer si le poisson a des écailles ou une peau à tubercules, sa hauteur perpendiculaire, sa largeur ; les nageoires, leur nombre & leur figure ; la forme de la queue, de la tête & de la ligne latérale qui va tout le long des côtes ; la figure, le nombre & la situation des narines ; la position des yeux, de la bouche, la forme & la direction de ces ouvertures, le nombre, la forme & l'emplacement des dents, les opercules des ouies, la figure du poisson, sa couleur ; s'il est d'eau douce ou de mer, si l'animal est vivipare ou ovipare, c'est-à-dire si les parties de la génération sont extérieures ou intérieures ; s'il a des barbillons ou non.

On voit avec étonnement & admiration, que des poissons de mer qui avalent une eau dont le goût nous paroît insupportable, qui est chargée de sels si inhérens que les filtrations ne peuvent l'en dépouiller, ont cependant une chair délicieuse, & que bien des gens préférent aux volailles les plus exquises. Les poissons se nourrissent de plantes, d'insectes aquatiques, de grenouilles, de vers & de petits poissons.

(*a*) On ne peut observer sans étonnement quel degré de chaleur les êtres vivans peuvent supporter. M. *Sonnerat*, en parcourant l'intérieur de l'isle de Luçon, une des Philippines, trouva environ à quinze lieues de Manille, dans un petit lac situé sur le bord du grand lac de cette isle, un ruisseau d'eau très-chaude ou bouillante, dont la chaleur étoit de soixante-neuf degrés au thermometre de M. *de Réaumur*, quoique l'épreuve en fût faite à une lieue de sa source ; il apperçut à travers les vapeurs de cette eau des poissons à écailles brunes, longs de quatre pouces, que leur agilité & la mal-adresse des Sauvages du canton ne lui permirent pas de se procurer ; il y vit aussi trois arbrisseaux très-vigoureux, dont les racines trempoient dans cette eau bouillante, & dont les branches étoient environnées de sa vapeur, qui étoit si considérable que les hirondelles qui osoient traverser le ruisseau à la hauteur de sept à huit pieds, y tomboient sans mouvement. L'un de ces trois arbrisseaux étoit un *agnus castus*, & les deux autres des *aspalatus*. M. *Sonnerat* but de l'eau de ce ruisseau après l'avoir fait refroidir ; elle avoit un goût terreux & ferrugineux.

Structure & organisation des Poissons.

Les poiſſons ont un grand nombre de rapports avec les autres animaux ; & ſi on veut ranger dans la claſſe de ces individus les animaux nageurs *piſciformes* & vivipares, alors cette claſſe d'animaux offrira ſeule des exemples de toutes les idées différentes de reproductions, que la nature a employées dans ſon plan général. Les uns ont, comme les animaux terreſtres, des ſquelettes ; les arêtes ſont leurs os ; les autres n'ont pour oſſemens que des cartilages auxquels ſont attachés les muſcles, comme dans certains vers ; les chairs aboutiſſent à un noyau cartilagineux ; & il y en a, tels que l'*ichtyocole*, dont les arts tirent un grand avantage ; d'autres ſont épineux, c'eſt-à-dire ont les nageoires garnies d'aiguillons, & la queue dans une poſition verticale ; quelques poiſſons ont la peau molle, & ſemblent l'avoir nue comme l'homme ; mais le plus grand nombre l'ont couverte d'écailles, comme certains reptiles ; d'autres l'ont hériſſée de piquans, comme le hériſſon & le porc-épic : quant aux animaux de mer piſciformes, qui ſont monſtrueux en groſſeur, qui reſpirent comme l'homme, les quadrupedes & les oiſeaux, par le moyen des poumons, ce ſont des cétacées ; ils n'ont de rapport avec les poiſſons que par l'élément qu'ils habitent, mais ils en different parce qu'ils ſont vivipares, qu'ils ſont obligés de venir reſpirer à la ſurface de l'eau ; car s'ils étoient forcés à reſter ſous l'eau ou ſous les glaces, ils y étoufferoient : ils ont un cou, des eſpeces de paupieres ; leur queue, notamment celle de la baleine, du cachalot, &c. eſt dans une poſition horizontale ; mais c'eſt ſur-tout par rapport aux parties qui ſervent à la génération & à la maniere dont elle s'accomplit, qu'on peut établir le parallele entre les ſeuls animaux piſciformes & tous les autres animaux dont la foule variée habite le globe de la terre. Les cétacées ont les parties extérieures de la génération, ſemblables à celles des quadrupedes : ils s'accouplent comme eux : leurs femelles mettent au monde des petits vivans & les allaitent, tandis que tous les poiſſons ne ſe multiplient que par des œufs : ils ne s'uniſſent point. Toutes ces conſidérations doivent exclure les cétacées de la claſſe des poiſſons proprement dits ; les véritables poiſſons n'ont que des ouies ; quelques-uns, qui ſont peut-être de l'ordre des reptiles, tels que la lamproie, ont des trous diſpoſés le long du corps, qui ſont des conduits aériens ; & les ouies des uns & les trous diſpoſés le long du corps des

autres, ont une merveilleuse conformité avec les trachées des insectes. Les poissons ont du rapport par les œufs avec les oiseaux, la plupart des reptiles & la foule innombrable de la plupart des insectes. Les Naturalistes savent qu'entre plusieurs de ces derniers animaux (les poissons) il n'y a point de copulation entre les mâles & les femelles, & toute la jouissance des mâles se réduit à répandre une liqueur fécondante sur les œufs que les femelles ont déposés, c'est-là aussi toute la jouissance de celles-ci. On trouve une sorte de rapport entre les œufs déposés des poissons & ceux de la plupart des reptiles, & de certains vers tels que la limace. Les embryons y subissent leur évolution, leur développement, les œufs alors se distendent & augmentent de volume.

Lorsque l'on considere un poisson, on est d'abord arrêté par sa forme extérieure : on remarque ses nageoires & sa queue, à l'aide desquelles il rame & exécute tous les mouvemens qui lui sont nécessaires : on le voit s'élever, s'abaisser, agiter ses ouies d'un mouvement continuel : tout le jeu de cette mécanique pique la curiosité.

On observe d'abord qu'en général les poissons sont recouverts d'écailles plus ou moins apparentes, artistement arrangées, richement & élégamment nuancées; leur usage est de garantir le poisson, & de lui conserver toute la flexibilité de son corps (*Voyez à l'article* ABLE ce qu'on peut penser sur la formation de l'écaille des poissons). Tous les poissons, plus encore ceux de la mer que ceux des rivieres, sont enveloppés d'un enduit gras & huileux, qui les rend d'une souplesse infinie, & avec cela très-propres à passer par les lieux les plus étroits. Cet enduit se renouvelle à chaque instant, & il est fourni par une infinité de petits vaisseaux excrétoires, qui viennent aboutir aux vides presque insensibles que les écailles laissent entr'elles. Il y a apparence que ces vaisseaux charient un suc qui leur est particulier, & qui sert non-seulement à nourrir & à accroître les écailles, mais encore à les teindre de diverses couleurs, quelques-unes si brillantes que l'art le plus recherché auroit de la peine à les imiter. Cet enduit gras & huileux étant impénétrable à l'eau, est encore propre à défendre le sang des poissons du froid de ce fluide, & à redoubler leur chaleur naturelle par le renvoi des exhalaisons du corps; ce qui devient tout-à-fait nécessaire dans l'Océan septentrional, où le froid n'épargneroit aucun poisson.

A l'égard des écailles, on ne croit pas qu'elles tombent toutes les années, ni qu'elles soient les mêmes dans toute la vie du poisson; mais

il ſe fait tous les ans une addition d'une nouvelle écaille qui vient au-deſſous de la précédente, & s'étend de tous côtés au-delà du tranchant de celle-là, à proportion de l'accroiſſement du poiſſon : on prétend que le nombre de plaques qui compoſent ces écailles marque l'âge du poiſſon.

Le poiſſon pouvoit-il avoir une robe qui fût à la fois plus légere & plus impénétrable ? La figure de ces animaux étant toujours un peu aiguiſée par la tête, les rend propres à traverſer un liquide; la *queue* par la force, par ſon impulſion alternative de droite & de gauche, fait avancer le poiſſon en ligne droite; les *nageoires* qui ſont ſous le ventre du poiſſon ſervent auſſi un peu à repouſſer l'eau pour faire aller le corps & l'arrêter enſuite, quand le poiſſon les étend ſans les remuer. Mais leur principale fonction eſt de diriger les mouvemens du corps en le tenant en balance & en équilibre; en ſorte que ſi le poiſſon joue des nageoires qui ſont à droite, & qu'il couche ſur ſon corps celles qui ſont à gauche, tout le mouvement eſt auſſi déterminé vers la gauche; de même qu'un bateau à deux rames, ſi on ceſſe d'en faire jouer une, tournera toujours du côté où la rame n'eſt plus appuyée contre l'eau. Otez les nageoires aux poiſſons, le dos qui eſt plus peſant que le ventre, n'étant plus tenu en équilibre, tombe ſur un côté, ou deſcend même deſſous; ſouvent il eſt dans l'eau le ventre en haut, comme il arrive aux poiſſons morts qui viennent ſur l'eau les nageoires du ventre en haut. Tout ceci s'exécute ſuivant les lois de l'Hydroſtatique : cette matiere eſt parfaitement bien expliquée dans Borelli, *De motu animalium, part. I. chap. XXIII.*

On voit le poiſſon monter, deſcendre, ſe tenir dans les eaux à une hauteur quelconque; c'eſt à l'aide d'une veſſie d'air, *veſcula pneumatica, aut utriculus natatorius*, qui eſt dans ſon corps, qu'il exécute tous ces mouvemens : cette véſicule remplie d'air, à la faveur de laquelle les poiſſons ſe ſoutiennent dans l'élément liquide, eſt un ſac membraneux compoſé de deux ou trois enveloppes qui ſe ſéparent facilement. Suivant qu'il enfle ou qu'il reſſerre cette véſicule aérienne, il s'éleve ou il deſcend, parce que ſon corps devient plus gros ou plus petit, ſon poids reſtant toujours le même. Ainſi l'on peut regarder la queue, les nageoires & la veſſie aérienne des poiſſons comme autant d'avirons, de rames, & de voiles. Il eſt digne de remarque que la Nature a mis plus de force de muſcles dans la queue des poiſſons que dans toutes les autres parties de cet animal.

On peut penſer que les muſcles du poiſſon ſont les moyens ordinaires dont il ſe ſert pour reſſerrer ou élargir ſa véſicule aérienne. S'il les relâche, l'air ſe dilate par ſon reſſort naturel, & la véſicule s'enfle; s'il les reſſerre, l'air ſe comprime & la véſicule devient plus petite. Il eſt probable que les poiſſons ont auſſi la faculté d'expulſer l'air de la véſicule aérienne, pour en recevoir de nouveau. *Ray* a obſervé, dans la plupart de ces animaux, un conduit qui va du goſier dans la veſſie à nager, & qui, ſans doute ſert à cet uſage. Ce même Auteur dit que quand cette veſſie eſt percée ou déchirée, le poiſſon s'enfonce, & qu'il ne peut ni ſe ſoutenir ni s'élever. Mais ce dommage ne cauſe point la mort de ces ſortes d'animaux; car on lit dans le *Natural Hiſtory*, &c. qu'un Obſervateur a fait crever la veſſie d'un poiſſon dans la machine pneumatique, ſans que l'animal en ſoit mort. On prétend que les Pêcheurs ſont très-adroits à percer avec une aiguille la véſicule aérienne du merlus auſſi-tôt qu'ils l'ont pris, dans la vue d'en faire ſortir l'air qui s'y trouve renfermé. Sans cette opération le poiſſon ne pourroit reſter & vivre quelque temps au fond de l'eau du bateau dans laquelle on le dépoſe pour y être pris & porté enſuite tout frais au marché; mais ſi malheureuſement on ouvre dans cette opération quelque artere du poiſſon, il périt ſur le champ. Au reſte il y a de grandes différences entre les véſicules aériennes dans différens poiſſons. Ce ſac eſt pour l'ordinaire ſitué en long, enfermé dans le péritoine, placé entre les vertebres & l'eſtomac. Sa longueur dépend de la capacité du bas-ventre, & de la grandeur du poiſſon: il eſt tantôt cylindrique, elliptique, ové ou renverſé; tantôt cette véſicule aérienne eſt à un lobe & à une loge, ou d'une ſeule cavité, comme celles des *truites*, des *brochets*, des *merlans*, &c. dans d'autres la veſſie a deux loges & deux lobes, comme dans le barbeau, la carpe, &c. d'autres l'ont à trois lobes & à trois loges, comme la tanche de mer, la gavote. *Redi* dit que le *poiſſon doré* a quelquefois cette veſſie d'air diviſée en quatre cavités. Dans les mâles la véſicule aérienne deſcend, dit M. *Gouan*, preſque juſqu'à la région de la veſſie urinaire, & eſt attachée avec l'eſtomac, avec l'œſophage, tantôt par le côté, tantôt par la pointe, & s'y abouche par un conduit pneumatique. On prétend avoir obſervé que dans le merlus & dans la morue la véſicule aérienne ne ſe termine point à la veſſie urinaire; elle s'étend juſqu'à la derniere vertebre dorſale. Pluſieurs eſpeces de poiſſons & d'animaux nageurs réputés poiſſons, n'ont point ces veſſies

d'air ; la lamproie, l'anchois, le dauphin, la torpille, la rouffette, le goujon d'eau douce, &c. tous les poiffons plats qui fe tiennent toujours couchés dans le fond de l'eau, font, dit-on, de ce nombre, & alors ils exécutent ces mouvemens par des moyens différens : ils ont des efpeces de poumons qui peuvent fe gonfler d'air, & fe mettre en équilibre avec l'eau, ainfi que le fait la grenouille : dans les *animaux amphibies*, la rétraction & l'impulfion des pattes font mifes en ufage pour nager.

L'organifation intérieure des poiffons nous préfente des différences bien fenfibles d'avec celle des animaux terreftres. La fituation, la conformation des poumons & leur commerce avec le cœur font bien différens. L'illuftre M. *Duverney* a donné une anatomie des plus exacte de la *carpe*, dont la ftructure peut fe rapporter à celle du plus grand nombre de poiffons ; & c'eft d'après fes obfervations que nous parlerons. Le cœur de ces poiffons n'a qu'une oreillette, mais d'une grande capacité : elle eft appliquée au côté gauche ; il y a deux valvules à l'embouchure de l'oreillette dans le cœur, l'une deffus & l'autre deffous, attachées par tout le demi cercle qu'elles forment, & ouvertes du côté de la pointe du cœur ; ce qui fait que le fang qui reflue par la contraction du cœur, les fouleve & les joint l'une à l'autre comme dans la grenouille. Ce cœur eft applati comme une châtaigne de mer ; il s'emboîte par la bafe avec l'aorte. Les parois de ce cœur font fort épaiffes à proportion de fon volume, & fes fibres d'une tiffure fort compacte ; auffi a-t-il befoin d'une forte action pour la circulation.

Les *ouies* que l'on remarque dans les poiffons proprement dits, & qui font ovipares, font leurs véritables poumons, les organes de leur refpiration ; car ils ont befoin d'air pour vivre, & ils font conftruits de maniere à pouvoir extraire de l'eau l'air néceffaire à leur refpiration. Les ouies des poiffons font des efpeces de feuillets compofés d'un rang de lames étroites, rangées & ferrées l'une contre l'autre, qui forment comme autant de barbes ou franges femblables à celles d'une plume à écrire : ce font ces franges qu'on peut appeller proprement le poumon des poiffons. Ces ouies font recouvertes d'un couvercle qui s'éleve & qui s'abaiffe, & qui en s'ouvrant donne paffage à l'eau que l'animal a refpirée : un nombre prodigieux de mufcles font mouvoir toutes ces parties.

L'aorte, qui dans les autres animaux porte le ſang du centre à la circonférence de tout le corps, ne parcourt de chemin dans ceux-ci que depuis le cœur juſqu'à l'extrémité des ouies, qui ſont les poumons des poiſſons; alors les veines du poumon devenues arteres, font la fonction de l'aorte.

Le poiſſon avale l'eau continuellement par la bouche (c'eſt ſon inſpiration), & il la rejette par les ouies (c'eſt ſon expiration) : c'eſt dans ce paſſage que le ſang s'abreuve d'air. Le ſang qui ſort du cœur du poiſſon, ſe répand de telle maniere ſur toutes les lames dont les ouies ſont compoſées, qu'une très-petite quantité de ſang ſe préſente à l'eau ſous une très-grande ſuperficie, afin que par ce moyen chacune de ſes parties puiſſe facilement, & en moins de temps, être pénétrée par les petites particules d'air qui ſe dégagent de l'eau par l'extrême diviſion qu'elle ſouffre entre ces lames. C'eſt pour cela qu'il a fallu non-ſeulement que chaque feuille en eût un ſi grand nombre, mais auſſi que toutes leurs ſurfaces fuſſent couvertes des rameaux capillaires traverſaux de l'aorte. C'eſt à-peu-près la même mécanique dans les poumons des autres animaux; mais le nombre des vaiſſeaux dans les véſicules des poumons n'approche pas du nombre de ceux des lames des ouies : auſſi eſt-il plus difficile de tirer l'air de l'eau, que de reſpirer l'air pur tel qu'il entre dans les poumons véſiculaires.

Quand on conſidere que le ſang des veines des ouies eſt d'un rouge plus vermeil que celui de l'aorte, on juge aiſément qu'il s'y eſt chargé de quelques particules d'air. On remarque dans les autres animaux la même différence entre le ſang de l'artere du poumon, qui eſt toujours d'un rouge obſcur, & celui de la veine du poumon, qui eſt toujours d'un rouge fort éclatant. Le ſang ainſi imprégné des particules d'air, & par-là devenu vraiment artériel, entre dans les veines des ouies; & ces veines prenant dans les poiſſons la conſiſtance d'arteres, diſtribuent ce ſang à toutes les parties poſtérieures du corps; il eſt enſuite repris par les veines qui le portent au cœur.

Toutes les pieces qui ſervent à la reſpiration de la carpe, & dont on peut faire, comme nous l'avons dit ci-deſſus, l'application aux autres poiſſons, montent à un nombre ſi ſurprenant, qu'on ne ſera pas fâché d'en voir ici le dénombrement.

Les pieces oſſeuſes ſont au nombre de quatre mille trois cents quatre-vingt-ſix. Il y a ſoixante-neuf muſcles; les arteres des ouies,

outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cens vingt rameaux, & chaque rameau jette de chaque côté sur le plat de chaque lame, une infinité d'arteres capillaires transversales, dont le nombre passeroit de beaucoup tous ces nombres ensemble. Quelle finesse d'organisation ! Il y a autant de nerfs que d'arteres, les ramifications des premiers suivant exactement celles des autres. Les veines, ainsi que les arteres, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cens vingt rameaux, qui sont de simples tuyaux, & qui, à la différence des rameaux des arteres, ne jettent point de vaisseaux capillaires transversaux.

Parmi les poissons, il y en a qui ont les mâchoires armées de dents; il se trouve même des animaux de mer qui les ont munies de trois ou six rangs, tel que le requin (mais cet animal est une espece de cétacée). Quelques-uns, dit M. *Deleuze*, ont aussi la langue armée de deux rangs de dents aiguës & courbées; d'autres n'ont point de dents enracinées dans les mâchoires, tels que la tanche, la carpe & le barbeau; mais elles sont situées dans la voûte charnue du palais, ou dans de petits os placés à l'entrée de l'œsophage; d'autres, telle que l'alose, n'en ont point du tout, ni aux mâchoires, ni dans toute l'étendue du palais & des parties voisines de l'entrée de l'œsophage, à moins qu'on ne veuille donner le nom de dents à certaines petites inégalités en forme de scie que l'œil voit à peine, mais que l'on sent au tact à l'extrémité des levres supérieures.

Les vrais cétacées ont une langue dont ils se servent comme les quadrupedes : mais celle des poissons est fort différente : elle est immobile & adhérente à la partie inférieure de la bouche; aussi elle ne contribue pas aux inflexions de la voix, les poissons proprement dits n'en ayant point.

L'anus que les Mariniers appellent *ombilic* ou le fondement, a aussi ses singularités. Il ne paroît à l'extérieur qu'une seule ouverture, par où se déchargent les excrémens des boyaux; mais cette ouverture en comprend encore deux autres, dont l'une donne passage aux œufs dans les femelles, & à la semence dans les mâles, & l'autre laisse passer l'urine de la vessie; de sorte que voici trois conduits qui aboutissent dans cet endroit. Les œufs sont disposés dans deux capsules de chaque côté de l'abdomen, & ces conduits se réunissent en un seul canal qui se termine à la partie postérieure de l'anus. Le nombre des œufs que

donnent

donnent les poiſſons eſt prodigieux : on a calculé ceux que pouvoit donner une *morue*, & on a trouvé pour total neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs. *Leuwenhoek* prétend que la laite du merlus contient infiniment plus d'animalcules. Quelle fécondité ! mais auſſi quelle deſtruction ! combien de ces œufs ſont dévorés, combien de petits poiſſons ſont détruits ! c'eſt ainſi que ſe conſerve la balance dans la production des êtres animés.

La *laite*, que l'on nomme auſſi *laitance*, *ſemen piſcium*, eſt une partie compoſée de deux corps blancs très-irréguliers ; on y diſtingue les véſicules ſéminales : ce ſont les teſticules dans leſquels ſe filtre la ſemence ; ils ſont preſque auſſi longs que la cavité du bas-ventre : le côté droit eſt quelquefois un peu plus gros que le gauche, parce qu'il commence un peù plus près du diaphragme : c'eſt cette ſemence que le mâle répand ſur les *œufs* à l'inſtant où la femelle les détache de ſon ovaire & les dépoſe dans l'eau, & c'eſt cette ſemence qui les féconde : *voyez au mot* Œuf, les différences qui ſe trouvent entre les *œufs des poiſſons* & les *œufs des oiſeaux*.

Il ſe trouve quelquefois des poiſſons véritablement hermaphrodites. M. *Morand* a fait voir à l'Académie des Sciences en 1737, les parties intérieures d'une groſſe carpe, où d'un côté l'on voyoit diſtinctement les œufs, & de l'autre la laite : à cette occaſion, M. *de Réaumur* dit qu'il avoit obſervé pluſieurs fois la même choſe dans le brochet, & M. *le Marchant* dans le merlan (On peut y ajouter les *moules* & d'autres vers teſtacées, dont nous avons parlé). Voilà bien des poiſſons hermaphrodites qui en feroient ſoupçonner beaucoup d'autres. Que d'éclairciſſemens à deſirer ſur ce ſujet ! Pluſieurs animaux hermaphrodites ont le beſoin ordinaire d'un autre animal de leur eſpece pour engendrer : les moules procréent toutes ſeules, mais elles ſont des vers teſtacées. De quel genre ſeront ces nouveaux hermaphrodites qui ſe trouvent parmi les poiſſons ? Ce ſont tout autant de queſtions de M. *de Fontenelle*.

Quoiqu'il ne ſoit pas facile de découvrir l'organe de l'ouie des poiſſons, il eſt cependant démontré qu'ils entendent : la preuve en eſt que dans certains lieux on habitue les poiſſons à accourir au ſon d'une cloche pour venir prendre leur nourriture. On a même obſervé que les ſons vifs l'emportent ſur les ſons graves lorſqu'il s'agit de mettre les poiſſons en mouvement. Dans les animaux de mer qui reſpirent, tels

que la *baleine*, le *dauphin*, le *veau marin* (ce dernier eſt amphibie, les autres ſont cétacées), il n'eſt point difficile de ſuivre la route du conduit auditif extérieur de ces animaux : ils ont l'organe de l'ouie à-peu-près ſemblable à celui des animaux terreſtres : on prétend qu'on la découvre auſſi dans la lamproie & la raie ; mais dans les poiſſons qui n'ont point de poumons ni d'oreilles, l'organe où réſide le ſens de l'ouie eſt plus difficile à découvrir. On a toujours été fort indécis ſi ces derniers n'entendent pas par le ſentiment du tact excité par l'agitation de l'air communiquée à l'eau. Conſultez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743, & le Tome II des *Savans étrangers* de cette Académie. M. *Camper*, Profeſſeur en Médecine en l'Univerſité de Groningue, s'eſt propoſé de trouver & de démontrer que l'élément que les poiſſons proprement dits habitent, eſt capable de leur tranſmettre le ſon. Cet habile Anatomiſte a reconnu auſſi que l'oreille extérieure, le canal auditif & le tambour, qui ſont ſi néceſſaires aux animaux terreſtres & amphibies, manquent aux poiſſons. Ces animaux ne vivent que dans l'eau, & ces organes leur ſeroient inutiles ou même nuiſibles ; mais ils ont les organes intérieurs ; ſavoir les trois canaux demi-circulaires, cartilagineux & creux en dedans, avec une bourſe élaſtique qui contient un ou deux oſſelets fort mobiles, flottant dans une gelée plus ou moins épaiſſe, fort peu adhérens aux parties voiſines, & ſeulement autant qu'il eſt néceſſaire pour la nutrition de ces oſſemens. Cette organiſation, dit M. *Camper*, ſuffit aux poiſſons pour recevoir l'impreſſion du ſon tranſmis dans l'eau, ou de l'eſpece de percuſſion qu'il occaſionne. Ce Phyſicien fait obſerver à ce ſujet, que ſi l'on emplit un verre de gelée de corne de cerf, & qu'on place au milieu de cette gelée un corps ſolide qui y flotte librement, en appuyant un doigt ſur un des côtés de ce verre, en lui donnant une légere percuſſion du côté oppoſé ; le doigt qui touche le verre reçoit la percuſſion qu'occaſionne le mouvent du corps ſolide, preſqu'auſſi diſtinctement que s'il en étoit frappé immédiatement, quoiqu'il y ait de la gelée interpoſée entre ce corps ſolide & le doigt qui en reçoit l'impreſſion. En général la vue des poiſſons eſt très-ſubtile.

Maniere dont les poiſſons ſe multiplient.

Lorſque les poiſſons veulent multiplier, on les voit s'attrouper dans les eaux, ſauter & s'élever de toutes parts. Perſonne n'ignore, & c'eſt

un fait conſtant ; qu'il y a des animaux qui fécondent leurs femelles ſans un véritable accouplement, comme on le remarque dans les poiſſons, dans les mouches éphémeres, &c. Dans toutes les eſpeces de vrais poiſſons (car il ne faut pas ranger parmi cet ordre d'individus, les animaux de mer qui nagent & qui ſont vivipares, comme nous l'avons dit) ſouvent les poiſſons mâles s'approchent de la femelle dans le temps du frai ; il ſemble même qu'ils ſe frottent ventre contre ventre ; car le mâle ſe retourne quelquefois ſur le dos pour rencontrer le ventre de ſa femelle ; mais malgré cela, il n'y a aucune copulation ; le membre néceſſaire à cet acte n'exiſte pas ; & lorſque les poiſſons mâles approchent de ſi près de la femelle, ce n'eſt que pour répandre la liqueur ſpermatique contenue dans leur laite, ſur les œufs que la femelle laiſſe couler alors (*a*) ; ainſi les amours des poiſſons conſiſtent en de ſimples careſſes, dans de légers touchers, mais qui ne tendent pas moins au grand but de la nature. Il ſemble même que ce ſoient les œufs qui les attirent plutôt que la femelle ; car ſi elle ceſſe de jeter des œufs, le mâle l'abandonne, & ſuit avec ardeur les œufs que le courant emporte, ou que le vent diſperſe : on le voit paſſer & repaſſer cent fois dans tous les endroits où il y a des œufs : ce n'eſt ſûrement pas pour l'amour de la mere qu'il ſe donne tous ces mouvemens ; il n'eſt pas à préſumer, dit M. *de Buffon*, qu'il la connoiſſe toujours ; car on le voit arroſer de ſa laite prolifique tous les œufs qu'il rencontre pour les féconder, & ſouvent avant d'avoir rencontré ſa femelle : l'eau eſt le milieu par lequel la vertu vivifiante de la liqueur ſéminale ſe communique aux œufs.

Parmi les poiſſons de mer les uns mettent bas leurs œufs tout près des rivages, ſur les rochers lavés par les flots, où l'eau ſe trouve plus échauffée par les rayons du ſoleil ; ils y choiſiſſent un lieu commode où ces œufs puiſſent éclorre, & ſemblent le faire avec d'autant plus de prévoyance, que l'eau eſt plus douce & moins ſalée dans ces endroits, & qu'il s'y rencontre une grande quantité d'inſectes aquatiques, dont la

---

(*a*) C'eſt ce frottement réciproque des vrais poiſſons que *Tulle* a regardé improprement comme l'acte de la copulation. Je les ai vus, dit-il, dans cet acte, & cela arrive pour l'ordinaire avant que les œufs parviennent à leur maturité : la copulation, par intromiſſion, ne paroit avoir lieu que dans les poiſſons vivipares, & qui ſont de faux poiſſons.

plupart ſervent de pâture au fretin nouvellement éclos. C'eſt ainſi que les ſaumons & pluſieurs autres poiſſons qui dépoſent leurs œufs, ſont obligés de remonter les fleuves dont l'eau n'eſt point infectée par la ſalure de la mer, mais au contraire purifiée par le mouvement. Il n'en eſt pas de même des poiſſons de haute mer, auxquels une trop longue diſtance interdit les rivages ; mais ils font des œufs qui nagent ſur les flots & qui y écloſent. Ils ne ſont point attachés au varec ou *algue marine*, comme on l'avoit cru. Pour les *animaux plagiures*, dits *cétacées*, qui ont le ſang chaud, ils ſont vivipares, s'accouplent & allaitent leurs petits.

Les œufs des poiſſons ſont innombrables ; mais n'ayant que très-peu de volume dans l'inſtant où la femelle les dépoſe, ils ſe gonflent, ſe diſtendent, prennent de l'accroiſſement avant que l'embryon rompe l'enveloppe qui l'enfermoit.

A la Chine, qui eſt de toutes les contrées celle qui offre la plus grande abondance de poiſſons, les rivieres, les lacs, les étangs & les canaux mêmes en ſont remplis. On y voit preſque tous les poiſſons d'Europe qui fourmillent juſques dans les foſſés qu'on creuſe au milieu des champs pour conſerver l'eau qui ſert aux plantations de riz. Ces foſſés ſont remplis de frai ou d'œufs de poiſſons dont les propriétaires des champs tirent un profit qui monte quelquefois au centuple de la dépenſe, en les vendant à la meſure aux marchands qui viennent avec un nombre ſurprenant de barques, notamment ſur la riviere de Yang-tſe-Kyang. Vers le mois de Mai, les habitans du pays bouchent la riviere en pluſieurs endroits, dans l'eſpace de dix lieues, avec des claies & des nates, afin d'arrêter le frai qu'ils ſavent diſtinguer au premier coup d'œil, & dont ils rempliſſent des tonneaux en le mêlant avec de l'eau. On tranſporte ce *frai* en diverſes Provinces, & il y fait une branche de commerce d'autant plus importante, que le peuple de la Chine ne ſe nourrit preſque uniquement que de poiſſons. On dit que le gros poiſſon ſe conſerve, en ce pays, dans de la glace.

Durée de la vie des Poiſſons, leurs guerres & leurs marches.

Si les viciſſitudes de l'air, comme le prétend le Chancelier *Bacon*, ſont la principale cauſe de la deſtruction des êtres vivans, il eſt certain que les poiſſons étant de tous les animaux ceux qui y ſont les moins expoſés, doivent durer beaucoup plus que les autres ; mais ce qui

contribue encore à la longue durée de leur vie, c'eſt que leurs os ſont d'une ſubſtance plus molle que celle des autres animaux. Ils ne ſe durciſſent point, ils ne changent preſque pas avec l'âge. Leurs arêtes s'alongent, groſſiſſent & prennent de l'accroiſſement ſans prendre de ſolidité, du moins ſenſiblement. Une choſe qui concourt beaucoup à abréger la vie des poiſſons, c'eſt quand ils ſont obligés d'habiter ſous des glaces : il y a même des animaux de mer qui étant vivipares, y périſſent faute d'air extérieur, tels que les *cétacées*. Voyez ce mot. On a auſſi remarqué que les poiſſons qu'on touche avec les mains, ou qu'on tourmente trop dans les étangs, meurent. Ces animaux en général craignent le bruit des armes à feu, le tonnerre, les orages, la fumée de poix ou de goudron.

Les poiſſons ſe livrent des guerres entr'eux; les foibles deviennent la proie des forts. On en voit des bancs entiers forcés de quitter, par une loi naturelle, les abymes de l'Océan où ils ſont en ſûreté, pour approcher des rivages où on leur tend des pieges : d'autres ne fuient pas le milieu des mers ſeulement pour éviter la pourſuite des cétacées, mais ils ſe ſauvent vers les côtes, étant chaſſés par des troupes de plongeons ou de mauves qui volent ſur la ſurface des eaux : c'eſt alors qu'ils viennent tomber dans les filets des Pêcheurs. D'autres, tels que les morues & les harengs, paſſent d'un promontoire à l'autre & marchent comme des armées; leur marche eſt réglée. Ces poiſſons paroiſſent dans des temps marqués le long de certaines côtes, attirés par une multitude innombrable de vers & de petits poiſſons qui habitent ces endroits. *Voyez aux mots* MORUE & HARENG *la deſcription détaillée de ces marches ſi curieuſes.*

Depuis les plus gros animaux qui vivent dans l'eau, juſqu'au plus petits, tout eſt en action & en guerre; ce n'eſt que ruſes, que fuites, que détours, que violences. On s'y entre-pille, on s'y entre-mange ſans meſure : il y en a qui évitent, par la légéreté & la prévoyance, la force de leurs ennemis; c'eſt ainſi que les eſpeces ſe conſervent toujours & ne ſont pas détruites à cauſe de leur grande multiplication. L'animal appellé *lamie* eſt plus redoutable par le nombre, la force & le jeu de ſes dents, que ne l'eſt ou la licorne narwhal, quoiqu'armée d'une dent fort longue & de la plus grande dureté, ou l'eſturgeon & quelques eſpeces de raie dont le dos eſt garni de piquans & de tubercules. Les animaux *ſouffleurs*, tels que les *dauphins*, &c. ont pour armes

offensives & défensives, indépendamment de leur queue, la faculté de lancer à trois toises de distance un jet d'eau dans les yeux de leur ennemi, ce qui le rend aveugle pour un moment, ou trouble l'eau qui se trouve entre les deux combattans, & facilite au plus foible le moyen d'éviter le danger qui le menaçoit. M. *Lamorier*, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, prétend que c'est à la force des poumons, à la figure singuliere du larynx, à un aqueduc ou fistule située au bas du front, enfin à un gros muscle appellé *sterno-fistulaire*, qu'on doit attribuer la propriété que les animaux de mer *souffleurs* ont de souffler & de lancer l'eau en l'air avec bruit. Cet Auteur explique encore la différente direction de ce jet, tantôt verticale, tantôt oblique & tantôt horizontale, suivant que la tête de ces sortes d'animaux de mer est plus ou moins abaissée par la contraction de ce même muscle.

Empoissonnement des Etangs ; nourriture des Poissons.

Comme les poissons multiplient beaucoup, & qu'ils trouvent abondamment dans les eaux de quoi se nourrir (car cet élément est toujours rempli d'une multitude de vers, d'insectes, d'animalcules, de plantules, &c.) les étangs sont d'un très-bon rapport : mais on doit avoir soin, lorsqu'on les empoissonne, de n'y mettre que des poissons qui y puissent vivre & multiplier. A l'égard de la nourriture particuliere des poissons, nous en avons parlé dans chaque article où il est fait mention de ces sortes d'animaux ; voici néanmoins un moyen peu coûteux pour engraisser les poissons : on fait semer dans quelque terrain négligé une quantité suffisante de graines de potirons ou de grosses citrouilles : lorsque ces fruits approchent de leur maturité, il faut les couper par le milieu & les vider pour les remplir de terre glaiseuse. On réunit les deux parties qu'on assujettit avec des liens d'osier. On jette ensuite ces potirons ainsi préparés dans différens endroits de l'étang : le poids de la terre dont ils sont remplis les fait aller au fond de l'eau, où ils servent de picorée aux poissons & contribuent beaucoup à les engraisser ; les étangs produisent ainsi des pêches plus abondantes & plus fréquentes. Ce procédé économique est en usage dans plusieurs endroits du royaume de Pologne ; mais à l'empoissonnement des étangs, on doit avoir égard à la nature du terrain : par exemple, la carpe, la tanche, l'anguille, la barbotte & autres poissons visqueux, se plaisent dans la

bourbe & les eaux dormantes : la truite, la perche, la loche, le goujon dans l'eau vive & les pierrailles : le brochet, le barbeau & même la carpe se plaisent dans les étangs sablonneux ; le poisson de ces derniers est estimé le meilleur. Dans un étang de huit arpens, qui est l'étendue qu'on donne à une carpiere, on met environ cent carpes mâles & femelles de dix à douze pouces, chacune desquelles peut en jeter plus d'un millier. On doit prendre garde qu'aucun brochet n'entre dans la carpiere. On appelle *alvin*, le petit poisson qui a cinq pouces depuis le dessous de l'œil, jusqu'à la fourchette ; il n'est ordinairement de cette grandeur qu'après trois étés : c'est l'alvin dont on se sert pour empoissonner. On pêche les étangs de trois ans en trois ans, après qu'on les a alvinés.

On pratique sur le bord de la mer des espaces environnés de roseaux & de cannes, sur des canaux qui communiquent de la mer aux étangs, & dans le passage desquels on prend le poisson ; c'est ce qu'on nomme *des étangs salés*. La pêche des poissons de mer & de ceux d'eau douce se fait d'une multitude de manieres différentes, ainsi qu'on le peut voir dans les livres économiques, & même dans ce Dictionnaire.

Castration des Poissons ovipares, & Animaux nageurs pisciformes & vivipares.

Il est dit dans l'Histoire de l'Académie, pour l'année 1742, qu'un nommé *Samuel Tull*, Marchand de poissons, vint proposer à M. *Sloane*, Président de la Société de Londres, de lui communiquer le secret de châtrer les poissons & de les engraisser par ce moyen. Il prétendoit que ce poisson surpassoit les autres en délicatesse de goût, autant qu'une poularde surpasse un coq, & un bœuf gras un taureau. La singularité du fait excita la curiosité du savant Naturaliste : on fit venir huit *carruchens*, especes de petites carpes, qu'on avoit apportées depuis peu de Hambourg en Angleterre. *Samuel Tull* fit l'opération de la castration, en ouvrant l'ovaire d'une de ces carpes, & en remplissant la plaie avec un morceau de chapeau noir. La carpe châtrée parut d'abord nager avec moins de facilité que les autres ; M. *Sloane* la croyoit vivante lorsqu'il écrivit ce fait à M. *Geoffroy*, mais on ne nous en apprend pas davantage.

Cet effet de la castration des poissons est assez vraisemblable par son analogie avec ce qui arrive aux animaux terrestres : & M. *Sloane* pense

qu'une pareille découverte mérite d'être ſuivie, & peut-être utile, ſoit pour rendre le poiſſon plus gras & plus délicat, ſoit pour en diminuer la multiplication dans les étangs & dans les viviers trop abondans en fretin, par là peu favorables à leur accroiſſement.

On a envoyé de Mexico à l'Académie Royale des Sciences, des animaux nageurs piſciformes, vivipares & réputés poiſſons, qui ont préſenté à l'Obſervateur les ſingularités ſuivantes. Si en preſſant avec les doigts le ventre de la mere, on en faiſoit ſortir les petits avant le temps, en les examinant au microſcope, on y obſerve la circulation du ſang, telle qu'elle doit être dans un poiſſon déjà grand. Si l'on jette ces prétendus poiſſons dans l'eau ils nagent auſſi bien que s'ils avoient vécu long-temps dans cet élément. Les mâles ont les nageoires & la queue plus grandes & plus noires ; de ſorte qu'à la premiere vue, on peut facilement diſtinguer les deux ſexes. La maniere de nager de ces animaux piſciformes eſt ſinguliere ; le mâle & la femelle nagent enſemble ſur deux lignes paralleles, la femelle au-deſſus & le mâle au-deſſous : ils conſervent toujours entr'eux une diſtance conſtamment uniforme & un parallélisme parfait. L'anatomie ſeule & comparée qu'il faudroit faire de ces prétendus poiſſons vivipares, nous apprendroit s'ils ont des oüies ou des poumons, &c. & à quel ordre d'animaux ils congénerent.

M. *Mauduit* dit, dans ſon Mémoire concernant la maniere de ſe procurer les poiſſons & autres animaux étrangers, &c. que les poiſſons cartilagineux ſont vivipares, & cependant leurs femelles portent des œufs ; mais ces œufs ſont fécondés, prennent de l'accroiſſement, & écloſent dans le ſein maternel. Le jeune poiſſon cartilagineux ne naît donc formé & vivant qu'après avoir ſubi l'incubation intérieure. Dans notre ſyſtême, les vivipares ne ſont point de vrais poiſſons, mais des animaux piſciformes. M. *Mauduit* dit encore avoir obſervé dans une pêche, aux environs de Marſeille, un poiſſon cartilagineux dans lequel il n'a apperçu aucune trace d'œufs ; c'étoit une *aiguille de mer :* elle fut priſe dans l'inſtant où elle mettoit ſes petits au monde ; c'étoit dans les premiers jours de Mars ; la peau du ventre étoit ouverte de la longueur de pluſieurs doigts : un canal double, c'étoit la matrice, étoit poſé au-deſſus des viſceres de chaque côté, le long de l'épine, & occupoit une très-grande étendue : ce canal étoit compoſé d'un grand nombre de cellules ; pluſieurs étoient déjà ouvertes & vides ; d'autres

étoient

étoient fermées & remplies : il y en avoit d'où de jeunes aiguilles sortoient, les unes de la longueur de presque tout le corps, d'autres d'une partie du corps seulement. Notre Observateur examina toutes les cellules, & n'y trouva de vestiges d'œufs dans aucune. Les jeunes aiguilles étoient parfaitement conformées dans les cellules encore fermées ; elles y étoient repliées sur elles-mêmes en rond, & il ne vit rien qui le fît soupçonner qu'elles eussent auparavant été contenues dans des œufs. Cette observation tend à prouver que les aiguilles, de même que l'anguille, sont de faux poissons, en un mot des serpens d'eau, de l'ordre des vivipares, & qui doivent s'accoupler.

A l'égard des petits animaux de mer, appellés *poissons vivipares*, Stenon a démontré dans les *Actes de Copenhague*, qu'ils prennent de la nourriture dans l'*oviductus* par la bouche & par les intestins, de même que les oiseaux.

Observations sur la Pêche des Poissons.

Les instrumens de la pêche varient suivant les lieux & l'espece de poissons ; il y a la pêche en pleine mer, à la riviere, aux embouchures, sur les greves, à la côte & entre les roches ; & les instrumens sont les rets & filets flottans ou couverts, la drague, la ligne, les paniers, les nasses, les caziers, les folles, les verveux, les tonnelles. Les appâts varient aussi, ils sont ou de viande, ou de poisson, ou d'insectes, ou de vers, ou de coquillages, ou de rocailles (crustacées), ou d'entrailles, ou d'œufs de poisson dont on garnit des hameçons : il y a aussi les faux appâts, ce sont des pierres ou du liege, ou du fer-blanc taillés & figurés comme un hareng. Les appâts empoisonnés, sont la chaux vive, les noix de cyprès & vomique, la coque de levant, même la momie & tout ce qui peut enivrer le poisson.

Une remarque importante que nous ne devons pas omettre ici, c'est que dans les lieux où se fait la pêche de divers poissons, tels que les thons, les harengs, les sardines, &c. la mer s'engraisse en ces endroits pendant tout le temps que dure cette pêche, & file comme de l'huile ; souvent même elle étincelle, sur-tout quand on la frappe avec des rames, ou plutôt avec leur tranchant. Cette graisse ou huile qui surnage l'eau de la mer ne se trouve point dans les rivieres où se fait la pêche immense des saumons, &c. l'eau n'est jamais troublée ni épaissie.

Utilités des poissons pour la nourriture, & pour divers usages de la vie.

La chair & le goût des divers poissons, tant d'eau douce que de mer, sont très-variés. Le poisson de mer est le meilleur de tous, parce que la salure de la mer en corrige l'humidité. Parmi les poissons de mer, ceux qui habitent les sables & les rochers sont les plus sains : on nomme ces derniers *saxatiles.* On estime ensuite ceux qui habitent le fond de la mer ; & on donne le dernier rang à ceux qui vivent sur les bords, parce que l'eau où ils sont est moins pure. Il y a des poissons de mer qui entrent dans les fleuves ; & on remarque que lorsqu'ils ont habité dans l'eau douce quelque temps, ils en sont beaucoup plus agréables au goût : mais il n'est pas bien décidé qu'ils en soient plus sains. Entre les poissons de riviere, les meilleurs sont ceux qu'on pêche dans les rivieres rapides. Les poissons que l'on prend dans les rivieres qui arrosent les grandes villes, sont toujours moins bons au-dessous de ces villes, à cause des immondices qui les y attirent, & dont ils se nourrissent. La maniere la plus saine d'apprêter le poisson pour les alimens, est de le faire frire, soit au beurre, soit à l'huile (M. *Bourgeois* dit cependant que le poisson cuit à l'eau, avec le sel & le persil, & ensuite assaisonné avec une sauce blanche, faite avec le bouillon de viande, le beurre frais & le jaune d'œuf, est beaucoup plus sain pour les malades & les convalescens, que frit avec le beurre ou l'huile). En général la chair des poissons est assez saine, mais elle nourrit peu, se corrompt promptement, est moins propre à fournir un bon suc substantiel, que la chair des animaux terrestres. Le poisson convient donc mieux à ceux qui abondent trop en suc nourricier, & qui font trop de chyle & de sang. Il se trouve même des maladies où le poisson peut convenir, dans le cas où les nourritures succulentes peuvent donner lieu à des inflammations : c'est d'après ce principe qu'on le prescrit aux valétudinaires.

Cette alternative de propriétés ne décide point la fameuse question ou dispute qui s'est élevée, il y a quelques années, savoir : *s'il est plus salubre d'être ichtyophage ou plus sain d'être sarcophage ?* Toujours est-il vrai, qu'à la Chine, au Japon & dans les ports de mer, où le peuple est innombrable, on ne vit guere que de poisson. Il paroît donc que l'usage habituel de cette nourriture ne nuit point à la population.

Il y a des poiſſons dont la chair eſt vénimeuſe ; telle eſt celle de la plus grande partie des poiſſons de la Nouvelle Providence, l'une des îles de Bahama : il en eſt de même de celle du lion marin. Quand la bécune & la bonite, &c. mangent des fruits du mancelinier, leur chair devient un poiſon pour les perſonnes qui en mangent. On reconnoît que les poiſſons ſont ainſi envenimés, lorſque leurs dents ſont noires, & que leur foie eſt amer. *Voyez l'article* POISON.

Entre les poiſſons dont la chair ne nous eſt pas agréable, il y en a qui ne ſont pas pour cela inutiles. Les poiſſons du Nord, dont nous n'aimons pas le goût huileux, ſervent de nourriture à d'autres peuples, aux beſoins deſquels ils ſont plus proportionnés. Il eſt à propos de remarquer, qu'au contraire des animaux terreſtres, qu'il faut nourrir avec ſoin pour les rendre meilleurs au goût, les poiſſons d'eau douce ont beſoin de jeûner quelques jours, & d'être retenus en eau courante, pour devenir un mets plus agréable & plus flatteur ; enfin il n'y a pas juſqu'à leurs arêtes, leurs barbes, leurs écailles, dont pluſieurs Nations ne ſachent tirer avantage. Il y a un poiſſon dont les arêtes ſont ſi fortes, que les habitans du Groënland s'en ſervent au lieu d'aiguilles, pour coudre les peaux d'ours dont ils font leurs coëffures & leurs habits, & qu'ils aſſemblent avec des boyaux deſſéchés, en guiſe de fil. Les mêmes peuples conſtruiſent la carcaſſe de leurs barques avec des os de monſtres marins, par exemple avec ceux de baleines, qu'ils revêtent de peaux de veaux marins ou de baleines. On retire des cartilages des uns & de la veſſie des autres, une colle. *Voyez les articles* ESTURGEON & ICHTYOCOLLE. On voit dans l'un des cabinets de Chantilly une chemiſe de femme eſquimaux, qui eſt faite, ainſi que ſon camail, de peaux de veſſies de poiſſon couſues enſemble. D'autres animaux de mer & nageurs fourniſſent de l'huile en abondance ; ceux-ci donnent une eſpece d'ivoire, ainſi que l'on en peut voir un détail plus circonſtancié à l'article des animaux qui fourniſſent ces matieres ; tels que la *baleine*, le *narhwal*, l'*ichtyocolle*, l'*ours marin*, &c.

Quand les cadavres des poiſſons morts ſont pouſſés vers le rivage, des poiſſons vivans & voraces, tels que les lamproies, &c. & des cétacées tels que les ſquales, &c. y accourent en foule pour les manger ; & ceux-ci, arrêtés ſouvent par le reflux de la mer dans des foſſés, ſervent eux-mêmes de pâture aux bêtes de rapine qui habitent le long des rivages : par ce moyen, l'air eſt purgé de l'infection des cadavres,

&, comme le dit l'Auteur du Dictionnaire des Animaux, par une sage économie de la Nature, plusieurs animaux trouvent à se nourrir. Des Agronomes de différentes provinces de l'empire de Russie ont enfoncé dans des fourmillieres des entrailles de poisson, à dessein d'en faire périr les insectes, ce qui a réussi. Des arbres frottés avec un morceau de drap ou de linge imbibé de suc de poisson, ont été préservés aussi de l'approche des fourmis.

Poissons étrangers & curieux.

Au rapport du Pere *Labat*, les îles de l'Amérique fournissent beaucoup de poissons. On remarque entr'autres le *poisson rouge*, ainsi nommé, parce que sa peau & ses écailles sont d'une couleur de feu assez vive : il a beaucoup de la figure de la tanche ; sa chair est très-blanche & très-délicate : il est gras, ferme ; ses œufs sont excellens. L'Auteur dit en avoir vu qui pesoient jusqu'à quarante livres ; mais ceux-là sont très-rares. Il se trouve aussi des poissons rouges dans les mers du Kamtschatka: leur forme est plate, la tête petite, le museau court & pointu, les écailles larges & arrondies. Sa chair est rouge, sa langue en partie bleuâtre & en partie blanchâtre : le ventre est blanc & la queue fourchue ; c'est le poisson *marka ou narka*. Les poissons rouges dont on embellit depuis peu les bassins de nos jardins, sont différens, & portent le nom de *poissons dorés*.

Le poisson d'or du Cap a tiré son nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil ; il a aussi une raie d'or, qui s'étend de la tête à la queue. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi, & sa pesanteur d'une livre. La couleur de sa chair est un mêlange de blanc & de rouge, & il est d'un goût délicat. On ne voit le poisson d'or au Cap de Bonne-Espérance, que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, qu'il paroît sur les bancs.

Il y a une espece de petit poisson Chinois, qu'on nomme PETIT POISSON D'OR OU D'ARGENT, en latin, *cyprinus pinnâ ani duplici caudæ trifurcæ*. Ce petit poisson est des plus jolis : nous en avons parlé sous le nom de *dorade chinoise*, à la suite du mot DORADE.

Les Chinois ont aussi de petits poissons qui sont blancs & noirs, avec des points d'or & d'argent. La grande beauté de ces animaux est cause que presque dans la plus grande partie des Indes Orientales on en nourrit chez les Princes & les grands Seigneurs, qui se font un plaisir de

donner eux-mêmes à manger à ces petits poissons : au premier coup de sifflet qu'ils donnent, on voit ces animaux accourir avec beaucoup de gaieté, de vîtesse, & se jouer d'une maniere amusante. Ils fraient au mois de Mai.

Les Chinois donnent le nom de *poisson-farine* à un poisson fort délicat & tout-à-fait blanc, qui se trouve dans leur mer en bancs si considérables, que d'un coup de filet on en prend quelquefois par quintaux. Le *poisson-coq* du Chili a une espece de crête sur le devant de la tête.

Maniere de se procurer les différentes especes de poissons, de les préparer, & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous ne pouvons mieux faire, pour remplir les engagemens de cette indication, que d'exposer ici ce qu'a dit sur ce même objet M. *Mauduit*, qui a réuni dans un même chapitre la préparation, &c. des *poissons* & des *reptiles*.

En vain, dit ce Naturaliste, notre vanité s'applaudit-elle du spectacle que la Nature étale à nos yeux, de l'élégance, de la variété du coloris des fleurs, de la magnificence des quadrupedes, de la beauté & du faste des oiseaux, de l'éclat & du luxe des insectes. Les gouffres de la mer, les antres des rochers aux pieds des montagnes, le tronc des chênes antiques, creusé dans les forêts par les mains du temps, la fange des marais, recelent & cachent des richesses dont l'éclat ne réjaillit pas jusqu'à nous.

Les poissons que nous connoissons peu, que nous voyons rarement, que nous ne possédons qu'en les tirant de leur élément, les serpens que nous fuyons, les lézards qui nous évitent, les animaux même du genre ou de l'ordre du crapaud, qui nous repoussent & ne nous inspirent que de la répugnance, sont peut-être en général les animaux que la Nature a peints de ses couleurs les plus vives, qu'elle a touchés de ses pinceaux les plus riches & les plus brillans. L'or & l'azur sont leurs moindres ornemens; on voit étinceler sur leurs robes & jusques dans leurs yeux l'éclat de la topaze, du rubis, de l'émeraude, du saphir, de l'opale chatoyante, & toutes les couleurs que réfléchissent les métaux polis. Dans les autres productions de la Nature, au moins dans la plupart, les couleurs ne sont que des nuances, que des combinaisons; elles sont neuves & primitives dans les poissons & les reptiles, & telles que le prisme nous les fait appercevoir en divisant un faisceau de lumiere ;

mais, il faut en convenir, elles sont passageres : elles tiennent au principe de la vie, & s'éteignent avec lui. Il faut donc, pour en jouir, les voir briller sur des poissons ou sur des reptiles vivans. Il n'est peut-être pas de spectacle plus varié, plus brillant, que celui qu'offrent les grandes pêches qu'on fait en mer, avec des filets qui embrassent une demi-lieue & plus d'espace, & par le moyen desquels on prend une prodigieuse quantité de poissons différens à la fois. Ceux qui ont eu ce coup-d'œil, peuvent dire quelle est la beauté de la *dorade*, parsemée de taches d'or & d'azur sur un fond d'argent; des diverses especes de *perroquets de mer*, sur qui des raies de pourpre, d'oranger, de rubis coupent & traversent un fond d'émeraude ; du *rouget*, dont l'écaille couleur de perle est maculée de taches cramoisies ; du *hareng* & du *maquereau* mêmes, qui ne nous parviennent que décolorés, qui, en sortant de l'eau, brillent de couleurs ondoyantes, changeantes en vert, en bleu, en rouge de cuivre rosette ; & d'un nombre infini de poissons moins connus, peut-être plus brillans, & dont il seroit trop long & hors de notre objet de peindre les beautés : on en trouvera quelques esquisses dans l'histoire de ces animaux. Mais à peine les poissons sont-ils tirés de leur élément, que leurs couleurs s'affoiblissent, changent, & s'éteignent souvent entiérement : elles sont dues à l'action du sang qui circule dans les vaisseaux du corps muqueux sous les écailles ; elles pâlissent quand la circulation s'affoiblit, & elles disparoissent quand celle-ci n'a plus lieu. Ainsi une jeune fille, dit M. *Mauduit*, sur le teint de qui brilloit le coloris de la santé, devient pâle & décolorée quand ses forces l'abandonnent, quand le sang refoulé vers le tronc des gros vaisseaux ne circule plus en filets de pourpre, parmi les lis qui composent le tissu de sa peau. C'est bien un autre modele, quand l'ame est émue par une autre passion. *Voyez l'article* VISAGE. C'est donc bien en vain qu'on se flatte de conserver toutes les beautés qu'offre la robe des poissons & des reptiles : les premiers perdent leurs couleurs en expirant, & les autres peu de temps après ; dans les uns elles sont dues purement à la circulation, dans les autres elles dépendent en partie de la circulation & en partie de l'organisation du corps muqueux, cette substance si mobile, qui entre si facilement en fermentation, & qu'il est très-difficile & peut-être impossible de fixer. En vain des Charlatans effrontés prétendent-ils posséder le secret qu'on leur nie ici, & dont l'exposé du fait démontre l'impossibilité : leur industrie grossiere, leurs couleurs

artificielles appliquées après coup, en un mot leur impudence hardie ne peuvent en imposer qu'à des hommes ignorans, & qui n'ont jamais vu la Nature animée.

Ceci étant, il faut donc pour les poissons & les reptiles se borner à en conserver la forme. On peut y parvenir de deux manieres ; en les envoyant entiers & dans la liqueur, ou en n'envoyant que leur dépouille : si on les envoie dans la liqueur, il faut à cet égard consulter ce qui est dit en parlant du même objet à la fin de l'article *Quadrupedes*, faire le même choix des liqueurs, apporter les mêmes attentions dans l'arrangement, envelopper de même les objets dans des toiles pour que le frottement n'use & ne détache pas les écailles, ne rompe pas les nageoires & les parties accessoires. Aussi M. *Mauduit*, dont nous suivons ici le plan, ne change rien à ce sujet ; il observe seulement que les poissons ont la fibre plus lâche, le sang plus fluide, les humeurs & la substance en général plus aqueuses que les autres animaux ; que les reptiles ont le sang plus alkalin ; que si l'alkali n'est pas développé dans leurs humeurs, il est tout prêt de l'être ; que par conséquent les poissons & les reptiles se corrompent plutôt, plus aisément que les autres animaux, & qu'ainsi l'attention de ne les envoyer qu'après que les premieres liqueurs dans lesquelles ils ont trempé ont été changées, & qu'elles cessent de se troubler, est sur-tout nécessaire & indispensable par rapport à eux. C'est faute d'avoir eu cette attention que la plupart des barriques & des bocaux dans lesquels on envoie des reptiles ou des poissons, n'offrent à leur arrivée que des cadavres démembrés, pourris, sans consistance, & sans qu'on en puisse tirer aucun parti.

Il y a bien peu de personnes qui forment des collections de poissons & de reptiles : il semble que ces deux parties sont les branches de l'Histoire naturelle les plus négligées. Elles ne sont cependant pas celles dont la connoissance pourroit devenir la moins utile, sur-tout l'histoire des poissons, & celle des animaux nageurs ou pisciformes : ils offrent ensemble peut-être toutes les idées d'après lesquelles la Nature a combiné l'organisation de tous les autres animaux. *Voyez* ce qui est dit à ce sujet au commencement de l'article *Poisson*. N'en est-ce pas assez pour être fondé à espérer qu'il rejailliroit de grandes lumieres de l'observation & de la connoissance des poissons & des animaux nageurs pisciformes, pour engager les Voyageurs à se les procurer, à

les envoyer avec des précautions néceſſaires ; & les Anatomiſtes à étudier dans leur ſein varié, ample, & peut-être moins impénétrable que celui des autres animaux, une organiſation, des myſteres dont la Nature peut avoir caché le ſecret à leur diſſection ? Revenons à notre ſujet, & expoſons la maniere de n'envoyer que les peaux des poiſſons & des reptiles.

La meilleure maniere de les écorcher eſt de le faire ſans fendre la peau ; voici comment on y parvient : ſoulevez, par rapport aux poiſſons, une des valvules oſſeuſes & mobiles qui couvrent les ouies, arrachez-les, & quand l'ayant enlevée, vous vous êtes fait jour, détachez avec la lame d'un ſcalpel la peau d'avec les chairs, en travaillant en deſſous de la peau ; paſſez enſuite du côté de l'autre ouie, opérez de même ; alors avec de forts ciſeaux ou un couteau ſéparez l'épine dorſale à ſa jonction avec la tête. Si vous avez détaché les chairs d'avec la peau circulairement, ſi la bouche du poiſſon eſt très-large, comme il arrive ſouvent, en refoulant la tête en dedans, en pouſſant le corps en dehors, & en détachant la peau à meſure que le corps ſort par la bouche, vous parviendrez à doubler toute la peau, à la replier ſur elle-même, & à faire ſortir tout le corps par la bouche ſans avoir fait aucune ouverture. Mais ſi la bouche eſt trop étroite pour que le corps puiſſe y paſſer, coupez la peau en travers au-deſſous des ouies, après avoir détaché les chairs qui ſont près de la tête & ſéparé l'épine dorſale ; vous rejetterez alors la tête ſur le dos, & par l'eſpace qu'offre l'ouverture tranſverſale faite au-deſſous des ouies, vous ferez ſortir tout le corps, en repliant la peau ſur elle-même en arriere, en pouſſant le corps, en le tirant en avant, & en détachant ſoit avec la lame, ſoit avec le dos du ſcalpel, la peau d'avec les chairs.

L'opération qu'on vient de décrire convient pour les poiſſons de forme oblongue & à-peu-près cylindrique, comme la carpe ; mais elle ne pourroit avoir lieu pour les poiſſons plats tels que la ſole ; ni l'ouverture de la bouche, ni celle qu'on feroit en coupant la peau en travers au-deſſous des ouies, ne ſeroit aſſez ample pour donner paſſage à tout le corps. Ces poiſſons ſont beaucoup plus difficiles à écorcher ſans fendre la peau. On y parvient cependant avec de l'adreſſe & de la patience, en ſoulevant une des ouies, en enlevant avec des pinces & détachant avec le ſcalpel ou des ciſeaux les premiers objets qui ſe préſentent ; puis avec des ciſeaux on ſépare la colonne épiniere

à

à sa jonction avec la tête, ensuite on introduit d'un côté, puis de l'autre, en retournant le poisson, entre la peau & les chairs, un morceau de bois applati, tranchant & arrondi en forme de spatule par son extrémité; on pousse ce morceau de bois, qu'on a taillé d'une longueur proportionnée à celle du poisson, jusqu'à l'origine de la queue. Quand on a opéré ainsi sur les deux côtés, la peau est par-tout séparée d'avec le corps; alors on coupe en dedans avec des ciseaux, aussi loin qu'on le peut, de l'un & l'autre côté, les nageoires qui les bordent, dont les franges sont en dehors de la peau, & dont l'insertion est en dedans; puis avec des pinces, avec un crochet, on arrache les chairs, on brise l'épine dorsale, les arêtes à mesure qu'on avance. Quand les parties qui répondoient à la longueur de ce qu'on avoit coupé de droit & de gauche de l'origine ou de l'insertion des nageoires sont enlevées, on passe la main par le vide qu'ont laissé les parties qu'on a ôtées, on continue de couper à droite & à gauche avec des ciseaux l'origine des nageoires; on brise l'épine, les arêtes, on dépece les chairs, & on parvient ainsi jusqu'à la queue.

On voit maintenant que la maniere d'écorcher les poissons plats demande plus d'art & de soin que celle dont nous avons fait mention pour écorcher les poissons de forme cylindrique; mais elle a l'avantage de moins tourmenter la peau. Les personnes qui voudront donc l'épargner, & ne pas avoir le désagrément de voir tomber plusieurs écailles, comme il arrive, sur-tout si les poissons ne sont pas bien frais, en retournant le peau, pourront s'en servir aussi pour les poissons de forme cylindrique.

Quant aux reptiles, tels que les serpens, les lézards, les crapauds, on peut, dit M. *Mauduit*, les écorcher tous en faisant en dedans de la gueule une incision circulaire qui réponde à l'endroit où la colonne dorsale s'articule à la tête, c'est-à-dire, à l'entrée à-peu-près du gosier: cette incision étant faite en dedans à l'aide du scalpel, il faut détacher tout autour les chairs le plus avant qu'on peut, séparer ensuite la colonne dorsale d'avec la tête; puis poussant le corps en dehors & refoulant la tête en arriere, on fait passer tout le corps par la gueule, & l'animal s'écorche en tirant le corps de la main gauche, refoulant la tête de la main droite. Il n'y a pas plus de difficulté pour les serpens, qu'à écorcher une anguille à la façon ordinaire; la seule différence qu'il y a, c'est qu'on a séparé les chairs, & rompu la colonne

vertébrale en opérant au dedans de la gueule. Il arrive quelquefois, quand le corps s'engage vers ſon milieu, qu'il devient trop gros & ne peut plus paſſer par la gueule; mais c'eſt alors, ou parce qu'il eſt gorgé d'alimens, ou qu'il eſt rempli d'œufs s'il eſt ovipare, ou de petits s'il eſt vivipare comme l'eſt la vipere; il ſuffit alors de crever les membranes qui les contiennent, de les tirer avec des pinces, ou en ſe ſervant de ſes doigts; l'obſtacle diſparoît, & le corps réduit à ſon ſeul volume paſſe aiſément. Les pieds des lézards & des crapauds ne ſauroient faire obſtacle; à meſure qu'ils ſe préſentent, on les coupe à leur jonction avec le corps & on acheve l'opération: quand elle eſt finie, on rapproche les pieds de l'orifice de la gueule, & on les écorche autant qu'on peut, en les faiſant ſortir par ſon ouverture. On en remplit la peau de la ſubſtance dont nous parlerons dans un moment, avant de les retirer en dedans. N'omettons pas de dire qu'on doit, à l'aide du ſcalpel, enlever les parties charnues qui ſont à la voûte du palais, la langue, &c. les yeux, & en nétoyer l'orbite avec du coton.

Les poiſſons & les reptiles étant écorchés, ſi l'on a fait aux poiſſons une inciſion tranſverſale au-deſſous des ouies, il faut rapprocher les peaux & les recoudre le plus promptement qu'il eſt poſſible; enſuite il faut entourer les membranes des ouies des poiſſons avec un ruban qui les tienne fermées. Les choſes étant ainſi diſpoſées, on ſuſpend les poiſſons & les reptiles en l'air, la tête en haut, par le moyen de crochets obtus attachés à des fils ou à des cordes, ſuivant le poids qu'il faut ſoutenir: ces crochets doivent ſuſpendre l'animal en le ſoutenant par la bouche ou gueule, & la tenant ouverte autant qu'elle peut l'être. Alors on tire la peau en pinçant & peſant ſur la queue, on l'étend avec l'autre main en gliſſant dans le ſens des écailles, puis par la gueule ou bouche ouverte on verſe du ſable bien fin, d'un grain égal & ſec, qui par ſon poids diſtend la peau, s'introduit & ſe répand également par-tout: dans les reptiles on doit en avoir rempli l'étui des pieds avant de les retirer en dedans: quand la peau eſt remplie de ſable juſqu'à la bouche ou gueule, on ferme cette derniere partie, & on l'aſſujettit avec des bandes de toile ou avec un ruban, & l'on a l'animal auſſi bien qu'il puiſſe être. La peau des poiſſons, celle des reptiles a une ténacité que n'a point celle des autres animaux, & le poids du ſable ne l'étend qu'autant qu'elle l'étoit pendant la vie de l'animal.

La peau étant remplie & la bouche ou gueule étant contenue, ainſi que les ouies, par des cordons ou des bandelettes, il n'y a point d'iſſue par où le ſable puiſſe s'écouler. On tranſporte donc l'animal où l'on veut, on le poſe ſur une planche, on étend ſes nageoires, on les fixe, on les contient par des crochets de fil de fer, on expoſe la peau à l'air, on la garantit d'un ſoleil trop vif : elle ſe deſſeche bientôt; quand on s'apperçoit qu'elle eſt bien ſeche, on défait les bandelettes qui contraignoient la bouche ou gueule; on l'ouvre de force, ſi elle commence à ſe roidir par la deſſication, & on penche l'animal la tête en bas, le ſable s'écoule par ſa mobilité & par ſon poids, il en reſte très-peu de collé à la peau; alors cette peau qui ſe ſoutient très-bien par ſa propre force, offre à la fois un corps volumineux & très-léger : il n'y a plus rien à faire que de l'animer par une légere couche de vernis très-ſécatif, qui ſert & à ſa conſervation & à lui rendre ſon luſtre qu'elle perd en ſéchant. Mais en vain eſpéreroit-on d'y voir briller les vives couleurs qui l'embelliſſoient. Nous l'avons dit, les cauſes qui les produiſoient n'exiſtent plus, & les couleurs ont diſparu avec elles. Enfin on poſe les yeux de forme & de couleur convenables : ceux des reptiles doivent y être placés plutôt & de même que ceux des oiſeaux, en dilatant les pupilles; ceux des poiſſons doivent être certis ou aſſujettis dans leur orbite avec un peu de maſtic.

Les perſonnes qui ſouhaiteroient donner aux reptiles des attitudes pittoreſques, le pourroient aiſément en ſuivant la méthode indiquée. La peau molle & flexible dans le moment qu'elle vient d'être remplie de ſable, peut ſe prêter aux plis, aux contours qu'exigent les attitudes, & reſtera, étant deſſéchée, dans la poſition où on l'aura tenue par contrainte quand elle étoit encore molle.

Les animaux écorchés & préparés de la maniere que nous venons de décrire, peuvent être expoſés dans les cabinets, dans des cages ou armoires vitrées & bien maſtiquées : ſi on veut les envoyer dans des pays éloignés, on doit les emballer avec le plus grand ſoin, les poſer ſur des lits de coton & les couvrir de la même ſubſtance. On ne doit enfermer aucuns objets avec eux, mais on y peut mettre des *poudres conſervatrices* & *aromatiques*, dont il eſt mention à l'article *Quadrupedes*; & ſi l'on veut enfermer un grand nombre de poiſſons ou de reptiles dans une même boîte, il faut établir des doubles fonds qui portent

le poids des différens lits que peut former le nombre des peaux préparées.

Voici quelques notes & observations que les Voyageurs devroient faire & joindre aux poissons qu'ils envoient des pays lointains. On ne peut guere savoir, par rapport à ces individus, que le nom que leur donnent les habitans accoutumés à les pêcher ; mais il seroit important de savoir quelle est la saison où ils les prennent, à quelle distance du rivage, le nom des côtes ou de l'Isle, dans quelle mer ou fleuve, ou étang, ou lac, &c. le temps où ces poissons fraient, l'abondance ou la rareté dont ils sont, quelle est la couleur des yeux, la propriété, la saveur de leur chair, & l'usage qu'on fait quelquefois de leurs différentes parties : mais au défaut de faits sur leur histoire, on doit décrire leurs couleurs qu'il est impossible de conserver ; on ne peut les mieux faire connoître qu'en les représentant avec le pinceau & y ajoutant une description.

Il importe par rapport aux reptiles de savoir s'ils sont venimeux, quels accidens occasionne leur morsure, quels remedes on y porte ; s'ils sont vivipares ou ovipares, parler de leurs cris ; c'est à-peu-près tout ce qu'on peut savoir de leur histoire, & on doit y ajouter la description de leurs couleurs, même celle des yeux, &c. enfin on tâchera de se procurer des œufs de ceux qui sont ovipares, & de les conserver dans des bouteilles avec du tafia.

POISSON ARMÉ ou PORC-ÉPIC DE MER, *orbis echinatus muricatus*. On voit cette espece de poisson dans presque tous les cabinets des Curieux. Les habitans des côtes des Indes Occidentales pêchent beaucoup de diverses especes de ces poissons. Il y en a un qui est comme un ballon, presque tout rond, gros & n'ayant qu'un moignon de queue qui lui sert de nageoire : il n'a point de tête apparente, & a les yeux & la queue attachés à la masse continue. Au lieu de dents il a deux bourrelets osseux, blancs, fort durs & larges d'un pouce, qui sont comme deux petites meules, qui lui servent à briser & casser les coquillages de mer dont il se nourrit. Ses levres ne ressemblent pas mal à celles de l'homme. Tout son corps est armé de petites pointes, grosses & longues comme des fers d'aiguillettes aussi piquantes qu'une aiguille & tuilées ; il les dresse, baisse & biaise comme il le veut. Lorsqu'il est pris au hameçon & qu'on le tire sur le rivage, on ne

peut le prendre par aucune partie du corps, jusqu'à ce qu'il soit mort faute d'eau. Quoique ce poisson soit quelquefois plus gros qu'un boisseau, sa chair ne fournit pas plus à manger que celle d'un maquereau médiocre : elle est blanche & semblable pour le goût à celle du veau. On lui trouve dans le ventre certaines bourses remplies d'air ; on fait avec ces bourses la colle la plus forte & la plus tenace qu'il soit possible. Il y a plusieurs autres especes de poissons armés qui different par la forme ovoïde du corps, la position & la situation de leurs pointes. Ce poisson est le *cho-kia-yu* des Chinois.

POISSON ASSIETTE. *Voyez à l'article* LUNE DE MER.

POISSON D'AVRIL. Nom que des Auteurs ont donné au *maquereau*. Voyez ce mot.

POISSON A BATON. *Voyez au mot* MORUE.

POISSON BŒUF. *Voyez* LAMENTIN.

POISSON CHIRURGIEN. A la Martinique on appelle ainsi un poisson qui porte vers sa queue deux petites pointes fermes & aiguës comme une lancette. Il peut élever ces armes à volonté, les rendre saillantes ou les abaisser le long de son corps, & les emboîter chacune dans une petite cavité, comme dans un étui.

POISSON-COFFRE. On donne ce nom à un poisson qui se trouve vers les Antilles ; il est couvert depuis la tête jusqu'à la queue d'une écaille assez mince, seche & dure ; sa tête est jointe au corps, sans qu'il y paroisse aucune séparation. Il est ou triangulaire ou quadrangulaire ; & sa tête qui est arquée, a la même figure : ses yeux sont gros. Il y en a qui sont armés de deux épines qui sortent de leur ventre plat, vers la région de l'anus ; d'autres, outre ces deux épines, en ont deux semblables & horizontales au sommet de la tête : leur peau tiquetée en maniere d'écailles à compartimens réguliers, offre plusieurs variétés de ces poissons. Labat, *T. II. de ses Voyages*, dit que quand le poisson-coffre est cuit, on le retire de sa robe qui est osseuse, comme on fait un limaçon de sa coque, ou comme une tortue de son écaille, & que sa chair est blanche & succulente. Ce poisson est l'*ikam peti* des Indiens.

POISSON CORNU. *Voyez* MACHORAN.

POISSON D'OR ET D'ARGENT. *Voyez* DORADE CHINOISE *à la suite de l'article* DORADE. *Voyez aussi* POISSON D'OR DU CAP *à la fin de l'article* POISSON.

POISSON ÉLECTRIQUE. Nom donné à des animaux de mer, especes de poissons, & qui sont doués d'une force électrique. *Voyez* TORPILLE & ANGUILLE DE CAYENNE.

POISSON-EMPEREUR. *Voyez au mot* BALEINE, *l'article* ÉPÉE DE MER *de Groënland.*

POISSON-ÉPINARDE. *Voyez* ÉPINOCHE.

POISSON-ÉVENTAIL. *Voyez* ÉVENTAIL.

POISSON-FARINE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSON-FEMME ou TRUIE D'EAU. Espece de *sirene :* Voyez ce mot.

POISSON-FÉTICHE. *Voyez* FÉTICHE.

POISSON-FLEUR. *Voyez* ORTIE DE MER.

POISSON-GOURMAND. *Voyez* GIRELLA & DONZELLE.

POISSON DE JONAS ou ANTROPOPHAGE. *Voyez au mot* REQUIN.

POISSON-JUIF. *Voyez à l'article* MARTEAU.

POISSON-LÉZARD. *Voyez l'article* DRACONCULE. On donne aussi le nom de *lézard-d'eau* à un poisson de la mer des Indes. *Voyez* LÉZARD D'EAU.

POISSON A L'OISEAU. C'est l'*ikam-boëron* des Indiens. Ce poisson, qui a la forme d'une plie, est blanc, & long d'un pied & demi ; sa tête est petite & pointue ; les lignes latérales sont noires, l'une est sur le dos, & l'autre sous le ventre à la maniere de tous les poissons plats : la queue & les nageoires sont d'un assez beau jaune. On mange rarement de ce poisson.

POISSON-LUNE. *Voyez* LUNE DE MER.

POISSON PÉTRIFIÉ, *ichtyolithus.* Il y a quelques années qu'on découvrit au village de Grammont, à deux lieues de Beaune en Bourgogne, un grand poisson pétrifié ; mais on trouve rarement de ces animaux devenus fossiles, entiérement conservés ou en relief : on en rencontre plus communément les empreintes ; ceux qui sont écailleux sont les moins mutilés. *Voyez* SCHEUCHZER, *in Querel. Pisc. & Mus.* On trouve souvent des têtes fossiles, des ouies, des écailles, des nageoires, des queues, des arêtes, des squelettes, des vertebres, des dents de cheval de riviere, de lamie, de dorade & du grondeur. *Voyez* GLOSSOPÊTRES & CRAPAUDINE. On trouve encore d'autres sortes d'animaux pétrifiés ou fossiles, des crabes, des portions de lézards

pétrifiés ou minéralisés, & des os. *Voyez* TURQUOISE, YVOIRE FOSSILE & ICHTYOLITHES.

POISSON A PIERRE. *Voy. ci-dessous à l'article* POISSON DE ROCHER.

POISSON PUANT. Les Negres donnent ce nom à une pâte de petits poissons pilés, qui leur sert toute l'année pour amorcer le gros poisson, qu'ils prennent par ce moyen dans de longs paniers. Ils mangent aussi de ce poisson gâté, qui est une espece de melette, c'est un de leurs mets les plus exquis.

POISSON DE ROCHER. *Voyez au mot* MORUE. Celui que les Indiens désignent sous le nom d'*ikam batoé* ou *poisson à pierre*, ressemble au contraire à une plie. Les Soldats de l'isle de Minorque donnent aussi le nom de *poisson de rocher* à un poisson long de huit à neuf pouces, & qui se tient presque toujours parmi les rochers de cette contrée: on en apporte tous les jours une quantité au marché de ce pays: ses couleurs sont très-belles: le corps est strié de bleu, de rouge ou de vert.

POISSON ROUGE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSONS ROYAUX. On donne ce nom aux dauphins, esturgeons, saumons & truites, lorsque ces animaux se trouvent échoués sur les bords de la mer. On nomme *poisson à lard*, les baleines, les marsouins, les thons, les souffleurs, même les veaux de mer. Les *poissons salés* sont, le saumon, la morue, le hareng, la sardine, l'anchois, le maquereau. Les *poissons secs* sont ces derniers poissons salés & desséchés.

POISSON A SCIE. *Voyez à l'article* BALEINE.

POISSONS SELLÉS. *Voyez* SELLÉS.

POISSON SOUFFLEUR. *Voyez* ce qui est dit de ces sortes de poissons *à l'article* BALEINE. *Voyez aussi l'article* POISSON.

POISSON DE S. PIERRE. *Voyez* DORÉE.

POISSON STERCORAIRE ou MERDEUX, *piscis stercorarius.* Il ressemble, pour la figure du corps au spare. On l'a nommé ainsi, parce qu'il vient vivre autour des latrines, & qu'il se nourrit des ordures qui en sortent. Quelques-uns, à cause de sa maniere de vivre, pensent qu'il n'est pas salutaire, & qu'il ne doit pas exciter l'appétit; mais au contraire, *Ray* dit qu'il est d'un bon goût, soit rôti, soit bouilli. Il est plat & large; son ventre est bleu, marqué de taches larges: les nageoires du dos sont garnies de rayons épineux en devant, & de rayons mous par derriere.

POISSON DE TOBIE. *Voyez* Raspecon.

POISSON-TROMPETTE. *Voyez* Trompette.

POISSON-VOLANT. On donne ce nom à l'*exocet*, qui eſt le même que l'*adonis*, & que quelques Naturaliſtes prennent pour le *muge-volant*. L'*hirondelle de mer*, & le *milan de mer* appellé *faucon de mer*, ſont auſſi des eſpeces de poiſſons-volans. *Voyez ces mots.*

Le poiſſon-volant, celui que l'on voit fort fréquemment dans les cabinets des curieux, eſt ordinairement de la taille d'un maquereau ; il eſt remarquable par des nageoires épineuſes ou à membranes, palmées, très-larges & alongées, qui lui ſervent d'aîles pour voler. Quoique ce poiſſon puiſſe voler un peu dans les airs & nager dans les eaux, il y a peu d'animaux ſur terre & dans la mer qui aient autant d'ennemis. Il ſe voit à chaque moment expoſé à être avalé par les *goulus de mer*, les *dorades*, les *dauphins*, & les autres animaux de mer voraces. Si, voulant échapper à ſes ennemis marins, il veut ſe ſervir de ſes aîles, il eſt auſſi-tôt aſſailli par les oiſeaux de proie qui ne ſont pas moins redoutables pour lui ; il vole cependant fort vîte, mais ſon vol ne dure pas long-temps, parce qu'il eſt obligé de ſe replonger dans ſon élément, dès que ſes aîles ne ſont plus humectées ; les mouvemens violens ou rapides qu'elles font dans l'air les ſechent bientôt ; & ſouvent en rentrant dans la mer, il tombe dans la gueule de quelque ennemi qui a ſuivi en nageant la direction de ſon vol. Lorſqu'il pleut, il peut voler plus long-temps. Pour éviter les oiſeaux de proie, il ſaute ſur les vaiſſeaux, où il ſe met ſur le côté, & dans cette attitude il reſte long-temps ſoutenu ſur ſes aîles & ſes écailles.

Les poiſſons-volans vont toujours par bandes, & on en voit ſouvent ſortir hors de l'eau une centaine à la fois. Il y a pluſieurs eſpeces de poiſſons-volans, qui different par les aîles & par leur couleur, & même par leur grandeur. Les uns ont deux aîles grandes & membraneuſes; d'autres en ont deux petites, garnies d'une peau brune, & entrelacées de petites arêtes : d'autres ont quatre aîles, longues, étroites, unies & ſans arêtes. La chair de ces poiſſons eſt excellente, & ſurpaſſe de beaucoup en délicateſſe celle du hareng frais. Ce n'eſt qu'entre les Tropiques, qu'on trouve les poiſſons-volans ; on n'en trouve ni en-deçà ni au-delà. *Voyez* Milan marin, Hirondelle de mer (Poisson).

POIVRE, *piper.* Nom que l'on donne aux fruits aromatiques de

différentes

différentes especes d'arbres, dont nous citerons les plus connus & les plus en usage.

Poivre d'Afrique. On le nomme aussi *poivre de Guinée*, *poivre Indien* ou *cardamome d'Afrique ;* c'est la *maniguette*. Voyez ce mot.

Le Poivre blanc, *piper album aut leucopiper*, est en petites grappes. Les fruits du poivrier blanc sont plus petits que ceux du poivrier noir. M. Geoffroi, *Mat. Medic.* dit que le poivre blanc du commerce ne differe du noir, que par la couleur grise ou blanchâtre, & qu'il n'est autre chose que le poivre noir, dont on a ôté l'écorce avant de le faire sécher de la maniere que nous dirons au mot Poivre noir. On prétend que les arbrisseaux qui donnent ces deux poivres, ne different pas plus l'un de l'autre, que deux seps de vignes qui produisent, l'un du raisin blanc, & l'autre du raisin noir : on dit cependant que les plantes qui portent le poivre blanc, sont plus rares & ne naissent qu'en petite quantité dans quelques endroits du Malabar & de Malaca. *Pomet*, dans son Histoire des Drogues, avance que les habitans du pays les plantent aux pieds des aréca & des cocos, & que les fruits du poivrier blanc sont disposés en petites grappes, ronds, verts au commencement & grisâtres étant mûrs. *Flacourt*, qui étoit Gouverneur de Madagascar, rapporte que le poivre blanc s'appelle dans ces contrées *lalé vitsic*, & qu'il y en avoit une si grande quantité dans les bois de ce pays, que sans la guerre, il y en auroit eu dorénavant une récolte capable de charger un grand navire ; que les tourterelles & les ramiers en font leur nourriture ; enfin, qu'il est mûr aux mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. *Voyez* Poivre noir.

POIVRE DE LA CHINE. Fruit gros comme un pois, de couleur grise mêlée de quelques filets rouges. On ne se sert en guise de poivre que de son écorce, le reste du fruit étant d'un goût trop fort. Le poivrier de la Chine est grand comme un noyer d'Europe, & l'odeur en est si violente qu'elle incommode. *Voyez* les *Mémoires du P.* le Comte.

POIVRE D'EAU. *Voyez au mot* Persicaire.

POIVRE D'ÉTHIOPIE ou GRAIN DE ZÉLIM, *piper Æthiopicum siliquosum*. On donne ce nom à une gousse longue de trois à quatre pouces, de la grosseur d'une plume d'oie, noirâtre, un peu courbée, divisée en petites loges, ridée, composée de fibres longues, pliante, difficile à rompre & d'une substance rouge-cendrée : chaque loge contient

une graine ovalaire, groſſe comme une petite feve, noirâtre en dehors, luiſante, d'une ſubſtance un peu dure, rouſsâtre, dont la texture eſt en maniere de réſeau ſemblable à un rayon de miel : le goût, tant de la gouſſe, que des graines, approche de celui du poivre noir. Cette ſorte de poivre long naît en Ethiopie à une plante rampante, qui, ſelon *Lémery* & *Pomet*, ne produit ni feuilles ni fleurs, mais ſeulement une tige où ſont attachées pluſieurs têtes, groſſes comme une petite châtaigne, dures, d'où ſortent les gouſſes. Cet arbriſſeau eſt, dit-on, une eſpece d'acacia qui croît à Cayenne. Le fruit en eſt fort rare & peu connu en France ; les Ethiopiens, ainſi que les Arabes, qui lui ont donné le nom de *poivre de Zélim*, *granum Zelim*, s'en ſervent pour le mal de dents, comme nous nous ſervons ici de la pyrethre.

POIVRE DE GUINÉE, *capſicum*. Ce poivre également connu dans le commerce d'épicerie ſous les noms de *poivre d'Inde*, *poivre du Bréſil*, de *piment de Guinée*, de *corail de jardin*, de *poivre d'Eſpagne* ou *de Portugal*, ou de *poivre en gouſſe ;* ce poivre, dis-je, croît naturellement dans les deux Indes, & en particulier en Guinée & au Bréſil : on le cultive & on l'éleve aiſément de graine dans les pays chauds de l'Europe, notamment en Languedoc, & même dans nos jardins où la belle couleur rouge de ſes capſules eſt agréable à la vue. M. *de Tournefort* diſtingue pluſieurs eſpeces de poivre d'Inde ou de Guinée, *capſicum*, leſquelles different entr'elles, principalement par la figure & la couleur de leurs capſules ; celles de notre pays ſont communément recourbées par le bout en bec de corbin. Nous allons décrire celle qui eſt la plus uſitée, la plus commune, & qu'on appelle vulgairement en Botanique : *Capſicum vulgare, ſiliquis longis propendentibus.*

Sa racine eſt courte, grêle, très-fibreuſe : elle pouſſe une tige à la hauteur d'un pied & demi, anguleuſe, dure, velue & rameuſe, portant des feuilles longues, pointues, de couleur verte-brune ; ſa fleur qui ſort des aiſſelles des feuilles & à la naiſſance des rameaux, eſt une roſette à pluſieurs pointes, de couleur blanche, ſoutenue par un pédicule charnu & rouge. A cette fleur ſuccede un fruit qui eſt une capſule longue & groſſe comme le pouce, formée par une peau un peu charnue, luiſante, polie, verte d'abord, puis jaune, enfin rouge purpurine quand elle eſt en maturité. Cette capſule eſt

divisée intérieurement en deux ou trois loges qui renferment beaucoup de semences plates, d'un blanc jaunâtre & de la figure d'un petit rein. Cette plante fleurit dans nos jardins au mois d'Août, & son fruit mûrit dans le commenment de l'automne : elle aime une terre grasse & humide ; elle vient fort bien à l'ombre ; enfin on l'éleve de semence partout où l'on veut, même dans des pots ; alors un peu de chaleur lui est favorable.

Toutes les parties de cette plante ont un goût & une odeur fort âcres, mais particuliérement son fruit qui brûle la gorge, & provoque singuliérement à éternuer: c'est la seule partie de la plante dont on se sert, tant dans les alimens qu'en Médecine. Quoique ce fruit brûle la bouche d'une maniere intolérable, cependant les Indiens le préferent au poivre ordinaire, & ils sont accoutumés d'en manger de tout crus: on les confit au sucre, & l'on en porte sur mer pour servir dans les voyages de long cours; ils excitent l'appétit, dissipent les vents, & fortifient l'estomac: on les cueille encore en vert, & lorsqu'ils ne sont que nouer. On les fait macérer quelques mois dans le vinaigre : on s'en sert ensuite en guise de câpres & de capucines, pour relever les sauces par leur saveur âcre & piquante.

Lesautres especes de poivre de Guinée sont en usage chez les Indiens, qui en mêlent dans leurs ragoûts. Ils sont encore plus âcres que les nôtres : néanmoins ces peuples en font des especes de bouillons ou décoctions très-fortes, qu'ils boivent avec plaisir : un Européen ne pourroit en avaler seulement une cuillerée sans se croire empoisonné. Les Portugais établis dans cette contrée appellent ces potions stomachiques : *caldo di pimento.* C'est la *pimentade* des Insulaires. On emploie aussi dans les îles ces décoctions pour laver les Negres écorchés de coups de fouets, crainte que la gangrene ne se mette dans leurs plaies. En Europe, les Vinaigriers en mettent quelquefois dans leur vinaigre, pour le rendre plus fort. Si l'on s'avise de jeter sur les charbons ardens une partie de gousse de ce poivre, soit dans une salle à manger, ou dans une chambre, la fumée portée au nez des convives les fait beaucoup éternuer.

Voici la façon dont les Indiens préparent ces gousses pour leur usage. D'abord ils les font sécher à l'ombre, puis à un feu lent avec de la farine dans un vaisseau propre à cela; ensuite ils les coupent bien menu avec

des ciseaux, &, sur chaque once de gousses ainsi coupées, ils ajoutent une livre de la plus fine farine, pour les pétrir avec du levain comme de la pâte. La masse étant bien levée, ils la mettent au four; quand elle est cuite, ils la coupent par tranches, puis ils la font cuire de nouveau comme du biscuit; enfin ils la réduisent en une poudre fine qu'ils passent par un tamis. Cette poudre est admirable, selon eux, pour assaisonner toutes sortes de viandes : elles excite l'appétit, ou, comme on dit proverbialement, *à faire manger le pain.* Elle fait trouver les viandes & le vin agréables au goût : elle facilite la digestion & rétablit l'estomac relâché, en réveillant puissamment le jeu de cet organe : elle provoque aussi les évacuations de l'urine & des menstrues.

POIVRE DE LA JAMAIQUE ou PIMENT DES ANGLOIS, *piper Jamaïcense.* C'est un fruit ou une espece de baie aromatique que l'on apporte depuis près de deux siecles de l'île de la Jamaïque, & dont les Anglois font un très-grand usage dans leurs sauces, sous les noms de *toutes épices*, *poivre de Thevet*, *amomi*, *piment à couronne*, *coques d'Inde aromatiques*, *tête de clou.* C'est, disent-ils, un des meilleurs aromates qui soient en usage : car il a le goût de la cannelle, du girofle & du poivre. C'est un fruit desséché avant sa maturité, rond, plus gros & plus léger que le poivre ordinaire, dont l'écorce est brune, peu ridée; garni d'une petite couronne en haut, partagée en quatre, contenant deux noyaux noirs, couverts d'une membrane noirâtre, d'un goût un peu âcre, aromatique, & qui approche du clou de girofle. L'arbre qui porte ce fruit est une espece de myrte à feuilles de laurier : *myrthus arborea aromatica, foliis laurinis latioribus & subrotundis, fructu racemoso, caryophilli sapore.* Il surpasse souvent en grandeur nos noyers d'Europe; il se plaît dans les forêts seches; il est branchu & touffu, d'un bel aspect, tant à cause de la disposition de ses branches, qu'à cause de la beauté de ses feuilles. Son tronc est assez droit & haut; le cœur du bois est dur, pesant, d'un rouge noirâtre d'abord, ensuite il devient, avec le temps, noir comme l'ébene. L'aubier en est épais, blanchâtre; son écorce est lisse, mince, & tombe quelquefois par lames; ses feuilles sont lisses, d'un beau vert; il y en a qui ont jusqu'à six pouces de longueur & trois de largeur; elles sont parsemées de petites veines obliques, d'une odeur & d'une saveur qui tiennent de la cannelle & du girofle : à l'extrémité des tiges se trouvent des pédicules qui portent chacun une petite fleur disposée en rose, à laquelle succede une baie

creusée en maniere de nombril ou couronnement, ainsi que nous l'avons dit.

Cet arbre, que bien des personnes croient être le même que celui qui donne la *cannelle blanche* & le *bois de la Jamaïque*, ou *bois de campêche*, ou *bois d'Inde* (voyez ces mots), naît dans les îles Antilles, dans celles de Sainte-Croix, S. Domingue & les Grenadines, mais principalement dans les forêts qui sont sur les montagnes de la Jamaïque, & sur-tout du côté du Septentrion. Il est, ainsi que tous les bois durs, long-temps à croître : les Negres montent sur quelques-uns de ces arbres, ils en coupent d'autres & les abattent; ils en prennent les rejetons chargés de fruits verts, qu'ils séparent des petites branches, des feuilles & des baies qui sont mûres. Ils les exposent pendant plusieurs jours au soleil sur de l'étoffe, depuis le lever jusqu'au coucher de cet astre, prenant garde qu'elles ne soient mouillées de la rosée du matin; ces baies étant ainsi séchées, brunissent, & sont en état d'être vendues & transportées.

Ce fruit, distillé dans un ballon, donne une huile essentielle très-odorante & qui va au fond de l'eau. On emploie cette baie, non-seulement pour assaisonner les alimens, mais encore pour fortifier l'estomac, faciliter la digestion, récréer les esprits & augmenter le mouvement du sang. Les Chirurgiens d'Amérique emploient souvent les feuilles de cet arbre sous le nom de *feuilles de laurier aromatique*, dans les bains pour les jambes des hydropiques, & pour fomenter les membres attaqués de paralysie. On pourroit soupçonner que l'arbre *ravend-sara*, qui donne la *noix de Madagascar*, seroit aussi une espece de ce prétendu laurier aromatique.

POIVRE LONG, *macropiper aut piper longum orientale.* C'est un fruit desséché avant la maturité : il est grisâtre, gros comme une plume de cygne, long d'un pouce & demi, assez semblable aux chatons de bouleau, cannelé, comme chagriné, ou garni de tubercules unis fort étroitement, & placés en forme de réseau; il est partagé intérieurement en plusieurs petites cellules membraneuses, rangées sur une même ligne en rayons, dans chacune desquelles est contenue une seule graine arrondie, très-petite, noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & un peu amer : ces chatons sont attachés à un pédicule grêle & long d'un pouce. La plante qui porte cette sorte de poivre croît dans le Bengale, à la hauteur de sept à huit pieds, & s'appelle

pimplim ou *càtta tirpali*, c'eſt-à-dire *poivrier à fruit à chaton :* elle differe du *poivrier à fruits ronds*, par ſes tiges qui ſont moins ligneuſes, par ſes feuilles plus longues, plus vertes, plus minces, plus molles, & ornées de trois nervures très-ſaillantes. Les fleurs ſont monopétales, partagées en cinq ou ſix lanieres, fortement attachées au fruit dont nous venons de parler : on en cueille les fruits avant qu'ils ſoient mûrs. Beaucoup de nations ſe ſervent de poivre long & noir pour aſſaiſonner leurs viandes. Dans les Indes le peuple boit de l'eau dans laquelle on a infuſé une grande quantité de ce poivre, pour ſe guérir des foibleſſes d'eſtomac. Les Indiens font auſſi fermenter ce fruit dans de l'eau, & ils en tirent un eſprit ardent qu'ils boivent : ils ont encore coutume de confire une bonne proviſion de poivre long & rond dans la ſaumure ou dans du vinaigre, c'eſt un des délices de leurs tables, ſur-tout dans des temps pluvieux ; ils en font des ſalades : en Europe on eſtime ce poivre alexipharmaque ; il ſert auſſi aux Vinaigriers, pour donner un goût piquant à leur vinaigre.

Dans le Mexique naît un petit poivre long, que les habitans appellent *mécaxochitle ;* il eſt très-âcre & très-chaud. Les Méxicains l'emploient dans la compoſition de leurs pâtes de chocolat, auxquelles il donne d'ailleurs un goût aſſez agréable.

POIVRE DES MURAILLES ou VERMICULAIRE BRULANTE. *Voyez à l'article* JOUBARBE.

POIVRE DES NEGRES, appellé auſſi *poivre de Guinée.* L'arbre qui le porte eſt une eſpece de thymelée ; le fruit eſt d'un goût piquant comme le poivre. Les Negres s'en ſervent fort ſouvent au lieu d'épices pour relever la ſaveur des viandes. Les Indiens emploient cet arbre pour peindre ou teindre différens ouvrages. La tannerie trouveroit dans l'uſage de cet arbriſſeau, une maniere de corroyer les cuirs ſans mauvaiſe odeur. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

POIVRE NOIR, *piper nigrum*, eſt une graine ou un fruit deſſéché de la groſſeur d'un petit pois rond, dont l'écorce eſt ridée, noirâtre, laquelle étant ôtée, laiſſe voir une ſubſtance un peu dure & compacte, griſâtre ou d'un vert jaune en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre, brûlant la bouche & le goſier. Les Hollandois nous apportent ce fruit des Indes Orientales, ſur-tout des îles de Java, de Sumatra, du Malabar & des autres îles dont ils ſont les maîtres : c'eſt l'eſpece de poivre dont on conſomme le plus.

La plante qui produit le poivre noir s'appelle *poivrier :* elle croît aussi dans le pays de Siam: les Indiens lui donnent le nom de *lada*, de *molanga* ou de *molagocoddi :* sa racine est petite, fibreuse, flexible & noirâtre: elle pousse des tiges sarmenteuses, noueuses, grimpantes aux arbres voisins, ou rampantes à terre comme le houblon, quand il n'est pas soutenu par des échalas. Des nœuds des tiges, il sort des fibres qui entrent dans la terre & y prennent racine: de chaque nœud naissent des feuilles solitaires, disposées alternativement: elles sont à cinq nervures, larges de trois pouces & longues de quatre, d'un vert plus foncé en dessous qu'en dessus: les fleurs sont en grappes: il leur succede des fruits, d'abord verdâtres, puis rouges, enfin noirâtres, dont nous avons parlé à l'article *poivre blanc :* chaque grappe qui vient à l'extrémité de la tige porte vingt à trente grains. Les paysans du lieu disent que les fleurs femelles sont celles qui se trouvent à l'extrémité des rameaux; mais quand ces grappes de fleurs naissent dans la partie moyenne des tiges, sur des nœuds, & opposées à la queue des feuilles, alors ils les appellent fleurs mâles.

Le poivrier fleurit souvent deux fois chaque année : on recueille les fruits mûrs quatre mois après que les fleurs ont disparu, & on les expose au soleil pendant sept jours afin de faire noircir l'écorce qui se ride aussitôt: on cultive cette plante en fichant en terre des parties de ces branches, que l'on a coupées & que l'on met près la racine des arbres qui doivent servir d'échalas. On enleve, dit M. *Geoffroy*, l'écorce du poivre noir, & on en fait par l'art le poivre blanc en grain, qui est, dit-il, le seul que l'on nous apporte aujourd'hui: on enleve cette écorce en faisant macérer dans l'eau de la mer le poivre noir; l'écorce extérieure se gonfle & se creve : on retire très-facilement le grain qui est blanc, & que l'on seche; il est beaucoup plus doux & meilleur que le noir. Quand on fait tremper ainsi le poivre, il en surnage beaucoup sur l'eau; on le retire aussi-tôt & on l'appelle *poivre noir léger d'Hollande ;* celui qui se précipite au fond de l'eau, s'appelle *poivre pesant d'Angleterre ;* enfin lorsqu'il est dépouillé de son écorce, on le nomme *poivre blanc de Hollande ;* il est alors plus pesant, à volume égal, que le poivre noir; il a le grain coriandé, quelquefois blanchi d'un peu de poudre de farine par les Négocians étrangers qui nous l'envoient: ainsi le poivre blanc en poudre du commerce est toujours fait avec le grain du poivre noir écorcé, soit en

Hollande, ſoit chez celui qui le débite : ſi le poivre blanc naturel venoit en Europe, on abandonneroit bientôt les reſſources d'une pareille induſtrie. Toutes les parties du poivrier noir ſont très-âcres & brûlantes au goût.

On découvre les mêmes vertus dans preſque toutes les eſpeces de poivre : ils échauffent, deſſechent, atténuent : ils ſont apéritifs, raniment les eſprits, & conviennent dans la crudité de l'eſtomac & dans les coliques : on recommande encore le poivre comme un cordial contre les poiſons coagulans : il faut en faire un uſage modéré, car il allume le ſang : il fait cracher, éternuer, en un mot, c'eſt un très-bon ſtimulant : il eſt la baſe des épices que les Droguiſtes Epiciers vendent aux Cuiſiniers, pour aſſaiſonner les alimens qu'ils préparent. Selon M. *Bourgeois*, le poivre noir en poudre eſt excellent pour chaſſer les poux de la tête des enfans & des adultes, de même que pour préſerver les pelleteries des teignes.

POIVRE A QUEUE, petite eſpece de *cubebes :* voyez ce mot.

POIVRE SAUVAGE ou PETIT POIVRE, eſt le nom que l'on donne à la ſemence de l'*agnus caſtus*.

POIVRE DE TABASCO. Voyez *xocoxochitl.*

POIVRETTE COMMUNE : *voyez* au mot NIELLE.

POIVRIER DU PEROU : *voyez* MOLLE.

POIX BLANCHE ou POIX GRASSE ou POIX DE BOURGOGNE : *voyez* aux articles PIN & SAPIN.

POIX GREQUE eſt la *Colophone*. Voyez ce mot.

POIX JUIVE. C'eſt l'aſphalte : *voyez ce mot.*

POIX MINÉRALE ou POIX DE TERRE ou MALTHA, *pix mineralis;* c'eſt un bitume mollaſſe, plus épais que le goudron, tenace, s'attachant fortement aux doigts lorſqu'on le touche, inflammable, d'une odeur forte & déſagréable, ſur-tout lorſqu'il eſt enflammé : on en diſtingue de deux ſortes.

1°. LA POIX MINÉRALE OU LE VRAI PISSASPHALTE NATUREL, *pix montana*. Elle eſt d'une couleur ſemblable à la belle poix noire & végétale de Stockholm. Le piſſaſphalte ſe trouve en Norwege, & en Auvergne à une petite lieue de Clermont-Ferrand, où eſt un monticule d'environ vingt-cinq à trente pieds de haut, que l'on nomme le *Puits de la Pege*, & duquel il en découle preſque continuellement. En examinant ce rocher, qui eſt ferrugineux, nous y avons apperçu

vers

vers sa base, différentes issues, par lesquelles sortoient, tantôt une quantité d'air qui souffloit assez fort, tantôt une vapeur qui rougissoit le papier bleu, & tantôt une traînée de poix minérale de la grosseur du pouce, & longue de deux pieds ou environ : ce bitume coule, en serpentant sur l'adossement du petit mont, & tombe dans des réservoirs naturellement pratiqués & remplis d'une eau blanchâtre d'une saveur salée, piquante, & qui cause long-temps une provocation de salive violente. C'est là où il se condense : les Paysans ont soin de le ramasser : il a une odeur très-puante. Le monticule est entouré de hautes montagnes, qui semblent toutes calcinées, tronquées, évasées en entonnoir, & remplies de pierres volcanisées : *voyez* VOLCAN.

2°. Le BITUME LIMONEUX, ou POIX DE TERRE, ou BITUME DE BABYLONE, *maltha.* Il est épais, roussâtre, grenelé, moins visqueux, & d'une odeur moins disgracieuse que le pissasphalte précédent, assez semblable à du goudron. On trouve le maltha près de Schinneberg & de Thal, dans la vallée de Fontana & autres endroits, dans le canton d'Appenzel, &c.

L'odeur puante & la tenacité qu'ont ces deux sortes de bitumes, les ont fait appeller des Allemands, *teuffel-dreck ;* & des Latins, *stercus diaboli mineralis.* Dans les pays où l'on trouve beaucoup de maltha, comme à Gebach, dans la vallée de Liberthal en Alsace, on s'en sert pour graisser les essieux des voitures : il entre aussi dans la composition du spalme factice, qui sert, dans beaucoup d'occasions, à enduire & à lier les corps qu'on veut garantir de l'humidité. Des Asiatiques s'en servent pour plâtrer leurs murailles. Quelques Auteurs prétendent que ce fut avec un semblable bitume que furent cimentés les murs de Babylone & les tours d'Egypte : on tiroit alors le maltha d'un lieu voisin de l'ancienne Babylone, des environs de Raguse dans la Grece, & d'un certain étang de Samosate, ville de Comagene en Syrie. Des Naturalistes rapportent que ce bitume fut d'un grand secours aux habitans de Samosate, lors du siege que Lucullus mit devant cette Ville ; car dès que ce limon enflammé touchoit à un soldat, il le brûloit malgré l'épaisseur de son armure. Dans beaucoup de pays Orientaux, on se sert avec succès de poix minérale pour goudronner les barques & les vaisseaux : on doit regarder ces bitumes comme des *pétroles épaissis*, ou comme un *asphalte non desséché.* Voyez ces mots. Dans le Shropshire en Angleterre, sur-tout à Brosely, à Bentley & à Pitchfort,

on prend la premiere couche noirâtre, pierreuſe, poreuſe & bitumineuſe de la mine de charbon : on la moud avec des moulins à cheval, & l'on jette cette poudre dans de grands chauderons pleins d'eau qu'on fait bouillir ; auſſi-tôt l'huile minérale ſurnage, acquiert la conſiſtance de la poix, puis on la mêle avec une partie d'huile diſtillée de cette même pierre bitumineuſe, & elle ſert pour le radoub des vaiſſeaux : elle ne s'éclate point.

POIX NOIRE, POIX RÉSINE, POIX VÉGÉTALE. *Voyez aux articles* PIN, SAPIN.

POKKO. Gros oiſeau très-ſingulier de la Côte d'or ; mais peu commun : il eſt de la nature du pélican ; ſon plumage eſt brun & cendré ; ſes aîles ſont d'une grandeur & d'une largeur déméſurées. *Arkins* dit que l'on prendroit volontiers les plumes de cet oiſeau pour du poil : ſous ſon cou pend une ſorte de bourſe, longue de quatre ou cinq pouces, & de la groſſeur du bras d'un homme : c'eſt dans ce réſervoir que l'animal dépoſe ſa nourriture. Le cou & le jabot ſont un peu velus ; la tête eſt extrêmement groſſe, eu égard au volume du corps ; elle eſt preſque chauve ; les yeux ſont grands & noirs, le bec fort gros & long.

Le pokko ſe nourrit de poiſſons, & dans un ſeul repas, il dévore ce qui ſuffiroit pour la nourriture de quatre hommes : il y a peu d'animaux qui ſe jettent avec autant d'avidité ſur le poiſſon que lui ; s'il en a trop, il le met en réſerve dans ſon ſac : il n'aime pas moins les rats ; il les avale tout entiers. On prend quelquefois plaiſir à lui faire rendre gorge ; & il n'eſt pas rare d'en voir ſortir un rat à demi digéré : cet oiſeau n'a pour armes que ſon bec ; il s'en ſert aſſez adroitement pour pincer, mais ſans être capable de nuire beaucoup. *Hiſtoire générale des Voyages, Liv. IX. Voyez maintenant l'article* PÉLICAN.

POLATOUCHE. Nom ſous lequel on déſigne en Ruſſie l'*écureuil-volant.* Voyez ce mot. On l'appelle auſſi *létaga.*

POLECAT. Les Anglois donnent ce nom au *conepate* d'Amérique.

POLIACANTE ou CHARDON D'EAU, *polyacantha vulgaris.* Voyez à la fin de l'article CHARDON AUX ANES.

POLIGALE ou POLYGALON, ou HERBE A LAIT, *polygala.* Genre de plante dont M. *de Tournefort* établit dix-huit eſpeces. Voici la deſcription de la plus commune. Le polygale vulgaire, *polygala vulgaris, foliis linearibus, lanceolatis, caulibus diffuſis herbaceis*, eſt une

plante qui croît par-tout aux lieux champêtres, herbeux, montagneux, & qui n'ont point été cultivés : sa racine est ligneuse, dure, menue, d'un goût amer & aromatique, vivace & d'un vert rougeâtre, ainsi que les tiges qui sont hautes de cinq pouces, grêles, assez fermes, les unes droites, les autres couchées à terre, revêtues de petites feuilles, rangées alternativement, les unes oblongues & pointues, les autres arrondies. Ses fleurs sont singulieres, petites, disposées en maniere d'épi depuis le milieu des tiges jusqu'en haut, de couleur bleue ou violette, ou purpurine, rarement blanche : chacune de ces fleurs est, selon M. *de Tournefort*, un tuyau fermé dans le fond, évasé & découpé par le haut en deux levres. A cette fleur passée succede un fruit divisé en deux loges, rempli de semences oblongues : ce fruit est enveloppé du calice de la fleur, composé de cinq feuilles, trois petites & deux grandes.

Cette plante fleurit au commencement de l'été. On prétend qu'elle donne beaucoup de lait aux nourrices & aux bestiaux qui en mangent. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1732, pag. 135*, plusieurs expériences de M. *Duhamel*, faites pour éprouver les vertus du polygala contre la pleurésie & la fluxion de poitrine. Il paroît par ses observations, que cette plante peut être mise dans la classe des plantes béchiques-incisives. Sa décoction facilite l'expectoration, & atténue le sang couenneux. On ne peut trop, dit M. *Duhamel*, employer cette plante qui est très-commune, dans ces sortes de maladies, savoir, la pleurésie & la péripneumonie. Les Anciens avoient coutume de couronner les vierges avec la fleur de cette plante, dans le temps qu'on faisoit des processions autour des champs pour obtenir du Ciel la fertilité des biens de la terre. (M. *Haller* dit qu'il y a deux especes de polygala communes ; l'une aux feuilles radiales rondes ; l'autre avec toutes ses feuilles semblables à celles de la linaire. La premiere est, dit-il, fort amere & purgative. Cette vertu n'a pas été inconnue à *Conrad Gesner ;* M. *Haller* n'en connoît aucune à la seconde.)

POLIGALE ou POLIGALA DE VIRGINIE. *Voyez* SÉNÉKA.

POLIGLOTTE, *avis polyglotta.* C'est l'oiseau que les Mexicains nomment *concontlatollis*, c'est-à-dire qui a *quarante langues :* il est de la grandeur d'un étourneau ; il a le ventre blanc, le dos brun, mêlé de quelques plumes blanches, principalement à la queue & à la tête ; ce qui forme une espece de couronne de couleur d'argent. Cet oiseau

habite les pays chauds : on le trouve ſur-tout à la Jamaïque, à la Nouvelle Eſpagne. On le nourrit en cage ſous les climats tempérés; il mange de tout ce qu'on donne aux autres oiſeaux. On prétend que ſon chant eſt ſi doux & ſi mélodieux, qu'il ſurpaſſe en agrément celui de quelqu'autre oiſeau que ce ſoit. On aſſure même qu'il contrefait la voix des autres oiſeaux, &c. M. *Barrington*, Vice-Préſident de la Société Royale de Londres, aſſure avoir vu cet oiſeau contrefaire, dans l'eſpace d'une minute, le champ de l'alouette des bois, du pinçon, du merle, de la grive & du moineau. Cet avantage lui a mérité le nom de *moqueur ;* c'eſt l'*orphæus* de M. *Linneus*, le *turdus Americanus minor canorus* de *Ray ;* M. *Briſſon* le range parmi les *merles.* Il y en a de pluſieurs ſortes.

POLION, *polium.* C'eſt un genre de plante dont M. *de Tournefort* compte trente-ſept eſpeces : ſuivant M. *Deleuze*, elles ſont du genre de la germandrée. Nous n'en rapporterons ici que deux qui ſont très-uſitées.

1°. Le POLION DE MONTAGNE A FLEUR JAUNE, *polium montanum luteum :* il croît dans les pays chauds, ſur les lieux élevés, ſecs & pierreux, ſur-tout en Languedoc, en Provence & en Dauphiné : on le cultive auſſi dans les jardins : ſa racine eſt ligneuſe & fibreuſe : elle pouſſe pluſieurs petites tiges cotonneuſes, dures, ligneuſes, hautes d'environ un demi-pied; tantôt elles ſont couchées ſur terre, & tantôt elles ſont redreſſées : ſes feuilles ſont petites, oblongues, épaiſſes, dentelées ſur leurs bords, & chargées d'un duvet jaune. Ses fleurs, qui paroiſſent en été, ſont formées en gueule, petites, ramaſſées pluſieurs enſemble en maniere de tête, d'un beau jaune, d'une odeur fort aromatique & d'un goût amer. Chacune de ces fleurs, ſelon M. *Tournefort*, eſt un tuyau évaſé par le haut, & prolongé en une levre découpée en cinq parties, comme celle de la germandrée. A cette fleur paſſée ſuccede des ſemences menues, arrondies & enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur. On eſtime beaucoup plus ce polion, quand il vient de Candie ou de Valence en Eſpagne. Le polion odorant de Crete, qui eſt ſi recherché, eſt le *polium maritimum, erectum Monſpeliacum* des Auteurs.

2°. Le POLION DE MONTAGNE A FLEUR BLANCHE, *polium montanum album :* cette plante croît non-ſeulement ſur les montagnes, mais auſſi dans les plaines ſablonneuſes & arides ; elle fleurit & graine dans le

même temps que l'autre, dont elle differe, en ce que ses tiges sont couchées à terre, ses feuilles plus petites & moins cotonnées, & en ce que ses fleurs sont blanches, de même que ses têtes. La couleur jaune des fleurs de polion s'efface & devient pâle. *Clusius* dit que ces plantes viennent aisément à l'ombre, de bouture, pourvu que la terre soit bien préparée.

Quand on fait usage du polion, on doit prendre les sommités des tiges garnies de fleurs : c'est un bon céphalique & anti-épileptique. On nous l'apporte sec par petites bottes ; plus il est garni de fleurs, & meilleur il est. Il doit avoir une odeur forte & aromatique, mais un goût amer & désagréable. Le polion entre dans la grande thériaque & dans le mithridate : on le prend en guise de thé contre la morsure des animaux venimeux, pour faire couler l'urine & les regles : on en boit en Provence, dans les cours de ventre fâcheux ; enfin, c'est un bon vulnéraire.

POLIPE ou POLYPE, *polypus*. L'histoire des polypes nous présente les phénomenes les plus singuliers & les plus propres à piquer la curiosité. La découverte des petits polypes marins architectes des coraux, des corallines & de plusieurs autres productions à polypier, que l'on avoit prises pour des plantes marines, ainsi que celle des *polypes d'eau douce*, sont l'une & l'autre très-modernes ; nous les devons aux illustres Naturalistes de notre temps, qui ont mis tous les Curieux en état de voir par leurs propres yeux les phénomenes qu'ils avoient examinés, en indiquant la maniere d'observer ; art qu'il faut apprendre de ces grands maîtres.

Les Naturalistes appellent *polype* un animal dont le corps membraneux est capable de prendre plusieurs formes, & qui finit par des filets également capables de prendre différentes figures qui lui servent comme d'autant de bras ou de pattes.

Division des polypes.

On divise les polypes en *polypes marins* & en *polypes d'eau douce.* (M. *Guettard* parle d'un *polype terrestre. Voyez le premier volume des Mémoires sur différentes parties des Arts & Sciences*).

Polypes marins.

Les *polypes marins* peuvent se diviser eux-mêmes en deux classes.

Les uns ſont de grands animaux; tels ſont, par exemple, la *ſêche*, le *calmar*, le *lievre marin*, & pluſieurs autres eſpeces de *polypes* ou *poulpes*. Voyez chacun de ces mots.

Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête; ils s'en ſervent pour arrêter leur proie, & la porter à leur bouche. Ces polypes ont ordinairement entre trois pouces à trois pieds de longueur. On a même dit des choſes prodigieuſes ſur la groſſeur monſtrueuſe de certains polypes de mer, & notamment de l'eſpece appellée *kraken*. Voyez ce mot.

On n'a rien de ſi détaillé ni de ſi exact ſur l'anatomie de ces animaux, que ce qu'en a dit *Swammerdam*, qui a anatomiſé la ſêche ver-inſecte mis au rang des polypes.

Les polypes de mer ſont mâles & femelles; ils s'accouplent, & ſont ovipares; mais ont-ils pour ſe multiplier, les reſſources des polypes d'eau douce? C'eſt ce qu'on ignore: toujours paroît-il conſtant que leurs bras recroiſſent quand ils ont été coupés, de même que ceux des écreviſſes. Leur faculté reproductive eſt même beaucoup plus merveilleuſe.

Au rapport des Naturaliſtes, on trouve dans la mer Adriatique & l'Iſle de Corfou de grands & de fort bons polypes. Le Pont-Euxin en donne de petits: ils vivent d'*écreviſſes de mer*, de *cancres*, & d'autres cruſtacées & poiſſons dont ils ſucent les chairs. Ils ne s'épargnent pas même, dit-on, les uns les autres. Les polypes ſe jettent ſur les hommes qui font naufrage. Dans l'été ils ſortent de la mer, & viennent ſe repaître des fruits tombés des arbres: on diſtingue le mâle d'avec la femelle, en ce que le premier a la tête plus longue: ils s'accouplent pendant l'hiver; & la femelle jette, ſuivant les Obſervateurs, une grande quantité d'œufs par la bouche; il en éclot, au bout de cinquante jours, une infinité de petits polypes. Les polypes courent aux amorces qu'on leur tend: ils ne les mordent pas d'abord, mais ils les embraſſent avec leurs bras, & ne les quittent que quand ils les ont rongés.

Les grands polypes marins étoient d'uſage pour la table chez les anciens. Les Grecs en envoyoient par préſent à leur amis. Cependant la chair en eſt dure & difficile à digérer, on la mortifioit à coups de bâton, quoiqu'on les aimoit mieux bouillis que rôtis: la tête paſſoit chez eux pour un excellent mets. Voilà en abrégé ce que les Anciens ont débité ſur les polypes marins, qui ne ſont que des eſpeces de

zoophytes, & dont l'hiſtoire n'eſt pas encore auſſi bien connue que celle de ceux dont nous allons parler, & celle des polypes d'eau douce.

2°. Les autres polypes de mer ſont de très-petits animaux qui ont même échappé à de très-bons Obſervateurs, tel que *Marſigly*, qui les a pris pour des fleurs. Ce ſont des êtres non moins extraordinaires & auſſi éloignés de la conformation des autres animaux, que le ſont les zoophytes. Ce ſont ces vers dont il y a un très-grand nombre d'eſpeces différentes qui conſtruiſent ces *coraux*, ces *corallines*, ces *litophytes*, ces *eſcares*, ces *alcyons*, ces *éponges*, ces variétés de madrépores ſi nombreuſes, & toutes ces autres ſubſtances qu'on avoit priſes autrefois pour des plantes; mais les obſervations des *Peyſſonel*, des *Réaumur*, des *Bernard de Juſſieu*, &c. ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges, des cellules conſtruites par des eſpeces de vers-inſectes qui multiplient & s'accumulent en tel nombre qu'on ne ſauroit les évaluer, & que ces loges bâties chacune par autant d'individus, ſont pour les polypes ce que les guêpiers ſont pour les guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines, pour leur en donner un qui exprime exactement ce qu'elles ſont: on les a appellées des *polypiers* ou *productions à polypiers*. Voyez *aux mots* CORAIL & CORALLINE, la deſcription de ces diverſes eſpeces de polypiers ou productions qui ſont un objet important pour les habitans des côtes où les polypes qui en ſont les fabricans vivent en familles nombreuſes, & un objet de curioſité pour les Européens qui aiment à en former des collections, productions auxquelles leur forme, tantôt bizarre, tantôt agréable, leur incorruptibilité, l'hiſtoire même des artiſans qui les ont fabriqués, donnent une valeur qui n'eſt pas ſans fondement.

Polype de mer en bouquet.

Cet animal des mers du Nord eſt des plus ſinguliers, ou plutôt c'eſt un amas de pluſieurs animaux ſur une tige commune. Cette tige intéreſſe par ſa forme; elle a plus de ſix pieds de long; elle eſt oſſeuſe, blanche comme de l'ivoire, carrée, avec des rainures de chaque côté, mais recouverte d'une membrane cartilagineuſe. A ſa partie ſupérieure ſont réunis juſqu'à trente corps de polypes de deux pouces de longueur chacun. Lorſque ces polypes ſont épanouis, ils repréſentent un bouquet fait de fleurs brillantes, jaunes, & en forme d'étoiles. Au

deſſous de l'inſertion de l'union de tous ces polypes, eſt une eſpece de veſſie qui paroît être deſtinée au même uſage que celle des poiſſons; elle paroît auſſi ſervir de canal pour porter les ſucs néceſſaires à la nutrition de cette longue tige oſſeuſe, partie qui paroît être de la derniere importance pour la conſervation & le bien-être d'un animal ſi extraordinaire & ſi compoſé.

Cette tige coupée préſente des lames circulaires : miſe dans du vinaigre, la matiere cretacée ſe diſſout, & il ne reſte que les membranes qui enveloppent les petites lames : d'où l'on peut conclure que la tige tient autant de la nature du corail que de celle de l'os ou de l'ivoire.

Ces traits d'analogie pourroient donner lieu de penſer que les *encrinus* ou le *lilium lapideum*, ou des eſpeces particulieres d'*entroques* foſſiles, pourroient être les dépouilles pétrifiées de l'animal dont nous parlons. D'autres veulent que ce ſoit plutôt une ſorte d'étoile de mer. *Voyez au mot* PALMIER MARIN, ce que l'on y dit des *encrinites*, d'après M. *Guettard*. *&c. voyez auſſi l'article* ZOOPHYTES.

Les PETITS POLYPES MARINS, architectes des polypiers, paroiſſent avoir bien des rapports de reſſemblance, ſur-tout pour la forme, avec les *polypes d'eau douce*, dont nous allons parler, d'après les belles découvertes de M. *Trembley*. Il y a des polypes de mer que leur petiteſſe dérobe à nos regards. On ne les apperçoit que quand la mer étant calme, ils alongent fortement une partie de leur corps hors de leurs cellules ou loges ou alvéoles, pour attendre des animaux encore plus petits ou plus foibles qu'eux, les ſurprendre, les ſaiſir quand ils ſont à leur portée, & en faire leur proie. *Voyez à l'article* CORALLINES. A l'égard des petits polypes de mer phoſphoriques ou lumineux, nous en avons parlé amplement à l'article *mer lumineuſe*. Voyez ce mot.

Polypes d'eau douce.

L'hiſtoire des polypes d'eau douce nous préſente des phénomenes difficiles à croire, parce qu'ils ſont contraires à des lois que nous avions regardées comme générales. Auroit-on jamais cru qu'il y eût dans la nature des animaux qu'on multiplie en les hachant, pour ainſi dire, par morceaux! que le même animal coupé en huit, dix, vingt, trente & quarante parties, eſt multiplié autant de fois! Les polypes ont,

font, pour ainsi dire, la faculté de pouvoir être multipliés par boutures.

Cette découverte, qui à la vérité déroute nos anciennes idées & nous jette dans de nouveaux embarras sur la nature des animaux & sur leur conformation la plus intime, étend nos vues, & peut nous en faire naître de nouvelles. Au moins nous apprend-elle que toutes les merveilles que nous avons entrevues dans l'organisation de certains animaux, ne sont rien en comparaison de celles qui y existent réellement.

L'histoire de la découverte de M. *Trembley* est trop intéressante, & apprend trop bien la véritable maniere d'étudier la nature, pour n'en pas dire un mot. Cet Observateur ayant mis dans l'eau une plante que l'on nomme *lentille d'eau*, observa de petits corps d'un beau vert, dont plusieurs s'attacherent contre les parois transparentes du vase; il leur voyoit prendre successivement de nouvelles formes; il appercevoit des especes de branches, ou plutôt des cornes, qui lui paroissoient plus ou moins longues; il observa que ces corps avoient un mouvement progressif, à la vérité bien lent; il s'assura même qu'ils cherchoient la lumiere, en se transportant dans la partie du vase la plus éclairée. Malgré leur mouvement progressif & leur changement de forme, M. *Trembley* douta s'il devoit les prendre pour des animaux, ou s'il ne devoit pas plutôt les regarder comme des plantes du genre des sensitives, qui avoient un sentiment plus exquis que ne l'ont celles dont les racines sont fixées en terre, & qui étoient capables d'exécuter des mouvemens qu'il n'est pas possible aux autres de faire. Il eut recours au moyen qui sembloit le plus propre à décider la question qui le tenoit en suspens. Ces petits corps ne ressemblent, sous aucune de leurs formes, aux animaux qui se présentent ordinairement à nos yeux. Il coupa en deux, transversalement, quelques-uns de ces petits corps, espérant que s'ils étoient des plantes, chaque moitié étant remise dans l'eau, continueroit d'y végéter, & qu'il s'y referoit une nouvelle partie semblable à peu-près à celle dont elle avoit été séparée. Il se fit effectivement dans chacune une reproduction, & plus prompte qu'on ne s'y seroit attendu. Pendant que cela se passoit, les petits corps qu'il avoit laissés entiers ne cessoient de lui montrer tous les jours de nouvelles manœuvres, comme pour le forcer à croire qu'ils étoient de vrais animaux.

M. *Trembley* n'osa décider sur la nature de ces petits corps, d'une forme si différente de celle des autres animaux, dans lesquels il trouvoit une propriété si surprenante, & qu'il croyoit n'appartenir qu'aux seules plantes.

M. *Trembley* desira que M. *de Réaumur* l'aidât à prononcer : il lui fit tenir de ces petits corps singuliers, que l'Académie regarda, ainsi que M. *de Réaumur*, comme des insectes aquatiques, malgré les prodiges qu'ils avoient fait voir. M. *de Réaumur*, de concert avec M. *Bernard de Jussieu*, qui en avoit observé aux environs de Paris, & fait dessiner une espece du même genre, mais plus grande & d'une autre couleur, leur donna le nom de *polypes*, parce que leurs cornes lui parurent analogues aux bras de l'animal qui est en possession de ce nom. M. *Trembley* continua sur ces insectes (ou plutôt sur ces vers) ses observations qui sont intéressantes : il en découvrit plusieurs especes.

Description des diverses especes de Polypes d'eau douce.

Les polypes d'eau douce different pour la grandeur & pour la couleur. M. *Trembley* en fait mention de trois especes, qu'il appelle *à longs bras.*

La premiere espece est la plus petite; elle n'a que cinq ou six lignes de longueur : quoique petite, elle est très-aisée à trouver ; il ne s'agit que de ramasser dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques, & de les mettre dans un vase transparent rempli d'eau ; au bout de quelques instans on voit les polypes qui ne paroissent d'abord que comme des points verts, épanouir leurs bras ; leur arrangement & la forme de leur corps peuvent très-bien être comparés à la semence d'une de ces graines de dent de lion, qui sont toutes ramassées sur une tête ronde, & que l'on fait envoler avec un léger souffle de la bouche. Ces rayons qui environnent la tête du polype lui servent à la fois de bras, de mains & de jambes. Au moindre mouvement l'insecte retire ses bras, & ne paroît plus qu'un grain de matiere verte.

Les polypes de la seconde espece ont huit ou douze lignes de longueur. Ceux de la troisieme espece sont encore plus grands ; ils portent des bras d'une prodigieuse longueur : ces deux dernieres especes n'ont point de couleur qui leur soit propre ; mais leur corps est si transparent, que l'insecte prend ou offre la couleur des divers alimens dont il se nourrit.

Le nombre des bras des polypes eſt communément depuis ſix juſqu'à douze : ces bras ne croiſſent pas tous en même tems, ni avec l'inſecte ; mais ils ſe ſuccedent. Ceux des polypes verts ſont les plus courts, ils ne paſſent guere trois lignes de longueur. La ſeconde eſpece porte les ſiens depuis un juſqu'à trois pouces ; & ceux de la troiſieme, que nous appellons *polypes à longs bras*, les ont démeſurément longs. Tous ces bras paroiſſent comme des fils de toile d'araignée, ils ſont auſſi déliés ; ils peuvent cependant s'alonger, ſe contracter, ſuivant la volonté de ces animaux : quoiqu'ils paroiſſent mêlés comme des cheveux, les polypes ſavent bien les débarraſſer, & les faire agir indépendamment les uns des autres : il en ſort une eſpece de glu qui leur ſert à arrêter les inſectes qui en approchent, & ils ont le ſecret de faire agir ou de rendre inutile cette glu, ſuivant leurs beſoins.

Ces animaux marchent & changent de lieu ; ils ne nagent point, mais ils exécutent leur mouvement progreſſif au moyen de la faculté qu'ils ont de s'étendre, de ſe contracter & de ſe courber en tous ſens ; ils font ces mouvemens avec une extrême lenteur : ſept ou huit pouces de chemin ſont une bonne journée pour un polype. Ils ont encore une maniere d'aller, que nous trouverions aſſez plaiſante ſi elle ſe faiſoit avec plus de vivacité ; ils font la roue comme les petits garçons.

Tout le polype, depuis la bouche juſqu'à l'extrêmité oppoſée de ſon corps, n'eſt qu'un ſac creux, dans lequel on n'obſerve aucune membrane, ni aucun viſcere ; cette peau eſt ce qui conſtitue l'animal, & il y a lieu de penſer que toutes les parties qui ſervent au jeu de la machine animale, ſont contenues dans l'épaiſſeur de cette peau. Lorſqu'on examine au microſcope la peau du polype, on voit que la ſurface tant intérieure qu'extérieure eſt toute parſemée de petits grains, que l'on peut ſoupçonner être les organes propres à l'animal ; car il eſt certain que lorſque ces grains viennent à ſe détacher, l'animal eſt bien près de périr.

Nous diſons que les polypes, quoiqu'animaux aquatiques, ne nagent point ; ils s'attachent fortement par la queue & avec leur glu contre les parois ſur leſquelles ils s'arrêtent ; ils ſe ſoutiennent quelquefois à la ſuperficie de l'eau, la tête en bas, la queue en haut, & cela par la même raiſon qu'une aiguille bien ſeche poſée ſur la ſurface de l'eau, s'y ſoutient à l'aide des bulles d'air imperceptibles qui ſont adhérentes

à ſa ſurface. On ne découvre point d'yeux aux polypes d'eau douce; on obſerve cependant qu'ils aiment la lumiere & qu'ils la recherchent, ce qui pourroit peut-être donner lieu de croire que leur corps eſt frappé de la lumiere dans toutes ſes parties : ce qui confirme cette idée, c'eſt que ſi l'on coupe un polype en deux parties, les deux parties ſéparées, même celle qui eſt privée de tête, vont chercher à ſe placer du côté de la lumiere.

Les polypes ne courent point après leur proie, mais les petits inſectes aquatiques viennent tomber d'eux-mêmes au milieu de leurs bras, qui ſont comme des filets continuellement tendus. Un polype de la troiſieme eſpece peut donner juſqu'à un pied de diametre à la circonférence que ſes bras occupent. Les *mille-pieds à dards* ſont les inſectes dont les polypes font leur nourriture la plus ordinaire : les mille-pieds ou d'autres petits inſectes, entr'autres les pucerons rouges (monocles rouges), qui ſont fort communs, vont en nageant au milieu des eaux tomber entre les bras des polypes, ils y ſont d'abord englués; le bras du polype ſe contracte, entortille ſa proie à l'aide de ſes autres bras, & l'inſecte a beau ſe défendre, il eſt avalé, & toujours de la maniere qu'il ſe préſente à la bouche du mangeur, quand ce ſeroit même par ſon plus grand diametre.

Le corps des polypes étant tranſparent, on voit de quelle maniere s'y fait la digeſtion. Ce qu'on apperçoit eſt également favorable aux divers ſentimens de ceux qui prétendent que la digeſtion ſe fait par trituration & par diſſolution. Lorſque le polype n'a encore mangé qu'avec modération, on voit facilement le balottement des alimens qui ſont pouſſés & repouſſés du haut en bas dans l'eſtomac, par un mouvement périſtaltique; lorſqu'au contraire l'animal a fini ſon repas, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt prêt à crever, on ne voit plus de balottement des alimens, & cependant la digeſtion ſe fait. Cet animal eſt ſi goulu, qu'il avale quelquefois celui de ſes bras qui lui apporte à manger; c'eſt par la bouche qu'il rejette le ſuperflu de ſa nourriture, & toutes les matieres qu'il n'a pu avaler.

M. *Trembley* a vu des polypes ſe diſputer un ver qui s'étoit entrelacé dans leurs bras; chacun d'eux ſe preſſoit d'avaler le ver, lorſqu'enfin les polypes ſe rencontrant bouche à bouche, le plus vigoureux termina la querelle en avalant ſon concurrent. On croyoit qu'il en étoit fait du polype; mais point du tout, l'avaleur le garda dans ſon ventre

jusqu'à ce qu'il eut dégorgé sa proie, & le rejeta sain & sauf. Ce phénomene fit penser à M. *Trembley*, qu'un polype est une matiere absolument indigérable pour un autre polype, c'est ce que lui confirma l'expérience; il fit avaler un petit polype à un autre polype qu'il affama, celui-ci, au bout de quatre ou cinq jours, sortit du ventre de l'autre tout plein de vie & de santé, & tel qu'il y étoit entré : on pense bien présentement que le polype rejette dehors sans altération ses bras, lorsqu'il lui arrive de les avaler avec sa proie.

Il n'est personne qui ne soit curieux d'examiner de ses propres yeux les phénomenes que nous présentent les polypes; pour cet effet il faut en nourrir :on le peut aisément, en leur donnant de ces pucerons rouges qui sont quelquefois en grande abondance, ou en mettant au fond du vase du sable de fossé, qui d'ordinaire est rempli de petits vers; au défaut de cette nourriture, on peut leur donner des vers de terre, des limaces, des entrailles de poisson, & même de la viande de boucherie. Lorsqu'on veut conserver les polypes sur lesquels on a dessein de faire des expériences, il faut souvent changer leur eau; car celle qui se corrompt leur est mortelle.

Les polypes sont sujets à être attaqués par un insecte plat, qui multiplie prodigieusement sur eux, qui s'y attache & les suce, & qui, parvenu à un certain point de multiplication, les détruit entiérement. Quand ils n'ont mangé que la tête & les bras d'un polype, ce n'est rien, cela se répare; mais quand ils sont en assez grand nombre sur un polype, ils attaquent l'animal par tous les bouts & l'ont bientôt anéanti. On délivre aisément les polypes de ces insectes, en les balayant légérement avec un petit pinceau.

Génération des Polypes.

Les savans Observateurs de nos jours sont parvenus à découvrir que la Nature a voulu que les polypes d'eau douce pussent se multiplier de toutes les façons dont les plantes se multiplient. Les œufs des animaux, dit M. *de Réaumur*, sont analogues aux graines des plantes. Il y a des especes de polypes qui font des œufs, d'autres qui ont la surprenante propriété de pouvoir être, comme les plantes, multipliés par bouture, & d'autres qui poussent hors de leur corps par les côtés un jeune polype, comme une tige d'arbre pousse une branche, & comme une branche pousse un rameau. Les multiplications qui se font

par rejetons & par boutures font les plus curieufes & très-fécondes.

Tous les polypes ont en général la faculté générative ; & cette prétendue regle qu'il n'y a point de fécondité fans accouplement, eft démentie par ces obfervations, & par les découvertes faites fur les pucerons.

La génération des polypes s'obferve mieux fur ceux de la feconde & de la troifieme efpeces. On remarque fur un polype une légere excroiffance, qui prend la forme d'un bouton, c'eft la tête du polype; autour de la bouche commencent à croître les bras : on voit quelquefois fortir d'un feul polype jufqu'à dix-huits petits, lorfque ce polype eft nourri abondamment; car on a obfervé qu'une nourriture abondante les rendoit plus féconds. Les jeunes polypes n'ont pas encore pris tout leur accroiffement, qu'ils donnent déjà naiffance à d'autres polypes qui fortent de leurs corps par les mêmes voies. Le pere eft fouvent grand-pere avant d'avoir enfanté tout-à-fait fon premier né. Cette efpece d'arbre vivant préfente à l'Obfervateur le plus curieux fpectacle; lorfqu'un des polypes faifit quelque proie & qu'il l'avale, la nourriture fe diftribue à tous les autres polypes qui font comme autant de branches, & celui-ci de même eft nourri de ce que les autres attrapent: ici ce que le pere mange profite aux enfans, & ce qu'un des enfans mange profite de même à toute la famille. Le changement de couleur qui arrive alors à tous les polypes, fuivant la couleur de l'aliment qui y eft diftribué, en eft une preuve inconteftable. Dans les temps fort chauds un polype eft formé & féparé en vingt-quatre heures. Pour y parvenir les polypes fe cramponnent chacun de leur côté. La multiplication de ces polypes les unes fur les autres eft telle, qu'un polype au bout d'un mois peut être regardé comme la fouche d'un million d'enfans.

Un pareil affemblage de polypes eft en quelque forte un arbre mangeant, marchant, végétant & pouffant des branches. Il femble que la Nature fe foit plu à raffembler dans un feul fujet ce que nous avions cru jufqu'à préfent faire un caractere diftinctif entre les plantes & les animaux ; auffi nos illuftres Auteurs regardent-ils le polype comme un être qui fait la nuance du végétal à l'animal.

Multiplication des Polypes par bouture.

Lorfqu'on veut jouir du plaifir de voir ce phénomene, il faut mettre

un polype dans le creux de sa main avec un peu d'eau ; & lorsque l'animal est sorti de son état de contraction, on le coupe en deux. La partie où est la tête, marchera & mangera le jour même qu'elle aura été séparée, pourvu que ce soit dans des jours chauds. Quant à la partie postérieure, il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures ; & en deux jours elle deviendra un polype parfait, tendant ses filets, saisissant sa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons, on aura toujours de nouveaux phénomenes ; que l'on coupe le corps d'un polype en tout sens & en autant de lanieres que la dextérité le permettra, on verra paroître autant de polypes ; que l'on partage la tête d'un polype en deux, ces deux demi-têtes deviendront en peu de temps deux têtes parfaites ; que l'on réitere la même opération sur ces deux têtes, on en aura quatre ; qu'on traite de même ces quatre, on en aura huit sur un seul corps ; que l'on fasse une semblable opération sur le corps, on aura huit corps nourris & conduits par une seule tête ; voilà l'hydre de la fable réalisée bien exactement. M. *Trembley* a retourné un polype, comme on retourne un bas de soie : on auroit pensé que toute l'économie animale auroit dû être renversée ; il n'en a coûté cependant à ce polype que quatre ou cinq jours de patience pour se faire un estomac nouveau : on peut même le retourner plusieurs fois de suite. Son estomac n'aura pas moins de ressort.

On croiroit que cette sorte de multiplication des polypes n'a lieu que quand on les coupe ; mais M. *Trembley* nous apprend qu'il a vu des polypes se partager d'eux-mêmes, & se multiplier par cette section volontaire :mais cette espece de multiplication doit passer pour extraordinaire ; elle est bien plus rare & n'est nullement comparable à la multiplication des polypes par rejetons.

M. *Bernard de Jussieu*, dans un de ses Voyages sur les côtes de Normandie, a trouvé sur quantité de *polypes à bras en forme de cornes*, une petite vessie adhérente à leur corps. Il a paru à ce grand Naturaliste qu'elles étoient pleines d'œufs, mais étant obligé de suivre sa route, il n'a pu s'assurer assez de ce que donnent ces œufs. Si en effet c'étoient des œufs des polypes à bras en forme de cornes, ces animaux, dit M. *Trembley*, seroient ovipares & vivipares. Ce n'est encore qu'une conjecture, ajoute-t-il, mais qui ayant été formée par un Naturaliste, tel que M. *de Jussieu*, est digne de la plus grande attention.

Polypes d'eau douce à panache.

Toutes les especes de *polypes d'eau douce* n'ont pas encore été connues des Naturalistes : elles peuvent fournir une abondante matiere de découvertes. Outre les especes dont nous avons parlé, il y en a une autre qu'on nomme *polypes d'eau douce à panache*, parce qu'ils sont ornés d'un panache dont la base a la forme d'un fer à cheval : c'est des bords de cette base que sortent les bras du polype. Le panache qu'ils forment par leur assemblage, a l'air d'une fleur monopétale épanouie : ils ont quelquefois jusqu'à soixante bras. Le panache de ces polypes est un gouffre pour tous les petits insectes qui en approchent. Ces animaux ont plus l'air de plantes que les *polypes à bras en forme de cornes.*

Ces polypes multiplient par rejetons, mais ils font aussi des œufs. MM. *de Réaumur* & *Bernard de Jussieu* leur ont vu pondre des œufs bruns, & un peu applatis ; & ces Savans ont vu naître des petits de ces œufs.

Polypes d'eau douce à bouquet, &c.

On a encore découvert d'autres especes de polypes, qui, ainsi que le dit très-bien M. *Deleuze*, ont toutes quelque singularité dans leur maniere de se multiplier. Celui qu'on a nommé *polype d'eau douce à bouquet*, a la forme d'une cloche, portée par une petite tige. On observe à son ouverture, avec le secours de la loupe, un mouvement très-rapide, semblable à celui d'un moulinet, qui, excitant dans l'eau de petits courants, entraîne vers le polype les corps dont il se nourrit. Sa multiplication s'opere par une division naturelle : la cloche se ferme comme un bouton & se partage peu à peu selon sa longueur, en deux autres boutons plus petits, qui, s'ouvrant & s'évasant insensiblement, deviennent deux polypes parfaits, attachés par leur pédicule à une tige commune : d'ultérieures divisions & subdivisions forment sur cette tige un bouquet composé quelquefois de plus de soixante polypes.

Un autre polype aussi en cloche & en bouquet, se propage par des especes de bulbes, qui croissent sur ses tiges, s'en détachent bientôt, & forment en se développant un nouveau bouquet.

Celui qu'on a nommé, à cause de sa forme, *polype en entonnoir*, ne forme point de bouquet : chaque individu vit solitaire : il se multiplie aussi

auſſi par une diviſion ſpontanée, mais qui, au lieu de ſe faire ſelon ſa longueur, comme dans les polypes à bouquet, ſe fait de biais : les deux ſegmens acquierent inſenſiblement ce qui leur faut, pour être des polypes complets. Le polype ſupérieur a l'ancienne tête & une nouvelle queue : le polype inférieur, une nouvelle tête & l'ancienne queue : le premier ſe détache de celui-ci par un petit mouvement, & va ſe fixer ailleurs.

Enfin, une autre eſpece de polypes d'eau douce, qu'on a appellés *polypes en naſſe*, parce que la forme de leur corps imite aſſez celle d'une naſſe de poiſſon, achevera de montrer combien ſont variés, dans cet ordre d'animaux, les procédés de la nature. Ils ſont fort tranſparens; on voit ſe former dans l'intérieur du polype, un corps oblong & blanchâtre, qui, dès qu'il eſt formé, deſcend peu-à-peu, ſe montre au dehors, & demeure fixé perpendiculairement ſur le polype. Ainſi ſe forme ſur celui-ci, par une production jonrnaliere, un grouppe de ces *corps oviformes*, dont chacun, par un développement qui ſe fait en quelques minutes, devient un polype parfait.

M. *de Romé de l'Iſle* a propoſé aux Naturaliſtes une *nouvelle maniere d'enviſager les manœuvres, la génération, & la nature des polypes d'eau douce*. Cet Amateur préſume que les vers regardés pour de véritables animaux, par M. *Trembley*, ne ſont que le ſac ou le fourreau qui contient des animaux infiniment plus petits; & que ce qu'il a pris pour un individu, eſt une famille d'animalcules très-nombreuſe, réunie ſous le même toit. M. *de Romé* prétend auſſi que les petits grains dont, ſelon M. *Bazin*, les chairs des polypes ſe trouvent remplies tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ſont chacun en leur particulier un animal complet, pourvu d'yeux & de facultés organiques. Ces grains ne ſont donc plus autant d'yeux, de bouches ou ſuçoirs, de glandes, de réſervoirs. Il dit encore que ce qu'on a pris pour le ventre du polype, n'eſt que l'intérieur du piege que ces petits animaux tendent à leur proie; leurs bras ſont autant de liens ou filets diſperſés çà & là, qui ſe déploient, ſe contractent, en un mot qui agiſſent de concert quand le ſentiment de la faim les ſollicite. M. *de Romé* trouve peu fondé le reproche de voracité qu'on fait au polype; la conſommation eſt, ſelon lui, relative à la foule de ces êtres animés qui habitent dans la gaine commune qui leur ſert de naſſe & de filets, & qu'on a regardée comme un ſeul polype.

Notre Auteur passe à la génération & multiplication des polypes ; l'idée qu'il en donne est en partie celle qu'on lit à la suite de notre article *Corallines*, *page 328 & suivantes*, *Volume II* ; car il dit que toutes les nouvelles générations de polypes construisent à côté & au-dessus les unes des autres ; obligées de tendre ailleurs leurs filets, elles forment à leur tour & en tout temps de nouvelles colonies, & celles-ci d'autres avec une fécondité prodigieuse. Comme tous les fourreaux se communiquent les uns aux autres, leurs habitans ne forment alors qu'une seule & même société, où ils se font réciproquement part de leurs butins. Ceci est assez conforme à ce que nous disions dans nos Leçons en 1756, que la plus petite portion d'un polype doit encore être composée d'une multitude d'œufs de polypes fécondés qui éclosent & engendrent sans cesse.

Si on a vu avec surprise un fourreau (cru polype) devenir mere, grand-mere, bisaïeule, au bout d'un mois, de plusieurs millions d'enfans, que sera-ce si chaque fourreau contient des milliers de grains, qui, dans le systême de M. *de Romé*, sont autant de petits polypes ? La multiplication sera encore plus étonnante. La multiplicité renaissante de ces grains polypes, doit donc trancher le mot de l'énigme sur la métamorphose & la palingénésie de ces petits hydres prétendus. Il est aisé, dit notre Auteur, de voir qu'on peut partager le *fourreau* en autant de parties qu'on voudra, sans ôter la vie aux animalcules qui y logent ; il faut seulement en excepter ceux qui se rencontreroient sous le tranchant du fer, car ils périssent. Si les filets ou bras coupés ne reproduisent rien, c'est parce que les animalcules ou grains ne résident que dans l'étendue seule du fourreau.

Si le lecteur ne peut maintenant juger des travaux des polypes, il doit au moins admirer les ressources de l'esprit humain, qui tend à dévoiler les secrets de la Nature dans des êtres qui piquent trop notre curiosité pour n'être pas connus. Au reste, dans les questions de fait, il ne faut en croire que ses yeux.

POLIPIER ou POLYPIER, *polyparius*. Nom donné à la ruche (fausse plante marine), que de petits polypes de mer se sont construite pour leur domicile : on leur donne, suivant leur forme, des noms particuliers. Ces habitations sont très-variées dans leur forme & leur tissu ; les unes sont de substance solide ou pierreuse, telles que les *coraux*, proprement dits, les *madrépores*, les *fongipores*, les *méandrites*, les

astroïtes, les *rétepores*, les *millepores*, les *tubipores:* les autres ſont de ſubſtance molle ou membraneuſe; telles ſont les *corallines*, les *eſcarres molles*, les *éponges*, les *alcyons:* d'autres ſont de nature cornée, comme les *kératophytes* ou *litophytes*. On peut y ajouter les *coraux articulés*, comme formant le paſſage des polypiers durs & flexibles à ceux qui, comme le corail, ſont abſolument pierreux & non flexibles. *Voyez ces mots.*

On trouve peu d'eſpeces de polypiers ſur les côtes maritimes de l'Océan en Europe, ſi l'on excepte des litophytes, des alcyons & des coralloïdes; la Méditerranée fournit le corail, pluſieurs rétepores & beaucoup de litophytes différens. Les mers de l'Amérique ne ſont pas très-abondantes en variétés de polypiers; les eſpeces qu'on y rencontre plus communément, ſur-tout autour des Iſles, ſont les *cerveaux marins:* ces eſpeces y ſont extrêmement multipliées, très-grandes & ſi innombrables en de certaines plages, qu'elles couvrent abſolument le fond des mers, & ſervent d'ancrage aux vaiſſeaux. C'eſt dans les mers Orientales qu'il faut chercher les productions de polypiers les plus belles, les plus variées, les plus volumineuſes. Les pays d'où on nous en envoie le plus, & d'eſpeces plus différentes, ſont les Iſles de France & de Bourbon. M. *Mauduit* dit qu'on n'en trouveroit pas moins aux Philippines, aux Moluques, dans les mers du Japon & de la Chine, où le fond en eſt abſolument couvert, & reſſemble à une forêt.

Le Naturaliſte que nous venons de citer, diſtingue dans ſon *Mémoire ſur la maniere de ramaſſer & de ſe procurer les différentes eſpeces d'animaux, &c.* deux ſortes de productions à polypier, relativement à leur état, ce ſont les eſpeces *vivantes* & les eſpeces *mortes*. Les premieres ſont celles dans leſquelles les animaux qui les ont conſtruites vivent encore: celles-là ſont fraîches, leurs couleurs ſont vives, & leurs ſommités ſont fines & entieres. Les ſecondes ne contiennent plus leurs artiſans, ils ont été détruits: les couleurs de ces ruches ſont éteintes, leurs ſommités ſont obtuſes, toute la ſurface eſt plus ou moins uſée; ſouvent on les trouve jetées ſur la côte, après avoir été rompues, arrachées par l'effort des tempêtes, enſuite roulées: en un mot, elles ſont ſans valeur, & ne ſont bonnes, la plupart, qu'à faire de la chaux. Il ne faut donc ramaſſer, s'il eſt poſſible, ces productions marines & à polypiers que vivantes, elles ſeules ont la fraîcheur qui y met le prix; elles ſont attachées au fond de la mer, & ſur-tout aux rochers,

autour desquels elles croissent & s'étendent, & d'où quelquefois elles pendent en bas ou s'élevent en haut : voilà les principaux endroits où il faut les chercher. Pour cela on s'en approche en canot par un temps calme ; on jette la drague en mer, & on casse ou on arrache par son moyen, les polypiers vivans que l'on tire dans le canot ou la chaloupe ; mais on n'en obtient souvent que des parties, rarement les détache-t-on avec leur base. Pour y parvenir, il faut conduire avec soin d'habiles plongeurs, qui examinant sous l'eau les plus beaux polypiers, y attachent des cordes, dont les matelots qui sont restés dans la chaloupe tiennent le bout. Le plongeur instruit détache le polypier avec sa base, quand il le peut, ou la casse, ou la rompt, & s'aide dans son opération de coins, de leviers, d'une massue, tous instrumens qu'il porte attachés à une ceinture ; il remonte & revient au canot, & aide aux matelots à enlever le polypier. Quand on a pêché une certaine quantité de ces productions vivantes, on les porte à terre, on les fait tremper pendant plusieurs jours dans de l'eau douce, qu'on change deux ou trois fois par jour. En très-peu de temps les animaux périssent ; l'eau douce paroît les dissoudre à mesure qu'ils se corrompent, & dissout en même temps les particules salines, qui par leur séjour, pourroient endommager les polypiers, indépendamment de l'odeur désagréable.

Telles sont ces substances, la plupart très-fagiles, dont les branches & le tronc ne peuvent souvent soutenir leur propre poids, pour peu qu'elles soient agitées sans attention. On a coutume de les attacher sur le fond des boîtes qu'on remplit avec du coton, du foin ou autres substances analogues. Malgré ces attentions, les moyens indiqués n'amortissent pas assez les secousses sur terre & les roulis en mer. Ces substances dont on se sert pour emballer les polypiers n'offrent pas assez de résistance : d'ailleurs il y a des polypiers qui n'ont point d'élasticité, & dont les branches sont friables à l'excès ; & pour peu que l'ensemble de leur masse ait un certain volume, on ne les reçoit guere que fracturés : on se trouveroit mieux de mettre soigneusement les especes délicates & très-frêles, dans autant de boîtes particulieres, & de les garnir de coton léger & cardé ; de maintenir les masses grosses & solides sur le fond & les côtés d'autres caisses, avec des cordes attachées à de forts cloux, ou de les assujettir avec des montans de bois qui seroient eux-mêmes bien garnis de coton & bien fixés à la caisse. Nous desirerions qu'on remplît ensuite tous les vides avec du coton, car la

ſciure de bois, dont on ſe ſert ordinairement pour cela, produit par le frottement, une pouſſiere fine, qui s'introduiſant dans les pores, les bouche & en gâte la beauté au coup d'œil. Le coton foulé dans les interſtices & à meſure qu'on arrange les polypiers, qui doivent en être garnis en deſſous, & ſuffiſamment en deſſus pour remplir la boîte ou caiſſe, forme un tout élaſtique, qui auroit la ſoupleſſe & la roideur néceſſaires. Il ne faut pas mettre un ſecond lit de polypiers ſur l'autre : les branches de polypiers, ſi ce ſont des eſpeces qui en ſont pourvues, doivent être aſſujetties & portées ſur un corps qui plie & réſiſte convenablement. Tout ce que nous venons de dire concernant la maniere d'encaiſſer, n'appartient qu'aux polypiers pierreux.

En Europe, les Curieux ſont dans l'uſage d'expoſer les polypiers pierreux, après leur arrivée, à la roſée, ou de les laver en verſant de l'eau deſſus pluſieurs fois par jour; on les laiſſe en même temps expoſés au ſoleil; ſon action & celle de l'eau les blanchiſſent; ils en paroiſſent à la vérité plus agréables à l'œil, mais c'eſt ſouvent aux dépens de leur état primitif ou naturel : d'autres arment l'eau douce d'un peu d'eau forte, & y font tremper pendant quelques minutes les polypiers les plus ſolides ; ce moyen qui les fait blanchir encore plus promptement, altere bien davantage leur nature.

A l'égard des polypiers de ſubſtance cornée, leur ſubſtance étant pliante, ils ne courent pas riſque de ſe rompre : on peut les encaiſſer avec les éponges & les alcyons ; obſervant cependant que ces productions doivent avoir été bien deſſalées & lavées dans de l'eau douce, & enſuite bien ſéchées : les éponges ſur-tout ſont ſujettes à attirer & à pomper l'humidité.

POLIPITES. Ce ſont des polypiers devenus foſſiles : il y en a de différens ; les uns ſont ramifiés, les autres ne le ſont pas ; les uns ſont percés de trous ſimples, d'autres étoilés. *Voyez* POLIPIER, *voyez auſſi les articles* POLIPE & CORALLINE.

POLIPODE, *polypodium*, eſt un genre de plantes de la claſſe des capillaires, & par conſéquentdes plantes qui ne fleuriſſent point : M. *de Tournefort* en diſtingue vingt-ſix eſpeces. Des Botaniſtes modernes font, dit M. *Deleuze*, un genre, ſous la dénomination commune de *polypodes*, de toutes les fougeres qui ont leur fructification diſtribuée ſous les feuilles en petites plaques rondes ou en croiſſant, telles que le polypode commun, la fougere mâle & un grand nombre d'autres.

Nous parlerons seulement ici du polypode commun, *polypodium vulgare.* Cette plante croît dans les forêts, dans les vallées & sur les montagnes ombragées, entre les pierres couvertes de mousse, sur les troncs des vieux arbres, comme *chêne*, *frêne*, *hêtre*, *coudrier*, *aune*, & sur les vieilles murailles. Sa racine est vivace, longue d'un demi-pied, de la grosseur d'une plume à écrire, rampante à fleur de terre, garnie de fibres menues comme des poils, relevée de plusieurs petites verrues ou tubercules, lesquelles ne sont autre chose que les vestiges des feuilles qui tombent chaque année : elle est facile à rompre, d'un goût doux & herbeux, qui n'est point désagréable : elle pousse des feuilles semblables à celles de la fougere mâle, mais beaucoup plus petites, découpées profondément jusques vers sa côte, en parties longues & étroites, couvertes sur le dos d'une sorte de poudre adhérente, rougeâtre, distribuée par petits tas. Cette poudre, selon M. *de Tournefort*, qui l'a observée au microscope, est un assemblage des fruits de la plante : ce sont de petites coques sphériques qui s'ouvrent en deux parties comme une boîte à savonnette, & laissent tomber de leur cavité quelques semences menues, jaunes & en forme de rein, à-peu-près comme celles de la luzerne.

On se sert particuliérement de sa racine en Médecine : on préfere celle que l'on trouve entortillée au pied des chênes, *polypodium quercinum*, & aux endroits où la tige se fourche ; on choisit celle qui est la mieux nourrie, ronde en dedans, & mondée de ses filamens. Cette plante est verte toute l'année, & peut se ramasser en tout temps. Au commencement du printemps elle pousse de nouvelles feuilles : on range cette racine parmi les altérans & les apéritifs : c'est un bon hépatique. Elle est en usage le long du Rhin & de la Moselle, contre la goutte : on l'emploie avec succès dans la toux seche. M. *Bourgeois* dit que cette racine est aussi laxative ; elle adoucit l'âcreté des purgatifs, & elle corrige leur goût désagréable. Toujours est-il vrai qu'elle préserve d'une prompte destruction les chaperons des murs où elle croît.

POLIPODE DE CAYENNE. On cultive cette plante dans les serres chaudes ; sa racine s'éleve à la surface de la terre, se couvre d'un duvet, y rampe & étouffe les herbes qui croissent autour de la plante. Cette racine a beaucoup de rapport avec le *borametz*, dont on a raconté tant de merveilles. *Voyez l'article* AGNEAU TARTARE.

POLITRIC, *polytrichum aut trichomanes.* Cette plante qui naît, de même que les fougeres & les capillaires, à l'ombre, dans des endroits élevés, ſur de vieux murs & dans les fentes humides des rochers, aux environs de Paris & ailleurs, demeure verte pendant l'hiver. Sa racine eſt fibreuſe & noirâtre : elle pouſſe pluſieurs petites tiges menues, d'un rouge luiſant, & caſſantes ; ſes feuilles ſont légérement crenelées, arrondies ou ovales, empennées ou rangées comme par paires le long de la côte, tendres & couvertes ſur le dos d'un bon nombre de petites éminences écailleuſes, formées de pluſieurs capſules membraneuſes, preſque ſphériques, garnies d'un anneau élaſtique ou cordon à reſſort, qui, par ſa contraction, ſe détache & fait crever ſes capſules qui contiennent des ſemences brunes en forme de pouſſiere très-fine (les foſſettes à graines ont, ſelon M. *Deleuze*, la forme de petites lignes droites comme dans les autres fougeres du genre de l'*aſplenium*). Cette plante eſt apéritive & pectorale : on l'appelle *capillaire rouge.*

POLIUM. *Voyez ci-devant* POLION.

POLLICIPEDITES. Ce nom eſt donné à des coquilles multivalves & foſſiles de la famille des *pouſſe-pieds* & *conques anatiferes.* Voyez ces mots.

POLONGA. Serpent de l'Iſle de Ceylan, de cinq ou ſix pieds de longueur. Les écailles de ſa tête ſont d'un cendré mêlé de jaune, & rayées de quelques bandes rouſsâtres : ſes yeux ſont petits & pleins de douceur; la levre qui borde ſa gueule n'eſt point écailleuſe ; ſes deux mâchoires ſont armées de dents aiguës ; les écailles cutanées en deſſus du corps, ſont de couleur de feuilles mortes ; tout le dos eſt orné de grandes & magnifiques taches, les unes d'un pourpre brun, les autres d'un cendré jaune, qu'accompagne tout autour une bordure noirâtre : celles des côtés ſont quadrangulaires, brunes, avec une moucheture jaunâtre au milieu : outre ces grandes taches, le deſſus du corps & les côtés ſont encore jaſpés d'autres petites taches noires irrégulieres, entremêlées avec les grandes ; les écailles jaunes du ventre ſont auſſi maculées de noir : ſa queue fait plus d'un tiers de ſa longueur, & elle devient plus mince à meſure qu'elle approche de ſon extrémité.

La plupart des Chingulais ou des Ceylanois recherchent & entretiennent ce ſerpent, non-ſeulement à cauſe de ſa beauté, mais encore

parce qu'il eſt doux, s'apprivoiſe, devient familier, ne nuit à perſonne, & vit uniquement d'oiſeaux, d'œufs & de lait.

POLPOCH. Serpent de la Province de Jucatan : c'eſt une eſpece de monſtre parmi les ſerpens, ou une eſpece d'*acontias :* voyez ce mot. Le *polpoch*, ainſi nommé de ce qu'il ſemble prononcer ce mot en ſifflant, a environ deux pieds & demi de long : il eſt gros comme le bras, d'une couleur brune & foncée ; ſa tête eſt longue de ſix pouces, étroite, noire & parſemée de taches blanches ; ſes yeux ſont grands & brillans ; ſa queue qui ne le cede point à la groſſeur du corps eſt ſemblable à celle du ſcorpion. Ce ſerpent eſt mal-faiſant de la tête & de la queue : on en voit beaucoup d'attachés à des arbres, pour pouvoir mieux s'élancer, mordre & communiquer leur venin. S'ils ſont à terre, ils pourſuivent volontiers un homme qu'ils auront vu de loin : ils roulent leur queue, l'entortillent autour de leur tête, & en peu de temps ils l'atteignent en ſautant. Lorſqu'ils ſont attachés à des arbres, leur queue eſt ſi bien jointe avec leur tête, qu'ils ont la figure d'un arc ; & comme une fleche qui part, & avec le même bruit, ils s'élancent avec la vivacité de l'*acontias*, & mordent. Leur morſure eſt ſi mortelle, que dans l'eſpace de trois jours la chair pourrit & tombe ; les os ſe trouvent dépouillés, deviennent jaunes & ſi puans, que toutes ſortes d'oiſeaux carnaſſiers ſont attirés par la mauvaiſe odeur qu'ils exhalent. Les Naturels du pays diſent qu'on ne reſſent pas une grande douleur de ſa morſure ; ce n'eſt qu'un engourdiſſement par tout le corps : les ſens s'aſſoupiſſent, & un homme en mourant eſt comme s'il étoit ivre. Les ſifflemens du *polpoch* ſe font entendre de fort loin, & ſont effrayans (*Ruiſch*).

POLYGONOPE, *acarus marinus*. Inſecte décrit par M. *Pallas* dans ſes Mêlanges Zoologiques. Son bec a une baſe fort épaiſſe, diminuant peu à peu, & ſon extrémité eſt cylindrique, obtuſe & percée : il a le corps diviſé en quatre ſegmens, auxquels tiennent les pieds de l'animal. Les trois premiers ſe terminent en forme de petit cylindre, ornés de trois tubercules aigus, un au milieu, & l'autre à chaque bout du cylindre. On obſerve que le ſegment poſtérieur a auſſi trois tubercules, un tronc diviſé en deux, & fait voir entre les pieds poſtérieurs une eſpece de ſtilet cylindrique & tronqué. Le polygonope a huit pattes (*octopede*), celles de derriere ſont un peu plus petites que les autres ; mais toutes ſont noueuſes & ont ſept articles. Sur ſon cou ſe voient deux

petites antennes beaucoup plus minces que ses pattes, mais crochues comme elles & composées d'autant d'articles. La privation de ces antennes est, suivant M. *Baster*, la marque distinctive du sexe. M. *Brunnich* a donné le nom de *pycnogone* au *polygonope*. M. *Pallas* croît qu'on doit le ranger parmi les *acarus :* il y a une ressemblance générale entre ces animaux. Le polygonope paroît vivre dans la mer, au moins on le trouve souvent mort sur les bords de la mer parmi les autres débris.

POLYPE. *Voyez* POLIPE.

POMACIE, *pomatia*. On donne ce nom au limaçon ou escargot des vignes & des jardins : c'est le plus commun des testacées terrestres. Sa coquille est à bouche ronde : la couleur de cette robe tire sur le jaunâtre, avec deux ou trois bandes, ou plus grises, ou d'un jaune plus obscur. Cette coquille est comme striée : elle a cinq tours de spirales assez serrées ; l'*opercule* est blanchâtre. Dans beaucoup de provinces on mange ce coquillage. *Voyez* LIMAÇON.

Le *pomatris* ou *pomacris* qui se trouve en Italie dans les montagnes de Gênes & de Trente, est encore une sorte d'escargot fort bon à manger, sur-tout en hiver, temps où on le tire de terre avec une pioche, auprès des haies & au pied des arbres : sa coquille est blanche & dure.

POMME. *Voyez* POMMIER.

POMME D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

POMME D'ADAM, *pomum Adami*. Fruit d'une espece particuliere de *limonier* ou de *citronier : limon fructu aurantii*. FERRAR. Ce fruit est fait comme une orange, mais beaucoup plus gros, d'un jaune plus foncé, & d'une odeur moins forte ; sa peau est médiocrement épaisse, inégale, crévassée en plusieurs endroits. Le nom de *pomme d'Adam* lui vient de ses petites fentes qui ressemblent à des morsures, comme si l'on pouvoit s'imaginer qu'elle descend du fruit défendu. Sa chair est semblable à celle du citron, remplie de suc d'un goût approchant de celui de l'orange, mais qui n'est point agréable. On cultive l'arbre qui porte ce fruit dans les jardins des pays chauds. Il a été apporté d'Assyrie dans les autres pays : son fruit est apéritif, & convient dans le scorbut, dans les fievres continues & intermittentes.

POMME D'AMOUR DE MER ou ALBERGAME DE MER. C'est le nom d'un zoophyte marin qui a une sorte de ressemblance avec le

fruit de la plante ſuivante. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* ALBERGAME DE MER.

POMME D'AMOUR ou POMME DORÉE, ou TOMATE, *lycoperſicon.* Plante qui a une odeur forte & déſagréable : on la cultive dans les jardins en terre graſſe & humide. Pluſieurs Botaniſtes l'ont rangée entre les eſpeces de *ſolanum ;* mais M. *Tournefort* en fait un genre différent, parce que ſon fruit eſt partagé en pluſieurs loges, & que celui du *ſolanum* ne l'eſt pas. Sa racine eſt fibrée : elle pouſſe des tiges longues de quatre ou cinq pieds, velues, foibles, creuſes en dedans, rameuſes, ſe courbant & ſe couchant à terre, revêtues de beaucoup de feuilles découpées en leurs bords, pointues, tendres, un peu velues & d'un vert pâle : ſes fleurs ſont en roſette, & naiſſent entre les feuilles des rameaux dix ou douze enſemble ; elles ſont jaunes & attachées à des pédicules qui ont chacun un nœud proche de la fleur : il ſuccede à ces fleurs des fruits gros comme une petite pomme, ronds, unis, luiſans, doux au toucher, mous, charnus, de couleur jaune-rougeâtre, aigrelets & bons à manger, diviſés par dedans en pluſieurs loges qui renferment pluſieurs ſemences rondes, applaties & jaunâtres.

En Italie on fait cuire ce fruit étant mûr, comme les champignons, & on le mange à l'huile & au ſel en ſalade, comme nous faiſons ici le *concombre :* le ſuc de la plante eſt propre pour les inflammations des yeux, & pour arrêter les fluxions.

POMME DE BACHE. *Voyez à l'article* LATANIER.

POMME DE CANNELLE. Nom qu'on a donné aux Antilles au fruit d'une eſpece de *cachimentier.* Voyez ce mot & l'article POMMIER DE CANNELLE.

POMME DE COLOQUINTE. *Voyez* COLOQUINTE.

POMME DORÉE. *Voyez* POMME D'AMOUR.

POMME ÉPINEUSE, ou HERBE AUX SORCIERS, STRAMOINE, *ſtramonium ferox.* Cette plante, qui eſt une eſpece de *datura*, eſt encore appellée de quelques-uns *herbe des magiciens*, ou *herbe du diable*, ou *herbe à la taupe*, ou *endormie :* elle eſt naturelle aux deux Indes, & elle s'eſt naturaliſée dans nos climats où elle croît quelquefois ſans culture dans les terrains gras de la campagne ou voiſins des maiſons ; on la cultive communément dans les jardins des Curieux de plantes. Sa racine

eſt groſſe, blanche, rameuſe, ligneuſe & annuelle : elle pouſſe une tige aſſez droite, haute de trois à quatre pieds, rameuſe & groſſe comme le doigt. Ses feuilles, qui rendent une odeur forte, puante & aſſoupiſſante, ſont amples, anguleuſes, aſſez ſemblables à celles de la morelle, ſinuées ſur leurs bords, attachées à de longues queues, molles, graſſes & d'un vert foncé. Sa fleur eſt une grande campane blanche (celle du Pérou eſt violette), ſemblable, en quelque maniere, à un verre à boire, d'une odeur un peu moins ſtupéfiante que celle de la feuille. A cette fleur ſuccede un fruit du volume d'une groſſe noix, arrondi, mais garni tout autour de pointes courtes, groſſes, peu piquantes ; lequel, dans ſa maturité, s'ouvre en quatre parties égales, ſéparées par des cloiſons membraneuſes, où ſont attachées pluſieurs ſemences noires, un peu applaties, ſemblables à un petit rein, & d'un goût déſagréable : on nomme ce fruit Noix mêtelle, *nux metella Arabum*. Sa ſemence eſt déſignée dans certains Auteurs ſous les noms de *tatoula*, *marana*, *dutroa*, *ummata caya*, *datiro*, & *hippomanes-végétal*.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Géoffroy* diſent que la pomme épineuſe eſt une des plantes les plus ſingulieres de la Médecine ; qu'il ſeroit même à ſouhaiter, ou que ſes propriétés fuſſent ignorées, ou qu'il n'y eût pas des gens aſſez corrompus pour les appliquer à de mauvaiſes fins : nous avons, diſent-ils, beaucoup de plantes qui pourroient lui être ſubſtituées dans les cas où elle eſt utile, & l'on éviteroit ſon uſage & l'abus qu'on en fait dans ceux où elle eſt pernicieuſe. Toute cette plante eſt narcotique & ſtupéfiante ; nos Auteurs veulent que ſon uſage intérieur ſoit interdit abſolument, parce qu'elle cauſe des accidens fâcheux, comme des vomiſſemens, la folie, la léthargie, des ſueurs froides, des convulſions, enfin la mort, quand on n'eſt pas promptement ſecouru. Le remede contre cette eſpece de poiſon qui coagule le ſang & produit tant d'autres déſordres, eſt l'uſage des ſels volatils, de la thériaque, des vomitifs, &c. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne* deux exemples, avec des obſervations ſur les mauvais effets de cette plante priſe intérieurement.

Acoſta & *Garet* diſent que les courtiſannes de l'Inde & les voleurs du Malavar & de Canarie font prendre à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, un demi-gros de cette ſemence en poudre dans quelque liqueur agréable, afin de les rendre hébétés pour quelque temps,

& de pouvoir profiter de leur délire, ſoit pour les dévaliſer, ſoit pour les violenter ; mais ce philtre eſt un taliſman redoutable : cependant des Médecins Brachmanes, &c. en ont approuvé quelques préparations dans certains cas (*a*).

M. *Storck*, dont nous avons déjà célébré les connoiſſances en Médecine pratique (*voyez aux articles* CIGUE, JUSQUIAME & NAPEL), a voulu expoſer ſa propre vie avant que d'en adminiſtrer aux malades. Voici le réſultat de ſes expériences.

Le 23 Juin 1760, il a écraſé entre ſes doigts les feuilles de la tige de cette plante verte, & les a flairées fréquemment : il y a effectivement reconnu une odeur déſagréable, qui lui excita des envies de vomir. Peu effrayé de cette premiere épreuve, il pourſuivit ſon entrepriſe. Le lendemain il exprima huit livres de ſuc de cette plante ſans en reſſentir d'ivreſſe : il ſoupa & dormit très-bien dans une chambre cloſe ; mais il ſe réveilla avec une douleur de tête ſourde ; ce mal ſe diſſipa après le déjeûné, où il commença à évaporer ſur le feu ſon ſuc, pour le réduire à la conſiſtance d'extrait ; ni lui, ni ſon valet, qui remuerent fort ſouvent la matiere ſucculente qui s'épaiſſiſſoit, ne remarquerent autre choſe qu'une odeur déſagréable.

L'extrait ayant été porté dans un lieu frais, forma une maſſe noire, friable, dans laquelle on voyoit briller un nombre infini de particules ſalines, oblongues & pointues. M. *Storck* voulut éprouver ſi la ſaveur d'un grain & demi de cet extrait ſeroit ſupportable, & il avoue que ſon eſtomac ſe ſoulevoit tellement, qu'il l'auroit rejeté de ſa bouche dès le premier moment, s'il n'eût été retenu par la ferme réſolution de continuer ſon expérience ; enfin il l'avala, & il eut l'avantage de ne reconnoître aucune altération ni dans ſa mémoire, ni dans ſon jugement. Enhardi par ce ſuccès, M. *Storck* voulut éprouver ſi les changemens qu'opéreroit la pomme épineuſe dans ceux qui ont des convulſions, en les mettant dans un état contraire à celui où ils étoient,

(*a*) M. *Haller* dit qu'il y a pluſieurs exemples en Allemagne du pouvoir deſtructeur de cette plante, dont les graines ont une reſſemblance, ſouvent funeſte, à celle de la *nigella*. On a trouvé dans l'eſtomac des perſonnes que cette mauvaiſe plante avoit tuées, la graine très-reconnoiſſable du ſtramonium le plus commun. Dans les expériences de M. *Storck*, l'évaporation dépouille le ſuc de cette plante d'une grande partie de ſes mauvaiſes qualités.

ne feroit pas cesser leur folie. Ce célebre Médecin a fait à cet égard plusieurs expériences & observations, dont il rend compte dans le petit Ouvrage qu'il a donné à ce sujet : il démontre que la pomme épineuse est en effet très-salutaire dans beaucoup de maladies qui ne cedent point à d'autres remedes; telles que dans les vertiges, la démence, le délire, la folie & les accès de fureur involontaires, l'épilepsie, le tremblement des membres. L'usage de ce remede donne une faim très-vorace; enfin l'on guérit souvent. Nous avons cependant observé, par la lecture des expériences de M. *Storck*, que l'extrait du *stramonium* est plus efficacement l'antidote de la folie que de toutes les autres maladies, & qu'il n'a pas toujours combattu les mouvemens proprement convulsifs.

Quant à l'usage extérieur de la pomme épineuse, cette plante pilée avec le sain-doux, fait un onguent propre contre la brûlure & les hémorroïdes; ainsi appliquée, elle est adoucissante, anodine & résolutive.

POMME FOLLE DE MER. Espece de *zoophyte :* voyez ce mot.

POMME DE GRENADE : *voyez l'article* ZOOPHYTE, *& celui de* CORALLINE.

POMME HÉMORRHOIDALE, est le nom que l'on donne au fruit du *gui :* voyez ce mot.

POMME DE LIANE. C'est le fruit de la *Grenadille :* voyez ce mot.

POMMES DE MANCENILLE : *voyez* MANCENILIER.

POMME DE MER. C'est l'*Oursin :* voyez ce mot.

POMME DE MERVEILLE, *momordica vulgaris*. Cette plante, que l'on appelle aussi *balsamine mâle* ou rampante, est d'un genre tout différent de la *balsamine ordinaire :* voyez ce mot.

La *pomme de merveille* se cultive de même que les concombres dans les jardins; elle croît plus aisément en Italie & dans les autres pays chauds, qu'en Allemagne & en Angleterre, où elle ne fleurit ordinairement qu'en Août, & où son fruit ne mûrit que rarement & avec peine. La racine de cette plante annuelle est petite, fibreuse, & ne dure que six mois en terre : elle pousse des tiges menues, sarmenteuses, hautes de deux à trois pieds, anguleuses, cannelées, qui par le secours des vrilles qu'elles poussent à chaque feuille s'attachent, comme par autant de mains, à des perches ou échalas qu'on plante proche d'elles pour les soutenir. Ses feuilles ressemblent assez à celles de la vigne ; mais

elles ſont plus petites, mieux découpées, d'un vert agréable, liſſes, & d'un goût légérement amer & âcre. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles ; elles ſont formées en baſſins taillés en cinq parties, de couleur jaune-blanchâtre : ces fleurs ſont de deux ſortes, comme dans les autres cucurbitacées, ſavoir, les unes mâles à trois étamines, d'autres ſans étamines ou femelles. Aux fleurs femelles ſuccedent des fruits oblongs, arrondis en forme de concombre, plus ou moins renflés vers le milieu, devenant jaunes-rougeâtres par la maturité, parſemés en leurs ſurfaces de tubercules épineux. Ces fruits ne ſont point charnus ; ils s'ouvrent d'eux-mêmes, comme par une eſpece de reſſort, & laiſſent voir alors une cavité qui contient beaucoup de ſemences, grandes comme celles de la citrouille, alongées, d'un rouge-brunâtre, un peu crenelées, & enveloppées d'une coëffe.

Ce fruit, qui s'appelle *pomme de merveille*, eſt très-vulnéraire & anodin ; on en fait un baume excellent en le faiſant infuſer dans de l'huile d'olive, expoſée au bain-marie ou au ſoleil ; c'eſt un bon remede pour la piqûre des tendons, pour les hémorrhoïdes, les gerçures des mamelles, les engelures & la chûte du fondement. Ce baume en liniment ou en injection, ſoulage ſinguliérement les femmes qui ont des ulceres dans la matrice ou dans le vagin ; il provoque & facilite l'accouchement laborieux. Le *caigua* du Pérou eſt encore une eſpece de pomme de merveille, c'eſt le *momordica fructu ſtriato levi* du P. *Feuillée ;* ſa fleur eſt blanche, & les Péruviens mangent ſon fruit dans leurs ſoupes.

POMME DE PIN. *Voyez à l'article* PIN.

POMME-POIRE. *Voyez l'article* POMMIER.

POMME DE RAQUETTE ou POIRIER PIQUANT. *Voyez* OPUNTIA.

POMME ROYALE PURGATIVE. *Voyez à l'article* RICIN INDIEN.

POMME DE SAUGE. *Voyez à l'article* SAUGE.

POMME DE SAVON. *Voyez au mot* SAVONNIER.

POMME DE TERRE. C'eſt le *crompyre* des Allemands, la *patatte* des Flamands, le *tartafoli* des Italiens, la *batatte* de Virginie des Anglois, l'*openant* des habitans de Virginie, & lorſqu'elle eſt préparée pour faire du pain, *chunno*.

On prétend dans un nouveau Traité ſur les pommes de terre imprimé à Berne, que la pomme de terre, qui eſt une eſpece de *ſolanum*, conſerve dans les pays chauds la qualité naturelle à cette claſſe de

plante, d'être un aliment venimeux; ſon ſuc eſt exalté par la grande ardeur du ſoleil. Le ſeul moyen de lui faire perdre dans des climats brûlans cette mauvaiſe qualité, conſiſte dans l'attention qu'on a de l'enterrer de maniere qu'il n'y ait que l'extrémité des feuilles qui paroiſſe. Lorſqu'on enterre ainſi profondément les pommes de terre, elles perdent tout ce qu'elles ont de nuiſible : il eſt donc très-eſſentiel d'éloigner les tiges les unes des autres, afin que chacune ſoit bien couverte ; ce qui la rend d'ailleurs plus vigoureuſe & d'un plus grand rapport. Sous une zone tempérée telle que la nôtre, il n'y a rien à craindre de l'uſage de la *pomme de terre.* Voyez ce qui en eſt dit à l'article BATATTE.

POMMES ou TUBERCULES DE CHÊNE. *Voyez les articles* CHÊNE & NOIX DE GALLE.

POMMETTE, eſt le nom que l'on donne dans les pays chauds de la France à l'*azerolier :* voyez à l'article NÉFLIER.

POMMIER, *malum.* Le pommier eſt un arbre qui ſe plaît par-tout, excepté dans les pays chauds; mais il ſe plaît ſur-tout dans les lieux tempérés ou même humides, & qui ne ſont pas trop froids. Il eſt rare dans le milieu de l'Italie & de la Provence, à cauſe de la chaleur du climat. Il eſt cultivé avec ſoin & fort célebre dans la Normandie, par rapport à la boiſſon qu'on en tire dans ce pays, & qui y tient lieu de vin.

On diſtingue un grand nombre d'eſpeces de pommiers, dont pluſieurs ne ſont que des variétés. Les fleurs des pommiers ſont de la plus grande beauté, blanchâtres & mêlées d'une teinte purpurine; elles ſont diſpoſées en roſe & paroiſſent au mois de Mai : aux fleurs ſuccedent les pommes qui varient de figure, de couleur, de ſaveur, de groſſeur, ſuivant les eſpeces. Entre les pommiers, les uns forment de grands arbres, les autres ne ſont que de petits arbriſſeaux. En général, ces arbres ſont fort rameux & s'étendent plus qu'ils ne s'élevent; leur tige eſt courte, & l'écorce ſe renouvelle & tombe par lambeaux ; les racines ſont rampantes. Les feuilles des pommiers ſont entieres, ordinairement un peu velues, ſur-tout par-deſſous, dentelées & comme ondées par les bords, poſées alternativement ſur les branches, le deſſous eſt relevé d'arêtes ſaillantes, & le deſſus creuſé en ſillons. Le pommier eſt un des arbres à fruit dont l'induſtrie humaine, conduite par le raffinement, a obtenu un grand nombre de variétés : nous le

répétons, le fruit varie pour la grosseur, la couleur & le goût, selon la différence des especes. Voyez les *Catalogues* des Chartreux de Paris & de M. l'Abbé *Nolin*.

Les pommiers sauvages croissent naturellement dans les forêts, où ils forment des arbres de moyenne grandeur : on se sert de leurs rejetons pour greffer les pommiers qu'on veut élever en plein vent. Lorsqu'on veut tenir ces arbres en buissons, on les greffe sur une espece que l'on nomme *doucin* ou *fichet*, dont les fleurs sont pâles; il ne pousse pas beaucoup en bois, néanmoins si le terrain lui plaît, il devient fort grand & est long-temps à donner du fruit. Mais quand on veut avoir des pommiers-nains & en jouir tout de suite, on greffe sur le pommier-nain, dit de paradis, qui n'est presque qu'un arbrisseau & pousse peu en bois. Les pommiers à fleurs doubles & le pommier de Virginie à fleurs odorantes, font un très-bel effet dans les bosquets printaniers.

Nous allons parler ici seulement des pommes les plus estimées. Les *reinettes* sont, sans contredit, les premieres; la reinette blanche est tendre, elle n'a pas l'eau si relevée que les autres : la reinette grise a l'eau sucrée & relevée; c'est la meilleure de toutes : la reinette franche est grosse, elle jaunit en mûrissant, elle est tiquetée de points noirs, son eau est sucrée; on en fait des compotes, & une gelée qui est une des plus excellentes confitures. La reinette verte est la meilleure de toutes les especes, soit crue, soit cuite, elle porte son sucre avec elle; on devroit la cultiver par préférence, dit M. *Bourgeois;* cependant elle est beaucoup plus rare & moins connue que les autres especes de reinettes.

Les *pommes de rambour* sont grosses, rondes, elles ne sont bonnes qu'en compote. La pomme de *calville rouge* a un goût vineux, & la blanche à côte de melon a un goût relevé; elle est plus estimée que la rouge.

La *reinette d'Angleterre* est plus longue que ronde, & tiquetée de points rouges; son eau est sucrée.

Le *fenouillet*, d'un fond violet, couvert d'un gris-roussâtre, a la chair fine & l'eau sucrée; son goût approche du fenouil. La *pomme violette*, espece de *gros fenouillet*, est grosse, presque ronde, mêlée de rouge du côté du soleil; sa chair est blanche, son eau est douce & sucrée.

Le *bardin* paroît préférable au fenouillet, dit M. *Bourgeois :* ils ont beaucoup

beaucoup de reſſemblance ; cependant le premier a un fumet plus relevé & ſon eau eſt plus ſucrée : c'eſt la meilleure de toutes les pommes pour cuire.

La *pomme d'api* eſt des plus jolies ; ſa couleur de roſe ſe détache ſur ſon fond blanc ; elle eſt recherchée à cauſe de ſa beauté & de ſon eau délicieuſe, qui rafraîchit la bouche & appaiſe la ſoif. On en diſtingue de deux eſpeces, les grandes & les petites.

Il y a une eſpece de pommier que l'on nomme *pomme figue*, parce que ſa fleur dure ſi peu, qu'il ne paroît point en avoir ; auſſi a-t-il été nommé *malus fructifera flore fugaci.*

Des Médecins ordonnent les pommes coupées par tranches dans les tiſanes pour calmer la toux ; mais comme les pommes ont des goûts différens, elles ont auſſi des propriétés différentes. Les *pommes douces* ſont laxatives, les *pommes âcres* ſont aſtringentes. Il n'y a guere que les pommes reinettes & celles qui ſont aigres, qu'on doive convenablement ordonner en médecine ; celles-ci ſont très-bonnes dans les fievres ardentes, bilieuſes & putrides.

Il y a diverſité de ſentimens ſur les propriétés des pommes, comparées à leurs ſaveurs : pluſieurs veulent qu'elles ſoient une nourriture médicamenteuſe, qu'elles nuiſent ſouvent aux nerfs ſi on en mange de crues trop ſouvent ; mais on corrige ces mauvaiſes qualités des pommes en les faiſant cuire, ou en les préparant comme les *poires* : voyez ce mot.

Quoiqu'on reproche aux pommes d'être venteuſes, & quoi qu'en diſent leurs ennemis, elles donnent une nourriture très-ſalutaire aux perſonnes ſaines ; elles ſont même utiles dans quelques maladies, & bonnes aux mélancoliques, pourvu qu'ils ne boivent que de l'eau, car elles ſe digerent alors facilement ; mais ſi l'on fait uſage du vin, elles ſe digerent plus difficilement.

Enfin il y a quantité de pommes, les unes aigres & ſures, les autres âcres, les autres douces qui ſervent à faire du *cidre* ou *pommé*, appellé des Latins *pomaceum.* Pour cela, on les écraſe ſous des meules poſées de champ ; on les paſſe enſuite ſous le preſſoir pour en exprimer le jus, qu'on laiſſe fermenter dans de grandes tonnes, & on en fait ainſi une liqueur qui tient lieu de vin dans les pays où le raiſin ne mûrit pas.

Les *pommes douces* font un cidre délicat, agréable à boire, mais qui n'eſt point de garde. On lui donne une couleur ſuccinée & un goût ſavoureux, en l'édulcorant avec du miel bouilli chargé de ſuc de meriſes. On fait avec les pommes ſures & âcres, un cidre qui ſe garde trois ou quatre ans : en mêlant ces différentes pommes, on varie la qualité des cidres.

Le ſuc exprimé des pommes fermente ; il eſt en premier lieu muſcide & doux, puis il devient piquant & vineux ; c'eſt là le cidre qu'on boit ordinairement. Lorſqu'on laiſſe aller plus loin la fermentation, il devient acide & tient lieu de vinaigre. On retire du cidre, par la diſtillation, un eſprit ardent, peu différent de l'eſprit-de-vin. L'eſprit de cidre fortifie le cœur & convient aux affections mélancoliques. Le cidre eſt la boiſſon ordinaire des Normands ; l'ivreſſe de cette liqueur dure plus long-temps que celle du vin. *Lémery* dit que l'on voit des payſans en Normandie demeurer trois jours ivres, après avoir fait la débauche du cidre, & qu'ils s'endorment à la fin de l'ivreſſe. On fait auſſi un ſirop ou un rob de cidre, en faiſant réduire par évaporation dix pintes de cette liqueur, à une ou environ : cet extrait liquide eſt bon pour la poitrine. Le marc des pommes ſert au chauffage des pauvres, comme celui des poires.

Lorſqu'on a bien ſéché les pommes crues, on peut les conſerver juſqu'au printems dans des tonneaux, en diſpoſant alternativement un lit de paille & un lit de pommes ; on nous en apporte tous les ans une grande quantité d'Auvergne, conſervées de cette façon. Les pommes douces ſéchées au four peuvent ſe conſerver pluſieurs années dans leur bonté, dans un endroit bien ſec. Lorſque les pommes ont été gelées dans la fruiterie, comme cela arrive ſouvent pendant les hivers rigoureux, on ne doit point les toucher juſqu'à ce qu'elles ſoient dégelées inſenſiblement, par le changement de température de l'air : elles ſe conſervent également, dit M. *Bourgeois*, comme ſi elles n'avoient point ſouffert le gel : on a même obſervé qu'elles en deviennent beaucoup plus douces & qu'elles exigent moins de ſucre lorſqu'on les cuit. Enfin on les gâte ſi on les dégele auprès du feu ; mais en les jetant dans de l'eau très-froide, il ſe forme de glaçons à la ſuperficie, la pomme ſe dégele doucement auſſi, & ſon organiſation n'eſt point détruite. La même choſe arrive aux œufs qui ſont gelés, ainſi qu'à toutes

les parties du corps humain. La pomme ne ſe cuit point par la friture dans les beignets : on doit en eſtimer les qualités dans cette préparation ſur le pied de pommes crues.

Le bois des *pommiers ſauvageons* eſt moins dur que celui des poiriers, & n'a pas une couleur ſi agréable. Ce bois eſt plein, doux, fort liant, aſſez ſemblable à celui de l'alizier ; il eſt recherché par les Menuiſiers, & encore plus par les Tourneurs. Son écorce donne une teinture jaunâtre.

POMMIER D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU POMME.

POMMIER DE CANNELLE, *guanabanus fructu aureo & molliter aculeato*, PLUM. & BARR. On ne ſait pas trop ce qui a fait appeller ainſi cet arbre qui eſt une eſpece de *cachimentier* : voyez ce mot. Il n'a aucunement le goût & ne reſſemble en rien au cannelier d'Inde. Sa tige eſt plus petite que celle du *petit coroſol*, arbre du même genre, & dont il eſt mention à l'article CŒUR DE BŒUF ; ſa feuille eſt preſque la même, & ſon goût aromatique en differe peu. Ses feuilles ſeches, infuſées dans le tafia, donnent une liqueur agréable. Son fruit reſſemble aſſez une à petite pomme de pin : c'eſt le même que l'*ata* ou *ate* de Siam & de la Côte de Coromandel. Nous avons vu en 1771, chez M. *Gilbert de Voiſins*, un *régime* ou branche de cet arbre ; il y avoit au moins deux cents fruits attachés. Ce régime lui avoit été envoyé des grandes Indes.

POMPE DE MER. C'eſt la *trompe de mer*. Voyez ce mot.

POMPHOLIX ou TUTIE BLANCHE. *Voyez au mot* TUTIE.

POMPILE, *pompilus*. Poiſſon de mer à nageoires molles : il fréquente la haute mer. Son corps eſt ſans écailles. Depuis les ouies juſqu'à la queue il a un grand trait courbé, & pluſieurs en travers du ventre, marqués de petits points. Son dos eſt de diverſes couleurs & moucheté ; ſa bouche eſt de moyenne grandeur ; ſes dents ſont petites ; les parties voiſines des yeux ſont jaunes & de couleur d'or : il a deux nageoires près des ouies, deux au-deſſous, une proche l'anus, une au dos. Sa queue n'eſt point diviſée comme celle des thons & des pélamides, avec leſquels les Anciens l'avoient rangé : le pompile ſuit les vaiſſeaux en pleine mer : il eſt fort rare ſur nos côtes. Les Naturaliſtes donnent auſſi le nom de *pompile* au *nautile*. Voyez ce mot.

PONCE. *Voyez* PIERRE PONCE.

PONCEAU. C'eſt le *pavot rouge.* Voyez ce mot.

PONCHARI. *Voyez* PIE-GRIECHE.

PONCIRADE, eſt la méliſſe cultivée : on lui a donné ce nom à cauſe de ſon odeur, qui approche beaucoup de celle du *poncire.* Voyez à l'article MÉLISSE.

PONCIRE. Nom donné à une ſorte de gros *citron.* Voyez ce mot.

PONGO ou PONGOS, ou PONGI, eſt le nom que l'on donne à l'une des eſpeces de ſinge, qui a une reſſemblance ſinguliere avec l'homme, & que l'on appelle *homme des bois* ou *homme ſauvage.*

Le *pongos* dont il eſt queſtion ſe trouve dans les forêts de Muyomba au Royaume de Loango. Il eſt de la grandeur d'un homme, & a, diſent quelques-uns, le double demaſſe; ſon viſage a plus de rapport qu'aucune autre eſpece de ſinge, avec celui de l'homme. Il a le devant du corps nud, mais le derriere eſt couvert de poils noirs; ſa femelle a le ſein gros & potelé comme une femme en embonpoint, & le nombril enfoncé. Le pongos marche droit en tenant à la main le poil de ſon cou : il dort ſur les arbres où il bâtit une eſpece de toît pour s'y mettre à couvert; il ſe nourrit de fruits & de noix ſauvages; il ne mange point de chair; il aime à ſe chauffer, & attaque quelquefois en troupe les Negres qui traverſent les forêts; ils oſent auſſi attaquer les éléphans qui viennent paître proche d'eux; ils les incommodent tellement à coups de poing & de bâton, qu'ils les forcent de prendre la fuite en pouſſant des cris. On prétend qu'un ſeul a aſſez de force pour ſe débarraſſer des mains de dix hommes : on leur a vu porter des fardeaux très-lourds. Lorſqu'un d'entre ces animaux meurt, les autres couvrent ſon corps d'un amas de branches & de feuillages. Les Negres aſſurent que les pongos ſont auſſi très-enclins à violer les femmes & les filles. Le pongos eſt donc la grande eſpece d'*orang-outang.* Voyez ce mot.

POPLIESKI. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

PORC. Le porc Européen eſt deſcendu du porc ſauvage & eſt devenu domeſtique chez nous; c'eſt le ſanglier modifié, altéré, dégénéré par l'eſclavage. *Voyez au mot* SANGLIER.

PORC-ÉPIC ou PORTE-ÉPINE, *hiſtrix.* Le porc-épic eſt un animal quadrupede des pays étrangers : on en amene ici quelques-uns de vivans, on les nourrit par curioſité. On en diſtingue diverſes eſpeces, leſquels ſe trouvent en Afrique, à Sumatra, à Java, & dans la Nouvelle Eſpagne,

dans la baie d'Hudſon, & dans les deux Indes. Ces eſpeces de porc-épics, qui ont entr'eux une reſſemblance générale, ont auſſi quelques différences. *Voyez* COENDOU.

Le porc-épic d'Afrique eſt commun au Cap de Bonne-Eſpérance : il a deux pieds & demi de long ; ſes jambes ſont courtes, celles de devant n'ont que quatre pouces, & celles de derriere ſix ; ſa tête a cinq pouces de long ; ſa levre ſupérieure eſt fendue comme celle d'un lievre ; ſes yeux ſont petits ; ſes oreilles reſſemblent à celles de l'homme, il n'a point de queue. Un des caracteres généraux de ces animaux, c'eſt d'avoir deux dents inciſives, point de dents canines, les doigts onguiculés & des piquans ſur le corps. Le dos & les côtes du porc-épic que nous décrivons, ſont couverts de piquans un peu courbes, de différentes longueur & groſſeur, pointus comme des alênes, annelés de blanc & d'un brun-noirâtre. Il y en a de tout-à-fait blancs : les plus gros ſont les moins longs, ils ont depuis ſix juſqu'à douze pouces ; les autres ont quinze pouces & ſont flexibles. Le porc-épic a ſur la tête & le derriere du cou une eſpece de panache formé de quantité de petits piquans fort déliés, ſemblables à des ſoies de ſanglier ; la poitrine & le ventre ſont encore couverts de ſoies à-peu-près pareilles.

Les autres eſpeces de porc-épics varient par quelques différences, qui frappent bien plus lorſqu'on voit l'animal, que par les deſcriptions, même les plus exactes. Le porc-épic de Sumatra a un muſeau de cochon ; ſes oreilles ſont pendantes & preſque pelées, comme celles des pourceaux de Hollande : ſes yeux ſont grands & brillans. Le porc-épic de la Nouvelle Eſpagne, eſt de la grandeur d'un chien de la moyenne taille : on le trouve ſur les montagnes. Le porc-épic de la baie d'Hudſon, reſſemble beaucoup au caſtor par ſa taille & par ſa groſſeur. Il fait ordinairement ſa bauge ſous les racines des grands arbres ; il ſe nourrit d'écorces d'arbres, il avale de la neige en hiver pour ſe déſaltérer ; en été il boit de l'eau : les Sauvages le mangent & trouvent ſa chair délicieuſe ; elle a cependant une ſaveur fade. Le porc-épic du Canada, eſt un animal lourd ; il eſt chargé d'un très-grand nombre de piquans ; il n'y a point de Chaſſeur qui ne le joigne à la courſe : on peut le tuer d'un ſeul coup de bâton donné ſur le muſeau. Ils habitent les pays des montagnes : les pékans, les ours & les carcajoux leur font la guerre ; mais s'ils peuvent approcher de quelque arbre, ils y grimpent, gagnent

les plus petites branches, & laſſant la patience de leurs ennemis, ils leur échappent.

Quand ces animaux ſont irrités, ils enflent leur corps de rage, dreſſent leurs aiguillons, & ſe jettent de côté pour frapper. Leur peau paroît mobile, & ils font mouvoir avec force tout l'aſſemblage de leurs dards. Quoiqu'ils ſoient faciles à entrer en colere, ils ne ſont pourtant pas méchans, & ne mordent ni ne bleſſent perſonne, à moins qu'ils n'aient été auparavant harcelés. Ils ne peuvent ſur-tout ſouffrir qu'on leur touche le corps ni les aiguillons; ſi on le fait, on les voit entrer en fureur, pouſſer des cris, ſe hériſſer, faire frémir la peau qui porte leurs aiguillons, chercher à jeter de côté toute la maſſe de leur corps contre l'agreſſeur, & frapper auſſi d'impatience la terre avec le pied. La colere dans laquelle entrent alors ces animaux ne viendroit-elle pas, dit *Séba*, de ce qu'ils ont la véſicule du fiel très-groſſe, & de ce qu'ils reſſentent une ſenſation douloureuſe au moindre attouchement de leurs aiguillons, d'où ſe répand la bile par tout le corps?

Lorſqu'on examine la forme, la ſubſtance & l'organiſation des piquans du porc-épic, on reconnoît aiſément que ce ſont de vrais tuyaux de plumes auxquelles il ne manque que les barbes pour être de véritables plumes. Cet animal pourroit être regardé par ces rapports, comme faiſant partie de la nuance entre les quadrupedes & les oiſeaux.

Les piquans du porc-épic tiennent ſi peu, qu'il eſt impoſſible, qu'en ſe donnant des mouvemens vifs, il ne s'en détache quelques-uns (Ce qui a fait dire du porc-épic, qu'il étoit tout à la fois l'arc, la fleche & le carquois). Les mêmes mouvemens qui les détachent peuvent les porter à quelque diſtance; mais il eſt difficile de croire que le porc-épic les décoche, comme on le lit dans quelques Auteurs. La bleſſure des piquans du porc-épic eſt, dit-on, mortelle; ces piquans percent les chairs & cauſent la mort; mais ces dards agiſſant d'une façon toute mécanique, comment peuvent-ils être venimeux? Les chaſſeurs ne manquent pas d'ôter ceux qui paroiſſent attachés à leurs chiens, lorſqu'ils ont approché d'un porc-pic: car ces piquans ſont, dit-on, dans quelques eſpeces, terminés à leur pointe en forme de vis, & tous les mouvemens de l'animal tendent ſouvent à faire avancer l'aiguillon dans les chairs.

Les chaſſeurs prétendent que le porc-épic vit douze ou quinze ans.

Au mois de Septembre, ſaiſon de leurs amours, les mâles deviennent furieux, ils ſe déchirent à belles dents les uns les autres pour la conquête d'une femelle; celle-ci ſe met ſur le dos pour recevoir le vainqueur empreſſé; les piquans qui pendent aſſez longs, empêchent que ces animaux ne ſe joignent à la maniere ordinaire des quadrupedes. La femelle met ordinairement bas dans le courant du mois d'Avril: elle ne fait gueres qu'un petit à chaque portée; elle ne l'allaite qu'environ un mois; elle l'accoutume à vivre d'herbes, de fruits, & peu-à-peu à ſe nourrir d'écorces d'arbres. On prétend que les porcs-épics dorment ſous terre pendant ſix mois de l'année, & ſont alors dans une eſpece d'engourdiſſement, où ils n'ontpoint beſoin de nourriture; pendant ce temps d'abſtinence, leurs piquans tombent, & il leur en revient d'autres. Il paroît donc que cet animal ſeroit du nombre de ceux qui ont le ſang froid. *Voyez au mot* LOIR.

Les Sauvages du Canada teignent en rouge, en noir, en jaune, les piquans du porc-épic qu'ils refendent fort artiſtement: ils en brodent des corbeilles & différentes ſortes d'ouvrages d'écorce d'arbre: ils en brodent auſſi des braſſelets & des ceintures de cuir &c. dont leurs femmes ſe parent. Ces broderies de piquans de porc-épics ſont ſouvent très-bien faites, dit M. *de Réaumur*, & ont l'avantage d'être plus durables que nos broderies de ſoie, & même que nos broderies d'or & d'argent. On voit de ces ouvrages dans les cabinets des Curieux. On peut voir au mot BÉZOARD, le cas que l'on fait du vrai *bezoard de porc-épic.*

PORC-ÉPIC DE MER. *Voyez* POISSON ARMÉ.

PORC DE GUINÉE ou COCHON DE GUINÉE, *Porcus Guinæenſis.* Il differe de nos cochons domeſtiques par ſes oreilles, qui ſont très-longues & terminées par une pointe longue & aiguë, & par la queue qui lui deſcend juſqu'aux talons, & qui eſt dénuée de poils: il n'a point du tout de ſoie, mais tout ſon corps eſt couvert de poils courts d'un roux brillant: le poil eſt cependant plus long près de l'origine de la queue & autour du cou. On trouve ce cochon dans la partie occidentale de l'Afrique, en Guinée, & en Amérique, au Bréſil. Nous donnerons à la ſuite du mot SANGLIER, les animaux déſignés ſous le nom de *cochons* ou de *porcs.*

PORC A LARGE GROIN ou SANGLIER D'AFRIQUE. Animal ſingulier que nous avons vu vivant en 1766, à la ménagerie du Stathouder

appellée le *grand Loo*, près de la Haye. M. *Vosmaër* vient de donner la description de ce quadrupede envoyé par M. *Ryk Tulbagh*, Gouverneur du Cap de Bonne-Espérance : il se trouve le plus souvent entre la Caffrerie & le pays des grands Namaguas, à environ 200 lieues du Cap de Bonne-Espérance. On l'appelle dans le pays *hartlooper*, c'est-à-dire, *galopeur ;* en effet, il court rapidement & bondit fort gaiement ; il semble l'emporter en agilité sur les porcs de notre pays. Lorsqu'il sautille & fait la chasse aux animaux qu'il apperçoit, il redresse la queue, qu'il porte ordinairement pendante. Il aime à fouiller en terre avec son groin & ses pattes ; & si l'on s'oppose à cette manœuvre, il pousse de longs cris très-aigus & lamentables, qui tiennent de ceux d'un vigoureux enfant qui pleure, avec différens tons de voix plaintifs & quelquefois fort risibles. Cet animal réduit en esclavage devient moins pétulant ; il se laisse frotter très - volontiers de la main ou avec un bâton, & même semble aimer qu'on le fasse rudement. Si on l'agace vivement, ou qu'on le pousse, il se retire en arriere, faisant toujours face du côté qu'il se trouve assailli, & secouant ou heurtant vivement de la tête.

Le porc à large groin que nous avons vu vivant au *grand Loo*, est, dit M. *Vosmaër*, long de quatre pieds trois pouces, mesuré depuis le bout du nez, jusqu'à l'origine de la queue. Sa hauteur est de deux pieds trois pouces ; la plus grande épaisseur du corps est de trois pieds un pouce. La tête seule depuis le groin jusqu'entre les oreilles, est d'un pied trois pouces ; la largeur de la tête, entre les lambeaux des yeux au bord supérieur, est de neuf pouces & demi ; la largeur du groin entre les défenses, a plus de six pouces ; la longueur de la queue est de dix pouces.

La forme du corps approche assez de celle de notre porc ordinaire ; mais son dos est plus applati & ses pieds plus courts.

La tête, comparée à celle des autres porcs est très-difforme, tant par sa structure que par sa grandeur. Le museau est fort large, applati & très-dur ; le nez est mobile & recourbé vers les côtés, les narines grandes, éloignées l'une de l'autre, & ne se distinguent que quand on souleve la tête de l'animal. La levre supérieure est dure & épaisse, à côté & près des défenses, par dessus & autour desquelles elle est fort avancée & pendante ; elle forme sur le derriere des défenses une fraise

fraise demi-ovale, pendante & cartilagineuse, qui couvre de chaque côté les coins du museau.

Cet animal n'a point de dents incisives, les gencives sont en cet endroit lisses, arrondies & dures : les défenses de la mâchoire supérieure, sont à leur base d'un pouce d'épaisseur, recourbées, saillantes de cinq pouces & demi, fort écartées en dehors, & se terminant en une pointe obtuse : on observe une cannelure ou raie sur l'un des côtés de chaque dent. Les dents de la mâchoire inférieure sont beaucoup plus petites, moins recourbées, presque triangulaires & usées par leur frottement continuel contre les défenses supérieures, elles paroissent comme obliquement coupées.

L'animal a des dents molaires posées fort avant dans la bouche : les yeux, eu égard au volume de la tête, sont petits, placés plus haut, plus près des oreilles & moins distans l'un de l'autre que dans le porc commun ; l'iris est d'un brun foncé sur une cornée blanche ; les paupieres supérieures sont seules garnies de cils bruns, roides & droits ; le conduit lacrymal est fort long & descend obliquement vers l'endroit des narines.

Les oreilles sont assez grandes, plus rondes que pointues, très-garnies en dedans de poils jaunes : elles se renversent en arriere vers le corps.

Sous les yeux l'on distingue une espece de petit sac bulbeux, & immédiatement au-dessous se font voir deux pellicules rondes, plates, épaisses de quatre lignes, droites ou horizontales, que M. *Vosmaër* appelle *lambeaux des yeux :* leur longueur & largeur est de deux pouces & demi ; elles sont mobiles. Des personnes ayant pris ces deux pellicules pour des oreilles, avoient nommé cet animal, *porc à quatre oreilles.* Entre ces pellicules & le museau, paroît de chaque côté une protubérance dure, ronde & pointue.

La peau est fort épaisse, mais distendue au cou, aux aines & au fanon, remplie de lard aux endroits ordinaires. Sur tout le corps se montrent quelques poils clair-semés, distribués en petites brosses, de trois, quatre ou cinq brins, plus ou moins longs, & posés en ligne droite les uns auprès des autres. Le front entre les oreilles est ridé, garni de poils blancs & bruns fort serrés, qui partant du centre, s'applatissent ou s'abaissent de plus en plus ; sur le nez, descend une bande étroite de poils noirs & gris. C'est principalement sur la nuque du

cou & ſur la partie antérieure du dos qu'il y a le plus de ſoies, elles ſont auſſi les plus ſerrées, & il y en a qui ont ſept à huit pouces de longueur ; celles-ci ſont légérement inclinées : preſque tout le reſte du dos eſt nud. Les flancs, le poitrail, le ventre, les côtés de la tête & le cou ſont garnis de petites ſoies blanches.

Les ongles, au nombre de deux à chaque pied, ſont pointus & noirs ; les onglets poſent quelquefois à terre, la queue eſt mince, perpendiculairement pendante, raſe & ſe termine en pointe. En général, la couleur de ce quadrupede eſt noirâtre à la tête, mais d'un gris roux clair ſur le reſte du dos & du ventre.

Cet animal, qui annonce beaucoup d'inſtinct, exhale une forte odeur qui n'eſt pas très-déſagréable ; il mange de toutes ſortes de grains, ſur-tout du maïs, de l'orge, du ſeigle & du ſarrazin ; c'eſt alors qu'il s'appuie fort en avant ſur ſes genoux courbés, ce qu'il fait auſſi en buvant, en humant l'eau à la ſurface. M. *Voſmaër* dit encore que cet animal paroît choiſir pour ſon repos & ſa commodité, la poſition ſur les genoux des pieds antérieurs, & qu'il a les organes de l'ouie & de l'odorat peut-être plus forts que les porcs domeſtiques. Ces deux organes, ajoute-t-il, compenſent la vue bornée de cet animal, qui par la petiteſſe & la ſituation de ſes yeux, ne peut pas ſi bien appercevoir les objets autour de lui ; ajoutez les lambeaux ou pellicules qui s'y trouvent & qui doivent auſſi offuſquer la vue.

PORC MARIN, *ſus marinus*, eſt un poiſſon rond & applati. Ses écailles ſont très-dures & tiennent tellement à la peau, qui eſt impénétrable, que les Ebéniſtes & les Menuiſiers de quelques pays s'en ſervent pour polir le bois : ſes dents ſont fortes & aiguës : ſes yeux ſont ronds. Il a près des ouies une petite fente avec une petite nageoire de chaque côté : ſon dos eſt armé de trois aiguillons, droits, rudes & forts, qui tiennent à ſa peau : ſa chair eſt de mauvaiſe odeur, dure & difficile à digérer.

Les Naturaliſtes ont donné le nom de COCHON DE MER, *ſus marinus*, à pluſieurs autres animaux marins qui ont beaucoup de graiſſe, ou le grognement du cochon de terre, ou enfin qui ont la nageoire du dos découpée & dreſſée comme les ſoies du cochon domeſtique. En comparant quelques-unes de ces deſcriptions, on y reconnoît le *marſouin* & *l'aguillat des Provençaux :* c'eſt une eſpece de chien de mer. On pêche des porcs de mer aux Antilles, mais avec aſſez de difficulté,

car ils ont l'adresse ou l'instinct de ronger seulement l'amorce sans l'avaler. Enfin, on donne aussi le nom de *cochon de mer* au renard marin, mais ils paroissent différens l'un de l'autre. *Voyez* RENARD MARIN.

PORC A MUSC. *Voyez* TAJACU.

PORC DE RIVIERE. *Voyez* CABIAI.

PORC SAUVAGE. *Voyez* SANGLIER.

PORCELAINE, *porcellana*. C'est un genre de coquillage univalve; ainsi appellé du bel éclat de sa coquille, semblable en cela à l'émail de certaines porcelaines dont on se sert sur les tables : ce genre de coquillage renferme plusieurs especes de coquilles assez différentes entr'elles : toutes ont pour bouche une longue fente plus ou moins étroite, garnie de dents des deux côtés, telles que le *pucelage* qu'il ne faut pas confondre avec la *conque de Vénus*, *concha Veneris :* voyez ces deux mots : la forme en est ovoïde, quelquefois bossue ou terminée par des mamelons, ou pointue, mais toujours applatie en dessous; elle n'est souvent dentée que par un côté, tel que l'*œuf*, &c. ces coquilles ne montrent que peu ou point de spirales. La robe des porcelaines, & leur bigarrure, sont encore plus variées que leur volume. Parmi les porcelaines, il y en a qui sont épaisses & pesantes, d'autres sont légeres, minces, comme papyracées : les unes sont unies, d'autres sont pointillées ou chargées de caracteres. On trouve des exemples sensibles de toutes ces différences dans les coquilles suivantes, appellées par les Amateurs, la *carte géographique*, la *peau de serpent*, la *peau de tigre*, le *pou de mer*, la *navette de Tisserand*, le grand, le petit & le *faux argus*, le *petit âne rayé*, l'*arlequine*, la *taupe*, la *bossue*, la *monnoie de Guinée*, la *neigeuse*, le *léopard*, le *lievre*, la *souris*, la *colique* ou le *pucelage*, le *crapaud*, la *tortue*, la *petite vérole*, le *cloporte*, l'*œuf*, &c. Il n'y a point de coquilles, qui au sortir de la mer soient aussi luisantes & aussi polies que la porcelaine, elles ont presque toutes la forme d'un ovoïde arrondi; il y en a peu qui laissent appercevoir sensiblement quelques tours de spires à l'un des deux bouts. M. *Adanson* distingue les porcelaines par le bourrelet de la levre droite qui manque dans les pucelages, & qui n'en ont pas la moindre apparence : le bord de cette levre a, dit-il, plus d'une douzaine de petites dents distribuées dans toute sa longueur : *voyez les Planches des Ouvrages sur les Coquilles de MM.* Adanson *& d'*Argenville.

On donne le nom de *porcellanites* à la *coquille porcelaine* devenue fossile ou pétrifiée. Des Auteurs ont aussi appellé du nom de *porcelaine fossile* la véritable *pierre ollaire.* Voyez ce mot.

PORCELAINES. *Voyez à la suite de l'article* VASES.

PORCELET DES INDES. *Voyez* COCHON D'INDE.

PORCELET DE S. ANTOINE. *Voyez* CLOPORTE.

PORES, *pori.* On donne ce nom, tantôt à des pierres formées dans l'eau, telles que les *ostéocolles*, la *pierre à filtrer*, à celles qui sont produites par le feu, telles que les *pierres ponces :* enfin aux *productions à polypier.* Voyez ces mots.

PORITES, sont ces mêmes corps polypiers devenus fossiles, & qui, selon M. *Guettard*, sont simples, en forme de champignon à pédicule & à chapeau. *Voyez* FONGIPORE.

POROROCA. C'est le phénomene connu sous le nom de *mascaret* & de *barre :* à cette différence près, que dans le *pororoca* que l'on observe entre Macapa & le cap Nord, sur-tout dans le temps des plus hautes marées, la mer parvient à sa plus grande hauteur en une ou deux minutes de temps. Le *pororoca* s'annonce de deux lieues loin avec un bruit effrayant ; ce terrible flot est composé de trois à quatre lames ou masses d'eau chacune de douze à quinze pieds de haut, qui rasent & brisent tout, & cheminent avec une rapidité prodigieuse. Les endroits qui ont peu de fond, sont alors très-dangereux. *Voyez l'article* MER.

PORPHYRE, *porphyr.* C'est un caillou de roche composé, opaque, plus dur, mais moins compacte que le jaspe : sa couleur est ordinairement d'un rouge plus ou moins foncé, rarement violette, quelquefois verdâtre : cette espece de pierre de roche a pour taches ou grains le quartz laiteux ou le *feld-spath*, & pour base le *petro-silex*, autre espece de pierre très dure, qui ressemble moins à une marne pierreuse qu'à un silex jaspé. Les grains ou taches sont toujours d'une couleur opposée à la pierre, qui leur sert de matrice, communément blanchâtres, tantôt ronds & tantôt en carrés longs, comme cristalisés & cimentés ensemble : il y en a dont les taches sont noires & brillantes : on distingue entr'autres, 1°. le beau porphyre rouge de la Dalécarlie Orientale & de Wilsdorf en Saxe : 2°. le porphyre brocatelle d'Egypte, les taches en sont toujours jaunâtres : 3°. le porphyre vert de la Sibérie & de l'Auvergne, il est assez rare ; celui que l'on appelle le *porphyre vert*

antique ou *ophite*, & qui est le *verde laconico* ou *serpentino antico Orientale* des Italiens, l'est encore plus ; ses taches ou carrés longs s'y trouvent souvent disposés en maniere de croix de S. André : 4°. le porphyre rouge à taches noires, que quelques-uns appellent improprement *granite rouge*, *granito rosso* ; on en faisoit autrefois les colonnes & les obélisques.

Tous les vrais porphyres se trouvent par masses & jamais par couches ; ils sont très-durs, très-difficiles à travailler ; ils font feu avec le briquet & se vitrifient au feu : on voit à Versailles plusieurs beaux vases faits de cette pierre qui est indestructible : on conserve encore à Rome plusieurs monumens précieux de porphyre antique, & qui ne sont aucunement altérés. Le porphyre étoit si estimé des Anciens, qu'ils le faisoient tailler en bijoux & en plaques, pour porter en amulettes afin d'arrêter le sang & dissiper la mélancolie : on en fait aujourd'hui des vases, des bustes, des tables, des molettes & des pierres à broyer pour l'usage des Apothicaires ; ils s'en servent pour réduire en poudre fine les corps les plus durs : c'est de-là qu'on a dit *porphyriser la limaille de fer*, &c. Nous avons reconnu, d'après M. *Esteve*, dans la vaste forêt de Lesterelle en Provence, un porphyre dont la dureté, la beauté, le prix & l'usage dans la Sculpture & l'Architecture, ne le cedent en rien au porphyre de l'Arabie.

PORPHYRE ou OLIVE DE PANAMA. Coquille de la famille des olives, & qui se trouve dans la mer du Sud ; elle est couleur de chair, nuée de bleu, couverte d'un grand nombre de traits orangé-brun, qui forment en toute sa superficie divers zig-zags plus ou moins grands & serrés, laissant des intervalles triangulaires. Sa tête est peu élevée, & les orbes ou spirales sont creusés bien distinctement.

PORPHYRION, ou L'OISEAU POURPRÉ, ou POULE SULTANE, *porphyrio*. C'est, selon M. *Albin*, une espece de poule d'eau ; &, selon M. *Brisson*, la *poule sultane* forme un genre particulier, dont on distingue plusieurs especes. Le plumage du corps de cet oiseau est d'un beau pourpre violet, tacheté de bleu, de vert, de gris & de blanc : le cou & le devant de la tête sont bleuâtres, la queue est de couleur de frêne blanchâtre : le bec, les jambes & les pieds sont d'un rouge d'écarlate ; les griffes sont noires ; ses jambes sont hautes & ses pieds grands ; le bec est gros, long, pointu, conique & un peu courbé, comprimé latéralement, avec une excroissance rouge sur le front ; il

a trois doigts devant & un autre doigt derriere ; ses ongles sont longs, pointus & crochus.

Cet oiseau a plusieurs qualités qui ne sont propres qu'à lui seul ; savoir, de mordre l'eau quand il boit, de tremper sa nourriture de temps en temps dans l'eau, & de la porter à son bec avec sa patte ; il vit de poisson.

Les Anciens estimoient si fort la beauté de cet oiseau, qu'ils en faisoient un des ornemens de leurs palais & de leurs temples. Le porphyrion est d'un caractere farouche & difficile à apprivoiser : il fréquente ordinairement les bords des rivieres : on le trouve dans les Indes Orientales, & en Amérique sous la Zone Torride. Il y a aussi la poule sultane à tête noire ; celle qui est verte ; la brune, la rousse, la mouchetée, la tachetée, celles de la baie d'Hudson & de Madras.

PORPITES. Les uns ont donné ce nom à une espece de pierre nommulaire, & d'autres à des especes de petits coralloïdes elliptiques ou arrondis, de la grandeur d'une piece de monnoie, & de la même forme qu'un bouton : on remarque sur les porpites une surface convexe & l'autre plate, rarement les deux surfaces sont applaties ; mais toujours garnies à l'extérieur de cercles concentriques ou de rayons divergens très-faciles à distinguer les uns des autres : souvent on en trouve plusieurs attachés les uns sur les autres. En général les porpites sont des polypites en forme de boutons ou ressemblans à la cunolite : on en trouve de très-singuliers en Afrique ; nous en avons qui ont été ramassés près des ruines de Suffitula dans le Royaume de Tunis, au midi de la ville de Cairouan, & d'autres dans la montagne de Taxes, près les deserts de la Zaara.

PORREAU. *Voyez* POIREAU.

PORT. *Voyez* HAVRE.

PORTE-CHAPEAU. *Voyez* PALIURE.

PORTE-CORNE. C'est le *rhinocéros*. Voyez ce mot.

PORTE-CROIX. *Voyez* CRIOCERE.

PORTE-ÉPINE. *Voyez* PORC-ÉPIC.

PORTE-ÉTENDARD ou PORTE-DRAPEAU, *signifer*. Poisson des Indes, qui nage dans ces contrées à la tête d'un grand nombre de poissons plus petits que lui, & qui le suivent. Il ressemble assez au poisson que les Hollandois ont nommé l'*idole des Maures*, mais il est plus petit : sa chair n'est pas bonne à manger : on n'en prend qu'à cause

de ses belles couleurs; c'est ce qui le fait rechercher des Curieux, qui le conservent dans la liqueur. Il est si doux, si familier, qu'il vient aux personnes qui lui présentent quelque chose ; il mange dans la main, & se laisse prendre facilement. Dans ce même pays, on donne le nom de *porte-pique* à un poisson qui a sur le dos une longue pointe, courbée par le bout.

PORTE-FEUILLE ou RAPETTE, *asperugo vulgaris*. Plante qui croît le long des chemins, proche des haies & dans les jardins; elle pousse plusieurs tiges grêles, tendres, anguleuses, noueuses, rudes au toucher, & courbées vers la terre : sa racine est menue : ses feuilles, qui sont oblongues & rudes, sortent de chaque nœud deux à deux, ou trois à trois, ou quatre à quatre, & disposées le long de la tige : ses fleurs paroissent en Mai & Juin; elles sont bleues, naissent opposées aux feuilles, & forment un entonnoir à pavillon, découpé en cinq parties, soutenu par un calice fait en maniere de godet, & qui se convertit, lorsque la fleur est passée, en une capsule qui contient quatre petites semences oblongues & noirâtres. Cette plante est vulnéraire, déterfive.

PORTE-LANTERNE. Les Naturalistes donnent ce nom à un rare & bel insecte lumineux de l'Amérique, espece de pro-cigale, dont nous avons parlé à la suite du mot *acudia :* voyez ce mot.

PORTE-MIROIR. Les Curieux donnent ce nom à un beau papillon de Surinam, fort grand, de couleur d'or & rouge, avec des raies blanches, tant sur les aîles de dessus, que sur celles de dessous, sur chacune desquelles il y a une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc qui est en dedans, & l'autre noir qui est en dehors ; de sorte que cette tache ressemble beaucoup à un miroir avec son cadre. Ce beau papillon sort d'une chenille qui vit sur les citronniers. Voyez *Pl. 63 des Insectes de Surinam*, par Mlle. *Mérian*.

PORTE-MUSC. C'est un quadrupede qui offre les caracteres des animaux ruminans, en ce qu'il a les pieds fourchus, & qu'il manque de dents incisives à la mâchoire supérieure ; on en compte huit à la mâchoire inférieure. Il a dans sa figure & dans ses attitudes beaucoup de ressemblance avec le chevreuil, la gazelle, & plus particuliérement avec le chevrotin. Aucun animal de ce genre n'a plus de légéreté, de souplesse & de vivacité dans les mouvemens. Il a, comme le

barbi-rouſſa & pluſieurs autres eſpeces d'animaux, deux longues dents ou défenſes, qui tiennent à la mâchoire ſupérieure, & ſortent d'un pouce & demi au dehors des levres : la ſubſtance de ces dents ou défenſes eſt une ſorte d'ivoire ; elles ont une forme très-particuliere, elles reſſemblent à de petits couteaux courbes, & ſont placées au-deſſous de la bouche, & dirigées obliquement de haut en bas & de devant en arriere ; leur bord poſtérieur eſt tranchant : l'animal s'en ſert vraiſemblablement ſoit pour arracher & couper les racines, qui ſont ſa principale nourriture, ſoit pour ſe ſoutenir dans les endroits où il ne peut pas trouver d'autres points d'appui, ſoit enfin pour ſe défendre ou pour attaquer. Le porte-muſc differe de la gazelle en ce qu'il n'a point de cornes ; ſes oreilles ſont longues & droites ; les deux longues dents ou défenſes de couleur blanche, ſortant de la bouche, & les renflemens qu'elles forment à la mâchoire ſupérieure, donnent à ſa phyſionomie un air ſingulier, qui pourroit le diſtinguer de tout autre animal, à l'exception du chevrotin, quoique celui-ci ſoit beaucoup plus petit. Les couleurs de ſon poil ſont peu apparentes ; au lieu de couleurs décidées, il n'y a que des teintes de brun, de fauve & de blanchâtre, qui ſemblent changer ſous les différens points de vue, parce que les poils ne ſont bruns ou fauves qu'à leur extrémité, & que le reſte eſt blanc. Le porte-muſc ne paroît point avoir de queue.

Nous avons déja dit quelque choſe de la deſcription de cet animal dans l'article *Gazelle*, mais d'une maniere trop ſuccincte ; les détails qui s'y trouvent joints à ceux que nous venons d'expoſer d'après M. *Daubenton*, ſont ſuffiſans pour l'hiſtoire de cet animal ; le Lecteur s'appercevra que les dents inciſives qui à l'article *Gazelle* ſont décrites, fixées à la mâchoire ſupérieure, le ſont uniquement à l'inférieure : enfin il eſt à préſumer d'après la conformation & l'emplacement de ſes dents inciſives & molaires, & l'organiſation intérieure qu'on connoît de cet animal, qu'il doit ruminer : mais le caractere le plus diſtinctif eſt la poche du muſc ; elle ne ſe trouve, dit-on, que dans les individus mâles. M. *Daubenton* n'a pu voir ſur celui qui ſe trouve vivant à l'Hermitage près de Verſailles, que de petites éminences ſur le milieu de ſon ventre : il ne lui a pas été poſſible de les obſerver de près, parce qu'il ne ſe laiſſe point approcher, & qu'on ne pourroit pas le ſaiſir ſans riſquer de le bleſſer ou d'en être maltraité. On eſt certain, par l'examen des peaux qui ont été envoyées en Europe, que cette poche eſt ſituée près

près du nombril, & qu'elle peut avoir au moins un pouce & demi de diametre. C'eſt dans la haute Tartarie, dans la Chine ſeptentrionale & au grand Thibet que ſe trouve le porte-muſc, & c'eſt à Boutan, ville du Thibet, que s'en fait le plus grand commerce ; on en tire auſſi du Tonkin & de la Cochinchine. *Tavernier* dit avoir acheté à Patna ſeize cents ſoixante & treize veſſies de muſc, qui peſoient deux mille cinq cents cinquante-ſept onces & demie ; mais, après en avoir ſéparé les enveloppes, elles ne peſoient plus que quatre cents cinquante-deux onces. On aſſure que, pour prévenir les fraudes & empêcher la falſification, les veſſies ou poches doivent être apportées ouvertes à Boutan, pour y être viſitées & ſcellées du ſceau royal. Malgré ces précautions, il eſt rare qu'on puiſſe avoir du muſc parfaitement pur.

La maniere dont ce parfum ſe filtre dans les poches de l'animal, le temps où il les remplit (celui du rut), l'irritation qu'il cauſe, doivent le faire regarder comme les molécules les plus exaltées du ſang de l'animal, & peut-être comme l'extrait des particules ſurabondantes deſtinées à la reproduction. En le conſidérant ſous cet aſpect, on pourra expliquer ſans peine les effets aphrodiſiaques que lui attribuent les Orientaux, & l'uſage très-ſingulier qu'en font quelquefois leurs femmes. *Voyez maintenant l'article* GAZELLE.

PORTE-OR, *auri-fer.* Eſpece de marbre noir, mêlé de grandes taches & veines métalliques d'un jaune d'or. *Voyez à l'article* MARBRE.

PORTE-PLUMET. Nom donné à une eſpece de nérite fluviatile des plus ſingulieres & des plus jolies ; on la trouve communément dans la riviere des Gobelins & les étangs aux environs de Paris. Outre ſes deux tentacules, on en voit un troiſieme plus long & plus fin qui ſort latéralement de la tête : on remarque en outre ſur le côté droit de la tête un grand panache plus long que les tentacules, orné des deux côtés de barbes ondées ; ce panache s'étend & ſe reſſerre. Ce ſont les branchies ou franges des ouies qui lui ſervent, comme dans les poiſſons, à reſpirer.

PORTE-QUEUE. Jolie eſpece de papillon, ainſi nommé à cauſe des dentelures ſaillantes ou appendices de leurs aîles : on les diſtingue en deux familles, les *grands porte-queues* & les *petits porte-queues ;* ceux-ci viennent d'une eſpece de chenille qu'on nomme *chenille-cloporte ;* voyez ce mot & l'article CHENILLE DU FENOUIL.

POSTILLON, *columba Groënlandica Batavorum*, STELLER. Oiseau qui se trouve dans les mers de Kamtschatka ; son plumage est noir, il a le bec & les pattes rouges ; il construit son nid avec art au haut des rochers qui sont dans la mer ; son cri est fort aigu & très-fort, d'où vient que les Cosaques l'appellent *ivoshick*, c'est-à-dire *postillon ;* les Kamtschadales le nomment *kacover* ou *kaior.*

POTASSE ou POTASCHE, ou CENDRE DE POT ou CENDRE DU NORD, est un sel alkali fixe tiré des cendres produites par la combustion de différens végétaux brûlés en tas & à l'air libre. La meilleure est d'un blanc bleuâtre, pesante, seche & d'un goût caustique : on s'en sert dans les verreries, dans les teintures & pour blanchir les toiles.

POTÉE DE MONTAGNE. *Voyez à l'article* OCHRE.

Pour la *potée d'émeril* & *d'étain*, voyez ÉMÉRIL à l'article FER & le mot ÉTAIN.

POTELÉE : *voyez* JUSQUIAME.

POTELOT ou PLOMB DE MINE : *voyez* MOLYBDENE.

POTIRON ou POTURON, *melopepo verrucosus*, est une espece de citrouille arrondie, dont l'écorce est quelquefois chargée de tubercules semblables à des verrues. Ce fruit est charnu, spongieux, divisé intérieurement en cinq quartiers, dans lesquels on trouve deux rangs de semences oblongues & applaties. On cultive cette plante dans les jardins fruitiers & les marais ; son fruit est d'un grand usage dans les cuisines : il est fort humectant, rafraîchissant, pectoral. En Pologne on en donne au poisson d'étang pour l'engraisser ; voyez à l'article *Poisson.* On a mêlé de la pulpe de potiron cuite dans l'eau & égouttée avec un poids égal de farine de froment & un peu de levain ; ce mêlange mis à cuire au four a fait d'excellent pain d'un beau jaune & bon au goût. Sa semence est une des quatre grandes semences froides ; les Grainiers l'appellent *graine* ou *semence de citrouille :* voyez CITROUILLE.

POTTO ou STUGGARD. Par la lecture des Observations que les Voyageurs nous donnent d'un animal qui se trouve à la Côte d'Or, & qui y porte ce nom, il nous a paru que c'étoit le même que l'*aï*, dont il est mention au mot *paresseux.*

POU ou POUIL, *pediculus*, est un insecte ovipare & aptere (sans aîles), qui s'engendre sur le corps de l'homme, & même, dit-on, sur

celui des quadrupedes, des oiseaux, des poissons, même sur les végétaux (Il faut observer que les chiens, les oiseaux, les mouches, les coléopteres sont attaqués par différentes tiques, que quelques Auteurs ont désignées à tort sous le nom de *poux*). L'histoire du pou est très-curieuse ; nous commencerons par celui de l'homme.

Le POU DE L'HOMME, *pediculus humanorum*. Cet insecte vermineux, quoique fort dégoûtant aux yeux, a cependant mérité l'attention des plus grands Naturalistes tant anciens que modernes. *Swammerdam*, dans le premier ordre des transformations ou développemens des insectes, prend pour exemple le pou de l'homme ; *Jean Muralto* en a donné l'anatomie ; le célebre *Hook*, Anglois, dans sa Micographie a aussi fait la description de cette sorte de vermine. *Leuwenhoek* rapporte, dans les *Transact. Philosoph. ann. 1693*, *n. 94*, *art. III*, qu'il a observé dans le pou un nez court & conique percé d'un trou, par lequel cet insecte pousse son aiguillon lorsqu'il veut manger, & que cet aiguillon lui a paru vingt fois plus petit qu'un cheveu ; que sa tête est sans suture ; qu'il a cinq articulations à ses antennes, & deux griffes à chaque pied, l'une est semblable à celle d'un aigle, l'autre est droite & très-petite ; & entre ces deux griffes il a une petite bosse ou pelotte pour mieux saisir les cheveux & s'y attacher. Le pou a une tête oblongue en avant, & arrondie en arriere ; la peau qui le couvre de toutes parts est dure, velue, transparente & tendue comme un parchemin ; ses deux yeux sont noirs, saillans, non à réseau, & situés derriere les antennes qui sont filiformes ; le cou est fort court, il se joint au corselet qui se divise en trois parties ; le dos est garni d'une espece de bouclier : sur les deux côtés on voit les six pieds qui s'articulent à la partie inférieure du corselet ; ils ont chacun six articulations ou phalanges de différentes grandeurs, velues, pointillées, à griffes, au moyen desquelles il saisit les corps d'un volume proportionné, sur lesquels il court assez vîte. On apperçoit très-bien, par le moyen du microscope, tous les mouvement intérieurs de ce petit animal. Le ventre se divise en six parties, & finit en dessous par une espece de queue.

Les *lendes* ou *lentes* sont les œufs du pou : on en voit journellement les cheveux des enfans qui sont peu soignés, ainsi que ceux des hommes pauvres ou mal-propres, tout remplis : (on prétend que les poils des quadrupedes, les plumes des oiseaux, & les écailles des poissons

en ſont auſſi garnis) ; & on diſcerne plus ou moins facilement celles qui ſont encore pleines, de celles d'où l'animal eſt ſorti.

Le pou, dit *Swammerdam*, acquiert ſa forme parfaite dans ſon œuf, qui eſt aſſez gros ; on y apperçoit vers les derniers temps, au travers de la coque, les yeux & le battement du cœur ; il a déjà en petit la forme qu'il doit conſerver. Pour ſortir de ſon œuf, il force le limbe ovale qui termine ſa coque du côté de ſa tête, & qui ſe leve comme une boîte à charniere. *Swammerdam*, ayant égard à l'état actuel du pou, & de tous les autres inſectes, qui ſont déjà dans l'œuf ce qu'ils doivent être, les nomme *nymphe-animal-oviforme*, au lieu qu'il nomme *nymphe-ver-oviforme*, les inſectes qui ſont renfermés dans l'œuf ſous la forme de ver.

Le pou change pluſieurs fois de peau, à meſure qu'il prend ſon accroiſſement ; mais quand il eſt en état d'engendrer, il n'en change plus. A conſidérer ce petit animal par les parties intérieures, l'on eſt preſque tenté de le regarder comme le chef-d'œuvre des inſectes. Il a fallu la ſagacité de pluſieurs génies pour en connoître toutes les merveilles ; il eſt impoſſible d'en bien donner un extrait raiſonné, ſans entrer dans de longs détails ; c'eſt pourquoi nous renvoyons aux Auteurs qui ont traité de ces recherches anatomiques. Nous dirons ſeulement que ſon cœur eſt caché dans la poitrine, & qu'on voit reluire ſes vaiſſeaux pulmonaires au travers de ſon corps. Ce vil inſecte n'a ni bec ni dents, ni aucune ſorte de bouche, l'œſophage paroît abſolument fermé, & n'a d'autre ouverture que celle de la trompe, dont l'inſecte ſe ſert pour percer la peau humaine, ſucer le ſang & l'attirer dans ſon corps. Lorſque cet animal eſt gonflé de ſang, ſon ventricule paroît à travers la peau d'un brun foncé. Le mouvement de ce viſcere eſt ſi admirable que, ſelon *Swammerdam*, on pourroit l'appeller *animal dans un animal*, à cauſe des fortes agitations, contractions, froncemens, développemens qui lui ſont propres, & qu'on ne ſauroit voir ſans étonnement à travers le corps, quand l'eſtomac eſt plein de nourriture, & que par la ſuccion il y entre un nouveau ſang.

Nous avons dit que la trompe du pou eſt fort aiguë, ce n'eſt même que par haſard qu'on peut l'appercevoir. Pour en expliquer la ſtructure, le Naturaliſte Hollandois la compare à une corne de limaçon, qui a la propriété de ſe replier ou de rentrer comme un gant ; de

ſorte, dit-il, que ſi cette corne étoit ſurmontée d'une trompe au lieu d'un œil, l'on auroit une idée de la trompe du pou. Un Obſervateur Philoſophe & intelligent reconnoîtra toutes ces particularités en mettant un pou ſur ſa main; il ſuffit de le ſuivre avec un bon microſcope, tandis qu'il cherche quelque pore de la peau où il puiſſe enfoncer ſa trompe, laquelle, y compris ſa gaîne, n'eſt qu'une petite ligne rougeâtre de la plus grande fineſſe. Un pou affamé eſt le plus propre à cette obſervation; on reconnoît que ſon eſtomac eſt vide, quand tout ſon corps eſt tranſparent: alors on le poſe ſur ſa main, qu'on a un peu frottée auparavant; il furete çà & là; toute ſituation lui eſt bonne, pourvu qu'il ſuce; & dès qu'il a trouvé un pore, il plonge ſa trompe, & preſque au même inſtant on voit un ruiſſeau de ſang paſſer dans ſon œſophage avec une rapidité capable d'effrayer l'Obſervateur microſcopique. Pendant la ſuccion les ongles & les crochets de la gaîne de la trompe s'enfoncent & ſe cramponnent dans les parois intérieures du pore de la peau; de ſorte que la gaîne eſt fixe, mais la trompe agit librement. Il eſt aſſez difficile de ſe débarraſſer du pou quand il eſt ainſi caſerné.

Quoique *Swammerdam* ait vu quelquefois ces inſectes monter les uns ſur les autres, la diſſection qu'il en a fait de quarante ne l'a cependant point éclairé ſur la diſtinction des ſexes, ce qui lui a fait ſoupçonner que le pou eſt hermaphrodite, & qu'il a peut-être tout à la fois une verge & un ovaire comme un limaçon. Toujours eſt-il vrai que cet Obſervateur a compté dans un ſeul ovaire dix gros œufs & quarante-quatre petits: il dit auſſi que dans tous les poux il y a un double ovaire. C'eſt-là ſans doute la cauſe qui rend ces vilains inſectes ſi habiles à pulluler. Au reſte, ſi le pou ſe féconde lui-même, c'eſt une ſorte d'accouplement ou d'hermaphrodiſme d'un genre particulier. *Voyez à l'article* HERMAPRHODITE. A l'égard de la peau du pou, qui paroît auſſi unie qu'un parchemin, elle eſt en pluſieurs endroits, dit le même Naturaliſte, ſillonnée par des ſtries déliées, qui ſont autant de ramifications de trachées. Ses œufs, examinés en différens ſens & diſtances, préſentent des choſes toujours variées. L'œuf ou la lende, qui eſt véritablement le pou même au berceau, venant à ſortir de ſa membrane, ſitôt que l'humidité ſuperflue s'en eſt évaporée, devient incontinent propre à la génération; & c'eſt cette promptitude avec laquelle il engendre immédiatement après être ſorti de ſon œuf, qui a fait dire par plaiſanterie, qu'un

pou devient bisaïeul dans l'espace de vingt-quatre heures. Il est vrai que cette vermine multiplie prodigieusement en peu de temps ; mais pour cela il faut que ses œufs soient tenus en un lieu chaud & humide, car autrement les lendes meurent ; & c'est aussi ce qu'on voit arriver à celles qui étant engendrées la nuit dans les cheveux, pendant qu'ils sont chauds & humectés de la sueur, meurent ensuite le jour lorsqu'elles viennent à être exposées à l'action d'un air froid, & après être restées quelques mois collées aux cheveux, perdent enfin tout-à-fait la forme extérieure qu'elles avoient.

Cette espece de pou s'attache à toutes les parties du corps de l'homme, mais particuliérement à la tête des enfans : il s'en trouve beaucoup dans les habits des pauvres, des mendians, des matelots, des soldats, des vieillards, & dans ceux des personnes mal-propres qui n'ont pas soin ou les moyens de changer de linge.

M. *Linneus* dit qu'il n'a point trouvé de plus gros poux que dans les cavernes chaudes de Falhun en Suede ; & que le pou qui vit dans les habits n'est qu'une variété de celui qui vit sur la tête.

Comme cette vermine suce le sang en perçant la peau, elle y fait souvent naître des pustules qui dégénerent en gale & quelquefois en teigne. On a vu naître sur plusieurs personnes un maladie mortelle, provenant d'une très-grande quantité de poux qui s'engendrent sur la chair, & qui font par-tout le corps des plaies pénétrantes jusqu'aux os.

L'histoire fait mention d'un bon nombre d'hommes frappés de la maladie pédiculaire ou phthiriase, & qui ont été dévorés tout vivans. Ce fut la troisieme plaie dont Dieu frappa toute l'Egypte avant le passage de la mer rouge. *Consultez l'article* Pou dans l'Encyclopédie.

Oviedo a observé qu'à un certain point de latitude les poux quittent les Nautonniers Espagnols qui vont aux Indes, & les reprennent à leur retour dans le même degré de latitude ; car quoique les Domestiques & les Matelots, qui sont en grand nombre dans leurs vaisseaux, soient fort mal-propres, il n'y en a cependant aucun qui ait des poux lorsqu'ils arrivent aux Tropiques. Dans les Indes, quelque sale que l'on soit, personne n'en a qu'à la tête : cette vermine se multiplie de nouveau lorsqu'on est venu à la hauteur des isles de Madere, dans la traversée d'Amérique en Europe ; elle rentre dans son domaine.

Quoique le pou soit une si vilaine vermine, il y a pourtant parmi les hommes les Hottentots, & parmi les brutes les singes, qu'on

nomme pour cela *phthirophages*, qui en mangent. C'est ainsi que du côté de la mer rouge il y a un peuple de petite structure & noir, qui ne se nourrit, dit-on, que de sauterelles qu'il sale pour toute préparation. Avec un tel aliment ces hommes vivent jusqu'à quarante ans; enfin ils meurent de la maladie pédiculaire. Des poux aîlés les déchirent; leur corps tombe en pourriture, & ils meurent dans de grandes douleurs. On sait encore qu'un des plaisirs des Negres de la côte occidentale de cette partie du monde, est de se faire chercher leurs poux par leurs femmes, qui ont grand soin de les croquer & de les avaler à mesure qu'elles en trouvent.

Les Auteurs disent que pour se préserver des poux, il faut se nourrir de viandes succulentes, user de boissons salutaires & se tenir le corps propre, sur-tout si l'on est vêtu de laine. Pour remédier à la maladie même, *J. Mercurial* conseille de purger souvent: il faut aussi se frotter d'ail, de moutarde, avaler de la thériaque, des nourritures salées & acides, se baigner, se fomenter d'une décoction de lupins ou de noix de galle; mais les remedes qu'on emploie avec le plus de succès, sont les poudres de semence de staphisaigre, de coques du Levant, le soufre, le tabac; on se sert aussi du mercure, du poivre noir & du vinaigre.

En Médecine les poux sont estimés apéritifs, fébrifuges & propres à guérir les pâles couleurs: la répugnance, comme dit *Lémery*, d'avaler ces vilaines bêtes, contribue peut-être plus à chasser la fievre que le remede même; pour la jaunisse l'usage est d'en faire avaler à jeun cinq ou six dans un œuf mollet. Pour la suppression d'urine, qui arrive quelquefois aux enfans nouveaux-nés, on en introduit un vivant dans l'uretre, qui par le chatouillement qu'il excite sur ce canal, qui est doué d'un sentiment exquis, oblige le sphincter à se relâcher & à laisser couler l'urine: une punaise produit le même effet. Les Maréchaux, dit M. *Bourgeois*, ont aussi coutume d'introduire un ou deux poux dans l'uretre des chevaux, lorsqu'ils sont attaqués de la rétention d'urine, ce qui leur arrive assez fréquemment. Mais pour bien faire la Médecine pédiculaire, disent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, il faudroit être en Afrique, où ces insectes sont, comme il est dit ci-dessus, recherchés soigneusement, & mangés comme quelque chose de délicieux.

Les poux different souvent suivant les lieux où ils naissent: il y en

a de gros, de petits, d'oblongs, de larges, de bruns, de noirâtres & & de blancs; tels ſont ceux dont nous venons de parler. Ceux des oiſeaux ſont minces longs & très-effilés.

Quant à la deuxieme eſpece de pou qui attaque l'homme, & qui eſt connue ſous le nom de *morpion ;* voyez ce mot. En général les poux ſont carnaſſiers, & ſe nourriſſent du ſang des animaux. Nous allons citer quelques autres inſectes auſſi appellés *poux*, & qui ſont très-connus des Naturaliſtes.

POU AILÉ. *Voyez* POU VOLANT.

POU AQUATIQUE. *Voyez* MOUCHERON.

POU DE BALEINE, *pediculus ceti*, eſt un animal teſtacée, commun dans les mers du nord, & dont nous avons déjà parlé à la ſuite du mot *baleine*, *page 423*, *du premier volume*. Il moleſte étrangement la baleine, lui ſuce ſa graiſſe, & quelques mouvemens que produiſe ce cétacée, il ne peut ſe délivrer d'un paraſite ſi incommode : il ſe loge d'ordinaire, ou ſous les nageoires, ou vers le membre génital, d'autres fois dans les oreilles. C'eſt en cherchant ſa nourriture dans ces endroits, qu'il lui cauſe impunément, par les poils ou franges dont ſes bras ſont armés, les plus cruelles irritations. Quand on preſſe avec les doigts ce coquillage encore vivant, il répand une liqueur noirâtre. Sa tête ne ſe montre guere à découvert ; elle eſt preſque toujours cachée ſous ſon enveloppe pierreuſe : lorſque cet animal ſe développe, il reſſemble au petit polype de mer. La coquille du pou de baleine eſt formée extérieurement comme les glands de mer, mais différente en ce que les douze pétales ou pans, tant rentrans que ſaillans, en ſont un peu recourbés vers le haut, ſix deſquels ſont quelquefois chargés chacun de quatre côtes ſtriées tranſverſalement, & en ce que la baſe en eſt concave ; cette coquille eſt percée dans le milieu d'un trou rond; diviſée en pluſieurs cellules étroites & profondes. *Voyez* GLAND DE MER.

Seba (*Theſ. 1*, *Tab. 98*, *n. 3.*) donne la figure d'un pou de baleine, qui ſe place dans les oreilles & les perce. Il a, dit-il, la figure d'une araignée à douze pattes, armées d'ongles aigus & crochus ; ſa tête eſt petite. Ce même Auteur parle de poux marins de Groënland, qui ſont la nourriture des baleines : ils ont ſeize pieds garnis d'ongles; ils portent ſur le dos, à la maniere des cancres, des écailles articulées de maniere à pouvoir s'étendre & ſe ramaſſer en rond ; leur tête eſt large :

large : c'eſt une choſe ſurprenante, dit *Seba*, que d'auſſi petits animaux puiſſent nourrir les baleines de Groënland.

POU DU BŒUF : il eſt très-petit & blanc ; ſon ventre eſt chargé de huit bandes tranſverſales. On trouve auſſi ſur le dos des vaches des poux à ventre de couleur plombée. Le cheval, dit M. *Bourgeois*, eſt auſſi fort ſujet aux poux, lorſqu'on le nourrit de mauvais foin de marais, ou de foin qui a été couvert de limon par les inondations. Le meilleur remede pour détruire toutes les eſpeces de poux des animaux, c'eſt de les frotter avec l'onguent mercuriel.

POU DE BOIS ou FOURMI BLANCHE, eſt un inſecte non aîlé qui vit en ſociété, & qui eſt fort commun dans toute l'Amérique & & dans les Indes orientales ; il s'attache au bois, ſur-tout à celui qu'on apporte d'Europe, le mange, le gâte & le pourrit. Cet inſecte a la figure des fourmis ordinaires ; il eſt d'un blanc rouſſâtre, de la groſſeur d'un pou, & paroît huileux à la vue & au toucher ; il a une odeur fade & dégoûtante ; il multiplie ſi prodigieuſement, qu'on a de la peine à le détruire, quelque quantité qu'on en tue, & quelque dégât qu'on faſſe à leur habitation. En quelque lieu que ces inſectes s'attachent, ils font une motte d'une terre noire, dont le deſſus, quoiqu'aſſez peu uni & raboteux, eſt un maſtic ſi ferme, que l'eau ne peut pas le pénétrer. On ne remarque au-deſſus aucune ouverture, parce que ces inſectes ne vont jamais à découvert. On voit par-là que leurs ruches & leurs galeries couvertes, qui ſont en grand nombre, entrelacées les unes dans les autres, & de la groſſeur d'une plume à écrire, ſont faites d'une même ſorte de pâte, compoſée avec une liqueur qui leur eſt naturelle, & qui leur tient lieu d'un diſſolvant univerſel. Toutes les maiſons dans nos Iſles étant conſtruites en bois, ces inſectes qui marchent en troupes, en ont bientôt détruit les pieces les plus néceſſaires à la ſolidité du bâtiment, ſi l'on n'arrête pas leur travail & leur multiplication. On a trouvé un moyen auſſi efficace que prompt d'arrêter leurs ravages, & de les détruire eux-mêmes, c'eſt l'arſenic : on en met ſeulement une pincée dans leurs ruches par un petit trou qu'on y fait, ou dans un des chemins couverts qui y conduiſent : au bout de quelques heures, des millions de poux de bois, qui étoient aſſemblés dans cette ruche, périſſent tous ſans exception. Cet inſecte differe peu du *vacos :* voyez ce mot. Il paroît être le même qu'on appelle *vag-vague* au Sénégal ; celui-ci a ſans doute plus de malignité, puiſqu'il fait le

défespoir du Naturaliste en mordant sa peau, & y occasionnant des enflures & de vives douleurs. Celui des Isles ne mord point, mais il désole le Cultivateur par ses dégâts. Comme ces vers sont un friand morceau pour les poules, & que l'on a lieu de craindre qu'ils ne se répandent de côté & d'autre, voici ce que l'on fait; on enfonce un piquet au milieu de quelque mare d'eau, & on assujettit au sommet la motte de terre remplie de poux de bois; & à mesure qu'on en a besoin pour engraisser les poulets, on en coupe ou rompt une partie qu'on leur jette. C'est un plaisir de voir comme ils se jettent sur ces insectes, & comme ils brisent ces mottes avec leur bec & leurs pieds, pour les obliger de se montrer. Voilà le seul avantage que les habitans tirent d'un insecte aussi pernicieux. *Voyez à l'article* FOURMIS ÉTRANGERES.

On trouve aussi dans notre pays des poux de bois, qui rongent également le papier comme le vieux bois.

M. le Docteur *Mauduit* a examiné avec attention l'insecte connu à la Louisiane, à Cayenne, aux Antilles & dans toute l'Amérique méridionale, sous le nom de *fourmi rouge :* ce nom, dit-il, est impropre & ne peut convenir à cet insecte. M. *Mauduit* dit que c'est un *ichneumon aptere* ou sans aîles. Cet insecte est long de huit lignes; son ventre est large de deux, celle de son corselet d'une & demie; sa tête & son corselet recouverts en dessus de poils serrés, soyeux, de couleur d'un roux vif & tirant sur le rouge, sont noirs en dessous; un étranglement très-marqué sépare le corselet & le ventre : cette derniere partie est en forme de poire alongée; elle est couverte de poils qui font à son origine une tache noire, circulaire, triangulaire dans son milieu, dont la pointe est tournée en arriere; paroît ensuite une large bande rougeâtre-circulaire, puis une bande noire plus étroite, & le ventre finit par une bande rouge. Cet insecte est armé d'un aiguillon saillant, très-fin, brun, fort, roide & long de deux lignes. Nous avons dit que les ichneumons mâles n'ont point d'aiguillon (*Voyez l'article* ICHNEUMON.). Les pattes sont noires & velues; les antennes sont filiformes d'une seule piece; les yeux sont petits, noirs & brillans au milieu du roux de la tête.

Ainsi la forme des antennes & l'aiguillon ont décidé M. *Mauduit* à placer cet insecte parmi les ichneumons. Le défaut de la piece écailleuse, toujours placée dans les fourmis au-dessus de l'étranglement qui sépare le corselet & le ventre, prouve qu'on ne sauroit le rapporter au genre

des fourmis, dont les antennes ſont d'ailleurs coudées, & dont aucune eſpece n'eſt armée d'aiguillon (Cependant les fourmis piquent.). Ce dernier caractere paroît, dit M. *Mauduit*, ſi eſſentiel, que tout inſecte qui en eſt pourvu, eſt pour cela même d'une eſpece différente de celle des fourmis. Ce n'eſt donc qu'une apparence trompeuſe, dit notre Obſervateur, réſultante de l'enſemble de tout l'extérieur, & non une conformité de rapports entre les parties caractériſtiques, l'habitude de ces inſectes à courir avec vivacité ſur la terre comme les fourmis, à ſe conſtruire, comme elles, une retraite où ils vivent en ſociété, qui leur en a fait donner le nom. Un obſervateur écrivoit, il n'y a pas long-temps, de Cayenne, que les fourmis rouges s'y conſtruiſent des fourmilieres; qu'elles y ſont le fléau des Cultivateurs; qu'on leur y donne auſſi le nom de *fourmi manioque*, parce qu'entre toutes les plantes, elles préferent la racine du manioc; qu'au défaut de cette plante, elles s'accommodent de toutes les autres; qu'elles ſont ſur-tout avides de roucou, d'indigo, du cafier; qu'elles rongent les feuilles, les boutons, les fleurs & juſqu'à l'écorce & les racines; que quand elles ſe ſont adonnées en grand nombre dans un champ, le mal eſt ſans remede; qu'on eſt réduit à le leur abandonner, juſqu'à ce qu'ayant tout détruit, leur propre dévaſtation & la famine les obligent à chercher une nouvelle retraite; que quand elles ne ſont qu'en petit nombre, on arrête leur propagation en pouſſant de temps en temps dans leur fourmiliere, par le moyen d'un ſoufflet, de la vapeur de ſoufre enflammé.

Il ſeroit à deſirer qu'on eût quelques détails ſur cet aſile des fourmis rouges, pour connoître s'il a quelque rapport avec celui des véritables fourmis. Il en réſulte ſeulement que ces inſectes appellés *fourmis rouges*, vivent en ſociété; mais la ſociabilité ne caractériſe pas les fourmis parmi les inſectes, & ne leur eſt pas particuliere, puiſqu'on connoît beaucoup d'autres individus de cette claſſe d'animaux qui vivent en ſociété. La ſociété eſt le réſultat du grand nombre : c'eſt ſon rapprochement; l'emploi des forces multipliées & réunies, dirigé par la nature vers un même but pour l'utilité commune. Il n'y a pas à attendre autant de dégâts de quelques individus peu nombreux; fuſſent-ils réunis, il n'en ſauroit réſulter d'auſſi grands dommages. M. *Mauduit* le répete, les fourmis rouges n'ont pas dans leur conſtitution les caracteres connus par les Naturaliſtes, pour ceux qui ſont propres aux

fourmis, mais ceux qui appartiennent aux *ichneumons;* & dans le Dictionnaire de la Science, il faut changer le nom de *fourmis rouges* en celui d'*ichneumons*, *&c.* Mais peut-être feroit-il plus vrai, continue M. *Mauduit*, de conclure avec ceux pour qui les caracteres des nomenclateurs ne font que des fignes de convention équivoques, & non les regles de la nature & les limites qui féparent fes productions, que les fourmis rouges font des êtres à part, qui fans être ni des fourmis ni des ichneumons, font une famille féparée, dont les individus ont des rapports avec les fourmis & les ichneumons. Ne pourroit-on pas, en fuivant le fentiment qui approche davantage de la majefté, de la liberté de la nature, nommer d'un feul mot Latin, les fourmis rouges, *formicæ ichneumones*, & en François, les *formico-ichneumons?*

M. *Mauduit* obferve judicieufement, que fi la vapeur du foufre enflammé, pouffée par le vent d'un foufflet, à l'air libre, dans un champ fuffit pour détruire beaucoup de fourmis rouges, on les extermineroit fi on couvroit leur afile d'un tonneau défoncé d'un bout renverfé fur la fourmiliere qu'il couvriroit; qu'on allumât du foufre fous ce tonneau, en y fufpendant une mêche foufrée, & que pendant l'inflammation on bouleversât par le trou du bondon l'afile dont on voudroit détruire les habitans.

POU DE MER du Cap de Bonne-Efpérance. Selon *Kolbe*, c'eft un infecte qui reffemble fort au taon; il eft couvert d'une écaille dure, & il a un grand nombre de pieds, qui ont chacun une efpece de crochet à l'extrémité. Il vit fous l'eau, & il tourmente cruellement les poiffons : pour cela, il fe cramponne fur leur dos, & plantant dans leur chair fes dents affilées, il les fuce jufqu'à ce qu'il les ait tués. Le pou de mer d'Amboine a un pouce & demi de long, & un pouce de large; fon écaille eft d'un jaune brunâtre, tiquetée de blanc; ceux de Banda font plus grands, & *Hubner* dit qu'on les mange fous le nom de *fotok*. Voyez auffi la fin du mot POU DE BALEINE, & l'article PUCE DE MER. On trouve en Angleterre divers cruftacées foffiles, auxquels on donne le nom de *poux de mer foffiles :* on en rencontre auffi les empreintes tant en creux qu'en relief.

POU DE MER. Nom qu'on donne à une efpece de petit coquillage univalve, du genre des porcelaines, ou *pucelages :* fa coquille eft rayée ou ftriée, avec ou fans fillon longitudinal dans le milieu du dos; elle eft d'un blanc ou gris nué de couleur de chair, & fouvent tachetée de brun.

Pou des oiseaux. Ces insectes varient suivant les différens oiseaux qu'ils habitent; car chaque oiseau, pour ainsi dire, nourrit son pou. Celui du busard des marais est très-grand & brun; celui du moineau franc est fauve & très-petit; celui du pigeon est presque filiforme; celui du corbeau est d'un beau gris, ses antennes sont courtes & recourbées en arriere; celui du dindon qui se trouve aussi sur l'épervier, a la tête hérissée & le corselet figuré en cœur. Celui de la poule remue continuellement ses antennes vibrantes, son ventre est bordé de noir: on le trouve toujours accompagné d'un autre pou à tête & à corselet pointus des deux côtés. On trouve, dans *Rédi* & *Linneus*, la description des poux de la grue, de la foulque, de l'oie, du canard sauvage, du cygne, du héron, de la pie, du pluvier, de la cercelle, du paon, de l'étourneau.

Pou de Pharaon. On donne ce nom aux *chiques*. Voyez ce mot.

Pou des poissons ou **Pou de riviere**, *pediculus piscium*. On appelle ainsi des animalcules aquatiques, voraces, fort singuliers, qui habitent principalement dans les branchies des poissons (les ouies) ou hors des branchies au-dessus des clavicules, où ils ont un mouvement: on en trouve dans la perche, dans le brochet. M. *Bernard de Jussieu* nous a appris qu'on en voit beaucoup dans la riviere des Gobelins, & qu'ils s'attachent à toutes sortes de poissons. Le genre de cet insecte est difficile à trouver. Il approche en quelque sorte du *monocle* ou *perroquet d'eau* à queue fourchue de M. *Linneus;* mais il en differe beaucoup; & M. *Læfling* pense qu'on peut en faire un genre nouveau d'insectes. Nous avons déjà dit quelque chose de cet insecte à l'article Binocle. *Voyez ce mot.*

M. *Læfling* donne la description du pou des poissons, dans les *Actes d'Upsal*, *1750*, *pag.* 42. Cet insecte aquatique a le corps membranacé, transparent, oblong, plat, un peu convexe par dessus, & un peu concave par dessous: la tête, qui est très-menue & diaphane, tient de chaque côté aux aîles par derriere; ses antennes sont si déliées, qu'à peine les voit-on, les autres parties de la tête ne sont pas moins fines & difficiles à voir. Il a la queue plate & horizontale, membranacée: entre les yeux & le commencement du tronc sont deux petits suçoirs perpendiculaires, très-courts, creux, fixes à leur base, & joints au corps. Tout proche sont deux pieds pointus comme une alêne, & très-difficiles à appercevoir: proche de ces deux pieds il y a vers la queue,

aux côtés du tronc, quatre pieds de chaque côté placés horizontalement, gros vers la base; mais leurs bouts sont très-minces, pointus & fourchus: ainsi cet insecte est fourni de dix pieds, dont la premiere paire est placée au commencement du tronc, & la derniere au bout, proche de la queue. Ils se servent pour marcher de leurs deux suçoirs, & non de leurs pieds, dont ils ne font usage que pour s'attacher aux poissons. Ces membres sont construits de façon que, quand ils touchent quelque chose de solide, ces insectes s'y attachent, & pour changer de place, ils les avancent l'un après l'autre; de cette maniere, leur mouvement est très-lent; mais ils nagent très-vîte & d'une maniere dégagée; alors les huit pieds de derriere leur servent, & les deux autres, ainsi que les suçoirs, restent tranquilles. Ils nagent sur l'eau & dans l'eau, leur queue étant recourbée en haut. Lorsqu'en nageant ils trouvent le fond de la vase ou quelqu'autre chose solide, ils y restent attachés; & tant qu'ils sont dans cet état, les huit pieds de derriere sont toujours en mouvement. Quelquefois ils nagent sur le dos.

POU DES POLYPES. Il est ordinairement blanc & d'une figure ovale. M. *Trembley*, qui l'a remarqué avec la loupe, dit qu'il lui a paru plat sur le corps, & arrondi par dessus: il marche avec vîtesse sur le corps des polypes, & peut les quitter & se mettre à la nage. Ces poux se rassemblent sur-tout près de la tête des polypes: on en voit cependant qui courent sur tout le corps & sur les bras de cet animal, qui succombe quelquefois sous le grand nombre de ces poux qui le dévorent. *Voyez* POLYPE.

POU PULSATEUR, *pediculus pulsatorius.* Beaucoup de personnes, sans connoître l'insecte, qui, en travaillant dans le bois, imite le mouvement d'une montre, ont prétendu que ces pulsations étoient dues ou à une espece d'araignée, ou à une espece de petit pou de bois. Quelques-uns l'ont même qualifié du nom lugubre d'HORLOGE DE LA MORT, *horologium mortis;* mais ce bruit n'est dû qu'au travail d'un petit scarabée appellé *vrillette.* Voyez ce mot.

POU DES QUADRUPEDES. Chaque animal paroît nourrir au moins une espece de pou: on trouve dans Redi, *Exper. Tab. 21 & 23*, la description du pou de l'âne & du cerf. M. Linneus *Faun. Suecic. num. 1167*, a fait mention de celui du lapin. Les poux du chameau, du tigre, du belier, &c. ne sont pas moins singuliers. *Voyez maintenant l'article* POU DU BŒUF.

Pou de riviere. *Voyez* Pou des poissons.

Pou sauteur. M. *de Jussieu* le nomme *podura viridis subglobosa.* Cet insecte se trouve sur les plantes : il a les yeux noirs & placés sur la tête ; les pieds d'un vert tirant sur le blanc ; les antennes recourbées.

M. *Linneus* donne le nom de *podura* à huit autres insectes de ce genre, dont le caractere a été décrit au mot *Podure.* Le premier se trouve sur les champignons sauvages : la seconde espece est brune, & se rencontre sur les bois pourris : la troisieme est de couleur de plomb, & habite les arbres & les prairies ; il y en a dans les champignons. Cet insecte est de la grandeur du pou vulgaire ; ses pieds sont blancs : il court & saute quelquefois. La quatrieme espece est d'un blanc cendré & tiqueté de noir. On le trouve l'hiver en grande quantité dans la neige : il y court avec agilité ; mais quand la neige se fond, il y périt : on en trouve en été sur le fruit du groseillier rouge. La cinquieme est petite, d'un noir brillant : on la trouve dans des monceaux de bois pourri ; sa queue, qui est fourchue, est blanche, ainsi que ses pieds & ses antennes. La sixieme est tout-à-fait noirâtre : elle habite les eaux paisibles, & s'assemble en troupe le matin sur le bord des étangs, des viviers & des réservoirs. La septieme, que les Suédois nomment *jordkprut*, se trouve en très-grande abondance dans les chemins de Smolande. La huitieme espece enfin est blanchâtre, & c'est la plus petite espece de ceux dont nous venons de parler : elle se trouve dans les terres labourées, sur-tout dans les jardins sur les couches des melons & dans les endroits où l'on cultive des plantes printanieres : on les voit en quantité sauter, après une petite pluie : on diroit une foule d'atomes qui voltigent.

Pou volant ou pou ailé. Les Naturalistes font mention d'une espece de poux aîlés & noirs, qui se trouvent en été dans les endroits marécageux, & qui se jettent volontiers sur les pourceaux qui vont s'y veautrer ; ils sont de la grosseur des poux de cochon, & ne different des poux ordinaires qu'en ce qu'ils ont des aîles. Ils mordent jusqu'au sang, & causent à la peau une démangeaison insupportable : quand ils voltigent en l'air, ils font un petit bruit. On prétend que ces poux aîlés ressemblent à ceux qui sortent du corps des acridophages qu'ils mangent, & dont nous avons parlé à l'article du *pou de l'homme.*

POUACRE. *Voyez sur la fin de l'article* Héron.

POUC. Cet animal ainsi nommé en Russie, est peut-être le *rat de Norwege ;* il est plus grand que le rat domestique, a le museau oblong, creuse la terre, se fait un terrier, dévaste les jardins : il y en avoit en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. En un mot, ce petit quadrupede paroît être le même que le *léming*. Voyez ce mot.

POUDINGUE ou CAILLOU D'ANGLETERRE, c'est la pierre que les Anglois appellent *pudden stone* ou *pouding-stone*. Elle est composée d'un mêlange de petits cailloux communément arrondis, très-durs, & de la nature du silex, quelquefois du quartz, lesquels sont réunis & fortement cimentés les uns à côté des autres, par une matiere lapidifique, de maniere qu'à l'aide du poli vif & éclatant dont plusieurs d'entr'eux sont susceptibles, ainsi que leur ciment, ils produisent une pierre fort agréable, & qui a une ressemblance grossiere avec le porphyre à gros grains ; au moins ils nous donnent l'idée de sa formation. La forme obronde des cailloux du poudingue annonce qu'ils ont dû avoir été roulés par des courans d'eau avant de s'être collés & réunis : au reste, on les distingue ordinairement du ciment qui les lie.

Les Anglois ont donné le nom de *pouding* à cette pierre, parce qu'elle ne représente pas mal (*une farce*) un mets composé de différentes choses de diverses couleurs, dont ils font usage. Le ciment de la pierre dite *poudingue*, est tantôt argileux, tantôt ferrugineux, quelquefois sablonneux & quelquefois silicé ; c'est pourquoi cette pierre varie par la couleur, par le degré de dureté, & par la composition ou la nature des cailloux qui s'y trouvent, ainsi que par la difficulté plus ou moins grande qu'on a de la tailler.

M. *Guettard* a donné à l'Académie des Sciences, année 1757, un Mémoire sur les poudingues. Ce Naturaliste dit qu'on fait en Angleterre de très-beaux ouvrages avec ces cailloux, dont les plus beaux se trouvent en Ecosse. Il y en a, dit-il, dont le ciment est calcaire, c'est-à-dire, sur lesquels l'eau-forte agit, d'autres sont vitrescibles ; dans les uns le ciment qui unit les cailloux est visible, & dans d'autres on ne peut le distinguer que difficilement. Nous avons trouvé, ainsi que cet Académicien, de ces cailloux agrégés près de Rennes, lesquels sont aussi beaux que ceux d'Angleterre, par la variété & la vivacité de leurs couleurs. On a découvert dans la vallée de Coye à une lieue de Chantilly,

de très-grosses masses de poudingue & en grande quantité; ils sont très-durs & souffrent un beau poli. Ce sont des galets de silex dans une pierre de sable semblable à du grais. On a trouvé à Billon en Auvergne, une grosse masse de poudingue, d'une nature très-singuliere, sa couleur est fort obscure; on y distingue une sorte de mâchefer, des épingles disposées en toutes sortes de sens, diverses pierrailles; on présume que les différens matériaux dont cette pierre récente est composée, proviennent des balayeures, &c. des habitations, que l'on jette dans la riviere de ce lieu, ou que l'eau des grosses pluies y charrient & y déposent. Il y a beaucoup d'especes de poudingues dans les environs d'Etampes, de Chartres, de Rouen, &c. lesquels sont de différentes grosseurs; leurs cailloux sont ovales, blancs, jaunes ou rouges, mais bien inférieurs pour la beauté à ceux d'Angleterre; la nature du gluten ou du lien qui les retient ensemble est trop tendre. On rencontre plus communément les poudingues dans des gorges & des vallées où il y a des torrens. On choisit ceux dont les cailloux qui les composent sont très-distincts, bien marqués, & les plus susceptibles d'un beau poli.

POUDRE AUX VERS ou SANTOLINE, ou SEMENCINE, ou BARBOTINE, *semen contra vermes*. Nom vulgaire donné à un amas de petites têtes écailleuses, oblongues, d'un vert jaunâtre, mêlées avec de petites feuilles & de petites branches cannelées: cette drogue a une odeur aromatique, dégoûtante, & qui cause des nausées, un goût désagréable, amer, avec une certaine acrimonie aromatique.

L'origine de cette drogue appellée *contre-vers*, quoique d'un usage des plus fréquens, est encore inconnue; les uns pensent que c'est la graine d'une espece d'absinthe, d'autres que c'est la capsule séminale ou les germes des feuilles & des fleurs de quelques autres plantes, soit de la *zédoaire* ou de l'*aluyne*, ou du *petit cyprès:* elle nous vient du royaume de Boutan & de la Caramanie, province septentrionale de la Perse, par la voie de Marseille.

Tavernier, ce célebre Voyageur en Orient, dit avec *Herman*, que la poudre aux vers est la graine d'une espece d'aurone, & que les peuples la recueillent avec des vans, n'osant pas toucher la graine avec les mains, parce qu'ils croient que le moindre attouchement des doigts la corromproit. Quoi qu'il en soit, la poudre aux vers, par son amertume & par son odeur particuliere & désagréable, est un excellent

vermifuge. Chez les Droguiftes, on l'appelle fimplement *femen contra*, elle eft regardée comme ftomachique & hyftérique ; elle eft employée avec fuccès dans les infufions purgatives lorfque les matieres glaireufes empêchent l'effet des purgatifs.

POUDRE D'OR : *voyez à la fuite de l'article* OR. Tout ce qui reluit n'eft pas or. Cette poudre brillante & colorée qu'on met fur l'écriture & qu'on nous vend fous le nom vulgaire de *poudre d'or*, eft une efpece de mica atténué dans l'état de fable. *Voyez les articles* SABLE & MICA.

POUILLOT. Petit oifeau qui fe trouve en Europe ; fon plumage eft de couleur d'olive clair ; fon ramage tient un peu du ton rauque des fauterelles. *Voyez* CHANTRE.

POUL ou SOUCY. C'eft le roitelet huppé : *voyez à l'article* ROITELET.

POULAIN & POULICHE. C'eft le petit d'une jument. *Voyez* CHEVAL.

POULE, POULET, POULARDE, POUSSIN. *Voyez à l'article* COQ.

POULE D'AFRIQUE. *Voyez* PINTADE.

POULE DE BRUYERE. *Voyez à l'article* COQ DE BRUYERE.

POULE D'EAU ou POULE DE MARAIS. On en diftingue deux efpeces principales, la grande & la petite.

1°. La premiere fe nomme *colin noir*, en latin *gallinula aut cloropus major*. Selon *Albin*, cet oifeau a dix-fept pouces de longueur, à prendre depuis le bout du bec jufqu'à l'extrémité des pieds, & vingt-deux pouces d'envergure ; le bec eft noir & long d'un pouce, la mâchoire inférieure eft d'un jaune pâle jufqu'au coin de la bouche, & enfuite elle eft rouge ; l'iris eft rouge ; les jambes font vertes & les griffes d'un brun fombre, les doigts font longs comme ceux de la *foulque*, mais plus larges & plus unis par le bas que ceux des autres oifeaux à pieds fourchus, ce qui lui aide beaucoup à nager ; le doigt de derriere eft large (peut-être fert-il à l'oifeau de gouvernail pour diriger fon cours); les cuiffes font garnies de plumes prefque jufqu'aux genoux, le refte eft rouge ; l'étendue de l'aîle eft ornée d'une raie blanche, le plumage de la poitrine eft de couleur de plomb. Cette poule agite fa queue quand elle nage, & alors elle montre le plumage blanc qui eft en deffous ; les plumes du dos & celles du petit rang de l'aîle font d'un gris de fer ; l'oifeau eft prefque noirâtre ; il engraiffe beaucoup ; fa chair

eſt ſavoureuſe, & peut être comparée à celle de la *cercelle ;* il cherche ſa nourriture ſur les bords herbeux des rivieres, & dans les rivieres mêmes où il y a des herbes ſauvages, il mange auſſi les inſectes qui ſe trouvent parmi ces herbes : la femelle fait ſon nid ſur des arbriſſeaux près de la mer, & elle couve deux ou trois fois l'été ; elle nourrit & éleve ſes petits, mais dès qu'ils ſont en état de ſe pourvoir eux-mêmes, elle les chaſſe ; les œufs ſont pointus à une extrémité, d'un blanc verdâtre & marquetés de taches rouges ; il becquete comme la poule domeſtique, & il ſe perche ſur des branches d'arbres & ſur les plus forts joncs de riviere ; il ſe tient près des foſſés & des grands étangs ; il vole les pieds pendans ; ſon corps eſt aſſez rétréci, ce qui eſt le contraire dans les canards.

2°. La PETITE POULE D'EAU OU POULETTE D'EAU, *poliopus aut gallinula minor.* Elle eſt d'un tiers plus petite que la précédente ; elle a la figure d'un petit râle d'eau ; ſon bec eſt applati, étroit & pointu ; l'iris eſt blanc ; le plumage de la tête eſt d'un brun nuancé de rouge ; le deſſus du dos, du cou, des aîles eſt auſſi de cette même couleur, avec des entre-deux de raies blanches déchiquetées en travers ; le plumage de la poitrine eſt d'un blond jaunâtre ; le bas du ventre eſt rougeâtre & ſale ; la queue eſt courte, & ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'étant unie elle forme un creux ſingulier ; les plumes du milieu ſont les plus longues & tiquetées de blanc, le reſte eſt comme dans l'eſpece précédente : elle fréquente les endroits empoiſſonnés. On mange ces oiſeaux en hiver, ils ſont plus gras en cette ſaiſon.

Il ne faut pas confondre les *foulques*, *macreuſes* & *râles*, &c. avec la vraie *poule d'eau.* Voyez ces mots.

Kolbe dit que les *poules d'eau* du cap de Bonne-Eſpérance, n'y fréquentent pas la mer, mais les eaux douces : elles ſont noires & de la grandeur de nos poules ordinaires ; elles bâtiſſent leur nid ſur l'eau. Comme leur chair n'eſt pas délicate, on n'en tue guere.

POULE GRASSE, ou VALÉRIANELLE SAUVAGE. *Voy.* MACHE.

POULE DE GUINÉE. C'eſt la pintade à poitrine blanche ; on la trouve auſſi dans la Jamaïque. *Voyez* PINTADE.

POULE DE JAVA. On en diſtingue de deux ſortes : quelques-unes ont naturellement toutes les plumes renverſées ou repliées ; on en voit qui ne ſont pas plus groſſes que des pigeons : il y en a d'autres qui ont les os, la chair & la peau noires, avec des plumes quelquefois très-

blanches. Les Indiens attribuent une très-grande vertu médicinale à ces dernieres.

POULE D'INDE. *Voyez* COQ D'INDE.

POULE DE MARAIS. *Voyez* POULE D'EAU.

POULE DE MER ou VIELLE. C'eſt un oiſeau à-peu-près de la grandeur du *canard* privé : il a tout le champ du plumage ſupérieur d'une couleur brune-noirâtre, & l'inférieur eſt blanc ; les dards des aîles ſont blanchâtres ; la queue n'a que deux pouces de longueur. Cet oiſeau eſt niais ; il fait ſon nid annuellement ſur les rochers eſcarpés & inacceſſibles de l'Iſle de Man, d'Angleſey & de Farn : ſes œufs ont plus de trois pouces de long : ils ſont gros à proportion, d'une couleur verte-bleuâtre, & ſouvent tachetés de raies noires.

POULE DE NEIGE ou PERDRIX BLANCHE. *Voyez* ARBENNE.

POULE D'OR. *Voyez* KIN-KI.

POULE PINTADE. *Voyez* PINTADE.

POULE DE PHARAON. *Voyez* PINTADE.

POULE ROUGE DU PÉROU, *gallina rubra Peruviana.* Elle a la même grandeur & la même figure que l'oiſeau appellé *poule de Caraſow.* Voyez à l'article HOCOS.

POULE SAUVAGE. On en trouve dans le Congo : elle eſt d'un meilleur goût que notre poule domeſtique. Les Curieux connoiſſent auſſi la *poule de Pharaon* du Sénégal, & la *poule dorée* des Chinois : on appelle celle-ci *kin-ki.* La poule ſauvage de la Guiane eſt une eſpece de faiſan que *Feuillée* appelle *katrakas.*

POULE SULTANE. *Voyez* PINTADE & PORPHYRION.

POULE VIERGE DE L'AMÉRIQUE. C'eſt une eſpece de *poule d'eau* dont le plumage eſt varié de rouge, de vert, de noir & de jaune doré : ces couleurs ſont très-belles chez cet animal. Sa tête eſt menue, avec de petits yeux brillans : elle eſt couronnée d'une petite huppe tiſſue de pluſieurs petites plumes de différentes couleurs. Cet oiſeau eſt de la groſſeur d'un pigeon ; en hiver il eſt aſſez gras : les habitans du pays aiment aſſez le goût de ſa chair, quoique difficile à digérer.

POULIOT COMMUN ou POULIOT ROYAL, *pulegium vulgare.* C'eſt une plante qui aime les lieux incultes où les eaux ont croupi durant l'hiver ; elle croît abondamment par-tout au bord des marais & des étangs, ainſi que dans les foſſés humides le long des grands chemins. Sa racine eſt fibreuſe & traçante : elle pouſſe beaucoup de

tiges longues de près d'un pied, carrées, velues, rampantes fur terre, & s'y enracinant par de nombreufes fibrilles qui fortent de leurs nœuds : fes feuilles approchent de celles de l'origan, elles font douces au toucher, noirâtres, d'une odeur aromatique & âcres au goût ; fes fleurs, qui paroiffent en Juillet & Août, font verticillées, bleuâtres ou purpurines, rarement blanches : ce font des fleurs en gueule découpées en deux levres & de même ftructure que celles de la menthe : elles font fuccédées par des femences menues. On diftingue auffi une autre efpece de pouliot dont les feuilles font étroites.

Le pouliot commun ou à larges feuilles eft plus aromatique étant en fleur, qu'en tout autre temps : cette plante eft d'une odeur très-pénétrante, d'une faveur très-âcre & très-amere ; mais elle eft plus efficace étant feche que fraîche : elle eft apéritive, hyftérique & ftomachique : on en voit tous les jours de très-bons effets dans la toux opiniâtre, feche & convulfive des enfans, & dans les rhumes invétérés : fa décoction, faite à la maniere du thé, foulage beaucoup les afthmatiques ; fouvent on y joint de la menthe & du fucre, ou du miel. Il y a des perfonnes qui font bouillir le *pouliot* dans du vin blanc, & en font faire ufage pour les fleurs blanches & les pâles couleurs : ce remede a affez de fuccès. *Palmier*, Médecin Anglois, affure que cette plante récente, enfermée dans un fachet & mife dans le lit, chaffe les puces, en la renouvellant lorfqu'elle eft feche : la fumée de cette plante tue également cet infecte incommode. Les feuilles du pouliot, appliquées fraîches fur la peau, la rougiffent un peu & la corrodent comme un léger véficatoire, ce qui démontre que cette plante eft chaude & fubtile.

POULIOT - THYM ou CALAMENT DES CHAMPS. *Voyez à l'article* CALAMENT.

POULPE. Nom que les Naturaliftes donnent à une forte de *polype de mer*, qui reffemble à la *féche* : voyez ce mot & celui de POLYPE DE MER. Les Anatomiftes appellent *poulpe* ce qu'il y a de plus folide dans les parties charnues de l'animal.

POUMON DES ANIMAUX, *pulmo animalium*, eft par exemple cette partie du corps humain, qui eft compofée de vaiffeaux, de nerfs & de véficules membraneufes, & qui fert pour la refpiration. *Voyez à l'article* HOMME. Les animaux terreftres ont les poumons charnus, qui leur fervent à la circulation du fang. Les amphibies ont des

poumons membraneux qui servent à soutenir leur corps dans l'eau à différentes hauteurs, & cela en se remplissant d'air plus ou moins : le sang ne passe pas à travers des poumons de ces sortes d'animaux. Les oiseaux ont des poumons en partie charnus & en partie membraneux, ils font la fonction des deux précédens. Les poumons des insectes sont les stigmates de ces animaux : les poumons des poissons sont les ouies, appellées *branchies :* voyez à l'article POISSON. Quel art dans la distribution des cellules ou vésicules, destinées à recevoir l'air ! On dit aussi *poumons végétaux*. Voyez à l'article PLANTE.

POUMON MARIN ou POUMON DE MER, *pulmo marinus*. Espece de zoophyte marin qui est couvert d'un cuir dur, & que l'on appelle ainsi, parce qu'il a une sorte de ressemblance avec le poumon des animaux. Quand on voit nager le *poumon marin* à fleur d'eau, c'est un présage de tempête. Pline lui donne la même propriété qu'à l'*éponge*, l'*ortie marine* & l'*étoile de mer :* voyez ces mots. On prétend que si on en frotte un bâton, il luira la nuit comme un puissant phosphore. *Voyez* ZOOPHYTE.

POUPART, est une espece de crustacée de forme évasée, & qui est quelquefois d'une grosseur extraordinaire. *Anderson*, (*Histoire Nat. du Groënland*, *p. 69*,) dit qu'on distingue très-bien dans ces animaux, tant mâles que femelles, les deux parties génitales ; & que dans l'accouplement ils tiennent tellement ensemble, qu'en prenant l'un on emporte en même temps l'autre.

Ce crabe est peut-être le meilleur & le plus délicat de ces sortes de coquillages : on trouve dans son corps une matiere grasse, jaunâtre & grenue, comme mielleuse : on l'appelle *fromage de crabe* ou *taumalin*. On écrase cette substance, & on la délaie avec du sel, du poivre & du vinaigre ; & c'est dans cette sauce que l'on mange la chair du *poupart*, que l'on fait cuire auparavant dans de l'eau fort salée.

POURCEAU ou COCHON : *voyez* SANGLIER.

POURCEAUX VOLANS. Des Curieux donnent, d'après Swammerdam, ce nom à certains scarabées dont le cou est long, & parce qu'ils ont une espece de groin qui a quelque ressemblance avec celui des cochons.

POURCELET ou PORCELET : *voyez* CLOPORTE.

POURPIER, *portulaca*. Plante dont il y a, selon M. *de Tournefort*,

neuf especes, & notamment une cultivée dans les potagers, & les autres sauvages.

Le *pourpier cultivé*, *portulata sativa*, pousse à la hauteur d'environ un pied, plusieurs tiges tendres, succulentes, qui se divisent en rameaux, qui portent des feuilles grosses, charnues, polies, luisantes, d'un goût visqueux, tirant un peu sur l'acide, & placées alternativement : des aisselles des feuilles sortent de petites fleurs jaunes, en rose, auxquelles succedent des fruits qui ressemblent à de petites urnes, de couleur herbeuse : ces capsules s'ouvrent horizontalement, & contiennent plusieurs semences menues, striées & noires.

Il y a une autre espece de pourpier dont les feuilles sont plus larges, jaunâtres & chargées de petites marques dorées : on le nomme *pourpier doré*, mais ce n'est qu'une variété de couleur.

Le *pourpier sauvage*, *portulaca sylvestris*, differe du premier en ce qu'il est plus petit dans toutes ses parties : il s'améliore par la culture ; on le trouve fréquemment dans les terres sablonneuses, en friche le long des chemins & ailleurs où il se seme de lui-même.

On seme le pourpier en Mars ou Avril ; la feuille de cette plante se mange jeune en salade, mais elle est sur-tout estimable en médecine par ses propriétés. Elle est rafraîchissante, & très-propre pour le scorbut : son eau distillée est employée avec le plus grand succès dans les hémorragies & les pertes de sang des femmes. Cette eau est très-bonne contre les vers : elle réussit tous les jours parfaitement pour les enfans attaqués de cette maladie. Le suc à la même dose fait le même effet, & est très-utile pour diminuer l'ardeur du sang dans les fievres chaudes ; on l'estime aussi céphalique & néphrétique. Les feuilles du pourpier mâchées appaisent la douleur des dents gâtées pour avoir mangé des fruits verts : sa semence est une des quatre semences froides mineures, qui sont celles de *laitue*, de *pourpier*, d'*endive* & de *chicorée*.

POURPIER DE MER ou SOUTENELLE, ou ARROCHE EN ARBRISSEAU, *halimus aut atriplex maritima, fructicosa & angustissimo folio :* arbuste qui soutient la rigueur de l'hiver après s'être dépouillé de quelques feuilles. Le pourpier de mer croît aux lieux maritimes & sablonneux, principalement en Zélande, en Flandre & en Angleterre ; c'est un petit arbrisseau, dont la racine est ligneuse, & qui pousse des tiges, longues d'environ un pied & demi, grêles, pliantes, couchées à terre, purpurines, blanchâtres, garnies de feuilles oblongues,

grasses, lisses, semblables à celles du pourpier des Jardiniers, mais plus dures, plus blanches, d'un goût salé : ses fleurs sont verdâtres, purpurines, composées de cinq ou six étamines, & soutenues par un calice à cinq feuilles : à ces fleurs succedent des semences menues & arrondies.

On emploie ses feuilles dans les alimens : on les confit, ainsi que les jeunes pousses, dans le vinaigre armé de sel pour les manger en salade; sa racine excite le lait aux Nourrices & adoucit les tranchées.

On donne aussi le nom de *pourpier de mer* à la *passe-pierre* : voyez ce mot.

POURPRE, *purpura cochlea*, est un coquillage univalve, en volute & operculé, ainsi nommé de ce qu'il fournit une liqueur de couleur de pourpre : il a en cela la propriété d'une espece de *murex* ou buccin du Poitou, & de certains grains découverts par M. *de Réaumur*, qui donne aussi une couleur de pourpre. La robe ou coquille de la pourpre, selon M. *d'Argenville*, est assez semblable au murex ; on l'en distingue cependant en ce qu'elle n'a pas la bouche si grande ni si alongée, ni si garnie de dents & d'aîles ; son corps & sa tête ne sont point si élevés, ils sont garnis de feuillets découpés & frisés comme la chicorée, & quelquefois de fines & longues pointes ou de tubercules, avec une queue plus ou moins longue ou plus ou moins large, creusée en tuyau, & souvent recourbée : en général, quand on considere cette coquille, on trouve qu'elle est découpée, depuis le sommet jusqu'à la base, de tubercules, de stries, de boutons & de pointes, avec une bouche mince, unie & presque ronde ; quelques-unes ont cependant, dit cet Auteur, leur base en une longue queue. On trouve des exemples de ces caracteres dans les coquilles suivantes, & qui sont très-connues des Amateurs, savoir la *brulée*, la *chausse-trape*, ou le *cheval de frise*, la *chicorée*, la *bécasse épineuse*, & *non épineuse*, la *masse d'Hercule* & la *patte de crapaud*. M. *Adanson* dit que l'animal qui habite cette famille de coquilles, est du genre des limaçons ; & pour éviter de tomber dans l'erreur, ou pour en rendre les rapports plus faciles, ils les a divisées en sept sections, tirées de la forme du canal supérieur de leur ouverture, comme étant, dit-il, la seule partie qui soit constante ; elle est cependant sujette à quelques légeres variétés dans ses différens âges ; *voyez l'Ouvrage, avec figures de cet Auteur, ainsi que celui de M. d'Argenville.*

On

On trouve dans le *Journal Etranger*, *Juin 1754*, *pag. 24 & suiv.* la traduction d'une Dissertation sur la pourpre des Anciens, tirée du magasin de Décembre 1753, par M. *Templemann :* dans la description que l'on donne des coquilles qui produisent la liqueur pourprée, l'on a joint la maniere de la retirer : c'est en partie ce que nous avons rapporté aux articles Buccin, Murex. L'analogue vivant des coquilles des pourpres, paroît avoir beaucoup de rapport avec celui des buccins & des murex ; il porte à l'extrémité de la tête une trompe, à l'aide de laquelle il pompe l'eau de la mer & fouille le limon. Cette trompe armée de dents, dans l'espece de la pourpre, lui sert aussi de villebrequin pour tarauder & percer les coquillages, & se nourrir de la chair de leur animal. Les trous si réguliérement faits & qu'on apperçoit sur différentes coquilles, sont l'ouvrage des pourpres : on prétend que les murex en font aussi, ainsi que certaines scolopendres de mer. Les buccins n'ayant point de trompe armée de dents, ne peuvent point tarauder les coquillages. L'opercule de la coquille de la pourpre tient à la plaque charnue sur laquelle il rampe, de maniere qu'il ouvre & ferme sa porte quand il le veut. C'est dans un petit vaisseau à côté du collier de l'animal, qu'est le réservoir de cette liqueur si précieuse pour la teinture. Chaque animal n'en fournit guere qu'une goutte ; il faut la réunir & la rétirer avec célérité, autrement l'animal la rejette ou la consomme intérieurement. Cette liqueur passe nécessairement par diverses couleurs : d'abord elle paroît blanche, ensuite verte, puis d'une belle couleur purpurine.

Mais voici ce que dit un Savant de nos jours concernant la pourpre que fournit le *buccin du Poitou*. M. *Duhamel* a fait plusieurs expériences sur ce coquillage : le suc qui s'y trouve est blanc quand il est bien sain & bien conditionné ; mais dès qu'il est exposé au soleil, il devient successivement en moins de cinq minutes, vert pâle & jaunâtre, vert d'émeraude, vert plus foncé, bleuâtre, rouge, pourpre vif & très-foncé : quand le suc est vert dans l'animal (ce que M. *Duhamel* attribue à une maladie), il devient aussi-tôt d'un beau rouge au soleil ; sa coquille même, qui en ce cas-là est quelquefois verte, rougit aussi. Un linge frotté de ce suc, & dont une partie seulement est exposée au soleil, ne rougit que dans cette partie, & ce qui ne devient pas pourpré ou rouge, reste vert. M. *Duhamel* (*Mém. de l'Acad. des Scienc. 1736, pag. 6.*) dit que cette pourpre auroit, par sa grande viscosité,

un grand avantage dans la teinture : elle a résisté aux grands débouillis par lesquels il l'a fait passer.

Nous ajouterons ici, d'après M. *Templemann* ; 1°. que la maniere d'écraser le buccin pourpre pour en retirer sa liqueur colorante est défectueuse, en ce que plus il se trouve de chair & d'excrémens de l'animal même, & moins la couleur en est belle ; 2°. qu'on se sert d'un chauderon d'étain pour chauffer & évaporer l'eau dans laquelle on a étendu, & comme dissous l'animal écrasé ; 3°. qu'on y met du sel marin, non, dit-il, pour aviver la couleur, mais pour la préserver de corruption ; 4°. qu'Aristote & Pline n'ont point connu les changemens de couleur qui arrivent à la liqueur pourprée, comme nous l'avons rapporté plus haut, parce qu'ils la faisoient passer tout d'un coup à la couleur rouge, en la délayant dans une grande quantité d'eau. *Voyez maintenant les articles* BUCCIN & MUREX.

POURSILLE. Nom que l'on donne en Amérique à la seconde espece de marsouin. *Voyez au mot* BALEINE *l'article* MARSOUIN.

POURVOYEUR ou GUIDE DU LION. *Voyez* CARACAL.

POUSSE ou MOUPHETTE. *Voyez son article au mot* EXHALAISONS SOUTERRAINES.

POUSSEPIEDS ou POUCE-PIEDS, *pollici-pedes*, c'est un genre de coquillage multivalve, presque triangulaire, composé d'un grand nombre de battans ou de pieces, dont deux sont ovales & convexes, deux en losanges, & une en forme de bec, toutes les autres sont petites. Il y a des poussepieds dans les Indes, composées de huit grandes valves, les petites sont recourbées en façon de panache ; leur pédicule est long. La base des plus grands est contournée, tous sont attachés à un pédicule court, membraneux, qui est extérieurement d'un gris de souris, ou noirâtre étant desséché, & ressemble assez à la peau de chagrin : il est rempli d'une chair blanche ; mais étant cuite, elle devient rouge, & est plus délicate à manger que la chair des écrevisses.

Cette chair, disons l'animal qui est contenu dans cette coquille, est presque le même que celui des vraies conques anatiferes, excepté la longueur & la grandeur de ses bras ou panaches, qui ont d'ailleurs la même figure.

Les poussepieds naissent presque toujours en nombre, vivent en société, formant des grouppes en masse ou en bouquet, qui s'attachent par paquets aux rochers sous l'eau : ils ne se découvrent qu'en

baſſe marée : cette réunion de pouſſepieds forme comme un arbre, dont les différens pédicules ſont moins les branches que les racines : le ſommet eſt chargé d'une multitude de petits battans triangulaires, qui ont chacun leur houppe : c'eſt particuliérement ſur les côtes de Bretagne & de Baſſe Normandie qu'on rencontre les pouſſepieds. M. *Guettard* dit que le pouſſepied ſemble lier la claſſe des coquilles avec celle des polypiers, parce qu'il y en a qui ſortent du corps les uns des autres à la maniere des polypiers.

POUSSIERE, *pulver*, ſe dit des particules plus ou moins fines, que la nature ou l'art ont détachées de groſſes maſſes ſolides. De la ténuité de la pouſſiere naiſſent ces expreſſions, *corpuſcule*, *particule*, *atome*, (*minima naturalia*). La matiere ſubtile qui s'exhale d'un corps odorant eſt une pouſſiere inviſible. La pouſſiere des étamines des plantes eſt une farine palpable, c'eſt la partie vivifiante des végétaux. *Voyez à l'article* PLANTE.

POUTING-POUT. *Voyez à l'article* MORUE.

POYOU, c'eſt la *mouche à feu.* Voyez ce mot.

POZZOLANE, *pozzolana aut pulvis puteolanus.* On donne ce nom à une eſpece de ſable qui ſe trouve dans le territoire de Pouzzol, ville d'Italie, près de Naples : on en trouve auſſi à la Guadeloupe, à la Martinique, à l'Iſle de France & même en Auvergne. On doit regarder la pozzolane comme un mêlange de parties ſableuſes, terreuſes & ferrugineuſes, endurcies, liées & accrochées enſemble, juſqu'à la groſſeur d'un pois, & deſſéchées par des feux ſouterrains. Cette eſpece de ſable eſt d'un rouge brun & d'une forme croûteuſe ou graveleuſe. On s'en ſert avec ſuccès pour cimenter les pierres des môles & des édifices qu'on conſtruit dans les lieux maritimes, & même dans la mer : on y joint parties égales de ſable & quatre à cinq parties de chaux ; on étend le mêlange dans une grande quantité d'eau, & on l'emploie auſſi-tôt ; car la pozzolane a la propriété de ſe durcir auſſi promptement que la pierre à plâtre calcinée & fuſée. M. *Hill* croit que c'eſt cette ſubſtance que les Anciens nommoient *gypſum tymphaïcum.*

PRAIRIE, c'eſt une grande étendue de terre baſſe, humide, herbeuſe & cultivée en *pré.* On diſtingue les prairies en naturelles & en artificielles. Les prairies naturelles ou ſédentaires ſont les terrains où différentes eſpeces d'herbes croiſſent naturellement. On les fauche ; &

étant fanées, elles donnent le foin pour la nourriture des animaux. *Voyez* FOIN.

Les prairies artificielles ou ambulantes sont celles qu'on a semées, & qui sont formées d'une seule espece de plantes. Ces prairies artificielles sont regardées par tous les meilleurs Agriculteurs, comme un agent essentiel & même unique pour l'amélioration de notre agriculture : la raison en est que le même espace de terrain cultivé de cette maniere, fournit beaucoup plus de nourriture pour les bestiaux, & met en état d'en élever davantage ; plus on a de bestiaux, plus on fait d'engrais, & les bons engrais sont toute la base de l'agriculture. Le même espace de terre bien préparé & bien fumé, donne une plus grande récolte de grains & de meilleure qualité, qu'une étendue beaucoup plus grande, qui n'est point nourrie d'engrais; plus on a de prairies artificielles, plus on peut élever de bestiaux, & tout se vivifie en raison de leur augmentation, comme tout dépérit en proportion de la diminution du bétail. On fait des prairies artificielles avec le *grand trefle à fleurs rouges*, la *luzerne*, le *sainfoin :* on peut en faire avec le faux seigle, mais qui sont inférieurs à celles qu'on peut faire avec le *ray-grass ;* ajoutez à ces plantes le *timothy-grass*, le *bird-grass*, la *pimprenelle* & la *sulla*. On peut voir à chacun de ces mots, la culture de ces diverses especes de végétaux. Ce sont-là les plantes vivaces les plus connues jusqu'à présent, par le grand produit qu'elles donnent lorsqu'on les cultive seules & sans mêlange ; ç'a été en les séparant des autres plantes, qu'on s'est apperçu qu'elles perdoient à être confondues ; en les cultivant, elles sont devenues méconnoissables, par l'abondance avec laquelle elles ont crû; & étant coupées avant la maturité de leurs graines, elles ont soutenu deux & trois coupes par année.

Ces observations ont fait penser à la Société d'Agriculture de Bretagne, qu'il pourroit peut-être y avoir dans les prairies plusieurs autres végétaux, qui, séparés & cultivés ainsi dans des terres préparées, donneroient les plus belles prairies : en observant les terrains dans lesquels les diverses plantes croissent naturellement, on pourroit multiplier les moyens de tirer parti de la diversité des terrains, puisqu'on pourroit choisir, sur un plus grand nombre de végétaux, ceux qui peuvent le mieux s'assortir à la nature & à l'exposition de chaque terrain

en particulier; d'autant mieux que les Agriculteurs voient avec regret que les végétaux, déjà connus pour former des prairies artificielles, ne réussissent point semés dans certaines especes de terres. Il faut donc chercher pour chaque sol en particulier la plante qui y doit réussir. La nature révele presque toujours son secret, lorsqu'elle est interrogée persévéramment & avec intelligence.

La Société de Bretagne nous présente un tableau bien ingénieux de la maniere dont il faut s'y prendre pour parvenir à extraire d'une prairie les plantes qui pourroient être cultivées avec succès pour former des prairies artificielles, appropriées aux différens sols; elle le présente comme un essai, dans l'espérance que son exemple aura des imitateurs, & que par-là les prairies naturelles, mieux connues, seront plus aisément & généralement appréciées.

Le tableau des prairies des environs de Rennes, est divisé en sept colonnes. La premiere est destinée à marquer le nombre des différentes especes de plantes qui y croissent. La seconde contient les phrases botaniques, & autant qu'on a pu, les noms vulgaires de ces plantes, qui varient beaucoup dans les diverses Provinces. Les trois suivantes marquent, 1°. si ces plantes se trouvent ou ne se trouvent pas dans les prairies moyennes, hautes ou basses; 2°. le degré de hauteur auquel elles parviennent le plus communément dans chacune de ces trois expositions. La sixieme marque à-peu-près à quel point les plantes sont rares ou communes dans chaque espece de prairies. La septieme colonne porte les qualifications qu'on peut donner à ces plantes, comme de *bonnes*, *inutiles*, *utiles*, *mauvaises* & *très-bonnes.*

On voit d'un seul point de vue dans ce tableau, toutes les plantes qui croissent dans la prairie; on observe dans cette division de *prairies moyennes*, *hautes* & *basses*, qu'il y a des plantes qui se trouvent dans les unes, & presque jamais dans les autres; indication que donne la Nature, que pour avoir de bonnes prairies, il seroit essentiel de placer les plantes dans la position qu'elle leur rend favorable ou plutôt nécessaire. On a mesuré celles qui croissent dans ces trois classes de prairies, & on en a trouvé qui étoient persévéramment plus hautes dans une de ces classes que dans les autres. Nouveau témoignage fourni par la Nature, que chaque plante doit être mise à sa vraie place, & qu'on perd sur le volume, & peut-être sur la quantité des fourrages, en laissant

fubfifter ce mêlange fortuit des végétaux qui compofent nos prés ordinaires.

On obferve, par ce tableau, que de quarante-deux efpeces de plantes, qui forment les prairies des environs de Rennes, il y en a qui parviennent à trois pieds de hauteur, qu'on n'en compte que dix-fept qui fourniffent de bonne nourriture au bétail ; qu'il y en a vingt-cinq qui font inutiles ou dangereufes ; inutiles, parce qu'elles font fi petites, que la faux paffe par-deffus, ou parce qu'elles font fi ligneufes, que le bétail les rejette ; dangereufes, telles que les *renoncules*, l'*œnanthe aquatique*. Si chaque efpece croiffoit en nombre égal, il s'en fuivroit qu'on perd trois cinquiemes de fourrages à ne pas cultiver dans chaque claffe de prairies les feules plantes utiles, & en particulier celles qui conviennent à leur pofition. De plus, ces mauvaifes plantes ôtent la nourriture aux bonnes.

Cette féparation des mauvaifes plantes feroit d'autant plus avantageufe, que les animaux feroient beaucoup moins de perte du fourrage; car un fait qu'il eft aifé à tout le monde de vérifier, eft que les animaux qui mangent au ratelier, & qui attirent avec le bon foin un feul brin d'une plante dont le goût leur déplaît, abandonnent le foin avec la mauvaife plante, en forte qu'il ne fert que de litiere.

Le feul moyen de retirer des fourrages abondans de toutes les prairies à la fois pendant les années de température moyenne, c'eft d'affortir la nature des plantes à la qualité des terrains. Les Cultivateurs inftruits placent toujours le fainfoin dans un fol fec, & le grand trefle dans des lieux un peu humides. Il n'y a peut-être pas une feule plante des prairies qui ne demande la même attention.

Un autre avantage bien important de ces diverfes efpeces de prairies, c'eft qu'on pourroit obferver quels font les fourrages qui peuvent procurer aux vaches le meilleur lait & le plus propre à donner d'excellent beurre ; car en divifant ainfi les plantes, on a obfervé, par exemple, que le trefle fournit aux vaches une plus grande quantité de lait que les fourrages ordinaires ; mais auffi le beurre qu'on en retire eft affez ordinairement inférieur à celui des vaches nourries de fourrages communs : on en trouveroit peut-être qui leur fourniroient un meilleur lait, ou fi l'excellence du beurre dépend de la réunion des fucs, qui, pris féparément, contribueroient peut-être à l'altérer : la

ſeule expérience apprendra la vérité de ces faits. C'eſt en recueillant des graines de ces bonnes eſpeces de plantes des prairies & en les ſemant à part, qu'on apprendra toutes ces vérités ſi importantes.

Peut-être ces expériences conduiroient-elles à découvrir des plantes qui, cultivées ſans mêlange, donneroient des fourrages verts depuis le mois d'Octobre juſqu'à la fin d'Avril, temps où s'épuiſent & renaiſſent les prairies artificielles connues : ce ſeroit une découverte très-importante pour l'agriculture en général, car les beſtiaux, qui ſont un objet conſidérable dans pluſieurs provinces, donneroient encore de plus grands produits, étant toujours nourris avec des fourrages verts. On a déjà une de ces eſpeces de fourrages dans l'*ajonc* ou *genêt épineux*, qui fournit au bétail une nourriture très-ſaine, & dont on ne peut faire uſage que pendant l'hiver.

Quoiqu'un très-grand nombre de perſonnes conviennent de la ſupériorité des prairies artificielles, il y en a cependant beaucoup qui ne peuvent ſe réſoudre à leur ſacrifier les *pâtures*, c'eſt-à-dire, ces terrains qui ſont en jacheres. Pour démontrer la ſupériorité de ces prairies ſur les pâtures, la Société d'Agriculture préſente un tableau, comme le précédent, des pâtures hautes & baſſes, où l'on voit d'un coup d'œil que dans les pâtures hautes, ſur trente-huit plantes, il ne s'en trouve que huit d'utiles pour la nourriture des beſtiaux, & que les autres ſont inutiles ou dangereuſes ; & dans les pâtures baſſes, on n'en voit que quatre d'utiles, ſur vingt-neuf dont elles ſont compoſées.

Maintenant il convient d'obſerver que pour réuſſir dans la culture des prairies artificielles, il faut ſuivre exactement tous les procédés propoſés par la Société d'Agriculture de Rennes, & que cette culture, pour n'être pas trop diſpendieuſe, ne peut convenir que dans les endroits où la Nature n'a pas formé de prairies naturelles. Celles ci, compoſées du mêlange fortuit de toutes ſortes de végétaux, ne demandent ni ſoins ni frais pour l'établir ; elles ſont très-avantageuſes, ſur-tout quand on peut les égayer avec de l'eau vive qu'on y fait couler par des rigoles ; elles rendent un foin abondant, quoique moins ſavoureux, & elles n'ont beſoin ni d'engrais, ni de culture pour rendre pendant des ſiecles entiers la même quantité de fourrages.

Une prairie artificielle ne ſubſiſte que dix à douze ans au plus, le trefle ne dure que trois ans, la luzerne ne ſubſiſte que ſix ou huit ans ; d'ailleurs le grand produit de toute eſpece de prairie artificielle diminue

dès la quatrieme ou cinquieme année. Il eſt très-difficile de ſécher & de ramaſſer le foin de la plupart des prairies artificielles dans leur vrai point ; s'il eſt trop ſec, il perd la plus grande partie de ſes feuilles, s'il lui reſte encore quelque humidité, il ſe moiſit & ſe corrompt au tas : d'ailleurs, dit M. *Bourgeois*, s'il reçoit quelques jours la pluie ſur le pré, il devient noir & mauvais & perd preſque toutes ſes feuilles en ſe ſéchant, & il ne reſte que les tiges que les beſtiaux rebutent. Le foin des plantes qui ont des tiges tubuleuſes, comme les *fénaſſes*, le *rye-graſs*, le *ray-graſs*, *&c.* eſt, dit encore M. *Bourgeois*, beaucoup plus facile à ſécher que celui des autres eſpeces d'herbes à groſſes feuilles, comme le trefle, la luzerne, le ſainfoin ; mais ce foin ne nourrit pas beaucoup, il eſt aſſez maigre, & ne procure pas une abondance de lait : on verra à l'article du *ray-graſs*, que cette eſpece de foin a encore d'autres inconvéniens qui le rendent inférieur à celui d'une prairie naturelle.

Conſéquemment à cet expoſé, un bon Econome ne devroit établir des prairies artificielles que dans les terrains qui ne produiſent que peu ou point de foin, ou dans des terres labourables qu'on convertit en prés, afin d'avoir plus de fourrage & d'engrais, pour mettre en valeur une ferme ou un domaine où il n'y a pas une quantité ſuffiſante de prairies naturelles.

PRASE, *praſius.* Pierre qu'on eſtime être la matrice de l'émeraude ; auſſi la nomme-t-on *racine d'émeraude* ou *ſmaragdo-praſe ;* elle eſt peu reſplendiſſante & de couleur de porreau, mêlé de jaune. *Lémery* dit qu'elle eſt propre pour fortifier le cœur, comme l'émeraude : *voyez* ce que c'eſt que le *praſe*, & ce que l'on dit des vertus de ces ſortes de pierres à l'article ÉMERAUDE. On trouve le praſe dans les deux Indes, mais ſur-tout en Boheme, dans le Bourbonnois & en Auvergne ; au reſte, cette pierre eſt très-peu eſtimée des Lapidaires. Il y a auſſi les pierres appellées *faux-praſes :* voyez *Pſeudo-praſes*, à l'article AGATE.

PRÉ. *Voyez* PRAIRIE.

PRÉCIPICE. Gouffre vide, eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt preſque impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le précipice a ſouvent des bords gliſſans & dangereux pour ceux qui marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui ſont dedans ; la chûte y eſt rude. *Voyez les articles* GOUFFRE *&* ABISME.

PRÊLE

PRÊLE, ou QUEUE DE CHEVAL, ou ASPRELE, *equisetum*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* compte huit especes, entre lesquelles se distingue la grande prêle, nommée *equisetum palustre longioribus setis*. Cette plante, qui croît dans les lieux marécageux, est remarquable par sa forme ; elle est composée de tuyaux striés, creux & emboîtés les uns dans les autres : on remarque à l'endroit de leur articulation des filets longs, striés, disposés en rayons circulaires ; dans cet état, elle représente assez bien une queue de cheval : ses tiges sont terminées par une tête en maniere de chaton, renflée vers le milieu, formée par un grand nombre de petites étamines chargées chacune d'un sommet en champignon. On prétend que les semences naissent sur des pieds qui ne portent point d'étamines, & que ce sont des grains noirs & rudes. Cette plante est, dit-on, un excellent astringent ; ses feuilles pilées & appliquées sur les plaies les consolident, même lorsque les nerfs sont blessés. La prêle fait beaucoup de mal aux bêtes à cornes ; elle leur donne des flux de ventre qui les épuisent, dit M. *Haller*, & leur font tomber les dents ; mais au contraire, elle fait un très-bon foin lorsqu'elle est séche pour les chevaux qu'elle engraisse, & qui l'aiment beaucoup, dit M. *Bourgeois*, étant verte. On présume que c'est son astriction étant verte, qui fait qu'elle amaigrit ou empêche d'engraisser les bœufs & autres bestiaux qui en mangent. En Toscane, au défaut de meilleur aliment, quelques personnes mangent les sommités de la prêle, comme les asperges : on les appelle *paltrusalo*. On boit l'infusion de cette plante pour le pissement de sang qui n'a pas pour cause une pléthore, un engorgement dans les vaisseaux sanguins, une suppression de menstrues ou d'hémorroïdes, ni une érosion de la vessie par la pierre.

Les cannelures des tiges de la grande espece de prêle sont si rudes, qu'on s'en sert pour polir le bois & même le fer : pour cet effet on met dans les cavités de la tige des fils de fer qui soutiennent l'écorce & l'appliquent fortement contre les pieces d'ouvrages à polir, sans qu'elle se brise : il y a des Doreurs qui s'en servent aussi pour adoucir le blanc qui sert de couche à l'or.

Les globules de la poussiere fécondante de la prêle sont comme verdâtres, assez gros & ornés de quatre filets inégaux, qui partent d'un même point central, & qui sont terminés chacun par une petite tête. Ces filets, dit M. *Adanson*, sont couchés sur la surface des

globules, & ne se développent pas d'abord ; mais lorsqu'on les expose à l'humidité, & ensuite à la chaleur ou à la sécheresse, alors ils se développent par une force élastique, les font sauter & restent divergens de maniere qu'ils représentent les pattes d'une araignée, dont le globule forme le corps qui se trouve au centre de leur réunion. Le même Botaniste dit qu'il ne connoît pas encore le fruit ou les graines de l'*equisetum*, ni les fleurs femelles. Consultez *Familles des Plantes*, *Vol. 2. pag. 477.*

M. *Haller* dit que cette découverte appartient à M. *Stæhelin* de Basle, Eleve de M. *Vaillant*, & Botaniste très-éclairé. Nous en avons vu nous-mêmes, dit M. *Haller*, les particules saillantes à peu-près sur quatre jambes recourbées qui se démenent par de petits sauts alternatifs. Il y a une espece de petite prêle qui se plaît dans les lieux aquatiques, on l'appelle *prêle d'eau* ou *pesse-d'eau*, *hippuris aquatica*, Linn. elle ne convient qu'aux chevres ; les chevaux, les vaches & les porcs la rejettent. *Voyez à l'article* Conferva.

On prétend qu'on a trouvé quelquefois dans le sein de la terre de la prêle fossile ; peut-être n'est-ce que le corps connu sous le nom *hippurite :* voyez ce mot.

PRENEUR DE MOUCHES. En Europe on donne ce nom à l'oiseau appellé *bouvier*. *Catesby* dit qu'à la Caroline on appelle aussi de ce nom cinq petites especes d'oiseaux de différentes couleurs ; l'un est huppé & est verdâtre, l'autre a les yeux & les pieds rouges, &c. *Voyez* Gobeur de mouches.

PRÉPUCE DE MER : *voyez à l'article* Pennache de mer. On donne aussi le nom de *prépuce* à une coquille de la famille de *tonnes*.

PRESQU'ILE ou PENINSULE, *peninsula*, est une langue de terre environnée d'eau de tous côtés, excepté par une gorge étroite par laquelle elle tient à la terre ferme d'un continent. Cette gorge ou passage étroit par où un pays communique avec un autre par terre, s'appelle *isthme*. Il y a en général cinq grandes presqu'îles ; savoir, l'Europe, l'Asie, l'Afrique & les deux Amériques, & ces cinq grandes en forment des moyennes & des petites : en Europe est l'Italie, l'Espagne, le Jutland, l'isthme de Corinthe qui joint la Morée à la Turquie ; en Asie est l'Arabie, Malacca, la Corée & Kamtschatka ; en Afrique est celle d'Ajam ; en Amérique est le Labrador, la Californie, l'Acadie, la Floride & le Jutacan.

PRESTER. Nom donné par quelques-uns à un météore, consistant dans une exhalaison qui sort d'une nue avec tant de violence, qu'elle s'enflamme par le choc, brûle vivement ou renverse tout ce qui s'oppose ou s'offre sur son passage. *Voyez* MÉTÉORE.

PRÉSURE ANIMALE : *voyez à l'article* LAIT. Quelques-uns appellent *présure végétale ordinaire* les étamines de chardon d'Espagne ou chardonnet, le *gallium*, le *marum*, & toutes les plantes qui contiennent un acide nud, développé, ou un esprit recteur acide, parce qu'elles ont la propriété de cailler le lait & de produire l'effet de la *présure animale*.

PRIAPES DE MER, *pince*. Ce sont des especes de zoophytes, d'une forme cylindrique, qui errent au fond de la mer, & qui n'ont souvent dans leurs boyaux qu'une substance glaireuse, sableuse très-fine, dont ils paroissent se nourrir : ils sont toujours attachés aux rochers. *Voyez* MEMBRE MARIN.

PRIAPOLITES, *priapolithes*. On donne ce nom à des pierres qui ont une sorte de ressemblance avec le membre viril. Leur forme est un cylindre de douze à quinze lignes de diametre plus ou moins, de cinq à six pouces de longueur, & arrondi par les extrémités, composé de plusieurs couches paralleles & tenaces. L'axe de ce cylindre est toujours rempli d'une cristallisation spatheuse qui imite assez celle des cristaux qu'on voit dans la plupart des cailloux creux. On trouve beaucoup de ces pierres figurées en Roussillon, en Catalogne & près de Castres en Languedoc. Les priapolites ne sont communément que des especes de *stalactictes* & quelquefois des *pyrites :* voyez ces mots.

PRIME DES PIERRERIES. Les Joailliers & les Lapidaires donnent ce nom à des pierres ou quartzeuses ou de spath fusible, sur lesquelles sont portés des cristaux de roche diversement colorés & communément plus colorés, plus purs, plus durs, plus pesans que la pierre qui leur sert de matrice, ou de laquelle ils sont produits. La prime n'est point une pierre précieuse, elle n'en a point les qualités que nous venons de désigner ci-dessus. La prime d'améthyste n'est qu'un quartz cristallisé & d'un violet rarement vif ; les primes de spath fusible ne sont guere en cristaux d'une figure déterminée, telle est la prime d'émeraude, qui est d'un vert terne, impur, demi-transparente : *voyez* PRASE. Il y a des primes d'améthyste-onyx, & d'autres qui sont blanches. *Voyez les mots* FLUORS & SPATH FUSIBLE.

PRIMEROLE ou PRIMEVERE, *primula veris.* Cette plante que l'on nomme aussi *fleur de coucou*, *herbe à la paralysie*, & *braies de cocu*, croît presque par-tout dans les champs, dans les prés, dans les bois & près des ruisseaux, où elle fleurit dès le premier printems, *pimula veris :* sa racine est assez grosse, écailleuse, rougeâtre, d'un goût astringent, d'une odeur agréable, aromatique, garnie de longues fibres blanches ; elle pousse en Mars des feuilles oblongues, larges, ridées, couchées par terre, & chargées d'un duvet fort léger : il s'éleve d'entre ces feuilles une ou plusieurs tiges à la hauteur de quatre pouces, rondes, un peu velues, sans feuilles, portant en leurs sommets des bouquets de fleurs simples, mais belles, jaunes (celles de la primevere des jardins sont rougeâtres), odorantes, formées en tuyaux évasés en leur partie supérieure, disposées comme en ombelles au nombre de sept, de douze, quelquefois de vingt-quatre & même plus : à ces fleurs succedent des coques ovales qui renferment de petites semences rondes & noires.

Toute cette plante est d'un goût âcre & amer, & donne, selon *Ray*, autant de variétés que l'espece à fleur blanche ; ses feuilles sont d'usage en médecine, & principalement ses fleurs. On tient dans les boutiques une eau distillée & une conserve de fleurs de primevere, qui s'emploie avec succès dans l'apoplexie & dans la paralysie : on prescrit aussi les fleurs en infusion théiforme. On a remarqué que cette plante, surtout sa racine, avoit quelque chose de somnifere, en ce qu'elle calme les vapeurs & qu'elle dissipe la migraine & les vertiges des filles malréglées : le suc des fleurs nettoie le visage & emporte les taches de la peau si l'on s'en sert en liniment. M. *de Tournefort* cite quarante especes de *primivere :* on en distingue de simples, de doubles, de sauvages, de cultivées, de blanches, de violettes, de rouges. Celle que nous venons de décrire est la plus usitée en médecine ; il la désigne ainsi, *primula veris odorata, flore luteo, simplici.*

PRINCE. Nom que les Naturalistes donnent au plus petit des papillons qui portent des points d'argent sur les aîles : communément on en compte neuf. C'est celui que M. *Geoffroy* appelle le *collier argenté.* On donne le nom de *princesse* au papillon qui a trente-sept taches nacrées sous les grandes aîles ; c'est le *petit nacré* de M. *Geoffroy ;* l'un & l'autre ont les aîles arrondies, un peu dentelées, de couleur fauve, tachetées de noir.

PRINCE DES SERPENS. *Voyez* ASMODÉE.

PRINCESSE ou POISSON-PRINCESSE. Les Hollandois appellent ainsi un poisson saxatile qui se trouve proche d'Hilas, ville peu distante d'Amboine : ils en distinguent trois especes : la premiere a la tête longue, & le corps cannelé ; son corps est orné de quatre lignes longitudinales, & son dos de quelques aiguillons : la seconde est rougeâtre, & tachetée de bleu : la troisieme a un bec d'oiseau ; il est de couleur violette, & l'on voit sur sa queue une tache jaune.

PRIONE, *prionus.* Grand insecte coléoptere fort rare, à antennes en scie, qui semblent comme implantées au milieu de l'œil de l'animal. Tout son corps est d'un noir-brun luisant ; ses mâchoires sont fortes.

PROBOSCIDE, se dit de la trompe de l'*éléphant.* Voyez ce mot.

PROCESSIONNAIRES ou ÉVOLUTIONNAIRES. Nom que M. *de Réaumur* donne à des chenilles qui, passant d'un lieu à un autre, ont un chef à leur tête. *Voyez le mot* CHENILLES-PROCESSIONNAIRES.

PROCIGALE, *tetigonia.* On donne ce nom à des especes de mouches vielleuses, dont la structure de la trompe est des plus singulieres ; tel est le *porte-lanterne.* Voyez ce mot à la suite de l'article ACUDIA.

Les petites cigales de ce pays-ci ont été appellées *procigales ;* elles n'ont que deux petits yeux lisses, tandis que la grande cigale de Provence en a trois.

L'insecte chinois connu sous le nom de *lucifer* est aussi une procigale. On trouve aux environs de Paris quelques especes de procigales qui ne souffrent pas beaucoup dans leur métamorphose, la nymphe marche, court, saute & mange comme après le développement de ses aîles. Leur beauté, leur singularité, nous font regretter qu'elles ne soient pas plus grandes. Celles qu'on nomme *le grand diable*, le *petit diable*, le *demi-diable* sont des plus remarquables : les pays étrangers nous en fournissent d'une figure bien plus extraordinaire, tel que le *porte-lanterne. Voyez* ACUDIA : *voyez aussi* SAUTERELLE PUCE & ÉCUME PRINTANIERE.

PRODUCTION. En Histoire Naturelle, se dit de l'existence d'une plante, d'un animal, d'une substance quelconque. La production des êtres est l'état opposé à leur destruction, quoique de la destruction naisse une nouvelle production, & ainsi de suite en passant toujours sous une infinité de formes successives; la Nature ne produit des monstres que par la comparaison d'un être à un autre : tout naît également de ses lois, & la masse de chair informe, & l'être le mieux organisé,

PRODUCTIONS A POLYPIER. On donne ce nom aux litophytes, aux coraux, à la plupart des corallines, & à toutes les especes de madrépores. *Voyez ces différens mots.*

PRODUCTIONS DE VOLCAN, *producta ignivomorum*, sont des substances formées par la destruction d'autres corps fossiles, qui par l'action d'un feu souterrain, ont été ou calcinées comme les pierres de volcan proprement dites, ou liquéfiées, à demi-vitrifiées & rendues poreuses comme les ponces, ou totalement vitrifiées comme le verre de volcan, ou la pierre obsidienne ; en un mot toutes les especes de laves sont des résultats de volcan. *Voyez ces mots.*

PRO-GALLINSECTE. *Voyez à l'article* GALLINSECTES.

PROIE, se dit de la pâture des animaux ravissans & carnassiers : on cite le vautour parmi les oiseaux; le tigre parmi les quadrupedes; la loutre parmi les amphibies ; le requin parmi les poissons ; le fourmilion parmi les insectes ; l'étoile de mer parmi les zoophytes ; le boicininga parmi les serpens : mais l'homme est le plus vorace de tous les animaux.

PROMEROPS. Genre d'oiseaux nommé ainsi par *M. de Réaumur*, & dont on distingue plusieurs especes qui ont quelque rapport avec la huppe. *Voyez ce mot.* Ces oiseaux sont originaires des Indes & d'Amérique ; on en voit au Mexique deux especes qui sont très-belles. La premiere de la grosseur d'une petite grive, a la tête, la gorge, la poitrine & tout le dessus du corps d'un gris obscur, changeant en vert de mer & en rouge pourpré. La seconde à-peu-près de la grandeur d'un étourneau, est jaune, à l'exception de la gorge, du cou & des aîles qui sont variés confusément de cendré & de noir. L'espece qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance est toute brune, n'est guere plus grosse qu'une alouette ; celle des Barbades est de la taille d'un étourneau ; sa tête, son cou & son bec sont de couleur d'or, & le jaune oranger domine dans son plumage ; ces oiseaux se nourrissent de vermisseaux & de graines.

PROMONTOIRE, *promontorium.* Nom donné à une montagne accompagnée d'une pointe de terre qui avance dans la mer. *Voyez* CAP.

PROPOLIS. *Voyez au mot* ABEILLE, *T. I. page 7, l'article de la récolte de la propolis.*

PROSCARABÉE ou CANTARELLE, *meloe.* Insecte dont les antennes sont plus grosses vers le milieu & plus petites vers les deux extrémités. Ce

petit animal que l'on rencontre au printemps le long des chemins dans les bois, dans les prés humides, même dans les terres labourées & exposées au soleil, marche lourdement & ne peut voler n'ayant point d'aîles, mais seulement deux especes de fourreaux ou étuis chagrinés, qui ne couvrent que la moitié du corps. Son corps est assez mollasse, noirâtre, violet; & lorsqu'on le touche, il fait sortir de toutes ses articulations une liqueur grasse, d'une odeur qui n'est pas désagréable, ce qui l'a fait appeller par quelques-uns le *scarabée onctueux des Maréchaux*. Sa tête est grosse & pointillée, ainsi que le corselet qui est plus étroit & arrondi. Les mâles sont beaucoup plus petits que les femelles, celles-ci déposent leurs œufs en terre. Les deux premieres pattes de ces insectes ont chacune cinq articles aux tarses, & quatre seulement à la derniere. Le proscarabée se nourrit d'insectes, de feuilles de violettes & d'herbes délicates. On prétend que l'huile dans laquelle on a fait infuser ces insectes est un excellent topique pour les plaies, pour les piqûres de scorpion. On la fait entrer dans les emplâtres pour les charbons pestilentiels.

PROTÉE. C'est le polype d'eau douce. *Voyez* POLYPE.

PROYER ou PRUYER ou PRIER, *cynchramus*. Oiseau de passage, du genre du bruant: il est très-connu des Paysans, qui en prennent beaucoup au printems dans les plaines voisines des montagnes & des forêts: il a le plumage de l'alouette, il est plus grand que le cochevis: son bec est gros, court & élevé par-dessus; la partie inférieure est échancrée de chaque côté. Il n'y a aucun oiseau qui ait le bec fendu comme le proyer. Cet oiseau est pâle sous le ventre, & un peu tiqueté de brun; il ne se perche guere sur les branches, communément il se tient contre terre; il vit dans les prés, sur le bord des eaux: il aime l'orge & le millet: il fait son nid, il pond, couve & éleve ses petits dans les champs semés d'avoine, d'orge ou dans les prés, &c. On le nomme *teriz* en quelques pays, parce que le jour il se met sur le haut d'un palis, & son chant semble prononcer *tirter*, *tiretitz*, ce qu'il répete souvent. Quand il vole, il ne retire pas ses jambes à lui comme les autres oiseaux, il les laisse pendantes & il agite fréquemment & irréguliérement les aîles. On engraissoit autrefois cet oiseau à Rome avec du millet; on l'appelloit *miliaris*: on le servoit dans les festins.

PRUNE. Fruit à noyau très-connu, qui vient ſur le *prunier.* Voyez ce mot.

PRUNE DES ANSES, eſt le fruit d'un arbriſſeau qui ſe trouve dans les anſes au bord de la mer, connu aux Iſles ſous le nom d'*Icaque :* c'eſt le *guajeru* de *Marcgrave.* Voyez ICAQUE.

PRUNE-COTON, eſt encore une eſpece d'icaque : on l'appelle ainſi, parce que ſa chair eſt auſſi blanche que du coton. C'eſt un fruit un peu long, de couleur cramoiſie foncée d'un côté, & claire de l'autre : quoique d'une ſaveur aſtringente, on le mange avec plaiſir : *conſultez Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

PRUNELLIER, ou PRUNIER SAUVAGE ou ÉPINE NOIRE, *prunus ſylveſtris.* C'eſt un arbriſſeau fort garni de branches épineuſes, très-commun dans les haies, dans les bois & dans tous les lieux incultes. Il ſe multiplie plus qu'on ne veut; il s'éleve à ſix ou huit pieds de hauteur; ſon écorce eſt noire. Ses feuilles ſont en forme de lance, dentelées, d'un goût aſtringent. Ses fleurs ſont en roſe, blanches, ameres, un peu odorantes, nombreuſes & hâtives : il leur ſuccede de petits fruits moins gros que les ceriſes ordinaires, verts avant leur maturité, d'un bleu foncé quand ils ſont mûrs. Ces fruits ſont fort tardifs & reſtent une partie de l'hiver ſur l'arbriſſeau. Les feuilles, l'écorce & les fruits non mûrs de cet arbriſſeau rafraîchiſſent & ſont aſtringens, auſſi en fait-on fréquemment uſage dans les hémorragies & le flux de ventre. Mais ſes fruits murs qu'on appelle *prunelles*, ont la propriété de lâcher le ventre; au lieu qu'ils ſont aſtringens quand ils ſont verts. En Allemagne on prépare, avec les prunelles, des vins & de la biere, qui ſont utiles dans les flux de ventre & les regles immodérées. On prétend que ces fruits ſont encore une reſſource immanquable pour rétablir le vin tourné. On fait ſécher au four les prunes ſauvages non mûres, & on les fait enſuite fermenter avec du moût ou de la biere.

On exprime encore le ſuc de ces prunelles, & on le fait cuire & épaiſſir, juſqu'à la conſiſtance d'extrait ſolide; on lui donne le nom d'*acacia d'Allemagne*, & on le ſubſtitue au vrai acacia; cependant il eſt plus acide, & paſſe pour être plus rafraîchiſſant & plus aſtringent. On met ce ſuc épaiſſi dans des veſſies; lorſqu'on les rompt, on le trouve peſant, noir, brillant en dedans. Le ſuc exprimé après la maturité devient purgatif

purgatif & sert quelquefois à falsifier le *tamarin :* voyez ce mot. L'eau des fleurs de prunellier est de bonne odeur & estimée sudorifique, cordiale, pectorale & calmante. Les fleurs ont les mêmes vertus & sont un peu laxatives.

PRUNES DES INDES. *Voyez* MYROBOLANS, *& le mot* HOBUS *qui s'y trouve.*

PRUNES DE MONBAIN. *Voyez* ACAJA.

PRUNIER, *prunus.* On distingue en général deux sortes de pruniers, l'un cultivé & l'autre sauvage ; on nomme aussi ce dernier *prunellier* ou *acacia nostras :* voyez PRUNELLIER.

Il y a plusieurs especes de pruniers cultivés, qui donnent tous des prunes différentes pour la forme, la couleur, la saveur : nous ne parlerons ici que des especes les plus estimées.

Les fleurs des pruniers sont disposées en rose; il leur succede des fruits succulens, qui different de goût, selon les especes. Ces fruits renferment un noyau qui contient une amande amere ; l'écorce du prunier est remplie de gerçures. Les feuilles de ces arbres sont simples, presque ovales, dentelées par les bords, relevées en-dessous de nervures, creusées de sillons en-dessus, & elles sont attachées alternativement sur les branches. Ses racines sont fortes & rameuses.

Le prunier est le plus commun des arbres fruitiers à noyau ; il est de moyenne grandeur, & se trouve dans les pays tempérés de l'Asie, de l'Europe & de l'Amérique septentrionale. On le multiplie par la greffe, par le noyau ou l'amande, & par des rejetons qui sortent des sauvageons. On peut greffer sur toutes sortes de pruniers, comme aussi sur le guignier, le pêcher & l'amandier : mais le meilleur plant pour toutes sortes de pruniers, ou même de pêchers, c'est celui qu'on leve aux pieds des pruniers de Damas noirs & de Saint-Julien ; ces arbres poussent quantité de rejetons, ils ont la seve plus douce, & durent davantage que les autres pruniers. On les greffe, soit en fente, soit en écusson.

On peut se procurer des rejets qui donnent de très-bons fruits, & qui n'ont pas besoin d'être greffés : il ne s'agit, par exemple, que de greffer un reine-claude sur un sauvageon, mais bien bas : lorsque la greffe est bien reprise, on la fait planter très avant en terre, il pousse des racines au bourlet de l'insertion de la greffe, & alors on a un prunier dont tous les rejets produiront de bonnes reine-claudes. Comme

il eſt quelquefois incommode d'avoir des arbres qui donnent beaucoup de rejets, nous avons greffé, dit M. *Duhamel*, des reine-claudes ſur des noyaux de pêchers; ces arbres, qui ſont un peu délicats, nous ont donné de très-bons fruits.

Le prunier demande une terre plus ſeche qu'humide, plus ſablonneuſe que forte; au reſte cet arbre eſt de tout pays, il vient & pullule beaucoup: mais il eſt long-temps dans les terres fortes ſans rapporter, & il y donne toujours trop de bois. La diſtance qui convient à ces arbres eſt celle de douze pieds. De tous les arbres à noyau, le prunier eſt celui qui ſupporte le plus aiſément la taille. Nous avons dit que les prunes varient beaucoup pour le goût, la couleur & la forme. Nos Auteurs d'agriculture en font mention de plus de 250 variétés: nous ne citerons que celles qui paſſent pour les meilleures. Vous pouvez conſulter les *Catalogues* des RR. PP. Chartreux de Paris, & de M. l'Abbé *Nolin*. Il y a quelques pruniers curieux par leur ſingularité & leur agrément.

Le *prunier à fleurs doubles* fait un bel effet dans les boſquets printaniers: ſon fruit eſt excellent, & ſes feuilles ſont très-grandes. Le *prunier de Canada* eſt d'un grand ornement dans les boſquets d'été, tant par la quantité prodigieuſe de ſes fleurs un peu rougeâtres en dehors, qui forment un joli bouquet, que par le panache de ſes feuilles: le *prunier de perdrigon* dont le bois, la feuille & le fruit ſont panachés: la *prune ſans noyau* qui renferme une amande ſans nulle coquille oſſeuſe: le *damas melonné d'Angleterre*, dont les feuilles ſont bordées de blanc.

La prune de damas noir, ou *le gros damas violet de Tours*, quitte le noyau; c'eſt une bonne prune qui charge beaucoup: on la mange crue, on en fait auſſi des pruneaux; ſa pulpe eſt laxative; elle eſt d'uſage pour le diaprun dont elle fait la baſe. On en prépare & on en fait ſécher beaucoup en Touraine ſur des claies où l'on a, dit-on, l'induſtrie d'en réunir pluſieurs ſous une même enveloppe, afin de les rendre plus belles à la vue, plus moëlleuſes & plus ſavoureuſes au goût. Les pruneaux noirs communs des boutiques, appellés par les Pharmaciens *pruna damaſcena*, ou *petit damas noir*, ne s'emploient qu'à titre de médicament laxatif, ou pour relever le goût doucereux du gros damas violet.

La *prune de monſieur* eſt très-belle & groſſe, d'un jaune violet; elle eſt excellente, ſur-tout dans les climats chauds, comme dans nos

Provinces méridionales de France. La *prune de Sainte Catherine* est blanche, grosse; elle quitte rarement le noyau; elle est bonne à manger, & est très-estimée pour faire des pruneaux.

Le *damas gris*, ou *la prune abricotée* est blanche, grosse, ronde; elle prend avec le temps un petit rouge, qui la fait ressembler à un petit abricot; son goût est exquis & des plus relevés.

La *prune de brignoles* est petite, d'un rouge clair, d'une chair un peu ferme comme celle du coing; elle est légérement acide & vineuse, souhaitée ardemment des fébricitans qu'elle rafraîchit & humecte. On nous apporte ces sortes de prunes séchées au soleil, dans des boîtes à confitures ou dans des cabas, & mises comme en peloton, à la maniere des raisins passés & des figues grasses. Elles tirent leur nom de Brignoles, ville méridionale de la Provence, d'où elles viennent.

La *reine-claude* est la meilleure de toutes les prunes; sa peau est fine, verte, colorée d'un rouge brun, sa chair est succulente & sucrée; elle est excellente aussi en ratafia. La *mirabelle* est particuliérement estimée en confitures: ce prunier charge beaucoup; le fruit en est petit, jaunâtre, & sa chair tient un peu de celle de l'abricot.

La *prune royale* est une grosse prune ovale, d'un goût & d'un fumet excellent.

Le *perdrigon violet* est une prune d'une grosseur moyenne; sa eau est fine, d'un rouge tirant sur le violet; sa chair est ferme & extrêmement sucrée.

La prune connue sous le nom de *pruneau d'Allemagne*, parce qu'on en fait principalement usage en pruneaux ou séchée au four; elle est cependant fort bonne verte & en tourte: c'est une grosse prune ovale, de couleur violette & sucrée: elle mûrit après les autre especes.

Les autres variétés principales pour la bonté & la délicatesse de leur pulpe délicieuse, sont le *drap d'or*, la *norbette*, l'*impériale*, la *transparente*, la *virginale*, la *mignonne*, la *prune-datte*, la *prune à fleur d'or*, celle de *Bordeaux* ou de *Jérusalem*, l'*œil de bœuf*, la *prune de Rhodes*, celle d'*Isle-vert*, celle de *Catalogne*, celle de *Pologne*, celle de *Montmirel* ou *culot*. Toutes ces prunes sont humectantes, laxatives,

émollientes & faines; mais les prunes fauvages font aftringentes, ainfi qu'on peut le voir au mot PRUNELIER.

On fait avec les pruneaux des prunes aigres, un firop rafraîchiffant qui calme la bile & arrête les diarrhées; la décoction faite avec des prunes douces, eft légérement purgative. Il découle des pruniers une gomme blanche, luifante, tranfparente, que les Marchands mêloient autrefois avec la gomme Arabique; mais que l'on vend aujourd'hui aux Chapeliers fous le nom de *gomme de pays*.

Le bois de prunier eft affez dur & marqué de belles veines rouges, ce qui lui a fait donner le nom de *bois fatiné d'Europe*; mais fa couleur paffe en peu de temps, & il brunit à moins qu'on ne le couvre d'un vernis. Ce bois pourroit être utile aux Tabletiers & aux Ébéniftes.

PRUNIER JAUNE-D'ŒUF. *Voyez l'article* JAUNE-D'ŒUF.

PRUNIER DE MONBIN DE CAYENNE. *Voyez* MONBIN.

On nomme celui du Ceylan *Acaja*. Voyez ce mot.

PSAMATOTE. Vermiculaire dont l'animal a le corps conique, tronqué à fon extrémité inférieure, ou finiffant en un filet long, hériffé de tubercules fur plufieurs rangs, qui portent des efpeces de poils roides & fouvent crochus. *Mémoires de M.* Guettard, *page 69*, *Volume III.*

PSI. Les Naturaliftes donnent ce nom à un phalene ou papillon nocturne, qui provient de la *chenille admirable*, felon *Goëdard.* Ce papillon fe trouve fur l'abricot, le pommier & le chêne. On diftingue le mâle de fa femelle, en ce qu'il a fur les aîles fupérieures la lettre Y fort bien marquée: la femelle, au lieu de l'Y, a la lettre O marquée fur les mêmes aîles.

PSORALEA. Plante dont il eft mention dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1744*, *pforalea pentaphylla*, *radice craffa*, *Hifpanis contrayerva nova.* Sa racine eft vivace, charnue, femblable à un petit navet fibreux, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans & d'une odeur légérement aromatique, mais d'un goût piquant, femblable à celui de l'ancien contra-yerva. De fes racines naiffent des tiges herbacées, longues d'un demi-pied, velues, arrondies & garnies de quelques feuilles ovoïdes, cotonneufes & pliffées. Sa fleur eft d'un bleu pourpre, légumineufe, en épi, & formée de plufieurs écailles.

Son fruit eſt en ſilique, & preſque enfermé dans le calice de la fleur. Cette ſilicule contient une ou deux ſemences taillées en forme de rein, brunes, ſolides & d'un goût de feves. Cette plante vient au Paral dans la nouvelle Biſcaye, Province de l'Amérique ſeptentrionale, d'où elle eſt envoyée à Mexico, à la Vera-Cruz & de-là en Eſpagne, où l'on fait uſage de ſa racine en poudre & en infuſion dans les maladies contagieuſes & dans les fievres malignes.

PSORICE, *ſcampiuſa*. C'eſt la *ſcabieuſe*. Voyez ce mot.

PSYLLE, *pſylla*. Genre d'inſecte hémiptere que M. *Linneus* a déſigné & rangé parmi les *kermès*. La pſylle eſt remarquable par la forme de ſa bouche, dont la trompe ne part point de la tête, mais ſort du corſelet, entre la premiere & la ſeconde paire de pattes: caractere qui lui eſt commun avec le *kermès* & la *cochenille:* voyez ces mots. La pſylle a, de même que la grande *cigale*, trois petits yeux liſſes derriere la tête. La larve de cet inſecte eſt hexapode, elle eſt alongée & marche lentement; elle ſe trouve ſur les feuilles, y prend ſa nourriture: ſa nymphe a deux boutons applatis ſur le corſelet, qui contiennent les quatre aîles qu'on voit par la ſuite ſur l'inſecte parfait. Ces nymphes ſe métamorphoſent ſouvent ſous les feuilles du figuier: les aîles de l'inſecte parfait ſont grandes, veinées & poſées en toit. Cet inſecte ſaute auſſi aſſez vivement par le moyen de ſes pattes poſtérieures qui jouent comme une eſpece de reſſort: ſes pattes lui ſont d'un plus grand ſecours que ſes aîles pour fuir. Chaque tarſe a deux articles. Son ventre eſt terminé en pointe: les femelles, dans quelques eſpeces, ſont même pourvues d'un inſtrument pointu & caché, mais qu'elles tirent au beſoin pour dépoſer leurs œufs, en piquant la plante qui leur convient. De-là vient aux ſapins ces tubéroſités monſtrueuſes & qui ſervent de berceau à la nouvelle progéniture. Les feuilles de pin ſont quelquefois couvertes de touffes d'un duvet blanc: c'eſt le logement de la larve de la pſylle qu'on trouve ſur cet arbre. La pſylle du buis, par ſes piqûres, occaſionne la cavité des feuilles, qui réunies à l'extrémité des branches, forment pour la larve & la nymphe de l'inſecte un logement commode & tapiſſé de duvet. On trouve dans ces boules & au derriere de l'inſecte, une matiere blanche ſucrée, en petits grains, qui s'amollit ſous les doigts, & reſſemble en quelque ſorte à la manne. Il y a la pſylle du figuier, celle de l'aulne, celle du ſapin, celle du frêne, celle des pierres, &c. M. *de Réaumur* a donné

à ce genre d'insecte le nom de *faux puceron.* Voyez à la suite de l'article PUCERON.

PTARMIQUE. Voyez *Herbe à éternuer.* La ptarmique à fleurs doubles est le *bouton d'argent* des Jardiniers.

PTEROPHORE, *pterophorus*, genre d'insecte que la plupart des Naturalistes ont confondu avec celui des phalenes auquel il ressemble beaucoup : il semble même tenir le milieu entre les papillons de jour & les papillons de nuit. Ses antennes sont filiformes & pyramidales. Sa chrysalide est nue, posée horizontalement. Ses aîles sont branchues, découpées en plusieurs portions, longues, minces & barbues comme une plume, & cependant chargées de petites écailles colorées. M. *Geoffroy* dit qu'on rencontre aux environs de Paris des ptérophores blancs & bruns. L'espece la plus jolie se trouve abondamment en automne dans les maisons de campagne, où elle court sur les vitres des fenêtres. Ses aîles se plient & se déploient comme les éventails ou comme des aîles d'oiseau. Sa chenille vit sur le chevre-feuille & le framboisier.

PUANT, nom que l'on donne quelquefois à l'*opassum*, l'une des especes de *didelphe* & au *putois rayé :* voyez ces mots. Il a été ainsi appellé, parce qu'en effet il a une odeur insupportable.

PUCE, *pulex*, est un genre d'insecte aptere, c'est-à-dire, qui n'a point d'aîles, mais il a six pieds qui lui servent à marcher & à sauter. Il vit de sang.

La *puce vulgaire*, celle qui s'attache aux hommes & les incommode, est un très-petit insecte ovipare de couleur brune, qui a la tête presque ronde, six pieds, la bouche armée d'une trompe aiguë, longue, cannelée & très-propre à piquer & à sucer le sang dont il se nourrit ; la poitrine cuirassée & un gros ventre ; sa tête est en quelque maniere semblable à celle de la sauterelle commune ; ses yeux sont très-noirs, ronds & brillans ; elle a sur le front deux petites cornes ou antennes, qui ont six nœuds velus. A côté de la bouche & de l'aiguillon sortent les pieds de devant, qui se replient sur trois articulations ; ils sont hérissés d'épines & garnis de deux crochets qui servent de mains à cet insecte : de la poitrine naissent les autres pieds également épineux ; ceux de derriere sont fort musculeux & les plus longs ; ils servent à la puce pour sauter : les crochets des pieds sont tous élevés en haut. Il y a sur le dos six écailles dures & fermes : il y a aussi des épines

ou des poils ; le ventre eſt ſillonné ou un peu velu. Cet inſecte groſſi à la loupe, offre une forme monſtrueuſe, une figure terrible, en un mot, les détails dont nous venons de parler.

Les œufs de la puce ſont blancs ; *Leuwenhoëk* a obſervé à Delft, que l'inſecte ſort de ſon œuf ſur la fin de l'été, à la maniere des vers, & qu'il ſe renferme dans une coque, où il reſte caché juſqu'au mois de Mars ſuivant. *Swammerdam* croit cependant que la puce ſubit les changemens de forme & de couleur dans l'œuf même. Cette incertitude ſur la génération des puces vient d'exercer la ſagacité de M. *Ceſtone*, Naturaliſte Anglois, & le réſultat de ſes obſervations doit trouver place ici. Les puces, dit cet Obſervateur, pondent des œufs ou lendes qu'elles dépoſent ſur des animaux propres à fournir une nourriture convenable aux petits qui en proviendront : ces œufs qui ſont ronds & très-unis, gliſſent facilement & tombent ordinairement en bas, à moins qu'ils ne ſoient retenus par le poil, &c. On trouve auſſi ces œufs collés à la baſe des poils des animaux, ſur des couvertures de lit, &c. De ces œufs il ſort, au bout de quatre ou cinq jours, de petites larves longues, annelées, à pluſieurs pattes, & un peu velues, brunes ou blanchâtres, agiles, qui ſe nourriſſent ou de la ſubſtance ſcabieuſe de la peau, ou de cette eſpece de duvet gras qui s'amaſſe dans les vêtemens. Dans l'eſpace de quinze jours ou environ ces vers ou larves qui ſe tiennent cachés entre les poils des animaux, acquierent une groſſeur diſtincte, & ils ſont très-vifs. Si on les touche, ils ſe roulent auſſi-tôt en peloton. Bientôt après ils commencent à ramper, & leurs mouvemens ſont rapides. Enſuite ils ſe cachent & filent de leur bouche un fil de ſoie dont ils forment une petite coque ronde qui doit leur ſervir de tombeau : cette coque eſt noirâtre en dehors, raboteuſe, ou couverte de pouſſiere, mais unie & blanche intérieurement. Au bout de quinze jours il ſort une puce bien formée qui laiſſe ſes dépouilles dans la coque. Tant que l'animal demeure enfermé dans ſon tombeau, il eſt blanc ; mais deux jours avant la ſortie de cette coque, il ſe colore & acquiert des forces ; dès le premier inſtant de ſa naiſſance il ſignale ſon agilité, il vient au monde en ſautant. Ainſi la puce, quoiqu'elle ſoit un inſecte non aîlé, ſubit les métamorphoſes des autres inſectes, & ne ſort pas toute formée ou d'un œuf, ou du ventre de ſa mere.

Tout le monde ſait que cet inſecte s'engraiſſe aux dépens de l'eſpece

humaine ; il s'attache plus volontiers aux enfans qu'à l'homme, mais il préfere la peau délicate des femmes ; il se niche volontiers dans la fourrure des chiens & des chats qui en sont fort tourmentés, sur-tout en été & en automne : on en trouve en quantité dans les nids d'hirondelles de rivages, les rats en sont toujours couverts, & l'endroit où la puce a mordu, est toujours rouge. *Lémery* a donc eu tort de dire que ces taches proviennent de ce que, quand l'insecte a piqué la chair, il en suce le sang, & l'éjacule aussi-tôt par le derriere à quelque distance de lui. Cet insecte n'attaque jamais les personnes mortes, ni celles qui tombent du haut mal, non pas même les moribonds, parce que leur sang est corrompu pour lui.

Quand une puce veut sauter, car elle marche peu, elle étend ses six jambes en même-temps, & ses différens articles venant à se débander ensemble, font autant de ressorts, qui, par leur propriété élastique, lui font faire un saut si prompt qu'on la perd de vue. C'est ainsi qu'elle échappe avec une agilité surprenante aux recherches de celui qu'elle dévore. On voit la figure de la puce dans la Micographie de M. *Hoock* : on y découvre aux articulations un petit ressort très-délié & si merveilleusement élastique, qu'il lui fait sauter deux cents fois la hauteur de son corps. *Lémery* dit avoir vu une puce de médiocre grosseur enchaînée à un petit canon d'argent qu'elle traînoit, ce canon étoit long comme la moitié de l'ongle, gros comme un ferret d'aiguillette, creux, mais pesant quatre-vingts fois plus que la puce ; il étoit soutenu de deux petites roues ; en un mot il avoit exactement la figure d'un canon, dont on se sert à la guerre : on y mettoit quelquefois de la poudre à canon & on l'allumoit ; mais la puce intrépide n'étoit ni épouvantée ni allarmée du feu d'une telle artillerie. Sa maîtresse la gardoit, dit-il, dans une petite boîte véloutée qu'elle portoit dans sa poche, & elle la nourrissoit aisément en la mettant tous les jours un peu de temps sur son bras, où la puce suçoit quelques particules de sang, sans se faire presque sentir ; l'hiver fit mourir la puce martiale. Au rapport de *Mouffet*, un nommé *Marck*, Anglois, avoit fait une chaîne d'or de la longueur du doigt avec un cadenat fermant à clef : une puce détenue en esclavage & attachée à cette chaîne la tiroit journellement avec facilité, & le tout, y compris l'insecte, pesoit à peine un grain. *Hoock* raconte qu'un autre ouvrier Anglois avoit construit en ivoire un carrosse à six chevaux, un cocher sur le siege, avec un chien

chien entre les jambes, un poſtillon, quatre maîtres dans le carroſſe & deux laquais derriere, & tout cet équipage étoit traîné par une puce. Quel limonier! L'art ſembloit vouloir diſputer à la nature pour la fineſſe du travail. C'eſt dommage que tant d'induſtrie n'ait pas été appliquée à des objets utiles.

Ovington rapporte que près de Surate, il y a un Hôpital fondé pour les puces, les punaiſes & toutes les eſpeces de vermines qui ſucent le ſang des Humains : il faut pour les nourrir en trouver un qui veuille bien ſe livrer à leur voracité; communément on ſoudoie un pauvre qui ſe vend pour une nuit, & laiſſe ſucer ſon ſang : on l'attache nud ſur un lit dans la ſalle du feſtin, où ces inſectes ſe trouvent raſſemblés. Au reſte le ſoin que les Indiens prennent des puces, quoique extravagant & contraire à l'humanité, eſt conſéquent à leur croyance ſur la métempſycoſe. Il réſulte de là, dit M. l'*Abbé Prevoſt*, *Hiſtoire des Voyages*, *tom. IX*, *p. 37*, que s'il n'y a point de pays où les hommes ſoient heureux, il y en a du moins où les animaux le ſont : n'y a-t-il pas en Turquie un Hôpital fondé pour les chiens infirmes? Mais cet établiſſement eſt un peu moins ridicule que celui pour les punaiſes. Au reſte, ceux des animaux qui nous ſont très-utiles & que nous traitons avec tant d'ingratitude & de rigueur, devroient deſirer que nous cruſſions à la métempſycoſe, & ſans y croire, on pourroit par reconnoiſſance avoir pour nos animaux domeſtiques un lieu de retraite & de ſoulagement.

On prétend qu'on détruit les puces par l'onguent mercuriel ou par le ſoufre, & même en aſpergeant les appartemens qui en ſont infeſtés, avec de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis du mercure pur.

PUCE AQUATIQUE ARBORESCENTE : *voyez ſon hiſtoire à l'article du mot* BINOCLE, *&* *à celui de* PERROQUET D'EAU.

PUCE D'EAU. *Swammerdam* donne ce nom à un petit ſcarabée aquatique qui, en ſe plongeant dans l'eau, fait introduire en même temps & renfermer adroitement dans ſa queue une petite bulle d'air. *Voyez* MONOCLE.

PUCE DES FLEURS DE SCABIEUSE. *J. Muralto* appelle ainſi une eſpece de ſauterelle verdâtre, dont les aîles ſont velues & bleues : il ſort de ſa tête une pointe velue & très-aiguë, dont il ſe ſert, dit le Naturaliſte, pour tirer ſa nourriture des fleurs : ſes pieds ſont comme argentés : voyez les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Obſerv. 55.*

PUCE MARINE. On donne ce nom au *perce-oreille aquatique.* (Mouffet.)

PUCE DE MER, *psillus marinus*, est un petit animal carnassier, qui se trouve en grande quantité sur les bords de la mer du Cap de Bonne-Espérance : on lui a donné le nom de puce de mer, parce que rassemblant ses jambes qui sont musculeuses & à ressort en peloton, il s'élance & saute à-peu-près de même que les puces ordinaires. Il est de la grosseur d'une chevrette, & couvert d'écailles qui ressemblent assez à celles d'un petit poisson ; aussi lorsqu'il est au fond de l'eau, où il descend quelquefois, on s'y tromperoit aisément ; il est armé d'un petit aiguillon dont il se sert pour attaquer les poissons dans l'occasion ; en se jetant sur eux, il les en perce ou l'implante si fortement dans leur chair, qu'ils ne sauroient s'en débarrasser ; alors ces poissons se débattent, se donnent des secousses violentes, & ils se fatiguent à l'excès ; cet ennemi cruel, qui ne lâche pas prise, saisit le moment où le poisson va contre quelque rocher où il se tue par ses mouvemens en se frappant contre la pierre ; alors les puces de mer font bonne chere. *Rondelet* dit avoir souvent trouvé de ces puces dans les ordures que les flots de la mer jettent sur la côte. Cette petite bête couverte d'une coque fort mince, & ressemblant par la force à une marmotte, est pour le reste du corps, comme la langouste : elle a aussi des especes de petites nageoires au bout de la queue. Il faut la considérer de près pour pouvoir distinguer toutes ses parties, à cause de sa petitesse. Ces puces de mer qui naissent au fond de la mer, & en très-grand-nombre, sont si voraces, que si un appât de chair de poisson demeure quelque temps au fond de la mer, elles l'ont aussi-tôt mangé. Aussi n'est-il pas rare que des Pêcheurs retirent leurs amorces toutes investies de ces petits animaux. Peut-être que les puces de mer sont le même animal connu à Amboine & à Banda, sous le nom de FOTOCK, *voyez ce mot.*

PUCE DE NEIGE. Plusieurs Observateurs font mention d'une espece de puce qui paroît dans la neige sous la forme de petits points noirs, qui échappent en sautant dès qu'on en approche le doigt : elles vivent tant qu'il fait un grand froid, & que la neige reste concrete ; mais dès qu'elle se fond, elles périssent. La puce de neige est une espece de *podure*, qui se voit communément en Suede. *Voyez à l'article* POU SAUTEUR. Divers Auteurs font aussi mention de vers trouvés dans la neige. *Voyez le Gentleman-magazine* (Journal Anglois), & les *Ephémer. des Cur. de la Nat.*

PUCE DE TERRE, eſt un inſecte du Cap de Bonne-Eſpérance ; il reſſemble à une puce, & fait un grand dégât dans les jardins & dans les champs dont la terre eſt humectée ; il gâte les ſemences & broute les jeunes & tendres jets ; auſſi les Européens du Cap ſavent les détruire dès qu'ils en découvrent dans quelque endroit. C'eſt encore une eſpece de *podure :* voyez à l'article POU SAUTEUR.

PUCELAGE, *concha venerea*, nom donné à une jolie petite eſpece de coquillage univalve du genre des *porcelaines :* voyez ce mot. Il a une longue fente de forme oblongue, & dentée des deux côtés ; on l'appelle auſſi *coris* des Maldives, ou *colique* ou *monnoïe de Guinée*, parce qu'elle ſert en effet de monnoie. Il ne faut pas le confondre avec la conque de Vénus, dite en latin, *concha veneris*, qui eſt une bivalve : *voyez* CONQUE DE VÉNUS. Quant à l'utilité de la coquille appellée pucelage, *voyez au mot* COQUILLE de ce Dictionnaire. On donne encore le nom de *petit pucelage* à une eſpece de *pervenche :* voyez ce mot. M. *Adanſon* ne range pas le *pucelage* parmi les porcelaines. Voyez les raiſons de cet Auteur dans ſon *Hiſtoire des coquilles du Sénégal.* Le nom *pucelage* exprime auſſi la membrane de l'hymen & les caroncules entieres chez une fille. *Voyez à l'article* HOMME.

PUCELLE, eſt le poiſſon que les Rouennois nomment *feinte*, les Angevins *convers :* ce n'eſt qu'une petite aloſe qui n'eſt pas encore pleine d'œufs : on la pêche dans le même temps que les maquereaux ; ſa chair n'eſt pas très-eſtimée. *Voyez* ALOSE. L'on donne auſſi le nom de pucelle à une fille non déflorée : *voyez au mot* HOMME.

PUCERON, *aphis.* Les pucerons ſont au rang des plus petits inſectes, & leur claſſe eſt extrêmement nombreuſe en eſpeces différentes ; il y a peu d'inſecte auſſi commun & auſſi répandu ſur la ſurface de la terre. Quelques eſpeces vivent à découvert ſur les feuilles, ſur les fleurs & ſur les tiges des arbres ; d'autres font courber les feuilles en façon de cornets, pour y être plus en ſureté ; d'autres ſe cachent ſous l'écorce ; d'autres font croître ſur les plantes & ſur les feuilles des arbres, des tubéroſités, que l'on appelle *galles*, dans leſquelles elles ſe renferment. Nous ne parlerons ici que de ce que ces eſpeces de pucerons ont de commun, & des particularités les plus remarquables de quelques-unes.

Tout le monde connoît les pucerons. On en voit quelquefois les tiges de certaines plantes toutes couvertes, entr'autres le chevre-feuille :

ces insectes sont petits, tranquilles ; ils ont sur la tête deux antennes. On remarque à leur partie postérieure deux pointes ou cornes, quelquefois elles sont si courtes qu'elles ne semblent être que des mamelons plats. L'usage de ces pointes ou tubercules est de donner passage à une liqueur sucrée dont nous parlerons plus bas. Ces insectes ont pour organe une trompe fine qui leur sert à percer les feuilles, du suc desquelles ils se nourrissent. Quand l'animal marche, il porte cette trompe appliquée sous son ventre. Dans certaines especes, elle est très-courte ; & dans d'autres elle est si longue, qu'elle leur forme une queue dont la longueur surpasse une ou deux fois celle du corps. On ne distingue qu'un seul article à chaque tarse. Leurs pattes sont grêles & menues : la marche de cet insecte est lente & comme embarrassée. On le voit quelquefois le derriere en l'air & porté seulement sur les deux jambes de devant.

Les especes de pucerons different entr'elles par la couleur ; les uns sont verts, d'autres sont de couleur de citron, de cannelle ou de nacre de perle. On en trouve qui sont toutes couvertes, comme les moutons, d'une laine blanche ; mais cette apparence de laine blanche n'est autre chose qu'une liqueur qui transpire par les pores de la peau du puceron, & qui se releve en filet, non comme le poil, mais comme une végétation saline. Les pucerons qui s'attachent sur le hêtre, sont de cette espece.

Ces insectes vivent en société, souvent en peuplade trop nombreuse pour notre malheur ; ils s'attachent sur les jeunes tiges, sur les feuilles & les jeunes pousses, comme on le voit sur l'orme, sur le frêne, sur le chevre-feuille, le pêcher, le prunier ; sur le sureau, le chêne, l'érable, le tilleul, le bouleau, même sur la tanaisie, l'oseille, le laitron, le peuplier noir, le hêtre & sur les rejetons des arbres, en pompent le suc avec leur trompe, les défigurent, & les font souvent périr. Les pucerons étant vivipares, mettent leurs petits au monde vivans. Si on regarde avec attention une assemblée de pucerons, on en observera plusieurs qui jettent par leur anus de petits corps verdâtres : ce sont de petits pucerons qui sortent du ventre de leurs meres, mais dans un sens différent de celui des autres animaux, c'est-à-dire, que le derriere sort le premier. L'accouchement entier ne dure pas plus de six ou sept minutes.

La fécondité des meres pucerones est prodigieuse. Ont-elles une fois

commencé à mettre bas, elles semblent ne faire plus autre chose, elles jettent des quinze & vingt petits dans une journée d'été, & tout le reste de leur vie, jusqu'à l'hiver, se passe dans ce pénible travail. Si l'on prend une de ces meres, & qu'on la presse doucement, on fait sortir de son ventre encore un plus grand nombre de pucerons de plus en plus petits, qui filent comme des grains de chapelet. Dès que le petit puceron est né, il commence à sucer les feuilles. On voit quelquefois les pucerons prendre un exercice singulier : on les voit tous lever le derriere en l'air, chacun ne se soutenant que sur les pattes de devant, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Quelques especes de pucerons piquent des feuilles d'arbres, le suc s'extravase & forme une vessie ; la mere pucerone s'y trouve enfermée toute vivante : elle y met au monde un grand nombre de petits, qui, dès qu'ils sont éclos, sucent l'intérieur de cette vessie ; le suc y abonde davantage, la vessie s'augmente, & ces petits pucerons trouvent sous ces parois le vivre & le couvert : aussi les trouve-t-on remplies d'une famille de pucerons, ou d'une mere qui n'a pas encore donné le jour à ses petits. A la fin de l'automne, lorsque la seve cesse d'entretenir ces excroissances, elles desséchent, se fendent, & la prison est ouverte.

Ces vessies causées par les pucerons, ne sont pas à négliger.

Si les Savans continuent à les examiner, elles pourroient bien devenir un jour une branche utile de commerce. On sait que les Turcs ont une espece de noix de galle rougeâtre, de la grosseur d'une noisette, qu'ils nomment *bad-zenge ;* & à Damas en Syrie, *baisonge*, & qu'ils en mêlent trois parties avec la cochenille, pour faire leur écarlate. Si nous avions de cette baisonge en France, nous épargnerions dans nos teintures trois parties de graines d'écarlate du Méxique ; & cette épargne seroit un très-grand gain, car la cochenille, qui est une marchandise étrangere, est d'un prix très-considérable.

Il n'est plus question que de savoir si nous n'avons pas de baisonge en France. Il croît en Provence sur les térébinthes, des galles ou vessies qui ne sont autre chose que des logemens de pucerons. Ces vessies confrontées avec les baisonges de Syrie, ont été reconnues par M. *de Réaumur*, pour être une même chose ; ce qui lui a donné lieu de penser que nous pourrions ramasser dans le Royaume ce que nous faisons venir de loin à grands frais.

C'eſt à tort que l'on impute aux fourmis le mauvais état des arbres où on les voit voyager en ſi grand nombre : elles ne font que peu de tort aux arbres, elles y vont chercher les pucerons pour ſucer une liqueur qui tranſpire du corps de ces inſectes, & ſur-tout des deux cornes qui ſont à leur partie poſtérieure. Cette liqueur ſucrée, qui découle de leurs cornes, prend, en ſéchant, la conſiſtance d'un miel épais, dont le goût eſt d'un ſucre plus agréable que celui du miel des abeilles. On a cherché bien des vertus à cette liqueur. Quelques-uns lui en ont attribué qui n'ont encore rien de conſtant. On trouve beaucoup de cette eau dans les veſſies où les pucerons ſe renferment, & où l'air n'en excite pas l'évaporation.

Génération des Pucerons.

Parmi les pucerons, les uns ſont aîlés, les autres ne le ſont pas; ces caracteres ne déſignent point de ſexe comme chez les fourmis. Quelques Naturaliſtes prétendent que ces animaux ſont également peres ou meres, & engendrent d'eux-mêmes & ſans copulation, quoiqu'ils s'accouplent auſſi quand il leur plaît, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſi cet accouplement eſt une conjonction de ſexes, puiſqu'ils en paroiſſent tous également privés ou également pourvus. Voudroit-on ſuppoſer que la Nature s'eſt plu à renfermer dans l'individu de cette petite bête, plus de faculté pour la génération, que dans aucune autre eſpece d'animal, & qu'elle lui aura accordé la puiſſance de ſe reproduire, non-ſeulement tout ſeul, mais encore le moyen de pouvoir auſſi ſe multiplier par la communication d'un autre individu ? Toujours eſt-il certain que l'on voit les uns & les autres mettre au jour des petits vivans ; & M. *Bonnet* a eu la preuve que les pucerons naiſſent avec la faculté ſinguliere de produire leur ſemblable ſans le ſecours d'un autre. Il reçut un puceron dans l'inſtant où la mere venoit de le mettre bas ; il l'éleva ſolitairement : celui-ci, quoique vierge, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, donna auſſi un autre puceron, qu'il ſéqueſtra de même ; & il obtint ainſi, ſans qu'il y eût le concours d'aucun mâle, cinq générations conſécutives, pendant l'eſpace de cinq ſemaines : on aſſure même que quelques Obſervateurs ont vu auſſi des pucerons mettre au jour des petits, qui ſans avoir de communication avec d'autres pucerons, accouchent de petits pucerons, qui deviennent à leur tour meres ſans accouplement, & on les a conduits ainſi pendant

un été entier, jufqu'à la feptieme & neuvieme générations. Cependant comme d'excellens Obfervateurs, tels que M. *de Rèaumur*, ont vu des pucerons s'accoupler, & qu'ils ont reconnu dans certains pucerons tous les caracteres des mâles ; il refte à favoir fi le premier accouplement n'influe pas fur un certain nombre de générations. Ainfi ces accouchemens fi multipliés feroient la fuite d'une fécondation qui s'eft faite de la premiere mere au commencement du printemps, & qui eft fortie d'un œuf fécondé par le mâle dans l'automne précédent ; mâle dont l'exiftence a été démontrée par M. *de Réaumur.* Au refte le puceron, comme le polype, feroit un animal qui fort de la loi générale établie pour la génération des animaux quadrupedes, des oifeaux, &c. M. Géoffroy (*Hift. des Infect. des environs de Paris*) foupçonne que les pucerons font vivipares en été & ovipares en automne, faifon où ils fe fécondent, & rendent quelquefois des œufs oblongs & gros, d'où fortent par la fuite des petits : ce phénomene eft encore une fingularité des plus furprenantes.

On foupçonne que la raifon pour laquelle la Nature a donné des aîles à certaines efpeces de pucerons, c'eft, en quelque forte, afin de les répandre fur la terre pour la nourriture de divers animaux, de même qu'elle a répandu des plantes à l'aide des graines aîlées. Quand on penfe à la multitude effrayante de ces animaux, qui naît pendant un été, on a de la peine à concevoir comment la terre n'en eft pas couverte. Lorfque d'autre part on confidere la quantité prodigieufe d'infectes qui s'en nourriffent, & la délicateffe des pucerons, on n'imagine pas qu'il puiffe en refter pour repeupler l'année fuivante.

Les *aphidivores* ou ennemis deftructeurs des pucerons font les vers fans jambes & les vers à fix jambes, dont les uns font nommés *lions-pucerons ;* les autres, *hériffons blancs* ou *barbets*, qui deviennent de petits fcarabées hémifphériques. Il y a auffi les *cinips*, les *mouches aphidivores*, les *mouches ichneumones.* Voyez ces mots & celui de DEMOISELLE. Il eft rare de ne pas trouver ces ennemis au milieu des colonies & des peuplades des pucerons. Les hirondelles & autres oifeaux font la chaffe à ceux qui s'élevent dans les airs. Nous le répétons, il femble que la nature n'ait multiplié ces atômes que pour fervir de nourriture à des êtres d'une autre efpece.

Pucerons branchus.

Ce font de petits infectes aquatiques, remarquables par deux bras

ramifiés qui s'élevent au-dessus de leur tête, & qui leur servent de nageoires : ils sautillent continuellement dans l'eau, & sont ordinairement rougeâtres : ils servent de nourriture aux polypes. C'est à proprement parler la *puce aquatique arborescente.* Voyez MONOCLE *à l'article* BINOCLE. En 1764, le 13 d'Août, feu M. *Passemant*, Opticien du Roi, m'invita d'observer des corps mouvans que l'on distinguoit assez sensiblement dans l'eau dont on se servoit chez lui, soit pour cuire les alimens, soit pour la boisson : cette eau avoit été prise dans la Seine, vis-à-vis du jardin de l'Infante; & quoique épurée par le dépôt, par la filtration au travers du sable & de l'éponge, on ne l'avoit point purgée de ces corps mouvans que je soupçonnai, à la simple vue, être des pucerons branchus : je me fis donner un microscope, & ayant soumis une goutte de l'eau en question au foyer d'une forte lentille, j'y reconnus non-seulement la forme extérieure des pucerons branchus, mais encore le mouvement de systole & de diastole, ainsi que la circulation.

Faux pucerons.

Ces insectes appellés *psyles* (voyez ce mot) ressemblent parfaitement aux pucerons par leur petitesse, par la tranquillité avec laquelle ils se tiennent constamment dans la même place, par la maniere dont ils se nourrissent du suc de la plante, par la nature des excrémens qu'ils rejettent, & souvent par les poils cotonneux dont ils sont couverts. Ce sont ces ressemblances qui ont déterminé M. *de Réaumur* à les appeller faux pucerons. Il y en a deux sortes, les *faux pucerons du figuier*, & ceux du *buis.*

Ces insectes se tiennent ordinairement sous les feuilles de figuier, & on en trouve aussi d'attachés contre les figues mêmes vertes & dures. M. *de Réaumur* croit qu'ils ne font ni bien ni mal aux *figues :* ils se métamorphosent en moucherons à quatre aîles, qui sont dans la classe des *moucherons sauteurs.*

Les *faux pucerons du buis* se cachent davantage ; mais lorsqu'on connoît une fois leur retraite, on ne les trouve que plus facilement : ce sont eux qui font dans ces petites boules de buis des feuilles de l'année; en suçant les feuilles avec leurs trompes, ils les ont fait recourber, & elles leur ont formé alors un domicile. Ces faux pucerons se métamorphosent aussi en *moucherons sauteurs.*

Les *faux pucerons du figuier* jettent par l'anus une eau sucrée ; mais les

les *faux pucerons du buis* rendent pour excrément une espece de manne, qui en séchant acquiert de la solidité, & leur forme quelquefois une longue queue tortueuse.

On a publié, il y a quelque temps, dans les affiches de Marseille, un moyen de détruire les pucerons qui nuisent aux arbres fruitiers & aux fruits. On se sert d'une seringue d'étain coiffée en arrosoir, c'est-à-dire d'une pomme à mille trous. On la remplit d'une eau de chaux bien éteinte, & dans laquelle on a fait macérer un quart de poignée de mauvais tabac en poudre, & on en arrose les arbres attaqués de ces insectes; la vermine périt, les arbres poussent du bois & leurs fruits grossissent. Quatre ou cinq jours après l'aspersion, on arrose les mêmes arbres avec la seringue remplie d'eau claire.

PUCHAMCAS. Les Indiens donnent ce nom à une espece de néflier de la Virginie : c'est le *mespilus aculeata, pyrifolia, denticulata, splendens fructu insigni rutilo, Virginiensis*, de Pluckenet.

PUCHO. C'est le *costus Indien:* voyez ce mot. Les Matelots appellent aussi *puchot* la trombe de mer. *Voyez ce mot.*

PUFFIN, *puffinus.* Genre d'oiseau aquatique. Le puffin niche dans les trous que font les lapins en terre. On prétend que la femelle ne pond qu'un seul œuf à chaque couvée; elle reste toute la journée sur les eaux pour ne retourner à son nid qu'à la nuit, & le quitter dès que le jour paroît. Cet oiseau a quatre doigts à chaque pied, trois en devant qui sont palmés, celui de derriere est sans membrane; les jambes sont courtes; le bec est arrondi, crochu par le bout & édenté; les narines sont coniques; le plumage du dos est d'un gris-brunâtre, celui du ventre est blanc. Les aîles sont roussâtres & blanches : la queue est longue d'environ cinq pouces; les aîles étant pliées sur le dos excedent d'un pouce la longueur de la queue. Cet oiseau qui se trouve dans les pays Septentrionaux, est de la grosseur d'un canard. Il y a le *puffin cendré*, le *puffin du Brésil* qui niche & vit aux embouchures des mers; celui du Cap de Bonne-Espérance est une espece d'*oiseau de tempête, procellaria æquinoxialis*, LINN. *Voyez* OISEAU DE TEMPÊTE.

PUITS, *puteus.* On donne ce nom à un trou creusé perpendiculairement en terre, jusqu'à ce qu'on ait rencontré un courant d'eau souterraine qui a pour sol une terre glaiseuse. Ces eaux ne s'affoiblissent ni ne tarissent guere qu'à la suite des longues sécheresses : ce sont autant de sources ou fontaines souterraines qui renaissent & se raniment au

retour des pluies dont l'eau venant à s'infiltrer dans les ouvertures de la terre, dissout dans son trajet souterrain ce qu'elle peut abreuver. Ces eaux sont toujours plus crues, plus indigestes que celles qui coulent à l'air libre. Il y a des puits d'eau douce, d'eau salée, &c. En concevant la mécanique des sources ou fontaines ordinaires, on doit concevoir celle des puits. L'on ne doit donc pas être étonné s'il y a également des puits où l'eau est intermittente ou perpétuelle, & froide ou chaude ; nous avons cependant la connoissance d'un puits qui présente un phénomene trop singulier pour le passer sous silence.

Sur la côte de Plougastel, près de Brest, au passage de Saint-Jean, du côté de Cornouaille, il y a sur l'embouchure de la riviere de Landerneau un puits d'eau continuellement douce, dont le niveau du sol se trouve quelquefois égal à celui de la basse mer. Le phénomene étonnant qu'on remarque dans ce puits, c'est qu'il s'emplit à mer basse, & se vide à mer montante, sans aucune apparence de mêlange des deux sortes d'eaux, ainsi que nous nous en sommes assurés par la dégustation sur le lieu même. La source d'eau qui entretient ce puits, diminue, comme la plupart des autres eaux de source, en temps de sécheresse. M. *Deslandes*, Commissaire & Contrôleur de la Marine, que nous avons déjà cité avec éloge, a fait part de ce phénomene à l'Académie des Sciences de Paris. L'étang de Greenhive, entre Londres & Gravesand, offre la même singularité. Pour expliquer un tel phénomene, ne pourroit-on pas dire qu'il y a entre le puits & le bras de mer une certaine quantité d'air qui ne pouvant se dégager, intercepte la communication des deux especes d'eaux, & fait refluer latéralement l'eau douce, qui est la moins pesante, lorsque celle de la mer vient à monter & à resserrer l'air dans un trop petit espace : de-là la diminution des eaux du puits en question ; mais la mer venant à se retirer, l'air comprimé occupe de nouveau le même espace, & donne par ce moyen la facilité aux eaux douces de redescendre dans leur citerne ; de-là l'augmentation des eaux des puits cités ci-dessus. L'eau du puits de l'Isle de Lerins, quoique voisine de celle de la mer, & participant au flux & au reflux, sur-tout au mois de Février, est douce & saine. Ce phénomene paroît encore dépendre de la pression que l'eau de la mer fait latéralement sur les eaux du puits qu'elle soutient sans s'y mêler.

A l'égard du puits qui se trouve dans le village de Boyaval, situé

ſur une colline à quatre lieues de la ville d'Aire en Artois, quoiqu'il ait environ vingt-deux braſſes de profondeur, l'eau n'y monte pour l'ordinaire qu'à onze braſſes : il arrive cependant quelquefois qu'elle le remplit entiérement, & qu'elle en ſort en abondance, même en temps de ſéchereſſe. Lorſque ce puits regorge, il ſe forme près d'un bois voiſin, une fontaine qui eſt plus élevée que la gorge du puits, & qui ne tarit que quand le puits ceſſe de répandre ſes eaux. Tout indique que le phénomene de ce puits eſt dû à l'abondance des pluies qui ont tombé quelque temps avant, & qui étant amaſſées dans des ſouterrains, regorgent par les puits & les canaux.

Les puits de Modene & de Styrie ſont peut-être la plus grande preuve que nous puiſſions avoir des réſervoirs intérieurs d'eau de pluie, pour expliquer l'origine des puits & même des fontaines : les Ouvriers commencent par percer pluſieurs lits de terre, & lorſqu'ils ſont parvenus à une couche de tuf fort dur, qui reſſemble à une eſpece de craie, ils conſtruiſent leur maçonnerie, & achevent tranquillement tout le tour du puits, ſans avoir encore une goutte d'eau, & ſans aucune crainte qu'elle leur manque. Quand la maçonnerie eſt achevée, ils percent avec un trépan la couche de tuf qui ſert de baſe à l'ouvrage ; les Ouvriers ſortent du puits & levent enſuite le trépan ; l'eau s'élance auſſi-tôt dans le puits, & parvient en peu de temps juſqu'au bord, & ſe répand quelquefois par-deſſus ; ce qui ne peut provenir que des eaux amaſſées dans l'Appenin qui s'éleve à côté de Modene.

On nomme *bures* les puits que l'on fait dans les mines pour gagner le filon & les eaux, afin d'en retirer d'abord ce fluide, & enſuite le minérai.

PULMONAIRE, *pulmonaria*. Les Botaniſtes diſtinguent, avec M. *de Tournefort*, douze eſpeces de ce genre de plante à fleurs monopétales & en forme d'entonnoir. Nous citerons ici les deux eſpeces principales qui ſont particuliérement d'uſage en Médecine.

1°. La GRANDE PULMONAIRE, ou L'HERBE AUX POUMONS, ou L'HERBE DU CŒUR, ou L'HERBE AU LAIT DE NOTRE-DAME, *pulmonaria vulgaris, latifolia, Italorum, ad bugloſſum accedens.* Cette plante croît dans les forêts, dans les boſquets, aux lieux montagneux & ombrageux : nous l'avons rencontrée ſur les hautes montagnes de la France, mais particuliérement ſur les Alpes & les Pyrenées. Sa racine eſt blanche, vivace, fibreuſe, & d'un goût viſqueux : elle pouſſe

une ou plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, anguleuses, velues, de couleur purpurine : ses feuilles sortent les unes de sa racine, éparses & couchées à terre ; les autres embrassent leurs tiges sans queues : toutes ces feuilles sont oblongues, larges, terminées en pointe, traversées par un nerf dans leur longueur, lanugineuses & marbrées le plus souvent de taches blanchâtres : ses fleurs sont soutenues plusieurs ensemble ; ce sont de petits tuyaux évasés par le haut en bassinets, découpés chacun en cinq parties, de couleur ou purpurine ou violette : à ces fleurs succedent quatre semences arrondies, enfermées dans le calice qui contenoit la fleur.

On cultive cette plante dans les jardins : elle sort de terre au commencement du printemps, & donne aussi-tôt sa fleur : ses feuilles périssent en automne. *Ray* observe que les Anglois font fréquemment usage de cette plante en guise de légume, & qu'ils l'appellent *sauge de Jérusalem* ou de *Bethléem*. Jean *Bauhin* dit aussi qu'on range notre *pulmonaire* au nombre des légumes, & que les femmelettes en mettent les feuilles dans les bouillons & les omelettes par précaution, les estimant utiles contre les affections du poumon, & pour fortifier le cœur.

2°. La PETITE PULMONAIRE, *pulmonaria angustifolia*. Elle differe de la précédente en ce que ses feuilles sont étroites : ses fleurs sont d'abord purpurines, ensuite bleues : sa racine est fibreuse, & noircit en vieillissant.

Cette plante croît presque par-tout dans les forêts & les bois taillis, aux lieux ombrageux & montagneux : elle reste long-temps en fleur.

La *pulmonaire* a un goût d'herbe un peu salé & gluant : elle est très-adoucissante, vulnéraire & consolidante : on en fait des tisanes ou des bouillons avec le mou de veau, destinés contre les maladies de la poitrine, lorsque les crachats sont salés, purulens ou sanguinolens, c'est-à-dire, dans l'*hémophthisie*.

PULMONAIRE DE CHÊNE, *lichen arboreus*, *aut pulmonaria arborea*. On trouve cette plante, qui est d'un genre différent des précédentes, attachées comme les plantes parasites sur les troncs des vieux chênes, des hêtres, des sapins & des autres arbres sauvages dans les forêts épaisses, quelquefois sur les pierres mousseuses : elle est semblable à l'*hépatique des puits* ou des fontaines, mais elle est beaucoup

plus grande de toute maniere : elle eſt plus ſeche & plus rude : ſes feuilles ſont fort entrelacées & placées les unes ſur les autres comme des écailles ; leurs découpures ſont extrêmement variées & plus profondes que celles de l'*hépatique ordinaire*. Cette plante eſt compacte, & pliante comme du chamois, & elle repréſente en quelque maniere par ſa figure un poumon deſſéché : elle eſt blanchâtre du côté qu'elle eſt attachée aux écorces des arbres, verte de l'autre côté, d'une ſaveur amere, avec quelque aſtriction : on la trouve auſſi ſur les rochers à l'ombre. On recueille communément celle qui ſe trouve ſur les chênes, quoiqu'il y ait des perſonnes qui préferent celle qui vient ſur les vieux ſapins, à cauſe de quelques parties réſineuſes qu'on prétend qu'elle tire de ces arbres.

La *pulmonaire de chêne* convient pour la jauniſſe opiniâtre & la toux invétérée : elle arrête le ſang qui coule, referme les plaies récentes, reſſerre le ventre, & arrête les regles. *Dodonée* rapporte que des Bergers & des Maréchaux donnoient avec ſuccès à leurs beſtiaux, quand ils touſſoient & reſpiroient difficilement, la poudre de cette plante en y ajoutant du ſel ; en conſéquence on a cru qu'elle pouvoit être utile aux hommes, & l'expérience a confirmé qu'elle étoit très-bonne pour les ulceres des poumons & le crachement de ſang. *J. Ray* rapporte que les Anglois en font uſage avec ſuccès pour la phthiſie & la conſomption.

PULMONAIRE DES FRANÇOIS ou HERBE A L'ÉPERVIER A FEUILLES TACHÉES, *pulmonaria Gallorum*. Cette plante qui eſt une eſpece d'*hieracium*, croît ſur les murailles aux lieux incultes, & a les feuilles très-velues. Sa racine eſt vivace, longue, groſſe, genouillée, fibrée & laiteuſe : elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied & demi, velues & rameuſes ; ſes feuilles naiſſent de la racine, couchées ſur terre, verdâtres en deſſus, lanugineuſes, blanchâtres en deſſous & marbrées de tâches noirâtres : ſes fleurs naiſſent en Juin & Juillet aux ſommets des tiges & ſont à demi-fleurons jaunes, & ſoutenues par un calice écailleux : à ces fleurs ſuccedent pluſieurs ſemences oblongues, garnies d'une aigrette. En France on eſtime les feuilles de cette plante dans les maladies du poumon, & en particulier dans l'hémophthiſie ou le crachement de ſang : on l'emploie dans les bouillons faits avec le mou de veau, lorſque les crachats ſont ſalés ou purulens.

PULPE, *pulpa*. En Médecine on donne ce nom à la ſubſtance charnue

des fruits mous ou desséchés : on dit *pulpe d'abricot*, *pulpe de prune*, *pulpe de coloquinte*, *pulpe de casse*, &c.

PULPO, est un animal de la mer du Sud ; il est d'une figure si singuliere, qu'à le voir sans mouvement, on le prend pour une branche d'arbre, couverte d'une écorce semblable à celle du châtaignier : il est de la grosseur du petit doigt, long d'un demi-pied, divisé en quatre ou cinq articulations qui vont en diminuant du côté de la queue qui ne paroît non plus que la tête autrement que comme un bout de branche cassée. Lorsqu'il déploie ses six jambes (qui sont peut-être des suçoirs à la maniere de ceux des polypes) & qu'il les tient rassemblées vers la tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. Cette sorte d'animal est l'*aubrésil* ou *arumago* du Brésil, dont *Marcgrave* & *Frézier* ont parlé. Ce sont les Chinois qui lui ont donné le nom de *pulpo :* il disent qu'en le maniant avec la main nue, il l'engourdit pour un moment sans faire d'autre mal. On soupçonne que c'est une espece de sauterelle aquatique que le Pere *du Tertre* a désignée & décrite sous le nom de *cocsigrue*, à l'exception qu'on ne lui a point remarqué une queue à deux branches, ni les excroissances épineuses que cet Auteur met à sa cocsigrue. D'ailleurs, comme le dit très-bien l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, il ne parle point d'une petite vessie qu'on trouve dans le *pulpo* pleine d'une liqueur noire, & qui fait une très-bonne encre à écrire. La figure singuliere & l'immobilité du *pulpo* le feroient soupçonner d'être un *zoophite :* voyez ce mot.

PULSATILLE ou PASSE-FLEUR. Genre de plante dont on distingue quinze especes. La pulsatille à grande fleur est la plus intéressante à connoître. *Voyez sa description à l'article* COQUELOURDE.

PUMA. Dans la Langue des Incas on donne ce nom à un animal quadrupede de la grosseur d'un fort renard. Les Espagnols disent que c'est une espece de lion du Pérou plus petite que celle d'Afrique. Nous avons dit à l'article du *Lion* en quoi il differe du veritable lion d'Afrique ou d'Asie.

PUMICIN : *voyez au mot* PALMIER DE CAYENNE.

PUNAISE, *cimex*. On donne ce nom à un genre d'insecte qui a trois articles aux tarses, quatre aîles, celles de dessus partie écailleuses & partie membraneuses ; les antennes minces & plus longues que la tête, sont composées de quatre ou cinq articles ; sa trompe est courbée en dessous. En général, ce genre d'insecte sent fort mauvais, & il y

en a grand nombre d'efpeces différentes pour la grandeur & pour la couleur : on les trouve dans les champs, dans les jardins potagers, dans les vergers, fur les légumes, fur les arbres, fur les murs & dans les maifons ; il n'y a que celle-ci qui n'a point d'aîles, & la petite efpece de punaife à avirons.

1°. La PUNAISE DE LIT OU DOMESTIQUE, *cimex domefticus aut lectularius.* Cet infecte incommode, qui n'eft que trop connu à une certaine portion de l'efpece humaine, eft de la figure & de la groffeur d'une petite lentille, court, fort plat, rhomboïdal, mollet, facile à écrafer pour peu qu'on le touche, rouffâtre, d'une odeur puante & fort défagréable. On diftingue dans cet infecte trois parties principales, la *tête*, la *poitrine* & le *ventre :* la tête eft munie fur les côtés de deux petits yeux bruns un peu faillans ; en devant il y a deux petites antennes, compofées chacune de quatre articulations fort déliées, & en deffous eft une trompe recourbée dans fon état de repos, & renflée dans fon milieu ; la pointe, fort dure & très-pointue, eft logée entre les deux jambes de devant ; la poitrine ou le corfelet n'eft formé que d'un anneau un peu large, qui tient à la tête par un étranglement, & auquel eft attachée inférieurement la premiere paire de jambes : le corps, qui va en s'élargiffant, eft compofé de neuf anneaux, dont le premier eft comme féparé en deux par une petite échancrure formée d'une piece triangulaire qui fait la jonction du corps avec le corfelet : fous le ventre font deux dernieres paires de jambes, qui ont également chacune trois articulations ; la derniere, qui eft le pied, eft armée d'un crochet aigu reffemblant à un hameçon.

Tout le corps de la punaife eft liffe, excepté quelques petits poils que le microfcope y fait découvrir. Quand l'animal eft plein de fang, il a le dos un peu convexe, mais le ventre eft toujours applati. Le mâle & la femelle s'accouplent enfemble queue à queue, c'eft-à-dire ayant leurs têtes oppofées fur le même plan : quelquefois le mâle eft monté fur fa femelle. La femelle dépofe toujours fes œufs dans un lieu propre à les faire éclorre, & il en fort par le bout de petites punaifes, qui, quoique nées tout récemment & à peine vifibles, ne laiffent pas que de courir très-vîte.

Prefque toutes les *punaifes* périffent pendant l'hiver dans les climats froids ; mais le lieu où les femelles ont dépofé leurs œufs eft tellement convenable, qu'aux approches de l'été ils s'ouvrent toujours, pour

laisser sortir les petits animaux qu'ils renferment; car ces insectes ne sont que trop féconds, & multiplient prodigieusement à la faveur des matieres putrides qui s'exhalent des corps animés. Aussi naissent-ils abondamment dans les vieux bâtimens, dans les appartemens voisins des poulaillers, des colombiers, des cages de cailles & des fours, dans les vieilles solives des maisons, dans les lits, sur-tout dans ceux dont le bois est de sapin, où il y a de vieilles paillasses, ou dont la paille & les draps ne sont pas assez souvent renouvellés, ainsi que les matelats; dans ceux qui sont proche de vieilles cloisons ou de vieilles murailles enduites de plâtre, ou près de vieux livres; on en voit une plus grande quantité aux chambres d'en-haut, aux lieux secs & exposés au midi, principalement dans les grandes villes bien peuplées, & où les maisons sont à plusieurs étages, comme à Paris: elles sont moins communes à la campagne.

La maxime si souvent citée contre nous, dit M. *de Réaumur*, qu'il n'y a que l'homme qui fasse la guerre à l'homme, & que les animaux de même espece s'épargnent, a été sûrement adoptée & avancée par des gens qui n'avoient pas étudié les *insectes*. En effet, l'histoire que nous en donnons dans le corps de cet Ouvrage, fait voir que parmi les insectes, les araignées, les chenilles, & même les punaises, sont assez carnassieres & en mangent fort bien d'autres de leurs especes, quand elles le peuvent. Quand l'intérieur des *punaises* a été percé & sucé par l'aiguillon ou la trompe de leurs compagnes, leur squelette ressemble alors à cette dépouille complette dont elles se défont tous les ans.

Mathiole a raison de dire que les *punaises* sont les ennemis les plus fâcheux & les plus importuns qu'on puisse avoir au lit pendant la nuit; car outre que ces insectes nocturnes sont le fléau de l'orgueil, de la vanité & de la mollesse, ils se plaisent à enlever à l'homme les douceurs du repos, à le tourmenter sans cesse, à le déchirer, ou plutôt à le piquer cruellement, pour sucer & s'enivrer de son sang: d'ailleurs ils portent une telle infection par-tout où ils passent, que nos sens & nos esprits sont plus offensés par la mauvaise odeur qu'ils exhalent, que les parties de notre corps ne peuvent l'être par leurs morsures.

Les punaises fuient la lumiere, elles en sont ennemies, & se tiennent cachées pendant le jour; elles n'exercent leur brigandage sanguinaire que dans les ténebres. Cachées dans leur retraite obscure, elles attendent, pour en sortir, le moment où l'homme va se jeter dans les

bras du ſommeil : la lumiere eſt-elle éteinte, le ſignal eſt donné ; à peine l'homme a-t-il étendu ſur ſon lit ſes membres plus ou moins fatigués, que les punaiſes ſe mettent en marche, elles accourent en foule & avec précipitation, ſe laiſſent tomber des rideaux & du ciel du lit, profitent de la noire obſcurité pour aſſiéger celui qui veut dormir, & le moleſtent continuellement, en ſe jetant principalement au viſage & aux parties du corps où la peau eſt la plus tendre : c'eſt ainſi qu'elles pillent, butinent, ravagent, & livrent une guerre ſanglante à l'homme. Un Curieux voulant découvrir l'inſtinct qui guidoit la punaiſe, & le ſens par lequel elle étoit avertie de la préſence de l'homme, a fait l'expérience que voici : il s'eſt couché dans un lit ſuſpendu & ſans ciel, au milieu d'une chambre où il n'y avoit aucun meuble ; il a mis ſur le plancher une punaiſe qui, conduite ſans doute par l'odorat, a héſité quelque temps ſur les moyens qu'elle prendroit pour arriver au lit : elle a enfin pris le parti de monter à la muraille par le chemin le plus court ; elle a gagné le plafond, toujours en ſuivant une ligne droite qui devoit paſſer au deſſus du lit, & lorſqu'elle y eſt parvenue, elle s'eſt laiſſé tomber ſur le nez de l'Obſervateur. Quelle ſagacité d'inſtinct & d'odorat ! Les punaiſes ſe montrent d'autant plus terribles, plus ſanguinaires, qu'elles ont jeûné plus long-temps ; car il en eſt à-peu-près des punaiſes comme des couſins (on peut y ajouter les puces & les poux) ; les uns & les autres ſont avides de notre ſang. Les punaiſes courent ſur les différentes parties du corps, ſondent le terrain, font choix des meilleurs morceaux, enfoncent leur trompe paraſite pour puiſer à longs traits le ſang dont elles ſont avides : elles préferent auſſi de piquer les peaux de certaines perſonnes plutôt que d'autres, ſoit que les unes paroiſſent trop dures, ſoit que l'odeur, le goût de leur ſueur ou de leur tranſpiration les éloigne ou les rebute : on voit effectivement des perſonnes qui dorment tranquillement au milieu d'une légion de punaiſes, ſans ſe ſentir incommodées de leurs morſures, tandis que d'autres en ſont dévorées de toutes parts, & en perdent le repos : il en eſt pour qui une ſeule punaiſe eſt un ſupplice, & qui n'oſent pas même les écraſer. A la vérité l'odorat en eſt affecté, & le cœur en eſt ſoulevé : l'infection qui ſuit toujours un tel meurtre, leur aſſure ſouvent l'impunité, & l'homme eſt ſouvent obligé malgré lui d'épargner l'objet de ſon exécration. Les Chinois, moins dégoûtés que nous, aiment l'odeur puante de ces inſectes : chaque peuple, de même que chaque homme, a ſes goûts & ſes fantaiſies.

Il eſt étonnant de voir la quantité de recettes que les Anciens & les Modernes nous donnent pour empêcher que ces vilains inſectes ne troublent notre repos : huiles, graiſſes, onguents, lotions, fumigations, talifmans, amulettes, *ex voto*, &c. tout a été mis en uſage ; mais les plus ſpécifiques ſont l'huile de vitriol verſée ſur le ſel marin, la fumée de tabac, de ſoufre, de mercure, de cuir brûlé, de poivre, & toutes autres drogues fortes : c'eſt la raiſon pourquoi l'on ne voit que peu ou point de cette vermine chez les Droguiſtes, les Apothicaires, & ſur-tout chez les Corroyeurs. *Aldrovande* approuve fort l'uſage des claies d'oſier miſes au chevet du lit, car les punaiſes s'y retirent volontiers quand elles voient le jour, & il ſuffit de ſecouer ces nattes ou claies pour les écraſer facilement. Plus ces nattes ſont vieilles, & meilleures elles ſont, parce que ces inſectes ayant l'odorat très-fin, l'odeur de leurs ſemblables les y attire en foule : les araignées les mangent quand elles en peuvent attraper. Un autre remede pour ne pas avoir de punaiſes, eſt d'avoir ſoin de tenir ſes appartemens & ſes meubles dans une grande propreté.

M. *Linneus*, en finiſſant l'énumération des punaiſes, qu'il fixe à quarante-trois eſpeces, nous fournit une idée qui a quelque choſe de ſingulier : ce Naturaliſte penſe qu'il faudroit rechercher s'il ne ſe trouveroit point parmi les punaiſes de campagne, quelques eſpeces qui, étant introduites chez les citadins, puſſent détruire les punaiſes de ville.

1°. Parmi les quarante-trois autres eſpeces de punaiſes qui ſe trouvent en Suede, & dont M. *Linneus* fait mention, il y en a de figure ronde, & les autres de figure oblongue : on les rencontre preſque toutes en France.

2°. Les Actes d'Upſal font auſſi mention d'un grand nombre de punaiſes, dont pluſieurs ſe transforment en inſectes aîlés. On trouve des punaiſes dans le fumier ; celles-ci ſe métamorphoſent en eſpeces de mouches qui ſentent fort mauvais. Il y a des punaiſes de bois ; différentes plantes en nourriſſent. Il y a auſſi des punaiſes aquatiques qui volent, & qui ont dans la bouche un aiguillon avec lequel elles piquent fortement. *Swammerdam* a décrit ſeize eſpeces de punaiſes de terre volantes, auſſi agréables à la vue, par les belles couleurs dont elles ſont ornées, qu'elles ſont incommodes par l'odeur qu'elles exhalent ; enfin, les forêts, les prairies & les campagnes en fourniſſent. Nous ne pouvons nous diſpenſer de donner une notice abrégée des eſpeces

de punaiſes que le Naturaliſte du Nord a citées, ou au moins de celles qui ſont les plus faciles à reconnoître dans notre pays, même dans leur état de *larve*, qui ne differe de l'inſecte parfait que par le défaut d'aîles.

1°. La *punaiſe ſtercoraire :* elle porte une trompe courbée faite en arc ; elle eſt noire, très-grande & velue ; elle eſt couverte d'une craſſe qu'elle change ſouvent ; elle vit de rapine, ſe nourrit de mouches & d'autres inſectes, elle paroît en cela ſemblable à la *punaiſe mouche.*

2°. La *punaiſe verte :* elle ſe trouve par-tout à la campagne & dans les jardins, ſur-tout ſur les groſeilliers, où elle put très-fort. Quelquefois elle eſt tachetée de quelques points blanchâtres & d'autres fois de raies rouges.

3°. La *punaiſe d'un noir cendré :* elle eſt fort maigre ; on la trouve dans les forêts, ſur les troncs d'arbres ſecs.

4°. La *punaiſe griſe :* M. *Guettard* nous l'a fait connoître ; on la trouve communément en automne dans les baies ou fruits d'arbres, auxquels elle donne une mauvaiſe odeur : elle a une tache d'un jaune rouge ſur les élitres ou fourreaux des aîles.

5°. La *punaiſe griſe à forme d'œuf :* elle eſt très-grande ; ſes antennes ſont rouges & noires vers la baſe : le dos eſt tout gris, la pointe du corſelet rouge, les pieds roux, &c.

6°. La *punaiſe griſe pointue :* elle eſt en général d'une couleur plus pâle que la précédente.

7°. La *punaiſe rouge à deux aîles :* elle ſe trouve ſur les orties, ainſi que ſur d'autres plantes ; tout ſon corps eſt rouge ; les élitres ſont marquées d'un point pourpre. La punaiſe rouge des jardins n'a communément que des étuis écailleux, ſans aîles, & ne ſent point mauvais.

8°. La *punaiſe d'un bleu cuivreux :* elle a une marque rouge aux épaules : on la trouve ſur les grandes plantes.

9°. La *punaiſe noire :* elle eſt ſurſemée de trois ou quatre taches blanches : ſes jambes ſont très-épineuſes ; on la trouve ſur les plantes : celle du coudrier n'a aucunes taches. Il y a auſſi la punaiſe d'un noir cuivreux : elle ſe trouve ſur la veſce.

10°. La *punaiſe-mouche :* elle eſt de figure ovale, d'un cendré tiqueté de noir & de brun : elle a deux gros yeux ronds ; ſa trompe groſſe, arquée & réfléchie en deſſous, pique vivement ; les quatre articles

de ſes antennes ſont aſſez longs. On diſtingue auſſi deux yeux liſſes ſur le derriere de ſa tête ; ſes étuis ſont tout-à-fait membraneux, fort croiſés l'un ſur l'autre, & recouvrent les aîles ; ſes pattes ſont fort longues. L'inſecte vole très-bien, & vient ſouvent dans les maiſons : lorſqu'on le tient dans les doigts, il rend une mauvaiſe odeur, & fait un petit bruit qui eſt, dit-on, occaſionné par le frottement de ſon corſelet. La larve de la punaiſe-mouche ſe rencontre auſſi dans les maiſons : en cet état elle reſſemble à une araignée couverte de pouſſiere & d'ordures, on diroit d'une petite motte de terre qui marche. Si on la touche avec une plume, la pouſſiere & les ordures tombent aiſément, & on reconnoît alors le petit animal, qui eſt vorace & mange les autres inſectes qu'il rencontre ; il n'épargne pas même les punaiſes de lit, & nous lui en ſavons bon gré. Il y a auſſi la *punaiſe-mouche à pattes rouges.*

11°. La *punaiſe d'un rouge noir & varié :* elle ſe trouve ſur les feuilles de la juſquiame. On l'appelle auſſi *punaiſe rouge à croix de chevalier.*

12°. La *punaiſe d'un brun mêlé de blanc :* on la trouve ſur les troncs du peuplier ; ſes pieds ſont longs, noirs & blancs.

13°. La *punaiſe à élitres tiquetées de jaune :* on la rencontre ſur le ſapin ; ſes pieds ſont roux.

14°. La *punaiſe ſauteuſe :* elle eſt d'un noir foncé ; elle ſaute comme la cigale : on la trouve ſur les bords de la mer, des lacs & des rivieres ; elle a des taches jaunes ſur la queue.

15°. La *punaiſe blanchâtre :* elle ſe trouve dans les pâturages. La *punaiſe chartreuſe*, dont le dos eſt d'un blanc de lait, ſe trouve ſur le chardon-roland.

16°. La *punaiſe jaunâtre :* elle habite les champs ; ſes antennes ſont noires : elle a une ligne blanche le long du dos ; ſes fourreaux ſont plus longs que dans aucune eſpece de punaiſe.

17°. La *punaiſe tipule* ou *naïade :* elle court fort vîte à la ſurface des eaux, & vit dans celles qui ſont dormantes, dans les mares & les baſſins. Cet inſecte eſt blanc en deſſous, & noir en deſſus. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il s'accouple ſouvent avant d'avoir des aîles & des étuis. Il ne faut pas la confondre avec la *punaiſe aiguille*, qui court moins vîte.

18°. La *punaiſe d'arbre culiciforme :* ſon corps eſt long, étroit & droit comme une ligne ; ſes pattes poſtérieures ſont très-menues & fort

longues. Tout l'insecte est entre-coupé & panaché de blanc & de brun. Cette espece se trouve sur les arbres, où elle vacille & se balance perpétuellement comme les tipules.

19°. La *punaise de riviere* n'est pas le même insecte que le SCORPION AQUATIQUE, *nepa*, comme on l'a dit ; c'est une véritable punaise : *voyez* SCORPION AQUATIQUE, *& ce qui est dit à la fin de l'article* TIPULE.

20°. La *punaise à avirons*, *notonecta* : cet insecte, ainsi nommé de sa grande ressemblance avec la punaise, & de ce qu'en nageant dans l'eau il se sert de ses pattes principalement de celles de derriere, comme d'avirons pour se conduire, a une maniere de nager qui est assez singuliere, puisqu'il est toujours sur le dos dans l'eau, & présente en haut le dessous de son ventre. Cet insecte, que l'on trouve dans les eaux douces des lacs, des réservoirs, &c. a des mouvemens très-vifs, & s'enfonce quand on veut le prendre ; après quoi il remonte à la surface de l'eau : il a six pattes, en forme de nageoires & applaties ; celles de derriere sont bordées de petits poils sur un de leurs côtés ; chaque tarse a deux articles. On distingue deux sortes de punaises à avirons, la grande & la petite : la premiere a la tête arrondie & les yeux fort gros ; au devant de la tête est une trompe fort piquante, qui se recourbe entre les premieres jambes ; sur les côtés sont des antennes fort petites. Le corselet est large, court & lisse, jaune en devant, noir par derriere. L'écusson est grand, ainsi que les étuis, qui sont croisés & d'une couleur jaune nébuleuse. On doit saisir cet insecte avec précaution.

La petite espece de punaise à avirons paroît dans l'eau comme un point gris. Cet insecte est d'autant plus singulier, qu'il est sans étuis & sans aîles ; de sorte qu'on le prendroit pour une nymphe, du reste il ressemble au précédent.

Il faut observer que la *punaise des bois* n'est pas moins sanguinaire & vorace que la punaise domestique : elle attaque les chenilles, les mouches, même les cloportes ; sa trompe est très-aiguë. Celles des jardins sont plus paisibles ; elles se contentent de vivre de plantes & de racines, ne perdent rien de leur agilité pendant leur métamorphose, s'accouplent de différentes manieres ; tantôt le mâle monte sur la femelle, tantôt, & le plus souvent, ils se tiennent par leurs parties postérieures, & marchent dans cet état sans se quitter. Les œufs

déposés par la femelle sur les plantes, sont très-curieux à observer à la loupe. Dans l'*Histoire abrégée des Insectes*, l'on trouve la description de soixante & dix-sept especes de punaises, qui toutes se rencontrent aux environs de Paris. Indépendamment des précédentes, on distingue sur-tout la *punaise porte-épine*; la belle *punaise rouge à damier*, si commune en Champagne; la *punaise à bec*; la *punaise à pattes de crabe*, qui se trouve dans les bois; la *punaise à fraise antique*; la *punaise aiguille*, qui court sur l'eau comme la naïade; la *punaise porte-chappe*, qui se trouve sur les seigles vers le mois de Juillet; enfin, la *naucore*: voyez SCORPION AQUATIQUE, *voyez aussi* CORISE.

PUPUT. C'est la *huppe*: voyez ce mot.

PURAQUE. Espece de poisson du Brésil, que l'on soupçonne être une *torpille*, parce qu'en le touchant il cause subitement un engourdissement aux membres; il suffit de le toucher d'un bâton pour que le bras demeure endormi: étant cuit il perd cette propriété; sa chair est bonne à manger & ne fait aucun mal. *Voyez* TORPILLE.

PURETTE, *puretta*. On donne ce nom à une substance rougeâtre, brillante, en petits grains comme le sable, mêlée de particules noirâtres, quelquefois attirable à l'aimant, & qui se trouve au bord de la mer en un lieu sec, nommé *Mortuo*, près de Gênes. On l'y rencontre toujours à la suite des grandes tempêtes, & après que la mer a été fortement agitée. La purette est d'autant plus singuliere, qu'elle ne se rouille ni dans l'eau douce, ni dans l'eau de la mer, ni dans l'urine, ni dans les liqueurs acides, pas même dans l'eau forte: elle ne pétille point étant jetée sur la flamme d'une bougie, comme la limaille de fer, & elle ne noircit point les doigts, excepté quand elle est écrasée. M. *Jobelot* conclut de là que ce n'est point du fer. Voilà en effet un phénomene singulier & contraire aux connoissances chimico-physiques. Les Génois ne se servent de la purette que pour sécher l'écriture. Il se trouve aussi de la purette le long de la côte de Coromandel; elle est noire, & on l'appelle dans le pays *sable Indien*.

Nous avons reçu tout récemment quelques livres d'un sable composé de petits grains de quartz blanc, de semence de rubis de couleur d'hyacinte: & de particules noires très-attirables à l'aimant l'on y trouve aussi quelques minicules d'or pur. Ce sable que nous a envoyé, sous le nom de *purette*, M. le Chevalier *Paschal*, a été ramassé sur la plage de Roscoff en basse Bretagne. Comme quelques-uns soupçonnent que tous les rubis des

deux Indes tiennent leur couleur de l'or même, ne feroit-on pas en droit de foupçonner que fi la purette des plages de Rofcoff n'a pas été apportée de loin par les eaux de la mer, mais que ce foient des eaux fouterraines, ou des ruiffeaux, ou des rivieres voifines qui l'aient dépofée en ce lieu, alors en faifant des recherches locales, on pourroit découvrir l'endroit où exiftent les maffes de ces fables portant or & rubis? on fait que près de Lamballe, la Nature a formé dans des roches, des pierres d'améthyfte d'une belle couleur vineufe. Il faudroit donc fouiller la terre & les roches graniteufes de la baffe Bretagne, & fuivre les ravines jufqu'à la mer.

La purette noire & brillante des parages de l'Ifle d'Elbe, paroît être compofée des débris des belles mines de fer criftallifées de cette même contrée: *voyez à l'article* Fer. Elle eft très-attirable à l'aimant, & indiffoluble dans l'eau forte.

PURPURINE, eft une matiere rougeâtre, que les feuls Vénitiens ont l'art, dit-on, de tirer du cuivre; on la diftribue en Italie fous le nom de *bronze rouge*, & on l'emploie à l'huile & au vernis pour bronzer les carroffes de prix.

PURPURITE. On donne ce nom aux coquilles de la famille des pourpres & devenues foffiles: *voyez leur caractere au mot* Pourpre.

PUTOIS, *putorius*. Le putois, dit M. *de Buffon*, reffemble beaucoup à la fouine, par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, & auffi par la forme du corps: il eft plus petit que la fouine; il a la queue plus courte, le mufeau plus pointu, le poil plus épais & plus noir; il a du blanc fur le front, auffi bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en differe encore par la voix: la fouine a le cri aigu & affez éclatant, le putois a le cri plus obfcur; ils ont tous deux, auffi bien que la marte & l'écureuil, un grognement d'un ton grave & colere, qu'il répetent fouvent lorfqu'on les irrite; enfin le putois ne reffemble point à la fouine par l'odeur, qui loin d'être agréable, eft au contraire fi fétide, qu'on l'a d'abord diftingué & dénommé par là. C'eft fur-tout lorfqu'il eft échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur infupportable. Les chiens ne veulent point manger de fa chair, elle eft d'un trop mauvais goût, & fa peau quoique bonne eft à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entiérement fon odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follicules ou

véficules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matiere onctueufe, dont l'odeur eft très-défagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. & qui n'eft au contraire qu'une efpece de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois a appartement d'hiver & appartement d'été. A l'approche des froids il gagne, ainfi que la fouine, vers les habitations, grimpe fur les toîts, s'établit dans les greniers, & ne fort que la nuit pour chercher fa proie. Ce quadrupede fe gliffe dans les baffe-cours, & fait main-baffe fur tout ce qu'il trouve; il monte aux volieres & aux colombiers, où fans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât: il fait la chaffe aux poules, & en mange les œufs; il pille, vole, étrangle, met tout à mort. Il coupe auffi ou écrafe la tête à toutes les autres volailles; il prend fon repas, & enfuite il les tranfporte piece à piece, & en fait un magafin de provifions. Si, comme il arrive fouvent, il ne peut les emporter entieres, parce que le trou par où il eft entré fe trouve trop étroit pour le paffage de fon butin, il leur fuce la cervelle & emporte les têtes. Ce brigand n'eft pas moins avide de miel; il attaque impunément les ruches en hiver, & force les abeilles induftrieufes à abandonner leur république. Il ne s'éloigne guere des lieux habités; il entre en amour au printemps: les mâles fe battent fur les toîts, & fe difputent la femelle; le plus fort en jouit, enfuite il l'abandonne & va paffer l'été à la campagne ou dans les bois où il exerce fes ravages. La femelle au contraire refte dans fon grenier jufqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmene fes petits que vers le milieu ou la fin de l'été: elle en fait trois, quatre ou quelquefois cinq, & ne les allaite pas long-temps: en les fevrant elle les accoutume auffi-tôt à fucer du fang, à vivre d'œufs, à manger des cervelles. Enfin la petite famille fe difperfe, & chacun va vivre à fes frais.

A la ville ils vivent de proie & de chaffe; à la campagne ils s'établiffent pour paffer l'été & toute la belle faifon, dans des terriers de lapins ou dans des fentes de rochers, d'où ils ne fortent guere que la nuit pour aller dans les champs, dans les bois, chercher les nids de perdrix, d'alouettes, de cailles: ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aifément dans leurs trous; une feule famille de putois fuffit pour détruire une garenne. Ce feroit le moyen le plus fimple

ſimplé pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans. Le putois eſt difficile à prendre, il échappe par ſon agilité.

Le putois, dit M. *de Buffon*, paroît être un animal des pays tempérés: on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, & ils ſont plus rares que la fouine dans les pays méridionaux.

Le puant d'Amérique eſt un animal différent; & l'eſpece du putois paroît être confiné en Europe depuis l'Italie juſqu'à la Pologne.

PUTOIS RAYÉ, *putorius ſtriatus.* C'eſt le *putois puant de l'Amérique.* Il eſt à-peu-près de la grandeur du précédent, mais il a le muſeau un peu plus long: il eſt noir avec cinq bandes blanches longitudinales & paralleles ſur le corps. On le trouve dans tout le Continent ſeptentrional de l'Amérique. C'eſt le *puant* des Auteurs.

PYCNOGONE. *Voyez* POLIGONOPE.

PYGARGUE *Voyez* PIGARGUE.

PYLORIDES, *conchæ pylorides.* Ce ſont des coquilles maritimes & bivalves dont les battans ne ſe ferment pas exactement, ou qui ont une bouche béante; tels ſont les *tellines*, les *pholades*, les *coutéliers*, quelques eſpeces de *pinnes marines*, &c. *Voyez ces mots.*

PYRACANTHA ou BUISSON ARDENT. *Voyez à la ſuite du mot* NÉFLIER.

PYRAMIDALE. *Voyez à la fin de l'article* JOUBARBE.

PYRETHRE ou RACINE SALIVAIRE, *pyrethrum.* On trouve chez les Droguiſtes deux à trois ſortes de racines ſous le nom de *pyrethre.* La premiere eſt de la longueur & de la groſſeur du doigt, ridée, de couleur griſe, rouſsâtre en dehors, blanchâtre en dedans, ayant quelques fibres d'un goût fort âcre & très-brûlant: on l'apporte ſeche de Tunis à Marſeille, elle n'a point d'odeur. *Bruyn* dit que c'eſt la racine de l'œil de bœuf de Crete, *buphthalmum Creticum cotulæ facie, flore luteo & albo*, eſpece de plante qui reſſemble à la camomille; ſes feuilles ſont découpées comme celles du fenouil & reſſemblantes à celles de la carotte: ſes tiges ſont hautes d'un pied, & portent en leurs ſommets des fleurs larges, radiées, ayant beaucoup de rapport à l'œil de bœuf des Alpes, eſpece de paquerette de couleur incarnate. A ces fleurs ſuccedent une grande quantité de graines applaties, purpurines; ſes ſemences ſervent à multiplier cette plante chaque année dans les

jardins où l'on eſt curieux de la cultiver, parce que ſa fleur dure preſque tout l'été. M. *Shaw* dit qu'on tranſporte à Conſtantinople & au grand Caire une grande quantité de cette racine, & qu'étant confite, on la mange dans les douleurs de dents & de la poitrine. Cette plante eſt fort jolie.

L'autre *racine ſalivaire* appellée *magala* par quelques-uns, appartient à une marguerite de Canarie; on l'appelle auſſi *pyrethre de Canarie, leucanthemum Canarienſe, foliis chryſanthemi, pyrethri ſapore.* Cette racine eſt blanchâtre, plus menue que la précédente, ligneuſe & moins brûlante. Elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied & davantage; elle eſt rameuſe, garnie de feuilles ſemblables à celles de la camomille, & colorées d'un bleu tirant ſur le vert de mer: aux extrémités des rameaux naiſſent de petites tiges nues, qui portent à leur ſommet des fleurs compoſées de demi-fleurons blancs, placées autour d'un diſque de fleurons jaunes; toutes les graines ſont applaties & bordées des deux côtés d'un feuillet tranchant.

L'on donne auſſi le nom de *pied d'Alexandre* à une pyrethre ſauvage & ombellifere, *pyrethrum umbelliferum*, dont la racine eſt longue d'un demi-pied, fibreuſe en ſon ſommet comme la racine de méum. On nous l'apportoit autrefois, entaſſée par petites bottes, de Hollande & de pluſieurs autres lieux; ſes fleurs ſont diſpoſées en paraſols & de couleur pâle.

La racine de la premiere de ces pyrethres a plus de force & de vertu que les autres; les Vinaigriers l'emploient dans la compoſition de leur vinaigre. Quand on mâche cette racine, elle produit bientôt une ſaveur âcre & violente qui ouvre les conduits ſalivaires: c'eſt pourquoi c'eſt un ſpécifique pour les maux de dents qui viennent d'obſtructions & de catarres: c'eſt encore un très-bon remede pour les affections ſoporeuſes & la paralyſie de la langue, tant ſon âcrimonie irrite les nerfs.

PYRITES, *pyrites aut pyrimachus*, ſont des ſubſtances compoſées par la Nature, minéraliſées, plus ou moins compactes, peſantes & criſtalliſées, dans différens états, formant ſouvent des veines très-profondes & immenſes, ou des maſſes énormes dans les montagnes, & qui ſe trouvent communément avec les mines. Les parties conſtituantes qui leur donnent un éclat métallique, ſont aſſez différentes entr'elles:

il y a des pyrites qui contiennent ou du vitriol, ou du soufre, ou de l'arsenic, ou une substance vraiment métallique, qui est ou de fer ou de cuivre, tantôt deux de ces choses à la fois, quelquefois davantage, & toujours mêlangées avec de la terre ou de la pierre. Toutes les pyrites tombent facilement en efflorescence à l'air, ou se détruisent au feu; il en faut excepter celles dont le fer n'est pas bien uni au soufre, & celles qu'on appelle proprement *marcassites*, qui sont d'une figure composée d'angles, ou cristallisées tant extérieurement qu'intérieurement; celles-ci ne se décomposent pas à l'air. *Voyez* MARCASSITES.

Division des Pyrites.

1°. On appelle *pyrites sulfureuses* ou *pierres à feu*, celles qui donnent beaucoup d'étincelles bleues & puantes, étant frappées avec le briquet, & dont le tissu est aigre, cassant, d'une couleur jaune pâle; souvent elles sont cristallisées en aiguilles qui divergent du centre à la circonférence, informes extérieurement ou globuleuses; elles se décomposent, s'enflamment à l'air, & augmentent considérablement de poids & de volume à l'instant de leur entiere efflorescence : elles finissent par produire des cristaux de vitriol; les glaisieres des environs de Paris en sont remplies : on les nomme *féramines*. Il y a aussi des pyrites sulfureuses en crête de coq.

2°. On appelle *pyrites cuivreuses*, *calcho-pyrites*, celles qui sont d'un jaune ou foncé, ou verdâtre, & changeant comme la gorge de pigeon; qui, quoique compactes, moins dures, donnent bien moins d'étincelles avec le briquet; en se décomposant, elles produisent des cristaux vitrioliques, d'un vert bleuâtre : on met ces pyrites dans le nombre des mines de cuivre : *voyez ce mot.* Depuis quelques années on nous apporte des mines de Saxe & d'Angleterre des pyrites cuivreuses & cristallisées, où brillent les couleurs les plus éclatantes & les plus variées. La couleur d'or & d'azur y domine.

3°. On donne le nom de *pyrites arsenicales* ou de *pyrites de poison* à celles qui sont d'un blanc sale, pesantes, tenaces, très-dures, susceptibles d'un beau poli, peu altérables aux impressions de l'air & du feu, donnant plus ou moins d'étincelles avec le briquet, mais exhalant une odeur d'ail : telles sont la plupart des pierres des Incas du Pérou, on y peut joindre encore les *pierres carrées* ou *hexaëdres* d'Espagne &

de Portugal, que l'on connoît dans le commerce sous le nom de *pierres de Geneve* ou *pierres de santé*, & dont on fait depuis quelque temps, ainsi que de celles qui sont jaunâtres, des bijoux si agréables, *aigrettes*, *bracelets*, *colliers*, *entourages de bagues*, &c. Ces pyrites ferro-arsenicales sont aussi des *marcassites* : voyez ce mot. Leur figure est peu constante, mais assez réguliere, tantôt écailleuse, en trapeze, en parallélipipedes, en cristaux octaëdres, ou cubiques. Souvent les cubes sont réunis & confondus l'un dans l'autre, & de nature ferro-sulfureuse, mais le fer y est mal combiné avec le soufre. Il y a aussi des pyrites pierreuses & cendrées d'arsenic ; celles qui sont noires, rougeâtres & testacées, c'est-à-dire écailleuses, en petites lames carrées ou trapézoïdes, se recouvrant les unes les autres, sont les mines ordinaires d'arsenic : *consultez* la *Pyrithologie de Henckel.* Il ne faut pas confondre ces dernieres pyrites avec la *mine de cobalt* cristallisée.

4°. On donne le nom de *pyrites martiales* à celles qui sont d'un brun fauve, ou de couleur terreuse ou livide, peu ou point éclatantes, ne donnant presque point d'étincelles avec le briquet, s'altérant peu à l'air, & qui sont privées de soufre, ou parce que le soufre qui y étoit uni avec le fer s'est décomposé. Ces pyrites semblent n'être tantôt qu'une ochre de fer précipitée & ensuite aglutinée très-fortement, & tantôt une pyrite striée, mais sans brillant métallique. La partie inflammable (le phlogistique) en est souvent détruite.

5°. On nomme *pyrites alumineuses*, celles qui ont peu d'éclat, qui sont peu dures, qui ne contiennent que très-peu de fer, mais beaucoup de soufre, qui se détruisent facilement à l'air en s'enflammant, & finissent par donner abondamment des cristaux d'alun : & très-peu de vitriol martial. *Voyez* ALUN & PIERRE ASSIENNE.

A l'égard des *pyrites d'or*, nous disons qu'on y distingue effectivement des particules de ce métal précieux sans y être combiné. Sa couleur, sa propriété malléable qui permet que la pointe d'un ciseau y grave des raies, tout y fait reconnoître son existence. La pyrite cuivreuse d'Ædelfors en Smolande contient de l'or dans le quartz, le spath vitreux & une roche feuilletée ; on en trouve avec ces mêmes matieres dans le Pérou & en Hongrie. Quelques-uns soupçonnent que dans les pyrites auriferes, l'or y est uni au soufre par l'intermede du fer.

Cette différence des pyrites dépend, comme nous l'avons déjà avancé, des mêlanges & de leur proportion, même de leurs matrices terreuſes. *Henckel* dit que plus une pyrite contient de cuivre, moins il s'y trouve de ſoufre; plus elle contient de fer, & plus elle a de ſoufre; plus il y a d'arſenic dans une pyrite, moins elle contient de ſoufre; plus une pyrite eſt jaune, verdâtre, anguleuſe & compacte, moins elle fait feu avec le briquet, parce qu'elle contient beaucoup de cuivre; plus la pyrite ſe détruit à l'air, plus elle eſt vitriolique ou ſulfureuſe & martiale, mais peu cuivreuſe; enfin dans un minéral où l'on trouve du ſoufre ſans arſenic, on ne trouve jamais de cuivre. Ce ſont ces mêmes différences de combinaiſons (d'où l'on pourroit déduire les différens endroits & matrices qui conviennent pour la production des pyrites) qui changent les propriétés extérieures, c'eſt-à-dire qui operent la denſité, la couleur, la diverſité & la bizarre criſtalliſation dans les pyrites: *conſultez* le *Mémoire ſur les pyrites & les vitriols*, que nous avons lu à l'Académie Royale des Sciences en 1760, imprimé dans les *Mémoires des Savans étrangers*, *Tome V. page 617*.

Quant aux altérations qu'éprouvent les pyrites ſulfureuſes, ce phénomene n'eſt dû qu'à la ſinguliere propriété qu'a le fer qui s'y trouve, de décompoſer le ſoufre au moyen de l'eau: c'eſt alors que le principe inflammable une fois détruit, la vitrioliſation ſe fait. Si le fer étoit mal uni avec le ſoufre, la pyrite ne ſe décompoſeroit que peu ou point; telles ſont les marcaſſites jaunes qu'on remarque dans certaines terres ou pierres argileuſes qui en contiennent: *voyez* MARCASSITES. Celles qui s'y décompoſent en tout ou en partie, minéraliſent l'argile feuilletée: de là le ſchiſte, les glaiſes marbrées, la pierre à Charpentier, dont le goût eſt vitriolique: peut-être que de telles pyrites ſont le principe colorant de certains marbres, fluors, criſtaux, &c.

Parmi les pyrites, il y en a qui offrent différentes formes ou figures plus ou moins régulieres, des cubes, des rhomboïdes, des octaëdres; décaëdres, dodécaëdres, à quatorze & à dix-huit faces, & même davantage, en grains, en végétations, celluleuſes & caverneuſes, mamelonnées, ſtriées, globuleuſes & à ſurface tantôt liſſe, tantôt raboteuſe, en gâteau ou en champignon, en priapolite, &c.

Comme la pyrite ſulfureuſe eſt abondamment répandue dans toute la terre, ne pourroit-on pas préſumer que la chaleur des eaux thermales

n'eſt due qu'à ſon efflorefcence & à ſon ignition ? peut-être que les mouffettes, ces exhalaiſons mortelles appellées *vapeurs minérales* ou *pouſſes* dans les mines de charbon, &c. & qui ſont quelquefois enflammées & inflammantes, n'ont pour cauſe générale, & même peut-être unique, que la décompoſition des pyrites ſulfureuſes dans des matrices ou cavités particulieres. Cette idée, embraſſée dès les premiers ſiecles de l'Hiſtoire Naturelle, eſt renouvellée de nos jours, & la pratique journaliere ſemble confirmer cette théorie. Communément ceux qui travaillent à l'alun & au vitriol ſont peu inſtruits des ſubtilités chimiques, ils ignorent que la pyrite la plus ordinaire eſt compoſée de ſoufre uni à du fer; mais ils ſavent que cette pyrite commune ſe détruit par l'eau, qu'elle s'échauffe au point de prendre feu ſi le ſoufre y domine, & qu'elle brûle des ſemaines & des mois entiers, ſelon l'abondance de ſa matiere combuſtible, & relativement aux circonſtances locales. Le principe inflammable ſe détruit dans les monceaux de pyrites expoſés à l'air libre, & on en tire par lixiviation les ſels dont l'acide eſt vitriolique, &c.

L'inflammation de la pyrite, au moyen de l'air & de l'eau, étant certaine, il eſt facile de concevoir les mêmes effets dans les entrailles de la terre, où on la trouve communément : mais la conſommation de la matiere y ſera plus lente, la chaleur plus égale, plus uniforme, & durera plus long-temps que ſi elle étoit expoſée à l'air extérieur.

La pyrite échauffée exhale une vapeur ſubtile, raréfiée & acide, qui ôte à l'air ſon jeu ſi néceſſaire pour le ſoutien de la vie & pour la production de la flamme; telle eſt la mouffette des Charbonniers : cette vapeur ſi pernicieuſe aux Mineurs, eſt quelquefois ſi chargée de phlogiſtique, qu'elle prend feu facilement & avec tant de violence, qu'on ne ſauroit l'éteindre; ſouvent même elle produit une exploſion terrible, ſur-tout lorſqu'elle eſt renfermée dans des mines, dont les cavités ou cavernes ſont trop étroites. Si cette vapeur ſe trouve au-deſſus de la ſurface de la terre au grand air, elle produit une flamme très-claire, tant que la matiere combuſtible ne tarit point. On ſera ſans doute ſurpris en apprenant que l'Ingénieur des mines de Whitehaven en Angleterre, a employé utilement cette pernicieuſe vapeur enflammée, en lui donnant iſſue hors des mines par des ſoupiraux convenables, & y mettant le feu dès qu'elle en ſort; elle continue dès-lors à brûler jour

& nuit ; ainſi en détruiſant la vapeur empoiſonnée qui feroit périr les malheureux Mineurs, & détruiroit la miniere, elle produit au dehors une flamme qui ſert de phare aux Navigateurs, & qui éclaire l'entrée du port.

L'embraſement des mines de charbon n'a lieu que par la matiere pyriteuſe qui s'y trouve : ces amas de charbons expoſés à l'air libre dans divers endroits, & qui prennent feu quelquefois, en ſont des exemples non équivoques ; pluſieurs de nos mines d'Europe en contiennent une très-grande quantité, & il paroît probable que les embraſemens terribles des monts *Hecla*, *Etna*, *Véſuve*, &c. ont été occaſionnés par la faculté de s'enflammer qu'ont les pyrites qui ſe vitrioliſent. On trouve aux environs du Véſuve des terres alumineuſes, & près du mont Hecla des terres toutes ſulfureuſes.

Toutes les mines, ſoit des pays chauds, ſoit des pays froids, qui ne contiennent que peu ou point de pyrites, ſont conſtamment ſans chaleur dans telle ſaiſon que ce ſoit ; au-lieu que celles qui contiennent des pyrites, ſur-tout de celles qui ſont ſulfureuſes, quelque profondes qu'elles ſoient, dans tout climat & en toute ſaiſon, ont toujours une chaleur plus ou moins grande, mais dominante en été.

Les Naturaliſtes inſtruits de la Chimie, qui ont voyagé & viſité les galeries des mines contenant des pyrites, ont toujours reconnu dans leurs cavités, ou des guhrs ou des chaux métalliques, ou des efflorescences pyriteuſes, ou des ſtalactites vitrioliques, ou des eaux thermales d'une ſaveur ſtyptique, & ont trouvé les parois ou la voûte des terres ou pierres comme calcinées ; ils ont reſpiré dans ces ſouterrains, pendant l'été, un air échauffé, une vapeur ſubtile, qui empêchent ſouvent les Mineurs d'y pouvoir travailler, ſi ce n'eſt dans l'hiver.

Cet expoſé confirme que la pyrite eſt la vraie cauſe du feu ſouterrain, & l'origine de la chaleur des eaux thermales, ſimples ou compoſées. Nous le répétons, les volcans d'Italie, du Nord, de l'Amérique & de l'Afrique ſont probablement entretenus par la même cauſe, puiſque ces volcans ſont toujours accompagnés de vapeurs ſulfureuſes, environnés de ſoufre en nature, de récrémens (ſcories) métalliques, ſemblables à une pyrite torréfiée. L'on en peut encore déduire la cauſe des tremblemens de terre. Que la décompoſition de la pyrite ait lieu

dans des cavités souterraines remplies d'air & d'eau, il y aura inflammation, raréfaction de l'air, dilatation & expansion de l'eau en vapeurs, enfin des explosions dont l'odeur est analogue à celle que laisse le tonnerre dans le lieu où il tombe. Il y a quelque temps qu'on éprouva près de Bisenchi une éruption & un tremblement de terre local : on reconnut que c'étoit la pyrite sulfureuse dont il y a un filon considérable, qui par son ignition avoit produit ce désastre. Nous n'entreprendrons pas ici d'expliquer si les feux volans, les courans d'air périodiques, appellés *vents alisés*, sont produits par des pyrites enflammées dans le sein de la terre ; nous nous éloignerions trop de notre objet, qui d'ailleurs est discuté à son article. Nous avons cru devoir nous permettre ces détails, pour donner à nos Lecteurs une idée des effets de la pyrite exposée à l'humidité de l'air, & des plus importans phénomenes qui en résultent. Nous croyons devoir encore conseiller à nos Lecteurs de lire aussi les mots *exhalaisons minérales*, *volcans*, *tremblemens de terre*, *eaux chaudes*, *soufre*, *bitume*, *lave*, *charbon de terre*, en un mot tous les articles où il est parlé des effets produits par la décomposition des pyrites.

PYROLE ou VERDURE D'HIVER, *pyrola*. M. *de Tournefort* a établi quatre especes de pyrole. Les fleurs de ce genre, dit M. *Deleuze*, ont cinq pétales attachés à un calice simple fendu en cinq parties, dix étamines & un pistil.

Entre les especes de ce genre, la principale est la grande à feuilles arrondies, *pyrola rotundifolia major*. Elle croît aux lieux montagneux, ombragés & un peu humides, dans les forêts & les bois : on la trouve particuliérement dans la haute Champagne, ainsi que dans les environs de Paris ; mais elle se plaît sur-tout dans les pays froids & septentrionaux, tels que la Boheme, la Moravie, &c. Sa racine est flexible, déliée, fibreuse, traçante & blanchâtre ; elle pousse cinq ou six feuilles arrondies, lisses, d'un beau vert, qu'elle conserve durant l'hiver : elles sont attachées à des queues longues & tombent vers la terre ; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'environ un pied, anguleuse, garnie de quelques petites feuilles pointues, portant en sa sommité des fleurs odorantes, agréables à la vue, disposées en rose & blanchâtres. A chaque fleur succede un fruit à cinq pans arrondis, divisé intérieurement en cinq loges, remplies de semences roussâtres

&

& menues presque comme de la poussiere, semblables à la sciure de bois.

Toute la plante a un goût amer & fort astringent ; elle se soutient difficilement dans les jardins, malgré la culture ; elle y meurt communément : elle fleurit en Juin & Juillet. La pyrole a toujours été regardée par les Praticiens comme propre à arrêter les pertes de sang, les fleurs blanches & les hémorragies : on la fait infuser comme le thé : c'est un des vulnéraires de Suisse les plus célébres ; on l'applique aussi sur les blessures : on fait, avec la décoction de la pyrole & le miel rosat, un excellent gargarisme contre les esquinancies inflammatoires : cette plante commence à se multiplier dans toutes nos Provinces.



Q.

QUABEBES. *Voyez* CUBEBES.

QUACAMAYAS ou ALO. C'eſt le nom que les Mexicains donnent à leurs perroquets qui ſont tout rouges, à la réſerve des épaules & de la queue qui ſont d'un bleu d'azur ou bleu céleſte. Ces oiſeaux ſont de la grandeur de nos poules : leur bec eſt blanc & crochu ; leurs pieds ſont noirs : ils s'apprivoiſent facilement dans les maiſons ; mais ils imitent mal le langage humain.

QUADRISULCE. *Voyez à l'article* QUADRUPEDES.

QUADRUMANS. *Voyez à l'article* SINGE.

QUADRUPEDES, *quadrupedes*. Ce ſont des animaux vivipares, couverts de poils, & qui ont quelque rapport avec l'homme, en ce qu'ils ont du ſang, qu'ils reſpirent par les poumons, qu'ils ont deux ventricules au cœur, qu'ils alaitent leurs petits : ils marchent ſur quatre pieds ou ongulés ou onguiculés, & analogues aux pieds & aux mains de l'homme. On diviſe ces animaux en *ſolipedes*, en *pieds-fourchus* & en *fiſſipedes*.

1°. Les SOLIPEDES, *ſolipeda aut ſoliungula*, ſont ceux qui n'ont qu'un ſeul ongle aux pieds, comme ſont le cheval, l'âne & le zebre.

2°. Les ANIMAUX A PIEDS FOURCHUS ou BISULCES, *biſulca*, ont le ſabot fendu en deux comme le bœuf, la brebis, la chevre, le cerf, &c.

3°. Les FISSIPEDES ou DIGITÉS, *digitata ;* ils ſont ainſi appellés à cauſe de la pluralité des doigts fendus qu'ils ont aux pieds ; tels ſont le chien, le lievre, le lion, le renard, &c.

Des Naturaliſtes ajoutent à ces diviſions celles des quadrupedes qui ont le pied fendu en trois, *triſulces ;* tel eſt le rhinocéros & l'anta ; ou qui ont le pied fendu en quatre, *quadriſulces*, comme l'hippopotame ; ou le pied fendu en cinq, *pentiſulces*, comme l'éléphant : mais à examiner de bien près, ces animaux ne ſont qu'ou *biſulces* ou *quadriſulces ;* le porc, par exemple, que l'on regarde comme *quadriſulce*, ne s'appuie que ſur deux ongles en marchant.

On donne le nom d'ONGULÉS, *ungulata*, à ceux des quadrupedes qui ont les doigts ou les extrémités des pieds couverts & entourés

d'ongles ; cette ſubſtance eſt dure, de conſiſtance de corne & concave ; elle couvre & contient les extrémités des doigts, & c'eſt ſur elle que l'animal marche en partie ; tels ſont les ſolipedes, les biſulces & les quadriſulces.

Par ANIMAUX ONGUICULÉS, *unguiculata*, on entend ceux qui ont les doigts découverts, & ſeulement armés au bout ſupérieur d'ongles naiſſans, ſouvent étroits, pointus, courbés & garnis de poils, ſur-tout en deſſous, & quelquefois larges, comme ſont ceux des ſinges.

On peut encore conſidérer les quadrupedes comme *ruminans*, tel eſt le genre des bœufs, celui des brebis, celui des chevres, celui des cerfs ; ou comme *non ruminans*, tels que ſont les porcs, &c. *Voyez* RUMINANS.

Diviſion des Quadrupedes.

M. *Linneus* donne trente-quatre genres de quadrupedes dans ſix ordres qu'il établit.

Le premier ordre contient les *anthropomorphes*, c'eſt-à-dire ceux à figure humaine (quadrumans) ; tels ſont les ſinges, les bradypes ou les pareſſeux du Ceylan & de l'Amérique.

Dans le ſecond il comprend les féroces, *feræ*, tels que l'ours, le lion, le léopard, le loup-cervier, le genre des martes, la loutre, les chiens, les loups, le renard, le phocas, le blaireau, la civette, le hériſſon, les armadilles, la taupe & les chauve-ſouris.

Dans le troiſieme ordre, les bêtes ſauvages, *agriæ*, telles que le tamandua ou fourmillier.

Dans le quatrieme ordre, qui comprend les *glires*, ſont renfermés les porcs-épics, les écureuils, les lievres, le caſtor, les ſouris, les rats, le cochon-d'inde, les marmotes, les philandres.

Dans le cinquieme ſont les *jumenta*, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame ou cheval de riviere, le cheval, l'âne, le zebre, le mulet, les cochons, les ſangliers.

Dans le ſixieme ſont les *pecora*, tels que le dromadaire, le chameau, le pacos, la gazelle, les cerfs, les chevres, les chevreuils, le bouquetin, l'élan, le chamois, le rhenne, le daim, la brebis, le bœuf, le biſon & le buffle.

M. *Klein* réduit tous les quadrupedes vivipares à deux genres : le premier comprend les *ongulés*, c'eſt-à-dire, qui ont des ongles ou cornes

aux pieds, & il en fait cinq familles; le ſecond renferme les *digités* ou *onguiculés*, dont il fait auſſi cinq familles. Conſultez l'ouvrage de cet Auteur, imprimé à Leipſick, & intitulé : *Quadrupedum diſpoſitio, breviſque Hiſtoria naturalis.*

Ce même Auteur a auſſi fait une claſſe de *quadrupedes ovipares*, dans laquelle il comprend les grenouilles, les crocodiles, &c. tous animaux que l'on trouve chez M. *Linneus* dans la claſſe des amphibies, & qui compoſent la quatrieme claſſe de M. *Briſſon*, ſous le nom de *reptiles.*

M. *Briſſon* a diviſé tout le regne animal en neuf claſſes, qu'il a ſubdiviſées en dix-huit ordres, dont les caracteres ſont tirés du plus ou du moins de dents, ſoit molaires, ſoit canines, ſoit inciſives, même de leur poſition & de leur figure. Ce Naturaliſte y joint auſſi la comparaiſon, ou les marques caractériſtiques que fourniſſent les pieds, tant ongulés qu'onguiculés, dans les ſolipedes, dans les biſulces, &c. ainſi que le nombre des doigts antérieurs & des poſtérieurs, celui des mamelles, & la longueur différente des jambes.

D'autres Zoologiſtes ont conſidéré les animaux par l'eſpece d'habillement & d'habitation, par la maniere de vivre, par leurs armes, &c.

Plus nous liſons les Ouvrages de ces Méthodiſtes, & plus nous rendons hommage au zèle qui les a excités dans leurs recherches, qui d'ailleurs ſuppoſent beaucoup de ſagacité, de connoiſſances acquiſes, & des facilités pour la comparaiſon de tant d'animaux ſi différens à tous égards. Nous allons citer en exemple quelques-uns des quadrupedes qui ſuffiront au Lecteur pour lui préſenter un tableau de la variété des genres de ces individus.

Différences principales & extérieures des Quadrupedes.

Entre les 265 eſpeces ou environ de quadrupedes connus, les uns ſont couverts de poils, & n'ont point du tout de dents, tel eſt le fourmillier; d'autres ont des écailles tuilées & mobiles, comme le tatou, d'autres ont la peau chargée d'aiguillons comme le hériſſon & le porc-épic; les uns marchent lentement & n'ont guere que des dents molaires comme le pareſſeux d'Amérique; d'autres ont pour défenſe une trompe mobile comme l'éléphant, ou une corne fixe ſur le nez comme le rhinocéros, ou ſur la tête, comme le cerf & le bœuf; d'autres ont les quatre pattes palmées comme la loutre, ou ſeulement les deux

postérieures comme le castor, ou garnies de poils & digitées comme le tigre, ou garnies de corne, & le sabot non fendu comme le cheval; d'autres ont des membranes étendues en aîles, qui fixent ou joignent les jambes postérieures aux antérieures, comme dans la chauve-souris; d'autres ont cinq doigts aux pieds de devant & quatre à ceux de derriere comme le chien; d'autres s'appuient sur le talon en marchant comme l'ours; d'autres ont les jambes très-courtes, & vivent sous terre comme la taupe.

Les uns ont les jambes de devant beaucoup plus longues, tel que le caméléopard; ou d'égale hauteur, tel que le genre du bouc, qui a de plus les cornes tournées en haut; d'autres les ont en arriere comme le genre du belier, ou vers les côtés comme le genre du bœuf, ou rameuses comme le cerf; d'autres n'ont rien de tout cela, mais ils ont une figure humaine, tels sont les singes; d'autres ont la queue plate comme le castor, ou longue & chevelue comme l'écureuil, ou courte comme le lapin; d'autres ont la tête ronde, & leurs doigts, quoique crochus, peuvent être entiérement retirés & cachés, comme dans le chat. Les uns ont la tête écrasée, & sont plantivores, comme le genre du lapin; d'autres sont insectivores, comme le tamandua ou fourmillier: il y en a qui peuvent s'alonger, & pour ainsi dire, se rétrécir pour passer par de petits trous, tel que le genre des belettes, &c.

On apperçoit déjà l'immensité des détails dans la distribution systématique des quadrupedes: ces animaux n'occupent qu'un très-petit espace dans l'Univers, & ne composent qu'une petite partie de l'Histoire Naturelle, & cependant nous sommes encore bien éloignés d'avoir une distribution exacte & sans replique de ce genre d'individus.

Dans l'admirable Ouvrage que l'illustre M. *de Buffon* a donné sur l'*Histoire Naturelle*, les animaux qui sont les plus nécessaires & les plus utiles, tiennent le premier rang. Cet Auteur donne la préférence, dans l'ordre des animaux, au cheval, au chien, au bœuf, à la brebis, &c. & il appelle cet ordre, le plus naturel de tous. Ne vaut-il pas mieux, dit M. *de Buffon*, faire suivre le cheval qui est solipede, par le chien qui est fissipede, & qui a coutume de le suivre en effet, que par un zebre qui nous est peu connu, & qui n'a peut-être d'autre rapport avec le cheval que d'être solipede? Le rang qu'il donne aux animaux ne plaît pas à M. *Klein*, qui veut que l'arrangement des quadrupedes en

ongulés ou *digités*, ſoit le plus naturel & le plus ſimple ; mais dans un Ouvrage tel que celui de M. *de Buffon*, fait pour être entre les mains de tout le monde, & où le Lecteur ne veut apprendre que la vie & les mœurs des animaux, on ſe paſſe de méthode, & cet Académicien a eu probablement raiſon de n'en point adopter. Ces ordres ſyſtématiques n'affectent que ceux qui font une étude particuliere de l'Hiſtoire Naturelle, & qui ſont plutôt Obſervateurs qu'Hiſtoriens; tels que *Geſner*, *Aldrovande*, *Jonſton*, *Ray* & M. *Klein* lui-même. En effet, dans ces Auteurs, on ne trouve que des Naturaliſtes qui ſe ſont attachés à nous faire connoître les animaux comme ils ont cru qu'ils étoient : & dans M. *de Buffon*, au contraire, on voit un Obſervateur attentif, qui, après avoir été à la recherche des merveilles de la Nature, fait, en habile Ecrivain, nous les repréſenter ſous les images les plus riantes & les plus agréables. Qualités rares, ſur-tout dans un Naturaliſte; preſque tous ceux qui ont écrit ſur cette matiere ne s'étant attachés qu'à décrire fidélement les animaux, ſans beaucoup s'inquiéter de l'aménité du ſtyle : telle eſt la Réflexion qu'on lit dans le *Dictionnaire des Animaux*, *Tome III*, *page 639*.

Il ne nous convient pas de décider ſur cet objet : nous nous contenterons de dire ici, avec ce dernier Auteur, que les quadrupedes ſemblent n'avoir été formés que pour l'uſage de l'homme : nous ne pouvons auſſi qu'admirer la ſagacité de l'homme, qui par ſon induſtrie, s'eſt ſi bien approprié les talens ou les ſervices, & la matiere des quadrupedes : en effet, les tigres, les lynx, les ours, les élans, les caſtors & les renards ont des fourrures dont nous profitons ; quelques eſpeces de chiens ſervent à courir le cerf, le chevreuil, le lievre, dont nous faiſons nos repas ; les autres eſpeces ſervent pour nous garder ou pour notre amuſement : le furet fait ſortir le lapin de ſa retraite ; le cheval, l'éléphant & le chameau paroiſſent nés pour porter des fardeaux ; le taureau pour ſubir le joug, la vache pour fournir du lait, & le mouton pour donner de la laine, &c. &c.

Amours, cris, multiplication, nourriture, habitations, caracteres, ruſes, combats & deſtruction des quadrupedes.

Nous avons déjà inſinué que le deſir violent de perpétuer ſon eſpece eſt différemment caractériſé dans chaque animal. Entre les quadrupedes, les loups & les renards hurlent dans les bois; les chiens ſuivent en

troupe les chiennes en chaleur, les taureaux ont un regard ſombre & féroce, ainſi que les cerfs, dont le bois tombe chaque année & ſe répare après leur accouplement.

Les femelles des quadrupedes conſervent leur fœtus dans une chaleur modérée ; & l'on remarque que ſi ces animaux ont un vif inſtinct pour ſe reproduire & multiplier, ils en ont auſſi un très-tendre pour la conſervation de leurs petits. Cette tendreſſe eſt même remarquable dans les plus féroces, ſur-tout pendant tout le temps que les petits ſont encore trop foibles pour pourvoir eux-mêmes à leurs beſoins : ils les gardent, les nourriſſent & les ſoignent juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez grands ; & quand ils les voient menacés de quelque danger, il n'eſt rien à quoi ils ne s'expoſent pour les ſauver.

Les quadrupedes ne nourriſſent leurs petits de leur lait qui eſt une liqueur douce, & propre à la foibleſſe de leur âge, que juſqu'à ce que leur eſtomac ſoit devenu aſſez fort pour digérer des alimens plus ſolides, & que leurs dents ſoient en état de les broyer.

La *brebis*, quand elle fait deux agneaux d'une ſeule portée, n'allaite point l'un, que l'autre ne tette en même temps, de peur que l'un ne périſſe de faim, pendant que l'autre ſeroit bien nourri.

D'après ce que nous avons expoſé ci-deſſus ſur la différente forme des quadrupedes, par rapport à la ſtructure de leur corps, ou à la peau qui les enveloppe, on voit que cet arrangement eſt tellement relatif à l'inſtinct & aux propriétés de chaque eſpece, & répond ſi bien aux différens lieux que les uns & les autres habitent, qu'il ſemble que tout autre endroit ſeroit abſolument contraire à leur deſtination.

Par exemple, les *ſinges*, les *éléphans* & les *rhinocéros* ont leur demeure fixe dans les pays chauds, parce que c'eſt dans ces pays ſeulement que croiſſent pendant toute l'année les végétaux dont ils ſe nourriſſent ; & comme les ardeurs du ſoleil y ſont exceſſives, ils ont reçu de la nature une conſtitution particuliere qui fait qu'ils ne ſont point incommodés de la chaleur. D'autres, tels que les *rhennes*, au contraire, ſemblent être deſtinés à habiter les climats glacés de la Laponie, parce que c'eſt le pays du monde où croît plus abondamment l'eſpece de *lichen* (mouſſe), dont ils font leur principale nourriture : & comme il y fait un froid exceſſif, ils ont la peau extrêmement

dure & velue comme tous les autres animaux du Nord, & ſont, par ce moyen, ſuffiſamment munis contre les rigueurs de l'hiver : *voyez* RHENNE.

D'autres, tels que le *chameau*, reſtent dans les déſerts chauds & ſablonneux, parce qu'ils y trouvent des plantes qui font leur nourriture ordinaire : mais rien n'eſt ſi admirable que les reſſources que la Providence a aſſignées & ménagées pour leurs beſoins particuliers. *Voyez* CHAMEAU.

D'autres, tels que les *bœufs*, ſe plaiſent dans les bas pâturages, parce qu'ils y trouvent l'herbe qu'ils aiment le plus.

Les *moutons*, au contraire, préférent les collines à tout autre endroit, parce qu'ils y trouvent de petites herbes aromatiques qui ſont fort de leur goût.

Les *chevres* grimpent au haut des rochers ou des monts eſcarpés, pour y brouter les ſommités des arbriſſeaux ; c'eſt pour cela que la Nature leur a donné des jambes grêles & menues, au moyen deſquelles elles peuvent facilement grimper & ſauter par-tout.

Les *chevaux* demeurent plus volontiers dans les bois où ils ſe nourriſſent de feuillages.

La diverſité des goûts chez les animaux eſt ſi grande, qu'il n'y a preſque aucune plante ſur la terre qui ne plaiſe à l'un, & ne déplaiſe à l'autre. C'eſt ainſi que le cheval abandonne la ciguë aquatique, *phellandrium*, à la chevre ; la vache cede la ciguë à la brebis ; la chevre laiſſe l'aconit au cheval, mépriſe la feuille & le fruit du fuſain & réveille ſon appétit avec le tithymale, qui eſt un poiſon pour tout autre animal, notamment au poiſſon, & même à l'homme, &c. Il y a des herbes qui engraiſſent les uns, & que les autres évitent comme un poiſon. Celles qui ſont venimeuſes, ne le ſont que reſpectivement & non abſolument : l'euphorbe, par exemple, eſt très-nuiſible à l'homme, & c'eſt une nourriture utile pour une eſpece de papillon nocturne. Mais comme les animaux pourroient s'empoiſonner, faute de ſavoir ce qui leur convient, chaque eſpece a une fineſſe de goût & d'odorat qui lui fait diſtinguer, ſans peine, ce qui lui eſt ſalutaire de ce qui peut lui être funeſte : c'eſt ainſi que les pourceaux fouillent dans la terre avec leur groin, pour trouver des racines ſucculentes deſtinées à leur nourriture. M. *Linneus* cite, d'après ſes expériences, les plantes qui conviennent aux vaches ; il y en a deux cents ſoixante & ſeize, & celles

celles que ces animaux rejettent, ſont au nombre de cent vingt-ſix. Quelques autres vivent de feuilles & de fruits des arbres, tels que le pareſſeux & l'écureuil : auſſi ont-ils des pattes qui ſemblent taillées tout exprès pour s'accrocher aux branches.

Pour peu que l'on faſſe attention à toutes ces ſingularités, on eſt forcé de convenir que rien n'eſt ſi ſage que ce bel ordre & cette harmonie parfaite. On ne peut voir ſans admiration comment la Nature veille à la conſervation de certains quadrupedes qui, dans certains temps de l'année, à cauſe du froid exceſſif ou des tempêtes, ne ſauroient ſe procurer les ſecours ordinaires dont ils ont beſoin pour vivre. Auſſi voit-on l'*ours* en automne s'envelopper dans un grand monceau de mouſſe dont il a eu ſoin de faire ſa proviſion, & s'y tenir caché pendant tout l'hiver, ne vivant que de la graiſſe qui s'eſt amaſſée durant tout l'été dans ſa membrane cellulaire, & qui le nourrit pendant tout ce temps d'abſtinence. Il tire encore une ſorte de ſubſtance de ce ſuc graiſſeux que contiennent les glandes qui ſe trouvent ſous ſes pattes, & qu'il exprime en les léchant : *voyez au mot* OURS. Le *hériſſon*, le *taiſſon* & la *taupe* ont coutume auſſi de remplir leur trou de pluſieurs ſortes de plantes, & y reſtent endormis pendant les grands froids. La *chauve-ſouris* paroît toute glacée & comme morte durant tout l'hiver, & la plupart des quadrupedes amphibies paſſent cette ſaiſon dans un trou ou au fond d'un lac ou d'un marais. La *chauve-ſouris*, de même que le *tette-chevre*, ne vole que la nuit pour attraper les phalenes ou papillons nocturnes qui voltigent alors de tous côtés.

Entre les quadrupedes dont nous faiſons mention, les bêtes féroces & carnaſſieres ſont les plus cruelles de toutes, étant accoutumées à exercer leur rage ſur les autres pour aſſouvir leur faim. Mais quelle que ſoit la fureur des animaux de rapine quadrupedes, la Nature qui met des bornes à tout, a ſagement prévenu les ravages exceſſifs qu'ils pourroient faire, en les faiſant naître en plus petit nombre que les autres bêtes qui ne ſont pas mal-faiſantes, & en ne leur accordant même qu'une vie plus courte qu'à ces dernieres. D'ailleurs les animaux féroces ne ſont pas également nombreux dans tous les pays : il n'y a point de lions ni de tigres dans les pays ſeptentrionaux. Ajoutons à cela que les animaux nés avec un inſtinct cruel ſe détruiſent réciproquement : ne voit-on pas le loup manger le renard ? Souvent même des

loups rassemblés ne craignent point d'attaquer un ours. Les tigresses dévorent quelquefois les mâles de leur portée.

Quoique chaque animal ait un ennemi particulier qui ne cesse de lui nuire ou de lui tendre des pieges, il a toujours des ressources pour s'en garantir, & il emploie souvent des ruses qui lui réussissent : le *lievre*, par ses détours, met en défaut le chien qui le poursuit. Quand l'*ours* attaque les bestiaux ou autres troupeaux domestiques, ceux-ci se rassemblent pour leur commune défense ; les chevaux se rangent front contre front, & combattent à coups de pieds : les bœufs se joignent ensemble queue contre queue, & repoussent l'ennemi à coups de cornes : les pourceaux se servent de leurs dents, & se défendent avec tant de vigueur, que l'ours a bien de la peine à les vaire.

Une chose remarquable, c'est que toutes ces especes de troupeaux placent leurs petits au centre, c'est-à-dire, au milieu d'eux, jusqu'à ce que le combat soit fini. La précaution que prennent encore certains animaux pour leur sureté pendant la nuit, n'est pas moins admirable.

Quand les chevaux dorment en troupes dans les forêts, il y en a un qui fait sentinelle, & ils se relevent tour à tour. Dans le Brésil lorsque les singes passent la nuit sur les arbres, il y en a toujours un qui fait la garde pour donner le signal quand quelque tigre veut y grimper, & malheur à la sentinelle qu'il trouve endormie, car il la met en pieces sur le champ.

Par cette précaution les bêtes de rapine sont souvent sujettes à manquer leur gibier ; il leur arrive même de chasser durant tout un jour sans rien prendre. C'est aussi pour cela que l'Auteur de la Nature leur a donné la facilité de supporter long-temps la faim, sans en être incommodés, puisqu'il leur est fort ordinaire de n'avoir pas toujours à point nommé de quoi la satisfaire. Le lion reste souvent plusieurs jours dans sa caverne sans manger : le loup, après avoir fait un bon repas, peut se passer de nourriture pendant plus de huit jours. Ainsi les animaux foibles servent de pâture à ceux de rapine ; ceux-ci se détruisent mutuellement ou périssent par d'autres événemens : de-là une juste proportion parmi toutes les especes qui subsistent toujours également.

Nous avons rapporté en son lieu que les oiseaux *imantopedes* & *scolopaces* nettoyent l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles dont

tout le pays eſt couvert après les inondations du Nil ; & qu'ils détruiſent auſſi les rats qui infeſtent la Paleſtine. Le renard blanc, qui ſe trouve dans les Alpes de la Laponie, ainſi que l'obſerve M. *Linneus*, rend auſſi le même ſervice, en détruiſant les rats qui ſans cela ſe multiplieroient à l'excès, & dévoreroient toutes les plantes des champs & des jardins. Delà la néceſſité des bêtes carnivores ; toute la terre ſeroit couverte de cadavres infects de toute eſpece, s'il n'y avoit pas des animaux avides de ſemblable nourriture : ainſi lorſqu'il y a une bête morte dans les champs, les loups, les ours, les renards, les corbeaux, les chiens l'ont bientôt conſumée, ſans qu'il en reſte le moindre morceau : ſi un cheval ou tout autre animal vient à périr ſur les grands chemins où les bêtes féroces n'oſent ſe préſenter ; au bout de quelques jours le cadavre eſt rempli d'une multitude innombrable de nymphes & de mouches carnivores qui conſomment toutes les chairs, de ſorte que les paſſans ſont bientôt délivrés de l'horrible puanteur qui s'en exhaloit.

Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces de quadrupedes, de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

M. *Mauduit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui eſt l'Auteur d'un très-bon Mémoire ſur cet objet, & qu'il étend ſur tous les autres animaux, dit qu'on peut ſe procurer les quadrupedes par le moyen des pieges, ou par la chaſſe dans laquelle on emploie les armes à feu ou les fleches : les pieges ont quelque inconvénient, ils briſent les os, délabrent les parties engagées ſans donner ſouvent la mort aux animaux, qu'on eſt obligé d'aſſommer pour les tuer ; ce moyen eſt donc cruel & ne procure que des individus mutilés : la balle rapide lancée avec force, endommage ſouvent la peau, pénétre les chairs, rompt les os, déchire les viſceres : la fleche empoiſonnée de la plupart des Sauvages, auſſi prompte, auſſi ſûre que la balle, n'entame que la peau, s'arrête dans les chairs & ſans les pénétrer, donne une mort certaine & preſque ſubite à l'animal qu'elle atteint. D'après ces principes, M. *Mauduit* conſeille aux Voyageurs d'employer les Sauvages à la chaſſe des quadrupedes dans les pays & dans les circonſtances où cette chaſſe ſeroit poſſible. Ce même Obſervateur, en parlant des quadrupedes, fait mention auſſi des cétacées.

Quant aux *cétacées*, dit-il, leur grandeur, leur force, l'élément qu'ils habitent, le danger de se trouver exposé à leur vengeance en les frappant de trop près, la crainte de les voir disparoître en se plongeant sous les eaux & d'y perdre leurs traces, sont cause que l'industrie ou la tyrannie de l'homme n'a encore inventé guere qu'un moyen de les frapper & de triompher de leur énorme force, malgré sa foiblesse; celui de leur lancer un harpon (En consultant les articles *Baleine* & *Requin*, on verra que le *harpon* n'est pas la seule arme de l'homme contre les animaux cétacées.). L'intrépide Chasseur les frappe du dard meurtrier, il le laisse engagé dans leurs chairs, & il met en fuyant entre lui & sa victime un fil attaché au dard qui le dirigera vers sa proie, quand avec son sang elle aura perdu ses forces & la vie. Il existe à la vérité des cétacées moins puissans, & par conséquent moins redoutés, qu'on assomme à coups de massue en les poursuivant au milieu des eaux dont ils couvrent la surface en aussi grand nombre, qu'on voit sur la terre les bestiaux paître dans les prairies; mais c'est par le moyen du harpon qu'on prend les baleines les plus grosses, que leur masse, l'étendue des eaux où elles nagent, la stérilité & la solitude des plages dont elles s'approchent, n'ont pu garantir de l'activité & de la hardiesse humaine. C'est avec le même instrument qn'on attaque le *lamentin*, cet hôte paisible des grands fleuves du Nouveau Monde, qui pâture sous les eaux des plantes inutiles à l'homme & aux brutes, qui porte avec lui ses petits, les nourrit de son lait, les tient embrassés posés sur son sein, sans que ses mœurs douces & innocentes excitent en sa faveur les sentimens de la pitié.

On peut envoyer les quadrupedes & les cétacées d'une grandeur moyenne tout entiers, ou ne conserver que leurs dépouilles. Veut-on les conserver tout entiers, après les avoir tués, il faut les plonger dans des barriques remplies d'esprits ardens, tels que l'esprit-de-vin, l'eau-de-vie de grain, le tafia; alors bouchez l'orifice de la barrique, bientôt les parties phlegmatiques & lymphatiques que fournira le corps de ces animaux affoibliront tellement la partie spiritueuse, que si on ne s'y opposoit pas, la fermentation s'établiroit dans la masse totale du fluide, & ensuite la corruption. Pour prévenir cet accident, on observe l'instant où la liqueur ardente qui étoit d'abord limpide & d'une odeur spiritueuse, pure, commence à se troubler & à ne plus exhaler son odeur propre. Ces indices annoncent qu'il faut changer la liqueur, l'on

doit même opérer ſur la ſeconde comme ſur la premiere ; celle-ci ne ſera pas perdue, il n'en coûtera que de la diſtiller de nouveau, & elle pourra ſervir, comme auparavant, à conſerver des animaux. Enfin quand on aura renouvellé la liqueur, pluſieurs fois s'il le faut, ſuivant la proportion entre la maſſe des animaux & la quantité d'eſprit ardent, que celui-ci ne ſe troublera plus & exhalera l'odeur qui lui eſt propre ; alors l'animal ſera déchargé des parties qui pourroient le corrompre, l'on pourra fermer hermétiquement la barrique pour faire l'envoi.

Ces moyens indiqués ſont toujours les plus ſûrs, mais ſouvent gênans, quelquefois impoſſibles. Ils ſont cependant indiſpenſables pour les grands animaux ; à la vérité, ils ne ſont pas d'une néceſſité auſſi abſolue pour les animaux de grandeur médiocre, & encore moins pour ceux qui n'ont que très-peu de volume, en obſervant que la maſſe des animaux qu'on plonge dans la liqueur, n'occupe pas plus d'un quart de l'eſpace du vaiſſeau contenant, & que les trois autres ſoient remplis par la liqueur ; au moyen de cette précaution, la doſe de l'eſprit ardent prédominant toujours, abſorbera les parties fermenteſcibles & putreſcibles des animaux, & les conſervera : à proportion que la liqueur aura plus ou moins de force, on pourra en étendre ou reſtreindre la doſe. Il faut obſerver que la plupart des animaux qu'on envoie dans la liqueur, foulés, entaſſés, comprimés, arrivent délabrés, ſans conſiſtance, ſans couleur & pourris. Malgré les ſoins qu'on a pris, les animaux & la liqueur ſont perdus. L'on doit donc avoir attention que tous les animaux baignent entiérement dans la liqueur ; on ſait que l'eau-de-vie de grain & le tafia ſont à bas prix, l'un dans les Indes & l'autre en Amérique : au reſte chacun doit meſurer ſa dépenſe à ſa fortune. M. *Mauduit* ne prétend qu'indiquer les moyens de conſervation. Si cependant un homme puiſſant par ſes emplois ou ſes richeſſes, vouloit faire paſſer des pays étrangers dans le nôtre quelques-uns des grands animaux inconnus ou mal obſervés, qui errent dans les forêts, qui pâturent dans les plaines, qui bondiſſent ſur les montagnes, qui ſe cachent dans les gouffres de la mer ou qui nagent dans le lit des grands fleuves, qui oſeroit condamner ſon zele ? qui taxeroit ſa curioſité de luxe ? qui borneroit l'utilité qui en pourroit réſulter ? quand ces animaux livrés à la main de l'Anatomiſte, lui fourniroient un nouveau fil qui le conduiroit dans le labyrinthe, au fond duquel ſon art eſt caché ; quand éclairé par la connoiſſance nouvelle de leur ſtructure

il leveroit d'une main mieux affermie le voile qui couvre le myſtere de la génération, qu'il montreroit avec plus de certitude le rapport, la ſympathie des viſceres, la correſpondance des nerfs, leur texture, leur uſage, la fabrique du cerveau & ſes fonctions, qui oſera dire où ſe termineroient les lumieres qu'on acquerroit? Loin donc de nous arrêter, continue M. *Mauduit*, en nous objectant une dépenſe trop grande, que ceux qui ont la voix forte & perſuaſive s'uniſſent à nous, pour exciter les hommes riches ou puiſſans à concourir au bien de l'humanité. La nature eſt un champ immenſe, une mine inépuiſable (nous en avons eſquiſſé le tableau à l'article *Hiſtoire Naturelle*); mais ni l'un ni l'autre ne fournit rien, ſi l'on ne cultive le premier, ſi l'on ne fouille l'autre; & à peine poſſédons-nous des échantillons des richeſſes que tous les deux renferment. Mais revenons aux liqueurs conſervatrices.

L'eſprit-de-vin & l'eau-de-vie de vin, ſont les liqueurs les plus propres à la conſervation des animaux. L'eau-de-vie, & particuliérement le tafia, laiſſent ſur les corps qu'ils ont baignés, un vernis gras qui eſt le dépôt de la ſubſtance onctueuſe qu'ils contiennent. Une petite quantité de cendres mêlée à la liqueur avant ſa diſtillation corrigeroit ce défaut. Un autre inconvénient du tafia & de l'eau-de-vie de grain, c'eſt d'être extrêmement deſſicatifs. En effet les corps des animaux qui y ſont demeurés plongés pendant quelque temps, perdent beaucoup de leur ſubſtance. Ces liqueurs ont la faculté d'extraire les graiſſes, la lymphe, le ſang & tous les fluides; elles réduiſent auſſi les chairs, les cartilages, les membranes à l'état de ſimples faiſceaux de fibres ſans ſuc. Cette action des liqueurs eſt cauſe que les animaux, au bout d'un certain temps d'immerſion, ont perdu près d'un tiers de leur volume : leur peau eſt en même temps corrodée, leurs pieds ſont décharnés, la ſubſtance du bec des oiſeaux en eſt uſée, & celle même des plumes ou des poils ſe trouve altérée. La peau eſt en même temps ſi amincie ou ſi uſée, qu'on doit la traiter avec beaucoup de précaution pour ne la pas déchirer; il faut & de l'art & de la patience pour dépouiller l'animal, & remplir enſuite ſa peau ſans l'endommager. Si le but eſt d'obſerver les viſceres, on les trouve rétrécis, racornis, ſans ſoupleſſe, ſans flexibilité. On en diſtingue à la vérité la maſſe, mais on a de la peine à en développer le tiſſu. Il eſt très-difficile de ſéparer les membranes, de découvrir les canaux fins & déliés dont la recherche eſt l'objet le plus important.

M. *Mauduit* propose un moyen de remédier à l'intempérie dessicative du tafia & de l'eau-de-vie de grain; c'est de les affoiblir en y mêlant un quart ou même un tiers de leur poids d'eau douce distillée, ou au moins d'eau très-limpide; bientôt le mêlange prend un œil laiteux : ajoutons que l'on diminue ainsi la vertu conservatrice de ces esprits ardens, & on ne peut y remédier ou s'en servir avec succès qu'en changeant de liqueur les animaux qu'on a fait dégorger dans la premiere, & ainsi de suite, jusqu'à ce que ces mêmes liqueurs affoiblies d'un tiers d'eau, ne se troublent plus. Tout ceci est essentiel quand on a l'anatomie de ces animaux en vue; mais si l'on se propose d'envoyer des animaux qu'on puisse un jour remonter, il faut se donner d'autres peines, apporter d'autres attentions. Les animaux plongés au hazard dans la liqueur y flotteront, seront poussés de côté & d'autre; ils éprouveront des frottemens les uns contres les autres, dans le temps que le vaisseau où les barriques se trouveront, sera battu, élevé, précipité par les flots. Les poils des quadrupedes, les plumes des oiseaux s'hérisseront, se désuniront, s'useront, seront arrachés ou prendront de faux plis, & des positions souvent à contre-sens, que l'Artiste le plus expérimenté ne pourra leur faire perdre par la suite; il faut donc avoir l'attention de placer & d'assujettir dans l'intérieur des barriques, des traverses de bois, pour y déposer séparément chaque animal, qui doit en outre être enveloppé dans une toile qui le serre par-tout, en prenant garde toutefois de chiffonner sa robe : ensuite on suspend & l'on attache la corde ou ficelle qui tient la toile par le bout où correspond la tête de l'animal; on l'attache, dis-je, à une traverse. La barrique doit être debout, c'est-à-dire sur l'un de ses fonds : par ce moyen l'animal baigne & flotte toujours, les coups sont amortis, sa robe n'est point froissée, il peut se conserver long-temps, être envoyé d'un pays très-éloigné, & subir un long trajet; on doit seulement veiller à ce que les Matelots, à qui la misere & la grossiéreté rendent tout propre, & ôtent toute espece de délicatesse, ne percent les barriques pour boire la liqueur qu'elles contiennent; car indépendamment que les animaux en souffriroient, ceux qui boiroient d'une telle liqueur pourroient en être fortement incommodés.

Quand il ne s'agit que de faire passer des animaux morts d'une Province à une autre, s'ils doivent arriver à leur destination dans l'espace de quinze jours, ou même d'un mois, l'usage des liqueurs n'est pas

néceſſaire. Depuis le mois de Novembre juſqu'au mois d'Avril, il n'y aura aucune précaution à prendre, ſur tout ſi le temps eſt ſec & froid ; mais ſi c'eſt en été, ou qu'en hiver le temps ſoit humide, les animaux ne pourront guere ſupporter plus d'un délai de quinze jours, encore ſera-t-il utile, pour éviter la tendance à la corruption, d'employer des plantes aromatiques deſſéchées à propos & réduites en poudre groſſiere, telles que le *laurier-franc*, la *ſauge*, les fleurs de *lavande*, le *thym*, le *baſilic*, le *pouliot ;* & des plantes ameres, telles que l'*abſinthe*, la *rhue*, la *tanaiſie*, l'*aurone*, la *ſantoline*, même la *coloquinte :* une ſeule de ces plantes aromatiques ſuffit en certains cas. On fait un lit de ces poudres au fond d'une boîte, on couche l'animal ſur ce lit, on le recouvre enſuite de la même poudre qu'il ne faut pas épargner. Quadrupede ou oiſeau, quel que ſoit l'animal, ſes parties extérieures doivent en être tout-à-fait couvertes. Ces poudres retardent la putréfaction; elles l'empêcheroient peut-être entiérement, ſi les animaux n'avoient que peu de volume, & ils ſe deſſécheroient ſans ſe détruire. On peut donc, en uſant de ce procédé, envoyer des animaux de cent & deux cents lieues par les Meſſageries, ainſi que M. *Mauduit* s'en eſt aſſuré par des expériences heureuſes & réitérées. Si l'on eſt au fort de l'été, ou que les animaux que l'on veut envoyer ſoient fort grands, ou de nature à ſe corrompre ou à ſe deſſécher promptement, tels que ſont les poiſſons, les reptiles, tous les oiſeaux qui ſe nourriſſent de vers ou d'inſectes, alors il eſt indiſpenſable d'avoir recours aux liqueurs conſervatrices. Comme nous parlons des animaux que l'on peut faire paſſer d'une province à une autre, voici la préparation d'une liqueur que M. *Mauduit* propoſe & qui eſt efficace pour conſerver pendant un mois de route les animaux qu'on y plonge : elle n'eſt pas diſpendieuſe comme l'eſprit-de-vin & l'eau-de-vie, les ſeules liqueurs dont on ſoit à portée de faire uſage dans nos climats, la liqueur dont il eſt mention, n'eſt que de l'eau ordinaire ſaturée d'alun. Ce ſel minéral lui communique une qualité ſtyptique, anti-putride & acide, qui réſiſte puiſſamment à la fermentation. Cet alun n'eſt pas perdu ; en faiſant évaporer l'eau, on le fait criſtalliſer, & il peut ſervir pour une autre & ſemblable opération. *Voy.* ALUN. Peut-être que des tentatives multipliées & faites par des perſonnes éclairées, nous apprendront un jour qu'on pourroit conſerver les animaux pendant un plus long eſpace de temps, & les envoyer de très-loin à fort peu de frais. On pourroit encore, dit M. *Mauduit*, eſſayer les propriétés de

l'eau ſaturée de vitriol, de ſalpêtre, de ſel marin. Il y a en effet quelques perſonnes qui ſont dans l'habitude de conſerver les animaux deſſéchés, en les vidant, en ſoulevant la peau en différens endroits du corps, & en introduiſant à la place des viſceres, & entre les chairs & la peau, de l'alun, du vitriol & de la chaux en poudre; cette méthode ne vaut rien : on ne parvient en l'employant, qu'à avoir des animaux déformés, maigres, décharnés; mais elle indique combien l'alun & le vitriol ont de force pour réſiſter à la putridité.

Ceux qui n'ont en vue que de recevoir des animaux des pays étrangers propres à être montés, à orner une collection & à faire ſpectacle, recommandent de ne pas les envoyer dans la liqueur, car quelques ſoins qu'on ait pris, ils perdent toujours quelque choſe de leur beauté; il faut que ceux qu'on ramaſſe pour être auſſi propres à être remontés qu'ils puiſſent l'être, ſoient écorchés, il faut donc n'en envoyer que les peaux.

Maniere d'écorcher les Quadrupedes *& même les* Cétacées.

Il faut poſer ces animaux ſur le dos, & faire au ventre une inciſion longitudinale, depuis le milieu de la poitrine juſqu'à l'anus : cette inciſion ſuffira pour les petits animaux ou de taille médiocre. On prendra des doigts de la main gauche, la peau d'un des côtés de l'inciſion, on la ſoulevera, on la dégagera d'avec les chairs, en paſſant entre deux d'abord la lame d'un ſcalpel, & enſuite le manche, ou à ſon défaut la lame & le manche d'un couteau à dos applati. On dégagera la peau le plus avant qu'il ſera poſſible, en fourant le manche du ſcalpel, les doigts, la main entiere, ſuivant le volume de l'animal. Lorſque la peau ſera dégagée d'un côté, on paſſera à l'autre, & l'on ſe conduira de la même maniere; ſi l'on a bien réuſſi, preſque toute la peau ſera dégagée d'avec le corps; elle n'y tiendra plus que le long de l'épine dorſale, & ne ſera plus que comme un ſac. Mais les cuiſſes, les épaules dans les quadrupedes, & les parties qui y correſpondent dans les cétacées ſeront encore engagées : on ſaiſira une de ces parties de la main gauche, on la retirera en dedans en refoulant la peau en dehors par le ſecours de la main droite, en la détachant d'avec les chairs, tantôt avec la lame & le dos du ſcalpel, tantôt avec les doigts & la main, ſuivant les circonſtances; quand d'une cuiſſe, par exemple retirée en dedans, la peau qui la couvroit étant rejetée & retournée en dehors, on ſera parvenu juſqu'à la jambe, qui s'é-

corchera comme une anguille dont on retourne la peau, ou un bas, ou un gant qu'on retourne, & de la jambe jusqu'au pied, alors on coupera les chairs, & on séparera les os dans l'articulation de la jambe avec le pied. On traitera de même chaque membre, on écorchera de même la queue; & quand on trouvera trop de difficulté, trop de résistance, car l'extrémité se détache plus difficilement, on coupera en dedans la queue écorchée, à l'endroit où l'on aura jugé par la résistance, que si l'on eût continué à employer la force, on auroit rompu ou déchiré la peau plutôt que de la détacher. Il ne restera plus que la tête à écorcher; on rejetera la peau en la doublant par dessus la tête, & on la dégagera avec la lame du scalpel; car en cet endroit le tissu cellulaire est plus serré, plus ferme, plus adhérent; on le fera le plus avant qu'on pourra, c'est-à-dire, jusques vers les yeux & les mâchoires. On coupera le cou à sa jonction avec le corps, qu'on enlevera; on nettoiera la tête avec soin, en enlevant les chairs avec le scalpel. On fera avec un instrument tranchant, dont la force sera proportionnée à celle des os, une ouverture à l'occipital, (derriere de la tête), par laquelle on videra la cervelle.

S'il s'agit de dépouiller de grands animaux, tels que le bouc, le chevreuil & au-dessus, outre l'incision longitudinale sous le ventre, il faut en faire une autre longitudinale sur chaque membre, en sorte que ces quatre incisions se réunissent à celle qu'on a fait sous le ventre, & soient comme quatre branches qui naissent à ses extrémités à angle droit. Chacune de ces quatre incisions sert à dégager les membres, le reste doit s'opérer comme il est décrit ci-dessus.

En suivant ce procédé pour écorcher les quadrupedes & les cétacées, la tête avec ses appendices, si elle en a, telles que les cornes, (les bois,) les pieds & la queue, ou les parties qui y correspondent, doivent demeurer attachés à la peau. N'oublions pas de dire qu'on doit porter son attention à ne pas salir la robe en écorchant l'animal. Le sang, la lymphe, la graisse, sont les matieres dont on doit redouter les émanations. Il faut pour s'en mettre à l'abri, en écorchant un animal, tenir auprès de soi du coton, de la filasse ou autre substance quelconque analogue, & avoir dans un vase à sa portée, une poudre composée de parties égales de chaux éteinte & d'alun de Rome. A mesure qu'on enleve la peau, on la frotte avec cette poudre qui absorbe l'humidité, & qui en même temps produira l'effet de dessécher & de prévenir la corruption. Quand l'ouverture devient

plus large, on garnit les bords de la peau de coton ou de filasse, pour empêcher que la peau ne se salisse en touchant aux chairs; mais on a toujours soin de frotter & d'enduire la peau de poudre d'alun & de chaux, elle doit en être couverte sur toute la surface intérieure. Il faut sur-tout en employer à la tête, & en introduire dans toutes ses cavités, parce qu'il reste plus de chair &c. en ces parties, que dans tout le reste du corps. Il faut par la même raison en enfoncer entre la peau & les chairs qui restent aux pieds. M. *Mauduit* dit qu'il faut se garder d'employer de l'alun calciné ou de la chaux vive, comme quelques personnes le font : cette poudre est caustique & brûle les peaux; au défaut de chaux & d'alun, on pourroit se servir de tan ou d'écorce de bois neuf réduite en poudre, ou même d e bonnes cendres.

Quand la peau est enlevée & préparée, c'est-à-dire, enduite en dedans d'une couche de poudre dessicative, il faut la remettre dans son état naturel, la remplir légérement de coton, de filasse, de paille souple ou de foin bien sec, (on peut aussi se servir de mousse vulgaire bien desséchée); en remplir de même l'étui des jambes, & si on l'a ouvert, l'en remplir & le recoudre; rapprocher de même la peau du corps & la laisser quelques jours à l'air, plus ou moins, suivant la grandeur de l'animal, pour qu'elle se desseche complettement. Enfin, quand on juge que la peau est parfaitement seche, il faut la fermer, & s'occuper des moyens de la garantir des insectes destructeurs. Les personnes qui voudroient garder ces animaux ainsi préparés, doivent poser adroitement des yeux d'émail de forme & de figure naturelle, dans l'instant qu'on a rembourré l'animal : elles doivent aussi s'être étudiées à imiter l'attitude la plus remarquable de l'individu, les proportions, les belles conformations. Mais si l'animal qu'on a préparé, comme il est dit ci-dessus, est destiné à passer les mers, alors on n'y met pas d'yeux, & on est moins astreint à copier le modele de la nature. Passons aux précautions ou moyens qu'on doit prendre pour envoyer ces peaux préparées dans le meilleur état possible.

Dans les pays chauds, faites faire une boîte d'un bois résineux, tel que le cyprès, le cedre, le citronnier, le pin: dans les pays froids, faites-la faire en sapin, en méleze, &c. que le couvercle de cette boîte soit une piece mobile, dont les côtés en arrête soient reçus & glissent

dans une couliſſe : que l'extrémité de ce couvercle s'engage de même dans une rainure creuſée ſur le derriere de la boîte : faites-la peindre, ſi vous en avez la commodité, en dedans & en dehors, avec une couleur à l'huile : au défaut de la peinture, collez cette boîte en dedans avec un fort papier ; obſervez d'employer une colle qui ait été faite avec de l'eau, dans laquelle ait bouilli à grande doſe & long-temps quelque plante amere, comme de la coloquinte, &c. Ayez un amas de poudres de plantes ameres & aromatiques ; tous les pays en fourniſſent ; que ces poudres ſoient bien ſeches ; mêlez-y du tabac en poudre bien ſec, du poivre, du gingembre, même du camphre & de l'*aſſa fœtida :* établiſſez ſur le fond de la boîte une couche de cette poudre forte & aromatique ; étendez-y la peau, recouvrez-la de poudre, de maniere à ne la plus voir. Voulez-vous faire un envoi plus conſidérable ? rempliſſez la boîte alternativement de lits de peaux & de lits de poudre ; empliſſez bien la boîte, & que les objets y ſoient foulés : que la derniere couche par deſſus la poudre ſoit de coton ou de foin bien ſec, & ne laiſſez aucun vide. Fermez la boîte, enveloppez-la d'une toile goudronnée s'il eſt poſſible : il n'eſt cancrelats (*kakerlaques*), poux de bois, ni inſectes quelconques qui puiſſent pénétrer dans une pareille boîte. Les objets qu'elle contient, quelque temps qu'ils ſoient en route, arriveront intacts. Ne vous ſervez pas, ni pour emplir les boîtes, ni pour ſauver les animaux, de plantes marines molles, telles que les fucus, l'algue, &c. ces plantes contiennent du ſel marin qui attire l'eau, & qui entretient dans les boîtes une humidité nuiſible. Il eſt inutile auſſi d'avoirs recours à ces méthodes dangereuſes, inutiles & trop accréditées, ſuivant leſquelles on emploie les poiſons les plus terribles. Cet uſage s'eſt introduit dans pluſieurs colonies, & ſur-tout à Cayenne : preſque tous les animaux qu'on en reçoit ſont imprégnés de ſublimé corroſif ou d'arſenic, qui eſt en ſi grande doſe, qu'en maniant ces animaux, la chaleur ſeule des mains en fait exhaler une odeur d'ail. Un tel moyen n'eſt pas ſans riſque, & pour celui qui envoie, & pour celui qui reçoit ; & c'eſt cependant ſans avantage pour leur conſervation, quand on n'a pas eu ſoin d'ailleurs de les garantir en les enfermant bien. M. *Mauduit* dit avoir reçu bien des fois de pareils animaux, qui, étant échauffés, exhaloient une odeur inſupportable d'ail, & qui n'en étoient pas moins dévorés & couverts d'inſectes vivans, parce qu'on les avoit

enfermés avec négligence ; mais en prenant les précautions indiquées plus haut, & qui ſont ſans aucun riſque, on eſt aſſuré que les animaux arriveront en bon état, après le voyage le plus long.

M. le Docteur *Mauduit* indique dans le mémoire que nous avons cité, les notes & les obſervations qu'il ſeroit à propos que les voyageurs joigniſſent aux animaux qu'ils ramaſſent & qu'ils envoient. Ces obſervations conſiſtent à recueillir ſur chaque individu ou objet, les faits dont l'enſemble en compoſeroit l'hiſtoire naturelle ; à les obſerver ſoi-même, autant que le temps & les circonſtances le permettent ; à interroger les naturels du pays ſur le reſte ; à reſtreindre ce qu'ils racontent aux bornes que preſcrit une critique éclairée, ſans admettre trop légérement, ſans rejeter avec trop de ſévérité ce qui paroît extraordinaire. On peut réduire ces faits, par rapport aux quadrupedes étrangers, aux articles ſuivans qui ſont les plus importants, & en même temps les plus faciles à conſtater ; déterminer le nom que leur donnent les habitans du pays où on les trouve ; ſavoir quelle eſt la différence du mâle & de la femelle ; la décrire s'il y en a ; quelle eſt la durée de leur vie ; le temps où ils entrent en chaleur & ſa durée ; de combien de temps eſt la geſtation de la femelle ; quel eſt le nombre ordinaire de ſes petits ; quelle précaution elle prend pour les mettre bas ; quelle différence il y a des jeunes aux adultes ; pendant combien de temps la mere les allaite ; combien il en paſſe avant d'avoir acquis la grandeur & le terme de leur eſpece ; le climat où ils vivent ; quelle eſt la nourriture de ces animaux, leur maniere de la chercher ; s'ils vivent ſeuls ou en ſociété ; comment on les chaſſe ; s'ils ſont ſauvages ; quels torts ils font ; quels ſoins on leur donne ; s'ils ſont domeſtiques ; quels ſervices ils rendent ; comment on les dreſſe ; leurs cris ; ſpécifier la couleur & forme de leurs yeux & des autres parties ; quel uſage on fait de leurs chairs, de leurs peaux, de leurs os & de leurs différentes parties.

Il n'eſt pas poſſible ſans doute que les voyageurs recueillent tous les faits dont nous venons de parler, & qui cependant ne compoſeroient qu'une partie de l'hiſtoire de ces animaux ; mais ils peuvent raſſembler un plus ou moins grand nombre de ces faits : ce qu'ils en auront recueilli, ſera très-important, & d'autres compléteront ce que les premiers n'auront pas appris. Il faut, pour rédiger les faits raſſemblés ſur chaque animal dans l'ordre qui leur convient, écrire ces faits ſur un cahier. A la tête des faits qui concernent un animal, mettre un intitulé & un numéro ; écrire le même numéro ſur une carte, l'attacher à l'animal dont on a

tracé l'hiſtoire : cet animal fût-il plongé dans la liqueur, dit M. *Mauduit*, elle n'effacera pas entiérement l'encre.

Ces obſervations ſur les quadrupedes doivent être faites avec le même ſoin ſur les autres animaux. On ne peut aſſez avertir les voyageurs de ramaſſer dans les pays éloignés tous les objets qu'ils rencontrent, ſoit qu'ils y ſoient rares ou communs ; qu'ils ſoient brillans ou ſans éclat : l'expérience en a appris l'importance. Faute d'être convaincus de ce principe, on voit tous les jours des voyageurs, d'ailleurs bien intentionnés, revenir de pays très-éloignés les mains vides, parce que, diſent-ils, il ne s'eſt offert à leurs recherches que des animaux communs & ſans beautés : mais ces animaux communs à deux mille, à quatre mille lieues, peuvent nous être inconnus : ces animaux, dont la forme eſt ſans grace, la robe ſans éclat, font partie du ſyſtême général de la nature : il importe donc de les connoître. On le répete donc encore aux voyageurs : ramaſſez tout ce que vous trouverez, objets rares & communs ; peut-être les Naturaliſtes n'ont-ils jamais entendu parler de l'inſecte que vous avez écraſé mille fois, ſans daigner le ramaſſer. On devroit auſſi avertir les voyageurs des animaux mal obſervés, des faits mal vus ou incertains, & qu'il ſeroit eſſentiel de conſtater ou de détruire ; des obſervations qu'il y auroit à recommencer ; de celles qu'il eſt inutile de répéter pour ne pas perdre un temps précieux, en le conſacrant à la recherche des faits connus & avérés. Il faudroit encore indiquer les climats les plus fertiles, & ceux vers leſquels on devroit diriger ſes courſes.

QUADRUPEDES PÉTRIFIÉS, *xioſteites quadrupedum*. On n'a pas encore d'exemple d'avoir rencontré tout un animal quadrupede pétrifié ou foſſile, mais ſeulement des parties, telles que des os, des cornes, des dents. *Voyez* OSTÉOLITHES, YVOIRE FOSSILE & TURQUOISE.

QUAPIZOIT. Nom que l'on donne au Mexique au *pecari*. V. ce mot.

QUARANTE LANGUES. *Voyez* POLIGLOTTE.

QUARRELET. *Voyez* CARRELET & *le mot* PLIE.

QUARTZ, *quartzum*. C'eſt une pierre très-dure, fort peſante, ne ſe diſſolvant point aux acides, mais donnant beaucoup d'étincelles avec le briquet, d'un éclat vitreux, comme gercée dans l'endroit des fractures, ſe diviſant en morceaux anguleux, inégaux, luiſans & de figures irrégulieres. Cette pierre, quoique fort dure, n'eſt pas ſuſceptible de recevoir un beau poli, à cauſe de la quantité de gerçures dont elle eſt remplie. Elle eſt en quelque ſorte indeſtructible à l'air ; on la trouve abondamment répandue ſur la terre : & quoi qu'en diſent quelques

Minéralogiſtes, le quartz, ainſi que le ſpath alkalin, ſont ſouvent l'indice & la matrice de certains métaux : ſon tiſſu gercé le rend très-propre à recevoir l'infiltration des vapeurs métalliques, en un mot à contenir du minéral, ainſi qu'on l'obſerve très-communément. Il forme quelquefois des filons qui traverſent les mines : & plus il s'en trouve, plus elles ſont pauvres. C'eſt ſouvent lui qui, comme la pyrite, produit des étincelles dans les mines, par le choc des outils des Mineurs. Les cailloux ou débris de quartz heurtés ou frottés rapidement l'un contre l'autre, donnent beaucoup de feu ; il paroît même en donner davantage ſous l'eau. Quelle eſt la nature de ce feu ? Cette pierre mérite d'être étudiée.

Le quartz ſe forme preſque toujours contre les parois des cavernes, ou dans les fentes des grandes montagnes : les corps étrangers qu'il renferme ſont une preuve que s'il y a du quartz de toute antiquité, il s'en produit encore actuellement, puiſque l'on en trouve qui ſe coagule & ſe durcit dans des lieux qui en étoient épuiſés, & qui ſe groupe avec des cryſtaux ou des ſubſtances d'une nature différente, ce qui forme des eſpeces de *druſen*. Le quartz eſt de différentes couleurs ; il entre dans la compoſition des roches compoſées, & notamment dans le porphyre, dans le granit, &c. Lorſqu'il eſt ſans couleur, & qu'on lui fait ſubir l'action du feu, il n'en eſt que peu ou point altéré ; mais ſi on le mêle avec des ſubſtances d'une propriété différente, alors il ſe vitrifie ; il produit auſſi dans les fontes des métaux une ſcorie comme liquide, qui, en ſurnageant le métal, le couvre & l'empêche alors de ſe détruire en partie par le contact de l'air & de la flamme. On trouve beaucoup de cette pierre dans le lit des rivieres & ſur les plages des mers, en morceaux ovalaires, blancs, unis, ſouvent arrondis par le roulis des eaux. Voici les différentes ſortes de quartz.

1°. Le Quartz grenu, *quartzum arenaceum*. Il reſſemble à un aſſemblage de grains de ſel, ou de criſtaux de ſable pur, & agrégés enſemble. Lorſque ces grains de quartz ſont colorés & friables, on l'appelle *quartz en grenats*. Le quartz proprement appellé *friable*, eſt d'une couleur blanche ou griſâtre, comme marbrée, & ſe caſſe très-facilement, comme ſi c'étoit une criſtalliſation qui eût été bruſquée. Ces ſortes de quartz ſont communs en Suede & en Saxe.

2°. Le Quartz carié, *quartzum verrucoſum*, eſt comme vermoulu

ou criblé de trous: on prendroit certains endroits de cette pierre, pour du bois rongé des vers, qui auroit été ensuite pétrifié : elle est composée de fragmens de quartz. Souvent aussi ce n'est qu'un pétrosilex rempli de trous. Il est assez difficile de rendre compte du procédé employé par la Nature pour réduire cette pierre dans l'état où elle est. On en fait communément des meules de moulin; aussi l'appelle-t-on *pierre meuliere*, *lapis molaris aut molitoris*. On trouve des carrieres considérables de cette pierre aux environs de la Ferté-sous-Jouarre en Champagne, à Mont-Regard en Bourgogne, à Monthoron en Poitou, dans les environs de Paris & en beaucoup d'autres endroits; les pierres meulieres d'Houlbec près de Pacy en Normandie ne forment point de banc, on les trouve isolées çà & là, & les pierres sont rarement assez grandes pour faire une meule; aussi les ouvriers les forment-ils d'une pierre principale qu'ils environnent d'autres pierres : mais elles ne sont pas si bonnes que celles de Mont-Regard.

En certains pays, comme ces pierres sont fort dures, & que l'on n'est pas dans l'usage de les scier, on en choisit un bloc que l'on façonne en forme de cylindre d'un diametre convenable. Tandis qu'il repose sur sa base, on le partage par des tranchées circulaires & paralleles, à telle distance l'une de l'autre, qu'il se trouve entre elles de quoi faire autant de meules: mais comme ces tranchées ne peuvent pas aller jusqu'à l'axe du cylindre, il reste un noyau qu'il faut rompre à chaque tranche qu'on veut détacher: pour cet effet on remplit tout ce qu'on a creusé, avec des coins de bois tendre & bien séchés, dont on augmente ensuite le volume en les mouillant ; par ce moyen, si peu puissant en apparence, on sépare la pierre de la masse dont elle fait partie. Voyez les mots *pierre meuliere* & *grais ;* consultez aussi le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, *à l'article* CARRIER.

3°. LE QUARTZ GRAS, *quartzum compingue.* Il est fort compacte & très-brillant dans ses fractures. Il a un œil gras, comme si toutes ses surfaces étoient enduites d'une graisse blanchâtre, mêlée de bleu. Les Mineurs prétendent que la rencontre d'une semblable pierre est l'indice d'un minéral précieux; ce quartz est ou opaque ou demi-transparent. Nous en avons trouvé près de Dinan, en Basse-Bretagne. Il est très-commun dans les mines de Suede.

4°. LE QUARTZ LAITEUX, *quartzum lactescens.* Il est entiérement opaque,

opaque, d'un blanc mat de lait; il eſt d'une grande dureté. Nous en avons trouvé en Auvergne, près de Châteauneuf, qui reſſemble à de la crême étendue, mais non délayée dans de l'eau.

5°. Le QUARTZ COLORÉ, *quartzum coloratum*. Il eſt preſque toujours opaque, & quelquefois panaché de rouge, de vert, de bleu, &c. il n'a point de figure déterminée. On le trouve communément dans les montagnes à filons. Il n'eſt pas rare d'en voir des morceaux chargés de grains pyriteux ou de petites marcaſſites. Nous en poſſédons des maſſes groſſes comme le poing, & qui ſont ſeulement colorées de brun noirâtre par une vapeur métallique chatoyant l'iris.

6°. LE QUARTZ CRISTALLISÉ, *quartzum cryſtalliſatum*. On donne ce nom à un quartz dont les criſtaux, quelquefois pentagones ou hexaëdres, ſont toujours laiteux, opaques & vitreux intérieurement, mais ayant toutes les propriétés particulieres au quartz. Nous en avons ramaſſé dans une cavité des carrieres d'ardoiſes, près d'Angers. Il y a auſſi des quartz criſtalliſés en groupes, ou *quartz druſens*, avec du ſpath fuſible, &c. on les trouve fréquemment en Saxe & dans toutes les montagnes à filons.

7°. Le QUARTZ TRANSPARENT, *quartzum cryſtallinum lucidum*. Il eſt aſſez peſant, d'un tiſſu ſerré, moins diaphane que le criſtal de roche, quelquefois coloré, & ſans figure déterminée. On en trouve dans les mines de l'Alſace; il eſt en forme de druſen. *Voyez ce mot.*

Les Naturaliſtes regardent le criſtal de Madagaſcar comme un quartz tranſparent; mais nous ſerions tentés de le ranger parmi les criſtaux de montagnes proprement dits. On le trouve en maſſes ſouvent informes, blanches ou ſans couleur, & très-groſſes: ſi l'on en croit les relations de quelques Voyageurs, on en a tiré des morceaux de ſix pieds de long, de quatre de large ſur autant d'épaiſſeur. *Voyez l'Hiſtoire des Voyages*, *Tome 8. page 620*. On en fait dans le pays des urnes & des vaſes. Ce prétendu quartz n'entre point en fuſion, même au miroir ardent; au moins il réſiſte au degré de feu qu'on opere par cette machine, & qui ſuffit pour fondre le cuivre, le ſchiſte, &c.

Les criſtaux tranſparens, cubiques ou rhomboïdaux & igneſcens, appartiennent au quartz tranſparent ou au *criſtal de mine*. Voyez ce mot.

Quant à la pierre ſcintillante & appellée *feld-ſpath* (ou ſpath dur des champs), il nous paroît que ce n'eſt qu'un quartz dur, moins

compacte & moins réfractaire que le quartz ordinaire, d'une couleur tantôt grisâtre ou jaunâtre, tantôt rougeâtre ou blanchâtre, irrégulier ou lamelleux. Nous en avons rencontré en quantité dans les montagnes d'Aray en Basse-Bretagne. Le feld-spath se trouve souvent dans les roches graniteuses.

QUAS-JE. *Voyez à l'article* ICHNEUMON.

QUASSIE, *quassia*. Cet arbrisseau se trouve en Guiane; il vient d'être transporté à Cayenne, où il paroît qu'il réussira bien sur le bord des rivieres; cet arbrisseau peut être de la plus grande utilité, son bois est amer, & peut suppléer au défaut de quinquina, il a les mêmes vertus, & souvent même le quassia termine des fievres qui avoient été très-rébelles au quinquina. *Voyez* BOIS DE QUASSIE.

QUATRE-AILES. On a donné ce nom à un oiseau extraordinaire, qui se trouve au Sénégal; il est de la grosseur d'un coq, il a le plumage ou blanc ou noirâtre, le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un oiseau de proie : cet oiseau est très-gras : il ne paroît jamais plutôt qu'une heure avant la nuit. Comme le temps de sa chasse est la nuit, on n'a pu encore déterminer quelle est sa nourriture. Il a les aîles très-grandes, très-fortes & bien emplumées; mais dans la partie qui touche à l'épaule, les plumes de dessous sont unies & couvertes néanmoins d'autres plumes beaucoup plus longues que les premieres, qui, à la longueur de quatre à cinq pouces, portent une espece de poil (barbe) long & épais, de sorte qu'une aîle, en s'étendant, paroît en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un espace vide entre les deux; par cet arrangement son corps semble placé entre deux paires d'aîles : de là vient qu'on l'a appellé *oiseau quatre-aîles*, & tout le monde croiroit qu'il n'en a pas moins. Comme il est robuste, ses aîles jouent parfaitement; il vole fort haut & long-temps. *Jobson* prétend qu'il a effectivement quatre aîles, & *Moore* soupçonne que c'est une espece de chauve-souris. *Histoire générale des Voyages, Liv. VI & VII.*

QUATRE-SEMENCES. *Voyez à l'article* SEMENCES.

QUATTO, QUOTA, QUATA ou QUOTOÈS. C'est le diable des bois. *Voyez* BELZEBUT *à l'article* SINGE.

QUAUPECOTLI. Espece de blaireau de la Nouvelle Espagne, dont le museau est long, menu & un peu tortu à la partie supérieure : il a la queue longue, les pieds noirs & les ongles crochus : le poil de

cet animal eſt long, d'un blanc mêlé de brun vers le ventre, noir vers le dos & blanc ailleurs: ce quadrupede s'apprivoiſe aiſément: il eſt vorace: il mange indifféremment tout ce qu'on lui donne: il fait mille careſſes à ſon maître; mais il eſt méchant vis-à-vis de ceux qu'il ne connoît pas: il ſe plaît dans les montagnes.

QUELLE. C'eſt le nom qu'on donne au léopard dans le pays des Negres en Afrique; on y nomme *quellyqua* le tigre. *Voyez* LÉOPARD & TIGRE.

QUENIA. *Voyez à l'article* HÉRISSON.

QUERCERELLE ou CERCERELLE, ou CRESSERELLE, *tinnunculus*, eſt une eſpece d'oiſeau de proie, que les Suédois, chez qui il eſt fort commun, appellent *kirkiofalk.* Les Italiens lui ont donné le nom aſſez peu décent de *fouti-vento*, parce que pour ſurprendre ſa proie, il ſe tient en l'air, ſans changer de place, étudiant les moyens de s'en pouvoir ſaiſir: il tombe deſſus avec impétuoſité. Cet oiſeau a peu de courage, il ne ſe plaît qu'à faire la guerre aux ſouris, mulots, rats, lézards & aux autres animaux qui déſolent les campagnes; il rend par-là de grands ſervices aux laboureurs, ainſi que la *buſe* & le *milan.* Voyez ces mots.

On prétend que la quercerelle a beaucoup de ſympathie avec l'homme; mais il paroît plus vrai qu'elle en a ſinguliérement avec le pigeon, puiſqu'elle cherche à le défendre des autres oiſeaux de proie, qui appréhendent ſon regard & ſon cri. Communément, les femelles des oiſeaux de proie ne font que deux œufs, la quercerelle en fait quatre, qui ſont peints d'une couleur rougeâtre; elle fait ſon nid dans les lieux les plus élevés, comme dans les clochers, les tours & les rochers, & même dans les creux des arbres. Le mâle, qui eſt plus petit que la femelle, a le bec long d'un pouce, un peu recourbé & noir par la pointe; cet oiſeau, qui a le cou long & bien affilé, a la prunelle extrêmement noire & le reſte de l'œil jaune, les paupieres & les plumes qui ſont autour des yeux ſont jaunes auſſi; le ſommet de la tête eſt un peu applati & de couleur cendrée; ſa gorge, ſa poitrine & ſon ventre ſont jaunâtres & ſemés de taches noires: le manteau & le dos ſont remplis de plumes de couleur de rouille tiquetée de noir: le grand pennage eſt noirâtre: les plumes de la queue, pour la plus grande partie, ſont cendrées & comme diviſées en deux, à cauſe de leur tuyau qui eſt noir; celles des côtés ont des taches noires: le bout de

la queue eſt blanchâtre : les jambes ſont jaunes, les pieds ſont garnis de grands doigts & d'ongles robuſtes & aigus, qui ſont noirs & jaunes.

On prétend qu'il y a des perſonnes qui ont réuſſi à dreſſer des quercerelles au vol du merle & du moineau. Cet oiſeau nourrit long-temps ſes petits, quoiqu'ils volent ; il en a ſoin juſqu'à ce qu'ils puiſſent vivre de leur chaſſe : on a obſervé que le mâle eſt ſi tendrement attaché à ſa femelle, qu'il fait des cris & plaintes continuelles lorſqu'elle s'éloigne ou s'abſente. Sa douleur eſt encore plus vive, s'il a le malheur de la perdre. La creſſerelle eſt le coq de *Windhooer d'Albin.*

QUEREIVA, eſt un oiſeau du Bréſil, dont la grandeur eſt égale à celle de la grive connue ſous le nom de *litorne.* Le bec eſt noir, & la mandibule ou mâchoire ſupérieure arquée par la pointe ; les narines ſortent en demi-ovales d'entre les plumes du front : les plumes de la tête, du cou & du dos ſont d'un beau bleu clair, mêlé de noir, les plumes des aîles ſont noires, excepté les petites du milieu qui ſont bleues ; celles de la queue ſont pareillement noires ; le plumage de la gorge, juſqu'à la poitrine, eſt d'un beau rouge pourpré ; celui de la poitrine & du ventre, juſqu'à la queue, eſt d'un beau bleu : entre les cuiſſes & le croupion, on voit quelques petites plumes d'un pourpre foncé ; les pieds, les doigts diviſés à trois devant & un en arriere, ſont noirs, ainſi que les ongles qui ſont crochus & applatis.

M. *Briſſon* range le *quereiva* dans le genre des *cotingas*, nom emprunté des Américains : voyez ſon *Ornithologie, Tom. II, pag. 334, Tab. 34, fig. 3. Edwards* donne le nom de *manakin* au *quereiva :* conſultez *Glanures, Tom. I, pag. 65, Tab. 241*, & *Tom. III, pag. 237, Tab. 340. Séba* & *Fernandez* ont regardé, mais à tort, le quereiva comme une eſpece d'*ococolin*, voyez ce mot. L'ococolin paroîtroit ſe rapporter plutôt à l'oiſeau appellé *troupiale.* Enfin M. *Voſmaër* conſidérant les caracteres analogues entre ces oiſeaux, notamment la grandeur, la forme du corps, le bec à pointe crochue comme aux grives, la queue, les pieds ; tout cela pris enſemble, le porte à placer le *quereiva* parmi les grives. Les Sauvages font un très-grand cas du quereiva, à cauſe de la beauté de ſon plumage ; ils en font de très-beaux ornemens.

QUET-PATEO, eſt un lézard du Bréſil aſſez remarquable : le

ſommet de la tête eſt couvert de très-petites écailles, que d'autres plus grandes environnent; celles du front ſont grandes & blanchâtres, celles qui revêtent le deſſus du corps, les cuiſſes & les pattes ſont uniformes & griſâtres; le bord des oreilles eſt brun; ſur la nuque du cou eſt un collier noir, diviſé dans le milieu : toute la queue, qui paroît comme formée par anneaux, eſt très-pointue & très-mince à l'extrêmité; elle eſt munie d'écailles larges, piquantes, qui ſemblent être formées d'une corne dure. (*Séba.*)

QUEUE, *cauda*. Ce mot a pluſieurs acceptions, car on dit la queue d'une comete, d'un fruit, d'une feuille, comme l'on dit la queue d'une morue, d'un chien, d'un oiſeau, d'un lézard, d'une vipere, & d'autres animaux dont elle termine le corps par derriere. La queue des oiſeaux mérite toute l'attention du Phyſicien. *Voyez à l'article* OISEAU.

QUEUE DE BICHE SAVANE. *Voyez* YAPPÉ.

QUEUE BLANCHE. Nom donné à une eſpece d'aigle à queue blanche, ou de milan qui, quand il vole en planant, ne leve pas ſa tête comme les oiſeaux de proie, mais ne regarde que la terre : il vole plus au lever & au coucher du ſoleil, qu'en aucun autre temps. Cet oiſeau tâche d'attraper des poules, des perdrix, des lapins & des lievres; il fréquente le bord des bois. *Voyez l'article* AIGLE.

QUEUE DE CHEVAL. *Voyez* PRÊLE.

QUEUES DE CRABE ou D'ÉCREVISSE PÉTRIFIÉES, *lapides caudæ cancri*. La plupart des pierres que nous avons vues ſous ce nom, étoient tantôt le noyau d'un *nautile* chambré & foſſile dont les concamérations étoient comprimées, tantôt c'étoient des noyaux d'*orthocéracites* foſſiles, comprimées & défigurées : *voyez ces mots*. Il exiſte cependant des queues de crabe foſſiles, l'on en trouve entr'autres à la côte de Coromandel, où il ſe rencontre auſſi beaucoup de crabes pétrifiés.

QUEUES D'ÉCUREUIL & DE FAISAN : *voyez ce que c'eſt à l'article* CORALLINES.

QUEUE FOURCHUE. C'eſt le nom de la phalene que donne la *chenille à double queue du ſaule*. Voyez ce mot.

QUEUE DE POURCEAU D'ALLEMAGNE, *peucedanum Germanicum*. Cette plante, qu'on nomme auſſi *fenouil de porc* & *peucedane*, croît aux lieux marécageux, ombragés, maritimes & même ſur les

montagnes ; ſa racine, qui eſt très-vivace, eſt longue, groſſe, chevelue, noire en dehors, blanchâtre en dedans, pleine de ſuc, rendant, quand on y fait des inciſions, une liqueur jaune, d'une odeur de poix, virulente ou fétide ; elle pouſſe une tige haute d'environ deux pieds, creuſe, rameuſe & cannelée ; ſes feuilles ſont beaucoup plus grandes que celles du fenouil, elles ſont découpées, leurs ſubdiviſions, qui ſont de trois en trois, ſont longues, étroites, plates, reſſemblantes aux feuilles du chiendent. Dans les mois de Juillet & d'Août, cette plante porte à ſes ſommets des ombelles, amples, garnies de petites fleurs jaunes, à cinq feuilles diſpoſées en roſe : à ces fleurs ſuccedent en automne des ſemences jointes deux à deux preſque ovales, rayées ſur le dos, d'un goût âcre & amer. On prétend que la racine de cette plante eſt plus ſucculente au printemps. *Tragus* dit avec raiſon, que quand on l'arrache de la terre, il en exhale une odeur forte qui porte ſouvent à la tête : c'eſt pour cela que les Anciens prenoient des précautions avant que d'entreprendre de la tirer de terre, en ſe frottant la tête & le nez de quelque bonne odeur, dans la crainte d'être ſurpris de vertige.

Des Botaniſtes diſent que le grand peucedane d'Italie ne differe du précédent que parce qu'il eſt plus grand en toutes ſes parties : il y en a même qui prétendent que celui de France qui a les feuilles plus étroites & plus courtes, n'eſt qu'une variété du peucedane d'Allemagne ou commun. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tout le monde convient qu'on peut ſubſtituer l'un à l'autre.

La racine de la queue de pourceau eſt hyſtérique, apéritive & béchique ; on fait épaiſſir au feu ou au ſoleil le ſuc réſino-gommeux qui en ſort par les inciſions qu'on y a faites ; ce ſuc eſt très-utile dans la toux opiniâtre, & pour la difficulté d'uriner : on le prend en bol. Quant à l'uſage extérieur de cette racine, elle nettoie les plaies & les ulceres, étant appliquée deſſus : tous les anciens Médecins l'eſtimoient propre ſinguliérement contre toutes les maladies des nerfs ; mais ſa mauvaiſe odeur fait qu'on ne s'en ſert plus guere aujourd'hui.

QUEUE DE RENARD DES JARDINS ou LILAS. *Voyez ce mot.* On donne auſſi le nom de *queue de renard* au *paſſe-velours.* Voyez AMARANTHE.

QUEUE ROUGE. C'eſt l'oiſeau que les Italiens ont nommé *cauda roſſa*, parce que ſa queue eſt d'un rouge très-éclatant : il fréquente

les montagnes escarpées & pleines de rochers, de précipices & d'écueils : il y fait son nid ; son plumage est très-beau. On en distingue de trois sortes. On préfere le mâle de l'espece qui a aussi la poitrine rouge. Son chant est très-agréable. Cet oiseau est rare en France ; on le trouve en Italie, & il vit en cage l'espace de huit ans.

QUEUE DE SOURIS, *myosuros aut holoster affinis caudâ muris*. C'est une petite plante basse qui croît dans les champs entre les blés, dans les prés & dans les jardins : sa racine est fibrée, annuelle, & pousse des feuilles fort étroites, épaisses; il s'éleve d'entr'elles de petites tiges cylindriques, nues, portant à leurs sommités de petites fleurs à cinq feuilles, de couleur herbeuse : à ces fleurs qui paroissent en Mai, succede un épi oblong, fait à-peu-près comme celui du plantain, pointu, doux au toucher & ayant la figure de la queue d'une souris; il contient des semences très-menues. M. *de Tournefort* a désigné ainsi cette plante, *ranunculus gramine folio, flore caudato, seminibus in capitulum spicatum congestis.*

On dit que les grenouilles qui sont naturellement carnivores, sont fort friandes de cette plante, qui est astringente & dessicative : prise en décoction, elle convient dans les cours de ventre & pour les gargarismes. On donne aussi le nom de *queue de souris* au cierge serpentin. *Voyez* CIERGE.

QUEUX. C'est une pierre dont les Faucheurs & Couteliers se servent pour aiguiser leurs instrumens de fer : c'est une espece de *pierre naxienne*. Voyez ce mot.

QUFONSU ou QFONSU. C'est un oiseau gros à-peu-près comme un corbeau : il se trouve dans le Royaume de Quoja, pays des Noirs ; il a le corps noir & le cou blanc : son nid, qu'il fait sur les arbres, est composé de ronces & d'argile ; les Negres disent que quand les petits sont prêts à éclorre, la femelle arrache ses plumes pour les couvrir, & que le mâle commence alors à les nourrir jusqu'à ce qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes de nourriture, & que les plumes soient revenues à la mere.

QUIBEI. Plante venimeuse de quelques isles de l'Amérique : elle est mortelle pour les bêtes ; sa feuille est piquante, & ses fleurs ressemblent à la violette.

QUIL ou QUILS-PELE. Dans le Ceylan on donne ce nom au *mangouste*. Voyez ce mot.

QUIMBA. C'est une plante des Indes Occidentales, dont la graine, qui est blanche, sert de nourriture aux habitans de divers pays : ils en font aussi un breuvage. Le quimba croît de la hauteur d'un homme, & ses feuilles ressemblent à la blette : sa fleur est purpurine ; & sa graine est contenue dans des épis.

QUINCAJOU. Animal quadrupede de l'Amérique, de la grosseur d'un chat très-fort, armé de griffes, d'un poil roux-brun ; il a une longue queue qui fait deux ou trois tours sur son dos ; c'est l'ennemi de l'*orignac*, quadrupede armé de cornes très-considérables. L'orignac est une espece d'*élan* du Canada. *Voyez à l'article* ÉLAN.

Le quincajou est fort léger : il monte sur les arbres, & se couche sur une branche : lorsque quelqu'*orignac* vient à passer, il se jette adroitement sur son cou, l'accole de ses griffes, & ne le quitte point qu'il ne l'ait terrassé. L'orignac tâche de courir à l'eau pour s'y plonger ; alors son ennemi qui craint l'eau, se jette à terre & l'abandonne. On dit que le renard & le quincajou font de concert la chasse à l'*orignac* : plusieurs renards le cherchent à l'odorat ; & lorsqu'un d'entr'eux l'a fait lever en jappant, les autres renards qui sont sur les côtés ne jappent que lorsqu'ils le jugent nécessaire pour déterminer l'*orignac* dans sa fuite, à passer à l'endroit où le *quincajou* est en embuscade : celui-ci ne manque pas de se jeter à son cou, & de le lui ronger jusqu'à ce qu'il l'ait terrassé ; ils se mettent ensuite tous après, & le dévorent. Le quincajou n'est qu'une petite espece ou variété du *carcajou*. Voyez ce mot.

QUINDÉ. Nom donné au Pérou, au *colibri*. Voyez ce mot.

QUINQUE ou KINK. Cette nouvelle espece d'oiseau arrivé dernièrement de la Chine, nous a paru, dit M. *de Montbeillard*, avoir assez de rapport avec le carouge d'une part, & de l'autre avec le merle, pour faire la nuance entre les deux : il a le bec comprimé par les côtés comme le merle, mais les bords en sont sans échancrures, comme celui du carouge ; & c'est avec raison que M. *Daubenton* le jeune lui a donné un nom particulier, comme à une espece distincte & séparée des deux autres especes, que la nature semble réunir par un chaînon commun.

Le kink est plus petit que notre merle, il a la tête, le cou, le commencement du dos & la poitrine d'un gris cendré, & cette couleur se fonce davantage aux approches du dos : tout le reste du corps, tant

dessus

dessus que dessous est blanc, ainsi que les couvertures des aîles, dont les pennes sont d'une couleur d'acier poli, luisante avec des reflets qui jouent entre le verdâtre & le violet. La queue est courte, étagée & mi-partie de cette même couleur d'acier poli & de blanc, de maniere que sur les deux pennes du milieu, le blanc ne consiste qu'en une petite tache à leur extrémité; cette tache blanche s'étend d'autant plus haut sur les pennes suivantes, qu'elles s'éloignent davantage des deux pennes du milieu, & la couleur d'acier poli se retirant toujours devant le blanc qui gagne du terrain, se réduit enfin sur les deux pennes les plus extérieures, à une petite tache près de leur origine.

QUINQUINA AROMATIQUE. *Voyez* CASCARILLE.

QUINQUINA ORDINAIRE ou VULGAIRE, *kina-kina aut cortex Peruanus febrifugus.* C'est la fameuse écorce fébrifuge que l'on nous apporte du Pérou: elle est très-seche, facile à casser, épaisse de deux à trois lignes, rude extérieurement, couverte quelquefois d'une mousse blanchâtre, & intérieurement lisse, un peu résineuse, de couleur de rouille de fer, d'un goût fort amer, astringent & d'une odeur qui n'est pas désagréable. Souvent on nous apporte le quinquina en écorces grandes, longues de trois pouces ou environ, & de la grosseur du doigt: quand elles ne sont pas roulées, on présume qu'elles ont été prises sur le tronc de l'arbre; au lieu que celles qui sont minces, roulées en petits tuyaux, ont été prises sur les petites branches: d'autres fois elles sont par morceaux très-petits, ou coupés fort menu, jaunes en dedans, & blanchâtres en dehors: on prétend, mais à tort, que c'est le *quinquina* qu'on a levé des racines; celui-ci est fort estimé des Espagnols: le vrai *quinquina* ne doit pas être mucilagineux dans la bouche.

L'arbre d'où l'on tire cette écorce fébrifuge est appellé *palo de calenturas* (c'est-à-dire bois des fievres) par les Espagnols, & *corteza* ou *cascara de Loxa* par les Indiens, c'est le *ganaperide* de Ray: il croît naturellement dans le Pérou, sur-tout auprès de Loxa ou Loja, sur les montagnes qui environnent cette ville. M. *Dufay*, dans une assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1738, lut une description de cet arbre, qui lui avoit été envoyé du Pérou par M. *de la Condamine*, avec un dessin de la feuille, de la fleur & de la semence, fait d'après nature par cet Académicien. Par cette description plus circonstanciée que ce que *Sébastien Badus* & plusieurs

autres en avoient dit jusqu'alors, nous apprenons que l'*arbre du quinquina* n'est pas fort haut : sa souche est médiocre, & donne naissance à plusieurs branches ; les feuilles sont lisses, entieres, assez épaisses & opposées ; leur contour est uni, & en forme de fer de lance : elles sont larges de deux pouces, longues de trois, & nerveuses ; chaque rameau du sommet de l'arbre finit par des bouquets de fleur, qui avant d'être épanouis, ressemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la lavande. Ces fleurs deviennent rougeâtres, & il leur succede des graines roussâtres, applaties & comme feuilletées. Il est fort difficile de saisir cette semence sur l'arbre dans une parfaite maturité, parce qu'elle se seche en mûrissant, & tombe presqu'aussi-tôt, en sorte qu'on ne trouve guere sur les branches que du fruit noué & vert, ou des coques seches & vides.

Il y avoit long-temps que le hazard avoit procuré aux Indiens la découverte de la vertu fébrifuge de l'*écorce de quinquina*, lorsque les Européens arriverent dans leur pays. Ils la cacherent long-temps aux Espagnols leurs vainqueurs, qu'ils détestoient alors : ce ne fut qu'en 1640 que les Espagnols en apporterent en Europe. Ce remede, quoique certain, fut quelque temps sans avoir grande vogue. La Vice-Reine ayant été attaquée d'une fievre opiniâtre, le Corrégidor de Loxa lui en envoya. Elle en fut guérie. Elle en distribua beaucoup. On nomma alors le quinquina la *poudre de la Comtesse*. Vers l'année 1649, le Procureur général des Jésuites de l'Amérique passa en Europe, & se rendit à Rome, où il invita tout son Ordre à donner de la réputation à ce remede dont il avoit apporté une bonne provision : chacun d'eux guérissoit les fievres comme par enchantement ; dès-lors le quinquina changea de nom, on l'appella la *poudre des Peres ;* les Anglois l'appellent encore aujourd'hui *poudre Jésuitique*, THE JESUIT'S POWDER. Quelques Médecins ne connoissant point suffisamment la vertu de ce nouveau remede s'éleverent contre son usage : d'ailleurs on s'en étoit dégoûté par son prix excessif : car les Jésuites le vendoient fort cher : ce fut alors qu'on vit paroître des brochures intitulées : *Funérailles du Quinquina*, & *Résurrection du Quinquina*. En 1679, le Chevalier *Tallot*, Anglois de nation, à force de remontrer l'utilité de ce spécifique, & même d'en exagérer les vertus, fit revivre en France l'usage du quinquina : l'on en fit un nouveau secret, que l'on vendit une grosse somme d'argent à Louis XIV : ce Prince en donna la

connoiſſance à tout le monde, & fit par là un très-grand bien à l'humanité.

Le quinquina contient bien plus de matiere réſineuſe que de gommeuſe : il eſt, comme la plupart des amers, mis au rang des remedes ſtomachiques ; il fortifie l'eſtomac, rétablit l'appétit, aide la digeſtion & tue les vers. Mais, comme nous l'avons déjà dit, ſa vertu recommandable, eſt de guérir les fievres intermittentes ; car quand on le donne comme il convient, il les guérit ſûrement & promptement : on le donne ou en poudre, ou en décoction, ou en infuſion, ſoit à l'eau, ſoit au vin ; mais pris en ſubſtance ou en extrait ſalin, ſon effet eſt plus certain, de même que l'infuſion au vin eſt plus efficace que celle à l'eau. Au reſte, ſes effets & la maniere d'adminiſtrer ce remede, ſont trop connus des Médecins Praticiens modernes pour inſiſter plus long-temps. Nous ajouterons ſeulement avec M. *Haller*, que l'uſage du quinquina injuſtement rejeté par la ſecte de *Sthalrop*, craint même par *Boerhaave*, a été entiérement mis en vogue par Meſſieurs *Torti* & *Werlhof*. Si le quinquina ne guérit pas à coup sûr toute eſpece de fievres malignes, putrides, dans les plus mauvaiſes petites véroles, &c. c'eſt ſouvent faute d'avoir préparé le malade, ou de joindre à ce remede les correctifs & acceſſoires convenables ; enfin la décoction du quinquina agit avec un ſuccès merveilleux dans la gangrene & dans le ſphacele extérieur dont il arrête ſouvent le progrès. On a étendu l'uſage du quinquina ſur tous les maux qui dépendent de la pourriture & d'une fibre trop relachée, aux maux nerveux : on l'adminiſtre auſſi, dit M. *Bourgeois*, dans les maladies arthritiques & ſur-tout dans le rhumatiſme périodique qui attaque la tête, dans les migraines & hémorragies périodiques, dans les pertes des femmes.

M. *de la Condamine* fait encore mention d'une nouvelle eſpece de quinquina : *voyez* le *Journal Hiſtorique du Voyage à l'Equateur*, & le Mémoire de cet Académicien, dans le Recueil de l'Académie 1738. On lit dans l'hiſtoire des Incas, qu'il croît trois eſpeces de quinquina dans l'étendue du Pérou ; ſavoir, le rouge, le blanc & le jaune. C'eſt pour cette raiſon que les Indiens qui en font aujourd'hui un commerce conſidérable avec les Eſpagnols, ont ſoin de ſe munir d'un acte par devant Notaire, pour certifier que leur écorce eſt véritablement de Loxa : c'eſt la meilleure de toutes, & celle que nous avons décrite. On trouve quelquefois, dans les balles de quinquina, une écorce

rougeâtre comme le tabac d'Eſpagne, blanchâtre à l'extérieur, & que l'on appelle *quinquina femelle ;* comme les Marchands mêloient cette écorce avec celle du véritable quinquina, & que ſa vertu eſt rarement fébrifuge, il a été défendu par Arrêt d'en continuer le commerce. A Payta, où s'embarque pour Panama la plus grande partie du quinquina qui paſſe en Europe, aucun ballot, s'il ne vient d'une main bien ſûre, ne paſſe ſans être viſité.

QUINTE-FEUILLE, *quinquefolium.* Genre de plante à fleur en roſe, dont M. *de Tournefort* compte dix-neuf eſpeces. La grande, & qui eſt la plus commune, eſt ainſi déſignée par ce Botaniſte : *Quinquefolium majus, repens*, quinte-feuille rampante. C'eſt une plante qui croît abondamment dans les champs, aux lieux ſablonneux & pierreux, dans les prés, au bord des eaux & des lieux ombragés : ſa racine eſt longue & quelquefois groſſe comme le petit doigt, fibreuſe, noirâtre en dehors, rouge en dedans, & d'un goût aſtringent : elle pouſſe, comme le fraiſier, pluſieurs tiges longues d'environ un pied & demi, rondes, grêles, flexibles, velues, rougeâtres, grenouillées par intervalles, & pouſſant de leurs nœuds des feuilles & des racines par le moyen deſquelles la plante ſe répand au large & ſe multiplie : ſes feuilles ſont oblongues, arrondies à leurs extrémités, nerveuſes, velues, crenelées à leurs bords, verdâtres & rangées au nombre de cinq ſur la même queue : la grande eſpece en a ſept : ſes fleurs naiſſent en Mai & en Juin ſur des pédicules particuliers qui ſortent des nœuds de la tige, ſeules à ſeules, compoſées chacune de cinq feuilles, jaunes, diſpoſées en roſe, un peu larges & arrondies en cœur : ces fleurs ſont de peu de durée, & ont, dit M. *Deleuze*, eſſentiellement la même ſtructure que celle des fraiſiers. Il leur ſuccede un fruit arrondi, compoſé de pluſieurs ſemences pointues, ramaſſées en forme de tête & enveloppées par le calice de la fleur.

On ſe ſert particuliérement de ſa racine en Médecine : on la ramaſſe au printems ; on en ôte la premiere écorce noirâtre, qui eſt mince, & on l'ouvre pour en rejeter le cœur : on fait enſuite ſécher la ſeconde écorce en l'entortillant autour d'un bâton, puis on la garde ſeche, pour l'employer au beſoin. Cette plante eſt balſamique, vulnéraire & aſtringente : les racines s'emploient utilement dans les tiſannes & dans les bouillons aſtringens, lorſqu'il s'agit d'arrêter les flux immodérés.

QUINUA. Plante fort commune dans le Pérou, & qui reſſemble

fort au millet ou au petit riz des Efpagnols pour la couleur & la graine. Le *quinua* eft le *chenopodium*, *folio finuato faturatè virente*, du Pere Feuillée : cette plante eft annuelle & s'éleve environ à deux pieds ; fes feuilles & fes fleurs, qui font d'une feule piece, reffemblent à celles de la poirée ; fes graines font blanches & petites.

Les Indiens qui cultivent foigneufement le *quinua* dans leurs jardins, en mettent les feuilles dans leurs potages : elles font tendres, de bon goût & fort faines. Ils y mêlent auffi la graine dont ils font un breuvage dans les provinces où le maïs n'eft pas commun. Ils donnent auffi la graine à leurs poules pour avancer leur ponte. Cette plante fert encore pour la guérifon de quelques maladies.

QUIOQUIO, eft le nom de l'huile concrete qu'on retire de l'*aouara:* voyez PALMIER AOUARA.

QUIR ou QUIRPELE. Nom que les habitans du Ceylan ont donné à l'*ichneumon Indien*.

QUIS, QUISSE. Les Mineurs donnent ces noms ou celui de *pierre vitriolique* à la pyrite dont on tire du *foufre* & du *vitriol:* voyez le mot PYRITE.

QUOCOLOS. *Voyez* PIERRE A VERRE.

QUOGGELO. On donne ce nom à un lézard écailleux des plus remarquables de la Côte d'Or : fa longueur eft d'environ huit pieds, & fa queue feule en prend plus de quatre. Les écailles de cet animal reffemblent aux feuilles d'artichauts ; mais elles font plus pointues, fort ferrées, & fi dures qu'elles peuvent le défendre contre les attaques des autres bêtes. Ses principaux ennemis font les tigres & les léopards : ils le pourfuivent, & quoiqu'il coure vîte, ils l'ont bientôt atteint ; mais il fe roule alors dans fa cotte de maille qui le rend invulnérable. Les Negres qui le tuent par la tête, vendent fa peau ou cuiraffe aux Européens : ils en font un grand commerce, & mangent fa chair qui eft blanche & d'un bon goût. Ce lézard qui paroît n'être qu'une grande efpece de *pholidote* ou *pangolin*, vit de fourmis qu'il englue avec fa langue longue & gluante. Le quoggelo ne fait point de mal aux hommes qui ne l'attaquent pas, mais il bleffe dangereufement avec fes écailles ceux qui cherchent à le tuer. *Voyez l'article* PANGOLIN.

QUOJAVAURAU ou QUOJAVORAN. Efpece de grand finge de l'Afrique que les Portugais nomment *el felvago*, le fauvage ; il a cinq pieds de long ou de hauteur : fa figure eft hideufe ; il a la tête, le

corps & les bras d'une grosseur extraordinaire ; mais il est docile ; il marche souvent droit sur ses pieds, & avec ses bras il porte d'un lieu à un autre des fardeaux fort pesans : on lui apprend aussi à puiser de l'eau, & à la porter dans un bassin sur sa tête, à piler du millet dans un mortier, & à rendre d'autres services ; en un mot, à faire la tâche d'un esclave. Lorsque cet animal n'a pas eu d'éducation, il est assez à craindre étant naturellement fort & méchant : il attaque quelquefois un homme, & le renverse, lui arrache les yeux ou lui fait quelqu'autre mal. Autant le mâle de ce singe ressemble à l'homme, autant la femelle a la gorge pleine & le ventre rond, & ressemble à la femme. Le quojavaurau paroît être l'*ourang-outang*. Voyez BARRIS & HOMME SAUVAGE.

QURIZAO. *Voyez à l'article* HOCOS.





R.

RABETTE. Graine d'une espece de chou, dont on tire par expression une huile qui sert à brûler. *Voyez l'article* CHOU COLSA.

RACINE, *radix*. On appelle ainsi les parties inférieures de la plante qui sont ordinairement cachées dans la terre, ou attachées à quelqu'autre corps, mais dans le lieu où la graine a germé. Il y a trois especes de racines, *bulbeuse*, *tubéreuse* & *fibreuse*. La bulbeuse, *bulbosa radix*, est ce qu'on appelle vulgairement un *oignon :* la tubéreuse, *radix tuberosa*, est un tubercule charnu & solide, qui grossit bien plus que la tige ; il est adhérent ou suspendu par un filet, & de différentes figures. La racine fibreuse, *radix fibrosa*, est composée de plusieurs autres racines plus petites que le tronc d'où elles partent : ce tronc est la mere racine. On dit *racine fibrée*, lorsqu'elle est toute composée de fibres égales en grosseur, ou à-peu-près.

M. *Adanson* dit que l'on est dans l'usage de donner le nom de *racine* aux bulbes des liliacées, mais que ce sont des tiges en raccourci, c'est-à-dire des especes de bourgeons formés par la base des feuilles charnues rapprochées en écailles qui s'emboîtent les unes dans les autres ; car on trouve au-dessous d'eux des racines fibreuses. Chaque bulbe se prolonge annuellement par sa partie supérieure ou par les côtés que suivent les racines, pendant que sa partie inférieure ou latérale ancienne se pourrit, dès que la plante a porté des fleurs. On confond souvent mal-à-propos, dit le même Auteur, les tubercules charnus, tels que la *tubéreuse*, le *glayeul*, le *safran* & l'*orchis*, avec les bulbes ou oignons ; tandis que ce sont de vraies racines qui tracent un peu en produisant un tubercule nouveau, lequel semble tenir un milieu entre les bulbes de la tulipe, de la jacinthe, des narcisses, &c. & entre les racines charnues de l'iris & des gingembres. Les racines fibreuses des plantes vivaces, mais dont les tiges se renouvellent tous les ans, se reproduisent pareillement à côté des anciennes qui meurent.

La principale racine d'un arbre s'appelle *pivot*, parce qu'elle est ordinairement dirigée comme le tronc ; enfin les racines sont les premiers organes de la plante : c'est à elles que la terre transmet la principale partie du suc nécessaire pour alimenter toute la plante. Or les

plantes pompent principalement la partie nourriciere des *racines ;* & ces racines ſont ou *pivotantes* ou *rampantes.* Si elles pivotent, elles s'enfoncent profondément en terre ; ſi au contraire elles rampent, elles s'alongent preſque horizontalement ſans s'éloigner de ſa ſurface. C'eſt à la nature de la ſemence, à la qualité du ſol, à l'art du Cultivateur, que les plantes doivent leur extenſion, leur multiplication, & ſur-tout les racines.

Nous diſons que l'on comprend ſous le nom de *racines*, toutes ces parties de l'arbre oppoſées à la tige qui s'éleve vers le ciel, & qu'on dépouille en plein champ, ou dans les forêts, ou dans les jardins, de la terre qui les environne. Les racines ſont une des parties les plus eſſentielles, car on voit peu de plantes qui n'en aient : il n'y a que les byſſus, quelques champignons & les fucus qui ont en place un empattement lamelleux ou poreux, fait en cloche ou en ſuçoir.

Il n'en eſt pas des racines comme des *fleurs.* Les *racines* étant deſtinées à ſervir la plante dans l'obſcurité, n'ont été pourvues d'aucune parure ; mais en les conſidérant ſous d'autres points de vue, on appercevra facilement leur utilité. Les racines de toutes les plantes tendent généralement en bas ou s'étendent horizontalement ; mais il y en a qui jettent des productions qui s'élevent verticalement de plus d'un pied au-deſſus de la terre, & que les eaux recouvrent quelquefois. Combien d'autres racines offrent des ſingularités auſſi remarquables ! *Voyez* MANGLIER.

On donne le nom de vives racines (*vivæ radices*) à des plants enracinés qui ſortent d'une racine, mais loin du tronc, de ſorte qu'on peut les enlever avec cette racine ſans endommager le tronc. Les ormes & autres arbres des grands chemins, dont les racines ont été écraſées, foulées ou endommagées, produiſent conſidérablement de ces ſortes de branches.

En général les plantes qui reprennent facilement de racine, produiſent également une abondance de racines & ſur-tout de branches, lorſqu'on les met en terre dans une ſituation renverſée, par exemple, les racines ou le gros bout en haut, & les branches ou le petit bout en bas dans la terre ; alors les bourgeons des branches enterrées périſſent, & il ſort au-deſſous d'eux & des renflemens qui ſervent de ſupport aux feuilles, des racines qui d'abord prennent une direction comme pour gagner l'air, & qui enſuite ſe recourbent en bas. Il en eſt de même des racines : elles

elles produisent des branches qui d'abord tendent un peu vers la terre, & qui ensuite se recourbent pour monter vers le ciel. Il est digne de remarque que les nouvelles racines sont plus grosses que n'étoient les branches qu'elles remplacent, & les branches nouvelles sont plus petites que les anciennes. *Voyez les détails de cette merveille à la suite du mot* ARBRE.

Les *racines* des arbres, se pliant en terre selon la nature des obstacles qu'elles trouvent à leur accroissement, sont plus tortueuses & plus noueuses que le reste de l'arbre. Ces parties, dont les fibres ont été courbées en cent façons, tantôt tenues fort séchement, tantôt inondées de différentes liqueurs, fournissent aux Ébénistes des pieces veinées & nuancées de tant de couleurs, que l'assemblage qu'ils en font, dit M. *Pluche*, semble sortir de l'attelier d'un Peintre.

Les Charpentiers & les Charrons trouvent dans ces mêmes parties de l'arbre des pieces naturellement pliées en arc, des contreforts ou arc-boutans, & d'autres morceaux d'une dureté qui les rend presque inaltérables & parfaitement propres pour les endroits de leurs ouvrages les plus exposés à la fatigue.

Les Teinturiers font aussi usage de plusieurs racines; telles sont le *curcuma*, la *thymelée*, l'écorce de la racine du *noyer*, celle d'*épine-vinette*, &c.

En Médecine on se sert d'un très-grand nombre de racines tirées des arbres, des arbrisseaux & des plantes mêmes; telles sont le *pareira brava*, l'*ipecacuanha*, le *gingembre*, le *galanga*, le *gens-eng*, le *jalap*, la *rhubarbe*, &c. Les Apothicaires distinguent cinq petites racines apéritives, qui sont celles d'*arrête-bœuf*, de *câprier*, de *chardon-roland*, de *chiendent* & de *garance*. Les cinq grandes racines apéritives sont celles de l'*ache*, de l'*asperge*, du *fenouil*, du *persil*, du *petit houx*. Voyez ces mots. On doit récolter les racines des plantes annuelles qui croissent en même temps que les tiges, au temps de la fleuraison, où elles ont acquis toute leur grosseur. Dans l'arriere-saison elles sont sujettes à devenir dures ou cordées. Les racines vivaces s'arrachent à la fin du printems ou au commencement de l'automne, suivant que la plante est précoce ou tardive.

Les Parfumeurs font aussi usage de diverses racines; telles que l'*acorus verus*, l'*iris*, le *souchet*, l'*angélique*, &c.

Parmi les alimens légumineux il y a aussi des racines potageres, telles

que les *falsifis*, les *navets*, les *betteraves*, les *panais*, les *carottes*, les *pommes de terre*, les *truffes*, l'*oignon*, &c. *Voyez ces différens mots & celui de* PLANTES.

RACINE D'AMÉRIQUE ou MASSUE DES SAUVAGES. *Voyez* MABOUJA.

RACINE D'ARMÉNIE, *ronas*. C'eſt, dit *Lémery*, une racine un peu plus groſſe que celle de la régliſſe, & qui, comme elle, s'étend beaucoup dans la terre : elle croît en Arménie ou Turcomanie, ſur les frontieres de la Perſe, proche de la ville d'Eſtabac ou Aſter-Abad, & non ailleurs. Elle donne une forte teinture rouge à l'eau en peu de temps : on s'en ſert au Mogol pour teindre les toiles. On en fait un grand commerce en Perſe & aux Indes : elle rend une teinture rouge ſi prompte & ſi forte, qu'au rapport de *Tavernier*, dans la Relation qu'il a donnée de ſon voyage de Perſe, une barque Indienne qui en étoit chargée ayant été briſée à la rade d'Ormus, la mer parut toute rouge pendant quelques jours le long du rivage où les ſacs de *ronas* flottoient.

RACINE DU BRÉSIL. *Voyez* IPECACUANHA.

RACINE DE S. CHARLES ou RACINE INDIENNE, *radix Carlo Sancto*. C'eſt une racine que l'on apporte de la Province de Méchoacan en Amérique, où elle croît dans les lieux tempérés : elle a une groſſe tête, de laquelle ſortent pluſieurs autres racines de la groſſeur du pouce, de couleur blanchâtre : ſa tige & ſes feuilles ſont ſemblables à celles du houblon, s'entortillant, comme elles, autour des échalas, ſi l'on y en met, ou ſe courbant & ſe répandant à terre : elle eſt verdâtre, d'une odeur forte ; on n'y voit paroître aucune fleur ni fruit.

L'écorce de cette racine ſe ſépare aiſément : elle a une odeur aromatique & un goût amer, un peu âcre. Le nerf de la racine, dépouillé de ſon écorce, eſt composé de fibres très-déliées qui ſe détachent facilement l'une d'avec l'autre : ſon écorce eſt eſtimée ſudorifique antiſcorbutique : elle fortifie l'eſtomac & les gencives ; elle donne bonne bouche étant mâchée. Les Eſpagnols ont donné le nom de *S. Charles* à cette racine, à cauſe de ſes grandes vertus ; car elle eſt bonne encore pour l'épilepſie, pour la vérole, pour les hernies & pour hâter l'accouchement.

RACINE DE CHARCIS. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE LA CHINE. *Voyez* SQUINE.

RACINE DE DICTAME BLANC ou FRAXINELLE. *Voyez* DICTAME BLANC.

RACINE D'ÉMERAUDE. *Voyez* PRASE.

RACINE DE FLORENCE. *Voyez* IRIS.

RACINE DE SAINTE HELENE. *Voyez à l'article* SOUCHET.

RACINE JAUNE. *Voyez* RACINE D'OR.

RACINE INDIENNE. *Voyez* RACINE DE SAINT CHARLES.

RACINE DE MÉCHOACAN. *Voyez à l'article* MÉCHOACAN.

RACINE D'OR. C'eſt le *ho-hang-lien* des Chinois. Les Botaniſtes ont reconnu que c'eſt la racine amere d'une eſpece de *thalictrum.* On en fait un grand commerce dans toute l'Aſie où les Trafiquans la vendent ou achetent ſous le nom de *racine jaune*, ſelon le livre Chinois intitulé *pen-ſao-chou.* La racine d'or a des propriétés ſans nombre, on l'eſtime fébrifuge, ſtomachique, diurétique, &c.

RACINES PÉTRIFIÉES, *rizolithi.* Ces parties de plantes ou d'arbres ont été changées en pierres, de la même maniere que nous l'avons dit pour le bois pétrifié, au mot PÉTRIFICATION. On en rencontre plus communément dans les terrains ſablonneux que par-tout ailleurs; mais comme la ſtructure des racines eſt à-peu-près toujours la même, on ne peut jamais bien diſtinguer à quelle eſpece de plantes elles ont appartenu.

RACINE DES PHILIPPINES. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE RHODE ou ORPIN-ROSE. *Voyez ce mot à la ſuite de l'article* ORPIN.

RACINE DE SAFRAN ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

RACINE SALIVAIRE. *Voyez* PYRETHRE.

RACINE DU SAINT-ESPRIT. On a donné ce nom à la racine d'angélique, à cauſe de ſes propriétés. *Voyez* ANGÉLIQUE.

RACINE DE SERPENT A SONNETTES. *Voyez* SENEKA.

RACINE DE THYMELEA ou GAROU. *Voyez* THYMELÉE.

RACINE VIERGE ou SCEAU DE NOTRE-DAME, *tamnus racemoſa, flore minore, luteo palleſcente.* C'eſt une plante qui a beaucoup de rapport avec la bryonne; auſſi quelques-uns la nomment-ils de ce nom: on verra la différence, par la comparaiſon des deſcriptions. Cette plante a une racine groſſe, tubéreuſe, noire en dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur âcre ſans être déſagréable: elle pouſſe des tiges ſarmenteuſes qui s'entortillent autour des arbriſſeaux comme le liſeron, & n'a point de mains ou vrilles, en quoi elle differe de la bryonne: ſes feuilles

ſont alternes, d'un vert gai, faites en cœur; ſes fleurs naiſſent par grappes, & ſont d'une ſeule piece en forme de petit baſſin, & découpées en ſix parties; leur couleur eſt jaune-verte : de ces fleurs, les unes ſont ſtériles, contenant ſix étamines & point de germe; les autres qui naiſſent ſur des pieds différens, portent un embryon qui ſe change en une baie rouge, de la groſſeur d'une ceriſe. Les propriétés de cette plante, pour l'uſage intérieur, ne ſont pas bien conſtatées; mais ſa racine appliquée extérieurement ſur les contuſions, eſt un puiſſant réſolutif: on la ratiſſe, on la pile, on l'applique ſur la partie où il y a extravaſion de ſang, & elle le diſſipe auſſi-tôt. On dit que pilée avec du vinaigre & de la bouſe de vache, & réduite en cataplaſme, elle appaiſe les douleurs aiguës de la goutte.

RACINE DE VIRGINIE ou HABASCON. C'eſt une racine de la groſſeur & figure de nos panais: les Indiens en mangent. *Lémery* ſoupçonne que c'eſt une eſpece de *patate.*

RADE, ſe dit d'un eſpace de mer à quelque diſtance de la côte, où les grands vaiſſeaux peuvent jeter l'ancre & demeurer à l'abri de certains vents, quand ils ne veulent point prendre port.

RADIÉES, *radiatæ.* Nom donné par les Botaniſtes à une claſſe ou famille de plantes à fleurs compoſées, dont le diſque formé d'un aſſemblage de fleurons, ordinairement hermaphrodites, eſt entouré d'une couronne de demi-fleurons ordinairement femelles. Les *aſter*, les *marguerites*, &c. ſont des plantes radiées.

RADIEUX. Poiſſon des Indes orientales, qui tire ſon nom des rayons qui ſortent de ſes yeux : ces rayons y forment des taches d'un rouge obſcur : il eſt armé d'aiguillons ſur le dos; ſes nageoires ſont rondes, celles du ventre ne le ſont pas : ſa couleur eſt bleue, mêlée de larges lignes rouges: les habitans d'Amboine s'en nourriſſent; mais la plupart n'en font point de cas. *Collect. Piſc. Amb. de Ruiſch. p. 38.*

RADIS, *raphanus vulgaris.* On donne ce nom à une eſpece de *raifort* que pluſieurs appellent auſſi *petite rave.* Le radis a à-peu-près la forme d'un navet, mais il eſt d'un goût piquant qui excite l'appétit : c'eſt la grande eſpece de rave des Pariſiens.

RADIS. Les Conchyliologiſtes donnent ce nom à une eſpece de coquillage univalve, du genre des *conques ſphériques* ou *tonnes*, dont la coquille eſt alongée en queue recourbée; ſes couleurs imitent celles d'un radis. *Voyez le mot* TONNE.

RAGOT. On appelle ainsi le sanglier qui a deux ans, & qui sort de compagnie. *Voyez au mot* SANGLIER.

RAGOUMINIER. *Voyez* CERISIER.

RAIE ou RAYE, *raia.* C'est un poisson plat, large, cartilagineux, & très-connu dans les poissonneries. *Rondelet* en distingue de quinze especes : nous rapporterons ci-après les plus connues.

Marques caractéristiques des Raies.

En général les raies sont des poissons sans nageoires ; car ils nagent à plat sur leur largeur, & ils ont des piquans à la queue semblables à ceux des ronces : les especes d'aîles ou de nageoires que les raies ont à la queue ne servent qu'à diriger leur route : elles regardent toutes de côté, & elles ont toutes devant les yeux une taie nommée en latin *nebula ;* & proche des yeux, de grands trous qui sont ouverts quand la bouche est béante, & qui sont presque fermés quand la bouche l'est : elles ont aussi d'autres trous devant la bouche, au lieu de narines. Il y a des raies qui ont des dents, & d'autres qui n'en ont point : elles ont en place un os âpre. Toutes les différentes especes de raies ont inférieurement les ouïes découvertes ; elles different entr'elles par les aiguillons ; car les unes en sont armées dessus & dessous, les autres dessus seulement, & d'autres dessous le museau : enfin il y en a qui n'ont des aiguillons qu'à la queue : quelques especes en ont trois rangs, d'autres n'en ont qu'un : ces aiguillons sont foibles, mous & longs dans les unes, & fermes, forts & petits dans les autres ; mais tous sont tournés vers la queue, à l'exception des plus longs, qui le sont vers la tête. Il y a des raies qui ont le foie rouge, & d'autres l'ont jaune : la rate est dans l'entortillure de l'estomac. Cette sorte de poisson est fort féconde & très-commune, parce qu'il n'y a presque point de poisson, excepté la lamie, qui ait la gueule assez grande pour avaler les raies : de plus, leurs aiguillons font qu'aucun poisson n'ose en approcher. Quoique les raies femelles aient beaucoup d'œufs, elles n'en déposent qu'un ou deux à la fois : ceux qui sortent sont couverts d'une coque, qu'ils acquierent quand ils sont descendus dans la matrice ; les autres sont au dessus de la matrice, dans l'ovaire, &, comme dans le corps des poules, ils se détachent les uns après les autres pour se perfectionner, c'est-à-dire pour se revêtir d'une coque qui est carrée dans les raies.

Toutes les especes de raies sentent le sauvagin, & ont une mauvaise

odeur de mer : cette derniere qualité se perd en les gardant quelques jours. On sait que la raie transportée est meilleure que celle que l'on mange sur les bords de la mer ; la chair en est dure & de difficile digestion ; mais elle est meilleure en hiver qu'en été. Le foie de ce poisson, dans l'espece appellée *raie bouclée*, passe pour un mets délicat, sur-tout en France ; car sur les côtes de la mer, en Angleterre & en Hollande, on en fait peu ou moins de cas. Les raies se nourrissent de petits poissons, & habitent dans les lieux fangeux & bourbeux de la mer, proche des rivages.

Description des différentes Raies.

1°. La RAIE BOUCLÉE, RAIE CLOUÉE, *raia clavata*. C'est la *clavelade* des Provençaux, & le *thornback* des Anglois : elle a beaucoup de rapport avec les autres raies ; elle a le bec plus court & moins pointu : on la nomme *bouclée* ou *clouée*, parce que ses aiguillons ont la figure de clous : elle a un rang de piquans courbés sur le dos, & trois autres à la queue : son foie est gras & délicat : la peau de son dos est noire.

La RAIE BOUCLÉE, surnommée RONCE DES LANGUEDOCIENS, a le museau plus pointu que la précédente, mais il n'y a point d'aiguillons : elle a sur les côtés huit arêtes, ce que n'ont pas toutes les autres raies : son dos est garni de quatre aiguillons : sa peau est d'un gris de cendre, & sa chair est dure & sent le sauvagin. *Ray* cite une espece de raie piquante, qui n'a de piquans que sur la queue & sur les nageoires.

La RAIE CARDAIRE, *raia spinosa*. Son corps est tout couvert d'aiguillons semblables aux pointes de ces outils dont on se sert pour carder la laine.

La RAIE A FOULON, *raia fullonica*, est toute garnie d'épines semblables à ces outils garnis de pointes de fer dont se servent les Foulons pour apprêter les draps.

La RAIE BOUCLÉE OU PIQUANTE DESSUS ET DESSOUS : elle ressemble à la raie cardaire : on ne la peut toucher que par la pinnule de sa queue : elle n'a point de dents.

2°. La RAIE ÉTOILÉE, *raia stellata aut raia asterias :* sa tête ressemble plus à la *pastenaque* qu'aux autres raies : son corps est orné de taches étoilées ; elle a des aiguillons qui commencent tout près de la tête, & vont finir à la premiere nageoire de la queue : elle habite la haute mer, & rarement les bords du rivage : sa chair est plus tendre, plus

facile à digérer, & nourrit davantage que celle des autres raies.

3°. La Raie lisse a miroir ou miraillet, *raia lævis oculata:* espece de raie, qui a sur le dos deux figures d'yeux, & qui sont des marques semblables à de petits miroirs. Son museau est cartilagineux & transparent: son corps est brun au-dessus; sa peau est lisse & garnie de deux grandes nageoires; ses aiguillons sont en plus grand nombre que ceux des raies à long bec & à bec pointu; le dessous de son museau est rude. Les yeux qui regardent de côté, de même que dans les autres raies, sont entourés de deux aiguillons, & la queue en est toute garnie sur trois rangs: il y en a aussi quelques-uns en dessous, près de la bouche, & disposés de maniere à retenir les poissons dont elle veut faire sa nourriture. Les trous qui sont auprès des yeux sont assez grands pour y mettre le doigt. La bouche est garnie d'os durs, au lieu de dents. Ce poisson, comme toutes les autres especes de raies, sent d'abord le sauvagin, & a une mauvaise odeur de mer, mais qui se passe en la gardant quelque temps; aussi la mange-t-on meilleure dans l'intérieur du Royaume que sur les bords de la mer. La chair en est dure & difficile à digérer: elle est meilleure l'hiver que l'été: son foie est exquis; on prétend que toutes ses entrailles sont également bonnes à manger.

4°. La Raie lisse ordinaire, *raia lævis;* c'est le *fumat* des Languedociens: elle a la peau lisse, & deux especes de grandes nageoires, avec un aiguillon sur chaque œil. La ligne du dos est garnie d'un rang d'aiguillons clair-semés; mais sur la queue il y en a trois; il s'en trouve aussi quelques-uns en dessous, près de la bouche, qui sont recourbés & placés à propos pour retenir les poissons, dont cette raie veut faire sa proie. On l'appelle *raie lisse*, parce qu'elle a peu d'aiguillons, en comparaison des autres raies. Son museau est un cartilage tendre, demi-transparent & de moyenne longueur: les trous des yeux sont assez grands pour y mettre le doigt; la bouche est placée en dessus: elle est garnie d'os durs, au lieu de dents. De chaque côté sont les ouies, avec un cartilage auquel est attaché le diaphragme, pour séparer les ouies mêmes & le cœur, de l'estomac, du foie, & des autres parties qui servent à la digestion.

5°. La Raie au bec pointu. Quelques Auteurs ont cru que c'étoit le *bœuf marin* des Anciens, ou la *vache de mer*. Voyez *la différence de cet animal au mot* Vache de mer. Elle devient fort grande, & elle a

de petites dents, qui ſont foibles & cachées. Dans quelques pays on l'appelle *flaſſade*, à cauſe de ſa grandeur ; ce qui ſignifie *couverture de lit*. Cette eſpece de raie a les nageoires fort grandes & étendues; le tronc du corps étroit, venant en pointe vers la tête; ſa queue eſt garnie d'un petit rang d'aiguillons; d'ailleurs elle reſſemble à toutes les raies. Sa chair eſt molle & plus agréable au goût que celle des autres, ſur-tout quand elle eſt vieille. Les Pêcheurs la font ſécher à la fumée & au ſoleil.

6°. La RAIE AU LONG BEC. On donne ce nom à une eſpece de raie liſſe, que nous appellons quelquefois *raie alêne*, & les Italiens *peroſa raſa*. Elle a ſur la peau des taches pareilles à une lentille, d'où lui eſt venu, en Languedoc, le nom de *lentillade :* elle a près des yeux quatre aiguillons, & ſa queue en eſt garnie de quatre rangs : elle a des dents placées au-devant de la mâchoire; elle a le dos brun & le ventre blanc, & elle eſt moins grande que la paſtenaque : on l'appelle encore *ſot*.

7°. La RAIE ONDÉE OU CENDRÉE, *raia undulata*, *cinerea*. Elle n'a pas le corps en loſange comme les autres eſpeces de raies, mais plus rond ou plus ovale : elle a ſur le milieu du dos une ligne garnie de quelques aiguillons; elle en a autour des yeux, & trois rangs à la queue. Ces aiguillons ſont plus grands & plus épais que ceux de la raie liſſe : elle lui reſſemble d'ailleurs, excepté encore par ſa couleur cendrée & ſes traits ondés & noirs. C'eſt une des grandes eſpeces de raies ; *Ray* dit qu'il y en a qui peſent deux cents livres. C'eſt le *coliart* de *Rondelet*.

8°. La RAIE PIQUANTE, *raia oculata :* elle a des figures d'yeux ſur les nageoires ou aîles; elle eſt armée d'aiguillons à la tête, au dos, à la queue & aux nageoires : ceux de la queue ſont plus grands, plus forts & en plus grand nombre. Sa chair eſt dure & de mauvaiſe qualité : l'on donne le nom de *raie piquante étoilée* à l'eſpece qui a, ſur les côtés & ſur la queue, des étoiles; au lieu de dents, elle a des os durs & âpres dans la bouche. Sa chair eſt dure & ſeche. Sa peau eſt fort épineuſe.

Les différentes eſpeces de *torpilles*, l'*ange*, la *paſtenaque*, l'*altavele*, l'*aigle-poiſſon*, ſont auſſi des eſpeces de raies. *Voyez ces mots*. Il y a des raies d'une grandeur démeſurée, témoin celle qu'on prit en 1734, près de l'Iſle Saint-Chriſtophe, qui, quoique harponnée en différens endroits,

endroits, & perdant beaucoup de sang, fut long-temps sans céder aux efforts de quarante hommes qui étoient dans deux barques; elle avoit douze pieds de longueur & dix de largeur. *Labat* en cite une beaucoup plus grande encore. Plus on pêche ce poisson près des côtes, plus il est petit & tendre; tandis que les grosses raies, qui habitent la haute mer, sont dures. Dans les Antilles on trouve une petite raie dont la queue est fort longue, noire & pyramidale. A l'origine de cette même queue sont deux petits dards en maniere d'hameçon, dont la piqûre est mortelle; mais pour en guérir, il ne faut, dit-on, qu'appliquer dessus un morceau de la chair du même animal. On prétend que la cendre du dardillon, brûlé & incorporé avec le vinaigre, produit le même effet. La raie du Cap de Bonne-Espérance a aux deux côtés de la bouche une grande tache ronde, qui ressemble à un miroir, tant elle est éclatante. Cette raie jette beaucoup de frai: on trouve, dit-on, jusqu'à deux & trois cents œufs dans une raie du Cap. Elle est d'un mauvais goût; au lieu que celles de la Côte d'Or sont d'une saveur exquise.

La Raie de Seram est d'un meilleur goût, & plus délicate que celle de l'Europe; mais sa peau est si dure & si bien marbrée, que les femmes du pays s'en servent, dit-on, pour couvrir leur nudité. Enfin M. *Barrere* (*Histoire de la France Equinoxiale, p. 177*) fait mention de cinq especes différentes de raies dans l'Isle de Cayenne. Il y a entr'autres la *raie diable* qui est monstrueuse, ayant plus de vingt pieds de longueur: elle s'élance hors de l'eau à une certaine hauteur, & laissant tomber tout-à-coup sa masse énorme, elle donne aux flots une impulsion terrible, ce qui fait un bruit épouvantable: elle se bat avec l'*espadon:* voyez ce mot à l'article Baleine.

M. *Sauvages*, Médecin, ayant examiné attentivement l'aiguillon qui se trouve à la racine de la queue de la raie, notamment celle que l'on appelle *raie bayonnette*, a observé que cet aiguillon étoit long de cinq pouces & épais de trois lignes vers sa base, osseux, pointu, recourbé dans sa partie supérieure, applati inférieurement, crenelé par ses bords, armé de petites pointes très-dures tournées vers la base: ces aiguillons une fois enfoncés, causent nécessairement de grandes douleurs lorsqu'on les retire, par les déchiquetures que font les petits crochets. Si les tendons de la main, le périoste, la racine des ongles viennent à être lésés, comme cela arrive lorsqu'on saisit l'animal par

la queue, il survient des panaris, des inflammations au poignet & à l'avant-bras, des convulsions & d'autres symptômes funestes. On voit que la blessure que fait cet animal, n'est venimeuse que parce que son instrument agit mécaniquement.

A l'égard de la *raie électrique*, voyez l'article TORPILLE.

RAIFORT, *raphanus*, plante d'un grand usage en Médecine : M. *de Tournefort* en distingue quatre especes, savoir le grand raifort rond, le même à fleur blanche, le noir & le petit des jardins. Nous en décrirons les deux especes principales ; savoir, le raifort cultivé & le raifort sauvage, que l'on compte entre les especes de *cochléaria :* voyez le mot HERBE AUX CUILLERS.

1°. Le RAIFORT CULTIVÉ ou la RAVE DES PARISIENS, *raphanus major, oblongus, hortensis.* Sa racine est longue, charnue, plus ou moins grosse & tortue, d'un rouge vif en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & mordicant, mais moins que le radis : elle pousse des feuilles assez semblables à celles de la rave, cependant un peu plus sinueuses : elle pousse des tiges hautes de deux pieds, rondes & rameuses ; lesquelles portent des fleurs à quatre feuilles, purpurines & disposées en croix. Il leur succede des fruits formés en maniere de corne, spongieux en dedans, qui renferment deux rangs de semences arrondies, rouges & âcres au goût. On cultive cette plante dans les jardins potagers, où elle fleurit d'assez bonne heure, & l'on retire sa racine de terre, principalement au printemps, pendant qu'elle est tendre, succulente, facile à rompre & bonne à manger crue. On la nomme improprement *rave* à Paris & en quelques autres endroits : on l'appelle *cordée*, quand elle devient dure & ligneuse, & alors elle n'est plus estimée pour la table. Quand elle est très-grosse, & que sa tige est montée en graine, elle ne convient pas plus en aliment.

Ce raifort a à-peu-près les mêmes propriétés que la vraie rave : il est également venteux ou causant des rapports & des maux de tête, quand on en mange trop. On le sert en hors-d'œuvre sur les tables comme les raves, lorsqu'il est jeune. *Fernel* trouve dans le suc du raifort, un vomitif des plus doux, ami de l'estomac, & qu'on peut donner même aux femmes grosses.

M. *Haller* dit qu'on commence à introduire en Suede la culture d'un raifort venu de la Chine, dont on tire de l'huile en abondance.

2°. Le RAIFORT SAUVAGE, ou le GRAND RAIFORT, ou le CRAM,

ou la MOUTARDELLE, *raphanus rusticanus*, eſt une plante qui croît naturellement aux bords des lieux aquatiques, mais que l'on cultive auſſi dans les jardins, aux lieux humides & ombragés (Ce n'eſt pas un raifort, dit M. *Haller*, on l'a placé dans le genre des cochléaria). Sa racine eſt longue & rampante, blanche, d'un goût fort âcre & brûlant. Elle pouſſe de grandes feuilles, longues, larges, pointues, d'un beau vert, un peu reſſemblantes à celles de la rhubarbe des Moines. Sa tige eſt haute d'un pied & demi, droite, ferme, cannelée, garnie de feuilles, & creuſe : elle porte, au printemps, de petites fleurs à quatre feuilles, blanches, diſpoſées en croix. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques enflées, arrondies, & renfermant quelques ſemences rougeâtres.

Les gens de la campagne mangent ſa racine, comme celle du raifort ordinaire : on l'emploie quelquefois dans les ragoûts : on la râpe & on en fait une eſpece de moutarde, pour aſſaiſonner les viandes & réveiller l'appétit. Quelques-uns l'appellent *moutarde des Capucins*, & plus communément *moutarde des Allemands*.

Cette plante ſe multiplie aiſément ; car outre qu'elle rampe beaucoup par elle-même, ſi l'on coupe des rouelles de ſa racine nouvellement tirée de terre, à l'épaiſſeur d'environ trois lignes, & qu'on les mette auſſi-tôt dans la terre, il naîtra de chaque rouelle une longue racine, enfin une plante nouvelle, comme ſi l'on avoit planté une racine entiere. *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Ce qui fait connoître qu'une même plante contient beaucoup de germe dans ſa ſubſtance, ſans compter ſes ſemences.

Le raifort ſauvage eſt apéritif, anti-ſcorbutique & réſolutif ; c'eſt une des plantes uſuelles, dont les vertus ſont les moins équivoques, il purifie le ſang, convient dans l'enrouement, & ſur-tout pour la voix éteinte, & dans la toux ſeche ou accompagnée de crachement de ſang, dit *Boerhaave*. On en cite pluſieurs exemples dans les Journaux d'Allemagne : c'eſt encore un excellent remede, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour l'hydropiſie & les rhumatiſmes. On ſe ſert auſſi de cette racine en ſinapiſme, à la place de moutarde ; elle eſt un peu moins violente, & on l'applique, dit M. *Bourgeois*, (rapée ou en tranches) ſous la plante des pieds, pour débarraſſer le cerveau, & attirer le ſang dans les parties inférieures.

Des Auteurs citent encore le *raifort aquatique*, ou le cresson à feuilles de raifort, le *raifort de marais* à feuilles laciniées, le raifort maritime qui est la *cakile :* voyez ce mot.

RAINE ou RAINETTE : *voyez à l'article* GRENOUILLE.

RAIPONCE ou REPONCE, *rapunculus.* Nous décrirons sous ce nom deux especes de plantes, quoique d'un genre différent.

1°. La PETITE RAIPONCE DE CARÊME ou la CAMPANULE RAIPONCE, *rapunculus esculentus ;* plante qui naît d'elle-même sur le bord des fossés, dans les prés, & dans les champs parmi les blés : on la cultive aussi dans les jardins potagers. Sa racine est comme une petite rave, longue & grosse comme le petit doigt, rarement branchue, blanche, douce & bonne à manger : elle pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grêles, anguleuses, cannelées, velues, revêtues de feuilles étroites, pointues, collées à la tige par une base un peu large, peu dentelées, & empreintes d'un suc laiteux : ses fleurs naissent aux sommités, & à chaque fleur il y a, suivant M. *de Tournefort*, une cloche évasée & échancrée en cinq parties de couleur bleue ou purpurine, quelquefois blanche : il lui succede un fruit membraneux, divisé en trois loges qui renferment plusieurs semences menues, luisantes & roussâtres.

Toute la plante donne du lait comme les autres *campanules :* elle fleurit en Juin ; on la cueille étant encore tendre, avec sa racine, pour la mêler dans les salades du printemps en Carême. Cette racine fraîchement cueillie a la vertu de se reproduire comme celle du raifort sauvage : si on la coupe par tranches, & qu'on les mette en terre, il naîtra une nouvelle plante de chaque tranche.

2°. La RAIPONCE SAUVAGE ORDINAIRE, ou la GRANDE RAIPONCE, *rapunculus spicatus.* Sa racine est comme celle de la précédente : elle pousse des feuilles semblables à celles de la violette de Mars, tachetées quelquefois de noir : sa tige est haute d'un pied & demi, anguleuse, creuse & rendant du lait, revêtue de feuilles oblongues & étroites, portant à sa sommité un épi de belles fleurs blanches ou purpurines d'une seule piece, coupées ordinairement en étoiles à cinq rayons : les semences sont rougeâtres. On trouve cette plante sur les montagnes, dans les prés froids, & dans les vallées ombragées & pleines de bois : sa racine est moins en usage que celle de la précédente, elle est

apéritive, & facilite la digeſtion, elle rafraîchit & augmente auſſi le lait des Nourrices.

Des perſonnes dignes de foi ont aſſuré à M. *Bourgeois* que cette plante croiſſoit naturellement dans quelques endroits de l'Italie & du Piémont : elle réuſſit dans la plupart des climats où on la cultive, pourvu qu'elle ſoit dans une bonne expoſition. M. *Bourgeois* en a vu dans ſon jardin, dont les tiges avoient plus de huit pieds de haut.

RAISIN, *uva*. C'eſt le fruit de la vigne, qui vient en grappes, & qui eſt bon à manger & à faire du vin : *voyez à l'article* VIGNE.

RAISIN D'AMÉRIQUE ou HERBE DE LA LAQUE, *phytolacca Americana, majori fructu*. Plante originaire de la Virginie, & cultivée dans quelques jardins en France. Nous en avons parlé ſous le nom de *morelle à grappes*.

RAISIN BARBU, RAISIN DE CORINTHE DE DAMAS, &c. *Voyez à la ſuite de l'article* VIGNE.

RAISIN DES BOIS. On donne ce nom & celui de *myrtille* à *l'airelle* : voyez ce mot.

RAISIN DE MER, *ephedra*, plante curieuſe, dont on diſtingue quatre eſpeces.

1°. Celle que l'on appelle particuliérement RAISIN DE MER, *ephedra maritima major*, eſt un arbriſſeau ſans feuilles, qui croît à la hauteur d'un homme : ſa racine eſt oblongue & noueuſe : ſon tronc eſt quelquefois gros comme le bras ; il jette pluſieurs rameaux grêles, déliés preſque comme ceux du jonc, ſéparés par des nœuds comme la prêle, de couleur noirâtre, ſe diviſant en pluſieurs autres rameaux, dont les extrémités ſont garnies d'épines dures : ſes fleurs ſortent des nœuds des branches, & ſont diſpoſées en petites grappes, de couleur herbeuſe blanchâtre ; il leur ſuccede des baies pleines de jus, ſoutenues par un calice en forme de calotte, & prenant une couleur rouge quand ils ſont mûrs, d'un goût acide & agréable, renfermant des ſemences triangulaires, pointues, dures & aſtringentes. Cette plante croît aux lieux ſablonneux & maritimes en Provence & en Languedoc.

2°. Le RAISIN DE MER, appellé *anabaſis*, eſt moins haut que le précédent : ſes branches ſont grimpantes ; ſes fleurs ſont petites, mouſſeuſes & pâles. Cet arbriſſeau croît particuliérement le long des vallées du mont Olympe & dans l'Illyrie (*Tournefort*).

La troisieme espece est l'*ephedra maritima minor ;* elle est encore moins haute que la précédente : sa tige est ligneuse, & pousse plusieurs rameaux verts, cannelés, faciles à rompre, noueux, remplis de moëlle visqueuse qui rougit en se séchant : ses fleurs naissent aux sommets des branches, elles sont petites, jaunes & ramassées plusieurs ensemble : il leur succede des fruits semblables à ceux de l'if, rouges, d'un goût doux, contenant des semences oblongues, jointes deux à deux. On trouve cette plante en Languedoc, près du Port de Cette, vers Frontignan, aux lieux pierreux & voisins de la mer.

4°. Cette derniere espece de *raisin de mer* differe des autres en ce qu'elle porte beaucoup de feuilles très-menues : on la trouve en Espagne.

Les sommités de ces arbrisseaux & leurs fruits sont détersifs, astringens, propres pour les hernies, & pour arrêter toutes sortes de flux.

RAISIN DE MER, *uva marina*, est, selon *Lémery*, un insecte marin, qu'on peut placer entre les especes de limaçons : sa figure est, dit-il, oblongue, informe, toute couverte de glandes rouges & bleues, qui représentent en quelque maniere des raisins attachés en grappe ; sa marche est lente ; il a deux cornes à la tête comme le limaçon. On trouve quelquefois cet insecte sur les rivages de la mer.

Le même Auteur dit qu'il y a une autre espece de *raisin de mer*, provenant des œufs de seche qui s'amassent & s'agglutinent ensemble en forme de grappe de raisin, & qui sont teints en noir par la liqueur qui sort de la *seche*. Enfin l'on donne aussi le nom de *raisin de mer* à la *savonnette de mer*, dont on distingue plusieurs couleurs ; elle est ordinairement oblongue avec une sorte de pédicule ; on en trouve dans l'Océan. Des Observateurs prétendent y avoir apperçu un mouvement progressif comme dans certaines especes de zoophytes mollusques. Voyez *Savonnette de mer* à la suite de l'article CORALLINE.

RAISIN D'OURS ou BUSSEROLE, *uva ursi aut ursiva*, est un petit arbrisseau qui croît aux pays chauds, en Espagne, &c. on le trouve aussi dans les Alpes & les Pyrenées, & en Suisse dans le Canton de Berne, au pied du mont Suchet : il tire son nom de la ressemblance de ses fruits avec les raisins, & de ce qu'on prétend que les ours en sont fort friands. Cet arbrisseau ressemble au myrtille ou *airelle*, voyez ce mot ; mais ses feuilles sont plus épaisses, oblongues, arrondies, approchantes de celles du buis, plus étroites, rayées des

deux côtés, nerveuses, d'un goût astringent accompagné d'amertume; ces feuilles sont attachées à des rameaux ligneux, longs d'un pied, couverts d'une écorce mince & facile à séparer : ses fleurs naissent en grappes au bout des branches, elles sont formées en grelots, & de couleur rouge : à ces fleurs succedent des baies arrondies, molles, rouges, renfermant chacune cinq osselets, rangés ordinairement en côte de melon, arrondis sur le dos ; ces baies ont un goût styptique : toutes les parties de la plante sont fort astringentes, & propres, suivant M. *Lewis*, à teindre en brun.

M. *Haën*, grand Praticien au College de Vienne en Autriche, a reconnu depuis quelques années les vertus de cette plante très-spécifiques pour détruire le calcul, les ardeurs d'urine qui en dépendent, & la colique néphrétique : on se sert de ses feuilles infusées dans de l'eau, on y joint un peu de nitre. On peut consulter un *Traité sur cette matiere par M.* Quer, *Professeur royal de Botanique à Madrid : ce Traité, imprimé à Strasbourg, se trouve chez Durand, neveu, à Paris.* Ces mêmes feuilles servent dans la Baie d'Hudson en guise de tabac à fumer.

RAISIN DE RENARD, *herba Paris.* Plante qui a une odeur puante & désagréable, & qui croît d'elle-même dans les bois épais ou ombragés, principalement en terre grasse : sa racine est menue, longue, articulée & rampante ; elle pousse une tige ronde à la hauteur d'un demi-pied, rouge à sa base & verte en son sommet, garnie de quatre feuilles disposées en croix, oblongues, larges, ridées, veinées, luisantes en dessous, noirâtres en dessus ; sa sommité soutient une petite fleur herbacée, à quatre feuilles vertes, rangées aussi en croix : à cette fleur succede une baie molle, grosse comme un raisin, purpurine, relevée de quatre coins, & divisée en quatre cellules remplies de semences menues, ovales & blanches.

Toute cette plante est d'usage, elle passe pour céphalique, résolutive & anodine ; elle est encore bonne pour la peste & les poisons, & notamment pour les vertiges. Nous conseillons cependant de n'en prendre intérieurement qu'à très-petite dose, dans la crainte de se procurer un sommeil pour toujours. On applique ses feuilles sur les bubons pestilentiels.

RALE, *rallus*, est un genre d'oiseau dont le caractere est d'avoir le bec long de plus d'un pouce, fort étroit : ses doigts, savoir trois

antérieurs & un poſtérieur, ſont longs, ainſi que ſes jambes, & les ongles courts. On diſtribue cet oiſeau en terreſtre & en aquatique. Dans cette diviſion les Auteurs ont parlé du *râle noir terreſtre*, du *râle rouge*, du *râle de genêt*, de la *poulette d'eau* qui eſt le *râle aquatique*.

1°. Le RALE AQUATIQUE, *rallus aquaticus*, eſt le plus grand des râles : il a un pied de longueur, & quoiqu'il reſſemble beaucoup à la poule d'eau, il ne ſait ni nager ni ſe plonger dans l'eau ; mais il raſe l'eau en volant, de maniere qu'il a l'air de marcher fort vîte ; il va ſe cacher ſur le bord des rivieres : en volant il tourne ſes pattes par en bas ; ſa queue eſt auſſi plus longue, & la tache ſur le ſommet de la tête proche du bec plus petite que dans la poule d'eau : ſon bec reſſemble à celui du héron étoilé ; la mâchoire inférieure eſt un peu noirâtre dans toute ſa longueur, la ſupérieure ne l'eſt qu'à l'extrémité, & rougeâtre à ſa naiſſance : le champ de ſon plumage approche pour la couleur de celui du râle terreſtre ; il a une plume blanche de chaque côté de la queue, le deſſous de la poitrine bleue, le deſſus du dos tanné, les plis des aîles blancs ; les aîles étant pliées, vont juſqu'au milieu de la queue : ſa chair eſt tendre, on lui trouve le goût de la poule d'eau, & ſa maniere de nicher & de nourrir ſes petits, eſt comme celle du râle terreſtre. On donne le nom de *marouette* au petit râle d'eau ; c'eſt le *girardin* des Anglois.

Albin, dans ſa *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux*, parle de trois *râles d'eau :* le premier eſt celui dont nous venons de parler ; le deuxieme eſt une eſpece de *foulque*, qui, quand il eſt gras, eſt auſſi bon que la *quercerelle*, voyez ce mot ; le troiſieme eſt un *râle d'eau de Bengale* ; il a le bec long & jaune, les yeux entourés d'un cercle blanc, l'iris jaune & le ſommet de la tête blanc, le cou brun, la poitrine & les cuiſſes blanches, les aîles verdâtres mêlées de pourpre & de taches orangées, la queue courte & bigarrée comme le plumage des aîles, les jambes dépourvues de poils & d'un jaune verdâtre, ainſi que les pieds ; les griffes ſont noires.

2°. Le RALE DE GENÊT, *rallus geniſtarum ;* c'eſt le *crex* de *Linneus*. On le nomme ainſi parce qu'il habite dans les gênets, & qu'il eſt friand de leur ſemence ; il fréquente auſſi les vignes & les petits bois taillis ; il eſt plus grand que le râle noir : le champ de ſon plumage eſt rouſſâtre ; ſa tête eſt ſemblable à celle d'une perdrix griſe, ſes cuiſſes ſont parſemées de tâches blanches, il a les jambes & les pieds comme

le

le râle noir : il fait ſon nid à terre dans les bruyeres, la femelle y pond ſeize à dix-huit œufs, & les petits nouvellement éclos ſont d'un noir foncé : la chair de cet oiſeau a quelque choſe de plus délicat & de plus agréable que celle de la perdrix, & *Belon* le regarde comme une eſpece de perdrix champêtre, *perdix ruſticula.* Ce qui a fait dire au Poëte *Martial :*

Ruſtica ſim, an perdix ; quid refert, ſi ſapor idem ?
Carior eſt perdix, ſic ſapit illa magìs.

Quelques-uns croient que le râle de genêt ſert, ainſi que le râle noir terreſtre, de conducteur aux cailles : c'eſt pourquoi quelques-uns le regardent comme une eſpece de *roi de cailles :* voyez à l'article CAILLE.

3°. Le RALE NOIR eſt beaucoup plus commun que les autres eſpeces de râles : ſes jambes ſont courtes comme celles des oiſeaux qui ont le pied plat ; ſes doigts ſont très-longs, excepté celui de derriere, qui eſt fort court : ſon plumage le fait paroître beaucoup plus gros qu'il n'eſt ; celui de ſes cuiſſes eſt tacheté de blanc ſur une couleur noire & bleuâtre ; le deſſus du corps eſt noir ainſi que la poitrine, & marqueté d'une couleur tannée : ſon bec eſt grêle & rouge en deſſus : ſa queue eſt courte, de même que dans tous les oiſeaux de rivage qui ne nagent pas : il eſt charnu comme un merle, & très-bon à manger.

On voit beaucoup de ces oiſeaux ; ils courent ſi vîte, qu'on dit proverbialement *courir comme un râle ;* ils fréquentent les bords des ruiſſeaux & des rivages, c'eſt là que les Payſans les prennent aux lacets ou aux filets : on peut voler le râle noir à l'épervier, il ne fournit qu'un vol & uniforme, & il eſt bientôt pris en pays découvert.

4°. Le RALE ROUGE differe du râle noir non-ſeulement par la couleur, mais auſſi par le bec ; c'eſt le moins commun de tous les râles : ſa couleur tire ſur le roux, & il vit dans les bois-taillis.

Catesby dit qu'on trouve en Amérique un râle terreſtre noir, qui devient ſi gras qu'il eſt facile aux Indiens de le prendre à la main : ſa chair eſt auſſi bonne que celle de l'ortolan. Il y a encore le *râle rayé* & le *râle à collier* des Philippines, &c.

RAMIER. On donne ce nom à un pigeon ſauvage qui ſe perche ſur les arbres : on diſtingue le ramier d'Europe, appellé *manſart* ou

coulon; le *ramier d'Amboine;* le *ramier bleu* ou *vert* de Madagascar; les Insulaires appellent *founingo mailsou* l'espece verte : *voyez* PIGEON.

RAMIRET. Ce pigeon ramier de Cayenne est plus petit que notre pigeon ramier; c'est un des plus jolis oiseaux de ce genre, & qui tient un peu à celui de la tourterelle par la forme de son cou & l'ordonnance des couleurs, mais qui en differe par la grandeur & par plusieurs caracteres qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espece d'oiseau.

RAMPEUR, est un poisson du Cap de Bonne-Espérance, qui ressemble beaucoup à la raie de ce même pays : sa peau est unie & d'un brun obscur.

RANATRA, est le nom que *Petiver* donne à deux insectes hémipteres du genre des cigales. Le premier est de deux couleurs, jaune & noir; il se trouve dans les prés durant le temps de la fauchaison; son chant imite à peu-près le cri des grenouilles. Le second se trouve dans les plantes & les herbes; il sort de son anus une maniere d'écume; sa couleur est jaune, tachetée de blanc. Ces insectes sont des procigales: *voyez* ECUME PRINTANIERE.

RAPE ou RATISSOIRE. Nom propre d'une coquille bivalve, du genre des pétoncles, dit M. d'*Argenville*. Cette coquille est toute de couleur blanche; ses oreilles sont très-petites & inégales; sa forme est oblongue & évasée d'un côté, les valves un peu béantes en dessous : elle est garnie de petites éminences ou écailles presque droites qui suivent ses stries longitudinales & qui la rendent fort dure au toucher. Voilà ce qui caractérise la *râpe*. Si les stries longitudinales étoient fines & serrées, composées d'especes de bâtons rompus qui se suivissent obliquement & régulierement d'une strie à l'autre, alors on appelleroit la coquille du nom de *lime*.

RAPETTE. *Voyez* PORTE-FEUILLE.

RAPHIDIE, *raphidia*. M. *Linneus* appelle ainsi un insecte, dont les aîles sont nerveuses & transparentes : il est de la grandeur, & à-peu-près de la même figure que la mouche-scorpion : il sort de son anus un aiguillon soyeux, de couleur noire, fait en arc & long de la moitié de son abdomen. Il y a de ces insectes qui varient par leur aiguillon, & d'autres qui n'en ont point : cette variété peut venir de la différence des sexes (*Actes d'Upsal*, *1736*, *pag. 28* ,*n. 1.*).

La raphidie, dit M. Geoffroy (*Hist. des Inf. des environs de Paris*),

ſe diſtingue aiſément par les caracteres ſuivans. Elle a les antennes filiformes, les aîles couchées ſur le corps; la bouche accompagnée de quatre barbillons, la queue ſimple & nue, & trois petits yeux liſſes ſur la tête. Ce même Auteur qui a obſervé ſcrupuleuſement les inſectes, dit n'avoir pu découvrir ſur la raphidie, l'aiguillon ou pointe à queue dont M. *Linneus* a fait mention, mais il a reconnu que ce même petit animal eſt le ſeul des inſectes à quatre aîles nues, qui ait quatre anneaux aux tarſes. Sa tête eſt noire, applatie & formée en cœur, dont la partie la plus étroite tient au corſelet. On trouve cet inſecte dans les bois. Il eſt aſſez rare en ce pays.

RAPONTIC, *rhaponticum*, *ſive rha.* Cette racine qui differe de la rhubarbe des boutiques, eſt oblongue, groſſe d'environ deux pouces, jaune en dehors & en dedans : coupée tranſverſalement, on y diſtingue des cannelures diſpoſées en rayons tirés de la circonférence au centre : elle eſt mollaſſe, ſpongieuſe, d'une odeur moins odorante & moins amere que la rhubarbe, mais un peu âcre & aſtringente, viſqueuſe & gluante lorſqu'on la tient dans la bouche.

Ce rapontic vient dans les pays ſitués le long du Boſphore ſur le mont Rhodope dans la Thrace, & dans pluſieurs endroits de la Scythie (on dit que cette plante tire ſon nom *rhapontic* de ce qu'elle croît ſur les bords du fleuve *Rha*, qui arroſe les limites du Royaume de Pont) : on le cultive communément dans les jardins de l'Europe. M. *de Tournefort* ne le place point parmi les eſpeces de patience, il en fait un genre particulier, & il l'appelle *rhabarbarum forte Dioſcoridis & antiquorum.*

Sa racine, qui eſt ample & branchue, pouſſe des feuilles auſſi larges que celles de la bardane, mais plus rondes, & munies de nerfs épais comme le plantain & d'un vert obſcur; du milieu de ſes feuilles s'éleve une tige haute d'un pied & demi & plus, d'un pouce de groſſeur, creuſe, cannelée; & aux endroits de ſes nœuds il vient des feuilles alternatives, qui, rondes d'abord, vont ſe terminer en pointe : les fleurs naiſſent au haut de la tige diſpoſées en groſſes grappes rameuſes, formées en campane, découpées ordinairement en ſix parties : à ces fleurs ſuccedent des ſemences triangulaires, grandes, pleines d'un ſuc rouge & rouſſâtre: ſa racine eſt un bon remede dans la diarrhée & la dyſſenterie.

On ſubſtitue quelquefois au rapontic & à la rhubarbe, les racines d'une eſpece de patience à feuille ronde que l'on apporte ſeche des

montagnes de l'Auvergne, ainſi que des Alpes & des Pyrénées. *Voyez à l'article* PATIENCE.

RAPONTIC DE MONTAGNE ou RHUBARBE DES MOINES: *voyez Patience des jardins, au mot* PATIENCE.

RAPONTIC VULGAIRE. *Voyez* CENTAURÉE GRANDE.

RAQUETTE ou NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

RAQUETTE DE MER. Nom donné à une coralline ſertulaire, dont les articulations ſont plates. *Voyez* CORALLINE.

RASCASSE. *Voyez* SCORPENO.

RASE. *Voyez à l'article* PIN.

RASPECON ou TAPECON. Noms donnés à un très-beau poiſſon des rivages de la Méditerranée, à nageoires ou aîlerons épineux : il dort le jour ſur le ſable, & la nuit il veille pour butiner. Les Anciens en ont parlé ſous le nom d'*uranoſcopus*, comme qui diroit poiſſon qui contemple le Ciel : *voyez le mot* URANOSCOPE. A Rome on l'appelle *meſoro*, & à Veniſe *peſce prete.* Ce poiſſon eſt long d'un pied de la tête à la queue ; il a deux rangs d'écailles, le reſte du corps eſt couvert d'une peau dure qui ſe peut écorcher : ſon dos eſt noir & ſon ventre blanc, ſa tête eſt groſſe, ſa bouche qui eſt grande & ouverte, eſt ſituée ſur la tête, la mâchoire d'en bas la couvre ; quand il l'avance en haut, il ſort de ſa bouche une peau ſituée entre ſa langue & la mâchoire inférieure. Cette peau lui ſert pour attirer les autres poiſſons dont il veut faire ſa proie. *Rondelet* dit que pour les attraper, il ſe plonge dans la fange, & dès que les petits poiſſons vont mordre cette eſpece de filet, qu'ils prennent pour un ver, le raſpecon l'attire à lui & les englume. Il eſt ſi goulu & ſi occupé à remplir ſa panſe, qu'il creve quelquefois à force de manger ; ſes yeux ſont ſur ſa tête & regardent directement le Ciel ; les os de la tête de ce poiſſon finiſſent en pointe vers la queue, ainſi que ceux de ſes ouies qui ſont au nombre de quatre de chaque côté. Proche de la fente des ouies, ſont deux grandes & fortes nageoires de diverſes couleurs, & deux autres plus petites de couleur blanche près de la mâchoire inférieure. Après ces nageoires, ſuit une arête faite comme un os de poitrine, & qui eſt garnie de trois aiguillons ; il a une autre nageoire près de l'anus, deux au dos ; ſa queue eſt large, & quand le poiſſon eſt vivant, elle reſſemble aſſez à la queue du paon. Quelques-uns le prennent pour le poiſſon de Tobie ; on prétend que ſon fiel eſt propre à

nettoyer la vue; on l'a employé même pour la cataracte des yeux.

RASTELLUM. Nom latin d'une huître à plis engrenés les uns dans les autres. *Voyez* RATEAU.

RAT, *mus*. Le caractere du genre de ces animaux, dit M. *Brisson*, est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue nue ou couverte de poils clair-semés. Les especes de ce genre se distinguent entr'elles par la longueur de leur queue & par leurs couleurs. Les uns ont la queue plus longue que le corps, d'autres l'ont à-peu-près de la longueur du corps, & d'autres l'ont beaucoup plus courte. Toutes ces especes de rats ont les pieds de derriere plus longs que ceux de devant.

1°. LE RAT DOMESTIQUE, *mus vulgaris domesticus*, connu de tout le monde, & qui habite dans les granges ou dans les vieilles maisons, a environ sept pouces de longueur; sa queue est plus longue que son corps; ses oreilles sont grandes, arrondies, transparentes; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere; tout son corps est couvert d'un poil d'un brun obscur, & sa queue de très-petites écailles, entre lesquelles sont quelques poils très-clair semés.

Le rat, dit M. *de Buffon*, est carnassier, & même *panphague* ou *omnivore;* il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres; ses dents incisives sont ses armes; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers; il n'en sort que pour chercher sa subsistance, & souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner; il y fait même quelquefois magasin, sur-tout lorsqu'il a des petits. Avide de tout jusqu'à la chair humaine, on a vu des moribonds, des prisonniers, des enfans au berceau rongés, dévorés par ce quadrupede omnivore. Les cloaques, les hôpitaux & autres lieux mal-propres, les greniers, sont aussi les lieux qu'il choisit pour sa retraite. Il cherche les lieux chauds, & se niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille: il vit pendant cette saison, de graisse, de chandelle, de lard, de fromage, de noix, de papier, boit son urine. Malgré les chats, le poison, les pieges, les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages. C'est sur-tout dans les vieilles maisons, à la campagne où on garde du blé dans les greniers, & où le voisinage des granges & des magasins à foin facilite leurs retraites & leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre, qu'on seroit obligé de déserter, s'ils ne

ſe détruiſoient eux-mêmes ; mais heureuſement ils ſe tuent, ils ſe mangent entr'eux, pour peu que la faim les preſſe ; en ſorte que quand il y a diſette à cauſe du grand nombre, les plus forts ſe jettent ſur les plus foibles ; leur ouvrent la tête, ſucent d'abord la cervelle, & mangent enſuite le reſte du corps ; le lendemain la guerre recommence, & dure ainſi juſqu'à la deſtruction du plus grand nombre. C'eſt par cette raiſon qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infeſté de ces animaux pendant un temps, ils ſemblent ſouvent diſparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en eſt de même des *mulots*, dont la pullulation prodigieuſe n'eſt arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. *Ariſtote* a attribué cette deſtruction ſubite à l'effet des pluies ; mais ces rats n'y ſont pas expoſés, & les mulots ſavent s'en garantir ; car les trous qu'ils habitent ſous terre ne ſont pas même humides.

Les rats ſont hardis, & auſſi laſcifs que voraces ; ils glapiſſent dans leurs amours, ſe battent à outrance, & crient quand ils ſe bleſſent ; ils produiſent pluſieurs fois par an, preſque toujours en été ; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix. Les femelles préparent un lit à leurs petits, & leur apportent à manger : lorſqu'ils commencent à ſortir de leurs trous, la tendreſſe de la mere la porte à les veiller, les défendre, ſe battre même contre les chats pour les ſauver. Des Auteurs prétendent que les jeunes rats ont de l'affection pour leurs parens infirmes. Un gros rat eſt plus méchant & preſqu'auſſi fort qu'un jeune chat : le rat le mord, & le chat ne ſe défend guere que de la griffe : ainſi il faut, pour réſiſter au rat, que le chat ſoit non-ſeulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite que le chat, eſt un ennemi que le rat redoute, parce qu'elle le pourſuit juſques dans ſon trou, & qu'elle le ſuce pendant le temps même qu'il la mord ; auſſi le rat ſuccombe-t-il preſque toujours.

M. *Morand*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & membre de l'Académie Royale des Sciences, a étudié pourquoi certains animaux ſont ſujets à certaines maladies, comme le chien en général à la rage ; les épagneuls & les chiens courans, les perroquets, les alouettes, & les oiſeaux de complexion chaude, au mal caduc & aux apoſtemes ; les oiſeaux en cage au mal de croupion ; le roſſignol à la goutte ; la linote à la phthiſie, &c. Il a obſervé que les rats ſont particuliérement ſujets à la maladie de la pierre, quand ils ſont vieux, ſur-tout les mâles ; ces

pierres se trouvent dans les voies urinaires. En général les rats ont communément les reins malades, ulcérés & d'un gros volume, principalement quand ils n'ont pas la pierre, & qu'ils deviennent vieux. M. *Morand* déduit la cause de cette maladie, tant chez les rats, que chez les personnes de cabinet, de la vie sédentaire qui rétrécit les passages urinaires, de la situation du corps, lorsque l'on est assis ou plié en rond, de l'espece d'aliment, &c. *Voyez* la lettre de M. *Morand* adressée à M. le Comte *de Loss*. Indépendamment de cette maladie, le rat est sujet à être pouilleux & galeux.

Dans cette espece, comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus, on trouve des variétés : outre les rats ordinaires qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de presque noirs, & d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs. Ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la souris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espece entiere, avec ses variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Ceux qui sont aujourd'hui en Amérique, y ont débarqué avec les Européens ; ils multiplient d'abord si prodigieusement (chaque ventrée y en met au jour une demi-douzaine & davantage) qu'ils ont été pendant long-temps le fléau des Colonies, où ils n'avoient guere d'autres ennemis que les grosses couleuvres, qui les avaloient tout vivans. Les navires les ont aussi portés aux Indes Orientales, & dans toutes les Isles de l'Archipel Indien ; il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique. Dans le Nord, au contraire, ils ne se sont guere multipliés au-delà de la Suede ; ce qu'on appelle des rats en Norwege & en Laponie, sont des animaux différens de nos rats. *Voyez* RAT DE NORWEGE *à l'article* LEMING.

Le RAT DES BOIS, *mus sylvestris.* Sa queue est très-longue & couverte de très-petites écailles, toute la partie supérieure du corps & l'extérieur des jambes sont d'un fauve clair, & la partie inferieure du corps & l'intérieur des jambes sont blanchâtres : il n'habite que les bois. M. *de Buffon* pense que ce prétendu rat de bois est un *surmulot*. Voyez ce mot.

Le RAT DES BOIS DE LA LOUISIANE OU DU BRÉSIL est aussi extraordinaire, qu'il est laid. Il a quelque chose des mœurs du castor : c'est à proprement parler l'*opassum* des Naturalistes, c'est-à-dire, une

espece de *philandre* dont nous avons parlé à l'article DIDELPHE. *Voyez ce mot.*

Mademoiselle *Merian* dit qu'à Surinam la femelle du rat des bois ou de forêt porte ses petits sur son dos, & qu'ils s'attachent à sa queue par la leur, tandis qu'à la Louisiane les femelles voiturent leurs petits dans une bourse douce & chaude qu'elles ont sous le ventre. *Voyez l'article* DIDELPHE.

3°. Le RAT DES CHAMPS, *mus campestris.* Il a, comme le rat domestique, la queue longue, grosse & arrondie; tout son corps couvert de poils bruns, excepté aux côtés : on ne le trouve que dans les champs : c'est une espece de *campagnol.* Voyez ce mot.

4°. Le RAT D'AMÉRIQUE, *rattus Americanus.* Sa queue est longue de quatre pouces; elle est blanchâtre & hérissée de poils; ses oreilles sont assez grandes, blanchâtres & placées plus en arriere que dans les autres especes de ce genre; ses pieds de derriere sont plus grands & plus gros que ceux de devant; son dos & la partie supérieure de sa tête sont d'un roux jaunâtre; le ventre & les quatre pieds sont blancs.

5°. Le RAT BLANC DE VIRGINIE, *mus albus Virginianus.* Sa queue est longue de deux pouces & demi, grosse à son origine & se terminant en pointe; elle est garnie de poils longs & clair-semés. Il a la tête oblongue & une moustache composée de poils noirâtres. Tout le corps de cet animal est couvert de poils blancs & courts : on le trouve dans la Virginie.

6°. Le RAT ORIENTAL, *mus Orientalis.* Ce rat que l'on trouve dans les Indes Orientales, n'a guere que deux pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Sa queue est longue d'un pouce & demi; il a les oreilles & les jambes très-courtes; les pieds sont assez larges, & la queue est grosse; la couleur de son poil est rousse, il a sur le dos des raies blanches qui paroissent perlées. *Voyez* Séba, *Thes. II, p. 22, Tab. 21, fig. 2.*

RAT D'EAU, *mus aquaticus.* Le rat d'eau est un animal de la grosseur d'un rat, mais qui par le naturel & par les habitudes ressemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat : il a la tête plus courte que le rat, le museau plus gros, le poil plus hérissé & la queue beaucoup moins longue; ses poils sont mêlés de jaune & de noir dans la partie supérieure de son corps, & dans la partie inférieure ils sont cendrés

&

& mêlés d'un peu de jaune : comme la loutre, il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément sur le bord des rivieres, des ruisseaux & des étangs où il repaire dans des trous. Comme elle, il ne vit guere que de poissons qu'il dérobe. Les goujons, les verons, les ablettes, le frai de la carpe, du brochet & du barbeau sont sa nourriture ordinaire ; il mange aussi des grenouilles, des insectes d'eau, & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds : il a tous les doigts des pieds séparés, & cependant il nage facilement à la surface ou entre deux eaux ; il se tient aussi sous l'eau long-temps, & rapporte sa proie pour la manger à terre, sur l'herbe ou dans son trou : les Pêcheurs l'y surprennent quelquefois en pêchant des écrevisses ; il leur mord les doigts, & cherche à se sauver en se jettant dans l'eau.

Il suit, comme la loutre, les rivieres trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espece de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons, dans les granges : il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne pas même autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays sec, à plus d'une lieue. Les mâles & les femelles se recherchent sur la fin de l'hiver ; ces dernieres mettent bas au mois d'Avril : les portées sont de six ou sept. Leur chair n'est pas absolument mauvaise : des paysans en mangent les jours maigres, comme celle de la loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle. Le rat d'eau d'Europe se trouve aussi en Canada, il n'est brun que sur le dos, le reste du corps est blanc & fauve en quelques endroits ; la tête, le museau même & l'extrémité de la queue sont blancs aussi : son poil paroît aussi plus doux & plus lustré. La différence de la couleur du poil de ce rat d'eau du Canada est sans doute due au froid du climat ; & l'on peut présumer, dit M. *de Buffon*, qu'en cherchant ces animaux dans le Nord de l'Europe, on y trouvera, comme au Canada, le rat d'eau blanc.

RAT D'ÉGYPTE ou RAT D'INDE ou MANGOUSTE. *Voyez* ICHNEUMON.

RAT A LA GRANDE QUEUE. *Voyez à l'article* MULOT.

RAT MANICOU. *Voyez* MARMOSE.

RAT ou RAS DE MARÉE. Nom donné à un courant rapide & dangereux, ou à un changement dans le courant des eaux. *Voyez à l'article* MER.

RAT DE MONTAGNE ou RAT SAUTEUR D'ÉGYPTE. On prétend que c'eſt le *gerbuah* des Arabes, & qu'il ne faut pas confondre cet animal avec l'*ichneumon*. Voyez GERBOISE.

RAT MUSQUÉ, *mus moſchiferus*. C'eſt une eſpece d'amphibie mis, par MM. *Linneus* & *Briſſon*, dans le genre des caſtors, & par M. *Klein*, dans celui des loirs.

Le *rat muſqué* eſt naturel au Canada, & eſt nommé par les Sauvages de ce pays, *ondatra*. Ce *rat muſqué* differe, ainſi que nous l'apprend M. *de Buffon*, du rat muſqué de Laponie & de Moſcovie ; il differe auſſi du *piloris*, autre eſpece de rat muſqué qui ſe trouve à la Martinique & aux autres Iſles Antilles.

L'*ondatra* ou rat muſqué du Canada, dont nous allons donner ici l'hiſtoire & les mœurs, differe du *rat muſqué de Moſcovie*, qui porte dans ce pays le nom de *deſman ;* en ce qu'il a les doigts des pieds tous ſéparés les uns des autres, les yeux très-apparens, le muſeau fort court ; au lieu que le *deſman* a les pieds de derriere réunis par une membrane, les yeux extrêmement petits, le muſeau prolongé comme la *muſaraigne :* tous deux ont la queue plate, & ils different du *piloris*, ou rat muſqué des Antilles, par cette conformation & par pluſieurs autres caracteres : le *piloris* a la queue aſſez courte, cylindrique comme celle des autres rats ; au lieu que l'*ondatra* & le *deſman* l'ont tous deux fort longue. L'ondatra reſſemble par la tête au rat d'eau, & le deſman à la muſaraigne.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1725*, *page 323*, l'hiſtoire du rat muſqué du Canada. Cet animal, qui a auſſi une forte odeur de muſc, a aſſez de rapport avec le caſtor : les Sauvages les diſent freres ; mais le caſtor eſt beaucoup plus gros, & a plus d'inſtinct. Au premier coup d'œil on prendroit un vieux rat muſqué & un caſtor d'un mois pour deux animaux de même eſpece. M. *Briſſon* dit que le rat muſqué du Canada a un pied de long ; ſa queue écailleuſe, un peu velue, & qui eſt plate verticalement, comme ſi elle eût été ſerrée & comprimée des deux côtés dans ſa longueur, a neuf pouces de long & environ dix lignes de large ; elle ſe termine en pointe obtuſe : ſa tête eſt oblongue ; ſes yeux ſont grands, & ſes oreilles très-courtes, ainſi que ſes jambes : il a à chaque pied cinq doigts, tous ſéparés les uns des autres, armés d'ongles forts, & le pouce bien diſtinct ; ces doigts ſont garnis de longs poils aſſez ſerrés

qui ſuppléent en partie à l'effet d'une membrane continue, & donnent à l'animal plus de facilité pour nager; les pieds de derriere ſont plus grands que ceux de devant: ſon poil eſt auſſi très-doux & fort épais, & d'un roux plus foncé ſur le dos qu'ailleurs; la gorge & le ventre ſont d'un blanc jaunâtre: il a les oreilles très-courtes & non pas nues comme le rat domeſtique, mais bien couvertes de poils en dehors & en dedans; les yeux grands & de trois lignes d'ouverture; deux dents inciſives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure, & deux autres plus courtes dans la mâchoire ſupérieure; ces quatre dents ſont très-fortes, & lui ſervent à ronger & couper le bois: il ſe nourrit pendant l'été de toutes ſortes d'herbes, & pendant l'hiver de différentes eſpeces de racines, telles que de celles du nénuphar jaune & blanc, & du calamus aromatique.

Ces animaux paroiſſent avoir le génie, les mœurs, l'adreſſe, en un mot les mêmes inclinations & la même induſtrie dans le travail, que le caſtor: comme lui, ils vivent en ſociété, au moins pendant l'hiver: ils forment une petite république. Tous les petits citoyens nés architectes, travaillent d'abord à l'édifice public: enſuite ils ſe bâtiſſent des cabanes, dont les unes plus petites, ne ſont habitées que par une ſeule famille; les autres plus grandes en contiennent pluſieurs: leur génie ſe montre dans le choix du lieu même où ils s'établiſſent. Ils bâtiſſent leurs loges dans des marais, ou ſur le bord des lacs & des rivieres qui ont beaucoup d'étendue, & dont le lit eſt plat, où, par conſéquent, l'eau eſt dormante, & où, enfin, le terrain produit abondamment des plantes dont les racines ſont convenables à leur nourriture. C'eſt ſur les endroits les plus hauts d'un pareil terrain qu'ils conſtruiſent leurs loges, afin que les eaux puiſſent s'élever ſans les incommoder. Si leur loge eſt trop baſſe, ils l'élevent, & l'abaiſſent ſi elle eſt trop élevée; ils la diſpoſent par gradins, pour ſe retirer d'étage en étage, à meſure que l'eau monte: lorſque cette loge eſt deſtinée pour ſept à huit rats, elle a environ deux pieds de diametre en tous ſens, & elle eſt plus grande proportionnellement, lorſqu'elle en doit contenir davantage: il y a autant d'appartemens qu'il y a de familles.

Ces cabanes ſont rondes & couvertes d'un dôme d'un pied d'épaiſſeur: des herbes, des joncs entrelacés & mêlés avec de la terre graſſe qu'ils pétriſſent avec les pieds, ſont leurs matériaux; leur conſtruction eſt ainſi enduite d'un maſtic impénétrable à l'eau du Ciel. Ils

ſe ménagent une ouverture, par laquelle ils peuvent entrer & ſortir; mais ils la bouchent entiérement quand l'hiver s'eſt tout-à-fait déclaré, & qu'ils veulent ſe renfermer dans la retraite qu'ils ſe ſont préparée: il n'eſt pas rare de voir ces loges couvertes de trois à quatre pieds de neige. Nos petits habitants ne font point de proviſions pour vivre, comme les *caſtors*, mais ils creuſent des puits & des eſpeces de boyaux, au deſſous & à l'entour de leur demeure, pour chercher de l'eau & des racines.

Ces rats muſqués ont dans leurs loges les commodités eſſentielles: ils n'ont rien à craindre des chaſſeurs pendant l'hiver, mais au retour du printems, dans les mois de Mars & d'Avril, quand leurs habitations commencent à ſe découvrir, les chaſſeurs ne leur font point de quartier, ils renverſent leurs cabanes, & les aſſomment à coups de bâton. Le mois de Mai eſt le temps de leurs amours; ce moment leur eſt funeſte, parce qu'alors les chaſſeurs pipent les mâles, en imitant le cri des femelles, qui eſt une eſpece de gémiſſement, & les tuent à coups de fuſil. Ceux qui ont le bonheur d'échapper aux mains de leur tyran, ſe raſſemblent au commencement de l'hiver ſuivant, alors nouveaux travaux, nouveaux édifices, même eſprit de ſociété. Les rats muſqués qui vivent dans les pays chauds n'ont pas le même beſoin de cabanes; auſſi ſont-ils terriers comme nos lapins.

Les rats muſqués ſont peu farouches, & en les prenant petits on peut les apprivoiſer aiſément; ils ſont même très-jolis lorſqu'ils ſont jeunes; leur queue longue & preſque nue, qui rend leur figure déſagréable, eſt fort courte dans leur premier âge: ils jouent innocemment & auſſi leſtement que de petits chats; ils ne mordent pas, & on les nourriroit volontiers ſi leur odeur n'étoit point ſi rebutante. Parvenus à leur grandeur ordinaire ils peſent environ trois livres: ils ont, comme le caſtor, deux ſortes de poils; le plus long eſt d'un pouce ou environ; le plus court eſt d'une eſpece de duvet très-fin, long de cinq ou ſix lignes: l'on fait uſage de ce duvet dans la fabrique des chapeaux. Si leur peau ne ſentoit pas toujours le muſc, elle ſeroit admirable pour toutes les fourrures, à cauſe de ſa grande délicateſſe. Le duvet garantit ce rat du froid; & le grand poil, qui eſt bien plus rude, conſerve & défend le duvet de la fange, dans laquelle il ſe vautre ſouvent, ſur-tout en bâtiſſant ſa loge. Les écailles de ſa queue n'ont guere qu'une ligne de ſurface, encore ſont-elles un peu

empiétées les unes ſur les autres : ſes pieds antérieurs reſſemblent à ceux de tous les animaux qui rongent ; pour ceux de derriere, ils n'ont aucune reſſemblance aux pieds du rat domeſtique, non plus qu'à ceux du caſtor : il marche comme une canne, mais beaucoup moins que le caſtor & les oiſeaux de riviere. On trouvera dans les *Mémoires de l'Académie*, cités ci-deſſus, une deſcription anatomique du rat muſqué, & un extrait de M. *de Réaumur*, fait ſur les Mémoires & Lettres que M. *Sarrazin*, Médecin du Roi à Quebec, a envoyés concernant le rat muſqué.

Le rat muſqué nous préſente une organiſation ſinguliere, & de ces eſpeces d'accidens de la nature, qui nous font voir combien elle fait varier ſes plans. On obſerve d'abord dans cet animal la force & l'expanſion du *muſcle peauſſier*, qui fait que l'animal, en contractant ſa peau, peut reſſerrer ſon corps & le réduire en un plus petit volume ; ſecondement la ſoupleſſe des fauſſes côtes permet cette contraction du corps, laquelle eſt ſi conſidérable, que le *rat muſqué* paſſe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne peuvent paſſer. On obſerve de plus dans les femelles une autre ſorte d'organiſation, qui ne ſe trouve que dans quelques eſpeces d'animaux, comme les rats & les ſinges, mais dans les femelles ſeulement ; c'eſt que ces femelles ont le conduit des urines & l'orifice par où elles s'écoulent abſolument ſéparés des parties de la génération, elles ont trois ouvertures ; & l'uretre au lieu d'aboutir, comme dans les autres animaux au deſſous du clitoris, aboutit à une éminence velue ſituée ſur l'os pubis, où eſt un orifice particulier qui ſert à l'éjection des urines.

Dans les mâles, les teſticules, qui, comme dans les autres rats, ſont ſitués des deux côtés de l'anus, deviennent très-gros dans le temps du rut, pour un animal auſſi petit ; ils ſont alors gros comme des noix muſcades : mais lorſque cette ſurabondance de nourriture a été épuiſée par des coïts réitérés, ils s'affaiſſent, s'obliterent & diminuent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diametre. Les follicules qui contiennent le muſc ou le parfum de cet animal, ſous la forme d'une humeur laiteuſe, & qui ſont voiſins des parties de la génération, éprouvent auſſi les mêmes changemens ; ils ſont très-gras, très-gonflés, & leur parfum eſt très-fort, très-exalté, & même très-ſenſible à une aſſez grande diſtance dans le temps des amours ; enſuite ils ſe rident, ils ſe flétriſſent, & enfin s'obliterent en entier : le changement dans

les follicules qui contiennent le parfum se fait plus promptement & plus complétement que celui des parties de la génération ; ces follicules, qui sont communs aux deux sexes, contiennent un lait fort abondant au temps du rut ; ils ont des vaisseaux excrétoires qui aboutissent dans le mâle à l'extrémité de la verge, & vers le clitoris dans la femelle : & cette secrétion se fait & s'évacue à-peu-près au même endroit que l'urine dans les autres quadrupedes ; toutes ces choses ont été très-bien observées par M. *Sarrazin.*

On voit des changemens & des altérations à-peu-près semblables dans les parties de la génération du rat d'eau, du campagnol & de la taupe. Voilà donc, dit M. *de Buffon*, des animaux quadrupedes qui, par tout le reste de la conformation, ressemblent aux autres quadrupedes, desquels cependant les parties de la génération se renouvellent & s'obliterent chaque année à-peu-près comme les laitances des poissons, & comme les vaisseaux séminaux du *calmar*, qui ont leur changement, leur anéantissement & leur reproduction (on en pourroit dire presque autant de ces quadrupedes dont le rut est violent & momentané, tels que le cerf & le daim) : ce sont de ces nuances par lesquelles la nature rapproche secrétement les êtres qui nous paroissent les plus éloignés.

L'*ondatra* & le *desman* sont les seuls animaux des pays Septentrionaux qui donnent du parfum ; car l'odeur du *castoreum* est très-désagréable, & ce n'est que dans les climats chauds qu'on trouve les animaux qui fournissent le vrai musc, la civette & les autres parfums.

RAT MUSQUÉ DES ANTILLES. *Voyez* PILORIS.

RAT DE NORWEGE. *Voyez* LEMING.

RAT PALMISTE, *mus palmarum ;* on lui donne aussi le nom d'*écureuil palmiste.* C'est un animal qu'on trouve en Asie, en Afrique & en Amérique, & qu'on dit être du genre de l'écureuil : il est très-petit, sa queue est longue & pointue ; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere : tous les poils de son corps sont variés de roux & de noir, ceux de la queue le sont de noir & de jaunâtre, en dessus & en dessous ils sont d'un jaune roux, ayant de chaque côté deux bandes étroites longitudinales, noires, & terminées par une bande longitudinale blanchâtre ; il a aussi sur le dos trois bandes blanches, qui s'étendent dans toute sa longueur, savoir, une de chaque côté, & l'autre au milieu.

Cet animal a à-peu-près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun : il vit de fruits & se sert de ses pieds de devant pour les saisir & les porter à sa gueule, il a la même voix, le même cri, le même instinct, la même agilité ; il est très-vif, très-doux, s'apprivoise fort aisément, au point de s'attacher à sa demeure, de n'en sortir que pour se promener, d'y revenir ensuite de lui-même ; il a une très-jolie figure, sa robe rayée est plus belle que celle de l'écureuil, sa taille est plus petite, son corps est plus léger, & ses mouvemens sont aussi prestes.

L'*écureuil barbaresque* ressemble tout-à-fait à cet *écureuil palmiste*, par les moeurs, par le naturel : ils different entr'eux à l'extérieur en ce que le barbaresque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiste n'en a que trois ; la bande blanche du milieu se trouve dans le palmiste sur l'épine du dos, tandis que dans le barbaresque il se trouve sur la même partie une bande noire mêlée de roux.

RAT-PENNADE, est la *chauve-souris :* voyez ce mot.

RAT DE PHARAON ou D'EGYPTE : *voyez* ICHNEUMON.

RAT DE PONT ou DE TARTARIE. Nom donné à une espece d'*écureuil volant :* voyez ce mot.

RAT SAUVAGE DE L'AMÉRIQUE. Nom que divers Naturalistes donnent à l'*agouty :* voyez ce mot.

RAT-SAUTERELLE. *Voyez* MULOT. Nous avons déjà insinué que le *rat sauteur* d'Egypte ou le rat de montagne d'Egypte, *mus jaculus* de *Linneus*, est le *gerbuah* des Arabes, & peut-être la gerboise des Naturalistes. *Voyez à l'article* GERBOISE.

RAT VELU. C'est le *loir :* voyez ce mot.

RAT VOLANT : *voyez* ÉCUREUIL VOLANT.

RATAN : *voyez* ROTIN.

RATEAU, *rastellum.* Coquille assez rare & du genre des huîtres : sa couleur est marron ou grisâtre, de forme oblongue, à tête en pointe ou en bec ; la valve supérieure a une côte, & la valve inférieure un sillon, de même que la coquille appellée la *feuille*, ornés de plis nombreux qui naissent de la côte & du sillon, & formant sur les bords d'une valve des angles rentrans, qui s'emboîtent exactement dans les angles saillans de l'autre valve, comme dans la crête du coq.

RATISSOIRE : *voyez* RAPE.

RATON, *vulpi affinis Americana rattoou five racoou.* Efpece d'animal affez joli, qui fe familiarife aifément, connu en Angleterre fous ce nom, & bien différent du *coati*, nom fous lequel plufieurs Auteurs l'ont indiqué. On en a vu un à Paris en 1766, qui étoit couvert d'un poil grisâtre parfemé de zones noires : on l'appelloit le *vigilant du Bréfil.*

M. *de Buffon* a eu auffi un raton vivant ; il étoit de la groffeur & de la forme d'un petit *blaireau*, couvert d'un poil doux, long, mais noirâtre ; il avoit une tête de renard, les yeux grands, d'un vert jaunâtre, les dents comme le chien, la queue annelée alternativement de zones noires & blanches, touffue & très-longue : lorfqu'on lui donnoit quelque chofe à manger, il le prenoit avec fes deux pieds de devant, qui lui fervoient de mains, & le portoit à fa gueule ; à l'aide de fes ongles pointus comme des épingles, il grimpoit légérement jufques fur l'extrémité des branches d'arbres ; il alloit toujours par fauts, il gambadoit plutôt qu'il ne marchoit.

Cet animal furetoit par-tout & mangeoit auffi de tout, & même des infectes ; il fe plaifoit même à chercher les araignées, & lorfqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers ; il aimoit le lait, le fucre & les autres nourritures douces, à l'exception des fruits ; il fe retiroit au loin pour faire fes befoins ; au refte, il étoit doux, paifible, familier & même careffant, fautant fur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers & d'affez bonne grace ; lefte, agile, toujours en mouvement : il m'a paru tenir beaucoup, dit M. *de Buffon*, de la nature du maki, & un peu des qualités du chien.

Il feroit avantageux d'effayer fi ces animaux pourroient s'accoutumer dans ce climat, & y multiplier ; car alors ils rendroient de grands avantages dans les jardins, en détruifant les infectes mal-faifans qui les dévorent.

RATTE. Nom d'un vifcere qui fe trouve dans un très-grand nombre d'animaux, & qui chez l'homme, notamment, eft compofé d'une multitude de petites cellules cotonneufes ; on y voit des nerfs, des arteres, des veines tant fanguines que lymphatiques : fon organifation donne lieu de croire que le fang, en traverfant la fubftance de ce vifcere, y reçoit une altération particuliere par le retardement méchanique de fon cours, & que par l'action du grand nombre de nerfs

qui

qui s'y diſtribuent, il s'y développe de maniere à devenir plus propre à la ſecrétion de la bile qui doit ſe faire dans le foie. Voyez l'article *Economie animale*, au mot HOMME.

RATTE ROUSSE. *Voyez à l'article* SOURIS.

RAVAGEANT, eſt le nom que *Goëdard* donne à un papillon rouge, à cauſe du dégât qu'il fait parmi les fleurs. Il provient d'une chenille qui fait un grand ravage dans l'œillet: elle ſe cache ſous terre pendant le jour. L'auteur dit en avoir nourri une avec une feuille d'œillet, qui eſt le ſeul aliment de cette ſorte de chenille.

RAVE, *rapa*. Plante très-connue, & dont on diſtingue deux eſpeces, l'une mâle & l'autre femelle.

1°. La RAVE MALE ou la VRAIE RAVE, *rapa ſativa, rotunda, radice candida*. C'eſt la rave ronde & ordinaire : ſa racine eſt tubéreuſe, charnue, ventrue, ronde, groſſe quelquefois comme la tête d'un enfant, de couleur verte, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, ou noirâtre en dehors, garnie en deſſous de quelques fibres, remplie d'une chair aſſez dure, blanche, d'un goût tantôt doux & tantôt âcre : elle pouſſe des feuilles oblongues, grandes, amples, couchées ſur terre, découpées preſque juſqu'à leur côte, rudes au toucher, vertes, brunâtres, & d'un goût d'herbe potagere ; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux pieds, quelquefois davantage, rameuſe, portant de petites fleurs jaunes, compoſées chacune de quatre feuilles diſpoſées en croix : à ces fleurs ſuccedent des ſiliques rondes, qui renferment des ſemences rougeâtres, approchantes de celles du chou. Cette plante fleurit au printemps & en été. *Pline* & *Tragus* diſent avoir vu des racines de rave peſer juſqu'à quarante livres ; *Amatus* en a vu qui peſoient cinquante à ſoixante livres ; & *Mathiole* aſſure en avoir vu quelques-unes du poids de cent livres ; reſte à ſavoir en quel pays c'étoit, car il y a des endroits où cent livres de poids ne font que ſoixante livres du poids de Paris ; au reſte, un terroir gras & humide, joint à la chaleur du climat, peut beaucoup contribuer à une groſſeur ſi énorme : ajoutez à cela l'effet de la culture ; car plus on a ſoin d'ôter les feuilles, plus les racines deviennent grandes. Un terroir gras ne favoriſe pas le goût de la rave ; pour l'avoir dans ſa perfection, M. *Haller* dit qu'il faut un terroir ſablonneux. On vante beaucoup les raves de Zitteau dans la Marche du Brandebourg ; elles y croiſſent petites, mais excellentes.

2°. La Rave femelle ou la Rave en navet, *rapa sativa, oblonga, seu fœmina:* elle ne differe de la précédente que par sa racine qui est oblongue & moins grosse, elle est aussi plus estimée & plus délicate au goût que l'autre: elle a extérieurement tant de rapport avec le navet, qu'il y a des gens qui les prennent indistinctement l'une pour l'autre; cependant ces plantes différent beaucoup entr'elles par la consistance, la couleur & le goût de leurs racines.

Les raves servent plus dans les alimens qu'en Médecine : on les doit choisir tendres, bien nourries, d'un bon goût, ayant peu de feuilles & le navet long. On les estime adoucissantes, & propres aux jeunes gens bilieux; cependant elles sont venteuses, & se digerent difficilement. Les paysans d'Auvergne & du Limousin les mangent cuites sous la cendre; nous nous en servons quelquefois dans la soupe, à laquelle elles communiquent un très-bon goût. Le sirop de rave est aussi estimé que celui de navet dans les rhumes opiniâtres & dans la coqueluche des enfans; en un mot, contre toutes les maladies de poitrine dans lesquelles la respiration est difficile, & quand la voix est rauque. La semence de rave est alexipharmaque. La rave cuite sous la cendre & pelée, ensuite appliquée en cataplasme sur les membres attaqués d'engelures, les guérit avec assez de succès.

On peut en semer la graine tous les mois, depuis Février jusqu'en Septembre, dans les champs & en bonne terre labourable, ainsi qu'il se pratique en Limousin: on laisse monter les premieres raves semées pour avoir de la graine, qu'on seme ensuite sur couche ou sur planche dans des trous faits avec les doigts, & à quatre pouces de distance; on met trois graines dans chaque trou, on les recouvre de terre.

Tout Paris sait que les RR. PP. Minimes de Passy excellent dans l'art de faire venir en tout temps des raves de salade; voici, dit-on, leur secret. On fait tremper de la graine de rave pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de riviere, puis on la met dans un petit sac de toile bien lié, qu'on expose à la plus forte chaleur du soleil pendant le même espace de temps; la graine germe au bout de ce temps : on la seme alors dans une terre bien exposée au soleil, & on a soin de la couvrir avec des baquets qui s'adaptent exactement sur d'autres baquets qui contiennent la terre & la semence : au bout de trois jours on trouvera des raves de la grandeur & grosseur de petites civettes blanches, ayant à leur extrémité deux petites feuilles jaunes ou rougeâtres hors

de terre : ces raves ſont bonnes à couper & à mettre en ſalade. Dans l'hiver il faut que l'eau ſoit tiede ; on chauffe auſſi les baquets : on arroſe la terre bien fumée avec de l'eau chaude, & on porte les baquets dans une bonne cave.

RAVENELLE. On donne ce nom au violier jaune. *Voyez* GIROFLIER JAUNE.

RAVET, *ſcarabeus minor domeſticus ſpadiceus.* Eſpece de ſcarabée ou de blatte aſſez ſemblable à un hanneton dépouillé des étuis qui recouvrent ſes aîles, mais un peu plus plat & plus mou : il y en a une grande quantité dans les Antilles, & ſur-tout dans l'île de la Guadeloupe où ils multiplient beaucoup. On en trouve de deux ſortes ; les plus gros ſont, pour l'ordinaire, auſſi gros & de la même couleur que les hannetons ; les autres ſont plus petits de la moitié : on dit même qu'il y en a dans la Martinique qui ſont larges d'un pouce, & longs d'un pouce & demi, & qui volent comme des oiſeaux. Cette eſpece d'animaux fait un tort ſingulier aux habitans, ſoit par leur puanteur qui inſpire du dégoût pour tout ce qu'ils touchent, ſoit en ſe gliſſant par milliers dans leurs coffres, dans leurs magaſins, & y rongeant, de même que font les rats, tout ce qu'ils peuvent attraper, à l'exception du coton qui n'a pas encore été mis en œuvre. On a remarqué qu'ils ſont ennemis des bonnes odeurs, & qu'ils ne ſe fourrent pas volontiers dans les coffres faits de bois de ſenteur, qui ſont communs dans toutes ces Iles. Les ravets connus auſſi ſous le nom de *kakerlaques*, multiplient beaucoup. Chaque coque eſt toujours diviſée dans ſon intérieur en trente cellules, rangées ſur deux lignes paralleles, dans chacune deſquelles il y a un œuf ou un embryon. Heureuſement que ces cruels inſectes, qui ſont un fléau pour nos Colonies tant dans l'Amérique que dans l'Inde, deviennent la proie d'une eſpece de groſſe araignée étrangere, dont nous avons parlé, *page 230 du Tome I de ce Dictionnaire.* Voyez auſſi le mot KAKERLAQUE.

RAVIN & RAVINE. Noms donnés à des excavations ou breches en terre plus ou moins profondes & ſinueuſes, & plus ou moins inclinées & larges, qui ſe produiſent journellement à l'inſtant des grandes averſes d'eau. Les ravins les plus communs & ceux qui ſe forment le plus rapidement ſe trouvent dans les terrains glaiſeux, ſablonneux, crayeux & marneux ; il y a de ces déchirures profondes, ouvrage des ravines, qui ont commencé à ſe faire dès les premiers temps du monde ; il y en a

de très-larges qui ſont aſſez récentes; d'autres ſont très-profondes & étroites, & ſont regardées comme fiſſures antiques. Les ravins donnent naiſſance à quantité d'éboulemens & de lieux abruptes.

RAYE. *Voyez* RAIE.

RAY-GRASS FROMENTAL ou FAUX-FROMENT. Cette plante, qui eſt cultivée en Angleterre & en Irlande pour former des prairies artificielles, a, dit-on, toutes ſortes d'avantages qui devroient nous engager à la cultiver.

C'eſt une plante des plus avantageuſes, en ce que tout ſol lui convient: elle réuſſit également dans un terrain froid, humide, argileux, ou dans un ſol ſec, aride, pierreux, ſablonneux; elle eſt, de toutes les herbes, celle qui réſiſte le plus parfaitement aux gelées, aux frimats. En un mot, il eſt de ſon eſſence de braver la nature des ſols & des climats; par conſéquent les récoltes de ce fourrage ne peuvent jamais manquer d'être abondantes, quelque fâcheuſes que deviennent les ſaiſons. De plus, cet herbage eſt celui de tous qui nourrit le mieux les moutons & les autres beſtiaux, ſoit qu'on le leur donne en vert à l'étable, ſoit en pâture ſur le pré, ſoit enfin en ſec pendant l'hiver. Le foin qui provient de la fénaiſon de cette plante, devient un fourrage non-ſeulement très-ſalubre, mais délicieux pour les chevaux, qui le préferent à tous les autres, lorſqu'on a eu ſoin de le faucher peu de temps après que l'épi eſt formé, parce qu'alors ce foin eſt très-tendre & plein de ſuc.

Après les éloges pompeux que les Agriculteurs Anglois faiſoient de cette plante, des Amateurs zélés de l'Agriculture ont voulu faire venir de la graine de *ray-graſs* d'Angleterre, nom Anglois ſous lequel cette graine de *faux-froment* eſt connue : mais comme il eſt arrivé que les Anglois donnent à-peu-près le même nom à deux graines de fourrage toutefois fort différentes en nature & en qualité ; ſavoir à l'une le nom de *ray-graſs* ou *faux-froment*, & à l'autre celui de *rye-graſs* ou *fauſſe-orge*, cette reſſemblance des noms Anglois a induit naturellement en erreur, d'où il ſuit que pluſieurs bons Citoyens qui ont voulu s'adonner en France à la plantation du *ray-graſs*, n'ont cultivé que le chetif herbage du *rye-graſs;* c'eſt ce qui a occaſionné des plaintes contre le vrai *ray-graſs*, qui, dégénérant en mépris, ont entraîné le diſcrédit de cet excellent fourrage, du moins dans l'eſprit de ceux qui n'ont pu en avoir de connoiſſances plus particulieres.

Quelques Agriculteurs ont auſſi cultivé une autre plante dont ils ont été très-ſatisfaits, & qu'ils ont pris pour le vrai *ray-graſs* ou *faux-*

froment ; mais qui n'eſt réellement que le *faux-ſeigle*, fourrage paſſablement bon, & mille fois au deſſus du *rye-graſs* ou *fauſſe-orge*, plante plutôt nuiſible qu'utile, qui croît naturellement dans les ſentiers, ſur les bords des chemins, dont l'épi eſt comme celui de l'orge, & dont la tige & les feuilles deviennent dures, coriaces, &c. C'eſt ainſi que Dom *Miroudot*, Naturaliſte du feu Roi de Pologne, a cru avoir mis en honneur en Lorraine la prairie artificielle de *ray-graſs*, tandis qu'il n'a effectivement ſemé & recueilli que du *faux ſeigle ;* mais cependant ce dernier fourrage eſt très-bon en lui-même, & il tient le milieu entre l'*avoine* & le *ſeigle*.

Le *ray-graſs* ou *faux-froment* n'eſt donc point ni le *faux-ſeigle* ou *fauſſe-avoine*, ni bien moins encore la *fauſſe-orge* ou *rye-graſs ;* mais c'eſt une ſorte d'ivraie, un vrai *lolium perenne* de la bonne eſpece, c'eſt-à-dire de celle que les anciens Agriculteurs prétendoient ſe convertir à la ſuite des temps en blés, ou plutôt qui, ſelon d'autres, provenoit d'un blé dégénéré faute de culture. En effet, à bien examiner le *ray-graſs*, on reconnoît que c'eſt un *faux-froment ;* en ſorte que, comme il eſt certain que la bonne culture bonifie, améliore, & change en quelque maniere les eſpeces, de même que le manque de culture les abâtardit, il ſe pourroit bien faire que le ſyſtême des Anciens ne fût pas auſſi abſurde qu'il le paroît du premier abord ; car preſque toutes, pour ne pas dire généralement toutes les plantes & tous les arbres à fruit que nous cultivons, n'avoient pas la même ſaveur, ni préciſément la même force, lorſque la Nature ſeule prenoit ſoin de leur entretien. Chaque jour en fait découvrir de nouvelles, auxquelles on reconnoît quelques propriétés utiles, ſoit pour la Médecine, ſoit ſimplement pour la nourriture des hommes & des beſtiaux, ou d'uſage dans nos Manufactures. Ces plantes, ces arbres juſques-là inutiles & ignorés, ſemblent n'attendre que la main induſtrieuſe de l'homme pour contribuer à ſes plaiſirs, ou pour ſubvenir à ſes divers beſoins. Or le *ray-graſs* étoit préciſément dans ce cas avant que quelque Agriculteur ſe fût aviſé en Angleterre d'en examiner les propriétés, & d'en eſſayer la culture.

Deſcription du vrai Ray-Graſs.

Les racines du vrai *ray-graſs* ſont extrêmement multipliées; quelques-unes ſont fortes : elles ſe croiſent toujours en s'étendant & s'enfonçant ; ce qui donne à la tige une aſſiete ſûre & ſolide, & la met en état de

réfifter à la dent des beftiaux. Ces mêmes racines font blanchâtres, & forment une touffe fort épaiffe, d'où partent plufieurs jets, qui deviennent autant de tiges; car le *ray-grafs* tale volontiers. Ses feuilles font nombreufes & d'un beau vert, étroites & pointues : les tiges font vertes, tubuleufes, fermes & de beau brin, ayant quelques nœuds, fur-tout vers le pied : elles portent chacune un épi plus ou moins long, & même fuivant la force de la tige. Ces épis contiennent des grains ou femences, qui ont à-peu-près la figure du blé, mais qui font plus petits, & qui font précédés d'une petite fleur à-peu-près femblable à celle du froment, fi ce n'eft qu'elle tire un peu plus fur le blanc fale.

Le *ray-grafs* fe divife naturellement en deux efpeces, l'une appellée *blanche*, l'autre *rouge:* toutes deux font femblables dans toute la texture de la plante, à l'exception des nœuds qui fe rencontrent par intervalle dans les tiges. Les nœuds d'une efpece font blancs, ceux de l'autre tirent fur le rouge, ou plutôt fur un brun clair. Le *ray-grafs* blanc devient plus grand que le rouge; mais le rouge croît plus promptement, pouffe beaucoup plus de feuilles, & réfifte beaucoup mieux aux intempéries des faifons; ce qui par conféquent doit lui faire mériter la préférence dans la formation des prairies artificielles.

Au refte, toutes les deux efpeces viennent avec la plus grande facilité, & n'exigent, pour ainfi dire, aucune culture. Un feul labour fuffit pour leur femaille. La terre ne demande pas le fecours des engrais pour la réuffite de cet herbage : il eft le moins affamé de tous, & la terre lui fournit toujours affez de fucs. Si on y met de l'engrais, alors il croît plus vîte, il en réfulte plus de coupes, & il fournit plus long-temps à la pâture des beftiaux; car plus il eft mangé de près, plus il repouffe avec vigueur. Le temps le plus propre pour la femaille du *ray-grafs*, eft immédiatement après la moiffon des blés, jufqu'à la fin du mois d'Octobre; & au printems, dans tout le courant du mois d'Avril. On doit choifir un temps calme pour femer la graine, parce qu'elle eft très-légere. Il eft très-avantageux de paffer le rouleau fur la terre; cette pratique eft même très-importante pour toutes fortes de *prairies artificielles*, parce qu'elle refferre & affermit le fol, le rend moins fujet à être defféché, & rend l'herbe plus facile à faucher en uniffant le terrain. On peut, fi on le veut, femer le *ray-grafs* avec diverfes efpeces de trefles, d'où réfultent diverfes fortes de fourrages. Suivant la nature du terrain, on peut le femer avec le *trefle rouge* ou le *trefle houblonné*.

Le *ray-grafs* peut être en état d'être fauché un peu plutôt ou un peu plus tard, felon que la faifon lui a été plus ou moins favorable ; mais ce qui eft certain & invariable, c'eft que, quoi qu'il arrive, il eft toujours le premier fourrage qui foit en état d'être recueilli. Si on veut le donner en vert, on peut le faucher dès le mois d'Avril, pourvu qu'il ait été femé en Septembre précédent ; & c'eft-là un de fes premiers avantages, d'autant qu'alors, comme fa végétation eft prématurée, & que les autres fourrages manquent, il devient néceffairement une reffource pour les beftiaux. Il eft, fur-tout au printems, d'une utilité infinie pour les moutons, étant pour eux un aliment plus fain, qui corrige même les mauvaifes qualités des autres herbes, & par-là obvie à plufieurs maladies. Après la premiere récolte coupée, on peut encore en avoir une ou même deux autres, & faire manger la derniere par les beftiaux fur le terrain. Du refte il n'y a d'autre précaution à prendre que de le faucher à temps, parce qu'il fe fanne très-aifément fans jamais fe noircir ; & ce foin conferve mieux que tout autre fa belle couleur, fa faveur & fes autres bonnes qualités.

On voit nombre de Cultivateurs & de Nourriciers de beftiaux femer des blés, qu'ils fauchent en vert au printems, lorfque l'épi eft tout prêt à fe former : cette méthode utile pour rafraîchir les beftiaux & leur donner une nouvelle vigueur, eft inconteftablement dommageable à l'humanité, en ce qu'elle nous enleve cette même quantité de grains qui auroit fervi à la nourriture des hommes. Mais aujourd'hui, en introduifant dans le royaume les *prairies artificielles de ray-grafs*, tout rentrera dans l'ordre ; le froment fera uniquement deftiné à l'aliment de l'efpece humaine, & les beftiaux n'en auront pas moins, dès le commencement du printems, une nourriture fraîche, favoureufe & fubftantielle.

Le *ray-grafs* a encore un autre avantage ; c'eft qu'il ne fouffre auprès de lui aucune mauvaife herbe ; il les étouffe toutes, même les orties, & il regne feul dans les endroits où il s'eft fix'

Il réfulte de toutes ces obfervations tirées d'un Traité fait fur cet objet, d'après les connoiffances d'une perfonne qui a fuivi la culture du *ray-grafs* en Angleterre ; il réfulte, dis-je, que ce fourrage eft d'une utilité infinie, qu'il eft celui de tous qui a le plus d'affinité avec le froment, & qu'on n'en fauroit trop recommander la propagation, non celle du *faux feigle*, comme on a fait à tort jufqu'ici, mais celle

du *faux froment* qui est plus avantageuse. Le meilleur *ray-grass* vient d'Irlande : il vaut quinze à dix-huit sous la livre ; il faut en employer quatre-vingts livres ou huit setiers par arpent, chaque setier contenant douze boisseaux mesure de Paris. Le *ray-grass* de Lorraine ne vaut que six à huit sous la livre, il en faut cent vingt livres par arpent, encore réussit-il mal.

M. *Bourgeois* doute que le *ray-grass* mérite absolument tous les éloges pompeux que les Auteurs d'Agriculture Anglois lui ont donnés. Il prétend que les feuilles tubuleuses qui n'ont que des feuilles minces & longuettes qui accompagnent la tige & qui n'ont point de grosses feuilles, comme la luzerne & le sainfoin, ne peuvent jamais être d'un grand produit, ni d'un grand mérite pour former des prairies artificielles ; d'autant plus, dit-il, que quoique ces plantes tubuleuses réussissent très-bien les premieres années dans presque toutes les especes de terres cultivées, elles commencent à dépérir & à se perdre au bout de trois ou quatre ans, sur-tout si le sol n'est pas d'une très-bonne qualité, & qu'on n'y mette pas beaucoup d'engrais de temps en temps. D'ailleurs si on les laisse mûrir, leurs tiges deviennent dures, & elles font un mauvais fourrage. Si on les fauche lorsqu'elles sont encore tendres, & lorsque l'épi commence à se former, elles font à la vérité un fourrage beaucoup meilleur ; mais il diminue presque de deux tiers en se séchant, & le produit de la prairie est très-chétif. Enfin le foin des plantes à tuyaux de la nature *du ray-grass*, foisonne peu à la grange, parce qu'il est grossier & peu nourrissant. Les vaches qu'on nourrit avec ce fourrage, continue M. *Bourgeois*, donnent peu de lait & maigre. Conséquemment cet Observateur pense que les prairies de *ray-grass* & des autres especes de plantes à tuyaux, n'ont d'avantage bien réel que pour les donner en vert, & qu'un bon Cultivateur n'en doit établir qu'autant qu'il en a besoin pour cet usage, excepté, dit-il, dans des terrains où le sainfoin ne peut pas réussir. *Voyez l'article* PRAIRIE.

RÉALGAL ou RÉALGAR, *arsenicum rubrum.* C'est une substance arsenicale, naturellement combinée avec le soufre dans les entrailles de la terre. Cet arsenic est rouge, très-luisant, mais peu ou point transparent, fort inflammable & exhalant alors une odeur d'ail & de soufre.

On en trouve en morceaux plus ou moins gros, compacte & pesant, dans la Transilvanie, la Turquie, la Suede, & notamment en Hongrie, en Boheme & en Saxe. Plus cet arsenic est rouge & transparent, plus

plus il y a de soufre. On l'appelle *rubine d'arsenic*, à cause de sa couleur semblable à celle du rubis ; mais souvent ce n'est que ce que nous nommons *soufre rouge de Quito*.

L'arsenic vierge rouge est plus communément opaque ; il n'est pas moins vitreux dans ses fractures : s'il contient moins de soufre, il a un œil jaunâtre ; il est plus actif que celui qui est transparent, mais il l'est moins que l'*arsenic blanc*. Voyez ce mot. En général l'*arsenic* rouge natif a beaucoup de ressemblance avec la *mine d'argent rouge*. Voyez l'article ARGENT.

Cet arsenic sert quelquefois en teinture : les Orfevres l'emploient aussi dans quelques-unes de leurs opérations : les Maréchaux en font usage comme d'un escarotique utile sur les plaies des chevaux : les Indiens Asiatiques en font des pagodes ou petits temples, & des idoles pour lesquelles ils ont beaucoup de vénération : ils en font aussi des vases médicamenteux ; ce sont même des especes de curiosités que les Grand d'Asie offrent en présent aux Etrangers. Ils estiment une tasse faite de *réalgar* comme la médecine universelle.

Ces tasses, qui contiennent environ trois onces, ont une couleur rouge, jaunâtre, sale & livide : elles sont toujours farineuses, ou couvertes d'une poussiere jaunâtre, qui ne manque pas de se former immédiatement après qu'on les a lavées. Ce phénomene est l'effet de l'efflorescence *salino-métallique* ou *arsenicale ;* car l'arsenic participe de ces deux propriétés : *consultez le second volume de notre Minéralogie.*

On lit dans les *Mém. de l'Ac. des Scienc. de Paris*, *ann. 1703*, que l'action du *réalgar* de la Chine ou des Indes orientales, est plus violente en quelque sorte que celle de notre *orpiment* d'Europe (qui est aussi un combiné d'arsenic & de soufre) ; que cependant les Siamois, & la plus grande partie des Nations Barbares, qui ne connoissent point de meilleur remede que l'émétique, destinent ces tasses aux mêmes usages que nous faisons des gobelets de régule d'antimoine, dans lesquels nous faisons tremper du vin pendant quelques heures, pour s'empreindre d'une partie de leur éméticité : il est étonnant qu'il faille aux Siamois une tasse de réalgar pour l'effet auquel une tasse de régule d'antimoine nous suffit. Mais, comme le dit l'Historien de l'Académie, il faut que la dose des remedes soit infiniment plus forte dans la zone torride que dans nos climats, parce que la grande transpiration enleve tout le volatil des

humeurs, & rend ce qui en reste dans le corps beaucoup plus visqueux, plus tenace, & plus difficile à détacher: aussi les Indiens sont-ils obligés de prendre vingt fois plus que nous d'*ipecacuanha* pour être purgés; dose qui nous seroit mortelle, & qui n'est qu'un remede pour les Siamois.

Comme le *réalgar* naturel est assez rare, & que l'on en consomme une certaine quantité sous le nom d'*arsenic rouge*, l'on a été obligé d'avoir recours à l'art. M. *Wallerius* dit qu'on en prépare à Ehrenfriedsdorf, en faisant sublimer de la farine d'arsenic mêlée avec des pyrites (probablement sulfureuses).

REBLE ou RIEBLE: *voyez* GRATERON.

RECISE: *voyez* BENOITE.

REDOUL ou ROUDOU. Les Provençaux ont donné ce nom au *rhus myrtifolia Monspeliaca*, qui est le sumach dont on se sert en teinture, & le *coriaria* des Botanistes, c'est-à-dire, l'*herbe aux Tanneurs*: il porte aussi le nom de *rédoul* dans les Réglemens de teinture. M. *Linneus* range cette plante parmi celles qui ont des fleurs mâles sur des pieds différens de ceux qui portent les fleurs femelles: elle a dix étamines à sa fleur mâle, & la femelle est baccifere; toutes deux sont sans pétales; les feuilles sont entieres, lisses, & trois ou quatre fois plus grandes que celles du myrte, opposées deux à deux le long des tiges.

On fait sécher cette espece de *sumach*, puis on le fait moudre sous une meule posée de champ, qui tourne autour d'un pivot vertical; & cette poudre est un tan beaucoup plus fort que celui de l'écorce du chêne vert: car quand les Tanneurs veulent hâter la préparation des cuirs, ils ne font que mêler le tiers ou le quart de cette poudre au tan ordinaire, au moyen de quoi le tan est plutôt nourri; mais il en vaut beaucoup moins pour l'usage.

Tous les modernes qui ont écrit sur cette plante, se sont contentés, dit M. *la Croix de Sauvages*, de dire qu'elle servoit aux Tanneurs à nourrir les cuirs, & aux Teinturiers à teindre en noir les marroquins: mais les Anciens ont avancé de plus, sur la foi de *Pline*, que le *frutex coriarius* ou *rhus sylvestris* à feuilles de myrte, sert non-seulement aux Tanneurs, mais même qu'il est utile dans les maladies pour résister au venin, pour guérir les maladies appellées *cœliaques*, pour les ulceres du fondement & des oreilles; qu'il chasse les teignes; & même

quelques-uns l'ont pris pour le *rhus obsoniorum*, qui est le sumach ordinaire, avec lequel la ressemblance des noms & le défaut de caracteres l'avoient fait confondre.

Après tous ces éloges, on ne soupçonneroit pas, dit M. *Sauvages*, que le rédoul fût un poison; bien des gens sont au contraire persuadés que ses baies peuvent servir dans les ragoûts : cependant c'en est un, & des plus singuliers, ayant la propriété de causer l'épilepsie aiguë aux hommes qui mangent de ses fruits, & le vertige aux animaux qui broutent ses jeunes rejetons. L'on voit quelquefois en Languedoc des chevreaux & des agneaux qui, au retour du pâturage, chancelent, tournent, & enfin tombent à la renverse avec des trémoussemens & des convulsions de tout le corps : ces animaux se relevent ensuite, mais il portent la tête basse, donnent étourdiment de la tête contre ce qui se présente à leur passage, & enfin ils restent des heures entieres dans cet état d'épilepsie ou de vertige. Des Bergers consultés sur cela, ont répondu que le *rédoul* enivre ces animaux, & que ce n'étoit que les jeunes qui s'y laissoient attraper, les plus vieux se donnant bien de garde d'y toucher : ils ajouterent que cette ivresse ne tiroit guere à conséquence. Au reste, les Bergers ont coutume d'arroser d'eau bien fraîche les animaux qui tombent en épilepsie par l'usage du *rédoul*, & ce remede appaise beaucoup les crises. M. *Sauvages* a fait faire des expériences sous ses yeux, & a remarqué que ces animaux ne mangent que les feuilles tendres & nouvelles : les fruits & les feuilles anciennes sont un poison plus violent, au lieu que les nouvelles ne font qu'enivrer. Deux expériences funestes, & qui coûterent la vie à deux personnes, ont convaincu l'Académie de Montpellier, que le *rédoul* est aussi un poison pour les hommes. Dès que l'on en a mangé des baies, l'on est attaqué de convulsions, de délire ; on devient livide, enfin, l'on finit tristement sa vie. M. *Sauvages* ayant fait ouvrir des personnes mortes par ce poison, n'a pu rien comprendre à la maniere d'agir du *rédoul:* il dit que le goût, la vue, l'odeur de son fruit, qui ressemble aux mûres de ronce, ne le rendent suspect qu'autant qu'il faut pour ne pas manger d'un fruit dont on ne connoît pas les propriétés. Ces baies, qui paroissent d'abord agréables, ne se démentent pas pour être mâchées plus long-temps : l'extrait de sa pulpe est mucilagineux, doux, aigrelet, & se fond à l'air après avoir été desséché.

REFLUX : *voyez à l'article* FLUX.

REGAIN. On donne ce nom à la feconde herbe qu'on retire d'un pré après la premiere fauchaifon : *voyez* FOIN.

RÉGIME. Ce nom fe donne aux rameaux du palmier, du bananier, du figuier, &c. qui font chargés de fruits : ainfi l'on dit un *régime de dattes*, un *régime de figues*, un *régime de bihai*, plante qui a du rapport avec le bananier ou grand balifier, & qui croît aux Antilles.

RÉGLISSE, *glycyrrhiza :* fous ce nom on diftingue trois efpeces de plantes très-différentes.

1°. La RÉGLISSE ÉTRANGERE, *glycyrrhiza capite chinato :* on la nomme auffi *régliffe des Anciens* ou *fauffe régliffe ;* fes racines font longues & groffes comme le bras, pivotantes & non rameufes, de couleur jaunâtre, & d'un goût moins doux & moins agréable que la fuivante. Elle pouffe des tiges à la hauteur d'un homme, rameufes, garnies de feuilles oblongues, pointues, faites comme celles du lentifque, vertes, un peu glutineufes, & difpofées comme dans la régliffe ordinaire : fes fleurs font petites, bleues ; il leur fuccede des fruits épineux, compofés de plufieurs gouffes, oblongs, hériffés de pointes amoncelées l'une contre l'autre, & jointes enfemble par le bas : elle croît principalement en Italie, fur-tout dans la Calabre. M. *de Tournefort* l'a auffi trouvée en Orient ; mais on lui préfere celle de l'efpece fuivante qui a plus de force, meilleur goût, & plus de vertu.

2°. La RÉGLISSE VULGAIRE, *glycyrrhiza Germanica :* cette plante vient d'elle-même en Italie, en Languedoc, en Allemagne, & notamment en Efpagne, vers Sarragoffe, d'où l'on nous apporte la racine qui eft intérieurement jaune, rouffâtre en dehors, de la groffeur du petit doigt ou du pouce, douce, fucculente, rameufe, traçante de tous côtés, & d'une faveur douce : ces racines pouffent plufieurs tiges branchues & hautes de trois ou quatre pieds ; fes feuilles font oblongues, vifqueufes, vertes, luifantes, rangées par paires fur une côte dont l'extrémité eft terminée par une feule feuille. Les fleurs font petites, légumineufes, purpurines, difpofées en maniere d'épi, à l'extrémité des tiges. A ces fleurs fuccedent des gouffes liffes, relevées, rouffâtres, s'ouvrant à deux panneaux, & n'ayant qu'une cavité dans laquelle font contenues de petites graines dures, applaties, & prefque de la figure d'un rein.

On cultive auffi cette plante en Angleterre, autour de Pontefanet,

& en Allemagne, dans les environs de Bamberg, dit M. *Haller:* elle aime les endroits ſablonneux.

La racine de régliſſe adoucit les humeurs ſalées & âcres, ſur-tout celle qui eſt ſeche : elle remédie au vice de la poitrine & à la toux. On la preſcrit dans preſque toutes les tiſanes pour leur donner auſſi un goût plus agréable.

On prépare différemment un ſuc tiré des racines de cette plante : c'eſt pourquoi il y a pluſieurs eſpeces de ſucs de régliſſe, l'un étranger qui vient d'Eſpagne, & plus communément de Calabre en Italie ; il eſt en rotules noires, ſolides, enveloppée dans des feuilles de laurier ; il eſt fait avec la décoction de la racine qu'on a deſſéchée juſqu'à conſiſtance d'extrait ; communément on fait diſſoudre dans ſa décoction les gommes de prunier, d'abricotier, de ceriſier, &c. afin de lui donner une conſiſtance & une ſaveur plus mucilagineuſe. Bien des Braſſeurs mettent de ce ſuc de régliſſe dans leur biere.

Dans les boutiques on fait fondre cet extrait de régliſſe noir : on y ajoute de l'eſſence d'anis, &c. pour l'aromatiſer, & l'on en fait des paſtilles. L'on fait auſſi des tablettes de régliſſe avec une légere décoction de cette racine qu'on édulcore avec beaucoup de ſucre ; puis on fait cuire le tout enſemble juſqu'au degré de cuiſſon appellé *plume.* D'autres fois on mêle un peu de poudre de régliſſe avec du ſucre en poudre, & l'on en fait une pâte avec du mucilage de gomme adragante. On en fait des paſtilles plates ou quarrées qu'on fait deſſécher à l'étuve. C'eſt ainſi que ſe font les ſucs de régliſſe de Blois, de Rouen, de Paris, &c. que l'on vante comme un pectoral propre à adoucir l'âcreté du rhume, à exciter le crachat, à humecter la poitrine & les poumons.

3°. La RÉGLISSE SAUVAGE OU DES BOIS. Elle a les fleurs légumineuſes & d'un jaune pâle, dont le piſtil devient une gouſſe diviſée en deux loges, ſelon ſa longueur. Les Botaniſtes la déſignent ainſi, *aſtragalus luteus, perennis, procumbens, vulgaris ſive ſilveſtris.* Cette plante eſt apéritive.

REGNES, *regna.* Tous les corps qui appartiennent à notre globe ou qui y végetent & y vivent, ont été rangés par les Naturaliſtes ſous trois chefs de diviſion ; ſavoir le *regne animal*, le *regne végétal* & le *regne minéral.* Chacun de ces regnes a été diviſé en pluſieurs grandes ſections que l'on a appellées *claſſes ;* celles-ci ont été ſubdiviſées en

genres, ceux-ci en *especes*, *variétés*, &c. Les terres, les pierres, les sels naturels, les substances minérales & métalliques, les bitumes, les eaux & tous les corps qui existent sous la superficie de notre globe & qui sont sans vie, sont du domaine du regne minéral. Les arbres, les arbustes, les sous-arbrisseaux, les herbes, les champignons, la mousse, les gommes, les résines, appartiennent au végétal. L'homme, les quadrupedes, les oiseaux, les amphibies, les poissons, les insectes, les reptiles sont autant de classes particulieres du regne animal. *Voyez les mots* ANIMAL, MINÉRAL & PLANTES; *voyez aussi les articles* HISTOIRE NATURELLE & BOTANIQUE.

REINE. Divers Curieux donnent ce nom au *papillon-paon* qu'on trouve sur les feuilles de l'ortie.

REINE DES PRÉS ou PETITE BARBE DE CHEVRE ou VIGNETE, *ulmaria*. Plante qui croît abondamment proche de tous les lieux aquatiques : on lui trouve en petit une ressemblance avec l'orme. Sa racine est assez grosse, longue comme le doigt, odorante, noirâtre en dehors, rouge-brune en dedans, fibreuse : elle pousse une tige à la hauteur de trois pieds, droite, anguleuse, lisse, rougeâtre, ferme, creuse & rameuse : ses feuilles sont alternes & composées de plusieurs autres feuilles oblongues, dentelées à leurs bords, vertes en dessus comme celles de l'orme, & blanchâtres en dessous ; elles sont, dit M. *Deleuze*, empennées le long d'un pédicule commun qui se termine par une feuille impaire plus grande que les autres, & divisée en trois lobes. Ses fleurs qui paroissent en Juin & Juillet, sont petites, ramassées en grappe aux sommets de la tige & des rameaux, composées chacune de plusieurs feuilles blanches, disposées en rose, & d'une odeur agréable approchante de celle de la fleur de vigne. A cette fleur succede un fruit composé de quelques gaînes torses & ramassées en forme de tête : chaque gaîne contient une semence assez menue. Ce fruit mûrit en automne.

Les feuilles de la reine des prés ont un goût d'herbe salé & gluant : toute la plante est cordiale & vulnéraire ; la décoction de sa racine est très-propre dans les fievres malignes, & pour déterger les ulceres. On fait usage des fleurs en infusion théiforme ; c'est un excellent sudorifique & d'un goût assez agréable. Elles sont aussi très-bonnes pour adoucir la poitrine, calmer la toux & faciliter l'expectoration : elles conviennent dans les maladies inflammatoires & fiévreuses. Les feuilles

tendres, & les fleurs de cette plante mises dans le vin, dans la biere ou dans l'hydromel, leur donnent une saveur & une odeur agréables; mises dans le vin doux, elles lui donnent la saveur du vin de Crete, connu sous le nom de *malvoisie*, & mieux encore celle du muscat de Frontignan. L'espece de reine des près à fruits hérissés est au nombre des alimens des Kamtschadales. Ils donnent à ce végétal le nom de *shelmina :* ils mangent la plante entiere dans le printems, à l'exception de la racine qu'ils gardent pour l'hiver ; ils la pilent alors pour en faire une espece de gruau : son goût approche de celui de la pistache.

REINE DES SERPENS, *regina serpentum.* Séba, *Thes. II*, *p. 105*, *Tab. 99*, *n. 2*, donne ce nom à un beau serpent du Brésil, du pays de Guaira : *voyez* GIBOYA.

REINS. Nom donné par les Anatomistes à deux glandes conglomérées, placées de chaque côté dans l'intérieur du corps, qui servent à séparer du sang les matieres salines qui lui sont contraires. On remarque à chaque rein deux vaisseaux dont l'un est une *artere* qui vient de l'aorte, & qui apporte le sang au rein ; l'autre une veine *émulgente* ou *rénale*, dans laquelle le sang rentre après avoir été purifié. Les reins sont composés de trois substances différentes ; 1°. de la *corticale*, qui est un assemblage d'une multitude de vaisseaux sanguins & nerveux, où se trouvent plusieurs grains glanduleux ; 2°. de la *cannelée* ou *tubuleuse*, ce sont les tuyaux urinaires ; 3°. la *mamelonnée.* Voilà les filtres où le sang se purifie ; il est reporté dans toute la machine pour circuler de nouveau, & les urines sont déchargées par les arteres dans la vessie. *Voyez l'article* ÉCONOMIE ANIMALE, *à la suite du mot* HOMME.

RELIGIEUSE. Nom donné à une espece de *mésange.*

REM ou RÉEM. Mot hébreu qu'on lit dans différens passages de l'Ecriture-Sainte, & qui est traduit dans la Version grecque & dans la Vulgate, tantôt par le nom de *rhinocéros*, & tantôt par celui de *monocéros* ou *unicorne.* M. *Ladvocat*, dans sa Lettre sur le Rhinocéros, imprimée en 1749, dit que les Interpretes ne conviennent pas que le mot *réem* ou *rem* signifie le *rhinocéros ;* ils abandonnent sur ce point les Versions grecques & latines, parce que les Septante & l'Auteur de la Vulgate ne sont point constans dans leur Traduction. Il n'est donc pas certain que le *réem* de la Bible soit le même animal que le rhinocéros ; & il y a même plusieurs raisons qui portent à croire qu'il n'est jamais parlé du rhinocéros dans le Texte de l'Ecriture.

Le réem devoit être très-commun dans la Palestine, dans l'Idumée & dans l'Arabie, puisque l'Ecriture en parle si souvent : or il n'y a point de rhinocéros dans ces trois pays : de plus le réem avoit deux cornes, car *Moïse*, en parlant de *Joseph*, dit que *sa beauté est semblable à celle du taureau, & que sa force ressemble à celle des cornes du* RÉEM (*Deuteron. 33. v. 17.*). *David* prie aussi le Seigneur *de le délivrer de la gueule du lion & des cornes du* RÉEM (*Psal. 22. v. 21.*).

Mais, quoique le rhinocéros mâle ait quelquefois deux cornes, on ne peut pas dire que ce soit le réem ; d'ailleurs le réem, dans l'Ecriture, est un animal farouche, indomptable, & qui ne peut être apprivoisé à la charrue, &c. or le rhinocéros, chez les Abyssins, sert pour le travail, de même que l'éléphant. Enfin, comme le réem est un animal dont le propre est de bondir, de sauter, & que les Ecrivains Arabes parlent sans cesse sous le nom de réem, des bœufs sauvages qui se trouvent dans les déserts de Syrie & d'Arabie, ainsi que dans la Palestine & l'Idumée, nous serions portés à croire que le réem est une de ces especes de bœufs sauvages, indomptables, & qui ne peuvent être attachés à la charrue comme le bœuf domestique ; & c'est ce que Dieu dit à Job.

REMÈS ou REMIZ. On donne ce nom à un oiseau très-renommé en Russie & en Sibérie, & sur-tout en Pologne, à cause de son nid de forme singuliere, qui est quelquefois d'usage dans le Nord en médecine. Cet oiseau est très-rare, il ressemble au roitelet & a le chant de la mésange ; le mâle a la tête blanche, la femelle l'a grise, avec un bandeau noir qui passe sur les yeux ; le dos brun, le bas du corps blanchâtre & tacheté ; la queue longue & brune, les aîles brunes, les pieds gris de plomb, les œufs blanc ; le nid est fait d'aigrettes de saule, fortifié de chanvre ou d'ortie, suspendu dans l'enfourchure d'une branche, il a la forme d'une cornemuse. *Voyez* PENDULINO.

REMORE ou REMORA. La plupart des Auteurs qui ont écrit sur le remore, ont mal décrit & peu fixé la nature de ce poisson ; d'ailleurs ils ont donné dans le merveilleux, en disant qu'il n'étoit ainsi nommé, que parce qu'il avoit la propriété d'arrêter seul un vaisseau en pleine mer, quand même il auroit le meilleur vent en poupe. Nous fixerons ici quels sont les animaux à qui les Marins donnent constamment le nom de *remore*.

Le remora, appellé *sucet* ou *arrête-nef* aux Indes, sur les côtes d'Afrique

d'Afrique & à Cayenne par les François, *pilote* à l'isle de Sainte Catherine, &c. est un beau poisson de mer à nageoires molles, connu dans le Brésil sous le nom de *piraquiba* ou d'*iperuquique*, & chez les Portugais sous celui de *piexepogador :* c'est l'*échineis* des Anciens ; sa peau n'est point écailleuse, mais glissante & visqueuse comme celle des anguilles, & sa couleur est variée souvent d'un bleu disposé par bandes, dont six régnant sur le dos, sont d'un beau bleu très-foncé & descendent en s'éclaircissant insensiblement sous le ventre ; quatre autres bandes, ainsi que la tête & la queue, sont d'un blanc lavé de bleu ; le globe de l'œil est de couleur dorée, excepté la prunelle qui est noire ; les deux extrémités de la queue sont blanches ; sa longueur est d'un à deux pieds, & son épaisseur d'environ quatre doigts ; il est menu vers la queue ; il a la tête applatie, la bouche assez ouverte, la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure ; il a les yeux petits, l'iris est d'un jaune d'or, la prunelle noire. On distingue les deux nageoires triangulaires des ouies, celles de la gorge, celle de l'anus & celle du dos ; la queue est comme fourchue.

La configuration particuliere de la tête de ce poisson induit facilement en erreur sur la position des parties qu'il importe de connoître. Le dessus de la tête du remora est fort gluant, & néanmoins raboteux comme une lime fine ; c'est là que se trouve l'organe singulier qu'on va décrire, & au moyen duquel, quand il se voit poursuivi, il se colle aux vaisseaux & aux gros animaux marins, tels que les requins ou goulus de mer. Si l'on passe le doigt dessus, en coulant depuis la mâchoire jusqu'à la queue, l'aspérité est peu considérable ; mais si on la passe en sens contraire, l'on est aussi-tôt arrêté. Qu'on se figure une suite de cannelures transversales, ou dix-neuf lames tranchantes & dentelées ou pointues, comme tuilées ou imbricées, affermies dans le milieu par un filet longitudinal, le tout présentant une surface fort horizontale de forme ovalaire, & qui part immédiatement du bourrelet de la mâchoire supérieure ; telle est la partie qui sert au remora pour s'attacher, comme les lamproies, au bois, à la pierre, aux gros poissons, &c. de sorte que le reste du corps se trouve suspendu : quand ils sont fixés contre un vaisseau, souvent toutes les forces d'un homme ne peuvent leur faire quitter cette situation ; il faut un instrument pour les en détacher.

M. *de Romé de Lisle* m'a dit connoître deux sortes de *remores*,

lesquelles different en grandeur & en couleur. Les plus grands ont deux pieds de longueur, leur dos est d'un brun verdâtre qui s'éclaircit un peu sous le ventre ; les autres sont plus petits que les harengs, ils ont le museau plus court & la couleur moins obscure. Cet Observateur a remarqué que tous les remores qu'il a vus dans nos mers jusqu'à l'équateur sont très-petits, & qu'on n'y remarque pas les jolies couleurs de ceux des mers d'Afrique & d'Asie.

On assure que le sucet, au lieu de dents, a une infinité de petits tubercules assez solides ; cependant celui que nous avons dans notre cabinet est pourvu d'un bon nombre de dents fort fines.

Barbot (*Hist. Génér. des Voyages*, *Livre III*, *page* 242) est porté à croire que les remores se multiplient par le même accouplement que les requins. Il ajoute que dans le golfe de Guinée ils s'attachent à suivre les vaisseaux pour recueillir les excrémens humains, & que les bâtimens en ont toujours un grand nombre à leur suite ; c'est pourquoi les Hollandois les nomment *poissons d'ordures*. On leur a donné aussi le nom de *pilotes*, parce qu'on prétend qu'ils accompagnent communément au nombre de quatre ou cinq les requins qui suivent les vaisseaux, ou plutôt, selon quelques-uns, parce qu'ils les précedent. Cependant Dom *Pernetti* dit avoir vu plusieurs fois des requins sans cet avant-coureur ; mais en revanche il n'y en a aucun, dit-il, qui n'ait plusieurs sucets cramponnés sur lui, attachés près de la tête. Au reste, les requins, qui sont naturellement voraces, ne font point de mal à leurs petits pilotes : ils nagent de compagnie, ils vont & viennent autour du requin, le suivent quand il plonge & lorsqu'il revient à la surface de l'eau, en un mot ils ne le quittent point tant qu'il est dans l'eau, ils lui font une cour assidue. Mais si l'on prend le requin, celui-ci, en se débattant dans l'eau, fait quitter prise à plusieurs de ses pilotes qui, dit-on, paroissent alors fort inquiets : ils suivent néanmoins le vaisseau pendant quelque temps, ou s'y attachent jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé un autre requin.

Quand il se trouve un grand nombre de ces *sucets* ou *arrête-nef*, attachés au gouvernail, à la quille du vaisseau, &c. il est assez naturel qu'ils en retardent de beaucoup la course ; mais on a prétendu faussement qu'ils étoient capables de l'arrêter tout court. Ainsi, dit-on, le vaisseau amiral que montoit Antoine dans la bataille d'Actium, fut tout d'un coup retardé, quoique le vent ne cessât d'enfler les voiles :

celui du Prince Caïus Caligula qui revenoit d'Asture à Antium fut également retardé ; & comme, de toute la flotte, son vaisseau à cinq rangs de rames étoit le seul qui n'avançoit point, des gens sauterent du vaisseau pour chercher ce qui pouvoit causer ce retardement. Ils trouverent une espece de poisson collé contre le gouvernail, & le porterent à Caïus, qui fut fort indigné que si peu de chose eût pu l'arrêter & l'emporter sur les forces de quatre cents Rameurs : ceux qui le virent alors & qui l'ont vu depuis, ont dit qu'il étoit semblable à un grand limaçon : il y en avoit beaucoup sous la quille du vaisseau. *Mutianus* rapporte qu'il s'en étoit collé une si grande quantité sous le vaisseau que Périandre, tyran de Corinthe, envoyoit avec ordre de mutiler inhumainement trois cents enfans nobles de Corcyre, qu'il ne put presque avancer, malgré le vent favorable ; & que l'on honoroit à Gnide, dans le temple de Vénus, les coquillages qui avoient opéré cette merveille.

Nos Marins observent tous les jours qu'ils sont également retardés, ou par le grand nombre de remores, ou par une multitude de conques anatiferes qui tapissent la surface inférieure d'un vaisseau.

On conçoit aisément que quand la quille d'un navire est plus ou moins garnie ou de sucets ou de coquillages, cette surface étant devenue raboteuse & sillonnée, elle glisse plus difficilement sur l'eau. C'est ce qu'assurent tous les Auteurs : *Tardius ire credentur naves, morari.* Il est donc essentiel de détacher tous les corps étrangers qui se collent à la quille des vaisseaux avant que de se mettre en route, autrement la vîtesse de leur marche pourroit être retardée.

RENARD ou GOUPIL, *vulpes.* Le renard ressemble beaucoup au chien, sur-tout par les parties intérieures ; cependant il en differe par la tête, qu'il a plus grosse à proportion de son corps ; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés ; il en differe encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particuliere, & enfin par un caractere plus essentiel, par son naturel ; car il ne s'apprivoise pas aisément, & jamais tout-à-fait. Il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui lorsqu'on veut le garder trop long-temps en domesticité : il ne s'accorde point avec la chienne ; s'ils ne sont point antipathiques, ils sont au moins indifférens. Il produit ordinairement en moindre nombre, les portées sont de quatre ou cinq, rarement & jamais moins de trois.

Lorſque la femelle eſt pleine, elle ſe roule & ſort rarement de ſon terrier, dans lequel elle prépare un lit à ſes petits. Elle devient en chaleur en hiver, & on trouve déja de petits renards au mois d'Avril. Lorſqu'elle s'apperçoit que ſa retraite eſt découverte, & qu'en ſon abſence ſes petits ont été inquiétés, elle les tranſporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naiſſent les yeux fermés; ils ſont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même ordinairement treize ou quatorze ans.

Le renard, dit M. *de Buffon*, eſt fameux par ſes ruſes, & mérite ſa réputation: ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adreſſe, & réuſſit plus ſouvent; ſans chercher à combattre les chiens & les Bergers, ſans attaquer les troupeaux, ſans traîner les cadavres, il eſt plus sûr de vivre. Il emploie plus d'eſprit que de mouvement; ſes reſſources ſemblent être en lui-même; ce ſont, comme l'on ſait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonſpect, ingénieux & prudent même juſqu'à la patience, il varie ſa conduite; il a des moyens de réſerve qu'il ſait n'employer qu'à propos: il veille de près à ſa conſervation; quoiqu'auſſi infatigable & même plus léger que le loup, il ne ſe fie pas entiérement à la vîteſſe de ſa courſe; il ſait ſe mettre en sûreté, en ſe pratiquant un aſyle où il ſe retire dans les dangers preſſans, où il s'établit, où il éleve ſes petits: il n'eſt point animal vagabond, mais domicilié.

Le renard a les ſens auſſi bons que le loup, le ſentiment plus fin, & l'organe de la voix plus ſouple & plus parfait. Le loup ne ſe fait entendre que par des hurlemens affreux; le renard glapit, aboie, & pouſſe un ſon triſte, ſemblable au cri du paon: il a des tons différens, ſuivant les ſentimens dont il eſt affecté; il a la voix de la chaſſe, l'accent du deſir, le ſon du murmure, le ton plaintif de la triſteſſe, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui caſſe quelque membre; car il ne crie pas pour toute autre bleſſure; & il ſe laiſſe tuer à coups de bâton comme le loup, ſans ſe plaindre, mais toujours en ſe défendant avec courage: il mord dangereuſement, opiniâtrément, & on eſt obligé de ſe ſervir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapiſſement eſt une eſpece d'aboiement qui ſe fait par des ſons ſemblables & très-précipités. En hiver, ſur-tout pendant la neige & la gelée, il ne ceſſe de donner de la voix, & il eſt au contraire preſque muet dans l'été.

Voici comme M. *de Buffon* trace les traits qui caractérisent l'esprit & la finesse du renard, qui a toujours été regardé comme le *symbole de la ruse & de la subtilité.* Cet animal se loge aux bords des bois, à la portée des hameaux; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles; il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein & sa marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir des clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant; il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, & se retire ensuite lestement, en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse ou qu'il porte à son terrier: il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & qu'il cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisieme, une quatrieme fois, jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manoeuvre dans les pipées & les boquetaux où l'on prend les grives & les bécasses au lacet: il devance le Pipeur, va de grand matin, & souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornieres, sous la mousse, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lievres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mere sur les œufs, & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Si le loup nuit plus au Paysan, le renard nuit plus au Gentilhomme.

On dit que quelquefois deux renards se joignent ensemble pour chasser d'intelligence le lievre ou le lapin. Quand un renard poursuit son gibier, il jappe comme un chien basset après la bête; & pendant ce temps-là un autre renard se tient au passage ou sur le bord du terrier, en attendant que le gibier vienne à passer, & qu'il puisse le surprendre; ensuite le butin devient commun entre les deux braconniers. Un autre trait de son instinct: on dit qu'il se débarrasse de ses puces en se mettant dans l'eau peu-à-peu, le derriere le premier; & les puces avançant toujours jusqu'au bout du museau, alors il se plonge rapidement dans l'eau & s'en débarrasse.

Chasse du Renard.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup; elle est plus facile & plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup; tous les chiens au contraire chassent aisément le renard, & même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préferent souvent au cerf, au chevreuil & au lievre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets. Dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément: cette maniere est bonne pour prendre une portée entiere de renards, la mere avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par dessus, & on la fait succomber sous le plomb meurtrier, ou on la saisit vivante avec des pinces. La façon la plus agréable & la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant sous le fusil du chasseur qui l'attend, il essuie une premiere décharge; s'il a le bonheur d'échapper à la balle, il fuit de toute sa vîtesse, fait un grand tour & revient encore à son terrier, il essuie une seconde fois le feu de l'artillerie braquée contre lui: est-il encore assez heureux d'être manqué par son ennemi, & trouve-t-il l'entrée du gîte fermée, alors il prend le parti de se sauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre: il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe ou se précipite à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand'peine à le suivre; & quand il prend la plaine, il va très-loin sans s'arrêter.

Il est encore plus commode pour détruire les renards, de tendre des pieges, où l'on met pour appât, un pigeon, une volaille vivante: ennemis jurés de la servitude, lorsqu'ils sont pris, il leur arrive quelquefois de se couper la patte à belles dents, ne pouvant trouver d'autre expédient pour se sauver. Je fis un jour, dit M. *de Buffon*, suspendre à neuf pieds de hauteur, sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la premiere nuit, les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrain autour de l'arbre étoit

battu comme un aire de grange. Le renard eſt auſſi vorace que carnaſſier : il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & ſur-tout des raiſins ; il ne dédaigne pas le poiſſon, les écreviſſes, mais il ne rencontre pas toujours dans ſon chemin de bonnes aubaines. Lorſque les levrauts & les perdrix lui manquent, il ſe rabat ſur les rats, les mulots, les ſerpens, les lézards, les hannetons, les ſauterelles, les crapauds, & il en détruit un grand nombre ; c'eſt là le ſeul bien qu'il procure. Il eſt très-avide de miel ; il attaque les abeilles ſauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en s'attachant ſur ſa peau, & le perçant de mille coups d'aiguillons : les bleſſures multipliées qu'il reçoit dans ce brigandage ne le découragent point ; il ſe retire en effet, mais c'eſt pour écraſer ces petits inſectes en ſe roulant, & il revient ſi ſouvent à la charge, que la république aîlée laſſée de cette perſécution, eſt obligée d'abandonner le guêpier & d'aller ſe cantonner ailleurs ; alors il le déterre, & le miel plus que la cire eſt le fruit de ſa conſtance victorieuſe. Il prend auſſi les hériſſons, les roule avec ſes pieds, & les force à s'étendre.

Dans l'été le poil des renards tombe & ſe renouvelle. On fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris dans l'été. La chair du renard eſt moins mauvaiſe que celle du loup, les chiens & même les hommes en mangent dans l'automne, ſur-tout lorſqu'il s'eſt nourri & engraiſſé de raiſin. Sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le ſommeil profond, on l'approche aiſément ſans l'éveiller : lorſqu'il dort, il ſe met en rond comme les chiens ; mais lorſqu'il ne fait que ſe repoſer, il étend les jambes de derriere, & demeure étendu ſur le ventre ; c'eſt dans cette poſture qu'il épie les oiſeaux le long des levés. Les geais, les merles ſur-tout, le conduiſent du haut des arbres, répétant ſouvent le petit cri d'avis, & le ſuivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

M. *de Buffon* fit élever des renards pris jeunes, en fit garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes ; quoiqu'ils n'euſſent jamais vu de femelle de leur eſpece, & qu'ils paruſſent preſſés du beſoin le plus ardent de jouir, ils ne purent vaincre l'antipathie que la Nature a miſe pour barriere entre le renard & la chienne ; ils refuſerent donc conſtamment les chiennes : mais dès qu'on leur préſenta leur femelle

légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle produisit quatre petits.

M. *Daubenton* pense que l'odeur qui exhale du corps des renards sauvages, est peut-être la cause de l'aversion que les chiens ont pour ces animaux. Cette odeur changeroit, par les alimens & par le repos, dans les renards domestiques, après une longue suite de générations; alors les chiens, dit-il, pourroient s'accoupler avec les renards, & produire par ce mêlange des *métis*, semblables aux *chiens de Laconie*, dont *Aristote* fait mention, qui étoient produits par le chien & le renard.

Les mêmes renards dont nous avons parlé plus haut, qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne. On attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante, on les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant; malgré le besoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & n'attaquoient point la poule: ils dédaignoient les douceurs de la vie domestique.

L'espece du renard est une des plus sujettes aux influences du climat, l'on y trouve presque autant de variétés que dans les especes d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux; il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté; mais je ne puis décider, dit M. *de Buffon*, si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal, qui, peut-être blanchit en vieillissant. Au reste, tous deux ont le bout de la queue blanc. Dans les pays du Nord, il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des blancs, des blancs à tête noire, &c. l'espece commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres; on la trouve partout, en Europe, en Asie; on la retrouve de même en Amérique, mais elle est fort rare en Afrique & dans les pays voisins de l'équateur.

Les renards sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espece, & qu'on ne les trouve que là; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême.

La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément; ces renards abondent dans toute la Laponie: les gris argentés sont meilleurs, le bleus, & les croisés, c'est-à-dire, les fourrures qui sont marquées de lignes noires en croix, sont recherchées à cause de leur rareté; mais les noirs sont les plus précieux de tous,

tous, leur poil eſt ſi fin & ſi long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en ſorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles: c'eſt après la zibeline, la fourrure la plus belle & la plus chere. On en trouve auſſi à Spitzberg, en Groënland, en Laponie, en Canada.

L'huile de renard, qu'on prépare en faiſant bouillir l'animal entier dans de l'huile d'olive, eſt adouciſſante, nervine, réſolutive : on l'emploie avec ſuccès dans les rhumatiſmes, dans la rétraction des membres, la dureté des tendons. Sa graiſſe a les mêmes vertus, & eſt uſitée dans les tremblemens, ainſi que dans les maux d'oreilles.

RENARD MARIN, *vulpecula marina*, eſt un poiſſon cartilagineux, dont on a donné la deſcription dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *Tome III*, *page 1.* en voici le précis.

Sa longueur étoit de huit pieds & demi; ſa plus grande largeur qui étoit au ventre, étoit de quatorze pouces, ſon corps alloit en s'élargiſſant, & ſe rétréciſſoit à l'ordinaire pour produire la queue, qui étoit preſque auſſi longue que tout le reſte du corps, & faite en maniere de faulx un peu recourbée vers le ventre. A l'endroit où cette figure de faulx commençoit, il y avoit une ſeule nageoire au-deſſous : ce poiſſon avoit deux crêtes élevées ſur le dos, une grande au milieu & une plus petite vers la queue; il y avoit trois nageoires de chaque côté, les deux près de la tête étoient longues de quinze pouces & larges de cinq, & repréſentoient les aîles d'un oiſeau plumé; celles qui étoient au milieu du ventre étoient moins grandes : elles étoient à côté du nombril, & avoient chacune une pointe pendante, ce qui eſt le propre des mâles entre cette ſorte de poiſſons : les dernieres & proche de la queue étoient fort petites; la peau étoit liſſe & ſans écailles, la crête & les nageoires dures & compoſées d'arêtes ſerrées par la peau qui les couvroit, d'une couleur griſe ou brunâtre : la gueule avoit cinq pouces d'ouverture, & elle étoit armée de deux ſortes de dents, qui méritent d'être connues; le côté droit de la mâchoire ſupérieure, juſqu'à l'endroit où ſont les canines des autres animaux, avoit un rang de dents pointues, dures & fermes, étant toute d'un ſeul os dur & en forme de ſcie; les autres dents qui bordoient le reſte de cette mâchoire & toute l'inférieure, faiſoient ſix rangs par-tout, & étoient mobiles, & attachées par des membranes charnues. Leur figure étoit triangulaire un peu aiguë, d'une ſubſtance infiniment moins dure que celle des autres dents qui

étoient en forme de ſcie ; la langue étoit toute adhérente à la mâchoire inférieure & compoſée de pluſieurs os, fortement joints les uns aux autres & recouverts d'une chair fibreuſe, puis d'une peau fort âpre & rude en dehors, mais fort liſſe & gliſſante au dedans; les petites pointes dont elle étoit hériſſée, vues au microſcope, étoient tranſparentes.

Tous les Naturaliſtes qui ont parlé du *renard marin*, en ont fait une eſpece de *chien de mer ;* mais celui dont parlent les Académiciens paroît différent. Selon *Ray*, il y en a qui peſent cent livres : on les trouve dans la Méditerranée aux lieux bourbeux & fangeux; ils mangent des poiſſons & des plantes, ils ſont fort charnus, on leur trouve plus d'un pouce d'épaiſſeur de graiſſe en quelques endroits : leur chair eſt d'aſſez bon goût. Le caractere ſpécifique du véritable *renard marin*, eſt d'avoir le foie partagé en deux lobes, cinq ouies de chaque côté, des pointes pendantes aux nageoires, la queue faite en faulx, & le goſier fort large.

RENETTE ou GRENOUILLE DES BOIS. *Voyez* GRENOUILLE.

RENNE ou RANTHIER. Animal quadrupede de la Laponie. *Voyez au mot* RHENNE.

RENONCULE, *ranunculus.* C'eſt une famille de plantes très-nombreuſe : nous ne parlerons ici que des eſpeces ſauvages qui ſont d'uſage en Médecine, & qui naiſſent ſans culture dans les bois, dans les champs, dans les prés, les marais, ſur les montagnes, ſur les rochers, & de celles que l'on cultive pour la pure curioſité dans les jardins.

1°. La RENONCULE BULBEUSE OU LE BACINET, *ranunculus bulboſus.* Cette plante qu'on appelle auſſi *pied de corbin* ou le *pied de coq à racines rondes*, ſe trouve preſque par-tout dans les pâturages, dans les prés hauts, un peu ſecs & le long des ſentiers aux lieux ſablonneux & pierreux, où elle croît quelquefois ſi petite, qu'à peine a-t-elle trois pouces de hauteur. Sa racine eſt ronde, bulbeuſe, plus ou moins groſſe : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges droites, quelquefois à la hauteur de plus d'un pied, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en pluſieurs lanieres, minces & un peu longues : au ſommet des tiges naiſſent des fleurs bien ouvertes, d'une belle couleur jaune, luiſantes, ordinairement ſimples, à cinq pétales ou feuilles arrondies & nectariferes, diſpoſées en roſe ; à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, dans chacun deſquels ſont ramaſſées pluſieurs ſemences en maniere de tête : cette plante fleurit en Mai. *Tragus* remarque qu'elle enfonce tous les

ans plus profondément en terre ſa vieille racine, au-deſſus de laquelle il s'en engendre une nouvelle. Elle ne donne que des fleurs ſimples à la campagne; mais ſi on la tranſplante & qu'on la cultive dans les jardins, elle donnera une agréable variété à fleur double que les Jardiniers nomment auſſi *boutons d'or;* quelquefois même la premiere fleur en pouſſe une ſeconde, & cette ſeconde une troiſieme.

Il eſt très-eſſentiel d'obſerver, qu'en général toutes les eſpeces de renoncules contiennent beaucoup de ſel âcre & corroſif, & qu'ainſi on doit les regarder comme pernicieuſes priſes intérieurement, ſurtout quand elles ſont fraîches ou vertes : on doit même s'en méfier dans l'uſage extérieur. La racine du bacinet eſt puiſſamment âcre & cauſtique ; quelques Auteurs la recommandent pour faire des cauteres & des véſicatoires. Cette pratique eſt cependant ſuſpecte & dangereuſe, parce qu'elle attire la gangrene ; il n'y a guere que les Charlatans qui s'en ſervent & qui l'appliquent ſur les articulations des parties affligées de la goutte, ou ſur les cors des pieds. Les Payſans ſe ſervent auſſi de ces racines fraîches comme de véſicatoires pour cautériſer les bœufs. Les Gueux, dit *Gaſpard Hoffman*, ſe frottent la peau de cette plante pour ſe faire de petits ulceres ou écorchures qu'ils montrent avec de grandes plaintes, afin d'exciter la charité des paſſans ; dès que ces mendians ont fait leur récolte, ils guériſſent leurs plaies avec des feuilles de bouillon blanc. On ne peut donc trop recommander d'être en garde ſur les effets de cette plante, lorſqu'on en met ſur les poignets pour guérir de la fievre : car ſouvent on acquiert de plus un éryſipele. Quelques perſonnes mettent à profit les mauvaiſes qualités des racines âcres des renoncules, ſoit en s'en ſervant en décoction pour chaſſer les punaiſes, ſoit en poudre & miſe dans des appâts pour tuer les rats qui en mangent. Cette drogue leur corrode & enflamme les inteſtins, comme feroit une véſicatoire.

2°. La RENONCULE DES BOIS, *ranunculus nemoroſus aut ſylvaticus.* On la nomme encore le *bacinet* blanc ou purpurin, ou la fauſſe *anemone* printaniere des forêts (M. *Haller* dit qu'elle eſt effectivement une anemone, la fleur étant ſans calice. M *Vaillant* a donné à cette eſpece d'anemone & à quelques autres ſemblables le nom de *ſylvie*). On la trouve dans les bois & les brouſſailles un peu humides ; ſa racine eſt un peu groſſe ; longue, rampante, rouſsâtre en dehors, blanche en dedans, fibrée, d'un goût âcre qui enflamme le goſier : ſa tige eſt haute

d'un demi-pied ; il naît vers son sommet trois feuilles fort découpées en trois parties, d'une couleur tantôt verdâtre, & tantôt purpurine. L'extrémité de la tige est garnie vers le commencement d'Avril, d'une seule fleur, blanche ou incarnate, composée de six feuilles oblongues : quelquefois elle est à fleur double ; il lui succede des semences nues, oblongues, velues, à pointe recourbée, ramassées en tête à la maniere des renoncules : cette espece de renoncule du printems, que quelques-uns appellent *anemone des bois*, à cause de la ressemblance de sa fleur avec celle des anemones simples de jardin, fait un bel effet dans sa premiere saison. M. *Chomel*, dans son *Histoire des Plantes usuelles*, dit avoir vu de bons effets de cette espece de renoncule appliquée sur la tête des enfans teigneux ; mais on a plusieurs observations, que de pareils malades ont éprouvé des syncopes, des convulsions ; en un mot elle peut affecter le genre nerveux, & causer de violentes migraines.

3°. La RENONCULE DES PRÉS ou LE BACINET RAMPANT ET VELU, *ranunculus pratensis :* elle croît presque par-tout dans les prés, aux lieux ombrageux, dans les vignes, & même dans les jardins négligés & humides, le long des sentiers herbus, aux bords des ruisseaux. Sa racine est petite, fibreuse & rampante ; elle poûsse plusieurs petites tiges, rampantes à terre qui jettent de nouvelles racines de leurs nœuds par intervalles ; ses feuilles sont découpées en trois segmens, dentelées sur les bords, velues des deux côtés, & tachetées de blanc en dessus ; les sommets des tiges portent au mois de Mai des fleurs à cinq feuilles, jaunes & luisantes, comme si elles étoient vernissées : il leur succede des semences noirâtres. On trouve quelquefois cette plante à fleur double, & on la cultive aussi dans les jardins : elle est douce & a peu d'âcreté. *Tragus* assure que le petit peuple en Allemagne en mange les feuilles tendres dans le mois d'Avril, avec les autres herbes potageres. Les bestiaux mangent impunément de cette renoncule, qui passe même pour leur donner abondamment du lait.

4°. La RENONCULE DES MARAIS ou la GRENOUILLETTE D'EAU, ou L'HERBE SARDONIQUE, ou PIED-POU, *ranunculus palustris :* on la trouve fréquemment le long des petits ruisseaux d'eaux croupissantes ou qui coulent lentement, aux lieux humides & marécageux. Sa racine est fort grosse, creuse & fibreuse, d'un goût fort chaud & brûlant ; elle pousse plusieurs tiges, quelquefois d'une grosseur considérable,

creuſes, cannelées & rameuſes ; ſes feuilles ſont verdâtres, luiſantes, & luſtrées comme celles de l'ache de marais, quelquefois marquetées de petits points blancs ; ſes fleurs naiſſent en Mai & Juin aux ſommets, & ſont des plus petites entre les renoncules ; elles ſont compoſées de cinq feuilles dorées, & ſuivies par des ſemences liſſes & même plus déliées que dans les autres eſpeces du même genre. Cette plante convient, dit-on, comme diſcuſſive pour réſoudre les tumeurs ſcrophuleuſes ; mais étant priſe intérieurement, c'eſt un des plus dangereux poiſons qui ſoient dans la nature végétale : elle ulcere l'eſtomac, produit le ris ſardonique, cauſe bientôt des convulſions horribles & la mort, ſi l'on n'eſt pas ſecouru promptement par des vomitifs & des remedes onctueux propres à en émouſſer la cauſticité ; c'eſt pourquoi on l'appelle *herba ſcelerata* ou *apium risûs*.

Il y a une eſpece de renoncule de marais, qu'on appelle *douve ;* c'eſt le *ranunculus longifolius paluſtris* des Botaniſtes. Cette plante eſt un poiſon pour les moutons, & même pour toute eſpece de bétail.

On lit dans l'Hiſtoire du pays de Kamtſchatka, qu'un dard ou une fleche dont la pointe a été trempée dans le ſuc exprimé de la racine d'une eſpece de renoncule des bois, fait une bleſſure mortelle, à moins qu'on n'en ſuce auſſi-tôt le poiſon ; c'eſt le ſeul remede qu'on connoiſſe, & ſi on le néglige, la partie bleſſée devient bleue, s'enfle, & le malade meurt en deux jours. L'Auteur de cette Hiſtoire ajoute que les plus grandes baleines, dès qu'elles ſont bleſſées par ces traits empoiſonnés, ne peuvent plus reſter dans la mer ; elles viennent ſe jeter ſur le rivages où elles expirent en pouſſant des mugiſſements affreux & des cris lamentables. Cette renoncule s'appelle *zgate* chez les Kamtſchadales.

Ce n'eſt pas ſeulement l'uſage intérieur des renoncules qui eſt très-dangereux : on s'eſt auſſi apperçu que l'odeur de celles des jardins, qui ſont un des ornemens du printems, étoit quelquefois ſuivie d'accidens, tels que des anxiétés, défaillances, douleurs de tête. Combien de perſonnes portent pour tout bouquet un faiſceau de renoncules de jardin à fleurs doubles, & qui à force de le ſentir en ſont incommodées !

5°. La RENONCULE DES FLEURISTES, *ranunculus hortorum*. En général les renoncules, par la vivacité de leurs couleurs, leur figure majeſtueuſe & leurs grandes variétés, tiennent le même rang que l'*œillet*,

la *tulipe*, la *jacinthe*, l'*oreille d'ours ;* elles ſont au nombre de ces belles fleurs favorites cultivées avec des ſoins particuliers par les Amateurs. C'eſt pourquoi nous nous étendrons ſur la culture de la *renoncule des jardins*, ainſi que nous avons fait à l'article des fleurs du même ordre. Pluſieurs obſervations générales, faites à ces articles, peuvent s'appliquer à la culture des autres fleurs.

Ce n'eſt que ſous le regne de Mahomet IV (en 1683) que la renoncule commença à briller dans les jardins de Conſtantinople. Cette plante, eu égard à ſa fleur, ſe diviſe en ſimple, en double, en ſemi-double, trois eſpeces qui comprennent toutes les variétés. La ſimple eſt compoſée de cinq à ſix feuilles diſpoſées en roſe ; la double en porte une quantité conſidérable, & la ſemi-double tient le milieu entre la ſimple & la double. Elle eſt aujourd'hui la plus eſtimée, à cauſe de la prodigieuſe variété de couleurs qu'une même planche raſſemble ; d'ailleurs la graine de la même fleur produit de nouvelles couleurs d'une année à l'autre. Les renoncules doubles ſont ſtériles, & les ſemi-doubles ſont nommées *porte-graines*.

Toute renoncule eſt compoſée de racines, de feuilles, de ſemences & de fleurs diſpoſées en roſe. La racine, qu'on nomme quelquefois *griffe*, & quelquefois *oignon*, eſt griſâtre en dehors, blanche en dedans, & formée de doigts ou pieces qui tiennent par une extrémité commune ; le nombre & la figure de ces doigts varient ſelon la vigueur & la diverſité des eſpeces ; les feuilles varient auſſi de forme dans les diverſes eſpeces de renoncules, ce qui les a fait déſigner ſous les noms de *renoncules à feuilles d'ache* & *à feuilles de coriandre*, &c. Quand la ſaiſon eſt venue, un petit bouton perce la touffe des feuilles ; c'eſt la fleur qui s'annonce, un léger duvet la recouvre, & garantit la fleur naiſſante du froid qui lui ſeroit mortel, & peut-être lui facilite, par cette infinité de petits tuyaux, le moyen de ſe nourrir de la roſée & de la pluie. Cette fleur eſt ſoutenue par une tige qui tranſmet au bouton ce que ſes ſucs ont de plus épuré, le petit embryon s'enfle, profite & devient le riche chapiteau de la colonne qui le ſoutient. Les pétales ſont diſpoſés en roſe, & d'une multitude de nuances différentes dans les ſemi-doubles ; aux fleurs ſuccedent des ſemences applaties, en forme de lentilles. La renoncule double ſe diſtingue aiſément de la ſemi-double, parce que ſa tête eſt garnie d'une grande abondance de pétales, qui rempliſſent exactement la place du piſtil.

Culture des Renoncules.

On éleve ordinairement les renoncules en planches isolées, afin qu'elles puissent faire jouir de l'avantage & de l'effet du tableau que produisent la variété, le feu & la délicatesse de leurs couleurs. Comme on plante les renoncules en automne, qu'elles regnent l'hiver & le printemps, & que leur fin est l'annonce des chaleurs de l'été, il leur faut une terre légere, qui soit susceptible de l'impression du soleil, qui est très-affoibli dans ces saisons. La meilleure est un mêlange de terre neuve, de terreau, de fumier préparé, mêlé de recurures de mares & de feuilles d'arbres: c'est en Septembre que l'on doit mettre dans cette terre préparée les griffes de renoncules. Quelques especes plantées à la fin d'Août, telles que la pivoine, l'aurone, éclosent vers la fin d'Octobre. Elles font l'honneur des terres pendant une partie de l'hiver; mais la plupart de leurs griffes périssent absolument. Lorsqu'on n'a pu planter à la mi-Octobre, il faut remettre à l'année suivante; car si l'on vouloit planter au printems, ce seroit un travail inutile, & on risqueroit de perdre tout. Cette culture des renoncules ne regarde que les climats chauds, comme l'Italie & quelques provinces méridionales de la France; car dans les pays froids, même ceux qui sont de la température de Paris, dit M. *Bourgeois*, on ne pourroit élever des renoncules ni aucune fleur en planches pendant l'hiver; les curieux qui en veulent avoir les plantent dans des caisses ou dans des pots qu'on place dans des serres ou dans des chambres échauffées par le moyen des poëles. En Suisse on ne plante les griffes de renoncules en planches que sur la fin du mois de Mars, & cependant elles réussissent très-bien, & elles fleurissent pendant le courant du mois de Juin, temps auquel on a très-peu de belles fleurs dans les jardins, jusqu'à la fleuraison des œillets.

On met des gravats au fond des pots dans lesquels on plante les renoncules, pour donner de l'écoulement aux eaux; & en plantant les renoncules, on les place sur une couche de sable fin que l'on remet par-dessus la terre, afin d'éviter qu'elles ne se pourrissent. Lorsque la renoncule commence à paroître, on doit l'arroser avec ménagement. En hiver, lorsqu'il survient de la neige, on en peut mettre sur les pots de renoncules; cette neige fortifie la plante & lui sert d'abri, sans trop l'humecter. On doit placer les renoncules au soleil levant ou au midi; le nord leur est funeste. Du reste le Fleuriste doit interroger ses fleurs, étudier leurs

befoins : il aura le plaifir de voir qu'elles fe contentent aifément, & qu'elles rempliront fouvent tous fes defirs.

On doit, avec des paillaffons, garantir les renoncules du grand froid. Si malheureufement elles avoient été gelées dans les pots, il faudroit bien fe garder de les expofer tout de fuite au foleil, ni dans un lieu trop chaud ; mais il faudroit les paffer dans un endroit moins froid que celui où elles ont été gelées, & les amener ainfi par degrés jufqu'à la chaleur de la ferre. Lorfque tous les élémens preffent la terre de fortir de fa léthargie, à ce réveil général de la nature, les renoncules s'agitent dans la ferre, & femblent marquer leur impatience : il faut les mettre à l'air libre, & on les verra profiter à vue d'œil. On doit retrancher tous les jets qui diffipent inutilement la feve, & garantir du foleil brûlant tous les boutons nés fur la tige du premier, c'eft le moyen d'avoir de belles fleurs : il faut arrofer de deux jours en deux jours pendant la fleuraifon, faire la guerre aux infectes qui font des attaques mortelles à ces fleurs, fur-tout aux pucerons verts & noirs, aux chenilles de couleur grisâtre, aux fourmis, aux limaçons, aux araignées & aux vermiffeaux blancs.

Il y a plufieurs moyens pour détruire ces ennemis, entr'autres de jeter autour des pots une forte décoction d'abfinthe, de tabac ou de coloquinte. Le fuc de jufquiame, mêlé avec du fort vinaigre, l'huile de pétrole, le galbanum brut, font les remedes les plus sûrs pour détruire toutes fortes de pucerons & d'infectes. Un fecret pour garantir les femailles, fur-tout les petites raves, les jeunes choux qui font dévorés par ces infectes deftructeurs, c'eft de couvrir la terre enfemencée d'une pouffiere faite de parties égales de fuie & de fiente de pigeons : ces infectes n'aiment ni la mobilité du fol, ni le goût & l'odeur qui en réfultent.

La *taupe-grillon*, fur-tout le mâle, qui ravage continuellement les potagers, en coupant tout ce qui fe rencontre fur fon paffage, attaque auffi les renoncules : c'eft un des grands fléaux des Jardiniers. Ce que l'on peut faire de mieux pour s'en débarraffer, c'eft de répandre environ le quart d'une cuillerée d'huile d'olive, & tout de fuite affez d'eau pour inonder la petite mine qu'il a creufée fous terre : cette eau parcourt tout le chemin de la bête, & va lui porter la liqueur fatale qui doit la faire périr : elle effaie en vain de l'éviter en quittant fa retraite ; on la tue lorfqu'elle vient à fe fauver dehors : c'eft avec beaucoup de peine

peine qu'on l'attaque dans des couches, à cause de la facilité que l'huile trouve à s'échapper ; au lieu qu'il est presque impossible de la manquer dans les terres fortes. Mais malheur au Fleuriste, si un seul nid de cet insecte dans un jardin vient à échapper : une multitude d'œufs, ou une seule femelle fécondée, suffit pour que le jardin en soit rempli l'année suivante.

On doit ôter les renoncules de terre, quelque temps après que les tiges sont fanées. On recueille la graine dans sa maturité ; on sépare les petites griffes de leurs meres, & elles donnent des fleurs toutes semblables : on doit enlever tout ce qu'elles ont de corrompu, les laisser sécher au grand air : & les serrer dans un lieu sec, en attendant le temps de les replanter : lorsqu'elles sont reposées un an ou deux, elles n'en valent que mieux pour être replantées.

RENOUÉE, *polygonum*. Ce nom se donne à deux plantes différentes, & dont les tiges sont très-garniès de nœuds.

1°. La RENOUÉE ARGENTÉE ou L'HERBE AU PANARIS, *paronychia Hispanica*. C'est une plante fort belle ; de couleur argentée, luisante : elle croît aux lieux pierreux & montagneux, dans les pays chauds : sa racine est longue, assez grosse, rameuse & blanche ; elle pousse des tiges longues d'environ un demi-pied, nouées, éparses, & couchées à terre : ses feuilles sont semblables à celles de la renouée ordinaire, mais plus petites & plus courtes : sa fleur est terminée par une sorte de capuchon. A cette fleur succede une capsule pentagone qui renferme une semence.

Cette plante est astringente ; on l'emploie en Espagne pour les crachemens de sang : on l'y appelle *sanguinalia*.

2°. La RENOUÉE VULGAIRE, ou CENTINODE, ou TRAINASSE, ou CORRIGIOLE, *centinodia aut polygonum latifolium*, est une des plantes les plus communes dans la campagne : elle croît indifféremment presque par-tout, aux lieux incultes ou cultivés, principalement le long des chemins & dans les endroits fréquentés : sa racine est longue, grosse comme le doigt, dure, ligneuse, fibreuse, & d'un goût astringent ; elle pousse plusieurs tiges longues d'un pied & demi ou environ, grêles, rondes, solides, tenaces, communément rampantes à terre, lisses, ayant beaucoup de nœuds, revêtues de feuilles oblongues, étroites, pointues, vertes, attachées à des queues fort courtes, & rangées alternativement ; ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, elles sont

petites, composées chacune de cinq étamines blanches ou purpurines: à cette fleur succede une semence assez grosse, triangulaire, de couleur fauve, & contenue dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Cette renouée fleurit en été, & demeure verte presque toute l'année, excepté durant l'hiver: elle a un goût d'herbe gluant & un peu acide; elle est astringente, vulnéraire, & excellente pour arrêter toutes sortes d'hémorragies, prise intérieurement ou appliquée extérieurement: son suc convient pour le cours de ventre, la dyssenterie & les pertes de sang. M. *Bourgeois* dit que les Médecins des bêtes à cornes font un grand secret de cette plante pour guérir le pissement de sang des vaches & des bœufs, maladie très-dangereuse: ils l'écrasent légérement & en font des boules qu'ils leur mettent dans la gorge pour les leur faire avaler. On observe de faire prendre auparavant des remedes rafraîchissans, pour prévenir l'inflammation des reins & des boyaux, qui arrive ordinairement lorsque le pissement de sang est arrêté trop subitement.

REPARÉE ou POIRÉE BLANCHE: *voyez* BETTE.

REPONCE: *voyez* RAIPONCE.

REPRISE: *voyez* ORPIN.

REPTILES, *reptilia*. Les Naturalistes donnent ce nom à des animaux qui rampent. Entre les Méthodistes il y en a, tels que M. *Linneus*, qui comprennent dans l'ordre des reptiles, les tortues, les grenouilles & les lézards, parce que non-seulement ils sont ovipares, mais encore parce que leurs pieds sont courts, & qu'ils ne leur servent presque pas à marcher; cependant les lézards vont communément très-vîte.

M. *Brisson*, dans la Table synoptique qu'il a donnée du regne animal, à la tête des classes des quadrupedes & des cétacées, place dans sa quatrieme classe les animaux qui ont ou le corps nud & quatre pieds, ou le corps couvert d'écailles, & quatre pieds, ou point de pieds: tous ceux-là ont du sang, & n'ont qu'un ventricule au cœur: quelques-unes de leurs femelles, ajoute M. *Brisson*, sont vivipares, les autres sont ovipares. Toutes cependant ont des œufs; mais dans quelques-unes l'incubation se fait hors du corps. Tous les animaux de cette classe rampent; c'est pourquoi on leur a donné le nom de reptiles, & voilà, dit-on, les reptiles proprement dits, parmi lesquels on doit comprendre les serpens. Il y a de petits animaux qui ont le corps, ou du moins quelque partie du corps, capable

d'un mouvement de contraction ou d'extension, de sorte que ce corps ou cette partie du corps peut occuper plus ou moins d'espace à volonté; ils n'ont ni antennes, ni pieds ni stigmates. On a donné à ces animaux le nom de *vers ;* voyez ce mot. Ces reptiles composent la derniere classe du regne animal de M. *Brisson.*

Quant à nous, nous serions tentés de n'appeller proprement *reptiles* que les animaux dépourvus de pieds & de nageoires, qui ne peuvent marcher sur terre ou nager dans l'eau que par les replis tortueux dont leur corps est susceptible. Entre ces animaux les uns sont nus comme les vers, certaines larves, les sangsues, la limace; ou écailleux, comme la vipere & presque tous les serpens, ou portant sur leur dos une coque pierreuse, comme les animaux à coquilles.

En plaçant parmi les reptiles les serpens, les crapauds, les grenouilles, les anguilles, les vers tant nus que testacées, les lézards, on y trouve des exemples de toutes les idées différentes de reproduction, & même de l'allure ou mouvement progressif dans le systême ou ordre synoptique, qui ne paroît pas conforme au prototype individuel, mais au plan général de la Nature : on y trouveroit des ovipares, des vivipares, des hermaphrodites, des animaux qui nagent avec ou sans nageoires, qui rampent, qui courent, qui volent.

Quant à la maniere de se procurer & de conserver les reptiles, *voyez à l'article* POISSON.

REQUIN ou REQUIEM. Poisson ou animal de mer cétacée & cartilagineux, qui est de la même famille que le *poisson antropophage*, le *poisson de Jonas*, le *poisson à deux cents dents*, la *lamie* & le *carcharias*, & peut-être le *tiburon* de quelques Nomenclateurs : *voyez ces mots.*

Description du Requin.

Le requin est le plus grand & le plus redoutable des *chiens de mer ;* voyez ce mot. C'est un animal vivipare à nageoires cartilagineuses, du genre des squales; il est d'une prodigieuse grandeur; il a la tête très-large, & la gueule extrêmement fendue, située en dessous comme dans tous les chiens de mer; son gosier est très-large : c'est le plus vorace & le plus goulu de tous les animaux pisci-formes, il digere en peu de temps. Cet animal est singuliérement favorisé de la Nature, sur-tout l'espece appellée *lamie ;* car sa gueule est armée d'un appareil de six rangs de dents disposées de façon qu'il s'en trouve toujours de prêtes à prendre

la place de celles tombées par vieillesse ou par accidens. *Stenon* dit que cet animal a plus de deux cents dents, & qu'il n'en voit pas l'utilité, en ce que la plus grande partie est placée à la face interne de la mâchoire, & recouverte de chairs molasses & fongueuses. Cette singularité a invité M. *Hérissant* à vérifier l'observation de *Stenon :* il a examiné plusieurs têtes de requins, & a trouvé que l'observation étoit exacte ; mais de plus il a trouvé ce que *Stenon* n'avoit pas rencontré, c'est-à-dire, l'usage de ces dents prétendues inutiles, & la maniere dont elles prennent la place de celles qui viennent à manquer. Les dents du requin sont plates & triangulaires, aiguës & découpées comme une scie ; elles ne sont point engagées, comme celles des animaux terrestres, dans une cavité pratiquée dans l'os de la mâchoire ; cet os est entiérement recouvert par une épaisse membrane, à laquelle les dents sont fortement attachées par leur base : derriere chacune des dents qui garnissent le contour de la gueule du requin, il y a une rangée d'autres dents couchées, ou repliées en recouvrement les unes sur les autres & sur la surface interne de la mâchoire, à-peu-près comme les feuilles d'un artichaut, ou, si l'on veut, comme les ardoises sur un toît qui seroit renversé ; la pointe de ces dents est tournée vers le bas de la mâchoire, & elles sont recouvertes d'une chair fongueuse & molasse, qu'il faut enlever pour les appercevoir ; les plus intérieures même, sur-tout dans les jeunes requins, sont membraneuses & presque semblables, pour la consistance, aux dents naissantes d'un fœtus humain. Lorsque l'animal a perdu quelque dent, la membrane s'étend vers le vide qu'elle laisse, & par-là une nouvelle dent se redresse & vient prendre la place de celle qui a été ôtée. Il est aisé de remarquer les dents qui ont été ainsi renouvellées ; car celles qui ne l'ont point été, sont placées de maniere qu'un de leurs bords est recouvert par la dent qui les précede, & l'autre recouvre celle qui les suit ; au lieu que les dents qui ont été renouvellées sont recouvertes des deux côtés par celles qui les joignent, & il est aisé de voir que, venant du dedans de la gueule au dehors, cette position leur est inévitable : on peut même voir combien de fois elles ont été renouvellées ; car on en trouvera d'autant moins dans la colonne de dents de réserve, qu'il y en a eu davantage de remplacées. On voit de plus en dehors du rang extérieur de dents sur la membrane qui les porte, les impressions de celles qui n'existent plus, & qui sont assez semblables aux vestiges qui restent au fond d'un artichaut dont on a

ôté les feuilles. C'eſt par cette mécanique que les dents du requin, plus expoſées peut-être à ſe rompre que celles d'aucun animal par les efforts qu'il fait pour attaquer & pour déchirer ſa proie, peuvent être promptement remplacées lorſqu'elles viennent à manquer : peut-être n'eſt-il pas le ſeul à qui cette propriété ait été accordée ; mais c'eſt au moins le ſeul exemple qu'on ait eu juſqu'ici de ce ſingulier renouvellement.

Nous diſons que ces dents ſont diſpoſées par ſix rangs, dont le premier paroît en dehors de la gueule & tend vers le devant ; celles du ſecond ſont droites & les autres courbées en dedans : chaque mâchoire contient ſoixante-douze dents. Cet animal de mer dont la peau eſt très-rude, eſt fort long, & eſt une maſſe ſi peſante, que *Rondelet* dit qu'on en a vu qui peſoient trente mille livres. A Nice & à Marſeille on en a pris qui avoient dans leur eſtomac des hommes entiers, & même un tout armé : voilà pourquoi les Normands ont nommé ce poiſſon *requiem. Rondelet* ajoute que ſi on tient cette gueule ouverte avec un baillon, les chiens y entrent aiſément pour manger ce qui eſt dans l'eſtomac : *Geſner* confirme la même choſe. L'on ne peut pas douter à préſent que ce ne ſoit là le vrai poiſſon dans le ventre duquel le Prophete Jonas paſſa trois jours & trois nuits, & dont il eſt fait mention dans l'Ecriture. Ce poiſſon que l'on nomme dans le Nord *pert-fish*, c'eſt-à-dire, poiſſon de montagne, a la tête groſſe, le dos court & très-large ; il aime la chair & devore des cadavres en entier ; il a de la graiſſe ſous la peau ; ſa chair eſt blanche, dure, & ſent le ſauvagin : quelques-uns la préferent à toutes les autres eſpeces de chien marin. Sa femelle eſt vivipare ; ſa matrice reſſemble à celle de la chienne, & ſes autres parties à celles des poiſſons. *Belon* dit avoir vu une femelle faire onze petits à la fois, non enveloppés de tuniques, mais attachés ſeulement par un cordon ombilical à la matrice de la mere.

Labat dit que le requin eſt un véritable chien de mer, qui n'a d'avantage ſur ceux qu'on prend ſur nos côtes, que ſa grandeur, qui eſt quelquefois demeſurée. *Anderſon* dit auſſi que le requin d'Iſlande eſt le chien de mer. Le requin des mers d'Afrique a juſqu'à vingt-cinq pieds de longueur, & quatre pieds de diametre : ſes dents ne ſont point crenelées comme celles de la lamie, mais extrêmement dures : ſes yeux ſont ronds & petits à proportion de ſon corps, & d'un rouge enflammé ; les muſcles deſtinés à les mouvoir en haut, en bas, à droite & à

gauche, ſe voient manifeſtement ; on y diſtingue plus clairement que dans aucun autre animal toutes les humeurs & les tuniques, ſur-tout celle qui enveloppe le criſtallin, quoiqu'elle ſoit plus déliée qu'une toile d'araignée, & très-tranſparente. *Barbot* dit que les os de ſa mâchoire ont un reſſort ſi ſingulier, qu'il peut ouvrir ſa gueule d'une largeur prodigieuſe, en un mot, ſuivant la groſſeur de ſa proie : heureuſement cette gueule meurtriere eſt à près d'un pied de diſtance du bout de ſon muſeau ; ce qui fait que le monſtre pouſſe ſa proie devant lui au lieu de la mordre, s'il veut la prendre étant dans la ſituation ordinaire à tous les poiſſons. On obſerve qu'après avoir mangé l'amorce, il y retourne juſqu'à quatre fois, quoique déchiré juſqu'au ſang par le croc de fer qui ſert d'hameçon. Pour mordre facilement il ſe met un peu ſur le côté. Ses nageoires ſont plus grandes que dans les autres chiens de mer ; il en a deux aux côtés vers les ouies, & un aileron ſur le dos au tiers de ſa longueur du côté de la tête : il en a en outre un autre plus petit vers la queue, & deux moyens ſous le ventre où ſe trouve l'anus : la queue eſt grande, très-forte & échancrée, & la partie ſupérieure qui eſt munie de vertebres, s'éleve plus haut que l'inférieure, qui par ce moyen repréſente la figure d'un croiſſant : ſa peau eſt d'un brun foncé dans toutes les parties du corps, excepté ſous le ventre où elle eſt blanchâtre ; elle n'a point d'écailles, mais elle eſt revêtue d'une ſorte d'enduit dur, épais & grenelé comme le chagrin, diviſé par des raies ou des lignes qui ſe croiſent réguliérement. On le trouve en pleine mer, ſur les côtes, & à l'embouchure des fleuves : il y en a en abondance entre les Tropiques, particuliérement depuis Arguim, au long de la côte, juſqu'au Royaume d'Angola.

Pêche du Requin.

Cet animal pourſuit ſa proie avec tant de vivacité, qu'il échoue quelquefois ſur le rivage : il eſt vorace, hardi & dangereux. *Labat* dit qu'il dépeupleroit la mer & les rivieres, ſans la difficulté qu'il a de pouvoir mordre ſa proie. Le mouvement qu'il fait alors, quoique très-vif, donne à la proie qu'il pourſuit le temps de s'échapper ; c'eſt auſſi ce moment que les Negres prennent pour le percer ; lorſqu'ils le voient à portée de pouvoir s'élancer ſur eux en ſe tournant, ils plongent au deſſous de lui & lui fendent le ventre. C'eſt ainſi que l'adreſſe jointe à la hardieſſe eſt capable de vaincre la réſiſtance la plus forte &

la plus vigoureuse. Toute sorte de chair accommode cet animal ; il semble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un Negre, & celle-ci moins que celle d'un chien. En 1744 un Matelot Provençal, se baignant dans la Méditerranée près d'Antibes, s'apperçut qu'un requin nageoit au-dessous de lui & le suivoit ; le Matelot fit un cri lamentable pour implorer le secours de ses compagnons qui étoient sur le bord du vaisseau, à côté duquel il se trouvoit ; ils lui jeterent une corde avec laquelle il s'attacha au-dessous des bras, & ils l'enleverent rapidement : le requin alors s'élança hors de l'eau si vivement, qu'il put encore lui emporter une jambe comme s'il l'eût coupée avec une hache. Nos Pêcheurs François ne sont pas si téméraires que les Negres ; il ne leur faut pas beaucoup d'adresse pour prendre cet animal : comme il est extrêmement goulu, il se jette avidement sur tout ce qu'on lui présente ; ordinairement c'est un gros hameçon garni d'une piece de lard, attaché à une bonne chaîne de fer de deux aunes de long : lorsqu'il n'est pas affamé, il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, semble le dédaigner ; il s'en éloigne un peu, & puis revient ; quelquefois il se met en devoir d'engloutir l'appât, & quitte prise ayant la gueule tout en sang. Lorsqu'on a pris assez de plaisir à voir toutes ses démarches, on tire la corde & on feint de vouloir retirer l'appât hors de l'eau : son appétit se réveille, son avidité le perd ; alors tout de bon il se jette goulument sur le lard & l'avale ; mais comme il se sent pris & retenu par la chaîne, c'est un nouveau divertissement de voir tous les mouvemens qu'il se donne pour se décrocher, il fait jouer ses mâchoires, pour couper la chaîne, il tire de toutes ses forces pour arracher la corde qui le tient attaché ; souvent il s'élance en avant & fait des bonds furieux ; il oppose la plus vive résistance. *Labat* dit en avoir vu qui vouloient vomir ce qu'ils avoient pris, & qui sembloient près de mettre toutes leurs entrailles dehors par la gueule. Lorsqu'il s'est assez débattu, on tire la corde jusqu'à lui mettre la tête hors de l'eau, alors on glisse une autre corde avec un nœud coulant, qu'on lui fait passer jusqu'à la naissance de la queue, où on la serre ; il est aisé alors de l'enlever dans le bâtiment, ou de le tirer à terre où l'on acheve de le tuer. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir, car après l'avoir coupé en pieces on voit encore remuer toutes les parties. Au reste, lorsqu'un requin est pris & tiré à bord, il n'y a point de Matelot

assez hardi pour en approcher sans précaution : outre ses morsures voraces qui enlevent toujours quelque partie du corps, les coups de sa queue sont si forts, qu'ils peuvent casser les bras ou les jambes de ceux qui en seroient frappés.

M. *Anderson* dit que le requin est assez commun sur les côtes d'Islande; mais on n'en prend, dit-il, que la plus grande espece pour en tirer la graisse & le foie. Ce poisson mord mieux à l'hameçon pendant la nuit, c'est pourquoi on le prend vers Noël où les nuits sont plus longues; & avec l'amorce dont nous avons parlé. Il a un foie d'une grosseur si énorme, qu'un seul suffit pour remplir un petit tonneau de plusieurs pintes; on en tire, par la voie de l'ébullition dans l'eau, douze livres de thran (huile) qu'on garde dans de petites barriques. Ce foie est divisé en deux lobes; son ovaire est aussi fort grand; & les Norwégiens en font de fort bonnes omelettes, qu'ils appellent *haakage*. Sa graisse a la qualité singuliere de se conserver long-temps, & de durcir, en se séchant comme le lard de cochon; aussi les Islandois s'en servent au lieu de lard, & la mangent avec leur stocfisch; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On coupe la chair du bas-ventre de ce poisson en tranches fort minces, qu'on laisse sécher, en les tenant suspendues pendant un an & davantage, jusqu'à ce que toute la graisse en soit dégouttée : & on prétend que cette sorte de poisson desséché, ensuite cuit, est assez bon à manger.

Sur nos côtes, & particuliérement dans la Méditerranée, où cet animal nageur se trouve abondamment, on mange sa chair, quand on n'a rien de meilleur, parce qu'elle est dure, coriace, maigre, gluante, de mauvais goût, & très-difficile à digérer. La seule partie supportable est le ventre qu'on fait mariner pendant vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle avec quelques petits dans le ventre, on se hâte de les en tirer; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Des Matelots Européens ne dédaignent pas tout-à-fait ce poisson; les Negres en font leur aliment ordinaire; nos Navigateurs accoutumés à la bonne chere qu'on fait sur terre, méprisent la chair du requin pris sur nos côtes, parce qu'elle est trop dure; mais les Negres savent remédier à ce défaut, en la gardant huit à dix jours, jusqu'à ce qu'elle commence à sentir mauvais;

mauvais ; après quoi ils la regardent comme un mets exquis ; aussi s'en fait-il un commerce très-considérable dans la Guinée, notamment sur la Côte d'Or.

M. *de la Moriée*, de la Société Royale de Montpellier, & qui a donné à l'Académie des Sciences un Mémoire sur l'impossibilité du vomissement des chevaux, a découvert un organe particulier dans le chien de mer, jusques-là inconnu des Naturalistes. Cet organe consiste en un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau, à-peu-près de la grosseur de ce viscere, de la consistance & de la couleur du corps vitré ; & il transsude par les petits trous de la peau : ce qui sert, dit-il, à graisser ou lubrifier la pointe ou la proue avec laquelle ce poisson fend l'eau. Tous les poissons sont enduits plus ou moins d'une espece de colle, d'huile ou de graisse, qui sert aussi à les défendre des impressions nuisibles que l'eau pourroit faire sur leur peau & sur leurs écailles, ce qui est apparemment un produit de leur transpiration; mais on ne leur remarque point le même organe que le requin a pour cet effet.

M. *Stenon*, dans un traité particulier ajouté à son *Essai de Myologie*, qu'on pourra consulter, a décrit la tête du requin : les vaisseaux de la peau en sont très-dignes de remarque ; ce sont des sources d'une humeur onctueuse qui enduit la surface du corps, & qui est nécessaire pour faciliter le mouvement du poisson. Souvent le requin est précédé dans la mer d'un petit poisson, que l'on nomme *pilote :* voyez ce mot. Quelquefois on le trouve attaché sur son dos, ainsi que le remora appellé *sucet :* voyez REMORE. Les requins paroissent ordinairement dans les temps calmes.

On trouve dans la mer du Cap de Bonne-Espérance deux sortes de requins, que les Européens appellent *hayes*.

La premiere espece a seize pieds de long ; les dents, dont il a trois rangées, sont fortes, crochues & très-pointues ; il a une fente considérable sous le ventre, entre les deux nageoires, près de la queue : sa peau est fort rude. La deuxieme espece est beaucoup plus large, & a six rangs de dents ; c'est une lamie : sa peau est aussi rude qu'une lime ; sa queue se termine aussi en croissant.

On trouve dans la tête des requins quelques onces de cervelle très-blanche, laquelle étant séchée & mise en poudre, est fort apéritive & diurétique. On prétend qu'elle provoque aussi l'accouchement ; la

dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros dans un verre de vin blanc. On assure que cette même cervelle rôtie au feu, devient aussi dure qu'une pierre. On recommande aussi les dents du requin réduites en poudre, & prises à la dose de deux scrupules, pour arrêter le cours de ventre, les hémorragies, & pour provoquer les urines, & détruire la pierre : cette derniere propriété nous paroît suspecte ; on enchâsse celles de ces dents qui sont unies dans de l'argent pour en faire des hochets, dont les enfans se servent pour aider leurs dents à percer. Autrefois les Orfevres enchâssoient aussi celles qui sont dentelées, & les vendoient au peuple crédule, qui les portoit en amulettes, afin de soulager les maux de dents, & de guérir la peur. *Rondelet* dit qu'on en prépare d'excellens dentifrices propres à blanchir les dents, & à les affermir. On a reconnu que les dents qu'on nous apporte de Malte, sous le nom de *langues pétrifiées de serpens* ou de *glossopetres*, sont des dents de chien de mer : *voyez* GLOSSOPETRES. Enfin, la peau de chien de mer est d'usage chez plusieurs Artisans qui l'emploient pour couvrir des étuis de lunettes, & pour d'autres ouvrages, ou pour polir le bois, & même le fer.

RÉSEAU. Coquille bivalve de la famille des cames : elle est toute réticulée en dehors, & d'un blanc nué de chair ; en dedans elle est un peu citron clair, bordé d'une couleur de rose ou de cerise, qui s'étend quelquefois en dessus. *Voyez* CAME.

RÉSÉDA, ou HERBE MAURE, ou HERBE D'AMOUR, *reseda vulgaris.* Cette plante annuelle est plus connue sous ce premier nom, quoique latin, que sous les autres ; elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi ; ses tiges sont cannelées, creuses, revêtues de feuilles rangées alternativement, découpées, crêpées, d'une saveur amere, rougissant le papier bleu ; ses rameaux soutiennent des épis de fleurs hermaphrodites, en forme de thyrses ; ces fleurs sont composées de plusieurs feuilles irrégulieres, jaunes, & d'un très-grand nombre d'étamines. A ces fleurs succedent des capsules membraneuses à trois angles : c'est en Juin, Juillet & Août que cette plante fleurit ; on la rencontre dans les champs, le long des chemins, dans les terres crayeuses.

Ce réséda, qui est sans odeur, ressemble exactement en tout au petit réséda d'Egypte, qui a une odeur des plus suaves. M. *d'Alibard* a présumé que ces deux plantes n'étoient peut-être qu'une variété l'une de l'autre ; la premiere ayant plus d'odeur, parce qu'elle vient des pays

chauds : il s'en eſt aſſuré, en ſemant en Décembre de la graine du réſéda odorant dans des pots pleins de diverſes terres, & dans un autre rempli d'une terre ſablonneuſe. Tous les réſéda qui ont crû dans la terre préparée & dans la terre de jardin, ont donné des fleurs extrêmement odorantes, au lieu que celles du réſéda venu dans le ſable, n'ont point eu du tout d'odeur. Cette odeur paroît donc déterminée dès l'inſtant de la germination ; car les réſéda tranſplantés alternativement du ſable dans la terre, & de la terre dans le ſable, n'ont perdu ni acquis d'odeur. On éprouve tous les jours, pour la qualité des légumes recueillis en différens pays, ce que nous venons de voir pour l'odeur.

Il reſte préſentement à examiner, dit M. *d'Alibard*, ſi la culture & la qualité de la terre pourroient rendre l'odeur aux plantes qui proviendroient de la graine du petit réſéda commun. C'eſt ce qu'il ſe propoſe de faire, comme de tenter les mêmes eſſais ſur pluſieurs autres plantes qui ſont dans le même cas. Il ſeroit bien autrement avantageux ou agréable de venir à bout de donner une odeur agréable à celles qui n'en ont point, ou du moins d'augmenter le peu qu'elles ont, ou de faire perdre à quelques-unes leur odeur fétide. Un certain nombre d'expériences faites avec ſuccès ſur cette matiere, pourroit peut-être répandre quelques lumieres ſur la cauſe des bonnes ou des mauvaiſes odeurs des végétaux, & ſur les moyens de ſe procurer les unes & de ſe garantir des autres. *Conſultez ſon Mémoire imprimé dans le tome I des Mémoires préſentés à l'Académie* (M. *Haller* prétend que le réſéda à bonne odeur n'eſt pas l'eſpece commune, & en differe par ſes fleurs beaucoup plus grandes, & par les feuilles ou ſimples ou peu diviſées).

Le réſéda eſt eſtimé adouciſſant & réſolutif; on s'en ſert appliqué extérieurement contre les tumeurs inflammatoires, dont il calme la douleur & diſſipe l'inflammation.

RÉSIDU ou DÉPOT. C'eſt un ſédiment en forme de concrétion pierreuſe, dont on fera mention à l'article STALACTITES.

RÉSINE, *reſina*. C'eſt eſſentiellement une ſubſtance inflammable qui ſe diſſout en totalité dans l'eſprit-de-vin ou dans les huiles eſſentielles. Il ne s'en diſſout qu'une très-petite partie dans l'eau bouillante, & aucunement, dit-on, dans l'eau froide. Les ſucs réſineux contiennent tous une huile eſſentielle & un ſel eſſentiel acide ; ce dernier eſt moins diſſoluble dans l'eau que dans l'eſprit-de-vin ; il eſt ſuſceptible de ſe volatiliſer à une chaleur capable de fondre le ſucre. On diſtingue deux

especes de résines, l'une qui est liquide, & en même temps gluante & tenace, comme grasse & oléagineuse; tels sont les baumes naturels dont nous avons parlé: l'autre espece de résine est seche & ordinairement transparente & friable; mais elle s'amollit par la chaleur. Telles sont les résines dont il est mention ci-après, indépendamment des autres; telles que le *benjoin*, le *camphre*, le *storax*, l'*oliban*, la *sandaraque*, le *mastic*, le *sang de dragon*, le *labdanum*, la *caragne*, &c. dont on trouve la description dans cet ouvrage. On donne souvent le nom de *résine* à la substance concrete qui découle du *pin*. Voyez son article au mot PIN. Toutes les résines découlent, de même que les gommes, avec ou sans incision, des arbres dont elles portent communément le nom. *Voyez ce que nous avons dit à l'article* GOMME.

RÉSINE ANIMÉ. Il y a deux sortes de résine animé; l'une d'Orient, l'autre d'Occident: ces deux especes de résine sont appellées improprement dans les boutiques *gomme animé;* ce sont de vraies résines, car elles sont très-inflammables. La résine animé d'Orient ressemble, en quelque façon à la myrrhe: elle répand une odeur suave quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie: elle est très-rare présentement; on lui substitue celle d'Occident, ou la résine que l'on appelle *courbaril.*

La résine de courbaril, ou la *résine animé Occidentale*, ou le *joticacica* des Brésilois, est d'un blanc citrin, solide, transparente, d'une odeur douce, agréable, & se consume facilement, étant mise sur les charbons; on prétend, mais à tort, qu'elle n'est aucunement soluble dans les esprits ardens, non plus que dans les huiles essentielles, ni dans les graisses. Cette résine ressemble tellement à la *résine copal*, qu'il n'est pas aisé de les distinguer: on peut, au moyen d'un procédé particulier, les employer également dans les vernis transparens: *voyez* RÉSINE COPAL. Celle du courbaril nous vient de la Nouvelle Espagne, des îles de l'Amérique & du Brésil. M. *de Présontaine* dit que les Indiens s'en servent pour vernir leur poterie (apparemment que ces vases ne doivent point être exposés au feu). Ils la passent dans un bois mou, & elle leur sert de flambeau; elle découle d'un vieux arbre, connu en Amérique sous le nom de COURBARIL, *courbaril bifolia flore pyramidato:* PLUM. Cet arbre qui croît aussi en Afrique, notamment sur les bords de la riviere de Gambie & aux environs, est un des plus grands & des plus utiles: son bois est dur, susceptible du poli, rougeâtre &

excellent pour toutes sortes d'ouvrages, & notamment pour la fabrique des rouleaux qu'on emploie dans les moulins à sucre : les planches qu'on en tire portent jusqu'à dix-huit pouces de large ; on en fait de très-beaux meubles : ses feuilles sont semblables à celles du laurier, attachées deux à deux à chaque queue : elles sont transparentes, & paroissent percées de trous comme celles du mille-pertuis : ses fleurs sont légumineuses, tirant sur le pourpre, ramassées en pyramide : le fruit est une gousse longue d'environ un pied, couverte d'une écorce assez semblable à celle de la châtaigne, remplie de petites fibres réunies par paquets, & parsemée de farine jaunâtre, d'un goût aigrelet, & d'une odeur peu agréable : ces filandres recouvrent plusieurs noyaux très-durs, de la figure & de la grosseur de nos feves de marais. Les Negres recueillent ces fruits avec empressement, pour en faire une espece de pain qui est plus beau que bon.

Dans ces pays on fait usage de la fumigation de cette résine, pour guérir les maux de tête ou des autres parties du corps attaquées du froid. Cette même résine, dissoute dans de l'huile ou de l'esprit-de-vin, est bonne pour la goutte & les maladies de nerfs.

La résine animé ne fournit pas d'huile essentielle dans la distillation avec l'eau, à moins qu'on n'en mette à la fois une grande quantité en expérience. Cette résine a beaucoup de peine à se dissoudre dans l'esprit-de-vin, tant qu'elle est pure ; mais à l'aide d'autres sucs résineux, elle y devient plus dissoluble. L'eau n'en tire qu'une couleur foible, & qui, au rapport de M. *Cartheuser*, ne vient que de ce que ce menstrue a détaché quelque portion de matiere résineuse pendant la digestion; aussi ne fait-il pas difficulté de ranger cette substance au nombre des résines les plus pures.

RÉSINE DE CACHIBOU. *Voyez au mot* GOMMIER.

RÉSINE CAREIGNE. *Voyez* CARAGNE.

RÉSINE DE CEDRE : elle est assez semblable à du galipot par sa forme grenue & friable, & par sa couleur jaunâtre. On appelle *cedria* celle qui est en petits grains, & qui découle sans incision : *voyez* CEDRIA; & l'on donne le nom de *résine de cedre* à celle qui est en stalactites, & qui sort de l'arbre lorsqu'on y a fait des incisions : elle a une odeur assez agréable. Ces véritables résines sont rares en France : on leur substitue souvent le *galipot*.

RÉSINE DE CONE. On donne ce nom à la térébenthine qui

découle naturellement ſans inciſion. *Voyez aux articles* PIN, SAPIN & PISTACHIER.

RÉSINE COPAL, que l'on appelle improprement *gomme copal*, eſt une réſine dure, luiſante, tranſparente, & de couleur citrine, odorante, mais moins que l'animé : elle découle ou naturellement ou par ſcarification, d'un grand arbre qui croît à la Nouvelle Eſpagne, dont les feuilles ſont ſemblables pour la figure à celles du chêne; le fruit en eſt arrondi, de couleur de pourpre : on le nomme *copallifera.* Cette réſine a une odeur très-forte quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce parfum en l'honneur de leurs Dieux, & ils firent la même choſe à l'égard des premiers Conquérans de l'Amérique, qu'ils eurent la foibleſſe, pendant quelque temps, de regarder comme des Dieux. On fait un grand uſage de cette réſine pour les vernis : on en fait un grand commerce à Nantes & à la Rochelle. La *copale orientale* eſt fort rare en Europe. Bien des Naturaliſtes croient que la copale ordinaire eſt la premiere matiere du *ſuccin;* apparemment à cauſe des reſſemblances qu'a la *réſine copal* avec le *ſuccin :* elle a en effet la couleur, la belle tranſparence, la dureté & l'indiſſolubilité totale dans l'eſprit-de-vin qu'on obſerve dans le ſuccin. *Voyez* AMBRE JAUNE.

RÉSINE DE COURBARIL. C'eſt la *réſine animé d'Occident.* Voyez à l'article RÉSINE ANIMÉ.

RÉSINE ÉLASTIQUE. C'eſt une réſine des plus ſingulieres, tant par l'uſage auquel on peut l'employer, que par ſa nature qu'on peut propoſer en problême aux plus habiles Chimiſtes : elle découle d'un arbre qui croît en Amérique; elle eſt nommée par les Indiens Maïnas au Sud-Eſt de Quito, *caoutchouc.* On ſait qu'une des propriétés eſſentielles des réſines, eſt d'être abſolument indiſſolubles dans l'eau, & de ne céder qu'à l'action de l'eſprit-de-vin, plus ou moins continuée : cette propriété eſt preſque toujours accompagnée de l'inflexibilité & de l'inextenſibilité; elles n'ont communément d'autre reſſort que celui qu'ont preſque tous les corps durs. Mais l'eſpece ſinguliere dont il eſt ici queſtion, & ſur laquelle M. *de la Condamine* a donné un Mémoire dans le Recueil de l'Académie pour l'année 1751, & dans ſa relation de la riviere des Amazones, p. 78, 1745, ne ſe diſſout point dans l'eſprit-de-vin : elle a l'extenſibilité du cuir, & une très-forte élaſticité. Pour compléter ſa ſingularité, rien ne reſſemble moins à

une résine que cette matiere, quand on la tire de l'arbre duquel elle sort.

Cet Académicien nous apprend qu'on trouve un grand nombre de ces arbres dans les forêts de la Province des Émeraudes au nord de Quito : on les appelle *hhévé*. Il en découle, par la seule incision, une liqueur blanche comme du lait, qui se durcit peu-à-peu à l'air. Les habitans en font des flambeaux d'un pouce & demi de diametre sur deux pieds de longueur : ces flambeaux brûlent très-bien sans mêche, & donnent une clarté assez belle ; ils répandent en brûlant une odeur qui n'est pas désagréable : un seul de ces flambeaux peut durer allumé environ douze heures.

Dans la Province de Quito, on enduit des toiles de cette résine, & on s'en sert aux mêmes ouvrages pour lesquels nous employons ici la toile cirée.

L'arbre d'où l'on tire cette résine croît aussi le long des bords de la riviere des Amazones : les Indiens en font des bottes d'une seule piece, qui ne prennent point l'eau, & qui, lorsqu'elles sont passées à la fumée, ont tout l'air d'un véritable cuir. C'est sans doute de cette même matiere ou de quelqu'autre fort analogue, que sont faits ces anneaux, dont quelques Voyageurs ont rapporté qu'on fait des bagues qui deviennent, quand on veut, des bracelets, des colliers, & même des ceintures, quoiqu'il y ait peut-être un peu d'exagération dans ce dernier fait.

L'usage que fait de cette résine la Nation des Omaguas, située au milieu du continent de l'Amérique, est encore plus singulier : ils en construisent des bouteilles en forme de poire, au goulot desquelles ils attachent une cannule de bois ; en les pressant on en fait sortir par la cannule la liqueur qu'elles contiennent, & par ce moyen ces bouteilles deviennent de véritables seringues. Ce seroit chez eux une espece d'impolitesse de manquer à présenter avant le repas à chacun de ceux que l'on a priés à manger, un pareil instrument rempli d'eau, dont on ne manque pas de faire usage avant de se mettre à table, dans le dessein d'avoir plus d'appétit. Cette bizarre coutume a fait nommer par les Portugais de la Colonie du Para, l'arbre qui produit cette résine, *pao de xiringa*, BOIS DE SERINGUE.

Cet arbre est fort haut & très-droit ; il n'a qu'une petite tête & nulle autre branche dans sa longueur ; les plus gros ont environ deux

pieds de diametre ; ſa feuille eſt aſſez ſemblable à celle du *manioque ;* ſon fruit eſt triangulaire, & a quelque rapport à celui du *palma Chriſti.* Il renferme trois ſemences, dans chacune deſquelles on trouve une amande. Ces amandes étant pilées & bouillies dans l'eau, donnent une huile épaiſſe en forme de graiſſe, de laquelle les Indiens ſe ſervent au lieu de beurre pour préparer leurs alimens. Le bois de cet arbre eſt léger, extrêmement liant, & propre à faire de petits mâts.

Pour tirer le ſuc laiteux ou la réſine, on lave le pied de l'arbre, & on y fait enſuite pluſieurs entailles qui doivent pénétrer toute l'écorce. Ces entailles ſe placent au-deſſus les unes des autres ; & au-deſſous de la plus baſſe on maſtique une feuille de *baliſier*, qui ſert de gouttiere pour conduire le ſuc laiteux dans un vaſe placé pour le recevoir.

Pour employer ce ſuc, on en enduit des moules préparés pour cela. Si c'eſt une bouteille, par exemple, que l'on veut faire, on fait le moule avec de la terre graſſe, on applique deſſus un enduit, on l'expoſe à l'épaiſſe fumée d'un feu que l'on allume à cet effet : dès que l'on voit que l'enduit a pris une couleur jaune, on retire la bouteille & on y met une ſeconde couche qu'on traite de même, & on en ajoute juſqu'à ce qu'elle ait l'épaiſſeur qu'on veut lui donner. Quand la réſine eſt deſſéchée, on caſſe le moule en preſſant la bouteille, & on y introduit de l'eau pour délayer les morceaux du moule & les faire ſortir par le goulot.

Vers l'année 1746 M. *Freſneau*, Ingénieur du Roi dans la colonie de Cayenne, y découvrit auſſi l'arbre dont on retire la *réſine élaſtique.* On doit mettre en œuvre cette réſine ſur le lieu même où ſont les arbres, parce que le ſuc laiteux ſe deſſeche & s'épaiſſit très-promptement, lorſqu'il eſt tiré de l'arbre : ce ſera probablement un objet de commerce excluſif pour la Colonie qui poſſede cette eſpece de tréſor. L'eau tiede ou une chaleur de vingt ou trente degrés, ramollit cette matiere, la rend ſouple, à raiſon de ſon plus ou moins d'épaiſſeur; mais elle ne l'amene pas au point de pouvoir être pétrie ou moulée de nouveau. Les ouvrages faits de cette réſine élaſtique ſont ſenſibles à la moindre gelée, tandis que l'ardeur du ſoleil n'y fait aucune impreſſion. M. *Freſneau*, qui a fait beaucoup d'expériences ſur le caoutchouc, eſt parvenu à le diſſoudre dans de l'huile de noix, en l'y tenant en digeſtion à un feu de ſable doux. Mais cette digeſtion faiſoit plus, elle le détruiſoit, & il ne

pouvoit

pouvoit plus reprendre ni sa solidité ni son ressort. Pour tirer avantage de cette résine, il falloit trouver le moyen de la dissoudre, & de lui faire reprendre ensuite sa fermeté & son élasticité; c'est ce problême que M. *Macquer* est parvenu à résoudre, ainsi qu'on le lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences: après avoir fait plusieurs tentatives, avec différens dissolvans, tels que l'huile de lin, l'essence de térébenthine même rectifiée, sur la chaux, le lait de figuier & l'éther; il n'a trouvé que dans ce dernier dissolvant les qualités qu'il recherchoit; après avoir distilé, à une chaleur très-douce, huit ou dix livres de bon éther, il n'en prit que les deux premieres livres qui passerent dans cette rectification.

Le caoutchouc coupé par morceaux & mis dans un matras bien bouché, avec une assez grande quantité de cet éther, pour qu'il en soit plus que couvert, s'y dissout parfaitement sans autre chaleur que celle de l'air; la dissolution est claire & prend une belle couleur ambrée; elle conserve l'odeur d'éther, mais mêlée d'une odeur désagréable & propre à la résine élastique, & cette dissolution qui est un peu moins fluide que l'éther pur, ne détruit aucune des propriétés de la résine. Si on la verse ou qu'on l'étende sur un corps solide, elle y forme en un instant un enduit de résine aussi élastique qu'elle l'étoit avant que d'être dissoute; si on la verse dans l'eau, elle ne s'y mêle pas, & ne lui donne aucune apparence laiteuse, mais il se forme à sa surface une membrane solide & fort élastique que l'on peut étendre très-considérablement sans qu'elle se déchire, & qui reprend ses premieres dimensions dès qu'on cesse de la tirer.

Cet Académicien, en se servant d'un moule de cire, est parvenu à faire avec la résine élastique ainsi dissoute de petits tuyaux de la grosseur d'une plume à écrire. La solidité de cette matiere, son élasticité, la propriété qu'elle a de résister à l'eau, aux sels, à l'esprit-de-vin, & à beaucoup d'autres dissolvans, la rendent très-propre à faire des tuyaux flexibles & élastiques qui pourroient être nécessaires dans plusieurs ouvrages de mécanique; on pourroit l'employer avantageusement à faire des sondes, qui par leur souplesse & leur flexibilité, seroient bien préférables à celles qu'on a été obligé de faire jusqu'à présent avec des métaux. Quand l'utilité de cette dissolution se borneroit à faire des sondes creuses, molles & flexibles, capables d'évacuer la vessie dans les cas où les secours ordinaires sont toujours douloureux & dangereux, ne sauveroit-elle pas la vie, & ne prolongeroit-elle pas

les jours d'un grand nombre de malades qui périssent faute d'un pareil instrument ? Pour parvenir à former ces tuyaux, il faut prendre un moule de cire, enduire sa surface de plusieurs couches de résine dissoute, & lorsque cette résine a pris de la consistance, la plonger avec son moule dans l'eau bouillante. La cire fond, & il ne reste plus que le tube. Des expériences suivies & des tentatives réitérées nous apprendront peut-être bien d'autres propriétés de cette résine.

Il croît aussi en Amérique plusieurs autres especes d'arbres dont on retire des sucs laiteux, qui mêlés les uns avec les autres en certaine proportion, sont propres à faire des ouvrages semblables à ceux que l'on fait avec la résine élastique, mais qui ne sont pas d'une aussi bonne qualité. M. *Poivre*, Commissaire Ordonnateur à l'île de France, a mandé à M. le chevalier *Turgot*, qu'il avoit découvert une plante très-commune dans cette île, qui donne, lorsqu'on la casse, un suc laiteux, pareil à celui de l'arbre de Cayenne, qui, comme lui, forme en s'épaississant une résine semblable au caoutchouc, quoiqu'un peu moins élastique que ce dernier; elle est, comme lui, susceptible d'une grande extension.

M. *de Magalhaens* (Magellan) vient de nous communiquer une nouvelle propriété de la résine élastique connue depuis quelque temps en Angleterre; on peut s'en servir, au lieu de mie de pain, pour effacer les traces du papier gratté, & celles faites sur le papier au moyen du crayon noir d'Angleterre qui est la molybdene; nous en avons vu l'effet.

RÉSINE ÉLÉMI, *resina elemi*. C'est une substance totalement inflammable, dont on distingue deux sortes dans les boutiques où elle sont connues sous le nom impropre de *gomme élémi* : l'une vraie, qui vient d'Ethiopie; & l'autre bâtarde, qui vient d'Amérique.

La vraie *résine élémi* est jaunâtre, ou d'un blanc qui tire un peu sur le vert, solide extérieurement, sans être absolument seche, souvent molle & gluante, formée en morceaux cylindriques, du poids de deux livres, d'une odeur forte de fenouil, peu agréable : ces morceaux sont communément enveloppés de grandes feuilles de palmier ou de canne-d'Inde, espece de roseau.

On prétend que l'arbre d'où elle découle, est une sorte d'olivier sauvage de moyenne hauteur, dont les feuilles sont longues & étroites, de couleur verte blanchâtre, argentée : sa fleur est rouge, & son fruit

reſſemble à l'olive : on trouve cet arbre en Egypte, dans l'Ethiopie.

L'*élémi d'Amérique* eſt une réſine blanche jaunâtre, tranſparente, reſſemblant à la réſine du pin : ſa conſiſtance eſt ordinairement molle, graſſe & gluante ; elle devient avec le temps très-friable : on la trouve très-communément dans les boutiques : on l'apporte du Bréſil, de la Nouvelle Eſpagne & des îles de l'Amérique : elle découle d'un arbre que les Bréſilois appellent *icicariba*, & qui eſt haut comme un *hêtre :* ſon tronc eſt médiocrement gros ; ſon écorce eſt unie & griſe ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles du *poirier :* les étamines des fleurs ſont jaunâtres, les fruits ſont de la groſſeur & figure d'une olive, & de la couleur d'une grenade : la pulpe de ces fruits a la même odeur que la *réſine élémi.* Si l'on fait une inciſion à l'écorce, il en découle pendant la nuit une réſine verdâtre très-odorante, qui ſent l'anis nouvellement écraſé, & que l'on peut receuillir : le lendemain elle a la conſiſtance de la manne, & elle ſe manie aiſément. Il ſuffit de preſſer l'écorce des différentes parties de cet arbre, pour qu'il en exhale auſſi-tôt une odeur vive. Il faut cependant convenir que preſque toute la réſine élémi qui nous vient d'Amérique, eſt cette réſine appellée improprement *gomme de gommier ;* voyez ce mot.

L'une & l'autre *réſines élémi* ſont fondantes, déterſives, calmantes, réſiſtent à la corruption : c'eſt un excellent mondificatif qui entre dans le *baume digeſtif d'Arcæus.*

Les différentes odeurs, couleurs & conſiſtances qu'on remarque dans les diverſes *réſines élémi*, font ſoupçonner que la plupart d'entr'elles ſont adultérées dans le pays au moyen d'autres réſines jaunes, griſâtres, plus ou moins odorantes, peut-être même avec le *galipot ;* voyez ce mot. C'eſt la raiſon pourquoi elles ſont moins odorantes & leurs vertus bien inférieures. Elles ſe diſſolvent dans l'huile.

RÉSINE DE GENEVRIER ou DE VERNIS, eſt la *ſandaraque :* voyez au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINE LACQUE : *voyez à la ſuite de l'article* FOURMIS ÉTRANGERES, cette eſpece d'inſecte qui donne la *lacque.*

RÉSINE DE LIERRE ou HEDERÉE : *voyez à l'article* LIERRE.

RÉSINE LIQUIDE DE LA NOUVELLE ESPAGNE : *voyez* LIQUIDAMBAR.

RÉSINE DE MELEZE ou DE LARIX : *voyez* MELEZE.

RÉSINE DU MOLLE ou DU POIVRIER DU PÉROU : *voyez* MOLLE.

RÉSINE OLAMPI. Sous ce nom on nous a envoyé plusieurs fois de l'Amérique une résine jaunâtre, grumeleuse, dure, friable, quelquefois transparente, quelquefois blanchâtre un peu opaque, ayant beaucoup de rapport avec les résines *animé*, *copal* & *courbaril :* voyez ces mots.

RÉSINES DE PIN, DE PISTACHIER, DE SAPIN & DE TÉRÉBINTHE : *voyez ces mots.*

RÉSINE TACAMAQUE, *tacamahaca*, est une substance résineuse qui découle, soit naturellement, soit par incision, d'un grand & bel arbre nommé *baumier*, *tacamaque* ou *horame*, & qui a une ressemblance avec le peuplier. Il porte des fruits qui sont petits, arrondis & renferment un noyau qui differe peu de celui de la pêche. Il découle naturellement de cet arbre une résine tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, un peu molle, d'une odeur suave qui approche de celle de l'ambre gris & de la lavande, & qu'on recueille dans des coques faites de fruits de calebassier : c'est ce qu'on appelle *la tacamaque en coque*, ou *en couis* ou *sublime*, & qui est fort rare. L'espece de la plus commune est en masse, ou en grains jaunâtres ou verdâtres, parsemés de larmes blanches ; son odeur est pénétrante & moins suave que celle de la premiere espece. Avant que les Espagnols l'eussent apportée de la Nouvelle-Espagne, elle étoit inconnue. Cette résine est vulnéraire, astringente, nervale ; on n'en fait point usage intérieurement, mais on l'applique extérieurement en emplâtre pour les douleurs de goutte, de rhumatisme & les maladies de la matrice, même sur les loupes qu'elle guérit souvent, pourvu qu'elles ne soient pas trop invétérées : on dit que cette résine mise dans le creux d'une dent gâtée, préserve le reste de la corruption. Le *bois de tacamaque* est odorant ; on l'emploie dans le pays en planches & dans la construction des navires.

La *tacamaque* de l'île de Bourbon & de l'île de Madagascar est verdâtre, & est tout-à-fait différente de la précédente ; elle est quelquefois en roseaux : elle a beaucoup de rapport avec la *caragne* & la *résine élémi :* on la nomme *baume vert ;* voyez ces mots.

Les Espagnols recueillent aussi, par le moyen d'une incision faite à l'espece de peuplier qu'on nomme *focot* ou *faux tacamaca* au Mexique,

le *baume focot.* Son odeur eſt agréable ; il s'emploie ſur les plaies gangreneuſes.

RÉSINE DE TYR. C'eſt la réſine du pin : *voyez ſon article à la ſuite du mot* PIN.

RÉSINE DE VERNIS, eſt la ſandaraque dont nous avons parlé au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINIER D'AMÉRIQUE : *voyez ce que nous en avons dit à l'article* GOMMIER.

RETEPORE, *retepora*, eſt une production à polypier marin, mince, poreuſe ou marquée de petits points comme un ouvrage à réſeau : on diroit que c'eſt un millepore à branches plates & irrégulieres, en forme de dentelles. Leur poroſité & leur forme en écorces ou en éventails qui ſe croiſent, fait le caractere diſtinctif de cette eſpece de production, qui n'offre plus que les loges d'un peuple ou d'une famille d'individus qui a ceſſé d'exiſter.

Parmi les retepores, on en diſtingue de plates & de minces, en forme de croûte piquée de petits points comme des trous d'aiguilles; on les appelle *frondipores.* D'autres ſont à branches en forme de buiſſon : ces branches reſſemblent à des cornes de daim, ou à des feuilles épaiſſes & entrelacées. D'autres enfin ſont formées en buiſſon, à larges & minces feuilles, très-fragiles, dont les compartimens à jour imitent la dentelle ou le point d'Angleterre : on les appelle *manchette de Neptune :* voyez ce mot à l'article ESCARE, à la ſuite du mot CORALLINE.

Ce que quelques Naturaliſtes appellent *pierre réticulaire*, eſt un madrépore ou ſtrié, ou ondé, ou à filet, ou ponctué, & qui, conſidéré par parties, a la figure d'un rets diverſement poreux : *voyez* MADRÉPORE.

On appelle *rétéporites* les rétépores devenus foſſiles ; on en trouve beaucoup en Italie, aux environs de Baſle en Suiſſe, & en Touraine en France.

RETORTUNO. On a donné ce nom à un fruit jaunâtre & fait en ſpirale, lequel provient, dit-on, d'une eſpece d'acacia du Pérou. On dit que les Indiens s'en ſervent pour les dyſſenteries : ce fruit eſt nouvellement connu en France.

RETS MARIN, *reticulum marinum.* Nom donné à une ſubſtance marine du genre des éponges, ſeche, pliante, ſemblable en quelque maniere à du parchemin, formée ordinairement, dit *Lémery*, en bourſe,

grosse comme une petite pomme, & percée comme un rets, de couleur cendrée, d'une odeur & d'un goût marin; elle se trouve aux rivages de la mer. *Lémery* dit que si on la calcine au feu dans un creuset, elle sera propre pour le goître & pour le scorbut. Le rets marin est un *polypier.*

REVEILLE-MATIN ou CAILLE DE JAVA. Cet oiseau qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, & chante aussi par intervalle; mais il s'en distingue par des différences nombreuses & considérables; 1°. dit M. *de Buffon*, par le son de sa voix qui est très-grave, très-fort, & assez semblable à cette espece de mugissement que poussent les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais: 2°. par la douceur de son naturel qui la rend susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poulets domestiques; 3°. par les impressions singulieres que le froid fait sur son tempérament; elle ne chante, elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou, où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses aîles pour y passer la nuit, & dès qu'il se leve, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'allégresse qui réveillent toute la maison: enfin lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit & meurt bientôt: 4°. par son instinct, car il paroît par la relation de *Bontius* qu'elle l'a fort social, & qu'elle va par compagnie: *Bontius* ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java; or nos cailles vivent isolées & ne se trouvent jamais dans les bois: 5°. enfin par la forme de son bec qui est un peu plus alongé.

Au reste, cette espece a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, & avec beaucoup d'autres especes; c'est que les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & jusqu'à ce que mort s'ensuive; mais cependant on ne peut point douter qu'elle ne soit très-différente de l'espece commune.

REVEILLE-MATIN. Espece d'*ésule*: *voyez à l'article* TITHYMALE.

REVERSUS, est le nom que les Indiens donnent à un assez beau poisson, qui est de la longueur de la main, & couvert d'écailles ridées. Ses nageoires sont pointues: sa chair est bonne à manger.

Le *reversus* est d'un naturel très-doux, & même il s'apprivoise: il

vient, dit *Gesner*, à la voix de celui qui lui parle ; les Indiens s'en servent pour prendre d'autres poissons.

RHAAD ou PETITE OUTARDE HUPÉE D'AFRIQUE : on en distingue de deux especes, la grande & la petite ; la grande espece a la tête noire, la huppe d'un bleu foncé, le dessus du corps & des aîles jaune tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir ; le ventre blanc, & le bec fort, ainsi que les jambes. La petite espece est de la grosseur d'une poule ordinaire, & n'en differe que par la huppe & quelques variétés dans le plumage. Il seroit cependant possible, dit M. *de Buffon*, que la petite espece fût la même que la grande, & qu'elle n'en différât que par le sexe ; je fonde, dit-il, cette conjecture, 1°. sur ce qu'habitant le même climat elles ont le même nom : 2°. sur ce que dans presque toutes les especes d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement, qui se marque au-dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties ; telles que les membranes charnues, les éperons, & par les huppes, les aigrettes & les fraises, qui sont, pour ainsi dire, une surabondance d'organisation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on donne à ces oiseaux, en langage Africain, le nom de *tonnerre*, pour exprimer le bruit qu'ils font en s'élevant de terre.

RHAPONTIQUE : *voyez* RAPONTIC.

RHASUT est une sorte d'aristoloche étrangere, que les Maures appellent *rumigi*. Sa racine est assez grosse, profonde en terre, d'un goût très-amer : elle pousse plusieurs tiges, menues comme des filets, blanchâtres, garnies chacune de sept ou huit petites feuilles étroites, pointues, en forme de lance, opposées les unes aux autres, de couleur cendrée. Ses fleurs sont semblables à celles des autres aristoloches, de couleur obscure, & attachées à un pédicule lanugineux : il leur succede des fruits membraneux, qui renferment des semences plates, posées les unes sur les autres. Toute cette plante a une odeur désagréable : elle croît principalement chez les Maures ; elle est vulnéraire & résolutive.

RHENNE ou RENNE, RHANTIER, ou RHANGLIER, ou RAMFIER, *rangifer*, est un animal du genre des cerfs, qui se voit dans la

Norwege, dans la Suede, & dans les pays du Nord, du côté du Pôle Arctique.

Description du Rhenne.

Ce quadrupede devenu domestique, est le principal bétail des Lapons : il rumine comme tous les animaux de son genre : il a la figure du cerf, mais il est plus grand & plus gros ; tous ses membres sont encore plus déliés : Sa Majesté le Roi de Suede, Gustave III, étant à Chantilly en 1770, & visitant le Cabinet d'histoire naturelle, eut la bonté de nous faire observer que les Européens méridionaux confondoient souvent les bois de l'élan avec ceux du rhenne. Ce grand Prince nous fit remarquer que chez les cerfs, les andouillers, les chevillures sortent latéralement & sur la droite de sa perche ou tige. Chez l'élan, la tige simple & arrondie n'a guere plus de sept pouces de longueur, à partir de la meule jusqu'à l'endroit où commence l'empaumure ou palmure qui est fort large, très-évasée, applatie & presque perpendiculaire, concave en-dedans, c'est-à-dire, vers la face, & convexe en-dehors. Tous les cors sortent du devant de l'empaumure ; l'andouiller est fort grand, les chevillures, les doigts vont en décroissant de longueur. Chez le rhenne les deux cornes (ou bois) qui sont disposées comme chez les cerfs & les daims, sont grandes & branchues, rondes, près de la tête, à l'endroit de la *meule* uniquement, le reste des perches est applatie. A l'endroit de chaque meule part un andouiller à tige arrondie qui se rabat sur la face, & se termine par une large empaumure verticale, terminée aussi par des doigts courbés en-dedans, & qui s'engrainent ou se joignent quelquefois avec ceux de la perche opposée. Du milieu de chaque perche sort communément une branche applatie, terminée par une autre empaumure, large, garnie de doigts ; cette empaumure, semblablement à la précédente, est continue, courbe & relevée vers la direction du bout de la perche. Plus haut, sur l'arriere de la perche, sortent quelques chevilles, élevées, droites, mais courbées au bout ; enfin, la perche est terminée par une empaumure ou palmure qui est la moins large & la moins garnie des doigts. C'est la disposition de ces andouillers & sur-andouillers, l'un & l'autre palmés, qui avoit fait dire à quelques Ecrivains, que le rhenne avoit quelquefois trois ou quatre cornes. Nous espérons que cette digression sur les caracteres des bois de l'élan & du rhenne ne déplaira pas à nos Lecteurs ; sur-tout

ſur-tout à ceux qui étudient ou qui aiment les animaux du genre du cerf : ils pourront reconnoître les caracteres ci-deſſus déſignés, en examinant les bois de ces animaux, ſur-tout dans le Cabinet de Chantilly, où ſe trouvent deux des quatre rhennes que le Monarque de Suede avoit envoyés à la ménagerie de Chantilly, ſous la conduite de deux Lapones & d'un Lapon (deux de ces rhennes étoient mâles, & les deux autres femelles). Une ſingularité digne de remarque dans les rhennes, c'eſt que la femelle a auſſi des cornes, mais elles ſont plus petites que celles du mâle, peu larges & moins rameuſes. Les cornes du rhenne ſont d'ordinaire, ainſi que chez le cerf, couvertes d'une ſorte de duvet. Cela arrive, lorſqu'elles renaiſſent, après que les premieres ſont tombées ; car quand elles pouſſent au printemps, elles ſont tendres, velues, pleines de ſang au-dedans ; & quand elles ont acquis leur grandeur naturelle, le poil leur tombe en automne. Une autre ſingularité, c'eſt que le bois de ces animaux tombe & ſe renouvelle malgré la caſtration ; au lieu que dans les daims, les cerfs, les chevreuils, qui ont ſubi cette opération, la tête de l'animal reſte pour toujours dans l'état où elle étoit au moment de la caſtration. Cette obſervation paroît prouver, dit M. *de Buffon*, que la matiere nutritive eſt abondante dans ces animaux ; en effet, les *lichens*, dont ils ſe nourriſſent dans l'hiver, ſaiſon où ils ſont les plus gras, peuvent être regardés comme des ſubſtances plus chargées demolécules organiques, que les feuilles & les bourgeons d'arbres, dont ils ſe nourriſſent dans l'été.

Le rhenne a les pieds larges, ſemblables à ceux des buffles, plus courts que ceux du cerf, & beaucoup plus gros. La corne de ſon pied eſt fendue en deux, comme celle d'une vache ; & ſoit qu'il aille lentement ou qu'il coure, les jointures de ſes jambes ſont, dit-on, autant de bruit que des cailloux qui tomberoient l'un ſur l'autre ; ce bruit s'entend, dit-on, lorſque l'on commence à découvrir l'animal (nous pouvons aſſurer que ce grand bruit, qui part de l'intérieur de l'animal marchant ou arrêté & debout, ſe réduit à un craquement ſemblable à celui que nous éprouvons à l'articulation de nos doigts quand on les tire). La couleur du poil, qui change ſelon les ſaiſons, eſt d'un gris cendré, un peu fauve, excepté ſous le ventre, ſous les côtés & les épaules, où il eſt blanchâtre : il a des poils aſſez longs, qui pendent ſur le cou, & qui ſont aſſez ſemblables à ceux des boucs & des chevres. Sa fourrure eſt fort épaiſſe. Au

lieu de la veſſie du fiel, il a ſeulement un petit conduit ou filet noir dans le foie, dont l'amertume n'approche point du fiel.

Le rhenne eſt farouche de ſa nature, & il y en a une très-grande quantité de ſauvages par toute la Laponie ; mais les habitans ont trouvé moyen de les apprivoiſer. Celui qui provient d'une rhenne privée, eſt privé de même, & on en voit pluſieurs grands troupeaux. Il y en a une troiſieme eſpece qui provient de toutes les deux, & qui tient le milieu entre le ſauvage & le domeſtique. Les rhennes femelles entrent en chaleur à la fin de Septembre, & mettent bas dans le mois de Mai : elles ne portent chacune qu'un faon à-la-fois, quelquefois deux, & il y en a fort peu de ſtériles. Celles qui ont mis bas demeurent au milieu des champs où ils allaitent leurs petits, ſans ſe retirer ſous aucun toît, & ſans que la grande quantité qu'il y en a empêche chaque petit de ſuivre ſa mere, qu'il reconnoît même au bout de deux ou trois ans, comme il en eſt parfaitement reconnu. Dès qu'ils ſont un peu grands, ils ſe nourriſſent d'une eſpece de *lichen*, de feuilles & d'autres herbages qu'ils trouvent ſur les montagnes. La couleur de leur premier poil eſt d'un jaune & d'un roux mêlés, & rougeâtre en quelque ſorte. Ce poil étant tombé, il leur en revient un autre tirant ſur le noir.

Éducation du Rhenne ; avantage qu'on retire de cet animal ; ſes maladies ; ſa pâture ; ſon inſtinct ; ſa courſe & ſa retraite.

Le rhenne, âgé de quatre ans, eſt dans ſa juſte grandeur ; ſi-tôt qu'il eſt dans ſa force, on le dompte & on le dreſſe au travail. On apprend aux uns à tirer les traîneaux à la courſe & en poſte, & aux autres à tirer des charges, comme il ſera décrit plus bas.

Les Lapons ont coutume de châtrer tous ceux dont ils doivent ſe ſervir pour travailler, afin qu'ils ſoient plus traitables ; ce qu'ils font, dit-on, avec les dents, lorſqu'ils ont un an, affoibliſſant & briſant par la morſure tous les vaiſſeaux & nerfs qui ſont autour des parties de la génération, c'eſt-à-dire le *ſcrotum ;* ſans quoi ils feroient farouches & difficiles à manier : ainſi pour une centaine de femelles on ne garde qu'un très-petit nombre de mâles. Les femelles fourniſſent aux Lapons du lait, du fromage & des petits ; les hommes & les femmes les traient indifféremment, & ſeulement une fois par jour, vers les deux heures après midi. Le lait qui leur revient juſqu'au lendemain matin,

eſt deſtiné pour la nourriture de leurs petits. Les femelles qui ont des petits fourniſſent un lait mieux conditionné que celles dont les petits ſont morts. Ce lait eſt gras & épais, comme s'il avoit été mêlé avec des œufs, & par conſéquent fort nourriſſant. Les Lapons en vivent, & ils font d'aſſez bon fromage de celui qu'ils ne font pas cuire. Le rhenne vit rarement plus de treize ans; on dit qu'il meurt quand on le tranſporte hors du pays où il eſt né, le défaut de l'eſpece de nourriture particuliere à ſon pays natal ne pouvant ſe trouver ailleurs; c'eſt pourquoi il eſt difficile d'en élever, même à Stockolm.

Lorſque les Lapons veulent prendre des rhennes ſauvages, ils leur préſentent dans les bois des femelles privées dans le temps qu'elles ſont en chaleur, c'eſt-à-dire, vers la fin de Septembre, & quelquefois il arrive que ces femelles retiennent & mettent bas. Cette troiſieme eſpece de rhennes, qui ſont plus grands & plus forts que les autres, ſont auſſi plus propres à mener le traîneau. Ceux-là retiennent toujours quelque choſe de leur férocité, & ſont quelquefois rétifs & fantaſques, en ſorte qu'ils ſe ruent ſur celui qui eſt dans le traîneau.

La chair des rhennes eſt excellente à manger fraîche ou ſéchée; elle eſt plus ſucculente & plus graſſe dans l'automne, ſur-tout celle des rhennes ſtériles, auſſi on les tue d'ordinaire dans cette ſaiſon. Leur peau fait des vêtemens de toute eſpece; celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre un peu friſé, eſt une péliſſe extrêmement douce, dont les Finnoiſes doublent leurs habits. Aux rhennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit, & l'on fait alors de leurs peaux ces robes connues dans une grande partie de l'Europe ſous le nom de *lappmudes* : on les porte le poil en dehors, & elles font un vêtement fort léger. La peau du vieux rhenne s'apprête comme celle du cerf & du daim, & fait les plus beaux gants, les plus belles veſtes & les plus beaux ceinturons. La Nature, dans ces climats, ſupplée aux beſoins de l'eſpece humaine par un moyen peu diſpendieux : il s'agit du fil: les Lapons filent en quelque façon les nerfs & les boyaux deſſéchés des rhennes, & n'en emploient guere d'autre. Les femmes entourent ce fil d'une matiere d'étaim, en le faiſant paſſer & en le tirant avec les dents par le trou d'un os percé. C'eſt avec ce fil d'étaim qu'elles brodent leurs habits. Enfin pour que tout en ſoit utile, les Lapons font des cuillers avec des os de rhenne, & ſacrifient les cornes de l'animal à leurs Dieux. M. *Linneus* dit que la peau du rhenne qui

couvre le front, les narines & les pieds, est si dure & si adhérente aux chairs, qu'on a bien de la peine à l'en détacher après la mort de l'animal. Cette peau étant sillonnée, & d'ailleurs revêtue d'un poil fort épais & pressé, est moins exposée aux déchiremens que pourroient y occasionner le verglas & la glace.

Les utilités que les Lapons tirent de ces animaux, les obligent d'en avoir grand soin, de les garder nuit & jour, l'hiver & l'été, & de les mener paître en des lieux fort sûrs, de crainte qu'ils ne s'écartent, ou que les bêtes sauvages ne les insultent. On les distingue par quelque marque particuliere, afin que s'ils s'égarent, ou qu'on les trouve bien loin mêlés les uns avec les autres, on les puisse reconnoître. Ces marques se gravent sur les cornes; mais parce que les cornes leur tombent, elles se font aussi aux oreilles.

Les Lapons enferment leurs rhennes dans de grands parcs près des forêts; ces parcs ont deux portes, l'une est destinée à y faire entrer les rhennes, & l'autre à les en faire sortir pour les mener paître. Leur pâture, en été, consiste en des herbes excellentes qu'ils trouvent dans les vallées; ils y mangent aussi des feuilles tendres, qui sont épaisses & grasses, & de petits arbrisseaux qui naissent sur les côteaux des montagnes de Norwege, ils ne broutent jamais de jonc, ni aucune herbe qui soit dure & rude. En tout autre temps ils se nourrissent d'une espece particuliere de mousse blanche qui croît en très-grande quantité sur les montagnes & dans les bois de la Laponie. Cette mousse, dit M. *Linneus*, est un lichen (*lichen rangiferus* Linn. 7.) rarement plus long que le doigt, il approche de la figure de la corne de cerf; mais il y en a plusieurs variétés, & il croît mieux dans des terres stériles que par-tout ailleurs. Souvent les Finnois le ramassent durant les temps pluvieux avec des rateaux & l'emmagasinent pour l'hiver.

Quand la terre est couverte de neige fort haute, cet animal, par un instinct naturel, fait un trou avec le pied, ayant découvert un peu de terrain, il mange la mousse qu'il y trouve toujours; cette sorte de nourriture l'engraisse beaucoup; son poil est net dans cette saison, & plus beau qu'en été quand il mange les meilleures herbes. Ce qui est cause que les rhennes sont plus gras & se portent mieux en automne & en hiver, c'est que le chaud leur est tellement contraire, qu'en été ils n'ont que les nerfs, la peau & les os; ils ne peuvent pas même supporter long-temps la température du Danemarck. Tous

les ans, vers le commencement d'Avril, ils sont attaqués d'une maladie qui les moleste beaucoup. Ce sont des vers qui s'engendrent dans leur dos sous la peau, & en sortent aussi-tôt qu'ils ont pris vie. C'est une espece d'*oestre:* voyez ce mot. Si on tue un rhenne dans ce temps-là, la peau est aussi-tôt perforée en un millier d'endroits & n'est plus propre à rien.

On trouve une description anatomique du rhenne dans les Actes de Copenhague en 1672, *Obs. 135*, par *Bartholin.* On y remarque entr'autres, que la structure d'un des pieds de derriere est singuliere, tant à cause des différentes poulies des muscles, que par rapport à leur insertion. On observe dans les différens animaux, qu'elle est d'autant plus éloignée du centre du mouvement, que l'animal a plus de vîtesse & de légéreté. Des quatre rhennes que Sa Majesté le Roi de Suede avoit envoyés à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, & qui moururent en peu de temps, nous en avons déposé un dans l'amphithéâtre de M. *Varnier*, Docteur en Médecine. Cet habile Anatomiste a rendu compte à l'Académie des Sciences, des observations qu'il a faites sur cet animal, & en a monté le squelette qui se voit, ainsi qu'un autre conservé d'après nature, dans l'un des cabinets de Chantilly.

D'après ce qui précede, M. *de Maupertuis* a eu raison de dire que les rhennes sont des especes de cerfs, dont les cornes sont fort rameuses, jettent leurs branches sur le front, & que ces animaux semblent destinés par la nature à remplir tous les besoins des Lapons, puisqu'ils leur servent de chevaux, de vaches & de brebis. On attache le rhenne à un petit bateau appellé *pulka*, pointu par-devant, pour fendre la neige sans résistance, & sur laquelle il doit glisser, c'est pour cela qu'on lui fait une quille étroite: un homme moitié assis, moitié couché dans cette voiture, peut (sauf la posture incommode) faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne pas de verser, ni d'être à tous momens submergé dans la neige.

En voyageant ainsi, on porte la nourriture sur l'avant-traîneau: quelquefois aussi du bois, sur-tout dans les voyages de *Wardhus.* On est encore souvent obligé de porter avec soi une provision de mousse qu'on mêle avec de la neige & de la glace, & on en forme des pains très-durs qui servent en même temps de fourrage & de boisson à ces animaux qui les rongent avec avidité: on voyage ainsi sur des chemins de neige foulés & marqués de branches de sapin; si l'on quittoit ces

chauffées, on tomberoit dans des abymes de neige. On eft donc fort attentif à n'en pas fortir ; on fuit le creux d'une efpece de fillon formé par tous les pulkas qui y paffent, & on garde bien l'équilibre, afin de ne pas rouler & verfer continuellement le petit bateau, dans lequel il peut à peine entrer la moitié du corps du Voyageur bien enveloppé pour fe garantir du froid, & qui eft attaché au poitrail du rhenne par une longe de cuir ou longue corde, laquelle paffe fous le ventre entre les jambes du courfier, qui va très-rapidement, lorfque c'eft fur un chemin de neige battu & ferme, c'eft-à-dire, que le traineau ne laboure point la neige. Si l'on veut arrêter, c'eft en vain qu'on tire une efpece de bride attachée aux cornes de l'animal indocile & indomptable; il ne fait le plus fouvent que changer de route, quelquefois il entre en fureur, il s'emporte au point de n'écouter ni la voix de fon maître, ni l'effort de la bride, & s'il eft forcé de s'arrêter, il fe retourne d'impatience & vient fe venger fur fon Conducteur qu'il foule à grands coups de pieds. L'unique moyen que les Lapons ont de s'en garantir, eft de renverfer le traîneau, & de fe tenir à couvert fous ce bouclier, jufqu'à ce que la colere de l'animal foit paffée. M. *de Maupertuis* dit, qu'étant peu capable de cette reffource, toute fa défenfe fut un petit bâton qu'on lui mit à la main, & qui eft comme le gouvernail avec lequel il faut diriger le bateau & éviter les troncs d'arbre. Ce même Auteur dit encore qu'il faut avoir foin de fe faire lier dans fon pulka, précaution fans laquelle, lorfque le rhenne court, on ne refteroit pas long-temps dans la voiture. Mais il vient un temps où cette précaution contre la rapidité des rhennes feroit bien inutile, lorfque ce ne font plus ces courfiers indomptables & comme volans ; leurs cornes velues ne font plus alors que des os blancs & fecs, qu'on prendroit pour des côtes d'animaux morts depuis long-temps; leurs os leur percent la peau, & ils ne paroiffent pas capables de traîner un pulka à cent pas. La caufe de ce changement périodique eft, comme nous l'avons dit plus haut, le changement de faifon. Quand ces animaux reviennent de Norwege, où pendant l'été ils n'ont rien à faire, que paître & s'engraiffer, c'eft alors qu'il eft dangereux de voyager en pulka ; mais après tous les travaux de l'hiver, & le retour des foires de la Laponie, on n'auroit à craindre des rhennes, que d'être laiffé en chemin. S'il eft difficile d'arrêter cet animal quand il eft dans fa force, il n'eft pas plus facile de le faire marcher dans le temps de fon épuifement.

M. *de Maupertuis* dit, qu'en revenant de Kergis, il rencontra ſur le bord du fleuve de Torneo, pluſieurs caravanes de Lapons qui apportoient juſqu'à Pello les peaux & les poiſſons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Laponie. Ces caravanes forment de longues ſuites de pulkas; le premier rhenne qui eſt conduit par un Lapon à pied, traîne le premier pulka, auquel eſt attaché le ſecond rhenne, & ainſi de ſuite juſqu'à quarante, qui paſſent tous préciſément par ce petit ſillon tracé dans la neige par le premier, & creuſé par tous les autres. Lorſque les rhennes ſont las, & que les Lapons ont choiſi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les rhennes attachés à leurs pulkas. Chacun ſe couche dans la neige au milieu du fleuve glacé, & leurs Conducteurs leur diſtribuent la mouſſe : *voyez à l'article* NEIGE, comment ſe forment ces chemins d'eaux glacées.

Tous les biens des Lapons conſiſtent dans leurs rhennes : les plus voluptueux d'entr'eux, étendus ſur quelques peaux de rhennes ou d'ours, paſſent leur temps à fumer du tabac, & à mépriſer les occupations des autres hommes. Un Lapon eſt réputé très-riche quand il a mille rhennes, dont chacun ne ſe vend à-peu-près que trois florins: c'eſt même la coutume en Laponie, quand il s'agit des biens de quelqu'un, de demander combien il poſſede de rhennes; ſi le nombre ne va pas juſqu'à cent, il paſſe pour n'être guere à ſon aiſe.

Indépendamment des eſpeces de vers d'oeſtre dont nous avons parlé, & qui tourmentent beaucoup les rhennes, les mouches & les couſins, dont il y a quantité d'eſpeces différentes en Laponie, ſont encore le fléau de ces animaux, & des Lapons mêmes. M. *Linneus* rapporte qu'en 1732, lorſqu'il arriva au mois de Juin à Lulca, diſtrict de la Laponie, d'où le gros des habitans s'étoit déjà retiré, ſuivant l'uſage du pays, dans les montagnes couvertes de neige, parce qu'en cette ſaiſon il eſt impoſſible dans les plaines de garantir les rhennes de la perſécution des mouches, le petit nombre de ces animaux, que quelques Lapons avoient gardés dans le pays, avoient les cornes cotonneuſes, molles, enſanglantées, & divers endroits du corps ſi maltraités par les mouches & les moucherons, qu'ils ruiſſeloient de ſang. Un ſeul taon, diſons oeſtre, fut ſuffiſant, dit M. *Linneus*, pour alarmer un troupeau d'un millier de rhennes. Tous levoient à la fois la tête, ouvroient les yeux, dreſſoient les oreilles, ſouffloient, frappoient des pieds, ſe battoient les flancs l'un contre l'autre, reſtoient enſuite pendant quelques momens comme

consternés, & recommençoient ensuite leurs premiers mouvemens, qu'ils firent plus de cent fois avec autant de régularité qu'un bataillon de soldats peut faire l'exercice. Dans les déserts, les Lapons brûlent continuellement de l'agaric, du pin & du sapin, qui répandent une fumée épaisse par toute la cabane; cette fumée chasse les taons des rhennes & les cousins: de-là vient que dans les forêts on voit les rhennes revenir deux fois à la cabane, & se coucher par terre, tandis que le Maître met ces matieres alumées du côté que le vent souffle, afin qu'il disperse la fumée sur tout le troupeau. Les rhennes reçoivent tranquillement cette fumée en ruminant, & s'endorment; ou bien ils secouent perpétuellement la tête, afin que les mouches ne piquent pas leurs cornes encore molles & velues: mais ils ont beau faire, leurs cornes ne laissent pas d'être percées de petits trous, d'où dégoutte le sang; c'est ce qui fait que ces mêmes cornes portent souvent des andouillers monstrueux. Quand les Lapons font sortir les rhennes, pour les mener paître, on voit avec plaisir une sorte de combat entre ces animaux, leur garde & les chiens. Les rhennes font au moins sept ou huit fois le tour de la cabane, avant qu'on puisse les mettre en marche: ils veulent toujours aller contre le vent; un instinct semble les avertir, que sans cette précaution, les mouches qu'ils redoutent peuvent les suivre aisément. Les Pâtres, au contraire, savent qu'en laissant marcher les rhennes contre le vent, ils iront en courant & en sautant toute la journée, sans manger & sans que personne puisse les suivre. D'ailleurs ils seroient quelquefois emportés, comme nos moutons, par les grands vents; aussi ne leur laisse-t-on pas faire leur volonté. Les Pâtres vivent aussi nuit & jour dans les déserts avec leurs troupeaux, en hiver comme en été, couverts d'habits faits des plus mauvaises peaux de rhennes, des gants & des souliers de la même matiere, remplis d'une espece de cyperoïdes, commune en Laponie, & que M. *Linneus* nomme *carex vesicaria*, ils vivent ainsi, errent, s'arrêtent & se reposent au milieu des neiges; ils fument du tabac, jouent avec leurs chiens, & vivent aussi tranquiles que le Berger Tytire sous son hêtre, tant l'habitude a sur eux de pouvoir. Comme les rhennes sont la principale base de la subsistance des Lapons, & que les tumeurs ou piqûres de taons sont quelquefois accompagnées de maladies qui enlevent près d'un tiers des troupeaux, ce seroit rendre un grand service à ce peuple que de garantir d'un mal dangereux les bestiaux qui lui fournissent la

nourriture

nourriture & l'habillement. M. *Triwald* propose de mettre quelques gouttes de bon goudron dans chaque trou, que l'on observera sur le dos du rhenne, afin d'étouffer l'insecte dans quelque état qu'il y soit. Nous donnerons au mot TAON la description & l'histoire de ce cruel insecte. *Voyez* TAON.

A l'égard des rhennes que l'Auteur du *Manuel Lexique* dit se trouver sous le nom d'*orignacs* dans l'Amérique septentrionale, c'est une erreur; car l'orignac de la Nouvelle-France paroît être le même que l'élan des pays du Nord de l'Europe. *Voyez* ÉLAN.

On a trouvé, il y a quelques années, près d'Etampes, des ossemens que l'on a cru avoir appartenu à un rhenne : ce squelette étoit à mi-côte, sous une roche, dans un lit de sable gris d'environ trois pieds. Ces os étoient confondus avec des ossemens d'hippopotame. Ce sont-là deux beaux médaillons de la catastrophe du globe terrestre. *Voyez* FOSSILES *&* PÉTRIFICATIONS.

RHINOCÉROS ou PORTE-CORNE. C'est le plus curieux & le plus grand de tous les animaux quadrupedes après l'éléphant : on le trouve dans les déserts de l'Afrique & de l'Asie. Le caractere spécifique du rhinocéros, dit M. *Brisson*, page 113, est d'avoir à chaque mâchoire deux dents incisives, très-éloignées l'une de l'autre ; trois doigts ongulés à chaque pied, & une corne conique sur le nez : la partie antérieure de chacune de ses mâchoires est en quelque façon applatie, ou plutôt comme coupée carrément; & chacune des dents incisives est placée à-peu-près dans un des angles formés par le devant des mâchoires & leurs côtés. Le rhinocéros n'a point de dents canines; mais il a à chaque mâchoire douze dents molaires, six de chaque côté.

Description du Rhinocéros.

Ce grand quadrupede a depuis la partie supérieure du dos jusqu'à terre, environ six pieds de hauteur; & depuis le bout du museau jusqu'à la queue, environ douze pieds de longueur : le tour de son corps est égal à sa longueur : il a la tête oblongue, grosse, & assez semblable à celle du sanglier, excepté le museau qui est rond; les yeux petits, mais vifs & enflammés, & les oreilles semblables à celles d'un cochon, larges & hautes de onze pouces : la bouche est peu fendue, elle n'a environ qu'un demi-pied de chaque côté. On remarque, quand cet animal veut prendre quelque chose pour le manger, que la peau de sa levre

ſupérieure, qu'il peut étendre en forme de bec d'aigle & retirer à ſa volonté, eſt beaucoup plus longue que l'inférieure qui a ſept pouces de largeur : la corne qui eſt ſur ſon nez eſt ſouvent arquée vers le dos, quelquefois double, mais rarement, ſur-tout dans ceux d'Afrique.

Sa peau, qui eſt très-épaiſſe, s'étend l'eſpace de trois pieds depuis les oreilles juſques vers le commencement du dos : elle ſe replie & ſe rabat enſuite des deux côtés du cou en forme de capuchon applati, ce qui lui a fait donner par les Portugais le ſurnom de *moine des Indes*. Cette premiere peau fait à ſon extrémité une eſpece de bourrelet ; elle deſcend des deux côtés juſqu'au bas du ventre, & forme trois plis de chaque côté, les uns près des autres, & qui enveloppent les deux cuiſſes antérieures de l'animal juſqu'auprès des genoux, comme ſi c'étoient des bottes : au deſſous du cou pend un autre cuir arrondi, très-épais, & long d'environ un pied, aſſez ſemblable à la partie inférieure du collier d'un bœuf de charrue : depuis les oreilles juſqu'au premier bourrelet il y a trois pieds de diſtance. De deſſous ce premier bourrelet, que *Strabon* compare à un baudrier, ſort une peau qui s'étend juſqu'à la croupe ; elle eſt fort épaiſſe, & reſſemble à ces couvertures que l'on met ſur le dos des chevaux bleſſés : cette ſeconde peau s'étend auſſi des deux côtés, & forme à toutes ſes extrémités un bourrelet très-dur : elle a environ quatre pieds de longueur ſur le dos & huit de largeur, c'eſt-à-dire quatre pieds du côté du ventre. Sa queue prend naiſſance un pied plus bas que la croupe ou que l'extrémité du ſecond bourrelet ; elle a près de trois pieds de longueur ; mais elle eſt attachée au corps de l'animal juſqu'au fondement, l'eſpace de huit pouces : elle eſt aſſez mince & compoſée de pluſieurs nœuds très-ſerrés. Celle de la femelle s'emboîte en deux gros bourrelets de peau, qui ſont fort longs & très-durs. Cet animal n'a de poils qu'à la queue & aux oreilles.

La croupe du rhinocéros eſt tout-à-fait ſinguliere : elle eſt entourée de deux gros bourrelets qui naiſſent de chaque côté à l'extrémité de la ſeconde peau, & qui vont joindre la queue auprès du fondement : ainſi la croupe du rhinocéros eſt partagée en deux par la queue, ce qui forme comme un demi-cercle ou un arc tendu d'environ trois pieds de circonférence, non compris la corde. Les deux cuiſſes de derriere ſont auſſi enveloppées juſqu'auprès des deux genoux dans des eſpeces de bottes à pluſieurs plis. La peau du ventre n'eſt guere qu'à dix-huit pouces de terre : elle ſort de deſſous les extrémités de celle du dos, & eſt comme ſi elle ſortoit d'une houſſe de ſelle ; car les bourrelets ne ſont pas attachés

au corps, mais ils débordent d'un, de deux, & même en quelques endroits de trois & de quatre pouces: elle est mince & déliée, & n'a que deux pieds de largeur; cela étoit nécessaire, parce qu'autrement la peau du rhinocéros ne pouvant s'étendre, il lui seroit impossible de pâturer, & la femelle ne pourroit avoir de petits: d'un autre côté, si elle avoit eu plus de largeur, elle seroit plus exposée aux traits & aux attaques de l'ennemi, n'étant point défendue par les peaux dures qui enveloppent le reste du corps.

La peau du rhinocéros est d'un gris brun: elle est couverte par-tout, excepté à la tête & dessous le ventre, de durillons fort semblables à des boutons d'habits, élevés au dessus de la peau de plus d'une ligne; les plus apparens sont ceux de la croupe & du derriere. Malgré la dureté de cette peau, l'animal n'est pas moins sensible, puisqu'on l'a vu à Paris frissonner aux coups d'une petite baguette. Les pieds sont faits de trois fourchons, desquels celui du milieu est de corne par le devant, & de durillons sur le derriere: les deux autres sont des especes de griffes.

On voit par cette description que le rhinocéros est à-peu-près de la longueur de l'éléphant; mais il est moins gros, & il a les jambes plus courtes. Celui que l'on a montré à Paris en 1748, n'avoit qu'un pied depuis le bout des genoux jusqu'à terre. Les quatre dents incisives de cet animal ressemblent à de gros dés à jouer: les dents molaires sont si tranchantes, qu'elles coupent la paille & les branches d'arbres, comme si c'étoient des ciseaux.

Le rhinocéros a les narines assez grandes, distantes l'une de l'autre d'un demi-pied, & éloignées d'un pied des yeux, qui ont dix pouces de distance entr'eux. Une singularité remarquable, c'est que le rhinocéros d'Asie a la langue douce comme du velours, tandis que celle du rhinocéros d'Afrique est rude, épineuse comme une lime, & écorche tout ce qu'elle leche. Celui qu'on a vu à Paris, léchoit le visage d'un de ses Gardiens sans lui faire aucun mal. Il fut pesé à Stutgard, dans le Duché de Wirtemberg; il pesoit, dit-on, cinq mille livres.

Kolbe dit que le rhinocéros d'Afrique a aussi les oreilles plus petites, & la corne ordinairement moins longue.

Durée de la vie, nourriture, & pays où naissent les Rhinocéros.

Le rhinocéros mâle est conformé comme l'éléphant & le chameau; cet animal tient aussi beaucoup du bœuf. La femelle a un pis & deux

tettes; elle n'a du lait que quand elle allaite, ce qui fait qu'il eſt difficile d'appercevoir ſon pis dans les autres temps. Le cri du rhinocéros reſſemble à celui d'un bœuf pouſſif; on diroit qu'il ne fait du bruit qu'avec les narines : ce cri ne s'entend pas de fort loin; mais lorſqu'il court & qu'il eſt animé, on l'entend alors à une grande diſtance.

Bochard rapporte, d'après *Damir* & *Alkazuin*, Auteurs Arabes, que le rhinocéros femelle met bas ſon petit après l'avoir porté trois ans; qu'elle ne commence à avoir des petits qu'à cinquante ans, & qu'elle vit ſept cents ans. Tout cela eſt un conte; & s'il eſt vrai que le rhinocéros acquiert toute ſa grandeur en quinze ans, ſa geſtation ne peut guere être de plus de quinze mois, & ſa vie de cent ans ou environ: c'eſt ce qu'un Turc véridique & grand voyageur nous a aſſuré. On trouve des rhinocéros par-tout où il y a des éléphans, c'eſt-à-dire dans les déſerts d'Afrique, dans l'Abyſſinie, dans les royaumes de Bengale & de Patane, en Aſie. Il y en a auſſi quelques-uns dans la province de Quangſi à la Chine : mais les pays où il s'en trouve en plus grand nombre, ſont les Etats du Grand Mogol & ceux du Roi d'Ava, de Cambaye & de Jacatra. Celui qu'on a montré à Paris a été amené d'Achem, dans l'île de Sumatra, au royaume d'Ava. Il étoit apprivoiſé, doux & même careſſant : il mangeoit continuellement du foin, de la paille, du pain, des fruits, des légumes, & généralement de tout ce qu'on lui donnoit, excepté de la viande du poiſſon : il buvoit à proportion. Ceux qui en avoient la garde, aſſuroient qu'il mangeoit par jour ſoixante livres de foin & vingt livres de pain, & qu'il buvoit quatorze ſeaux d'eau. Il aimoit extrêmement la fumée du tabac, & ceux qui le montroient prenoient plaiſir à lui en souffler dans les narines & dans la bouche : il buvoit auſſi de la biere & du vin.

Cet animal, dit le Pere *Le Comte*, mange auſſi avec plaiſir des branches d'arbres hériſſées de toutes parts de pointes d'épines vertes, avec des feuilles qu'il briſe & plie avec une avidité & une adreſſe ſingulieres. Auſſi le rhinocéros, celui dont la langue eſt rude, ne ſe nourrit pas d'herbes; il préfere les buiſſons, le genêt & les chardons, & ſur-tout une eſpece de plante qui reſſemble beaucoup au genévrier, mais qui ne ſent pas auſſi bon, & dont les piquans ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi pointus. Les Européens du Cap appellent cette plante l'*arbriſſeau du rhinocéros*.

Le rhinocéros d'Aſie aime les marais & les gras pâturages, & mange

l'herbe comme le bœuf : on assure qu'il sait nager, qu'il aime à se plonger dans l'eau, & qu'il court avec une telle légéreté, qu'il fait quelquefois jusqu'à soixante lieues dans un jour ; ce qui est presque incroyable, vu l'énorme pesanteur de l'animal, & sa structure ou conformation.

Chasse du Rhinocéros ; sa force & sa fureur ; son combat contre l'Eléphant.

Il ne faut pas croire, d'après ceux qui montroient le rhinocéros à Paris, qu'on tue cet animal dans l'été, à coups de canon, quand il court ; ou dans l'hiver à coups de fleches, quand il est endormi dans un marais. Sa peau est trop dure pour être percée par des fleches, & il court trop vîte pour qu'on puisse mener & braquer le canon après lui : ainsi ces contes ne servent qu'à en imposer à un certain public toujours avide du merveilleux. Voici ce que quelques Naturalistes rapportent de la chasse du rhinocéros & de la maniere de le prendre : ils disent que quand la femelle allaite son petit dans les pâturages, les Indiens, les uns armés de piques, & les autres de fusils, vont l'attaquer : s'ils ont le bonheur de la tuer à coups de fusil ou autrement, ils prennent le petit qui ne peut encore courir bien vîte, ni se défendre. Mais cette chasse est très-dangereuse ; car quoique le rhinocéros ne fasse naturellement aucun mal à l'homme, cependant lorsqu'il est blessé, il va quelquefois au feu, & renverse, dit *Bontius*, tout ce qui se trouve devant lui, hommes & chevaux. Le même *Bontius* ajoute que la femelle du rhinocéros ne va au feu que quand elle a mis son petit en sûreté ; telle est la maniere de prendre les petits rhinocéros.

A l'égard du rhinocéros mâle, la chasse n'en est pas si dangereuse. Les Indiens construisent dans les lieux où vont ces animaux, une forte cabane à plusieurs portes, qu'ils entourent d'arbres & de feuillages : ils mettent dans une partie de cette cabane une femelle de rhinocéros déja apprivoisée, dans le temps qu'elle est en chaleur, & laissent ouverte la porte antérieure : le rhinocéros mâle, attiré par la femelle, n'est pas plutôt entré dans cette partie antérieure, que les Indiens qui se sont cachés ferment aussi-tôt la porte, ensuite ils le tuent ou le prennent en vie. Telle est la seule maniere de prendre le rhinocéros vivant, du moins en Asie.

En Afrique, dit *Kolbe*, les peuples de Bamba entendent fort bien la maniere de prendre le rhinocéros : leur méthode est d'ouvrir, dans

les lieux que ces animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en rétrécissant vers le fond, ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon qui cachent le piege; les rhinocéros y tombent & ne peuvent s'en retirer. Les Hottentots, dit le même Auteur, font à-peu-près de même. Comme ces animaux suivent presque toujours la même route pour aller aux rivieres, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître, à cause de la pesanteur de leur corps. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu; ils le couvrent ensuite avec tant d'art, que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. Le rhinocéros, en tombant dans cette fosse, ne manque pas de rencontrer le pieu qui lui perce la poitrine ou le cou, & qui l'arrête assez pour donner le temps aux Chasseurs de l'achever à grands coups de sagayes.

Le rhinocéros a l'odorat extrêmement subtil: avec le vent favorable il sent de loin toutes sortes d'animaux; il marche vers eux en droite ligne, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage, rien ne l'oblige à se détourner: avec la corne qu'il a sur le nez il déracine les arbres, il enleve les pierres qui s'opposent à son passage, & les jette derriere lui fort haut à une grande distance; en un mot il abat tous les corps sur lesquels sa corne peut avoir quelque prise: s'il ne rencontre rien lorsqu'il est en colere, il se contente de baisser la tête & de faire des sillons sur la terre, dont il jette une grande quantité sur sa propre tête: il attaque assez rarement les hommes, à moins qu'on ne le provoque ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas il se met en colere, & tâche de saisir la personne par le milieu du corps, & la fait voler par dessus sa tête avec une telle force qu'elle est tuée par la violence de sa chûte: alors il vient la lécher fortement, de maniere à lui enlever toutes les chairs; il en fait de même aux autres animaux. Si on le voit venir, il n'est pas difficile de l'éviter quelque furieux qu'il soit; s'il va fort vîte il ne se tourne qu'avec peine; d'ailleurs il ne voit que devant lui, ainsi on n'a qu'à le laisser approcher à la distance de huit à dix pas, & alors se mettre un peu à côté, il ne voit plus celui qu'il poursuivoit, & ne peut que très-difficilement le retrouver.

Pline & tous les Auteurs assurent que le rhinocéros est l'ennemi naturel de l'éléphant. Il semble aiguiser sa corne contre les rochers,

il la frotte auſſi contre les arbres & tous les corps durs (peut-être par un mouvement naturel) quand il ſe prépare au combat ; & quand il attaque l'éléphant, il tâche de lui enfoncer ſa corne dans le ventre à l'endroit où il ſait qu'il a la peau plus tendre & plus molle. La poſſeſſion d'un pâturage excite entr'eux des combats ſinguliers ; ils ne veulent point ſe repaître dans les mêmes lieux. L'éléphant qui eſt ruſé & ſubtil, évite quelquefois la corne du rhinocéros, le fatigue avec ſa trompe, le déchire, le hache & le met en pieces avec ſes grandes dents ou défenſes ; mais le rhinocéros remporte ſouvent la victoire. Pluſieurs croient fabuleux le combat de ces deux animaux ; cependant Emanuel, Roi de Portugal, fit combattre, en 1515, un rhinocéros mâle contre un éléphant, & celui-ci fut vaincu dans l'arene de Lisbonne.

Selon le rapport des Jeſuites Portugais & des Ecrivains Orientaux, on voit aſſez ſouvent des éléphans étendus morts & percés par la corne du rhinocéros ; néanmoins les Peres Jéſuites Portugais qui ont demeuré long-temps en Abyſſinie, aſſurent que les habitans de ce pays nourriſſent & apprivoiſent des rhinocéros dont ils ſe ſervent, & les accoutument au travail comme ils font à l'égard des *éléphans* : voyez ce mot.

Temps où l'on a vu des Rhinocéros en Europe : uſage de la corne, du ſang & de la peau de cet animal.

Dion dit que l'Empereur Auguſte, après avoir vaincu Cléopâtre, fit paroître à Rome pour la premiere fois un rhinocéros à ſon triomphe. *Pline*, plus inſtruit de l'Hiſtoire Romaine, aſſure que ce fut le grand Pompée qui donna le premier au peuple le ſpectacle d'un tel animal : dans la ſuite on en fit paroître ſouvent dans le Cirque. Le Peuple Romain prenoit beaucoup de plaiſir à les conſidérer, tantôt dans le temps qu'on ne les faiſoit pas combattre (ſpectacle innocent & plus agréable aux perſonnes d'un caractere doux & humain, puiſqu'il ſe faiſoit ſans effuſion de ſang), tantôt lorſqu'ils étoient aux priſes avec l'éléphant, l'ours, le taureau, ou même avec les Gladiateurs ; enfin, Auguſte procura ſouvent de tels amuſemens au peuple. Sous Domitien on vit ſouvent le rhinocéros ſe battre avec le taureau ; & *Martial* dit qu'aucun animal ne combattoit dans l'arene avec plus de force & de férocité : ce même Auteur ajoute que le rhinocéros étoit fort lent à ſe mettre en

colere ; mais que lorſqu'il étoit une fois irrité, rien n'étoit plus terrible: on a vu, dit-il, cet animal enlever un ours avec ſa corne, qui étoit double, & le jeter en l'air très-leſtement. En conſidérant le rhinocéros femelle qui étoit à Paris en 1748, on conçoit aiſément que le rhinocéros mâle, en tournant ſa tête vers ſon épaule droite, peut également ſe ſervir des deux cornes qu'il a quelquefois, & que c'eſt même dans cette ſituation qu'il raſſemble toutes ſes forces, comme ſur un point d'appui. On vit encore deux rhinocéros ſous Antonin le Pieux ; mais depuis la décadence de l'Empire Romain il n'en parut plus en Europe juſqu'en 1515, qu'on en vit un à Lisbonne ; depuis ce temps-là on en a encore tranſporté quelques-uns en Portugal & en Eſpagne : enfin on en fit voir un à Londres en 1684, & un autre il y a quelques années ; mais il ne paroît pas qu'on en ait jamais amené en France avant celui qu'on a vu à Paris en 1748 ; il avoit été conduit en Hollande par mer par un Capitaine de cette Nation, de là en Allemagne & d'Allemagne en France. Pour le tranſporter par terre, on s'eſt ſervi d'une voiture couverte, ſur laquelle il falloit dans les mauvais chemins juſqu'à vingt chevaux. A cauſe de la différence du climat de l'Europe, on avoit ſoin de le graiſſer ſouvent avec de l'huile de poiſſon, pour empêcher ſa peau de s'endurcir & de ſe fendre. On en voit un aujourd'hui dans la ménagerie de Verſailles.

On prétend que le rhinocéros mâle a une petite corne ſur le dos, à l'épaule droite (c'eſt plutôt une ſeconde corne ſur le nez) : toujours eſt-il vrai que la corne qui eſt ſituée & fixée ſur le nez, eſt ordinairement claire en ſa baſe, & d'un brun noirâtre en haut, comme la peau : elle n'eſt pas tout-à-fait ronde, mais un peu écraſée aux côtés ; elle eſt fort groſſe, un peu recourbée vers le dos, & très-dure ; celle de la femelle eſt plus groſſe & plus longue ; elle a quelquefois plus de deux pieds & demi de longueur, en partant de la racine, & neuf à dix pouces de diametre en cette même partie : au reſte, ces cornes varient ſuivant l'âge : nous en avons une très-belle qui eſt d'un gris brun ; & quoiqu'il y en ait un bout de la pointe de retranché, elle a encore vingt-deux pouces de longueur, & ſept de diametre en ſa baſe.

La corne du rhinocéros étoit de très-grand prix chez les Romains : tout le monde ſait qu'ils avoient pouſſé le luxe des bains juſqu'à l'excès ; des femmes y tenoient des vaſes à bec remplis d'huile & d'eſſence à l'uſage de ceux qui prenoient les bains. Ces vaſes étoient, chez les

Princes

Princes & les riches, des cornes de rhinocéros qui étoient artiſtement creuſées en dedans, & bien travaillées ſur l'extérieur : *voyez l'article* VASES. Les Ecrivains Arabes & les Orientaux débitent beaucoup de fables ſur cette eſpece de corne : ils prétendent que quand elle eſt fendue, on y voit mille figures plus merveilleuſes les unes que les autres, des hommes, des oiſeaux, des chevres, &c. ce qui fait, diſent-ils, que les Princes Chinois & les Indiens s'en ſervent pour orner leurs baudriers & en parent leurs trônes ; l'on en fait auſſi des colliers & des manches de couteaux à l'uſage des Rois des Indes, qui ſe ſervent toujours à table de ces couteaux, & qui les achetent bien cher, parce qu'ils croient de bonne foi que la corne ſue à l'approche de quelque ſorte de venin que ce ſoit, & que quand on y verſe de bon vin, on le voit ſur le champ s'élever & bouillonner. *Kolbe* n'a pas craint d'aſſurer qu'il avoit été témoin oculaire de ce phénomene.

Une des raiſons qui concourent encore au grand prix de cette corne, même dans les Indes, c'eſt ſa dureté extraordinaire qui permet qu'on en faſſe des ouvrages ſculptés, de toute beauté & de très-longue durée. L'opinion qu'une telle gravure étoit naturelle à la corne du rhinocéros, jointe à la propriété de ſuer ou de ſe fendre en deux à l'approche du venin, a paſſé des Indes en Europe. On ſait que Clément VII. fit préſent d'une corne de rhinocéros au Roi de France, croyant tout bonnement lui envoyer quelque choſe de très-précieux : les Vénitiens en acheterent alors une très-cher d'un Juif ; & *Paul Jove* raconte que quand les François pillerent le Palais de Médicis, Grand Duc de Toſcane, ils trouverent un tréſor, c'étoit une corne de rhinocéros. On préſume bien que ces ſortes de bijoux étoient d'autant plus eſtimés que la ſuperſtition & l'ignorance en rehauſſoient le prix. Aujourd'hui qu'on commence à revenir de ce préjugé en Europe, on ne voit plus ces cornes que comme des raretés dans les cabinets des Curieux. Celles que l'on voit dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle à Chantilly, ſont très-variées : on les vend encore cent écus dans l'Inde. Pluſieurs perſonnes du Cap ont des coupes faites de cette corne ; il y en a de montées fort proprement, ſoit en or, ſoit en argent, les ornemens en font tout le mérite. Les Tourneurs qui font ces vaſes, ont encore grand ſoin d'en ramaſſer les raclures : on les croît d'un excellent uſage dans les convulſions, les foibleſſes & pluſieurs autres incommodités.

Le ſang de cet animal eſt auſſi fort eſtimé au Cap. Les Européens qui peuvent en avoir de frais, le mettent dans un boyau du rhinocéros, & l'expoſent au ſoleil pour le faire ſécher : on dit que c'eſt un vrai ſpécifique contre les obſtructions, & pour conſolider les plaies internes : on le prend dans un verre de vin, dans une taſſe de thé ou de café. On aſſure que ce même remede convient encore pour guérir les coliques, arrêter le flux de ſang & provoquer les menſtrues des femmes, deux effets entiérement oppoſés, dit *Rédi.*

Les Maures Indiens, dit *Bontius*, mangent avec plaiſir la chair du jeune rhinocéros : mais quand il eſt vieux, cette chair eſt ſi dure & ſi coriace, qu'il faut avoir de bonnes dents pour en manger. Chez les Indiens on fait uſage en Médecine de la peau, de la corne, des ongles, du ſang, de la chair, de la fiente, de l'urine, & généralement de tout ce qui vient du rhinocéros : on en tire des remedes volatils, qui paſſent chez les Indiens & chez les Abyſſins pour des antidotes ſouverains contre le poiſon & le venin ; ils ont le même uſage dans leur Pharmacie, que la thériaque dans la nôtre. La décoction de la peau de cet animal, avalée pendant trois jours conſécutifs, guérit, dit-on, les dégoûts, ſoit qu'ils viennent de foibleſſe d'eſtomac, ou de quelqu'autre cauſe : cette peau eſt ſi dure, que les mêmes Indiens & Abyſſins s'en ſervent pour faire des cottes d'armes, des cuiraſſes, des boucliers, & même, dit-on, des ſocs de charrues : ces cuiraſſes de peau ſont beaucoup plus légeres & plus commodes que les nôtres ; elles ſont à l'épreuve des pertuiſannes & des armes à feu : enfin, on n'apportoit autrefois des Indes à Rome le meilleur *lycium*, que dans des outres de peau de rhinocéros. *Charles de Bergan* dit que les excrémens de cet animal ſont moulés en crottes preſque ſemblables à celles du cheval, & que les Jardiniers du pays préferent le fumier du rhinocéros à tout autre.

A l'égard du *réem*, que quelques-uns appellent *rhinocéros*, voyez ce que nous en avons dit au mot REM : on a auſſi donné improprement le nom de *taureau* ou de *bœuf d'Ethiopie* au rhinocéros : il paroît encore que l'*abada* & le *monocéros quadrupede* de quelques Auteurs eſt le même que le *rhinocéros d'Afrique.* M. *Parſons*, célebre Médecin de Londres, a publié en 1742 un *Traité ſur le rhinocéros.*

RHINOCÉROS, NASICORNE ou MONOCÉROS. Les Naturaliſtes

donnent ce nom à trois eſpeces de ſcarabées ou inſectes coléopteres qui ont ſur la tête une corne que l'on regarde comme une expanſion du crâne.

Le premier porte ſur la tête une corne recourbée : il a le ventre velu, & le corſelet convexe.

La ſeconde eſpece a la figure du *ſcarabée pillulaire*, ou *fouille-merde*, autrement dit *ſtercoraire*. Cet inſecte a le devant de la tête fait en forme de bouclier, taillé en croiſſant, à bord élevé, d'où ſort une petite corne échancrée : ſes fourreaux ſont polis & marqués de ſept ou huit ſillons.

La troiſieme eſpece eſt le petit rhinocéros noir, qui eſt de forme cylindrique, dont les fourreaux ſont ſillonnés & pointillés en creux. Sa corne eſt repliée : il a le corſelet échancré en devant, & on lui voit cinq dentelures (*Linneus*).

Nous parlerons plus amplement du rhinocéros inſecte à l'article *ſcarabée monocéros* ou *ſcarabée à une corne*.

RHINOCÉROS DE MER : c'eſt le nom que l'on donne à la *licorne de mer* ou *narhwal :* voyez ces deux mots.

RHINOCÉROS OISEAU. On appelle ainſi une eſpece de corbeau cornu des Indes : il eſt beaucoup plus grand que nos corbeaux d'Europe : ſon bec eſt petit, par rapport à ſon corps : c'eſt le *topau* du *Muſæum* de *Wormius*, & le *jager-vogel* de *Nieuhoff*. Conſultez auſſi ce qu'en ont dit *Bontius*, *Aldrovande*, *Willughby* & *Ray*. Voyez Calao.

RHODITE. Nom donné à un grand aſtroïte foſſile, à grandes étoiles rondes, plus ou moins profondes, ſéparées par un rebord aſſez large ſur lequel les lames ſe prolongent. Les rhodites ſont communs aux environs de Baſle, de Dax & en Lorraine.

RHOMBITE. Sous ce nom on déſigne quelquefois l'empreinte ou la pétrification d'un turbot, mais plus communément on exprime par-là une famille de coquilles appellées *rouleaux* ou *cylindres*. Il paroît que les Auteurs ont appliqué ou tiré le nom de *rhombites* de la figure de ces coquilles : mais elle approche ſi peu du rhombe géométrique, qu'il ſeroit ridicule de leur donner en françois le nom de *rhombe ;* il vaudroit mieux diviſer cette famille en rouleaux & en cornets. Cette diviſion s'accorderoit avec la méthode de *Liſter*, car il diviſe les *rhombi* en

cylindriques, ce ſont les *rouleaux ;* & en pyramidaux ou coniformes, ce ſont les *cornets*. Voyez ces mots.

RHUBARBE, *rhabarbarum aut rheum.* Dans les boutiques, on donne ce nom à une racine que l'on nous apporte en morceaux aſſez gros, inégaux, de la longueur de quatre pouces ou environ, & de la groſſeur de deux à trois : elle eſt aſſez peſante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement comme la noix muſcade, un peu fongueuſe, d'un goût légérement âcre, mêlé de viſcoſité, amer & un peu aſtringent, d'une odeur de drogue, donnant une teinture de ſafran à l'eau.

Cette racine, qui eſt ſujette à ſe carier & à noircir, ſur-tout quand elle eſt en grands morceaux, appartient à une plante de la Chine, qui malgré ſa célébrité n'en eſt pas encore mieux connue. *Montingius*, dans ſon *Hiſtoire des Plantes d'Angleterre*, a donné une deſcription de la rhubarbe, & une figure tirée de *Mathiole*, ſous le nom de *rhabarbarum lanuginoſum, ſive lapathum Chinenſe longifolium ;* mais l'hiſtoire qu'il en donne n'eſt ſûrement pas fidelle, & ne convient point à la rhubarbe. Le R. P. *Michel Boyn* dit, dans ſon Livre intitulé *Flora ſinenſis*, *Viennæ Auſtriæ edita*, *1656*, que la rhubarbe naît dans toute la Chine, & qu'elle s'y appelle *tay-huam*, ce qui ſignifie *très-jaune :* elle vient cependant plus abondamment dans les Provinces du Su-Civen, Xen-ſy, & Socieu, qui eſt la ville la plus proche des murs des Chinois. La terre, dans laquelle elle vient, eſt rouge & limoneuſe. Dès que les Chinois ont tiré cette racine de la terre, ils la nettoient, la raclent, la coupent en morceaux, qu'ils mettent d'abord ſur de longues tables, & qu'ils retournent trois ou quatre fois le jour; car l'expérience leur a appris que s'ils les faiſoient ſécher en les ſuſpendant à l'air libre, ces morceaux deviendroient trop légers, & que la rhubarbe perdroit de ſa vertu. Au bout de quatre jours, quand les morceaux ont déjà pris une ſorte de conſiſtance, on les perce de part en part, & on les enfile, enſuite on les expoſe au vent à l'ombre. L'hiver eſt le meilleur temps pour tirer la rhubarbe de la terre, avant que les feuilles vertes commencent à pouſſer. Si on l'arrachoit de la terre pendant l'été, ou dans le temps qu'elle pouſſe des feuilles vertes, non-ſeulement elle ne feroit pas mûre, & n'auroit point de ſuc jaune ni de veines rouges, mais elle ſeroit encore poreuſe & très-légere, & par conſéquent inférieure à celle qu'on retire durant l'hiver. On prétend que les Chinois font, par cette préparation, trois eſpeces de rhubarbe; l'une eſt plate,

l'autre eſt en morceaux ronds, & l'autre quarrée ; ce qui fait dire aux Marchands, *rhubarbe de la Chine* ou de *Tartarie* ou de *Moſcovie.* La meilleure pour l'uſage eſt celle qui a été gardée dix ans.

On apportoit autrefois la rhubarbe de la Chine par la Tartarie, à Ormus & à Alep, de-là à Alexandrie, & enfin à Vienne ; c'étoit celle qu'on appelloit *rhubarbe du Levant.* Les Portugais l'apportoient auſſi ſur leurs vaiſſeaux, de la ville de Canton, qui eſt un Port & où ſe tient un marché de la Chine. Les Egyptiens l'apportoient à Alexandrie par la Tartarie. On prétend qu'il en venoit auſſi de cette partie de l'Ethiopie, que les Anciens nommoient *barbarica*, d'où lui eſt venu le nom latin *rheum barbaricum.* L'on ajoute que la premiere rhubarbe fut apportée en Europe par quelques Soldats de l'armée de Charles V. dans le quatorzieme ſiecle : préſentement on nous l'apporte des Indes Orientales & de Moſcovie : elle croît abondamment dans toute cette partie de la Chine qui confine à la Tartarie ; nous ne ſavons pas encore ſi elle naît auſſi en Moſcovie, & il paroît vraiſemblable que les Moſcovites nous l'apportent de la Tartarie & de la Chine. Les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes s'en chargent auſſi à Canton & à Ormus. Il y a quelques années qu'on envoya de Moſcovie à M. *de Juſſieu*, une plante qui s'appelle *rhabarbarum folio oblongo*, *criſpo*, *undulato*, *flabellis ſparſis.* Cette même plante avoit déjà été envoyée du même pays pour la vraie rhubarbe de la Chine, par M. *Rand*, Directeur du Jardin de Chelſey en Angleterre, ſous le nom de *lapathum bardanæ folio undulato*, *glabro.* La maniere dont cette plante fructifie fait croire que c'eſt effectivement une vraie eſpece de rhubarbe de la Chine. Les graines & la racine de cette plante ſont tout-à-fait ſemblables à la rhubarbe que feu M. *Vandermonde*, Médecin de la Faculté de Paris, avoit envoyée de la Chine. Enfin on la cultive aujourd'hui au Jardin Royal des plantes à Paris, où elle vient très-bien : elle y fleurit, & ſupporte les hivers les plus froids. En voici la deſcription.

C'eſt une groſſe racine vivace, arrondie, d'environ une coudée de longueur, rameuſe, d'un roux noirâtre en dehors ; quand on enleve quelques morceaux de l'écorce, on trouve la ſubſtance pulpeuſe de la racine, panachée de points d'un beau jaune de ſafran, ſur-tout en ſon milieu : on reconnoît l'odeur, qui lui eſt particuliere, en la flairant vers ſon collet ; ſon goût eſt amer, viſqueux & aſtringent : du ſommet

de la racine naiſſent pluſieurs feuilles couchées ſur la terre, diſpoſées en rond les unes ſur les autres : elles ſont très-grandes, entieres, vertes, taillées en forme de cœur, garnies de deux oreillettes à leur baſe, & portées ſur de longues queues qui fourniſſent à la feuille même cinq nervures principales. Du milieu des feuilles s'éleve une tige anguleuſe, cannelée, haute d'un pied & demi, garnie de quelques enveloppes particulieres, membraneuſes ; les fleurs en ſortant de ces enveloppes, forment de petites grappes, & chaque fleur eſt portée ſur un petit pédicule particulier : elles ſont ſemblables à celles de notre rhapontic, mais beaucoup plus petites, ſans calice, & d'une ſeule piece en forme de petite cloche, découpée en ſix quartiers : à chaque fleur ſuccede une graine pointue triangulaire, bordée d'un feuillet membraneux ; elle pouſſe dans le printemps, & fleurit en Juin : ſes graines mûriſſent en Août.

Par le moyen de l'eau on retire de la racine de rhubarbe de la Chine plus de moitié de ſon poids d'extrait gommeux ; car elle contient très-peu de réſine. Tous les Médecins reconnoiſſent deux vertus dans la rhubarbe ; ſavoir, d'évacuer les humeurs, ſur-tout celles qui ſont bilieuſes ; & de fortifier par une douce aſtriction les fibres de l'eſtomac & des inteſtins : elle leve les obſtructions du foie ; c'eſt pour cela que quelques-uns l'appellent l'*ame*, la *vie* & la *thériaque du foie.* On l'emploie utilement dans la jauniſſe, & dans les diarrhées, dans toutes les eſpeces de dyſſenteries qu'elle guérit ſouvent beaucoup plus ſûrement & avec plus de douceur que l'ipecacuanha : on la mêle auſſi avec la limaille de fer & la cannelle contre les pâles couleurs & opilations des jeunes filles. Elle a auſſi la propriété de tuer les vers, & convient à toutes les perſonnes & à tout âge, lorſqu'elle eſt preſcrite à propos ; car il y a des cas où elle deſſeche le ventre, & attaque les reins, &c. Il faut s'en abſtenir dans les fievres continues & inflammatoires, parce qu'elle échauffe beaucoup. Elle nuit à ceux qui ſont ſujets aux conſtipations & aux ardeurs d'urine : on l'ordonne en ſubſtance avant le repas, pour aider la digeſtion & pour fortifier l'eſtomac : la doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à un gros, ſelon l'âge & le tempérament. *Lémery* dit avoir reconnu par expérience, que la partie brunâtre qui ſemble être gâtée dans les grands & gros morceaux de rhubarbe, eſt plus aſtringente & plus propre pour le flux de ſang &

la diarrhée que la bonne rhubarbe. Enfin la rhubarbe entre dans quantité de compofitions galeniques; fon nom eft très-célebre en Médecine.

RHUBARBE DES ALPES. C'eft une efpece de patience à feuilles rondes. *Voyez* PATIENCE.

RHUBARBE BLANCHE. *Voyez* MECHOACAN.

RHUBARBE DES MOINES. *Voyez à l'article* PATIENCE.

RHYNCOLITHES. Nom donné aux pointes d'ourfin foffiles. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

RICH ou RICHS. *Voyez ci-après l'article* RICHE.

RICHARD. Des Curieux ont donné ce nom à un genre d'infecte coléoptere, remarquable par fa forme finguliere, fes antennes en fcie & fa riche parure. Les plus beaux nous viennent des pays étrangers: l'or & la couleur de rubis la plus éclatante brillent fur les étuis des richards. Ces infectes ne font pas communs: on les trouve difficilement; & dès qu'on en approche, ils fe laiffent rouler le long des feuilles des arbuftes qu'ils habitent. Enfin on les faifit, & on examine le philtre qui fournit à leur magnificence.

RICHE. M. *Briffon* donne ce nom à un petit animal du genre du lievre. Il differe, dit-il, de notre lapin par fa couleur. Tout fon corps eft couvert de poils d'un très-joli gris. *Voyez les mots* LIEVRE & LAPIN.

On prétend que le véritable riche fe trouve en Suede & en Pologne fous le nom de *richs*, & que cet animal eft une efpece de loup-cervier dont la fourrure eft très-fine. On éleve de ces animaux en plufieurs endroits, à caufe du profit qu'on retire de leur peau. *Voyez* LOUP-CERVIER *& l'article* LYNX.

RICIN, *ricinus*. On donne ce nom à plufieurs fortes d'*amandes*, ou *noix*, ou *feves purgatives* que l'on apporte des deux Continens, foit des Indes, foit de l'Amérique; favoir, 1°. le *ricin ordinaire;* 2°. la *feve purgative* des Indes occidentales, qui eft le *pignon de Barbarie*, ou la *feve du médicinier*, ou la *noix des Barbades;* 3°. l'*aveline purgative du nouveau monde*, & qui eft la *noix du médicinier d'Efpagne*, ou le *ben grand;* 4°. la noix du *ricin Indien*, qui eft le *pignon d'Inde*, ou le *grain de Tilli*, ou *grain des Moluques.* Nous allons donner la defcription de ces différentes noix purgatives & des plantes qui les portent.

1°. La GRAINE DE RICIN ORDINAIRE, *ricini vulgaris nucleus.* Le fruit eſt triangulaire, à trois loges, un peu hériſſé, & il contient trois graines; chaque graine eſt oblongue, de la figure d'un œuf, convexe d'un côté, applatie de l'autre, avec un petit ombilic placé au ſommet: elle cache ſous une coquille mince, fragile, liſſe, couverte de raies tachetées de blanc & de noir, une ſubſtance médullaire, ſemblable à une amande, blanche, partagée en deux, graſſe, douceâtre, âcre, & qui excite des nauſées. La plante qui porte ce fruit eſt le *ricinus vulgaris*, eſpece de *palma Chriſti:* voyez PALME DE CHRIST. Elle eſt commune dans l'Egypte & dans les climats chauds des deux Indes: elle a la figure d'un petit arbre: ſa tige s'éleve communément à la hauteur de ſix ou ſept pieds, & même davantage; elle eſt groſſe, ligneuſe, creuſe en dedans comme le roſeau, rameuſe en haut, & de couleur obſcure, couverte d'une eſpece de poudre blanche ſemblable à de la farine. Ses feuilles ſont pareilles à celles du figuier, mais plus grandes, découpées à leur circonférence & dentelées, liſſes, tendres, molles, d'un vert foncé, garnies de nervures & portées par de longues queues. Les fleurs ſont en grappes, élevées ſur une tige particuliere à l'extrémité des branches, arrangées ſur un long épi: elles ſont ſtériles, car les embryons des fruits naiſſent avec elles; ils ſont arrondis, verts, & portent à leur ſommet des crêtes rouges; ils ſe changent en des fruits dont les pédicules ſont d'un pouce de longueur: ces fruits ſont noirâtres, garnis d'épines molles, de la groſſeur d'une aveline: le reſte du fruit eſt ainſi que nous l'avons dit ci-deſſus. Quand le fruit de ce *ricin* eſt bien mûr, il s'y fait des crevaſſes par où les ſemences ſortent avec impétuoſité; ſa racine eſt longue, groſſe, dure, blanche & fibreuſe: on cultive cette plante dans quelques jardins, tant à cauſe de ſa beauté, que parce qu'on croit qu'elle chaſſe les taupes. *Lémery* dit qu'elle croît à différentes hauteurs & groſſeurs, ſuivant les lieux où elle naît, car on voit, dit-il, des ricins en Eſpagne qui ont la groſſeur d'un homme, & d'autres en Candie qui égalent en hauteur les grands arbres, en ſorte qu'il faut des échelles pour y monter.

Les Negres du Sénégal ſe ſervent avec ſuccès de l'application d'une feuille du ricin ordinaire ſur la tête, pour diſſiper la migraine; ils l'appliquent également comme un calmant ſur les parties du corps où il y a inflammation, ſur-tout ſur les inflammations des yeux: ſans doute que dans ces deux cas ce remede agit comme un véſicatoire.

Les

Les fruits du *ricinier ordinaire* font remplis de beaucoup d'huile douce, tempérée; mais outre cela ils contiennent une certaine portion d'huile très-âcre & si caustique qu'elle brûle la gorge: c'est de cette huile que dépend leur vertu purgative. *Dioscoride* dit que si l'on avale le nombre de trente graines de ce *pignon d'Inde* pilées & dont on aura ôté l'écorce, elles purgeront par les selles la bile, la pituite & la sérosité, & qu'elles exciteront le vomissement. Mais il faut que cet Auteur se soit trompé; car trois grains seuls suffisent pour causer une purgation si désagréable & si laborieuse, qu'elle semble bouleverser tout l'estomac: ajoutez à cela les épreintes sanguinolentes des selles. Les habitans du Brésil, qui sont beaucoup plus difficiles à émouvoir que ceux de notre climat, disent qu'il y a du danger d'en donner plus de sept grains en substance. Heureusement que ce purgatif dangereux est rarement en usage: on sait qu'il cause au moins l'inflammation de l'œsophage & de l'orifice de l'estomac: enfin le savant *Rolfincius* voyant que des Indiens mêmes étoient morts en usant de ce purgatif, conseille aux Médecins sensés de ne point faire usage de ses graines.

Les Anciens tiroient une huile des graines de ricin, soit par décoction, soit par expression; & ils l'appelloient *huile de ricin*, ou *huile de kerva*, ou *huile de figuier infernal:* elle a une odeur puante, mais elle est bonne à brûler & utile dans quelques onguens. *Pison* dit que les Brasiliens en font tous les jours usage contre les maladies froides: elle résout les tumeurs & dissipe les coliques & les vents, si l'on en frotte le bas-ventre: appliquée sur le nombril elle fait mourir les vers des enfans; elle guérit aussi la gratelle & les autres vices de la peau.

2°. Le PIGNON DE BARBARIE, *curcas & faba purgatrix Indiæ occiduæ.* Cette seconde noix purgative est l'amande du grand ricin d'Amérique, ou plutôt du *ricinoïde*, qui s'appelle aussi *médicinier* & *pignon de Barbarie*, ou le *grand haricot du Pérou.* C'est une graine oblongue, ovoïde, de la grosseur d'une petite feve, convexe d'un côté & applatie de l'autre, cachant sous une peau déliée un noyau blanc, oléagineux, d'un goût douceâtre, âcre, & qui cause des nausées. Les Anglois nomment cette feve purgative, *noix des Barbades:* elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes Americana gossypii folio*, & qui croît en Amérique entre Carthage & *Nombre de Dios:* elle croît aussi dans la Guiane à la hauteur d'un arbrisseau: c'est le *mundiguacu* de *Marcgrave.* Cet arbrisseau est touffu: son bois est mou, plein de moëlle, cassant & rempli

d'un ſuc laiteux & âcre ; il eſt fort branchu & garni d'un nombre de feuilles ſemblables à celles du citronnier , liſſes , luiſantes & d'un vert foncé : vers l'extrémité des branches il s'éleve des tiges inégales, longues de quatre pouces, qui portent un grand nombre de fleurs diſpoſées comme un paraſol, mais petites, d'un vert blanchâtre, compoſées de cinq pétales en roſe , roulées en dehors. Ces fleurs ſont ſtériles ; car les embryons des fruits naiſſent entr'elles, & ils ſe changent en des fruits de la groſſeur & de la figure d'une noix encore verte, longs de plus d'un pouce, pointus aux deux bouts, attachés trois ou quatre enſemble, d'un vert foncé lorſqu'ils ſont tendres, & enſuite noirs, ſans épines, & qui contiennent, dans trois loges, trois graines dont nous avons parlé. Cet arbriſſeau prend aiſément de bouture : on l'emploie quelquefois à la Guiane pour faire des haies vives, pour entourer les parcs à vivres ou à beſtiaux, & pour d'autres eſpeces de clôture, à-peu-près comme on ſe ſert du ſureau en France.

La graine de *ricinoïde* purge encore plus violemment que le ricin ordinaire : elle eſt très-dangereuſe, quelque correctif qu'on lui aſſocie. Les Braſiliens & d'autres peuples de l'Amérique tirent de cette racine une huile dont on ſe ſert pour les lampes, & propre à guérir les maladies qui viennent des humeurs froides, & toutes ſortes d'hydropiſie, ſoit en frottant le ventre ou en en avalant quelques gouttes dans du vin blanc : elle eſt nervale ; elle amollit le ventre, tue les vers & convient auſſi pour tous les vices de la peau & pour les maladies des articles.

3°. Le Fruit du Médicinier d'Espagne, *avellana purgatrix novi orbis.* Sa graine eſt de la groſſeur d'une aveline, preſque triangulaire, couverte d'une coque mince, pâle & brune : ſa ſubſtance médullaire eſt ferme, blanche, douceâtre & d'un goût ſemblable à celui de l'aveline : elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes arbor Americana folio multifido :* ſon tronc eſt environ de la groſſeur du bras, & haut tout au plus de trois ou quatre pieds : il eſt tendre, couvert d'une écorce cendrée, veinée & en forme de réſeau ; marqué de taches aux endroits d'où les feuilles ſont tombées : les extrémités des branches ſont garnies de dix à douze feuilles qui ſe répandent de tous côtés, attachées à de longues queues, découpées en lanieres pointues, qui ſont encore découpées elles-mêmes, grandes d'un pied, liſſes, d'un vert blanchâtre en-deſſous, & d'un vert plus foncé en-deſſus : vers l'origine des queues naiſſent d'autres petites feuilles découpées fort menu, qui rendent

l'extrémité des rameaux comme hérissée, d'où s'éleve une longue tige rouge, qui porte un beau bouquet de fleurs en parasol. Cette tige se partage en beaucoup d'autres rameaux branchus, ayant chacun une fleur de la même couleur. Parmi ces fleurs il y en a de stériles & de fertiles: celles-ci sont plus grandes que les autres, mais moins nombreuses; elles sont en rose, soutenues sur un petit calice échancré en cinq parties: celles qui sont stériles contiennent dans leur milieu des étamines garnies de leurs sommets de couleur d'or: l'embryon de celles qui sont fertiles est ovalaire, à trois angles, vert, couronné de styles dont les stigmates sont jaunes & en croissant; il se change ensuite en un fruit en forme de poire, gros comme le pouce, jaunâtre, à trois capsules qui contiennent chacune une amande dont nous avons parlé.

Il faut éviter soigneusement de prendre intérieurement cette amande; car elle purge si violemment qu'elle peut causer la mort. Lorsqu'on taille le tronc de cette plante, ou qu'on en arrache les feuilles, il en sort une assez grande quantité de suc limpide, jaunâtre & un peu visqueux: on cultive cette plante sur-tout dans les jardins: on l'a apportée de la Terre ferme de l'Amérique dans les Isles.

4°. La Graine du Ricin Indien, *pinei nuclei moluccani, sive purgatorii.* C'est ce que nous nommons vulgairement *pignon-d'Inde* ou *grain de Tilli*, ou *des Moluques*: ce sont des graines qui ressemblent beaucoup à celles de la premiere espece de *ricin*, convexes d'un côté & un peu applaties de l'autre, marquées de quatre angles: leur écorce est grisâtre & tiquetée de brun, l'amande est solide, blanchâtre, d'un goût gras, mais âcre, brûlant & qui cause des nausées: la plante s'appelle *pinus indica nucleo purgante.* Cet arbrisseau porte des tiges simples qui naissent sans rameaux latéraux: les fleurs sont ramassées en longs épis au sommet de ces tiges: il sort de la tige quelques feuilles longues, ovalaires, pointues, lisses, finement dentelées, portées par des queues longues d'un pouce, tendres & molles, avec une côte & des nervures saillantes en dehors: vers l'origine de chaque épi il sort tous les ans deux rameaux de même hauteur que la tige. Les fleurs inférieures sont les femelles, & celles qui se trouvent à la partie supérieure sont les mâles: c'est dans les femelles que se forme un embryon, lequel se change en une capsule ronde, à trois sillons & à trois loges, contenant chacune une graine dont nous avons parlé: on cultive cette plante dans le Malabar & dans quelques pays des Indes Orientales.

Le bois & les graines de cette plante ſont d'uſage en Médecine: le bois qui s'appelle *panava* ou *pavana*, eſt ſpongieux, léger, non compacte, pâle, couvert d'une écorce mince, cendrée, d'un goût âcre, mordant & cauſtique, d'une odeur qui cauſe des nauſées. Lorſqu'il eſt récent & encore vert, il purge les humeurs ſéreuſes par le vomiſſement & par les ſelles, mais d'une maniere qui ſurpaſſe la coloquinte même, laiſſant dans l'œſophage & dans l'anus une inflammation à cauſe de ſa grande âcreté: lorſqu'il eſt ſec il purge moins violemment; la doſe en eſt depuis 24 à 36 grains peſant. On en peut dire autant des graines dont la plus grande vertu paroît conſiſter en deux petites feuilles, qui germent les premieres & qui ſont cachées dans le milieu de la ſubſtance de ces graines. On donne depuis trois grains juſqu'à cinq grains peſant d'amande de pignon-d'Inde; chaque grain procure au moins une ſelle, ſi on boit par-deſſus de l'eau chaude ou un bouillon; mais le ventre eſt reſſerré dans l'inſtant, ſi l'on boit un grand verre d'eau froide, ou ſi l'on trempe, ou ſi l'on lave les pieds ou les mains dans l'eau froide: on donne auſſi l'huile de ces graines, tirée par expreſſion, juſqu'à un grain peſant; car elle purge plus violemment que l'huile que l'on exprime du ricin ordinaire. C'eſt avec cette même huile que les Indiens préparent la *pomme royale purgative*, dont la ſeule odeur purge, dit-on, ceux qui ſont délicats: pour cela on fait macérer une orange ou un citron dans l'huile de Tilli pendant un mois, on la retire enſuite: ſi on la frotte fortement dans les mains juſqu'à ce qu'elle s'échauffe, qu'on l'approche des narines, & que l'on en tire fortement l'odeur, on ne tardera pas à éprouver des atteintes purgatives; en un mot le ventre s'en reſſentira, comme ſi l'on avoit pris une potion purgative.

Au reſte, nous ne pouvons trop répéter, d'après notre propre expérience, que les graines du *pignon-d'Inde*, priſes intérieurement, ne conviennent guere que dans l'apoplexie; car elles cauſent l'inflammation de la gorge, du palais, de l'eſtomac & ſouvent de l'anus, à cauſe de leur très-grande acrimonie. Les Indiens les font cuire dans de l'urine ou du vinaigre: on prétend ici en corriger l'âcreté avec de la régliſſe, des amandes douces, le ſuc de limon, des bouillons gras, ou en les torréfiant ſous les cendres. On voit cependant des Chirurgiens qui en font avaler aux payſans & autres perſonnes robuſtes pour les purger ou pour guérir les fievres intermittentes. On fait prendre

à chaque selle du petit lait tiede, en place de thé ou de bouillon.

RICINOIDE. *Voyez à l'article* RICIN.

RIEBLE. *Voyez* GRATERON.

RIGOLE. On donne ce nom à un petit canal d'eau que l'on tire de la riviere qui borde un pré : cette sorte de saignée, dont la nature fait quelquefois tous les frais, est utile pour arroser les herbages des *prairies*. Voyez ce mot.

RILLOURS. *Voyez au mot* OUANDERONS.

RIS ou RIZ, *oryza*. Plante qui ressemble à quelques égards aux fromens, & que l'on cultive dans les pays chauds aux lieux humides & marécageux. Sa racine est comme celle du froment; elle pousse des tiges ou tuyaux à la hauteur de trois ou quatre pieds, cannelés, plus gros & plus fermes que ceux du blé ou de l'orge, noués d'espace en espace; ses feuilles sont longues, arrondinacées, charnues, assez semblables à celles du poireau; leur graine est applatie & couronnée d'une membrane courte, avec deux oreillettes latérales & barbues; ses fleurs qui sont hermaphrodites naissent en ses sommités, de couleur purpurine, & forment des pannicules comme celles du millet ou du panis. On remarque qu'il n'y a qu'une fleur dans chaque calice, six étamines, deux styles & deux stigmates en pinceau : à ces fleurs passées succedent des semences oblongues, blanches, demi-transparentes, dures, enfermées chacune dans une capsule jaunâtre, rude, cannelée, anguleuse, velue & armée d'une arête, le tout disposé alternativement le long des rameaux.

On nous apporte la graine de riz seche des Indes Orientales, du Piémont, d'Espagne & de la Caroline. On doit choisir celui qui n'a pas l'odeur de poudre : celui du Piémont est plus court, plus gros & moins blanc que celui de la Caroline, mais il est de meilleur goût & plus nourrissant.

La graine du riz est une des principales nourritures dans tout le Levant, d'où il a été apporté premiérement en Grece & en Italie; il aime tant l'humidité qu'il croît dans l'eau même. Dans l'Isle de Ceylan, & dans toute l'Asie, après avoir foui ou labouré la terre, on y pratique des réservoirs d'eau de puits ou de pluie, pour l'arroser tous les jours; & ces inondations perpétuelles amollissent tellement le terrain, qui est déjà très-humide & très-gras par lui-même, que les Cultivateurs s'y mettent à l'eau jusqu'à mi-jambes. Quand le temps de la moisson

approche, on laiſſe deſſécher le terrain. Alors les Moiſſonneurs y entrent & coupent le riz; on en fait des tas dans le milieu des champs, & on les fait piler par des bœufs ou des buffles qui tiennent lieu de batteurs en ce pays, ſuivant l'ancien uſage des Orientaux, dont il eſt dit dans l'Ecriture, *non alligabis os bovi trituranti.* Les Aſiatiques mettent leur riz tout vanné en ſacs, qu'ils portent dans de grands vaſes de terre cuite, qu'ils appellent *puits*, ou dans des paniers couverts & bien fermés, pour le garantir des rats & inſectes. *Porta* dit qu'on ſeme une grande quantité de riz dans les plaines humides du territoire de Salerne, où les habitans l'arroſent auſſi au moyen des canaux & des rigoles qu'ils tirent des rivieres au beſoin, autrement le riz n'y viendroit point, ou ne rapporteroit point de graines : de ſorte, diſent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, qu'il eſt ſurprenant qu'un grain ſi ſec, demande un terrain ſi humide, & qu'une terre marécageuſe produiſe un blé d'un goût exquis & d'une nourriture auſſi ſaine que ſeche. Il ne mûrit qu'à force de ſoleil, & la récolte ne s'en fait que vers l'équinoxe d'automne. C'eſt là, ſans doute, pourquoi il ne ſauroit venir dans les pays du Nord, quoique plus humides, mais parce qu'il y fait trop froid (*a*).

De toutes les plantes tranſportées de l'ancien continent dans le nouveau monde, le riz eſt celle qui y a le mieux réuſſi, parce que l'air y eſt très-humide, & la ſurface de la terre couverte d'une couche très-épaiſſe de débris d'animaux & de végétaux. Lors des premiers établiſſemens des Européens dans ce nouveau continent, des lits de feuilles d'arbres, entaſſées à la hauteur de quatre à cinq pieds, l'humidité & la putréfaction y faiſoient périr les hommes; les lits inférieurs ſe corrompoient à meſure qu'il s'en formoit de nouveaux à la ſurface.

(*a*) M. *Haller* dit que M. *Poivre* a découvert en Cochinchine une eſpece de riz qui ne demande pas de l'eau, & qui croît ſur les hauteurs. Il eſt ſurprenant, dit M. *Bourgeois*, qu'on n'ait pas encore pu ſe procurer en Europe de cette eſpece de riz qui croît ſur les terrains ſecs & froids : on en pourroit ſemer dans preſque tous les pays; on ſuppléeroit par-là à la diſette du blé, & ce ſeroit une ſource de richeſſes pour l'Agriculture. Il paroît même fort vraiſemblable que cette eſpece de riz qui naît ſur les montagnes de la Cochinchine, où il gele ſouvent pendant l'hiver, & qu'on ſeme à la fin de Décembre ou Janvier, pourroit réuſſir dans pluſieurs Provinces de France, & même dans quelques endroits de la Suiſſe, en le ſemant au commencement du printemps, dès que les grands froids ſeroient paſſés.

On couvrit de cendres la terre pour la fertilifer, elle produifit & produit encore d'une maniere furprenante.

Les Chinois divifent le riz en deux efpeces ; l'une eft barbue, en riz à barbe longue, ou à barbe plus courte. L'autre efpece eft fans barbe, & elle varie dans la configuration de fes grains ; les uns font longs, pointus, plats ou ronds : leur couleur varie encore ; l'un eft tout-à-fait blanc, l'autre un peu jaunâtre, celui-ci un peu plus ou moins rouge. Ils cultivent auffi une efpece de riz d'une odeur agréable ; il n'eft confommé que par les perfonnes riches, parce qu'il eft rare & qu'il rapporte peu.

Des Cultivateurs, avant de femer le riz, le mettent dans un fac de paille & le trempent ainfi quelques jours dans l'eau, jufqu'à ce qu'il commence à germer; alors on le feme dans une portion de terre, où il refte environ trente jours, jufqu'à ce qu'il ait pouffé fa tige à la hauteur de deux ou trois pouces ; on le tranfporte de cette efpece de pépiniere pour le planter dans les champs ; mais il faut que la faifon ne foit ni trop feche ni trop pluvieufe : cependant cette opération ne peut pas être trop long-temps différée, parce que la tige de cette plante devient trop forte. Le riz ainfi femé en pépiniere dans l'efpace d'un arpent, fuffit pour en replanter vingt-cinq. Quelques jours après que le riz eft planté, on arrache avec foin les herbes parafites, & on chauffe le pied ; on ne connoît que deux ou trois efpeces d'herbes qui croiffent parmi le riz ; elles l'énerveroient totalement, fi on ne prenoit la précaution de les détruire.

Certains vents & les vers ne font pas les feuls ennemis du riz ; il s'éleve fouvent, lorfque les épis font bien formés, des *ardens* qui courent la nuit fur les épis & qui les fechent : le peuple les appelle le feu du démon. Ce feu ne court que la nuit, & ne s'éleve qu'à la hauteur de deux ou trois pieds de terre : ces effets ne feroient-ils pas produits par un fluide électrique abondant ?

On pourroit faire de fort bon pain avec la farine de riz, & même il tient lieu de pain dans les Indes, étant préparé de diverfes manieres; non-feulement les Indiens en préparent des gâteaux & de la bouillie, mais ils en tirent encore, par la diftillation, une liqueur fpiritueufe, qu'ils appellent *aracle* ou *arak*, voyez ce dernier mot, & qu'ils chargent enfuite de fucre & de divers aromates : cette boiffon les enivre plus promptement que ne pourroit faire le vin le plus fort ; enfin une légere

décoction de riz dans l'eau, fait parmi eux la base ou le véhicule le plus usité pour la plupart des médicamens.

Les Anciens comptoient le riz parmi les alimens de légere substance & faciles à digérer. C'est une opinion si répandue dans le public que le riz engraisse, que les femmes maigres, à la Cour & à la Ville en usent fréquemment, le prenant sur-tout avec du lait & beaucoup de sucre; nous avons même l'exemple de plusieurs Nations qui en font leur nourriture ordinaire depuis quantité de siecles: on convient seulement que le riz resserre un peu, & que dans certaines circonstances il pese un peu sur l'estomac.

On fait usage en France du riz, en le faisant cuire dans le bouillon, qu'il blanchit sans lui donner de mauvais goût: on en fait de la panade, de la bouillie, une espece de crême. Quoique ce soit un bon aliment pour toutes sortes de personnes, il convient singuliérement aux personnes épuisées par des hémorrhagies, &c. aux femmes qui ont souffert des pertes excessives, aux pulmoniques & aux étiques: il adoucit l'âcreté du sang, modere le cours de ventre. On fait une eau de riz, ou décoction, qui est pectorale & astringente.

RIVAGE, *littus*, est la lisiere ou le bord de la terre habitable qui touche les mers. La RIVE, *ripa*, est la lisiere qui borde les fleuves de part & d'autre. La RADE, *statio*, est tout endroit où les vaisseaux peuvent aborder à terre, & y rester à l'ancre avec quelque sûreté, comme dans un havre ou port. La PLAGE, *plagia*, est la partie du rivage qui s'étend sans profondeur vers la grande mer.

RIVIERE. *Voyez au mot* FONTAINE.

RIZOLITES. Nom donné aux racines d'arbres pétrifiées. *Voyez à l'article* PÉTRIFICATION.

ROBERT LE DIABLE. C'est le papillon *double C.* Voyez ce mot.

ROBRE ou ROUVRE. *Voyez* CHÊNE.

ROC. Des Naturalistes donnent le nom de *roc vif*, tantôt aux masses de quartz, & tantôt à celles de granite. *Voyez ces mots.* On trouve à l'article ROCHER l'histoire du *roc tremblant.*

ROCAMBOLE. Nom donné à la graine de l'ail. C'est l'*ail-poireau:* elle excite l'appétit aux dépens de l'odorat, qui en général en est blessé. *Voyez l'article* AIL.

ROCHAU. *Voyez* MERLOT.

ROCHER. C'est un amas de pierres, élevé ou sur le bord de la mer, ou

ou dans une plaine, ou même dans des vallées, dans des forêts, dans des îles, &c. L'on fait mention du rocher de l'île de S. Michel: c'est en quelque sorte un bloc énorme de granite. La fameuse pierre Nantoise sur laquelle les enfans dansent à Nantes, est aussi une espece de granite. Les roches de la forêt de Fontainebleau sont de grès. *Voyez au mot* ROCHES.

Au lieu nommé la Roquette, à une lieue de Castres en Languedoc, on voit le fameux roc ou rocher qui tremble. Cette singularité attire l'attention des voyageurs, & intéressa en 1718 la curiosité de S. A. R. M. le Duc d'Orléans, alors Régent de ce Royaume. Voici en quoi consiste cette merveille si frappante. Le rocher tremblant est d'une forme ovoïde; il est situé près du faîte & sur le penchant d'une montagne; il est placé sur le bord d'un rocher beaucoup plus gros, qui est incliné d'environ six pouces. La plus grande circonférence du rocher tremblant est de vingt-six pieds, sa hauteur est de onze pieds: on l'estime du poids de plus de six cents quintaux; il porte sur le petit bout, & n'a presque d'autre point d'appui qu'une ligne qui va du levant au couchant. Ce rocher se meut visiblement, lorsqu'une certaine force, telle que celle d'un homme, lui est appliquée du midi au nord; ensuite on peut conserver au rocher ses balancemens & ses vibrations par une action très-légere : mais ce qui est singulier, c'est qu'il ne tremble pas plus sensiblement quand on y ajoute un plus grand nombre de forces; ses balancemens vont toujours du septentrion au midi, dans une direction perpendiculaire à la coupe de la pente du rocher sur lequel il est assis. M. *Marcorelle*, de l'Académie de Toulouse, assigne la cause de ce tremblement aux parties élastiques du rocher détendues par le mouvement, & l'explication qu'il en donne est une vraie démonstration mathématique, fondée sur des axiomes. Au reste ce roc n'est pas le seul qui ait eu la propriété de trembler. *Pline* parle d'un rocher semblable situé près d'Harpan, ville de la Carie dans l'Asie mineure. On connoît encore la pierre branlante du mont Pilate dans le canton de Lucerne; l'un & l'autre doivent sans doute leur effet à la même cause que le rocher tremblant du Languedoc. Tout le monde a entendu parler du pilier ou arc-boutant tremblant de l'église de S. Nicaise de Rheims, qui, en 1717, mérita l'attention du Czar Pierre I.

ROCHER ou MUREX, sont deux termes synonymes de la Conchyliologie, dont on se sert pour exprimer une famille entiere de

coquilles univalves : il y en a à qui l'on a donné des noms particuliers ; dénomination qu'ils doivent à leur figure : tels ſont, par exemple, le *hériſſon*, le *ſcorpion*, le *bois veiné*, l'*araignée*, la *muſique*, le *caſque*, &c. *Voyez le mot* MUREX.

ROCHERAYE DE LA JAMAÏQUE OU PIGEON A LA COURONNE BLANCHE. Eſpece de pigeon de roche. *Voyez* PIGEON.

ROCHES. Les Lithologiſtes expriment par ce nom des pierres rarement ſimples, qui le plus communément ſont formées par l'aſſemblage de deux, de trois pierres, ou même davantage, leſquelles ſont de différentes duretés, de diverſes couleurs & propriétés ; ces pierres n'ont d'autres différences entr'elles que celle qu'y met la nature des parties qui y dominent. Elles ont, en général, l'extérieur & l'intérieur tout diſſemblables ; les unes ſont écailleuſes, d'autres grenelées, elles ne paroiſſent jamais unies & liſſes : elles ſont communément opaques, font quelquefois feu avec le briquet, &c. tantôt on les trouve par couches ou filons, ſouvent en roches entieres dans les montagnes, comme on peut le voir en Dalécarlie & autres endroits de Suede, & en Allemagne près de Freyberg. En Sibérie on trouve, dans un canton, de petites montagnes hautes de douze ou quinze toiſes, arrondies comme des colonnes, d'autres équarries comme des pans de mur, toutes perpendiculaires, & cela pendant l'eſpace de ſept à huit lieues : ce ſont autant de parties de rochers compoſés de grais, de marbre, ou plutôt de jaſpes veinés & de pierres de différentes couleurs. En général ces pierres de roche ne ſont iſolées qu'accidentellement ; on ne trouve dans leur intérieur aucun veſtige de pétrification, ni de matieres étrangeres au regne minéral, pas même à la claſſe des pierres : c'eſt ce qui a déterminé quelques Naturaliſtes à regarder ce genre de pierres comme anciennes, primitives & de toute antiquité.

La plupart des pierres compriſes dans ce genre, ſont déſignées dans les Auteurs ſous les noms de *porphyre* & de *granite ;* quelques-uns y rangent auſſi le *jaſpe*, que nous ſoupçonnons maintenant être, ainſi que le caillou d'Egypte, une ſorte de *petro-ſilex*. Voyez ces mots & celui de *jaſpe*. On voit, par ce qui vient d'être dit, que les roches varient de propriétés, ſuivant l'eſpece de pierre qui entre dans leur compoſition.

Indépendamment des roches que nous venons de citer en exemple, on diſtingue des pierres de roche plus ou moins groſſieres & mêlangées,

qui sont opaques & sablonneuses, quelquefois verdâtres ou remplies de mica : on les définit par la matiere qui y domine, ce qui fait dire *roche micacée ;* s'il y a du spath, on dira *roche spatheuse;* si c'est du quartz, *roche quartzeuse ;* si c'est du sable, *roche sablonneuse :* il y a aussi la *roche schisteuse;* si la pierre est simple & à tissu de corne plus ou moins opaque, c'est la *roche de jaspe* ou *d'agate jaspée*, & il y en a de toutes les couleurs dans les montagnes à filons, &c. Il nous est impossible de détailler ici le nombre des variétés de pierres de roches, d'après ce que nous en avons vu en litholisant sur toutes les montagnes qui bordent le Rhin depuis le mont Saint Gothard jusqu'à Cologne, ainsi que sur le mont Jura, les Alpes, les Pyrénées, &c. Elles changent accidentellement dans une montagne (Voyez notre *Minéralogie, genre 31, p. 425, vol. I. Edit. II.*) Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que les roches sont ordinairement les parties constituantes des montagnes en chaînes ; qu'il y en a de simples & de composées. Les Mineurs disent aussi qu'il y en a de sauvages, c'est-à-dire dont l'ordre des assises ou des matieres qui les composent est totalement dérangé. *Voyez* FILONS, *& l'observation qui est à la fin de l'article suivant.*

ROCHE DE CORNE, *corneus.* Les Naturalistes Allemands donnent ce nom à une pierre dure, réfractaire, ressemblante un peu à l'ongle des quadrupedes, & qui se trouve dans les montagnes à filons presque perpendiculaires. Les Naturalistes François n'ont pas encore une connoissance bien certaine de la nature & de l'origine de cette sorte de pierre ; celle que M. *Bernard de Jussieu* a reçue de Suede sous le nom de *corneus fissilis durior Wallerii*, ressemble parfaitement à de la *lave* ou à une espece de *basalte.* On distingue trois sortes de roches de corne : 1°. celle à *écorce molle ;* M. *Wallerius* dit qu'elle est couverte comme d'une espece d'enveloppe courbée, qui ressemble à du cuir brun : elle est aussi peu compacte que la pierre ollaire tendre. La deuxieme est à *écorce dure*, elle est noire & ressemble au sabot d'un cheval, elle se durcit au feu : tantôt elle est luisante & tantôt grenelée. La troisieme est *feuilletée*, sa couleur est noirâtre ou rougeâtre ; ses feuillets sont posés perpendiculairement sur leur tranchant : il y en a de tendre qui peut servir à tracer des lignes, & d'autre assez solide pour être employée à couvrir des maisons : elles jaunissent beaucoup dans le feu. Au reste il paroît que les Ouvriers des mines donnent indifféremment le nom de *roche de corne* au roc vif & dur qui enveloppe souvent les

filons des mines. La roche de corne criſtalliſée verte de l'Iſle d'Utoë ſur les côtes de Sudermanie, eſt le ſchoërl des Suédois ; voyez *Schorl.* En conſultant le premier volume de notre *Minéralogie*, *II. Edition*, on y verra pluſieurs diſcuſſions ſur la *roche de corne.* Quant à la *pierre de corne*, ſtrictement dite, *voyez* PIERRE DE CORNE.

Ayant examiné de nouveau toutes les pierres que l'on appelle *roches* & *roches de corne*, leſquelles compoſent pour la plus grande partie les montagnes des Pyrénées, la chaîne d'Alais en Languedoc, &c. nous avons reconnu que les premieres ſont des eſpeces de quartz en maſſes énormes, ſans mêlange, & de figure indéterminée, qui paroiſſent n'avoir point eu part aux révolutions terreſtres, par conſéquent formées de toute antiquité ; tandis que les roches de corne feuilletées qui forment des eſpeces de filons qui peuvent ſe diviſer en lames, & qui ſervent de ſalband, c'eſt-à dire, d'encroûtement aux pierres précédentes, doivent être regardées comme de nouvelles pierres formées ſucceſſivement dans les interſtices des maſſes précédentes ; interſtices produits lors d'une très-grande cataſtrophe. Au reſte, les rochers ont été formés humides, & ſe ſont fendus en ſe ſéchant : donc ſi la diviſion ou écartement de ces roches a été perpendiculaire ou oblique, la roche de corne feuilletée doit s'y trouver dans cette poſition, & c'eſt en effet ce qu'on obſerve. Les roches ſpatheuſes, le granite, le porphyre, la roche ſablonneuſe, la roche micacée, & généralement toutes les pierres de roches compoſées doivent être regardées comme accidentelles, de nouvelle création, c'eſt-à-dire, qu'elles appartiennent à la nouvelle terre, & l'on ne doit pas être étonné de trouver dans ces dernieres roches des eſpeces de corps organiſés ; mais ce ne ſera que dans les parties priſes ſur le flanc des montagnes primitives, ou dans la maſſe des montagnes ſecondaires. *Voyez à l'article* TERRE.

ROCHIER, *litho-falco*, c'eſt le faucon de roche. Cet oiſeau n'eſt pas ſi gros que la creſſerelle, & paroît être une eſpece très-voiſine de l'émerillon de la fauconnerie. *Voyez* FAUCON.

ROCOURT ou ROCOU. *Voyez* ROUCOU.

ROGNON, *minera nidulans.* Les Mineurs donnent ce nom à de la mine dont le filon eſt, ſinon interrompu, au moins par morceaux plus ou moins gros, & qui ont à-peu-près la forme d'un rein, c'eſt-à-dire, que ce ſont des maſſes métalliques détachées, & qui ſe trouvent

répandues dans le filon d'une mine : ils se rencontrent souvent au milieu d'autres matieres stériles. *Voyez les mots* MINES, MÉTAUX & FILONS. Quelques-uns donnent aussi le nom de *rognons* aux testicules & aux reins.

ROI. Nom donné à un papillon qui se trouve dans les jardins ; ses aîles sont fauves, tiquetées de noir, communément ornées en dessus & en dessous de vingt-deux taches argentées. C'est la beauté de ses aîles qui lui a fait donner ce nom. On l'appelle aussi le *grand nacré ;* il est, dit M. *Deleuze*, de ceux qui ne marchent que sur quatre pieds ; les taches argentées ne se trouvent qu'aux aîles inférieures.

ROI, ou plutôt REINE DES ABEILLES, est la femelle pondeuse de cette sorte de mouches. *Voyez l'article* ABEILLE.

ROI DES CAILLES, *ortygometra.* Espece de râle noir ou de râle de genêt, que l'on dit être le conducteur des cailles dans le temps de leur émigration, c'est-à-dire, dans les passages d'un climat dans un autre. *Voyez les mots* CAILLE & RALE.

ROI DES COUROUMOUX. Nom donné à une espece de poulet d'Inde dont la couleur très-douce est relevée par le noir du collier qui le pare : cette même couleur se remarque à l'extrémité de la queue & des aîles de l'oiseau. *Voyez* COQ D'INDE.

ROI DE GUINÉE, *rex Guinensis.* Oiseau huppé d'un très-beau plumage, & plus petit qu'une poule : il se trouve dans l'Afrique Méridionale vers le royaume de Congo, sur les confins du Cap de Bonne-Espérance.

ROI DES MANUCODIATS ou DES OISEAUX DE PARADIS. *Voyez au mot* OISEAU DE PARADIS.

ROI DES MULETS. *Voyez* MULET POISSON & SURMULET.

ROI DES POISSONS. Sous ce nom M. *Gronovius* a décrit un poisson du genre des carpes : il en est mention dans les *Actes d'Upsal.*

ROI DES SERPENS. *Séba* donne ce nom au serpent de l'île de Java, appellé *lamanda :* voyez ce mot.

ROI DES VAUTOURS. *Voyez à l'article* VAUTOUR DES INDES.

ROITELET, *regulus*, est le nom que les Ornithologistes donnent à un genre d'oiseaux fort connus en Europe, & dont le corps est court & gros : nous en citerons trois especes principales, savoir, le *roitelet ordinaire*, celui qui est *huppé*, & le *roitelet non huppé.* Ces oiseaux sont du même genre de la *fauvette :* voyez ce mot.

1°. LE ROITELET ORDINAIRE ou le PASSEREAU TROGLODYTE,

regulus, passer dictus troglodytes. Cet oiseau pese environ trois gros : sa longueur totale est de quatre pouces & demi, & son envergure est de six & demi : il a la tête, le cou & le dos d'un bai brun, le croupion & la queue plus bai ; le dos, les aîles & la queue bigarrées par des lignes noires transversales ; la gorge d'un jaune pâle ; le milieu de la poitrine blanchâtre, tachetée de noir par les côtés ; le bas-ventre d'un brun roux ; le bout des aîles & de la queue pointillé de blanc ; le bec long d'un demi-pouce, menu, jaunâtre en dessous & brun en dessus ; l'iris couleur de noisette, le doigt & l'ongle de derriere fort longs.

Ce roitelet commun rampe à travers les haies & les trous des fossés & des murailles : il fait de courtes volées, & vole bas : il a coutume de bâtir son nid le long des murs, au derriere des maisons ou des étables couvertes de paille, mais le plus souvent dans les bois & dans les haies ; il le construit de mousse en dehors, de plumes & de crin en dedans, lui donnant la forme d'un œuf dressé sur un de ces bouts ; il se ménage une petite porte vers le milieu, par laquelle il entre & sort : la ponte de sa femelle est de neuf à dix œufs, & même plus.

Ce petit oiseau aime à se tenir seul, & même s'il trouve un de ses semblables, principalement s'il est mâle, ils se battront l'un & l'autre, jusqu'à ce que l'un d'eux s'enfuie comme étant vaincu : il souffre plus volontiers le voisinage d'une femelle de son espece : il est toujours gai, alerte & vif : il porte sa queue troussée comme un coq : il se nourrit ordinairement de vers, d'araignées : il fréquente les buissons & les pertuis : il ne se prend qu'avec beaucoup de peine : il n'est jamais mélancolique, mais toujours prêt à chanter ; aussi l'entend-on soir & matin de bien loin, sur-tout en hiver. Apprivoisé, il chante agréablement, d'une voix même plus haute & plus sonore que ne semble comporter un si petit corps : son ramage le plus agréable est au mois de Mai, c'est la saison de ses amours. Ses petits sont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage.

Nous avons été témoins que dans certaines Provinces de France, les gens de campagne se font un scrupule non-seulement de tuer cet oiseau, mais même un cas de conscience de toucher à son nid : ailleurs on le regarde comme un spécifique contre la pierre des reins ou de la vessie, si on en mange la chair toute crue, ou si on le brûle & qu'on

en prenne les cendres dans du vin blanc : de quelque façon qu'on le mange, il pousse puissamment les urines.

2°. Le ROITELET HUPPÉ, *regulus cristatus*, *calendula vulgo dicta* : c'est le plus petit des oiseaux qui se voient en Europe ; on l'appelle *pou*, *soucy* ou *sourcicle* en quelques endroits, les Italiens le nomment *fior-rancio* (fleur de souci) : il a sur la tête une très-belle & brillante couronne ou huppe, d'un jaune doré, mêlangée de couleur de safran : de-là il s'est acquis, chez les Anciens, les titres pompeux de *regulus* & de *tyrannus*. Il peut, quand il veut, cacher entiérement cette espece de huppe & la rendre presque invisible, en ridant son front & en contractant ou rabattant les côtés emplumés : elle est oblongue & directement étendue à travers le milieu de la tête, depuis le bec jusqu'au cou ; elle est entourée d'une ligne noire : les côtés du cou sont verdâtres, reluisans & jaunâtres ; les yeux entourés de blanc ; le cou & le dos d'un vert sombre, tirant sur le jaune : la poitrine est d'un blanc sale, le plumage des aîles de couleur tannée, terminée en dedans par des taches jaunes, & blanches en dehors : le bec est délié, noir, droit & court ; l'iris couleur de noisetier ; les pattes & les griffes jaunâtres. Sa femelle pond six ou sept œufs, du volume d'un très-gros pois. Ils font leur nid dans des ifs, sapins & chênes, & ils le composent de mousse verte, mêlangée de toiles d'araignées, ce qui le fortifie beaucoup. Ce nid est de la grosseur d'une balle de paume. Le roitelet huppé se nourrit de petits insectes, il se glisse aussi dans les broussailles ou dans les buissons.

3°. Le ROITELET NON HUPPÉ, *regulus non cristatus*. Il est plus petit que le roitelet ordinaire, mais plus grand que le précédent. Le plumage supérieur du mâle est d'un vert sombre, celui de la femelle est plus brun : le menton & les côtés de la tête sous les yeux sont jaunâtres, il y a une tache de la même couleur des deux côtés de la poitrine, près de la naissance de l'aîle : le plumage inférieur est blanchâtre ; le bec brunâtre & fort délié ; les jambes & les pieds sont petits, jaunâtres dans le mâle, & noirâtres dans la femelle : leur ramage ressemble au ton rauque & rompu des sauterelles : ils fréquentent les bois & les déserts, & se perchent sur les sommets des chênes : ils font leurs nids de mousse & de paille, & les garnissent en dedans de poils & de plumes, leur ponte est de cinq œufs tiquetés de rouge.

On nourrit en cage les roitelets avec du *pain d'œillet de Strasbourg*,

ou de pavot noir : ils portent le nom de *roitillon*, de *beurichon*, de *rebetrin*, &c.

On donne le nom de *roitelet des Indes*, ou de *ronchie*, ou de *moineau musqué*, à la femelle du *colibri :* voyez ce dernier mot. Le *souci de Pensilvanie* est le *roitelet couronné*.

ROLLIER, *galgulus*. Genre d'oiseau de la grosseur d'un geai, dont on distingue plusieurs especes ou variétés. Il y a le *rollier de Strasbourg*. Nous en avons parlé sous le nom de *geai d'Alsace :* voyez ce mot. Nous avons encore parlé du *rollier de Mindanao*, sous le nom de *geai de Bengale*. En général le plumage du rollier est varié ; les aîles, la tête & la queue sont bleues ; le dos est vert & aigue-marine ; la gorge est violette & le ventre de couleur aurore. Il y a aussi le *rollier* d'Angola, celui des Indes, celui de la Chine ; celui des Antilles, est la *pie des Antilles* du Pere *du Tertre ;* le *rollier* de la Nouvelle Espagne ; celui du Mexique qui est ou jaune ou gris, ou à crête ; celui-ci est une espece d'*ococolin :* voyez ce mot. Le rollier d'Europe est un oiseau qui aime à voyager, on le voit quelquefois à l'isle de Malthe, aux environs de Strasbourg & en France ; il se nourrit de petits insectes & de petits scarabées, dont il fait une grande destruction. En France on ne connoît qu'une grande espece de rollier, mais on en trouve trois autres especes dans les Indes, une à la Chine, & cinq en Amérique. Le rollier est un oiseau plus sauvage que le geai & la pie, il se tient dans les bois les moins fréquentés & les plus épais, & il ne paroît pas qu'on ait encore pu le priver & lui apprendre à parler ; cependant la beauté de son plumage est un sûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela.

Les rolliers nichent, autant qu'ils peuvent, sur les bouleaux, & ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres ; mais dans les pays où les arbres sont rares, comme dans l'isle de Malthe & en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre. Si cela est vrai, il faut avouer que l'instinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés, tant internes qu'externes, est quelquefois modifié notablement par les circonstances, & produit des actions bien différentes, selon la diversité des lieux, des temps & des matériaux que l'animal est forcé d'employer.

ROMARIN ou ENCENSIER, *rosmarinus*. C'est un arbrisseau qui naît abondamment & sans culture dans les pays chauds & secs, comme

en

en Eſpagne, en Italie, en Languedoc & en Provence; on le cultive auſſi dans les jardins: ſa racine eſt menue & fibreuſe; elle pouſſe une tige en arbriſſeau à la hauteur de trois ou quatre pieds; diviſée en pluſieurs rameaux, longs, grêles, cendrés, garnis de feuilles étroites, d'un vert brun en-deſſus, blanches en-deſſous, peu ſucculentes, d'une odeur forte, aromatique, agréable, & d'un goût âcre: ſes fleurs, qui paroiſſent en Avril, Mai & Juin, ſont en gueule, petites, mais fort nombreuſes, mêlées parmi les feuilles. Chacune d'elles eſt un tuyau, découpé par le haut en deux levres, de couleur bleue pâle, ou tirant ſur le blanc, d'une odeur plus douce que celle des feuilles: à ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, arrondies, jointes quatre enſemble, & enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

Il y a d'autres ſortes de romarins, dont l'une a les feuilles ſemblables au fenouil, & la graine blanche ſentant la réſine: une autre a ſa graine noire: une autre qui croît parmi les rochers, eſt preſque toujours ſtérile. Le romarin ſauvage de Boheme a le bois de ſes branches rouge, ſes feuilles vertes deſſus & rouges deſſous; ſon odeur approche de celle du citron.

Toute cette plante ſent un peu le camphre ou l'encens. Le romarin a été connu de tout temps à cauſe de ſon utilité, & parce qu'on l'employoit autrefois dans les couronnes ou chapeaux de fleurs. Il eſt d'uſage en certains pays de mettre dans la main d'un mort, une branche de romarin, & l'on a vu, après avoir ouvert le cercueil au bout de pluſieurs années, que cette branche avoit végété au point que les feuilles couvroient toute la face du cadavre ou du ſquelette.

Le romarin vient de bouture, & à toute ſorte d'expoſition; il veut ſeulement une bonne terre, & prend telle forme que l'on ſouhaite, ſur-tout quand il a été multiplié de plants enracinés: les grands froids lui ſont contraires & le font périr, de même que ſi on lui met du fumier au pied. On a ſoin d'accélérer ſon accroiſſement, & de le rendre plus dur aux intempéries des ſaiſons, en coupant les ſommités de ſes rameaux.

On ne ſe ſert ordinairement en Médecine que des feuilles & des fleurs de cet arbriſſeau; mais on doit préférer celui qui croît aux environs de Narbonne en Languedoc, ſon odeur eſt plus agréable. Etant

pris intérieurement, il fortifie le cerveau; il eſt bon contre l'épilepſie; la paralyſie & les vapeurs hyſtériques. M. *Bourgeois* dit, que c'eſt auſſi un excellent emménagogue qu'on fait entrer dans la plupart des infuſions, décoctions & vins contre la ſuppreſſion des regles & les pâles couleurs des jeunes filles : l'eau, où les feuilles & les fleurs de romarin ont macéré pendant la nuit, eſt bonne pour la jauniſſe & les fleurs blanches; elle fortifie la mémoire & la vue. On fait par infuſion un vin de romarin, qui convient dans les affections des nerfs; on preſcrit auſſi ce même remede pour la ſtérilité.

La liqueur appellée *eau de la Reine de Hongrie*, eſt tirée, par la diſtillation, des fleurs & des calices de cette plante, mis en digeſtion dans l'eſprit-de-vin; on y ajoute quelquefois les jeunes feuilles pour la rendre plus forte. Tout le monde ſait que cette eau s'emploie avec ſuccès dans les défaillances, dans les étourdiſſemens, dans les vertiges, & dans les vapeurs hyſtériques & hypocondriaques; on en prend une petite cuillerée dans un verre d'eau.

Les Apothicaires tiennent dans leurs boutiques une eau diſtillée, une conſerve & un miel de romarin; ce miel eſt connu ſous le nom d'*anthoſat*. Le romarin produit auſſi par la diſtillation une huile eſſentielle, qui eſt merveilleuſe pour les affections du cerveau & de la matrice; Boerhaave (*Traité des plantes du jardin de Leyde*) la regarde comme le meilleur remede contre l'épilepſie, & pour procurer l'écoulement des regles. Cette huile eſt excellente, ſur-tout contre les vertiges qui attaquent fréquemment les vieillards.

On fait uſage extérieurement des feuilles de romarin bouillies dans du vin, pour fortifier les nerfs & les jointures, les parties foibles, & ſur-tout les membres paralytiques, & pour réſiſter à la gangrene. On en brûle dans les Hôpitaux, conjointement avec les baies de genievre, pour corriger l'air corrompu par les mauvaiſes exhalaiſons qui y regnent, & pour détourner les odeurs contagieuſes.

ROMPT-PIERRE. *Voyez à l'article* SAXIFRAGE.

RONAS. *Voyez* RACINE D'ARMÉNIE.

RONCE. Nom que l'on donne à une eſpece de *raie*. Voyez ce mot.

RONCE, *rubus*. Il y a deux eſpeces de ronces principales; ſavoir, la *ronce ordinaire* & le *framboiſier* : on a nommé celui-ci, *ronce du mont Ida*; j'en ignore la raiſon, dit M. *Duhamel*, car les framboiſiers croiſſent naturellement dans toute la Zone tempérée; on en trouve auſſi

beaucoup dans la Zone glaciale ; &, comme on peut le présumer, dans la Zone torride.

La fleur des ronces est une fleur en rose. Le pistil de ces fleurs est formé d'un grand nombre d'embryons rassemblés en forme de tête, & d'un pareil nombre de styles qui partent des côtés des embryons.

Ces embryons deviennent de petites baies succulentes, qui sont presque toujours réunies les unes aux autres, & qui forment toutes ensemble ces fruits qu'on nomme *ronces* & *framboises*.

La forme des feuilles de ces arbrisseaux varie, mais la plupart des ronces les ont composées de trois ou cinq grandes folioles dentelées par les bords, & qui sont attachées aux extrémités d'une queue commune ; elles sont hérissées d'épines crochues. Toutes les ronces ont leurs feuilles posées alternativement sur les branches.

Les Ronces, proprement dites, *rubus vulgaris*, poussent de grandes branches, pliantes, sarmenteuses, dont les unes se rament dans les buissons, & les autres rampent à terre : elles prennent racine dans les endroits où elles touchent immédiatement la terre ; elles sont vertes, rougeâtres, anguleuses, moëlleuses, garnies d'épines fort piquantes & crochues, qui s'attachent fortement aux habits des passans.

Les Framboisiers, *rubus idæus*, ne rampent point ; leurs branches se tiennent droites, & croissent à la hauteur d'un homme : elles sont tendres, vertes, moëlleuses, rondes, garnies de petites épines qui ne sont guere piquantes. Leur culture est simple, elle ne consiste qu'à les labourer & à couper les branches qui ont produit du fruit pendant quelques années ; parce qu'il pousse de nouveaux jets, plus vigoureux. C'est avec ces drageons qu'on peut aisément multiplier les framboisiers : leur racine est vivace.

Les ronces des haies donnent des fruits rouges dans leur primeur, noirs dans leur maturité & semblables aux mûres, qu'on nomme *mûres de renard ;* elles sont fades en comparaison des mûres véritables. Le fruit des ronces rougit le papier bleu, presque aussi vivement que l'alun ; ce qui prouve qu'il contient un acide assez développé, & ce qui rend en même temps ces fruits astringens, détersifs & absorbans. Les feuilles sont presque aussi dans le même cas ; étant mâchées, elles nétoient les ulceres des gencives, de la bouche, & affermissent les dents. Ces mêmes feuilles, appliquées sur les dartres & les hémorrhoïdes, les mortifient & les guérissent ; appliquées sur les vieilles

plaies & sur les ulceres des jambes, elles les guérissent en peu de temps. On fait avec les sommités tendres des ronces, un excellent gargarisme & un sirop qui s'emploient avec succès dans les maux de gorge & l'esquinancie, pour en tempérer l'inflammation, & une tisane aigrelette, qui est très-utile dans les fievres ardentes, putrides, bilieuses, &c. Les fruits de ronce bien mûrs & bien noirs, sont rafraîchissans & appaisent aussi la soif; on peut les substituer aux mûres domestiques. On s'en sert en Provence pour colorer le vin muscat blanc, & pour faire le vin muscat rouge de Toulon.

On peut élever, par curiosité, la ronce à fruit blanc, celle qui est sans épine, & celle dont les feuilles sont panachées. L'espece qui mérite vraiment d'être cultivée, est celle à fleur blanche & double; car depuis les mois de Juin jusqu'aux premieres gelées, elle produit des fleurs larges comme un petit écu, d'un beau blanc, & qui sont aussi belles que les renoncules semi-doubles; ces fleurs sont disposées par rameaux.

On cultive les framboisiers à cause de leur fruit, qui a beaucoup de parfum, & de leur saveur également fine & flatteuse: on le mange cru, mêlé avec les fraises & les groseilles; on en fait des confitures agréables, des gelées, des compotes, des conserves, des dragées, du sirop, du vinaigre, enfin ce fruit entre dans la composition de plusieurs ratafiats. On prépare avec les framboises, le sucre & l'eau commune, une boisson appellée *eau de framboises*, fort en usage dans les grandes chaleurs de l'été: elle est aussi agréable que l'*eau de fraises*, & appaise de même la soif, réprime la chaleur de l'estomac, & excite les urines. Quelques framboises infusées dans le vin, lui communiquent un goût agréable & une odeur délicieuse. Ce vin, qui est cordial & stomachique, est utile dans les vomissemens qui viennent de la foiblesse & de l'atonie de l'estomac. Ces sortes de fruits mûrs, rouges ou blancs, ne peuvent se conserver quelques jours sans être confits; car ils moisissent bientôt, & les vermisseaux qui y naissent, les gâtent & les mangent (il est même très-rare de trouver des framboises, quoique fraîches, qui ne soient remplies de petits vers blancs, ce qui dégoûte beaucoup de personnes de ce fruit, qui est d'ailleurs délicieux: si on met tremper les framboises dans l'eau fraîche, on voit aussi-tôt sortir une grande quantité de ces vers; mais les fruits perdent un peu de leur fumet par la lotion, dit M. *Bourgeois*). Si on fait fermenter ces fruits, on en

tire un vin très-fort & agréable ; & par la diſtillation, on en retire une liqueur très-ſpiritueuſe. Les feuilles de framboiſier ont les mêmes propriétés que celles de la ronce.

Le *framboiſier du Canada à fleur en roſe*, & le *framboiſier de Penſilvanie*, ſe font remarquer par de très-jolies fleurs, d'une vive couleur pourpre-violet, & méritent d'être cultivés dans les boſquets de la fin du printemps.

Il y a une ronce ſans épines qui eſt le *rubus hircinus*, qui croît aux lieux montagneux : ſes tiges ne ſont hautes que de deux ou trois pieds.

RONCERA, nom que les Génois donnent à une eſpece de pourpre de la mer Adriatique ; coquillage nommé à Rome *ogniella :* c'eſt le couvercle du *conchilium* ou *ongle marin odorant :* voyez ce dernier mot.

ROND DE MER : *voyez à l'article* LUNE DE MER.

RONDELLE : *voyez* CABARET. *Rondelet* donne auſſi le nom de rondelle à la morrude ou rouget : *voyez* ROUGET.

RONDETTE : *voyez* LIERRE TERRESTRE.

RONDIER, eſpece de palmiſte qui croît dans toutes les Indes & en Aſie ; les Chinois forment, avec ſa feuille, des éventails dont ils ſe ſervent, ainſi que les Perſes : M. *Adanſon* dit que le rondier ſe trouve auſſi en quantité le long du Niger, les Negres le nomment *ronn* (*Carim-pana*, *Hort. Malab. vol. 1.*) ; ſon tronc eſt gros & fort droit ; il eſt ſemblable à une colonne de cinquante à ſoixante pieds de hauteur : il ſort de ſon extrémité ſupérieure un faiſceau de feuilles qui, en s'écartant, forment une tête ronde ; chaque feuille repréſente naturellement un éventail de cinq à ſix pieds d'ouverture, porté ſur une queue de même longueur ; les fleurs de cet arbre ſont mâles ou femelles, les mâles ſont ſtériles, les fleurs femelles ſe changent en fruits qui ſe ſuccedent preſque pendant toute l'année ; ils ſont pour l'ordinaire de la groſſeur d'un melon arrondi ; leur enveloppe eſt un peu coriace & épaiſſe comme un fort parchemin ; la chair qu'elle recouvre eſt jaunâtre, pleine de filamens attachés à trois gros noyaux, qui en occupent le milieu. Les Negres aiment beaucoup ces ſortes de fruits, ſur-tout quand ils ſont cuits ſous la cendre, car ils ont alors une ſaveur de coings : & leur odeur, quoique forte, eſt agréable.

RONDINE, ou RONDIRE, ou RONDOLE, c'eſt l'*hirondelle de mer :* voyez ce mot.

RONFLEUR : *voyez* PIRAMBU.

ROQUAMBOLE : *voyez à l'article* AIL.

ROQUET. Espece de lézard qui se trouve dans les petites Isles, qui sont placées dans les culs de sac de la Guadeloupe : ce lézard a tout au plus un pied de long ; les pattes antérieures sont plus longues que les postérieures : il a les yeux fort étincelans & vifs ; sa peau est de couleur de feuille morte, tiquetée de points jaunes & noirâtres : il porte la queue retroussée en arcade sur le dos, au lieu que tous les autres lézards la portent traînante à terre, & il tient toujours la tête élevée en l'air : il est si agile qu'on le voit toujours sauter autour des hommes qu'il prend plaisir à voir, ensorte qu'il s'arrête aux lieux où il en rencontre. Si on le poursuit, il ouvre aussi-tôt sa gueule, & tire la langue comme un petit chien de chasse ; il se fourre aussi dans la terre, non pour y pondre ses œufs, mais pour y manger ceux des autres lézards & des tortues.

ROQUET, espece particuliere de petit chien que l'on regarde comme une variété du *chien Danois :* voyez à l'article CHIEN.

ROQUETTE, *eruca planta,* plante dont on distingue plusieurs especes. Nous rapporterons ici les deux principales ; l'une cultivée & l'autre sauvage.

1°. La ROQUETTE DES JARDINS, *eruca sativa ;* sa racine est blanche, ligneuse, menue, vivace, & d'une saveur âcre ; ses tiges sont hautes d'environ deux pieds, un peu velues ; ses feuilles sont semblables à celles de la moutarde, blanches, longues, étroites, découpées profondément, tendres, lisses & de même saveur que la racine : aux sommités des tiges naissent des fleurs en croix, de couleur bleue, tirant sur le blanc, rayées de noir, & soutenues par des calices velus. A ces fleurs succedent des siliques longues qui se divisent en deux loges remplies de quelques semences jaunâtres, plus grosses que celles de la moutarde, & moins rondes.

L'odeur & la saveur de cette plante sont fortes & désagréables ; cependant en Italie on la recherche pour la mêler dans les salades, à dessein d'en relever le goût : on la seme dans les jardins & dans les champs ; ses graines & ses feuilles sont d'usage.

2°. La ROQUETTE SAUVAGE, *eruca sylvestris ;* celle-ci croît contre les murailles, aux lieux incultes & sablonneux ; elle a une odeur entiérement fétide & désagréable : sa racine est assez longue, grosse &

blanche; ſes tiges ſont fort découpées, comme celles du piſſenlit, vertes, liſſes, d'une ſaveur brûlante, ſemblables à celles de la roquette des jardins, auſſi bien que les fleurs, mais qui ſont de couleur jaune & odorantes. Il leur ſuccede des ſiliques anguleuſes, remplies de graines, ſemblables à celles de la moutarde ſauvage, d'un goût âcre & un peu amer, ainſi que toute la plante.

L'odeur & la ſaveur de la roquette cultivée eſt plus douce, & ſa vertu plus foible; c'eſt pourquoi on la mêle ſouvent dans les alimens; mais la roquette ſauvage eſt préférable en Médecine.

La roquette eſt d'une nature toute différente de la laitue; c'eſt pourquoi les Anciens avoient coutume de les mêler dans les alimens, afin de les tempérer l'une par l'autre: ſi les Italiens mettent de cette plante dans leurs ſalades, c'eſt plutôt à cauſe de ſes vertus, que de ſa ſaveur; car, ſelon le témoignage des Médecins & même des Poëtes, elle porte à l'amour; c'eſt pourquoi

Martial dit, ... *Et Venerem revocans eruca morantem.*
Columelle, ... *Excitat ad Venerem tardos eruca maritos,*
& Ovide, ... *Nec minùs erucas jubeo vitare ſalaces.*

Toutes les parties de cette plante étant mangées excitent l'appétit; elles aident la digeſtion, provoquent l'évacuation de l'urine & de la ſemence; en un mot on les emploie dans les compoſitions deſtinées à provoquer l'acte vénérien. La roquette, & ſur-tout la graine, eſt encore utile dans le ſcorbut & dans quelques maladies chroniques, ſoit qu'on mange cette plante toute crue, ſoit qu'on en boive le ſuc ſeul ou dans le vin, ſoit qu'on la faſſe bouillir dans les bouillons ou dans les apozemes, ſoit qu'on la mâche; enfin elle produit l'effet des ſalivaires & des ſinapiſmes, dans la paralyſie & l'apoplexie.

Les Botaniſtes diſtinguent encore une autre eſpece de ROQUETTE SAUVAGE ou ROQUETTE DES CHAMPS, ou MASSE AU BEDEAU, *erucago ſegetum*, qui croît aux environs de Montpellier entre les blés, & dans d'autres lieux chauds: ſa racine eſt longue d'un pied & fibreuſe, ainſi que ſes tiges qui ſont rudes, rameuſes & purpurines: ſes feuilles ſont étendues par terre, oblongues, étroites, velues & rudes; celles des tiges ſont jointes deux à deux ou trois à trois; ſes fleurs ſont petites, à quatre feuilles diſpoſées en croix & jaunâtres: il leur ſuccede des fruits reſſemblans à une maſſe épineuſe, & qui renferment trois ou

quatre ſemences arrondies & garnies d'un petit bec. Cette plante eſt inciſive & ſternutatoire.

La Roquette de Mer eſt la *cakile.* Voyez ce mot.

On nous apporte quelquefois de Saint-Jean d'Acre, à dix lieues de Jéruſalem, beaucoup de cendres de roquette que les Marchands appellent *cendres du Levant :* il en vient auſſi de Tripoli & de Syrie ; mais elle ne contient pas tant de ſel que l'autre : on s'en ſert pour faire du ſavon & du verre, comme de celle de *fougere* ou de la *ſoude.* Voyez ces mots.

Les Verriers & les Savonniers s'en ſervoient beaucoup autrefois, avant le grand commerce de la ſoude ; mais l'on en trouve rarement aujourd'hui chez les Marchands, encore n'eſt-elle ſouvent qu'un mêlange de cendres de bois & de potaſſe, ou de cendres gravelées & d'un peu de ſoude, ou de ſel de verre.

ROSE : *voyez au mot* Rosier. On donne auſſi le nom de roſe à une eſpece d'*ortie de mer.* Voyez ce mot.

ROSE DE CHIEN ou D'ÉGLANTIER. *Voyez le mot* Rosier sauvage *à la ſuite de l'article* Rosier.

ROSE GUELDRE, nommée improprement par les Jardiniers *roſe-diete.* Voyez Obier.

ROSE DE JÉRICO, *roſa Hierocontina.* Cette plante, appellée ainſi fort improprement, eſt une ſorte de thlaſpi qui croît dans l'Arabie déſerte aux lieux ſablonneux, aux rivages de la mer Rouge, d'où elle nous eſt apportée ſéche ; quoiqu'on l'ait appellée *roſe de Jérico*, elle n'eſt point une roſe, & l'on n'en trouve point autour de Jérico. *Lémery* dit que c'eſt une petite plante haute d'environ quatre doigts, ligneuſe, rameuſe, ayant la figure d'un petit globe de couleur cendrée : ſes feuilles ſont petites, longuettes, découpées & velues ; ſes fleurs ſont à quatre pétales, petites, diſpoſées en croix dans des épis, blanches ou de couleur de chair ; ſa ſemence eſt arrondie, rougeâtre & âcre au goût ; ſa racine eſt ſimple, groſſe & ligneuſe. Pendant que cette plante eſt encore en vigueur dans la terre, elle paroît en bouquet ; mais à meſure qu'elle ſe ſeche, ſes rameaux s'entrelacent les uns dans les autres, & les extrémités ſe courbant en dedans, ſe réuniſſent à un centre commun, & compoſent une eſpece de petit buiſſon en forme de globe ; telle eſt la roſe de Jérico. Des Charlatans font accroire au public qu'elle ne doit s'ouvrir ou s'étendre qu'au jour de Noël ; ils

la

la vendent aussi aux femmes enceintes, en leur prédisant que dans les douleurs de l'accouchement, si elles mettent cette rose tremper quelque temps dans de l'eau, elles verront alors ses rameaux s'écarter peu-à-peu, s'épanouir & ses fleurs paroître agréablement, ce qui les soulagera & facilitera beaucoup dans leur travail : mais cet épanouissement n'est point périodique, & la rose de Jérico ne connoît point la différence des sexes qui lui sont étrangers. Elle n'est sensible qu'aux impressions de l'air & de l'humidité. En quelque temps que l'on humecte cette plante, soit homme, soit femme, soit fille, la rose de Jérico produira le même phénomene ; & dès qu'on la retirera de l'eau, elle se séchera & se refermera comme auparavant. Cette plante exposée à l'air peut servir d'un hygrometre ; ainsi en tems sec elle se resserre, & à l'approche d'un temps pluvieux elle se gonfle & se développe. Voilà tout le mystere de cette plante dévoilé.

ROSE D'OUTREMER ou TREMIERE. *Voyez* MAUVE.

ROSEAU ou CANNE, *arundo*, est un genre de plante qui, selon *Lémery*, ne differe du *gramen*, que par la grandeur de ses tiges & de ses feuilles. Nous en citerons ici trois especes principales ; savoir,

1°. Le ROSEAU DE MARAIS, *arundo vulgaris palustris.* Cette plante qui croît dans les endroits marécageux, a des racines nombreuses, longues, nouées & traçantes, qui poussent plusieurs tuyaux, hauts de six pieds & même davantage, plus menus que le petit doigt, noués & vides : il sort de ses nœuds des feuilles longues de plus d'un pied, assez larges, roides, un peu rudes au toucher, enveloppant en partie leur tige : ses fleurs naissent par paquets en leurs sommités, petites, molles, composées d'étamines qui sortent d'un calice à écailles, de couleur purpurine d'abord, puis ces paquets se développant, s'alongent, se répandent en maniere de chevelure, & prennent une couleur cendrée : à ces fleurs passées succedent des semences. On coupe ces roseaux avant qu'ils soient tout-à fait mûrs, c'est-à-dire, quand ils sont en fleurs, pour en faire de petits balais d'appartemens.

2°. Le ROSEAU CULTIVÉ ou la CANNE DES JARDINS, *arundo sativa domestica.* Sa racine est longue, grosse, charnue, se répandant au long & au large dans la terre, d'un goût doux & agréable ; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de huit à neuf pieds, plus grosses que le pouce, fortes, creuses, nouées & jaunâtres ; ses feuilles &

ſes fleurs ſont ſemblables à celles de l'eſpece précédente, mais plus grandes. On cultive cette plante dans les jardins ; les rejetons tendres de ſa racine peuvent ſe manger. Quelques Auteurs ont cru que cette racine brûlée eſt le ſpode des Arabes, duquel on ne ſe ſert plus, ſinon en Guiane, où les Sauvages frottent & noirciſſent avec cette cendre ceux qui ſont incommodés par des pians.

Ce roſeau cultivé croît naturellement en Provence, en Languedoc, en Italie, en Eſpagne, & il fleurit rarement dans ce pays-ci ; mais comme il pouſſe quantité de drageons enracinés, on le multiplie aiſément. Il eſt à propos de planter ce roſeau dans un lieu un peu frais ; cependant il ſubſiſte dans des endroits fort ſecs ; mais les cannes n'y viennent ni auſſi hautes, ni auſſi groſſes. Ceux qui en font commerce ont ſoin de les placer aux expoſitions les plus chaudes, afin que les cannes acquierent plus de maturité. Ces ſortes de roſeaux ſont très-utiles dans certaines provinces ; leurs tiges ſervent d'échalas pour faire des enceintes autour des champs : on en fait des treillages d'eſpaliers qui durent très-long-temps. C'eſt encore avec ces roſeaux ou cannes qu'on forme les pêcheries qui ſont en grand nombre ſur le bord de la Méditerranée ; on les nomme *bourdiques*. En Guiane on s'en ſert à latter les toîts, ou à paliſſader & fermer les caſes ; les petites ſervent à faire des roſeaux à fleches.

Enfin, perſonne n'ignore que l'on en fait des bâtons à main très-légers pour la promenade, & auſſi de fort jolies quenouilles. Afin que les cannes ſe maintiennent bien droites, on les attache avec des liens ſur un morceau de bois dans le temps qu'elles ſont encore vertes, & on ne les en ſépare que lorſqu'elles ſont entiérement ſeches. On enjolive ces cannes d'une eſpece de peinture qui ſe fait en y appliquant des feuilles de perſil, ou du papier découpé de différentes façons ; enſuite on les expoſe à la fumée ; les parties qui n'ont pas été couvertes de feuilles de perſil ou de papier prennent une couleur de marron, & les endroits où étoient collés les papiers ou les feuilles de perſil reſtent blancs ; ce qui fait un très-joli effet. On peut encore former des deſſins ſur ces cannes avec un enduit de cire, & frotter le tout avec une eau forte affoiblie, dans laquelle on a fait diſſoudre du fer. Ces parties découvertes qui ſont expoſées à cet acide bruniſſent, & les autres qui étoient enduites de cire reſtent blanches. On fait auſſi avec ces roſeaux des étuis à cure-dents, & de petits inſtrumens de

musique champêtre, que l'on nomme chalumeaux, des anches de hautbois & de musette, &c. M. *Haller* dit qu'on les plante en Suisse pour en faire des peignes à l'usage des Cardeurs.

Les racines de ces roseaux sont propres pour exciter les mois aux femmes, & les urines: des personnes s'en servent pour faire passer chez les animaux le lait des femelles qui allaitent: leurs feuilles & leurs fleurs sont détersives & vulnéraires. Au reste cette plante est peu d'usage en Médecine.

3°. Le ROSEAU appellé MASSE D'EAU, *typha*. (M. *Deleuze* dit que la masse d'eau n'est pas un roseau, & qu'elle forme un genre particulier). Il y a la grande & la petite espece; la premiere a plus de sept pieds de hauteur; sa racine est rampante, rougeâtre en dehors, très-blanche en dedans, d'un goût fade: elle pousse ordinairement une seule tige, ronde, ferme, droite & lisse; ses feuilles sont longues, étroites & épaisses, de substance spongieuse, douceâtres au goût; les unes sortent de la racine, les autres des nœuds de la tige: ses fleurs sont rougeâtres & naissent en masse ou en épi cylindrique au sommet de la tige; celles de la partie supérieure sont mâles, composées chacune d'un calice à trois feuilles, & de trois étamines sans pistil; la partie inférieure de l'épi est occupée par des fleurs femelles, à chacune desquelles succede une petite graine portée par un filet accompagné d'une aigrette de poils, dit M. *Deleuze*. Ces fleurs se dissipent en s'envolant en l'air en forme de duvet.

La seconde espece croît, ainsi que la précédente, dans les étangs & dans les marais: elle pousse des feuilles longues & étroites comme celles du gramen; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux ou trois pieds, semblable à celle du jonc, roide, sans nœuds, soutenant en son sommet un épi cylindrique, où sont attachées, comme en l'autre espece, des fleurs à étamines brunes, qui en vieillissant sont emportées par le vent en papillotes, & ne laissent après elles aucune semence: cet épi est double dans ces deux especes de roseaux; & il y a une petite distance entre les deux épis: celui d'en haut soutient les fleurs, & celui d'en bas porte des semences; leurs sommités sont détersives, astringentes & rafraîchissantes.

La racine de cette plante qui croît naturellement dans certains ruisseaux, & qu'on peut faire croître dans ceux où on le desire en y en mettant quelques touffes, est du goût des cochons, qui s'en

nourrissent très-bien, les chevaux même en sont très-friands ; c'est pour eux une nourriture saine & agréable.

Des Lithologistes font mention de roseaux pétrifiés ou en empreintes.

Dans plusieurs pays on se sert des roseaux pour couvrir les maisons ; ces couvertures durent trente à quarante ans : on en fait aussi des claies ou paillassons qui servent même de murs & d'enceintes de melonnieres : dans les provinces où le bois est rare, on s'en sert pour chauffer le four. On dit que dans les Indes il y en a d'une grosseur incroyable (c'est le *bambou*), dont un de leurs nœuds a suffi une fois pour faire une sorte de petit bateau, dans lequel trois hommes pouvoient passer les petites rivieres. Les habitans ramassent les paquets de fleurs qui forment une espece de bourre, dont ils se servent pour garnir les matelas. On prétend que cette bourre rend sourds ceux qui s'en mettent dans l'oreille, & que de-là vient son nom Italien, qui est *mazza sorda*.

Il y a une espece de roseau dont les tiges meurent tous les ans, & qu'on seme dans les Capitaineries pour en faire des remises ; les perdrix & les faisans s'y plaisent beaucoup & y placent leurs nids : cette espece a l'avantage de subsister très-bien dans des lieux assez secs. Enfin, il y a encore une sorte de roseau à feuilles panachées, qui fait un effet très-agréable dans les bosquets d'été & d'Automne.

ROSEAU DES INDES ou ROSEAU EN ARBRE. *Voyez* BOIS DE BAMBOU.

ROSEAU ODORANT ou AROMATIQUE. *Voyez* CALAMUS AROMATIQUE VRAI.

ROSEAU DE SUCRE ou CANNAMELLE. *Voyez* CANNE A SUCRE.

ROSÉE, *ros.* On donne ce nom à des gouttes d'eau tenues, fines, fort déliées, qui, dans l'été tombent le matin & le soir, de l'atmosphere, lorsqu'il est calme & serein, & qu'il a fait chaud pendant la journée. Cette rosée est produite de même que toutes les eaux des nuages par les vapeurs qui se sont élevées pendant le jour dans l'air en maniere de brouillards insensibles, y ont demeuré suspendues, se sont ensuite condensées, rapprochées par la disparition du soleil, & ont par conséquent été obligées de descendre par leur pesanteur spécifique plus grande que la densité de l'air : ce qui forme la premiere fraîcheur de la nuit qu'on nomme *serein*. Les vapeurs qui ont été

raſſemblées pendant la nuit & le jour, en produiſent une autre le matin, mais peu conſidérable. Nous diſons qu'il n'en tombe point ou preſque point pendant le jour, parce que la chaleur en tient la plus grande quantité ſuſpendue & diſperſée dans l'air, & ces molécules ne ſe réuniſſent que quand le froid ſuccede à la chaleur. De la variation de froid & de chaud dans l'atmoſphere, il réſulte que la roſée tombe en temps différens. M. *Jean-Ek* fait obſerver que la circonſtance du lieu y contribue ſinguliérement : par exemple dans les climats plus chauds où le ſoleil s'éleve davantage ſur l'horizon, les exhalaiſons doivent être plus abondantes, parce que, comme cet aſtre s'éloigne néceſſairement de l'horizon pendant la nuit pour autant de temps qu'il a paru dans le jour, l'air pendant la nuit devient de quelques degrés plus froid que pendant le jour, & a plus de facilité pour condenſer les vapeurs : c'eſt ainſi qu'il prépare une plus grande abondance de roſée, notamment ſur les prairies & ſur les campagnes ; car dans les villes très-peuplées on n'apperçoit que peu ou point de roſée : on en préſume bien la cauſe.

Alvarez (*Deſcription de la Mauritanie*) fait voir de quelle utilité eſt la roſée pour la nourriture des végétaux, ſur-tout dans certains endroits de l'Arabie & de la partie intérieure de l'Egypte, où il ne pleut & ne neige jamais. *Wallerius* avertit avec raiſon de ne pas confondre la roſée avec le miélat, qu'on trouve ordinairement ſoir & matin en été ſous la forme de gouttes attachées aux feuilles des plantes & ſur les herbes : c'eſt le produit de la tranſpiration végétale. *Voyez* MIÉLAT.

La roſée tombant ſur les végétaux, fait que les plantes ſont plus peſantes le matin qu'elles ne l'étoient le ſoir précédent. On peut conſulter les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1751.*

ROSÉE DU SOLEIL ou ROSSOLIS. *V.* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROSELET. *Voyez à l'article* HERMINE.

ROSELLE. C'eſt la grive rouge. *Voyez ſon article au mot* GRIVE.

ROSE-MUKEN. Les Naturaliſtes Allemands donnent ce nom à un poiſſon que l'on pêche dans les étangs & dans les lacs de Pruſſe ; de même qu'ils appellent *roſen-kafer* ou *golde-kafer* les mouches cantharides, parce qu'elles ſe tiennent dans les roſiers.

ROSETTE, *triglæ facie piſcis.* M. *Gronovius* dit qu'on donne ce nom en Hollande à un poiſſon de mer très-rare. Sa forme eſt ſinguliere. Cet animal, qui eſt long d'un pied ou environ, a le corps pyramidal : ſa

tête, qui a la même figure, eſt grande, carrée, cuiraſſée & ſtriée de différentes façons, ce qui forme comme un ouvrage ciſelé; elle eſt de la même couleur que celle du dos; le haut & les côtés ſont très-plats; à l'occiput eſt un aiguillon fort pointu, & tourné du côté du dos; près du même endroit, il en paroît un autre qui ſort d'une lame oſſeuſe: ſa bouche eſt large, très-ample; le bout en eſt rude & comme cariné: on y voit de chaque côté trois éminences: les dents ſont nombreuſes, mais petites; la mâchoire inférieure eſt plus petite que la ſupérieure, & n'a point de levres: les narines, couvertes d'une membrane, ſont ſur le penchant de la tête, entre les yeux & la bouche de ce poiſſon; les yeux ſont placés au ſommet de la tête, fort proches l'un de l'autre, couverts d'une peau, grands & placés de maniere que le poiſſon peut voir au deſſus de ſa tête, & regarder de côté: la baſe des orbites des yeux eſt garnie de petits aiguillons; la paupiere eſt d'un bleu noir; l'iris eſt large & blanche; le dos eſt comme ſillonné. Ce poiſſon a huit nageoires épineuſes; ſur le dos il y en a deux rougeâtres, & dont les épines ſont tournées vers la queue; celles de la poitrine ſont couvertes d'une membrane forte & bleue; celles du ventre ſont blanches, tiquetées de rouge; la nageoire qui forme la queue eſt légérement rouge & fourchue, mais étendue. L'anus placé devant la nageoire répond à l'oſſelet carré de la ſeconde nageoire du dos: il y a entre les deux nageoires de la poitrine & du ventre, trois appendices articulées, & un peu repliées vers la queue.

Les écailles de la roſette ſont tuilées, blanches au ventre, & d'un vert rouge au dos, tuberculeuſes, d'un vert rougeâtre: ſa chair eſt de bon goût.

Dans les mois de Juin & de Juillet les Pêcheurs Hollandois prennent une quantité d'un autre petit poiſſon, qu'ils portent au marché ſous le nom de *roſette.* Il eſt auſſi eſtimé que le précédent; mais il en differe par ſes nageoires molles, & par les couleurs qu'on voit ſur ſa peau, qui diſparoiſſent à la mort de l'animal; il n'a que ſept pouces de long. On donne auſſi le nom de *roſette* au quadrupede nommé *hermine.* Voyez ce mot.

ROSICLERE. *Voyez à l'article* ARGENT.

ROSIER, *roſa.* Le roſier eſt un arbriſſeau qui donne la roſe, fleur connue de tout le monde, & conſacrée par les anciens Poëtes à la mere des amours; fleur dont les Hébreux faiſoient des couronnes, & dont

le Grand Prêtre, dans les ſacrifices, ornoit ſon front; fleur que l'on béniſſoit autrefois à Rome le jour appellé *Dominica in roſa*, & que les Papes envoyoient comme une marque diſtinctive à quelques Princeſſes de l'Europe. Il y avoit autrefois dans les Parlemens de France un grand jour de cérémonies qu'on appelloit la *baillée de roſes*. *Pline* appelle, avec raiſon, la roſe la *reine des fleurs*, l'*ornement des jardins*, & la *panacée d'une infinité de maladies*. En effet, outre la beauté de ſa fleur & ſon odeur des plus ſuaves, elle fournit, pour la guériſon de nos maux, pluſieurs remedes que l'on trouve non-ſeulement dans les différentes parties qui la compoſent, mais auſſi dans les différentes eſpeces de roſes.

Tout ce que nous faiſons venir à grands frais des pays éloignés, n'a réellement rien de ſupérieur, peut-être rien de comparable à une belle ſuite de roſiers bien entretenus. Il y a un grand nombre d'eſpeces de roſes, de tailles, d'odeurs différentes. M. *Tournefort* en fait l'énumération de trente-cinq ſortes toutes différentes par leur couleur, leurs feuilles & le nombre de leurs pétales; il y en a en effet qui ont 5, 6, 7, 10, 12, 20, & peut-être plus de 100 pétales: ainſi les unes ſont ſimples, les autres doubles, blanches, de couleur incarnate, jaunes, cramoiſies, panachées. On produit tout ce mêlange des couleurs par le mêlange des eſpeces. On peut ménager cette variété ſur le même pied, & y faire croître à la fois cinq ou ſix ſortes de groſſes roſes toutes différentes, par le moyen de la greffe. Par la maniere de les gouverner, en retranchant quelques branches, on parvient à ſe procurer très-long-temps la jouiſſance de cette agréable fleur, parce qu'il en repouſſe de nouvelles.

On diviſe d'abord les roſes en deux eſpeces générales, l'une cultivée & l'autre ſauvage.

Le roſier ſauvage eſt auſſi nommé *églantier*, ou *gratte-cul*, ou *roſe de chien*, ou *roſe cochonniere*, & en latin *cynorrhodon*. Ses feuilles ſont oblongues, liſſes, ſemblables à celles du *roſier domeſtique;* ſes fleurs qui doivent leur exiſtence à la ſimple nature, n'ont pas la beauté, les graces, la délicateſſe, l'incarnat, l'odeur ſuave dont la main & les ſoins du Cultivateur ont embelli la roſe des jardins. Les fleurs de l'églantier ſont des roſes ſimples à cinq feuilles, de couleur blanche & incarnat, un peu odorantes: aux fleurs ſuccedent des fruits ovales, oblongs, rouges comme du corail dans leur maturité, dont l'écorce eſt charnue, moelleuſe, d'un goût doux, mêlé d'une agréable acidité, & qui renferme des ſemences enveloppées d'un poil ferme qui s'en ſépare aiſément. Si

ce poil s'attache aux doigs ou à quelqu'autres parties nues, il pénetre la peau, & y cause des démangeaisons importunes; c'est ce qui a fait donner à ces fruits le nom de *gratte-cul.* Cet arbrisseau qui croît assez haut, se trouve par-tout, dans les haies & dans les buissons. M. *Haller* observe ici que le nom d'*églantier* appartient à un rosier particulier, dont les feuilles sont enduites en dessous d'un petit poil roux, & cependant ont une odeur de pomme assez forte. Le *gratte-cul* commun a les feuilles sans odeur & lisses.

Il naît souvent au tronc ou aux branches du rosier sauvage une espece d'éponge velue, grosse comme une petite pomme ou comme une grosse noix, légere, de couleur rousse, qu'on appelle *éponge d'églantier*, & dans les boutiques, *bédéguar.* Cette espece d'éponge végétale, qui est hérissée d'une multitude de filamens qui lui forment un chevelu, n'est autre chose qu'une tumeur à filigrane causée par la piqûre du cinips, espece de moucheron qui, avec l'aiguillon qu'il porte à sa queue, perce le bouton d'où doivent sortir les feuilles du rosier, & y dépose des œufs; la seve se porte vers cette piqûre avec plus d'abondance; elle y est attirée par les petits vers sortis de ces œufs qui s'en nourrissent. C'est ainsi que les poils ou fils du bédéguar grossissent, s'alongent & se forment; c'est un petit berceau odorant où les jeunes cinips attendent leur métamorphose; en effet, quand on ouvre cette éponge, ils paroissent sous la forme de vers nichés dans leurs cellules, mais deviennent ensuite autant de moucherons. *Voyez* CINIPS. On a mis cette production au nombre des remedes qui peuvent être employés avec succès contre les diarrhées & les dyssenteries, qui peuvent exciter les urines, & être utiles contre la pierre, le scorbut & les vers. On prétend que réduite en charbon & en poudre, ou simplement desséchée & pulvérisée, c'est un spécifique contre les goîtres: il suffit d'en mettre tous les soirs en se couchant une pincée sous la langue.

Les fleurs de l'églantier sont purgatives, mais le sirop qu'on en prépare est plus astringent, & s'emploie, pour l'ordinaire, préférablement aux autres purgatifs, lorsqu'il faut purger dans les pertes rouges ou blanches des femmes. La conserve de cynorrhodon qu'on prépare avec les fruits de l'églantier, est d'un goût aigrelet fort agréable: on peut en donner aux convalescens à titre d'analeptique; c'est un excellent astringent propre pour le cours de ventre, pour modérer l'ardeur de la bile, & adoucir l'âcreté de l'urine. On a vu des hydropiques

guéris

guéris par l'ufage de la tifane faite avec les fruits du cynorrhodon. C'eft, dit M. *Bourgeois*, un grand diurétique, & en même temps un très-bon tonique.

On vante la racine d'églantier, comme un remede fpécifique contre l'hydrophobie, maladie occafionnée par la morfure d'un chien enragé; mais malheureufement il y a lieu de penfer que ce remede eft très-impuiffant; le meilleur que l'on connoiffe jufqu'à préfent, eft l'onguent mercuriel en friction.

On fait qu'il n'y a point d'arbriffeau plus agréable que le rofier, foit à fleurs fimples, foit à fleurs doubles : ils fe difputent de beauté les uns les autres. Parmi toutes les variétés des rofiers, il y en a qui méritent la préférence par certaines qualités. Les *rofiers de tous les mois*, ainfi nommés, parce qu'ils fourniffent des fleurs pendant prefque toute l'année, fe font eftimer par cette qualité : il y en a à fleurs blanches, à fleurs doubles couleur de chair, & à fleurs fimples & pourpres. L'efpece de rofier de tous les mois, qui eft d'un rouge pâle à fleurs doubles, ne porte des fleurs que depuis le commencement de Juin jufqu'à la fin d'Octobre. M. *Bourgeois* dit qu'il ne fleurit même point une feconde fois, fi on néglige de tailler les branches qui ont porté des fleurs, dès qu'elles commencent à fe faner.

La *rofe de Grece à fleur rouge* qui ne s'épanouit pas entiérement, & la *rofe de Mai* font eftimables, parce qu'elles font plus printanieres que les autres.

Le *petit rofier nain* donne des fleurs très-doubles, d'une forme & d'une couleur charmantes; on les nomme *rofes mignonnes*.

Les *rofes jaunes* à fleurs doubles & à fleurs fimples, font très-agréables par la vivacité de leur éclat, fur-tout la rofe fimple; l'efpece double avorte fouvent; mais quand elle fleurit bien fans avorter, fa fleur eft d'une beauté incomparable & très-fupérieure aux plus belles renoncules, dit M. *Bourgeois.* Pour les garantir de cet accident, il faut les préferver de la pluie, en les couvrant d'un petit toît, dès que les boutons commencent à paroître : mais, ce qui eft plus facile, il faut les planter contre un mur, & y établir un petit avant-toît.

Les *rofes cannelles*, foit fimples, foit doubles; les *rofes mufcades* ou de *damas*, doubles & fimples, & connues chez les Anciens fous le nom de *rofe putone*, ainfi que l'efpece de rofier mufqué toujours vert, font dignes d'être recherchées par l'odeur délicieufe qu'elles exhalent. On

voit assez communément en Italie des roses bleues, & aux environs de Turin un *rosier sans épines*, dont les pétales des fleurs sont tachetées de vert. Enfin les roses rouges si connues de tout le monde, & les roses pourpres dites de Provins, ainsi que les roses panachées, sont très-belles pa. elles-mêmes, & se mêlent agréablement avec les roses blanches. On prétend que le rosier commun à fleurs rouges, enté sur du houx, produit des roses vertes; le suc ou la seve du houx force apparemment les filieres du rosier. M. *Adanson* dit qu'on prend communément pour le fruit du rosier, son calice qui devient charnu & succulent comme une baie; mais ce sont les ovaires même qu'on doit regarder comme le fruit de cette plante.

Le calice de la rose offre communément une singularité qui lui est particuliere; il est divisé en cinq feuilles, dont deux sont entiérement barbues, deux sont sans barbes, & une n'est barbue que par un côté, ainsi que l'a exprimé le Poëte :

Quinque sumus fratres, unus barbatus & alter,
Imberbesque duo, sum semi-berbis ego.

Les différentes especes de roses different par leurs vertus; les unes sont purgatives, les autres astringentes. On fait avec les roses pâles ou incarnates, ou avec les roses blanches une eau distillée propre pour les maladies des yeux, & estimée contre les cours de ventre, les crachemens de sang & les hémorragies. On fait avec ces roses un sirop solutif; ainsi ces roses sont principalement purgatives, mais elles ont quelque légere astriction qu'elles empruntent de leurs parties terrestres. La rose muscade, celle sur-tout qui vient des pays chauds, est très-purgative : on ne doit l'employer qu'avec prudence.

On tient dans les boutiques une eau distillée de ces fleurs, qui sert plutôt dans la cuisine pour relever le goût de la pâtisserie, qu'elle n'est d'usage en Médecine; elle purge cependant assez bien à la dose de huit onces. Les roses d'un rouge foncé qu'on nomme *roses de Provins*, passent pour être astringentes, ainsi que les *roses blanches*, suivant un grand nombre de Médecins. On prépare avec les roses de Provins une conserve, un miel, & un sirop qui sont astringens. A l'extérieur on se sert communément de ces roses dans les fomentations astringentes & résolutives : on les met dans du vin, & elles sont propres à fortifier les parties nerveuses foulées. Ces mêmes fomentations faites sur la

tête après des coups & des chûtes, qui menaçoient d'un abcès dans cette partie, ont souvent réussi pour le prévenir & pour adoucir des migraines violentes. L'onguent ou pommade de roses est faite, tantôt avec la rose de Provins, tantôt avec la rose ordinaire; on s'en sert pour les gerçures des levres. M. *Haller* dit qu'on distille dans les Indes une huile essentielle de roses extrêmement précieuse, & qui fait un présent de Roi à Roi. Si l'on veut être instruit de l'usage des roses chez les Anciens, on peut lire la savante & curieuse dissertation ou recueil d'anecdotes sur cette fleur par M. le Marquis d'*Orbessan*, Président à mortier du Parlement de Toulouse.

ROSIERE, *phoxinus squammosus*. Poisson d'eau douce, ou bourbeux, à nageoires molles & du genre des carpes; sa tête est grosse, ses yeux sont grands. Ce poisson, dont nous avons parlé à l'article BOUVIER, a, dit-on, des œufs dès qu'il est né : on donne aussi le nom de *phoxinus* au *veron*. Voyez ces mots.

ROSMARE, *rosmarus*. Quelques Naturalistes donnent ce nom au cheval de riviere, & d'autres à la *bête à la grande dent*, dont nous parlerons sous le nom de *vache marine*. Voyez ce mot.

ROSOMACK. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

ROSOTA ou GUISELLA. Espece de belette, dont les excrémens sont odoriférans. *Voyez* BELETTE.

ROSPO. C'est la seconde espece de *pastênaque*. Voyez ce mot.

ROSSE, *rubellio*. Poisson de riviere & de lac, dont les nageoires sont rouges : il est très-commun dans la Suede : il est de la grandeur d'une carpe, & est du même genre. Il a, selon M. *Linneus*, treize arêtes à la nageoire du dos & à celle de l'anus, quinze aux pectorales & neuf à celles du ventre. M. *Deleuze* dit que ce poisson paroît être le même que le *vengeron* du lac de Lausanne : on dit qu'il fraie quand le souci commence à fleurir. Sa chair est bonne, quoiqu'un peu amere.

ROSSIGNOL ou ROUSSIGNOL, *philomela*, *seu luscinia*. Oiseau du genre du *bec-figue*, selon M. *Brisson*, & dont on distingue deux especes principales en Europe.

1°. Le *rossignol franc* est un oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs. Autant l'alouette est recherchée pour la force & la facilité de son chant, autant le rossignol franc la surpasse par la douceur de sa voix, par la variété de ses tons doux, mélodieux, par ses fredonnemens & son gazouillement harmonieux. Cet oiseau

eſt un peu plus petit qu'un moineau, quoiqu'il paroiſſe plus long. Il ne peſe qu'une once ; ſon bec eſt longuet, tendre, flexible & noirâtre ; quand il l'ouvre, il fait voir un large goſier de couleur jaune orangée ; il a l'œil grand & vif ; la tête, le cou & le dos ſont couverts d'un plumage fauve, qui eſt plus brillant aux aîles & ſur-tout à la queue. La gorge, la poitrine & le ventre ſont d'une couleur cendrée ; les jambes longuettes, & les ongles déliés ; la femelle a le port du mâle, mais elle eſt d'une couleur plus cendrée, de même que les jeunes roſſignols. Le roſſignol de la Siléſie eſt plus grand que le nôtre.

Le roſſignol eſt un oiſeau ſolitaire, ſauvage & craintif, lorſqu'il n'eſt pas apprivoiſé. C'eſt à cette timidité naturelle qu'on attribue l'habitude qu'il a de remuer la queue, ce qui l'a fait nommer quelquefois *motacilla ;* il vit d'inſectes & aime particuliérement les araignées.

L'Auteur du *Traité du Roſſignol franc*, annonce (*p.* 4.) qu'il connoît des Amateurs qui diſtinguent trois eſpeces de ces oiſeaux. 1°. Le *roſſignol de montagne*, plus petit que les deux ſuivans. 2°. Le *roſſignol de campagne*, qui eſt de moyenne grandeur. 3°. Le *roſſignol d'eau*, ou qui habite le long des eaux ; il eſt plus gros, plus robuſte & meilleur pour le chant, puiſque ſon ramage ſe fait entendre pendant huit mois de l'année, tandis que les autres ne chantent que pendant trois mois au plus. Cependant la plupart des Connoiſſeurs aſſurent qu'il n'y a qu'une eſpece de *roſſignol franc*, qui fait voir ſeulement quelques variétés de groſſeur, &c. Au reſte on en trouve de bons par-tout. Quant à l'*alcyon vocal* que *Belon* nomme *roſſignol de riviere*, parce que cet oiſeau chante fort haut, nous en parlerons au mot ROUSSEROLLE.

L'expérience a appris à l'Auteur du Traité du roſſignol, que la femelle de cet oiſeau eſt muette. Il n'y a point d'oiſeau auſſi jaloux ; rarement on en voit deux enſemble, ſoit pour le chant, ſoit pour voyager, ſoit pour être en ſociété. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours & plus ; ſes accens animés par l'amour, annoncent la ſenſibilité de ſon ame. Après quoi ſon ramage n'eſt plus varié, ni vif, ni harmonieux, mais tout ſimple. Son chant, dans l'automne, eſt ſi différent de celui du printems, qu'on ne ſauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiſeau. Le roſſignol aime éperduement ſa femelle, il a pour elle les petits ſoins de l'amant le plus aſſidu, & la complaiſance d'un mari fidele. Quand une fois les petits ſont éclos, il ſuſpend pour quelques jours ſon ramage, il s'occupe du ſoin de les

nourrir & fait toujours compagnie à sa femelle. Les rossignols ont grand soin de leur postérité ; les peres veillent à l'éducation des petits, ils leur apprennent à chanter, & ces petits éleves les écoutent avec beaucoup d'attention & de docilité, répétant ensuite leurs leçons. La femelle fait son nid près de la terre, parmi les broussailles, & dans des buis ou des ifs, ou au pied d'une haie ou d'une charmille ; les chiens, les chats, les renards, les fouines, &c. mangent souvent leurs œufs. Ce nid est un peu long & profond, composé, pour la plus grande partie, de feuilles de chêne seches, qui se tiennent bien ensemble, quoique sans fils ni aucune autre liaison, pourvu toutefois qu'on ne le déplace point ; car sitôt qu'on touche à ce petit berceau toute l'habitation s'écroule. Dans les climats chauds, cet oiseau peut faire quatre pontes chaque année ; dans ce pays-ci, il n'en fait communément que deux, à cause du froid : chaque ponte est pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze, voilà le fruit de leurs amours ; ces œufs produisent plus de mâles que de femelles, comme dans presque tous les oiseaux.

Quelques Naturalistes disent que le rossignol franc aime la compagnie de celui de muraille, avec lequel il s'accouple souvent. Il a une aversion naturelle pour les serpens : on prétend qu'il redoute aussi les froids, & c'est pourquoi il meurt si souvent en cage, quoique tenu chaudement ; cependant il se trouve des rossignols en Danemarck, en Russie, & M. *Fletcher*, Ministre de la Reine Elisabeth à la Cour de Pétersbourg, dit que dans ces contrées les rossignols ont un chant plus mélodieux que celui des rossignols d'Angleterre. Divers Auteurs prétendent qu'il se trouve des rossignols blancs.

Le rossignol n'a presque point de chair ; cependant M. *Chomel* (*Dictionnaire Œconomique*), dit que les Gascons l'engraissent pour en faire un mets, qu'ils préferent à tout autre, lorsqu'il est gras. Sa chair est blanche, tendre, & presque aussi bonne que celle de l'ortolan.

On ne sait point où le rossignol se retire dans l'hiver : ce qu'il y a de certain, disent les voyageurs, c'est qu'il n'y en a en aucun temps dans l'Afrique. Quoi qu'il en soit, cet agréable oiseau se place ordinairement dans les lieux écartés & paisibles, aux environs de quelque colline ou d'un ruisseau, il s'en trouve, & sur-tout dans les endroits où il se rencontre un écho ; c'est-là qu'il se plaît à chanter : il coupe son ramage par mesures & par pauses, pour s'écouter & se répondre

en quelque ſorte à lui-même, par le moyen de l'écho des environs; de-là vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit, dit M. *Pluche*, qu'il ſait combien valent ſes talens; il ſe plaît à chanter quand tous les autres oiſeaux ſe taiſent. Rien ne l'anime tant que les lieux ſolitaires, le calme de la nuit, & le ſilence de la Nature; c'eſt alors qu'il compoſe & exécute ſur tous les tons, il varie ſes modulations, & la ſoupleſſe de ſon goſier ſe prête à tout. Il va du ſérieux au badin; d'un chant ſimple & léger au gazouillement le plus bizarre; des tremblemens & des roulemens les plus légers, à des ſoupirs tendres, languiſſans & lamentables, qu'il abandonne enſuite pour revenir à ſa gaieté naturelle; il fait des cadences perlées, des ſons filés, pleins de goût, de fineſſe & d'expreſſion; c'eſt avec raiſon que *Pline* lui a donné le titre glorieux de *chantre de la Nature.* Cet aimable muſicien fait entendre ſes plus beaux ſons dans le temps que ſa femelle couve, il double alors la durée de ſon chant, & pour rendre ſes ſons extrêmement éclatans, il met en jeu toutes les forces de ſes organes. Lorſqu'il donne à ſon ramage toute ſon étendue, il le commence & le finit ſur ſeize tons différens avec une variété ſucceſſive, & des notes intermédiaires d'un choix ſi juſte, que la variété en charme l'oreille.

Pour la maniere de prendre le roſſignol au filet, de le nourrir en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année, nous renvoyons au *Traité du Roſſignol franc ou chanteur*, imprimé à Paris en 1751. On reconnoît qu'un roſſignol eſt un mâle, non-ſeulement par ſon chant, mais lorſque ſur deux ou trois plumes de l'aîle, la barbe, qui ſort de la côte de la plume que l'on voit eſt noire; de plus, ſes jambes ſont comme tranſparentes & rougeâtres. Le roſſignol eſt ſujet à avoir des abcès au croupion, la gale à la tête, à devenir trop gras, à avoir le dévoiement ou la conſtipation ou une forte maladie de la mue, tous accidens qui influent ſur ſon tempérament, au point de l'empêcher de chanter, ou même de le faire mourir.

Le roſſignol de la Louiſiane eſt le même qu'en Europe: ſon ramage eſt moins uniforme; il chante toute l'année; il eſt plus familier. On l'attire ſous le pignon d'une maiſon, en y mettant une petite latte, du manger, un morceau de callebaſſe où il fait ſon nid, & alors il ne quitte plus cet endroit. Les habitans de la Martinique & de la Guadeloupe appellent *roſſignol* un oiſeau ſemblable au roitelet, mais un

peu plus gros : son ramage est fort agréable ; il vit de mouches & d'araignées. *Séba* parle aussi d'un *rossignol d'Amboine*, qui a le plumage de la queue d'une grande beauté, & un chant très-agréable, sur-tout quand il est en amour.

2°. Le ROSSIGNOL DE MURAILLE OU DE MUR, *ruticilla.* Cet oiseau est moins célebre par son chant que le précédent ; il se nourrit d'insectes & de cerfs-volans : *Albin* le regarde comme un *rouge-queue :* il a le bec & les jambes noirs, la langue fendue, le dedans de la bouche jaune, l'iris couleur de noisetier, le plumage sombre, plombé & tiqueté de noir ; la poitrine, le croupion & les côtés sous les aîles sont rouges ; le dessus du ventre & le front sont marqués de blanc ; la gorge & les joues sous les yeux sont noires. Celui de Gibraltar a le dessus de la tête blanc.

On prétend que cet oiseau est d'un caractere sauvage : il aime la liberté, à prendre ses repas, gazouiller & faire son nid sans être vu : si quelqu'un touche à un de ses œufs, il les quitte pour toujours ; si l'on touche un de ses petits, ou il l'affamera, ou il le jettera hors du nid. Cependant lorsqu'il est élevé dès sa jeunesse en cage, il apprend aisément à siffler, & il devient assez doux. Par cet exposé on voit que le rossignol de muraille a les mœurs & la voix différentes du rossignol franc : il vole légérement & fait du bruit lorsqu'il est perché ; il remue la queue & la tient presque toujours droite comme le roitelet.

Des Auteurs font mention de diverses especes de *rossignols de muraille*, qui peut-être n'en font qu'une, & ne different les unes des autres que par quelques variétés. Le rossignol de muraille de l'Amérique est plus petit que le nôtre. On assure que la chair de ces sortes d'oiseaux est bonne contre l'épilepsie.

ROSSOLIS. *Voyez* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROTANG. *Voyez* ROTIN.

ROTELE, *rubellio fluviatilis.* Poisson de riviere & de lac, blanc, plus large que la rosse & la carpe, & plus épais que la brême : sa couleur est d'un brun jaune, & ses écailles sont de la grandeur de celles de la carpe : il a la queue & les nageoires du ventre rouges : il a aussi une tache rouge sur les ouies : les yeux ont l'iris jaune, marquée de points noirs ; les dents & le palais sont semblables à ceux de la carpe : la nageoire du dos en occupe la moitié en longueur, elle

eſt fournie de ſix rayons ; la nageoire des ouies en a dix-neuf : le ventre a deux nageoires qui répondent à celle du dos : chacune a neuf rayons ; les nageoires des ouies ſont plus blanches que les autres : l'anus eſt fort éloigné de la queue. On pêche de ces poiſſons dans le Rhin & en pluſieurs lacs d'Angleterre : il s'en trouve qui ont douze à ſeize pouces de longueur.

ROTENGLE, *erythrophtalmus.* Poiſſon ſemblable à la brême, aſſez connu en Allemagne : ſes nageoires ſont rouges (M. *Linneus* dit que celle du dos a onze rayons, celle de l'anus en a quatorze). Son corps & ſes yeux ſont tachetés de la même couleur ; il a ſous la langue une tache jaune.

ROT-FISCH ou ROSVICH. Poiſſon de la mer de Norwege ; ſa chair & ſa robe ſont de couleur rouge ; c'eſt pourquoi quelques-uns l'appellent auſſi *rouget :* ſa chair eſt d'un très-bon goût, dit *Geſner, de Aquat. page 378.*

ROTH-GULDEN-ERTZ ou ROSICLERE. Nom que les Mineurs donnent à la mine d'argent rouge tranſparente : la dénomination de cette mine ſignifie *mine de beaucoup de valeur.* Voyez à l'article ARGENT.

ROT-JE. C'eſt un petit oiſeau du Groënland, que les Hollandois & les Hambourgeois nomment ainſi : *rot-je* ſignifie *rat.* Cet oiſeau eſt de couleur noire, & ſon chant imite aſſez le cri d'un petit rat. M. *Anderſon* dit que le *rot-je* fait ſon nid ſous les débris des rocs écroulés, dans des creux profonds & étroits, ſur le bord de la mer. Auſſi-tôt que les petits ſont en état de voyager, les vieux leur tracent le chemin, en ſe gliſſant adroitement les premiers ſous les pierres juſqu'à la mer, pour gagner d'autres contrées.

ROTIN ou RATAN. Eſpece de roſeau qui croît abondamment ſur les côtes du Détroit de Malacca. On en diſtingue pluſieurs eſpeces : les uns nous fourniſſent les cannes badines dont on ſe ſert pour battre les habits ou pour faire des broſſes colorées en rouge, & propres à nettoyer les dents. Ces mêmes roſeaux ſe fendent auſſi par petites lanieres pour faire des meubles, notamment des ſieges & doſſiers de chaiſes & fauteuils. Ces meubles de cannes ont été depuis quelque temps fort à la mode en Europe, & ſur-tout en France. Comme ces lanieres en vieilliſſant perdent leur couleur naturelle, on la leur renouvelle au moyen de la vapeur du ſoufre enflammé. Les autres qui ſe nomment *rotangs* ſont les *roſeaux à cannes*, d'une conſiſtance ligneuſe, fort

fort légers, très-flexibles & fort poreux : ils ont cependant assez de solidité pour servir de bâton, lorsqu'en marchant on a besoin de s'appuyer. Les Hollandois, qui vont les chercher à Bengale & à Malac, en font un commerce considérable. Il y a des jets de ce jonc ou roseau, estimés cinquante & soixante louis d'or. On est dans l'usage de les vernir. Il y a des rotangs articulés dans les Isles de Bourbon & de France.

ROT-SCHÆR. *Voyez au mot* MORUE.

ROTULES. *Voyez à l'article* OURSIN.

ROUC ou ROUCK. Oiseau d'une force & d'une grandeur prodigieuse, qui se trouve, dit-on, dans l'Arabie. Il paroît que c'est le même que le *laemmergeyer* de la Suisse, ou que le *cuntur* du Pérou. *Voyez à l'article* CONDOR.

ROUCOUYER & ROUCOU. On donne communément ce nom à un arbre de la graine duquel on tire, par infusion ou macération, une pâte ou extrait que l'on nomme *roucou*, & dont on fait usage dans la teinture. Cet arbre est cultivé dans toutes les isles de l'Amérique : il est nommé chez les Indiens & chez les Sauvages Caraïbes, *achiote* ou *cochehue ;* les femmes Caraïbes l'appellent *bichet :* c'est l'*urucu* des Botanistes. Cet arbre est de la grandeur d'un noisetier ; il est fort touffu : il pousse de son pied plusieurs tiges droites & rameuses ; s'il croît trop haut, on l'étête afin qu'il s'arrondisse. Son bois est blanc (on prétend que deux morceaux de ce bois frottés l'un contre l'autre, donnent des étincelles capables d'allumer de l'amadou) ; cependant on dit qu'il est facile à rompre ; l'écorce sert à faire des cordes ; ses feuilles sont placées alternativement, grandes, lisses, d'un beau vert, ayant en-dessous plusieurs nervures roussâtres : ses feuilles sont attachées à des queues, longues de deux ou trois doigts. Ses rameaux portent à leur extrémité, deux fois par an, des touffes de fleurs en rose, grandes, belles, d'un rouge pâle, tirant sur l'incarnat, sans odeur & sans goût : à ces fleurs succedent des fruits ou gousses oblongues, ovales, applaties sur les côtés, ayant à peu près la figure d'un myrobolan, longues d'un doigt & demi ou plus, composées de deux cosses hérissées de pointes d'un rouge foncé. Ce fruit en mûrissant devient rougeâtre, & il s'ouvre en deux parties qui renferment environ soixante grains ou semences partagées en deux rangs : ces grains sont de la grosseur d'un

petit grain de coriandre, de figure pyramidale, attachés par de petites queues : ces mêmes grains ſont couverts d'une matiere viſqueuſe, très-adhérente aux doigts lorſqu'on y touche avec le plus de précaution, d'un très-beau rouge de feu, d'une odeur aſſez forte ; la ſemence ſéparée de cette matiere rouge eſt de couleur blanchâtre. Comme les oiſeaux ſont friands de ce fruit, les Sauvages plantent l'arbre auprès de leurs caſes. Il y a encore une autre eſpece d'arbre de roucou, qui ne differe du précédent qu'en ce que ſon fruit n'eſt pas épineux, & qu'il eſt plus difficile à ouvrir. La récolte du roucou ſe fait deux fois l'année, à la Saint Jean & à Noël : on connoît que la gouſſe eſt mûre, lorſqu'elle s'ouvre d'elle-même ſur l'arbre. Nous allons donner la maniere dont on fait la pâte ou l'extrait de roucou.

On retire de dedans la gouſſe du roucou les grains & tout ce qui les environne : on les écraſe avec des pilons de bois dans des canots qui ſont des troncs d'arbres creuſés, on jette de l'eau deſſus en ſuffiſante quantité, pour que la matiere y trempe ; on la laiſſe pendant ſix jours, afin que l'eau puiſſe diſſoudre la ſubſtance rouge qui eſt adhérente aux grains. On coule enſuite la liqueur, d'abord dans un crible du pays, nommé *hibichet* ou *manaret ;* puis par trois autres cribles plus fins, faits de jonc ou de groſſe toile dont les trous ſont carrés ; on laiſſe égoutter pendant vingt-quatre heures ce marc, qu'on appelle *roucou calé ;* puis on le met de nouveau dans un canot qu'on a ſoin de couvrir, & on l'y laiſſe fermenter pendant huit jours, pour que ce qui reſte de matiere rouge colorante, puiſſe plus aiſément s'en détacher & s'extraire. Pour cela on jette un peu de nouvelle eau ſur la matiere ; on l'agite juſqu'à ce qu'elle commence à ſe gonfler, & à former des bulles d'air qui crevent à la ſurface ; alors on diminue le feu. On laiſſe refroidir le roucou juſqu'au lendemain matin : on le tire de la chaudiere, & on l'étend dans des caiſſes que l'on tâche de garantir de la pouſſiere. Le roucou ſéché à l'ombre par le vent, eſt infiniment plus coloré que celui qu'on expoſe au ſoleil. On a obſervé que plus on le travaille en grand, plus la couleur en eſt vive : travaillé en petit, il devient noir. Le roucou eſt pur & bien fait, quand il ſe diſſout entiérement dans l'eau, & qu'il n'y a point de corps étrangers errans ni précipités, comme dans le *roucou gigodaine*, qui eſt de mauvaiſe qualité ; & plus encore dans celui qu'on appelle *roucou bal*, terme

honnête de Fabricant qui ſignifie la *paille* & le *blé ;* parce qu'on s'eſt ſervi de vieilles & de nouvelles graines, & qu'on y a mêlé quelquefois du rouge d'Inde.

Le roucou pour être de bonne qualité doit être couleur de feu, plus vif en dedans qu'en dehors, doux au toucher, d'une bonne conſiſtance, afin qu'il ſoit marchand & de garde. On donne à cette pâte la forme que l'on veut avant que de l'envoyer en Europe. Elle eſt ordinairement en pains enveloppés dans des feuilles de baliſier.

A l'égard de l'eau rouſſâtre, elle eſt propre à être jetée ſur de nouvelles graines qu'on veut faire tremper.

On peut retirer du roucou une ſubſtance rouge beaucoup plus belle, en ſe contentant de frotter ſeulement les grains entre les mains dans de l'eau ; mais alors on n'en retire qu'une petite quantité d'extrait ou de fécule qui ſe précipite & forme un pain de cire. Rarement on la garde dans cet état, non-ſeulement parce qu'elle devient trop chere, mais parce qu'on eſt dans l'uſage d'affoiblir ſon éclat trop vif qui offenſe la vue avec du ſantal en poudre : tel eſt le roucou que les Indiens Caraïbes, &c. aiment avidement. Ils le trempent dans l'huile avant de l'employer pour ſe rougir le corps ; cet uſage bizarre a ſon utilité : c'eſt une eſpece d'enduit qui bouche les pores de la peau, empêche que l'eau de la mer ne faſſe des impreſſions ſur leur corps quand ils y nagent, fait fuir les maringouins & mourir les chiques, &c.

On fait deux récoltes de roucou par an, celle d'hiver eſt la plus abondante. Les Ouvriers qui travaillent à préparer le roucou ſont incommodés de maux de tête qu'on peut attribuer à l'odeur forte de la graine de roucou, qui eſt encore exaltée davantage par les infuſions & macérations. La belle pâte de roucou devient dure en Europe & perd ſon odeur, qui approche de celle de la violette. Celle de Cayenne eſt eſtimée la meilleure & la mieux préparée ; les Teinturiers s'en ſervent pour mettre en premiere couleur les laines qu'on veut teindre en rouge, bleu, jaune, vert, &c. Il eſt peu de couleurs où l'on ne la faſſe entrer : quelques Inſulaires en faiſoient entrer dans la compoſition du chocolat. Le roucou eſt auſſi le contre-poiſon du ſuc de magnoc : il fortifie l'eſtomac & arrête le cours de ventre. Lorſque le linge a été taché du roucou, il eſt très-difficile d'en effacer la tache, ſur-tout quand il y a eu du mélange d'huile ; le ſoleil eſt plus capable de l'emporter que toutes les leſſives ; & cette couleur eſt ſi extenſible,

Yyy 2

qu'un morceau de linge taché eſt capable de gâter toute une leſſive. Il eſt bon d'obſerver que quand la pâte du roucou commence à fermenter, il eſt alors d'une puanteur inſupportable ; ſon odeur agréable ne ſe fait ſentir qu'après la fermentation.

ROUDOU. *Voyez* REDOUL.

ROUE. Poiſſon qui ſe trouve dans les mers qui bordent les royaumes de Congo & d'Angola : ſa forme eſt ronde ; il a deux dents au milieu du corps, & deux trous où ſont placés deux organes qui font la fonction d'yeux. On s'eſt aſſuré qu'il entend & qu'il voit : ſa gueule a une ouverture longue d'un empan : ſa chair eſt délicate, & reſſemble à celle du veau par ſa blancheur : on fait de ſes côtes des colliers pour arrêter les hémorragies. Quelques Auteurs, entr'autres *Elien* & *Jovius*, font mention de poiſſons cétacées, qu'on appelle *roues ;* mais ceci a beſoin d'être éclairci. Les poiſſons appellés *lune*, *molle* ou *meule* ſe nomment auſſi *roue :* voyez ces mots.

ROUGE-BRUN, ou ROUGE DE MONTAGNE ou ROUGE D'INDE. *Voyez à l'article* OCHRE.

ROUGE-GORGE. *Voyez* GORGE ROUGE.

ROUGE-HERBE ou BLÉ NOIR. *Voyez à l'article* SARRASIN.

ROUGE-QUEUE, *phœnicurus.* Oiſeau du genre des fauvettes. On donne auſſi ce nom au roſſignol de muraille. Celui-ci differe du rouge-gorge par ſes pieds.

Le *grand rouge-queue* eſt le merle de rocher. Le *bouvreuil* ou *pivoine* eſt auſſi une eſpece de rouge-queue, dit l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux.*

Albin fait mention d'une eſpece de ROUGE-QUEUE NOIR, *rubicilla ſubnigra.* Cet oiſeau eſt entiérement noir, excepté les bouts de quelques plumes qui couvrent le ventre, leſquelles ſont rouges.

Le ROUGE-QUEUE A COLLIER, *phœnicurus torquatus*, ſe trouve en Allemagne : le plumage de ſa gorge eſt brunâtre & diſpoſé en fer à cheval.

Le ROUGE-QUEUE DE BENGALE, *rubicilla Bengalenſis.* Cet oiſeau eſt un peu plus grand que le grand rouge-queue. Le bec eſt fauve, l'iris blanche, la tête noire ; le deſſous des yeux eſt garni d'une touffe de plumes écarlates, pointillée de blanc & de noir : le plumage du dos eſt brun, celui du ventre, de la poitrine & des cuiſſes eſt blanc ; les jambes & les pieds ſont noirs : c'eſt une eſpece de *pie-grieche.*

Seba cite aussi le ROUGE-QUEUE DE L'AMÉRIQUE, *rubicilla Americana*, & il le regarde comme une espece de rossignol de muraille. Son chant est très-harmonieux : sa tête est ornée d'une crête noire, il a le bec blanc, les yeux luisans, le devant du cou marqué d'une tache noire, la poitrine & le ventre bleus ; le dos, les aîles & la queue sont d'un rouge d'écarlate : les pieds sont assez longs, grêles & bien onglés.

Le ROUGE-QUEUE DE LA CHINE, *rubicilla Sinensis*, est de la grandeur de la linotte rouge : le bec est épais, court & brun ; les yeux sont fauves, la tête & le derriere du cou d'un pourpre bleuâtre, le dos est vert ; le reste du plumage d'une couleur mêlangée de jaune & de vert, & par intervalles d'un rouge sombre & pourpré ou écarlate ; les jambes & les pieds sont jaunes.

ROUGET ou MORRUDE, *rubellio*. Poisson de mer à nageoires épineuses, connu dans les poissonneries : on l'appelle à Marseille *galline*. Il a la figure de l'*hirondelle de mer* ; voyez ce mot : mais il en differe par sa bouche, par la multitude de ses écailles, & par la grandeur de ses nageoires. Il a le ventre gris, le reste du corps rouge, la tête grosse, faite en angle : son museau est court & finit par deux aiguillons pointus : ses yeux sont grands & garnis en dessus de deux petites pointes ; le derriere & le dessus de la tête finissent aussi en pointe vers la queue. Ce qui couvre les ouies est garni d'aiguillons, & sa peau est déliée. Aux côtés, par le milieu du corps, il a un trait large, couvert d'écailles ; & au dos, depuis la tête jusqu'à la queue, deux rangs d'écailles pointues, d'où sortent deux nageoires, qui se redressent quand le poisson nage, & qui s'abaissent & se cachent, comme dans un étui, quand il se repose : il nage l'hiver en pleine mer, & approche du rivage en été : il est fort gourmand ; c'est un grand mangeur de petits poissons.

Le rouget est charnu par tout le corps, épais, rond, un peu large vers la queue. Ses ouies sont doubles ; son palais est jaune ; sa chair est ferme, blanche, seche, peu ou point gluante ; elle est de très-bon goût. MM. *Lémery* & *Andry* disent qu'elle est prolifique. On donne quelquefois aussi le nom de *rouget* au *surmulet*. Voyez ce mot.

Kolbe dit qu'il se trouve des rougets au Cap de Bonne-Espérance & à Madagascar. Ce poisson que les Européens y nomment *rosvich*, a

environ ſix pouces de longueur, & deux d'épaiſſeur. On le nomme *rouget*, parce qu'il eſt rouge en dehors. *Voyez* ROT-FISCH.

Le groneau ou grognaut des Languedociens, ſe nomme auſſi *mulet:* on prétend qu'il grogne comme un porc. Les Anglois l'appellent *piper*, & les Génois l'appellent *organo.* Ses nageoires ſont auſſi épineuſes; ſon corps eſt long, rond & rouge, le dos armé de forts & grands aiguillons, la tête groſſe, la bouche large & garnie de deux eſpeces de cornes : il eſt couvert d'écailles petites & rudes; il a plus d'os ou d'arêtes que de chair. Cette chair eſt dure & ſeche, mais d'un aſſez bon goût, ſi elle eſt bouillie & mangée avec le vinaigre.

ROUGETTE. Eſpece de chauve-ſouris monſtrueuſe, naturelle au climat de l'Afrique & de l'Aſie méridionale, connue vulgairement ſous le nom de *chien volant.* Voyez les mots CHAUVE-SOURIS & CHIEN VOLANT.

ROUILLE. On donne ce nom à une eſpece d'ochre qui ſe fait ou naturellement, ou par art, ſur quelques métaux expoſés à l'air libre, ou humectés continuellement de liqueurs acidulées dans un lieu fermé. Le fer donne une rouille ou brunâtre ou jaunâtre ou rougeâtre; le cuivre en produit une qui eſt verte, quelquefois bleuâtre; le plomb une qui eſt blanchâtre ou griſâtre, ainſi que celle du zinc. *Voyez de quelle maniere ces rouilles ſe forment, à l'article* OCHRE.

ROULANTE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui, quand elle eſt raſſaſiée de feuilles d'ancolie, ſe plie & ſe retire en forme de boule. Cette fauſſe chenille ſe cache en terre pour travailler à ſa métamorphoſe & devenir mouche.

ROULEAU. Les Conchyliologiſtes donnent ce nom à une coquille univalve qui tient un peu de la forme du *cornet.* Voyez ce mot. Mais elle en differe, étant moins conique, comme renflée dans ſon milieu ou ſur le dos, la levre droite étant un peu épaiſſe, celle qui eſt inférieure ſe montrant preſque toujours en dehors, ayant les deux extrémités à-peu-près de la même largeur : c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *cylindre:* quelques-uns lui donnent auſſi le nom d'*olive;* mais en obſervant avec attention les coquilles appellées *olives*, on reconnoît qu'elles n'ont de reſſemblance avec les rouleaux, que la forme générale. Les olives ſont plus épaiſſes & plus échancrées par les deux bouts de la levre. Le noyau de ce genre de coquilles eſt quelquefois

denté; quelquefois l'ouverture eſt étroite & ſans aucune dent, comme dans certains rouleaux minces, mais dont l'ouverture eſt large & la pointe ſaillante. La robe du rouleau eſt ſouvent des plus agréables à voir par la variété des couleurs & par les beaux compartimens dont elle eſt ornée. L'élégance & la délicateſſe du deſſin enrichiſſent la plupart de ces coquilles : il y en a d'entourées de bandes, de peintes en ondes, & quelques-unes d'une ſeule couleur. On diſtingue dans cette famille de coquilles, l'*écorchée*, la *tulipe*, le *drap d'or*, le *drap d'argent*, le *papier de la Chine*, la *brunette*, le *brocard de ſoie*, la *moire*, le *taffetas*, &c. *Voyez* RHOMBITE.

ROULEUR. C'eſt le *charanſon de la vigne*, *curculio Bacchus*. Voyez à l'article VIGNE.

ROULEUSES. M. *de Réaumur* appelle ainſi des eſpeces de chenilles qui roulent des feuilles dans leſquelles elles ſubiſſent leur métamorphoſe. *Voyez au mot* CHENILLE.

ROUPEAU ou BIHOREAU. Eſpece de héron qui ſe trouve ſur les côtes de Bretagne : il fait ſon nid dans les rochers. *Voyez* BIHOREAU.

ROUPIE ou ROUGE-BOURSE. C'eſt la *rouge-gorge*. Voyez ce mot.

ROUSSEAU. Nom que les Normands donnent au *pagurus*. Eſpece de cruſtacée, dont nous avons parlé ſous le nom de *cancre ſquinade*. Sa couleur eſt rouſſe & rouge : *voyez au mot* CANCRE. On appelle auſſi *rouſſeau* le cul-blanc roux. *Voyez* CUL-BLANC.

ROUSSEROLE ou ROSSIGNOL DE RIVIERE, ou ALCYON VOCAL, *alcedo vocalis*. On appelle *alcyon* deux ſortes de martinets pêcheurs ; nous avons parlé du premier au mot *martin-pêcheur :* c'eſt le plus grand, il eſt commun en tous lieux. La ſeconde eſpece eſt celui qui, de tous les oiſeaux de riviere, a le chant le plus agréable ; il fréquente les lieux marécageux & le bord des rivieres ; il ſe perche l'été dans les roſeaux où il chante à ſon aiſe mélodieuſement & long-temps ; ſon chant eſt fort varié ; il ſe perche auſſi ſur les arbres plantés au bord des eaux : ſes pieds ſont comme ceux des grives & des merles ; ſes jambes ſont de médiocre longueur & de couleur cendrée, ainſi que ſes pieds. Cet oiſeau eſt de la grandeur du proyer ; il a le bec tranchant comme celui de la pie-grieche, il ſemble être huppé, tant

les plumes de dessus la tête sont longues ; il ne vole guere bien, & il bat des aîles à la maniere du cochevis.

Cet alcyon vocal est fort commun dans le Maine & en Touraine : il fait son nid dans les roseaux, la femelle y pond cinq à six œufs. Ce nid est à découvert & fort différent de celui du grand alcyon ou grand martinet pêcheur, qui le fait en terre sur le bord du rivage. M. *Brisson* place la *rousserole* ou *roucherole*, *turdus arundinaceus*, dans le genre des grives.

ROUSSETTE. *Voyez aux articles* CHIEN VOLANT & CHAUVE-SOURIS.

ROUSSETTE. Petit oiseau que *Belon* nomme *lusciniola* : c'est une fauvette qui ne se trouve qu'en certains endroits situés le long des forêts. Son plumage paroît roussâtre, grivelé à l'estomac, dessus la tête, autour du cou & sur le dos ; les plumes de la queue & des aîles sont brunes : son bec est pointu, noirâtre & foible : il vit de vermisseaux, il a les bords & le dedans du bec de couleur jaune.

Il y a encore une espece d'oiseau roussette que les François appellent *touquet* ou *traquet*. Voyez ce dernier mot.

ROUSSETTE ou CHAT MARIN. Poisson à nageoires cartilagineuses, dont on distingue trois especes.

La premiere est le *catulus major vulgaris* de *Ray* : on la nomme *scorzone* à Rome, *pesce gatto* à Venise, & *bounce* dans la Province de Cornouaille en Angleterre. Cette roussette differe du chien de mer par son dos qui est plus large, par son museau qui est plus court & plus obtus, par sa bouche qui n'est pas avancée, par sa peau rousse, marquée de beaucoup de petits points noirs, & qui est bien plus dure que celle du chien de mer.

La seconde est le *catulus minor vulgaris* ; elle est beaucoup plus petite, plus menue & plus alongée que la précédente ; sa couleur est plus claire & plus teinte en rouge : il y a sur sa peau beaucoup de petites taches, en partie brunes, en partie blanches, & éparses çà & là sans aucun ordre. Celle qui est dans notre Cabinet est presque ronde ; elle a cinq pieds huit pouces de long, la gueule assez arrondie & garnie à chaque mâchoire de huit rangs de petites dents triangulaires, tranchantes & crenelées : sa queue n'est point fourchue comme dans le requin, mais elle a également une forte arête de

quatorze

quatorze pouces de long. Ce poiſſon a ſept nageoires, les deux pectorales forment une étendue de trente-deux pouces, celle du dos, qui correſpond aux nageoires du ventre, a près de huit pouces, les autres ſont petites : ce poiſſon eſt d'une jolie forme. M. *Sauvages* rapporte l'hiſtoire d'une famille qui manqua d'être empoiſonnée pour avoir mangé du foie de cette eſpece de poiſſon. *Voyez à l'article* POISON.

La troiſieme eſpece eſt le *catulus ſaxatilis :* elle differe de la premiere par ſa couleur cendrée, par ſes plus grandes taches, quoique moins nombreuſes; ſon muſeau eſt plus long & plus épais : ſes narines ſont très-éloignées de ſa bouche : ſes nageoires ne ſont point jointes à l'anus; elles en ſont ſéparées; & celle qui eſt placée au-deſſous en eſt plus proche que dans la premiere eſpece.

Dans les temps que les peaux de chien de mer ſont rares, & que celles de rouſſette ſont communes, on fait ſouvent paſſer celles-ci pour les premieres avec l'épithete de *douce.* Il y a cependant une aſſez grande différence entre ces peaux; celle du chien de mer eſt extrêmement coriace, toujours brune, & celle de la rouſſette eſt de différentes couleurs, toujours garnie de petites étoiles ſur le dos. On apporte les peaux de rouſſette de la Hogue en Baſſe-Normandie; elles ſont ordinairement plus petites que celles des chiens de mer; elles ne ſont preſque point rudes au toucher. Les Gaîniers s'en ſervent pour garnir des étuis de toutes ſortes d'uſtenſiles : c'eſt avec ces peaux teintes en vert que ſe fait le *galluchat* ſi en vogue à Paris.

ROUSSIER DE PONTOISE. On appelle ainſi une mine de fer terreuſe, ſablonneuſe & limonneuſe qui ſe trouve près Pontoiſe, & dans laquelle on a prétendu qu'il y avoit de l'or.

ROUVRE ou ROBRE. Eſpece de *chêne :* voyez ce mot.

ROUX ou ROURE DES CORROYEURS. *Voyez* SUMACH.

RUBAN D'EAU, *ſparganium.* C'eſt une plante aquatique dont on diſtingue trois eſpeces : la premiere eſt le *ſparganium ramoſum* des Botaniſtes : ſes racines ſont fibrées, noires & rampantes : elles pouſſent des feuilles longues d'environ deux pieds, étroites, pointues, rudes, coupantes, ayant le dos élevé, & d'une ſaveur douce : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes de trois pieds, rondes, liſſes, tortueuſes, pleines de moëlle blanche & rameuſes : ſes fleurs ſont des bouquets attachés ſans queue aux nœuds des rameaux en façon d'aſperge, de couleur blanche & rougeâtre : elles ne laiſſent après elles aucuns fruits

ni femences; mais il naît féparément aux fommités des tiges des fruits arrondis, difpofés en maniere de tête épineufe, de fept à huit lignes de diametre, compofés de plufieurs grains, affemblés fur un placenta commun fphérique, gros comme des grains d'orge, de couleur herbeufe, & remplis d'une matiere farineufe. Cette plante croît, ainfi que la fuivante, aux lieux marécageux, aux bords des rivieres & le long des ruiffeaux, dont elle arrête le cours ou en diminue la rapidité: elles portent leurs fruits aux mois de Juillet & d'Août. La feconde efpece eft le *fparganium non ramofum:* elle eft moins grande que la précédente; elle ne pouffe aucuns rameaux, & fes feuilles font un peu plus larges: fuivant M. *Haller*, celle-ci n'eft qu'une pure variété de la précédente, mais la troifieme efpece *fparganium minimum* eft d'une efpece différente; elle eft même plus rare que les deux précédentes; elle croît dans certains foffés bourbeux où l'eau a été defféchée pendant l'été par le foleil: c'eft une petite plante baffe qui pouffe une tige, au haut de laquelle naiffent un, deux ou trois fruits comme en la premiere efpece; cette tige eft entourée de quatre ou cinq feuilles étroites qui la furpaffent en hauteur & s'étendent fur le courant de l'eau.

Les racines de ces plantes font eftimées fudorifiques, & propres contre la morfure des ferpens: on fe fervoit autrefois de leurs feuilles en place de bandelettes pour emmaillotter les enfans.

RUBAN MARIN ou DE MER, ou TÆNIA MARIN. Animal de mer dont on diftingue plufieurs efpeces. La premiere eft le *vitta* des Latins: on l'appelle *cepole* à Rome, & *flambo* en Languedoc, parce qu'il eft rouge & de couleur de feu. C'eft un animal long, étroit & flexible: nous en avons parlé *au mot* FLAMBEAU. *Ray* & *Rondelet* ne font pas d'accord fur la defcription de cet animal de mer.

La feconde efpece eft le *tænia falx* des Vénitiens.

La troifieme eft le *tænia ferpens rubefcens.*

La quatrieme a également des bandelettes rouges fur la peau comme le précédent, & reffemble affez à la premiere efpece de *ruban;* mais outre les nageoires qu'il a aux ouies, il en a deux autres de couleur rouge au-deffous de la mâchoire inférieure: il a encore cinq taches rouges & rondes fur le corps: il n'a ni écailles ni aiguillons. Cet animal eft blanc, fon cœur eft applati, fa chair eft dure, gluante, & n'eft pas bonne à manger.

Des Auteurs font encore mention d'autres efpeces de *rubans de mer*, qui toutes femblent être de la même efpece que le *flambeau*. Voyez ce mot.

Il ne faut pas comprendre fous ce nom *tænia marin*, l'efpece de ver plat dont nous parlerons *au mot* VER SOLITAIRE.

RUBAN DE MER. Efpece de coquillage univalve que M. *d'Argenville* met dans la famille des *vis*. Voyez ce mot.

RUBARBE, *voyez* RHUBARBE.

RUBELINE ou ROUGE GORGE : *voyez* GORGE ROUGE.

RUBIACÉES ou ÉTOILÉES, *ftellatæ*. On a donné ce nom, dit M. *Deleuze*, à une famille de plantes dont la garance eft la principale efpece. Leurs fleurs font monopétales, en entonnoir à tube plus ou moins allongé ou très-court, dont le pavillon eft divifé le plus ordinairement en quatre fegmens, avec le même nombre d'étamines, & un piftil auquel fuccede un fruit de deux graines arrondies & réunies. Leurs tiges font communément quarrées, noueufes, & portent des feuilles fimples, entieres, difpofées en rayon autour de chaque nœud. Les racines de la plupart donnent du plus au moins une teinture rougeâtre. Les *garances*, les *caillelaits*, les *gratterons*, &c. font de cet ordre.

RUBIS, *gemma rubina*, eft une très-belle pierre précieufe, diaphane, brillante, refplendiffante, & d'un rouge très-agréable. Le rubis eft, après le diamant, l'efpece de pierrerie la plus dure : il n'eft point attaqué par la lime ; il réfifte puiffamment à une grande violence de feu, même folaire : il ne fait que s'y amollir : *voyez* le détail des expériences faites à ce fujet à Florence, dans *la nouvelle édition des Œuvres Françoifes de Henckel*, *in-4°*. fur la fin. On rencontre aux Indes cette pierre fous une forme ou ovale, ou octogone, tantôt dans un fable rouge, tantôt dans une ferpentine, & tantôt dans une roche grifâtre & rougeâtre. Les *rubis* de Boheme & de Siléfie fe trouvent dans du quartz & dans du grais. On foupçonne que les *rubis* tiennent leur couleur ou du fer ou de l'or. Leur criftallifation eft peu conftante, nous en avons vu en canons, compofés d'un prifme à plufieurs pans, terminé par une pyramide, & d'autres ayant la criftallifation de la *topafe du Bréfil :* voyez ce mot. D'autres octaëdres comme les criftaux d'alun : ceux-ci étoient des *rubis balais*.

Les Lapidaires diftinguent quatre fortes de *rubis ;* favoir,

1°. Le RUBIS ORIENTAL, *rubinus orientalis.* Sa couleur eſt d'un rouge vif de cochenille ou de ceriſe. M. *Wallerius* dit que lorſque ſa teinte eſt d'un rouge vif de ſang, & qu'il peſe au-delà de vingt karats, alors on l'appelle *eſcarboucle:* c'eſt l'*anthrax* des Anciens. L'eſcarboucle doit être d'un incarnat vif, & brillant comme un charbon allumé : on le trouve dans les montagnes de Cambaya, de Biſnagar & de Capelan, ſituées dans les Royaumes d'Ava & de Pegu. M. *Hills* dit qu'il naît toujours de forme angulaire.

2°. Le RUBIS BALAIS, *rubinus balaſſius.* Sa couleur eſt d'un rouge clair ou roſe, quelquefois orangée, & mêlée d'une petite nuance bleue, qui fait que cette pierre tire un peu ſur le cramoiſi ou le violet: c'eſt le moins dur des *rubis.* On nous l'apporte communément de Siléſie, du Mexique & du Bréſil: il reſſemble beaucoup au *rubis* fait avec la *topaze du Bréſil:* voyez ce mot.

3°. Le RUBIS SPINEL, *rubinus ſpinellus.* Sa couleur eſt d'un rouge clair très-foible ; étant poli il a un feu très-agréable & très-ami de l'œil: il eſt plus dur que le précédent, cependant il n'en a pas l'éclat: on nous l'apporte de la Boheme, de la Siléſie, de la Hongrie, & quelquefois du Bréſil.

4°. Le RUBICELLE ou petit RUBIS, *rubicellus.* Il eſt d'un rouge pâle tirant ſur le jaune de paille: c'eſt le moins recherché des rubis. Sa couleur ne réſiſte guere au feu; il eſt cependant ſuſceptible d'un beau poli qui releve un peu ſon éclat: on trouve cette pierre dans le Bréſil.

RUBIS DE ROCHE, *rubinus rupium.* On donne ce nom à une eſpece de grenat fort dur, d'un beau rouge mêlé de violet ou de gros bleu: c'eſt le *rubini di rocca* des Italiens. *Voyez* GRENAT. On appelle *rubis-cabochon*, un véritable rubis légérement poli, c'eſt-à-dire, dont on a ſeulement ôté ce qu'il avoit de brut: *voyez* RUBIS.

RUBIS ou RUBINE D'ARSENIC: *voyez* RÉALGAR. On dit auſſi *rubine d'argent*, c'eſt la *mine d'argent rouge;* & *rubine de zinc*, c'eſt la *blende rouge;* & *rubine de ſoufre*, c'eſt le *ſoufre rouge* ou *arſenical:* voyez ces mots.

RUBRIQUE ou RUBRICA, ou SANGUINE A CRAYON, eſpece d'ochre de fer: *voyez* CRAYON ROUGE & TERRE RUBRIQUE.

RUCHE. Nom donné à l'habitation des inſectes & même des vers qui vivent en ſociété. On trouvera dans l'Hiſtoire de l'*abeille ordinaire*

la description de celle de l'*abeille bourdon*, celle des guêpes *au mot* GUÊPE, & des polypiers *à l'article* CORALLINE.

RUCHE MARINE ou AQUATIQUE. *Pison* a décrit cette *ruche*, qui n'est autre chose qu'une éponge aquatique habitée par de petits animaux.

Swammerdam croit que des mouches aquatiques, qui ont dans la bouche, comme les autres insectes aquatiques, un aiguillon avec lequel elles se défendent lorsqu'on veut les toucher, & qui ont été décrites très-exactement par *Aldrovande* sous le nom d'*abeilles amphibies*, & par *Jonston* sous le nom d'*abeilles sauvages*, sont les insectes qui logent dans ces ruches. *Mouffet* appelle ces mouches *notonectæ*, parce qu'elles nagent sur le dos & non sur le ventre : *voyez* PUNAISE A AVIRONS : *Consultez aussi l'article* ÉPONGE DE RIVIERE.

RUE, *ruta*. Plante amere dont l'odeur est très-forte, & qui est estimée par les grandes propriétés qu'elle possede. On en distingue principalement de deux especes, que M. *Deleuze*, regarde n'être que deux variétés de la même espece ; savoir, *la rue des jardins* & la *grande rue sauvage*.

La RUE DES JARDINS, *ruta hortensis latifolia*, pousse des tiges en maniere d'arbrisseau à la hauteur de quatre ou cinq pieds, qui sont garnies de feuilles partagées en plusieurs segmens, petites, oblongues, charnues, un peu grosses, lisses, d'une couleur de vert de mer, rangées par paire sur une côte terminée par une seule feuille. Ses fleurs naissent aux extrémités des branches ; elles sont à quatre ou cinq feuilles un peu ovales, de couleur jaune pâle ; le calice est aussi fendu en quatre parties ou en cinq : le nombre des étamines est double de celui des pétales : aux fleurs succedent des fruits composés de quatre capsules assemblées contre un noyau, qui renferment chacune plusieurs semences anguleuses, ou en forme de rein. Toute la plante a une odeur désagréable, un goût âcre & amer ; on la cultive dans les jardins ; elle fleurit en Juin, & reste verte tout l'hiver jusqu'au printemps, saison pendant laquelle les vieilles feuilles sont place aux nouvelles.

La RUE SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *ruta sylvestris*, differe de l'autre, en ce qu'elle est plus petite dans toutes ses parties. Cette plante croît dans nos Provinces méridionales, aux lieux rudes, pierreux & montagneux, exposés au soleil, & particuliérement aux environs de Montpellier.

On regarde la rue comme incisive, atténuante & discussive, propre pour exciter les mois aux femmes, lorsqu'elle est prise en infusion en petite quantité; elle fait même avorter. Quoique l'odeur de cette plante nous paroisse désagréable, les Allemands, les Anglois, les Hollandois la font entrer dans plusieurs ragoûts.

On dit que les feuilles de rue mangées sont propres à guérir les écrouelles : on peut aussi avoir recours au suc dépuré. Deux cuillerées de ce suc, bues le matin à jeun, sont estimées un remede très-utile dans les maladies contagieuses pour se garantir du mauvais air. La conserve de rue est aussi très-bonne dans ces-cas là : l'huile dans laquelle on a fait infuser des feuilles de rue, est vermifuge : la décoction de ces feuilles est un excellent gargarisme pour les gencives des Scorbutiques, & pour ceux qui sont attaqués de la petite vérole ; enfin, on les emploie en infusion contre la morsure des chiens enragés; les feuilles de rue entrent dans la composition du vinaigre des quatre voleurs. L'infusion des sommités de cette plante & son suc, sont réputés antivermineux & un bon remede contre les affections hystériques. M. *Bourgeois* dit qu'on fait encore usage de la rue écrasée & arrosée de vinaigre, dans un nouet de linge, qu'on met sous le nez des personnes attaquées de syncopes hystériques, d'apoplexie & de léthargie.

RUE DE CHEVRE, *galega vulgaris floribus cæruleis*, est une plante qui croît naturellement en Italie aux lieux gras & humides, mais que nous cultivons dans nos jardins. Ses racines sont menues, rampantes, & quelques-unes germent tous les ans au printems; ses tiges sont cannelées, hautes de trois pieds, creuses & branchues; ses feuilles ressemblent à celles de la vesce : elles sont munies d'une petite épine molle à leur extrémité; ses fleurs forment un long épi : elles sont pendantes, légumineuses, & d'une couleur bleuâtre : il leur succede des gousses arrondies, menues, longuettes, lesquelles contiennent plusieurs graines oblongues, en forme de rein. Cette plante est un sudorifique très-célebre contre le poison pestilentiel, les pétéchies, l'épilepsie, les morsures des serpens & contre les vers lombrics : on la prescrit dans les bouillons alexiteres : on l'emploie aussi rarement chez nous, qu'elle est d'un usage commun en Italie. Mais, comme l'observe M. *Haller*, il est peu probable que cette plante possede effectivement toutes les vertus qu'on lui attribue. Les fleurs du galega de la zeylone donnent en teinture une couleur qui approche de celle de l'indigo.

RUE DES PRÉS ou FAUSSE RHUBARBE, ou THALICTRUM COMMUN, *ruta pratensis herbariorum.* Cette plante croît dans les lieux humides ou marécageux : sa racine est jaunâtre ; ses tiges s'élevent à la hauteur d'un homme, cannelées, creuses, rameuses, tantôt rougeâtres, & tantôt verdâtres ; ses feuilles sont amples, divisées en plusieurs parties assez larges, & d'un vert luisant ; ses fleurs naissent en été aux sommités : elles sont à quatre pétales sans calice, & suivies de capsules à trois coins qui renferment de petites semences jaunes, cannelées, d'un goût amer. Cette plante est émolliente, purgative : sa racine teint la salive & les urines de couleur jaune.

RUFFE. Poisson à nageoires épineuses, du genre des *perches :* voyez ce mot.

Le poisson que les Anglois nomment ainsi, a une belle couleur d'or qui regne autour des ouies : on l'appelle quelquefois *perche dorée ;* mais elle est plus grande que la *perche*, & n'a point de bandes noires qui traversent. Ses écailles sont petites, taillées en rond, frangées : son dos est d'un vert qui tire sur le jaune sale ; le bas est d'un jaune pâle : le dos, le haut des côtés, la queue & les nageoires sont marqués de points noirs.

RUISSEAU. Petit courant d'eau dont le cours est fort borné, & le lit si étroit qu'il est guéable par-tout. *Voyez* RIVIERE *à l'article* FONTAINE.

RUMIGI. *Voyez* RHASUT.

RUMINANS, *ruminales.* La faculté qu'ont certaines especes d'animaux de ruminer, c'est-à-dire, de pouvoir faire revenir dans leur bouche, les alimens qu'ils ont mangés, pour les remâcher, les broyer de nouveau, les y imbiber du suc salivaire & les avaler ensuite, est un phénomene propre à piquer la curiosité. Parmi les animaux, il y en a, dit *Peyerus*, qui sont vrais ruminans, & d'autres qui n'ont que l'apparence de l'être ou qui ne le sont pas tout-à-fait. L'Auteur, en parcourant toutes les différentes classes des animaux, trouve des insectes, des animaux aquatiques, des oiseaux & des quadrupedes ruminans. Les insectes, qui ont plusieurs ventricules ou estomacs, & qui se nourrissent d'herbages, ont, dit-il, la faculté de ruminer ; tels sont les grillons-taupes, les guêpes, les bourdons, les abeilles, les sauterelles & d'autres. Parmi les aquatiques qui passent pour ruminer, ce sont les écrevisses de mer, les cancres & les homards, qui ont

plusieurs ventricules. Parmi les insectes terrestres, M. *Blondeau*, savant Professeur de Mathématiques à Brest, a observé des mouches communes, qui lui ont offert des opérations extérieures analogues à la rumination. Ces mouches d'appartement suçoient avec leurs trompes les gouttelettes d'une liqueur qu'elles trouvoient sur une table; elles retiroient ensuite peu-à-peu leur trompe remplie de cette liqueur, puis la ralongoient, se brossoient les pattes & la tête, faisoient ressortir peu-à-peu la gouttelette qui paroissoit opaque, diminuée de volume, & continuoient ainsi jusqu'à ce que la gouttelette fût devenue claire & imperceptible; la mouche paroît, après cette rumination, plus leste & plus légere dans sa course. La pluralité des estomacs est-elle nécessaire pour la rumination? ou n'y a-t-il qu'une maniere de ruminer?

Les Anciens ont dit que le scare est un poisson ruminant: c'est ce que dit aussi Ovide dans ces deux vers:

At contra herbosâ pisces laxantur arenâ,
Ut scarus, epastas solus qui ruminat escas.

Il y a des poissons & des amphibies qui font quelque chose d'analogue à la rumination, & qui n'avalent pas tout-d'un-coup la nourriture qu'ils prennent: mais ruminent-ils exactement? c'est ce qu'on ne sauroit affirmer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la véritable faculté de ruminer ne provient que de la pluralité des ventricules: l'on peut moins se tromper dans un quadrupede, que dans un oiseau qui a un jabot, un gésier & un ventre; toutes parties qui font, selon quelques-uns, l'office de la rumination. Ceux qui imitent les animaux ruminans, broient dans leur bec la nourriture qu'ils prennent: elle descend ensuite dans leur jabot, où elle devient une masse: ils la dégorgent pour en nourrir les petits; tels sont le pélican qui a un grand sac, la cigogne, le héron, le pigeon, la tourterelle & les autres oiseaux qui dégorgent leur nourriture pour la donner à leurs petits.

Les quadrupedes vraiment ruminans, sont bisulces ou animaux à pieds fourchus. Les dents leur tombent pour repousser dans un certain âge. Les dents de la mâchoire inférieure sont séparées en deux suites par un espace assez considérable: les incisives sont au bout antérieur de la mâchoire: l'espace entre les dents incisives & molaires n'est point garni par des dents canines, comme chez les autres quadrupedes qui ne

ruminent

ruminent pas : il n'y a pas même de dents incisives à la mâchoire supérieure des quadrupedes ruminans. *Peyerus* établit quatre genres de bisulces ruminans : le genre des bœufs, celui des cerfs, celui des brebis & celui des chevres. Dans le premier genre, on compte la vache, le veau, le bœuf, le taureau, les bœufs sauvages que l'on voit en Dardanie, en Médie, en Thrace & ailleurs, tels que l'urus, le bison & le bonasus, dont parle Aristote (*voyez* de quelle maniere le bœuf rumine *au mot* TAUREAU). Du second genre sont, le *tarandus* ou rhenne, le daim & le chevreuil. Du troisieme sont, le bélier, la brebis. Du quatrieme sont, le bouc, le chamois & la gazelle. Plusieurs Auteurs mettent le rhinocéros & le chameau parmi les animaux ruminans. Il y a parmi les quadrupedes digités des animaux qui paroissent aussi ruminans, comme le lievre, le lapin, la marmotte, &c. Tous ces ruminans vivent de végétaux, & ont les intestins plus longs que les animaux carnassiers.

Le cheval n'est point un animal ruminant, il n'a qu'un seul ventricule ou estomac. Au mois de Décembre 1764, on ouvrit à l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon, un sujet dans lequel on en rencontra deux. Le viscere surabondant ou particulier à cet animal, contenoit environ trois livres d'alimens aussi imparfaitement élaborés que ceux que l'on trouve dans la panse ou dans le premier estomac de tous les bœufs ; il ne consistoit point dans une simple dilatation de l'œsophage, telle qu'on l'a observée dans quelques chevaux, ou semblable à la dilatation de ce canal, qui, au cou & au-dessus du *sternum* des oiseaux, présente une sorte de bulbe ou de sinus qui constitue ce que l'on nomme vulgairement le *jabot*. Le ventricule que l'on apperçut dans le thorax, dès l'entrée de l'œsophage, dans cette cavité, étoit exactement distinct de ce tube membraneux & charnu ; il étoit en effet pourvu d'une membrane qui ne différoit en aucune maniere de celle qui forme la quatrieme tunique de l'estomac ordinaire de ces animaux. On sait que la face interne de cette tunique de l'estomac est partagée en deux portions, que l'on diroit être entiérement dissemblables. Celle qui garnit l'orifice antérieur & toute la grosse extrémité, c'est-à-dire plus d'un tiers du ventricule, paroît être une continuation de celle qui tapisse intérieurement l'œsophage ; elle est de même nature. Cette même membrane devient ensuite mamelonnée, & telle en est la seconde portion. Une tunique absolument semblable tapissoit intérieurement le

ventricule extraordinaire dont il s'agit. Ni son orifice antérieur, ni ce même orifice de l'estomac commun & unique dans les chevaux, n'étoient pourvus de ce nombre infini de fibres extrêmement fortes, qui resserrent toujours ce dernier très-étroitement, & qui ne sont que la continuation de celles de l'œsophage intimément mêlées & confondues avec celles de ce viscere. En ce qui concerne les orifices postérieurs de l'un & de l'autre, celui du premier n'offroit rien de particulier, & sembloit n'être qu'un rétrécissement du canal membraneux dès son arrivée à la partie postérieure de la poitrine ; tandis que celui du second ne différoit en rien de ce qu'il est dans l'état naturel.

Ce cheval ruminoit-il ? auroit-il eu la faculté de vomir, qui est déniée à tous ses semblables ? Enfin la situation de ce ventricule singulier qui occupoit une place considérable dans le thorax, & qui devoit, sur-tout lorsqu'il étoit rempli, gêner les visceres que cette cavité contient, produisoit-elle quelques effets sensibles, & rendoit-elle la respiration plus laborieuse ? On comprend que cet animal ayant été acheté d'un homme inconnu, il étoit impossible d'éclaircir ces différentes questions. Ces observations sur le cheval à deux estomacs, sont de M. *Fragonard.*

L'homme n'est point du nombre des animaux ruminans ; cependant *Peyerus*, *page 163*, d'après *Fabricius Aquapendente*, cite plusieurs hommes & plusieurs femmes qui ruminoient. Le premier étoit un noble habitant de Padoue ; le second, un Moine Bénédictin de la même ville. Celui-ci digéroit promptement, & avoit toujours faim, il mourut de pourriture. Le troisieme étoit un pauvre particulier de Gênes, qui à l'âge de deux ans ayant perdu sa mere, fut nourri du lait d'une vache qu'il tettoit, & il vécut jusqu'à cinquante ans en ruminant toujours. Le quatrieme fut un homme de Mariembourg, qui étoit très-vorace : il avaloit tout-d'un-coup ; & ses alimens s'étant cuits dans son ventricule, il les faisoit remonter aisément, & les ruminoit à la maniere des quadrupedes. Le cinquieme étoit un Suédois, qui, une demi-heure après ses repas, se retiroit dans un coin pour rebroyer & remâcher ce qu'il avoit pris. Le sixieme étoit un Anglois, qui, une heure ou deux après qu'il avoit quitté la table, ruminoit, mais sans avoir aucun mauvais rapport comme le précédent. Le septieme exemple cité, est une jeune fille qui ne ruminoit pas avec plaisir, comme ceux dont on vient de parler. Consultez *Ephémér. des Cur. de la Nat. T. I. p. 160.* Le dernier exemple que *Peyerus* cite des gens qui ruminent, sont un riche Paysan

de la Suisse, qui pendant toute sa vie rumina avec plaisir, ainsi qu'une femme du même pays. On nous a montré à Chour en Suisse un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mithe & ruminant.

On lit (*dans les Affiches de 1754*) qu'il mourut en cette année, à Bristol en Angleterre, un homme qui ruminoit comme les animaux à qui la nature a donné cette propriété nécessaire à leur conservation. Lorsqu'il étoit un jour sans ruminer, il tomboit malade : il avoit apporté en naissant cette étrange singularité, & il la tenoit de son pere, sujet aussi à ruminer, mais beaucoup moins réguliérement.

On peut consulter l'Ouvrage de *Peyerus :* c'est un Traité latin imprimé à Basle en 1685 ; on y verra les différens ventricules qu'ont certains animaux : il y en a, dit-il, qui en ont jusqu'à quatre ; savoir, le *venter*, le *reticulus*, l'*erinaceus* & le *perfectibile ;* ou, ce qui revient au même, le *rumen* ou estomac proprement dit, le *reticulum* ou le réseau, l'*omasus* ou le feuillet, & l'*abomasus*, appellé vulgairement la *caillette :* c'est dans ce dernier estomac que se forme le chyle, & c'est de-là que la nourriture descend immédiatement dans les intestins : c'est dans l'*abomasus* des veaux & des agneaux que se trouve la présure dont on se sert pour faire cailler le lait.

RUND-FICH. *Voyez au mot* MORUE.

RUSC. *Voyez* HOUX-FRELON.

RUSMA. C'est une pierre minérale, atramentaire, c'est-à-dire vitriolique, dont le tissu & la couleur ressemblent beaucoup à du mâche-fer. *Bellonius* rapporte en avoir vu une mine dans la Galatie, aujourd'hui ville de Cute, où il est abondamment répandu.

Tous les Naturalistes qui ont fait mention de cette substance minérale, l'ont regardée comme un caustique qui, entr'autres usages, est très-propre pour détruire le poil. Le rusma est effectivement un dépilatoire si constant & tellement en usage chez les Turcs de l'un & de l'autre sexe, que le Grand Seigneur, au rapport de *Pomet*, en tire plus de trente mille ducats par an. Les Marchands de Constantinople en font passer une grande quantité dans le reste de l'Orient, même jusqu'en Asie. Ce dépilatoire est très-rare en France : on l'y vend au poids de l'or. *Pomet* (*Hist. des Drog.*) dit que si le rusma nous étoit connu, on le préféreroit à la liqueur dépilatoire faite de chaux & d'orpiment dont on se sert en ce pays-ci pour les mêmes fins, parce qu'il a, dit-il, plus de vertu, & qu'on peut s'en servir sans danger.

Nous conservons dans notre cabinet quelques petits morceaux de rusma, que *Melchior H****, Médecin de Sa Hautesse, nous a envoyés en 1753. Rien ne ressemble mieux au calchitis de Suede, même goût, même tissu ; mais le rusma est d'une couleur plus foncée. Si l'on en jette quelques grains sur des charbons ardens, il s'en exhale aussi-tôt une vapeur qui fait soupçonner que c'est un calchitis minéralisé par le soufre & par l'arsenic. *Voyez* CALCHITIS, *sous le nom de* COLCOTHAR.

RUT. C'est le temps où les bêtes fauves & quelques autres sont en chaleur. *Voyez l'article* ANIMAL, *& plus particuliérement les mots* CERF, DAIM, CHEVREUIL, BOUC, &c. *Consultez aussi l'article* GÉNÉRATION.

RYZ. *Voyez* RIS.





S.

SAAMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SABDARIFFA. C'eſt une eſpece de ketmie de l'Amérique, qui pouſſe une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuſe, garnie de feuilles larges, amples comme celle de la vigne, partagées en pluſieurs parties dentelées : ſes fleurs ſont grandes & tout-à-fait ſemblables à celles de la mauve, de couleur blanche, pâle & purpurine-noirâtre. A ces fleurs ſuccedent des fruits oblongs, pointus, remplis de ſemences rondes : ſa racine eſt fibreuſe. On cultive cette plante aux Indes dans les jardins : elle eſt pleine, dit *Lémery*, d'un ſuc viſqueux, ſemblable à celui de la mauve ; on mange ſa ſemence comme une graine légumineuſe. Toute la plante eſt eſtimée émolliente, réſolutive, pectorale, apéritive, & propre pour la gravelle, étant priſe en décoction.

SABINE ou SAVINIER, *ſabina*. La ſabine eſt un petit arbuſte toujours vert, qui porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur différens pieds. Les fleurs mâles, qui ſont toutes compoſées d'étamines, ſont grouppées trois à trois ſur un filet commun, & forment, par leur aſſemblage, un chaton conique & écailleux. Les fleurs femelles ſont compoſées d'un piſtil & d'un embryon, qui devient une baie charnue, arrondie, relevée de petites éminences, qui paroiſſent, par leur extrémité, être des écailles immédiatement collées ſur le fruit. On trouve dans la baie trois ſemences ou noyaux, convexes d'un côté & applatis ſur les faces qui ſe touchent. La ſabine vient naturellement dans tous les climats.

Cette deſcription convient également au genévrier, au cedre, à la ſabine ; ce qui a ſans doute engagé M. *Linneus* à n'en faire qu'un ſeul genre.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſabines, l'une *à feuilles de tamaris*, l'autre *à feuilles de cyprès*, & une autre *à feuilles panachées*. Ces arbriſſeaux ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver ; c'eſt pourquoi ils ſont très-propres à mettre dans les boſquets d'hiver ; mais ils exhalent une odeur vive, déſagréable.

La ſabine eſt très-pénétrante & très-apéritive, d'un goût amer,

aromatique & résineux : elle excite puissamment les mois aux femmes ; il suffit quelquefois d'en mettre simplement dans la chaussure pour cet effet ; on prétend qu'elle provoque la sortie du fœtus & de l'arriere-faix. On doit être fort circonspect dans l'usage intérieur de cette plante, qui peut être regardée comme un des plus puissans & des plus dangereux emménagogues : elle attaque sur-tout la poitrine. M. *Haller* dit que des malheureuses qui en ont pris pour perdre leur fruit, n'en ont pas ressenti d'autres effets. Suivant M. *Duhamel*, les Maréchaux en font usage pour donner de l'appétit aux quadrupes. Quant à l'usage extérieur de la sabine, on la regarde comme déterstive & résolutive : on l'applique avec succès sur les loupes, après l'avoir fait bouillir dans le vinaigre. On emploie les feuilles de cette plante réduites en poudre, pour déterger & même détruire les chairs fongueuses des plaies & des ulcéres, pour guérir la gale & la teigne : cette poudre mêlée avec du sel & de l'huile d'olive, forme un cataplasme propre à résoudre aussi les tumeurs des chevaux & des brebis.

SABLE, *arena*. On donne en général ce nom à des corps secs, durs au toucher, graveleux, impénétrables à l'eau, & dont les parties ou masses ont peu d'adhérence entr'elles. Les Naturalistes sont fort embarrassés d'assigner un rang qui convienne à la nature & à la propriété des sables, attendu que l'on ne peut les regarder que comme des débris de plus grandes pierres, ou comme de premiers matériaux de la formation des pierres. En effet, du grais brisé devient du sable ; & celui-ci sert, pour ainsi dire, de base à la plupart des pierres, & sur-tout au grais ; au moins il y en a toujours de mêlé. Tant de considérations nous ont fait placer le sable, dans la disposition synoptique de notre *Minéralogie*, entre les terres & les pierres.

Au reste l'on donne aujourd'hui le nom de *sable* à des substances pierreuses, grenelées, & qui varient beaucoup dans leurs propriétés : l'on en trouve de quartzeux, de calcaire, d'argileux, &c.

Sous le nom de *sable de pierres*, on comprend le gravier ou gros sable dont on se sert pour affermir les grands chemins, les chaussées : il est composé de différentes pierres ou fragmens pierreux, silex, spath, quartz, &c. *Voyez* GRAVIER.

Sous le nom de *sables vitreux*, on renferme celui qui est composé de fragmens de silex & de quartz. On se sert de ce dernier dans la composition de la terre à faïence, de certaines porcelaines ou de leurs

couvertes, des glaces, même pour nettoyer le verre, pour dégrossir les métaux, les pierres communes, &c. pour tenir le vin au frais: c'est ce même sable dont la nature se sert souvent pour filtrer les eaux souterraines, ou qui se trouvant dans certaines terres, les rend meubles & fertiles: les inégalités ou les vides qui se trouvent entre ces grains pierreux, entassés sans ordre, facilitent l'infiltration des liqueurs: il a encore la propriété de donner de la dureté aux cimens, à la brique, &c.

Sous le nom de *sablon*, on comprend le sable en poussiere dont on se sert pour nettoyer les chauderons, la vaisselle & toute la batterie de cuisine; celui d'un grain égal s'emploie pour donner le premier fini au marbre & à l'albâtre. Des Potiers se servent d'une espece de sablon blanc qu'ils réduisent en poudre impalpable pour donner un fond blanc à leur terraille blanche, à dessein d'imiter la faïence. Le *sable stérile* ou *mobile* qu'on emploie lorsque le grain en est égal, peu farineux & dur, pour faire des horloges horaires (clepsydres), si utiles dans les voyages de mer, pour mesurer le temps & marquer le sillage. Le *sable volant*, qui est d'une ténuité si extrême que le vent l'emporte: on en trouve en Scanie, dans les abymes où des Voyageurs sont ensevelis pour toujours. Dans les provinces méridionales, telles que la Provence & le Languedoc, on fait chauffer des tas d'un sable de mer assez fin, à l'ardeur du soleil: on en fait des bains dans lesquels on met les personnes attaquées de rhumatismes; il semble alors qu'on voit, le soir sur le bord de la mer, des gens qui ressuscitent & sortent du tombeau. L'efficacité de ces bains est due à la chaleur, à la salure & à la volatilité des principes que l'eau de la mer a communiquées au sable.

Sous le nom impropre de *sables calcaires* ou *coquilliers*, on comprend la terre appellée dans la Touraine, *falun*, & dans le Vexin Normand, &c. *cran*, laquelle n'est qu'un tritus de coquilles marines ou de madrépores dont on se sert pour fertiliser les terres. *Voyez* FALUN. On trouve sur les parages de l'île de l'Ascension, & en d'autres endroits maritimes de l'Inde, &c. un sable calcaire qui ressemble à de petites perles, lequel n'est composé que de débris de coquillages arrondis par le balotement des eaux. Le spath calcaire, réduit en poussiere grenelée, donne aussi un sable calcaire.

Sous le nom de *sable argileux*, on renferme le sable des Fondeurs; tel est celui de Fontenai-aux-Roses près de Paris, lequel est très-propre pour faire des moules qui n'occasionnent sur les pieces fondues ni des inégalités,

ni des gerçures. On regarde encore les paillettes de mica & de talc, & autres parties pierreuſes grenelées ou en petites lames, mais graſſes ou ſavonneuſes, comme du genre des ſables argileux: il y en a de différentes couleurs. On s'en ſert pour mettre ſur l'écriture; on en ſépare auparavant les parties terreuſes par le lavage.

A l'égard du ſable de Pouzzol dont on ſe ſert pour cimenter les matériaux pierreux des édifices qu'on conſtruit dans l'eau, nous en avons parlé à l'article POZZOLANE.

Sous le nom de *ſables métalliferes* on comprend ces amas de parties métalliques de différentes natures & formes, qui ſont plus ou moins riches, & qu'on trouve répandues ſur les havres ou greves de la mer. Ces ſables contiennent d'autant plus de métal, que les endroits d'où ils ont été détachés & chariés par les eaux, ſont plus éloignés du lieu où on les trouve; quelquefois on rencontre ces ſables métalliques par couches dans les cavités de la terre; ils donnent naiſſance aux mines de tranſport. Si ces ſables ne ſont pas réellement métalliques, mais ſimplement colorés, alors, quand on les expoſera au feu, leur couleur diſparoîtra pour la plus grande partie. On trouve du ſable portant étain, ſur la greve du port de l'Orient; du ſable de fer, ſur celle de Saint-Quay près de Pontrieux & Portrieux, à trois lieues de Saint-Brieuc en Baſſe Bretagne: il eſt très-attirable à l'aimant: celui qui eſt au pied de la montagne de l'île d'Elbe eſt preſque auſſi magnétique. Enfin on trouve du ſable portant cuivre, ſur les greves de Saint-Domingue; du ſable portant or dans pluſieurs rivieres. *Voyez au mot* OR.

L'on ſent bien que les ſables étant comme les débris de pierres & de ſubſtances ſolides de différente nature, ils doivent varier à l'infini. C'eſt ainſi qu'un granite donne, en ſe détruiſant, un ſable compoſé de *quartz*, de *mica* & de *feld-ſpath*, quelquefois de *ſpath fuſible:* voyez GRANITE. Il eſt donc trop difficile d'aſſigner des limites préciſes à la nature des ſables.

Lorſque le ſable eſt de la groſſeur d'une feve ou d'un pois, on l'appelle GRAVIER, *ſaburra;* d'un grain de millet, c'eſt le SABLE PERLÉ, *ſabulum;* d'un grain de pavot, c'eſt le SABLON SEC ou le SABLE HORAIRE, *arena;* à peine palpable, c'eſt le SABLE VOLANT, *arena volatilis.*

On peut encore diſtinguer le ſable par le lieu où on le trouve, en ſable de terre ou de montagne, qui eſt ordinairement veiné ou coloré en jaune; en ſable de riviere, qui eſt de la nature des pierres qu'elle

charie; & en ſable de mer, qui eſt auſſi de la nature des rochers qui bordent ſes parages, & où l'on trouve aſſez ſouvent des fragmens de coquilles qui lui font faire en partie efferveſcence avec les acides. Conſultez notre *Minéralogie*, *Tome I. Edit. de 1774.*

Les *bancs de ſable* de mer qui ſont à l'embouchure ou au confluent des rivieres, y ſont apportés par le courant des fleuves, & arrêtés par les eaux de la mer. Ce ſont des plages dangereuſes pour le ſillage des vaiſſeaux, & où les ancres labourent très-facilement. Le *ſable des Dunes* eſt accumulé par les vagues de la mer, & par la violence des vents. Il paroît que les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſine de l'Egypte, ne ſont autre choſe que les ſables de la mer & des fleuves, qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu-à-peu retirée (on a trouvé des caravannes entieres enſevelies ſous ces ſables mouvans & brûlans). On peut en dire autant des contrées toutes ſablonneuſes qui ſont vers la mer Baltique : ces ſablieres ſont quelquefois très-profondes. Quant aux ſables mouvans que l'on trouve ſur les greves de quelques mers, ce ſont des paſſages ſouvent dangereux pour les gens à cheval ou à pied. Il n'eſt pas rare qu'un coup de vent enleve par tourbillons ce ſable qui, retombant, enveloppe le Voyageur, en lui ôtant la vue des terres: d'autres fois ce ſable mouvant, après que la mer s'eſt retirée, ſe deſſeche, perd ſa conſiſtance, ſur-tout après les petites marées, & le Voyageur qui l'ébranle s'y trouve enfoncé, & eſt précipité avec ce terrain mobile dans un courant ſouterrain. Quelques-uns regardent ces ſables mouvans comme des eſpeces de puits, que le flux de la mer remplit de ſable, & que le reflux laiſſe à découvert. Un courant ſouterrain en emporte l'aſſiſe, & le ſeul poids le fait affaiſſer, & engloutit le Voyageur.

Le ſable de terre qui forme une bande compoſée de couches plus ou moins horizontales, annonce un dépôt qui s'eſt fait lors du ſéjour de la mer ou d'un grand fleuve en cet endroit. A l'égard des ſables colorés, beaucoup ne réfléchiſſent pas les nuances qu'on croit y voir, c'eſt ce qu'on obſerve notamment lorſqu'on ſe promene ſur le ſable de la colline de Bolbec dans le pays de Caux. Tout ce qui approche de ce ſable, qui eſt vert-gris, paroît rouge. Les hommes, leurs habits, leurs chevaux ſemblent y prendre une teinte claire de lacque, ou paroiſſent comme ſi on les voyoit à travers un verre de couleur rouge ou pourpre.

SABLE, eſt un poiſſon que les habitans de Congo appellent *ivoire.* Les Negres en font tant de cas, qu'il eſt défendu de faire uſage de ſa peau, ſans la permiſſion du Roi. Chaque ſable vaut un Eſclave. *Hiſtoire générale des Voyages*, *Livre XIII*, *page 245.*

SABLE ou ZABELLE : *voyez à l'article* ZIBELINE.

SABLIER : *voyez* HURA.

SABLIERE : *voyez* SABLE.

SABLON : *voyez* PIERRE A SABLON & SABLE.

SABLON. A la Rochelle, on donne ce nom à une eſpece de limaçon operculé, à bouche demi-ronde : c'eſt une eſpece de natice, qui reſſemble un peu au vignot du Poitou : *voyez* NATICE.

SABLONEUX DE SURINAM : *voyez* AMMODITE.

SABOT ou SOULIER DE NOTRE-DAME, *calceolus marianus*, eſt une plante de la claſſe des orchidées, dit M. *Deleuze*, qui croît ſur les montagnes, dans les forêts & dans les bois. Sa racine eſt groſſe & fibreuſe : elle pouſſe une tige haute d'environ un pied, portant quelques feuilles larges, alternes, & reſſemblantes à celles du plantain. Son ſommet eſt garni d'une fleur ou deux, compoſée de ſix feuilles inégales ; cinq occupent le haut, & la ſixieme, plus ample, repréſente en quelque maniere un ſabot : elle eſt jaune ou purpurine. A cette fleur ſuccede un fruit qui a la figure d'une lanterne à trois côtés, & qui contient des ſemences ſemblables à de la ſciure de bois. Cette plante eſt déterſive & vulnéraire, employée extérieurement ; mais on s'en ſert rarement en médecine.

SABOT, *turbo aut trochus*, eſt un limaçon de mer, operculé, à bouche applatie : il a la figure d'un cône renverſé. Cette configuration & la proportion du poids fait que cette coquille ne peut guere ſe renverſer quand l'animal rampe. M. *d'Argenville* déſigne différens ſabots ſous les noms de *toît Chinois* ou *pagode* ou *cul-de-lampe*, le *bouton de la Chine*, la *lampe antique*, la *pie*, l'*éperon* & la *ſorciere*. En examinant ce qui caractériſe ces différentes coquilles, nous trouvons quelque difficulté à les ranger dans le genre que cet Auteur leur aſſigne. Les *trompes* & les *toupies* ſont auſſi des ſabots : *voyez ces mots.* Mais M. *Adanſon* diſtingue les ſabots d'avec les toupies : *Conſultez l'Hiſtoire des Coquilles du Sénégal.*

SACA, eſt un chat ſauvage de l'Iſle de Madagaſcar, qui a communément la queue toute recroquevillée : il s'en trouve de très-

beaux, qu'on prend facilement, lorſqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domeſtiques.

SACRE. Je crois, dit M. *de Buffon*, devoir ſéparer cet oiſeau de la liſte des *faucons*, & le mettre à la ſuite du *lanier;* en effet le ſacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes: ce caractere qui paroît ſpécifique, pourroit même faire croire que le ſacre ne ſeroit réellement qu'une variété du lanier, mais il en differe beaucoup par les couleurs, & conſtamment par la grandeur; il paroît que ce ſont deux eſpeces diſtinctes & voiſines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons. *Voyez l'article* FAUCON. On donne le nom de *ſacret-tiercelet* à la femelle du ſacre, contre l'uſage obſervé pour les autres oiſeaux de proie.

SAFRAN, *crocus ſativus.* Le grand uſage que l'on fait du ſafran pour la Médecine, l'emploi que pluſieurs Nations en font dans l'aſſaiſonnement de leurs mets les plus ordinaires, & la conſommation qui s'en fait dans la teinture, rendent cette plante aſſez intéreſſante pour que nous en parlions avec quelque détail, d'après M. *Duhamel.*

La racine du ſafran eſt tubéreuſe, charnue, de la groſſeur d'une aveline, & quelquefois d'une noix, revêtue de quelques tiges arides, rouſſâtres. De cette racine s'élevent cinq ou huit feuilles, longues de ſix ou huit pouces, très-étroites, d'un vert foncé. Parmi ces feuilles s'éleve une tige courte, qui ſoutient une ſeule fleur en lis, d'une ſeule piece, évaſée à ſa partie ſupérieure, & diviſée en ſix ſegmens arrondis, de couleur de gris de lin fort tendre; les champs qui en ſont remplis ſont très-agréables à la vue. Il ſort du fond de la fleur trois étamines, dont les ſommets ſont jaunâtres, & un piſtil blanchâtre, qui ſe partage comme en trois branches, larges à leur extrémité ſupérieure, & découpées en forme de crête, charnues, d'un rouge foncé, & comme de couleur vive d'orange; leſquelles ſont appellées, par excellence, du nom de *ſafran:* c'eſt pour la récolte de cette ſeule partie, que l'on cultive cette plante. L'embryon qui ſoutient la fleur, ſe change en un fruit oblong, à trois angles, partagé en trois loges, qui contiennent des ſemences arrondies.

Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de ſafrans qui fleuriſſent au printemps, & qu'on ne cultive dans les parterres que pour en avoir les fleurs qui ſont fort agréables. L'eſpece dont nous traitons ici, & qui a les

usages particuliers dont nous avons parlé, fleurit en automne. (Cette espece de safran, dit M. *Haller*, est sans odeur).

Le safran se multiplie très-aisément, par le moyen de ses bulbes, qui croissent tous les ans en grande quantité. On plante ces bulbes au printemps dans une terre bien ameublie, dans des sillons paralleles, espacé de six ou sept pouces; on met ces bulbes en terre, à un pouce de distance les unes des autres, & on les recouvre de six pouces de terre. Les terres dans lesquelles le safran se plaît le plus, sont les terres noires, légeres, un peu sablonneuses, & les terres roussâtres.

Ces oignons, ainsi que ceux de toutes les fleurs, se fortifient dans les terres fortes qui ont de la substance; mais les fleurs deviennent plus belles dans les terres légeres & maigres. On trouve dans la même terre deux sortes d'oignons; les uns larges & applatis, fournissent plus de caïeux; les autres arrondis, donnent plus de fleurs. Les bulbes ne produisent que des feuilles dans l'année où elles ont été plantées, & des fleurs l'année suivante au mois d'Octobre : ces fleurs ne durent qu'un ou deux jours après qu'elles sont épanouies : quand les fleurs sont tombées, il naît des feuilles qui sont vertes pendant tout l'hiver; elles sechent & se perdent au printemps, & ne paroissent jamais pendant l'été; en sorte qu'un champ de safran, dans ces saisons, paroît comme une jachere.

Le safran naît dans la plupart des pays, soit chauds, soit froids; en Sicile, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, dans plusieurs Provinces de la France, dans la Guienne, dans le Languedoc, dans le Gâtinois & dans la Normandie. Le *safran du Gâtinois* passe ici pour le meilleur, & on le substitue avec raison à celui d'Orient, que l'on a coutume de demander dans les Pharmacopées.

Récolte du Safran.

Les fleurs du safran se montrent plus tôt ou plus tard, suivant que les automnes sont seches ou humides, chaudes ou froides. Quand, vers la fin de Septembre, il survient des pluies douces, & qu'il s'y joint un air chaud, les fleurs paroissent avec une abondance extraordinaire; tous les matins les champs semblent être recouverts d'un tapis gris de lin : c'est alors que les Paysans n'ont de repos ni jour ni nuit;

mais cependant lorſqu'il ſurvient des pluies & du vent, on en perd beaucoup. Je me ſouviens qu'une année, dit M. *Duhamel*, il ſurvint de fortes gelées après que les premieres fleurs avoient été épluchées, & que l'on fut près de quinze jours ſans en voir paroître de nouvelles. On croyoit que la récolte étoit finie : mais le temps s'étant adouci, les fleurs reparurent les unes après les autres. Ordinairement la récolte du ſafran dure trois ſemaines ou un mois. Dans le fort de la récolte, on recueille les fleurs ſoir & matin, avant qu'elles ſoient épanouies : celles du matin ſont toujours plus fermes ; car il paroît que le ſafran, qui eſt une plante automnale, croît plus pendant la nuit que pendant le jour. Lorſque les fleurs ſont tranſportées à la maiſon, les femmes ſéparent adroitement le piſtil de la fleur, évitant de le couper ni trop haut ni trop bas, afin de ne point laiſſer le blanc, & de ne point couper non plus au-deſſus de la diviſion des ſtigmates. On diſtingue à ce petit bout blanc, lorſqu'il en reſte, le vrai ſafran, d'avec le *ſafranum* que les Payſans y mêlent quelquefois. Les acheteurs redoutent ſurtout de trouver dans le ſafran des fragmens de pétales, parce que ces parties qui ſe moiſiſſent, lui communiquent une mauvaiſe odeur.

Dans le temps de la récolte, on voit tranſporter dans les villes & villages voiſins, où on ne recueille point de ſafran, des charretées de ſafran à éplucher. A meſure qu'on épluche le ſafran, il faut le faire ſécher au feu. Pour cet effet, dans le Gâtinois, on le met ſur des tamis de crin ſuſpendus, au-deſſous deſquels on met de la braiſe : la beauté du ſafran dépend de la maniere dont il eſt deſſéché. Quand le ſafran eſt bien ſec, on le ſerre dans du papier & dans des boîtes : il faut cinq livres de ſafran vert, pour en faire une livre de ſec. Quand les payſans ſont près de le vendre, ils mettent leurs boîtes à la cave pour en augmenter le poids. Le prix du ſafran eſt fort diminué depuis quelque temps, car on le vendoit autrefois juſqu'à quarante écus la livre ; & maintenant il ne vaut communément que vingt-quatre ou trente livres. La premiere année un arpent produit au plus quatre livres de ſafran ſec, mais la ſeconde & la troiſieme, il en donne juſqu'à vingt.

Maladies des ognons de Safran.

On en diſtingue trois principales ; 1°. celle qu'on nomme le *fauſſet*, 2°. le *tacon*, 3°. la *mort*.

Le *fauſſet* eſt une production monſtrueuſe en forme de navet, qui

arrête la végétation du jeune oignon dont elle s'approprie la subſtance : cette maladie fait par conſéquent un obſtacle à la multiplication des oignons ; mais on peut enlever ce mal par l'amputation, lorſqu'on leve les oignons au bout de trois ans pour ſéparer les bulbes.

Le *tacon* eſt une carie qui attaque le corps même de l'oignon, & & qui ne ſe manifeſte pas ſur les enveloppes. Les oignons ſont plus ſujets à être attaqués de cette maladie dans les terres rouſſâtres ; on enleve la partie ulcérée, lorſque l'ulcere n'a pas pénétré trop avant.

La *mort* ou *mors* s'annonce par des ſymptomes bien ſinguliers; elle eſt à l'égard de pluſieurs plantes ce que la peſte eſt aux hommes & aux autres animaux. Elle attaque d'abord les enveloppes, qu'elle rend violettes & hériſſées de petits filamens : elle attaque enſuite l'oignon même qu'elle fait périr. On s'apperçoit aiſément du déſordre qu'elle y cauſe, car on voit les feuilles qui jauniſſent & ſe deſſechent.

Dès qu'un oignon eſt attaqué de cette maladie, il devient contagieux pour les oignons voiſins : cette maladie ſe communiquant de proche en proche, fait périr tous les oignons dans un eſpace circulaire, dont le premier oignon attaqué eſt le centre & en même temps le foyer. Si l'on plante par mégarde un oignon malade dans un champ ſain, la maladie s'y établit en peu de temps, & elle y fait les mêmes ravages que nous venons de dire. Une ſeule pellée de terre priſe dans un endroit infecté, & jetée ſur un champ dont les plantes ſont ſaines, y porte la contagion.

On ne connoît point de remede pour les oignons attaqués de cette maladie ; on ſait ſeulement les en préſerver par la même précaution qu'on emploie pour arrêter les progrès de la peſte. Pour cet effet, on fait, autour des endroits infectés, des tranchées profondes d'un pied, & l'on jette la terre que l'on en tire ſur celle où les oignons ſont morts. Une circonſtance bien ſinguliere, c'eſt que l'impreſſion de cette contagion reſte tellement adhérente au terrain de la ſafraniere, que les oignons ſains qu'on voudroit y planter au bout de douze, quinze & vingt ans, ſe trouveroient en peu de temps attaqués de cette maladie.

M. *Duhamel*, ſi connu par la ſagacité de ſes obſervations, a découvert quelle étoit la vraie cauſe de cette maladie contagieuſe : il a obſervé des corps glanduleux, reſſemblans aſſez à de petites truffes,

mais dont la superficie est velue ; leur grosseur n'excede pas celle d'une noisette, ils ont l'odeur du champignon ; les uns sont adhérens aux oignons de safran, & les autres en sont éloignés de deux ou trois pouces. De ces glandes partent des filets ordinairement de la grosseur d'un fil fin, & de couleur violette, velus comme les corps glanduleux ; quelques-uns s'étendent d'une glande à l'autre ; d'autres vont s'insérer entre les tégumens des oignons, se partagent en plusieurs ramifications, & pénetrent jusqu'au corps de la bulbe, sans paroître sensiblement y entrer. Ces observations prouvent que ces tubercules sont des *plantes parasites*, qui, comme les truffes, se multiplient dans l'intérieur de la terre, sans se montrer à sa superficie. Cette plante parasite se nourrit aux dépens de l'oignon de safran, puisque ses racines pénetrent les enveloppes & s'attachent à sa propre substance.

M. *Duhamel* s'est assuré de la vérité de ce fait, en plantant quelques tubercules de *mort de safran* dans des pots, où il avoit planté dans de la terre saine des oignons de différentes fleurs ; en un an ces tubercules se sont multipliés dans le pot, & ont attaqué les oignons. Depuis ce temps il a observé cette même plante parasite, qui faisoit le même dommage à des *hiebles*, à de l'*arrête-bœuf*, à des plants *d'asperges*. Cette petite truffe parasite n'attaque point les plantes annuelles, ni celles qui n'ont leurs racines qu'à la superficie de la terre.

Ces observations expliquent pourquoi la maladie s'étend circulairement, puisque les oignons ne sont attaqués que par les racines de la plante parasite, qui étend, comme toutes les plantes, ses racines circulairement : on voit bien encore qu'il n'y a pas de meilleur remede pour arrêter les progrès, que les tranchées faites aussi circulairement.

Des usages du Safran.

Les stigmates du safran desséchés sont très-odorants, ils servent aux habitans du Nord & de tous les Pays-Bas, même de l'Allemagne, qui en font une grande consommation, à assaisonner leurs alimens & leur thé. On fait aussi usage du safran en France dans les offices ; on le fait entrer dans les crêmes, les pastilles, &c. ainsi que dans cette fameuse liqueur qu'on nomme *escubac*. On en fait un fréquent usage en Médecine, & quelques Médecins l'ont appellé *le roi des végétaux* & *la panacée végétale*, à cause de ses excellentes vertus. Il est estimé comme carminatif, céphalique, alexitere, emménagogue, cordial,

ſtomacal, vermifuge, hyſtérique: on l'emploie dans les cataplaſmes réſolutifs, & on le fait entrer dans les collyres, ſur-tout pour préſerver les yeux des ſuites de la petite vérole. Il leve les obſtructions du foie, & on l'emploie heureuſement dans l'aſthme & la phthiſie.

On ne doit faire uſage du ſafran que modérément & à propos; car lorſqu'on en prend une trop grande doſe intérieurement, il cauſe non-ſeulement la peſanteur de tête & le ſommeil, mais encore quelquefois des ris immodérés & convuſifs, & enfin la mort même. Pluſieurs Auteurs diſent que trois gros de ſafran peuvent occaſionner ces ſymptomes & la mort; cependant l'uſage du ſafran eſt ſi familier aux Polonois, qu'ils le mêlent ſouvent juſqu'à la doſe d'une once dans leurs alimens. Mais on voit aſſez la force de la coutume par l'uſage continué de l'*opium*, dont quelques-uns prennent impunément juſqu'à une & deux dragmes tous les jours, après s'y être accoutumés peu-à-peu, quoique quatre ou cinq grains ſuffiſent quelquefois pour faire mourir. On peut donc faire uſage en ſureté du ſafran depuis un ſcrupule juſqu'à un ſcrupule & demi, pourvu que cet uſage ne ſoit point fréquent.

Le ſafran fournit aux Teinturiers une très-belle teinture, mais fort peu employée, parce qu'elle eſt trop chere, & d'ailleurs de très-mauvais teint. Des Architectes en font auſſi uſage pour laver leurs plans. On pourroit faire de l'amidon avec l'oignon des ſafrans, mais le prix en ſeroit trop haut.

SAFRAN BATARD, ou SAFRANUM, ou SAFRAN D'ALLEMAGNE. *Voyez* CARTAME.

SAFRAN DES INDES ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

SAFRE. Nom donné à une chaux métallique du cobalt, auquel on a enlevé par la calcination les minéraliſateurs, tels que le ſoufre & l'arſenic, & les autres matieres volatiles. Fondu avec des matieres vitrifiables, le ſafre donne un beau bleu: mêlé avec un flux réductif, on en tire un régule de cobalt. Le plus beau ſafre, le moins altéré donne le bleu le plus beau & le plus ſolide dans la vitrification ſur les émaux, les porcelaines, les criſtaux: on l'emploie auſſi pour imiter les pierres précieuſes, opaques & tranſparentes, telles que la turquoiſe, le lapis, le ſaphir, &c. *Voyez maintenant l'article* COBALT.

Dans l'art de la verrerie de *Neri*, *Merret* & *Kunkel*, Ouvrage traduit de l'Allemand par M. le Baron *de Holbach*, *Kunkel* remarque, page 52, que « la premiere fois qu'on met en fuſion du verre mêlé avec du

» ſafre»

» ſafre, il dépoſe un régule. Ce régule colore auſſi le verre en bleu, » mais ce verre eſt taché de petits points ». On prétend que ce régule eſt d'une grande utilité dans la Chimie.

Dans le premier volume de la Chimie métallique de *Gellert*, traduit de l'Allemand par M. *de Holbach*, on trouve, page 44, des détails très-intéreſſans ſur la nature & les propriétés du régule de cobalt. M. *Cadet*, célebre Chimiſte, a préſenté à l'Académie des Sciences un Mémoire dans lequel il prouve qu'il eſt parvenu à retirer un régule du verre de cobalt appellé *émail* ou *azur* ou *ſmalt vitrifié*. Il en a fait de l'encre de ſympathie : il penſe que le cobalt eſt un demi-métal. *Conſultez* les Mémoires des Savans étrangers. Dans le Manuel de Chimie par M. *Baumé*, on trouvera un détail méthodique ſur cette matiere, & de nouvelles expériences qui tendent à faire connoître de plus en plus les propriétés du régule de cobalt.

SAGAPENUM ou GOMME SAGAPIN ou GOMME SÉRAPHIQUE, eſt une gomme-réſine, rouſſâtre en dehors, & d'une couleur de corne en dedans, mollaſſe, blanchiſſant ſous la dent, & même entre les doigts, d'un goût mordicant, âcre, d'une odeur pénétrante, déſagréable, qui approche de celle du poreau & du pin, & qui tient comme le milieu entre l'*aſſa-fœtida* & le *galbanum :* elle s'enflamme à la lumiere d'une bougie & brûle en partie; mais ſi on la fait digérer ſur le feu dans du vin ou dans du vinaigre, elle ſe réſout entiérement.

Le *ſagapenum* devient tous les jours de plus en plus rare, ſur-tout celui qui eſt en gouttes ou en belles larmes blondes : il eſt communément chargé d'impuretés ou de parcelles de tiges & de graines, qui ſemblent être d'une eſpece de férule. On prétend que quand cette gomme-réſine eſt récente & pure, elle eſt blanche.

Dioſcoride dit que le ſagapenum eſt le ſuc qui découle par inciſion d'une plante férulacée, qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perſe & d'Orient : on aſſure que les Perſans mêlent ce ſuc réſino-gommeux avec l'aſſa-fœtida, pour en aſſaiſonner leurs mets dans les jours de gala.

Les Arabes mettent le ſagapenum parmi les remedes purgatifs : il lâche un peu le ventre ; c'eſt un puiſſant apéritif: il réſout, atténue & déterge fortement ; c'eſt pourquoi on le recommande dans les maladies de la poitrine, qui viennent d'une pituite épaiſſie, & dans les tumeurs dures & calleuſes, ſur-tout des parties nerveuſes; & dans les

vieilles maladies de la tête. On en prend intérieurement depuis un ſcrupule juſqu'à un gros : il convient ſinguliérement pour le tremblement des nerfs & dans la paralyſie: il excite les regles; mais on dit qu'il fait mourir le fœtus, c'eſt pourquoi les femmes groſſes doivent s'en abſtenir. Enfin *Rolſincius* prétend que cette drogue leve les obſtructions comme par enchantement, même appliquée à l'extérieur.

SAGITTAIRE, *ſagittarius avis.* Oiſeau de proie, naturel aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, peut-être inconnu aux Ornithologiſtes, & nouvellement décrit par M. *Voſmaër*, Directeur des Cabinets de S. A. S. le Stadhouder. Cet oiſeau vivant actuellement dans la ménagerie de la Haye, a trente-ſix pouces de hauteur. Le plumage de la tête, du cou & du corps eſt de couleur plombée : celui de la poitrine juſqu'aux cuiſſes eſt d'un blanc ſale. Les plumes des cuiſſes ſont courtes, noires, & finiſſent au genou: celles du ventre ſont noires; telle eſt auſſi la couleur des groſſes plumes des aîles. La queue eſt compoſée de pluſieurs plumes longues, du milieu deſquelles il en ſort deux beaucoup plus longues encore, & qui, vers leurs extrémités, s'écartent en V : ces plumes ſont de couleur plombée, ornées à leur bout d'une large bande noire, & pointillées de blanc à leurs extrémités; vers le croupion elles ſont blanches & pointillées de noir.

Les jambes ſont, comme celles du héron, fort longues, nues, membraneuſes; les pattes pourvues de trois doigts en devant & un derriere : ces doigts ſont ſurſemés de durillons en deſſous; ceux du devant ſont unis par une demi-membrane juſqu'à la premiere articulation: les ongles ſont noirs. La tête eſt ornée d'une douzaine ou environ de plumes noires, pendantes, longues de quatre à cinq pouces, & entre-mêlées de petites plumes : le bec eſt de couleur d'ardoiſe, la mandibule ſupérieure eſt en bec de corbin; les narines ſont tranſverſales, & fort ouvertes : ſes yeux ſont très-grands & ronds : la prunelle eſt noire avec un large cercle gris dans un autre plus étroit de couleur jaune; ſur les yeux gliſſe une membrane bleuâtre, épaiſſe, qui paroît très-diſtinctement ſe mouvoir de l'arriere de l'œil en avant: les paupieres ſupérieures ſont garnies d'environ quatorze poils noirs, gros, aſſez longs, recourbés en arriere, & ayant une eſpece de rainure dans leur longueur : autour des yeux ſe trouve une peau calleuſe jaune, qui s'étend ſur le bec juſqu'aux narines.

On doit obſerver que ce bipede eſt auſſi étrange par ſa forme que

par l'aſſemblage des parties dont il eſt compoſé. Il ſemble former la nuance entre les oiſeaux du genre corbin & ceux des imantopedes; en effet ſon bec crochu le range parmi les oiſeaux de proie ; & les longues jambes ſur leſquelles il eſt comme ſur des échaſſes, le placent entre les oiſeaux qui fréquentent les lieux aquatiques. Sans être ennemi du poiſſon, le ſagittaire ſe nourrit plus ordinairement de viande qu'il déchire & qu'il avale fort goulument : cet oiſeau n'eſt pas méchant de ſon naturel, il ne ſe défend pas même avec ſon formidable bec ; il tâche toujours d'éviter celui qui l'approche, c'eſt alors qu'en s'échappant il fait des ſauts de ſept à huit pieds de haut : veut-il repoſer, il plie ſes jambes & ſe couche le ventre & la poitrine à terre, il dort tenant le bec & une partie de la tête entre les plumes de l'aîle : cet oiſeau marche continuellement à grands pas, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : ſon cri imite aſſez celui de l'aigle, mais il le fait rarement entendre : quand on l'approche lorſqu'il court çà & là, il prend un maintien fort grave & pouſſe un cri continuel, à peu-près comme *crac*, *crac*. Au reſte, le ſagittaire peut être regardé comme un oiſeau ſuſceptible de s'effaroucher aiſément, & d'ailleurs fort curieux de regarder tout ce que l'on fait auprès de lui. Vous voit-il tranquille, alors il s'approche en redreſſant les plumes de ſa tête & élevant ſes aîles, c'eſt en ces inſtans qu'il eſt vraiment ſuperbe; il témoigne de même ſa ſatisfaction lorſqu'on lui donne à manger quelque choſe qui lui eſt agréable; on lui voit prendre du bec, & même de la patte, un fétu de paille ou quelqu'autre choſe auprès de lui, & le jetter en l'air, ce qu'il répete, comme en jouant, pluſieurs fois de ſuite.

Les Payſans vont prendre ces oiſeaux encore jeunes, mais hors des nids, à quelques lieues du Cap, & les élevent tant pour leur plaiſir, que pour nettoyer leurs habitations, de ſouris, de rats, de lézards, de crapauds, de ſerpens, &c. Les payſans du Cap ont corrompu le nom de *ſagittaire* en l'appellant *ſecrétaire*.

SAGORIS, petit ſinge d'Angola, nommé auſſi *ſagouin*. Voyez ce mot.

SAGOU, *ſagu*. C'eſt une eſpece de pâte végétale, moëlleuſe, alimentaire, faite en petits grains, qu'on nous apporte des Iſles Moluques, des Iſles Célebes & de Java : elle ſe tire d'une eſpece ſinguliere de palmier, appellée des Botaniſtes, *ſaguerus aut ſaguerifera ;* c'eſt le *todda-panna* de l'*Hort. Malabar.* & le *landan des Moluques*.

On diſtingue même pluſieurs ſortes de ſagoutiers, ou palmiers à ſagou, qui croiſſent dans les lieux marécageux : on en trouve le détail botanique dans une Diſſertation latine & inaugurale de Médecine, par M. *Steck*, imprimée à Strasbourg ; ainſi que dans l'Herbier d'Amboine par *Rumph*, & dans *Valentin*.

Le ſagou ſe prépare avec la moëlle du tronc du *todda-panna* (quelquefois avec celle du *palmar-occacourii*, qui, étant cuite, donne le *pain ovacoury-rouan* de quelques Indiens). Cette moëlle eſt plus ou moins tranſparente, blanche & fongueuſe, ſuivant l'âge du palmier : elle ſe conſerve très-long-temps. Les animaux vont ſouvent endommager l'écorce de ces palmiers épineux pour en manger la moëlle, qui eſt fort de leur goût.

Lorſque les feuilles de ces palmiers ſagouferes ſe couvrent d'une poudre blanchâtre, & que pluſieurs épines, tant du ſommet que des feuilles, commencent à tomber, alors l'on peut retirer abondamment la moëlle. Pour cette opération, on abat le palmier *landa*, on le coupe en pluſieurs tronçons ou morceaux de ſept pieds de longueur, & on le fend par quartiers, à l'aide d'un inſtrument rond, appellé *nany*, & qui eſt fait de roſeau de bambou. On arrache la moëlle ; on la dépouille de ſes enveloppes ; on l'écraſe, & on la met dans un trou ou moule fait d'écorce d'arbre, qu'on appelle *coercerong*, & dont l'orifice eſt plus large d'un bout que de l'autre. On l'aſſujettit ſur un tamis de crin : on agite fortement la pâte, qui eſt dans le moule avec de l'eau, juſqu'à ce que cette eau ſoit devenue laiteuſe ; enfin on la retire, & on fait paſſer cette bouillie ainſi préparée & délayée, au travers des trous du tamis. On jette aux pourceaux les filandres qui reſtent ſur la toile ; c'eſt ce qu'on appelle *ella*. On met la colature dans un pot appellé *praauw*, afin que la farine ſe dépoſe : on décante l'eau, ſoit en inclinant le vaſe, ſoit au moyen d'un trou qu'on a ménagé exprès ſur les côtés. On retire cette fécule très-blanche, très-fine, & on la fait deſſécher par portions dans de petites corbeilles couvertes de feuillages. Cette pâte ſe nomme alors *ſagumenta* ; mais afin qu'elle ſe conſerve dans les voyages de long cours, ſur mer & ſur terre, on eſt obligé de la paſſer & mouler avec des platines perforées, faites de terre cuite, & appellées dans le pays, *battu papoudi* : enſuite on les deſſeche dans le feu. La pâte eſt alors en petits grains ; par le moyen du feu elle s'eſt un peu gonflée, & a pris extérieurement

une petite couleur rouſſe ; telle eſt la maniere de préparer le ſagou en grain.

Dans toutes les iſles Moluques, aux Manilles, aux Philippines, &c. on en forme auſſi avec la pâte molle, des pains mollets de demi-pied en carré, & d'un doigt d'épaiſſeur. On en attache en forme de chapelet, dix ou vingt enſemble, & on les vend ainſi par les rues des villes & fauxbourgs d'Amboine.

Les habitans de cette contrée font une eſpece de *poudingue*, aſſez agréable pour les convaleſcens, avec cette pâte encore molle, mêlangée de jus de poiſſon & de ſuc de limon, & de quelques aromates : ils ont auſſi l'art de la réduire en grains ; & c'eſt là la véritable préparation du ſagou médicinal, qu'ils devroient vendre aux Européens ; mais les Hollandois qui trafiquent particuliérement dans cette contrée, ne nous apportent guere que celui qui n'eſt point aromatiſé, parce qu'il leur coûte moins : ils l'achetent ſous le nom de *pappeda* ou de *zuppia*. Ces grains prennent dans leurs mains le nom de *vrai ſagou :* il y en a dont la groſſeur eſt ſemblable à des grains de coriandre ; & d'autres à ceux de millet. Ils ſont d'une couleur fauve à l'extérieur, blanchâtres en dedans, ſans odeur, mais d'une ſaveur d'orge, fort durs, tenaces, ſe réduiſant difficilement en poudre, ſe corrompant dans un lieu humide, mais ſe conſervant pluſieurs années dans un endroit ſec.

Bien des perſonnes font uſage du ſagou dans la ſoupe, comme du riz, ou de l'orge, ou du vermicelle. Cette pâte de l'Inde a été connue en Angleterre, avant que de l'être en France ; car elle eſt nouvelle chez nous. Elle augmente conſidérablement de volume dans le bouillon : elle devient tranſparente ; cuite dans le lait & le ſucre, elle forme un aliment aſſez agréable, mais bien peu nourriſſant. *Séba* le recommande comme la premiere nourriture utile aux enfans. Le ſagou convient dans la phthiſie & dans la fievre étique. C'eſt une nourriture ſaine pour les vieillards.

Les feuilles du palmier ſagou ſont chargées d'une eſpece de duvet dont les Inſulaires font des étoffes ; les feuilles ſervent à couvrir les maiſons ; leurs nervures tiennent lieu de chanvre pour faire des cordes : on tire auſſi de cet arbre une liqueur aſſez agréable ; ainſi tout eſt utile dans le *landan*.

SAGOUIN. Joli petit animal propre au nouveau Continent, & dont la figure approche de celle du ſinge cercopitheque : il y en a qui ne

font pas plus gros que le poing. Les fagouins different des fapajous par leur queue plus longue, droite, velue, & qui ne fait point l'office de main. On en diftingue plufieurs efpeces très-jolies. Le fagouin eft long de fept pouces & demi ou environ, & fa queue de onze, fes oreilles font longues & entourées de longs poils blancs ; tous fes ongles font longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds qui font courts & arrondis. Tous fes poils font très-fins & très-doux au toucher ; ceux du deffus du corps font bruns à leur origine, enfuite roux, & enfin variés de brun & de gris blanc ; de forte que le dos paroît rayé tranfverfalement de ces deux dernieres couleurs : les poils du deffous du corps & des jambes font de même variés de brun & de gris-blanc ; la tête & la gorge font brunes : au-deffus du nez entre les deux yeux eft une tache blanche ; la queue eft annelée de brun-noirâtre & de gris-blanc : on le trouve au Bréfil.

M. *de la Condamine*, dans fa *Relation de la riviere des Amazones*, dit que le Gouverneur de Para lui fit préfent d'un fagouin d'une efpece finguliere, & l'unique qu'on eût vu dans le pays. Son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds ; celle de fa queue étoit d'un marron luftré approchant du noir. Il avoit une autre fingularité plus remarquable ; fes oreilles, fes joues & fon mufeau étoient teints d'un vermillon fi vif, qu'on avoit peine à fe perfuader que cette couleur fût naturelle. Il l'a gardé prefque pendant un an après fon retour : tout Paris a vu ce petit animal ; mais malgré les précautions continuelles du poffeffeur pour le préferver du froid, la rigueur de la faifon vraifemblablement le fit mourir.

Clufius fait mention d'un petit fagouin nommé *calf*, de couleur noire & de la grandeur d'un écureuil. Il y a auffi une efpece de fagouin qui eft fi peu endurant, qu'il a de la peine à fupporter le mouvement d'un vaiffeau agité par la mer. Le *callitriche* des Anciens eft encore une efpece de fagouin blanc & très-beau, mais fi délicat, qu'il faut pour le réchauffer le tenir dans une peau fourrée.

SAGRI. *Voyez* CHAGRIN *& la fuite de l'hiftoire de l'*ANE.

SAGUEER DRINKER. Il y a de certains palmiers des Indes dans l'ifle d'Amboine, nommés *fangueer-bomen*, du fruit defquels on fait du vin ; ces arbres ont donné le nom de *fagueer drinker* à un poiffon volant que Ruifch (*Collect. pifc. Amb. p. 13. n. 20. T. I.*) dit être du genre du *milan* poiffon : *voyez ce mot.* Il dit même que fi ce n'eft pas celui

dont parle *Salvien*, il en differe peu. Quand ce poiſſon quitte l'eau, il vole ſur les palmiers & en mange les fruits ; après qu'il eſt raſſaſié, il ſe laiſſe tomber à terre, ſoit parce que ſes aîles deſſéchées ne le peuvent plus ſoutenir en l'air, ſoit parce qu'il eſt pris d'un vertige : quelque temps après il cherche l'eau. Son dos eſt armé de quelques aiguillons très-longs ; il a auſſi de ces aiguillons vers la queue & ſous le ventre.

SAI. Eſpece de ſapajou naturel au Nouveau Monde, qui ſe ſert de ſa queue comme d'une main. Il vit dans les forêts & ſe nourrit de fruits. Le petit, tout jeune, au moindre danger embraſſe ſa mere, & la tient fortement ; celle-ci ſaute de branches en branches avec ſon petit ſur le dos. Les saïs ſont difficiles à prendre, on ne peut guere attraper que ceux que l'on bleſſe à coups de fleches. Cependant ils s'apprivoiſent aſſez facilement, ſont doux, dociles, craintifs ; dès qu'on les frappe, qu'on les contrarie, ils jettent des cris plaintifs, ce qui les a fait nommer *pleureurs.* Ils portent auſſi le nom de *ſinge muſqué*, parce qu'ils ont comme une petite odeur de muſc. Comme ces animaux ſont très-friands de hannetons, de limaçons, ils peuvent rendre les plus grands ſervices dans un jardin, en mangeant ces animaux deſtructeurs. *Voyez* SAPAJOU.

SAIGA ou SEIGAK. C'eſt le *colus* de GESNER, eſpece d'animal qui ſe trouve en Pologne, en Hongrie, en Tartarie & dans la Sibérie méridionale, & qui paroît tenir le milieu entre les *gazelles* & la *chevre domeſtique ;* ſes cornes ont des ſtries longitudinales comme celles de la gazelle, elles en ont auſſi la forme : mais au lieu que celles-ci ſont noires, celles du ſaiga ſont blanches, tranſparentes ; auſſi les emploie-t-on au même uſage que l'écaille. Le ſaiga aime à ſauter & a la légéreté des gazelles ; comme elles, il n'a point de barbe ; il habite, comme elles, les plaines & les collines, & ſa chair eſt excellente ; les reſſemblances du ſaiga avec la chevre domeſtique ſont dans la figure du corps, & dans le poil. M. *Pallas* range le ſaiga parmi les *antilopes :* voyez à l'article GAZELLE.

SAIN-BOIS, *lignum ſanum :* les habitans de l'Aunis nomment ainſi le vrai garou à feuilles de lin : ils ſont depuis long-temps en poſſeſſion du remede ou cautere végétal que fournit l'écorce de ce bois ; il a toutes les propriétés des véſicatoires ſans en avoir l'inconvénient ; on l'appelle auſſi *exutoire*, pour exprimer l'action de ce véſicatoire, qui

consiste à dépouiller (*exuere*) le tissu muqueux des humeurs séreuses que l'on veut évacuer. *Consultez les affiches de Province, ann. 1768 :* voyez *maintenant l'article* GAROU.

SAINFOIN ou GROS FOIN ou ESPARCETTE, en latin *onobrychis:* c'est une plante qui pousse plusieurs tiges, longues d'environ un pied, rougeâtres ; ses feuilles sont vertes en dessus, blanches & velues en dessous, assez semblables à celles de la vesce, ou du galega, attachées par paires sur une côte qui se termine par une seule feuille : ses fleurs sont légumineuses, rougeâtres, disposées en épis : il leur succede de petites gousses épineuses & découpées en forme de crête de coq, lesquelles renferment chacune une semence qui a la figure d'un petit rein. Il y a une autre espece de sainfoin qui ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle est plus petite ; il y a aussi le *sainfoin d'Espagne*, dont la fleur est couleur de feu ou blanche, & que les curieux cultivent dans leurs jardins. On ne doit pas confondre, comme font quelques-uns, notre sainfoin avec la luzerne, qui est aussi d'un très-grand rapport, & qu'on appelle quelquefois, mais mal-à-propos, *grand trefle*, ce sont des plantes bien différentes.

Le sainfoin est d'autant plus propre à faire des prairies artificielles, qu'il croît assez volontiers dans toutes sortes de terres, dans les rochers, les pierres & les prés humides (pourvu que l'eau n'y croupisse pas; car il y périroit au bout de deux ou trois ans) ; & quoiqu'il ne soit pas d'un aussi grand rapport que la luzerne & le trefle d'Espagne, bien des Economes le préferent pour cette raison. Si le sainfoin se trouve placé dans une terre légere, ni trop seche, ni trop humide, il est alors d'un très-grand rapport. Lorsque la terre a été bien préparée, il faut semer de la graine, ni trop, ni trop peu épais, dans un temps doux, & sur une terre qui ne soit point trop humide, entre la mi-Mars & la fin d'Avril. Il est avantageux de faucher le sainfoin, même dès la premiere année, moins pour le profit qu'on en tire, que parce qu'en coupant les tiges supérieures, les racines en prennent plus d'accroissement, ce que l'on appelle *taller.* A la seconde année, la plante poussera avec assez d'abondance, pour pouvoir être coupée deux ou trois fois dans l'année ; il est essentiel de choisir pour la récolte de cette plante un beau temps, car elle seche plus difficilement que d'autres foins.

Le *sainfoin* est ainsi appellé, parce que c'est le plus appétissant, le plus

plus nourriſſant & le plus engraiſſant qu'on puiſſe donner aux chevaux & aux autres beſtiaux. Il les ragoûte ſinguliérement, il donne auſſi beaucoup de lait aux quadrupedes femelles qui en mangent, & ſurtout aux vaches. Il faut cependant obſerver de ne pas donner cette plante verte aux beſtiaux ; il faut même les habituer peu-à-peu à celle qui eſt ſeche, & ne leur en donner qu'en petite quantité à la fois ; car ils la mangent avec trop d'avidité : de plus le ſainfoin leur procure tant de ſang, qu'on en a vu en danger d'être ſuffoqués. Sa graine eſt très-propre à nourrir les poules, à les échauffer, & à les faire pondre ſouvent. Les Anciens ſe ſervoient des feuilles de ſainfoin ſous le nom de *plante ſacrée*, pour réſoudre les tumeurs & les enflures, & contre la ſtrangurie : on en exprimoit le ſuc pour provoquer la ſueur. On a obſervé que le ſainfoin étant recueilli avec ſoin, bien ſéché & conſervé dans des boîtes, a l'odeur du thé : auſſi le fait-on prendre à quelques perſonnes pour du thé vert ; ſes feuilles ſe contournent de même, mais il faut avoir l'attention de les cueillir un peu avant la fleur. Revenons à la culture de l'eſparcette.

Une prairie d'eſparcette peut durer dix ou douze ans dans une terre médiocre, & quelquefois le double dans une bonne terre. Il y a, ſelon qu'on l'apprend par un Mémoire de la Société d'Agriculture de Berne, des fonds ſablonneux qui ont été tellement améliorés par les prairies artificielles de ſainfoin, que leur rapport a augmenté à un point extraordinaire. Depuis que les habitans de Capelen en Suiſſe ont été obligés, par la diſette de fourrage, de convertir leurs communes en prairies d'eſparcette, tout y a pris une nouvelle forme ; hommes, beſtiaux, maiſons, champs, tout y proſpere viſiblement : tant il eſt vrai que rien n'eſt à négliger dans l'agriculture : la plus petite branche eſt propre à rétablir l'abondance dans un pays. Lorſqu'on veut reſemer de nouveau une prairie d'eſparcette, la difficulté eſt de la défricher : on donne, comme un moyen ſimple & peu coûteux, de couper avec une pelle, ſur la fin de l'automne, la couronne des racines ; alors le cœur des racines ſe pourrit pendant l'hiver, forme un excellent engrais, qui ameublit la terre, & elle ſe laboure facilement au printemps.

Le ſainfoin mérite, à mon avis, dit M. *Bourgeois*, la préférence ſur toutes les eſpeces de plantes que les Economes ont mis en uſage juſqu'à préſent, pour établir des prairies artificielles; &, pour s'en convaincre, on n'a qu'à, dit-il, faire attention aux conſidérations ſuivantes.

1°. Cette plante réussit sans engrais dans toutes les especes de terrains ; & même dans les plus mauvais ; dans les terres blanches & argileuses, dans les collines les plus escarpées, où il ne croît aucun foin, pourvu qu'elles ne soient pas humides.

2°. Non-seulement sa durée est de dix à douze ans dans un assez mauvais sol ; & s'il est d'une médiocre bonté, il peut se conserver pendant trente & même quarante ans, en le laissant porter graine tous les trois ou quatre ans, lorsqu'on s'apperçoit qu'il décline.

3°. Ses tiges qui ont porté graine, sont encore un bon fourrage pour les chevaux, au lieu que celles des autres plantes ne sont bonnes que pour la litiere : on ne perd même rien de la quantité du produit en le laissant porter graine ; on a par ce moyen, en quelque façon, une double récolte ; (pour que la tige ne devienne pas trop grosse, par conséquent trop dure, il faut semer la graine un peu dru).

4°. Le sainfoin ne craint point la sécheresse, & il réussit très-souvent dans les années de disette générale des autres especes de foin.

5°. Toutes les especes de bestiaux dévorent cette plante ; elles les nourrit, les engraisse, & leur donne beaucoup de vigueur.

6°. Les chevaux nourris de sainfoin, n'ont point besoin d'avoine pour supporter sans peine les plus rudes travaux.

7°. Enfin, les vaches qui mangent le sainfoin, donnent abondamment du lait d'une excellente qualité, beaucoup de beurre d'un très-bon goût & très-gras. *Voyez maintenant l'article* SULLA.

SAJOU, nom donné à un singe à queue prenante, dont on distingue deux especes ; l'un est le *sajou gris*, l'autre le *sajou brun* ou *singe capucin :* il est originaire du Brésil. Chez ces singes, la queue se replie à son extrêmité, & lui sert d'une cinquieme main. Les sajous sont vifs, agiles, légers, adroits, & font des tours & des gentillesses tout-à-fait agréables. Moins délicats que les autres singes, ils s'accommodent de notre climat, pourvu cependant qu'on les tienne pendant l'hiver dans une chambre chaude. Ils y multiplient quelquefois, mais ils sont moins féconds : la femelle n'y met bas qu'un petit, au lieu de deux qu'elle a ordinairement dans son climat natal : le pere & la mere l'élevent avec grand soin & une affection singuliere ; c'est un plaisir de les voir le bercer, le porter dans leurs bras, le caresser ; s'il n'est point docile, on le punit, le pere le tape à coups de poing ou le mord, la mere ne lui donne que des soufflets. Les sajous sont des especes de *sapajous*. Voyez ce mot.

SAISONS. L'année eſt diviſée en quatre parties ou ſaiſons: chaque ſaiſon eſt de trois mois. Il y a le printems, l'été, l'automne & l'hiver.

SAKI ou SINGE A QUEUE DE RAT. Nom donné à la plus grande eſpece de *ſagouin*. Voyez ce mot.

SALADE DE CHANOINE. *Voyez* MACHE.

SALAGRAMAN. *Voyez* CORNE D'AMMON.

SALAMANDRE, *ſalamandra.* Preſque tous les Naturaliſtes admettent différentes eſpeces de ſalamandres qui varient entr'elles pour la forme, la couleur & la grandeur. On la nomme *mouron* en Normandie, *pluvine* en Dauphiné, *mirtil* dans le Limouſin & le Poitou, *blande* en Languedoc & en Provence, *laverne* en Lyonnois, *ſourd* dans le Maine, *ſuiſſe* en Bourgogne, & *ſalemander* en Flandre. On diſtingue les ſalamandres en terreſtres & en aquatiques; mais cette diviſion n'eſt pas rigoureuſement naturelle, puiſque l'une & l'autre ſe trouvent dans les eaux. Il eſt vrai que la ſalamandre appellée *terreſtre*, y repaire moins communément.

1°. La SALAMANDRE TERRESTRE OU COMMUNE, *ſalamandra terreſtris.* C'eſt, ſelon M. *de Maupertuis*, une eſpece de lézard long de cinq à ſix pouces; ſa tête eſt large & plate comme celle des crapauds; ſon muſeau eſt mouſſe, & ſes yeux ſont aſſez gros; ſes pattes auſſi reſſemblent plus à celles du crapaud qu'à celles du lézard dont elle a le corps: elle a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, munis de petits ongles; ſa queue ne ſe termine pas en pointe aiguë comme celle du lézard; elle a une largeur perpendiculaire, qui peut avoir une ligne de diametre à ſon extrêmité. Le deſſus de l'animal eſt d'un noir tiqueté de jaune: il a de plus deux bandes jaunes qui partent des deux côtés de la tête au deſſus des yeux, & s'étendent parallelement juſqu'à l'origine de la queue. Ces bandes ſe terminent ordinairement vers le milieu du corps, puis reprennent; rarement elles ſont ſans interruption: tout le reſte de l'animal eſt bigarré de taches jaunes, qui n'affectent ni figures ni endroits particuliers. La peau eſt ſans écailles, aſſez liſſe, excepté aux côtés où elle paroît un peu chagrinée: on voit ſur le long de l'épine du dos deux rangs paralleles de mamelons, & au deſſous des jambes poſtérieures, une eſpece de petite bourſe qui, ſelon M. *de Cayeu*, ne reſſemble pas mal au ſcrotum des quadrupedes.

La ſalamandre a quelquefois la peau ſeche comme un lézard; le plus ſouvent elle eſt enduite d'une eſpece de roſée qui rend ſa peau comme

vernie, ſur-tout lorſqu'on la touche, & elle paſſe dans un moment de l'un à l'autre état. Une propriété encore plus ſinguliere, c'eſt de contenir ſous la peau une eſpece de lait qui jaillit aſſez loin quand on preſſe l'animal. Ce lait s'échappe par une infinité de trous, dont pluſieurs ſont très-ſenſibles à la vue ſans le ſecours de la loupe, ſur-tout ceux qui répondent aux mamelons. Quoique la premiere liqueur qui ſert à enduire la peau de l'animal ne paroiſſe qu'un vernis tranſparent & ſans couleur, elle pourroit bien n'être que le lait dont nous parlons, & qui eſt répandu en gouttes extrêmement déliées. Ce lait reſſemble aſſez au lait que quelques plantes répandent quand on les coupe; il eſt d'une âcreté & d'une ſtypticité inſupportables, & quoiqu'étant mis ſur la langue, il n'y cauſe aucun mal durable: on croiroit trouver à l'endroit qu'il a touché, une cicatrice, ou du moins une pliſſure. M. *de Maupertuis* dit que certains poiſſons (eſpeces de zoophytes) ont mérité le nom d'*orties* par la reſſemblance qu'ils ont avec cette plante lorſqu'on les touche; la ſalamandre pourroit être regardée comme le tithymale des animaux. Lorſqu'on écraſe ou qu'on preſſe la ſalamandre, elle répand une ſinguliere & mauvaiſe odeur. Il s'en faut bien qu'elle ait l'agilité du lézard, elle eſt pareſſeuſe & triſte: elle vit ſous terre dans les lieux frais & humides, ſur-tout au pied des vieilles murailles, dans les décombres, ſous les tas de pierres, dans les vallons, dans les creux d'arbres, dans les haies, & aſſez ſouvent ſous des ſouches de coudriers où l'on en trouve des nichées; elle ne ſort de ſon trou que dans les temps de pluie, ſoit pour recevoir l'air, ſoit dans la crainte d'être noyée dans ſon trou, ou peut-être pour chercher les inſectes dont elle vit, qu'elle ne pourroit attraper qu'à demi-noyés. Elle paroît au printems & en automne, ſur-tout dans les temps humides: en été ſon apparition préſage la pluie; & quand le ciel eſt ſerein, elle n'oſe ſe montrer, à cauſe de l'ardeur du ſoleil; en hiver elle reſte cachée & engourdie, à cauſe de la rigueur du froid; elle n'eſt pas rare en Italie, en Suiſſe, en Allemagne, en Normandie, ni en Bretagne, mais elle ne ſe trouve point en Suede, ſelon M. *Linneus.*

On a raconté de la ſalamandre bien des traits fabuleux. On a prétendu qu'elle étoit douée de la propriété merveilleuſe de vivre dans les flammes. Cette erreur étoit tellement accréditée chez les Anciens, qu'elle a donné lieu à deux célebres deviſes; celle d'une ſalamandre dans le feu, qu'avoit pris François I, avec ce prototype: *Nutrio &*

extinguo ; j'y vis & je l'éteins. L'autre devise a été faite par une Dame Espagnole insensible à l'amour : *Mas yelo que fuego ;* froide même au milieu des flammes. Quelques Naturalistes ont regardé la salamandre comme l'animal le plus dangereux & le plus terrible. Les expériences des Physiciens ont démêlé le faux, & nous ont fait connoître les faits vrais & intéressans de l'histoire des salamandres. La premiere expérience que M. *de Maupertuis* n'a point eu honte de répéter, fut celle du prodige attribué à la salamandre : toute fabuleuse & ridicule que paroisse l'histoire de l'animal incombustible, il voulut s'assurer de l'opinion consacrée par le rapport des Anciens : il jeta donc plusieurs salamandres au feu, la plupart y expirerent & périrent sur le champ ; quelques-unes en sortirent à demi-brûlées, & périrent à une seconde épreuve. Cependant il arrive quelque chose d'assez singulier lorsqu'on brûle la salamandre : à peine est-elle sur le feu, qu'elle paroît couverte de gouttes laiteuses qui sortent de leurs petits réservoirs : il y en a davantage sur la tête & aux mamelons qu'ailleurs. Cette liqueur qui durcit sur le champ, quelquefois en forme de perles, a la propriété de noircir quelques charbons médiocrement allumés : mais malgré cela on ne peut guere justifier l'antiquité sur l'incombustibilité de cet animal ; il faut plutôt convenir qu'elle a quelquefois cru légérement.

M. *de Maupertuis* fit aussi des expériences sur le venin de la salamandre. Il se proposa deux épreuves qui avoient un genre de difficulté que ceux qui redoutent tant la salamandre ne soupçonneroient guere : la premiere étoit de faire manger la salamandre à quelque animal, & la deuxieme de faire mordre quelque animal par la salamandre. Il les irrita de mille manieres, jamais aucune n'ouvrit la gueule : il fallut donc la leur ouvrir ; mais ayant vu leurs dents, quelle apparence qu'elles pussent blesser l'animal ! petites, serrées & égales, elles couperoient plutôt que de percer, si la salamandre en avoit la force ; mais elle ne l'a pas. On chercha donc des animaux à peau assez fine pour se laisser entamer ; on ouvrit la gueule d'une salamandre qu'on appliqua sur la cuisse écorchée d'un poulet ; on pressa les mâchoires pour les obliger à y mordre ; on fit faire aussi plusieurs morsures à la langue & aux levres d'un chien, même à la langue d'un coq d'Inde : quoique la salamandre fût irritée, aucun des animaux mordus n'eut le moindre accident. Pour savoir si la liqueur puante & détestable que la salamandre a sous la peau seroit nuisible prise comme aliment, on

fit avaler de force à un chien une ſalamandre coupée par morceaux, mais encore vivante; on lui tint la gueule liée pendant une demi-heure; on en fit auſſi avaler une à un jeune coq d'Inde. Ces deux animaux parurent toujours auſſi gais qu'à leur ordinaire : dès qu'on eut délié la gueule du chien, il en revomit la queue & les pattes, comme parties apparemment difficiles à digérer. On trempa du pain dans le ſuc laiteux de la ſalamandre, & on le fit manger à un poulet; on trempa dans ce même ſuc laiteux de petits bâtons pointus qu'on enfonça dans les plaies qu'on avoit faites à l'eſtomac & à la cuiſſe d'un autre poulet : tout cela fut inutile; & la ſalamandre a toujours paru, dit M. *de Maupertuis*, très-peu dangereuſe. Peut-être l'eſt-elle dans certains temps, dans certains climats & dans certaines circonſtances, ou pour certains animaux; car pour l'homme elle ne paroît pas lui nuire : bien plus, il ſemble qu'on en peut manger impunément. On lit dans les *Éphémérides d'Allemagne*, *Décurie premiere*, *année ſeconde*, qu'une femme embarraſſée de ſon mari, voulant l'empoiſonner, lui fit manger une ſalamandre qu'elle mêla dans un ragoût, mais qu'il n'en ſouffrit en aucune maniere : cependant le plus ſûr eſt de n'en point manger.

Quoique la ſalamandre n'ait point, comme le lézard, de trou auditif extérieurement, l'expérience prouve, contre l'opinion commune, que cet animal n'eſt ni ſourd, ni ſans ſexe. Le même Auteur ayant ouvert quelques ſalamandres, trouva, avec ſurpriſe, tout à la fois des œufs & des petits auſſi parfaits que ceux des vivipares : les œufs formoient deux grappes ſemblables aux ovaires des oiſeaux, & les petits étoient enfermés dans de longs tuyaux dont le tiſſu étoit ſi délié qu'on les voyoit à travers : il compta dans une ſeule ſalamandre quarante-deux petits, & dans une autre cinquante-quatre, preſque tous vivans, auſſi bien formés & plus agiles que les plus grandes ſalamandres : ces animaux paroiſſent bien propres à éclaircir le myſtere de la génération.

Malgré des témoignages ſi authentiques, un certain public croira toujours que le venin de la ſalamandre eſt des plus redoutables, & que le crapaud livre bataille à la ſalamandre, parce qu'elle eſt ennemie de l'homme : il paroît très-prouvé que le ſuc laiteux que cet animal rend par tout ſon corps, de même que la ſanie virulente qu'il vomit quand on le frappe ou qu'on le jette au feu, ne peut infecter

toute une prairie ni un puits, ni empoisonner des familles entieres, comme on l'avance, ni éteindre un grand incendie, comme on le croit encore : une salamandre, par l'abondance de sa viscosité froide & glaireuse qu'elle déjecte de toutes parts, peut réprimer un petit feu pendant un certain temps, comme le peuvent faire les grenouilles, les limaçons, la chair crue, les blancs d'œufs & toutes les substances tenaces & glaireuses; mais cette humidité une fois consumée, elles enflent, elles bâillent & expirent : plus la salamandre est grosse, & plus facilement un petit feu est éteint. C'est ce dernier phénomene qui a donné naissance à ces hiéroglyphes, ces devises & ces emblêmes qu'on trouve usités chez les Anciens & même chez les Modernes, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. C'est donc en vain que les Charlatans se flattent de faire cesser le feu, en jetant des salamandres dans les maisons où il auroit pris; elles périssent aussi-tôt dans les flammes. Nous avons dit que la salamandre est peu hardie; si on la bat elle commence par redresser sa queue, comme pour se revancher ou pour témoigner sa douleur; si l'on redouble les coups, elle contrefait la morte, peut-être est-elle en paralysie. Elle est muette, du moins on n'a jamais entendu sa voix. Elle a la vie extrêmement dure; mais trempée dans le vinaigre ou dans le sel en poudre, elle y périt en convulsion, comme le lézard commun & les vers, dans l'espace de trois minutes : elle peut rester quelques jours saine & sauve dans l'eau, & elle s'y dépouille d'une pellicule très-mince, d'un cendré verdâtre : on en a conservé pendant plus de six mois dans de l'eau de puits, sans aucune autre nourriture, ayant seulement soin de changer l'eau; on observe que toutes les fois qu'on la plonge dans l'eau, elle s'efforce de faire sortir ses narines au dehors; l'air lui est donc nécessaire : on croit qu'elle se nourrit de mouches, de limaçons, de scarabées & de vers de terre.

Selon le Docteur *Jean-Paul Wurffbainius*, à qui nous devons un Traité complet de la salamandre, intitulé *Salamandrologia*, le squelette de la salamandre ressemble plus en devant au squelette de la grenouille, qu'à celui du lézard. *Consultez ce Traité.*

2°. La Salamandre aquatique, ou Lézard d'eau, *salamandra aquatica.* Cette espece de salamandre, dont les Auteurs distinguent plusieurs variétés, a environ sept doigts de longueur, le dessus du corps brun ou noirâtre, & le dessous jaunâtre, semé de petits points bruns ou blanchâtres; une peau dure, qui étant blessée répand une

humeur laiteuse; le museau mousse, la tête applatie, la gueule exactement fermée & qui ne mord point, à moins qu'on ne la lui fasse ouvrir de force; la langue très-courte, un peu large, des dents presqu'imperceptibles, la queue grosse dans le milieu, applatie dessus & dessous, tranchante des deux côtés, dont la pointe est perpendiculaire (cette queue est favorable à l'animal pour nager): les parties génitales sont un peu saillantes dans les deux sexes. M. *Linneus* dit que le mâle a la queue & le dos dentelés, la gorge plus noire & les pieds de derriere garnis latéralement d'un rebord membraneux.

Cette salamandre est, à proprement parler, une espece d'amphibie, ainsi que la précédente; mais celle-ci reste plus long-temps dans l'eau que sur terre, tandis que la salamandre terrestre vit plus long-temps sur terre que dans l'eau: elle aime les eaux limoneuses & cherche à se cacher sous les pierres, s'il y en a; rarement monte-t-elle à la surface de l'eau: on la trouve ordinairement dans les fossés des villes, dans les viviers & dans les étangs; elle se tient cachée dans des souterrains pendant l'hiver, & reparoît au printemps; elle marche lentement & à pas de tortue; elle a la vie très-dure: son cri approche de celui de la grenouille.

Derham dit que le lézard d'eau, tant qu'il est petit, a quatre nageoires très-bien faites, deux de chaque côté, sortant du corps un peu au-dessus des jambes de devant; elles servent à tenir le corps droit & en équilibre; & cette situation fait ressembler cette sorte de lézard à un petit poisson: quand ses jambes sont assez accrues, ses nageoires tombent.

M. *Dufay* ayant appris que M. *de Maupertuis* avoit fait des observations & des expériences sur la salamandre terrestre de Bretagne, trouva l'occasion de faire aussi des observations physiques & anatomiques sur plusieurs especes de salamandres aquatiques des environs de Paris: celles-ci passent pour moins venimeuses. Il est assez difficile, dit-il, de statuer combien d'especes on trouve de ces salamandres; car le sexe & l'âge font de grandes variétés de couleur dans la même espece; & pendant presque toute l'année on en trouve dans tous les âges. Cependant en ayant examiné avec soin plus de deux cents, prises en divers endroits & en différens temps de l'année, cet Académicien a cru pouvoir les réduire à trois especes, dans chacune desquelles le mâle est différent de la femelle: il nomme la premiere *grosse salamandre noire*;

noire ; elle a cinq pouces de longueur; le ventre eſt d'un jaune orangé & tiqueté de noir: la peau qui regne vers les côtés eſt grenée de blanc: les pattes ſont, ainſi que le corps, brunes par-deſſus & jaunes par-deſſous: les mâles de cette eſpece ont ſur la longueur du dos une peau large de deux lignes, dentelée, excepté ſur la queue. La ſeconde eſpece de ſalamandre aquatique ne differe de la précédente que par la groſſeur. La troiſieme eſpece eſt à-peu-près de la groſſeur de la ſeconde.

Ces trois eſpeces ſont aſſez différentes entr'elles, pour qu'on ne puiſſe pas les confondre, ni même prendre le mâle pour la femelle; mais il y a des variétés conſidérables, dont quelques-unes ſont ordinaires à toutes les eſpeces & dépendent de l'âge de l'animal; & d'autres ſont particulieres à quelques ſalamandres. Leur couleur eſt en général moins brune lorſqu'elles ſont jeunes, & les taches ſont mieux marquées; & même celles de la troiſieme eſpece ſont d'un jaune fort clair lorſqu'elles viennent de naître, & inſenſiblement elles bruniſſent un peu: il leur arrive un changement ſi ſingulier, qu'il n'a encore été obſervé que dans un ſeul animal, qui eſt le têtard. M. *Dufay* trouva au printemps de 1728, que les petites ſalamandres ont des ouies comme les poiſſons, & que par la ſuite deux panneaux les couvrent & enfin ſe ferment au point que les ouies ſe perdent inſenſiblement. Ce même Obſervateur a remarqué que les ſalamandres aquatiques changent de peau pendant le printemps & l'été, tous les quatre ou cinq jours au moins; elles s'aident des pattes & de la gueule pour s'en dépouiller; l'on trouve quelquefois ces peaux entieres nageantes dans l'eau; l'hiver elles n'en changent environ que tous les quinze jours: lorſque les pattes de devant ne peuvent ſe dépouiller entiérement, elles pourriſſent & tombent. Elles font leurs œufs dans les mois d'Avril & de Mai: il y en a ordinairement une vingtaine qui forment deux colonnes jointes enſemble: elles ſe délivrent de leurs œufs par l'anus, en s'aidant des pattes & de la gueule; mais à meſure qu'ils ſortent, ils demeurent collés au-deſſous de la queue. M. *Dufay* ſoupçonne que ces ſalamandres aquatiques ſont ovipares, ou que les ſalamandres en général ſont vivipares ſur terre & ovipares dans l'eau: cette conjecture mérite d'être confirmée par l'expérience. Les ſalamandres aquatiques font quelquefois un petit cri en reſpirant l'air au bord de l'eau: elles mangent des mouches, du frai de grenouille, & de la lentille d'eau. Une autre ſingularité, c'eſt qu'autant il eſt faux que cet animal vive

dans le feu, autant il eſt vrai qu'il vit dans la glace, & même aſſez long-temps. Il n'eſt pas rare d'en trouver en été, ainſi que des grenouilles, dans des morceaux de glace qui ont été conſervés dans des glacieres.

M. *Dufay* s'eſt aſſuré, par un examen anatomique, que la pellicule dont la ſalamandre ſe dépouille eſt un épiderme; que la peau de deſſous eſt difficile à enlever, & que vue au microſcope elle paroît n'être qu'un tiſſu de très-petites écailles, ou plutôt l'enveloppe des mamelons du cuir: au-deſſous de cette peau on trouve le cuir qui eſt tout parſemé de petits grains comme du chagrin. Cette Académicien dit encore qu'il eſt vraiſemblable que la ſalamandre s'accouple réellement, & qu'on trouve dans la femelle des différences très-ſenſibles, & les organes très-diſtincts.

Le curieux Obſervateur M. *Demours* s'eſt attaché à découvrir l'accouplement de la ſalamandre aquatique des environs de Paris juſqu'alors ignoré; & il avoue avoir épié ces animaux pendant environ deux ans, ſans avoir pu appercevoir tout ce qui ſe paſſoit entre eux. Je les ai vus, dit-il, très-ſouvent s'approcher, ſe pourſuivre & badiner enſemble; mais ce prélude de l'accouplement n'étoit jamais conſommé par la jouiſſance uſitée chez les animaux de différent ſexe. On ſait bien en général que la ſalamandre pond des œufs ſemblables au frai de la grenouille; mais comment ces œufs ſont-ils fécondés? Voici ce que dit M. *Demours:* dans le printemps le mâle cherche avec empreſſement ſa femelle, & la careſſe d'une maniere qu'il ſeroit difficile de bien décrire; enſuite il lui barre ſon chemin, & ſa crête relevée il ſe ſoutient ſur deux pattes d'un même côté; il courbe ſeulement ſon corps en relevant le dos, & forme ainſi une eſpece d'arcade, ſous laquelle la femelle paſſe & continue ſon chemin. Le mâle ſe remet & court à ſa femelle; dès qu'elle s'arrête, il vient la regarder fixement de très-près & reprend la même poſture qu'auparavant; ils répetent ce prélude pluſieurs fois. Ce manege fini, la femelle agacée par ces galanteries, s'arrête ſur la vaſe, le mâle ſe place à côté & audeſſus d'elle à un pouce environ de diſtance d'elle & de la vaſe: il commence par ouvrir l'anus, & comprime avec force la région des teſticules. Sa crête flottant nonchalamment, il frappe de temps en temps ſa femelle de la queue & ſe renverſe même ſur elle; mais ſe remettant auſſi-tôt à la même diſtance que ci-deſſus, il fait une

compreſſion plus forte qu'à l'ordinaire : c'eſt dans ce moment que M. *Demours* a vu le mâle éjaculer ſa liqueur ſeminale, laquelle pouſſée avec force & ſortant d'un ſeul jet en aſſez grande quantité, ſe mêle avec l'eau, lui communique une petite couleur blanchâtre ou bleuâtre, & ſe répand ſur les flancs de la femelle, qui alors en devient immobile : après cet effort le mâle tombe dans une ſorte d'engourdiſſement; mais bientôt après il ſe réveille, recommence ſes careſſes, qui ſont ſuivies d'une ſeconde éjaculation, après quoi ils ſe ſéparent.

Cette obſervation faite avec toute l'attention poſſible, ſuffit pour faire voir que le frai de la ſalamandre n'eſt pas fécondé comme celui de la grenouille; car le mâle de grenouille qui eſt monté ſur le dos de ſa femelle, & qui l'embraſſe étroitement pendant environ quatre jours, éjacule ſa ſemence ſur le frai même à meſure qu'il ſort des receptacles de la femelle; au lieu que le frai de la ſalamandre ſe trouve fécondé dans la femelle même ſans aucune approche ni contact immédiat : on peut répeter cette obſervation dans un baſſin d'eau limpide dans la ſaiſon convenable, en le plaçant dans un endroit bien éclairé.

Les ſalamandres d'Europe ſont tachetées; celles d'Amboine portent ſur la tête un bouclier qui eſt tantôt ſimple & tantôt double. La ſalamandre aquatique du Ceylan a le corps écraſé; la ſalamandre terreſtre du même pays & celle d'Arabie eſt un petit *cordille :* on trouve auſſi de très-jolies ſalamandres dans l'Iſle de Saint-Euſtache, elles ſont parfaitement colorées; celle du Mexique a un goître ſemblable au jabot des oiſeaux. *Séba* fait mention de pluſieurs ſortes de ſalamandres d'Amérique, dont il y en a qui pourroient bien être des lézards proprement dits, ainſi que les *gekkos*, d'autant plus qu'ils ont des écailles cutanées & hériſſées d'éminences, & la queue cerclée d'anneaux compaſſés, ou comme emboîtés les uns dans les autres. *Séba* en cite huit eſpeces, & dit que ce ſont les vraies *ſalamandres :* on les trouve auſſi dans pluſieurs autres endroits des Indes Orientales, principalement dans les pays incultes ou remplis de forêts, comme à Java, à Macaſſar, à Amboine, &c.

On ſe ſert extérieurement des ſalamandres; on répand leur cendre ſur des écrouelles ulcérées, pour les déterger & en faciliter la cicatrice. Quelques-uns les font auſſi entrer dans les dépilatoires.

SALBANDE. Les Mineurs donnent ce nom à la pierre qui ſe trouve entre le filon & la roche dure : c'eſt une pierre qui ſert d'écorce ou

de lisiere aux deux côtés d'un filon de mine. La supérieure se nomme *ponte couvrante*, l'inférieure *ponte couchante:* elles sont plus ou moins dures : *voyez à l'article* MINES.

SALEP ou SALOP, *salep Turcarum*, est une racine blanchâtre, un peu roussâtre & demi-transparente, qui est fort en usage chez les Turcs pour réveiller les esprits & pour rétablir les forces épuisées. C'est la bulbe d'une espece d'*orchis* (satyrion), que les Orientaux ont l'art de préparer mieux que toute autre nation. (M. *Haller* dit cependant qu'on l'imite très-bien avec les bulbes de l'*orchis morio mas* de notre pays ; on les nomme vulgairement *testicules de chien*). Pour cela ils choisissent les plus belles bulbes d'*orchis* dans le temps que la plante commence à fleurir, leur ôtent la peau ou écorce & les jettent dans l'eau froide, où elles séjournent pendant quelques heures ; ensuite on les fait cuire dans une suffisante quantité d'eau, puis on les fait égoutter, après quoi on les enfile avec du fil de coton pour les faire sécher à l'air : on choisit pour cette préparation un temps sec & chaud. Elles deviennent transparentes, très-dures, ressemblant à des morceaux de gomme adragante. On les peut conserver saines tant qu'on voudra, pourvu qu'on les tienne dans un lieu sec ; au lieu que les racines qu'on a fait sécher sans cette préparation, s'humectent & se moisissent, pour peu que le temps soit pluvieux pendant plusieurs jours.

Lorsque ces racines sont ainsi préparées, on peut les réduire en poudre aussi fine que l'on veut : on en prend le poids de vingt-quatre grains, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante ; la poudre s'y fond entiérement & forme un mucilage ou une espece de gelée, qu'on peut étendre par ébullition dans une chopine ou trois demi-setiers, c'est-à-dire, une livre & demie d'eau. On est le maître de rendre cette boisson plus agréable en y ajoutant du sucre & quelques légers aromates. Cette poudre farino-gommeuse, peut aussi s'allier au lait qu'on conseille ordinairement aux malades affectés de la poitrine : on en a éprouvé aussi la vertu dans la dyssenterie. M. *Geoffroy* a observé que l'*orchis* qu'il avoit préparé par cette méthode, étoit un remede très-adoucissant, reprimant l'âcreté de la lymphe, & convenable dans la phthisie & dans les dyssenteries bilieuses. Voyez la *Lettre de M. Andri*, (Journal de Médecine, Septembre 1759).

M. *Geoffroy* dit aussi que si l'on évapore sur des assiettes de faïence l'eau dans laquelle on a fait cuire ces racines, il y reste un extrait

visqueux, dont l'odeur mêlangée est la même que celle d'une prairie en fleurs, quand on passe au-dessous du vent : on peut aussi la comparer à celle du melilot. La fleur de l'*orchis* qui commence à se faner, a aussi cette odeur.

SALIAN. Oiseau du Brésil, de la grandeur du coq Turc. Il a le bec & les jambes d'une cicogne : il ne vole point; mais il est si léger, si vîte à la course, qu'un chien de chasse ne peut l'attraper.

SALICAIRE ou LYSIMACHIE ROUGE, *lysimachia purpurea.* M. *de Tournefort* est le premier qui ait nommé cette plante *salicaire*, parce qu'elle naît communément dans les saussaies ou parmi les saules, & parce que ses feuilles ressemblent à celles du saule : elle croît encore abondamment aux lieux humides & marécageux, au bord des eaux : sa racine est grosse comme le doigt, ligneuse, blanche & vivace; elle pousse des tiges qui croissent quelquefois en bonne terre jusqu'à la hauteur d'un homme ; elles sont roides, anguleuses, rameuses & rougeâtres : ses feuilles sont entieres, oblongues, pointues, sortant de chaque nœud des tiges deux à deux, quelquefois trois à trois, & même quatre à quatre : ses fleurs qui paroissent en été, sont verticillées, petites, ramassées en épis de couleur purpurine, au milieu des branches (chaque fleur, dit M. *Deleuze*, est à six pétales oblongs, attachés au bord du calice qui est cylindrique & bordé de douze dents : elles renferment douze étamines, dont six seulement paroissent en dehors) : à ces fleurs succedent des coques oblongues, pointues, partagées en deux loges remplies de semences menues.

La salicaire est estimée déterfive, vulnéraire & rafraîchissante. Réduite en poudre & prise à la dose d'un gros ou deux scrupules le matin & le soir pendant quelques jours, elle arrête les diarrhées & les dyssenteries produites par le relâchement des fibres, plutôt que par une acrimonie irritante, pourvu que l'on ait fait précéder un purgatif.

La salicaire croît dans toute l'Europe & l'Asie : elle tient le troisieme rang dans la nourriture des Kamtschadales ; ils l'appellent *kipri.* Ces peuples la font cuire avec leur poisson, & usent de ses feuilles en guise de thé ; ils font sur-tout un grand usage de sa moëlle, dont ils font des paquets qu'ils mettent sécher au soleil ; elle est alors fort agréable, & on lui trouve le même goût qu'au concombre de la Perse. Les Kamtschadales en mettent dans leurs mets, & la mangent verte en

guife de deffert. Le kipri cuit eft fort favoureux, & entre dans la compofition d'une boiffon qu'ils nomment *caffe ;* par la fermentation ils en font auffi du vinaigre. Quand les enfans ont mal au nombril, leurs meres mâchent cette plante & l'appliquent fur la partie.

SALICOQUE ou SALICOT. Efpece d'écreviffe de mer qui a les pattes droites, pointues & non fourchues : il y en a beaucoup d'efpeces, qui different en grandeur & en couleur. On mange beaucoup de ce cruftacée dans quelques villes maritimes : fa chair eft d'un bon goût, pectorale, fortifiante, &, felon *Lémery*, plus aifée à digérer que celle des autres écreviffes de mer. A Paris le falicot eft nommé *chevrette*, & en Normandie *crevette.*

SALICORNIN, *falicornia.* On donne ce nom à un petit arbriffeau qui a toujours été du nombre des foudes ; mais dont M. *de Tournefort* a fait un genre féparé fous le nom de *kali geniculatum majus*, *fructicans*, *lignofum & grandius*, *perpetuum :* fes rameaux font toujours verts, articulés par un grand nombre de nœuds qui deviennent rougeâtres & fans feuilles. Il y en a une feconde efpece appellée *falicornia geniculata annua ;* on la nomme à Rouen *perce-pierre :* Voyez ce mot.

Ces deux plantes qui croiffent aux lieux maritimes & pierreux, ont la même propriété que la *foude :* voyez ce mot.

On donne le nom de *falicote* ou de *falicore* à la foude en pierre : *voyez à l'article* Soude.

SALIGOT : *voyez* Tribule.

SALMERIN, *falmerinus*, eft un poiffon rond, oblong, à nageoires molles & du genre des faumons : il a la tête ronde, le mufeau court, la bouche petite, garnie de dents, & les yeux ronds : fa queue eft large & fourchue ; fes écailles font petites, fort adhérentes : il a les nageoires & la queue de couleur rouge, le ventre & les côtés font d'un blanc rougeâtre, le dos d'un blanc jaunâtre tacheté de rouge. Il y a de ces poiffons qui pefent jufqu'à deux livres ; leur poids ordinaire eft d'une livre. Le falmerin fe plaît aux lieux froids & pierreux, dans les rivieres & dans les lacs ; il fraie au commencement de l'été : fa chair eft tendre & d'un très-bon goût, femblable à celui de la truite ; elle eft même fi facile à digérer, qu'il y a des Médecins qui en permettent l'ufage aux malades. Ce poiffon fe corrompt promptement quand il n'eft point falé : il eft commun du côté de Trente en

Italie. Quelques-uns prétendent que c'est une espece de petit saumon.

SALOP. *Voyez* SALEP.

SALPA ou SALPE. C'est un poisson de mer à nageoires épineuses, mis dans le genre des *spares* par *Artedi ;* il est grand d'un pied, oblong, & ses écailles sont de différentes couleurs. Ce poisson fréquente les rivages ; il vit solitaire & ressemble à la dorade, même par ses nageoires, ses aiguillons, ses ouies, ses yeux, ses sourcils, & enfin par sa bouche : il a le museau fait presque comme celui d'un muge, & la tête petite : depuis les ouies jusqu'à la queue, ce poisson a plusieurs traits dorés, également éloignés les uns des autres : ses dents entrent les unes dans les autres : il a la toile du ventre noire & l'estomac de même couleur. Ce poisson est le *sopi* des Marseillois : *Rondelet* dit qu'on l'a nommé *mange-merde*, parce qu'il se nourrit d'excrémens : sa chair n'est pas agréable au goût, & fournit un mauvais suc.

SALPÊTRE : *voyez* NITRE. On trouve dans le *Dictionnaire universel des Fossiles* de M. *Bertrand*, beaucoup de détails sur le salpêtre & même sur les nitriaires artificielles, d'après MM. *Gruner* & *Pietsch ;* on y voit que ce dernier présenta en 1749 à *l'Académie Royale de Berlin*, des Mémoires sur la multiplication & sur la nature du salpêtre. Il demande pour cette production une terre alkaline & visqueuse, qui soit en même temps poreuse : telle est, dit-il, la terre qui est à quelques doigts de profondeur sous le gazon des pâturages communs ; telle est encore la terre noire qui est autour des villes & d'autres habitations, & qui n'a pas été cultivée : la meilleure de toutes est celle qui a été long-temps sous les égouts & les cloaques. On joint un cinquieme de cendres à cette sorte de terre, & on en fait une pâte avec du bourbier ou de l'égout de fumier ; on y incorpore de la paille souple pour en faire un mortier. C'est avec un tel mêlange qu'on éleve des murailles à salpêtre, larges à leur base, aérées, tant en dehors qu'en dedans, par leur exposition & par leur construction, cependant à l'abri du soleil. Les fleurs nitreuses paroissent d'abord dans les trous intérieurs du mur; la paille venant à se pourrir ajoute encore de nouveaux pores par où l'air circule davantage & plus librement. Un tel mur est terminé en dos d'âne & couvert d'un toit de paille, de maniere que l'eau de la pluie ne puisse pas dissoudre le salpêtre. On détruit ces murailles un an après leur construction, & ordinairement on les lessive par le procédé usité pour extraire le salpêtre de nos terres nitreuses,

On a obſervé que les brouillards favoriſent beaucoup la formation du ſalpêtre. *Conſultez les Mémoires ci-deſſus cités.*

SALSE-PAREILLE, *ſalſa-parilla.* On connoît, ſous ce nom, des racines, ou plutôt des branches de racines de pluſieurs aunes de longueur, groſſes comme des joncs, flexibles, cannelées dans leur longueur, dont l'écorce eſt rouſſâtre : ſous cette écorce on voit une ſubſtance blanche, farineuſe, qui lorſqu'on la frotte entre les doigts, ſe réduit en pouſſiere comme de l'*agaric.* On nous apporte ces racines du Pérou, du Bréſil & de la Nouvelle Eſpagne.

Les habitans du Bréſil nomment cette plante *juapecanga*, & les Botaniſtes *ſmilax aſpera :* elle pouſſe des tiges ligneuſes, ſarmenteuſes, vertes, garnies d'aiguillons de part & d'autre, auxquels il vient des feuilles dans un ordre alternatif; ces feuilles ſont longues de ſix ou huit pouces; à leur queue on remarque des fibres qui nouent fermement la ſalſe-pareille à d'autres plantes. Les fleurs ſont en grappes; il leur ſuccede des baies d'abord vertes, rouges enſuite & enfin noires, de la groſſeur des ceriſes médiocres.

Les Eſpagnols ſont les premiers qui aient apporté du Pérou l'uſage de cette racine en Europe; on la regarde comme un excellent ſudorifique, propre à diviſer & à atténuer les humeurs viſqueuſes. Cette plante paſſoit autrefois pour un ſpécifique contre la maladie vénérienne; mais ces propriétés diſparoiſſent pour cette maladie devant celles du mercure. L'uſage de cette plante réuſſiſſoit très-bien aux Eſpagnols & aux Peuples de l'Amérique pour guérir cette maladie; mais elle n'a pas réuſſi auſſi-bien dans nos pays moins chauds, où les pores de la peau ſont moins ouverts & moins diſpoſés à laiſſer échapper la ſueur.

On apporte dans le commerce quelques autres eſpeces de racines, ſous le nom de ſalſe-pareille, mais qui ne ſont réellement que des racines d'autres plantes.

SALSIFI BLANC : *voyez* SERSIFI BLANC.

SALSIFI D'ESPAGNE : *voyez au mot* SCORSONERE.

SALVELIN, nom qu'on donne en Allemagne à un poiſſon de riviere qui eſt commun dans l'Autriche, & dont on pêche un grand nombre proche de la ville de Linz : ce poiſſon eſt du genre du ſaumon, ſelon *Artedi ;* il eſt noir ſur le dos, il a des taches jaunes ſur les côtés; ſon ventre & ſes nageoires ſont jaunes; il a une ligne droite, qui

commence aux ouies & finit à la queue : ses écailles sont petites. Le salvelin paroît n'être qu'une variété du *salmerin* : voyez ce mot.

SALUT, nom, dit M. *Deleuze*, qu'on donne en quelques endroits à un poisson de lac, grand & vorace. *Voyez* SILURE.

SAMBOUC, bois odoriférant, que les Marchands Européens portent sur les côtes de Guinée, pour faciliter leur commerce, par les présens qu'ils en font aux Rois de cette contrée de l'Afrique, qui font un grand cas de tout ce qui exhale une odeur agréable : on y joint de l'iris de Florence & d'autres parfums. Nous ignorons ce que c'est que le *sambouc*.

SAME, espece de muge ou de poisson à nageoires épineuses, qu'on trouve fréquemment dans la Garonne, le Rhône & la Loire ; on en pêche dans les étangs du Languedoc. Ce poisson semble ne prendre d'autre nourriture que l'eau & la bourbe qu'il avale continuellement.

SAMESTRE. Nom qu'on donne à l'espece de corail rouge qu'on envoie d'Europe à Smyrne, & qui fait un bon commerce, soit qu'elle soit brute ou travaillée. *Voyez* CORAIL.

SAMOLE. Espece de mouron d'eau, à qui l'on attribue une vertu nitreuse & anti-scorbutique. Les anciens Gaulois estimoient cette plante toute-puissante contre les maladies des bestiaux, mais avec des précautions superstitieuses, qui consistoient à la cueillir à jeun, de la main gauche, sans la regarder, à ne la pas déposer dans un autre lieu que celui où ces animaux alloient boire, & à la broyer en l'y mettant. *Voyez* MOURON.

SAMOLOIDE. Les Anglois se sont long-temps servi sous ce nom, d'une espece de véronique en guise de thé. Cette plante est très-commune chez eux. *Voyez* VÉRONIQUE.

SAMPA. Espece de palmier qui vient en Guiane dans l'eau : son bois est moins compacte que celui du pineau ; il sert aux mêmes usages, tant pour rendre les chemins praticables que pour faire des planchers, & pour en tirer des lattes propres à supporter le bardeau : mais ce qui le distingue de tous les autres palmiers, c'est qu'il fournit des tuyaux naturels pour la communication des eaux. Son bois, creux dans le milieu, est rempli de moëlle : pour l'ôter, on se sert d'un bâton noueux qui, en tournant, sert à la tirer peu-à-peu : dès que cette opération est faite, on emploie aussi-tôt ces tuyaux, sans quoi ils se sécheroient & se fendroient. L'arbre peut avoir un pied & demi de circonférence : son écorce,

ou plutôt ce qui entoure la moëlle, a environ un pouce d'épais. Il se détruiroit dans un terrain sec, s'il n'étoit pas toujours rempli d'eau; il se conserve dans une terre humide. Pour joindre les tuyaux, on les fait entrer les uns dans les autres, on met sur la jonction des cercles de fer, & on les calfate avec du coton qu'on a soin d'enduire de brai.

Le *sampa* ou le *pineau* donnent pour fruits, des graines dont les oiseaux, sur-tout les *gros-becs*, sont fort friands. *Maison Rustique de Cayenne.*

SANCLES. *Voyez* MELET.

SANDAL. *Voyez* SANTAL.

SANDALIOLITE ou SANDALITE. Noms donnés, ainsi que ceux de *crépite* & *crépidolite*, par M. le Baron *de Hupsch*, à une prétendue coquille bivalve & fossile, découverte nouvellement dans l'Eiffel proche le Duché de Juliers: cet amateur la place parmi les conchites bivalves anomies, à côté des gryphites & des térébratulites. Il distingue même deux especes de sandalites un peu variées de forme & de couleur: elles ressemblent au devant d'une pantoufle de femme: elles sont plus ou moins larges par l'ouverture, & plus ou moins courtes; il y en a de grises, de brunes, &c. Nous avons dans notre cabinet une de ces sandalites; il n'est pas difficile de la reconnoître pour un véritable madrépore infundibuliforme, à pédicule, & comprimé par une face.

SANDARAC ou VERNIX, est une résine seche, d'une odeur pénétrante & suave, qui découle du *grand genévrier.* Voyez ce que nous en avons dit sous ce mot. On nous l'apporte des côtes d'Afrique par Marseille. *Voyez* GENÉVRIER EN ARBRE.

On donnoit autrefois le nom de *sandaraque* à l'arsenic rouge, au minium & au vermillon.

SANDASTRE, *sandastros.* Les Auteurs ont décrit sous ce nom, une pierre précieuse de couleur obscure en dehors, mais luisante, rayonnante & transparente en dedans, marquetée en plusieurs endroits de taches dorées en forme de gouttes ou d'étoiles. On l'estime d'autant plus, qu'elle contient davantage d'étoiles: on la trouve dans le pays des Garamantes en Ethiopie, & dans l'île de Ceylan aux Indes; ces peuples l'estiment propre à arrêter l'effet du poison; mais quels peuvent être ses effets? Nous avons vu de ces sortes de pierres appellées *sandastres:* elles n'étoient que de belles agates, qui renfermoient des entroques silicées.

SANG, *ſanguis.* Nom donné à une ſubſtance fluide, peſante & rouge, confuſe en apparence, mais compoſée de globules ou de molécules de différentes figures : c'eſt un *coagulum* délayé dans une lymphe chargée d'un peu de ſel.

Le ſang eſt renfermé dans les arteres qui battent, & dans les veines correſpondantes à ces arteres : cette liqueur muqueuſe eſt ſuſceptible de ſe coaguler en une maſſe tremblante & confuſe, par le refroidiſſement : le ſang n'eſt inflammable, qu'autant que le flegme ou la partie ſéreuſe en eſt évaporée : on en tire de très-bon pyrophore. On penſe que le ſang artériel eſt plus vermeil, plus chaud & plus ſpiritueux que le ſang veineux.

On ſait que l'abondance des globules ou molécules rouges du ſang fait la pléthore & le tempérament ſanguin : celle des parties aqueuſes cauſe au contraire un tempérament phlegmatique. On appelle *vaiſſeaux ſanguins* les arteres & les veines, & *ſanguification* le changement du chyle en ſang. *Voyez les détails ſur cette matiere, à l'article* ÉCONOMIE ANIMALE, inféré à la ſuite du mot HOMME de ce Dictionnaire : on y trouve auſſi quelques réflexions ſur le flux menſtruel, cette accumulation de ſang que la femme ſubit & rend périodiquement tous les mois par les parties génitales, lorſqu'elle eſt en bonne ſanté, d'âge convenable, & qu'elle n'eſt pas groſſe ou nourrice : cette évacuation porte le nom de *regles :* ce ſang ſert principalement à la nourriture du FŒTUS. *Voyez ce mot.*

M. *Guillaume Herwſon* a donné tout récemment un excellent Mémoire ſur la compoſition & la figure des molécules du ſang, appellées communément *globules rouges.* Depuis le célebre *Leuwenhoeck* on a toujours cru que les molécules du ſang humain étoient ſphériques. Une choſe curieuſe & importante, eſt de voir que ces molécules ſoient ſi généralement répandues dans le regne animal. On les trouve dans l'homme, dans les quadrupedes, dans tous les amphibies, dans tous les poiſſons, dans tous les oiſeaux, & toujours plus ou moins rouges, comme celles du ſang humain. Le ſang des inſectes & des cruſtacées contient des particules figurées comme celles du ſang des autres animaux. Dans les cruſtacées, comme l'écreviſſe de mer & la chevrette, ces particules ſont blanches ; dans quelques inſectes, tels que la chenille & la ſauterelle, elles paroiſſent d'un vert fané. Ce n'eſt guere qu'à l'aide du microſcope ſimple, que l'on peut bien découvrir & s'aſſurer

de la forme de ses particules, mais il faut un certain degré d'adresse & d'exercice pour se servir de cet instrument. Ces molécules de sang, qu'on appelle improprement des *globules*, sont véritablement des corps plats; elles sont plates & elliptiques dans les amphibies. Comme ces molécules plates du sang sont très-abondantes dans l'homme & dans les quadrupedes, on ne peut les bien voir séparément, qu'en délayant le sang dans une certaine quantité de sérosité, ou dans de l'eau chargée de quelque sel neutre (l'eau pure le décomposeroit). Ces molécules plates ont dans le milieu une tache obscure globulaire, que des Physiciens avoient regardée comme une ouverture. La grosseur de ces molécules varie dans les différens animaux : selon M. *Herwson*, elles sont plus considérables dans le poisson appellé *skate*, que dans tous les animaux qu'il a examinés: après ce poisson, elles sont plus grosses dans le crapaud & la grenouille, dans la vipere, & dans les autres animaux de cette classe; un peu plus petites dans les poissons ordinaires, tels que le saumon, le merlus, l'anguille; dans les oiseaux, dans les cétacées, elles sont plus petites que dans les poissons; dans l'homme, moindres que dans les oiseaux; & dans quelques quadrupedes encore plus petites que dans le corps humain.

M. *Herwson* dit, d'après ces expériences, que les molécules du sang ne sont pas globulaires, mais applaties, & que leur forme plane démontre qu'elles ne sont pas fluides, comme c'est l'opinion commune, mais bien solides; car tout fluide qui nage dans un autre fluide prend la forme globulaire, s'il n'y est soluble. Notre Observateur (M. *Herwson*) regarde la tache obscure dont il est mention ci-dessus, comme une molécule solide contenue dans une vésicule plate, dont le milieu est rempli, la circonférence creuse, & dans un état de vacuité, ou pleine de quelque liqueur subtile. La substance de ces vésicules est plus solide & plus colorée chez l'homme & chez les quadrupedes, que dans les amphibies: elle est plus claire dans les poissons; mais voici une chose aussi curieuse que les faits précédents sont intéressans. Jusqu'à M. *Herwson*, on avoit toujours dit que les globules (vésicules) du sang étoient huileuses & plus inflammables que le reste du sang; 1°. leur extrême solubilité dans l'eau, & leur insolubilité dans les alkalis peuvent convaincre, dit notre Observateur, qu'elles n'ont pas la propriété des huiles; 2°. si on sépare les vésicules, la sérosité, la lymphe, & qu'on les fasse dessécher séparément, ensuite qu'on les brûle, l'une ne paroîtra pas plus inflammable

que l'autre : la partie rouge ne prend point une fusion huileuse, elle brûle simplement comme la corne; 3°. les acides affoiblis ont, comme l'eau, la propriété de rendre les vésicules du sang de forme sphérique; mais s'ils sont plus concentrés, ils les dissolvent au contraire tout de suite.

SANG-DE-DRAGON, ou SANG-DRAGON, *sanguis draconis.* On a donné ce nom à une substance résineuse, seche, friable, rarement transparente, qui se fond au feu, qui est inflammable, d'un rouge foncé, de couleur de sang lorsqu'elle est pilée : elle est sans goût & sans odeur, excepté quand on la brûle; car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup de celle du storax liquide, & la fumée a une saveur acide, comme celle du benjoin.

On trouve chez les Droguistes plusieurs sortes de *sang-de-dragon.*

1°. Le dur, qui est formé en petites masses de la grosseur d'une aveline, enveloppées dans des feuilles longues, étroites, presque comme celles du jonc ou du palmier, & d'un jaune clair; c'est ce que les Apothicaires appellent *sang-de-dragon en larmes* ou *gouttes de sang-de-dragon.* Il y en a aussi en masses quatre fois plus grosses, un peu moins pures; leurs enveloppes sont souvent verdâtres.

2°. Le *sang-de-dragon mollasse :* il est tenace & d'une odeur moins agréable que le précédent; il se seche avec le temps, & devient presque semblable à celui qui est solide : on l'appelle *sang-de-dragon en herbe.*

3°. On trouve encore dans les boutiques un *faux sang-de-dragon*, qu'il est très-facile de distinguer du véritable. Ce sont des masses gommeuses, rondes, applaties, d'une couleur rouge-brune & sale, composées de différentes especes de gommes, auxquelles on donne souvent la teinture avec le bois de Brésil, & un peu de sang-de-dragon. Ces masses ne s'enflamment point, mais elles font des bulles, & elles pétillent : elles s'amollissent & se dissolvent dans l'eau, qu'elles rendent mucilagineuse comme les gommes.

Le véritable sang-de-dragon découle d'un arbre, dont les Botanistes distinguent quatre especes.

La premiere est le *palma prunifera, foliis yuccæ, è qua sanguis draconis.* C'est un grand arbre qui croît dans les îles Canaries, sur-tout dans celle du Port-Saint près de Madere. Il ressemble de loin au pin, tant ses rameaux sont égaux & toujours verts. Son tronc est gros & haut de douze à quinze pieds, garni de rameaux dénués de feuilles vers le bas,

mais terminés à leur extrémité par un grand nombre de feuilles longues d'un pied & demi, larges d'un pouce, & de la figure d'un glaive, ayant dans leur milieu une côte saillante & épaisse. Sa fleur, dit M. *Haller*, a beaucoup de rapport avec celle de l'asperge. Ses fruits sont ronds, gros comme de beaux pois, jaunâtres & un peu acides, contenant un noyau (trois, suivant quelques-uns) semblable à celui du petit palmier : son tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, & répand, dans le temps de la canicule, une liqueur qui se condense en une larme rouge, molle d'abord, ensuite seche & friable; c'est le vrai & naturel *sang-de-dragon* des boutiques.

La seconde espece est le *palma Amboinensis, sanguinem draconis fundens altera.* Cet arbre est hérissé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longues d'un pouce, applaties & minces. Son tronc est droit, de la grosseur du bras : il est jaunâtre, noueux par intervalles à l'endroit où des branches feuillées prennent naissance. Quand on enleve ces branches, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc, dont la surface est luisante, brunâtre, mollasse, fibrée, charnue, bonne à manger, sans goût & très-blanche. Les fruits naissent d'une façon singuliere, ramassés en grappes sur une tige qui vient de l'aisselle des branches feuillées, & qui, sur le tronc, sort à la distance d'une palme, des branches feuillées. Ces grappes sont renfermées dans une gaîne, composée de deux feuillets opposés, minces, cannelés, bruns, & formant une pointe aiguë. La grappe a neuf pouces de longueur, & est composée de quatre à six autres petites grappes qui accompagnent la tige dans toute sa longueur; chaque petite grappe se trouve séparée par d'autres feuillets, & se divise en un pédicule court, qui porte un fruit échancré en six parties. Ce fruit est ovoïde, gros comme une aveline, écailleux, représentant un cône de sapin renversé. Sous ces écailles on trouve une membrane charnue, blanchâtre, qui enveloppe un globule charnu, verdâtre avant sa maturité, pulpeux, plein de suc, d'un goût de légumes & fort astringent, qui se répand très-promptement de la langue aux gencives & à toute la bouche, & disparoît aussi-tôt. *Bontius* a tâché de donner une estampe de cette grappe, sous le nom *malayen rotang;* mais cette figure est défectueuse & imparfaite. Cet arbre croît aussi à la Côte de Coromandel : on appelle son fruit à Pondicheri *fruit de rotin*, par corruption du mot *rotang*.

Kæmpfer dit que les Orientaux, les Malayes & les Peuples de l'isle de Java tirent, de la maniere suivante, le suc résineux du fruit de cet arbre. On place les fruits sur une claie posée sur un grand vaisseau de terre, lequel est rempli d'eau jusqu'à moitié : on met sur le feu ce vaisseau légérement couvert, afin que la vapeur de l'eau bouillante amollisse le fruit & le rende flasque ; par ce moyen la matiere sanguine, qui ne paroissoit pas dans ce fruit coupé, en sort à l'aide de cette vapeur chaude, & se répand sur la superficie des fruits. On l'enleve avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de roseau pliées, qu'on lie ensuite avec du fil, & que l'on expose à l'air jusqu'à ce qu'elles soient desséchées. D'autres tirent ce suc résineux par la simple décoction du fruit : ils le font bouillir jusqu'à ce que l'eau en ait tiré le suc rouge : ils jettent ensuite le fruit ; ils font bouillir & évaporer cette eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troisieme espece d'arbre, qui donne la résine nommée *sang-de-dragon*, s'appelle *erqua-huitl*, *seu sanguinis arbor.* Cet arbre est grand : ses feuilles sont semblables à celles du bouillon blanc, grandes, anguleuses : il croît dans la Nouvelle Espagne. La résine s'en retire avec ou sans incision.

La quatrieme espece s'appelle *draco arbor Indica siliquosa*, *populi folio*, *Angsana Javanensibus.* Cet arbre, qui croît dans l'isle de Java, & même proche la ville de Batavia, est grand ; son bois est dur, & son écorce rougeâtre. Ses feuilles sont semblables à celles du peuplier, mais plus petites. Ses fleurs sont petites, jaunes & odorantes, un peu ameres. Ses fruits qui sont portés par de longs pédicules, sont d'une couleur cendrée, durs, applatis, & cependant convexes des deux côtés, membraneux à leur bord, & garnis de petites côtes saillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées & rougeâtres. Quand on fait une incision au tronc ou aux branches de cet arbre, il en découle une liqueur qui se condense aussi-tôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules, enveloppés dans du jonc.

La plupart des Auteurs disent que l'on a nommé ainsi le *sang-de-dragon*, parce que si on ôte la peau de son fruit, on voit paroître au-dessous la figure d'un dragon tel que les Peintres le représentent : mais il y a beaucoup de fiction & d'imagination dans ce fait.

On estime la résine appellée *sang-de-dragon*, incrassante, dessicative

& aſtringente : on l'emploie avec ſuccès intérieurement, depuis demi-gros juſqu'à un gros, pour la dyſſenterie, les hémorragies, les flux de ventre violens & les ulceres internes ; mais M. *Bourgeois* obſerve que les bons Praticiens modernes ne font plus d'uſage des aſtringens de cette eſpece pour les maladies ci-deſſus déſignées : il n'y a plus, dit-il, que les Empiriques & les Maiges qui ſe ſervent de ces remedes, parce qu'ils n'en connoiſſent pas le danger & les conſéquences. Ceci étant, nous connoiſſons beaucoup d'Empiriques & de Maiges. Au reſte le ſang-de-dragon appliqué extérieurement deſſeche les ulcères, procure la réunion des plaies : il affermit les dents ébranlées & fortifie les gencives ; auſſi en met-on toujours dans la poudre dentifrique : on s'en ſert encore dans certains ouvrages de vernis.

Ce que l'on appelle *bois de la palile*, ſont de petits bâtons que les habitans du Port-Saint trempent dans du ſang-de-dragon liquéfié. Ces petits bâtons ſont gros comme des tuyaux de plumes, légers, blancs : on les envoie en Europe, où l'on s'en ſert pour nettoyer les dents & pour fortifier les gencives.

SANGLIER, *aper.* Nous allons réunir ſous cet article le *cochon de Siam* & le *porc* ou le *cochon ordinaire*, parce qu'ils ne ſont tous qu'une même eſpece. Le ſanglier eſt un animal ſauvage ; les deux autres ſont l'animal domeſtique ; & quoiqu'ils different par quelques marques extérieures, peut-être auſſi par quelques habitudes, ces différences ne ſont pas eſſentielles, elles ne ſont que relatives à leur condition ; leur naturel n'eſt pas même fort altéré ; enfin ils produiſent enſemble des individus qui peuvent en produire d'autres : caractere qui conſtitue l'unité & la conſtance de l'eſpece.

Ces animaux ont des ſingularités qui leur ſont propres & particulieres : ils ſont une eſpece d'exception à deux regles générales de la nature ; c'eſt que plus les animaux ſont gros, moins ils produiſent, & que les *fiſſipedes* ſont de tous les animaux ceux qui produiſent le plus. Le cochon, quoique d'une taille fort au-deſſus de la moindre, produit plus qu'aucun des animaux fiſſipedes ou autres ; par cette fécondité, auſſi bien que par la conformation des teſticules ou ovaires de la truie, il ſemble même faire l'extrémité des eſpeces de vivipares, & approcher des eſpeces ovipares.

Voici encore une autre ſingularité. La graiſſe du cochon eſt différente de celle de preſque tous les animaux quadrupedes, non-ſeulement par

par sa consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme, & des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, &c. est mêlée avec la chair assez également. Le suif, dans le bélier, le bouc, le cerf, &c. ne se trouve qu'aux extrémités de la chair ; mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités : il la recouvre par-tout & forme une couche épaisse, distincte & contenue entre la chair & la peau : le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacées, dont la graisse n'est qu'une espece de lard, à-peu-près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon.

Une autre singularité encore, & qui n'est pas moins remarquable que les autres, c'est que le cochon ne perd aucune de ses premieres dents : elles croissent même pendant toute sa vie. Il a six dents au devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes : il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes ; mais, contre l'ordinaire, au lieu d'être incisives & tranchantes, comme celles de la mâchoire inférieure, elles sont longues, cylindriques & émoussées à la pointe.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres especes d'animaux, tels que l'éléphant, la vache marine, qui aient des défenses ou des dents canines très-alongées. Dans le sanglier & le cochon elles se courbent en portion de cercle, & sont plates & tranchantes ; M. *de Buffon* en a vu de neuf à dix pouces de longueur : elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure : mais l'éléphant & la vache marine n'ont de défenses qu'à la mâchoire supérieure (on peut y ajouter le narhwal, si sa défense est une dent) : il manque même de dents canines à la mâchoire inférieure ; au lieu que le cochon mâle & le sanglier en ont aux deux mâchoires ; & celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal : elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec les défenses d'en bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie & le cochon coupé ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure, mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, & ne sortent presque point au-dehors. Le sanglier a les défenses plus grandes, le boutoir plus fort, & la hure plus longue que le cochon domestique : il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupedes, dit M. *de Buffon*, le cochon paroît être l'animal le plus brut ; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel ; toutes ses habitudes sont grossieres ; tous ses goûts sont immondes ; toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse, & à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître.

Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac ; & la grossiéreté de ses appétits, de l'hébétation des sens du goût & du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse rendent ces animaux peu sensibles aux coups : l'on a vu des souris se loger sur leur dos & leur manger le lard & la peau, sans qu'ils parussent le sentir. Il ont donc le toucher fort obtus, & le goût aussi grossier que le toucher. Leurs autres sens sont bons : les Chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent & sentent de fort loin, puisqu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit, & de se placer au-dessous du vent pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, & toujours assez vivement pour leur faire sur le champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût & du toucher, est encore augmentée par diverses maladies : savoir, d'être infestés de poux, d'avoir les humeurs froides, d'être sujets à l'esquinancie, à la toux, au flux de ventre. Mais la principale maladie est celle qui les rend ladres, c'est-à-dire presque absolument insensibles : on s'apperçoit de cette maladie à des ulceres qu'on leur remarque à la langue, au palais & à des grains dont leur chair est parsemée : au reste il faut peut-être moins en chercher la premiere origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa mal-propreté naturelle, & dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois : car le sanglier qui n'a pas de pareilles ordures à dévorer, & qui vit ordinairement de grains, de fruits, de glands, de racines, n'est point sujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette. On ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable bien propre, & en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair devient même excellente au goût, & le lard ferme & cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer,

dit M. *de Buffon*, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, sans litiere, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & sec, & ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La maniere ordinaire de les engraisser, est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, peu de choux & de légumes cuits, mais beaucoup d'eau mêlée d'un son gras, c'est-à-dire chargé de faine, soit de froment, soit de maïs. En deux mois ils sont gras, le lard est abondant & épais, sans être bien ferme, ni bien blanc; & la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leur enveloppe: ils mangent également de tous les fruits sauvages, & ils engraissent en peu de temps, sur-tout si le soir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiede mêlée d'un peu de son & de farine d'ivraie. Cette boisson les fait dormir & leur donne un tel embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraissent aussi beaucoup plus promptement en automne, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été. Les pommes de terre, les grains de Mars, les vesces, les maïs & sur-tout les pois blancs, indépendamment de l'usage du gland, les engraissent très-bien aussi, leur donnent un lard ferme, & la chair de bon goût & délicate.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser: plus il vieillit, plus cela est difficile, & moins sa chair est bonne. La castration est une opération qui doit toujours précéder l'engrais; elle se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printems ou en automne, & jamais dans le temps des grandes chaleurs & des grands froids, qui rendroient la plaie également dangereuse & difficile à guérir. Il est rare qu'on laisse vivre les cochons plus de deux ans, cependant ils pourroient croître encore pendant quatre ou cinq ans; ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, qu'on a mis plusieurs fois à la glandée.

La durée de la vie du sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans; *Aristote* dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute

que les mâles engendrent & que les femelles produisent jusqu'à quinze ans. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an. La truie est, pour ainsi dire, en chaleur en tout temps: elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine, ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les especes, refuse le mâle aussi-tôt qu'elle a conçu. Elle porte pendant quatre mois, met bas au cinquieme, & produit ainsi deux fois par an; ses portées sont souvent de douze, quinze & même quelquefois de vingt petits. La laie qui, à tous égards, ressemble à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, & par la nécessité où elle se trouve d'allaiter pendant long-temps tous les petits qu'elle a produits: au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de seize jours ou trois semaines: on ne lui en laisse alors que huit ou dix à nourrir: on vend les femelles, qui sont alors bonnes à manger: ce sont les petits *cochons de lait*.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espece, doit avoir le corps court, ramassé, & plutôt quarré que long, la tête grosse (& dont les lignes externes se réunissent en une figure approchante de celle d'un triangle scalene, mais lesquelles contournées & coupées au bout vers la bouche de l'animal, se terminent ainsi en une espece de cône), le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardens, le cou grand & épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes & grosses, les soies épaisses & noires: les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs.

La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues; il faut aussi qu'elle soit d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine on la sépare du mâle, que l'on appelle *verrat*, qui pourroit la blesser; & lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, & l'on a grand soin d'en éloigner le pere, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printems, afin que les petits, naissant en été, aient le temps de grandir, de se fortifier, & d'engraisser avant l'hiver. Mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de Novembre, afin qu'elle mette bas au mois de Mars, & on la fait couvrir une seconde fois au commencement de Mai. Il y a même des truies qui produisent réguliérement tous les cinq mois. La laie qui, comme

nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de Janvier ou de Février, & met bas en Mai ou Juin ; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les suit, & les empêche de se séparer & de s'écarter, & il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même-temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois, on les sevre en leur donnant soir & matin du petit lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiede avec des légumes bouillis.

L'habitude de l'esclavage a fait perdre à ces animaux le desir de l'indépendance : on les mene en troupeau dans les champs. Ils aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines, comme celles de la carotte sauvage & des plantes chicoracées; c'est pour trouver ces vers & pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir (espece de cartilage plat & rond, qui termine le museau & où sont les narines). Le sanglier dont la hure est plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon, au lieu que le cochon fouille çà & là & moins profondément : nous devons à cette espece domestique la découverte des truffes. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terrains cultivés, & ne le mener que dans les bois & sur les terres qu'on laisse reposer. Lorsque ces animaux rendus domestiques sont aux champs & en pleine campagne, & qu'il survient un orage ou une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de voir déserter le troupeau les uns après les autres, & s'enfuir toujours criant & courant à toutes jambes gagner la porte de leur étable. Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat, & qu'un autre le blesse, la laie crie plus souvent; & quand ils sont surpris & effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent & ne dévorent point, comme les loups, les autres animaux ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct ; néanmoins on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits, & même des enfans au berceau, ainsi que nous l'avons vu nous-mêmes. Dès qu'ils trouvent quelque chose de

ſucculent, d'humide, de gras & d'onctueux, ils le lechent & finiſſent bientôt par l'avaler. J'ai vu pluſieurs fois, dit M. *de Buffon*, un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaiſe nouvellement tirée: tous léchoient cette terre qui n'étoit que très-légérement onctueuſe, & quelques-uns en avaloient une grande quantité.

Leur gourmandiſe eſt, comme l'on voit, auſſi groſſiere que brutale: ils n'ont aucun ſentiment bien diſtinct; les petits reconnoiſſent à peine leur mere ou du moins ſont ſujets à ſe méprendre, & à teter la premiere truie qui leur laiſſe ſaiſir ſes mamelles. La crainte & la néceſſité donnent apparemment un peu plus d'inſtinct aux cochons ſauvages; il ſemble que les petits ſoient fidélement attachés à la mere, qui paroît être auſſi plus attentive à leurs beſoins, que ne l'eſt la truie domeſtique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, ſuit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus ſolitaires & les plus reculés. Il eſt alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorſqu'un autre mâle veut occuper ſa place; ils ſe battent, ſe bleſſent, & ſe tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuſe que lorſqu'on attaque ſes petits: & en général dans preſque tous les animaux ſauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorſqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorſqu'elle a mis bas.

Chaſſe du Sanglier.

Quand un ſanglier n'eſt âgé que de ſix mois, on l'appelle *marcaſſin;* paſſé cet âge, juſqu'à celui de deux ans, on l'appelle *bête rouſſe* ou *de compagnie:* on donne le nom de *ragot* aux mâles entre deux ou trois ans; à trois à quatre ans, c'eſt le *quartan*, ou à ſon tiers: il eſt alors fort dangereux; à ſix, *grand ſanglier*, à ſept, *grand vieux ſanglier.* On chaſſe le ſanglier à force ouverte avec des chiens, ou bien on le tue par ſurpriſe au clair de la lune. Comme il ne fuit que lentement, qu'il laiſſe une odeur très-forte, qu'il ſe défend contre les chiens & les bleſſe toujours dangereuſement, il ne le faut pas chaſſer avec les bons chiens courans; des mâtins un peu dreſſés ſuffiſent pour le chaſſer, le coëffer. Il ne faut attaquer que les plus vieux: on les connoît aiſément aux traces. Un jeune ſanglier de trois ans eſt difficile à forcer, parce qu'il court très-loin ſans s'arrêter, au lieu qu'un ſanglier plus âgé ne fuit pas loin, ſe laiſſe chaſſer de près, n'a pas grand'peur des

chiens, & s'arrête souvent pour leur faire tête. Pour mieux faire face aux chiens, tantôt il s'accule contre un arbre, & en tue ou éventre plusieurs, si on les laisse se livrer à leur ardeur. Pour attaquer ces animaux, il faut être à cheval, & armé d'un fusil chargé à balles, & à deux coups pour la plus grande sureté (autrefois on se servoit de chariots chargés d'arquebusiers, qu'on posoit dans les passages pour les tirer); il n'y a personne qui ose demeurer à pied sans fusil, parce que le sanglier accourt au bruit & à la voix des personnes, & fait de cruelles blessures. M. *Bourgeois* dit que la chasse du sanglier se fait différemment en Suisse: on ne va à leur poursuite que dans l'hiver, lorsqu'il est tombé de la neige; on les suit à leurs pas marqués dans la neige, & lorsqu'on observe qu'ils se sont arrêtés dans les broussailles, des paysans armés de bâtons les font partir, & les chasseurs armés de fusils chargés de plusieurs balles, se portent tout autour de l'endroit que les paysans battent, pour les tirer dès qu'ils les apperçoivent. Aussi-tôt que le sanglier est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les suites, c'est-à-dire, les testicules, dont l'odeur est si forte, que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier; au lieu que toute la chair du marcassin & celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, & même assez fine. Celle du verrat ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier; ce n'est que par la castration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcassins qu'on pouvoit enlever à leurs meres, après quoi on les reportoit dans les bois; ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, & leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

On appelle, en terme de chasse, *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, & qu'ils suivent tous leur mere commune; ils ne vont seuls que quand ils se sentent pourvus d'armes qui les rassurent, & qu'ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des especes de troupes; & c'est de là que dépend leur sureté. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se secourent; non-seulement les laies chargent avec fureur les hommes & les chiens qui attaquent leurs marcassins, mais encore les jeunes mâles s'animent

au combat, tous ont l'inſtinct de la défenſe commune. La troupe ſe range les uns contre les autres en cercle; on place au centre les plus foibles, & on préſente à l'adverſaire un front hériſſé de boutoirs. Les cochons domeſtiques ſe défendent auſſi de la même maniere, & on n'a pas beſoin de chien pour les garder.

Quoique l'eſpece du porc ſoit immonde, il fournit cependant à nos appétits ſenſuels. Tout ſe conſomme dans le porc, tête, oreilles, pieds, ſang, rien n'eſt perdu: ce ſont autant de mets friands dont nous faiſons nos delices. C'eſt une viande rigoureuſement défendue parmi les Juifs & les Mahométans, ſans doute parce qu'elle diſpoſe à la lepre, maladie autrefois très-commune chez les Levantins. Chez nous aujourd'hui on vante le lard du cochon de Syracuſe, & le jambon de Mayence. En général le cochon nourrit beaucoup de gens de mer & de la campagne. Du temps de *Galien* les Athletes qui s'exerçoient à la lutte, n'étoient jamais plus forts ni plus vigoureux que quand ils vivoient de chair de cochon: elle convient aux gens robuſtes & de gros travail. La graiſſe de l'épiploon & des inteſtins, qui eſt différente du lard, fait le ſain-doux & le vieux-oing: la peau a ſes uſages; on en fait des cribles, comme l'on fait auſſi des vergettes, des broſſes, des pinceaux avec les ſoies.

Les Negres & beaucoup d'Européens prétendent que la râpure des défenſes de ſanglier, dont on fait commerce en Portugal ſous le nom de *dentes di cavaillos*, étant avalée dans quelque liqueur, eſt un antidote infaillible. Les Portugais prétendent auſſi, mais ſans fondement, qu'une pierre frottée contre ces ſortes de dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fievre. Les anciens Médecins faiſoient beaucoup d'uſage de cette dent pour une infinité d'autres maladies. On ne s'en ſert plus aujourd'hui, & l'on a raiſon; la défenſe de l'animal qui donne l'ivoire a plus de vertus en Médecine. *Voyez à l'article* ÉLÉPHANT.

Le porc, cette eſpece d'animal, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Aſie, ne s'eſt point trouvée dans le continent du Nouveau Monde; elle y a été tranſportée par les Eſpagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le Continent & dans preſque toutes les grandes îles de l'Amérique: ils ſe ſont multipliés, & ſont devenus ſauvages en beaucoup d'endroits; ils reſſemblent à nos ſangliers; ils ont le corps plus court, la hure plus groſſe, & la peau plus épaiſſe que les cochons domeſtiques, qui dans les climats chauds ſont tous noirs comme

les

les sangliers. A l'égard des sangliers qu'on voit en Corse, ils sont absolument les mêmes que les nôtres ; ils passent la mer à la nage & viennent en grandes troupes dans notre terre ferme : ils peuplent nos forêts.

Les *Cochons de la Chine*, qui sont aussi ceux de Siam & de l'Inde, sont un peu différens de ceux de l'Europe : ils sont plus petits, & ils ont les jambes plus courtes ; leur chair est plus blanche & plus délicate.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier; seulement il paroît que dans les pays froids le sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds, un degré de température de plus suffit pour changer leur couleur. Les cochons sont communément blancs dans nos provinces septentrionales de France, & même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui est très-voisine, ils sont tous noirs; ceux du Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine, de l'Amérique sont aussi de la même couleur. Le cochon de Siam ressemble plus au sanglier que le cochon de France. On en voit à la Chine, dont le ventre des femelles traîne à terre, tant leurs pattes sont courtes; & la queue des mâles, qui tombe vers la terre perpendiculairement, a un mouvement perpétuel, comme la lentille d'une horloge. Un des signes les plus évidens de la dégénération, sont les oreilles; elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles, que l'animal est plus altéré, ou, si l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domesticité; & en effet, le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modele de l'espece.

SANGLIER D'AFRIQUE A LARGE GROIN, *Voyez* PORC A LARGE GROIN.

SANGLIER D'ÉTHIOPIE. M. le Docteur *Pallas* dit dans ses *Mélanges zoologiques*, que ce quadrupede est plus grand que le porc ou sanglier des Indes Orientales : voyez *Barbi-roussa.* Sa tête est monstrueuse, la hure très-grande, large, un peu abaissée & de consistance cartilagineuse; son nez est mobile, coupé obliquement; la gueule très-petite & sans dents antérieures, a des gencives convexes & dures qui lui en tiennent lieu; les défenses de la mâchoire supérieure ont plus d'un pouce d'épaisseur & sont recourbées; celles de la mâchoire inférieure sont droites, plus évasées & plus petites : ses yeux sont fort petits & situés au haut de la tête plus près des oreilles que dans le sanglier ordinaire : ses oreilles sont médiocrement grandes, un peu aiguës & garnies intérieurement de

poils blancs : les ſoies qui recouvrent ſon corps, ſont en petite quantité & répandues en faiſceaux : ſa queue eſt nue, & n'a que quelques lignes d'épaiſſeur. Ses pieds ne paroiſſent pas différer de ceux de notre ſanglier.

SANGLIER DU CAP-VERT. Il y a dans les terres voiſines du Cap-Vert un cochon ou ſanglier, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenſes de la mâchoire ſupérieure, nous paroît être, dit M. *de Buffon*, d'une race, & peut-être même d'une eſpece différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du *barbi-rouſſa*. Ces défenſes du deſſus reſſemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la baſe, & elles ſont courbées & recourbées à peu-près comme les cornes d'un taureau. Il differe encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ſes narines, par la grande largeur & la forme de ſes mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelieres; cependant nous avons vu, continue M. *de Buffon*, les défenſes d'un ſanglier tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce ſanglier du Cap-Vert : ces défenſes avoient environ trois pouces & demi de long, ſur quatre pouces de circonférence à la baſe; elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'eſt-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenſes ordinaires n'ont qu'une ſimple courbure en portion de cercle; elles paroiſſoient être auſſi d'un ivoire ſolide, & il eſt certain que ce ſanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres. Ainſi nous pouvons préſumer avec quelque fondement que ce ſanglier du Cap-Vert eſt une ſimple variété, une race accidentelle, & non une eſpece particuliere du ſanglier ordinaire.

SANGLIER DE MER. On donne ce nom au *porc marin* : voyez ce mot.

SANGLIER DES INDES ou DES MOLUQUES. *Voyez* BARBI-ROUSSA, *page 374, premier Volume de ce Dictionnaire.*

SANGLIER DU MEXIQUE. *Voyez* TAJACU.

SANGSUE ou SUCE-SANG, *ſanguiſuga*, eſt un animal aquatique & amphibie au beſoin, ſans pieds, ſans nageoires & ſans arêtes, qui a la figure d'un gros ver, long comme le petit doigt, marqueté de points & de lignes, gliſſant, hermaphrodite, vivipare comme l'anguille, & qui vit dans les marais & autres lieux aquatiques. La ſangſue ſe ſuſpend aux parties où elle s'attache; ſa peau eſt compoſée d'anneaux,

par le moyen desquels elle nage dans l'eau, & se contracte tellement hors de l'eau quand on la touche, qu'elle n'a guere plus d'un pouce de longueur : alors on y apperçoit des éminences & des tubercules: son dos est de couleur brune-noirâtre, ayant des deux côtés une ligne d'un blanc-jaunâtre, parsemée ordinairement de points noirâtres; son ventre est aussi tiqueté de points blancs-jaunâtres.

On lui trouve à la tête l'ouverture de la bouche, située entre les deux levres & composée, comme elles, de fibres très-souples, moyennant quoi elle prend toutes les formes convenables au besoin de l'animal. Cette ouverture est triangulaire & armée de trois dents très-aiguës & assez fortes, capables de percer non seulement la peau d'un homme, mais encore celle d'un cheval ou d'un bœuf : c'est comme un instrument à trois tranchans, qui fait trois plaies à la fois. On voit distinctement les trois plaies marquées sur la peau au bout de trois à quatre jours, lorsque le gonflement est passé. M. *Morand*, de l'Académie Royale des Sciences, a découvert dans le fond de la bouche de la sangsue un mamelon très-apparent, d'une chair assez ferme & un peu flottant auquel, il assigne l'office d'une langue qui fait le piston & sert à sucer le sang coulant de la triple plaie, pendant que la partie de la bouche contiguë aux levres, fait le corps de pompe : ensuite se présente le pharynx, dont les fibres circulaires resserrent le canal, & determinent vers l'estomac le sang qui vient d'être pompé; ce sang entre alors dans un poche membraneuse qui sert d'estomac & d'intestins à la sangsue. Si l'on fait de ces poches divisées en cellules ou sacs autant d'estomacs, on pourra en compter jusqu'à vingt-quatre dans une sangsue assez grosse. Le sang sucé reste dans ces réservoirs plusieurs mois, sans presque se cailler : c'est une provision de nourriture qui noircit un peu, mais sans contracter aucune mauvaise odeur ; & comme le sang d'un animal quelconque est le résultat de la nourriture qu'il a digérée, la sangsue qui en fait son aliment le plus pur, peut se passer d'anus pour rejeter les impuretés : aussi ne lui reconnoît-on point d'ouverture qui en fasse la fonction. Peut-être, dit M. *Morand*, que les parties hétérogenes s'en séparent par une transpiration perpétuelle au travers de sa peau, sur laquelle il s'amasse une matiere gluante qui s'épaissit par degrés, & se sépare par filamens dans l'eau où l'on conserve des sangsues.

M. *Morand* a mis des sangsues dans de l'huile, & les y a laissées

plusieurs jours; elles y ont vécu : & lorsqu'il les a remises dans l'eau, elles ont quitté cette pellicule qui représentoit alors une dépouille entiere de l'animal, comme seroit la peau d'une anguille. On voit, à l'occasion de cette expérience, qu'il n'en est pas des sangsues comme des vers terrestres, & qu'elles n'ont pas leurs trachées à la surface extérieure du corps. Il est vraisemblable qu'elles respirent par la bouche; mais on ignore quelle partie leur sert de poumons. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elles ont certains mouvemens alternatifs & isochrones, qui répondent à ceux de la respiration.

Quand une sangsue veut percer la peau d'un animal ou d'un homme, elle s'affermit sur sa queue, tenant son ventre libre & dégagé; alors elle ouvre la bouche & l'applique comme une ventouse à l'endroit qu'elle veut piquer : elle plonge aussi-tôt son instrument tricuspidal ou à trois pointes tranchantes, comme il a été dit ci-dessus, & tire de trois plaies le sang qui coule & passe de sa bouche dans son estomac : quelquefois elle enfonce si avant ses pointes, que quand on veut l'arracher de force, elle les laisse souvent dans la chair, ce qui cause une inflammation suivie de suppuration, & fait accuser à tort l'animal d'être venimeux.

Les sangsues font une plaie plus aiguë & plus sensible hors de l'eau, que dans l'eau; car dans l'eau elles font souvent moins de mal que la morsure d'une puce affamée; & cependant le sang coule beaucoup plus long-temps, sans que les gros vaisseaux soient ouverts : elles piquent indistinctement tous les vaisseaux sanguins, affamées ou non; quelquefois le sang coule pendant six heures & même vingt-quatre, sur-tout dans une eau tiede d'étang, de fossé ou de marais, où les pieds sont échauffés. Aussi est-il arrivé que des personnes étant tombées la nuit dans un étang plein de sangsues, y ont péri en perdant tout leur sang: une sangsue, qui avant d'avoir sucé ne pesoit qu'un demi-gros, pesera près de demi-once après.

Si on coupe une sangsue en deux ou davantage, la partie de la tête se consolidera, mais les autres parties se détruiront : les poissons & les oiseaux des rivieres, tels que les anguilles, les lamproies, les hirondelles de mer, sont les ennemis de la sangsue.

L'on ne croit pas impossible que les Anciens aient appris des sangsues la maniere de tirer du sang; car tout le monde sait que quand les chevaux sont attirés au printemps par l'herbe verte dans les étangs &

dans les rivieres, de grosses sangsues de chevaux s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorragie abondante, & qu'ils en deviennent plus sains & plus vigoureux. *Themison* est le premier Médecin qui en ait fait mention; & ses disciples se servoient de sangsues en plusieurs occasions : ils appliquoient quelquefois les ventouses à la partie d'où les sangsues s'étoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de sang. Aujourd'hui l'on s'en sert fréquemment pour sucer le sang ; & pour qu'elles le fassent bien, on les laisse dégorger & jeûner quelques jours dans de l'eau claire, avant de s'en servir : plus elles sont affamées, mieux elles se gorgent de sang. Elles se retirent quelquefois d'elles-mêmes ; mais bien souvent elles restent trop long-temps sur la veine qu'elles ont ouverte ; & pour leur faire lâcher prise, on est obligé de répandre dessus un peu de sel commun pulvérisé, ce qui les irrite, les fait entrer en convulsion & périr. Si l'on desire au contraire qu'elles boivent une plus grande quantité de sang, on leur coupe le bout de la queue, elles boivent continuellement, pour réparer la perte qu'elles font. On arrête aisément l'écoulement de sang produit par la morsure de la sangsue, avec de l'eau-de-vie ou d'autres styptiques. L'usage des sangsues convient pour diminuer la trop grande quantité de sang qui s'accumule sur une partie, ou dans son voisinage ; par-là on en détourne la fluxion, ou on l'empêche de se former : ainsi on les applique avec succès aux hémorroïdes gonflées & douloureuses, pour les dégorger d'un sang épaissi qui surcharge les vaisseaux; au front, dans les migraines invétérées ; aux gencives, dans les fluxions violentes sur les dents, & même à l'orifice interne de la matrice, pour y rétablir le cours des regles, ou supprimées, ou paresseuses.

Il n'est pas douteux que les sangsues ne soient fort utiles en divers cas; leur usage exige néanmoins quelques attentions. Comme il y en a de plusieurs especes, dont quelques-unes sont réputées venimeuses, & dont la morsure est suivie de fâcheux accidens, comme d'inflammation, & même de fistules ou de gangrene, il faut savoir les choisir, & ne pas les prendre indifféremment : celles dont on se sert en Chirurgie, doivent être petites, ayant la tête menue, le dos rayé de couleur verdâtre un peu jaune, & le ventre comme rougeâtre ; il faut qu'elles aient été prises dans des eaux claires, courantes & bien vives: on les applique ordinairement, en les tenant entre les doigts; mais

comme elles ſont fort gliſſantes, qu'elles peuvent échapper & s'introduire ſoit dans l'anus, lorſqu'on les applique aux vaiſſeaux hémorroïdaux, ſoit dans l'œſophage, quand on les applique aux gencives ou à la langue, il ſeroit plus prudent de les engager dans un petit tuyau de roſeau ouvert par les deux bouts, afin de les aſſujettir ; car il eſt quelquefois arrivé qu'elles ſe ſont gliſſées dans le rectum, où leur ſéjour a été ſuivi de ſymptômes fâcheux ; d'autres, en ayant avalé, ont été travaillés de cruels accidens, juſqu'à ce qu'ils les aient rejetées, parce que ces inſectes s'attachent aux veines de l'eſtomac, & les mordant continuellement, irritent ce viſcere, & occaſionnent la cardialgie. *Lémery*, dans ſon *Traité des drogues ſimples*, penſe que le remede, en pareil accident, eſt de faire boire à la perſonne de l'eau ſalée, & qu'il faudroit enſuite purger le malade avec le mercure doux. L'émétique convient auſſi en pareil cas. Si une ſangſue ſe gliſſoit dans l'anus, il faudroit ſur le champ donner abondamment des lavemens ſalés juſqu'à ſon entiere expulſion.

Les ſangſues mâles & femelles ont, ſelon *Rédi*, la même conformation dans les organes de la génération, que les limaces & les limaçons de terre à coquilles. M. *Linneus* fait mention de quatre eſpeces de ſangſues différentes : la premiere eſt brunâtre ; elle ſe trouve dans les eaux des marais & des foſſés : la deuxieme ſe trouve dans toutes ſortes d'eaux, elle eſt noire ſur le dos : la troiſieme eſpece ſe trouve en abondance ſous les pierres dans les eaux, elle eſt blanchâtre ; il en eſt parlé dans le voyage de Gothlande : la quatrieme eſpece s'attache par la bouche & par la queue, qui ſont amples, ſur les poiſſons. Il y a une différence ſenſible entre ces ſangſues d'eau douce, par la figure, la couleur & la groſſeur, &c. On appelle les plus grandes, *ſangſues de cheval*, parce qu'on prétend qu'il n'en faut que neuf pour faire mourir un cheval, en lui ſuçant ou faiſant perdre tout ſon ſang.

Rondelet parle d'une ſangſue, qui eſt de la longueur du doigt, & dont la tête eſt menue, la queue un peu groſſe, & le corps compoſé d'anneaux : elle a la peau ſi dure, qu'elle ne peut ni ſe raccourcir ni ſe ralonger ; ſa tête & ſa queue lui ſervent à ſe remuer : elle vit dans la fange. Cette eſpece eſt venimeuſe ; cependant les poiſſons bourbeux s'en nourriſſent : on prétend que, cuite dans de vieille huile, elle eſt excellente pour le mal d'oreilles ; cuite dans l'huile d'amandes

douces, pour les hémorroïdes; & dans le vin, pour les maladies des nerfs & les convulſions.

Il y a des ſangſues venimeuſes qui ont une groſſe tête, de couleur verdâtre, & qui reluiſent comme ſi c'étoient des vers ardens; elles ſont rayées de bleu ſur le dos, ainſi que celles qui vivent dans les eaux bourbeuſes.

On trouve dans les *Mémoires de la Société de Turin*, la deſcription d'une petite ſangſue des Alpes qui y eſt ainſi déſignée par M. Dana, *hirudo alpina nigricans*, &c. Les caracteres diſtinctifs que M. *Linneus* aſſigne aux neuf eſpeces de ſangſues décrites dans ſon ſyſtême de la nature, different abſolument de ceux qui conviennent à la ſangſue Alpine. Cette petite eſpece de ſangſue des fontaines des hautes Alpes ne peut vivre que dans les eaux froides, & à l'abri du ſoleil ſur le ſable ou ſur la vaſe. Elle n'a que deux lignes de longueur ſur une de largeur: elle eſt très-applatie, noirâtre, luiſante, & a ſous le ventre une ligne blanche bordée de deux raies noires, & qui ne va que juſqu'au milieu du corps: ſi l'on en avale en buvant, elle cauſe les accidens les plus fâcheux, quelquefois le délire, le hoquet & la mort en vingt-quatre heures. Les habitans des montagnes Alpines, ſur-tout ceux de *Bric-de-Miadin*, nomment cette ſangſue *ſioure* ou *ſoure*. Le mal qu'elle cauſe, leur a appris à les connoître & à les éviter ſoigneuſement. Elles nuiſent aux troupeaux comme aux hommes. Le remede eſt de faire uſage du ſel, de l'huile & de l'agaric.

Les ſangſues de Ceylan ſont noirâtres, vivent ſous l'herbe, & ſont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied; elles ne ſont d'abord pas plus groſſes qu'un crin de cheval; mais en croiſſant elles deviennent de la groſſeur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces; on n'en voit que dans la ſaiſon des pluies, c'eſt alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus ſuivant l'uſage du pays, elles les piquent & leur ſucent le ſang avec plus de vîteſſe qu'ils ne peuvent en avoir à ſe délivrer. *Knor* dit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le temps, dit-il, à vouloir leur faire quitter priſe: auſſi prend-on le parti de ſouffrir leur morſure, d'autant plus qu'on les croît fort saines. Après le voyage, on ſe frotte les jambes avec de la cendre; ce qui n'empêche pas qu'elle ne continuent de ſaigner long-temps. On voit au Ceylan & au Cap de Bonne-Eſpérance, des ſangſues d'eau douce, comme les nôtres.

En général les sangsues vivent non-seulement plusieurs mois dans l'eau douce, mais même des années entieres, pourvu qu'on ait soin de leur changer souvent d'eau ; cependant elles se passent difficilement de terre grasse, soit parce qu'elles s'en nourrissent en partie, ou que la terre leur procure la commodité de nettoyer leur peau des excrémens muqueux qui s'y attachent. Nous avons dit que le sel commun est un poison pour les sangsues, l'esprit de corne de cerf ne leur est pas moins contraire, ainsi que la cendre gravelée, l'esprit de vitriol, l'huile de tartre par défaillance, le poivre & les liqueurs acides.

Un Curé des environs de Tours a annoncé dans les papiers publics un moyen de connoître tous les matins le temps qu'il doit faire le lendemain. Le hasard lui ayant fait rencontrer une sangsue vivante, il l'enferma dans un bocal de verre, dans lequel il mit de l'eau, & le déposa sur la fenêtre de sa chambre ; le Pasteur visita pendant long-temps sa prisonniere tous les matins, dans la vue de s'assurer si elle vivroit dans ce bocal ; mais l'attention singuliere qu'il apporta à observer tous les différens mouvemens de cette sangsue, sur-tout lors des variations du temps, aiguillonna sa curiosité au point qu'il en fit son barometre.

Il observa, 1°. que par un *temps serein & beau*, la sangsue restoit au fond du bocal, sans mouvement, roulée en ligne spirale.

2°. Que s'il devoit *pleuvoir* avant ou après midi, elle montoit jusqu'à la surface de l'eau, & y restoit jusqu'à ce que le temps se remît au beau.

3°. Que lorsqu'il devoit *faire grand vent*, la sangsue parcouroit son habitation liquide avec une vîtesse surprenante, & ne cessoit de se mouvoir que lorsque le vent commençoit à souffler.

4°. Que lorsqu'il devoit survenir quelque *tempête* avec tonnerre & pluie, la sangsue restoit presque continuellement hors de l'eau pendant plusieurs jours ; qu'elle paroissoit mal à l'aise, & éprouvoit des agitations & des convulsions violentes.

5°. Qu'elle restoit constamment au fond du bocal pendant la *gelée*, & dans la même figure qu'elle prenoit en été, dans un temps clair & serein, c'est-à-dire qu'elle se rouloit en spirale.

6°. Enfin que dans les temps de *neige* ou de pluie, elle fixoit son habitation à l'embouchure même du bocal ; M. le Curé observe que le bocal qui a servi pour faire cette expérience est de verre ordinaire, du poids d'environ

d'environ huit onces, qu'il le remplit d'eau aux trois quarts, & que l'entrée doit être couverte avec de la toile, enfin qu'il change ou renouvelle l'eau en été une fois chaque ſemaine, & tous les quinze jours dans les autres ſaiſons.

Ayant connoiſſance de cet expoſé, j'ai été curieux d'en répéter les différentes obſervations, pendant la ſaiſon de l'été 1774, que j'ai paſſée au château de Chantilly : je n'ai pu les faire que pendant quinze jours, en voici le réſultat le plus fidele.

Ayant rempli d'eau aux trois quarts un grand bocal de verre blanc, d'environ trois pintes, meſure de Paris, j'y mis trois ſangſues, deux grandes & une petite, mais vigoureuſes : je couvris le bocal avec un linge fin & vieux que j'aſſujettis avec un fil : c'étoit le ſept de Mai, le ſoleil étoit beau, mais l'air un peu venteux. Je mis le bocal, ainſi préparé, ſur une fenêtre expoſée au nord. La grande ſangſue ce jour-là s'eſt tenue hors de l'eau, contre les parois du bocal : la petite ſangſue a toujours nagé, la troiſieme eſt reſtée agitée au fond de l'eau.

Le huit, matin ; temps couvert, ſont reſtées peu agitées au fond : à midi, beau temps, ſont montées au niveau de l'eau : le ſoir, beau temps, de même qu'à midi.

Le neuf, matin ; même temps, même maniere des ſangſues : à midi, peu de ſoleil ; l'une hors de l'eau, & les deux autres au fond, d'ailleurs tranquilles : le ſoir, beau temps, ſe ſont fixées au niveau de l'eau.

Le dix, matin, temps couvert par-ci par-là ; deux ſont reſtées au fond, peu agitées ; la troiſieme a rampé contre les parois du bocal, de haut en bas, & de bas en haut, pendant une demi-heure, & a fini par reſter au fond : à midi, beau temps, fixées au niveau de l'eau : ſur les quatre heures, beau temps ; montées au deſſus de l'eau : le ſoir, chaleur, reſtées au fond du bocal.

Le onze, matin, temps aſſez beau ; une ſangſue au niveau de l'eau, les autres au fond : à midi, de même : le ſoir, chaleur, & le temps menaçant d'orage, elles ſont reſtées au fond de l'eau.

Le douze, matin, pluie douce ; ſont reſtées au fond du bocal : à midi, même temps, même poſition : le ſoir, temps aſſez pluvieux ; ſe ſont agitées au fond du bocal, ont nagé en ſerpentant, montant & deſcendant.

Le treize, à ſix heures du matin, temps fort couvert & venteux ; ſe ſont agitées au fond du bocal : pluie à dix heures ; ſont reſtées au fond, mais moins agitées : à midi, le temps moins couvert que le matin ; ſont montées & fixées au niveau de l'eau : le ſoir, temps comme au matin ; ſont deſcendues au fond de l'eau.

Le quatorze matin, beau ſoleil, mais un peu de vent ; l'une a monté & s'eſt fixée à un pouce au deſſus du niveau de l'eau ; les deux autres ſont reſtées au fond : à midi, j'ai retiré une des grandes ſangſues, & l'ai miſe dans un bocal d'environ une demi-livre ; beau temps juſqu'au ſoir : celles du grand bocal ſont reſtées au fond, celle du petit bocal s'eſt tenue au niveau de l'eau.

Le quinze, beau ſoleil pendant toute la journée ; les ſangſues des deux bocaux ſe ſont fixées au niveau de l'eau : ce jour-là je changeai d'eau celles du grand bocal.

Le ſeize, matin, temps un peu couvert ; toutes rampoient à leur maniere contre les parois du bocal, & ſe fixoient à quelques lignes au deſſous du niveau de l'eau : l'après midi, beau ſoleil, temps chaud ; elles ſe ſont fixées au niveau de l'eau.

Le dix-ſept, matin, beau ſoleil ; ſont reſtées au niveau : depuis midi juſqu'au ſoir, beau ſoleil, grande chaleur ; toutes ont deſcendu & ſe ſont fixées au fond de l'eau.

Le dix-huit, matin, temps frais, un peu couvert (la petite ſangſue s'étoit échappée & perdue), l'une reſta au fond du grand bocal, l'autre au niveau du petit : de midi juſqu'au ſoir, beau temps ; ſe ſont fixées au niveau.

Le dix-neuf, pluie pendant toute la journée ; ſont reſtées au fond de l'eau ſans s'agiter.

Le vingt, même temps, même poſition.

Le vingt-un, matin, temps couvert ; ont monté & deſcendu : celle du grand bocal *arpentoit* contre les parois intérieures du verre : celle du petit bocal nageoit en ſerpentant rapidement : à midi juſqu'au ſoir, vent, peu de ſoleil ; ſe ſont fixées au fond du bocal.

Le vingt-deux, matin, temps couvert, air frais ; ſont reſtées au fond de l'eau : à midi, elles s'étoient fixées au linge que je détachai du bocal, elles me parurent foibles. Un valet que je chargeai de les changer d'eau, & de les détacher du linge pour les plonger dans la

nouvelle eau, exécuta cette besogne si mal adroitement qu'il mutila assez mes sangsues pour les faire périr ; ainsi finit le petit journal de mes observations.

Il m'a paru que les sangsues de Chantilly ne se comportoient pas réguliérement dans l'eau, comme celles du Curé des environs de Tours. Quelquefois les mouvemens de mes sangsues n'avoient aucun rapport entre eux, &, si je ne me trompe, il n'est pas possible d'en tirer des résultats absolus. Je conclus donc que le *barometre de sangsue* a été proposé sur un fait, sinon précaire, au moins isolé : y auroit-il une saison, un climat, une variété d'espece, uniquement propres au phénomene annoncé ? je ne peux le croire.

Tandis que je faisois mes observations à Chantilly, des personnes instruites, & qui habitent ce même pays, entr'autres M. *Briloët, pere*, Chirurgien, M. *Leroi*, Architecte, M. *Toudouze*, Lieutenant des chasses, tous attachés à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, faisoient de leur côté, & à ma réquisition, des observations sur des sangsues ; je visitois leurs prisonnieres, je m'informois jour par jour de leur allure ; leurs sangsues se comportoient le plus souvent comme les miennes, & maigrirent beaucoup en moins de deux mois.

Voici l'idée ou le tableau des résultats moyens tirés de mes observations jour par jour, sur les sangsues de Chantilly.

Beau soleil, vent ; au dessus de l'eau, souvent au niveau, quelquefois au fond de l'eau.

Temps couvert & venteux ; au fond roulées en spirale.

Temps couvert & calme ; au niveau, mais agitées.

Temps chaud, menaçant de l'orage ; au fond.

Beau temps & air chaud ; au niveau, raccourcies, ou en fer à cheval.

Pluie douce ; au fond & tranquilles, tantôt étendues, tantôt raccourcies.

Pluie forte ; au fond & agitées, montant & descendant.

Temps frais & couvert ; tantôt au fond, tantôt au niveau.

Ces résultats n'auroient peut-être pas lieu, si on répétoit ces mêmes expériences : le savant M. *Bonnet* de Geneve n'y a rien apperçu de régulier ou d'harmonique avec les variations du poids de l'air ; mais ce Physicien soupçonne que si les sangsues ne sont pas de bons barometres,

elles peuvent être des thermometres très-ſenſibles. Quand M. *Bonnet* appliquoit le bout de ſon doigt au dehors du bocal, à l'endroit où correſpondoit la bouche de la ſangſue, elle abandonnoit la place & ſe portoit ailleurs ; le même effet avoit lieu également, ſoit que la ſangſue fût hors de l'eau, ſoit qu'elle y fût plongée.

SANGSUE DE MER, *hirudo marina.* Boccone la déſigne ainſi : *acus caudâ utrinque pennatâ.* Cette ſangſue eſt rare ; elle s'attache à l'animal appellé *épée de mer*, & s'ouvre, dit-on, un paſſage dans ſa chair, afin d'en ſucer le ſang. Cet Auteur dit qu'elle a quatre pouces de long : ſon ventre eſt blanc, cartilagineux & tranſparent : au lieu de la tête, on voit un muſeau creux & environné d'une membrane très-dure, qui eſt d'une couleur & d'une ſubſtance différente de celle du ventre. La ſangſue enfonce ce muſeau en entier dans le corps de l'animal : elle s'y tient auſſi ferme qu'une tariere enfoncée dans un morceau de bois, & ne lâche point priſe qu'elle ne ſoit remplie de ſang : ſa queue a la figure d'une plume, & lui ſert à ſe mouvoir : par-deſſous on remarque deux filamens fibreux, par le moyen deſquels elle s'attache aux pierres & aux herbes ; elle ſe cramponne d'une maniere plus ferme ſur le corps de l'épée de mer, en n'attaquant que les nageoires de cet animal.

Boccone a reconnu les vaiſſeaux intérieurs qui ſervent à la ſangſue de mer pour ſucer le ſang, parce que le muſeau n'a ni fibres, ni valvules pour attirer ce fluide, & que ces vaiſſeaux ont un mouvement approchant de celui d'une pompe, le muſeau faiſant l'office de piſton, & tirant le ſang d'une extrêmité à l'autre. Le ventre de la ſangſue étant en forme d'anneau, il peut, par ce moyen, pouſſer vers l'orifice les vaiſſeaux intérieurs, & les retirer.

La ſangſue de mer tourmente cruellement l'épée de mer, mais elle eſt à ſon tour fort incommodée d'une ſorte de ver de mer qui eſt d'une couleur cendrée, & qui ſe cramponnant vers ſa queue, s'y attache au moins auſſi fortement que la limace de mer s'attache à un rocher. *Boccone* lui donne le nom de *pou ;* il eſt de la groſſeur d'un pois, & il a une petite fente d'où ſortent pluſieurs fils déliés, entrelacés & chevelus. *Voyez maintenant l'article* AIGUILLE. On donne auſſi le nom de *ſangſue de mer* à la *lamproie.* Voyez ce mot.

SANGSUE-LIMACE. Eſpece de *tænia.* Nous en avons parlé ſous le nom de *faſciola.* Voyez ce mot.

SANGU. *Voyez* HALQUE.

SANGUINAIRE. Nom donné à l'eſpece de geranium appellé *bec-de-grue ſanguin.* Voyez ce mot.

SANGUINE A BRUNIR ou HÉMATITE. *Voyez au mot* FER.

SANGUINE A CRAYON ou SANGUINE DES PEINTRES, *rubrica.* Voyez CRAYON ROUGE. On donne auſſi le nom de *ſanguin* au jaſpe héliotrope. *Voyez* JASPE.

SANGUINELLE. Arbuſte commun en Toſcane, dont les branches ſont de couleur ſanguine, & que quelques-uns prennent pour un cornouillier femelle (*cornus fœmina aut virga ſanguinea*), parce qu'il reſſemble beaucoup à cet arbre. Il produit une graine dont on tire de l'huile, qui ſert dans le pays pour les lampes. *Voyez à l'article* CORNOUILLIER SANGUIN.

SANGUINOLE. Eſpece de pêche. *Voyez à l'article* PÊCHER.

SANICLE, *ſanicula.* Plante qui croît dans les lieux ombragés & les bois couverts, en terre graſſe & humide : ſa racine eſt aſſez groſſe en-haut, fibreuſe en-bas, noirâtre en dehors & blanche en dedans ; cette plante eſt vivace & d'un goût amer; elle pouſſe pluſieurs feuilles larges, arrondies, un peu dures, diviſées en cinq parties, dentelées, polies, d'une belle couleur verte, luiſantes, & quelquefois rougeâtres à leurs bords, attachées à de longues queues : il s'éleve d'entr'elles des tiges, à la hauteur d'environ un pied, rougeâtres à leur baſe, liſſes & ſans nœuds, portant en leurs ſommités de petites fleurs comme en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches ou rouges, diſpoſées en roſe parmi le même bouquet de fleurs, il y en a de mâles ou ſtériles, d'autres ſont femelles ou fécondes : à ces fleurs ſuccedent des fruits ronds & ovales, compoſés chacun de deux graines hériſſées de pointes, & s'attachant aux habits ; cette plante fleurit en Juin, & reſte verte toute l'année.

On donne le nom de ſanicle de montagne au *geum.* Voyez ce mot. La ſanicle femelle eſt la même plante que *Tournefort* a déſignée ainſi : *aſtrantia major, coronâ floris candidâ.* Elle croît dans les bois, & ſes racines ſont purgatives comme celle de l'*hellébore.* Voyez ce mot.

M. *Deleuze* obſerve que l'*aſtrantia* forme dans la claſſe des ombelliferes un genre à part, dont la principale eſpece mérite d'être décrite. Sa tige, haute d'environ deux pieds, eſt accompagnée de feuilles liſſes, diviſées profondément en cinq lobes, dont chacun eſt refendu en trois parties & dentelé : elle porte à ſon ſommet quelques petites ombelles

ſimples, compoſées de pluſieurs fleurs, portées par des pedicules très-déliés & purpurins; elles ſont ſoutenues chacune par une fraiſe d'une vingtaine de feuilles oblongues, pointues, veinées, blanches, ou lavées d'une teinte de pourpre : une partie des fleurs ſont ſtériles; il ſuccede aux autres des ſemences marquées, dans leur longueur, de cinq feuillets membraneux, pliſſés. L'élégance de cette belle plante lui a valu une place dans le beau poëme des Alpes par M. *de Haller.*

La ſanicle vulgaire a un goût amer; elle eſt aſtringente, déterſive, propre pour les ulceres, tant internes qu'externes; on l'emploie en décoction pour arrêter les hémorrhagies, les dyſſenteries, & pour les hernies; enfin on lui a toujours reconnu une vertu vulnéraire à un ſi haut degré, qu'elle a donné lieu à ces deux vers françois :

Qui a la bugle & la ſanicle,
Fait aux Chirurgiens la nique.

On fait uſage des feuilles en maniere de thé, qu'on prend avec du ſucre : cette infuſion eſt bonne pour les pertes & les maux de gorge.

SANKIRA. Plante fameuſe dans le Japon, & qui croît abondamment parmi les ronces & les fougeres. Sa racine, qui poſſede autant de propriétés que celle du *gens-eng*, eſt groſſe, dure, noueuſe, fibreuſe, brunâtre en dehors, blanche en dedans, & d'un goût fade. Elle pouſſe des tiges rampantes, & garnies de branches, articulées : la direction de toutes ces branches change après chaque nœud d'où ſortent deux vrilles qui ſervent à attacher la plante à tout ce qu'elles rencontrent. Les feuilles ſont arrondies, grandes comme la main, minces & vertes; les fleurs ſont diſpoſées en ombelles au nombre de dix ſur un petit pédicule; elles ſont jaunâtres, à ſix pétales & ſix étamines. Aux fleurs ſuccedent des fruits peu charnus, ſecs, farineux, mais qui reſſemblent beaucoup à la ceriſe pour la figure, la groſſeur & la couleur. Chaque fruit contient cinq à ſix graines de la groſſeur d'une lentille, noirâtres en dehors, blanches en dedans & d'une ſubſtance fort dure.

SANSA. Arbriſſeau du Japon, dont l'hiſtoire n'eſt pas bien connue. On dit qu'on mêle ſes feuilles avec celles du thé, pour lui donner une odeur plus agréable.

SANSONNET On donne ce nom à une eſpece d'étourneau qui eſt de couleur griſe & noire; il parle & ſiffle, mais il a toujours un ton

enrhumé qui fait que son sifflet & sont parler ne sont pas fort agréables, comme chez le perroquet. *Voyez* Étourneau. On donne aussi le nom de *sansonnet* à une espece de petit maquereau. *Voyez ce mot.*

SANT. On donne ce nom à l'*acacia d'Egypte* d'où découle de la gomme arabique, & dont la pulpe du fruit sert à teindre en noir. *Voyez* Acacia.

SANTAL ou SANDAL, *santalum*. C'est un bois des Indes, dont on distingue trois especes, savoir :

1°. Le Santal blanc, *santalum album*. C'est un bois, pesant, solide, se fendant difficilement, d'une couleur pâle, un peu odorant : on nous l'apporte de l'Isle de Tymor & de Solor.

2°. Le Santal citrin, *santalum citrinum*. Il est très-odorant, moins compacte que le blanc, ayant des fibres droites, & se fendant plus facilement en petites planches; sa couleur est d'un roux pâle, d'un goût aromatique, un peu amer, sans être désagréable, d'une odeur douce, agréable, & qui approche un peu d'un mêlange de musc, de citron & de roses : les Parfumeurs s'en servent. On nous l'apporte de la Chine & de Siam; & comme ce bois est cher & rare, on lui substitue quelquefois le *bois de chandelle*. Voyez ce mot.

Garzias dit qu'il y a un si grand rapport entre les arbres du santal citrin & du santal blanc, qu'il est difficile de les distinguer l'un de l'autre. *Paul Herman* assure que ces deux bois sont tirés du même arbre, que l'aubier s'appelle *santal blanc*, & que la substance intérieure, le bois proprement dit, est le *santal citrin*. Cet arbre, qui s'appelle *sarcanda*, s'éleve à la hauteur d'un noyer : ses feuilles sont aîlées, vertes, imitant celles du lentisque; ses fleurs sont d'un bleu-noirâtre; ses fruits ou baies sont de la grosseur d'une cerise : elles sont vertes & deviennent noires en mûrissant; elles sont insipides, & tombent aisément. *Bontius* dit que des oiseaux semblables à des grives mangent ces fruits avec avidité, & les rendent aussi-tôt avec leurs excrémens, semant par ce moyen les montagnes & les champs d'autant de santaux. Le même Auteur atteste que ceux qui séjournent aux Isles de Tymor, &c. pour couper ces arbres, sont saisis d'une fievre continue & ardente, du genre des fievres continues, putrides, avec un délire & une aliénation d'esprit surprenante; car pendant le redoublement, qui dure ordinairement quatre heures, les malades ont coutume de faire des actions fort

ridicules, imitant ce qu'ils font dans l'ufage de faire quand ils fe portent bien : ils ont de plus une faim extraordinaire, de forte que tandis qu'ils font dans le délire, ils mangent avec avidité les ordures les plus abjectes. Parmi les caufes principales de ces fievres, que *Bontius* rapporte, on doit compter l'odeur de ces arbres nouvellement coupés, fur-tout celle de l'écorce qui répand une vapeur très-ennemie du cerveau.

3°. Le SANTAL ROUGE, *fantalum rubrum.* C'eft un bois folide, compacte, pefant, dont les fibres font tantôt droites, tantôt ondées, & qui imitent les veftiges des nœuds : il n'a aucune odeur manifefte, mais fa faveur eft un peu aftringente. On obferve que le bois du milieu de l'arbre, dont on apporte de grands morceaux féparés de l'écorce & de la fuperficie ligneufe, eft à l'extrémité d'un rouge brun & prefque noir, & intérieurement d'un rouge foncé; mais celui-ci brunit auffi étant expofé à l'air : l'arbre d'où ce bois eft tiré s'appelle *pantaga. Herman* dit qu'il eft filiqueux : il croît dans cette partie des Indes Orientales qui s'appelle *Coromandel*, en deçà de la riviere du Gange, & proche Tanafarin. Quoique le fantal rouge ne foit pas cher, il y a des années où il eft affez rare, & on lui fubftitue, foit le bois de Bréfil, foit le bois de Campêche; mais ces bois n'ont pas une couleur de fang obfcur comme le vrai fantal rouge. On dit qu'il croît auffi des fantaux en Amérique, mais ils font moins hauts, & donnent une teinture différente : ainfi il paroît qu'il n'y a point de véritable fantal dans le Nouveau Monde. Par l'analyfe on retire des fantaux une huile qui va au fond de l'eau. Le fantal citrin fournit la plus fubtile & la plus abondante; elle eft moins tenue dans le fantal blanc, & plus épaiffe dans le fantal rouge. *Hoffman* blâme les Médecins qui emploient ces fortes de bois pour rafraîchir : on leur attribue la vertu incifive, aftringente & fortifiante en même temps : le rouge eft le plus aftringent. Ces fortes de bois entrent dans plufieurs compofitions galéniques. On faifoit beaucoup d'ufage, dans le fiecle précédent & au commencement de celui-ci des fantaux : les Médecins modernes s'en fervent très-peu.

Nous avons parlé du *faux fantal de Candie* fous ce mot.

SANTOLINE ou SEMENCINE. *Voyez* POUDRE A VERS.

SAOMOUNA ou SAAMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SAOUARI. Arbre qui croît en Guiane : on emploie fon bois à la conftruction

construction des canots pour la pêche : il est cependant sujet aux vers & à beaucoup d'entretien ; mais étant mis à couvert, il est très-utile, sur-tout aux Sucriers, Roucouyers & Indigotiers.

Le fruit du saouary ressemble à la châtaigne dans sa coque ; le dedans se mange comme le cerneau, & a même quelque chose de plus délicat : cette coque osseuse, garnie de piquans, à peu près comme nos châtaigniers, a la figure d'un rein ; l'amande qui est dedans est douceâtre & bonne à manger. *Maison Rustique de Cayenne.*

SAPAJOU. Nom donné à un animal dont la forme extérieure approche de celle du singe cercopitheque. Ce quadrupede ne se trouve, ainsi que le sagouin, que dans le nouveau Continent ; il differe de celui-ci par sa queue moins longue & dégarnie de poils par-dessous : il peut s'en servir comme d'une main pour s'accrocher. Il y a plusieurs especes de sapajous, tels que le *coaïta*, le *saï*, le *sajou*. Voyez ces mots.

SAPAN. Bois d'usage en teinture, il est assez semblable au bois de Brésil : les Hollandois l'apportent du Japon. On distingue le gros & le petit sapan. *Voyez* BOIS DE BRÉSIL.

SAPHIR, *saphirus*. Pierre précieuse dont la couleur est d'un bleu-noirâtre, comme l'indigo, & qui est d'une figure octogone ou décaëdre ; c'est, après le rubis, la pierre qui approche le plus du diamant en dureté : elle n'est point attaquée par la lime, & elle est très-difficile à graver. Le saphir est brillant & diaphane : sa couleur se détruit souvent dans le feu, sans que la pierre en soit altérée, & il reste alors une espece de diamant sans couleur. On rencontre le saphir aux mêmes endroits & dans les mêmes matrices que les rubis. Dans le commerce de la bijouterie on distingue les saphirs en *pierres bleues orientales* & en *occidentales.*

1°. Le SAPHIR ORIENTAL, *saphirus orientalis*, est d'un magnifique bleu céleste, ou d'un azur excellemment beau, velouté, sans être ni trop foncé, ni trop clair ; c'est le plus précieux des saphirs : on le trouve dans la montagne de Capelan, au Royaume de Pégu, dans le Calécut, dans l'Isle de Ceylan ; il en vient aussi de Bisnagar & de Cananor. Cette pierre étoit si estimée des Anciens, qu'elle étoit consacrée à Jupiter, & son grand Prêtre en étoit toujours couvert.

2°. Le SAPHIR OCCIDENTAL OU BLANCHATRE, *saphirus occidentalis*,

Sa couleur eſt d'un blanc clair, mêlé de bleu céleſte : cette couleur mixte, quoique fort agréable, rend ce ſaphir moins recherché que le précédent : d'ailleurs il eſt très-rare de le trouver ſans défaut ; il eſt trop ſujet à être tendre, ou plein de nuages, ou calcédonieux, ainſi qu'on le remarque dans ceux qu'on nous envoie de Siléſie, de Boheme & du Val Saint-Amarin en Alſace.

3°. Le SAPHIR COULEUR D'EAU, *ſaphirus aquæus.* Moins ce ſaphir eſt coloré, & plus il eſt agréable : on prétend que quand il n'a que peu ou point de couleur, les Lapidaires le mettent dans un bain de ſable, & l'expoſent pendant quelques heures à un feu auſſi fort que celui de verrerie, après quoi ils le taillent, le poliſſent & le ſubſtituent au diamant ordinaire dont il approche alors par l'éclat, mais il n'en a pas la dureté ; ce ſaphir nous vient de Ceylan.

4°. Le SAPHIR VERDATRE, *ſaphirus praſitis.* On diſtingue au travers de ſa couleur bleue une teinte verdâtre, agréablement diſtribuée & chatoyante : c'eſt le *ſaphir œil de chat.* Ce ſaphir ſe trouve en Perſe : il eſt plus ou moins recherché, ſuivant ſa beauté.

On ignore encore ſi le ſaphir d'un beau bleu doit ſa couleur ou au fer, ou au cuivre, ou au cobalt ; toujours eſt-il vrai qu'on peut le contrefaire avec de la fritte de criſtal & du ſafre.

SAPIN, *abies.* Les ſapins ſont des arbres de bois blanc, réſineux, qui deviennent fort hauts, fort droits, qui ſe plaiſent ſur les montagnes & dans les pays froids : ils ſont d'une très-grande utilité : on en diſtingue de pluſieurs eſpeces.

On peut en général diviſer les ſapins en deux ordres ; ſavoir les *ſapins*, proprement dits, & les *piceas* ou *épicias*, pece ou peſſe, *abies tenuiore folio, fructu deorſum inflexo.*

Les ſapins portent ſur les mêmes arbres des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles ſont toutes compoſées d'étamines groupées ſur un filet ligneux, & leur aſſemblage forme des chatons écailleux. Les fleurs femelles qui ſont compoſées de piſtils auxquels ſont attachés les embryons, paroiſſent ſous la forme d'un cône écailleux : lorſque ces fruits ſont dans leur maturité, on trouve ſous chaque écaille deux ſemences ovales, garnies chacune d'une aîle membraneuſe : c'eſt principalement par la poſition de ces cônes, & par les feuilles, qu'on diſtingue les ſapins des piceas ou épicias. M. *Deleuze* dit que ces arbres

ſe rangent dans un même genre avec les pins & les melezes, dont ils different principalement, parce que leurs feuilles naiſſent toutes de différens points.

Les ſapins proprement dits ont la pointe de leurs fruits ou cônes tournés vers le ciel : leurs feuilles ſont longuettes, émouſſées, échancrées par le bout, aſſez ſouples, blanchâtres en deſſous, & rangées à-peu-près ſur un même plan des deux côtés d'un filet ligneux, ainſi que les dents d'un peigne : ils fourniſſent de la térébenthine liquide, aſſez ſemblable au baume blanc de Canada, ou à ce qu'on appelle en Angleterre le *baume commun de Gilead.*

Les feuilles des piceas ou épicias ſont étroites, aſſez courtes, roides, piquantes & rangées autour d'un filet commun, en ſorte qu'elles forment toutes enſemble, par leur pointe, une eſpece de cylindre : leurs cônes ont la pointe tournée en bas. Ces arbres ne donnent point de térébenthine, mais il ſort de leur écorce un ſuc épais, ou une réſine qui s'épaiſſit, devient concrete, & ſemblable à des grains d'encens commun : c'eſt avec cette réſine que l'on fait ce qu'on nomme *poix de Bourgogne.*

Comme les forêts de ſapins & d'épicias ſe trouvent ordinairement dans les pays de montagnes, il arrive aſſez fréquemment que les ouragans rompent, déracinent & couchent ſur le côté trente & quarante arpens de bois. On enleve ces arbres pour les différens uſages auxquels ils ſont propres ; mais dans ce cas la forêt aura de la peine à ſe repeupler. Si on laiſſe aller les beſtiaux dans ces endroits pour y paître l'herbe, les ronces & autres plantes qui y croiſſent, on ſera quelquefois vingt-cinq ou trente ans ſans y avoir un arbre de la hauteur d'un pied ; mais ſi on n'y laiſſe point aller les beſtiaux, on voit au bout de trois ou quatre ans paroître de jeunes ſapins, ce qui prouve que cet arbre naiſſant veut être à couvert des rayons du ſoleil : auſſi remarque-t-on qu'il croît une pépiniere de ſapins dans l'endroit où un gros ſapin a été abattu, lorſque la plante eſt ombragée par les arbres voiſins ; au contraire, ſi on a aſſez abattu de ſapins pour que le ſoleil donne ſur le terrain, on n'y en voit lever aucun ou très-peu. Les ſapins croiſſent lentement : un ſemis de ſapin ne commence à ſe diſtinguer de l'herbe que vers la cinquieme ou ſixieme année ; mais avec le temps cet arbre devient très-haut. Dans les montagnes de Suiſſe, les ſapins, dit M. *Bourgeois*, croiſſent plus promptement. Ces arbres

parvenus à l'âge de vingt ans, peuvent être employés en bois de charpente pour des chevrons; s'ils sont âgés de trente ans, on peut s'en servir pour des poutres. Pline, *au Livre XVI, Chapitre 40 de son Histoire Naturelle*, cite un sapin d'une hauteur remarquable, & de sept pieds de diametre, lequel servit de mât au plus grand vaisseau que les Romains eussent encore vu en mer, & qui avoit été construit pour transporter d'Egypte l'obélisque destiné au cirque du Vatican. On voit encore sur le mont Pilat, dans le Canton de Lucerne en Suisse, un sapin des plus remarquables. De sa tige, qui a plus de huit pieds de circonférence, sortent à quinze pieds de terre, neuf branches d'environ un pied de diametre & de six pieds de long : de l'extrémité de chaque branche s'éleve un sapin fort gros, de sorte que cet arbre imite un lustre garni de ses bougies. On a aussi entendu parler des grands sapins de la Chine.

Quand une partie des arbres commence à se couronner, c'est-à-dire, à mourir par la cime, il est temps d'abattre la forêt; mais il est essentiel d'entamer l'exploitation du côté que le vent est le moins violent (c'est ordinairement dans la partie de l'Ouest), afin que les lisieres qui subsistent du côté de l'Est & du Nord-Ouest continuent de protéger la futaie, qui, sans cela, courroit risque d'être renversée.

Le sapin, par rapport à son volume & à l'utilité de son bois, est, après le chêne & le châtaignier, au premier rang des arbres forestiers. Il ne refuse presque aucun terrain, si ce n'est l'aridité de la craie & le sable vif. Il se plaît dans les pays froids, languit dans les pays chauds. Le bois de sapin entre dans la fabrique des plus grands vaisseaux : on en fait des pieces de charpente, des planches. Il est très-bon à brûler, fait de bon charbon. Si l'on ferme entiérement une chambre avec des volets faits de ce bois & aménuisés au point de n'avoir qu'une ligne d'épaisseur, ils laissent passer autant de jour que les fermetures appellées *sultanes;* mais le sapin paroît rouge, & rend le même effet que si la lumiere passoit à travers un rideau de taffetas cramoisi.

Nous allons donner une idée, d'après M. *Duhamel*, de la maniere dont on tire la térébenthine des sapins, & la résine dont on fait la poix des piceas : ces objets dont nous avons déjà parlé à l'article PIN & TÉRÉBINTHE, sont de nature à être placés encore ici, non-seule-

ment à cauſe de leur utilité, mais parce que les ſapins produiſent ces différentes matieres d'une maniere un peu différente ; au moins en retire-t-on la réſine différemment, &c.

Tous les ans, vers le mois d'Août, les payſans Italiens, voiſins des Alpes, font une tournée dans les Cantons de la Suiſſe, où les ſapins abondent, pour y ramaſſer la térébenthine. Ces payſans ont des cornets de fer blanc qui ſe terminent en pointe aiguë, & une bouteille de la même matiere pendue à leur côté : dans d'autres endroits on ſe ſert de cornes de bœufs. C'eſt un ſpectacle plaiſant de voir ces Payſans monter juſqu'à la cime des plus hauts ſapins, au moyen de leurs ſouliers armés de crampons qui entrent dans l'écorce des arbres dont ils embraſſent le tronc avec les deux jambes & un de leurs bras, pendant que de l'autre ils ſe ſervent de leur cornet pour crever de petites tumeurs ou des veſſies que l'on apperçoit ſur l'écorce des ſapins proprement dits. Lorſque leur cornet eſt rempli de cette térébenthine claire & coulante qui forme les veſſies, ils la verſent dans la bouteille qu'ils portent à leur ceinture, & ces bouteilles ſe vident enſuite dans des outres ou peaux de bouc qui ſervent à tranſporter la térébenthine dans les lieux où ils ſavent en avoir le débit le plus avantageux.

Comme cette térébenthine eſt quelquefois mêlée de petites ordures, ils la purifient par une filtration bien ſimple : ils roulent un morceau d'épicia en forme d'entonnoir, garniſſent le bout le plus étroit avec des pouſſes du même arbre, & filtrent leur térébenthine de cette maniere.

Il n'y a que les ſapins, proprement dits, qui aient de la térébenthine dans leurs veſſies : ſi l'on fait par haſard ou par expérience quelqu'inciſion à l'écorce de ces arbres, à peine en ſort-il un peu de térébenthine ; au lieu que la réſine des piceas ou épicias ne ſe retire que par inciſion ; s'il ſe trouve par haſard quelque veſſie ſur leur écorce, ce n'eſt que ſur les arbres qui ſont très-vigoureux. La réſine d'épicia s'épaiſſit & devient opaque comme de l'encens, au lieu que celle des ſapins eſt pour l'ordinaire fluide ; mais lorſqu'elle devient ſolide, elle eſt claire & tranſparente comme le maſtic en larmes.

Dans les endroits où le fond eſt gras, & la terre bonne, on fait deux récoltes de térébenthine dans la ſaiſon des deux ſeves ; ſavoir, celle du printemps & celle d'Août. Il n'en eſt pas ainſi des épicias ; ces arbres fourniſſent une récolte tous les quinze jours, pourvu qu'on

ait ſoin de rafraîchir les entailles qu'on a déjà faites à leur écorce. On commence à retirer des ſapins une médiocre quantité de térébenthine dès qu'ils ont trois pouces de diametre ; ils en fourniſſent de plus en plus juſqu'à ce qu'ils aient acquis un pied de diametre, alors leur écorce devient ſi épaiſſe qu'elle ne produit plus de veſſies. Les épicias, au contraire, fourniſſent de la poix tant qu'ils ſubſiſtent, en ſorte qu'on en voit qui en fourniſſent encore, quoiqu'ils aient plus de trois pieds de diametre.

Il découle naturellement de l'écorce des épicias des larmes de réſine qui en s'épaiſſiſſant, forment une eſpece d'encens ; mais pour avoir la poix en plus grande abondance, on emporte dans le temps de la ſeve, qui arrive au mois d'Avril, une laniere d'écorce dans la longueur de l'arbre, du côté du Midi, en obſervant de ne pas entamer le bois : bien loin que ces entailles faſſent tort à ces arbres, on prétend que ceux qui ſont plantés dans les terrains gras périroient ſi on ne tiroit, par des entailles, une partie de leur réſine. Dans les terrains gras on fait la récolte tous les quinze jours, en détachant la poix avec un inſtrument qui eſt taillé d'un côté comme le fer d'une hache, & de l'autre comme une gouge ; ce fer ſert encore à rafraîchir la place toutes les fois qu'on ramaſſe la poix : cette matiere découle d'entre le bois & l'écorce ; les Payſans mettent cette poix, qui eſt ſeche, dans des ſacs ; lorſqu'ils ſont arrivés chez eux, ils la font fondre, ils la paſſent dans une toile claire, ils la verſent dans des barils, & en cet état on la vend ſous le nom de *poix graſſe* ou *poix de Bourgogne;* on la renferme auſſi quelquefois dans des cabas d'écorce de tilleul. Lorſqu'on mêle avec cette poix, qui eſt jaune, du noir de fumée, on en forme ce que l'on nomme *poix noire.* Dans les années ſeches & chaudes, la poix eſt de meilleure qualité, & la récolte en eſt plus abondante que dans celles qui ſont fraîches & humides. Un arbre vigoureux, & planté en bon fonds, peut, au plus, rendre chaque année trente à quarante livres de poix.

On retire de cette poix, en la mêlant avec de l'eau dans un alambic, un eſprit de poix que l'on vend quelquefois pour de l'eſprit ou de l'huile eſſentielle de térébenthine. On doit prendre des précautions pour n'être point trompé, ſur-tout lorſqu'il eſt important d'avoir de véritable huile eſſentielle de térébenthine, ſoit pour des médicamens, ſoit pour diſſoudre certaines réſines concretes.

L'huile eſſentielle de térébenthine ne s'obtient qu'en diſtillant avec

beaucoup d'eau la térébenthine qu'on retire des vessies du sapin. En Suisse on prépare cette huile essentielle avec des cônes de sapin, *strobili abietis*, qu'on ramasse dans le temps de la St. Jean, saison où ils sont remplis de térébenthine; on les hache par tranches, dit M. *Bourgeois*, & on les fait distiller avec de l'eau dans de grands alambics; on sépare l'huile qui surnage, avec des entonnoirs de verre. M. *Haller* qui habite aussi la Suisse, observe que l'arbre qui donne la térébenthine est le *sapin blanc*, à feuilles plates, blanches en dessous, & marquées d'une petite échancrure à leurs pointes, aux cônes droits, dont les écailles sont réfléchies & dentelées. Il ajoute que l'arbre dont on tire la poix, est le *sapin rouge*, à feuilles presque toujours courtes, épaisses & pointues, aux cônes pendans, dont les écailles sont rondes.

On assure que l'on contrefait l'ambre jaune en mêlant, par une chaleur modérée & augmentée peu-à-peu, de l'huile d'asphalte rectifiée avec de la terébenthine dans un vase de cuivre jaune; quand cette matiere a pris deux ou trois bouillons ou assez de consistance, on peut en mouler de très-belles tabatieres.

La bonne térébenthine doit être nette, claire, transparente, de consistance de sirop, d'une odeur forte, & d'un goût un peu amer: on sait qu'elle entre dans les vernis communs, qu'elle fait la base de plusieurs emplâtres, de quelques onguens, & de quelques digestifs; on l'ordonne encore intérieurement pour les maladies des reins & de la vessie, & elle passe pour être anti-scorbutique, déterſive, résolutive & dessicative.

L'huile essentielle de térébenthine sert aux Peintres pour rendre leurs couleurs plus coulantes, aux Vernisseurs pour dissoudre des résines concretes, aux Maréchaux pour dessécher les plaies des chevaux, & les guérir de la gale. Des Médecins l'ordonnent dans quelques potions pour faciliter l'expectoration.

La poix entre aussi dans la composition de plusieurs onguents: on la mêle avec du beurre, & on en fait une composition qui sert à graisser les voitures; on pourroit, en la fondant avec du goudron, en faire un brai-gras pour enduire les vaisseaux. Dans le Comté de Neuf-Châtel on fait un brai pour les vaisseaux, & pour le bois qu'on emploie dans l'eau, avec de la poix du picea, qui est d'un blanc-jaunâtre, & une certaine quantité de pierre d'asphalte réduite en poudre; ce mêlange étant cuit sur le feu fait un bon enduit: on y ajoute encore

d'autres drogues, & on en fait un très-bon ciment pour unir les pierres: *voyez le mot* ASPHALTE. On tient présentement à Paris un bureau de *ciment d'asphalte.*

On nous apporte du Canada une térébenthine claire & blanche, dont l'odeur de citron ressemble beaucoup à celle du baume de la Mecque; mais elle est moins grasse, plus transparente, & se durcit plus facilement. Cette térébenthine, que l'on connoît sous le nom de *baume blanc de Canada*, est je crois, dit M. *Duhamel*, peu différente de celle que les Anglois appellent *baume de Gilead :* ce baume se ramasse sur un *sapin à feuilles d'if:* voyez l'usage de ce baume au mot BAUME DE CANADA.

En Canada l'on fait avec l'*épinette blanche*, espece d'*épicia* dont les feuilles sont disposées en peignes, une boisson très-saine, qui ne paroît point agréable la premiere fois qu'on en boit, mais qui le devient lorsqu'on en a usé quelque temps. Comme on peut faire cette liqueur avec notre épicia, & qu'en tout temps elle peut être à fort grand marché, nous allons en donner ici la recette, afin que l'on puisse en faire usage dans les années où le vin est trop cher, sur-tout lorsque la disette des grains fait également augmenter le prix de la biere ordinaire.

On met dans une chaudiere la quantité d'une barique d'eau, & on y jette un fagot de branches d'épinette rompues par morceaux: ce fagot doit avoir environ vingt-un pouces de circonférence auprès du lien; on entretient l'eau bouillante jusqu'à ce que l'écorce se détache: pendant cette cuisson on fait rôtir dans une poële un boisseau d'avoine, & on fait griller douze ou quinze livres de pain coupé par tranches; on jette cela dans la liqueur: on lui fait subir quelques bouillons; on la décante ensuite, & on y ajoute six pintes de melasse ou gros sirop de sucre, ou à son défaut, douze à quinze livres de sucre brut. On entonne la liqueur dans une barique qui ait contenu du vin rouge; ou si l'on veut la colorer, on y met cinq ou six pintes de vin rouge. On délaie dans cette liqueur une chopine de levure de biere, & on la laisse ensuite fermenter: si on ferme le bondon, au bout de vingt-quatre heures, l'épinette devient piquante comme le cidre; mais si on veut la boire plus douce, il ne faut la bondonner que quand elle a passé sa fermentation, & avoir soin de la remplir deux fois par jour.

Cette liqueur est très-rafraîchissante & très-saine ; lorsqu'on y est habitué on la boit avec beaucoup de plaisir, sur-tout pendant l'été. Je crois, dit M. *Duhamel*, qu'on pourroit substituer le genievre à l'épinette du Canada.

SAPINETTE, nom que l'on donne sur quelques Ports de mers, à la conque anatifere : *voyez* CONQUE ANATIFERE.

SAPINETTE DE CANADA : *voyez* BAUME DU CANADA, & *l'article* SAPIN.

SAPONAIRE : *voyez* SAVONIERE.

SAPOTILLER, *sapota fructu ovato majori*, PLUM. est un grand arbre qui croît dans l'isle de Cayenne : il est très-propre à orner un jardin ; il porte ses branches en forme d'entonnoir, tandis que du milieu il pousse un jet fort droit, qui s'éleve plus que tout le reste : sa feuille est d'un vert plus clair que celle de l'oranger ; son fruit, dit M. *de Préfontaine*, passe avec raison pour un des meilleurs de l'Amérique, & n'a que trois pépins oblongs, applatis & brun. Ces amandes prises en émulsion, sont un puissant apéritif dans les rétentions d'urines & la gravelle. L'arbre se plante où l'on veut, avec les précautions nécessaires.

Il y a une autre espece de sapotiller, dont le fruit est comme un œuf, plus long que celui du précédent, mais moins délicat.

Cette description paroît différente de celle que *Lémery* donne de la sapotille, sous le nom de *zapotum* ou *zapote ;* c'est, dit-il, un fruit de la Nouvelle-Espagne en Amérique : les Espagnols l'appellent *zapote blanco ;* il a la forme & la grosseur d'une pomme de coing : son goût est agréable, mais il est mal-sain, il renferme un noyau qu'on dit être un poison dangereux. Ce fruit naît sur un grand arbre appellé par les Indiens *cochit-zapotl :* ses feuilles sont semblables à celles de l'oranger, disposées trois à trois par intervalles ; ses fleurs sont petites & de couleur jaune.

A Saint-Domingue on appelle *sapotiller-maron* une espece de balatas rouge, arbre fort utile dans nos Colonies : *voyez* BALATAS. M. *de Préfontaine* dit que *Barrere* s'est trompé en donnant au sapotiller le nom *galibi de Maritambour*, qui est une espece de fleur de la Passion. *Maison Rustique de Cayenne.*

SAPPADILLE, *anonæ species.* Arbre originaire des Indes Occidentales, & qui est fort cultivé à la Jamaïque & aux Barbades, à cause

de ſon fruit dont on fait beaucoup d'uſage dans ce pays. Cet arbre s'éleve à la hauteur d'un pommier ; ſes feuilles ſont vertes, brunes & reſſemblent à celles du laurier ; ſes fleurs ſont composées de trois pétales ſoutenues ſur un pédicule : à ces fleurs ſuccede un fruit arrondi couvert d'une écorce , & dont la pulpe environne les cellules qui contiennent des graines brunes, marquées d'un ſillon blanc. Ce fruit devient jaune étant mûr.

SAR. Nom qu'on donne ſur les côtes d'Aunis au *varec* ou au *goemon*. Voyez ces mots.

SARANNE, *lilium flore atro rubente*. Eſpece de lis que M. *Steller* dit ne ſe rencontrer qu'en Sibérie & dans la péninſule de Kamtſchatka. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied : ſa racine bulbeuſe eſt de la groſſeur de celle de l'ail : ſa tige eſt groſſe comme une plume de cygne ; elle eſt rouge par le bas & verte par en-haut ; elle eſt garnie de deux rangées de feuilles ovales : la rangée inférieure a trois feuilles, & la rangée ſupérieure en a quatre. La fleur qui paroît au mois de Juin (temps où cette plante s'éleve beaucoup plus haut) eſt rougeâtre & reſſemble à celle du lis. Ses étamines ſont jaunes par le bout , & entourent au nombre de ſix le piſtil qui eſt triangulaire, & qui contient dans trois capſules des graines rougeâtres. Les habitans font une eſpece de gruau avec ſa racine bulbeuſe.

M. *Steller* diſtingue cinq eſpeces de ſarannes ; ſavoir, 1°. le *kimtchiga*, qui reſſemble à notre pois ſucré. 2°. La *ſaranne ronde*, que nous venons de décrire. 3°. L'*onſenka*, qui croît dans toute la Sibérie. 4°. Le *titichpa*. 5°. Le *matiſta ſladka travo* ou la *douce plante*, dont on fait dans le pays non-ſeulement des confitures, mais encore dont les Ruſſes ſavent retirer une liqueur ſpiritueuſe. La racine de cette derniere plante eſt jaune en dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur amere & piquante. Sa tige charnue & articulée s'éleve à la hauteur de cinq pieds ; elle eſt garnie de dix feuilles d'un rouge-verdâtre. Ses fleurs ſont blanches & reſſemblent à celles du fenouil. On ne recueille le *matiſta* qu'avec des gants, à cauſe de ſon ſuc cauſtique qui fait venir des ampoules aux mains. Pour tirer un eſprit ardent de cette plante, il faut la lier en paquets , la laiſſer fermenter dans de l'eau bouillante , y joindre quelques fruits du prunellier ou d'airelle : on doit bien boucher le vaſe qu'on tient dans un lieu chaud juſqu'à ce que la fermentation ſoit paſſée & ne faſſe plus aucun bruit. La liqueur qu'on en obtient par une

premiere diſtillation eſt auſſi forte que l'eau-de-vie. Si on diſtille cette eau-de-vie, elle produit alors un eſprit ardent & aſſez fort, dit-on, pour mordre ſur le fer. Quatre-vingt livres de cette plante donnent vingt-cinq pintes de liqueur forte. L'on a obſervé que ſi l'on n'a pas retiré l'écorce de la plante avant la macération, elle cauſe le ris ſardonique à ceux qui boivent la liqueur diſtillée. On prétend que l'uſage de cette liqueur enivrante rend ſtupide, noircit la peau du viſage & procure des rêves effrayans. M. *Steller* dit avoir vu des perſonnes qui, après en avoir bu la veille, s'enivroient de nouveau en buvant un verre d'eau. Voilà un effet des plus ſinguliers. On prétend que la *berce vulgaire* de cette même contrée donne les mêmes produits & occaſionne les mêmes effets. *Voyez l'article* BERCE.

SARAZIN. *Voyez* SARRASIN.

SARCANDA. *Voyez* SANTAL.

SARCELLE. *Voyez* CERCELLE. A l'égard de la ſarcelle de la Chine; *voyez à l'article* CANARD DE NANKIN.

SARCOCOLLE ou COLLE-CHAIR, *ſarcocolla.* C'eſt un ſuc plus gommeux que réſineux, compoſé de grumeaux comme des miettes blanchâtres ou rougeâtres, ſpongieuſes & très-friables, quelquefois brillantes; d'un goût âcre, d'abord un peu amer, enſuite douceâtre, fade & déſagréable : ces miettes ſont quelquefois unies enſemble par un duvet filandreux, comme des graines de pavot qu'on auroit frottées avec quelques particules de toile d'araignée.

La *ſarcocolle* eſt très-fragile ſous la dent, & ſe diſſout dans l'eau : lorſqu'on l'approche de la flamme d'une bougie elle bouillonne d'abord, enſuite elle brûle avec éclat. On nous apporte cette gomme-réſine de Perſe & de l'Arabie Heureuſe. On ne ſait point encore de quelle plante ou arbriſſeau cette ſubſtance découle. Les Auteurs ne ſont pas plus d'accord entr'eux ſur ſes vertus. *Serapion* dit qu'elle ulcere les inteſtins, & qu'elle rend chauve. *Hoffman* en condamne entiérement l'uſage interne, tandis que les Médecins Arabes vantent ſa vertu purgative. D'autres Praticiens recommandent la ſarcocolle macérée dans du lait d'âneſſe ou de femme, pour l'ophthalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes : de plus, elle déterge les plaies; elles les conſolide & les cicatriſe : c'eſt même de là qu'elle a pris ſon nom de *ſarcocolle* ou *colle-chair;* cette ſubſtance eſt la moins uſitée des gomme-réſines : les Arabes l'appellent *anzarot.*

SARDE. On donne ce nom à la cornaline. Quelques Voyageurs appellent auſſi *ſarde* la ſardine & certains poiſſons rouges d'Afrique.

SARDE-AGATE, *ſardachates.* On appelle ainſi une pierre qui tient de la cornaline & de l'agate proprement dite : elle eſt demi-tranſparente ; ſa teinte tient de l'orangé & du rouge pâle, également diſtribuée & ſans apparences de taches particulieres & diſtinctes. La plus belle ſarde-agate, eſt moitié cornaline & moitié ſardoine.

SARDINE, *ſardina.* La ſardine eſt un petit poiſſon de mer à nageoires molles, du genre des aloſes : elle ne differe, dit *Rondelet*, de la *ſarde*, qui ſe pêche en Provence, en Italie & ailleurs, que parce qu'elle eſt plus petite.

Ce poiſſon ne differe auſſi de l'aloſe, que parce qu'il eſt à proportion moins large & plus petit ; ſon corps eſt garni de grandes écailles : les premieres ſont de diverſes couleurs ; ſa tête eſt dorée ; ſon ventre eſt blanc ; ſon dos eſt vert & bleu, ces deux couleurs reluiſent quand on le tire vivant de la mer : le vert ſe perd avec la vie, & le bleu reſte ; mais il perd ſon éclat : ce poiſſon n'a point de fiel, ce qui fait qu'on peut le manger ſans le vider. Il ſuffit de le mettre un inſtant ſur les charbons allumés pour le cuire au degré convenable : c'eſt la nourriture du peuple dans les lieux où il eſt commun, mais il n'en eſt pas moins recherché ſur les tables les plus délicates.

Les *ſardines* nagent de côté & d'autre en grande troupe ; tantôt elles ſe trouvent en haute mer, tantôt vers le rivage, tantôt vers les rochers & les pierres : on en pêche dans la Méditerranée & beaucoup plus dans l'Océan, ſur-tout depuis les côtes de Bretagne juſques ſur celles d'Eſpagne, mais elles varient pour la groſſeur. Celles que l'on pêche à Saint-Jean-de-Luz ſont le double plus groſſes que celles que l'on pêche au bas de la Garonne, vis-à-vis Royan, mais celles-ci paſſent pour les meilleures de toutes. La pêche de ce poiſſon fait, ſur les côtes de Bretagne, un produit conſidérable ; il peut monter à plus de deux millions.

Les *ſardines* ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de la Baſſe-Bretagne, ſi, pour les y retenir, on ne les amorçoit avec une compoſition que l'on tire de Hollande & du Nord. C'eſt une préparation d'œufs de morues & d'autres poiſſons. La conſommation qu'on en fait eſt prodigieuſe ; & la barrique, peſant trois cents livres, ſe vend communément dix à douze francs, & monte quelquefois juſqu'à quarante francs. La Société de Bretagne remarque qu'il eſt fâcheux & étonnant que les

vaisseaux françois qui vont à la pêche de la morue, ne préparent point ces œufs, au lieu de les jeter dans la mer, comme on le fait par une négligence blâmable.

Si cette pêche est généralement reconnue pour être très-avantageuse, elle a aussi ses inconvéniens: la Société de Bretagne demande qu'on fasse cesser les abus & la gêne qui pourroient détruire ce commerce si utile. Un de ces abus, c'est qu'au lieu de se servir de cette préparation d'œufs de morue, désignée par les Ordonnances de Marine sous le nom de *résure*, & en Bretagne sous celui de *rogue* ou *rave*, plusieurs Pêcheurs font usage d'une autre amorce qu'on nomme *gueldre*, *guildille* ou *guildre*, qui est une sorte de pâte faite avec des chevrettes, des cancres, &, ce qui est plus pernicieux à tous égards, avec le menu fretin des soles, des merlans, & des autres poissons de toute espece, lors même qu'ils ne sont que de la grosseur d'une lentille. Il est d'autant plus important d'interdire cet appât, qu'il corrompt la sardine en moins de trois heures, & plus encore parce qu'il détruit les especes de poissons du frai desquels il est composé, & diminue l'espérance d'une pêche abondante en ce genre d'animaux.

Il s'est introduit un abus semblable, qu'il est important de réprimer, au sujet de la pêche du maquereau: on fait usage d'une autre espece d'appât, qu'on nomme aussi *gueldre*, & qui n'est composé de même que de frai ou fretin de poissons. Deux femmes, en moins de deux heures, prennent quelquefois jusqu'à cent vingt livres pesant de cette matiere précieuse, qu'il seroit cependant si intéressant de conserver : rien ne leur échappe, puisque c'est de la toile qui leur sert de filet. On peut à peine imaginer la perte qui en résulte. Cet abus ne s'est introduit que depuis quelques années, & c'est précisément l'époque d'une disette extrême de poisson sur une côte qui en fournissoit ci-devant avec abondance.

On exprime des sardines une huile qui fait un grand objet de commerce. On sale les sardines, & par ce moyen elles se conservent assez bien. On en vend une grande quantité à la foire de Beaucaire.

Les sardines que l'on pêche aux environs des îles Barbades, sont, dit-on, fiévreuses pendant certains mois de l'année.

SARDOINE, *sardonix*. Espece d'agate d'une couleur fauve ou d'ambre jaune, & d'un tissu de corne, quelquefois nuancée d'une teinte brune obscure. Cette pierre est dure, prend bien le poli, & est très-

bonne à la gravure, en ce qu'elle ne retient pas la cire, mais elle n'a pas d'éclat: on en diſtingue de deux ſortes.

1°. La SARDOINE ORIENTALE, *ſardonix orientalis*, eſt celle qui eſt pommelée, agréablement nuancée, bien délavée, & la plus dure: on l'appelle auſſi *pierre de Memphis.* On en fait quelquefois des camées: on la trouve aux Indes, en Egypte, en Chypre & en Sibérie.

2°. La SARDOINE OCCIDENTALE, *ſardonix occidentalis.* Elle eſt d'une teinte enfumée; au moins elle eſt communément parſemée de taches ſourdes, bleues, environnées de cercles laiteux; elle eſt moins dure que la précédente: on la trouve en Boheme & en Siléſie, dans les ravines, après la chûte des grandes eaux. La plus belle & la véritable *ſardoine* eſt à deux couches, l'inférieure jaune-rougeâtre, & la ſuperieure blanche. L'on voit quelquefois des ſardoines arboriſées, d'autres à filets paralleles, blancs & bruns.

SARGASSE ou SARGAZO, *lenticula marina*, *ſerratis foliis.* Eſpece de lentille de mer. Son fruit eſt véſiculaire, & ſe trouve dans la continuité des tiges. *Voyez* ce que nous avons dit de cette plante ſous le nom d'HERBE FLOTANTE.

SARGO, *ſargus.* C'eſt un poiſſon de mer & de rivage, à nageoires épineuſes, & qu'on met dans le genre des ſpares dit M. *Deleuze.* Il a le corps rond, plat; ſes écailles ſont blanches, argentées: il a des traits noirs qui vont du dos au ventre; ces traits ſont alternativement, l'un grand & l'autre petit; ſes yeux ſont ronds, ſes dents larges, les aîlerons des ouïes ſont rougeâtres, ainſi que la queue: les nageoires du ventre ſont noires, ſa queue eſt fourchue: il a quatre ouïes.

Ce poiſſon vit entre les pierres qui ſont ſur le rivage, & principalement dans les lieux fangeux: alors il eſt moins délicat; il fraie deux fois par an, au printems & en automne; il eſt fort lubrique & très-ruſé: ſa chair approche, pour le goût, de celle de la dorade, mais elle eſt plus ſeche & plus dure: elle nourrit beaucoup.

SARGON. Eſpece de petit plongeon. *Voyez au mot* CANARD.

SARICOVIENNE. Eſpece d'animal amphibie, mais qui habite plus dans l'eau que ſur terre. On le trouve le long de la riviere de la Plata. Il eſt de la grandeur d'un chat: ſa peau eſt douce comme le velours, & de couleur griſe & noire; ſes doigts ſont unis enſemble par des membranes. Cet animal eſt réellement une eſpece de *loutre*, qui ſe trouve

en différens endroits de l'Amérique méridionale. C'eſt le *cariguiebeju* du Bréſil. Les ſaricoviennes vivent en ſociété dans des tanieres qu'elles ſe creuſent ſur les bords des fleuves : elles ſe nourriſſent de crabes, de poiſſons; auſſi leur chair eſt-elle bonne à manger : leur fourrure eſt très-eſtimée.

SARIGOY. Eſpece de renard du Bréſil : c'eſt la *carigueia* de *Marcgrave.*

SARIGUE ou MANITOU. Eſpece de *didelphe.* Voyez ce mot.

SARMENT. On donne ce nom aux tiges rampantes, comme le ſont celles de la vigne.

SARRASIN ou BLÉ NOIR, *fagopyrum*, *aut Sarracenicum frumentum.* Cette eſpece de grain eſt originaire d'Afrique, mais il eſt très-commun aujourd'hui en France, & on en cultive une grande quantité dans différentes provinces.

Le ſarraſin pouſſe une tige haute d'une coudée & plus, cylindrique, branchue, garnie de rameaux de fleurs qui ſortent des aiſſelles des feuilles. Celles-ci ſont portées ſur des queues longues de deux pouces, aſſez ſemblables, pour la forme, à celles du lierre, mais d'un vert clair : au ſommet des tiges & des rameaux, on voit paroître de petites fleurs blanches, en roſe, diſpoſées en bouquet ou épi, chargées d'étamines rougeâtres. Aux fleurs, qui fourniſſent aux abeilles une abondante récolte de miel, ſuccedent des graines triangulaires, contenant une farine très-blanche & inſipide. M. *Haller* dit qu'il y en a une autre eſpece à ſemences dentelées qui vient de Sibérie, & qui ſupporte mieux le froid.

Cette plante n'eſt point délicate : on la ſeme dans nos champs en toutes ſortes de terres, & ordinairement après la récolte du ſeigle ou du méteil, & on obtient par ce moyen deux récoltes dans une même année : elle aime la pluie ; elle croît promptement, & mûrit bientôt. On en ſeme peu en Suiſſe, dit M. *Bourgeois*, parce qu'elle mûrit rarement avant les gelées d'automne. On fait avec la farine de ſon grain, un pain noirâtre, dont la ſaveur eſt un peu meilleure que celle du pain d'orge. Ce pain eſt humide, paſſe plus vîte, & cauſe plus de vents que le pain de ſeigle : on l'emploie ſeul, ou on le mêle avec d'autres grains : il nourrit moins que le froment, le ſeigle & l'orge, mais plus que le millet & le panis.

La bouillie & les gâteaux que l'on fait avec la farine du ſarraſin

donnent une nourriture qui n'eſt pas mal-faiſante. Cette farine peut être employée dans les cataplaſmes réſolutifs & émolliens.

On nourrit les bœufs & les autres bêtes de charge avec cette plante verte, & les volailles avec ſa graine qui les engraiſſe promptement : cette graine échauffe auſſi les poules, & les fait pondre de bonne heure.

Quelques Jardiniers ſe ſervent avec avantage du ſon tiré de la farine de graine de blé de ſarraſin pour préſerver de l'humidité pendant l'hiver les cellules où ils conſervent leurs plantes. On conſtruit des planchers écartés des murs de deux ou de trois pouces, & on remplit exactement avec ce ſon l'intervalle qui eſt entre ces murs & ces planchers.

Lémery donne auſſi le nom de *blé noir* ou *blé de vache & de bœuf*, ou *rouge herbe* à une plante qui s'appelle *melampyrum purpureum*. Sa tige eſt carrée, velue, purpurine, rameuſe & haute d'un pied : ſes feuilles ſont oppoſées & verdâtres, un peu brunes ; celles d'en-haut ſont purpurines : les fleurs ont des tuyaux terminés en-haut par une maniere de gueule, de couleur variée purpurine & jaune-rougeâtre ; elles ſont ſuivies par des fruits oblongs qui s'ouvrent de la pointe à la baſe en deux coques, leſquelles ſont partagées en deux loges qui renferment des ſemences oblongues, noires & plus petites que des grains de blé. Cette plante croît entre les blés, principalement dans les terres graſſes : les bœufs & les vaches en mangent beaucoup.

SARRETTE ou SERRETE, *ſerratula*. C'eſt une eſpece de jacée dont la tige croît à la hauteur de deux ou trois pieds ; elle eſt cannelée & rougeâtre ; les feuilles d'en-bas ſont découpées comme celles de la ſcabieuſe, & les autres ſont oblongues, plus grandes que celles de la bétoine ; dentelées en leurs bords comme une petite ſcie, de couleur verte obſcure : au ſommet naiſſent des fleurs laciniées comme celles des autres eſpeces de jacée, renfermées dans un calice écailleux : aux fleurs ſuccedent des ſemences garnies d'aigrettes. On trouve la ſarrette dans les bois & dans les prés, aux lieux ſombres & humides.

Cette plante eſt eſtimé vulnéraire, propre pour les contuſions, pour diſſoudre le ſang caillé, pour appaiſer la douleur des hémorroïdes : elle convient encore pour les hernies : on prétend que ſa feuille fournit une teinture jaune-verdâtre, qui eſt un peu d'uſage.

SARRIETTE, SADRÉE & SAVORÉE, *ſatureia ſativa*. La ſarriette cultivée

cultivée le plus ordinairement, forme une touffe arrondie, branchue, d'un pied de hauteur. Son bois eſt dur & reſſemble à du bois ſec; ſes feuilles ſont étroites, oblongues; ſes fleurs ſont en gueule, & ſortent des aiſſelles des feuilles: elles ſont blanches, tirant ſur le purpurin; il leur ſuccede des ſemences menues, rondes, de couleur ardoiſée.

Cette plante, qui eſt annuelle, vient aiſément dans toutes ſortes de terres; elle eſt indigene à l'Italie. Les Cuiſiniers la recherchent pour relever le goût des feves de marais, avec leſquelles elle s'allie fort bien; les Allemands en mêlent dans leur choukraut. Elle eſt beaucoup plus utile dans la Médecine, & ſi bonne, qu'on l'appelle la *ſauce aux pauvres;* elle eſt ſtomachique: ſa décoction injectée dans les oreilles, eſt bonne pour les affections ſoporeuſes: elle eſt utile en gargariſme pour le relâchement de la luette, & pour l'inflammation & gonflement des amygdales. La poudre de ſes feuilles ſéchée & bue dans du vin, ſoulage les maux de poitrine.

Il y en a deux autres eſpeces vivaces qui forment des arbuſtes aſſez élevés: on les appelle *tymbres;* elles ſont originaires de Candie: l'une porte des fleurs bleuâtres, & l'autre des fleurs blanches: ce ſont des arbriſſeaux de ſerre.

La ſarriette de montagne, *ſatureia montana*, eſt une eſpece de calament, mais qui a la feuille, le port & l'odeur de la ſarriette: *voyez* CALAMENT.

SASSAFRAS ou LAURIER DES IROQUOIS. On connoît ſous ce nom un bois, ou plutôt une racine d'un roux blanchâtre, ſpongieuſe & légere, de couleur cendrée, rouſſâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante, qui approche de celle du fenouil & de l'anis. On retire cette racine d'un arbre qui croît à la Virginie, au Bréſil, à la Floride, & dans pluſieurs provinces de l'Amérique.

Le ſaſſafras eſt une eſpece de laurier, dont le tronc eſt nu, fort droit & peu élevé. Ses branches s'étendent à ſon ſommet, comme celles d'un pin ébranché, ſes feuilles ſont à trois lobes, comme celles du figuier, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous; ſes fleurs ſont en grappes, découpées en cinq parties: il leur ſuccede des baies ſemblables à celles du laurier. Cet arbre eſt toujours vert, il paroît qu'il peut s'élever en France, où il eſt cependant encore fort rare.

Le bois de sassafras abonde en parties volatiles subtiles, comme le prouve son odeur : il excite la transpiration & la sueur ; il incise & résout les humeurs épaisses, visqueuses, adoucit les douleurs de la goutte, remédie à la paralysie & aux fluxions froides. On l'emploie utilement dans les maladies vénériennes : on en retire une huile essentielle, & cependant le bois a de la peine à brûler. On nous envoie quelquefois du bois d'anis pour celui de sassafras.

SATELLITES. *Voyez au mot* PLANETE.

SATURNE. *Voyez au mot* PLANETE.

SATYRE, *satyrus quadrumanus.* Nom donné à un être fantastique, qui tient de l'homme & du quadrupede, & que l'on dit être produit de la monstrueuse alliance de deux individus différens pour le sexe & l'espece. Heureusement pour l'humanité que ces êtres, s'ils existent, périssent sans pouvoir se perpétuer. Il en est peut-être de la beauté des satyres, comme de la laideur des ogres, des espiégleries des lutins, des courses des loups-garous, des assemblées du sabat & de pareilles autres extravagances. Le satyre des Indiens est l'*orang-outang :* voyez ce mot. On trouve dans le Mercure de France, mois de Décembre 1761, page 92, la traduction d'un Mémoire sur les *Satyres*, les *Tritons* & les *Néréides.* On peut encore consulter les ingénieuses Lettres que le Public connoît sous le titre de *Caprice d'imaginations :* voyez aussi HOMME MARIN & HOMME DES BOIS.

SATYRE, *satyrus.* M. *Linneus* donne ce nom à un papillon qui se repose sur les pierres & sur les rochers ; c'est le *grand argus des prés :* il a les aîles très-entieres, brunes par dessus, les yeux noirs, la paupiere blanche, la marque d'un œil sur les premieres aîles, & trois sur les secondes, qui en ont sept en dessous.

SATYRION, *satyrium.* Plante de la famille des *orchis*, & qui emprunte son nom de la figure extérieure de sa racine : on en distingue de beaucoup d'especes parmi celles qui naissent dans les prés, dans les forêts, sur les collines & les montagnes, aux lieux ombragés ou exposés au soleil, secs ou humides, & qui fleurissent en différens temps de l'année, excepté l'hiver. On emploie plus communément en Médecine les especes à racines bulbeuses, comme ayant les racines plus charnues, & particuliérement les deux suivantes.

1°. Le SATYRION MALE ou TESTICULE DE CHIEN A FEUILLES ÉTROITES, *satyrium mas foliis maculatis ;* c'est l'*orchis morio mas.* On

trouve fréquemment cette plante dans les brouſſailles, les boſquets & les prés. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muſcades, dont l'un eſt plein & dur, l'autre ridé & fongueux, accompagné de groſſes fibres : elle pouſſe d'abord ſix ou ſept feuilles longues, médiocrement larges, ſemblables à celles du lis, mais plus petites, ordinairement marquées en deſſus de taches d'un rouge brun : ſa tige eſt haute d'environ un pied, ronde, ſtriée, revêtue d'une ou deux feuilles ; portant en ſa ſommité un long épi de fleurs agréables à la vue, purpurines, nombreuſes, un peu odorantes, blanchâtres vers le centre, & parſemées de quelques points d'un pourpre foncé ; chaque fleur eſt compoſée de ſix feuilles inégales, dont les cinq ſupérieures forment en ſe courbant une ſorte de coiffe ; l'inférieure, qui eſt plus grande, finit comme un éperon : à la fleur paſſée ſuccede un fruit ſemblable à une lanterne à trois côtés, contenant des ſemences ſemblables à de la ſciure de bois. Cette plante fleurit vers la fin d'Avril & au commencement de Mai ; les autres ſatyrions fleuriſſent plus tard. Entre les eſpeces qui croiſſent en pluſieurs endroits des environs de Paris, M. *Vaillant* a obſervé qu'il y en a dont les feuilles ſe couchent quelquefois à terre en formant une roue ; il ajoute avoir compté juſqu'à quarante-trois fleurs ſur un pied.

2°. Le SATYRION A LARGES FEUILLES ou le GRAND TESTICULE DE CHIEN, *ſatyrium majus latifolium.* Ses bulbes ſont plus groſſes : on lui trouve, de même qu'aux autres eſpeces d'orchis bulbeux, un teſticule flaſque & l'autre plein, parce que tous les ans la bulbe de l'année précédente ſe flétrit, & il en renaît une nouvelle à la place : ſa tige a près de deux pieds de hauteur. Cette plante eſt chargée à ſa ſommité d'un épi long, pyramidal, plus ou moins ſerré, & compoſé de fleurs amples de couleurs variées & agréables à la vue ; mais d'une odeur de bouc inſupportable, & repréſentant un caſque : ſes feuilles ſont très-larges & longues ; elles ſortent de terre, comme dans la plupart des *orchis*, dès le mois de Novembre ; elle fleurit en Mai. C'eſt l'*orchis hirci odore* dont le ſixieme pétale fait un ruban dentelé, & dont l'éperon eſt fort court, dit M. *Haller.* Cette eſpece de *ſatyrion* n'eſt pas rare aux environs de Paris.

On choiſit les racines de l'une & de l'autre eſpece, groſſes, bien nourries, fermes, ſucculentes, d'un goût doux & viſqueux, tirées

de terre au printemps avant qu'elles aient pouffé leur tige : on rejette la bulbe flafque, & on emploie l'autre comme un excellent aphrodifiaque. Il eft d'ufage de faire fécher ces bulbes & de les réduire en poudre, dont on donne un demi-gros dans un verre de bon vin pour augmenter la femence, fortifier les parties de la génération, & même pour aider à la conception. On tient dans les boutiques une conferve de fatyrion, qu'on eftime auffi propre à exciter à l'amour. Mais entre les diverfes préparations de ces fortes de bulbes, la meilleure eft peut-être celle qui fe trouve indiquée par M. *Geoffroy*, & inférée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann.* 1740, *page* 96. Cet Académicien ayant reconnu que le *falep* ou *falop* étoit une efpece d'*orchis*, dont les Turcs faifoient ufage pour réparer les forces épuifées, effaya de préparer des bulbes de fatyrion de notre pays, pour en faire ufage ; il y réuffit par le procédé fuivant.

L'on enleve la peau des bulbes d'*orchis* bien nourries, on les jette dans l'eau froide, enfuite on les fait cuire dans de nouvelle eau ; & on les fait égoutter ; puis on les enfile en maniere de chapelet par un temps fec & chaud : elles deviennent alors dures & femblables au *falop*. En un mot, la préparation, la maniere de conferver ces racines defféchées, & d'en faire ufage, eft à peu-près la même que celle du *falep* ou *falop*. Voyez ce mot.

Lorfqu'on emploie le fatyrion comme aphrodifiaque, on lui affocie quelques ftimulans qui concourent aux mêmes effets, lefquels font la femence de roquette, les trochifques de vipere, le fcinc-marin, & l'effence d'ambre.

SAUGE, *falvia*. On diftingue plufieurs efpeces de fauges, qui different par la forme & la couleur de leurs feuilles : elles font rondes dans les unes, dentelées dans les autres ; étroites dans celles-ci, plus larges dans celles-là : on les diftingue encore en *grande fauge*, & en *petite fauge* ou *fauge franche :* on dit auffi *fauge de Catalogne*.

Les fauges portent des fleurs labiées, odorantes ; la levre fupérieure eft grande & courbée en faucille, la levre inférieure eft divifée en trois : on trouve dans l'intérieur deux étamines entieres, & deux autres qui font avortées ; ces étamines font attachées enfemble, & d'une façon finguliere, par un filet fourchu, qui fert à diftinguer les plantes de ce genre. Il leur fuccede des femences arrondies ; les feuilles font

ovales, relevées en-dessous d'arêtes assez saillantes, & creusées en-dessus de sillons profonds : elles sont placées deux à deux sur les branches.

La sauge passe pour être céphalique, cordiale, alexitere : on l'ordonne en infusion comme le thé, sur-tout la petite espece, qui fait aujourd'hui la base de la plupart des gargarismes, dont on fait usage pour les maux de gorge, pour les affections scorbutiques de la bouche, du palais & des gencives. Ils sont encore fort utiles pour raffermir les dents branlantes & fortifier les gencives. On se sert aussi de l'eau de sauge distillée pour les mêmes usages, dit M. *Bourgeois*. Les Chinois aiment tant la sauge qu'ils s'étonnent comment les Européens viennent chercher le thé dans leurs pays, pendant qu'ils ont chez eux une plante aussi excellente, & qui réellement lui est préférable ; aussi les Hollandois ont-ils grand soin d'enlever, à grand marché, presque toute la récolte de la sauge qui croît sur nos côtes de Provence, & de la porter en Chine, où il la vendent très-cher, tant aux Chinois qu'aux Japonois. On prétend que dans l'échange d'une caisse de sauge, ils en obtiennent de ces peuples deux caisses & souvent trois de thé vert. Une telle industrie doit nous servir d'exemple, & nous engager à faire nous-mêmes ce commerce d'échange.

On fume de la sauge comme du tabac, pour débarrasser le cerveau. La décoction des feuilles & des fleurs de cette plante est très-utile pour fortifier les nerfs, ramollir les tumeurs & dissiper les enflures.

On prépare avec les fleurs de sauge, une conserve, avec la plante entiere une huile distillée, & une huile par infusion & par coction ; l'on fait un vinaigre avec les feuilles & les fleurs. Cette huile aromatique est très-bonne pour les rhumatismes.

Comme les sauges conservent leurs feuilles pendant l'hiver, elles sont très-propres à décorer les bosquets pendant ce temps, sur-tout les especes à feuilles panachées. Toutes font un bel effet pendant le mois de Juin, quand elles sont en fleurs ; c'est pour cela qu'on en fait des bordures dans les potagers. Ces plantes ne sont point délicates sur la nature du terrain.

M. *Tournefort* nous apprend qu'il a vu au Levant des galles fort grosses sur les sauges (ces galles sont formées par des piqûres d'insectes), qu'elles sont bonnes à manger, qu'on les porte au marché, & qu'on les confit au sucre.

SAUGE AMERE. Nom donné à une efpece de *teucrium* d'Efpagne ; & à larges feuilles. Cette plante eft apéritive vulnéraire. On donne auffi le nom de *teucrium* à la *germandrée en arbre*.

SAUGE EN ARBRE ou BOUILLON SAUVAGE, *phlomis fructicaufa falviæ folio latiore & rotundiore*. Plante qui croît aux lieux fecs & pierreux des pays méridionaux de la France & autres pays chauds. Sa racine eft longue, ligneufe & fibreufe ; elle pouffe plufieurs tiges carrées, dures, rameufes, & chargées d'un duvet blanc : fes feuilles font grandes, & reffemblent à celles de la fauge : fes fleurs font jaunes ; elles naiffent en gueule, verticillées ; elles font fuivies chacune de quatre femences oblongues, & enveloppées dans une capfule qui a fervi de calice à la fleur. Cette plante, dont l'odeur n'eft ni forte, ni défagréable, eft eftimée propre pour la brûlure, les hémorroïdes & pour le flux de fang. On prétend que les Payfans brûloient autrefois les tiges defféchées du bouillon fauvage pour s'éclairer : ils en mettoient dans les lampes en guife de mêche. J'en ai fait un effai qui ne m'a point réuffi.

SAUGE DE JÉRUSALEM & DE BETHLÉEM. *Voyez à l'article* PULMONAIRE.

SAUGE SAUVAGE ou FAUX SCORDIUM. *Voyez à la fuite du mot* GERMANDRÉE D'EAU.

SAVINIER. *Voyez* SABINE.

SAULE ou SAULX, *falix*, eft tantôt un arbre & tantôt un arbriffeau, qui vient fort bien dans les lieux humides & marécageux : il croît très-vîte : on l'étête, & on en fait des coupes tous les trois ou quatre ans : lorfqu'on le laiffe croître naturellement, il devient très-grand, très-beau, & fait un bel effet dans les parties humides des parcs. On tire alors de ces arbres de belles planches, comme du tilleul. Ce grand faule eft le SAULE VULGAIRE BLANC, *falix alba major aut vulgaris*.

Il y a un très-grand nombre d'efpeces de faules, dont les unes font nommées *ofiers*, lorfqu'ils fe plient avec facilité : mais, en général, il y a des fleurs mâles & des fleurs femelles fur différens individus. Les fleurs mâles font à étamines, & forment, par leur affemblage, des chatons écailleux : les fleurs femelles font auffi difpofées en chatons ; mais elles ne font formées que de piftils, auxquels fuccedent des capfules qui renferment un grand nombre de femences menues & aigrettées, ce qui fait paroître ces chatons comme chargés d'un coton court & très-fin.

Ces fleurs s'épanouiſſent en Mars & en Avril, & ſont des premieres à fournir à la récolte des abeilles.

Les feuilles de la plupart des ſaules ſont longues & pointues; il y a cependant des eſpeces qui les ont preſque rondes: elles ſont toujours poſées alternativement ſur les branches, & l'on ne connoît qu'une ſeule eſpece où elles ſoient oppoſées.

Le ſaule ſe multiplie avec la derniere facilité: il ne s'agit que de piquer des branches de cet arbre en terre, à un pied ou deux de profondeur. On doit préparer le trou avec un pieu, afin d'éviter de meurtrir l'écorce des plantards, parce qu'il ſe formeroit des chancres aux endroits offenſés. On plante auſſi beaucoup de ces arbres dans tous les bas prés, où ils réuſſiſſent très-bien le long des rivieres & ruiſſeaux; & on en voit pluſieurs qui font de très-belles pouſſes, quoiqu'il ne leur reſte preſque plus que l'écorce, & que tout l'intérieur en ſoit pourri: c'eſt l'effet des eaux qui ſéjournent ſur leurs têtes dépouillées. En effet, on voit de ces miſérables troncs qui reprennent tous les ans leur verdure & ſe couronnent de branches touffues, preuve convaincante que c'eſt l'écorce ſeule qui tranſmet les ſucs nourriciers à toutes les branches, & qu'un arbre peut végéter ſans moëlle. Le ſaule abandonné aux mains de la nature, devient quelquefois très-grand & d'une groſſeur conſidérable. On a vu dans le ſiecle dernier, des ſaules creux qui avoient neuf pieds de diametre, c'eſt-à-dire vingt-ſept pieds de circonférence, & qui fleuriſſoient tous les ans.

Quoique les ſaules ſoient des arbres aquatiques, quelques eſpeces, qu'on nomme *oſiers rouges des vignes*, *ſalix vulgaris rubens*, viennent aſſez bien dans un terrain ſec: on les plante comme la vigne, & on les étête à demi-pied de terre; il ſuffit d'en piquer en terre de petites boutures. On s'en ſert à lier les ceps de vigne contre les échalas; les gros brins refendus en deux ou trois, ſervent aux Tonneliers pour lier les cerceaux.

L'oſier dont les Vanniers font uſage, eſt l'oſier jaune dont les feuilles ſont dentelées; on le plante, comme les vignes, dans un terrain élevé au deſſus de l'eau de deux ou trois pieds: on a ſoin de détruire les herbes à l'endroit où on le cultive. Ces oſiers, lorſqu'ils ſont beaux, ne s'emploient qu'écorcés: c'eſt pourquoi les Vanniers les laiſſent dans leur cave, juſqu'à ce qu'ils pouſſent & ſoient en pleine ſeve; alors ils emportent facilement l'écorce, en les paſſant dans une mâchoire de

bois, & ils assujettissent ces osiers écorcés par bottes, afin qu'ils ne se contournent pas en différens sens. Lorsqu'ils veulent les employer, ils les mettent tremper dans de l'eau pour les rendre plus souples. L'écorce de ces osiers est employée par les Jardiniers, pour lier les écussons lorsqu'ils greffent.

Les especes de saules qui se rompent au lieu de plier quand on en veut faire des liens, de même que les especes qu'on nomme *marseaux* ou *petites saules*, peuvent servir, étant refendues, à faire des perches à échalas. Le meilleur moyen de tirer bon parti de ces échalas de saule, c'est de les conserver pendant un an entier en bottes bien liées, afin d'empêcher qu'ils ne se recourbent : au bout de ce temps, ils sont presque d'un aussi bon usage que ceux de chêne qu'on emploie aujourd'hui, & qui ne sont souvent que d'aubier.

Les feuilles & les chatons de saule sont estimés astringens & rafraîchissans. M. *Ed. Stone* vient de donner dans le cinquante-troisieme volume des *Transactions Philosophiques* (Observat. XXXIII), le détail du succès de l'écorce du *saule vulgaire blanc* pour la guérison des fievres. Cette écorce, qui est fort amere, étant desséchée puis réduite en poudre, & administrée comme le quinquina, dissipe les fievres, excepté la fievre quarte & celle d'automne, que cette nouvelle poudre diminue bien, mais n'emporte pas; elle ne les détruit qu'en les mêlant avec celle de l'écorce du Pérou appellée *quinquina*. On dit que le duvet des chatons de saule est propre à arrêter le sang. L'Auteur de l'*Histoire des Plantes de Lyon* assure que le charbon de bois de saule est le meilleur dont on puisse se servir pour faire la poudre à canon, parce qu'il prend feu fort aisément. Il dit aussi que les Peintres le brûlent pour faire du crayon. Voici une propriété singuliere que l'on attribue au bois de saule; c'est que ce bois, quoique tendre, a la propriété d'aiguiser les couteaux, & de les rendre aussi polis & aussi tranchans que le pourroit faire une pierre à aiguiser. Toutes les especes de saules & de peupliers desséchées dans du papier gris, le teignent en noir tirant sur le violet, ce qui semble indiquer qu'elles contiennent une matiere propre à être employée en teinture. Les fleurs de plusieurs saules ont une odeur fort agréable, & on distille d'un saule de Perse une eau, dont *Kæmpfer* vante singuliérement la charmante odeur.

On lit dans les *Annonces d'Hanovre*, *19 Avril 1754*, l'Histoire d'une espece de coton qui croît en Allemagne sur les saules, & dont on a

réussi

réussi à faire quelques essais. On voit aux dernieres branches de l'arbre, une sorte de silique longue d'un doigt, & composée de trente ou quarante capsules, qui sont toutes remplies d'un duvet très-fin : elles s'ouvrent à la fin ou au commencement de Juin, & le duvet qui en sort s'envole promptement. Voici la maniere d'en faire la récolte : dès que les premieres siliques jaunissent un peu, on coupe, avec des ciseaux à tailler les haies, l'extrêmité des branches & toutes celles qui sont les plus chargées de capsules, & on les porte dans de grandes chambres où on les amasse. On retourne, pendant quelques jours, ces bouts de branches, afin que les capsules s'ouvrent d'elles-mêmes : on a soin de chasser dans un coin de l'attelier, avec un éventail de plumes, tout le coton qui en sort. Toute cette opération se fait avec attention & propreté. On auroit peine à s'imaginer combien ce duvet peut être utile ; on l'emploie dans des courtepointes, dans des jupons piqués & dans des doublures ; on en fait des mêches pour les bougies, les chandelles & les lampes. On prétend qu'en le filant & le travaillant, on peut le mêler avec le véritable coton, & en fabriquer de jolies étoffes. Enfin, ce même coton, mêlé avec la plume de l'estomac d'oie ou de canard, n'imite pas mal ce duvet du Nord, connu sous le nom d'*égledun* ou d'*eiderdon*. Voyez l'article CANARD A DUVET.

SAULE OSIER ou MARSAUT, *salix caprea latifolia*. Arbrisseau sauvage aquatique, dont le bois est blanc, la feuille ronde d'un vert clair, & les fleurs jaunes : il se multiplie de marcottes & de rejetons ; c'est une espece de saule. *Voyez ce mot.*

SAUMON, *salmo*. Selon *Artedi*, c'est un poisson, tant de l'Océan, que des rivieres qui vont s'y rendre. Il a la tête aiguë & petite, à proportion de la taille ou grandeur du corps, & en quelque façon conique, quand la bouche est fermée ; l'ouverture de la bouche est assez ample ; la mâchoire supérieure est plus alongée lorsque la bouche est fermée, c'est-à-dire, la mâchoire inférieure est rétrécie & réfléchie en haut, où elle entre dans le sinus de la mâchoire supérieure ; mais cette inflexion est beaucoup moins sensible, dans quelques individus, c'est une variété qui dépend du sexe, selon quelques Auteurs. Les narines sont percées de deux trous, un peu plus proche des yeux que du bec : les yeux sont ronds, situés aux côtés de la tête, avec une iris argentée, mêlée d'un peu de verdâtre & une prunelle noirâtre : les couvercles des ouies sont argentés, tachetés, & composés

de chaque côté de deux ou plutôt de quatre lames offeuses, & de douze os un peu larges & courbés joints enfemble par une membrane: la ligne latérale du corps eft très-droite, plus proche du dos que du ventre, tachetée en deffus & en deffous: les écailles font médiocres, arrangées en façon de tuiles; elles font plus grandes & noirâtres ou bleuâtres au dos, & ailleurs elles font argentées: le dos eft convexe, & le ventre un peu large.

Le faumon a plufieurs rangées de dents aiguës; 1°. au bord de la mâchoire, tant fupérieure qu'inférieure, entre lefquelles il y a quelques dents plus petites & mobiles: il y en a un plus grand nombre à la mâchoire fupérieure. 2°. Deux rangs de dents robuftes aux côtés du palais, difpofées en droite ligne fuivant la longueur, dans l'interftice defquelles il y a deux, trois & quatre dents plus petites: la langue eft épaiffe, garnie comme de deux rangées de 4, 5, 6 à 7 dents aiguës, recourbées en dedans; quatre ouies de chaque côté. Il a deux nageoires au dos, dont la premiere eft à rayon, & la poftérieure eft noire & graffe & dépourvue d'arêtes; les nageoires de la poitrine font noirâtres, à arêtes branchues; celles du ventre font blanchâtres & tiquetées de noir. Il y a toujours au deffus de chaque nageoire une grande apophyfe écailleufe & blanche: la nageoire de l'anus eft blanche, un peu graffe: la queue eft noirâtre, un peu fourchue: la veffie aérienne de ce poiffon eft longue, étendue par toute la capacité du bas-ventre: le long de l'épine du dos, on lui voit 36 vertebres, & environ 33 côtes de chaque côté. Sa longueur totale eft communément de 28 pouces & demi. *Peyerus* a donné des obfervations anatomiques très-curieufes fur les entrailles du faumon. Il fe trouve principalement dans la mer Baltique, & dans toutes les plus grandes rivieres qui vont fe décharger dans cette mer.

On dit que ce poiffon naît dans les rivieres, qu'il defcend à la mer, puifqu'il revient à fon lieu natal pour y jeter fes œufs.

Suivant des relations affez exactes, les faumons remontent en foule au premier printems, de l'Océan dans le Rhin; de forte qu'au mois de Mai ils abondent autour de Bafle. Ils fe plaifent à remonter, furtout quand les rivieres font troubles & groffies par l'abondance des pluies: lorfqu'ils mettent bas, ils changent de couleur & de goût, même de figure; mais ce n'eft point la maigreur qui en eft la caufe.

Cette maigreur ne commence qu'après le folftice d'été, & va en

augmentant insensiblement. Vers la fin du mois de Novembre ils remontent les rivieres tant qu'ils peuvent pour y jeter leurs œufs ; ce qu'ils commencent d'abord après le solstice, puis ils continuent pendant l'automne & l'hiver jusqu'au commencement du printems. Pour cela, ils cherchent un lieu commode, c'est-à-dire, des sables sur lesquels la riviere coule rapidement. Ils y creusent une fosse longue de trois ou quatre pas, & large d'environ quatre pieds. Alors la femelle y jette des œufs gros comme des pois, que le mâle arrose de sa laitance, ce qui les fatigue beaucoup l'un & l'autre ; & pour empêcher que la riviere ne les entraîne, ils ont l'industrie de les entourer d'un rempart de pierre. Le mâle & la femelle travaillent de concert à la construction de cette digue : voilà les œufs à l'abri des flots & de la tempête : ils restent ainsi jusqu'au printems, où la chaleur les anime, & en fait naître des saumonneaux d'abord molasses. C'est une chose singuliere que les saumonneaux mâles se trouvent quelquefois pleins de laites, & qu'ils fraient avec les femelles adultes, tandis que dans les saumonneaux femelles on ne trouve jamais d'œufs. Ils jettent leurs œufs plus volontiers dans les petites rivieres qui tombent dans le fleuve, que dans le Rhin, & retournent à la mer pour la plupart.

Quelquefois les crues des rivieres agitent l'eau des fosses, dispersent les œufs qui y sont déposés, & il en périt une partie, ou par l'inondation, ou parce qu'elle est dévorée par les poissons : quelquefois aussi il peut arriver que les fosses restent à sec, sans pourtant que les œufs, ces tendres dépôts, périssent ; car dès que les eaux viennent à recroître, ils s'animent & éclosent comme s'ils n'avoient jamais manqué d'eau. Les pêcheurs conjecturent par l'abondance ou la disette des eaux, s'il faut attendre pour l'année suivante une grande ou petite provision de saumons.

Les saumonneaux ne se tiennent pas volontiers un ou deux ans dans le Rhin ; mais d'ordinaire avant l'année révolue, ils descendent des autres rivieres dans le Rhin, & de là dans l'Océan ; ce qu'ils font dès qu'ils ont quatre à cinq pouces de longueur : car il s'en trouve très-rarement qui aient huit à neuf pouces. Enfin, lorsqu'ils ont pris leur accroissement dans l'Océan jusqu'à devenir de vrais saumons (ce qui ne tarde pas), quoique des pêcheurs disent qu'ils ne parviennent à leur perfection qu'au bout de six ans, ils remontent le Rhin, comme il a été dit ci-dessus.

Il semble que ce poisson fasse perpétuellement effort contre le courant des rivieres. Il est très-agile à sauter ; il fléchit son corps en maniere de cercle, & d'un certain mouvement il s'éleve au dessus de l'eau avec impétuosité : les sangsues, qui les tourmentent & les épuisent par leurs morsures, les obligent quelquefois à sauter ainsi, avec beaucoup d'effort.

Ce poisson est encore sujet, comme bien d'autres, à nourrir dans ses entrailles des vers plats. Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy* trouverent, il y a quelques années, dans le ventre d'un saumon, qui pesoit plus de 25 livres, un *ténia* d'une longueur extrême, & d'une grande blancheur, lequel étoit encore plein de vie quatre jours après la mort du poisson.

M. *Linneus* dit que le saumon habite aussi dans les plus grandes rivieres de la Suede ; mais il y passe rarement l'hiver, sur-tout dans le Lac Siljam en Dalécarlie. Tous les mâles ont, dit-il, la mâchoire crochue. Dans toutes les grandes rivieres ce poisson remonte à plus de 60 & 100 lieues loin de la mer, & descend tous les ans. Sa course est très-rapide ; & quand il nage contre le fil de l'eau, on diroit que c'est un trait qui est décoché.

On peut regarder le saumon comme un des plus grands poissons de riviere que nous connoissions. Il est gros comme la cuisse ; il égale quelquefois le thon pour la grandeur : on en prend qui pesent 30 à 40 livres. Ce poisson a la peau un peu épaisse ; la chair en dedans est entremêlée de graisse par-tout, & sur-tout au ventre : cette chair est blanchâtre avant que d'être cuite ; mais étant cuite ou salée, elle devient rouge : elle rassasie beaucoup. Le saumon frais est d'un goût meilleur que celui que l'on a salé pour le conserver & le transporter en différens lieux. Le meilleur morceau du saumon est la hure : on en estime ensuite le ventre.

Les Auteurs ne sont pas d'accord touchant la nourriture dont use le saumon : on sait cependant qu'il avale assez avidement les vers de terre, les goujons, ou autres petits poissons qu'on lui présente pour amorce. Il s'engraisse beaucoup dans l'eau douce, & sa chair y devient plus succulente ; mais quand il reste plus d'un an dans les rivieres, sa chair devient pâle, seche, maigre, & d'une saveur bien moins agréable. Ce poisson vit plusieurs années, & on peut le tenir long-temps hors de l'eau sans qu'il meure. Le saumon ne se trouve point dans la

Méditerranée ; il ſuit les ſalines ou bateaux de ſel qui remontent nos rivieres : on peut dire qu'il differe en grandeur & en bonté, ſuivant les lieux où il habite. On vante les ſaumons de la Tamiſe, du Rhin, de la Moſelle, de la Loire, de la Garone, de la Dordogne, & de l'Allier : ceux qu'on pêche en Laponie paſſent, ſelon *Rondelet*, pour les plus excellens ſaumons de l'Europe.

Hiſtoire de la pêche du Saumon en Baſſe-Bretagne.

M. *Deſlandes* dit qu'à Châteaulin, petite ville de la Baſſe-Bretagne, l'on pêche quelquefois juſqu'à 4000 ſaumons. Le détail que cet Obſervateur donne de cette pêche eſt aſſez curieux, ainſi que quelques remarques générales qu'il a eu occaſion de faire. Les ſaumons, dit-il, qui naiſſent dans les rivieres, deſcendent enſuite à la mer, & retournent après cela dans les mêmes rivieres juſqu'à ce qu'ils meurent, ou, ce qui leur arrive plus ordinairement, juſqu'à ce qu'ils ſoient pris. Quand ils entrent dans une riviere, ils la remontent conſtamment ; de ſorte que l'on prend ſouvent, loin de leur embouchure, des ſaumons qui ne ſe prennent guere en pleine mer : effectivement, quoique la riviere de *Châteaulin* ſe décharge dans la rade de Breſt, on ne prend point de ſaumons dans cette rade, où la pêche d'autres ſortes de poiſſons eſt d'ailleurs très-abondante ; mais on en verra bientôt la raiſon.

Une autre particularité qui diſtingue les ſaumons, c'eſt qu'ils ne viennent jamais que par grandes troupes & comme en armée, de même que les *harengs*, les *maquereaux*, les *thons* & les *ſardines :* mais il y a dans leur marche une différence eſſentielle ; car nous avons dit que les harengs n'étoient attirés ſur les côtes de Normandie, & notamment ſur celles de la Grande-Bretange, que par une infinité de petits vers dont la mer contient alors des quantités innombrables. Les maqueraux ſe raſſemblent à l'entrée du printems près de certaines côtes, pour paître en compagnie une eſpece d'algue marine dont ils ſont fort avides. Les thons ne ſe répandent ſur les côtes de la Provence & de Languedoc qu'en fuyant : ils y trouvent un aſile contre les inſultes du poiſſon *empereur*, lequel a un tel aſcendant ſur les thons, timides de leur naturel, qu'à ſon approche ils ſe faufilent les uns ſur les autres, & vont s'échouer à la premiere terre. Les ſardines ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de Baſſe-Bretagne, ſi pour les y retenir on ne les amorçoit

avec une compoſition préparée en Norwege, dont il faut alors couvrir la mer en cet endroit. *Voyez au mot* SARDINE.

A l'égard des ſaumons, ce qui les invite à s'attrouper & à marcher par bandes & en compagnie, c'eſt le deſir de travailler à leur multiplication : en effet, quand les ſaumons entrent dans une riviere, les femelles vont toujours devant, & les mâles ſuivent avec différentes vîteſſes. Il y a apparence que les plus amoureux ſont les plus empreſſés. Et quand le temps arrive que les femelles jettent leurs œufs, alors les mâles les fécondent à l'envi les uns des autres : rien ne les arrête, rien ne peut les détourner.

Au reſte les ſaumons ne fréquentent pas indifféremment toutes les rivieres : il y en a deux dans la rade de Breſt preſqu'égales & paralleles, mais on ne pêche des ſaumons que dans une ſeule ; ſans doute que la nourriture qu'ils y trouvent leur eſt plus convenable, & les attire davantage : c'eſt toute la raiſon qu'on peut rendre de ce choix. Quelques-uns ſoupçonnent que les ſaumons remontent plus volontiers une riviere entretenue par la fonte des neiges : c'eſt ce qu'il eſt facile de vérifier.

Une remarque encore très-importante de M. *Deſlandes*, c'eſt que dans les lieux où ſe fait la pêche des *thons*, des *harengs*, des *ſardines*, la mer s'engraiſſe pendant tout le temps que dure cette pêche, & file comme de l'huile ; quelquefois même elle étincelle, ſur-tout quand on la frappe avec le tranchant des rames : on ne voit rien de ſemblable dans les rivieres où ſe fait la pêche des ſaumons, quoiqu'il s'y en prenne des quantités prodigieuſes, & que cette pêche dure pluſieurs mois de ſuite : l'eau n'y eſt jamais troublée, ni épaiſſie. La chair de ce poiſſon, qui eſt compacte & ne ſe réduit point en huile, eſt également bonne toutes les années, mais il n'en eſt pas de même dans les poiſſons huileux.

Ces ſaumons ont un inſtinct qui a quelque choſe de particulier, & qu'un Phyſicien ne doit pas avoir honte d'admirer. On ſait qu'une riviere a un mouvement plus rapide à ſa ſurface que proche du fond, où elle eſt beaucoup plus retardée par l'inégalité & l'immobilité des corps qui forment ſon ſol (*conſultez le* Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides de M. *Mariotte*). Auſſi M. *Deſlandes* a-t-il remarqué que les ſaumons, en remontant la riviere, ſe tiennent tous le plus près qu'ils peuvent du fond, qui eſt moins rapide ; au lieu qu'en la deſcendant

ils s'élevent tous à la surface, dont le courant est le plus fort. La raison de cette différente allure se découvre aisément; & c'est pour le même but physique que les Bateliers font remonter leurs bateaux le long des bords où le courant est moins rapide; mais pour descendre ils cherchent le milieu de l'eau, qui a plus de vîtesse. Après ces réflexions M. *Deslandes* passe à l'établissement qui a été fait à Châteaulin pour la pêche des saumons. Cet établissement consiste dans un double rang de pieux qui traversent la riviere d'un côté à l'autre, & qui étant enfoncés à refus de mouton, forment une espece de chaussée sur laquelle on peut passer. Ces pieux sont mis les uns près des autres, & il y a encore de longues traverses assujetties par des boucles de fer qui les retiennent tant au-dessus qu'au-dessous de l'eau. A gauche, en montant la riviere, est un coffre fait en forme de grillage, & qui a quinze pieds sur chaque face: on l'a tellement ménagé, que le courant de la riviere s'y porte de lui-même. Au milieu de ce coffre & presque à fleur d'eau se voit un trou de dix-huit à vingt pouces de diametre, environné de lames de fer blanc un peu recourbées, qui ont la figure de triangles isoceles, & qui s'ouvrent & se ferment facilement. Leur assemblage ressemble assez aux ouvertures des souricieres faites avec du fil de fer. Le saumon, conduit par le courant vers le coffre, y entre sans peine en écartant les lames de fer blanc qui se trouvent sur sa route, dont les bases bordent le trou. Ces lames, en se raprochant les unes des autres, forment un cône, & elles s'ouvrent jusqu'à devenir un cylindre. Au sortir du coffre le saumon entre dans un réservoir, d'où les Pêcheurs le retirent par le moyen d'un filet attaché pour cela au bout d'une perche. Leur adresse est en cela si grande, qu'ils ne manquent point de retirer aussi-tôt celui qu'ils choisissent de l'œil.

Les saumons ne viennent pas toujours avec la même abondance. Quand ils se suivent de loin, ils se rendent tous dans le coffre, & du coffre dans le réservoir, sans monter davantage; mais quand ils arrivent par grandes troupes, les femelles attirant les mâles, qui redoublent d'ardeur & de force pour les suivre, alors ils passent à travers les pieux qui forment la chaussée, avec une vîtesse incroyable: à peine les peut-on suivre des yeux; par ce moyen, un grand nombre de saumons échapperoient aux Pêcheurs, s'ils n'avoient attention de s'embarquer dans de petits bateaux plats, & de se couler le long de

la chaussée, en y tendant des filets dont les mailles sont assez serrées: tout le poisson qui s'y prend est aussi-tôt porté dans le réservoir, où il se dégorge & acquiert un goût plus exquis.

Outre le saumon ordinaire que tous les Naturalistes ont assez bien décrit, il y en a un autre dont il n'ont point parlé, & qui peut être nommé *saumon coureur*. Il differe du premier par trois endroits; par son corps qui est plus long & plus mince, plus favorablement taillé pour fendre les eaux; par sa chair, qui est si glaireuse, que ceux mêmes qui se contentent de mets grossiers, n'en peuvent point manger; par sa queue, qui est très-large & très-flexible, & dont il se sert avec un art infini.

Cette espece de saumon nerveux vient continuellement sur l'eau, qu'il frappe du plat de sa queue, mais avec une telle vîtesse, que l'eau s'arrête en quelque maniere & devient à son égard un corps solide, par le moyen duquel il s'éleve de douze à quinze pieds au-dessus de sa surface. L'animal de mer pisciforme le plus énorme de tous, qui est la baleine, a aussi la faculté de bondir quelquefois quinze à vingt pieds de haut. *Voyez* BALEINE.

Il est venu sur cela une pensée à M. *Deslandes*, qu'il soumet à la critique. Lorsque la mer se retire, on voit sur tous les bords une infinité de petits vers de couleur rougeâtre, qui se dégagent peu-à-peu, & sortent du sable pour venir respirer un air nouveau. Rien n'attire plus le poisson que ces sortes de vers; ils en paroissent tous extrêmement friands; & l'on remarque que les poissons sauteurs se jettent sur les rivages que la mer a abandonnés pour y saisir ces mêmes vers; aucun mets ne paroît plus à leur goût. Nous croyons cependant que M. *Deslandes* excepte la Baleine, qui, sans doute, ne peut se jeter ainsi volontairement, à sec, sur le strandt ou plage sableuse puisqu'elle y périt.

Revenons à la pêche de Châteaulin; elle s'ouvre vers le mois d'Octobre; les saumons commencent alors à goûter la riviere, & lorsque les premiers saumons sont passés, les autres accourent en plus grand nombre, & la pêche augmente insensiblement. Vers la fin de Janvier elle se trouve dans son fort, & elle subsiste à-peu-près sur le même pied pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril: on prend alors des quantités prodigieuses de saumon. En Mai les femelles jettent leurs œufs, qui sont en même temps fécondés par la semence des mâles attachés à leur suite. Aussi commence-t-on à voir la surface de la riviere

se

ſe couvrir de petits ſaumons qui ne demandent que la mer, & vont s'y rendre. Dès ce moment la pêche diminue, & les ſaumons qui ſe laiſſent prendre ont, avec un air foible & preſque hébété, un goût aſſez déſagréable. Enfin ils diſparoiſſent au mois de Juillet, où la récolte des chanvres ſe trouvant finie, on les met rouir dans les eaux courantes: elles ſe colorent, elles contractent une qualité malfaiſante en peu de temps; & comme elles ſe rendent dans les rivieres que les ſaumons habitent, elles les chaſſent: dès qu'on apperçoit ce départ, on quitte auſſi la riviere, & on leve les écluſes ou éventaux qui tiennent à la digue, afin que le poiſſon qui s'eſt porté au-deſſus, puiſſe redeſcendre avec facilité.

Il reſte encore deux éclairciſſemens à donner: le premier regarde cette couleur rouge qui affecte les ſaumons lorſqu'ils ſont cuits en entier, & qu'ils n'ont preſque plus quand on les coupe par morceaux & qu'on les fait légérement griller. Pour découvrir d'où pouvoit venir cette couleur, qui ſelon quelques-uns, a ſa ſource dans le plus ou moins de vigueur de l'animal, M. *Deſlandes* a ouvert pluſieurs ſaumons ſur le lieu même & au ſortir de l'eau; il a trouvé qu'ils avoient tous dans l'eſtomac un petit corps rouge ſemblable à une grappe de groſeille, qui cédoit facilement ſous les doigts. Il en prit & en jetta dans un verre d'eau tiede, qui devint rougeâtre auſſitôt. Il y a apparence que quand le ſaumon eſt cuit en entier, ce petit corps ſe diſſout & communique, par une eſpece de transfuſion inſenſible, ſa couleur à toutes les parties du poiſſon; au lieu que quand ſes parties ſont coupées & ſéparées les unes des autres, elles ne peuvent toutes participer à la même couleur, & ne la reçoivent point effectivement. Lorſqu'un ſaumon eſt gardé ſept ou huit jours (il peut encore être gardé plus long-temps ſans ſe corrompre) cette petite grappe ſe transforme en une eſpece de boue fine & légere, qui a les mêmes propriétés.

Le ſecond éclairciſſement, plus néceſſaire encore que le premier, conſiſte à déterminer, à s'aſſurer ſi les ſaumons reviennent tous les ans dans la même riviere où ils ſont nés, & cela juſqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils ſoient pris. Comment, dira-t-on (c'eſt M. *Deſlandes* qui parle), a-t-on pu ſavoir cette particularité, qui a échappé à tous les Naturaliſtes? Il eſt à propos d'en inſtruire le Lecteur. J'avois chargé les Pêcheurs de Châteaulin de retenir une douzaine de ſaumons parmi ceux qui deſcendent la riviere; & après leur avoir attaché à chacun

un petit cercle de cuivre vers la queue, de les remettre dans l'eau; ce qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'adresse, & en trois années différentes. J'ai ensuite su d'eux-mêmes qu'ils avoient repris quelques-uns de ces saumons, une année cinq, une autre année trois, une autre enfin deux. La disposition du coffre, & plus encore du réservoir où le coffre aboutit, rendoit cette observation très-aisée.

Les Princes d'Asie qui aiment la pêche avec passion, font mettre aussi avec art de petites chaînes d'or ou d'argent aux poissons extraordinaires qu'ils prennent, pour voir si ces poissons remis dans l'eau viendront encore se prendre à leurs filets; & il arrive souvent qu'une pareille curiosité leur réussit: on assure même que c'est par des poissons ainsi marqués qu'on a reconnu la communication de la Mer Caspienne avec la Mer Noire, & même avec le golfe de Perse.

M. *Anderson* confirme en peu de mots ce que dit M. *Deslandes*. Proche de Holme en Islande, dit-il, dans l'Ellera, près de Kleppée, & dans d'autres golfes profonds où se déchargent des ruisseaux & de petites rivieres qui tombent avec impétuosité des montagnes & des rochers, on trouve des saumons qui nagent contre les plus fortes cascades, & qui s'élancent souvent jusqu'à des hauteurs prodigieuses. Les Islandois ont l'adresse d'en prendre quantité par le moyen d'une espece de coffre fait de treillage serré qu'ils dressent directement dans la route du poisson, & qui sans l'empêcher de monter dans l'eau, l'arrête lorsqu'il veut descendre à la mer. Dans le temps que le saumon est le plus gras, on tend dans la riviere des filets ordinaires qui s'étendent d'un rivage à l'autre, & avec lesquels on va des deux côtés en remontant l'eau, & en poussant toujours en avant les saumons, qui sentant qu'ils ne peuvent plus reculer, s'élancent à droite & à gauche sur les rivages, où ils sont aussi-tôt pris par les paysans qui les attendent: c'est ainsi qu'on prend souvent jusqu'à deux cents saumons à la fois.

SAUMURE. Nom donné à une liqueur salée dans laquelle on a conservé ou de la viande ou du poisson: *voyez* GARUM. On donne le nom de *saumure de la terre* à de l'eau marine ou salée qui coule dans les souterrains.

SAVON NATUREL. Nom donné à la pierre & à la terre savonneuse, au smectin, aux eaux savonneuses, même au savonnier & à la saponnaire. *Voyez ces différens mots.*

SAVON DU VERRE. *Voyez* MANGANAISE *à l'article* FER.

SAVONNETTE DE MER. Nom donné à des ovaires de coquillages. *Voyez son article à la suite du mot* CORALLINE, *Volume II, page 326 de ce Dictionnaire.*

SAVONNIER ou ARBRE AUX SAVONNETTES, *arbor sapinda, aut saponaria Americana.* L'on nomme ainsi cet arbre, à cause de l'usage de son fruit : c'est un grand & fort bel arbrisseau, qu'on trouve en terre ferme en Amérique, particuliérement aux Antilles, dans les Isles Espagnoles & dans la Jamaïque : on prétend qu'il se trouve aussi à la côte de Coromandel. Cet arbrisseau croît assez gros ; le bois en est blanc, gommeux, peu tendre, mais se coupant aisément, n'étant point sujet aux vers, d'une odeur & d'un goût approchant de la résine copal. Son écorce est grise & rude. Ses feuilles ressemblent à celles du frêne ou du cerisier. Ses fleurs sont composées de quatre pétales disposés en rose ; le pistil sort d'un calice composé de quatre feuilles, & devient dans la suite un fruit sphérique : ces fruits qui mûrissent en Octobre sont suspendus en grappes, ronds, gros comme une cerise, couverts d'une peau jaune, rouge & lisse, d'un goût doux & astringent. Sous cette peau est une pulpe tenace, blanche, fort amere, laquelle étant ôtée, paroît une boule ronde, noire, fort dure, & contenant une amande aussi agréable que l'aveline : il découle de ce fruit une liqueur gluante qui l'a fait nommer par les Espagnols, *cerise gommeuse.* On prétend que cette liqueur gluante a la propriété d'arrêter toutes les pertes de sang, & même la fievre. On recommande le fruit dans les pâles couleurs.

Les habitans des Antilles se servent de la racine, & sur-tout du fruit du *savonnier*, pour produire le même effet que le savon. On met deux ou trois de ces fruits dans de l'eau chaude, & l'on en savonne le linge ou les habits ; il s'y fait une grande quantité de mousse ou d'écume, l'eau devient elle-même blanchâtre, détersive, & nettoye très-bien. Il faut observer de ne pas faire usage trop souvent de cette espece de savon ; car il gâte & brûle le linge. Ces fruits se fondent peu-à-peu dans l'eau, jusqu'à ce qu'il n'y demeure plus rien que les noyaux qui sont très-durs, & qui étant percés, servent à faire des chapelets aussi beaux que ceux d'ébene. On les appelle *pommes de savon.*

SAVONNIERE ou SAPONAIRE, *saponaria.* Cette plante, qui est

une espece de *lychnis*, croît proche des rivieres, des étangs, dans les bois & dans quelques lieux sablonneux. Sa racine est longue, rougeâtre, noueuse, rampante, fibrée & vivace : elle pousse plusieurs tiges hautes d'un à deux pieds, rondes, glabres, noueuses, rougeâtres, moëlleuses, & se soutenant difficilement. Ses feuilles sont larges, nerveuses, semblables à celles du plantain, mais plus petites, opposées, & d'un goût nitreux. Ses fleurs naissent comme en ombelles aux sommités des tiges, composées chacune de cinq feuilles, disposées en œillet, ordinairement d'une belle couleur pourprée, quelquefois d'un rouge pâle ou de chair, quelquefois blanches, odorantes. Elles renferment dix étamines & deux pistils : le calice est simple & cylindrique, dit M. *Deleuze*. A la fleur succede un fruit de figure conique, rempli de semences menues, arrondies & rougeâtres.

On cultive aussi cette plante dans les jardins, où elle dure très-long-temps, & multiplie prodigieusement : elle est fort disgracieuse par sa maniere de serpenter. Elle fleurit pendant l'été, la fleur devient quelquefois double : on l'emploie dans les couronnes, tant pour sa beauté que pour sa bonne odeur.

La savoniere est très-amere & très-déterfive : elle contient une substance savonneuse qui se dissout dans l'eau. Elle ôte les taches des habits, comme fait le savon : on peut aussi s'en servir pour laver le linge. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *savonniere :* c'est un résolutif des plus puissans pour les obstructions formées par des matieres grasses & visqueuses dans les vaisseaux & les visceres. Elle est encore reconnue propre à guérir la gale & les dartres, soit qu'on en prenne intérieurement la décoction, soit qu'on en bassine les parties malades. *Schroder* prétend que sa racine est bonne pour adoucir les maux vénériens, pour garantir de l'asthme, & pour procurer les menstrues aux femmes. Les feuilles de cette plante broyées & mises dans le nez excitent l'éternuement ; elles sont excellentes dans les bains domestiques émolliens. M. *Bourgeois* assure qu'il s'est servi avec succès de l'extrait de cette plante, dans les affections hystériques & hypocondriaques.

SAVORÉE. *Voyez* SARRIETTE.

SAUQUÊNE. Nom que l'on donne en Languedoc à la dorade lorsqu'elle est encore petite. *Voyez* DORADE.

SAUTERELLE ou AUTRON DES MOISSONNEURS, *locusta.* C'est un genre d'insecte différent de ceux du *grillon*, du *criquet* & de la *mante.* Voyez ces mots.

Le genre des sauterelles comprend quelques especes qui sont différentes par leur grandeur, leur couleur, leur forme, & les pays qu'elles habitent. Leurs antennes sont filiformes & plus longues que le corps : les sauterelles femelles ont à la queue des appendices, & les mâles n'en ont point.

Swammerdam ne doute pas que la sauterelle ne rumine : il croit même s'en être apperçu ; car il a trouvé son estomac triple & très-semblable à celui des ruminans. On y voit sur-tout bien distinctement cette partie, qu'on nomme la *panse.*

Description de la Sauterelle verte.

La GRANDE SAUTERELLE VERTE, *locusta viridis*, est effectivement d'une couleur extrêmement verte, excepté une ligne d'un bai-brun qui passe sur le dos, la poitrine & le sommet de la tête, & deux lignes pâles au-dessous du ventre & de la derniere paire de jambes. On y distingue principalement la tête, la poitrine ou le corselet & le ventre. La tête est oblongue regardant la terre, assez ressemblante à celle d'un cheval : sa bouche est recouverte d'une espece de bouclier écailleux, rond, saillant & mobile : elle est munie de deux mâchoires dentées, dont les dents sont d'un bai-brun, pointues & réfléchies par le bout. On y trouve en dedans une grosse langue rougeâtre, attachée à la mâchoire inférieure qui est large & arrondie. Il y a près des mâchoires une moustache verdâtre composée de deux antennules à la mâchoire supérieure qui se plient par le moyen de trois articulations; celle de la mâchoire inférieure n'a que deux antennules & deux articulations. L'extrémité de ces antennules est formée d'especes de houppes nerveuses, qui goûtent d'avance ce qui est convenable à l'animal. Les antennes sont noueuses, fort longues, très-déliées, pâles, placées au sommet de la tête, & les deux yeux sont hémisphériques, un peu saillans comme un point noir (on y distingue aussi trois petits yeux lisses). Au derriere de la tête, elle porte un coqueluchon qui finit où les aîles commencent. Le corcelet est élevé, étroit, armé en-dessus & en-dessous de deux épines dentelées. Le dos porte un bouclier oblong, auquel sont fortement attachés les muscles des jambes de devant ; &

ces muſcles ſont environnés de vaiſſeaux aériens, ou de trachées blanches comme de la neige & très-remarquables.

La premiere paire de jambes eſt plus courte que les autres. Les cuiſſes ſont tant ſoit peu marquetées & profondément ſillonnées; & les extrémités, qui ſont proprement les pieds ou tarſes à quatre articles, ſont terminées par deux hameçons. La ſeconde paire de jambes eſt de la même conformation. La derniere eſt la plus longue, très-épineuſe, marquetée & ſillonnée, & bien fortifiée par des tendons très-robuſtes; en un mot bien diſpoſée non pour marcher facilement, mais pour aller par ſauts & par bonds (ces jambes ſont encore plus longues dans la ſauterelle griſe). La ſauterelle a quatre aîles traverſées dans leur milieu par une groſſe côte verte: les aîles antérieures naiſſent de la ſeconde paire de jambes, & les poſtérieures de la troiſieme paire. Ces dernieres aîles ſont bien différentes des premieres; car elles ſont preſque pliées & blanchâtres, ſans aucun plexus réticulaire, mais traverſées par des lignes blanches; en outre elles ſont plus amples & plus déliées.

Le ventre eſt conſidérablement grand, formé de huit anneaux, & terminé par deux petites queues, velues comme une queue de rat, entre leſquelles on découvre trois mamelons mobiles, pareillement velus. De l'extrémité du ventre de la femelle ſort une double pointe, un peu dure & longue, ſemblable dans les unes à la lame d'une épée, & dans d'autres eſpeces à celle d'une lame de ſabre. Il y a des trachées répandues par toute la capacité du ventre, artiſtement pelotonnées entre les anneaux & les inteſtins.

Dans l'intérieur de cet inſecte, on trouve après l'œſophage le ventricule, enſuite un ſecond eſtomac, comme dans le grillon, ſillonné & dentelé en dedans, puis les cavités du troiſieme ventricule, & enfin le *rectum*. De plus, il y a des vaiſſeaux de couleur d'émeraude, qui ſont répandus & ſemés parmi les trachées; & dans la poitrine, ſix oſſelets attachés aux muſcles pour affermir les jambes. Telle eſt la deſcription de la ſauterelle que les Italiens appellent *ſaltarella* ou *cavalletta*, les Grecs *akris*, & *loguſte* en quelques Provinces de France.

Accouplement, œufs, & métamorphoſe des ſauterelles.

Peu de temps après que les ſauterelles ont pris des aîles, elles

s'accouplent de façon que le mâle, qui est toujours ardent dans son plaisir, saisit la femelle avec ses dents par le chignon du cou, la tenant ainsi assujettie avec ses deux premieres jambes, alors il introduit dans le vagin de la femelle l'aiguillon génital situé à l'extrémité de son ventre : ces insectes restent long-temps accouplés, & si fortement unis qu'on a de la peine à les séparer. Vers la fin de l'automne la femelle cherche dans la plaine à se délivrer de ses œufs : elle les dépose dans les fentes d'une terre grasse & crevassée, par le moyen des appendices qu'elle porte à sa queue, & qui sont composées de deux lames : l'œuf, au sortir de l'ovaire, glisse entre ces deux lames, & s'enfonce en terre ; après quoi la pondeuse périt & se desseche. Les mâles ne survivent guere aux femelles ; ainsi, après avoir satisfait au vœu de la nature, ils périssent. On dit que ces insectes sont sujets à être attaqués de petits vers qui leur viennent autour du cou, & qui les étranglent.

Ces œufs demeurent cachés en terre, jusqu'au retour du printems, où la chaleur les fait éclore. Ils sont plus longs que gros, & à-peu-près de la grosseur d'un grain d'anis, & d'une consistance de corne : ils sont blanchâtres, enveloppés dans une membrane tissue de petits filets, blancs, argentins, qui sont les arteres & les veines de l'ovaire, tel qu'il est dans le ventre de la femelle, composé d'une peau fort délicate & transparente, qui, étant pressée entre les doigts, fait un craquement : l'humeur qu'ils renferment est blanchâtre & transparente. Quand ils ont été assez échauffés, il en naît, vers la fin d'Avril, des vers qui ne sont pas plus gros qu'une puce, d'abord blanchâtres, puis noirâtres au bout de trois jours, & enfin roussâtres. Ces vers ou larves, prennent la forme de petites sauterelles, qui commencent dès-lors à sauter d'une maniere très-active, quoiqu'elles ne soient encore que dans leur état de nymphe. Ce passage pour eux n'est pas laborieux ; en cela bien différens de la plupart des insectes, qui, dans cet état de nymphe, perdent le mouvement, la faculté de manger, & presque le sentiment.

Les aîles de la sauterelle sont, dit *Swammerdam*, couchées & étendues le long de son corps, au lieu que dans l'état de nymphe, elles sont renfermées en quatre boutons, dans lesquels elles sont pliées & entortillées ensemble ; c'est ce qui a fait dire à plusieurs Naturalistes, que les vers dont se forment les sauterelles, étoient des sauterelles sans aîles ; & c'est ce qui leur a fait donner le nom d'*at-*

telabus, lorſque leurs aîles commençoient à pouſſer; & celui d'*aſellus*, quand le corps, ſur-tout celui de la femelle, prenoit plus d'accroiſſement : c'eſt ainſi que quand on ne connoît pas bien exactement toutes les formes qu'un même inſecte prend ſucceſſivement, il eſt très-aiſé de confondre & de faire deux ou pluſieurs inſectes d'un ſeul & même animal.

La nymphe de la ſauterelle au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours plus ou moins, ſonge à quitter ſa robe; & pour s'y diſpoſer, elle commence par ceſſer de manger, puis elle va chercher un lieu commode, c'eſt-à-dire pour l'ordinaire, une épine ou un chardon où elle s'attache. D'abord elle agite & gonfle ſa tête ou ſon cou, juſqu'à ce que ſa peau ſe creve au-deſſus du cou. La tête ſort la premiere par cette déchirure avec quelque difficulté; enſuite la nymphe faiſant de nouveaux efforts, & ſe gonflant de plus en plus, ſort toute entiere avec ſes ſix jambes, & laiſſe ſa dépouille attachée à l'épine ou au chardon. Voilà l'inſecte ſous une nouvelle forme, il eſt parfait.

Quand les ſauterelles ſe trouvent dans cet état, la ſubſtance de leur corps eſt ſi tendre & ſi molle, qu'on peut plier les jambes comme ſi elles étoient de cire molle, & leur donner telle forme que l'on veut. La ſauterelle ainſi dégagée de ſa vieille peau, ne montre plus cette couleur obſcure qu'elle avoit auparavant, mais une couleur blanchâtre, ou d'un vert plus clair, & comme elle s'eſt beaucoup fatiguée pour quitter ſa dépouille, & que ſon corps eſt encore trop tendre pour pouvoir ſoutenir les impreſſions de l'air, elle ſe laiſſe tomber par terre, où elle demeure à demi-morte pendant une heure. On ne peut voir ſans admiration, que ſitôt qu'elle s'eſt dépouillée de ſa peau, ſes ailes ſe développent & s'alongent au point de ſurpaſſer la longueur des deux jambes poſtérieures; l'inſecte alors eſt réellement moins court & moins difforme : il s'anime, il ſe met à bondir, à ſauter & prend ſon vol.

Chant & marche des Sauterelles.

La plupart des ſauterelles ſautent plus qu'elles ne volent, & leur ſaut eſt tel, qu'il les élance en décrivant, dit-on, un eſpace qui a deux cents fois la longueur de leur corps. La ſauterelle verte a un chant qui n'eſt pas déplaiſant; & dans les climats froids où l'on ne connoît point la vraie cigale, on lui donne aſſez communément le nom de cigale, quoiqu'il y ait entr'elles une très-grande différence. Il n'y a que

que le mâle des sauterelles qui soit doué de l'organe du chant, la femelle est muette. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les organes d'où procede le son ou chant du mâle ; les uns ont cru que ce bruit étoit formé par le frottement de ses dents, d'autres par celui des aîles contre la cuisse, il y en a qui y font concourir les pieds de derriere.

M. *Linneus* n'est pas de même avis, & nous paroît avoir tranché le nœud de la difficulté : il dit que le mâle a vers la base des fourreaux de ses étuis, un grand trou fermé par une membrane transparente, semblable à la peau d'un tambour, & qui est l'organe de son chant. Cet insecte ne fait point de bruit pendant le jour, à moins qu'il ne se trouve dans un lieu obscur, ou qu'un nuage épais ne vienne à couvrir l'horizon; il commence à chanter le soir au coucher du soleil, & ne discontinue point pendant la nuit, étant posé sur une tige d'herbe, de blé, ou d'arbuste, dans les prés, dans les champs, ou dans les haies. Nous avons conservé pendant une partie d'un été dans notre Cabinet, des sauterelles vivantes, pour les étudier, & les seuls mâles chantoient tout le long de la nuit : je bouchai avec de la cire molle la moitié du trou chantant, leur voix parut flutoyante & plus aiguë. Elles se nourrissent d'herbes, même de fruits & de miel : pour peu qu'on leur presse le ventre, elles rendent aussi-tôt par la bouche le suc des herbes encore tout vert.

Quoique les sauterelles soient paresseuses à s'envoler, & lentes dans leur vol, sur-tout quand le temps est froid ou humide, elles ne laissent pas de voler quelquefois assez loin. Si on leur prend une des jambes de derriere, elle se détache du corps à sa naissance, & alors l'animal ne sauroit presque plus voler, parce que ses jambes lui servent à s'élancer en l'air : souvent quand on le serre dans la main, il mord si fort, qu'on est obligé de le lâcher; quand il vole, il fait un peu de bruit avec ses aîles. Les sauterelles ne viennent point dans les pays de montagnes, ni dans les terres maigres, elles cherchent la plaine; mais malheur aux jeunes sauterelles qui s'accrochent aux pointes du chardon commun, elles y restent suspendues & y périssent.

Sauterelles étrangeres.

Swammerdam parle de plusieurs especes de sauterelles étrangeres, entr'autres de deux sauterelles d'Afrique, & d'une sauterelle d'Espagne, qui ne different que par la taille & par la distribution des nervures :

on en voit dans l'Amérique une eſpece qui porte une ſorte de capuchon, & qui eſt d'un rouge très-foncé mêlé de blanc. *Séba* dit qu'elle ſert de pâture aux armadilles & à d'autres animaux. Parmi celles que l'on voit au Cap de Bonne-Eſpérance, il n'y en a que deux qui méritent attention : ſavoir, une qui eſt fort petite & ſe voit tout l'été; elle eſt brune, ſes aîles ſont vertes, le deſſous de ſon ventre eſt argenté, & ſes jambes ſont cendrées. Au printems les habitans de ce pays la trouvent dans les lieux enſemencés, où elle fait beaucoup de ravage; auſſi dès qu'on l'apperçoit, on fait bouillir de l'eau avec du tabac, & on y répand de cette décoction pour laquelle elle a une antipathie ſi forte, que non-ſeulement elle quitte le lieu qui en eſt arroſé, mais encore elle n'y revient point de toute l'année.

L'autre eſpece eſt de la même figure, mais elle differe en couleur; celle-ci ayant la tête rouge, les oreilles obſcures, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges : elle paroît par bandes très-nombreuſes, & fait un terrible dégât dans les jardins, les vergers & les champs. Au Royaume d'Iſſiny les ſauterelles font un bruit étrange dans les campagnes & même au ſommet des maiſons. Il y a beaucoup de ces inſectes à la Baie de S. Louis, aux Indes Orientales, & dans l'île de Madagaſcar : ils ſautent au viſage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine a-t-on la liberté de reſpirer. Ils ravagent les campagnes de riz; on aſſure que les habitans ſe dédommagent de cette perte, en mangeant ces petits animaux qu'ils font rôtir ſur les charbons après leur avoir arraché les aîles. Les ſauterelles des Antilles reſſemblent aſſez aux nôtres; mais elles ſont une fois plus grandes, & ſe tiennent communément ſur les gommiers blancs.

Parmi ces ſauterelles il y en a une eſpece fort hideuſe & en même temps très-dangereuſe : elle n'eſt pas plus groſſe que le tuyau d'une plume d'oie, ſelon l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*, mais elle eſt longue de ſix ou ſept pouces, & diviſée en neuf ou dix ſections, dont la premiere ſépare le corps d'avec la tête qui eſt preſque ronde. Cette tête a deux petits yeux qui s'avancent au dehors, comme dans les crabes, avec deux poils qui lui tiennent lieu de cornes. Tout le corps eſt comme un bâton articulé, épineux, & va toujours en diminuant juſqu'à la queue, qui eſt encore diviſée en trois nœuds, au bout deſquels eſt une maniere de fourreau qui couvre un petit aiguillon, dont la piqûre cauſe par tout le corps un tremblement qui s'appaiſe à l'inſtant lorſqu'on

frotte l'endroit piqué avec de l'huile de palme; mais cet insecte ne pique personne, si ce n'est lorsqu'on le serre trop en le touchant.

Mademoiselle Merian, *Histoire des insectes de Surinam*, représente des sauterelles qui proviennent de vers couleur d'orange, qui se nourrissent sur les feuilles d'un arbre dont les fruits sont nommés à Surinam *pommes de Sodome*. Ce même Auteur, dans son *Histoire des insectes de l'Europe*, parle d'une espece de sauterelle qui tous les ans s'arrête dans les Pays-Bas autour des vieux tilleuls, vers le mois de Novembre & de Décembre : elles s'y nourrissent pendant quelque temps. L'hiver approchant, toutes celles qui sont sorties des tilleuls abandonnent ces arbres & meurent infailliblement. Les vers qui restent dans le cœur ou la moëlle de l'arbre, se disposent à la transformation : il en vient des sauterelles, qui premierement changent de peau & ensuite de couleur.

Enfin il y a à la Louisiane une espece de sauterelle plus grosse que les autres, & qu'on nomme *sauterelle-cheval* : elle est de la grosseur du pouce. Son corps & les grandes aîles sont noirs, & les petites aîles de dessous sont du plus beau pourpre que l'on puisse voir : elle a, ainsi que toutes les autres sauterelles, la tête faite comme celle d'un cheval qui auroit les oreilles coupées près de la tête.

Dégât que font les Sauterelles.

Les Hébreux appelloient les sauterelles *arbé*, à cause de leur multitude; il n'y a presque point d'animal qui multiplie autant : c'est ce qui fait que dans l'Ecriture Sainte le *nombre infini* est comparé à la multitude des sauterelles : elles furent la huitieme plaie dont Dieu frappa les Egyptiens sous Pharaon. Quand les sauterelles sont en campagne, elles partagent entr'elles le butin; elles ont toujours à leur tête un chef qui voyage au hasard, & où il s'arrête les autres restent & ne passent pas outre, afin de maintenir l'ordre dans leur marche. Il est fait mention dans les Histoires sacrées & profanes, anciennes & modernes, & dans différentes Relations, du dégât extrême que font les sauterelles. Elles viennent en troupe, comme on ne l'a que trop vu en Allemagne; elles se jettent sur la moisson déjà prête à être cueillie; elles ravagent les prés, les pâturages, détruisent les plantes potageres & les arbres fruitiers, consument en peu d'heures l'espérance de toute une année, & causent la famine dans un pays : elles engloutissent, dévorent, écorchent, rongent & pelent toute la verdure

des champs, avec un ſi grand tintamarre, qu'elles ſe font entendre de loin : ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'après avoir fait leur ravage, elles brûlent tout ce qu'elles touchent; leur ſalive eſt, dit-on, un venin ſi nuiſible aux arbres & aux herbes, que par-tout où elles ſe jettent, elles conſument & détruiſent tout.

Si elles font tant de mal de leur vivant, elles en font encore après leur mort. Dans les endroits où elles ſont tombées, elles y répandent la peſte, en infectant l'air par leur contagieuſe odeur; ce qui cauſe des maladies. *Oroſe* nous apprend que l'an du monde 3800, il y eut un nombre incroyable de ſauterelles en Afrique, qui après avoir conſumé toutes les herbes, ſe noyerent dans la mer d'Afrique, & jeterent une puanteur ſi violente, qu'on croit qu'il mourut en peu de temps trois cents mille hommes.

Les ſauterelles d'Egypte, dont il eſt mention dans l'Exode, ſurpaſſoient en grandeur toutes les autres eſpeces. *Pline*, en parlant de ſemblables ſauterelles des Indes, dit qu'on ſe ſert de leurs jambes deſſéchées au lieu de petites ſcies. Quand ces inſectes volent en ſociété, ils font un grand bruit. Les Payens ont fait des vœux & des ſacrifices à leurs dieux pour être délivrés des ſauterelles. Suivant un extrait de deux lettres écrites en 1690 à M. l'Abbé de *S. Uſſans*, l'une de Javarow en Pologne, & l'autre de Biala en Lithuanie, il vint la même année en Ruſſie, des ſauterelles par trois endroits différens, comme en trois corps. Le premier alla à l'armée Polonoiſe, l'autre paſſa à droite de Léopold, venant de la Volhinie, & le troiſieme vint par les côtés des montagnes de Hongrie. Ces inſectes ſe répandirent dans la Pologne & dans la Lithuanie en une ſi prodigieuſe quantité, que l'air en étoit tout obſcurci, & la terre toute couverte comme d'un drap noir : il s'en trouva en certains endroits où elles étoient mortes les unes ſur les autres, & leurs cadavres amoncelés, juſqu'à quatre pieds d'épaiſſeur; celles qui étoient vivantes ſe perchant ſur les arbres, faiſoient plier les branches juſqu'à terre, tant leur nombre étoit grand. Le peuple crut qu'il y avoit des eſpeces de lettres hébraïques ſur leurs aîles; un Rabin prétendit y lire les mots qui ſignifient en François *colere de Dieu*. Ce fut en effet un préſage funeſte; car les pluies faiſant mourir ces inſectes, ils infecterent l'air, & les bœufs qui en mangeoient parmi l'herbe, ainſi que les autres beſtiaux, mouroient auſſi-tôt. On avoit remarqué qu'à la ſuite d'un ſemblable fléau arrivé en 1648, les Coſaques s'étoient révoltés. La Hongrie, la

Boheme & l'Allemagne ont été infestées & ravagées en 1542, & même ces années dernieres (en 1747 & 1748), par les sauterelles. En 1755 on a vu tomber en quelques endroits du Portugal un nombre infini de sauterelles qui ont ravagé les campagnes, aux approches du tremblement de terre arrivé à Lisbonne.

En Chypre, il y avoit une loi qui obligeoit de faire chaque année trois fois la guerre aux sauterelles, 1°. en écrasant leurs œufs, 2°. en tuant leurs petits, 3°. enfin en faisant mourir ces insectes. Il passe ordinairement à Bassora, ville de Perse, quatre ou cinq fois l'année, une si prodigieuse quantité de sauterelles, qu'elles paroissent de loin comme un gros nuage, dont l'air est entiérement obscurci; quelquefois le vent les jette par-dessus l'Euphrate, & elles vont mourir dans les déserts. Dans la province de Xinsi en Afrique, il en vient tous les ans en si grande abondance pour ravager les fourrages, qu'aucun habitant n'est dispensé d'aller avec la plus grande activité au-devant de ces cruels ennemis pour les détruire. En Chine, sur-tout dans la Province de Chan-tong, elles vont fréquemment désoler les récoltes, elles couvrent entiérement le ciel : on croit alors voir fondre sur sa tête de grosses nuées de verdure aîlées, accompagnées d'un bruit semblable à celui de la tempête; ces dangereuses légions ne visitent la Chine que dans les années seches qui suivent les inondations. Dans ces malheureuses occasions, les Laboureurs n'ont d'autre ressource, pour chasser l'ennemi de leur travail, que d'étendre des draps sur les champs; quelquefois ce mal ne se fait sentir que dans l'espace d'une lieue, tandis que la moisson reste fort belle dans tout le reste de la Province.

Lorsqu'il y a des étés secs en Ukraine & dans les pays des Cosaques, on est tellement infesté des sauterelles qui y sont portées par un vent d'Est ou de Sud-Est, qu'elles obscurcissent l'air dans le temps le plus serein, & dévorent tout le blé du pays.

Elles déposent en automne chacune deux ou trois cents œufs, & meurent peu de temps après; mais ces œufs venant à éclore le printemps suivant, ils produisent un si grand nombre de sauterelles, qu'elles font beaucoup plus de mal qu'auparavant, à moins qu'il ne survienne des pluies qui détruisent les œufs & les insectes, ou qu'il ne s'éleve un grand vent du Nord ou Nord-Est qui les chasse dans le Pont-Euxin. Les cochons du pays & les oiseaux aiment fort ces œufs: ils en dévorent une grande quantité & contribuent par-là à en purger la terre, qui est tellement infectée de ces insectes, qu'ils entrent dans les maisons,

s'insinuent dans les lits, tombent sur les tables & dans les mets en si grand nombre qu'il est difficile de n'en pas avaler. Lorsqu'ils se reposent sur terre pendant la nuit, ils la couvrent de l'épaisseur de trois ou quatre pouces, & si une roue de voiture vient à passer sur eux, il en résulte une puanteur insupportable. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur par le récit de tant de désastres, nous nous contenterons d'ajouter le témoignage de deux Historiens modernes très-dignes de foi.

Mezerai, après avoir exposé les tristes effets d'une tempête extraordinaire qui, sous Louis XIII, s'étoit fait sentir au mois de Janvier 1613, dit que quelque grande que fût la perte causée par ces vents & par ces tonnerres, elle n'approcha pas néanmoins de celle que les sauterelles firent dans la campagne d'Arles en Provence vers le mois de Mai; il s'engendra une si grande quantité de ces insectes dans ce pays, qu'en moins de sept ou huit heures, elles rongerent jusqu'à la racine des herbes ou des grains dans l'espace de plus de quinze mille arpens de terre; elles pénétrerent jusques dans les greniers & dans les granges, & consumerent tous les grains qui y étoient. Quand ces sauterelles s'attroupoient & s'élevoient en l'air, ces armées formidables, portées par les vents, formoient une espece de nuage qui déroboit l'éclat du soleil. Dès qu'elles eurent ravagé tout le territoire voisin d'Arles, elles passerent le Rhône & vinrent à Tarascon & à Beaucaire, & ne trouvant plus de blé sur pied, elles ravagerent les herbes potageres & les luzernes qu'on avoit semées. De-là elles allerent à Bourbon, à Valabergues, à Monfrin & à Aramon, où elles firent le même dégât; enfin elles furent mangées par les étourneaux: celles qui échapperent, formerent en terre, & principalement dans les lieux sablonneux, une espece de tuyau semblable à un étui rempli d'une si grande quantité d'œufs, que tout le pays en auroit été désolé, si on les eût laissé éclore; mais par les bons ordres que donnerent les Consuls des villes d'Arles, de Beaucaire & de Tarascon, on en fut délivré en peu de temps. On en ramassa plus de trois mille quintaux qui furent enterrés ou jettés dans le Rhône; on les cherchoit le fer & le feu à la main. On supputa ensuite le nombre de brigands que ces œufs auroient produits, & en comptant seulement vingt-cinq par tuyau, on trouva qu'il y en avoit un million sept cents cinquante mille au quintal: ce qui pouvoit donner au total cinq cents cinquante mille millions de sauterelles qui auroient éclos l'année suivante.

Combien de fois: dit M. *Lesser* dans sa *Théologie des Insectes*, les

Laboureurs ne se trouvent-ils pas frustrés d'une abondante récolte par les dégâts des sauterelles? Ces animaux voraces quittent souvent des pays éloignés, traversent les mers, se jettent par milliers sur des champs emsemencés, & enlevent en peu d'heures jusqu'à la moindre verdure. Les flammes & l'incendie le plus rapide ne produisent pas de plus cruels désastres. M. *Lyonnet* en cite à ce sujet un exemple mémorable, que l'on trouve dans l'histoire de Charles XII, Roi de Suede. Son Historien rapporte que cette infortuné Prince fut très incommodé dans la Béssarabie par une horrible quantité de sauterelles qui s'élevoient sur le midi du côté de la mer, d'abord à petits flots, ensuite par grands nuages; qui en éclipsant le soleil rendoient l'air sombre: elles voloient à hauteur des hirondelles, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un champ pour s'y jeter. Nous en rencontrions dit-il, souvent sur le chemin, d'où elles s'élevoient avec un bruit semblable à celui d'une tempête : elles venoient ensuite fondre sur nous comme un orage, sans craindre d'être foulées aux pieds des chevaux. En s'élevant de terre elles nous couvroient le corps & le visage, au point de nous aveugler. Par-tout où ces insectes se reposoient, ils y détruisoient tout, jusqu'à faire d'une belle prairie verdoyante une terre aride & sablonneuse. On ne sauroit jamais croire qu'un si petit animal pût passer la mer, si l'expérience n'en avoit pas convaincu si souvent les peuples de ces contrées, chez qui, dit-on, ils rongent jusqu'aux portes mêmes des maisons.

Les Auteurs nous ont laissé plusieurs recettes pour éloigner ou faire périr les sauterelles ; mais nous ne croyons pas qu'on doive y ajouter foi. *Aldrovande* avoue que trop souvent les ressources de l'esprit humain n'y servent de rien. Au reste les sauterelles s'entre-détruisent elles-mêmes, & les plus fortes dévorent les plus foibles : consultez aussi le *Mémoire de M.* Gleditsch *sur les sauterelles errantes en Prusse, dans les Actes de l'Académie de Berlin, 1750.*

Peuples qui se nourrissent de Sauterelles.

Qui croiroit qu'un animal aussi nuisible au genre humain, fût de quelque utilité? mais sur un sol ingrat, stérile, l'homme réduit à la misere fait usage de toutes sortes d'alimens. Saint Jean-Baptiste a mangé des Sauterelles dans le désert. Dans les pays Orientaux on prépare ces insectes de différentes façons : les uns les font bouillir ; d'autres les

font rôtir dans une terrine, où les jambes & les aîles se détachent; mais la tête & le corps deviennent rouges extérieurement, comme ceux des écrevisses, & la chair blanche. Cette chair passe pour être d'un goût excellent. Il y en a qui les font frire avec du beurre, & mariner avec du vinaigre, du sel & du poivre.

On nomme *acridophages* les mangeurs de sauterelles : il paroît cependant que cette nourriture est assez mal-saine ; car les peuples qui en usent ne vivent pas long-temps. Quand, vers l'équinoxe du printems, les vents du midi & du septentrion soufflent le plus chez les Ethiopiens voisins du désert, il y arrive une multitude innombrable de grosses sauterelles que ces peuples mangent en tout temps, en les salant, ou en les accommodant d'une autre façon. Ces acridophages, pour les prendre, font du feu dans un lieu profond, qui jette beaucoup de fumée; lorsque les sauterelles y veulent passer en volant, elles tombent aussi-tôt: ces pauvres habitans, dont la condition est aussi misérable que leur taille est petite, les prennent avec beaucoup de soin & d'industrie. Après les avoir salées, ils les gardent & s'en servent comme d'une viande fort appétissante : ils ne mangent pas autre chose tant que dure la saison des sauterelles ; car ils n'entretiennent point de bétail & ne mangent point de poisson, étant fort éloignés de la mer : ils n'ont point aussi d'autre animal qui leur puisse servir de nourriture. Ce sont des gens fort légers de corps, agiles à la course, & d'une assez courte vie, puisque les plus vieux d'entr'eux ne passent guere quarante ans. Quand ils approchent de cet âge, ils sont attaqués de la maladie pédiculaire; il sort, dit-on, de leur corps des poux d'une forme horrible, qui ont des aîles de différentes couleurs. Ces poux leur rongent l'estomac, les entrailles, tout le corps ; & dévorés par cette vermine ils meurent misérablement.

Dans les pays où l'on mange des sauterelles, on les porte réguliérement au marché, comme c'étoit autrefois la coutume à Athenes, dit *Aristophane*, & on les y vend comme l'on vend les oiseaux chez nous. Les sauterelles doivent aussi avoir été une nourriture connue dans la Judée, puisque Moïse avoit permis aux Juifs d'en manger de quatre sortes qui sont spécifiées dans le Lévitique. L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit qu'en Europe on ne connoît point ce ragoût, & que l'on se contente d'admirer la frugalité des Orientaux, sans vouloir les imiter. En effet il ne faut pas confondre avec les véritables sauterelles, de petits

petits cruſtacées de la Manche, auxquels l'on a donné improprement le nom de *ſauterelles marines.* Ces cruſtacées ſont la *cigale de mer* & la *ſquille :* voyez ces mots. Ce ſont là les inſectes ou vers cruſtacées que l'on prépare dans le pays d'Abbeville, de Saint-Valery & de Calais en Picardie, Province de France où l'on en mange, & d'où l'on en envoie même à titre de préſent à ſes amis : elles ſont rougeâtres étant bouillies dans de l'eau & du ſel, c'eſt-à-dire marinées : on les vend auſſi dans les rues pour le public ; il s'en fait dans ces endroits une aſſez grande conſommation ſous le nom de *ſauterelles.*

On aſſure que les véritables ſauterelles priſes en forme de fumigation, guériſſent les rétentions d'urine, ſur-tout dans les femmes : on les conſeille auſſi contre les vapeurs ; pour cela on les fait ſécher & pulvériſer, & cette poudre ſe donne à la doſe de douze à vingt grains dans quelque liqueur appropriée, comme dans une décoction de turquette ou de pariétaire. M. *Linneus* dit qu'en Suede les gens de la campagne font mordre les verrues de leurs mains à la grande ſauterelle verte, qui en mordant dégorge ſur la plaie une liqueur qui les corrode & les enleve.

SAUTERELLE CHENILLE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui ſe plaît au ſommet des ormes, dont elle mange les feuilles. Le froid lui cauſe la mort : elle ſe fabrique une petite toile pour s'y loger & ſe métamorphoſer en une nymphe qui devient mouche au bout de neuf mois. Dans l'état de fauſſe chenille elle s'élance d'une place à l'autre, comme une ſauterelle.

SAUTERELLE DE MER. *Voyez* LANGOUSTE DE MER, *& l'article* ÉCREVISSE.

SAUTERELLE-PUCE. Nom donné improprement à un inſecte ſans dents, eſpece de procigale, mais qui a, comme les cigales, une trompe ou un aiguillon terminé en pointe, & couché ſur la poitrine. On le trouve, dit *Swammerdam*, caché ſous l'écume qui ſe forme ſur la ſurface de toutes ſortes de plantes ; mais l'inſecte forme lui-même dans l'état de larve cette écume. *Voyez ce qui en eſt dit à l'article* ÉCUME PRINTANIERE.

SAUTEUR. *Voyez* ALTISE.

SAUVAGE. Nom donné à des animaux qui appartiennent à la vieille nature, qui ſont farouches, non apprivoiſés, même à l'homme qui n'eſt point civiliſé, ou qui vit errant dans les bois, & même aux

plantes qui viennent ſans culture. Il nous a plu d'appeller ainſi le Hottentot, le Cafre, le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Lapon, l'Iſlandois & le Morlaque. Ces humains vivent cependant en peuplades, s'entendent & ont l'art de ſe fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin ; ils connoiſſent leurs patriotes, & les défendent avec bravoure ; en un mot, ils ont la raiſon & la perfectibilité. Il faut prendre garde de confondre l'eſpece de ſinge connue ſous le nom de *orang-outang* ou *homme des bois* avec l'homme proprement dit. *Voyez les articles* HOMME, HOMME SAUVAGE & ORANG-OUTANG.

SAUVAGEON. Nom donné à un petit árbre venu naturellement. On ente d'autres arbres ſur les ſauvageons ; c'eſt ordinairement ſur des ſauvageons d'amandier ou de cognaſſier.

SAUVE-GARDE. C'eſt un gros lézard de l'Amérique. Mademoiſelle *Mérian* dit qu'il devient grand comme un crocodile de dix ou douze pieds, & qu'elle lui a vu dévorer les œufs de différentes ſortes d'oiſeaux ; il ſe nourrit de charognes ; mais il n'attaque pas les hommes, comme le crocodile. On ne le nomme même *ſauve-garde*, que parce que ſes cris, dit-on, annoncent à ceux qui ſe baignent la préſence du crocodile. Lorſque ſa femelle veut pondre ſes œufs, elle creuſe le ſable ſur le bord de quelque riviere, où elle les dépoſe pour les laiſſer éclore au ſoleil. Les Indiens mangent ces œufs, qui ſont gros comme ceux d'une poule d'Inde, mais un peu plus longs. Cet animal eſt une eſpece d'amphibie ; il vit également ſur terre & dans l'eau ; en ſorte que quand il ne trouve point de charognes, il fait la guerre aux poiſſons, & au défaut de poiſſon, il vit de mouches & de fourmis. On le trouve dans les forêts de Surinam : ſa couleur eſt marbrée ; ſes écailles ſont minces & polies. Le *tejuguacu* & le *tupinambis* ſont auſſi des eſpeces de ſauve-garde. *Voyez ces mots.*

SAUVE-TERRE, marbre qui ſe tire d'un Village qui porte ce nom, dans le Comté de Comminges, & qui prend un fort beau poli : il eſt de différentes couleurs ; le fond en eſt noir, avec des taches & des veines blanches & jaunes : on le nomme *brêche* à Paris.

SAUVE-VIE ou RUE DES MURAILLES, *ruta muraria.* Cette plante qui naît ſur les rochers & les murailles, dans les fentes des vieux édifices, proche des fontaines, aux environs de Paris & ailleurs, eſt l'une des capillaires : *voyez ce mot.* Sa racine eſt chevelue, menue & noirâtre ; ſes tiges ſont nombreuſes, longues de deux à trois pouces,

rondes, grêles, évaſées, découpées, & d'un vert noirâtre en haut, & rougeâtre vers la racine, portant des feuilles ſemblables à celles de la rue des jardins, d'une ſaveur acerbe ; elle eſt couverte ſur le dos d'une pouſſiere fine, qui n'eſt autre choſe qu'un amas de capſules ſphériques, ſemblables à celles des capillaires, ou à celles des fougeres. Cette plante ne périt point dans l'hiver : elle eſt très-pectorale, convient dans les maladies du poumon, & eſt très-apéritive : elle a été appellée *ſalvia vitæ*, comme propre à conſerver la vie.

SAXATILE, ſerpent d'Afrique, dont on trouve l'un mâle & l'autre femelle, figurés dans *Seba Theſ. II, Tab. 37, n. 1 & 2.* Ce ſerpent ſe nourrit de grenouilles & de crapauds : il ſe cache dans les fentes des pierres & des rochers, pour mieux guetter & attraper ſa proie.

Le deſſus de ſon corps eſt d'un bai-brun, qui s'éclaircit vers le ventre, dont les écailles blanchâtres ſont en travers & dans un bel ordre, de même que celles qui garniſſent le dos, leſquelles ſont taillées en rhombes. Sa tête eſt couverte d'un bouclier jaune pâle, traverſé longitudinalement par une raie noirâtre, que trois autres raies coupent tranſverſalement en croix : ſa gueule eſt armée de fort petites dents.

La femelle du *ſaxatile* ne differe du mâle que par quelques bandelettes très-étroites, ou des raies d'eſpace en eſpace, juſqu'au milieu du corps ; l'autre moitié, juſqu'au bout de ſa queue, terminée en pointe, eſt ornée ſimplement d'écailles loſangées.

SAXIFRAGE ou ROMPT-PIERRE, *ſaxifraga :* plante dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces. Nous citerons dans cet article celles qui ſont uſitées en médecine, ſavoir :

1°. La SAXIFRAGE BLANCHE, *ſaxifraga alba.* Elle croît aux lieux herbeux incultes, ſur les montagnes, dans les vallées & dans les bois : ſa racine jette pluſieurs fibres, au haut deſquelles ſont attachées de petits tubercules gros comme des grains de coriandre, de couleur en partie rougeâtre, & en partie blanchâtre, d'un goût tirant ſur l'amer : on les appelle vulgairement *grains* ou *ſemences de ſaxifrage.*

Cette racine pouſſe des feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, reſſemblantes un peu à celles du lierre terreſtre, mais plus groſſes & plus blanches : il s'éleve d'entr'elles de petites tiges hautes d'environ un pied, rondes, tendres, velues, purpurines, rameuſes, portant, dans l'été, en leurs ſommités de petites fleurs à cinq feuilles, diſpoſées en roſe, de couleur blanche ; à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis,

contenant dans deux loges des semences fort menues, longuettes & rousses : cette plante est plus petite en toutes ses parties dans les terrains maigres qu'en d'autres : on remarque que ses feuilles & ses tiges se sechent peu après la fleur, les grains tuberculeux restant autour de la racine ; mais comme ils disparoissent aussi dans la suite, on doit être attentif à les cueillir à temps. L'infusion de cette saxifrage, faite dans le vin blanc ou dans l'eau, est apéritive, & provoque les menstrues.

2° La PETITE SAXIFRAGE ROUGE, *saxifraga verna annua humilior.* Sa racine est simple, sa tige ordinairement unique, menue, rameuse, haute de quatre pouces ; ses feuilles sont simples, oblongues, grasses, velues, gluantes au toucher, verdâtres, divisées en trois & quelquefois en cinq segmens : leurs fleurs naissent aux sommités de la tige, elles sont de couleur de pourpre clair ; il leur succede des capsules séminales à deux cornes, & arrondies : toute la plante est visqueuse ; elle croît abondamment sur les toits, sur les vieilles murailles, aux lieux déserts & secs ; elle fleurit en Mai, & sa semence ne tarde pas à suivre la fleur, puis elle se seche entiérement, & disparoît pour le reste de l'année : elle devient plus ou moins grande & rouge, suivant le sol & son exposition au soleil. *Boyle*, dans son *Traité de l'utilité de la Philosophie expérimentale*, donne l'infusion de cette plante dans de la biere, comme un spécifique contre la jaunisse ; & *Ray*, d'après le même Auteur, la recommande contre les écrouelles, en quelqu'état qu'elles soient. Aujourd'hui cette vertu est très-incertaine.

3°. La SAXIFRAGE DORÉE ou l'HÉPATIQUE DORÉE, *chrysosplenium foliis amplioribus auriculatis*, *Tournefort.* Cette plante est le *cresson de roche* ou *doré* de l'Alsace, & l'*herbe de* l'*archambouchcr* des environs de Bourmont en Lorraine. Elle croît dans les marais, aux bords des lieux humides, ombrageux & mousseux : sa racine est longue, assez grosse, noueuse, rampante & blanchâtre, facile à rompre, & fibreuse ; elle pousse de petites tiges, hautes environ de quatre pouces, quarrées, velues, tendres, foibles, & un peu rameuses, revêtues de feuilles opposées & arrondies, dentelées, un peu velues & succulentes, d'un goût un peu styptique & amer ; aux sommités naissent en Avril de petites fleurs en rosette à quatre quartiers, & d'une belle couleur jaune dorée & resplendissante : il leur succede des siliques à deux cornes qui renferment des semences brunâtres : cette plante a le goût & les vertus de l'*hépatique commune :* voyez ce mot. On en prend en guise de thé.

Les habitans de Strasbourg, de toute l'Alſace & de la Lorraine en font un grand uſage. La ſaxifrage dorée ſe trouve abondamment dans ces deux Provinces; on la rencontre auſſi ſur les montagnes d'Auvergne, ſur les Alpes & les Pyrenées. On peut conſulter une thèſe ſur le creſſon doré, ſoutenue, il y a quelques années, dans les Écoles de Médecine de l'Univerſité de Strasbourg.

4°. La SAXIFRAGE DES ANGLOIS OU DES PRÉS, *ſaxifraga umbellifera Anglorum.* Quelques-uns lui donnent auſſi le nom de *ſeſeli des prés de Montpellier.* Sa racine eſt vivace, longue, groſſe comme le doigt, ridée, brune en dehors, blanche en dedans, chevelue vers le haut, d'un goût aromatique & un peu âcre : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, groſſes, rondes, cannelées, verdâtres, diviſées en ſegmens pointus : à l'extrémité des rameaux ſont des ombelles de fleurs peu étendues, diſpoſées en roſe, & d'un blanc tirant ſur le jaunâtre : elles ſont ſuccédées par des fruits compoſés de deux ſemences courtes, cannelées, rougeâtres, d'une odeur forte, agréable, & d'un goût aromatique & vineux. Cette plante eſt d'un uſage très-familier chez les Anglois, comme un puiſſant diurétique.

Il y a encore la grande & la petite pimprenelle ſaxifrage, autrement connue ſous le nom de *bouquetine :* nous en avons parlé au mot BOUCAGE : elles ſont fort traçantes. On dit qu'aux environs de Fécamp, il croît en abondance ſur les falaiſes, une eſpece de ſaxifrage : la récolte en eſt périlleuſe. Les payſans deſcendent dans ces précipices le long d'une corde attachée au ſommet des montagnes & remontent après avoir fait proviſion de ſaxifrage, dont ils font uſage dans les ſalaiſons.

SCABIEUSE, *ſcabioſa :* plante dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces. Nous ne rapporterons ici que les deux eſpeces qui ſont d'un uſage familier en médecine, ſavoir :

1°. La SCABIEUSE ORDINAIRE DES PRÉS ET DES CHAMPS, *ſcabioſa hirſuta vulgaris pratenſis & ruralis.* Elle croît preſque par-tout dans les blés, dans les champs & les prés : ſa racine eſt droite, longue & vivace; elle pouſſe des feuilles oblongues, lanugineuſes, laciniées par les côtés : il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, velues, creuſes, revêtues de quelques feuilles oppoſées : les ſommités des tiges ſoutiennent des fleurs diviſées en bouquets ronds, & compoſés de fleurons inégaux, de couleur bleuâtre : à ces fleurs ſuccedent des manieres de têtes verdâtres,

écailleuses, composées de capsules, qui contiennent chacune une semence oblongue, surmontée d'une couronne. Cette plante fleurit en Juin & Juillet; elle est d'une saveur amere : on l'estime alexitere, sudorifique, apéritive & vulnéraire. Les Apothicaires en tiennent une eau distillée, qui est au nombre des quatre cordiales; elle convient dans les fievres malignes, & pour faciliter l'expectoration; les fleurs en infusion théiforme, sont aussi très-efficaces dans les toux opiniâtres. La plante appliquée extérieurement guérit la gale.

2°. La SCABIEUSE DES BOIS, ou SUCCISE, ou le MORS DU DIABLE, *morsus Diaboli :* elle croît aux lieux incultes, dans les prés & les pâturages, dans les bois sablonneux un peu humides : sa racine est aussi vivace, grosse comme le doigt, courte, comme rongée dans le milieu, & fibreuse : elle pousse des feuilles oblongues & pointues, semblables à celles de la scabieuse ordinaire, mais entieres, légérement crenelées en leurs bords, plus vertes en dessus qu'en dessous, rudes, & attachées à de longues queues. Il s'éleve d'entr'elles, sur l'arriere saison, plusieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, rougeâtres, rameuses, garnies de deux petites feuilles à chaque jointure, & qui portent en leurs sommités des fleurs semblables aux précédentes, mais plus ramassées en tête, de couleur bleue ou purpurine, suivies de plusieurs semences rondes & cannelées. Cette plante fleurit vers l'automne; ses feuilles sont surtout d'usage prises en décoction; elles sont ameres & un peu astringentes : on lui attribue les mêmes vertus qu'à la précédente, & particuliérement pour les inflammations de la gorge & les ulceres intérieurs.

SCADICACALLI. Arbrisseau du Malabar, qui paroît être l'euphorbier des Anciens. *Voyez* EUPHORBE.

SCALATA ou ESCALIER. Coquille univalve de la famille des vis, (quelques Naturalistes la placent avec raison parmi les *tuyaux de mer* des Indes) : elle est des plus rares en Europe. Sa ressemblance avec un escalier lui a fait donner le nom Italien de *scalata.* M. *d'Argenville* décrit cette coquille, & dit que sept spirales, qui font autant d'orbes, coupent toute sa figure pyramidale; que la derniere revient en cornet vers la bouche ovale, dont elle forme le bourrelet. Ces spirales en orbes qui se surmontent réguliérement les unes les autres en forme de vis conique, sont revêtues extérieurement & à distance égale

d'anneaux ou de côtes très-minces, ſaillantes & très-blanches, ſur un fond d'un blanc ſale : elles ſont ſéparées par un petit jour les unes des autres, d'une maniere aſſez ſenſible, ſur-tout celles d'en bas, dont les dernieres côtes ſe réuniſſent en un point vers le bord de ſa bouche : ce ſont des anneaux ou des cordelettes détachées, qui ont toujours une liaiſon avec le fond de la coquille. Ce qui fait la rareté de la *ſcalata*, c'eſt que les Indiens la conſervent parmi leurs bijoux les plus précieux, leurs femmes la ſuſpendent à leur cou; leur paſſion pour cette coquille & leur vanité nous la font payer cher. Il faut, dit M. *d'Argenville*, qui poſſédoit cette coquille, que la ſcalata ait plus d'un pouce de haut pour être réputée belle, parce qu'il n'y a rien de ſi commun que les petites, qui ſe trouvent dans le Golfe adriatique. Celles-ci ſont les fauſſes *ſcalata* : voyez ESCALIER. On trouve auſſi cette coquille dans les cabinets du premier ordre à Paris, & ſur-tout en Hollande, où nous en avons vu deux dans le ſeul cabinet du Stathouder. Celle que l'on voit actuellement dans le Cabinet de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, à Chantilly, eſt peut-être la plus grande qui ſoit connue; ſes ſpires ſont de neuf orbes.

SCALOPES. *Séba* donne ce nom à un rat ſauvage d'Amérique, qui a de gros & grands teſticules aſſez ſemblables aux tettes de la brebis : plus en arriere, vers la queue, deſcend ſa verge. La tête de cet animal reſſemble à celle du renard : elle eſt terminée en pointe, & ſon muſeau a beaucoup de rapport avec celui du cochon; il s'en ſert pour fouir la terre, y chercher ſa nourriture & ſe creuſer des tanieres qui le mettent à couvert des bêtes féroces : ſes oreilles ſont larges, pendantes, preſque chauves, garnies ſeulement de quelques poils clair-ſemés. Il a les yeux grands, noirs, défendus de tous côtés par des poils d'un rouge foncé : la levre ſupérieure, qui porte une longue mouſtache, & toute la partie ſupérieure du corps, ſont garnies de poils d'un rouge chargé, & d'un jaune clair ſur le ventre & ſur le front. Cet animal a la queue longue & friſée, les pieds blanchâtres & ſans poils, faits comme ceux du ſinge, munis de quatre doigts & d'un pouce; il s'en ſert à différens uſages : ſa queue lui ſert à s'attacher & à ſe cramponner par-tout.

SCAMMONÉE, *ſcammonium*. C'eſt un ſuc concret, réſineux, gommeux & très-purgatif : on en trouve de deux ſortes dans les boutiques; ſavoir la ſcammonée d'Alep & celle de Smyrne.

1°. La *ſcammonée d'Alep* eſt légere & friable : quand on la briſe, elle eſt d'un gris brunâtre & brillant, preſque entiérement opaque : lorſqu'on la manie, ou qu'on la frotte, elle ſe change en une poudre blanchâtre ou griſe ; elle a un goût amer, avec une certaine acrimonie & une odeur vappide. On l'apporte d'Alep, on de Saint-Jean d'Acre, qui eſt l'endroit où on la recueille.

2°. La *ſcammonée de Smyrne* eſt noirâtre, plus compacte & plus peſante, à volume égal, que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne d'une ville de Galatie, appellée préſentement *Cuté*, & de la ville de Cogni, dans la province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Taurus, où l'on en fait une récolte abondante ; mais on préfere la ſcammonée d'Alep, & on choiſit celle qui eſt brillante, facile à caſſer, & très-aiſée à réduire en poudre, qui eſt preſque inſipide ſur la langue, & qui, arroſée d'un peu de ſalive, ou de quelqu'autre liqueur aqueuſe, devient laiteuſe, ou pour parler le langage des Droguiſtes, fait l'*œil de perdrix*.

Il y a une autre eſpece de ſcammonée, qu'on appelle *ſcammonée bâtarde* ou *inférieure*, & que quelques Colporteurs Juifs vendent quelquefois dans nos Ports ; ce n'eſt ſouvent qu'un composé de ſucs de différentes plantes laiteuſes, incorporés avec de la cendre, du jalap, &c. Heureuſement qu'on ne trouve plus guere de cette mauvaiſe drogue, dont la compoſition lucrative eſt des plus criminelles.

La plante qui produit ce ſuc purgatif, s'appelle SCAMMONÉE DE SYRIE, *convolvulus Syriacus*. Sa racine eſt épaiſſe, de la forme de celle de la bryone, charnue, blanchâtre en dedans, brune en dehors, fibreuſe & empreinte d'un ſuc laiteux : elle pouſſe des tiges grêles de trois coudées de longueur, ſarmenteuſes, & qui grimpent autour des plantes voiſines : les feuilles, qui ſont alternes & vertes, reſſemblent à celles du petit liſeron : elles ſont triangulaires, liſſes, ayant une baſe taillée en façon de fleche. De leurs aiſſelles naiſſent des fleurs en cloche, blanchâtres, tirant ſur le purpurin : elles ſont ſuivies par des capſules pointues, remplies de graines noirâtres & anguleuſes.

Cette plante croît en Syrie, autour d'Alep, & elle ſe plaît dans un terroir gras. M. *Ruſſel* en a donné une bonne figure dans les *Tranſactions Philoſophiques*. L'illuſtre *Tournefort* a obſervé une eſpece de convolvulus hériſſé de poils dans les campagnes de Myſie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les Iſles

Isles de Lesbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un suc concret qui est bien au-dessous de la scammonée de Syrie & de Judée. Ainsi M. *Tournefort* nous porte en quelque sorte à croire que la scammonée des boutiques vient de plantes au moins de différentes especes, si elles ne sont pas différentes pour le genre; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appellée *scammonia folio glabro*, scammonée à feuilles lisses; & celle de Smyrne, de la plante appellée *scammonia folio hirsuto*.

Nous remarquerons cependant que le Consul Anglois (M. *Sherard*), qui a demeuré à Smyrne pendant treize ans, prétend qu'on ne retire plus le suc de ce *convolvulus* hérissé, parce que celui qui a les feuilles lisses croît en si grande abondance, qu'il suffit seul pour préparer toute la scammonée dont on se sert: on choisit sur-tout, dit-il, celle qui croît sur le penchant de la montagne qui est au-dessous de la forteresse de Smyrne. On découvre la racine en écartant un peu la terre; on la coupe, & on met sous l'incision, des coquilles de moules pour recevoir le suc laiteux qui en découle, & que l'on fait sécher pour le conserver. Cette scammonée ainsi récoltée, est réservée pour les habitans du pays; & l'on n'en donne aux étrangers que par présent: elle est à demi-transparente, blanche, jaunâtre, & sans aucune mauvaise odeur.

Voici les différentes manieres de recueillir la scammonée du commerce, & ce qui lui donne différentes formes & couleurs. On coupe la tête de la racine: on se sert d'un couteau pour y faire un creux hémisphérique, afin que le suc s'y rende; & on le ramasse ensuite avec des coquilles. D'autres font des creux dans la terre; ils y mettent des feuilles de noyer sur lesquelles le suc tombe, & on le retire lorsqu'il est sec. D'autres coupent la partie de la racine qui s'éleve au-dessus de la terre, & elle donne tous les jours un suc que l'on ramasse pour le faire sécher: on arrache ensuite toute la racine; & après l'avoir coupée par tranches, l'on en exprime un suc laiteux, que l'on fait sécher à un feu doux ou au soleil: on en fait quelquefois des pastilles, sur lesquelles on imprime un cachet; leur couleur est grisâtre, & souvent brunâtre. D'autres enfin tirent le suc des feuilles, des tiges & des racines pilées; puis font dessécher ce suc, & en font de petites masses d'un noir-verdâtre, & d'une mauvaise odeur.

La scammonée est efficace & très-vigoureuse: on s'en sert pour

purger les humeurs bilieuſes & ſéreuſes. On doit ſe méfier de ce remede, qui eſt ſouvent ſi altéré, que pris en grande doſe il eſt ſans effet ; d'autres fois il eſt ſans mêlange, & pris à petite doſe, il excite une ſuperpurgation, des nauſées, une inflammation qui excite une ſoif inſatiable, la fievre & la dyſſenterie. On doit toujours l'aſſocier à quelqu'autre purgatif, & n'en prendre guere plus de douze grains, quand elle eſt bien réſineuſe comme celle d'Alep. Les Apothicaires appellent la ſcammonée qui eſt en poudre, *diagrede*. C'eſt la baſe de la *poudre de tribus* ou *cornachine*.

La ſcammonée entre dans quantité de compoſitions galéniques. C'eſt à l'induſtrie des Chimiſtes que l'on eſt redevable de la teinture & de l'extrait réſineux de la ſcammonée, ce que l'on appelle improprement *magiſtere*.

SCAMMONÉE D'AMÉRIQUE. *Voyez à l'article* MÉCHOACAN.

SCAMMONÉE JAUNE, eſt la *gomme-gutte :* voyez ce mot.

SCAMMONÉE DE MONTPELLIER, *periploca Monſpeliaca*, *foliis rotundioribus*. TOURNEF. Plante qui croît dans les bois : ſes racines fibrées & ſerpentantes en terre, pouſſent pluſieurs tiges ſarmenteuſes, longues, dures, cependant flexibles, articulées & s'entortillant autour des arbres voiſins ; elles rendent du lait quand on les rompt : ſes feuilles ſont conjuguées oblongues & veineuſes ; ſes fleurs qui naiſſent aux ſommités des branches, ſont en cloche évaſée, velues & purpurines en leur partie ſupérieure, d'un vert-jaunâtre & ſans poil en leur partie inférieure. Le piſtil de chaque fleur devient un fruit à gaînes un peu courbées, leſquelles s'ouvrent d'elles-mêmes par la maturité ; alors elles laiſſent paroître une matiere floconée, comme lanugineuſe, dans laquelle on trouve des ſemences à aigrettes. On prétend que cette plante eſt un poiſon aux animaux quadrupedes : on l'eſtime réſolutive appliquée extérieurement.

SCANDEBEC ou BRULEBEC. *Rondelet* donne ce nom à une eſpece d'huître dont le poiſſon a le goût piquant, ſalé, quelquefois amer & déſagréable, mais qui échauffe la bouche : elle a la coquille crêpée & contournée en dehors, jaunâtre en quelques endroits, rouge en d'autres, & d'un blanc poli en dedans. *Rondelet* croit que c'eſt la même coquille que l'*huître ſauvage des Grecs*.

SCARABÉE, *ſcarabœus*. Les ſcarabées forment une des plus nombreuſes claſſes d'inſectes : cette claſſe préſente une diverſité

prodigieuse pour les grandeurs, les couleurs, les formes en général, & la structure de certaines parties propres à chacun des insectes qui la composent.

La collection de ces insectes forme un tableau de la Nature des plus curieux, des plus frappans & qui arrête les yeux : on la voit sur-tout dans une des salles du Cabinet du Jardin du Roi, & dans une de celui de Chantilly.

Parmi ces insectes le plus grand nombre ne sont que curieux, tel est l'*arlequin de Cayenne ;* mais il y en a aussi beaucoup qui nous sont d'une grande utilité, soit dans la Médecine, soit dans les Arts.

On comprend communément sous le nom de scarabée des insectes dont les aîles membraneuses sont renfermées sous des étuis écailleux. Ils forment la classe des coléopteres.

Cette classe immense a été différemment divisée par les Auteurs; les Modernes qui ont donné une autre dénomination à cette classe, ont restreint le nom de scarabée à l'un des genres qu'elle renferme. Suivant l'*Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*, le caractere essentiel du genre des scarabées, c'est d'avoir les antennes en masse, c'est-à-dire, terminées par un bout plus gros que le reste de l'antenne. Cette masse ou extrémité est composée de plusieurs laines ou feuillets, que l'insecte peut resserrer ou ouvrir à-peu-près comme les feuillets d'un éventail; tel est le *hanneton.*

Un autre caractere est d'avoir entre leurs étuis à leur origine une petite partie triangulaire qu'on peut appeller l'*écusson.* Dans le même Ouvrage on divise le genre des scarabées en deux familles, suivant le nombre des feuillets qui composent la masse des antennes. Dans la premiere famille sont les scarabées qui ont sept feuillets aux antennes; cette famille est la moins nombreuse : la seconde renferme tous les autres qui ont seulement trois feuillets aux antennes.

Le caractere de la famille des *escarbots*, est d'avoir les antennes en masse, mais point divisées en feuillets comme dans les scarabées, ni perfoliées comme *dans les dermestes*, mais solides & composées d'une seule masse. Ces boutons paroissent composés de plusieurs anneaux fortement serrés les uns contre les autres, & qui ont à leur surface de petits points lisses & brillans : de plus, les antennes des escarbots sont coudées & forment un angle dans leur milieu. Un autre caractere, mais qui n'est qu'accessoire, c'est la maniere dont ils tiennent souvent

leur tête renfoncée dans leur corſelet, de façon qu'on les croiroit décapités, & qu'on n'apperçoit tout au plus que leurs mâchoires, qui ſont grandes & ſaillantes. *Voyez* ESCARBOT.

Tous les ſcarabées ou tous les coléopteres (ces mots ſont ſynonymes dans le reſte de cet article), ont été originairement dans l'état de larves ou de vers, dont les uns habitent dans les bouſes de vache & autres excrémens des animaux, les autres au fond des eaux claires ou bourbeuſes, d'autres dans les feuilles des arbres, d'autres dans la terre, & ceux-ci font grand tort aux racines des plantes & des arbres dont ils ſe nourriſſent. C'eſt dans ces divers endroits que ces vers croiſſent, ſe nourriſſent, ſubiſſent des métamorphoſes qui leur ſont communes avec pluſieurs inſectes, ſe changent en nymphes & deviennent enſuite des ſcarabées. Comme ces inſectes ont pluſieurs parties ſemblables à celles des autres inſectes, tels que les ſtigmates, les yeux à réſeau, & qu'ils paſſent par l'état de nymphe, *voyez, ſur tous ces objets, le mot* INSECTE *& celui de* NYMPHE.

Une des choſes les plus remarquables dans les ſcarabées, c'eſt que leurs os, ou cette ſubſtance analogue à la corne qui leur en tient lieu, ſe trouvent, ainſi que dans les coquillages, au dehors, & couvrent leur chair; au lieu que dans les grands animaux qui ont du ſang, les os ſont toujours cachés ſous la chair; mais les muſcles de ces inſectes ont la même ſtructure que celle qu'a découvert *Stenon* dans les muſcles des animaux qui ont du ſang. Cette ſtructure eſt ſur-tout admirable dans les muſcles des pieds des ſauterelles, dont la force eſt telle que cet animal peut ſauter en l'air à une diſtance deux cent fois plus grande que celle de ſon corps: *voyez* SAUTERELLE.

On peut voir l'hiſtoire de diverſes eſpeces de ſcarabées ſous les noms les plus communs, par leſquels les différens genres ſont connus. Pluſieurs d'entr'eux préſentent des faits fort curieux: voyez les mots *Cerf-volant*, *Hanneton*, *Eſcarbot*, *Rhinocéros* ou *Moine*, *Fouille-merde* ou *Pillulaire*, *Eſcarbot onctueux* ou *Proſcarabée*, *Dermeſtes* ou *Scarabées diſſéqueurs*, *Chryſomele*, *Charençon*, *Capricornes*, *Cicindeles*, *Courtilliere*, *Bupreſte*, *Cantharide*, *Foulon*, *Mouche cornue*, &c. Il y a un ſcarabée remarquable par une ſingularité qui lui eſt particuliere, il a une queue en forme d'aiguillon.

SCARABÉE AQUATIQUE (grand). C'eſt le plus grand des ſcarabées aquatiques, il ſe trouve aſſez fréquemment dans les étangs: il

eſt long d'un pouce & demi, de couleur olivâtre & foncée : il a trois pattes de chaque côté ; les deux dernieres paires ſont garnies de barbes qui font l'effet de rames, & donnent à l'inſecte une grande facilité à nager. Chacune des pattes eſt garnie de deux éperons : on diſtingue le mâle de la femelle à deux plaques écailleuſes qu'il a aux pattes de devant, & qui manquent à la femelle. Peut-être ces pattes leur ſervent-elles pour mieux tenir leurs femelles dans le temps de l'accouplement. Ces eſpeces de ſcarabées ſont ſur-tout remarquables par une eſpece d'arête qui eſt ſous leur corſelet, & qui ſe termine en pointe : leur tête eſt armée de deux dents aiguës. C'eſt un *dytique :* voyez ce mot & celui d'HYDROPHILE.

L'hiſtoire de cet inſecte préſente un phénomene aſſez curieux. La premiere forme de ce ſcarabée eſt d'abord celle d'un ver : on croit qu'il vient du ver que l'on nomme *ver aſſaſſin*, ainſi nommé de ſa voracité, il ne ſe nourrit que d'inſectes aquatiques, tels que *griottes*, *agrouelles*, *limas*, &c. Ce ver qui a ſix pattes velues, peut avoir deux pouces de longueur ; ſa queue eſt hériſſée de poils, qui lui ſervent comme de gouvernail pour diriger avec certitude ſes mouvemens en nageant. Il reſpire l'air auſſi par cette partie poſtérieure, ainſi que grand nombre d'inſectes aquatiques.

Ce ver aſſaſſin eſt armé de deux dents creuſes & ſi tranſparentes, que l'on voit couler à travers le ſang du ver qu'il ſuce, & qui, à l'aide de ces tuyaux aſpirans, eſt porté dans la bouche & de-là à l'eſtomac : on voit quelquefois monter avec le ſang de petites bulles d'air. Ce ver voit très-bien dans l'eau moyennant douze yeux noirs immobiles, placés ſur ſa tête ; dès qu'il apperçoit ſa proie, il nage du côté où elle eſt & s'en ſaiſit avec ſes dents vigoureuſes. On remarque à ſa tête ſix ſoies ou barbes articulées, dont quatre ſont placées entre les dents en deſſous ; les autres qu'on peut regarder comme des antennes, ſont des deux côtés de la partie ſupérieure de la tête. Cet inſecte aquatique eſt dur comme un cruſtacée : il a de chaque côté du corps ſix ſtigmates. Après s'être nourri de ſang & de carnage, & être parvenu à ſon dernier période d'accroiſſement, il ſort de l'eau, entre en terre, s'y fait une loge ſphérique, où il ſe change en nymphe ; de l'état de nymphe il paſſe à l'état de grand ſcarabée, & paroît tel que nous l'avons décrit : il retourne dans les eaux, ſon premier élément, & travaille à ſe-

reproduire (L'industrie des animaux a pour principal objet la conservation & la multiplication de l'espece). Il file alors sur les eaux une coque de soie, dont la forme approche de celle d'un sphéroïde applati, dont on auroit emporté un segment. De l'extrémité supérieure de l'endroit où le segment paroît emporté, s'éleve une espece de corne solide, composée, de même que la face applatie de la coque, d'une soie brune, en sorte que cette coque a l'air d'un bonnet de hussard; c'est là le berceau flottant qui porte la nouvelle famille : aussi-tôt que les petits sont éclos, ils y font une ouverture & se jettent à l'eau. On peut voir la figure de ces diverses métamorphoses dans la planche du premier volume de la *Théologie des Insectes*, qui nous a fourni une partie de cette histoire.

SCARABÉE AQUATIQUE (petit). Ce très-petit scarabée aquatique est d'un beau noir : on le nomme vulgairement *puce d'eau ;* lorsqu'elle se plonge dans l'eau, elle fait introduire & renfermer adroitement dans sa queue une petite bulle d'air, qui sert à l'insecte pour le rendre plus léger, lui donner la facilité de nager dans l'eau à diverses hauteurs, & s'élever du fond à la superficie. *Voyez l'article* MONOCLE.

SCARABÉES DE L'ISLE DE CAYENNE. Cette Isle fournit plusieurs especes de scarabées, dont quelques-uns sont très-beaux. Un des plus remarquables est celui qu'on nomme le *ravet.* Cet insecte qui est une blatte, a une odeur insupportable ; il se glisse entre les bois des armoires où il vole & y dépose des milliers de petits œufs comme des grains de moutarde. Ces animaux rongent le pain, cherchent le vin dans les verres, se glissent dans les confitures & les infectent de leur puanteur. *Voyez* RAVET.

Il y en a une véritable espece de scarabée que l'on nomme *grosse mouche luisante*, qui est le *scarabæus maximus*, *elegantissimus*, *splendens.* Les Sauvages de la Guiane se parent ordinairement des aîles de cet insecte, sur-tout les Indiennes, qui en font des pendans d'oreilles qu'elles mettent aux jours de fêtes.

On y voit aussi une autre espece d'insecte que l'on nomme *poyou*, & en François *mouche à feu ;* ces insectes paroissent la nuit comme des étincelles de feu : ils ne luisent guere que dans les temps de pluie. *Voyez* MOUCHE LUISANTE.

SCARABÉE DES LIS. Cet insecte vient d'un ver qui est mis par M. *de Réaumur* au rang des *teignes :* voyez TEIGNE DE LIS & CRIOCERE.

SCARABÉE A UNE CORNE ou MONOCÉROS. *Swammerdam*, ce grand Observateur, a donné une anatomie exacte des parties de ce scarabée : il a développé avec tout l'art possible la structure & le mécanisme de toutes ses parties, qui pour la plupart sont communes aux autres scarabées ; il a fait une comparaison de la structure du ver, & de celle de l'insecte dans l'état de scarabée.

Le scarabée monocéros mâle se distingue très-aisément de la femelle, même dans l'état de nymphe, par une corne proéminente sur la tête des mâles, & qui manque aux femelles : d'ailleurs le scarabée mâle a le corps plus petit que la femelle ; il a encore deux antennes plus longues, terminées par un bouton, qui, lorsque l'animal vole, s'épanouit en plusieurs feuillets. On donne aussi à cet insecte, à cause de sa corne, le nom de *rhinocéros ;* quelques Auteurs l'appellent le *moine* & *nasicorne*.

D'après l'examen que *Swammerdam* a fait avec sa sagacité ordinaire, des yeux de ces insectes comparés à ceux des abeilles, celles-ci doivent mieux voir de jour que de nuit ; au lieu que les scarabées doivent mieux distinguer les objets la nuit que le jour.

La corne du scarabée monocéros est d'une substance écailleuse & si forte, qu'on peut s'en servir pour percer le bois le plus compacte : elle est recourbée en arriere, de sorte qu'elle regarde le corselet ; sa surface est très-polie. On observe sur la corne quelques petites cavités. Dans la nymphe cette corne est membraneuse & comme remplie d'une liqueur aqueuse, mais elle s'affermit. On peut la regarder comme une expansion du crâne, car elle sort en effet de cette partie du crâne, sous laquelle se trouve le cerveau : elle est creuse à l'intérieur ; sa cavité ne contient autre chose que des vésicules pneumatiques & des trachées aériennes en grand nombre, lesquelles pénetrent même dans la substance dure, ce qui la rend d'autant plus légere & moins incommode à l'animal.

Swammerdam a dévoilé aussi la structure de la verge de cet insecte, de ses testicules & de ses vésicules séminales ; ainsi que la vulve, la matrice & l'ovaire de la femelle. Quelle finesse d'anatomie ! quelle merveille dans ces organes !

SCARABÉES HÉMISPHÉRIQUES. *Voyez* SCARABÉES TORTUES.

SCARABÉE ONCTUEUX ou PRO-SCARABÉE. *Voyez les mots* ESCARBOT & PRO-SCARABÉE.

SCARABÉE PILLULAIRE, nommée auſſi *fouille-merde.* Voyez *à l'article* ESCARBOT.

SCARABÉE PULSATEUR. *Voyez ci-deſſous à l'article* SCARABÉE A RESSORT.

SCARABÉES A RESSORT. Ces inſectes, ſoit qu'ils ſe trouvent poſés ſur le ventre ou renverſés ſur le dos, ſavent contracter leur tête & leur poitrine, comme par l'action d'un reſſort, les preſſer contre terre, & s'élancer dans l'air avec grande force; c'eſt pourquoi quelques-uns les ont nommés *ſcarabées-ſauterelles:* c'eſt le TAUPIN de M. *Geoffroy.* On le nomme auſſi MARÉCHAL. *Voyez* TAUPIN.

Le *ſcarabée pulſateur* fixe ſes pieds de devant ſur du vieux bois, ſur une muraille ou un plancher, & baiſſant enſuite ſa tête entre ſes pattes, il produit une eſpece de battement aſſez ſemblable à celui d'une montre. *Voyez* VRILLETTE.

Parmi ces *ſcarabées à reſſort*, les uns font du bruit par le frottement de leur tête contre leur poitrine, les autres par celui de leur queue ou de leur ventre contre les fourreaux de leurs aîles, &c.

SCARABÉES-TORTUES. Ce ſont de petites eſpeces de ſcarabées que les Naturaliſtes nomment auſſi *ſcarabées hémiſphériques*, parce que leurs corps a la figure d'un ſegment de ſphere. Ces inſectes ſont très-jolis & reſſemblent à de très-petites tortues, couvertes d'une écaille qui a l'éclat & le brillant de celle qui a été miſe en œuvre. Ces écailles ſont les fourreaux des aîles de ces ſcarabées : le fond de la couleur des uns eſt brun, celui des autres eſt rouge & de différens rouges; quelques-uns ſont à fond jaune, ou de couleur de citron; il y en a même à fond violet. Sur ces fonds de différentes couleurs, ſont des taches ordinairement brunes, différemment arrangées, & elles le ſont quelquefois d'une maniere fort agréable. En général, ces ſcarabées plaiſent aux enfans : ils les prennent volontiers: & il y a apparence que ce ſont eux qui leur ont donné les différens noms que ces inſectes portent en divers pays : comme ceux entr'autres de *vaches à Dieu*, de *bêtes à Dieu*, de *chevaux de Dieu* & de *bêtes de la Vierge.* Nous avons parlé de ces inſectes *à l'article* CRIOCERE *& au mot* COCCINELLE.

Il y a un petit ſcarabée, moins rond & plus applati que le précédent, dont le fourreau des aîles eſt d'un brun qui tire ſur l'olive, & qui vient d'un ver ſurnommé, à cauſe de ſa figure, *barbet blanc*, ou *hériſſon blanc*. Voyez ce dernier mot.

Quelques eſpeces de ſcarabées viennent de vers mis au rang des teignes. *Voyez* TEIGNES.

SCARABÉES A TROMPE. Ce ſont les mêmes que les *ſcarabées porcs*.

SCARABÉE DU VER DE L'ABEILLE MAÇONNE. *Voyez* vol. I, pag. 49.

SCARABÉE A VRILLE ou A TARRIERE. C'eſt un très-joli ſcarabée, qui ſe trouve ſouvent dans les troncs d'arbres pourris & ſous les écorces des vieux arbres : il eſt plat, & lorſqu'on le prend, il retire ſes pattes ſous ſon corps, & reſte ſi parfaitement immobile qu'on le croiroit mort. Tout ſon corps eſt d'un fond noir & couvert de petites écailles : les étuis de ſes aîles ſont courts, & ne couvrent guere plus de la moitié du ventre ; la tête de l'animal eſt petite & alongée ; ſon corſelet l'eſt auſſi, & ſemble avoir cinq angles. On voit à l'extrémité du ventre de la femelle une tarriere longue d'une ligne, & qui lui ſert à loger & dépoſer ſes œufs dans le bois pourri où on les trouve. *Voyez* VRILLETTE.

SCARE, *ſcarus*. C'eſt un poiſſon ſaxatile, à nageoires épineuſes, dont il y a deux eſpeces : la premiere a été fort en uſage chez les Anciens. C'eſt un poiſſon ſemblable au *ſargo* par la figure du corps, par ſes aiguillons & par ſes nageoires ; mais il en differe en ce qu'il n'a point de taches noires à la queue, ni de traits noirs du dos au ventre : ſa couleur eſt entre le bleu & le noir, il a le ventre blanc ; ſes écailles ſont grandes & minces ; ſa queue eſt très-fourchue ; ſes yeux ſont noirs & ſes ſourcils bleus : il a deux ouies de chaque côté, une ſimple & une double ; les dents larges & plates. Il ſe nourrit d'algues & d'herbes maritimes : ſa chair eſt bonne, légere, & de facile digeſtion ; ſes boyaux ſentent la violette, & on ne les jette pas. On le mange bouilli, frit ou grillé : on en prend à Marſeille, & il eſt commun dans l'Iſle de Rhodes.

On prétend que le ſcare eſt le ſeul des poiſſons qui dorme la nuit dans les rochers, ce qui fait qu'il n'eſt jamais pris la nuit. *Ovide* &

Pline écrivent que les ſcares s'aiment les uns & les autres, ſe ſecourent, & qu'ils ſe défendent. *Elien* dit qu'un ſcare, pris dans une naſſe, ne cherche pas à en ſortir par la tête, mais par la queue, avec laquelle il élargit le trou pour en ſortir à reculons : & faiſant ſes efforts, il eſt ſecouru par un autre ſcare qui, pour le faire échapper, le tire par la queue, & lui aide à ſortir de la naſſe. L'amour aveugle le ſcare mâle; les Pêcheurs, avec une femelle vivante dans une naſſe, en peuvent prendre un grand nombre: ils s'y précipitent.

La ſeconde eſpece eſt le *ſcarus varius :* il a les yeux & le bas du ventre de couleur de pourpre; le reſte du corps en partie noir, en partie bleu, & les écailles couvertes de taches obſcures : il a la bouche petite, les dents larges à la mâchoire ſupérieure : elles ſont clair-ſemées & aiguës à l'inférieure. Sur le dos & preſque juſqu'à la queue, il a des aiguillons qui ſe tiennent par une petite membrane : les aîlerons proche des ouies ſont larges, & preſque de figure ovale; il a deux taches rouges au milieu du ventre. C'eſt un fort beau poiſſon ſaxatile : ſa chair eſt tendre & délicate; tous les anciens Médecins en ont fait grand cas. On en pêche dans la Méditerranée, proche d'Antibes & de Marſeille. Cette ſeconde eſpece de ſcare eſt le MERLOT. *Voyez ce mot.*

SCARIOLE ou ESCAROLE. *Voyez* ENDIVE.

SCARKER. Poiſſon qui ſe pêche à Sierra-Leona en Afrique; on ſoupçonne que c'eſt le *marteau* ou le *pantouflier*. Voyez ce mot.

SCATOPSE, *ſchatopſe*. M. Geofroy, *Hiſtoire des Inſectes des environs de Paris*, dit que le *ſcatopſe* (comme qui diroit *mouche à ordure*, à cauſe des endroits où on le découvre ſouvent) eſt peu connu. Il reſſemble à une petite mouche, excepté par ſes antennes qui ſont filiformes à articles, & non à palettes. La larve du ſcatopſe reſſemble à un petit ver à anneaux & ſans jambes : toutes les larves des ſcatopſes qui ne ſe trouvent pas uniquement dans les latrines, dans les fumiers humides, dans les lieux fangeux, il y en a qui ſe pratiquent leur habitation dans les feuilles de buis. Ces larves quittent leur peau pour ſe transformer en nymphes. Le ſcatopſe des latrines eſt noir : ſa peau eſt liſſe & brillante; dans l'accouplement les têtes des deux individus ſont oppoſées, & aux deux bouts : on diroit d'un ſeul inſecte long avec deux têtes aux deux extrémités. Le ſcatopſe du buis eſt jaune, ſes aîles ſont blanches.

SCAVISSON ou ESCAVISSON, écorce d'un jaune rouſſâtre, que

l'on nous envoie dans le commerce de la droguerie orientale, comme une espece de cannelle matte. Celle que j'ai vue, sous le nom d'*escavisson*, étoit du *cassia lignea*.

SCEAU DE NOTRE-DAME: *Voyez* RACINE VIERGE.

SCEAU DE SALOMON, *polygonatum*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* compte douze especes, & dont la principale est à larges feuilles, *polygonatum latifolium vulgare*. Cette plante que quelques-uns appellent aussi *signet* & *genouillet*, croît presque par-tout aux environs de Paris, & dans toutes les Provinces, aux lieux ombrageux, le long des haies, dans les bois & les forêts, où elle se multiplie par ses racines longues qui tracent, & dont les nœuds coupés transversalement présentent une figure approchante de celle d'un sceau ou cachet qu'on y auroit imprimé.

Cette racine est située latéralement à fleur de terre, articulée d'espace en espace par de gros tubercules blancs, garnis de beaucoup de fibres, d'un goût douceâtre : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, lisses, non rameuses, un peu courbées en leur extrémité, revêtues de plusieurs feuilles disposées alternativement, oblongues, larges, assez semblables à celles du muguet, nerveuses, de couleur verte-brune, luisantes en dessus & d'un vert de mer en dessous, d'un goût fade, & d'une odeur désagréable, si on les froisse ou qu'on les coupe par morceaux.

Les fleurs qui naissent des aisselles des feuilles une à une ou davantage, forment une cloche alongée en tuyau, & découpée en six crenelures, sans calice & de couleur blanche : à la fleur succede une baie arrondie, molle, verte ou noirâtre, laquelle contient ordinairement trois semences, grosses comme celles de la vesce, ovales, dures & blanches. Cette plante fleurit en Mai & Juin, & son fruit mûrit en Août : sa racine, qui est la partie la plus usitée en Médecine, est douceâtre & un peu gluante : elle est estimée vulnéraire, astringente ; on s'en sert souvent pour les descentes, après l'avoir fait infuser dans du vin blanc : on fait de la décoction de ces racines un cataplasme estimé contre l'inflammation de l'utérus, dit M. *Haller*. Son eau distillée est cosmétique, c'est-à-dire, qu'elle décrasse le visage & embellit le teint. On attribue à ses baies, la vertu de purger par haut & par bas. M. *Bourgeois* a éprouvé que les feuillles de cette plante trempées pendant quelques

jours dans du fort vinaigre, & appliquées sur les cors des pieds, les guérissent très-souvent.

SCECACHUL, plante de l'Arabie & de la Tartarie orientale, dont les fleurs, qui ressemblent à celles de la grande violette, sont les unes mâles & les autres femelles : il leur succede des grains noirs, qui, au jugement des habitans, sont, ainsi que la racine, très-prolifiques. Ils nomment la graine de cette plante *culcul* ou *kilkil :* elle est d'une saveur douce. Cette plante qui croît aux lieux ombrageux, est très-rare; sa tige est basse & noueuse.

SCÉLERI. *Voyez au mot* CÉLERI.

SCHEL-FISCH. *Voyez au mot* MORUE.

SCHÉNANTE ou JONC ODORANT, *schœnantus*, espece de gramen qu'on nous apporte d'Arabie, garni de feuilles & quelquefois de fleurs. Il est sec, roide: sa tige est arrondie, luisante, genouillée, de la longueur d'un pied, remplie d'une moëlle fongueuse, d'un jaune pâle vers sa racine, & d'un vert pourpre vers son sommet quand il est récent; d'un goût âcre, amer & aromatique; son odeur tient le milieu entre celle des roses & celle du pouliot: elle est très-pénétrante; il s'éleve plusieurs tiges d'une même racine. On appelle le schénante, *jonc rond*, pour le distinguer du *jonc quarré*, que les Grecs ont appellé *cyperus*.

La plante d'où le schénante est tiré, s'appelle *juncus rotundus aromaticus*. Ses racines sont blanchâtres, petites, flexibles, ligneuses & fibreuses: ses feuilles sont longues de quatre doigts, & ressemblantes à celles du blé, épaisses, roulées les unes sur les autres en maniere d'écailles: elles sont terminées en pointe dure, menue & arrondie; elles embrassent étroitement les tuyaux par leurs gaînes, comme dans le roseau. Les tiges partent du sommet de la racine; elles sont grêles vers leurs sommets, & portent des épis de fleurs disposées deux à deux, comme dans l'ivraie; les fleurs sont très-petites, composées d'étamines, & d'un pistil à aigrette, contenues dans de petits calices rougeâtres en dehors: à ces fleurs succedent des graines d'une saveur âcre.

Toute la plante répand une odeur douce & aromatique; il en naît une si grande quantité dans quelques provinces d'Arabie, sur-tout en Nabathée & au pied du mont Liban, qu'elle sert de nourriture commune aux chameaux. Quelques-uns l'appellent *paille de la Mecque*, *palea*

de Meca ; fourrage & litiere des chameaux, *fœnum aut ſtramen camælorum.* Autrefois on recherchoit toutes les parties de ce jonc pour l'uſage de la médecine : elles ſont toutes efficaces ; cependant aujourd'hui on préfere les ſeules fleurs pour l'uſage de la thériaque, encore faut-il qu'elles ſoient nouvelles, autrement elle n'ont plus d'odeur ni de ſaveur.

Le ſchénante eſt alexipharmaque, provoque les menſtrues, l'urine, arrête le hoquet & le vomiſſement : on le prend en ſubſtance ou en décoction pour fortifier la tête & l'eſtomac. On apporte depuis quelques années de l'Iſle de Bourbon & de Madagaſcar, un autre gramen ou ſchénante, qui a l'odeur & le goût plus forts que le ſchénante d'Arabie ; il eſt auſſi plus verdâtre, & ſes pannicules plus petites & moins chargées de fleurs ; on s'en ſert, dit *Lémery*, en infuſion en maniere de thé pour les rhumes opiniâtres.

SCHET-BÉ. L'oiſeau envoyé de Madagaſcar ſous ce nom, par M. *Poivre*, a paru à M. *de Buffon*, être le même que la *pie grieche rouſſe* du même pays, & qui ſe rapproche beaucoup de nos *pies grieches :* voyez ce mot.

SCHINDEL, *ſchilus*, eſpece de perche du Danube, connue des Allemands ſous le nom de *nagmaul ;* on la pêche auſſi dans le lac Ammerſée en Baviere. Rarement ce poiſſon peſe plus de dix livres : ſa figure eſt plus longue que celle de la perche ; il va en diminuant juſqu'à la queue. Son muſeau eſt plus long & plus pointu : il a le dos élevé ; le ventre large & plat, les écailles bordées de filets épais & durs, le le dos & les côtés d'un jaune ſale, tirant ſur le brun, avec des taches obſcures, placées ſans ordre, le bas du ventre & les nageoires du ventre un peu moins rouges que dans la perche, la mâchoire ſupérieure un peu élevée au deſſus de l'inférieure, & toutes les deux garnies de petites dents.

SCHIRL : d'habiles Mineurs donnent ce nom à une eſpece de mine peu riche en étain, mais chargée de fer & d'arſenic. Cette mine eſt en petits criſtaux priſmatiques & alongés, ou verts, ou d'un noir luiſant, quelquefois tirant ſur le bleu : elle eſt réfractaire, & ſe trouve dans certains filons de mine de plomb. Le ſchirl ſe trouve dans les mines de Norberg, de Sahlberg, &c. dans le Nord ; il s'en rencontre auſſi en Saxe & en baſſe Bretagne. Cette ſubſtance differe du *wolfram* proprement dit : *voyez ce mot.* Le ſchirl n'eſt ſouvent que le *ſchorl :* voyez ce mot.

SCHISTE, *ſchiſtus*, eſt une pierre argileuſe, peu peſante, plus ou moins dure, d'une couleur ou cendrée-griſâtre, ou bleuâtre, ou rouſſâtre, qui ſe caſſe en morceaux irréguliers. En général, le *ſchiſt* ou *ſchiſte* eſt une eſpece d'ardoiſe, & on lui donne ce dernier nom quand elle eſt feuilletée & fiſſile, c'eſt-à-dire qu'elle peut ſe fendre en lames minces: au contraire, elle porte le nom de *ſchiſt*, quoiqu'ayant d'ailleurs les mêmes propriétés chimiques, & un peu ſciſſile, lorſqu'elle eſt ou graveleuſe, ou compacte, informe, en rognons, ou traverſée de veines quartzeuſes, &c.

Les pierres ſchiſteuſes ſont communément remplies d'empreintes végétales & animales: nous les regarderions volontiers comme le réſultat des matieres limoneuſes ou vaſeuſes, graſſes, telles qu'on en trouve dans les lacs & dans la mer, & qui ont été produites par la décompoſition des corps ſemblables à ceux dont elles portent l'image. Les ſchiſtes forment les *ſalbandes* de la bonne ardoiſe, de la mine de cuivre, & ſouvent du charbon même. A prendre les choſes dans leur principe, le ſchiſte ne differe de la terre argileuſe que par l'arrangement de ſes parties, & le mêlange des différentes ſubſtances métalliques qui s'y trouvent. Nous en avons rencontré à Caop en Allemagne, aux portes d'Angers & de Séez en Normandie, de gris, de rouges, de bruns & de noirs, qui avoient différentes conſiſtances, diverſes peſanteurs, mais qui n'étoient que peu ou point feuilletés. Les ſchiſtes un peu calcaires, portent communément des empreintes d'oſſatures ou d'écailles de coquillages.

Il n'eſt pas rare de trouver dans les blocs de groſſe ardoiſe ou ſchiſte, des cryſtaux de ſélénite ou de gypſe, & des arboriſations formées par la déliqueſcence des pyrites qui s'y trouvent toujours, & qui ſont peut-être la baſe colorante des pierres ſchiſteuſes. C'eſt donc la variété de ces ſubſtances qui ſe trouvent dans les ſchiſtes, qui fait que ces pierres ont des caracteres peu conſtans, tant pour le coup-d'œil que pour les propriétés chimiques: c'eſt auſſi à l'union & à l'arrangement de ces différens corps que les ſchiſtes doivent leur dureté, qui les rend propres à bâtir; il y en a même d'aſſez ſolides pour ſervir de *pierre de touche;* tel eſt le ſchiſte noir du mont Huneberg en Weſtrogothie: d'autres peuvent ſervir de *pierre à raſoir;* telle eſt la pierre griſe de Trollhaelle près de la mine d'or de Smolande. C'eſt par la même raiſon qu'ils ſont feuilletés, & ſe diviſent en tables plus ou moins épaiſſes, & qu'ils

donnent des lames d'ardoises, les unes propres à couvrir les toîts, d'autres à faire des tables susceptibles du poli, ou qui ont de la saveur, & se décomposent facilement à l'humidité, comme les schistes alumineux de l'île d'Œland dans la mer Baltique & d'autres endroits de l'Europe: telle est encore la *pierre noire à crayon*. Voyez ce mot & celui d'ARDOISE.

SCHLOT. Dans les salines, on donne ce nom à la sélénite de *sel marin*. Voyez ce mot.

SCHORL ou SCHOERL. Les Minéralogistes Suédois & Allemands appellent ainsi une pierre ou grise, ou verdâtre, ou noire, ou rouge, dure, en crystaux, d'une longueur & grosseur plus ou moins considérable, que M. *Wallerius* appelle *corneus cristallisatus* (pierre de corne). On prétend que c'est la même pierre que le *basalte* ou *pierre de touche* des Anciens, & que la *pierre de stolpen*, dont parle M. *Pott*, est de cette espece. Quelquefois le *schorl* est strié comme de l'*asbeste*. Voyez ces différens mots.

Il se trouve du schorl dans le quartz, dans le crystal de roche, & en masses cannelées dans la mine de plomb de Chatelaudrin en Basse-Bretagne; il est encore très-commun en Sudermanie, à Sahlberg, en Dalécarlie. Nous avons quelques échantillons de schorl qui ont été trouvés dans les mines d'étain; il est en petits canons ou aiguilles d'un noir luisant, quelquefois verdâtre: des Mineurs Anglois nous ont assuré que c'étoit même une espece de mine d'étain. Voyez *Schorl* ou *Schil* dans notre Minéralogie, vol. I, page 300, 2e. édit., & l'article *pierre de Basalte* dans ce Dictionnaire.

SCHRAITSER. Espece de perche qu'on pêche à Ratisbonne. Ce poisson, dit *Ray*, est très-commun dans le Danube; il a six pieds & demi de long, du moins tel étoit celui sur lequel il a fait sa description; il ressemble à la perche de la petite espece, par l'unique nageoire qu'il a sur le dos, dont une partie des rayons est épineuse & l'autre molle: ces rayons se tiennent par une membrane tachetée; mais le schraitser differe de la perche par la figure de son corps, qui est plus longue & plus menue, par son dos qui n'est pas si élevé, par son museau qui est plus alongé, par dix-huit marques qu'il a à la nageoire du dos, par deux lignes latérales qui sont blanches, par la couleur entre les lignes qui est blanche, & par sa queue qui est plus fourchue. Ce poisson paroît être le même que le *Schindel*. Voyez ce mot.

SCIE DE MER. Animal de mer à peau dure & à nageoires cartilagineuſes. *Voyez au mot* BALEINE, *l'article* ESPADON.

SCIE MOUCHE ou MOUCHE A TARRIERE. Inſecte aîlé, dont M. *Linneus* fait vingt-huit eſpeces, ſous le nom générique *tenthredo*. Voyez l'article *Mouche à ſcie*, à la ſuite du mot MOUCHES.

SCILLE ou SQUILLE, *ſcilla*. Les ſcilles tiennent le milieu entre les lis & les oignons : elles different des lis, en ce que, dit M. *Adanſon*, leur calice eſt compoſé de feuilles ſimples, ſans ſillon, & qu'elles n'ont qu'un ſtigmate conique ; elles different des oignons, en ce que leurs étamines ne tiennent pas aux feuilles du calice. Leurs racines ſont traçantes, excepté dans la *ſcille* dont la bulbe eſt écailleuſe.

On diſtingue trois ſortes de ſcilles dans les boutiques : ſavoir, deux grandes, qui ſont la rouge & la blanche, rangées, par M. *de Tournefort*, dans le genre de l'*ornithogalum*, & une petite, miſe par le même Botaniſte au nombre des *narciſſes*.

1°. La GRANDE SCILLE ROUGE, ou CHARPENTAIRE, ou SCIPOULE, ou OIGNON MARIN, *ſcilla vulgaris radice rubrâ*. Sa racine eſt un oignon ou une bulbe groſſe comme la tête d'un enfant, compoſée de tuniques épaiſſes, rougeâtres, ſucculentes, viſqueuſes, rangées les unes ſur les autres, comme celles de l'oignon vulgaire, ayant en deſſous pluſieurs groſſes fibres : elle pouſſe des feuilles longues d'un pied, larges, charnues, verdâtres, également empreintes d'un ſuc viſqueux & amer ; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige quelquefois haute de deux pieds, droite, portant en ſa ſommité des fleurs à ſix feuilles blanches, auxquelles ſuccedent des fruits arrondis, relevés de trois coins, & renfermant dans trois loges pluſieurs ſemences ſphériques & noirâtres : cette plante eſt la ſcille femelle.

2°. La GRANDE SCILLE BLANCHE OU MALE, *ſcilla radice albâ*. Elle ne differe de la précédente, qu'en ce que ſes feuilles ſont moins grandes, ſa racine moins groſſe & de couleur blanche ; l'une & l'autre croiſſent, ainſi que les oignons & aulx ſauvages, aux lieux ſablonneux proche de la mer, en Eſpagne, en Portugal & en Sicile, même en Normandie près de Quillebœuf ; elles fleuriſſent en Août & Septembre, & les graines mûriſſent en Octobre & Novembre. Quand les graines ſont mûres & la tige ſéchée, les feuilles ſe montrent en Novembre & Décembre : on fait la récolte de leurs racines vers le mois de Juin. On lit dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences une Obſervation de M. *Deliſle*, Apothicaire

Apothicaire à Etampes ; concernant des écailles d'un oignon de ſcille, qui ayant été miſes dans une armoire enclavée dans un mur mitoyen avec le four d'un Boulanger, avoient pouſſé de petits oignons : ils étoient ſur-tout placés vers l'onglet des écailles, c'eſt-à-dire vers l'endroit où elles ſont attachées les unes aux autres. Cette obſervation a été répétée pluſieurs fois par diverſes perſonnes. Les Droguiſtes tiennent de ces oignons dans leurs caves, & quoiqu'iſolés dans des caiſſes ou ſimplement couchés par terre, ils ne laiſſent pas de pouſſer auſſi quelquefois de petits oignons, même des tiges avec des fleurs.

Ces deux ſortes de ſcilles ſont également inciſives & apéritives ; elles réſiſtent à la pourriture & provoquent les regles des femmes : on tient dans les boutiques des Apothicaires pluſieurs préparations de ſcille qui conviennent dans les hydropiſies de toutes eſpeces : on donne la ſcille en poudre avec les cloportes & le nitre à la doſe de cinq à ſix grains, qu'on réitere deux ou trois fois le jour : on la fait auſſi infuſer dans le vin blanc, à la doſe d'une once ſur une chopine, dont on donne deux cuillerées à ſoupe. Indépendamment de ce vin ſcillitique, il y a le miel ſcillitique & l'oxymel ſcillitique. La vertu ſpécifique de ces remedes contre l'hydropiſie (ſur-tout contre celle qui commence, dit M. *Haller*, quoiqu'alors ils affectent un peu l'eſtomac), n'a guere été connue des Médecins que depuis quarante-cinq ans : ſelon M. *Bourgeois*, c'eſt à un Médecin Italien qu'on doit cette découverte. Il faut obſerver de faire précéder les purgatifs hydragogues à l'uſage de la ſcille ; ſans cette attention, on la donne le plus ſouvent ſans ſuccès. M. *Bourgeois* dit encore qu'on fait un grand uſage de l'oxymel ſcillitique dans l'aſthme pituiteux, dans les fievres putrides & bilieuſes, dans la pleuréſie & la péripneumonie bilieuſe & inflammatoire.

On prétend que ſi on coupe les tuniques de cet oignon avec un couteau de fer ordinaire, ce couteau en ſera empoiſonné : c'eſt pourquoi les Auteurs demandent qu'on ſépare leurs lamines avec un couteau d'ivoire ou de bois. Ce fait nous paroît être au nombre de ceux qu'on peut révoquer en doute ; cependant on lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Decur.* 2, *ann.* 8. *pag.* 298, *obſerv.* 138, qu'une poule d'Inde ayant mangé de la pâte qui avoit enveloppé les oignons de ſcille qu'on avoit fait cuire au four, ſe trouva ſaiſie au bout d'une heure, de vertiges & de convulſions, ne pouvant ſe ſoutenir & paroiſſant aveugle,

ce qui ſe termina par des puſtules dures qui s'éleverent ſur ſes pieds, & qui parurent ſervir de criſe à cet accident. Quelle que ſoit l'authenticité de ces faits, j'oſe dire ici avoir coupé plus d'une fois des feuilles de ſcille avec un couteau de fer, en avoir mâché les feuilles récentes de la racine, & m'être ſervi depuis à table de ce même couteau, ſans qu'il m'en ſoit arrivé aucun inconvénient.

3°. La petite Scille blanche ou Narcisse de mer, *narciſſus maritimus*, eſt une eſpece de narciſſe qui croît fréquemment ſur les bords de la mer, entre Cette & Peccais en Languedoc. Cette petite ſcille ne differe de la précédente que par ſa racine qui eſt noirâtre en dehors, & ſes tuniques un peu cannelées. Ses fleurs ont une odeur douce : ſi on change cette plante de terroir, elle ne fleurit que très-rarement. Quelques-uns l'appellent encore *narciſſe de Mathiole* ou *pancratium*.

SCINC ou SCINQUE ou STINC MARIN, *ſcincus*. Eſpece de petit lézard d'Egypte & d'Arabie, long de neuf pouces ou environ. Sa tête, dit M. *Haſſelquiſt*, eſt avancée, contiguë au corps, un peu courte, allant en diminuant juſqu'au bout, un peu convexe au ſommet, & un peu applatie par les côtés : la mâchoire ſupérieure eſt plus longue que l'inférieure ; celle-ci eſt triangulaire & obtuſe au bout : les narines qui ſont placées au bout de la mâchoire ſupérieure, ſont rondes & amples : la langue eſt pointue en forme de cœur, écranchée à ſa baſe, d'une ſubſtance un peu épaiſſe & charnue ; l'ouverture de la gueule médiocre : il a les dents courtes, égales, obtuſes par le bout, & étroites par les côtés ; les yeux à la baſe de la tête, proche le bord du ſommet ; l'orbite en forme de lance oblongue ; l'iris brune, & les paupieres noires ; le cou de la groſſeur & de la figure du corps ; le corps eſt d'un ovale oblong, angulaire par le dos ; la queue qui eſt continue avec le corps depuis les pieds de derriere, va toujours en rétréciſſant juſqu'au bout, où elle eſt effilée & un peu applatie : ſes quatre pieds ſont égaux ; les premiers ſont éloignés de la baſe de la tête d'un pouce, ceux de derriere ſont éloignés de deux pouces & demi des premiers & d'autant de l'extrémité de la queue : ils ſont placés aux deux côtés de l'abdomen.

Ce lézard a les cuiſſes applaties & égales ; les genoux ſont placés au milieu, convexes en dehors, & en dedans courbés en arc : il a cinq

doigts fendus à chaque pied, fins, convexes par deſſus, plats par deſſous, articulés & couverts d'écailles. Ceux de derriere ſont un peu plus longs que les antérieurs, & ſans ongles.

Cet animal a la tête, le corps & les pieds couverts d'écailles : celles du ſommet de la tête ſont grandes, irrégulieres, & en petit nombre; le bord de la mâchoire ſupérieure eſt couvert de cinq écailles perpendiculaires, un peu larges, creuſes & crenelées à leurs bords : celles du corps ſont creuſes en deſſous, rhomboïdes & tuilées, plus larges aux côtés oppoſés. Toutes ces écailles ſont liſſes & luiſantes. Le ſommet de la tête eſt d'un vert de mer tirant ſur le jaune. Toute la longueur du dos eſt jaunâtre & traverſée de douze bandes d'un brun noirâtre. Les côtés, le bas du goſier & les pieds ſont blanchâtres.

La tête a à peu près un demi-pouce de long ; les pieds plus d'un pouce. Sa groſſeur autour de la tête eſt d'un pouce ; au milieu de l'abdomen, de deux pouces ; proche de la baſe de la queue, d'un pouce & demi.

Ce lézard ſe trouve dans les lieux montueux entre l'Egypte & l'Arabie, même dans l'Egypte & dans l'Arabie Pétrée : il ſe nourrit d'herbes aromatiques. Les Arabes ſe ſervent aſſez ſouvent du ſcinc pour s'exciter à l'amour : c'eſt un ſecret que les Egyptiens ne négligent pas, mais que les Européens mépriſent. On fait un électuaire avec la poudre de cet animal deſſéché, & les Arabes, quand il vient d'être tué, en tirent une eſpece de jus ou de bouillon dont ils font uſage. Voilà apparemment leur aphrodiſiaque ou ſecret dont ſe ſervent, pour s'exciter à l'acte vénérien, les vieillards ou les gens froids.

Les payſans d'Egypte portent au Caire des ſcinques, d'où, par Alexandrie, on les tranſporte à Veniſe & à Marſeille, pour l'uſage des Pharmacies de l'Europe : ils ſont éventrés, ſalés & enveloppés d'abſinthe ; en cet état ils ont une couleur jaune, argentée & luiſante.

Quelques Naturaliſtes diſent que ce ſcinc ſe trouve non ſeulement en Egypte & en Arabie, mais encore dans les Indes & vers la Mer Rouge : on dit qu'il y en a de très-grands dans la Lybie. Il s'en trouve dans la terre de Vizena, proche de Veniſe, dont les Apothicaires ſe ſervent au défaut de ceux qu'on apporte d'Egypte & d'Arabie, mais ils n'ont pas la même vertu ; & ſi l'on en croît *Mathiole*, il y a du danger à s'en ſervir. Cette eſpece de ſcinque d'Italie a le corps comme un grand lézard ; le ventre gros, marqué de quantité de taches de

TTtt 2

différentes couleurs ; la tête un peu ronde & noire, ainsi que la queue. Les Italiens font beaucoup plus de cas du vrai scinc, à cause de sa qualité prolifique.

Seba parle de deux scinques marins de l'Amérique ; l'un est à longue queue, & vit d'araignées & de petits crabes ; l'autre qui est plus petit, vit de vermisseaux & d'araignées.

C'est une méprise de quelques Auteurs, d'avoir pris le scinc marin pour un poisson. *Pomet* rapporte qu'on en trouve dans le Nil en Egypte. Le Pere *du Tertre* dit que le maboya des Isles de l'Amérique est le même animal que le scinc : *voyez* MABOYA. Leur chair est bonne, dit-il, contre le venin & les blessures des fleches empoisonnées, pourvu qu'on en use modérément.

SCIPOULE. *Voyez au mot* SCILLE.

SCLARÉE ou TOUTE-BONNE. *Voyez* ORVALE.

SCOLITE, *scolytus*. Insecte coléoptere à antennes en masse solide, d'une seule piece. Sa tête n'a point de trompe ; la forme de son corps ressemble à celle des scarabées ; sa couleur est noirâtre. On trouve le scolite sous les écorces : il est assez rare.

SCOLOPACE. Nom donné aux oiseaux à bec long & effilé. L'on a nommé *imantopedes* ceux qui ont de longues jambes & les cuisses à moitié dégarnies de plumes, pour pouvoir marcher sur les bords des rivages & même dans l'eau. *Voyez ce qui en est dit à la suite du mot* OISEAU.

SCOLOPAX. C'est un magnifique serpent d'Arabie. Le mâle présente une tête admirable par le superbe appareil de ses grandes écailles jaunes, accompagnées d'autres petites écailles blanches & rouges : son cou est orné d'un collier jaune : le reste du corps est marqueté d'un mêlange de taches singulieres, de différentes grandeurs, à plusieurs angles inégaux, & qui semblent former comme des especes de caracteres. Il a, sous ces taches, des écailles argentines, brillantes, chevauchées çà & là par d'autres écailles rembrunies de figures irrégulieres, qui se perdent, pour ainsi dire, dans les premieres. La femelle, quoique d'une couleur semblable à son mâle, est inférieure pour la variété & la beauté de sa parure. *Seba*, *Thes. II. Tabl. XXXIX. n. 1. & 2.*

SCOLOPENDRE, *scolopendra*. Nom donné à un genre d'animaux que divers Naturalistes appellent aussi *mille-pieds*, à cause du grand nombre de pattes qu'on leur remarque. Il ne faut pas confondre les

véritables ſcolopendres avec les *jules* qui ont le corps arrondi &c. *voyez* JULE. On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſcolopendres, différentes par leurs formes, leur grandeur & leur couleur. Tous ces inſectes ne vivent pas dans les mêmes lieux ; les uns vivent dans le bois pourri, d'autres rampent ſur terre, d'autres vivent dans la mer, & d'autres dans les eaux douces. Quelques-uns ſont lumineux dans l'obſcurité, d'autres habitent les bois, les lieux incultes ; d'autres enfin ſont fort incommodes, en ce qu'ils gîtent derriere les meubles, entre les livres, & quelquefois dans les lits ou dans les trous des murailles humides. Il y a des ſcolopendres dans les deux Continens, & dans les pays froids comme dans les climats chauds. Les ſcolopendres de terre ont le corps long & applati, leurs antennes ſont filiformes & compoſées d'un grand nombre d'anneaux courts. On ne voit aucune diſtinction entre le ventre & le corſelet de ces animaux. Tout leur corps eſt compoſé d'anneaux plus ou moins nombreux. De deſſous chaque anneau partent ordinairement quatre pattes, deux de chaque côté. Dans ce genre d'animaux, il y en a qui n'ont que vingt-quatre pattes ou jambes, telle que la *ſcolopendre à pinceau :* voyez ce mot. D'autres ont vingt-huit pattes, d'autres trente, d'autres cent huit, d'autres deux cents, d'autres cent quarante, d'autres deux cents quarante. Parmi les ſcolopendres, il y en a de mal-faiſantes, c'eſt-à-dire, dont la morſure, ou la piqûre eſt venimeuſe, & produit une enflure. Tel eſt le mille-pieds ou ſcolopendre d'Amérique, qu'on nomme, à cauſe de ſon venin, la *mal-faiſante.* Voyez à l'article MILLE-PIEDS D'AMÉRIQUE.

Il y a des ſcolopendres qui ſe nourriſſent de *podures :* voyez ce mot. Ces animaux qui muent & ſe dépouillent de leur peau cruſtacée, courent fort vîte, & en marchant ils ſerpentent & forment communément des ſinuoſités avec leur corps, qui, pendant la nuit, eſt ſouvent phoſphorique. Les ſcolopendres ont une propriété ſinguliere, en ce qu'étant jeunes elles ont moins d'anneaux & moins de pattes qu'elles n'en ont par la ſuite. Combien de tuyaux marins ſont habités par des eſpeces ſingulieres de ſcolopendres !

SCOLOPENDRE DE MER ou CHENILLE CORALLINE : *voyez ſon article à la fin du mot* CORALLINE. *Tome II. page 327.*

SCOLOPENDRE DE MER ou MARINE, *ſcolopendra marina.* C'eſt un animal dont *Rondelet* & *Geſner* diſtinguent deux eſpeces. Ces Naturaliſtes nomment la premiere *ſcolopendre cétacée :* elle a beaucoup de

pieds, comme la ſcolopendre terreſtre, & ſes pieds lui ſervent à nager, comme autant de rames. *Rondelet* dit en avoir vu la figure telle qu'*Elien* l'a décrite : c'eſt un cétacée des Indes que l'on ne ſauroit regarder étendu mort ſur le rivage, ſans quelque frayeur. Les Mariniers diſent que cet animal s'éleve quelquefois ſur la mer, & qu'on lui voit les poils des narines qui ſont fort grands. Il a la queue faite comme la langouſte. *Rondelet* compare ſon corps à une galere à trois rangs de rames, parce que ſes pieds ſont diſpoſés çà & là, comme des rames rangées le long d'une galere. Ce zoophite paroît différer de la ſcolopendre de mer de *Swammerdam*, qui s'enfle quand on la manie : ſi on la jette dans la mer, elle nage comme une veſſie pleine d'air : on aſſure qu'elle eſt venimeuſe : on la nomme auſſi le *phyſalus de la mer Rouge*. On ne lui reconnoît ni bouche ni ouies : elle eſt ſans yeux & ſans tête apparente ; elle eſt large par le milieu, menue & courbée par les deux bouts, ridée ſur le corps, & fendue par un bout comme la partie naturelle de la femme ; enfin, elle a ſur le dos des eſpeces de verrues, où il y a du poil : on appelle cet animal, en Normandie, *taupe de mer*. Nous en avons trouvé ſur les parages de la Hollande, dont les poils en forme de pinceaux jouent l'opale.

L'autre eſpece de ſcolopendre de *Rondelet* eſt un animal aquatique, ſemblable à la ſcolopendre terreſtre, mais un peu plus petit. *Rondelet* donne la figure de deux de ces ſcolopendres : la premiere eſt toute rouge, longue de douze doigts ; de la tête à la queue elle eſt çà & là fournie de pluſieurs pieds : elle ſe courbe en pluſieurs replis. La ſeconde eſt beaucoup plus longue : elle croît juſqu'à une coudée de long ; elle eſt menue, d'une couleur qui tire ſur le blanc. Comme la premiere, elle a beaucoup de pieds.

M. *Linneus* qui nomme cette eſpece de ſcolopendre de mer *nereis*, dit qu'il y en a beaucoup dans la mer Boréale, proche de la Laponie. Ces ſcolopendres marines viennent dans les lieux pierreux, & ſont plus rouges que celles de terre. Le nombre de leurs pieds eſt auſſi plus grand, mais ils ſont plus minces : elles ne ſe tiennent pas dans les lieux profonds, non plus que les ſerpens d'eau.

M. *Fougeroux*, étant à Veniſe, a obſervé ſur les feuilles du goëmon, eſpece d'algue marine, une petite eſpece de ſcolopendre, de la groſſeur d'une tête d'épingle ; cet inſecte brille ainſi que les animaux terreſtres lumineux ; ſa lumiere eſt plus ou moins vive, ſelon qu'il lui plaît ;

ſon corps eſt quelquefois ſimplement tranſparent ; ſouvent il en ſort des jets de lumiere, qui forment une étoile, & répandent la clarté à quelque diſtance de lui ; il brille par ſa partie poſtérieure, & quand il donne toute ſa lumiere, ſa tête ſeule paroît opaque ; mis dans l'eau douce, il y meurt au bout de ſix ou huit ſecondes, il y brille cependant juſqu'à ſa mort, & répand alors beaucoup de liqueur lumineuſe ; écraſé ſur du papier, il y dépoſe une longue traînée de matiere phoſphorique, bleuâtre & tranſparente. Si on met à ſec ces petits animaux, leur lumiere s'éclipſe à meſure que l'humidité ſe diſſipe ; cette obſervation a été faite de même par M. *Godeheu de Réville*, ſur les côtes de Malabar, & des Iſles Maldives. La matiere azurée & lumineuſe paroît avoir les mêmes qualités que l'huile & la graiſſe, car elle ne ſe mêle pas intimément avec l'eau, & s'y forme en petites bulles. Ces inſectes ſont du nombre de ceux qui rendent les eaux de la mer laiteuſes & lumineuſes : *voyez* MER LUMINEUSE.

Pour compléter l'hiſtoire des différentes eſpeces de ſcolopendres de mer, voyez ce qui eſt dit aux articles VERS RONGEURS DE DIGUES, MILLE-PIEDS ; & SCOLOPENDRE DE MER, qui conſtruit des coraux tubuleux, *à l'article* CORALLINE, *T. II*, *pag. 327*.

SCOLOPENDRE A PINCEAU. On la trouve communément ſous les vieilles écorces des arbres : ſa longueur eſt d'une ligne & demie, & ſa largeur d'une demi-ligne ; elle reſſemble pour la forme à un petit cloporte : ſes antennes ſont compoſées de ſept articles ; ſa tête eſt noire, ſon corps brun, & compoſé de dix anneaux, d'où ſortent douze pattes de chaque côté. On diſtingue auſſi de chaque côté de ſon corps une rangée de neuf petites aigrettes de poils friſés. Sa queue eſt compoſée d'un pinceau de poils ſemblables, mais plus longs, droits, d'un blanc luſtré & en touffes.

SCOLOPENDRE TERRESTRE, eſt un inſecte qui mord, qui a pluſieurs pieds, long de trois à quatre doigts, qui naît & vit dans les pieux fichés en terre ou dans les troncs d'arbres. M *Linneus*, d'après les autres Naturaliſtes, en cite cinq eſpeces.

La premiere, quoique petite, a cent pattes de chaque côté. Son corps eſt de figure cylindrique, marqué tout le long du dos, de deux lignes de couleur de fer, ſur une peau noire ; ſes antennes ſont compoſées de cinq articles, dont le dernier eſt globuleux.

La ſeconde eſt rouge, menue comme un fil, tortueuſe comme

un ſerpent : elle a quelquefois cinquante-quatre pattes de chaque côté ; d'autres fois ſoixante - dix : elle ſe trouve en terre comme la précédente.

La troiſieme, qui habite ſous les pierres dans la grande Iſle de Carlſoea, a la ſigure de la précédente : elle eſt de la longueur d'un travers de doigt, de la groſſeur d'une plume de pigeon. Sa peau eſt unie & cendrée : elle a tout le long du dos deux lignes de couleur de fer pâle. Chaque article du corps, par les côtés, eſt ſtrié en long ; la couleur en eſt plus pâle ; ſon corps a environ ſoixante anneaux ; ſes antennes ſont compoſées de cinq articles. Pour peu qu'on la touche en lieu uni, elle ſe ramaſſe, les pattes tournées contre terre. Ces pattes ſont blanches : elle en a cent vingt de chaque côté.

La quatrieme eſt munie en tout de trente pattes. Sa couleur eſt rouge, & à peine a-t-elle un travers de doigt de longueur. Les pieds de devant ſont gros & forts : les derniers ſont très-longs ; ſa queue eſt comme fourchue. Les articles, d'un côté du corps, ſont plus longs de moitié que les autres : c'eſt le *twaeſtiert des Suédois*.

La cinquieme a douze pattes de chaque côté : ſa queue eſt blanche ; on la trouve à Upſal, &c. dans les racines des arbres, parmi la mouſſe, & il y en a beaucoup au printemps : elle eſt longue d'un pouce.

A l'égard des ſcolopendres terreſtres d'Amérique : *voyez l'article* MILLEPIEDS D'AMÉRIQUE.

M. *Weiſs* en parlant du mouvement progreſſif des inſectes, &c. obſerve que *la ſcolopendre* à anneaux luiſans & bruns, qui ſe trouve dans nos climats, ſous les pierres, ſous la mouſſe & au fond des chênes creux, exécute ſes mouvemens au moyen d'un mécaniſme pareil à celui des *eſcargots*. Il y a cette différence, qu'au lieu de muſcles, elle fait agir ſucceſſivement un grand nombre de jambes. Pour rendre plus intelligible la tranſmiſſion de ſon mouvement, il ſuffit de regarder de près l'allure de la ſcolopendre. On remarque ſans peine que tandis qu'une quantité de jambes ſont employées & agiſſent ſuivant le plan de poſition, toutes les autres ſont relevées. Bientôt celles-ci ſuivent les autres jambes du côté de la tête & poſent à terre, tandis que les dernieres de chaque diviſion ſe relevent. Ainſi d'un moment à l'autre ce ſont toujours d'autres jambes qui agiſſent depuis la queue juſqu'à la tête, ce qui forme des eſpeces d'ondulations ; au reſte le nombre des

pelotons

pelotons ou de pattes agiſſantes, varie ſelon les difficultés que l'animal rencontre ; s'il monte, s'il deſcend, il change l'arrangement & l'ordre de ſes pieds : il en augmente ou diminue le nombre ſuivant le beſoin. Dans le mouvement progreſſif, ces eſpeces d'ondulations s'écoulent le long du corps beaucoup plus rapidement que l'animal ne marche ; néanmoins la vîteſſe des pieds ne ſurpaſſe pas celle de tout le corps, car chaque pied appuyant ſur le plan, tranſporte le corps à la même diſtance qu'il agit. Il en eſt ainſi des muſcles de l'*eſcargot*. Voyez à l'article LIMAÇON.

Si la nature paroît avoir été trop libérale en accordant un auſſi grand nombre de pieds à l'animal ſcolopendre, il n'en eſt pas moins vrai que cette multitude de pieds lui eſt très-néceſſaire : elle lui procure & facilite un mouvement uniforme & non interrompu, attendu qu'une partie des pieds agit pendant que les autres ſont levés. Ce ſage mécaniſme pourroit ſans doute s'appliquer à des machines où un certain nombre de leviers doivent conſpirer au même mouvement. Notre Auteur dit qu'une galere dont les rames agiſſent pour l'ordinaire dans le même inſtant, feroit peut-être plus de chemin, ou du moins feroit conduite avec plus de ſûreté, dans le cas de quelque choc imprévu, ſi l'on pouvoit ſans nouvelle difficulté faire agir ſes rames par quelque ordre ſucceſſif, qui en ſupprimant les repriſes & les ſecouſſes, tendroit à l'uniformité. C'eſt dans les animaux nageurs, & principalement dans les inſectes aquatiques, qu'on pourroit trouver une ſource intariſſable de principes utiles pour perfectionner la navigation. Quelle variété infinie de figures, de poſitions, de mouvemens & directions, de forces & vîteſſe, &c. On peut lire à ce ſujet *les articles* VER AQUATIQUE, CHENILLE ARPENTEUSE, VERS MINEURS.

SCOLOPENDRE VULGAIRE. *Voyez* LANGUE DE CERF. La ſcolopendre vraie eſt le *céterach.* Voyez ce mot.

SCOLOPENDROIDE. *Voyez à l'article* ÉTOILE DE MER.

SCOPS. Pluſieurs Naturaliſtes donnent ce nom à un oiſeau de rapine, qui eſt le plus petit des oiſeaux nocturnes : c'eſt le petit duc. *Voyez ſon article à la fin du mot* DUC.

SCORDIUM. Nom donné vulgairement à la *germandrée d'eau.* Voyez ce mot.

SCORPENE, ou SCORPENO ou SCORPION DE MER, ou RASCASSE, *ſcorpæna pinnulis ad oculos & nares.* ARTEDI. C'eſt un poiſſon

à nageoires épineuſes, qui vit ſur les rivages & dans la fange : il a la tête groſſe, le corps garni d'aiguillons dangereux, une bouche grande, des dents petites & épaiſſes. Ce poiſſon a la mâchoire baſſe, faite en triangle bien formé. Au lieu de ſourcils, on lui voit deux excroiſſances molles & cartilagineuſes. Les aîlerons ſont larges & forts; ceux près des ouies tiennent preſque la moitié du corps; ceux de deſſous ſont un peu plus petits : celui qui eſt proche de l'anus eſt grand & large, ſoutenu d'aiguillons fort piquans ; les nageoires du dos en ont neuf bien forts; ſa queue eſt unie. Les écailles de ce poiſſon reſſemblent à celles des ſerpens. Il a quatre ouies de chaque côté; il eſt de couleur rouſſâtre. Sa chair eſt dure, mais étant gardée quelque temps, elle devient tendre. *Rondelet* dit qu'on la mange bouillie avec le vinaigre, lorſqu'elle eſt rôtie, elle n'eſt pas ſi bonne.

L'eau, dans laquelle la chair de ce poiſſon eſt cuite, lâche le ventre: il eſt tellement garni d'aiguillons, que l'on ne peut le prendre que par la queue ; ſes piqûres cauſent de l'inflammation & de grandes douleurs. *Rondelet* dit avoir ſouvent guéri ces piqûres, en mettant ſur la plaie un ſurmulet fendu en deux, & le foie du ſcorpeno même.

Il y a un autre poiſſon de ce genre, nommé *ſcorpion de mer* ou *ſcorpæna* à Marſeille, & *ſcorſano* à Rome. Selon *Ray*, il eſt trois ou quatre fois plus grand que le précédent : il eſt rouge, ſafrané par tout le corps, tiqueté de noir : il a pluſieurs filets, ſur-tout autour de la mâchoire inférieure, & quelques-uns à la mâchoire ſupérieure, ce que n'a pas l'autre ſcorpion de mer. Les angles de la couverture de ſes ouïes ſont garnis d'aiguillons. On pêche de l'une & de l'autre eſpece de ces poiſſons dans la Méditerranée, où il y en a en abondance.

L'on trouve encore une autre eſpece de ſcorpion marin dans la mer d'Occident : c'eſt le *poſtheſt* des Hollandois, le *father-laſcher* des Anglois & l'*ulka* des Suédois. *Ray* dit que ce poiſſon de mer cartilagineux eſt long d'un demi-pied : il a la figure du goujon de mer ; la tête groſſe & garnie d'aiguillons; le corps menu ; le ventre large & plat : il a des lignes latérales, marquées de trois ou quatre taches noires, larges, & qui traverſent. L'ouverture des ouïes eſt petite : elle eſt couverte d'une membrane, qui, quand le poiſſon eſt hors de l'eau, devient enflée comme une veſſie. Ce poiſſon a deux nageoires au dos ; celle de devant eſt garnie de huit ou neuf aiguillons, qui, dans les poiſſons adultes, ſont un peu durs & pointus. La circonférence de ſa queue eſt ronde.

SCORPION. Les Conchyliologistes donnent ce nom à un coquillage univalve, de la famille des murex. Sa robe est de couleur jaunâtre : il est tout ridé, & chargé de tubercules. Il sort de sa levre cinq grosses pattes, & deux autres plus recourbées, dont l'une sort de sa tête ou de son sommet, & l'autre de sa queue. Rien n'est plus beau que ses levres rayées de blanc & de violet (M. *d'Argenville*).

SCORPION AQUATIQUE, est un insecte aîlé, mis, par M. *Linneus*, dans l'ordre des *hémipteres :* il y en a de deux especes ; il nomme la premiere, *nepa abdominis margine integro :* c'est le scorpion de marais de *Mouffet*, de *Petiver*, de *Ray*, de *Swammerdam ;* ou l'araignée aquatique de *Bauhin* & d'*Hoffnagel ;* ou le scorpion d'eau de *Jonston* & de *Bradeley ;* ou la deuxieme espece de *hepa* de M. *Geoffroy*, qui a *un seul article aux tarses*, *des antennes en forme de pinces de crabes*, & *quatre pattes.* Cette espece se trouve dans les fleuves, dans les étangs, dans les marais & dans les lieux bourbeux, sur-tout, dit le Naturaliste Suédois, dans une riviere du côté d'Upsal, nommée *Sahla.* L'autre espece est le grand scorpion aquatique, *hepa corpore lineari* de M. *Geoffroy*, & qui est décrite plus bas d'après *Swammerdam.* Quelques-uns regardent encore comme une espece de scorpion aquatique cet autre animal, *hepa margine serrato*, la naucore (*naucoris*) de M. *Geoffroy*, lequel désigne ainsi le caractere de cet insecte, différent des précédens, car il est d'un autre genre ; *deux articles aux tarses*, *des antennes très-courtes situées au dessous des yeux*, *une trompe courbée en dessous*, *quatre aîles croisées*, *six pattes*, *les premieres en forme de pinces de scorpion*, & *un écusson.* Voyez l'article NAUCORE.

Il y a de ces insectes aquatiques à Surinam. Les Voyageurs rapportent que, dans l'île de Madagascar, les marais & les eaux croupies sont infestés d'une espece de scorpions, que les bestiaux avalent quelquefois en buvant, & qui leur causent quelquefois la mort.

Swammerdam dit que la grande espece de scorpion aquatique a été décrite par *Aldrovande*, sous le nom de *tipule aquatique ;* & la plus petite par *Mouffet*, qui lui a conservé le nom de *scorpion aquatique.* Cet insecte, dit *Swammerdam*, est divisé en trois parties, qui sont la tête, le corselet & l'abdomen. Sur la tête on voit des yeux, & au dessous une bouche qui est comme un bec recourbé ; la tête est fort dure & d'un noir rougeâtre ; l'aiguillon, qui est renfermé dans ce bec recourbé, est creux & brunâtre ; sur le corselet se trouvent quatre aîles, & sous

le même corſelet, ſont quatre pieds; les deux bras ſont ſitués plus en avant, près de la tête; les aîles ſupérieures ſont plus dures, & ſervent d'étui aux inférieures, de ſorte que celles-ci, qui ſont d'un tiſſu membraneux, ne ſont jamais mouillées, tant elles ſont couvertes avec préciſion. Ces aîles inférieures ſont d'un gris pâle: il s'y diſtribue des nerfs ou des vaiſſeaux ramifiés, tachetés de jaune & de rouge. La partie ſupérieure de l'abdomen, que cachent ces aîles, eſt d'un rouge foncé & tranſparent, couvert d'un poil touffu. Les quatre pieds ſont diviſés en pluſieurs phalanges, & armés de deux ongles. La derniere phalange du bras peut faire l'office de pince, en ſe recourbant ſur elle-même pour embraſſer la proie qu'elle a rencontrée. La partie inférieure de l'abdomen eſt d'un gris pâle, & ſe termine par une queue fourchue. Au reſte, le corſelet & le ventre de cet inſecte ſont ſi applatis, qu'ils ſemblent ne contenir preſque point de viſceres. L'on trouve ſouvent ſur ces ſortes de ſcorpions, des lendes ou eſpeces d'animalcules dans l'état d'œuf, d'un rouge pourpre, qui, en grandiſſant, prennent à-peu-près la forme d'une araignée ovale.

Swammerdam, après avoir parlé des parties extérieures des ſcorpions aquatiques aîlés, paſſe aux intérieures, entre leſquelles il a examiné très-attentivement les organes de la génération qui ſont très-curieux : ils ſont fort ſemblables à ceux du ſcarabée monocéros; ils ont même, dit-il, beaucoup de rapport avec ceux de l'homme, quant à la ſtructure des vaiſſeaux déférens, des vaiſſeaux des teſticules & des véſicules ſéminales; rapports qu'il eſt important de remarquer, pour tirer de l'anatomie comparée quelques réſultats généraux ſur l'économie animale.

Les différentes métamorphoſes de cet inſecte approchent beaucoup de celles des punaiſes. Les ſcorpions aquatiques paſſent le jour dans l'eau; mais la nuit, & même le ſoir, ils prennent leur eſſor, & voltigent en divers endroits: ils vont même chercher leur vie dans d'autres amas d'eau que ceux qu'ils habitent ordinairement, ſur-tout quand leurs foſſés commencent à ſe ſécher. Ce petit animal eſt vorace; ſa proie conſiſte en inſectes aquatiques, qu'il perce avec ſa trompe, dont l'extrêmité eſt très-aiguë. La larve & la nymphe ambulantes du ſcorpion aquatique demeurent toujours dans les mêmes endroits, juſqu'au développement général des aîles; alors cet inſecte vole, & va chercher ſon ſemblable pour perpétuer l'eſpece.

L'on voit que la grande eſpece de ſcorpion aquatique differe de l'eſpece dont il eſt mention ci-deſſus. Son corps eſt plus étroit, plus long & plus aigu; ſon ventre eſt terminé par deux appendices fort longues: ſa tête eſt fort petite; on y diſtingue ſeulement deux gros yeux, & une trompe recourbée: cette trompe n'eſt pas longue, mais pointue & fort aiguë. Les autres membres ſont très-diſtincts; ſa couleur eſt plus pâle, un peu plus griſe, & tirant ſur le roux. Ce qu'il y a de remarquable dans ſes bras ou plutôt dans ſes antennes, puiſqu'elles partent de la tête, c'eſt que les trois articulations auxquelles tiennent les ongles, forment chacune une petite éminence aiguë, à l'endroit où la pointe de l'ongle s'y rejoint en ſe repliant. Les quatre pieds, beaucoup plus longs que dans l'autre ſcorpion, ſont comme des ſoies roides terminées par de petites griffes: il y a une différence conſidérable dans les extrêmités membraneuſes des aîles ſupérieures. Ses œufs ſont terminés par des fils ou poils, & ſe trouvent dans la tige des plantes aquatiques.

SCORPION ARAIGNÉE, *ſcorpio araneus, aut acarus cancroides.* Il eſt facile à diſtinguer des ſcorpions proprement dits: c'eſt une eſpece de *pince:* voyez ce mot. Sa longueur eſt d'une ligne, & ſa largeur de demi-ligne: ſes pattes ſont au nombre de huit: ſes deux antennes, plus longues que le corps & plus groſſes que les pattes, ſont compoſées de quatre articles arrondis, excepté le dernier, qui reſſemble préciſément à une pince de crabe: au-devant de ſa tête, il a encore vers la bouche deux petites pinces qu'il remue en marchant. Sa maniere de marcher eſt en rétrogradant. Il ſe nourrit ordinairement des poux qui naiſſent dans les vieux bois: il ſe trouve dans les cabanes qui ont été long-temps fermées, & où l'air n'a point pénétré.

SCORPION DE MER. *Voyez* SCORPENO.

SCORPION MOUCHE. *Voyez* PANORPE.

SCORPION TERRESTRE, *ſcorpio*, eſt un inſecte vivipare ſi commun en Italie, que, ſelon *Mathiole*, il n'y a ni maiſon, ni chambre, ni cave, où l'on n'en trouve.

Deſcription du Scorpion.

Le ſcorpion eſt un inſecte terreſtre, de moyenne grandeur, reſſemblant à une petite écreviſſe: on en diſtingue de neuf ſortes par la diverſité des couleurs. Il y en a de blanchâtres, de jaunes, de

noirâtres, de roux, de cendrés, de couleur de rouille, de verts, de vineux & d'obſcurs comme la ſuie.

On y remarque principalement quatre parties; ſavoir la tête, la poitrine, le ventre & la queue. La tête eſt un peu large & ſaillante; elle paroît jointe & continue avec le corſelet & la poitrine. On lui trouve d'abord deux yeux ſitués vers la partie antérieure de la tête, puis deux autres vers le milieu de la tête ou de la poitrine; ces yeux ſont ſi petits, qu'à peine peut-on les appercevoir : la bouche eſt garnie de petits poils & munie de deux mâchoires, dont l'inférieure eſt fendue en deux, accompagnées de deux eſpeces de petites ſerres dentelées, qui ſemblent lui tenir lieu de dents pour broyer ſa nourriture, & que l'animal peut tellement retirer en dedans, qu'elles deviennent entiérement imperceptibles.

Aux deux côtés de la tête on voit ſortir deux bras compoſés chacun de quatre articulations, dont la derniere eſt aſſez groſſe, contenant de forts muſcles, & faite en forme de tenailles, comme l'extrémité des bras des écreviſſes de riviere. Au-deſſous de la poitrine il y a huit pattes, quatre de chaque côté, diviſées chacune en ſix phalanges, dont les dernieres ſont pareillement fourchues & pourvues de petits ongles crochus ou de petites ſerres, le tout parſemé de poils, ainſi que l'eſpece d'écaille qui lui ſert de peau.

Le ventre ſe diviſe en ſept anneaux, du dernier deſquels part la queue, qui eſt longue & noueuſe : ce dernier anneau eſt un peu velu, & compoſé de ſix petits boutons arrondis & velus, attachés bout à bout en maniere de grains de chapelet, mobiles & creux; le dernier eſt armé d'un poignard qui ſert plus à l'offenſive qu'à la défenſive; c'eſt un aiguillon long, recourbé, fort pointu, dur, creux, percé vers ſa baſe d'un petit trou, par lequel en piquant il pouſſe une gouttelette de liqueur blanchâtre, virulente, venimeuſe, âcre, mordicante, dont le réſervoir eſt dans une véſicule placée au bout de la queue.

Les ſcorpions femelles ſont plus grands, plus gros, plus ronds & plus noirs que les mâles : ceux-ci ſont longuets, grêles & rougeâtres. *Redi* nous apprend qu'entre pluſieurs femelles de ſcorpion, miſes ſéparément dans des vaiſſeaux de verre, une y fit trente-huit petits bien conformés & d'un blanc de lait, qui devinrent de jour en jour plus tannés; & une autre vingt-ſept, qui, comme les premiers, ſembloient attachés au dos & au ventre de leur mere. Il ajoute

qu'ayant eu la curiosité d'ouvrir quelques femelles avant qu'elles eussent fait leurs petits, pour voir comment ces insectes étoient disposés dans le ventre de la mere, il les y trouva en divers nombres, mais jamais moins de vingt-six, ni plus de quarante. M. *de Maupertuis*, qui a étudié l'histoire des ces animaux avec un œil curieux & philosophique, dit qu'il en a cependant observé depuis vingt-sept jusqu'à soixante-cinq, tous pendans à un long fil, & revêtus d'une membrane très-mince, dans laquelle les petits étoient séparés les uns des autres par une cloison mitoyenne des plus déliées. Comme les yeux sont plus apparens dans le fœtus que dans l'adulte, on peut, sans le secours du microscope, les reconnoître sous la forme de deux points noirâtres, ainsi que la queue repliée sous le ventre, & les bras abaissés au-dessous de la tête & collés au corps.

Swammerdam soupçonne que l'aiguillon extérieur du scorpion n'est qu'une gaîne qui renferme le véritable dard. *Redi* dit avoir vu sortir une goutte de liqueur blanche de cet aiguillon.

Expériences faites par M. de Maupertuis *sur la piqûre des Scorpions.*

Cet Académicien dit, *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1731, p. 223*, avoir vu deux especes de scorpions : l'un se trouve assez communément dans les maisons : l'autre habite la campagne. Les premiers sont beaucoup plus petits que les derniers : leur couleur est celle du café brulé.

Je n'ai fait, dit-il, aucune expérience sur les scorpions de cette espece. Les scorpions qui habitent la campagne ont deux pouces de longueur ou environ, & sont d'un blanc-jaunâtre. Ils se trouvent en si grande quantité vers un village appellé *Souvignargues*, à cinq lieues de Montpellier, que les paysans en font une espece de petit commerce. Ils les cherchent sous les pierres, & les vont vendre aux Apothicaires des villes voisines, qui les croient utiles pour quelques compositions contre la piqûre du scorpion. C'est cette espece que M. *de Maupertuis* a examinée.

La premiere de ses expériences fut de faire piquer un chien, qui reçut trois ou quatre coups d'aiguillon d'un scorpion irrité, à la partie du ventre qui est sans poils. Une heure après il devint très-enflé & chancelant ; il rendit tout ce qu'il avoit dans l'estomac & dans les intestins, & continua pendant trois heures à vomir de temps en temps une espece de bave visqueuse : son ventre qui étoit fort tendu,

diminuoit après chaque vomiſſement; cependant il recommençoit bientôt à s'enfler, & quand il l'étoit à un certain point, l'animal revomiſſoit encore. Ces alternatives d'enflure & de vomiſſement durerent environ trois heures; enſuite les convulſions le prirent; il mordit la terre, ſe traîna ſur les pattes de devant, & enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avoit aucune enflure à la partie piquée, comme en ont les animaux piqués par les abeilles & par les guêpes: l'enflure étoit générale, & l'on voyoit ſeulement à l'endroit de chaque piqûre un petit point rouge, qui n'étoit que le trou qu'avoit fait l'aiguillon, rempli de ſang extravaſé. Notre Auteur a obſervé la même choſe ſur tous les animaux qu'il a fait piquer, & il n'a jamais vu que cette piqûre fît élever la peau.

Quelques jours après, M. *de Maupertuis* fit piquer un autre chien cinq ou ſix fois au même endroit, ſans qu'il parût malade. Il fit réitérer les piqûres, & en plus grand nombre; & dans la crainte que les premiers ſcorpions n'euſſent épuiſé leur venin, il en fit faire d'autres par de nouveaux, tant mâles que femelles. On fit piquer ſept chiens du voiſinage, qui, parce qu'ils étoient mieux nourris chez lui que chez leurs maîtres, venoient volontiers s'offrir à de nouvelles expériences; mais ils ne ſe reſſentirent en aucune maniere du venin, ni des piqûres; ils mangerent à leur ordinaire: enfin on répéta l'expérience ſur trois poulets, qu'on fit piquer ſous l'aîle & ſous la poitrine; mais aucun de ces animaux ne donna le moindre ſigne de maladie.

De toutes ces expériences, on doit conclure que, quoique la piqûre du ſcorpion ſoit quelquefois mortelle, elle ne l'eſt cependant que rarement: elle a apparemment beſoin pour cela du concours de certaines circonſtances, qu'il ſeroit difficile de déterminer. La qualité des vaiſſeaux que rencontre le poignard ou aiguillon, les alimens que peut avoir mangés le ſcorpion, une trop grande diete qu'il aura ſoufferte, peuvent contribuer ou s'oppoſer aux effets de la piqûre: peut-être la liqueur empoiſonnée ne coule-t-elle pas toutes les fois que le ſcorpion pique: mais il ſuffit d'avoir des exemples funeſtes pour s'en méfier. Au reſte, ce peut être le peu de malignité des ſcorpions, qui aura mis en crédit certains contrepoiſons dont on ſe ſert en Languedoc.

L'huile dans laquelle on a noyé des ſcorpions paſſe pour un ſpécifique contre la piqûre de ces mêmes animaux; il ne s'agit, dit-on, que d'en frotter

frotter la partie piquée : un ſcorpion écraſé paſſe pour avoir la même vertu, ou prévient, dit-on, les mauvais effets de la piqûre : on ne ſent pas même de maux de cœur ni de défaillance, & peut-être que la confiance guérit le mal qu'avoit fait la crainte ; mais on ne croit pas moins devoir ſa conſervation au prétendu remede.

M. *de Maupertuis* a voulu s'aſſurer de la véritable conformation intérieure du dard du ſcorpion, quoique *Rai*, *Rédi*, *Leuwenhoeck* & *Swammerdam* l'euſſent donnée. Ses deſcriptions different un peu ; cet Académicien avance que le dernier nœud de la queue du ſcorpion eſt une petite fiole d'une eſpece de corne, qui ſe termine par un cou noir, fort dur & fort pointu, & ce cou eſt l'aiguillon. Il a reconnu avec le microſcope deux petits trous beaucoup plus longs que larges, qui ſont placés des deux côtés à quelque diſtance de la poitrine. Quelquefois la ſituation de ces trous varie un peu, l'un approchant plus de l'extrémité que l'autre. Si on preſſe fortement la fiole, on voit la liqueur qu'elle contient s'échapper à droite & à gauche par ces deux trous.

Nous paſſons ici ſous ſilence pluſieurs hiſtoires extravagantes du ſcorpion, dont *Pline*, *Elien*, & ſur-tout *Albert le Grand*, font mention. M. *de Maupertuis* a eu la complaiſance de faire des épreuves qui n'ont ſervi qu'à faire voir combien elles ſont fabuleuſes. Il a ſeulement reconnu que les mœurs de ces animaux ſont féroces, ils ſont auſſi cruels à l'égard de leurs petits, que les araignées : une mere qu'il avoit renfermée dans une bouteille, les dévoroit à meſure qu'ils naiſſoient. Ces inſectes n'écoutent pas mieux les lois de la ſociété entr'eux, que les ſentimens de la nature pour leurs petits. Cent ſcorpions que notre Académicien mit enſemble, ſe mangerent preſque tous : c'étoit un maſſacre continuel, ſans aucun égard ni pour l'âge, ni pour le ſexe : en peu de jours il n'en reſta de ce grand nombre que quatorze, qui avoient dévoré tous les autres. On pourroit croire qu'ils ne ſe mangeoient ainſi les uns les autres que faute d'autre nourriture ; mais après avoir connu les alimens qui étoient de leur goût, leur ayant préſenté des mouches, ils en mangerent, ſans cependant oublier tout-à-fait leur férocité ; car de temps en temps ils recommençoient à ſe dévorer. Ils mangerent auſſi des cloportes, & ſur-tout une groſſe araignée, qui fut pour eux un mets exquis : trois ou quatre ſcorpions l'attaquerent à la fois, & chacun y demeura long-temps attaché.

Les ſcorpions font voir beaucoup de force & de courage contre les araignées ; ſouvent un très-petit ſcorpion attaque & tue une araignée beaucoup plus groſſe que lui. Il commence d'abord par la ſaiſir avec l'une ou l'autre de ſes grandes ſerres, quelquefois avec les deux en même temps : ſi l'araignée eſt trop forte pour lui, il la bleſſe de ſon aiguillon, qu'il retrouſſe par-deſſus ſa tête, & la tue ; après quoi les deux grandes ſerres la tranſmettent à deux beaucoup plus petites qu'il a au-devant la tête, & qui ſont ſes dents, avec leſquelles il la mâche, & ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée. Quelquefois, dit *Wolckamer* le jeune, l'araignée vigoureuſe, fait tous ſes efforts pour embarraſſer & envelopper le ſcorpion de ſes fils; mais celui-ci, indépendamment du coup mortel qu'il lui porte avec ſon dard, lui coupe toutes les pattes avec ſes pinces; & ramenant vers ſa bouche le tronc mutilé, il en ſuce toutes les parties molles, & n'en laiſſe que la carcaſſe.

On prétend que ſi l'on entoure un ſcorpion de charbons ardens, on le voit tourner ſon dard contre lui-même, ſe percer & ſe tuer : il eſt facile de s'aſſurer par l'expérience de la vérité ou de la fauſſeté de ce fait.

Lieux où l'on voit les Scorpions.

Ces inſectes ſe trouvent dans les pays chauds; comme en Italie, en Eſpagne, en Provence, en Languedoc, en Aſie, en Afrique & en Amérique : à peine les connoît-on dans les climats froids. Ils habitent ordinairement les lieux humides & frais : on en voit dans les murailles, ſous les pierres & dans la terre, où ils ſe nourriſſent de vers, de mouches, de moucherons & d'herbes : il y en a de pluſieurs eſpeces, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Les ſcorpions de Tunis ſont jaunes, plus grands & plus dangereux que ceux d'Italie. Plus le climat eſt tempéré, moins ils ſont venimeux : il y a même des pays où ils n'ont point de venin. Des Auteurs font auſſi mention de ſcorpions qui ſont aîlés, qui tuent très-facilement les araignées, les petits lézards & les ſerpens. Au Cap de Bonne-Eſpérance les ſcorpions ſont très-communs; leur couleur eſt d'un vert-brun, tiqueté de noir : on les y trouve ſous les pierres. Auſſi les Européens prennent-ils bien garde quand ils mettent leurs mains parmi les pierres, crainte d'y en rencontrer quelques-uns. Leur piqûre eſt très-dangereuſe, & met ſouvent la vie en danger. En général les ſcorpions des Indes ſont beaucoup plus

grands que les nôtres : il y en a aussi de petits; mais la différence de la taille n'en met point dans le venin de leur piqûre, qui est toujours dangereuse : car tous les Voyageurs s'accordent à dire que le venin de ces sortes d'insectes, est toujours funeste, si le remede n'est pas apporté sur-le-champ.

Il y a dans le Royaume de Siam une espece de scorpion de la grandeur d'une grosse écrevisse de riviere, & d'un poil gris tirant sur une couleur noirâtre, qui se hérisse lorsqu'on en approche. Au rapport d'*Helbigius*, les Indiens n'emploient point d'autre contrepoison pour guérir les suites de la plaie faite par le scorpion, que de frapper sur l'endroit avec du fer ou avec une pierre, jusqu'à ce que la chair soit devenue presque insensible, & que la douleur ainsi que la tumeur soient dissipées. Le même Auteur dit que les scorpions se dépouillent de leur peau de la même maniere que les serpens.

Swammerdam rapporte qu'il se trouve en Hollande une espece de scorpion aussi petit que la punaise, à laquelle il ressemble encore par la partie postérieure de son corps, qui se divise en onze anneaux étroits. Il n'a point de queue; il a six jambes composées chacune de quatre articulations. Au devant de la tête est un bec aigu, couvert de poils, & beaucoup d'yeux dispersés sur les deux côtés de la tête : au devant des yeux sont les bras qui sortent de la tête, comme les antennes dans les papillons; ils ont quatre phalanges, en comptant la pince; toutes ces parties sont velues : les bras sont très-longs relativement au corps; & l'animal exécute, par leur moyen, des mouvemens singuliers lorsqu'il marche, & se meut grossiérement comme le cancre terrestre. Cet insecte se trouve dans la poussiere des coffres, des cassettes & des boîtes qui n'ont pas été nétoyées depuis long-temps, &c. Cet insecte paroît être le *scorpion araignée*. Voyez ce mot.

Séba parle de plusieurs especes de scorpions qui se trouvent, 1°. au Bresil : celui-ci a, entre le premier & le dernier nœud, deux trous percés à jour : 2°. un autre du Bresil, qui a la queue fourchue & très-velue : 3°. ceux de Surinam, de Ceylan & d'Afrique. On dit qu'en 1129, il parut à Bagdad en Arabie, des scorpions aîlés avec une double queue, qui remplirent tous les habitans de terreur & firent beaucoup de dommage. N'étoit-ce pas la grande espece de *scorpion aquatique* ?

Propriétés du Scorpion en Médecine, & ce qui arrive aux personnes piquées mortellement par cet insecte.

Quelquefois la piqûre d'un scorpion est suivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & partout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties interieures, sont affectés d'enflures aux aines : si la plaie a été faite aux parties supérieures, & qu'elle soit légere, il se forme une tumeur sous les aisselles; mais si la piqûre est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que causent les brûlures; il paroît des meurtrissures accompagnées de démangeaisons autour des levres de la plaie, aussi bien que sur tout le corps; de sorte qu'il semble, dit-on, que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le visage contrefait : il s'amasse des matieres gluantes autour des yeux : les larmes sont visqueuses : les jointures perdent leur mouvement; & cet accident est accompagné de la chûte du fondement, & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet, & il tombe dans des convulsions qui tiennent de l'*épisthotonos.* Le meilleur remede en pareils accidens, est non seulement le scorpion écrasé sur la plaie même, & l'usage de son huile en liniment, mais il faut encore recourir promptement à l'usage de l'orviétan, des sels volatils de vipere & de corne de cerf dans quelque eau cordiale : peut-être que l'eau de Luce seule vaut mieux que tout le reste.

Le scorpion, disent les *Auteurs de la Mat. Médicale*, est diurétique, propre à chasser le sable des reins & de la vessie, procure la sueur, & résiste à la malignité des humeurs. On le fait sécher au soleil, après en avoir ôté le bout de la queue, & on le réduit ensuite en une poudre, qui se donne depuis six grains jusqu'à un scrupule, dans les embarras des reins pour en détacher les glaires & les graviers. Cette poudre, quoique bonne, est cependant moins d'usage que l'huile de scorpion, tant simple que composée, qu'on vend dans les boutiques. La premiere se fait en mettant infuser dans un pot de terre vernissé vingt scorpions avec un livre d'huile d'amandes ameres. On se sert de cette huile en liniment : on en avale aussi, quand elle est bien dépurée, jusqu'au poids de deux gros dans une cuiller, ou mêlée avec une potion huileuse, dans les suppressions d'urine & dans la colique néphrétique.

L'huile de ſcorpion inſinuée dans les oreilles, eſt, ſelon M. *Bourgeois*, très-efficace pour appaiſer les douleurs, produites par une fluxion d'humeurs âcres ſur les parties internes des oreilles. A l'égard de l'huile compoſée, appellée *l'huile de ſcorpion de Mathiole*, il y entre un grand nombre d'ingrédiens, dont on trouve la deſcription dans pluſieurs Diſpenſaires. On l'eſtime encore plus efficace que la précédente; mais la doſe n'en eſt que de trois à ſix gouttes, quand on la donne intérieurement. On s'en ſert contre les poiſons & les venins, ſur-tout pour les bubons peſtilentiels, pour faire ſortir la petite vérole, dans les fievres malignes, dans la paralyſie, dans l'épilepſie, & les autres maladies du cerveau, où il faut fortifier les nerfs. On ne peut bien préparer ces deux ſortes d'huiles que dans les pays chauds, où les ſcorpions ſe trouvent naturellement.

SCORSONERE ou, SERSIFI NOIR, ou SALSIFIX D'ESPAGNE, *ſcorzonera*. Plante potagere des plus ſaines, & plus eſtimée que le ſerſifi blanc ou ſalſifix commun. *Voyez le mot* SERSIFI BLANC.

Le mérite de cette plante, qui croît naturellement en Eſpagne, aux lieux humides, & dans les bois montagneux, conſiſte dans la racine qui eſt très-bonne à manger: cette racine eſt noire à l'extérieur, blanche en-dedans, & de la groſſeur du petit doigt: elle pouſſe une tige ronde, déliée, légérement cannelée, moëlleuſe, chargée de quelques feuilles par intervalle, d'un vert de pré, garnies ſur leurs bords de petites pointes en forme de ſcie: ſes fleurs ſont de couleur jaune, à demi-fleurons & de l'ordre des chicoracées, dit M. *Deleuze*; le calice eſt écailleux & cylindrique. A ces fleurs ſuccedent des ſemences terminées chacune par une aigrette, & qui, en mûriſſant, s'écartent en forme de houppe.

On en ſeme la graine en Avril & en Mai dans les terres fortes: il faut auparavant que la terre ſoit bien ameublie, & qu'elle ne ſoit point nouvelle, parce qu'elle donne lieu aux racines de fourcher. Lorſque le plant eſt levé, on l'éclaircit: nos Maraichers en ſement des champs entiers ſans grande précaution, parce que leur terre eſt très-bonne & très-douce. Cette plante fleurit en Juillet; on a beaucoup de peine à la garantir des oiſeaux, qui en ſont fort friands; c'eſt pourquoi il faut couper les boutons lorſqu'ils ſont prêts à s'épanouir, & les faire mûrir dans un lieu de ſûreté.

Lorſqu'on veut manger ces racines en hiver, on les ôte de terre à la

fin de Novembre. On les laiſſe deux ans en terre ; mais dans des terres extrêmement fortes, elles ſont bonnes à la fin de l'année. Le ſerſifi commun n'a beſoin que de reſter une année en terre.

La racine du ſerſifi d'Eſpagne eſt cordiale & ſudorifique : on prétend qu'elle eſt bonne contre la morſure des ſerpens & autres bêtes venimeuſes ; mais cette vertu nous paroît fort précaire. Ses feuilles entrent dans pluſieurs eaux diſtillées qu'on prend pour les maux de poitrine. *Nicolas Monard*, Médecin Eſpagnol, a fait un Traité entier ſur la ſcorſonere, dont il dit des choſes merveilleuſes, que l'expérience ſeule peut confirmer ou détruire.

SCOURJON, *voyez* ESCOURGEON. C'eſt une eſpece d'orge carrée.

SCROPHULAIRE, *ſcrophularia*, plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : il n'y a guere que les deux ſuivantes qui ſoient d'uſage en Médecine.

1°. La grande SCROPHULAIRE COMMUNE ou DES BOIS, *ſcrophularia vulgaris & major :* elle a une odeur de ſureau fort déſagréable, & un goût amer ; elle croît fréquemment aux lieux ombragés, dans des haies, dans les brouſſailles & les bois taillis un peu humides : ſa racine eſt groſſe, longue, ſerpentante, blanche, noueuſe, inégale & vivace ; elle pouſſe des tiges à la hauteur de deux pieds, droites, fermes, carrées, de couleur purpurine noirâtre, creuſes en-dedans, & diviſées en rameaux aîlés : ſes feuilles ſont oblongues, larges, pointues, crenelées en leurs bords, ſemblables à celles de la grande ortie, oppoſées l'une à l'autre à chaque nœud des tiges, & d'un vert brunâtre. Ses fleurs naiſſent en été aux ſommités ; elles ſont formées en petits godets de couleur purpurine obſcure ; elles ſont ſuivies par des fruits arrondis, pointus, & contenant, dans deux loges, pluſieurs petites ſemences brunes.

M. *Deleuze* obſerve que les fleurs de ce genre ſont en maſque, *perſonatæ*, & renferment deux paires inégales d'étamines : leur tube court, ventru & fort ouvert, ſe termine par deux levres, dont la ſupérieure eſt partagée en deux ſegmens arrondis ; & l'inférieure en trois, dont celui du milieu ſe rabat ſur le tube, & les latéraux ſont droits : au deſſous de la levre ſupérieure eſt attachée une eſpece d'écaille qui ſe fourche à ſon extrémité.

Les feuilles de la grande ſcrophulaire ſont d'un goût amer ; leur

vertu est émolliente, résolutive & adoucissante. Sa racine réduite en poudre, & prise le matin à la dose d'un gros, dans du vin, convient aux personnes attaquées d'hémorroïdes internes & douloureuses: sa semence est vermifuge : ses feuilles récentes, & appliquées sur les tumeurs scrophuleuses, sont recommandées pour ce mal : elles mondifient aussi les ulceres les plus sales, & même ceux qui sont carcinomateux. On en fait un onguent avec le beurre frais qui convient pour toutes sortes de gratelles, celles même qui approchent de la lepre. L'on donne le nom de petite scrophulaire à la *chelidoine petite :* voyez ce mot.

2°. La Scrophulaire aquatique, ou Bétoine d'eau, ou Herbe du Siege, *scrophularia aquatica major.* Elle croît aux lieux aquatiques, près des rivieres & des fossés plein d'eau : sa racine est grosse, vivace & fibreuse; elle pousse plusieurs tiges hautes de deux ou trois pieds, grosses comme le petit doigt, carrées, rougeâtres en certaines places, & vertes en d'autres; creuses en dedans, assez tendres, succulentes, sans poil, & rameuses : ses feuilles sont semblables à celles de la scrophulaire commune, un peu approchantes de celles de la bétoine ; mais plus grandes du triple, charnues, crenelées en leurs bords, nerveuses, opposées l'une à l'autre : ses fleurs, qui paroissent en Juillet & Août, sont semblables à celles de la précédente, un peu plus grandes, d'une couleur de rouille rougeâtre : à ces fleurs succedent des fruits ronds, pointus, divisés en deux loges qui renferment des semences très-menues, de couleur brune.

On a nommé cette espece de scrophulaire, *herbe du siege*, soit parce qu'elle remédie aux maladies du siege, soit parce que, comme dit M. *Chomel*, on prétend qu'au siege de la Rochelle, qui dura long-temps, on n'employoit à la fin, pour toutes sortes de blessures, que cette plante accommodée de toutes façons : en effet, cette scrophulaire a la vertu vulnéraire & consolidante à un haut degré : elle est aussi bonne que la précédente pour les écrouelles, & pour les hémorroïdes : on s'en sert intérieurement & extérieurement, même pour les cors des pieds ; il suffit de l'écraser & de l'appliquer dessus.

M. *Marchand*, célebre Botaniste, assure, dans un Mémoire, inséré dans ceux de l'*Académie Royale des Sciences, ann. 1701, page 209*, que ses feuilles seules corrigent le mauvais goût du séné, si l'on en mêle dans l'infusion en parties égales.

Lémery dit qu'on peut admettre entre les caracteres des especes de

ſcrophulaires, qu'avant d'être en fleurs elles ont une certaine mauvaiſe odeur qui approche de celle du ſureau.

SCYTALE. Serpent qui tire ſon nom du grec Σκυτάλη, qui ſignifie bâton; ſon corps eſt cylindrique: quelques-uns l'appellent *cécile*, ou *aveugle*, ou *anvoye :* voyez au mot ORVET.

SEBESTES, *ſebeſten.* C'eſt une eſpece de petite prune noirâtre, pointue à ſon ſommet, ridée, à demi deſſéchée, membraneuſe & appuyée ſur un calice qui eſt concave: ce fruit eſt compoſé d'une pulpe brune, rouſſâtre, viſqueuſe, douce au goût, fort adhérente; il a un petit noyau quelquefois triangulaire, d'autres fois applati, contenant ſouvent deux amandes oblongues, triangulaires, blanches, & d'un goût agréable quand elles ſont récentes. Ce fruit eſt ſujet à ſe moiſir ou à être rongé des mittes.

L'arbre qui porte ce fruit s'appelle *ſebeſtena domeſtica ;* il croît en Syrie & en Egypte: il a un gros tronc médiocrement haut; ſon écorce eſt raboteuſe & blanchâtre; ſes branches ſont touffues & recourbées vers la terre; ſes feuilles naiſſent alternativement ſur les petits rameaux; elles ſont arrondies, fermes, larges de trois pouces, inégalement dentelées à leurs bords ſupérieurs, & quelquefois échancrées, vertes, unies & luiſantes en deſſus, nerveuſes en deſſous: les fleurs, dit *Auguſtin Lippi*, ſont nombreuſes, ramaſſées comme en grappes, placées à l'extrémité des rameaux, blanches, d'une douce odeur, monopétales, partagées en cinq quartiers & diſpoſées en entonnoir: il leur ſuccede des fruits de la groſſeur d'une olive moyenne, d'abord verdâtres, enſuite noirâtres.

Il y a une autre eſpece de ſebeſtier qui s'appelle *ſebeſtena ſilveſtris ;* ſes feuilles ſont plus petites, ainſi que ſes fruits qui ſont moins agréables au goût.

On fait une excellente glu avec la pulpe des ſebeſtes, en les pilant lorſqu'elles ſont mûres, & en les lavant dans de l'eau: cette eau devient fort gluante.

Les Egyptiens ſe ſervent du mucilage qu'ils tirent des ſebeſtes en forme d'emplâtre pour toutes les tumeurs ſquirreuſes; il eſt propre à réſoudre toutes ſortes de duretés. Quelques-uns font auſſi uſage pendant pluſieurs jours de bols préparés avec ce mucilage, le ſucre candi & la poudre de régliſſe, pour ſe guérir de la toux. On nous apporte rarement de ce mucilage, qu'on appelle *glu d'Alexandrie.*

Les

Les sebestes sont plus visqueuses que les jujubes: on fait un très-grand usage de ces fruits dans la toux, dans la difficulté de respirer, dans la pleurésie, la péripneumonie, l'enrouement & l'ardeur d'urine; ils amollissent & lâchent aussi le ventre; on les fait entrer dans les tisanes pectorales, humectantes & adoucissantes.

SÈCHE ou SEICHE ou BOUFFRON, *sepia*. C'est le nom qu'on donne à une espece d'animal de mer mou, mis par M. *Linneus* (*Fauna Suecica*, *n. 1281.*) dans le rang des insectes marins, qu'il nomme *vermes zoophyta.* M. *le Cat* l'appelle *insecte-poisson.*

La sèche est donc un *insecte-poisson* de mer long d'environ un ou deux pieds, & quelquefois approchant de la grandeur de deux coudées, couvert d'une peau mince, mais ferme, laid & difforme, ressemblant beaucoup à la *poulpe* ou polype de mer, & au *calmar*, mais un peu plus large, ayant un corps charnu & garni en dedans, sur le dos, d'une sorte d'écaille assez solide, ou d'un os grand comme la main, épais d'un pouce au milieu, plus mince aux côtés, blanc, opaque, léger, uni, & tant soit peu dur, tendre & fongueux, un peu rude & friable en dessous, renflé des deux côtés, rayé ou veiné symétriquement, & ponctué; d'un goût un peu salé & âcre, sans odeur, & connu vulgairement sous le nom d'*os de sèche.* Cet os calcaire est unique dans la sèche; lorsqu'il vient d'être tiré du corps de l'animal, il est dans un état moyen entre la sécheresse & l'humidité; cependant il surnage dès-lors si on le jette dans l'eau, c'est ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom d'*écume de mer.* Quand on tranche en différens sens ces os, on y découvre une contexture merveilleuse; c'est un nombre de filamens ou de colonnes verticales qui vont de la lame supérieure à l'inférieure: voyez le *Traité de la sèche*, par *Swammerdam.*

Cet insecte-poisson porte attachés à sa tête huit pieds ou bras, placés à égale distance les uns des autres, ronds, plus gros au commencement, puis allant en diminuant peu-à-peu de grosseur jusqu'à leur extrémité où ils se terminent en pointe, tous un peu convexes du côté qui regarde la bouche, & garnis de plusieurs rangées de petits suçoirs mobiles qui lui servent à saisir fortement & à retenir sa proie, à nager, & à porter les alimens à sa bouche près de laquelle ils sont situés: il a de plus deux especes de trompes, ou deux autres bras plus longs que les précédens, plus menus, ronds, lisses par-tout, excepté à leur extrémité, où ils sont pareillement garnis de suçoirs,

dont la plupart ſont plus grands que ceux des autres, leſquels ſervent aux mêmes uſages en atteignant de plus loin, & par le moyen deſquels il peut auſſi s'attacher aux pierres & aux rochers qu'il peut ſaiſir; ce ſont pour lui autant de cordages & d'ancres dont il ſe ſert pour réſiſter aux mouvemens des flots agités par la tempête. Toutes ces forces réunies ſont des plus puiſſantes: on ne peut l'arracher du lieu où il s'eſt fixé qu'avec beaucoup d'effort.

Ces différens bras ſont compoſés d'une matiere qui reſſemble aſſez à celle qui forme les tendons dans les animaux terreſtres; ils ſont ſi élaſtiques, que quand on les coupe tranſverſalement, les extrémités de la partie coupée s'arrondiſſent d'abord d'elles-mêmes, & deviennent convexes, ſans qu'il en puiſſe découler aucune humeur. Lorſque les ſuçoirs ſont étendus, ils reſſemblent aſſez au calice d'un gland. Leur mécaniſme & leur action dépendent en partie de leur figure, & en partie d'un anneau cartilagineux, armé de petits crochets, & affermis dans une fine membrane un peu tranſparente, qui l'environne juſqu'à la moitié de ſa hauteur.

Chaque ſuçoir eſt adhérent au bras de l'animal par un pédicule tendineux, qui, conjointement avec cette membrane, s'éleve & remplit la cavité du ſuçoir, lorſqu'il ſe contracte pour agir: tout ce qu'il touche alors eſt arrêté par les petits crochets de l'anneau; & enſuite pour retenir plus fortement ſa proie, il retire ſon pédicule avec la partie inférieure de la membrane dont nous venons de parler: par-là il produit une eſpece de ſuccion, aſſez ſemblable à ce qui arrive quand on applique une ventouſe ou un cuir mouillé ſur une petite pierre; en retirant le cuir on enleve la pierre. On comprend aiſément que l'application de plus de mille ſuçoirs ſemblables, que l'animal fait agir en même temps en approchant & en entrelaçant ſes petits bras les uns dans les autres pour mieux entourer ce qu'il veut ſaiſir; on comprend, dis-je, qu'une telle application doit l'emporter ſur les efforts que fait ſa proie pour lui échapper. On a quelquefois compté plus de cent ſuçoirs à un de ſes petits bras, & plus de cent vingt à l'extrémité de ſes longs bras; mais il eſt impoſſible d'en déterminer exactement le nombre, ſur-tout dans les huit petits bras, où de la grandeur d'un vingtieme de pouce ils vont en diminuant juſqu'à une petiteſſe incroyable en s'approchant de l'extrémité du bras, & là il n'y a plus moyen de les compter.

Au centre des bras est situé le bec de la sèche, lequel ressemble pour la couleur & la figure à celui d'un perroquet : il est composé d'une substance qui approche de celle de la corne, c'est-à-dire, de deux cartilages durs & crochus, qui s'emboîtent l'un dans l'autre, moyennant une membrane épaisse & charnue qui, comme un anneau ridé, les entoure, les serre, les empêche de se disloquer, & n'en laisse paroître qu'une très-petite portion. Ses yeux sont placés aux deux côtés de la tête & au-dessous des bras de l'animal; ils sont un peu grands, & dans l'intervalle qui les sépare est un cartilage qui contient peu de cervelle.

Au dedans de la cavité du bec est une chair fongueuse, ou une membrane garnie de plusieurs rangées de dents, les unes mousses, d'autres coniques, courbes & plus longues : elles servent à la sèche pour hacher les alimens dont elle se nourrit : cette membrane en s'élargissant par en-haut & en se contournant par en-bas, forme une langue & un gosier.

M. *Needham*, suivant la remarque des Traducteurs de *Swammerdam*, dit que dans le calmar le mouvement des deux pieces du bec se fait de droite à gauche : si la même chose a lieu dans la sèche, il n'y aura point de mâchoire supérieure, ni de mâchoire inférieure, mais seulement deux mâchoires latérales, comme dans les insectes. Au reste c'est une observation qu'on peut répéter sur le bec de cet insecte-poisson vivant. M. *Needham* prétend que cet animal n'a que quarante-quatre dents dans chaque rang, au lieu qu'il en a compté cinquante-six dans le calmar, dont la langue a neuf de ces rangs de dents. Une observation singuliere, mais plus facile à faire dans le calmar que dans la sèche, dit encore M Needham, c'est que toutes les dents sont dirigées vers le centre de l'ouverture du gosier.

Swammerdam a donné une description anatomique très-détaillée de la sèche mâle. Cet Auteur dit que le sang de la sèche est blanc; que le cœur (quelques-uns en donnent deux) de cet animal n'a qu'un ventricule & deux oreillettes; que dans le ventre, près du *cæcum*, est une vessie qui renferme une humeur très-noire & insipide, à laquelle Cicéron a donné le nom d'*encre*, & M. *Le Cat* celui d'*éthiops-animal*: on peut comparer cette vessie à la vésicule du fiel, & la liqueur qu'elle contient à la bile. Or l'extrémité du canal intestinal, & celle du canal de la bile, vont se terminer ensemble à l'anus, & n'y forment qu'une

issue pour l'humeur noire, pour les excrémens, pour la semence ou le frai, & pour les œufs de la sèche. Le célebre M. *Le Cat*, curieux d'examiner par lui-même la source & la nature de cette liqueur noire, a reconnu qu'elle tiroit son origine d'une glande située à la partie postérieure d'un sac gros comme le pouce, qui contient cette espece d'éthiops liquide. Il n'y a là rien qui puisse la faire soupçonner d'être une vésicule du fiel, comme l'a dit *Swammerdam*. Cette glande, poursuit M. *Le Cat*, qu'un seau d'eau épuise à peine parfaitement de toute l'encre dont elle est imbue, est visiblement formée par des nerfs qui s'implantent dans le sac, le percent & se transforment en une espece de buisson pulpeux, lanugineux, dans lequel viennent se rendre les extrémités des vaisseaux liquoreux. Cette encre dans l'état de liquidité ressemble à celle de la choroïde de l'homme ; étant desséchée on la prendroit pour un charbon, elle est alors grenelée comme le produit de la liqueur noire du negre, quand cette derniere liqueur a été desséchée & précipitée par l'esprit de vin. Ces encres séchées donnent une poussiere impalpable plus fine encore que celle du carmin. On prétend que les sèches épuisées de leur encre meurent bientôt. Mais il n'en est pas moins vrai, selon M. *Le Cat*, que cet éthiops-animal est, ainsi que dans les Ethiopiens, plus abondant après la mort que pendant la vie même.

On découvre encore dans le corps de la sèche, de chaque côté, un assemblage de vaisseaux entremêlés & dispersés dans une substance douce & huileuse, lesquels paroissent remplis d'une matiere noire & opaque, & que *Swammerdam* dit être les ouies de la sèche.

Accouplement, ponte & durée de la Sèche.

Le sexe se distingue aisément dans la sèche : le mâle est plus bigarré que la femelle ; il a le dos plus noir, tout le corps plus rude & la queue plus pointue : en outre la femelle a deux especes de mamelles que le mâle n'a pas. Les sèches s'accouplent, ainsi que les calmars & les polypes, en s'embrassant mutuellement ; & font leurs œufs au printemps sur le rivage, parmi les algues & les plantes que la mer jette sur ses bords, ou dans les faisceaux de sarment que les pêcheurs y jettent exprès.

La femelle les pond à diverses reprises durant quinze jours, comme ayant besoin de repos dans ce travail : on dit qu'alors le mâle suit la

femelle à la piste, & exprime sa laite & répand sa semence sur les œufs nouvellement pondus, & qui sont gros comme de petits grains de raisin : d'abord ils sont blancs ; mais sitôt que le mâle a versé de son encre dessus, ils deviennent noirs & plus gros : ils sont ramassés ensemble en maniere de grosses grappes de raisin ; c'est pourquoi l'on appelle les œufs des sèches en Languedoc, *un raisin de sèche.* Chaque œuf est revêtu d'une membrane épaisse, & soutenu par un petit ligament : si l'on ouvre ces œufs avant qu'ils soient secs, on apperçoit aisément au dedans la petite sèche en son entier ; on y distingue ses yeux, son corps, l'os qui le couvre & qui est déjà assez dur, le sac où la liqueur noire est contenue. La petite sèche se forme du blanc qui est dans l'œuf, & elle en rompt la peau pour sortir. Ces œufs n'ont ni odeur ni saveur apparentes ; en séchant ils deviennent vésiculeux, flasques & fort légers.

On présume que la sèche peut vivre plus de vingt ans : on en a vu dans la mer d'Espagne qui étoient d'une grandeur énorme.

Rédi dit avoir trouvé dans les mâles des sèches des especes de vers blancs & transparens, longs de quatre ou six travers de doigts, qui étant tirés hors de l'eau, ont un mouvement presque imperceptible : ces prétendus vers sont apparemment les vaisseaux séminaux contournés en spirale, & plus ou moins gros, selon leur âge, dont parle fort au long M. *Needham* dans son Histoire du calmar. Les pêcheurs regardent mal-à-propos ces prétendus vermisseaux, qui ne sont que les molécules organiques de ces animaux, comme l'origine des anguilles.

Ruse & pêche de la Sèche.

Quant à la cause qui fait que la sèche & le calmar jettent leur liqueur noire dans le besoin, presque tous les Anciens disent que c'est une ruse de l'animal, qui le porte à répandre son encre à la dose d'environ un gros dans la mer pour y causer une obscurité locale quand il se voit poursuivi ; à la faveur de ce nuage épais il se dérobe à la vue des pêcheurs qui veulent l'attraper. Quelques Physiciens modernes s'imaginent que ces animaux étant naturellement fort peureux, c'est peut-être la crainte qui, en relâchant le sphincter de la vessie où est contenue la liqueur noire, en occasionne souvent l'écoulement ; comme il arrive à quelques personnes timides, dans lesquelles la crainte relâche tellement les sphincters de l'anus & de la vessie, que l'urine

& les excrémens ſortent involontairement; d'autres enfin croient que ces inſectes-poiſſons s'en ſervent pour troubler l'eau dans la vue d'empêcher leur proie de leur échapper : ce qu'il y a de certain, c'eſt que les reſtes d'alimens qu'on leur trouve dans l'eſtomac, prouvent qu'ils ſe nourriſſent d'animaux, & qu'entr'autres ils vont à la chaſſe des pélamides, des melettes, des langouſtes & d'autres poiſſons plus petits qui vont dans les bas-fonds pour éviter les calmars & les ſèches qui les y pourſuivent en foule, tandis que ces derniers ſont pourſuivis à leur tour par les loups marins & par des poiſſons carnaſſiers qui aiment beaucoup leur chair.

On pêche la ſèche ſur les bords de l'Océan & de la Méditerranée : ces animaux qui ſont fort communs ſur nos côtes en été, vont deux à deux, le mâle eſt un mari conſtant & fort attaché à ſa femelle, & cet attachement lui inſpire du courage ; quand elle eſt bleſſée, il vient à ſon ſecours, au lieu que naturellement timide elle s'enfuit quand elle voit le mâle bleſſé. *Oppien*, dans ſon *Halieuticon* ou *Poëme de la Pêche*, dit que pour prendre la ſèche on n'a beſoin ni de naſſe ni de filet, mais qu'il n'y a qu'à traîner avec une corde une femelle dans l'eau ; car du plus loin que le mâle peut l'appercevoir il court à elle, ce qui donne au pêcheur toute la facilité de le prendre. Au reſte les ſèches ne fréquentent que les rivages ; elles font des trous dans le ſable, où elles font leur ſéjour, & lorſqu'on les retire de l'eau, elles pouſſent, dit-on, un cri qui imite le grognement du cochon.

Uſage de la Sèche en aliment, en Médecine & dans les Arts.

Comme la faim & la gourmandiſe font trouver tout bon, diſent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, la ſèche entre dans les alimens, malgré ſon horrible laideur : mais quoiqu'elle ſe nourriſſe de petits poiſſons, même excellens, tels que les ſardines, elle n'en eſt pas meilleure pour cela ; car ſa chair eſt fort dure, coriace, d'aſſez mauvais goût, & fort difficile à digérer : elle l'eſt même plus que celle du calmar. La ſèche eſt eſtimée meilleure rôtie que bouillie, ſur-tout ſi elle eſt pleine, comme en Janvier, Février & Mars ; on ſale les plus grandes, & des Côtes de la Mer Adriatique on les porte à Veniſe, comme de Genes à Milan. On n'en mange point à Paris ; mais c'eſt un mets fort commun à Lyon, à Bordeaux, à Nantes & en pluſieurs autres villes du Royaume, où il ſe ſert ſur les tables.

Pour l'apprêter on le fait bouillir dans l'eau, puis on le coupe par morceaux pour le fricaſſer avec du beurre, de l'oignon, des ciboules, du perſil, un peu de poivre, y ajoutant ſur la fin quelques gouttes de vinaigre; mais il faut avant tout qu'il ait été attendri dans de l'eau ſalée, mêlée de chaux vive & de cendres, moyennant quoi les bons eſtomacs peuvent s'en accommoder : à Lyon on le prépare avec la cendre gravelée. Il nourrit beaucoup quand on le peut digérer; mais il reſſerre le ventre, produit un ſang épais & groſſier, qui appeſantit la tête & qui charge les yeux: le bouillon de ce ver-poiſſon eſt néanmoins laxatif.

Les parties de la ſèche, uſitées dans les boutiques, ſont ſa liqueur noire, ſes œufs & ſes écailles: la liqueur noire lâche le ventre, priſe intérieurement; les œufs détergent les reins & les uréteres, & provoquent les urines & les regles. L'écaille ou l'os de la ſèche eſt pareillement d'uſage, on choiſit celui qui eſt épais, blanc, léger & friable; on l'eſtime déterſif & deſſicatif, & propre, étant réduit en poudre, à exciter l'urine, à chaſſer les ſables & les graviers : la doſe en eſt depuis vingt juſqu'à trente-ſix grains pris en bol, ou dans une liqueur appropriée. On le recommande auſſi pour procurer les regles ſupprimées ou pareſſeuſes, & pour arrêter l'écoulement des fleurs blanches & des gonorrhées; ainſi ce remede jouit ici de deux propriétés contraires. On en fait un bol aſtringent avec le baume de Copahu, qui manque rarement ſon effet. M. *Bourgeois* obſerve judicieuſement que l'os de la ſèche étant aſtringent, il ne peut provoquer ni rétablir les regles ſupprimées : il eſt dangereux, dit-il, dans les fleurs blanches, & propre à procurer des ſquirres, des ulceres & des cancers de la matrice. Enfin, on doit en faire uſage avec beaucoup de prudence dans les gonorrhées virulentes ; car en ſupprimant trop tôt l'écoulement, il donnera la vérole. L'os de la ſèche entre auſſi dans tous les remedes dentifriques, dans les colyres ſecs qu'on ſouffle dans les yeux, pour emporter & conſumer les taies qui ſe forment ſur la cornée & dans la compoſition de la lacque de Veniſe.

Dans les Arts, les Orfevres s'en ſervent beaucoup pour faire leurs moules de cuillers, de fourchettes, de bagues, & d'autres petits ouvrages; car ſa partie ſpongieuſe reçoit aiſément l'empreinte des métaux. On ſuſpend auſſi ſes os entiers dans les cages de ſerins & autres petits oiſeaux qui en mangent; les Oiſeleurs appellent ces os *biſcuits de mer :*

on en voit beaucoup flotter le long des côtes, & arriver ſur le rivage en plus ou moindre quantité, ſuivant qu'il meurt plus ou moins de ſèches; alors les pêcheurs les recueillent.

Le ſuc noir de la ſèche peut ſervir auſſi dans les Arts, par exemple d'encre à écrire ou à imprimer. On lit dans les *Satyres de Perſe*, que les Romains s'en ſervoient de ſon temps pour écrire. *Hermann* prétend que les Chinois mêlent ce ſuc avec du bouillon de riz ou d'autre légume, pour l'épaiſſir & en former une compoſition qu'ils envoient dans tout l'univers ſous le nom d'*encre de la Chine*. *Swammerdam* dit que quand ce ſuc noir & pur eſt encore fluide, il produit ſur les étoffes des taches ineffaçables.

La PETITE SÈCHE, *ſepiola*, n'eſt, ſuivant *Rondelet*, ni de l'eſpece des ſèches, ni des poulpes, ni des calmars: elle eſt ſemblable à une ſèche qui vient de naître, & n'excede jamais la longueur d'un pouce; elle a auſſi huit pieds & deux longues jambes; elle n'a point au dos un os comme la ſèche, ni de couteau comme le calmar: de chaque côté elle a une eſpece de petite aîle ronde & étroite, qui environne tout le ventre comme dans les ſèches; elle n'eſt point ronde & finit en angle aigu comme dans les calmars. Le deſſus du corps de la petite ſèche eſt tout tiqueté de points noirs; elle reſſemble à la ſèche par les yeux, la bouche, le conduit, & les parties intérieures: ſa chair eſt plus molle & plus délicate que celle de la ſèche & du poulpe. On en pêche beaucoup au printems avec les poiſſons: on n'en fait pas de cas, peut-être parce qu'elle eſt trop petite.

SECRÉTAIRE. *Voyez* SAGITTAIRE.

SECURIDACA. C'eſt *l'émerus* des Jardiniers. *Voyez* à la fin du mot SÉNÉ. M. *Deleuze* obſerve que le nom de *ſecuridaca* a été donné à pluſieurs plantes de différens genres, en particulier à la *coronilla varia*, qui eſt le ſainfoin commun de M. *Plucke*, *Spectacle de la Nature*.

SEFER. Poiſſon Royal du Cap de Corſe à la Côte d'or: il eſt extrêmement gras dans le mois de Février: ſa chair a le goût de celle de l'anguille; on la coupe par tranches, & on la fait ſécher. Les Anglois regardent ce poiſſon comme un des meilleurs & des plus délicats qui ſe pêchent ſur la Côte d'Or: quand il a tout ſon accroiſſement, il eſt long de cinq pieds. Quelquefois on en découvre des troupes nombreuſes le long du rivage; ſa peau eſt toute noire, peut-être eſt-ce

le même poiſſon que le *negre*. Sa retraite ordinaire eſt entre les rochers; mais dans de certains temps, il ſe tient ſur les baſſes & ſi près de la terre, que les Negres le percent à coups de dards dans leurs pêches aux flambeaux. *Boſman, Hiſtoire Générale des Voyages*, *Livre. IX.*

SEGA. On donne ce nom à un ſerpent d'Afrique qui a le corps long & délié, & qui aime à ſe repoſer à l'ombre du lentiſque, attiré peut-être par l'odeur agréable de cet arbre.

SEIBA. *Voyez* CEIBA.

SEICHE. *Voyez* SÈCHE.

SEIDA. Petit quadrupede ſauvage de l'Afrique, haut d'environ une demi-coudée : il a le muſeau du lievre, les mouſtaches d'un tigre, les oreilles d'un homme : il eſt tout couvert de longs piquans, ronds, blancs & noirs, qui lui ſervent de défenſe contre les animaux qui l'attaquent : il ne boit point, & mange de toutes ſortes de choſes. *Dictionnaire des Animaux.*

SEIGAK. *Voyez* SAIGA.

SEIGLE, *ſecale*. Le ſeigle eſt une plante graminée, qui tient le premier rang entre les blés après le froment & même après l'épeautre, dit M. *Haller;* il eſt cultivé preſque par-tout; les Montagnards & les Peuples des pays ſeptentrionaux s'en ſervent ordinairement pour faire du pain; on le cultive auſſi beaucoup dans les terres ſablonneuſes, & qui ſont trop légeres pour le blé.

La racine du ſeigle eſt annuelle, garnie de fibres déliées : elle pouſſe pluſieurs tuyaux, plus grêles que ceux du froment, à la hauteur d'un homme; ſes fleurs ſont les mêmes que celles du froment; ſes épis ſont plus longs, plus applatis que ceux du froment & barbus : il leur ſuccede des grains oblongs, grêles & preſque cylindriques.

On diſtingue deux eſpeces ou plutôt deux variétés de ſeigle, l'une qui ſe ſeme au printems, & l'autre qui ſe ſeme en automne, comme l'orge, dans les terres médiocres : on ſeme un mêlange de froment & de ſeigle, que l'on nomme du *méteil;* on y emploie d'autant moins de ſeigle, que la terre eſt plus propre à produire du froment; & on fait le contraire, ſi la terre eſt ſeche & légere. Le ſeigle monte en épi, un mois plutôt que le froment; auſſi dit-on communément, que le mois d'Avril ne ſe paſſe jamais ſans épi de ſeigle, & le mois de Mai ſans épi de froment. Le ſeigle d'hiver ſe cultive comme le

froment d'hiver; & le ſeigle du printems, de la même maniere que le blé de Mars, il faut ſeulement le ſemer un peu plus tard.

On ſeme quelquefois du ſeigle pour le couper en vert, & on en forme ainſi une eſpece de prairie artificielle. On peut la faucher en Avril, lorſque les épis commencent à monter; & lorſque l'année eſt humide, on peut la faucher juſqu'à trois fois : cette pâture eſt très-bonne pour les bœufs & pour les vaches.

Le pain de ſeigle ne convient qu'aux eſtomacs robuſtes & vigoureux, parce qu'il ſe digere difficilement. On mêle quelquefois cette farine avec celle du froment, pour donner au pain un certain goût qui plaît à pluſieurs perſonnes, & pour le tenir plus long-temps frais. La farine de ſeigle eſt une de celles qu'on ſubſtitue aux quatre farines réſolutives. Il y a des perſonnes qui font rôtir le ſeigle comme on fait le café, & qui s'en ſervent de la même maniere, après l'avoir réduit en poudre; cette boiſſon les échauffe moins, mais elle n'a ni les qualités, ni les agrémens du café.

Maladie du Seigle, *nommée Ergot* ou *Clou.*

Le ſeigle eſt rarement ſujet aux maladies de la nielle & du charbon comme le froment, c'eſt pourquoi on ne le paſſe pas à la chaux; mais il eſt très-ſujet à devenir ergoté, au lieu que le froment le devient rarement.

Dans certaines années pluvieuſes & humides, il naît dans les épis du ſeigle, des grains plus longs que les autres, qui ſont tantôt droits, tantôt courbés; ce ſont ces grains-là que l'on nomme *ergot* en Sologne, *ébrun* en Bourgogne, & *blé cornu* en Gâtinois. Ces grains qui ſortent conſidérablement de leur enveloppe & qui tiennent moins à l'axe dentelé de l'épi que les bons grains, faute de germe, ſont bruns ou noirs à l'extérieur; leur ſurface eſt raboteuſe, ſouvent on y apperçoit trois ſillons qui ſe prolongent d'un bout à l'autre : il n'eſt pas rare d'appercevoir à leurs ſurfaces, des cavités qui paroiſſent comme creuſées par des inſectes. Dans l'intérieur du grain ergoté, on voit une farine aſſez blanche, recouverte d'une autre farine rouſſe ou brune, qui, quoiqu'elle ait une certaine conſiſtance, peut s'écraſer entre les doigts. Ces grains mis dans l'eau ſurnagent, & tombent enſuite au fond; ſi on les mâche, ils laiſſent ſur la langue l'impreſſion de quelque

chofe de piquant, & quelquefois peu après on éprouve une inflammation brûlante dans la gorge, comme quand on a mâché l'écorce du garou.

La caufe de cette maladie n'eft pas bien connue ; les uns l'attribuent à un défaut de fécondation, prétendant n'avoir jamais trouvé de germes dans les grains ergotés ; d'autres l'attribuent aux pluies, aux rofées, aux brouillards, à l'humidité du terrain qui lui font nuifibles. MM. *Tillet* & *Duhamel* foupçonnent que l'ergot eft occafionné par la piqûre d'une chenille, qui fait des grains de feigle une efpece de galle. Quelle qu'en foit la caufe, qu'il feroit très-effentiel de connoître, l'ergot ne doit point être confondu avec le charbon, ce font deux maladies différentes. Ce qui paroît encore mieux établir cette différence, c'eft que les expériences de M. *Tillet* prouvent que la pouffiere de l'ergot n'eft pas contagieufe comme celle du charbon. MM. *Beguillet* & *Maret* de Dijon ont donné une excellente Differtation fur le *blé cornu*. Dom *Maurice Roffredi*, Abbé régulier de l'Abbaye de Cafanova, Ordre de Citeaux, en Piémont, a fait inférer dans le Journal d'Hiftoire Naturelle de M. l'Abbé *Rofier*, un Mémoire intéreffant fur les animalcules du blé rachitique.

Un fait néanmoins très-certain, c'eft que les grains de feigle ergotés ont paru occafionner dans certaines années, à ceux qui fe nourriffent de pain fait de la farine où il eft entré beaucoup de grains ergotés, des effets des plus funeftes, des maladies approchantes de celles qu'on nommoit autrefois *mal de Saint Antoine*. Il eft toujours aifé de féparer la plus grande partie des grains ergotés, par le fecours du crible, parce que la plupart de ces grains malades font plus gros que les grains fains. Les Payfans de Sologne font cette féparation dans les années où le grain n'eft pas cher ; mais dans les années de difette, ils fe gardent bien de perdre les grains ergotés ; & c'eft alors qu'ils font quelquefois attaqués d'une gangrene feche, qui leur fait tomber les extrémités du corps, fur-tout les pieds ; ils fe détachent des jointures comme fi on quittoit une jambe de bois, & tombent l'un après l'autre, fans prefque fentir de douleur, & fans hémorrhagie. On a vu quelques-uns de ces miférables, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, à qui il ne reftoit plus que le tronc, & qui ont cependant vécu en cet état pendant plufieurs jours ; les membres fe corrompent par degré, ils deviennent livides, noirs, d'une odeur infupportable. Les remedes, tant internes

qu'externes, ne peuvent guere arrêter le cours de ce mal horrible. On lit dans un des Mémoires présentés à l'Académie des Sciences, qu'une Demoiselle charitable avoit une recette admirable, au moyen de laquelle elle guérissoit cette maladie cruelle, en la prenant dans sa naissance : sa méthode curative consistoit à faire saigner une ou deux fois la personne attaquée de cette maladie, à envelopper la partie menacée de gangrene avec un linge trempé dans de l'eau-de-vie & du beurre frais, jusqu'à ce que la chaleur y revînt, ce qui arrivoit ordinairement au bout de deux ou trois jours; on la frottoit ensuite avec du *baume rouge*, composé avec trois livres d'huile, trois demi-setiers de vin, une livre de térébenthine, deux onces de santal rouge, & une demi-livre de cire jaune. Lorsque la gangrene étoit naissante, on l'arrêtoit en trois ou quatre jours avec une eau composée de quatre onces d'alun, de trois onces de vitriol romain, & de trois onces de sel qu'on avoit fait fondre dans deux pintes d'eau réduites à une.

Il faut en convenir, l'ergot ne produit pas tous les ans ces fâcheux accidens ; car lorsqu'il y a naturellement peu d'ergot avec le bon grain, il ne fait pas de mal. On prétend encore que l'ergot perd sa mauvaise qualité, quand on l'a gardé un certain temps : mais dans les années de disette, les Paysans n'ont point le temps de garder leur grain, ils sont obligés de le consommer aussi-tôt après la moisson, & par conséquent de s'exposer à la fâcheuse maladie dont on vient de parler, sur-tout quand le bon grain contient beaucoup d'ergot.

Il convient maintenant de citer quelques observations propres à tranquiliser nos Lecteurs sur le compte de l'ergot.

M. *Model*, célebre Apothicaire de Russie, a voulu s'assurer si le seigle ergoté pouvoit produire d'aussi fâcheux effets que ceux qu'on lui attribue ; pour cela il fit d'abord des expériences sur une poule, un pigeon & un chien, en mêlant de la poudre de seigle ergoté dans leurs alimens, & en augmentant la dose chaque jour : ces préliminaires, dit-il, m'enhardirent, & je crus ne pouvoir me dispenser de devenir un quatrieme objet d'épreuve. Je me déterminai donc, pour connoître la saveur de l'ergot, & l'effet qu'il produiroit sur moi, d'en prendre demi-gros tous les matins à jeun pendant huit jours. Je crus d'abord, en le mâchant, appercevoir un peu d'âcreté, mais cette âcreté disparut aussi-tôt, ne laissant plus qu'une saveur de noisette & un certain goût amer ; je n'éprouvai ensuite aucune irritation à la gorge, ni les

autres accidens que l'on accuſe l'ergot de produire. Mon ſommeil fut tranquille pendant tout ce régime, & je n'eus pas le plus petit mal de tête. Quoique nous jouiſſions de la meilleure ſanté, mon pigeon, ma poule, mon chien & moi, il s'en falloit cependant encore que je fuſſe entiérement raſſuré ſur le compte de l'ergot; car ſous quelle forme & en quel état, me diſois-je, fait-on uſage de ce grain? Ce n'eſt qu'après qu'il a été converti en farine & réduit en pain: il eſt poſſible, continuai-je, que dans la fermentation toutes ces qualités nuiſibles ſe développent, tandis que l'ergot ſeul & en grain pourroit fort bien n'opérer aucun mauvais effet, ainſi que l'expérience ſoutenue pendant huit jours m'en a convaincu. En conſéquence j'ai réduit de l'ergot en poudre, j'en ai obtenu une farine d'un brun violet; j'ai mêlé une once de cette farine avec huit onces de pâte compoſée de levain & de farine de ſeigle; j'en ai formé un pain que j'ai laiſſé refroidir pour éviter les inconvéniens du pain chaud. Il étoit d'une aſſez vilaine couleur; mais ayant une bonne odeur, & un goût tant ſoit peu amer. Ce pain fut diſtribué avec beaucoup d'économie à tous mes penſionnaires, ſuivant leur eſpece, & aucun d'eux ne fut indiſpoſé. Le ſurlendemain je préparai un même pain, mais dans lequel je doublai la proportion de l'ergot: il fut diſtribué également & mangé avec le même plaiſir, ſans qu'il en ſoit réſulté le plus léger accident.

J'avois encore à ma diſpoſition quatre onces de farine d'ergot; je me réſolus à mettre toute cette quantité avec le double de ſon poids de pâte de ſeigle, pour voir ſi les individus que j'avois accoutumés à l'uſage de l'ergot, montreroient dans cette nouvelle circonſtance ou de la répugnance ou quelque altération qu'on pût comparer à l'effet attribué continuellement à l'ergot. Leur diſpoſition me parut conſtamment la même; je mangeai auſſi de ce pain, ſans rien reſſentir de particulier, & pour que rien ne fût perdu, j'en jetai les miettes à de francs moineaux qui n'en ont point été malades.

Je remis après cela mes animaux à leur nourriture habituelle, & les viſitai très-exactement, ſans rien appercevoir qui fût étrange à leur maniere d'être: ils étoient gras & fort gais. La ſatisfaction de les voir jouir de la meilleure ſanté fut bientôt troublée par l'idée de leur deſtruction. Je l'avouerai, ce ne fut pas ſans un combat intérieur que je m'expoſai au remords d'être cruel & ingrat envers eux; mais les antagoniſtes de l'ergot demandoient un ſacrifice, il fallut prononcer:

je fis donc tuer mon pigeon & ma poule. L'ouverture du corps de ces victimes ne laissa appercevoir aucun point gangreneux, ni de vestiges d'érosion dans l'estomac ou les entrailles. Je me déterminai, non sans peine, à en manger la chair, toute ergotée qu'elle étoit ; mon chien en rongea les os : je proteste que nous n'avons été ni l'un ni l'autre incommodés : j'ajoute même que mes membres tiennent solidement au buste, & qu'enfin ils sont sains, entiers & très-valides. Je suis bien éloigné de prétendre que l'ergot puisse équivaloir au bon grain ; mais je crois pouvoir avancer qu'il n'est pas malfaisant, comme on l'a dit avec tant de confiance. Quelque abondant qu'on le suppose dans nos récoltes, il ne l'est jamais en aussi grande quantité que je l'ai employé pour mes expériences ; & quoique le nombre de ce grain ergoté soit indéterminé dans les épis où on le rencontre, il va rarement à plus de quatre à cinq.

Il paroît que ces faits bien constatés doivent faire soupçonner quelque exagération dans les récits que nous avons exposés en commençant l'histoire de la maladie du seigle, & de ses effets dans le corps humain. Notre zele pour tout ce qui peut concourir au profit & à la sécurité de nos semblables, nous invite à exposer encore ici deux faits que nos Editeurs de Lyon (MM. *Bruyset*) nous ont communiqués : 1°. à Lyon le peuple se sert dans les pleurésies, du seigle ergoté en guise de remede : 2°. un Médecin de la même ville, bon Observateur, a essayé d'en prendre lui-même, d'abord en petite quantité, & successivement en augmentant la dose, sans en ressentir aucun mauvais effet. Ces deux observations sont le résultat du travail des Commissaires de la Société d'Agriculture de Lyon, qui a voulu savoir à quoi s'en tenir sur les prétendus dangers attribués au seigle ergoté. Nous concluons donc aujourd'hui, que l'usage d'un tel seigle ne peut être dangereux, ainsi que quantité d'autres especes d'alimens, relativement & non absolument. La qualité locale de l'atmosphere, la nature du sol, des maladies épidémiques, en un mot une disposition de nature peuvent rendre funeste un aliment qui, en toute autre circonstance sera assez salutaire, ou au moins peu malfaisant. Maintenant nous conseillons à nos Lecteurs de consulter le second volume des *Récréations Physiques*, *Economiques & Chimiques* de M. *Model*, ouvrage traduit de l'Allemand, & commenté par M. *Parmentier*, à Paris.

Il croît dans le Milanez une plante nommée *covette*, qui ressemble au

ſeigle par ſa tige & ſes racines : on peut faire du pain avec la graine de ce végétal; mais ce pain déplaît à l'œil ; il eſt peſant, déſagréable au goût & de mauvaiſe qualité. Cette plante eſt une eſpece de chiendent, appellé par M. *Linneus*, *cynoſurus echinatus*. Une maladie ſurvenue depuis quelques années dans la maiſon de force de Milan, & qui paroiſſoit être particuliere à cette maiſon, a déterminé le Gouvernement à faire examiner aux Médecins ſi elle n'étoit pas due à cette graine, dont la farine entre dans le pain avec lequel on nourrit les perſonnes renfermées dans cette maiſon. Voici le ſentiment des Commiſſaires de la Faculté de Médecine de ce pays. La farine de covette contient peu de parties nutritives ; le pain qu'on en fait diminue les forces, rend inquiet, excite des tremblemens dans les nerfs, rend la tête peſante, enivre, & fait dormir d'un ſommeil long & profond ; il eſt exceſſivement contraire aux hypocondriaques, il cauſe même des diarrhées, langueurs, douleurs de tête, éblouiſſemens, peſanteurs, ſyncopes. Voilà donc encore un ennemi végétal qui mérite d'être étudié & combattu.

SEIGLE BATARD. *Voyez au mot* FÉTU.

SEL, *sal*. Les ſels naturels ſont des ſubſtances foſſiles, qui ont la propriété de ſe diſſoudre dans une plus ou moins grande quantité d'eau, de ſe cryſtalliſer, après que le fluide néceſſaire pour la diſſolution a été diminué par l'évaporation, & de ſe liquéfier dans le feu ; encore les uns y deviennent-ils fixes, & les autres s'y volatiliſent ſous la forme d'une vapeur non enflammée. Ces corps, que nous connoiſſons ſous les noms ſpécifiques d'*alun*, de *vitriol*, de *natron*, de *nitre*, de *ſel gemme*, de *ſel ammoniac*, de *borax*, &c. ces corps, dis-je, portés ſur la langue, font éprouver aux papilles nerveuſes (ſiege du goût) & à l'odorat, une alternative de ſenſations & de ſaveurs fort différentes ; il y en a de froides, d'acres & d'aigres, d'autres ſont chaudes, fades ou ſalées : leurs couleurs ne ſont pas plus conſtantes, ni la configuration de leurs parties dans l'état de cryſtalliſation.

En général, les Chimiſtes diſtinguent & diviſent les ſels en *acides*, en *alkalis* & en *neutres*. Les premiers ſont ceux d'une ſaveur aigre, & qui, ſous une forme fluide, font un mouvement de gonflement ou d'effervеſcence avec les ſubſtances alkalines, avec les terres & pierres calcaires, par conſéquent avec les productions d'animaux, reconnues propres à faire de la chaux ; telles que les coquilles d'œufs, les huîtres, les perles, les coraux, les yeux d'écreviſſes, &c. Les ſels acides ont

encore la propriété de rougir les liqueurs ou teintures bleues végétales ; & l'on présume, avec beaucoup de vraisemblance, que les acides sont la base de tous les autres sels.

Les sels alkalis produisent à leur tour les mêmes phénomenes sur les substances acides ; ils ont, au contraire des sels acides, la propriété de colorer en vert les couleurs bleues tirées des végétaux, au lieu que les acides les changent en rouge. Les sels alkalis se distinguent aussi entr'eux par deux propriétés différentes : les uns sont *fixes*, & entrent en fusion par un feu modéré sans se dissiper ; ils sont solubles dans l'eau : ceux qui appartiennent au regne minéral, ne tombent que peu ou point en déliquescence, & n'ont point la grande causticité des alkalis végétaux : les autres sont *alkalis volatils*, ils se subliment & même disparoissent à l'action d'un feu assez doux. Cette derniere espece est assez rare dans le regne minéral, excepté dans la glaise. Consultez les *Mémoires de l'Acad. de Suede*, *Tome IX*, *année 1746 ;* mais elle est assez commune dans le végétal, & plus abondante dans l'animal.

Enfin ce que l'on nomme *sel neutre*, n'a ni les effets particuliers d'un sel acide, ni ceux d'un sel alkali proprement dit. Le *sel neutre* est celui qui résulte de la combinaison juste & exacte de ces deux différens sels saturés l'un par l'autre. Par la modification de cette combinaison des acides & des alkalis, l'Art comme la Nature, parviennent à produire un grand nombre de différens sels neutres : tout dépend de la nature & des bases qui s'unissent à l'acide, du degré de saturation, &c. On trouvera sur l'Œthiologie de ces différens sels, des détails très-circonstanciés & pleins de vues physiques & chimiques, dans le *Dictionnaire de Chimie* de M. *Macquer*, dans la *Chimie expérimentale* de M. *Baumé*. On peut aussi consulter le premier volume de notre *Minéralogie*, *édition de 1774*.

Les sels naturels, ainsi que les bitumes & les métaux, sont rarement purs dans la terre ; ils sont presque toujours remplis de matieres hétérogenes qui alterent leurs propriétés.

Comme nous avons parlé de l'*alun*, du *borax*, du *sel ammoniac*, du *nitre*, du *natron* & du *vitriol*, suivant l'ordre alphabétique, nous ne parlerons ici que des sels naturels, dont le nom commence par le mot *sel*.

SEL ACIDE MINÉRAL. *Voyez à l'article* SEL. On distingue trois acides simples minéraux ; savoir, l'*acide vitriolique*, l'*acide nitreux*, l'*acide marin :* il y a aussi l'*acide végétal*. Voyez *vitriol*, *nitre*, *sel marin*, &

& l'article *vin* au mot VIGNE. On ne rencontre guere dans la terre les ſels acides minéraux purs ; ils ſont toujours ſous une forme fluide : s'ils ſont concrets, ils ſont ordinairement combinés & neutraliſés.

SEL ALEMBROT ou ALKITRAN ou SEL TABERI, eſt, ſelon *Lémery*, un ſel rougeâtre, qui a la forme & la couleur du ſang deſſéché. On le trouve au Mont Olympe en Chypre : celui que nous avons vu ſous ce nom eſt un ſel gemme. *Lémery* donne la maniere de faire un ſel alembrot artificiel, dans ſon *Traité des Drogues ſimples, page 764, édition de 1733.*

SEL ALKALI NATUREL, *ſal alkali naturale.* Il eſt en partie fixe & en partie volatil : il ſe cryſtalliſe difficilement, mais forme une maſſe comme ſpongieuſe, qui ſouvent tombe d'elle-même en poudre : elle fait effervеſcence avec tous les acides. Ce ſel eſt d'une ſaveur brûlante, d'une odeur un peu fétide, & ſe diſſout dans trois fois ſon poids d'eau. Il répand dans le feu une odeur & une vapeur âcre : la partie qui ne ſe diſſipe pas au feu, y entre en fuſion. Le natron & l'halinatron ſont des eſpeces d'alkalis naturels, ainſi que le ſel mural appellé *aphronatron.* Celui-ci ſe forme contre les murs plâtreux des maiſons, en petites maſſes compactes, mais friables : il eſt impur & d'une figure indéterminée ; il ſe gonfle un peu dans le feu, ſans décrépiter ni détoner ; ſaturé par l'acide, il ne s'en précipite rien : la cryſtalliſation lui donne la figure quadrangulaire & aiguë. A l'égard de l'halinatron & du natron, appellés *ſel alkali terreux*, voyez ces mots. On prétend qu'il y a des plantes qui contiennent naturellement un ſel alkali, & que cette eſpece de ſel ſe trouve dans l'état d'*alkali minéral* dans les végétaux maritimes, & devient *alkali végétal* dans les mêmes plantes qui croiſſent au milieu des terres éloignées de la mer.

SEL AMMONIAC NATUREL. *Voyez* AMMONIAC (SEL).

SEL D'ANGLETERRE ou D'EPSOM. C'eſt du ſel de glauber mêlé de quelques autres ſels, & ſur-tout d'un ſel neutre calcaire : *voyez au mot* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL DE CHAUX. *Voyez* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL COMMUN ou SEL MARIN, *ſal commune aut marinum.* Sa ſaveur eſt âcre, pénétrante, ſalée & plus agréable que celle d'aucun autre ſel. Sa forme eſt cubique comme un dez à jouer : il décrépite & pétille fortement ſur les charbons rouges, & y reſte long-temps

avant que de s'y fondre; il exige environ quatre fois son poids d'eau pour sa solution. On en distingue deux especes principales; savoir,

1°. Le SEL GEMME ou SEL MARIN FOSSILE, *sal gemmæ aut gemmeum montanum.* C'est le plus dur & communément le plus pur des sels fossiles; souvent il est transparent, brillant, en beaux cristaux taillés à huit angles solides & à six faces; il y en a de différente couleur, tantôt grisâtre ou blanchâtre: tel est celui qu'on trouve dans le Nord, dans les Indes, en Tartarie près d'Astracan, notamment en Egypte, & dans quelques autres parties de l'Afrique; tantôt bleuâtre, rougeâtre, jaunâtre, ou non coloré, comme on le remarque en divers lieux de l'Asie. On en trouve beaucoup en Europe, en Transilvanie, à Salzbourg, à Sowaer en Hongrie, à Hall dans le Tirol, en Saxe, à Williska en Pologne, à Cardonne en Catalogne, &c.

On trouve beaucoup de sel gemme coloré dans des endroits dont le terrain est par couches, ou composé de lits argileux & calcaires; mais la plus grande quantité de ce sel se trouve dans des cavités de montagnes en masses si énormes, notamment dans la Russie & dans tout le Nord, qu'au rapport de *Lémery*, plusieurs habitans s'en bâtissent des maisons. En Pologne les mines de sel sont très-profondes; on les exploite depuis l'an 1252; le Royaume de Pologne en tire un de ses plus grands revenus: on descend dans ces mines par six ouvertures carrées & garnies de bois de charpente, pour empêcher l'éboulement des terres; c'est un beau spectacle, & en même temps effrayant pour le Voyageur curieux qui veut visiter ces souterrains. Sur chaque ouverture est établie une large roue qu'un cheval fait tourner, & au moyen d'un cable on monte & on descend ce qu'on veut. Les Etrangers qui veulent voir la mine, endossent d'abord chacun un habit de Mineur, & l'un des Ouvriers s'attache avec une petite corde à la grosse, qui est un cable, & prenant ensuite un Etranger dans ses bras, il donne le signal pour descendre, lorsque le premier est descendu d'environ trois verges, un autre Mineur se charge d'un second Voyageur, & après qu'on a fait marcher la roue, il descend aussi trois verges, & ainsi de suite. Il n'est pas rare de voir une compagnie de trente ou quarante personnes attachées à ce même cable. La descente est fort lente, fort obscure, assez étroite, & a plus de six cents pieds de profondeur perpendiculaire; il semble au Voyageur qu'il entre dans le

fond des abymes. On juge bien qu'on a tout le temps ou de s'ennuyer ou de faire des réflexions sur la facilité avec laquelle on a mis sa vie au hazard, en la faisant dépendre de la bonté de la corde. Etant descendu, le pâle & triste Mineur vous présente une petite lampe allumée, vous fait parcourir le manoir ténébreux, & vous conduit au lieu des Travailleurs : si l'on vouloit aller seul, on risqueroit de s'égarer dans la multitude de chemins ou de galeries qui se croisent & qui forment une espece de labyrinthe très-obscur. Ces mines si considérables sont situées à Williska à cinq lieues de Warsovie ; elles sont habitées par un si grand nombre d'Ouvriers, que c'est une République souterraine, qui a ses lois, sa police, ses chefs & ses petites voitures publiques : on y a pratiqué une Chapelle où l'on célebre l'Office divin. Chaque Mineur a sa hute ou niche ; on y entretient quatre-vingts chevaux ; ils y sont nourris. On dit que les enfans y naissent & y sont élevés ; ce sont autant de petites citoyens destinés à l'école de la mine. Les voûtes de sel sont soutenues par des colonnes ou piliers taillés dans le sel même : la lueur des flambeaux qui éclairent ces vastes appartemens souterrains, en réfléchissant de toutes parts, répand un éclat merveilleux ; ce sont comme des palais d'un cristal souvent cubique & d'un blanc verdâtre. Le ruisseau d'eau douce & fraîche qui coule dans ce souterrain sert à abreuver les habitans. Le sel se trouve d'abord par blocs d'une grosseur prodigieuse, ensuite on le trouve par couches suivies, & dans une quantité inépuisable. On se sert de pioches, de ciseaux & de maillets pour le détacher en masses qui forment des prismes carrés de sept ou huit pieds de longueur, & de deux pieds & demi d'épaisseur. On nomme ces parallelipipedes *battawanes*. On est quelquefois parvenu à en détacher des masses qui avoient jusqu'à quarante-huit pieds de longueur. Ces blocs se roulent sur des cylindres de bois jusqu'au puits, d'où ils sont élevés par des machines à moulettes très-fortes, & tournées par douze chevaux. Quant aux petits morceaux on les monte dans des tonneaux. On compte que tous les ans on retire des mines de Williska à-peu-près six cents mille quintaux de sel gemme : on le moud en grosse farine, dont on se sert par-tout où il faut du sel. La mine de Cardonne en Catalogne offre aussi des massifs de sel gemme très-considérables : le sel y est ou d'un blanc de neige, ou coloré & en blocs si durs, qu'on ne le peut détacher qu'à l'aide des massues de fer. La mine de sel de la Haute Hongrie

près d'Eperies, quoique moins considérable que celle de Pologne, a plus de cent quatre-vingts brasses de profondeur : elle produit un très-gros revenu à la Maison d'Autriche. Il s'y trouve des morceaux de sel blanc aussi beaux que le cristal ; d'autres sont colorés en jaune orangé & en bleu, d'une maniere uniforme ou par zones ; sa dureté est suffisante pour qu'on en puisse faire des bijoux & des ornemens qui imitent ceux qu'on fait avec les pierres précieuses.

Le sel gemme d'Ethiopie est d'un blanc opaque. *Lémery* dit qu'on le taille dans ce pays en tablettes longues d'un pied, larges & épaisses de trois pouces, & qu'on s'en sert comme d'une monnoie dont la valeur équivaut à six sous monnoie de France. Ce sel est si commun dans tout le territoire de l'Egypte, que tous les puits ne rendent qu'une eau salée. On regarde même comme une espece de miracle un puits d'eau douce qui est à Matarée, l'Heliopolis des Anciens. Si le Nil ne réparoit pas ce dommage, l'Egypte seroit inhabitable, comme une grande partie de l'Arabie l'est par la même cause. On se sert du sel gemme dans les lieux où il naît, aux même usages que nous employons ici le sel marin, il engraisse les bestiaux & sur-tout les brebis; il fertilise singulierement les terrains arides & argileux. L'on fait à Paris & dans tout le Royaume un assez grand trafic d'un sel gemme que les Piémontois ont l'art de retirer par l'évaporation des eaux de puits salés. Il est en pains demi-transparens : les Teinturiers en font usage; c'est celui dont on se sert aussi en Médecine. Dans les endroits où il y a des mines de sel gemme, des Ouvriers intelligens en choisissent des morceaux durs & les plus transparens, pour en faire divers ouvrages, comme des boîtes, des chapelets, des vases, des chandeliers, des croix. On imite, avec des morceaux de ce sel naturellement coloré, différens fruits.

Les Naturalistes conviennent assez que c'est au moyen de ce sel, si abondant dans certaines contrées & dissous par des eaux douces, que se forment les étangs, les fontaines & puits dont l'eau est salée: tels qu'on en remarque en Franche-Comté, en Lorraine, en Italie & dans le Palatinat ; mais on ne convient pas généralement que l'eau de de la mer tire sa salure continuelle des mines de sel gemme qui tapissent les abymes de l'Océan ou la surface de la terre. Une des grandes difficultés que quelques Physiciens opposent à ce sentiment, c'est la dissolution totale des montagnes de sel qui doit s'opérer par le laps du

temps; c'eſt la chûte immenſe des eaux douces qui ſe rendant à la mer, y doivent donner une ſaveur, tantôt plus, tantôt moins ſalée. Mais on répondra que ſi le Créateur forma la mer dans ſon degré de ſaumure actuelle (qualité néceſſaire aux animaux qui y vivent) & que ſi l'évaporation des eaux, par le moyen de laquelle elle ſe ſale toujours, eſt proportionnée à celle qui tombe en pluie; alors la ſalure de la mer ſe trouvera toujours la même qu'à la création; car ce que les rivieres y charient de ſel, eſt au plus en quantité proportionnée à ce que l'on en conſomme, à ce qui s'en trouve de criſtalliſé ſur les bords de l'Océan. Pour ce qui regarde la diſſolution des montagnes de ſel, il y a une maxime ou axiome qui dit que là où eſt une matrice de terre ſaline, ſoit nitreuſe, ſoit de ſel marin, ſoit vitriolique, il y a dans la Nature des moyens qui y produiſent toujours des mêmes matieres, & l'expérience le confirme aſſez. *Voyez au mot* MER, les différens endroits où cette eſpece d'eau a divers dégrés de ſalure.

Un phénomene très-remarquable pour le Naturaliſte, c'eſt que les maſſes ſalines des puits ou mines de Williska renferment ſouvent des gallets ou cailloux arrondis, des coquilles ou d'autres corps marins: ſouvent le milieu des couches de ſel gemme contient de groſſes maſſes d'une roche compoſée de diverſes eſpeces de pierres. On y trouve auſſi des morceaux branchus de bois noirci, minéraliſé & d'une odeur très-déſagréable. Des eſpeces de mouphettes ou vapeurs empoiſonnées ſe font quelquefois auſſi reſſentir dans ces ſouterrains, & on en a vu prendre feu avec un fracas épouvantable. La terre qui recouvre le ſel forme des lits dont les uns ſont de glaiſe, d'autres de ſable, de grais, de coquilles. Ces bancs ſemblent avoir été dérangés de leur place. Quel raiſonnement peut-on donner de ces tranſpoſitions de corps, de l'origine & de la reproduction du ſel gemme? N'eſt-on pas en droit de dire que le ſel marin foſſile que l'on trouve dans pluſieurs pays qui ſont maintenant très-éloignés de la mer, doit ſa formation au ſéjour des eaux de la mer ſur certaines portions de notre Continent? Des eaux ſalées ſont reſtées dans des cavités d'où elles ne pouvoient ſortir; là, par l'évaporation, ces eaux ont dépoſé leur ſel, qui après avoir pris une conſiſtance ſolide & criſtalline, a été recouvert de terre par couches, telles que nous venons de le dire ci-deſſus. Le ſel marin en grappes eſt une ſtalagmite.

Il eſt bon d'obſerver que dans tous les lieux où ces eaux ſalées paſſent,

elles dépofent du fel gemme fous une forme de gelée blanche; les terres & les pierres qui avoifinent le trajet de ces eaux fouterraines, ont auffi une faveur falée & une pefanteur confidérable. Lorfque des pierres mêlées de fel gemme & détachées de la mine ont été quelque temps expofées à l'humidité de l'air, elles augmentent tellement de pefanteur fpécifique, qu'un morceau de ces pierres, qu'un Ouvrier pouvoit aifément porter dans le fond de la mine, ne peut plus être remué de fa place par un feul homme.

2°. Le SEL MARIN, OU SEL DE CUISINE, OU SEL COMMUN, *fal marinum cibarium, aut culinare.* Ce fel dont nous ufons journellement dans tous nos alimens, & quelquefois dans les Arts & Métiers, ou pour conferver du poiffon & de la viande, &c. s'humecte facilement: il differe peu du fel gemme; tantôt on le trouve formé fur les bords ou au fond de la mer, tantôt il eft naturellement criftallifé à l'embouchure des fources & fontaines falées, ou au fond des lacs falés; mais il eft rare de rencontrer le fel marin tout criftallifé. Celui que nous employons dans la cuifine, eft toujours retiré des eaux falés par l'art, & de cinq manieres différentes.

1°. Par la chaleur du foleil, cette maniere s'exécute au moyen des marais falans, tels qu'on en voit en diverfes contrées de la France, en Bretagne, le long des côtes d'Aunis: ces marais, dont le terrain eft toujours plus bas que l'élévation des grandes marées, forment un carré long, nivelé, creufé de trois pieds, qu'on a foin d'enduire de glaife pour retenir l'eau falée qu'on y fait entrer au moyen des éclufes faites exprès, pendant l'été, par un beau temps, fec & chaud jufqu'à la hauteur de demi-pied ou environ. L'expofition la plus favorable pour un marais falant, & la faunaifon doit être dans la direction d'un vent de Nord-Oueft. Cette eau s'évapore bientôt & laiffe une liqueur dans laquelle fe trouve un affemblage de criftaux de fel marin qu'on caffe avec des perches, puis on les retire avec des pelles trouées, & on en ferme des piles ou tas qu'on laiffe égoutter fur la terre feche: alors on le tranfporte dans les Gabelles. *Confultez le Mémoire fur les marais falans des Provinces d'Aunis & de Saintonge*, par M. Beaupied Dumenils, *imprimé à la Rochelle.* Ce fel eft moins blanc que celui que les Languedociens font au Peccais dans les Ifles de Maguelone, près d'Aigues-mortes, où la criftallifation du fel eft des plus régulieres & la fabrication très-abondante. On prétend que ces falines

fourniſſent annuellement huit millions de rente. Les Ouvriers de ces ſalines jettent dans les étangs ſalés des branches de bois, arrangées de maniere à repréſenter une étoile, une couronne, une croſſe, &c. alors le ſel ſe cryſtalliſe autour de ces matieres de la maniere la plus agréable. *Conſultez le Mémoire ſur les ſalines de Peccais, par M.* Montet, *de la Société Royale de Montpellier, inſéré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

2°. La ſeconde maniere conſiſte à faire évaporer ſur le feu dans de grandes chaudieres de plomb, juſqu'à ſiccité, l'eau des lacs, des puits & des fontaines ſalées, dont quelques-unes contiennent juſqu'à douze, ſeize & vingt livres de ſel par cent pintes d'eau : telle eſt celle de Montmort en Franche-Comté, & celle de Dieuſe en Lorraine, où eſt l'une des plus belles & des meilleures ſalines que l'on connoiſſe. Cette opération ſe pratique auſſi près de Lunebourg & de Hartebourg en Allemagne, en Angleterre, & près de Hall en Saxe. L'on obtient alors un ſel blanchâtre & aſſez pur; il ſe diſſout facilement dans l'eau : on l'appelle *ſel de cuiſſon*, *ſel de corbeille.*

3°. Dans les pays où le froid eſt exceſſif, comme dans le Nord, l'eau des bords de la mer qui contient peu de ſel, ſe gele facilement & preſque entiérement, excepté la portion de l'eau qui contient le plus de ſel marin : on acheve d'évaporer cette eau en l'expoſant à l'air dans des vaſes : le ſel prend alors la forme d'un grouppe de criſtaux de ſel marin.

4°. La quatrieme maniere, qui eſt fort curieuſe, conſiſte à concentrer d'abord l'eau ſalée par le moyen de l'air ſeul, ainſi qu'il ſe pratique aux fameuſes ſalines établies à Moutterſtat, entre Manheim & Durken, à Naubeim, près de Friedberg, & généralement en Allemagne, même en France, en Lorraine, & à Montmorot en Franche-Comté, dans les bâtimens nommés *évaporatoires* ou *hangars d'évaporation*, ou *bâtimens de graduation.* Pour l'intelligence de cette opération, il faut donner ici l'extrait du Mémoire lu par M. le Marquis de *Montalembert* à l'Académie des Sciences en 1748, concernant ſes obſervations faites en 1745. L'intention de l'Inventeur des hangars étant de préſenter à l'air le plus de ſurfaces poſſibles d'eau chargée de ſel, il a conſtruit un bâtiment ouvert de toutes parts, & garni dans ſon intérieur de onze rangées de fagots d'épines à double rang, & il a diviſé ces onze rangées en ſept parties dans leur longueur,

répondantes à autant de réservoirs qui font le sol de tout l'édifice : à chaque réservoir est un corps de pompe qui reporte l'eau qui est tombée dans un réservoir supérieur, d'où elle découle sur un autre rangée de fagots, (en y déposant son *schlot*, voyez ce mot), & va se rendre dans un des réservoirs d'en bas, & ainsi successivement jusqu'à la septieme évaporation. Il est aisé de concevoir comment l'eau ainsi coulante le long d'une infinité de branches placées à l'air libre, présente à cet air des surfaces multipliées, par lesquelles elle s'évapore, en laissant la portion qui s'écoule plus chargée de sel, parce que l'air n'enleve que l'eau proprement dite : l'eau restante après les sept opérations est reçue dans un réservoir commun à tous les hangars, & portée à cristalliser dans des chaudieres de plomb ou de fer, comme dans la méthode suivante. M. *Haller* observe ici que cette opération n'est bonne que pour des eaux très-foibles qui ne tiennent que $\frac{1}{100}$ ou $\frac{2}{100}$ de sel; dès qu'il y en a $\frac{1}{10}$ il faut éviter cette opération qui est accompagnée d'une grande perte d'eau salée.

La derniere méthode, qui se pratique dans les contrées septentrionales de la France, consiste à ramasser le sable humecté de l'eau de la mer, à l'exposer au soleil pour le faire sécher : par ce moyen, l'eau évaporée a abandonné le sel sur toutes les surfaces du sable : alors on lave le sable dans une certaine quantité d'eau qui en dissout tout le sel; après quoi on fait évaporer cette eau sur le feu dans des chaudieres de plomb, & l'on a soin de ramasser le sel dans ces chaudieres à mesure qu'il se cristallise. Ce sel est encore une espece de *sel de cuisson*. L'eau qui sur la fin de l'évaporation ne peut se cristalliser, est fort pesante ; on lui donne le nom d'*eau grasse* ou d'*eau mere* : Consultez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, au mot SAUNIER.

On prétend qu'on peut encore retirer du sel marin de certaines pierres qui ont la propriété phosphorique : on a observé que les pierres qui en contiennent beaucoup, suintent à l'extérieur, & tombent facilement en déliquescence. Le sel marin se trouve aussi dans quelques végétaux, comme dans le *paleopsis*, dans la plante appellée *kali* ou *soude*, &c. on le rencontre encore dans l'urine & dans le sang des animaux; en un mot la quantité de ce sel étonne & est à peine croyable, sur-tout dans le regne minéral. Ce sel résout promptement la glace, sans diminuer sa fraîcheur. Les Cuisiniers en jettent sur les charbons allumés, ou même presqu'éteints, pour les ranimer, en renouveller

l'embrasement,

l'embrasement, & en augmenter la chaleur & la flamme, en décrépitant il fait l'office de soufflet. Si ce sel étoit dissous dans l'eau, une quantité convenable de ce fluide salé éteindroit le feu. M. *Baumé*, de l'Académie des Sciences, a donné deux Mémoires à ce sujet. On connoît assez la qualité antiseptique du sel marin, & l'usage qu'on en fait en conséquence pour assaisonner les viandes, & préserver les parties animales de la putréfaction. Il est bon d'observer qu'une petite dose de sel en accéléreroit la corruption, & qu'il en faut appliquer une grande dose aux matieres putrescibles, si l'on veut les garder. C'est par cette raison qu'un bouillon non salé se conserve mieux & plus long-temps que celui auquel on a ajouté la dose ordinaire de sel, & que le petit lard qui baigne dans une forte saumure ne se corrompt point. Enfin l'acide du sel marin uni à celui du nitre, est le dissolvant de l'or & de l'étain. Le sel marin a aussi ses usages en Médecine & en Chirurgie, dit M. *Bourgeois ;* on en fait des sachets qu'on applique sous la gorge pour dissiper le goître commençant, l'enrouement & la perte de la voix causés par un engorgement de la lymphe dans les glandes du larynx ; pour résoudre les parotides & toutes les especes de tumeurs lymphatiques, les anchiloses des articulations, les *trombus* ou extravasion du sang occasionnés par la saignée ou par de violentes contusions. M. *Bourgeois* dit encore qu'on se sert aussi, en fait d'économie, du sel marin; on en met dans les cuves de vin rouge, pour accélérer & aider l'extraction de la partie colorante de la pellicule du raisin, & donner au vin une couleur plus foncée. On en donne fréquemment aux bestiaux, notamment aux brebis & aux vaches pour augmenter leur lait & lui donner de la qualité.

SEL D'EPSOM (EBSHOM) & D'ÉGRA. *Voyez à l'article* SEL NEUTRE NATUREL.

SEL FOSSILE. *Voyez* SEL GEMME *à l'article* SEL COMMUN.

SEL GEMME. *Voyez au mot* SEL COMMUN OU MARIN.

SEL D'INDE ou PYRAMIDAL, *sal Indum, aut pyramidale.* C'est une espece de sel sucré, qu'on trouve sur certaines especes de fucus.

SEL MARIN. Nous avons parlé de ce sel neutre naturel, & si abondant dans la nature. *Voyez à la suite du mot* SEL COMMUN.

SEL DE MONTAGNE. Nom donné au *sel gemme.* Voyez à l'article SEL COMMUN.

SEL MURAL ou APHRONATRON. *Voyez* SEL ALKALI.

SEL NEUTRE NATUREL, *ſal neutrum naturale.* On doit comprendre ſous ce nom générique tous les ſels naturels dans leſquels il y a un acide quelconque combiné juſqu'au point de ſaturation avec une baſe quelconque ; tels ſont, à l'exception des acides & des alkalis, tous ceux dont nous avons parlé juſqu'à préſent, auxquels on peut ajouter les ſuivans.

On trouve un ſel neutre pur en pyramides creuſes, dans la Bothnie orientale, & près de Baden en Suiſſe. Le ſel de chaux qui ſe forme quelquefois contre les parois des ſouterrains & dans le fond de quelques mines, a des propriétés toutes différentes de celles du ſel mural ; il eſt ou blanc ou jaunâtre, d'une ſaveur amere ; il s'éfleurit à l'air : il n'entre point en effervescence avec les acides ; mais l'huile de tartre, par défaillance, en précipite une terre calcaire ou ſpathique.

Il y a auſſi le ſel neutre calcaire, qui, diſſous dans de l'eau, & arroſé de la même huile de tartre, laiſſe précipiter une terre blanchâtre & calcaire qui fait effervescence avec les acides : le ſel d'Epſom, appellé *ſel d'Angleterre*, ce ſel, qu'on nomme auſſi *ſel anonyme*, eſt allié avec un ſel neutre calcaire, & a une figure priſmatique & quadrangulaire : il ſe diſſout facilement dans l'eau. On trouve ce ſel à l'embouchure de la fontaine d'Epſom, lieu diſtant de quinze milles de Londres : il a un goût frais & amer. On s'eſt aſſuré que le ſel d'Epſom naturel eſt un ſel neutre formé de l'alkali minéral uni avec l'acide vitriolique ; par conſéquent, un ſel de Glauber : mais il eſt mêlé, comme on l'a dit, avec un ſel neutre calcaire. *Conſultez* notre Minéralogie, *Tome premier, page 476 & ſuivantes.*

Le SEL DE SEDLITZ, DE SEIDS-CHUTZ ou DE BOHEME, le SEL D'ÉGRA, DE CARLSBAD, D'ESTER & DE WISBAD, ſont encore des ſels neutres naturels qui paroiſſent compoſés des mêmes principes que le ſel d'Epſon : cependant ils produiſent des effets différens ; ils entrent en fuſion au feu, & y deviennent tranſparens & fluides ; ils ſont d'un goût amer, & verdiſſent les teintures bleues végétales.

On diſtribue dans le commerce un ſel à bon marché, qui eſt artificiel, & qui porte le nom de tous ces différens ſels neutres. On nous l'envoie quelquefois d'Angleterre, & communément de Lorraine, ſous le nom de *ſel d'Epſom :* pour cela on ſe ſert de l'eau-mere épaiſſe du

sel marin qui forme avec l'acide vitriolique qui se trouve dans le colcothar, un sel de Glauber, & un sel neutre calcaire. On procede aux dissolutions, aux filtrations, aux évaporations, & par la voie de la cristallisation en la maniere usitée. On choisit les plus beaux cristaux de la premiere cristallisation : voilà, dit-on, du sel de Glauber ; & ceux de la seconde cristallisation se vendent aux Droguistes & aux Apothicaires, sous le nom de sel d'Epsom, de sel de Lorraine ou d'Égra, &c. Ceux qui voudroient se procurer de l'eau d'Epsom, sans en faire venir exprès, peuvent dissoudre une once deux gros de sel d'Epsom véritable dans une pinte d'eau : elle purge légérement la pituite.

SEL DE NITRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE PIERRE ou SALPÊTRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE SEDLITZ. *Voyez à la suite du mot* SEL NEUTRE.

SEL DE VERRE. *Voyez à l'article* SOUDE.

SELENITE, *selenites.* Espece de pierre gypseuse qui élude constamment l'énergie des acides. *Voyez à l'article* GYPSE.

SELLE POLONOISE, *ephyppium placenti-forme.* Espece d'huître très-remarquable par sa figure & sa grandeur : elle est presque ronde & peu épaisse ; les valves se collent presque l'une sur l'autre. Quelques-uns regardent ce coquillage comme une très-grande *pelure d'oignon.* Les deux valves sont cambrées & se joignent très-symétriquement au moyen d'une charniere composée de deux élévations étroites qui forment un angle aigu dans le haut de la valve supérieure, & se logent dans deux cavités semblables à celles de l'inférieure. Ces valves sont violettes ou rousses en dehors, & d'un beau lilas en dedans, nué de blanc. Le dessus est quelquefois nacré comme le dedans. Cette espece de coquille est très-recherchée des Curieux, & se pêche, dit-on, dans la Mer Baltique. On en voit même qui sont papyracées.

SELLÉS ou POISSONS SELLÉS. On en trouve deux especes dans les Indes ; ils sont ainsi nommés, dit *Ruisch*, *Collect. Pisc. Amb. pag.* 23, *Tab. 12*, *n. 12 & 13*, parce qu'ils ont une espece de selle sur le dos : ils ont l'un & l'autre un museau fait comme le bec d'un perroquet, & proche de l'anus une peau dure qui a la figure d'une cuirasse : elle est fort mince par les bords, & elle leur sert tout à la fois de rame pour nager, & d'arme tranchante dont ils font usage comme d'un couteau pour blesser, tuer & déchirer les poissons qu'ils rencontrent

& qu'ils dévorent : ces deux poiſſons ſellés ne different l'un de l'autre que par la couleur qui eſt plus ou moins foncée.

SEMENCE. *Voyez à l'article* GRAINE.

En Médecine on diſtingue les *quatre grandes ſemences chaudes*, leſquelles ſont l'*anis*, le *fenouil*, le *cumin* & le *carvi* : les *quatre petites ſemences chaudes* ſont l'*ammi*, l'*amome*, le *daucus* & l'*ache*. Les Apothicaires appellent ces ſemences *carminatives*, c'eſt-à-dire, qui diſſipent les vents. On diſtingue auſſi les *quatre grandes ſemences froides*, leſquelles ſont la *citrouille*, le *melon*, le *concombre* & la *courge* : les *quatre petites ſemences froides* ſont, la *chicorée*, l'*endive*, la *laitue* & le *pourpier*.

SEMENCE ou HUMEUR SEMINALE, *ſperma*. C'eſt cette liqueur ſpiritueuſe & albumineuſe, préparée & ſéparée du ſang dans les teſticules, & dont l'uſage eſt de féconder, lors du coït, les œufs des femelles des animaux.

Les Spermatologiſtes & les Anthropographes ſont peu d'accord ſur la nature & la deſcription de la ſemence. On eſt encore fort incertain ſi la liqueur que la volupté fait répandre aux femmes ſans les énerver, eſt une véritable ſemence, également prolifique & ſemblable à celle de l'homme : il paroîtroit plus probable que l'effuſion d'une telle liqueur chez la femme, n'eſt deſtinée qu'à lubrifier l'intérieur des parties génitales, & que ſon apparition, ou plutôt ſa ſortie, eſt la cauſe de ces mouvemens ſpaſmodiques & du plaiſir que la femme éprouve dans le coït.

Mais comment, dit l'Auteur du Dictionnaire d'Anatomie & de Phyſiologie, l'œuf de la femme reçoit-il dans l'acte vénérien le mouvement qui le féconde ? Contient-il l'animal en abrégé, ou bien n'eſt-ce qu'une liqueur qui porte quelque légere trace de parties inorganiques ? Croire qu'un ſeul œuf renferme non-ſeulement ſon ſemblable, mais encore une infinité de ſemblables, c'eſt admettre qu'Eve contenoit dans ſes œufs non-ſeulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourront paroître. Il nous ſemble trouver la même difficulté en examinant le ſyſtême de ceux qui prétendent que la ſemence d'Adam renfermoit les nombres infinis & préexiſtans de germes ou d'animaux ſpermatiques, qui eux-mêmes contenoient leurs ſemblables. Nous avons répété à ce ſujet toutes les expériences des Animaliſtes ; & quoique pourvus de très-

bons yeux, d'excellens microſcopes, nous n'avons rien pu reconnoître.... Mais le Lecteur voudra qu'on décide : hé bien, diſons avec les Microſcoſpermatologiſtes, (*Leuwenoeck*, &c.) que l'animal vivant, contenu dans la ſemence dardée lors du coït, ſur l'œuf de la femme, ſe loge dans cet œuf, qu'il détache & conduit dans la matrice par la trompe.... Voilà donc les rudimens du genre humain : mais le principe primitif de cette matiere organique & productive étant conteſté, on doit encore ſuſpendre ſon jugement. Embraſſera-t-on cet autre fameux ſyſtême, qui veut que dans la nature il y ait une matiere organique qui ſert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végete ? Dans cette fonction la matiere toujours active & prête à ſe mouler ne manque pas à s'aſſimiler & à produire des êtres ſemblables à ceux qui la reçoivent. Suivant ce ſyſtême on doit remarquer avec le microſcope, dans la ſemence des animaux des filets noués, des nœuds deſquels on voit ſortir des globules en mouvement & organiſés qui nagent dans la ſemence. L'on prétend que la Nature a déjà imprimé à cet animalcule l'image de toutes les parties du corps du pere : c'eſt de-là que naît la reſſemblance des enfans avec leurs parens.... Tel eſt le ſentiment d'un très-grand Naturaliſte. Comme cet article eſt néceſſairement lié avec ce que nous avons dit de l'*homme*, des *animalcules*, *animaux* & *molécules organiques*, voyez ces mots, même ceux de *génération*, *ſperme*, *cerf*.

SEMENCE DE PERLES. *Voyez* NACRE DE PERLES.

SEMENCINE ou SEMEN CONTRA. *Voyez* POUDRE A VERS.

SEMOULE. Nom que les Italiens donnent à une ſorte de *vermicelli* (vermichel) faite en petits grains, comme de la moutarde, mais de la même pâte que le *vermicelli*, qui eſt en forme de petits vermiſſeaux.

SENAGRUEL. *Voyez* SERPENTAIRE DE VIRGINIE.

SENAPOU ou SINAPOU, *aſtragalus incanus frutelans*, *venenatus*, *floribus purpureis* (*Barr.*). Plante de la Guiane, dont la racine s'emploie pour enivrer le poiſſon : on en fait autant avec le bois Indien, qui eſt une eſpece de groſſe liane. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

SÉNÉ ou SENNÉ, *ſenna.* Tout le monde connoît ſous ce nom de petites feuilles ſeches en forme de lame, d'un vert tirant ſur le jaune, d'une odeur de drogue, mais qui n'eſt pas déſagréable, d'un goût un peu âcre amer qui excite des nauſées, & qu'on emploie ordinairement pour purger.

Ces feuilles, qui nous viennent du Levant en *coufle*, c'eſt-à-dire en balles, ſe recueillent ſur un arbriſſeau que l'on nomme Senné d'Alexandrie, *ſenna Orientalis*. Il croît à la hauteur de deux coudées; ſes tiges ſont ligneuſes, & ſe partagent en des rameaux plians, d'où ſortent alternativement des queues grêles, d'une palme & plus de longueur, ſur leſquelles naiſſent, aſſez près les unes des autres, quatre, cinq ou ſix paires de feuilles, nulle feuille impaire ne terminant ces conjugaiſons : ces feuilles ſont d'un vert clair.

Les fleurs du ſenné viennent en grand nombre au haut des rameaux; elles ſont en roſe, jaunes, parſemées de veines purpurines. Aux fleurs ſuccedent des gouſſes plates, le plus ſouvent recourbées, compoſées de deux membranes oblongues, liſſes, applaties, d'un vert brun, au milieu deſquelles ſont mêlées ſur une même ligne pluſieurs graines ſemblables à des grains de raiſins : ce ſont ces gouſſes que l'on nomme *follicules de ſenné*. On cultive cette plante dans la Perſe, la Syrie, l'Arabie, d'où on l'apporte en Egypte & à Alexandrie.

On apporte dans le commerce pluſieurs ſortes de ſenné, ſavoir, celui d'Alexandrie, ou de Seyde, ou de la Palte (ainſi appellé, à cauſe de l'impôt que le Grand-Seigneur a mis ſur cette feuille), & celui de Tripoli, dont les feuilles ſont moins pointues, & dont les vertus ſont inférieures à celles du premier. Le ſenné de Moka, dont les feuilles ſont grandes, larges, arrondies à leur extrêmité, eſt encore moins eſtimé. Le ſenné eſt quelquefois mêlangé avec l'*ourdon*. Voyez ce mot.

Le ſenné a une vertu merveilleuſe pour purger par bas, & il n'y a aucun purgatif employé plus fréquemment & plus utilement : à peine trouve-t-on aucun remede qui tire & qui évacue auſſi bien les humeurs corrompues, épaiſſes ou endurcies, & qui leve auſſi efficacement les vieilles obſtructions. On reproche aux feuilles de ſenné d'occaſionner des tranchées; c'eſt pourquoi on ajoute toujours avec lui quelques ſels, tels que le ſel végétal, le ſel de Glauber, qui diviſent & atténuent ſes particules réſineuſes; on lui aſſocie quelquefois les adouciſſans & mucilagineux, tels que les jujubes, la violette & la guimauve. Quelques feuilles de ſcrophulaire aquatique infuſées avec le ſenné, en corrigent le mauvais goût d'une maniere ſinguliere. *Conſultez les Mémoires de l'Acad. des Sciences*, *1701*. M. *Bourgeois* obſerve que le ſenné infuſé à l'eau froide, donne beaucoup moins de tranchées que lorſqu'on le fait bouillir, ou infuſer dans l'eau bouillante : il eſt d'ailleurs beaucoup

moins désagréable au goût, & il purge également bien à la même dose.

Les follicules donnent moins de tranchées, mais elles purgent plus foiblement. Ce purgatif est contraire dans les dispositions inflammatoires.

Les Botanistes font mention d'une espece de SÉNÉ SAUVAGE, *emerus*. C'est, dit-on, une espece de *colutea*, différent de celui dont nous avons parlé sous le nom de *bagnaudier;* mais, suivant M. *Deleuze*, il est d'un genre entiérement différent du *colutea:* c'est une espece de *coronilla*. L'*emerus* est connu chez les Jardiniers sous le nom de *securidaca*. Cette sorte de senné bâtard est un arbrisseau qui croît naturellement dans la plupart des contrées méridionales de l'Europe, aux lieux montagneux & sombres, dans les bois, &c. & que l'on cultive dans nos jardins pour l'ornement: il jette du pied plusieurs tiges, dont l'écorce est grise sur le vieux bois, & verte sur les jeunes rameaux. Ses feuilles sont rangées sur une côte, cinq à cinq, quelquefois sept à sept, & souvent neuf à neuf; elles sont moins grandes que celles du bagnaudier, fort ameres, mais bien moins laxatives que celles du vrai senné; sa fleur est légumineuse, ressemblant à celle du genêt, jaune & peu odorante; on en voit jusqu'à trois ensemble le long des nouvelles branches; leur calice est beaucoup plus court que les onglets des pétales, & l'étendart est un peu renversé en arriere. Elles commencent à paroître à la fin d'Avril, & leur durée est d'un mois: à la fleur succedent, en Septembre, les graines renfermées dans des siliques ou gousses longues, grêles, déliées, presque cylindriques, courbes & articulées, de couleur obscure, douces au toucher & d'un mauvais goût.

Le *senné bâtard* croît promptement, se multiplie aisément, résiste à la grande rigueur de nos hivers, n'exige aucune culture particuliere, & réussit dans presque tous les terrains. On peut le multiplier de rejetons dont il se garnit au pied, de boutures, de provins, ou de graines qu'il faudra semer en Mars: on ne connoît que deux especes de cet arbrisseau: 1°. le *senné bâtard ordinaire;* il est un peu commun, parce qu'il a peu d'agrément, & qu'on ne s'applique pas tant à le multiplier. Il s'éleve jusqu'à dix pieds; on en garnit des bosquets, quelquefois des plates-bandes, ou, dès que la fleur est passée, on lui forme une tête & on le taille en boule. 2°. Le *petit senné bâtard* est un des plus jolis arbrisseaux que l'on puisse employer pour l'ornement d'un jardin; il ne s'éleve qu'à quatre ou cinq pieds: son feuillage est garni, mais petit: sa fleur, qui

a une teinte de rouge en dehors, paroît deux fois chaque année, au printems & en automne. On en forme de petites palissades à hauteur d'appui ; son vert brun & stable tranche avec toute autre verdure, & la durée des fleurs forme un aspect très-agréable pendant toute la belle saison.

SENÉ DES PROVENÇAUX ou TURBITH BLANC. *Voyez à l'article* GLOBULAIRE.

SENEÇON, *senecio.* Plante qui n'a point d'odeur remarquable, & qui croît par-tout dans les champs, le long des chemins, dans les vignes, dans les jardins, aux endroits sablonneux & exposés au soleil : sa racine est petite, fibrée & blanchâtre : elle pousse une ou plusieurs tiges, hautes d'environ un pied, rondes, canelées, creuses, rameuses, un peu velues, revêtues de feuilles oblongues, dentelées, alternes & d'un vert obscur : aux sommités naissent des fleurs en bouquet, à fleurons jaunes, disposés en étoiles : à ces fleurs, qui durent peu de temps, succedent plusieurs graines ovales, couronnées d'aigrettes longues, qui forment toutes ensemble une tête blanche. Cette plante se reproduit continuellement, & reste verte toute l'année ; elle fleurit dans toutes les saisons, même en hiver, & est déja vieille au printemps : elle a un goût d'herbe légérement acide ; on l'estime émolliente, adoucissante & résolutive. En Angleterre, les Maréchaux donnent ce remede aux chevaux attaqués de vers ; il convient aussi dans le vomissement & le crachement de sang : son usage ordinaire est d'entrer dans la décoction des lavemens émolliens, dans les cataplasmes, pour amener les tumeurs à la suppuration, pour la goutte, pour les hémorrhoïdes, pour dissiper le lait grumelé dans les mamelles.

SÉNÉGALI ou BEC DE CIRE. Nom donné à de petits oiseaux du genre du moineau, & communs dans le Sénégal. Ces petits moineaux du Sénégal sont d'une forme charmante, d'une taille élégante, sont à-peu-près de la grosseur du roitelet ; les uns sont en partie d'un rouge vineux, & en partie d'un brun verdâtre ; les autres, qui se trouvent au Cap de Bonne-Espérance, ainsi qu'au Sénégal, sont rayés de petites bandes fort étroites, alternativement brunes & d'un gris sale, le tout mêlé d'une légere teinte de couleur de rose, avec un peu de rouge au ventre. Le *sénégali rayé* est nommé par Edwards *bec de cire :* cet oiseau est vif & léger.

SENEKA, ou POLIGALE DE VIRGINIE, ou RACINE DE SERPENT

SERPENT A SONNETTES, *poligala Virginiana.* On nous envoie ſous ce nom une racine ligneuſe & odorante, longue de quatre doigts, de la groſſeur d'une plume à écrire, tortueuſe, rameuſe & fibreuſe, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre, un peu amer & légérement aromatique. Cette racine vivace pouſſe, étant en terre, beaucoup de tiges, les unes droites, les autres courbées ſur terre; menues, jaunâtres, ſimples, ſans branches, cylindriques, liſſes, foibles & longues d'un pied. Ces tiges ſont chargées de feuilles alternes, longues d'un pouce, liſſes & ſans queue. Ces mêmes tiges ſont terminées par un petit épi de fleurs clair-ſemées, entiérement ſemblables à celles du poligala ordinaire, mais plus petites, alternes & ſans pédicule.

On diſtingue la racine du *ſénéka* par une côte membraneuſe ſaillante, qui regne d'un ſeul côté dans toute ſa longueur: on l'eſtime diaphorétique, diurétique & alexipharmaque: elle réſout le ſang viſqueux, tenace & inflammatoire; elle purge quelquefois & même fait vomir. Les Indiens la regardent comme un ſpécifique contre le venin du ſerpent à ſonnettes. En effet, ſi on emploie ce remede aſſez tôt, il chaſſe le venin qui eſt dans les veines, réſout le ſang coagulé, diſſipe la tumeur & rétablit le pouls foible & languiſſant. M. *Teinnint*, Médecin Ecoſſois, qui a demeuré pluſieurs années dans la Virginie, voyant que ceux qui avoient été mordus par le *boiciningua* ou *ſerpent à ſonnettes*, étoient tourmentés de ſymptômes ſemblables à ceux de la pleuréſie & de la péripneumonie; ſavoir, de la difficulté de reſpirer, de la toux, de crachement d'un ſang coagulé, qu'ils avoient le pouls fort & fréquent, &c. & que l'on en guériſſoit par l'uſage du *ſénéka*, a conclu que ce même remede pouvoit être utile dans les pleuréſies & fluxions de poitrine, maladies dans leſquelles on remarque des accidens ſemblables à ceux dont on vient de parler; & il a réuſſi heureuſement à tirer des portes de la mort pluſieurs perſonnes attaquées de ces maladies. Conſultez ſa *Lettre écrite*, *en 1738*, *à l'Académie Royale des Sciences*, & ſon *Eſſay on the Pleuriſy*. Il convient cependant de dire que M. *Orry*, Contrôleur-Général des Finances, ayant fait venir en France une quantité conſidérable de ſénéka, le fit diſtribuer à pluſieurs Médecins de Paris, qui le célébrerent d'abord comme l'un des ſpécifiques du Nouveau Monde: néanmoins l'un des grands partiſans de ce remede avoue qu'il n'a pu guérir radicalement les hydropiques

auxquels il a donné le ſénéka, & que cette racine n'a pas été plus efficace dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Cette contrariété d'avis ou d'effets proviendroit-elle de la nature de notre tempérament ou de notre climat? Il ne faut pas le croire, dit M. *Bourgeois.* L'ipécacuanha, le ſimarouba ſont auſſi ſpécifiques dans la dyſſenterie chez nous qu'en Amérique. Quelles contradictions n'ont pas eſſuyées le quinquina, le mercure, l'antimoine dans les commencemens? Continuons donc à faire des expériences avec le ſénéka, puiſqu'aucun Médecin n'a trouvé rien de dangereux dans ſon uſage, & que le plus grand nombre s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès. Au reſte le ſénéka auroit le ſort des meilleurs ſpécifiques, qu'il ne ſeroit pas infaillible. M. *Bouvart*, célebre Médecin de Paris, dans ſon Mémoire ſur le *ſénéka*, lui donne les plus grands éloges.

SENEMBI. *Voyez* LEGUANA.

SENEVÉ ORDINAIRE. *Voyez* MOUTARDE.

SENEVÉ SAUVAGE. *Voyez à l'article* THLASPI.

SENS, *ſenſus.* Nom donné aux cinq principales ſenſations que notre ame éprouve à l'occaſion de certaines impreſſions faites extérieurement ſur le corps. On diſtingue ordinairement cinq ſens: ces organes ſont, 1°. *le tact*, 2°. *le goût*, 3°. *l'odorat*, 4°. *la vue*, 5°. & *l'ouie:* voyez ce que nous en avons dit à l'article SENS, inſéré dans la ſuite du mot HOMME.

La faim, la ſoif, le plaiſir, la douleur, la mémoire, l'attention, l'imagination, & toutes les impreſſions qui affectent intérieurement notre ame, notamment celles qui ſe tranſmettent au cerveau par le moyen des nerfs, ſont pour le moins des modifications des cinq grandes ſenſations, ou, ſi l'on veut, des ſens ſecondaires.

SENSITIVE ou HERBE MIMEUSE, *mimoſa.* Plante fort curieuſe, qui croît aux lieux chauds & humides; on la cultive auſſi dans les jardins. On en diſtingue de pluſieurs eſpeces, dit M. *Tournefort* dans ſes *Inſtitut. Rei Herbar. pag. 605.* La racine de la *ſenſitive* ordinaire eſt petite; elle pouſſe pluſieurs tiges, la plupart rampantes & inclinées vers la terre, chargées de feuilles longuettes, liſſes, étroites, rangées de côté & d'autre en ordre, ou par paires ſur un côté, ſe rapprochant l'une de l'autre quand on les touche, comme ſi elles avoient du ſentiment (ce qui a fait appeller cette plante *herbe vive*). Des aiſſelles des feuilles ſortent des pédicules qui ſoutiennent chacune un bouquet

de fleurs faites en godet, incarnates & fort belles. A chaque fleur succede une silique qui renferme ordinairement des semences oblongues & plates.

On prétend que les feuilles de la sensitive étant mâchées, excitent le crachat, moderent la toux, éclaircit la voix, & qu'appliquées en cataplasme, elles adoucissent les douleurs des reins, & guérissent les tumeurs scrophuleuses.

Quand on touche les feuilles de la *sensitive*, elles se flétrissent aussitôt, & quelques momens après qu'on les a quittées, elles reprennent leur premiere vigueur. Mais ce n'est pas seulement le contact du doigt des jeunes filles qui réveillent sa sensibilité, ainsi que quelques-uns le racontent, nous devons rassurer notre Lecteur, le proverbe est faux. Touchez hardiment la sensitive, son mouvement ne décélera jamais le plus léger trait de galanterie ; & qui que vous soyez, votre pudeur n'en pourra être allarmée publiquement. Son effet a lieu à la compression, à l'attouchement des corps animés de tout sexe, & des corps inanimés. Il y a plus, lorsque le soleil se couche, la plante se flétrit tellement, qu'elle semble se dessécher comme si elle étoit morte ; mais au retour du soleil, elle reprend son état naturel, & plus le soleil ou le jour est beau, & plus elle semble reverdir : l'approche de la nuit ou l'arrivée subite d'un gros nuage, un temps orageux, l'obscurité la font tomber dans un état de recueillement, que certains Botanistes ont regardé comme une espece de sommeil.

En vain, dit M. *Hill* dans sa lettre écrite à M. *Linneus* sur la cause mécanique du mouvement de la sensitive, avoit-on cherché la cause de ce phénomene dans la présence ou la privation de la chaleur, dans l'humidité ou la sécheresse ; l'air est sujet à trop de vicissitudes pour produire un mouvement aussi régulier, de sorte que des agens naturels, il ne reste plus qu'à examiner la lumiere. C'est aussi sur elle que M. *Hill* fonde l'agglomération & l'affaissement de quelques plantes ; phénomene qui a fait croire à plusieurs Physiciens, que les plantes étoient de véritables animaux : hypothese trop dénuée de preuves pour nous y arrêter. MM. *de Mairan* & *Duhamel* ont aussi fait des observations particulieres sur les effets de la sensitive exposée dans une cave au sortir du grand jour ; mais ils l'ont trouvée fort inconstante & très-incertaine. Consultez la *Physique des Arbres*, *seconde Partie*, *page 161*.

Il faut cependant convenir qu'une obscurité parfaite a beaucoup

plus d'effet ſur la ſenſitive, & ſur toutes les plantes prétendues ſommeillantes, que le toucher le plus rude, qui ne produit, pour ainſi dire, que le premier dégré du pelotonnement & de l'affaiſſement dont la plante eſt ſuſceptible. Nous diſons que la lumiere produit les principaux phénomenes que ces plantes nous offrent : on obſerve tous les jours que des parties de plantes ou des branches que l'on conſerve dans des ſerres ou dans des caves, ſe tournent toujours vers les fenêtres de ces ſerres, ou vers les ſoupiraux de ces caves ; en un mot, elles s'étendent & gagnent vers la lumiere.

Ces obſervations, ainſi que les ſuivantes, peuvent être importantes dans la Botanique, & nous donner vraiſemblablement les raiſons de de la diverſité que l'on remarque dans le port des feuilles pinnées en différens climats ; car outre le mouvement de *plication* des folioles pinnées, la ſenſitive, dit M. *Adanſon*, a un *mouvement de charniere* ou de genou aux jeunes branches, au pédicule commun de ſes feuilles pinnées, & à la nervure ſur laquelle ſont attachées les pinnules ou folioles. Tous ces mouvemens ſont indépendans les uns des autres, & occaſionnés, de même que celui de *plication* & de direction, par l'action des vapeurs nutritives chaudes & par l'attouchement.

Avec quelque corps qu'on irrite la ſenſitive, on obſerve, dit le même Auteur, que la ſenſibilité réſide particuliérement dans l'articulation, ſoit des branches, ſoit des différens pédicules, ſur-tout à la partie blanche de cette articulation. Le temps néceſſaire à une branche touchée pour ſe rétablir, varie ſelon la vigueur de la plante, l'heure du jour, la ſaiſon, la chaleur & d'autres circonſtances de l'atmoſphere. L'ordre dans lequel les parties ſe rétabliſſent, varie pareillement. Il eſt poſſible, avec un peu d'adreſſe, de couper un rameau ſans que les feuilles ſe plient. Nous ſupprimons ici le détail des expériences qu'on a multipliées ſur la ſenſitive : en voici des réſultats. 1°. Les mouvemens de la ſenſitive ſont plus grands & plus ſenſibles quand la plante eſt dans ſa plus grande force végétative. 2°. Une inciſion ou ſection entiere produit moins d'effet qu'une irritation ou une ſecouſſe, & l'action s'étend plus ou moins loin & ſur certaines parties, ſelon la force de l'irritation & ſa direction. 3°. Une ſecouſſe, une égratignure, le grand chaud, le grand froid, la vapeur de l'eau bouillante, celle du ſoufre & des eſprits volatils, en un mot, tout ce qui peut produire quelque effet ſur les organes nerveux des animaux, agit

ſur la ſenſitive. La ſubmerſion dans l'eau, ainſi que dans le vide ne font qu'altérer la vigueur de cette plante. 5°. Son mouvement de charniere n'eſt dû qu'à une contraction fort ſenſible ; car alors elle ſe roidit à un tel point, qu'on la romproit ſi l'on vouloit la rétablir dans ſon premier état.

M. *Garcin*, au retour de ſon voyage des Indes Orientales, donna à l'Académie de Paris en 1730, la deſcription du *todda-waddi*, plante ainſi nommée par les Malabares, & qui eſt une héliotrope & une ſenſitive ou *mimoſe*, comme diſent les Botaniſtes, c'eſt-à-dire, imitatrice des mouvemens animaux. Toutes ſes feuilles, diſpoſées ordinairement ſur un même plan qui forme une ombelle ou paraſol, ſe tournent du côté du ſoleil levant ou couchant, & ſe penchent vers lui, & à midi tout le plan eſt parallele à l'horizon. Cette plante, de même que la *tremella* & l'*attrape-mouche*, voyez ces mots, eſt auſſi ſenſible au toucher que les ſenſitives ou mimoſes qui le ſont le plus ; mais au lieu que toutes les autres ferment leurs feuilles en deſſus, c'eſt-à-dire, élevent les deux moitiés de chaque feuille pour les appliquer l'une contre l'autre, celle-ci les ferme en deſſous ; ſi lorſqu'elles ſont dans leur poſition ordinaire, on les éleve un peu avec les doigts pour les regarder de ce côté-là, elles ſe ferment auſſi-tôt malgré qu'on en ait, & comme ſi elles étoient honteuſes & fugitives, elles cachent ce qu'on vouloit voir. Elles en font autant au coucher du ſoleil, & il ſemble qu'elles ſe préparent à dormir : auſſi cette plante eſt-elle appellée tantôt *chaſte* & tantôt *dormeuſe*. *Démocrite* l'a déſignée ſous le nom *æſchinoméné*, c'eſt-à-dire, *honteuſe*. Conſultez *le Clerc*, *Hiſt. de la Médec. pag. 97. Edit. de 1729.*

Outre ces noms qui lui conviennent aſſez, on lui a donné quantité de vertus imaginaires ; & il n'étoit guere poſſible, dit l'Hiſtorien de l'Académie, que des peuples ignorans s'en diſpenſaſſent. Cet éloge ne récompenſe guere le Philoſophe de Malabar, qui eſt devenu fou à examiner les ſingularités de cette merveille végétale, & à en rechercher la cauſe. Le Phyſicien de l'Europe n'a jamais éprouvé cet accident, il eſt trop accoutumé aux phénomenes difficiles à expliquer.

M. *Adanſon* a vu en Afrique un arbuſte ſenſitif, dont les feuilles s'abaiſſent lorſqu'on paſſe deſſous. On dit auſſi qu'il ſe trouve à Panama un arbuſte à feuilles épineuſes, dont les branches s'abaiſſent lorſqu'on paſſe auprès, & tendent à s'attacher à l'habit du Voyageur ; c'eſt

pourquoi, lorſqu'on l'apperçoit, on s'en écarte. Les Naturels du pays lui donnent le nom de *bon-jour*, à cauſe de la propriété qu'il a de s'incliner lorſqu'on paſſe auprès de lui.

La ſenſitive eſt une plante qui aime les lieux chauds & humides, ſur-tout les bois peu touffus, où ſe trouve une alternative aſſez égale de ſoleil & d'ombre ; nous l'élevons dans des ſerres chaudes. M. *Garcin* en a reconnu deux eſpeces : il a traité tout ce ſujet en excellent Botaniſte ; mais nous n'en avons dit ici que ce qu'il y a de plus remarquable pour les perſonnes qui ne ſont point Botaniſtes de profeſſion.

La ſenſitive, que les Eſpagnols appellent *dormidera*, eſt une eſpece d'*oxis* ou de *trefle acide ;* car les trefles, les haricots, les acacias & quantité d'autres plantes ſont ſuſceptibles d'affaiſſer un peu leurs feuilles aux approches de la nuit, & d'avoir auſſi un mouvement de charniere à leurs folioles. On ſait qu'une légere irritation à la baſe des étamines de l'épine-vinette, de l'opuntia & de la fleur au ſoleil, leur cauſe un mouvement convulſif ou de trépidation très-ſingulier, par lequel elles ſe contractent & ſe rapprochent du piſtil, ſans ſe rétablir dans dans leur premier état. *Voyez* la théorie ſur les mouvemens demi-ſpontanés dans divers végétaux, *à la ſuite du mot* PLANTE.

SEOVASSEU. Eſpece de cerf de la Virginie. *Voyez* CERF.

SEPS. Eſpece de lézard que M. *Klein* met dans la famille des ſalamandres. *Columna* dit qu'il eſt petit, rond, vivipare, marqué ſur le dos de lignes noires paralleles ; ſes oreilles & ſes yeux ſont petits ; ſa queue peu pointue : les deux premiers pieds ſont fort proche de la tête ; les deux autres ſont placés près de l'anus : ſes écailles ſont de figure rhomboïde, & ſon ventre eſt blanc mêlé d'un peu de bleu : ſes narines ſont placées à l'extrémité du muſeau.

Tous les Auteurs ne conviennent nullement ſur la deſcription & les propriétés de cet animal : les uns en font un ſerpent, quelques-uns un lézard, & preſque tous le décrivent comme un animal très-venimeux, & dont la marche eſt tortueuſe.

M. *Sauvages*, dans un *Mémoire ſur la nature des animaux venimeux, & en particulier de ceux de la France*, *Ouvrage couronné par l'Académie de Rouen* (*prix de Phyſique en 1754*) dit que le ſeps, *lacerta chalcidis*, LINN. eſt un animal fort commun dans le Languedoc, quoiqu'inconnu, même aux Savans, dans le reſte de la France : on le confond

aisément avec l'*orvet;* mais il en differe en ce qu'il a, comme les lézards, quatre pattes avec trois doigts à chacune. Il est inoui, dit-il, que personne n'ait eu lieu de s'en plaindre. Cet Auteur ajoute qu'une poule ayant trouvé un de ces animaux, l'avala apparemment par la tête sans le mâcher : un moment après on vit sortir le seps par un chemin tout opposé ; la poule qui l'apperçut, l'avala de nouveau; le seps s'échappa encore par la même route: la poule lassée de ce badinage, le coupa en deux & l'avala pour la troisieme & derniere fois; ce qui fait voir qu'il n'a rien de nuisible, étant pris intérieurement. Et qui sait, ajoute M. *Sauvages*, si par la propriété qu'il a de se glisser le long du canal intestinal & de le parcourir sans causer le moindre mal, il ne produiroit pas dans la passion iliaque un meilleur effet que le vif argent & les balles de plomb?

SEPT-ŒIL. Nom qu'on donne en Normandie, & particuliérement à Rouen, à une espece de petit lamprillon, dont on mange beaucoup au printemps: ce sont sans doute les trous que ce poisson a de chaque côté du corps qui lui ont fait donner le nom de *sept-œil;* on prononce par corruption *céteuil.* Voyez LAMPROIE.

SERANCOLIN ou SARANCOLIN. Les Marbriers donnent ce nom à un marbre isabelle, tacheté de rouge, &c. On le tire d'une vallée des Pyrénées, voisine d'un lieu qui se nomme *serancolin.* Voyez à l'article MARBRE.

SEREIN. Nom donné à l'humidité dont l'air est chargé principalement en été; & après les plus beaux jours, quelques heures après le coucher du soleil. Le serein est proprement le commencement de la rosée du soir. On la reconnoît par un sentiment de froid qu'elle procure dans ceux qui s'exposent à l'air le soir. *Voyez les articles* EAU, PLUIE & AIR.

SEREN. Serpent marqué de rouge, de brun, & de blanc, qui se trouve en Sicile, *Ruisch.*

SEREQUE. Plante qui se nomme *orisel* aux Isles Canaries, d'où elle nous parvient: elle sert pour la teinture ; & quoique ses feuilles soient vertes, on l'appelle aussi *herbe à jaunir des Canaries*, ou *petit genêt des Canaries.* Voyez GENESTROLE.

SERGENT. Les Hollandois donnent ce nom à un poisson des Indes Orientales, que l'on ne prend jamais seul, & qui est toujours accompagné de quelques autres poissons à qui il sert de guide. *Ruisch* dit

qu'il a le corps presque rond & canelé ; une couleur fauve dans le milieu ; la tête & la queue bleues; trois aiguillons dont il est armé sur le dos, & une espece de pique qui va du côté de la queue.

SERI ou SRY. Nom qu'on donne en vieux françois à la *musaraigne.*

SERIN, *passer canarius*, *aut avicula sacharina.* Petit oiseau du genre du moineau, & qui a le bec court, jaune sous la gorge, estimé pour son chant, & auquel on apprend à parler & à siffler des airs entiers: il y a le serin commun, & le serin de Canarie, &c.

1°. Le SERIN COMMUN, *serinus vulgaris.* Il est semblable au tarin, mais un peu plus gros: il a le champ de son plumage d'un beau jaune nuancé de vert. On voit au mâle une tache sur la tête, beaucoup plus noire que celle qu'a la femelle; son corps est aussi plus jaunâtre. Cette sorte de serin n'est point si sauvage que le chardonneret: il ne se bat jamais avec les autres oiseaux, il vole en troupes ; on en prend en automne. Quand les premiers froids se font sentir, & que les premieres neiges arrivent, il quitte les montagnes, vient dans les plaines, se cache dans les bois épais, ou il fait ensuite son nid, & d'où il se retire pendant tout l'été : il fait quatre ou cinq œufs. Cet oiseau vit de navette & d'autres semences.

On voit quantité de ces serins en Hongrie : ils sont de passage, & viennent tous les trois ans en grande abondance en Provence, en Italie, & dans les pays chauds : il y en a qui passent en Angleterre, & cela suivant les vents qui les y amenent. On éleve cet oiseau en cage ; on l'apprivoise facilement & il chante fort agréablement. Le *serin d'Italie* paroît n'être qu'une variété de cette espece, c'est le *tarin* de *Belon.*

2°. Le SERIN DES CANARIES, *serinus Canarius*, a été apporté en Europe des Isles Fortunées ou Canaries, situées dans la mer Atlantique, sur la gauche de la Mauritanie ; c'est un petit oiseau devenu domestique dans nos climats: il s'y plaît & y multiplie très-bien. Forme élégante, taille légere & souple, gentil plumage, chant mélodieux, cadences perlées, gaieté, propreté, docilité, familiarité, tout enchante dans ce joli petit musicien de nos appartemens. Il a le talent de plaire au beau sexe ; les Dames, & sur-tout les Demoiselles font leur amusement de son éducation, petits soins, complaisances, attentions, baisers, caresses, rien n'est épargné ; tantôt elles prennent soin de lui apprendre quelques petits mots de tendresse, tantôt, à l'aide d'une serinette, elles dirigent son gosier docile. On écoute avec plaisir un

un ferin, même lorfqu'il n'a eu d'autre maître que la Nature. Ceux dont les accens & le ramage ont été modifiés par la bonne éducation, fifflent plufieurs airs de flûte foutenus avec goût, précifion & fans les confondre. Ils ne font point ingrats ; fenfibles aux bontés de leur gouvernante, ils lui témoignent toute leur reconnoiffance ; familiers avec elle, ils femblent le matin lui demander la picorée en fautillant, voltigeant, offrant de petits becots, chantant jufqu'à perdre haleine & battant des aîles. On ne peut voir fans étonnement ce que la patience & des foins affidus font capables de produire fur quelques-uns de ces petits animaux. Le Public a vu, en l'année 1760, à la Foire Saint Germain à Paris, un ferin qui diftinguoit parfaitement toutes les couleurs, & favoit affortir les nuances de toutes les étoffes qu'on lui montroit : il formoit enfuite, avec des caracteres détachés, les mots que les Spectateurs demandoient ; il marquoit très-exactement avec des chiffres détachés qu'il alloit choifir, l'heure & les minutes d'une montre qu'on lui préfentoit, il faifoit les quatre regles de l'Arithmétique avec les fractions.

Le ferin, quoique élevé en cage, y fait fon nid. Le mâle partage le plus fouvent ce foin avec fa femelle : amant plein de chaleur, il fait durer le plus long-temps qu'il peut la conftruction du lit nuptial, à peine eft-il fait, ou prêt d'être achevé, qu'il le détruit. Il faut en revenir aux careffes de toute efpece, c'eft ainfi qu'il prolonge voluptueufement fes plaifirs. La femelle fécondée dépofe dans le nid trois à quatre œufs. Quels foins de la part du mâle lorfque fa femelle couve ! que de prévoyance de la part de la mere & même du pere pour donner la becquée à leurs enfans, jufqu'au temps où ils peuvent fe pourvoir eux-mêmes ! dès que ces enfans font un peu grands, ils apprennent à fe baigner ; les petits mâles ont déja des égards pour les petites femelles leurs fœurs, qui deviendront leurs femmes. Ils leur chantent plufieurs enfemble de petits airs qui font une mélodie très-agréable.

Le ferin varie par les couleurs, il eft de la même grandeur que la *méfange* ordinaire ; il a le bec petit, blanc, épais à la bafe, & qui finit en pointe aiguë ; toutes les plumes des aîles, de la queue & du corps tirent fur le verdâtre ; il y en a quelques-unes blanches, & différemment bigarrées de jaune. Le mâle a les plumes de la poitrine, du ventre & du deffus de la tête, près du bec, plus jaunes que ne font

celles de la femelle. On fait un grand cas de ceux qui ont le corps le plus menu, & la queue la plus longue & un peu fourchue.

Albin enseigne la maniere de les élever & d'en avoir soin. Cet oiseau, quoique d'un tempérament très-chaud, vit pour l'ordinaire quinze à vingt ans, pourvu qu'on en ait soin. On le nourrit de chenevi, de millet & de navette : si on lui change sa nourriture, il tombe aisément malade. La plante appellée *mouron* le réjouit beaucoup & le maintient en santé.

MM. *Vichede* & *Hervieux*, qui ont fait un *Traité des serins de Canaries*, contenant l'origine de ces oiseaux, la maniere de les élever & de les apparier pour avoir de belles races, ont donné aussi des remarques sur les signes & les causes des maladies de ces aimables musiciens, & plusieurs secrets pour les guérir; nous y renvoyons le Lecteur.

Les chardonnerets s'accouplent avec les serins de Canaries, mais on dit que les petits qui en proviennent ne multiplient point : cependant M. *Sprengel*, qui a suivi soigneusement la multiplication des bâtards nés de l'accouplement des serins avec les chardonnerets, assure que les mulets provenus de ces oiseaux, ont multiplié entr'eux, & avec leurs races paternelles & maternelles ; & ses observations sont accompagnées de remarques qui semblent ne laisser aucun doute sur leur certitude. Ainsi la succession des individus, quoique produite par le croisement d'especes différentes, seroit plus constante & moins interrompue qu'on ne le pense communément. Ne peut-on pas en dire autant du mulet sorti d'un âne & d'une cavale, qui ne produit pas communément, mais qui peut engendrer quelquefois ? *Voyez à l'article* MULET.

Ainsi on appelle *serins-mulets*, *serinus hybridus*, les oiseaux qui proviennent de l'accouplement d'un serin avec un autre oiseau. Il se trouve des serins bâtards, qui sont issus des naturels de Canaries : ils viennent de l'Isle d'Elbe ; ceux-là sont plus gros, ils ont les pattes noires & sont sujets à un tournoiement de tête, comme s'ils étoient fous. L'Isle d'Elbe n'en a été peuplée, qu'à l'occasion d'un vaisseau parti des Canaries pour l'Europe, & qui, surpris par une tempête, fut brisé contre les écueils de cette Isle : il étoit chargé de quantité de ces oiseaux, qui se sauvant des débris du Navire, se jeterent dans l'Isle, où la race échappée du naufrage s'est toujours conservée ;

ils sont plus jaunes par le dessous du bec, que les naturels des Canaries. Les mâles de ces serins bâtards ont les pieds noirs.

Les serins d'Allemagne passent pour être les meilleurs de tous, & surpassent les serins de Canaries par leur beauté & par leur chant. Ces premiers ne sont jamais sujets à s'engraisser, leur grande vigueur & la longueur de leur ramage étant une obstacle à ce qu'ils deviennent gras. On les éleve dans des cages ou dans des chambres préparées & exposées au Levant. Ces oiseaux couvent trois fois l'année, depuis Avril jusqu'en Août.

Kolbe dit qu'on trouve dans les campagnes du Cap de Bonne-Espérance une espece de serin; c'est le *serinus de Heustin :* son ramage, quoique fort agréable, ne plaît pas aux Européens du Cap; les habitans du pays les tuent, & on les mange comme les autres oiseaux. *Ray* fait mention d'especes de serins de la Jamaïque. *Barrere* dit qu'il y en a plusieurs especes dans l'Isle de Cayenne : le premier n'a rien d'agréable par son chant, mais il est remarquable par la beauté de son plumage, qui est violet & approchant de la couleur d'améthyste; les plumes les plus proches de la tête, sont d'un jaune doré, la seconde espece est le *serin commun.* Ces serins de Cayenne ne seroient-ils pas des *Tangaras ?*

Le *serin de la Jamaïque* est varié de jaune, de cendré & de brun.

SERINGAT, *syringa philadelphus.* Le seringat est un arbrisseau, dont il y a plusieurs especes; le *seringat à fleurs blanches simples*, & celui *à fleurs doubles*, dont l'odeur approche celle de la fleur d'orange. Une autre espece se fait remarquer par ses feuilles panachées de jaune; & celui de la Caroline, par ses grandes fleurs blanches.

La fleur de seringat paroît en Mai & Juin : elle est d'une seule piece, & divisée en quatre parties; elle naît disposée en épis courts aux sommets des branches : aux fleurs succede une capsule ronde, divisée en quatre loges, qui contiennent des semences menues & longuettes; les fruits sont d'abord verdâtres, puis noirâtres dans leur maturité : les feuilles du seringat sont simples, assez grandes, dentelées par les bords, & opposées sur les branches; étant écrasées, elles ont une odeur de concombre.

Ces arbrisseaux ne sont point délicats, ils s'accommodent presque de toutes sortes de terrains; leurs fleurs font un bel effet, & répandent une odeur agréable dans les bosquets au mois de Mai. On retire de leurs fleurs une eau odorante, très-agréable.

On donne aussi le nom de *syringa* au *lilas*, & en quelques pays celui de *citronelle* au *syringa* : voyez ces mots.

Le mot *syringa* signifie cannoniere ou sarbacane, parce que les rameaux des tuyaux de ces plantes étant vidés de la moëlle qu'ils contiennent, on peut en faire des tuyaux ou de petites seringues. Le surnom de *philadelphus*, qui signifie *bon frere*, convient, dit *Jonston*, à cet arbrisseau, parce que ses branches s'entrelacent.

SERINGUE (arbre de) : *voyez à l'article* RÉSINE ÉLASTIQUE.

SERIQUES ou CERIQUES DE RIVIERE ET DE MER; especes de crustacées. *Voyez* CÉRIQUE.

SERMONTAINE ou SESELI DE MONTAGNE. *Voyez* LIVÊCHE.

SEROKA. C'est la même racine que le *seneka*. Voyez ce mot.

SERPENT, *serpens*. Nom donné aux animaux reptiles, qui manquent de pieds, mais dont le mouvement progressif s'exécute par un mouvement d'ondulation en rampant. Cette classe d'animaux est très-nombreuse : on en voit dans toutes les contrées de l'Univers.

Séba nous a donné un ample & riche collection de serpens connus dans les différentes parties du monde ; mais elle est sans ordre, sans méthode, &c. M. *Linneus* a établi six genres différens de serpens, d'après ceux qu'il a eu occasion d'examiner, & dont voici les noms particuliers.

1°. (*cæcilia*). Ceux qui ont le corps nu, des rides latérales, la levre supérieure élevée, deux filets & point de queue; tel est le *serpent aveugle* ou *cécile*, nommé aussi *anvoye*. Voyez le mot ORVET.

2°. (*amphisbæna*). Ceux qui ont des anneaux tout autour du corps & de la queue; tel est l'*amphisbene* ou *double marcheur*, qui a deux cents anneaux autour de l'abdomen, & trente autour de la queue; on l'appelle improprement *serpent à deux têtes*, parce qu'il a le bout de la queue de la même grosseur & obtusité que la tête.

3°. (*anguis*). Ceux qui sont couverts d'écailles à l'abdomen & sur la queue; tel est le *serpent ormislao* des Suédois, qui a cent trente-cinq écailles à l'abdomen, & autant à la queue; tel est encore un *scytale*, qui a deux cents quarante écailles autour de l'abdomen, & treize à la queue.

4°. (*coluber*). Ceux qui ont l'abdomen couvert de bandes circulaires, & des écailles sous la queue; telle est la *couleuvre* qui a deux cents cinquante bandes écailleuses à l'abdomen, & trente-cinq écailles à

la queue; le *cencoalt;* tels ſont auſſi le *pétola*, le *naia* de l'Iſle de Ceylan, qui, ſelon M. *Linneus*, eſt le plus venimeux de tous les ſerpens : le *ſerpent couronné* des Indes, ou *ſerpent à lunettes;* les différentes eſpeces de *cobra;* le *ſerpent eſculape* du Bréſil, dont parle *Séba*, & qui eſt le *panama* de l'Amérique, nommé auſſi *argoli;* enfin les différentes eſpeces de *viperes*.

5°. (*cenchris*). Ceux qui ont à l'abdomen & ſur la queue des bandes écailleuſes, la tête couverte de petites écailles, & la queue ſans appendices : tel eſt le *boiguacu;* le *conſtrictor* de *Kæmpfer*, qui eſt le *javelot* ou l'*acontias :* le *ſerpent ſtupide* de Nieremberg; le *pimberoch* de *Séba*.

6°. (*crotalophorus*). Enfin ceux qui ont de bandes écailleuſes à la queue; & au bout de la queue des eſpeces de ſonnettes qui ſont compoſées d'écailles : tel eſt le *boiciningua* & le *grand ſerpent venimeux* de la Virginie : les Indes Orientales, l'Afrique, le Mexique, le Bréſil, & pluſieurs autres pays, fourniſſent un très-grand nombre de ces *ſerpens à ſonnettes*.

Il convient à préſent de rapporter en abrégé ce que les Anciens & les Modernes ont dit des ſerpens en général, à l'exception des fables. Nous expoſerons, ſous le même coup d'œil, quelques eſpeces de ces reptiles des différentes contrées du monde habité, leſquels varient, ſoit par la couleur, ſoit par la grandeur, ſoit par la configuration du tiſſu, ſoit enfin par leurs qualités, les uns étant venimeux & les autres ſans venin; & pour ne pas répéter ce que nous avons dit de ceux dont nous avons parlé dans le corps de cet Ouvrage, nous ne ferons mention ici que de ceux qui n'ont point de noms particuliers. Nous rapporterons auſſi quelques Obſervations du Docteur *Derham* ſur les ſerpens, leurs propriétés en Médecine, l'uſage que l'on fait en Amérique de leur graiſſe, de leur pierre, &c.

Deſcription des Serpens.

Les ſerpens ont les uns la tête petite, les autres l'ont groſſe ou large ou étroite; les uns l'ont blanche ou noire, d'autres marbrée & tiquetée de jaune : il y en a qui tournent ſi promptement la tête d'un côté & d'autre, qu'ils paroiſſent, quand on les regarde, en avoir deux : leurs oreilles ne paroiſſent point à l'extérieur, ce ſont des trous, dit *Pline*, par où ils entendent, & ces trous auditifs ſont

recouverts, tandis que chez les lézards, les oreilles, quoique très-petites, font abfolument dénuées de toutes capfules libres & ouvertes. Ils n'ont que peu ou point de narines : ils ont les yeux très-durs, & ne remuent pas la papiere fupérieure ; ils ne clignent qu'avec l'inférieure ; encore prétend-on que les yeux de ces animaux reftent toujours ouverts. Les ferpens n'ont pas tous les yeux de la même grandeur : ceux de Lybie les ont ordinairement grands, & d'autres les ont auffi petits que ceux des fauterelles : plufieurs ont la gueule très-grande, d'autres l'ont petite. Il y a des ferpens dont les dents font grandes, canines & mobiles : tels font plufieurs viperes ; car il en a qui les ont enracinées dans la mâchoire inférieure, & cachées dans des efpeces de bourfes. D'autres ferpens ont des dents de poiffons, dont les deux rangées s'engrainent l'une dans l'autre, comme les dents de deux fcies. Enfin, M. *Klein* dit qu'il y a des ferpens où l'on ne voit point de dents : c'eft une efpece d'écorce qui leur fert de peau, & dont ils fe dépouillent ; quelques-uns ont des crêtes fur la tête ; la queue eft différente, felon les efpeces de ferpens ; leur langue eft petite, longue, de couleur noire, fourchue à l'extrémité : quelques-uns difent qu'elle eft couverte d'un poil très-fin.

Comme ces animaux lancent leur langue avec une extrême célérité, cela a fait croire à quelques-uns, que leur langue eft à trois pointes, ou qu'ils tirent trois langues à la fois. On trouve fous la langue de quelques-uns, une petite peau, qui, comme une petite veffie, couvre leurs dents, & dans laquelle eft le venin, qu'ils communiquent auffitôt que la morfure fe fait.

Le cœur des ferpens eft long & petit : il tient à la grande artere, & eft très-chaud de fon naturel. Les ferpens ont des poumons fimples, fibreux, très-longs, fongueux & placés proche du cœur : ils ont un ventricule étroit & alongé ; des entrailles très-petites, mais fort longues ; le fiel abondant & noir.

Les ferpens n'ont que peu ou point de tefticules, à caufe de la longueur de leur corps ; mais des conduits par où s'écoule la matiere féminale. N'ayant point de mamelles, ils n'ont point de lait, tout eft contenu dans les œufs qu'ils rendent, ou qui éclofent dans leur intérieur : on leur compte trente côtes. On peut remarquer, dit *Derham*, une jufteffe prefque géométrique dans les mouvemens finueux que les ferpens font en rampant : les écailles annulaires qui les aident

dans cette action, font d'une ftructure très-finguliere; fur le ventre, elles font fituées en travers, & dans un ordre contraire à celles du dos & du refte du corps, & non-feulement depuis la tête jufqu'à la queue : chaque écaille fupérieure déborde fur l'inférieure, mais les bords fortent en dehors, tellement que chaque écaille étant tirée en arriere, ou dreffée en quelque maniere par fon mufcle, le bord extérieur s'éloigne un peu du corps, & fert comme de pied pour l'appuyer fur la terre & pour le faire avancer, & faciliter ainfi fon mouvement. Il eft aifé de découvrir cette ftructure dans la dépouille, ou fur le ventre d'un ferpent quel qu'il foit. Mais il y a une autre mécanique admirable ; c'eft que chaque écaille a fon mufcle conftricteur particulier, dont une extrémité eft attachée au milieu de l'écaille : & l'autre au bord fupérieur de l'écaille fuivante. Le Docteur *Tyfon* a découvert cette mécanique dans le *ferpent à collier* : voyez l'article CHARBONNIER.

Les ferpens fe nourriffent d'herbes, de chenilles, de cloportes : ils peuvent être long-temps fans manger, pourvu qu'ils n'éprouvent pas trop de froid. Quand ils mangent des oifeaux, leur eftomac ne rejette que les os & les plumes; ils aiment beaucoup le vin, le lait, l'eau & les jaunes d'œufs.

Ainfi les ferpens, foit vivipares, foit ovipares, font du nombre des animaux qui refpirent, tranfpirent peu & digerent très-lentement, tels que la tortue, le crapaud, &c. c'eft pourquoi ils peuvent vivre huit mois, & même un an, détenus fans nourriture dans des barils aérés : ils y copulent & font des petits qui grandiffent. L'on peut cependant préfumer qu'ils avalent quelques cloportes, des fourmis, des fcarabées, des araignées & autres infectes, qui fe rencontrent dans les maifons. Ces reptiles s'en nourriffent alors de la même maniere qu'ils font, lorfqu'ils couvent leurs œufs ou leurs ferpenteaux dans les bois; il leur fuffit de tenir la gueule béante, & il y a toujours un certain nombre d'infectes errans qui s'y précipitent. Mais ce qu'il y a de fingulier, c'eft que les ferpens avalent des morceaux, ou des animaux, d'un volume plus gros qu'eux. Quelle diftenfion ne doit-il pas fe faire dans leur œfophage, naturellement étroit, qui leur fert en même temps d'eftomac ! On a plufieurs preuves de la lenteur de la digeftion des ferpens : combien de fois n'a-t-on pas vu des grenouilles, des fouris, des fcarabées, &c. peu endommagés dans l'eftomac

de ces animaux, quoiqu'avalés un mois auparavant ? M. *de Chanvalon*, Auteur du *Voyage à la Martinique*, rapporte qu'ayant ouvert un ſerpent, nommé *cros-de-chien*, trois mois après qu'il avoit avalé un poulet, & ſans qu'il eût voulu prendre d'autre nourriture pendant cet intervalle, il trouva que cet oiſeau n'étoit pas, à beaucoup près, digéré : il n'avoit pas perdu ſa forme, & les plumes tenoient encore à ſa chair. Tout ceci explique pourquoi les ſerpens en général peuvent ſupporter la faim ſi long-temps.

Cette même obſervation paroît auſſi expliquer comment les Negres découvrent, par l'odorat, un ſerpent qu'ils ne voient point. Ces animaux ſe décelent par une odeur douceâtre, qui affadit le cœur & ſouleve l'eſtomac, quand on paſſe près de l'endroit où ils ſont cachés. Cette odeur ſeroit-elle occaſionnée par cette lente digeſtion ? & la digeſtion ne ſe feroit-elle point chez ces animaux par corruption ?

Quant à la génération des ſerpens, il eſt conſtant que ces animaux s'accouplent, & ne paroiſſent dans cette ſituation qu'un ſerpent à deux têtes : ainſi l'on doit regarder toutes les autres générations des ſerpens rapportées par les Auteurs, comme fabuleuſes. Nous le répétons, ils ne naiſſent que par le concours des deux ſexes : ceux qui ſont *ovipares*, enfouiſſent leurs œufs, qui l'année ſuivante produiſent chacun un ſerpent. Les autres, tels que la vipere, qui rendent leurs petits tous vivans, ſont *vivipares :* voyez ces mots. Ainſi les vivipares ſont des viperes, & les ovipares ſont des couleuvres. Il y a des ſerpens qui rendent des excrémens puans; d'autres dans les Indes, entre Calecut & Cranganor, en ſont dont l'odeur eſt ſuave & comme muſquée.

La voix des ſerpens eſt un ſifflement. Ces animaux ſont en général ennemis de l'homme, des quadrupedes, des oiſeaux, même des animaux qui n'ont point de ſang, & de preſque toutes les plantes fortes : les paons les épouvantent par leurs cris; les cigognes en Theſſalie les tuent; les oiſeaux de proie, les ibis d'Egypte, les vautours, &c. les dévorent; enfin, ils craignent les coqs, les poules & même, dit-on, les hirondelles.

Ces animaux aiment beaucoup à être enſemble. On les trouve dans les cavernes par pelotons : on n'en rencontre point dans les lieux où les hommes marchent d'ordinaire. La grande quantité que l'on en

trouva

trouva à la Martinique, fut un des plus grands obstacles que l'on eût à vaincre pour l'établissement de cette Colonie. Le nombre de serpens venimeux y est beaucoup diminué, parce qu'on les détruit à mesure que l'on défriche les bois ; mais leur fécondation est trop considérable pour espérer de les y détruire entiérement. M. *de Chanvalon* dit en avoir trouvé plus de trente dans le corps d'une femelle vivipare, qui en avoit déjà mis plusieurs au jour. Ces animaux se cachent pendant les quatre mois les plus froids de l'année, & ils ne mangent rien pendant ce temps-là. Dans les chaleurs de la canicule ils ne sont jamais en repos. Au printems ils se dépouillent de leur peau ; ils commencent par la tête, & cela est fait dans l'espace d'un jour. Ils vivent fort long-temps, soit parce qu'ils quittent leur peau, soit parce qu'ils mangent peu en comparaison des autres animaux. Les serpens dorment les yeux ouverts.

Les serpens venimeux sont dangereux tant l'hiver que l'été : ils sont plus à craindre quand ils ont quitté leur peau, & qu'ils sont irrités ou affamés ; leur venin est plus ou moins redoutable. Il y en a dont l'haleine est si puante, qu'elle étourdit & tue même les animaux qu'elle atteint ; & cette odeur, qu'exhalent souvent à volonté certains serpens, est peut-être tout l'enchantement que ces reptiles mettent en usage envers les animaux que la Nature a destinés à devenir leur proie. Mais le plus grand nombre des serpens venimeux ne font du mal qu'en mordant, encore faut-il que leur croc ou piqûre rencontre une veine ou une artere : alors la liqueur venimeuse distille dans la plaie qu'ils ont faite ; puis le venin mêlé avec le sang, agit, suivant sa nature, plus ou moins promptement : l'on en meurt au bout de quelques instans, ou en peu d'heures, ou au bout d'un ou de plusieurs jours après. En pareilles circonstances le malade tombe en défaillance ; la plaie est douloureuse, elle change de couleur, elle devient rouge, livide, noire, & le malade est tout en feu ; enfin l'on meurt, si l'on n'est secouru promptement. Comme le venin des serpens est plus ou moins actif, & qu'il agit souvent différemment, l'on doit nécessairement y opposer des remedes d'une espece différente ; c'est ce que nous avons eu soin de décrire, en parlant des différens serpens venimeux, lorsque les remedes nous ont été connus : mais ce qui est singulier, c'est que si la personne mordue par un serpent vient à être mouillée par la pluie ou en traversant quelque riviere, avant le traitement du mal,

on assure que la plaie devient alors presqu'incurable, ou il reste des douleurs pour toute la vie, qui se renouvellent dans les temps humides. Ce fait, s'il est vrai, mérite quelque attention.

Quoique les serpens soient généralement réputés venimeux, au point que bien des personnes tremblent d'effroi à l'aspect de la couleuvre vulgaire, ou ne peuvent manger d'anguille à cause de sa figure analogue avec celle des serpens, cependant il y a des pays où l'on mange volontiers de ceux dont la chair n'est pas réputée malfaisante.

Tout sert dans un serpent pour la Médecine, tête, vertebres, queue, tronçons, graisses, &c. mais dans la plupart on rejette la tête, la queue & les entrailles après les avoir écorchés. Ceux dont on tire le plus de secours, sont l'*acontias*, l'*esculape*, qui a une odeur musquée, l'*aspic*, l'*orvet*, la *vipere* & le *serpent à collier*: on s'en sert pour faire suer, pour l'épilepsie, la lepre, les dartres, les maladies vénériennes, la paralysie, la goutte, les morsures des serpens, & bien d'autres maladies, sur-tout dans celles où il s'agit de purifier le sang d'un levain étranger, exciter une douce transpiration, réparer les forces affoiblies, & remédier à la stérilité : on en fait des bouillons au bain marie dans un vaisseau bien clos. M. *Bourgeois* observe que ni les serpens, ni les viperes ne conviennent aucunement ni dans la peste, ni dans la phthisie, comme quelques Auteurs l'ont avancé, & qu'ils seroient presque toujours mortels dans l'une & l'autre maladie.

Les vertebres sont estimées absorbantes & diurétiques. Quant à l'usage extérieur du serpent, on emploie en Médecine sa graisse & sa dépouille. Sa graisse en liniment, ramollit les tumeurs scrophuleuses, guérit la rougeur des yeux, dissipe les taches de la peau, aiguise la vue & appaise les douleurs de la goutte : c'est un bon spécifique pour guérir les rhumatismes, les contractions & foulures de nerfs & la sciatique; pour les douleurs d'oreilles, la chûte des cheveux; pour les hémorroïdes & la fistule. Cette graisse se trouve dans le corps du serpent attachée au dessous & des deux côtés des vertebres; elle est divisée en deux lobes : on la fait fondre ou au soleil ou sur le feu, & on la verse dans un vase qu'on a soin de boucher : elle est jaune quand on la tire du corps de la bête : elle devient plus blanche lorsqu'elle est fondue & figée; elle n'a aucun mauvais goût ni odeur : on s'en sert en frictions. Dans l'Afrique & dans l'Amérique, dès qu'on a tué un gros & grand serpent, on l'écorche & on fait dessécher sa

peau, ou pour en faire des ornemens d'usage dans le pays, ou pour vendre aux Curieux : communément on laisse la tête attachée à la peau, on la remplit de chaux vive, & pour maintenir la peau en bon état, on l'attache toute fraîche sur des planches ou contre un mur avec de petits clous de quatre pouces en quatre pouces de distance le long des bords, de façon que ces peaux soient également tendues en tout sens : lorsqu'elles sont bien seches, on les roule autour de la tête & on les envoie en Europe, ou on les embauche souvent avec du coton. A l'égard des *pierres de serpens*, ou de *cobra*, ou de *mélinde*, que les Matelots & Soldats Portugais rapportent à leur retour de Mozambique, *voyez au mot* PIERRE DE SERPENS.

La différence spécifique est grande entre les serpens : il y en a de petits & de grands, & leurs variétés viennent aussi des lieux qu'ils habitent, de la couleur qu'ils portent, de leur odeur, de leur regard, de leur naturel, & du mal qu'ils peuvent faire. Les mâles sont plus gros que les femelles. Les serpens sont de deux différentes sortes, c'est-à-dire, aquatiques & terrestres : quelques-uns de ceux-ci vivent dans les montagnes, les autres dans les plaines; ceux-ci dans les chenaies, ceux-là dans les antres, proche des hêtres & des coudriers : on prétend qu'il y a aussi des serpens amphibies. *Belon* dit qu'il y a une sorte de serpent en Thessalie que les habitans ont en grande vénération. dans nos climats l'homme poursuit le serpent, le terrasse, l'écrase : quelques Sauvages au contraire le respectent, l'adorent comme un Dieu. C'est pour quelques Nations une espece de Sérapis, un Dieu de la terre & des enfers, un Dieu du ciel, en un mot un extrait de tous les Dieux. Ces Nations ont grande confiance au Dieu serpent : on accourt à son temple, on invoque dévotement ce fétiche, sur-tout quand on veut vaincre la résistance d'une jeune fille un peu trop cruelle. Le serpent a été regardé aussi comme le *symbole de la santé*; c'est sous cet emblême que les Epidauriens adoroient Esculape, (*serpens hieroglyphicus*). Etoit-on guéri de quelques maladies, on offroit à ce Dieu un petit serpent d'airain... Dans l'Inde il y a des serpens si énormément grands, qu'ils domptent, dit-on, des cerfs, & même des taureaux pour les manger : quand ils veulent attaquer ces animaux, ils s'entortillent autour d'eux si étroitement, qu'ils les étouffent; & si la proie leur résiste, alors le serpent qui se tient ordinairement pour cela près d'un arbre, s'y attache avec sa queue, & acquérant par là de

nouvelles forces, il redouble d'efforts & parvient à suffoquer l'animal qu'il attaque : il le saisit en même temps aux narines avec les dents, & non seulement il lui intercepte ainsi la respiration, mais les plaies profondes qu'il lui fait par ses morsures, occasionnent une grande effusion de sang : il tue de cette façon les plus gros animaux.

Nous avons dit que les serpens ont le gosier étroit, mais susceptible d'une grande dilatation : ils se gorgent de leur proie au point d'en périr; les habitans, les villageois & les chasseurs, fort avides de la chair de ces animaux, vont les attaquer lorsqu'ils sont ainsi replets, & ils les assomment ou les étranglent sans danger, car à peine peuvent-ils remuer.

Dans la Numidie il meurt tous les ans beaucoup de personnes de la morsure des serpens : les Africains sont en divers pays tous guêtrés ou bottés pour éviter leur morsure : on en voit beaucoup dans toutes les Indes. Dans quelques Contrées septentrionales les campagnes & les forêts en sont remplies. Dans la Lombardie on en voit qui se plaisent beaucoup dans les chaumieres, les étables des brebis, les cavernes, les prés, les bois taillis, & autour des arbres. *Ruisch*, sur la foi de *Kircher*, dans son *Histoire Naturelle des Serpens*, dit qu'il y a une caverne située entre Brazza, île de la mer Adriatique, & Rome, toute remplie de serpens, & que les ladres, les lépreux, les paralytiques, les goutteux qui entrent dans cette caverne, reçoivent leur guérison de la chaleur qu'ils y ressentent, & qui les fait suer. Cet Auteur assure ce fait, & dit avoir visité cette caverne.

Maintenant il nous reste à citer les serpens des différens pays, surtout ceux qui n'ont point de noms particuliers, comme il a été dit plus haut.

SERPENT D'ACIER. M. *Thura*, Intendant des bâtimens du Roi de Danemarck, dit qu'à Bornholm, île de la mer Baltique, l'on donne ce nom à un insecte qui y est très-commun & très-dangereux : son corps a l'éclat de l'acier poli. Si l'on coupe, dit-il, cet animal en plusieurs morceaux, chaque partie a son mouvement, & s'échappe avec rapidité.

SERPENT D'AFRIQUE. Outre les serpens du Cap de Bonne-Espérance, de Guinée & de la Nigritie, dont nous parlerons ci-après, *Séba* donne la description de quelques autres especes de serpens d'Afrique. Le premier est jaune, & se cache ordinairement sous les jacinthes; le second est cerclé d'anneaux bleus, joliment parsemés de blanc;

le troisieme est jaunâtre & petit, tiqueté de roux ; le quatrieme est à bandes annulaires rouges & blanches ; le cinquieme est un serpent de couleur d'or, & a le front blanc ; le sixieme est d'un bleu céleste mêlé de violet. Le même Auteur cite aussi deux serpentaux d'Afrique d'un rouge vermeil, tiquetés de brun, & qui vivent de petits rats.

SERPENT AILÉ, *serpens alatus.* On en trouve dans la Floride qui sont si bien munis d'aîles, qu'ils peuvent s'élever de terre & voler. *Vesputius*, Voyageur Américain, assure qu'il a aussi trouvé des Pêcheurs Indiens qui mangeoient de ces serpens aîlés cuits sur le gril, & dit qu'il en a vu dans des cabanes liés par les pieds & par le cou pour qu'ils ne fissent de mal à personne. Ce récit nous fait regarder cette sorte de serpent aîlé comme une espece de *lézard aîlé. Artus* rapporte, d'après ce que lui ont dit les Negres, qu'on voit à la côte d'Or des serpens aîlés qui ont la queue fort longue, & les dents assez tranchantes pour dévorer les bestiaux : leur couleur est un mêlange de bleu & de vert ; ils passent dans l'esprit des Negres pour autant de fétiches.

SERPENT D'AMBOINE. *Séba* en décrit dix especes : le premier a les écailles d'un rouge coralin sur une peau blanche ; le second a la peau tigrée, excepté le capuchon de la tête ; ce serpent se nourrit de chenilles : le troisieme est orné de seize bandes de couleur de corail, placées sur le dos, on diroit une chaîne de coraux ; ce serpent avale des lézards presqu'aussi gros que lui, en les suçant avec violence ; ses mâchoires semblent disloquées pendant cette déglutition, & le serpent en seroit suffoqué si la trachée-artere, qui est située antérieurement dans la gueule, ne laissoit un passage libre à l'entrée & à la sortie de l'air : le quatrieme est d'un bleu pâle, moucheté de points noirs, rangés deux à deux avec ordre : le cinquieme est orné de demi-anneaux rouges ; ses petites écailles sont d'un vert de mer, ce qui forme une belle marbrure : le sixieme est d'un rouge orangé : le septieme est d'un cendré jaune ; il se ramasse en replis tortueux pour attraper des chenilles : le huitieme est revêtu d'écailles semblables à l'écorce du chêne ; on l'appelle *serpent à écailles de tortue ;* il peut fouetter, tourner & replier sa queue en tous sens, selon sa fantaisie : le neuvieme a la tête d'un rouge vermeil & orangé, le reste de la peau est roussâtre : le dixieme enfin est un serpent marin, couronné sur la tête d'une plaque noire ; il a près des mâchoires deux petits aîlerons hérissés de

poils ; ſon dos eſt jaunâtre , tiqueté de brun ; ſon ventre eſt d'un bleu ſale mêlé de jaune. *Séba* dit que ces ſortes de ſerpens ſont amphibies, vivant également ſur terre & dans l'eau.

SERPENT D'AMÉRIQUE. Indépendamment de quelques autres ſerpens d'Amérique dont nous ferons mention ci-après, & qui ſont déſignés par des épithetes particulieres, *Séba* donne la notice de neuf ſerpens de ce pays.

Le premier eſt fort recherché des Curieux, & en grande vénération chez les Américains : ſa queue eſt fort dure, ferme, courte, pointue, & ramaſſée par la ſituation des vertebres : il a la tête d'un chien, la couleur des écailles griſâtres, tiquetée de noir en forme d'yeux, qui ont des points châtains.

La ſeconde eſpece eſt d'un beau vermillon. La troiſieme eſt tachetée d'une maniere ſinguliere : ſes écailles ſont en rhomboïde, formant des chaînons d'un jaune foncé, tiqueté de noir : ce ſerpent aime beaucoup à s'entortiller autour du bois-ſaint, dit *gayac ;* il fait ſa demeure ſur les arbres, ou dans des creux d'arbres ; il ne fait aucun mal à l'homme ; il ſe nourrit des animaux qu'il peut attraper, & particulierement des armadilles. Les Indiens ne voyagent guere ſans avoir un de ces ſerpens. La quatrieme eſpece eſt d'un gris marbré. La cinquieme eſt appellée par *Séba*, *le chef-d'œuvre de la nature*, à cauſe de ſes bandelettes noires, tricotées & ſurſemées de petits points rougeâtres. Le ſixieme rampe de la tête & de la queue : ſes écailles ſont plombées & à demi-anneaux. Le ſeptieme eſt aſſez gros : ſes yeux ſont petits, & défendus comme par un voile : tout le corps, excepté la tête, ſemble être formé d'anneaux minces, & barré d'écailles de diverſes couleurs. Le huitieme eſt orné de bandelettes en forme de chaînons d'un bleu mourant, traverſées d'une bande d'un rouge foncé : ſa tête eſt en partie rouge & en partie bleue. Le neuvieme eſt marbré de blanc, de brun & de jaune.

On trouve dans le ſecond *Theſaurus* de *Séba*, la deſcription de vingt-cinq autres ſerpens, connus ſeulement ſous le nom de *ſerpens d'Amérique*, entre leſquels on diſtingue beaucoup de mangeurs de rats. Le Pere *Labat* dit en avoir tué ſoixante & quatorze qui étoient contenus dans ſix œufs. Si ce fait eſt vrai, il prouve que ces animaux multiplient étrangement en Amérique, & qu'ils couvriroient le pays, ou le rendroient inhabitable, s'ils ne ſe détruiſoient pas les uns les autres. Les couleuvres, qu'on appelle ſimplement *coureſſes* à la Martinique, & qui

ne font point des ferpens venimeux, leur font une rude guerre, & en dévorent autant qu'elles peuvent en attraper : les hommes ne leur donnent guere de quartier, & les fourmis en font mourir, dit-on, un un très-grand nombre, en leur mangeant les yeux.

SERPENT AMPHISBENE. *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DES ANTILLES. Il y en a de trois fortes qui font rarement dangereux : le premier a deux pieds de longueur, & eft de la groffeur du pouce. Ces ferpens fuient quelquefois devant les hommes; & les habitans du pays marchent nuds pieds deffus, fans qu'ils leur faffent du mal : ils les prennent auffi dans leurs mains, fans courir aucun danger d'être mordus. Le fecond eft jaune & noir : il eft long d'un demi-pied, & fon regard eft affreux : il habite les lieux montagneux, pierreux & arides. On fe fert de fa peau pour faire des baudriers qui font parfaitement beaux. Les derniers font tout noirs, beaucoup plus gros & plus longs que les deux précédens : ils pourfuivent opiniâtrément ceux qui les attaquent ; ils vivent de petits lézards, de petits oifeaux, de ravets & de grenouilles. Nous difons que ces ferpens font rarement dangereux, mais c'eft quand ils font très-repus, qu'on ne les tourmente pas, & que ce ne font pas des viperes.

SERPENT D'ARABIE. *Séba* en cite de quatre différentes fortes : le premier eft brun, flambé de noir. Le fecond eft moucheté d'yeux noirs fur un fond bleu. Cet animal eft d'une grande beauté, tant par la variété de fes belles couleurs, que par fa madrure en zig-zag. Le troifieme eft d'un bleu céladon, tiqueté de noir & de vert : fa queue eft obtufe ; il a fur la nuque du cou deux grandes taches rouges : la gueule eft munie de dents fort affilées. Le quatrieme eft marqué de taches dorées en formes de chaînons.

SERPENT D'ARMENIE. Sa peau eft grivelée comme le plumage de la perdrix.

SERPENT AVEUGLE. *Voyez* ORVET.

SERPENT DES BERBICHES. Sa peau eft d'un rouge de vermillon : fon corps eft orné de bandes rouges, furfemées de taches blanchâtres.

SERPENT DU BRÉSIL. *Séba* en cite cinq efpeces : le premier eft olivâtre & tiqueté de noir ; fon corps eft grêle & fa queue pointue : il fe nourrit d'oifeaux. Le fecond a la tête d'un chien : il eft d'un cendré coupé de jaune ; il a de plus une bande bai-brune qui ferpente tout le long du dos. Le troifieme eft peint de noir & de blanc, de rouge & de jonquille : fes yeux font étincelans, fon cou eft nu ; il a les dents petites

& la queue pointue. Le quatrieme eſt de couleur de porphyre : il a la tête large & l'aſpect fort farouche : ce ſerpent eſt très-rare. Le cinquieme eſt d'une extrême beauté, & magnifiquement paré : il eſt nuancé de rouge, d'orangé, de noir & de réſeaux blancs, avec des flammes d'un bai-brun qui forment une parure des plus riches. Ce reptile a ſur la tête une tache noirâtre en forme de flêche; ſes dents ſont courbées en arriere.

SERPENT A DEUX TÊTES. C'eſt l'amphisbene. *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DU CAP, nommé en Portugais *capo de tiburon.* Ses écailles ſont amples, variées de blanc, de brun & de noir, ſurſemées de belles taches qui s'étendent par ondes flambées de couleur de feuille morte. Si quelque petit oiſeau ſe préſente à ſa vue, il ne manque guere d'en faire ſa proie, & il le ſurprend adroitement, pendant qu'il eſt occupé à chanter.

SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Selon *Kolbe*, ce ſerpent a un pied & demi de long, & la groſſeur d'un doigt; la tête blanche, le dos rouge, tiqueté de brun : on en rencontre dans le chaume qui couvre les maiſons des Colonies; c'eſt là qu'ils dépoſent leurs œufs & qu'ils élevent leurs petits : il s'en trouve auſſi de très-petits : d'autres habitent dans les rochers, d'autres ſur les arbres : de loin on prendroit ceux-ci pour une branche d'arbre. Quand on en approche de trop près ſans les voir, ils tâchent de bleſſer au viſage, puis ils ſe retirent : ils ſont aſſez lents à marcher. On voit encore d'autres ſerpens au Cap, tels que le *ſerpent gliſſant*, le *cobra* & l'*eſculape.* Voyez ces mots.

SERPENT DE L'ILE DE CAYENNE. *Barrere* en cite de dix eſpeces. Le premier eſt un *double marcheur* ou *amphisbene ;* le ſecond eſt le *ſerpent à grelots* ou *à ſonnettes*, dont nous avons parlé au mot BOICININGUA. *Marcgrave* dit que cette ſonnette a autant de pieces que le ſerpent a d'années: *quot annos ſerpens*, *tot habet partes crepitaculum hoc.* C'eſt le propre de ce ſerpent, quand il mord, de s'engourdir & de reſter ſur la place. Le troiſieme eſt le *boiguacu des Braſiliens*, & l'*ikiriou des Cayennois.* Le quatrieme eſt le *ſerpent hériſſon :* il a cinq ou ſix pieds de long; ſa morſure eſt mortelle. Le cinquieme eſt le *caninana.* Voyez ce mot. Le ſixieme eſt un petit ſerpent jaune, à bandes annulaires. Le ſeptieme eſt un grand ſerpent varié de rouge, de blanc & de noir. Le huitieme eſt

l'*araouai des Cayennois.* Le neuvieme est un petit serpent rouge ; & le dixieme est une espece de petit *aspic*, tacheté de rouge, de blanc & de noir.

SERPENT DE L'ILE DE CEYLAN. *Séba* en cite dix-huit especes ; entre lesquelles on en distingue quelques-uns dont la robe est richement parée, sur-tout celui que l'on appelle *carowalo*, qui est tout flambé : il ne sort des vieilles masures que pour attaquer les mouches, les escarbots & autres insectes. La sixieme espece est si brillante, qu'elle semble étinceler par tout son corps. Le septieme fait un sifflement remarquable quand quelqu'un passe. Le neuvieme est roux : les Ceylanois le laissent entrer dans leurs maisons, car il ne fait point de mal. Le dixieme est nommé le *serpent-croix*, de la forme de ses taches noires qui se croisent sur une peau blanche. Le onzieme est le *rotange des Indiens.* Le douzieme est picoté de rouge, c'est le *javara-épéba des Ceylanois.* Le dix-septieme est surnommé le *mangeur de loirs :* il surpasse les chats dans l'adresse à les prendre ; il vit aussi de lézards & de grenouilles. Le dix-huitieme a les écailles d'un noir d'ébene, tiquetées de points blancs : il a comme un collier de perles tout autour du front, le dos parsemé de fleurs blanches taillées en rose & rangées avec ordre. *Séba* dit qu'on pourroit donner à cette sorte de serpent le nom de *serpent revêtu d'un riche habit de deuil.*

SERPENT DE LA CHINE. Il est roux & sursemé de taches d'un rouge vif : sa tête est jaunâtre.

SERPENT A COLLIER ou ANGUILLE DE HAIE : *voyez* CHARBONNIER.

SERPENT COMMUN D'ALLEMAGNE. Les écailles du dos sont bleuâtres & tiquetées de noir, ainsi que celles du ventre. Ce reptile a un collier jaune, les écailles de la tête larges & brunâtres, les dents petites.

SERPENT CORNU. *Voyez* AMMODITE & CÉRASTE.

SERPENT DE LA COTE D'OR. Espece de serpent cornu ou céraste qui infeste non-seulement les bois, mais les cabanes des Negres. *Voyez* CÉRASTE.

SERPENT COULE-SANG. *Voyez à l'article* SERPENT DE LA MARTINIQUE.

SERPENT CROS DE CHIEN. *Voyez* CROS DE CHIEN.

SERPENT COURONNÉ. *Voyez* SERPENT A LUNETTE.

SERPENT DE LA DOMINIQUE. C'eſt le *ſerpent à tête de chien*. Voyez ce mot.

SERPENT DE SAINT DOMINGUE. Il eſt aſſez ſemblable au ſerpent des Antilles : il eſt gros comme le bras, & a douze pieds de long; il ſe jette ordinairement ſur les poules, autour deſquelles il s'entortille en un moment, & les étouffe ſans les piquer ni les mordre, mais ſeulement en les ſerrant, après quoi il les avale ſans les mâcher. Ce ſerpent eſt une couleuvre, & ſe trouve rarement aujourd'hui à Saint-Domingue : on les y a détruits.

SERPENT DOUBLE MARCHEUR, appellé improprement SERPENT A DEUX TÊTES. C'eſt l'*amphisbene*. Voyez DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT D'EAU DE L'EUROPE, ou COULEUVRE SERPENTINE. *Voyez à l'article* CHARBONNIER. Il y a le *ſerpent d'eau de l'Inde;* il vit ſur la terre & dans l'eau. La morſure de ce reptile eſt venimeuſe; on en meurt au bout de trois jours, après les plus vives douleurs. Le meilleur remede eſt de couper ſur le champ l'endroit de la morſure pour empêcher la communication du poiſon. La thériaque, & mieux encore les alkalis volatils, voilà le véritable antidote.

SERPENT A ÉCAILLES DE TORTUE. *Voyez* SERPENT D'AMBOINE.

SERPENT ESCULAPE. *Voyez* SERPENT JOUFLU.

SERPENT ÉTOUFFEUR, *conſtrictor*. Eſpece de ſerpent du genre de l'*anacandaia*. Voyez ce mot.

SERPENT FAMILIER, *ſerpens manſuefactus*. On donne ce nom à de certaines couleuvres vertes des Indes, qu'on y trouve dans les campagnes, & qui ne ſont que de la groſſeur du pouce. On leur fait dans un tonneau ou autre uſtenſile ſemblable, une eſpece de petit lit où elles ſe repoſent, & n'en ſortent que quand le beſoin de manger le demande; alors elles montent ſur les épaules de leur maître & lui font mille careſſes, en ſe mettant en cercle & imitant la figure d'une roue; & quand on leur a donné à manger, elles ſe retirent dans leur niche & y dorment (*Ruiſch*). Nous avons vu la même familiarité dans une couleuvre blanchâtre (c'eſt notre ſerpent ordinaire) qui étoit tellement attachée à ſa maîtreſſe, qu'elle lui montoit le long des cuiſſes & des bras, ſe cachoit ſous ſes vêtemens ou ſe couchoit ſur ſon ſein. Senſible à ſa voix, le reptile obéiſſoit à ſes ordres, & arrivoit près d'elle : il la reconnoiſſoit ou diſtinguoit, lorſqu'elle rioit ou ſe

mouchoit, ou qu'elle marchoit. Nous l'avons vu encore, étant dans un petit bateau sur la riviere de Seine, suivre dans l'eau le bateau où étoit sa maîtresse, qui l'avoit jettée à l'eau exprès & qui l'appelloit; mais la marée venant à monter, elle disparut & on la perdit, au grand regret de sa mere nourrice. Cette couleuvre alloit près du feu dans l'hiver. *Voyez* COULEUVRE.

SERPENT FÉTICHE. On voit ce serpent dans le Cabinet de Chantilly sous les noms de *jaucourou* & *dabouë;* il se trouve dans le royaume de Juidah ou Juda sur la côte de Guinée, à six degrés Nord de la ligne. Il est gros à proportion de sa longueur. Sa queue n'est pas fort pointue. La peau est couverte d'écailles de la grandeur de celles de la vipere, ornée de taches noires sur un fond d'un blanc sale, qui est pointillé de noir. Les espaces blancs sont sur les côtés autant de triangles aigus.

Un Auteur moderne rapporte que les Negres de cette contrée ont une vénération singuliere pour cette espece de serpent. C'est leur divinité secondaire, le Dieu tutélaire de la Nation. Il a un Temple magnifique, des Prêtres, des Prêtresses. Dans les calamités publiques on l'invoque, on lui fait des offrandes; étoffes de soie, bijoux, les mets les plus délicieux du pays, bestiaux vivans, tous ces présens tournent au profit de leurs Prêtres imposteurs qu'on nomme *Féticheres.* Aussi ceux-ci ont-ils des revenus considérables, des terres immenses, une multitude d'esclaves à leur service. La superstition, dit un Auteur moderne, est un tyran despotique qui fait tout céder à ses chimeres. Les Negres ont l'imbécillité de croire que les jeunes filles ont eu communication avec le serpent fétiche, tandis que ces tendres & innocentes victimes ont été sacrifiées à la brutalité des Féticheres. De vieilles Prêtresses qu'on a honorées du nom de *Bétas*, & qui exercent un empire absolu sur leurs maris, sur leurs biens, ceux-ci ne leur parlant qu'à genoux, tandis que les autres femmes du même pays rendent à leurs maris des hommages serviles, ces vieilles furies, dis-je, dans le temps que le maïs commence à verdir, s'en vont la nuit par toute la Ville & les Bourgades voisines, armées d'une grosse massue ou bâton de commandement, forcent les filles les plus jolies, de l'âge de huit ans jusqu'à douze, à les suivre & à entrer dans le Temple. Secondées des Prêtres elles assomment impitoyablement quiconque ose

faire résistance. On instruit les jeunes filles à chanter des hymnes & à danser en l'honneur de la Divinité.

La derniere partie du noviciat est très-sanglante : elle consiste à leur imprimer dans toutes les parties du corps sur la peau, avec des poinçons de fer, des figures de fleurs, d'animaux, & sur-tout de serpens. Cette opération est douloureuse & occasionne une grande effusion de sang, suivie fort souvent de fievres dangereuses. Dans cette cérémonie barbare les cris des patientes ne touchent & n'arrêtent point les impitoyables prêtresses. La peau étant guérie ressemble à un satin noir à fleurs ; mais sa principale beauté, aux yeux des Negres, est de marquer une consécration perpétuelle au service du serpent. Enfin le temps de les épouser par commission arrive ; la scene se passe dans un caveau où elles trouvent des serpens à figure humaine : on égaye cette entrevue conséquente par des chants & des danses au son des instrumens, que les Novices & les Prêtresses exécutent, mais à une distance suffisante pour qu'on ne puisse entendre ce qui se passe dans le caveau mystérieux. C'est ainsi que les Prêtres jouissent des charmes de ces Novices, & les fascinent au point de leur faire accroire qu'elles ont été honorées de l'approche, de la marque & des embrassemens de l'immortel Fétiche. Si quelqu'une, au sortir de ce temple, ou plutôt de ce sérail, ose révéler leurs horribles mysteres, elle est saisie, mise à mort, & l'on croit que c'est le serpent qui les emporte & doit les brûler vives.

Les parens de ces jeunes personnes, quoiqu'avertis du lieu où sont leurs filles, loin de s'en affliger, se croient fort honorés de voir tomber le choix sur leur sang. Il y en a même qui offrent une fille ou deux au service du serpent, parce qu'elles seront décorées par la suite du titre de *femme du serpent*. L'on ne fait point de difficulté de les recevoir ; il leur suffit d'avoir des agrémens naturels. De la main des Prêtres elles passent dans d'autres, & cette seconde alliance est un contrat social de longue durée. Qui croiroit que les Feticheres trouvent encore l'art séducteur de se faire payer chérement leurs plaisirs ! Cette portion de leur revenu entre pour moitié, dit-on, dans les coffres du Souverain. Le reste se partage entr'eux & leurs vieilles pourvoyeuses. Les cochons sont mal reçus dans ce pays ; l'espece en a été détruite, parce qu'ils étoient friands de serpens, & qu'ils mangeoient les Divinités favorites de la Nation.

SERPENT DE LA GUADELOUPE. Son habillement eſt jaune & ceint tout autour de bandes rouſſes : il a ſur la tête une raie arquée; la queue eſt cerclée de bandes blanches & rouſſes, faites en réſeau : cet animal rampe avec une vîteſſe extraordinaire, & il laiſſe après lui une odeur douce & agréable.

SERPENT DE GUINÉE. *Séba* en décrit ſix eſpeces : le premier porte le long de ſon dos ſept lignes artiſtement tiſſues de rouge, de bleu, de blanc, de vert & de noir; il a ſous le ventre des lignes tranſverſales noires. Le ſecond eſt d'un bleu tacheté; il paſſe pour être fort venimeux, mais d'un caractere doux. Le troiſieme eſt d'un brun rouſſâtre. Le quatrieme eſt un ſerpent de Medock en Guinée : il a preſque la moitié du corps blanchâtre, marbré de noir, & le reſte d'un châtain obſcur : il va à la chaſſe des lézards. Le cinquieme eſt le ſerpent inteſtinal : il eſt long & menu; il a une raie blanchâtre ſur le dos; ſon bas-ventre eſt traverſé de bandes noires. Le ſixieme eſt d'un bleu turquin : il a ſur la longueur des côtés un fil en maniere de perles noires; les taches noires du dos ſont auſſi ſymétriques.

SERPENT DE HOLLANDE. On en trouve en grande quantité dans les bruyeres ou dans les lieux humides & marécageux de la Hollande. La Friſe occidentale eſt ſur-tout fertile en ſerpens de cette eſpece : on en prend beaucoup au mois d'Avril; leur peau eſt très-jolie : elle eſt d'un châtain tiqueté de brun; les écailles du ventre tirent ſur le rougeâtre : après qu'on les a dépouillés de cette peau, on les apporte en Hollande, & on les emploie dans la compoſition de divers médicamens.

SERPENT DE LA JAMAIQUE. C'eſt une eſpece d'acontias ou de ſerpent volant : *voyez* ACONTIAS. Le ſerpent des Indes eſt auſſi une eſpece de ſerpent volant.

SERPENT A JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERPENT INTESTINAL. *Voyez* SERPENT DE GUINÉE.

SERPENT A IRESCELLE ou A CRÉCELLE. C'eſt le *ſerpent à ſonnettes.* Voyez BOICININGUA.

SERPENT D'ITALIE. C'eſt le ſerpent des collines du Padouan : il eſt d'un jaune clair, tiqueté de rouge, de brun, & d'un jaune blafard; il reſſemble au ſerpent de Hollande.

SERPENT JOUFLU. On le trouve dans l'ancienne Béotie, nommée aujourd'hui *Stramulipe.* Il a la gueule grande, les babines larges, épaiſſes

& comme jaspées : son aspect a quelque chose d'affreux : son corps est cerclé de larges bandes noires & blanches ; ce serpent porte aussi le nom d'*esculape*. Voyez ce mot.

SERPENT A LARGE QUEUE ou A QUEUE APPLATIE, *serpens laticaudatus*. M. *Wosmaër* vient de donner la description avec figures de deux serpens à queue applatie, sans écailles abdominales, & encore très-peu connus ; l'un a le dos brun & est originaire du Mexique, l'autre est à anneaux & habite les mers de l'Inde. La premiere espece a été décrite par *Séba* sous le nom de *nixboa quamquecholla* : (ou serpent du Mexique à queue large).

Le *serpent à queue applatie & dos brun*, paroît avoir quinze pouces de longueur & huit lignes de diametre. Sur la tête & tout le long du dos regne une large bande d'un brun obscur, le reste est d'un jaune clair ou pâle. Des deux côtés, proche l'origine de la queue, & sur la queue même, se voient quelques taches brunes irrégulieres : les narines sont rondes : la tête est couverte de petits écussons : les yeux sont orbiculaires & bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu : il n'a point de paupieres, & l'on n'y découvre point d'oreilles ; les écailles sont en général petites, plates & serrées : le corps est arrondi, mais s'applatissant un peu près du bout de la queue : la queue qui a environ un pouce de longueur est absolument mince & applatie des deux côtés. On ne voit ni sous le ventre, ni au bout de la queue aucune marque de ces écailles abdominales & étroites qui se remarquent chez les autres serpens.

Le *serpent à queue applatie & à anneaux* ; M. *Bancks* dit qu'il se trouve en grande quantité dans la mer Pacifique, le long de la côte orientale de la Nouvelle Hollande, depuis vingt jusqu'à dix degrés de latitude australe ; ainsi que dans la mer située entre la Nouvelle Guinée & la partie septentrionale de la Nouvelle Hollande, jusques & au-delà de la partie méridionale de l'Isle Timor. M. *Bancks* dit encore avoir vu ces mêmes especes de serpens dans les mers & sur les côtes de la Chine, & que, lorsqu'il faisoit beau temps, & que la mer étoit calme, on les voyoit nager sur la superficie, & souvent aussi se replonger vers le fond : ils sont moins gros, mais plus longs que l'espece précédente : tout le corps est cerclé de bandes ou boucles d'un noir fauve, fort près les unes des autres. Sur le sommet de la tête & à l'extrémité de la mâchoire supérieure, se voit une tache de la même couleur que

les bandes, la queue eſt applatie & noire, fauve auſſi par le bout: les narines ſont rondes; la tête couverte d'écuſſons; les yeux orbiculaires, bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu: il eſt dépourvu de paupieres, & l'on n'y découvre point d'oreilles: le pourtour du corps eſt revêtu de petites écailles plates & ſerrées; le reſte de la figure eſt comme dans l'eſpece précédente.

SERPENT-LÉZARD ou LÉZARD-SERPENT A QUEUE LONGUE ET ÉCAILLES RUDES. Animal de l'ordre des êtres ambigus, dont M. *Woſmaër*, Naturaliſte Hollandois, vient de donner la deſcription avec une figure exacte, & qu'il croît être naturel à l'Afrique: il paroît que Séba, *T. II. Tab. 68, fig. 7 & 8*, avoit connu cette ſorte de *ſerpent-lézard;* il dit qu'il s'en trouve en quantité au Cap de Bonne-Eſpérance, dans la riviere ſituée près de la baie de la Table, entre les rochers: M. Linneus, *Syſtema Nat. Edit. XII. reform. Tom. I. pag. 371*, place le ſerpent-lézard, ſous le nom d'*anguina*, entre les lézards.

Le ſerpent-lézard décrit par M. *Woſmaër* eſt long de vingt pouces, couleur de gris-cendré, mais d'une teinte plus foncée vers la queue, tandis que l'abdomen ou le ventre eſt blanchâtre: les écailles plus longues que larges, placées en rangées aſſez droites, à-peu-près comme les ardoiſes ſur les toits des maiſons, celles du ventre ſont les plus droites: la tête eſt pareille au corps. Notre Obſervateur croît avoir reconnu deux petites narines, placées ſur le devant, des deux côtés de la mâchoire ſupérieure: la bouche lui a paru capable d'une large ouverture: les oreilles ſont placées immédiatement derriere la bouche obliquement; elles ſont un peu ovales. M. *Woſmaër* dit que cet animal a des paupieres qu'il peut fermer comme les autres animaux: les quatre petits pieds dont il eſt pourvu, dit-il, ſont preſque arrondis & recouverts, comme le corps, de petites écailles tout autour, juſqu'au bout, & ſans le moindre indice d'onglets. Etant en Hollande, M. *Voſmaër* nous montra cet animal: ſa groſſeur la plus conſidérable nous parut être au ventre, & d'environ neuf lignes de diametre: la queue va en s'amincissant, filiforme, & eſt recouverte de petites écailles ſemblables à celles du corps: l'anus ſe montre tout près des pieds poſtérieurs: les pieds antérieurs ſont tout près de la tête, & les poſtérieurs à ſix pouces ou environ de diſtance. Il nous a paru que ces pieds n'étant point digités ni palmés,

on les pouvoit nommer *appendices écailleuses*; dont l'usage paroît encore inconnu. Serviroient-elles de nageoires?

SERPENT DE LA LOUISIANE. Il s'y en trouve une grande quantité : ils ressemblent à nos couleuvres de France : ils font beaucoup de ravage dans les poulaillers où ils mangent les œufs & les poulets naissans.

SERPENT A LUNETTES ou SERPENT COURONNÉ. On le trouve au Pérou, à Siam, aux grandes Indes : il y en a de diverses grandeurs, mais tous ont sur la tête une tache dont la figure ressemble beaucoup à celle d'une paire de lunettes à mettre sur le nez. On dit que ce serpent est très-venimeux.

SERPENT DE LYBIE. Il est blanc & vergété de taches noires : il est long : sa queue est noirâtre : il vit d'oiseaux & d'autres animaux.

SERPENT DE MADERASPATAN ou DE MADRAS. On le trouve près de cette ville : il est couvert d'écailles maillées d'un beau jaune, variées, ou de couleur de feuilles mortes; sa tête est ornée de grandes écailles joliment mouchetées. Il y a beaucoup d'autres especes de serpens dans cette presqu'île, sur-tout aux environs de *Nega-patnan*, qui en a tiré son nom. Ce mot veut dire *ville aux serpens*.

SERPENT DE MADERE. On le nomme par excellence *serpent maigre & agile*; son corps est long & mince : il rampe avec une grande vîtesse : sa couleur est d'un violet pâle, ornée sur le dos de taches rhomboïdes & bai-brunes; l'ouverture de la gueule est bordée de jaune.

SERPENT DE MALABAR. Il porte une robe tissue d'écailles blanches, rondes & cerclées de bandes noires. *Séba* dit que ce serpent a quelque chose de si agréable & de si mignon, que dans les Indes Orientales, non-seulement les femmes se font un plaisir de le regarder, mais encore de le mettre dans leur sein pour se rafraîchir pendant les grandes chaleurs de l'été. On ajoute que les Indiens élevent cette espece de reptile, les mettent dans un tonneau, & leur font un lit; à la voix de leur maître, ils en sortent, s'élancent sur lui, le caressent & s'entrelacent autour de son cou. On leur donne à manger & ils rentrent dans leur retaitre.

Il est fait mention dans la *République des Lettres*, *Janvier 1699*, *page 33*, d'une espece de *serpens de Malabar* très-dangereux : il est gros comme le doigt, long de cinq ou six pieds, & de couleur verte;

il

il est hardi, & se lance sur les passans, en choisissant presque toujours les yeux, le nez & les oreilles pour s'y attacher. Ce n'est pas par sa morsure, dit-on, qu'il empoisonne ; mais il a sous le cou une vessie de venin subtil qu'il répand où il s'attache. L'on prétend qu'il n'y a point de remede contre ce venin. Ce serpent est une espece d'acontias.

SERPENT MARIN, espece de poisson à nageoires molles qu'*Artedi* met dans le rang des murenes. *Rondelet* cite deux especes de serpens marins, l'un qui a trois ou quatre coudées de long, le corps rond comme une anguille & la tête du congre ; la mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure : on lui voit des dents aux mâchoires & au palais ; il a deux pinnules aux ouies comme les anguilles ; son dos est jaune, & le ventre cendré. L'autre espece est semblable aux serpens de terre ; sa couleur est jaune ; le dos est garni de lignes transversales ; sa bouche est petite & garnie de dents pointues qui se joignent exactement : il a des ouies couvertes comme celles des poissons à écailles ; tout le dessus du dos est garni d'une continuité de poils menus qui lui servent comme de nageoires. *Labat* dit avoir vu un serpent marin qui avoit dix pieds de longueur, deux de circonférence, la peau bleuâtre tiquetée de noir & de jaune, & comme vernissée ; le dos garni d'une empennure de sept pouces de hauteur ; la queue fourchue, & trois aîlerons onglés de chaque côté ; les yeux vifs, gros, à fleur de tête : les Pêcheurs le redoutent.

Un Capitaine, commandant un vaisseau du Roi de Danemarck, dit aussi avoir vu de fort près en 1746, sur les côtes de la Norwege, un serpent marin d'une grosseur monstrueuse & d'une longueur démesurée : la tête de cet animal que l'on voyoit hors de l'eau, avoit quelque ressemblance avec celle d'un cheval : on remarquoit de grands crins blancs qui lui pendoient le long du cou ; sa marche paroissoit de loin une file de gros tonneaux qui se suivent en ligne droite. Lorsque les Pêcheurs de Norwege se trouvent en danger à l'approche de cette espece de serpent, comme ils ne peuvent l'éviter à cause de la rapidité avec laquelle il nage, ils lui jettent du *castoreum* ou de l'*assa-fœtida*, dont l'odeur le fait fuir.

SERPENT DE LA MARTINIQUE. On en distingue de trois sortes fort dangereuses : les uns sont gris, les autres sont d'un beau jaune, & les troisiemes sont roux ; leur tête est plate ; quelquefois ils sont plus gros que le bras ; leur gueule est armée de quatre, & souvent de huit

dents longues d'un pouce, pointues & courbées: ils ont à chaque dent un petit aiguillon qui pénetre depuis la racine jusqu'au bout; & c'est par là qu'ils font glisser le venin dans la plaie où se rencontre la dent. Ce venin est renfermé dans de petites vessies qui environnent les dents, & qui sont grosses comme des pois. Les serpens jaunes de ce pays ont leur venin un peu jaunâtre & plus épais que les autres, & ce sont les moins dangereux: les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble; & les roux ont le leur clair comme de l'eau de roche; c'est le plus subtil. Quand on est mordu de ces serpens, il faut aussi-tôt boire de l'infusion du bois de couleuvre ou de caapeba, autrement dite *liane à serpent*. Voyez CAAPEBA. Ce serpent avale sans mâcher.

Il y a aussi dans ce pays un serpent qu'on appelle *coule-sang*, parce que le sang coule par tous les conduits du corps de celui qui en a été mordu: c'est un petit serpent grand comme une vipere, ayant les yeux fort ardens & la peau très-luisante, tiquetée de noir & de blanc; son corps est étroit & sa queue menue.

Les Sauvages rapportent que les Acrouages, qui sont des peuples de la Terre-ferme, se voyant continuellement tourmentés par les incursions des habitans de cette île, pour se venger d'eux, ramasserent un grand nombre de ces différens serpens venimeux, qu'ils renfermerent dans des paniers & des calebasses; & que les ayant apportés dans l'île de la Martinique, ils leur donnerent la liberté, pour leur nuire par le moyen de ces animaux.

M. *de Préfontaine* assure que la plante appellée *ouangue* à Cayenne, ou *gingiri* à la Martinique (*digitalis sesanum dicta*, *rubello flore*, PLUM.), est un remede spécifique pour la morsure de quelque serpent que ce soit. L'Intendant de Cayenne (M. *de Chanvalon*), dit que l'*envers blanc*, qui est le *marantha* du P. *Plumier*, est aussi un bon remede. Ce même Auteur a envoyé à la Martinique pour ce même traitement, de l'alkali volatil, afin d'essayer si le succès en sera égal à celui qu'a éprouvé M. *Bernard de Jussieu* en Europe.

SERPENT DE MOCULO, en Amérique. *Séba* le représente allant à la chasse des araignées dont il se nourrit. Ce reptile a les écailles plombées, & marbrées de raies noires, tracées dans un ordre régulier.

SERPENT DE LA NÉGRITIE. *Séba* en décrit deux especes: le premier a la tête rouge, traversée de bandes ou de découpures blanches. On y distingue un petit quarré blanc, fait comme un petit dez: le reste

du corps eſt pâle, & traverſe ſa longueur par une bande jaune, puis bleue, enfin verte. La ſeconde eſpece eſt tachetée en deſſus & en deſſous: près de l'anus, il ſort deux eſpeces de dards, qui ſont peut-être les organes de la génération dans les mâles.

SERPENT ORIENTAL. Son corps eſt long de ſix pieds & plus, gros de deux pouces & demi; ſes écailles ſont loſangées de diverſes couleurs vermeilles, & figurées en façon de rubans: il a un collier d'un beau rouge, & ſa tête eſt cuiraſſée de fortes écailles citrines: il y en a une eſpece dont la queue finit en une pointe auſſi piquante qu'une aiguille.

SERPENT DU PÉROU. *Séba* en décrit cinq eſpeces aſſez agréablement chamarrées: la premiere eſpece détruit ces ſcarabées dont le bourdonnement eſt inſupportable. Le troiſieme a des dents pointues à fleur de tête: il pouſſe des ſons auſſi harmonieux, dit-on, que quelques petits oiſeaux. Le cinquieme eſt un ſerpent qui porte un collier obſcur.

SERPENT POURRISSEUR. On le nomme ainſi, parce que la partie qu'il a mordue ſe pourrit incontinent, & cauſe de grandes douleurs. Ce ſerpent a la tête large, le cou étroit, le ventre gros & la queue courbée: il chemine obliquement à la maniere des cancres: il a des taches ſéparées les unes des autres, bariolées & polies: on diroit que ſa peau eſt un tapis.

SERPENT DU ROYAUME DE DAMEL. Ces animaux ſont fort communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. On en voit de fort gros, dont la morſure eſt des plus dangereuſes: cependant les Negres n'oſent leur interdire l'entrée de leur caſe; & quand ils en ſont mordus, ils mettent auſſi-tôt de la poudre ſur la plaie, & y appliquent le feu; car, pour peu qu'ils different, le venin gagne les parties nobles, & la mort ſuit très-promptement. Les Negres tâchent auſſi d'appaiſer ces ſerpens par les gris-gris de leurs Marabous. Les Cercres, autre nation Negre, les prennent aux pieges pour les manger, parce que leur chair paroît fort bonne: il y a de ces ſerpens qui ont quinze & vingt pieds de longueur & demi-pied de diametre: il y en a de tout verts; d'autres ſont noirs, tachetés & ondés de belles couleurs: les aigles en détruiſent beaucoup. Il ſe trouve encore en ce pays des ſerpens d'eau d'une groſſeur monſtrueuſe, ſur-tout dans les rivieres de Canoburi & de Quanza: les Negres ne tuent ces ſerpens que quand

ils font extrêmement rassasiés; car alors ils ne peuvent se défendre : ils mangent leur chair rôtie.

SERPENT DU SÉNÉGAL : il est couvert d'écailles blanchâtres, ornées de bandelettes & de taches brunes, luisantes, entrecoupées d'autres petites taches noirâtres.

SERPENT SERINGUE. Nom donné à une espece d'*acontias* ou *serpent volant*. Voyez ces mots.

SERPENT DE SÉVILLE. Il est très-beau & d'un aspect tout-à-fait agréable ; sa peau est fort lisse, quoiqu'ornée d'écailles blanches & noires ; les écailles transversales du ventre sont d'un jaune pâle.

SERPENT DE SIAM. Il y en a de toutes couleurs dans ce pays : on en voit qui ont plus de vingt pieds de long, & un pied & demi de diametre : plus ils sont gros, moins ils sont venimeux. *Séba* en cite quatre especes : le premier paroît être une espece de *ceraste*. Voyez ce mot. On trouve aussi ce serpent aux environs du grand Caire, mais il n'a guere que cinq pieds de long. Le second est cerclé de bandes blanches & noires. Le troisieme a l'air fort doux : ses écailles sont blanchâtres, rayées de bandelettes noires autour du corps. Le quatrieme se nomme *Sybilla* à Siam : c'est un serpent de bon augure pour les habitans de ce pays : son corps est jaune, petit, couvert d'écailles minces & luisantes.

SERPENT DE LA SIERRA MORENA. Il y en a d'une grosseur monstrueuse : les Maures leur font une guerre continuelle : ils ont une espece de crête sur la tête.

SERPENT A SONNETTES, *vipera caudi-sona*. Voyez BOICININGUA.

M. *le Beau*, Médecin au service de la France à la Louisiane, a rapporté un *serpent à sonnettes* d'une espece différente du *boiciningua*. Voyez ce mot. M. le Docteur *Mauduit* en a consigné la description dans le *Journal de Physique & d'Hist. Nat. de M. l'Abbé Rozier*. Ce serpent est du genre de la vipere, comme il est aisé de s'en convaincre par la forme triangulaire & applatie de sa tête, & sur-tout par l'inspection des deux crochets entourés d'une vésicule à leur base, dont sa mâchoire supérieure est armée : sa longueur est de dix-sept pouces ; le milieu du corps a dix-neuf lignes de circonférence : de ce point, en s'éloignant vers les deux extrémités, il diminue considérablement de volume ; mais le côté

de la queue ſe rétrécit ſubitement au deſſous de l'anus, & finit en un fouet de la groſſeur d'une forte ficelle : le deſſous du dos, depuis la baſe du crâne juſqu'à la queue, eſt relevé par une eſpece d'arête ou de crête ; & les côtés étant déprimés, le dos entier paroît triangulaire ; le ventre eſt arrondi & légérement déprimé, comme il l'eſt ordinairement dans les ſerpens : les écailles du dos ſont griſes ſur les côtés, mêlées, de diſtance en diſtance, de deux écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment une rangée de taches le long des flancs : les écailles qui recouvrent la ſaillie du dos ſont brunes, & mêlées par intervalles de trois écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment également une rangée de taches le long du corps ; les écailles qui recouvrent le ventre ſont d'un blanc gris, traverſées par des bandes ou taches noires, inégales & ſans ordre, ce qui fait paroître tout le ventre comme marbré : la queue, qui eſt la partie la plus remarquable de ce ſerpent, eſt terminée par un appendice de ſubſtance cornée, compoſé de neuf anneaux, le tout de même que chez le *boiciningua.* Dans la proportion du corps & de la taille des deux eſpeces de ſerpens à ſonnettes, M. le Docteur *Mauduit* dit que dans celui dont il eſt mention ici, les anneaux ou ſonnettes ſont infiniment plus petites. Cet Obſervateur prétend abſolument que cette vipere à ſonnettes n'eſt point un jeune de l'eſpece commune : il y a des différences dans la robe & dans le nombre des taches noires.

Ce nouveau ſerpent à ſonnettes ſe trouve en Amérique, ſur-tout dans le Mexique ; on le trouve encore en quantité dans les prairies de Barataria, dans le pays des Apelouſas & des Acatapas, peuples qui occupent l'eſpace ſitué entre la Louiſiane & le Mexique ; mais il ne s'étend pas au delà : la Louiſiane n'en nourrit point, & il n'eſt point connu dans la Guiane, où le ſerpent à ſonnettes ordinaire eſt commun.

M. *le Beau*, qui a voyagé chez les Acatapas, certifie que la morſure de ce petit ſerpent à ſonnettes a des effets plus rapides encore & plus meurtriers que n'en a la morſure du ſerpent à ſonnettes ordinaire, toute dangereuſe & mortelle qu'elle eſt, ſi on n'y apporte un remede très-prompt. L'alkali volatil donné dans un véhicule convenable, eſt l'antidote de la morſure de l'une & de l'autre eſpece : plutôt le remede eſt adminiſtré, mieux il prévient l'infection du ſang. On s'en eſt ſervi avec ſuccès pour rappeller à la vie des perſonnes mordues, il y avoit ſix heures, par un ſerpent à ſonnettes commun (ce ſerpent avoit ſans

doute peu de force) ; il ne faudroit pas attendre la moitié de ce temps pour la petite eſpece que nous venons de décrire.

Ce petit ſerpent à ſonnettes eſt donc beaucoup plus dangereux, plus à craindre ; étant plus petit, on l'apperçoit de moins loin, il ſe gliſſe plus aiſément entre les herbes : le cliquetis de ſes grelots étant à peine ſenſible, n'eſt pas capable d'avertir à une certaine diſtance. Peut-être y a-t-il de ces petits ſerpens à ſonnettes dont le nombre des grelots devient plus conſidérable avec l'âge.

SERPENT DE SURINAM. Il y en a de ſept à huit eſpeces, entre leſquelles on diſtingue l'*acontias* ou *ſerpent à javelot* & le *boiciningua*, qui eſt le *ſerpent à ſonnettes*. Mademoiſelle *Merian*, dans ſon *Hiſtoire des Inſectes de Surinam*, a repréſenté au bas d'un jaſmin un beau & rare ſerpent de Surinam, qui a l'habitude de s'entortiller, en cachant ſa tête au milieu de tous ſes replis. Le même Auteur parle d'un de ces ſerpens de Surinam dont les œufs ont la coque ou enveloppe molle : ces ſerpens ſont roux & d'un bleu d'outremer. *Séba*, qui en cite cinq eſpeces, dit que le cinquieme eſt d'un aſpect horrible & menaçant, & qu'il claque fortement des mâchoires.

SERPENT DE TERNATE. Il eſt magnifiquement tacheté d'eſpeces d'yeux bordés d'un anneau rouge ſur des écailles rhomboïdes & rouſsâtres.

SERPENT A TÊTE DE CHIEN. Il ſe trouve à la Dominique : il eſt long de neuf pieds & gros comme le bras : ſa tête eſt courte, groſſe ; ſa gueule & ſes dents reſſemblent à ces mêmes parties du chien, & il mord de même : cependant il n'a point de crocs proprement dits, & eſt ſans venin. La peau des flancs eſt argentée ; celle du dos eſt tachetée de noir, & celle du ventre comme nacrée. La graiſſe de ce ſerpent eſt ſpécifique contre les rhumatiſmes. Ce ſerpent eſt l'ennemi redoutable des oiſeaux du pays : replié autour des branches où ſe trouvent des nids, il ſe met à l'affût, les ſaiſit & les dévore. On dit que les oiſeaux qui l'apperçoivent jettent continuellement des cris, voltigent autour de lui, viennent au devant des Voyageurs, ſemblent implorer du ſecours contre ce perturbateur. L'a-t-on tué, ils fondent ſur le ſerpent terraſſé, le frappent à coups de bec, planent au-deſſus de leur protecteur & ſemblent marquer leur reconnoiſſance par des grands cris de joie.

SERPENT TIGRÉ. On le trouve dans l'Iſle de Baly, ſituée au levant

de celle de Java ; ſes écailles ſont de couleur de ſafran, tiquetées de brun & de noir, celles du ventre ſont olivâtres ; ſa tête eſt d'un brun ſombre, & ſa queue ſe termine en une pointe très-aiguë.

SERPENT DE LA VIRGINIE. *Séba* en décrit deux eſpeces : la premiere a la peau d'un cendré jaune, tiquetée de brun ; les écailles tranſverſales du ventre ſont blanchâtres ; ſa tête eſt magnifiquement marbrée ; ſon corps & ſa queue ſont longs & minces : ce ſerpent ſe nourrit d'oiſeaux. La ſeconde eſpece ſe nourrit de grenouilles : il a le deſſus du corps entouré de bandelettes jaunes & diſpoſées par ordre ; les écailles du ventre entiérement blanches ; la gueule garnie de dents pointues & les yeux perçans.

SERPENT VOLANT D'AMBOINE. *Séba* en donne deux eſpeces, qui ſont des eſpeces de *ſerpens à javelot* ou d'*acontias ;* voyez ce mot. Le premier a chacune de ſes écailles iſolées, noires, tachetées de blanc & frangées ; celles du ventre ſont blanches. Le ſecond a les écailles du dos bleues, mêlées de blanc ; l'extrêmité de la queue eſt à chainette. On trouve de ces ſerpens dans les Moluques & dans beaucoup d'autres pays. Il ne faut pas confondre ces ſerpens avec l'eſpece appellée *ſerpent ailé.* Voyez ce mot.

SERPENT DE ZAGARA. C'eſt un beau ſerpent, ceint ſur le ſommet de la tête, d'une bande orangée ; & ſur le front, de deux autres bandelettes étroites, traverſant de grandes écailles couleur de ponceau, tachetées de jaune ; les narines & la bordure de la gueule ſont jaunâtres ; le dos eſt d'un jaune verdoyant, jaſpé de points verts, & embelli de taches rougeâtres qui repréſentent comme des armoiries ; les écailles du ventre ſont d'un jaune pâle.

SERPENTAIRE, *dracunculus major.* Plante qui vient communément aux lieux ombragés dans les pays chauds : on la cultive ici dans les jardins. Sa racine eſt groſſe, comme bulbeuſe, charnue, de couleur jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre & brûlant ; elle eſt plongée profondément en terre : il naît ordinairement à ſes côtés pluſieurs petites bulbes, par leſquelles elle ſe multiplie : elle pouſſe une ſeule tige haute de trois pieds, plus groſſe que le pouce, droite, ronde, liſſe, & couverte d'une peau tiquetée comme la peau des ſerpens : ſes feuilles ſont portées ſur des queues fongueuſes, & longues de neuf pouces ; elles ſont découpées profondément en ſix ou ſept ſegmens en maniere de main. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige

grosse à peine comme le doigt, dont le sommet est occupé par une gaîne qui, étant ouverte, forme une fleur d'une seule piece, irréguliere, de la figure d'une oreille d'âne ou de lievre. A cette fleur succede une baie arrondie, succulente, disposée en grappe, verte d'abord, ensuite rouge, d'un goût brûlant, & remplie d'une ou de deux graines arrondies, un peu dures. M. *Deleuze* observe que la fructification est la même que celle du *pied de veau*, dont la serpentaire est une espece. *Voyez à l'article* PIED DE VEAU.

Les racines & les feuilles de cette plante ont les mêmes vertus que celles du pied de veau; de sorte qu'on peut les substituer l'une à l'autre. La serpentaire convient singuliérement pour déterger les cancers ulcérés; on l'emploie aussi pour résister au venin.

SERPENTAIRE DE VIRGINIE ou la VIPERE VIRGINIENNE, *serpentaria virginiana*, est une racine que l'on nomme aussi *senagruel* ou *contra-yerva de Virginie*. Elle est fibreuse, menue, légere, brune, grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur agréable, aromatique, tirant un peu sur celle de la zédoaire; d'un goût un peu âcre, amer & camphré: on nous l'apporte de Virginie, province de l'Amérique Septentrionale.

Quelques-uns confondent cette racine avec celle du *cabaret de Virginie;* mais le coup-d'œil les distingue facilement, puisque les racines de ce cabaret sont noires.

Thomas Johnson, qui a corrigé l'histoire de *Gérard*, assure que la racine de *serpentaire de Virginie* appartient à une plante qui s'appelle *pistolochia semper virens:* mais *Jean Ray* pense différemment, & il dit que l'on nous apporte de Virginie les racines de trois plantes, sous le nom de *serpentaires de Virginie*. La premiere s'appelle *aristolochia polyrrhizos auriculatis foliis:* sa racine est un paquet de fibres & de chevelus attachés à une tête. La seconde se nomme *aristolochia violæ fruticosæ foliis:* sa racine est composée de fibres très-menues & blanches. La troisieme s'appelle *aristolochia caule nodoso:* sa racine n'est qu'un composé de petites fibres jaunâtres, d'un goût & d'une odeur aromatiques.

La racine de *serpentaire de Virginie* passe pour diurétique, diaphorétique, carminative, & propre à résister au venin & à la pourriture des humeurs. On la recommande comme un spécifique très-certain contre la morsure empoisonnée du *serpent* appellé *boicininga:* on mâche cette plante, on en avale le suc d'abord après la morsure, & on applique les feuilles

feuilles pilées ſur la plaie. *Lémery* dit que pour faire mourir ce dangereux ſerpent, il ſuffit aux Indiens de lui donner à ſentir un morceau de cette racine, qu'ils ont attachée au bout d'un bâton, & qu'ils portent exprès toujours avec eux quand ils vont en campagne. On dit auſſi qu'elle guérit de la morſure des chiens enragés, & qu'elle empêche l'hydrophobie dans ceux qui ont été mordus. Elle fait mourir les vers & détruit la pourriture vermineuſe. M. *Cartheuſer*, qui a analyſé cette racine, avertit de l'employer avec beaucoup de circonſpection, car elle échauffe & irrite beaucoup.

SERPENTIN. Nom donné à un marbre d'un vert obſcur, avec des filets de couleur jaune qui ſerpentent en veines : on ne le trouve point en blocs d'une groſſeur conſidérable. Les plus belles carrieres de ce marbre ſont en Egypte & en Grece. *Voyez* MARBRE.

SERPENTINE, *lapis ſerpentinus*. C'eſt une eſpece de pierre ollaire ou de ſmectite, ſolide, verdâtre, mouchetée de points noirs comme quelques laves & marbres. La *ſerpentine* eſt encore remarquable par ſon vert foncé, quelquefois nué de jaune : celle qui eſt opaque eſt la plus dure ; celle qui a des endroits comme demi-tranſparens eſt la plus tendre : on la trouve à Sahlberg en Suede. On en fait des mortiers & autres vaſes à broyer, qui acquierent une grande dureté au feu. La ſerpentine ſe blanchit dans un feu ouvert ; mais calcinée par un feu violent, dans un vaſe fermé, elle y devient jaune. On fait encore avec la ſerpentine, ſur-tout avec celle que l'on appelle improprement *marbre de Zœblitz* (ſerpentine de Saxe), des taſſes, des cafetieres, des tabatieres, des boîtes, des caſſolettes, & pluſieurs autres ouvrages qui ſont dans les mains de tout le monde. *Juſte Raben* fut le premier qui découvrit en 1546 la ſerpentine ; mais ce fut *Chriſtophe Illgens*, qui vivoit en 1580, qui conçut l'idée de travailler cette pierre, que ſon garçon, nommé *Brandel*, avoit déja l'art de racler & de tailler. Bientôt *Brandel* ſurpaſſa ſon Maître : il ſe perfectionna, & enſeigna ſon art en 1600 à ſes quatre fils, qui gagnerent alors leur vie à ce métier. Ceux-ci furent ſuivis par ceux de *George Schiffle*, qui en firent d'abord, à force de bras, des uſtenſiles aſſez groſſiers, juſqu'au temps que *Michel Boſler*, qui mourut en 1634, âgé de ſoixante-dix ans, inventa l'art de travailler cette pierre au tour. Depuis ce temps on a continué de faire de la même maniere des vaſes de ſerpentine de formes très-agréables. Cette pierre n'eſt pas plus dure que l'albâtre ; & par conſéquent elle eſt

plutôt tendre que dure. M. *Desmarets* a trouvé en France une espece de serpentine remplie de grains durs & vitreux, & la regarde comme une matiere volcanisée.

SERPILIERE. Les Jardiniers donnent ce nom à un insecte qui ronge la racine des plantes, sur-tout celles des fleurs chéries & des légumes. C'est la *Courtilliere*. Voyez INSECTE & TAUPE-GRILLON.

SERPOLET, *serpyllum*. Comme toutes les especes de serpolet ont à-peu-près les mêmes propriétés, & que par cette raison elles pourroient être substituées les unes aux autres, nous ne parlerons que des deux suivantes, qui sont le plus communément employées en Médecine. Ce ne sont même que de simples variétés, dit M. *Deleuze*. Le serpolet est une espece de thym, dont un des principaux caracteres spécifiques se tire de ses feuilles, qui sont ovales & bordées de quelques cils à leurs parties postérieures.

1°. Le SERPOLET ou PILLOLET CITRONNÉ, *serpyllum citratum*. Il croît dans les endroits montagneux, quelquefois mêlé avec le serpolet commun, & il fleurit comme lui en été : sa racine est déliée & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges quarrées, longues comme la main, dures, ligneuses & couchées sur terre : ses feuilles sont petites, un peu épaisses, d'un vert noirâtre, d'une odeur de citron ou de mélisse des jardins : aux sommités des tiges naissent de petites fleurs purpurines, en forme de têtes ; il leur succede quatre petites semences arrondies.

2°. Le PETIT SERPOLET ou THYM SAUVAGE ORDINAIRE, *serpyllum vulgare minus*. Cette plante qui a une odeur fort agréable, naît aux lieux incultes, montagneux, secs, sablonneux, même dans les champs, les pâturages, en un mot presque par-tout. Sa racine est menue, ligneuse, vivace & fibrée : ses tiges sont quarrées, dures, rougeâtres, basses, & un peu velues ; les unes s'élevant droites à la hauteur de la main, les autres rampant çà & là : ses feuilles sont petites, vertes, un peu plus larges que celles du thym ; ovalaires, nerveuses, d'un goût âcre & aromatique : ses fleurs, qui paroissent pendant tout l'été, naissent au sommet des tiges : elles sont petites, disposées en maniere de tête, de couleur purpurine ou blanche. Il leur succede des semences arrondies, enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Le *serpolet* panaché de *Parkinson* ne differe de ce dernier que par la couleur de ses feuilles. Non-seulement le petit serpolet change d'odeur,

ſelon la diverſité des lieux & des climats, mais même ſes ſommités dégénerent aſſez ſouvent en petites têtes blanchâtres & veloutées, qui tiennent la place des fleurs, & logent des vermiſſeaux, la piqûre de certains inſectes donnant lieu à ces ſortes d'excroiſſances ou galles.

Le *ſerpolet* eſt âcre au goût, un peu amer, ſtyptique, odorant, & rougit un peu le papier bleu : c'eſt une plante ſtomachique, céphalique ; il bride ou détruit cette matiere irritante qui cauſe les mouvemens convulſifs ; il fournit au ſang des parties ſpiritueuſes : ſon uſage eſt intérieur & extérieur : on en prend l'infuſion pour les pâles couleurs. En Danemarck on eſt dans l'habitude d'en boire dans l'éryſipele : elle dépure le ſang, provoque les urines & fait ſuer, ce qui eſt auſſi fort utile pour la toux invétérée : ſi on en prend la poudre par le nez, elle produira le même effet que le tabac. La chair du gibier nourri de ſerpolet, eſt très-agréable.

SERRAN. On donne ce nom à deux animaux très-différens ; 1°. au *verdier :* voyez ce mot ; 2°. à un poiſſon de haute mer, & à nageoires épineuſes. *Rondelet* dit qu'il reſſemble beaucoup au *loup de mer* pour la figure du corps & la fente de la bouche. Il a la mâchoire inférieure plus longue & plus avancée que celle de deſſus ; ce qui fait qu'il a toujours la bouche ouverte. Il a les dents aiguës & les yeux petits ; par ſes nageoires, ſa queue, ſes aiguillons, ſes ouies, & par ſes parties intérieures, il reſſemble aux poiſſons nommés par quelques-uns *poiſſons de rocher.* Celui-ci eſt de différentes couleurs. Preſque tous les Auteurs diſent que ce poiſſon eſt toujours femelle ; ce qui eſt difficile à croire.

SERREUR ou JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERSIFI ou SALSIFI, *tragopogon.* Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Nous parlerons ici de deux principales. A l'égard du ſerſifi noir ou d'Eſpagne, *voyez au mot* SCORSONERE.

1°. Le SERSIFI BLANC, ou SALSIFI CULTIVÉ, ou SARSIFI BLANC DES JARDINS, *tragopogon hortenſe.* Sa racine eſt groſſe comme le petit doigt, droite, tendre, laiteuſe, douce au goût, blanche en dedans & en dehors : elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ deux pieds, ronde, creuſe en dedans, rameuſe, garnie de pluſieurs feuilles qui reſſemblent à celles du porreau : ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités : chacune d'elles eſt un bouquet à demi-fleurons de couleur purpurine : leur calice n'eſt pas imbriqué, mais formé de quelques feuilles égales,

longues & étroites : il leur ſuccede des ſemences oblongues, rondes, cannelées, brunâtres, & couronnées d'une aigrette de plumes. Toute la plante rend abondamment un ſuc laiteux, viſqueux & doux, qui d'abord coule blanc, puis devient jaune : on la cultive dans les jardins, comme la ſcorſonere, à cauſe de ſa racine qui ſert dans les alimens.

2°. Le SERSIFI SAUVAGE OU DES PRÉS, la BARBE DE VIEILLARD, OU DE BOUC ORDINAIRE, *tragopogon pratenſe luteum majus.* Cette plante croît preſque par-tout, dans les prés & les pâturages un peu gras & humides : ſa racine eſt ſemblable à celle de la ſcorſonere : ſa tige eſt haute d'un pied & demi : ſes feuilles reſſemblent à celles du ſafran ; ſes fleurs, qui paroiſſent en Mai & Juin, ſont jaunâtres, de même ſtructure que celle de l'eſpece précédente : ſes ſemences ſont d'une couleur cendrée, & s'envolent en l'air au moyen de leur aigrette, après quoi la plante repouſſe & fleurit tout de nouveau en Juillet & Août. *Jean Bauhin* obſerve que toutes les fleurs de cette plante ſe tournent du côté du Levant.

Les racines de ces plantes ſont apéritives & pectorales : elles fourniſſent une nourriture douce & de bon ſuc : les feuilles ſont vulnéraires & conſolidantes.

SERTULAIRE, *ſertularia.* M. *Linneus* donne ce nom à différentes eſpeces de *corallines.* Voyez ce mot & celui de ZOOPHYTE.

SERVAL ou SERVAT. C'eſt le même animal que celui qui a été décrit par Meſſieurs de l'Académie ſous le nom de *chat-pard ;* dans le pays de Malabar il eſt nommé *maſaputé*, & on l'a vu à la Ménagerie du Roi ſous le nom de *chat-tigre.* Cet animal ſe trouve aux Indes, au Sénégal, au Cap de Bonne-Eſpérance : il reſſemble au chat par la figure ; & au tigre, ou plutôt à la panthere & au léopard, par les taches noires & blanches de ſon poil. Il eſt quatre fois plus gros qu'un chat ; il eſt carnaſſier, & ſe nourrit de rats, de ſinges, d'oiſeaux qu'il attrape avec la plus grande adreſſe ; car il ſaute ſur les arbres avec autant d'agilité pour le moins que le ſinge. On prétend (ce qui eſt difficile à croire) qu'il fait ſa bauge ſur les arbres : il eſt d'une nature ſauvage & ſi féroce, que les bons ni mauvais traitemens ne le peuvent adoucir. Les fourrures que l'on tire de la peau de cet animal ſont très-belles. *Voyez maintenant l'article* CHAT-PARD.

SERUM. Nom donné à la partie aqueuſe, fluide & tranſparente du lait, du ſang & des humeurs animales. *Voyez* LAIT & SANG.

SESAME ou SEMPSEN, ou GIRGELIN: *voyez* JUGOLINE. Le ſeſame d'Allemagne ou bâtard, eſt la *caméline*. Voyez ce mot.

SESAMOIDE, *ſeſamoides fructu ſtellato*, c'eſt une plante qui croît aux pays chauds, ſablonneux & montagneux, & ſur-tout dans les Pyrénées : elle a une reſſemblance groſſiere avec le *ſeſame* : ſelon M. *Linneus*, c'eſt une eſpece de *reſeda* : ſes feuilles ſont étroites comme celles de la linaire : ſa tige porte aux ſommités de ſes rameaux une maniere d'épi, où ſont attachées de petites fleurs mouſſeuſes, frangées, jaunâtres, auxquelles ſuccedent des fruits formés en roſettes, coupés en étoiles, & remplis de ſemences menues & pâles. *Lémery* dit que cette plante eſt déterſive & réſolutive.

SESBAN. *Galega Egyptiaca*, *ſiliquis articulatis*, arbriſſeau qui croît en Egypte dans les haies : il eſt grand comme un myrte : ſes rameaux ſont droits, creux, moëlleux : ſes feuilles ſont petites, oblongues, étroites, onctueuſes, de couleur verte-pâle, ayant un petit nerf au milieu : ſes fleurs ſont diſpoſées en grappe, & preſque ſemblables à celles du genêt : elles ſont ſuivies par des gouſſes plus longues que le doigt, très-étroites & pointues, contenant des ſemences oblongues, aſſez ſemblables à celles du fenugrec, d'un goût âcre & piquant. On ſe ſert de ſa ſemence pour fortifier l'eſtomac, faciliter la digeſtion, arrêter le cours de ventre, & pour modérer le flux menſtruel.

SESELI DE MARSEILLE ou DE CANDIE, ou FENOUIL TORTU, *ſeſeli Maſſilienſe aut Creticum*, plante qui croît abondamment aux pays chauds, ſur-tout autour de Montpellier ſur le bord des vignes, le long des chemins & dans les blés : on la cultive dans les jardins. Sa racine eſt peu groſſe, ſimple, blanche & aromatique : elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ un pied & demi, cannelée, velue, ſe diviſant en pluſieurs rameaux fermes, tortus, noués, aſſez gros & épars : ſes feuilles reſſemblent à celles du fenouil ; mais elles ſont plus groſſes, plus courtes & plus dures : les fleurs naiſſent en Juin & Juillet, aux extrémités ſur des ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches, diſpoſées en fleurs de lis, avec autant d'étamines capillaires. A ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, arrondies, applaties, relevées d'une bordure taillée en grain de chapelet, odorantes & d'un goût fort âcre.

La racine & la ſemence de cette plante conviennent pour l'aſthme humide, & pour exciter l'expectoration : la ſemence eſt ſur-tout

diurétique, provoque les menstrues des femmes, & dissipe la colique venteuse : c'est un des ingrédiens de la grande thériaque. Les Anciens estimoient fort le seseli de Candie, d'Ethiopie & du Péloponese. *Tournefort* designe ainsi le seseli d'Ethiopie, *buplevrum arborescens salicis folio.* Ce seseli differe de celui de Marseille ; c'est un bon carminatif.

SESELI DE MONTPELLIER, est la saxifrage des Anglois ou des prés : *voyez à la suite du mot* SAXIFRAGE.

SESELI COMMUN & DE MONTAGNE : *voyez* LIVECHE.

SETIM : *voyez* BOULET DE CANON.

SE-TSE : *voyez à l'article* CHIT-SE.

SÉVE : *voyez à la suite de l'article* PLANTE.

SEXE : *voyez cet article dans l'alphabet secondaire du mot* PLANTE. *Voyez aussi les mots* APHRODITE & HERMAPHRODITE.

SIBADILE : *voyez* CÉVADILLE.

SIBON, est le nom que les Hottentots donnent à un serpent d'Afrique. C'est le *coluber scutis abdominalibus 180, squamis caud. 85* de M. *Linneus.* Il a la tête ronde & les yeux grands : sa couleur est d'un brun ferrugineux : il est appellé *serpent à plusieurs couleurs*, tant il est marqué de taches de diverses couleurs : sa tête est ronde, blanche en dehors, couverte de petites écailles : le reste du corps est d'un jaune clair, & parsemé de taches rousses & rougeâtres : les écailles du ventre sont grises, & mêlées de roux.

SICKU, espece de poirier du Japon, dont les feuilles sont ovales, pointues, d'un vert clair & finement dentelées. Le fruit de cet arbre est d'une figure extraordinaire, & d'un goût aussi agréable que celui de la poire de bergamote. Ce fruit, dont le pédicule est fort long, se divise d'abord comme en deux parties de la grosseur d'une plume à écrire, ensuite en plusieurs autres, réunies entr'elles, tortueuses & longues de six lignes, terminées par une petite queue qui supporte deux grains semblables à celui du poivre, divisés en trois parties, lesquelles renferment une semence semblable à celle du lin.

SIDERITE, pierre dont les Lithographes ont beaucoup parlé : c'est l'*aimant brut :* voyez ce mot.

SIDOL, est chez les Indiens cette espece de saumure que les Européens appellent *garum :* voyez cet mot.

SIEGE, nom que *Rondelet* donne à une espece de *muge* d'eau

douce, commun dans les rivieres & dans les ruiſſeaux du côté des Cevennes.

SIEUREL ou SICUREL, poiſſon à nageoires, du genre des maquereaux : c'eſt le *maquereau bâtard* des François, & le *chicarou* de Gaſcogne. Dans l'été on en prend en grand nombre en Languedoc & en Eſpagne, avec les maquereaux. Le *ſieurel* vit en troupes : il a la couleur du maquereau ; mais il a moins d'épaiſſeur, le muſeau moins pointu, le corps moins rond, & un peu écraſé ; la bouche peu grande, les mâchoires âpres, & les yeux grands & verts : il n'a point d'écailles, au moins elles ſont très-fines. Par le milieu du corps, depuis la tête juſquà la queue, il a un trait fait de petits os ſi rudes & ſi âpres, qu'il ſemble que ce ſoit une ſcie : la queue eſt tortue au milieu, plus âpre & plus haute que le reſte du poiſſon. Ce poiſſon a ſix nageoires ou aîlerons, deux grandes proche des ouies, deux plus petites au deſſous, & deux autres au dos : la premiere & la ſeconde ont des aiguillons. On remarque une autre nageoire près de l'anus, qui va juſqu'à la queue, garnie de deux aiguillons à ſon commencement. La chair du *ſieurel* eſt plus dure que celle du maquereau, ſur-tout lorſqu'elle eſt ſalée. Il y a des Hollandois qui l'aiment quand elle eſt fumée.

M. *Gronovius* dit que ce poiſſon a des tablettes qui couvrent la ligne latérale : ces tablettes s'élevent de plus en plus, & rendent la partie poſtérieure de ce poiſſon preſque carrée.

SIFAC. Nom d'une eſpece de ſinge qui ſe trouve dans l'Iſle de Madagaſcar ; il eſt blanc, ſa queue l'eſt auſſi : il a ſeulement deux petites taches ſur les côtes : *voyez* SINGE.

SIFFLEUR. Cet oiſeau eſt ainſi nommé à Saint-Domingue, à cauſe des ſons aigus & perçans de ſa voix. Il eſt de la groſſeur d'un pinçon ; ſa queue eſt étagée. L'oiſeau en général eſt brun par deſſus, excepté les environs du croupion, & les petites couvertures des aîles, qui ſont d'un jaune verdâtre, comme tout le deſſous du corps ; mais cette derniere couleur eſt un peu plus rembrunie ſous la gorge, & elle eſt variée de roux ſur le cou & la poitrine ; les grandes couvertures & les pennes des aîles, ainſi que les douze pennes de la queue, ſont bordées de jaune.

On donne auſſi le nom de *ſiffleur* au *baltimore vert*, eſpece de trouiale de l'iſle Saint-Domingue : *voyez* BALTIMORE & TROUPIALE.

On donne encore le nom de *ſiffleur* au *ſinge voltigeur* d'Amérique : *voyez à l'article* SINGE.

SIGARAS, eſpece de mouche qu'on voit en Afrique : ſa tête eſt large & ſans bec. Cet inſecte s'arrête ordinairement ſur les arbres, & rend jour & nuit un ſon fort aigu. *Barbot*, *Hiſtoire Générale des Voyages*, *Livre IX.*

SIGILLAIRE, terre bolaire formée en petit gâteaux ſur leſquels ſont imprimés des cachets : *voyez* BOL & TERRE SIGILLÉE.

SIGNET : *voyez l'article* SCEAU DE SALOMON.

SIGNOC ou SIGUENOC, eſpece d'écreviſſe de mer qui ſe trouve dans les Indes Orientales : elle eſt couverte de deux écailles fort dures dont celle de devant eſt boſſue & un peu épaiſſe, double autour du front & taillée en demi-lune à l'endroit où elle ſe rejoint à l'autre, le dehors eſt relevé de boſſes ou chargé de pointes obtuſes, diſpoſées par rangs. Cette derniere eſt plus déliée que l'autre, & en forme de loſange, dentelée des deux côtés & piquée de petits trous. La queue de cette écreviſſe ſurpaſſe en longueur le reſte du corps, & depuis le milieu juſqu'au bout, elle eſt dentelée de pointes fort dures.

A la partie convexe du premier teſt, ſont ſitués les yeux de ce cruſtacée, aſſez apparens pendant qu'il vit, mais plus retirés & couverts d'une membrane ſemblable à de la corne quand il eſt mort. Il a pluſieurs jambes, à la maniere des cancres : les huit premieres ſont plus courtes que les autres ; les deux qui ſuivent ſont plus longues, & les deux dernieres ſont plus courtes que les huit premieres. Ce poiſſon (ver cruſtacée), dit l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, n'a point de nageoires, mais il eſt muni de chaque côté d'un petit os obtus qui lui ſert comme de rame avec laquelle on croit qu'il nage. Ne pourroit-on pas regarder auſſi cet os prétendu, comme une protubérance épineuſe, & particuliere à cet animal, & croire qu'il nage, à l'aide de ſa queue, comme les *écreviſſes ?* voyez ce mot.

Auprès de la gueule il a deux petites pattes, dont il ſe ſert pour mâcher, & deſſous le teſt inférieur, on lui voit quelques petites veſſies, qui s'enflent à la façon des grenouilles. Ce cruſtacée ſe plaît le long des rivages & dans les lieux peu profonds : on le prend plus communément à l'embouchure des fleuves. On voit des ſignocs de différentes groſſeurs dans l'Inde Occidentale, il y en a dont la queue eſt longue de plus d'un pied.

SILENE,

SILENE, *filenus*, Animal quadrupede qui a les oreilles courtes & rondes comme celles des finges : c'eft l'*aï* ou *pareffeux* de Ceylan, felon *Seba* qui en a parlé le premier. *Voyez* PARESSEUX.

SILEX. Nous avons parlé de cette pierre, qu'on trouve abondamment répandue par toute la terre, au mot CAILLOU ; mais comme on défigne par ce nom qui eft latin une très-grande quantité de pierres affez différentes pour la forme & le tiffu, nous croyons devoir dire ici que l'on entend par *filex* la pierre à fufil ou à briquet ordinaire qui a une fauffe tranfparence, qui eft extérieurement d'une forme irréguliere, & analogue au trou où le fuc pierreux qui l'a produite s'eft moulé & endurci. Il y en a de couleurs différentes : tels que la *pierre fufiliere* & le *caillou d'Egypte*, &c. Ceux qui font plus purs & comme tranfparens, forment les agates, lefquelles, felon leurs couleurs & mêlanges, prennent le nom de *cornaline*, de *jade*, de *calcédoine*, de *fardoine*, d'*onix*, *&c.* Voyez ces différens mots & celui de CAILLOU.

Pour peu qu'on defcende dans une carriere de craie, on y trouve les pierres à fufil difperfées par maffes informes, inégales, & détachées, formant néanmoins des efpeces de lits horizontaux entre les couches de cette terre marine. Ces *filex* font noirs en dedans, blancs en dehors ; ils fervent à paver les terraffes, les baffins des fontaines : on s'en fert auffi pour la conftruction des bâtimens. On a même obfervé qu'un fragment le plus noir de cette pierre long-temps expofé à l'air, fe réduit en une fubftance blanchâtre, & qui s'amollit ou s'égrife fans faire effervefcence avec les acides. M. *Swab* (*Mémoires de l'Académie de Stockholm*, *Tome XX*, *année 1758*), a fait quelques expériences qui peuvent jeter un grand jour fur la connoiffance des pierres en général, & notamment fur les cailloux-filex. Ce Savant préfume que le *filex* pourroit bien être produit par la combinaifon d'un acide minéral, avec une terre calcaire modifiée & élaborée par la Nature d'une façon particuliere, à laquelle il s'eft joint quelque mêlange étranger. On ne peut difconvenir que le *filex* dans fon origine a dû être mou & avoir un degré de fluidité : les mamelons qui fe trouvent fréquemment foit à fa furface, foit à fon intérieur, nous conduifent auffi à croire que la matiere qui conftitue cette pierre a été dans un état de vifcôfité, ou d'une efpece de gelée. C'eft ainfi qu'ont été formées les agates pommelées, &c. Nous indiquerons encore une

preuve qui constate que le caillou-silex a été fluide dans son origine : la voici. Chaque année lors de nos litholisations, nous conduisons nos Auditeurs dans la carriere de pierre calcaire, située à Issy derriere la maison de Feu Son Altesse Madame la Princesse de Conti : là nous faisons observer un banc de silex d'un pouce & demi d'épaisseur ou environ, posé horizontalement entre les couches de la pierre calcaire à bâtir. Le banc de silex n'est composé que de petites *cames* & *vis*, ou de noyaux de ces coquilles remplies ou converties en agate : à l'inspection on reconnoît sans peine que la matiere du silex encore fluide s'est épanchée sur ces coquilles, s'est moulée dans leurs cavités, en a pris parfaitement les empreintes, & en a conservé la figure en passant à l'état de dureté. Faut-il s'étonner si avec cette pierre dure, ignescente & coquillere, & qui est susceptible d'un beau poli, l'on fait tant de bijoux, comme tabatieres, &c. ? La théorie du silex fluide doit encore nous indiquer la maniere dont ont dû se former tous les autres corps organisés devenus pétrifiés, tels que les bois, certains os. *Voyez l'article* PÉTRIFICATION.

Le silex appellé *pierre fusiliere* ou *pierre à fusil* est plus abondant dans les paroisses de Meunes & de Coussy dans le Berry, à deux lieues de Saint Aignan & à demi-lieue du Cher, qu'en tout autre endroit de la France. Au moins on regarde le silex de ce lieu comme le plus propre à être taillé en pierre à fusil. On en tire de ce Canton, qui a peu d'étendue, pour l'usage de presque toute l'Europe ; dès qu'une carriere est vide on la ferme, & l'on prétend que plusieurs années après on y trouve des *pierres à fusil* comme auparavant. ENCYPLOPEDIE. Les Pays-Bas Autrichiens fournissent aussi beaucoup de silex qui contiennent des coquilles.

SILIQUE, *siliqua*. C'est un fruit composé de deux panneaux, qui s'ouvrent de la base vers la pointe, séparés par une cloison membraneuse, d'où pendent les petites semences attachées chacune par un cordon ombilical. Ces panneaux tombent par la maturité, en se séparant ou de haut en bas, ou de bas en haut. Ce qui distingue la silique de la capsule & de la gousse, c'est sa cloison mitoyenne (Comme cette cloison, dit M. *Deleuze*, ne paroît pas toujours dans les siliques, on peut ajouter à ce caractere, que dans la silique les semences sont attachées alternativement aux deux sutures, au lieu que dans la gousse

légumineuſe, elles ont leurs attaches toutes du même côté). Toute la claſſe des fleurs en croix en fournit l'exemple. *Voyez au mot* PLANTE *& l'article* FLEURS.

SILPHIUM. Racine fort eſtimée dans l'Afrique Orientale par ſes propriétés médicinales, & par l'uſage qu'on en fait dans les ragoûts. Quelques-uns croient que c'eſt la même dont les Anciens tiroient un ſuc qu'ils regardoient comme ſi précieux, qu'ils dépoſoient dans le tréſor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir : ils l'appelloient *gomme de cyrêne* ou *ſuc cyrénaïque*, & l'on ſait que Jules-Céſar ne manqua pas de s'emparer de ce tréſor dans le temps de ſa Dictature. Bien des perſonnes prétendent que ce n'étoit autre choſe que l'*aſſa fœtida*. On ſait que la mauvaiſe odeur & ſaveur que nous y trouvons paſſent pour être exquiſes en Perſe & dans tout l'Orient : les Romains aimoient auſſi les ragoûts où il en entroit. Toutes ces conjectures font croire que le *ſilphium* des Romains eſt le *laſer* des Anciens & l'*aſſa fœtida* des Modernes; cependant comme il avoit la vertu d'enivrer & de rendre joyeux, ne ſeroit-ce point ce fameux *nepenthes* ſi vanté dans *Homere*, ou l'*opium* des Turcs?

SILURE ou SIRULE ou SALUT ou SOM, *ſilurus*, eſt un grand poiſſon vorace de fleuve & de mer, qui ſe jette ſur les autres poiſſons & les dévore. Il eſt du genre des poiſſons à nageoires molles que les Méthodiſtes nomment *gadus*, ſous lequel ſont compriſes les morues, les lottes, &c. qui ont ſix oſſelets à la membrane qui couvre les ouies. La bouche du ſilure eſt armée de dents bien pointues & fortes, & accompagnée de deux longs barbillons ſur la mâchoire ſupérieure, & de quatre plus petits ſous l'inférieure : ſa peau eſt dure, noirâtre & ſans écailles; ſes yeux ſont fort grands : il a deux nageoires au dos, une proche de l'anus & d'autres proche des ouies & au ventre. Sa chair eſt dure : il ſe jette ſur les chevaux qui nagent dans le Mein & dans le Danube : il remue toujours la queue. On prétend que le mâle de ce poiſſon, ainſi que celui de la carpe, garde quelquefois les œufs de ſa femelle pendant cinquante jours, de peur que les autres poiſſons ne les mangent.

SIMAROUBA, *evonimus fructu nigro, tetragono*. BARR. eſt l'écorce d'un arbre que les habitans de la Guiane, chez qui il croît, ont appellé ainſi : ils ſe ſervent communément de cette écorce pour les flux dyſſentériques, & ils en ont envoyé pour la premiere fois dans nos

ports en 1713. Cette écorce est d'un blanc jaunâtre, sans odeur, d'un goût un peu amer, composée de fibres pliantes, attachée au bois blanc, léger & insipide des racines, des souches & des troncs, desquels on la sépare aisément (M. *Haller* dit qu'on a découvert que le simarouba est d'une classe très-différente de l'évonimus, & plus voisine du pistachier).

Le simarouba contient beaucoup de gomme-résine, il donne à l'eau une teinture laiteuse: il fortifie l'estomac, il appaise les coliques & les tranchées, il arrête les hémorrhagies & le flux de ventre. On lit dans la *Maison Rustique de Cayenne* que l'arbre du simarouba est grand, fort droit, ayant la feuille semblable à celle du pommier: on ne se sert que de l'écorce de sa racine qui est jaune & compacte: il faut ordinairement deux Negres pour faire un paquet marchand de soixante-dix livres de cette écorce, l'un la coupe & l'autre la dépouille; ce qui ne se fait qu'en battant la racine, le coup qu'on donne enleve l'écorce. Les Negres, pour cette opération sont obligés de mettre une culotte & une chemise; sans cette précaution le suc âcre qui sort de la racine, leur donneroit la gale & des élevures sur la peau, qui empêchent de marcher pendant quelques jours. On nous envoie quelquefois pour du vrai simarouba l'écorce d'un arbre appellé *coupaya*: voyez ce mot. Le bois du simarouba est fort léger, il est connu sous le nom de *bois de Cayan*.

En 1718, M. *Antoine de Jussieu* se servit fort heureusement de simarouba. Pendant l'été il y avoit eu à Paris des chaleurs excessives, qui furent suivies de quantité de dévoiemens dyssentériques, lesquels résistoient non-seulement aux purgatifs, aux astringens, & à l'*ipécacuanha* même, mais devenoient encore plus considérables par l'application de ces remedes. Ce célebre & habile Médecin réussit parfaitement, & guérit ces dyssenteries par l'usage du simarouba. On fit d'abord bouillir cette écorce à la dose de demi-once & d'une once dans une petite quantité d'eau, comme l'on fait dans la Guiane; mais cette décoction bue, causa souvent le vomissement, & presque toujours des sueurs incommodes, & quelquefois elle augmentoit le flux de sang & de sérosité: on corrigea la dose, & on vint au point salutaire pour les tempéramens de notre climat, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, exigent des remedes en beaucoup plus petite dose, que ceux des pays chauds.

On donne le simarouba en décoction jusqu'à deux gros dans une

pinte d'eau, qu'on fait bouillir jusqu'à la diminution d'un tiers, & que l'on avale en quatre doses de trois en trois heures: on prend cette écorce en substance rapée & non pilée, à la dose d'un demi-gros, qu'on réduit en bol avec du sirop de capilaire: on en répete la dose jusqu'à ce qu'on soit guéri.

On parvient heureusement à la guérison, sans aucun dégoût pour la boisson, sans aucun vomissement & sans aucune évacuation par les selles: cependant les douleurs vives sont appaisées dans l'espace d'un jour, le sommeil revient aussi-tôt, les urines deviennent plus copieuses & plus limpides, les évacuations sont plus rares, l'odeur fétide des excrémens cesse, leur couleur change, de liquides ils deviennent épais, le malade reprend de l'appétit & il est bientôt rétabli. Cette écorce prise en décoction, fournit aux intestins un baume qui les resserre, elle fortifie l'estomac, qui est affoibli par des flux de ventre immodérés & invétérés, elle provoque l'appetit & aide la digestion par ses parties ameres & incisives, & elle rend à la membrane des intestins, qui est comme raclée, le *mucus* que les excrémens trop âcres ont enlevé. Elle surpasse les autres remedes anti-dyssentériques par sa vertu singuliere, anti-spasmodique, stomachique & adoucissante; elle vaut bien mieux que les astringens que l'on ne peut donner impunément, lorsque les hémorroïdes ou les regles coulent: mais lorsque l'on a bu la décoction de simarouba, le flux cesse, & on fait évacuer librement & sûrement ce qui doit être évacué, & ce qui doit couler; il est même prouvé par plusieurs expériences que cette écorce est assez souvent anti-hystérique.

Elle convient sur-tout dans les flux de ventre séreux, bilieux, sanguinolens & muqueux, invétérés à cause du mouvement convulsif continuel des intestins, quand il n'y a pas de fievre, ni de dérangement d'estomac, & dans les tenesmes. Au reste la dose de ce remede varie selon le malade & les maladies; car si l'estomac & les premieres voies ont déjà été vidés, & que le mal soit plus doux, il suffit d'en donner un demi-gros en poudre une ou deux fois, & le mal cede. Mais s'il y a de la cacochymie avec les autres fâcheux symptômes, il faut plusieurs doses de cette décoction.

Ces détails intéressans sur les vertus & les effets du simarouba sont tirés des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *ann.* 1729 & 1731,

& d'une *These de Médecine* à laquelle M. *Antoine de Jussieu* a présidé à Paris le 16 Février 1730.

Comme le simarouba porte dans quelques lieux de l'Inde le nom de *macre*, on à lieu de croire que cette écorce est le *macer* ou le *macir* des Anciens. *Voyez ces mots.*

SIMBOR, *simbor magianum*, *seu cornu alcis*, est une plante vivace des Indes, qui a la figure d'une corne d'élan; elle croît proche de la mer à Java, & principalement au Royaume de Boutan. Il ne paroît point, dit *Lémery*, qu'elle ait d'autres racines qu'une matiere fongueuse, mollasse, d'où elle sort. Il n'est point besoin de la mettre en terre pour la faire croître, il suffit de la placer sur une pierre ou dans le creux d'un arbre, où elle reçoive de l'humidité. Ses feuilles sont semblables à celles de nos lis blancs, de substance visqueuse & d'un goût amer. Cette plante est émolliente, résolutive, laxative, vermifuge, étant écrasée & appliquée sur le nombril: on l'applique aussi sur les tumeurs appellées vulgairement humeurs froides.

SIMBOS. *Voyez* ZIMBIS.

SIMPLES. On donne vulgairement ce nom aux plantes ou herbes dont on se sert en Médecine. *Voyez les articles* PLANTE *&* HERBE.

SIN, est un arbre du Japon, dont le bois est fort recherché dans le pays, pour en faire des coffres & d'autres meubles, parce qu'il est blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Comme ce bois rend une mauvaise odeur lorsqu'il est plongé dans l'eau chaude, les Japonnois l'ont nommé *ksa-maki*, c'est-à-dire, *maki-fétide.*

SIN ou SOASAI. C'est le nin-zin. *Voyez à l'article* GENS-ENG.

SINDOC. Espece d'arbre qui croît assez bien dans les Isles de la Sonde, & qui a beaucoup de ressemblance avec le *coulilawan.* Voyez ce mot. Son écorce est cependant un peu plus amere, plus dure, dense & brune.

SINFIN, espece de singe de la Chine: on le représente de la grandeur d'un homme médiocre: il a plus de ressemblance que les autres singes avec l'espece humaine, soit par ses actions, soit par la facilité avec laquelle il marche sur les pieds de derriere. *Voyez* ORANG-OUTANG.

SINGE, *simia.* Animal quadrupede, à figure humaine, dit M. *Linneus*, & qui peut former le second rang des êtres animés. Son caractere, selon M. *Brisson*, est d'avoir quatre dents incisives à chaque

mâchoire, cinq doigts onguiculés aux pieds, tous séparés les uns des autres, & le pouce bien distinct.

Ce que les singes ont de particulier, c'est qu'ils ont des cils aux deux paupieres; les jambes de derriere & celles de devant, semblables aux bras & aux jambes de l'homme; ces animaux ont des clavicules aux bras; leurs pieds de devant ressemblent à la main de l'homme & en font l'office; ceux de derriere sont comme de grandes mains, le talon n'est point semblable à celui de l'homme, mais leurs doigts sont disposés & ressemblent assez à ceux de nos mains; celui du milieu est aussi le plus long: ils se servent, selon le besoin, & des pieds & des mains. Les femelles de ces animaux ont pour la plupart des menstrues comme les femmes; mais on a observé généralement qu'il n'y avoit que les femelles des singes proprement dits, des babouins & guenons à fesses nues, qui soient sujettes à l'écoulement périodique. Les singes n'ont point de poils aux fesses, excepté les sapajous & les sagouins; & dans l'organe de l'oreille, il manque l'étrier, l'enclume & le marteau, qui sont trois petits os qui se trouvent dans les oreilles des autres animaux. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *Tome III*, *Partie II*, *depuis l'année 1666 jusqu'à 1699*, la Description anatomique de quatre sortes de singes, *cercopitheques*, *sapajou*, &c.

La plupart des singes ont, des deux côtés de la mâchoire, des poches appellées *salles* par les Naturalistes : c'est dans ces endroits qu'ils serrent tout ce qu'ils veulent garder : cette poche répond au jabot des oiseaux & peut-être au premier estomac des ruminans. Ces animaux sont par-tout d'un même naturel vif & d'un même tempérament lascif; ils ont peu de cerveau; les mamelles pendent à leurs femelles sur la poitrine. Ceux de l'Amérique, aussi-bien que ceux d'Afrique & d'Asie, se ressemblent par ces endroits; mais ils différent entr'eux, par leur forme & par leur couleur. Les uns sont sans queue; les autres en ont une longue; d'autres ont une tête de chien, avec des dents aiguës. Il y en a qui, étant debout sur les deux pattes postérieures, sont hauts de quatre ou cinq pieds, & qui ont les épaules larges comme celles des hommes. Ce sont là les véritables singes, les singes par excellence.

Mœurs, ruses, habitation, nourriture & durée des Singes.

Indépendamment de l'organisation intérieure & extérieure qui présentent aux Naturalistes des rapports frappans entre les singes & l'homme, il est certain que ces animaux frappent encore plus notre vue par leurs mœurs, leurs gestes, leur maniere de vivre en particulier ou en république.

L'on ne peut disconvenir que les singes en général ne soient fort laids : ils ont les membres très-forts, le tempérament fort lubrique, & sont très-enclins à voler, à déchirer, casser, mais très-ingénieux dans toutes leurs fonctions ; sensibles au bien-être & à la détresse, ils témoignent en tout temps leurs passions par leurs trépignemens & d'une maniere très-expressive. Si on les bat, ils ont l'art de soupirer, de gémir, de pleurer, & de pousser, suivant les cas, des cris d'épouvante, de douleur, de colere ou d'irrision; ils savent faire des grimaces & des postures si ridicules, que l'homme le plus mélancolique ne pourroit s'empêcher de rire.

Ces animaux observent entr'eux une certaine discipline, & exécutent tout avec une adresse, une subtilité & une prévoyance admirables. Quoiqu'habiles au pillage, sur-tout les *babouins* & les *guenons*, ils ne font guere d'expéditions importantes qu'en troupe. S'agit-il de dévaster une melonniere considérable, une grande partie d'entr'eux entre dans le jardin, se range en haie, à une distance médiocre les uns des autres; ils se jettent de main en main les melons, que chacun reçoit adroitement & avec une rapidité extrême. La ligne qu'ils forment finit ordinairement sur quelque montagne : tout cela se fait dans un profond silence. *Wafer* dit qu'étant à l'île Gorgonia, il observa différens singes qui venoient cueillir des huîtres, lorsque la marée étoit basse; ils mettoient l'huître sur une pierre, & avec une autre pierre, la frappoient jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux.

Ces animaux ont un instinct particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se défendre. Leurs armes sont des branches d'arbres qu'ils cassent, des cailloux qu'ils amassent, & leurs excrémens qn'ils reçoivent dans leurs mains; ils jettent tout cela à la tête de leurs ennemis. Point de déserteurs ni de traîneurs : ils courent en plaine, sautent d'arbre en arbre très-rapidement; si quelqu'un d'entr'eux est blessé, ils crient tous d'une

d'une maniere épouvantable, & redoublent d'ardeur. S'il s'agit de passer une riviere, les sapajous s'assemblent en certain nombre, grimpent à un arbre, se prennent tous par la tête & par la queue : ils donnent beaucoup de mouvement & de branle à cette chaîne ; puis, à un signal, ils s'élancent & se jettent en avant. Le premier ou dernier s'attache fortement à un tronc d'arbre de l'autre côté de la riviere & attire les autres. *Voyez* COAITA & CERCOPITHEQUE.

Les singes aiment à manger des fruits, sur-tout du raisin & des pommes, des fleurs, des vers, des araignées, des poux & d'autres vermines. Leur goût est très-fin : ils s'accommodent très-bien de la nourriture des hommes, & communément ils pillent, dans les champs de millet & de riz, les récoltes des habitans. C'est ainsi qu'ils s'emparent gratuitement des moissons. Il semble que le génie de cet animal ne soit pas flétri par la captivité, car on le voit dans les maisons également rusé, audacieux, voluptueux, fripon & moqueur. Il s'assied sur son derriere pour manger, & tient sa nourriture de sa patte, qui agit comme si c'étoit une vraie main. On leur apprend facilement à danser sur la corde & y faire des entrechats, à faire une toilette, à faire la roue, à attiser le feu, à laver la vaisselle, à pousser la brouette, à jouer du tambour, à embrasser, à rincer des verres, même à donner à boire : nous en avons vu un tourner la broche d'une patte, & de l'autre recevoir le suc du rôti sur un morceau de pain, qu'il mangeoit ensuite. C'est dans les mains des Bouffons Moresques & Indiens, qu'il faut voir les gentillesses de cette sorte d'animaux mimeux.

Soit que les singes dorment, travaillent ou maraudent, il y en a toujours en sentinelle sur la cime de quelque lieu élevé, ou sur un arbre, & dont l'oreille, la vue & le cri servent à la sûreté commune : ils font un cri particulier qui sert de signal; alors toute la troupe s'enfuit avec une vîtesse étonnante : les jeunes, qui ne sont pas bien accoutumés au manege, montent sur le dos des plus vieux, où ils se tiennent d'une maniere fort plaisante : on cite des exemples qu'ils punissent de mort les sentinelles qui n'ont pas fait leur devoir.

Les Européens du Cap prennent quelquefois de jeunes singes, en tuant auparavant les meres : ils les élevent & les nourrissent avec du lait de chevre ou de brebis. Lorsque ces singes apprivoisés sont devenus grands, ils font une aussi bonne garde dans la maison, pendant la nuit, que le meilleur chien qu'il y ait en Europe ; mais leur malice naturelle

ſe développe avec l'âge ; leurs mouvemens ſont toujours bruſques.

Si le mâle eſt avec ſa femelle & ſes petits, en un mot quand ils ſont en ſociété, alors on peut voir un prodige dans les actions & l'éducation de ces animaux, qui ſuppoſent, aux yeux de bien des Philoſophes, un inſtinct infiniment ſupérieur à celui des autres brutes.

Ils comprennent le langage des hommes, mais ſans pouvoir le répéter. Nous l'avons dit, leur face mobile ſe prête à mille grimaces, mille contorſions, qui jointes à leurs geſtes ridicules & extravagans, donnent le ſpectacle le plus riſible & le plus divertiſſant. Auſſi ſont-ils d'excellens pantomimes, & portés à l'imitation de tout ce qui ſe préſente devant leurs yeux; ils répondent avec intelligence, demandent ou grondent, affectent un geſte & une contenance qui reſſemblent beaucoup aux attitudes humaines : ils apprennent parfaitement ce qu'on leur enſeigne, même ce qu'on ne prétend pas qu'ils ſachent. Dans le ſéjour de MM. *de la Condamine* & *Bouguer* au Pérou, des ſinges privés examinerent ſi bien comment ces Académiciens faiſoient leurs obſervations ſur les montagnes, qu'on fut bien étonné, dans une comédie pantomime, exécutée par des ſinges & où nos Aſtronomes furent invités, de voir les ſinges planter des ſignaux, courir à une pendule, écrire, regarder les aſtres avec des lunettes, &c.

L'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre, à l'occaſion des ſinges, eſt trop ſinguliere pour la paſſer ici ſous ſilence. Comme ces troupes marchoient toujours en bon ordre, elles ſe trouverent dans des montagnes où il y avoit beaucoup de ſinges, & l'on y campa la nuit : le lendemain, quand l'armée ſe mit en marche, elle apperçut à quelque diſtance une quantité prodigieuſe de ſinges, qui s'étoient aſſemblés & rangés par eſcadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien ſoupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi ; on ſonna la bataille, chacun prit les armes & ſe diſpoſa au combat : mais *Taxile*, Prince du pays, qui s'étoit déja rendu à Alexandre, lui apprit ce que c'étoit que cette prétendue armée, & qu'il ne ſuffiſoit que d'avancer pour la mettre en fuite.

La queue ſert ſouvent aux ſinges cercopitheques de cinquieme jambe ou de main, pour deſcendre des arbres. Si quelqu'un d'eux eſt bleſſé, ils ſondent, dit-on, la plaie avec la patte antérieure, & y font entrer adroitement, au lieu de charpie, des feuilles qu'ils ont mâchées.

Les femelles des ſinges portent leurs petits de la même maniere que

les Negresses portent leurs enfans. Ces petits se tiennent sur le dos de leur mere avec les pattes de derriere, ils leur embrassent le cou avec les pattes de devant. Quand les femelles veulent donner à teter à leurs petits, elles les prennent dans leurs pattes antérieures ou bras, & leur présentent la mamelle comme les femmes. Les singes, sur-tout les bleus & rouges, le long de la Gambra, grande riviere de Nigritie en Afrique, sont toujours en troupe trois ou quatre mille ensemble; ils forment, dit-on, des républiques, où la subordination est fort bien observée : ils voyagent en très-bon ordre, sous certains chefs qui sont de la plus grosse espece; l'arriere-garde est toujours composée d'un nombre des plus gros singes, entre lesquels, quand ils articulent leur langage, il y en a dont la voix forte prend au besoin le dessus, & réduit les autres au silence. Leur retraite est toujours un spectacle fort réjouissant pour un Européen; car certains Insulaires les regardent comme une espece d'hommes vagabonds, qui ne veulent pas prendre la peine de se bâtir des cases. Au reste les familles de ces genres d'animaux ne se mêlent guere, chaque espece habite un quartier différent. Les Negres qui n'ont pas l'usage des armes à feu, ont soin de ne leur décocher des fleches que dans le visage; les blessures qu'ils reçoivent en cet endroit les font tomber infailliblement, parce qu'ils y portent d'abord leurs pattes. Il arrive quelquefois qu'en tombant, les cercopitheques ou singes à queue prenante, accrochent une branche & y entortillent cette cinquieme main, laquelle s'y roidit de maniere, qu'ils y demeurent suspendus après qu'ils sont morts, qu'ils y pourrissent ou qu'ils y sechent. Dès qu'un des singes est ainsi blessé à mort ou tué, d'autres singes vigoureux poursuivent souvent les Negres jusques dans leurs cases; & si on leur ferme la porte au nez, ils ont la malice de découvrir la maison, de briser les calebasses, & d'emporter tout ce qui leur tombe sous la patte. On trouvera aux articles CERCOPITHEQUE, HOMME SAUVAGE, d'autres détails sur les gestes & les façons d'agir de ce genre d'animaux quadrumanes. Il faut en convenir, le singe n'exécute que les intentions de la nature. On dit tous les jours, le singe n'est qu'une bête : soit, mais c'est une bête qui sent, qui compare, qui semble juger, réfléchir, choisir, & paroît guidée dans tous ses mouvemens par un instinct supérieur, & moins monotone que dans les animaux brutes. Malgré ces avantages, la privation de la parole & de la pensée met un intervalle immense entre les singes & l'homme. On avoit toujours cru

jusqu'à présent qu'il n'y avoit que l'homme parmi les animaux, qui fût réellement susceptible de la petite-vérole & de la rougeole; mais depuis que les hommes ont élevé dans leurs maisons des singes, l'expérience nous a prouvé le contraire (*a*).

Division des Singes.

Beaucoup d'Auteurs distinguent deux genres de singes : ils appellent

(*a*) Tous les habitans de Saint-Germain-en-Laye, près Paris, furent témoins qu'en 1767 un singe prit la petite-vérole en jouant avec des enfans; cet animal en porte même encore les marques. Un événement à-peu-près pareil vient d'être observé à Paris : M. *Paulet*, Bachelier de la Faculté de Paris, convaincu par l'expérience que la rougeole est contagieuse aussi, ayant été appellé au mois de mars 1770 dans une maison où une jeune fille étoit tombée malade à son retour d'une pension où régnoit cette maladie, il eut grand soin de prévenir les personnes de la maison du danger de la communication, & il les invita à prendre quelques précautions, tant sur le singe que sur la cohabitation des autres enfans avec la malade; mais il n'étoit plus temps, car une de ses sœurs qui lui avoit tenu compagnie, ainsi qu'un singe qui couchoit réguliérement tous les soirs sur les pieds du lit de la malade, furent l'un & l'autre attaqués de la rougeole, avec presque tous les mêmes symptomes qu'avoit eus la malade. Ce singe fut traité avec les mêmes remedes que les enfans. M. *Paulet* ayant observé l'état du pouls du singe malade, les mouvemens de pulsation étoient, dit-il, si précipités, qu'il étoit presque impossible de les compter. L'artere axillaire dans le singe est celle dont les pulsations sont les plus sensibles, & il prétend qu'on pouvoit alors les évaluer à environ cinq cents par minute. Il faut remarquer que ce singe est de la petite taille, & que la vîtesse du pouls dans les animaux est toujours en raison inverse de leur grandeur. Ces faits bien constatés démontrent que la petite-vérole & la rougeole ne sont pas des maladies exclusivement attachées à l'espece humaine, puisque le singe en est susceptible. Indépendamment de l'égalité de conformation intérieure & extérieure entre l'homme & cet animal, y auroit-il aussi une analogie d'humeurs qui les rendroit capables l'un & l'autre de développer le levain des maladies citées ci-dessus? Mais l'homme & le singe ne sont pas encore les seuls individus susceptibles de gagner le virus variolique. Nombre d'exemples nous ont fait voir que cette maladie se communique à d'autres êtres, d'un sujet à un autre & par le seul contact. Des Bergers infectés de la petite-vérole l'ont communiquée à une brebis, à un troupeau, & celui-ci à un autre : c'est ce qu'on appelle le *claveau*. Un Auteur (*Roder. à Castr. lib. 4 de Meteor. microc. cap. 6*) rapporte avoir vu un cheval couvert de pustules de petite-vérole; & il n'est pas rare que les chevres en soient attaquées, & qu'un grand nombre en périsse. On prétend que c'est la même contagion qui s'est étendue jusqu'en Laponie (*Jo. Lindeslope, lib. de venen. Lipsiæ, 1739, pag. 311*), & qui a infecté les rhennes. C'est même la seule peste que les Lapons craignent pour ces animaux.

cercopitheques ceux qui ont une longue queue : *voyez* CERCOPITHEQUE ; & *cynocéphales* ceux qui n'en ont point, mais qui ont une tête alongée. Ces deux genres comprennent une prodigieuse quantité d'especes, qui different entr'elles en grandeur, en couleur & en beaucoup d'autres manieres.

Parmi les singes qui n'ont point de queue, ou qui l'ont très courte, on compte l'*orang-outang*, c'est-à-dire l'*homme sauvage*, ou l'*homme des bois*, qui est le même que les *barris*, l'*homoncule*, ou *pygmée* de Guinée, & le *mamonet* ou *maimon*. C'est le *singe à queue de cochon*. Celui-ci n'a pas les bourses à l'extérieur & la verge saillante comme les singes & les sagouins, le tout est caché sous la peau ; il en faut cependant excepter le temps de l'érection.

Entre les singes à queue, on place le *sagouin*, la *tête de mort*, les *cébus* & le *babouin*.

M. *Brisson* divise les singes en cinq races ; & cette division nous paroît méthodique, curieuse & instructive.

La premiere race comprend les singes qui n'ont point de queue, & ont le museau court : il en cite trois especes : 1°. un singe d'Afrique, qui a les oreilles, les ongles & le visage semblables à ces mêmes parties de l'homme. Le poil qui couvre tout le corps, excepté les fesses qui sont nues, est mêlé de verdâtre & de jaunâtre ; le verdâtre domine dans la partie supérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. 2°. Le satyre ou l'homme des bois, nommé *orang-outang* à la Chine. Cet animal qui se trouve aux Indes orientales, dans les forêts du Domaine de Raïa de Carnate, & qui porte à l'extérieur un masque de figure humaine, est dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme. Ce n'est dans la vérité qu'un pur animal, brute, mais qui n'a ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons : *voyez* HOMME DES BOIS. 3°. Un singe de Ceylan, c'est le *tardigradus major* ou *paresseux* de *Séba* : voyez PARESSEUX : sa levre supérieure est fendue comme celle d'un lievre ; tous ses ongles sont plats & arrondis, excepté ceux de l'index qui sont recourbés, longs & aigus. Son poil est doux & soyeux, noir en-dessus, & jaunâtre sous le ventre.

La seconde race des singes comprend les *cynocéphales* : ils n'ont point de queue, mais ils ont le museau alongé. Il y en a deux especes : 1°. un *singe d'Afrique*, dont le museau ressemble tout-à-fait à celui

du chien, tant il eſt alongé ; ſes ongles ne ſont point courbés. 2°. Un *cynocéphale de Ceylan.* C'eſt un petit *pareſſeux de Séba :* il n'a que ſept pouces du ſommet de la tête à l'anus. Ses oreilles ſont rondes, larges, tranſparentes, glâbres & cendrées. Les jambes ſont longues, menues, & couvertes d'un peu de poil : tous les ongles ſont plats & arrondis : ceux de l'index ſont recourbés & pointus : les poils qui couvrent le corps, ſont longs, doux & ſoyeux, roux ſur le dos, & plus clairs ſous le ventre dans le mâle ; c'eſt le contraire dans la femelle.

La troiſieme race renferme le *ſinge à queue très-courte ;* tel eſt le *babouin* (*papio*). Cet animal ſe trouve dans les déſerts de l'Inde, & en grande quantité au Cap de Bonne-Eſpérance, & dans le Royaume de Loango : il eſt à-peu près de la grandeur du dogue ; on le nomme auſſi *babon.* Sa tête reſſemble aſſez à celle d'un chien : il n'a point de mouſtaches, mais ſes traits ſont laids & affreux ; les dents groſſes & bien tranchantes ; les pattes armées d'ongles ; tout le corps couvert de poils épais & d'un brun rouſſâtre ; les feſſes pleines de cicatrices & d'égratignures.

Cette eſpece de ſinge a beaucoup de force : il grince continuellement des dents, s'agite & ſe débat avec colere ; il eſt inſolemment lubrique, & affecte, dit M. *de Buffon*, de ſe montrer dans cet état, de ſe toucher & de ſe ſatisfaire ſeul aux yeux de tout le monde. Comme la Nature n'a point voilé ces parties chez le babouin, que ſes feſſes ſont nues, & d'un rouge couleur de ſang, les bourſes pendantes & couleur de chair, l'anus ouvert, la queue toujours relevée, il ſemble faire parade de toutes ces nudités, préſentant ſon derriere plutôt que ſa tête, ſurtout dès qu'il apperçoit des femmes, vis-à-vis deſquelles il déploie une telle effronterie qu'elle ne peut naître que du deſir le plus immodéré. (On a vu à Paris de ces ſinges mâles ne donner des ſignes de pudeur qu'envers les hommes qui cherchoient à lui toucher les parties ſexuelles ; ce ſinge portoit ſon eſpece de main ſur ſa nudité, & de l'autre il appliquoit des ſoufflets ; l'on nous a aſſuré que les femelles de ces ſinges en font autant à l'égard des femmes qui ont la même curioſité). En un mot, l'impudence, ou plutôt la pétulance de cet animal ſe joignant à la méchanceté & à la férocité, rend redoutable cette eſpece, qui vit aſſez ſolitaire dans les bois aux Indes. Le babouin ſe nourrit principalement de fruits, de racines & de grains. Il eſt très-friand de raiſin : *voyez* PAPION.

La quatrieme espece comprend les *singes* qui ont la queue longue & le museau court ; ce sont des *cercopitheques :* voyez ce mot.

M. *Brisson* en cite vingt-neuf especes ; savoir, 1°. le *sapajou brun*. 2°. le *sapajou noir :* il a sous la gorge & le menton une espece de barbe ronde. 3°. Le *sapajou cornu :* il a sur la tête deux bouquets de poils qui lui font comme deux especes de petites cornes. Sa couleur est d'un noir brunâtre ; sa queue, qui est toujours roulée en spirale, s'attache fortement à tout ce qu'elle touche. 4°. Le *sapajou à queue de renard :* ses poils sont noirs, excepté la pointe qui est blanche ; sa gorge & son ventre sont d'un blanc sale. 5°. Le *petit singe negre.* Il est très-petit & tout noir : on le trouve au Brésil ; c'est le *cay* des Topinamboux. 6°. Le *singe de Guinée.* Sa tête est petite, & sa queue longue; la couleur de son poil est mêlée d'ombre, de gris, de brun & de jaune, & ressemble presque à celle du dos de notre lievre. 7°. Le *singe musqué :* il a la tête arrondie, le front très-petit & applati ; le nez court & camus ; la queue arquée ; le poil long & d'un blanc jaunâtre : c'est le *caitaja* des Brasiliens ; il repand une forte odeur de musc. 8°. Le *sapajou jaune.* Ses oreilles sont d'un blanc sale ; le poil est blanchâtre près de la peau, & jaunâtre à son extrémité extérieure; les pieds sont d'un jaune roussâtre ; le bout de la queue est noir : on trouve cet animal dans la Guinée & dans l'Isle de Ceylan. 9°. Le *singe varié.* Sa face est noire ; les poils du dessus de la tête sont noirs, mêlés de jaune; les joues & les côtés du cou sont blancs à leur origine, ensuite mêlés de noir & de jaune; ceux du dos sont noirs & roux; les pieds sont noirs; le dessous du corps & l'intérieur des jambes sont blancs, & la queue est grise : c'est la *mone.* 10°. Le *tamarind :* il a la face arrondie, le museau & les yeux noirs, les oreilles rondes, noires & sans poils : la queue couverte de poils roux ; ceux du corps sont longs, gris, mêlés de noir. Cet animal est le grand *cagvi* du Brésil; & le *pongi* de Congo. 11°. Un petit *singe-lion* du Brésil, qui a été apporté en 1754, à feu Madame la Marquise de Pompadour : il a la tête ronde, couverte de longs poils, & assez semblable à celle d'un lion; la face nue & brune; les yeux roux; les oreilles rondes, unies & cachées sous les poils de la tête ; tous les ongles longs, crochus, aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui sont larges, plats & arrondis. Tout son corps est couvert de poils longs, doux comme de la soie, d'un blanc jaunâtre & luisant : les poils

qui entourent la face sont d'un roux foncé & jaunâtre sur la poitrine ; ceux de la queue sont d'un blanc jaunâtre, les jambes sont rousses ; il y a un peu de noirâtre aux pieds de devant. *Voyez* MARIKINA. 12°. Le petit *singe du Para.* Tout son corps est couvert de poils longs, soyeux, d'un gris blanc argenté ; ceux de la queue sont d'un brun-lustré : toute sa face & ses oreilles sont teintes d'un rouge extrêmement vif & éclatant. 13°. Le *singe à queue de rat.* On le trouve en Amérique : il est très-petit ; c'est le *cebus à tête de mort* de *Klein* ou le *monke-je* de *Séba :* il a le nez très-court ; les yeux très-enfoncés ; la tête ronde & couverte de poils d'un noir rougeâtre. Sa face est blanchâtre ; le bout de son nez & le retour de sa bouche sont noirs : il est fort ridé ; il a les oreilles glâbres & grandes ; la queue grosse, longue & semblable à celle d'un rat. Les poils du dos d'un rouge moins foncé que celui de la tête. 14°. Le *sagouin :* voyez ce mot. 15°. Le *singe à queue de lion :* il a le corps couvert de poils d'une longueur médiocre, d'un jaune-brun par-tout ; ceux de la gorge sont blancs : la queue est nue dans toute sa longueur, excepté son extrémité qui est garnie d'un bouquet de longs poils. 16°. Le *singe-lion :* il a des poils longs & blanchâtres, qui couvrent son cou & sa poitrine, comme une criniere de lion. Son museau est tout-à-fait brun, & sa tête est couverte de poils blanchâtres. 17°. Le *singe vert :* il a les oreilles petites & longues ; les joues couvertes de longs poils blancs ; ceux de la tête & du dos sont mêlés de gris & de jaunâtre. La queue & tout l'extérieur des jambes sont gris, & l'intérieur blanc, ainsi que toute la partie inférieure du corps. (Le véritable singe vert a cependant le poil verdâtre). 18°. Le grand *singe de la Cochinchine :* il a un collier couleur de marron pourpré. Sa face, ses jambes & ses pieds de derriere sont de la même couleur : il a une espece de barbe jaunâtre, mêlée de blanc ; le dessus de la tête, le corps & le haut des jambes de devant sont gris ; le front, le dessus des épaules, les cuisses & les pieds de devant sont noirs ; la queue & les jambes de devant sont blanches. 19°. Le *singe de Guinée à barbe jaunâtre.* On le trouve en Guinée & au Brésil ; presque tout son poil est noirâtre, excepté à son ventre, où il est d'un gris bleuâtre ; le bout de sa queue & même la moitié, est d'un roux jaunâtre ; son museau est bleuâtre : il a une espece de barbe jaunâtre ; ses jambes & ses pieds sont noirs. 20°. Le *singe rouge* de l'Isle de Cayenne ou de la Guiane : il est fort gros ; sa couleur est d'un rouge-bai foncé ; il fait

fait en criant un bruit effroyable, par le moyen de l'os hyoïde, qui est d'une structure singuliere. 21°. Le *singe blanc à barbe noire :* il se trouve dans le Ceylan : il est tout blanc, excepté sa barbe qui est longue & noire. 22°. Le *singe noir à barbe blanche.* Les habitans de Ceylan le nomment *wandura :* il est tout noir, excepté sa barbe qui est blanche & longue. 23°. Le *singe de Guinée à barbe blanche :* c'est l'*exquima* des Congois. On le trouve en Guinée & au Brésil; ses poils sont bruns, tiquetés de blanc; ceux du dos sont de couleur de rouille; son menton & son ventre sont blancs. Sa barbe, qui est de deux ou trois doigts de long, est très-blanche aussi. 24°. Le *singe barbu :* il est tout couvert de poils noirs, lisses & brillans : le devant de sa poitrine est blanc; son menton est orné d'une barbe blanche, longue d'environ six pouces : elle se termine en pointe. 25°. Le *singe barbu à queue de lion :* il a les oreilles petites, le nez camus; la queue longue, grosse & terminée par un bouquet de longs poils, comme celle du lion. Le dessus de son corps est couvert de poils noirs, mêlés de poils bruns; ceux du ventre sont blancs : il a au menton une barbe blanche, longue de neuf pouces, & pointue. 26°. Le *singe noir d'Egypte :* il est de la grandeur des grands cynocéphales : il est noir par tout le corps, & sur-tout à sa face, qui est entourée de longs poils noirs : on le trouve en Egypte. 27°. Le *singe roux d'Egypte :* il est de la grandeur d'un chat : il a la tête petite & ronde, la face semblable au visage de l'homme; le corps très-effilé vers les flancs, & la queue longue & rousse, tout son corps est couvert de poils roux; sa face est noire & entourée de tous côtés d'une chevelure blanche; ce qui lui donne l'air d'un vieillard. 28°. Le petit *singe du Mexique.* Sa face est noire, & dénuée de poils jusqu'au-delà des oreilles; le dessus de son corps est varié de brun & de roux; les poils du ventre & des quatre pieds sont blanchâtres; sa queue est rousse, & le reste est noir. 29°. Le *singe belzebut.* Cet animal, qu'on voit à présent au Jardin du Roi, ressemble à l'homme par la face. Il l'a effectivement plus applatie que celle des *babouins* & des *guenons*, sur-tout au-dessus des yeux. Sa face est de couleur roussâtre, & seroit entiérement nue, s'il n'y avoit par-ci par-là quelques poils assez longs : ses oreilles sont noires, nues & faites comme celles de l'homme. Sur les côtés de la tête, au-devant des oreilles, se voit un petit rang de poils. La levre supérieure a un peu de barbe, l'inférieure en a davantage. Les yeux sont fort gros :

le front n'a point de cils, mais il eſt élevé, & le poil qui y croît entre les yeux ſe dirige en bas & ſe termine en pointe. Le nez eſt aſſez large, long, applati, & deſcend avec tout le muſeau en ligne oblique. Les narines ne ſont ouvertes que vers les côtés. Les dents antérieures ſont au nombre de quatre à chaque mâchoire, indépendamment des autres dents de chaque côté, qui, ſur-tout celles de deſſus, ſont plus pointues & la moitié plus longues que les autres. Une ſingularité, c'eſt que ce ſinge n'a point de ſalles ou poches au-deſſous des joues, où il puiſſe garder ſes alimens. Preſque tout ſon corps eſt d'un beau noir; les poils des côtés ſont roux; toute la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes, ſont d'un blanc jaunâtre: il manque de pouce aux pieds de devant; ſes ongles ſont noirs. On obſerve que ſa queue, qui eſt longue, eſt à ſon origine fort épaiſſe, couverte d'un poil ſerré, noir & ſe terminant en une pointe; mais elle n'a point de poils en-deſſous vers l'extrémité: on y voit une eſpece de peau noire & ſemblable pour la dureté à celle de la plante des pieds de l'homme. Cette queue lui ſert comme d'une cinquieme jambe: elle fait, de même que la trompe de l'éléphant, l'office de main, & lui ſert pour porter ſa nourriture à la bouche, & pour tout ſaiſir. Ce ſinge parut, il y a quelques années à Paris, aux yeux du public, ſous les noms ſinguliers de *diable de l'Inde* ou *de belzebut*. C'eſt le *cercopithecus major niger faciem humanam referens* de Barrere, *Hiſtoire naturelle de la France Equinoxiale*, *page 150*. On l'appelle *coaita* ou *quoata* à la Guiane, & *chamek* au Pérou. C'eſt le *quatto* de Surinam. Les Hollandois lui donnent le nom de *ſlinger-aap* (ſinge voltigeur) qui exprime très-bien l'allure de cet animal. D'autres l'ont appellé *diable des bois*, à cauſe de ſa couleur noire, &c.

Il y a quelques années que je vis un ſemblable ſinge à Amſterdam, dans la ménagerie de M. *Bergmeyer*. Il étoit attaché par une chaîne & un anneau, à une longue corde tendue, autour de laquelle il entortilloit ſa queue d'une maniere ſi ſerrée, que ſans autre appui il s'y ſuſpendoit, faiſoit toute ſorte de tours, & voltigeoit d'une maniere ſurprenante. Je me ſouviens que pour avoir voulu badiner avec cet animal, il ſaiſit ma main de ſa queue, & la ſerra aſſez fortement pour me faire de la douleur: on fut même obligé de frapper l'animal pour lui faire quitter priſe. J'eus le temps d'obſerver que cette eſpece de ſinge, ſans être méchant, eſt un peu traître. Je remarquai auſſi que le belzebut

mange presque de tout ce qu'on lui présente ; mais il sembloit préférer les fruits, ainsi que le font toutes les especes de singes. *Dampier* dans ses *Voyages*, *Edit. franc. d'Amst. 1711* in-8°. *T. III. p. 91*, & *Wafer*, dont les Voyages sont imprimés à la suite de ceux de *Dampier*, *T. IV. p. 87*, font mention de cette espece de singe, & ce qu'ils en disent mérite d'avoir place ici. En voici l'extrait.

Ces singes se trouvent à l'Isle de Serles dans la baie de Campêche, &c. Ce sont les plus laids du genre des quadrumanes. Tout le dessus de leur queue est garni, ainsi que tout le reste du corps, d'un poil rude, long, noir & hérissé. Ils vont vingt ou trente de compagnie roder dans les bois où ils sautent d'un arbre à l'autre : s'ils trouvent une personne seule, ils font mine de vouloir la dévorer : c'est ce qui arriva à *Dampier*. Les uns craquettoient des dents & faisoient beaucoup de bruit, tandis que d'autres faisoient des grimaces de la bouche, des yeux & mille postures grotesques. Quelques-uns rompoient des branches & les lui jetoient ; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures sur lui : le plus gros d'entr'eux descendit de branche en branche, & sauta tout droit contre *Dampier*, ce qui le fit reculer en arriere : bientôt le singe belzebut se prit à une branche avec le bout de sa queue ; là il demeura suspendu en se balançant & lui faisant des mines. Il faut la présence de plusieurs hommes pour les faire enfuir. Les femelles sont fort embarrassées pour sauter après les mâles avec leurs deux petits : elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre, qui est assis sur leur dos, se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant. Quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à un autre, dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut, ils s'attachent à la queue les uns des autres, & ils se balancent ainsi jusqu'à ce que le dernier attrape une branche de l'arbre voisin, & tire tout le reste après lui. *Wafer* dit que ces singes sont fort gras dans la belle saison, lorsque les fruits sont mûrs : la chair en est bonne à manger.

M. *Vosmaër* vient de donner aussi la description d'un *singe voltigeur américain*, nommé le *siffleur*. Cette espece de singe, dit cet Observateur, est différente des *sapajous à queue prenante* de M. *de Buffon*, & dont il est mention ci-dessus sous le nom de *diable des bois* ou *singe belzébut*, qui est le *singe voltigeur*. Le *siffleur* ressemble plus au *sajou brun* du même Auteur ; cependant il en differe tant par la forme que

par cette propriété naturelle & remarquable qui lui fait donner le nom de *siffleur*. Cette espece de singe est naturellement assez bon; mais il se souvient des personnes qui l'ont offensé, & alors il paroît méchant envers elles, & il crie lorsqu'il se met en colere: mais quand l'animal n'est point provoqué & qu'il est en paix, il siffle comme un homme, & à chaque instant; ce son est monotone, très-fort en commençant & s'affoiblissant par dégrés. Ce singe qui se voit aujourd'hui dans le Cabinet du Stathouder à la Haye, est grand ou long de quatorze pouces, à prendre du sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue: la face tout autour des yeux & du nez est nue ou pelée, mais un peu plus loin se voient des poils très-courts, gris-bruns, couchés à plat jusques sur les levres: les oreilles sont fort grandes & peu velues: les yeux gros & sans sourcils: le nez plat & les narines ouvertes: les dents antérieures ou incisives sont au nombre de quatre à la mâchoire inférieure, & de trois à la supérieure; les canines sont au nombre de quatre de chaque côté, tant en haut qu'en bas, & une fort grosse défense, &c. Chaque pied est à cinq doigts fort longs & à trois articulations; les deux doigts du milieu sont les plus longs & les pouces les plus courts; les ongles sont noirs, applatis par les côtés, recourbés en bas & pointus; ceux des pouces des pieds de derriere sont un peu plus larges & mieux arrondis: les doigts sont couverts de poils courts & noirs jusques sur les ongles. La queue est assez longue & garnie jusqu'au bout d'un poil noir, fort serré: la couleur du dos est d'un brun obscur, plus clair aux flancs & à la poitrine: la tête & les pieds de derriere tirent plus sur le noir; l'articulation supérieure des pieds antérieurs est en devant d'un jaune brunâtre clair; la face chauve & d'un gris roussâtre, donne à ce singe une figure de masque. Quoique sa queue soit totalement velue, il en fait le même usage que le précédent pour tout saisir, pour se tenir ferme en montant & en descendant, ou pour soulever sa chaîne dans les maisons lorsqu'il grimpe, & souvent on le voit, au moyen de cette queue, ramasser à terre & porter en haut plusieurs choses qu'on lui jette. Il prend plaisir à voltiger suspendu uniquement à sa queue, & la plupart du temps il marche en portant le bout de cette espece de main recourbé. Il est très-friand d'œufs & d'araignées, qu'il cherche par-tout. Au reste il mange & boit volontiers de tout. Celui qui a vécu pendant plusieurs années à la ménagerie du Stathouder ne refusoit pas l'eau-de-vie de genievre:

c'étoit un mâle d'un tempérament fort chaud ; souvent il se lavoit toute la face avec sa propre urine, qu'il recevoit à cet effet dans ses pattes antérieures.

La cinquieme race est composée de singes qui ont la queue & le museau alongés ; ce sont les *cercopitheques cynocéphales:* il y en a trois especes : 1°. le *cercopitheque cynocephale d'Afrique*, il ne differe du singe ordinaire que parce qu'il a une queue & par son museau alongé comme celui d'un chien ; 2°. le *singe makaquo* ou *makaque*, voyez ce dernier mot ; 3°. le *magot* ou *tartarin*, voyez MAGOT.

M. *de Buffon*, dont le pinceau philosophique fait exprimer d'une maniere forte & précise la différence ou les rapports d'identité des animaux quadrupedes, veut (dans son premier Volume de l'Histoire des Singes) que le nom de *singe* ne soit donné qu'à un animal sans queue, dont la face est applatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, ne marche que sur deux pieds, tel que le *gibbon*, le *pitheque*, le *pongos* ou l'*orang-outang*. Cette définition exclut de la famille des singes proprement dits, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long, tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus, tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds, en un mot tous ceux qui n'ont aucune relation à l'homme, tels que les *babouins*. Cette seconde famille est donc d'un genre différent, elle a la queue courte, la face alongée, le museau large & relevé, les dents canines plus grosses à proportion que celles de l'homme, & des callosités sur les fesses ; tels que le *papion*, le *mandrill*, l'*ouanderou*. La troisieme famille est composée d'individus ou d'especes encore plus éloignées du singe ; elle comprend les *guenons*, les *sapajous* & les *sagouins*, qui ont la queue aussi longue ou plus longue que le corps ; elle renferme aussi les *makis* & les autres quadrumanes qui ont le museau mince & pointu ; & parmi les guenons on comprend les *makaques* de Congo, les *patas* du Sénégal, les *malbrouchs* de Bengale, les *mangabeys* de Madagascar, la *mone*, le *callitriche*, ou singe vert, le *moustac* de Guinée, le *talapoin* de Siam, & le *douc* ou singe de la Cochinchine.

M. *de Buffon* prétend que le *magot* fait la nuance entre les singes & les babouins ; il a le museau alongé & de grosses dents canines, avec l'apparence d'une queue. De même cet Auteur dit que le *maimon*

fait l'efpece intermédiaire entre les guenons & les babouins : il fe trouve à Sumatra ; fa queue eft dégarnie de poils, & les Auteurs l'ont défigné par le nom de *finge à queue de cochon*, ou de *finge à queue de rat.*

Le même obfervateur Naturalifte prétend qu'il ne fe trouve dans le nouveau Continent ni finges, ni babouins, ni guenons, & qu'il n'exifte dans l'ancien Continent ni fapajous, ni fagouins. Les guenons ou monkies ont les feffes pelées & les callofités naturelles & inhérentes à ces parties. Ces efpeces ont des abajoues, c'eft-à-dire, des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs alimens : les narines font ouvertes au deffous du nez comme chez l'homme ; *voyez* GUENON. Les fapajous & les fagouins ont la cloifon des narines fort épaiffe, & ces mêmes narines ouvertes fur les côtés du nez : ils ont du poil fur les feffes & point de callofités ni d'abajoues. Tous les fapajous fe fervent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher, & même pour faifir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main. On connoît fix ou fept efpeces de fapajous & fix efpeces de fagouins, dont la plupart ont des variétés ; trois finges, trois babouins, neuf guenons & les deux intermédiaires cités ; en tout trente efpeces.

Selon M. *de Buffon*, l'homme eft le feul animal qui foit bimane & bipede, c'eft-à-dire, qui ait deux mains & deux pieds ; le lamentin eft bimane & le finge eft quadrumane, ainfi que le farigue, la mormofe, le cayopollin, le tarfier, le phalanger, les makis, &c. Il paroît que les ours, les marmotes, les coatis, les agoutis, les écureuils, les rats & beaucoup d'autres qui fe fervent de leurs pieds de devant comme de mains pour faifir & porter à leur gueule, doivent être des quadrumanes ou des quadrupedes ambigus, difons des bimanes & des bipedes d'un genre particulier ; ainfi les quadrumanes rempliffent le grand intervalle qui fe trouve entre l'homme & les quadrupedes, & les bimanes font un terme moyen dans la diftance encore plus grande de l'homme aux cétacées. Les quadrupedes avec des aîles membraneufes font la nuance des quadrupedes aux oifeaux, & les fiffipedes qui fe fervent de leurs pieds comme de mains, rempliffent tous les degrés qui fe trouvent entre les quadrumanes & les quadrupedes.

Il nous refte maintenant à parler de plufieurs fortes de finges qui n'ont point de noms particuliers.

SINGE DES ANTILLES. Selon le Pere *Lecomte*, ce font les plus induftrieux de tous les finges ; ils femblent réunir toutes les efpeces

d'inſtincts qu'ont les diverſes ſortes de ſinges ; ils ont ſur-tout un diſcernement particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & ſe défendre.

SINGES BLANCS DU ROYAUME DE BAMBUCK : ils ſont d'une blancheur beaucoup plus éclatante que les lapins blancs d'Europe : ils ont les yeux rouges : on les apprivoiſe aiſément dans leur jeuneſſe ; mais quand ils ſont vieux, ils ſont fort méchans : dès qu'on les enleve de leur pays, ils deviennent triſtes, refuſent la nourriture, & meurent.

SINGES BLEUS ET ROUGES DE LA GAMBRA : il y en a une immenſe quantité de différentes eſpeces : ils ſautent d'arbres en arbres, & ne deſcendent point à terre, à moins qu'il n'y ait un voyage conſidérable à faire ; alors ils ſe raſſemblent, & marchent au ſignal commun, dans le meilleur ordre poſſible : ils ſont très-hardis, crient beaucoup la nuit ; ils entrelacent les branches de maniere à ſe former une ſorte d'habitation qui les garantit de la trop grande ardeur du ſoleil.

SINGES DU CAP-VERT : on ne les y trouve que dans la ſeule iſle de Saint-Jago : on les nomme *jackanapes*, ils ſont très-bien proportionnés : ils multiplient dans les montagnes, où il y en a un fort grand nombre. *Hiſtoire Générale des Voyages.*

SINGE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il y en a un très-grand nombre : ils reſſemblent aſſez à ceux des autres contrées de l'Afrique, ils dévaſtent les jardins fruitiers avec acharnement & avec adreſſe ; & les précautions qu'ils prennent pour leur ſureté ſont admirables.

SINGE CAPUCIN : *voyez* SAJOU.

SINGES DE LA COCHINCHINE : *voyez* DOUC.

SINGES DE LA CÔTE D'OR : leur abondance eſt incroyable ; & *Smith* aſſure qu'on en compte plus de cinquante ſortes. Ils cauſent une infinité de déſordres, ſur-tout une eſpece qui eſt ſi féroce qu'on ne peut l'apprivoiſer : elle multiplie étrangement : les Negres ſont ſouvent obligés de faire la garde pour ſe défendre de leurs attaques ; & ſouvent les ſinges ont la malice, quand ils ſont ſupérieurs en force, de crever les yeux aux Negres : ils ſont puants & farouches. Les Hollandois leur donnent le nom de *ſinges barbus.* Il y en a qui ont la barbe blanche & le corps moucheté, le poil du ventre blanc, avec une raie brune ſur le dos, & les pieds blancs, ainſi que la queue. On y trouve auſſi le *ſinge monkeis* ou *manikins* : les Negres emploient leur peau à faire des *fitis*, eſpece de bonnets dont ils ſe couvrent

la tête ; elles se vendent jusqu'à une guinée dans le pays : quand ils sont dans une piece de millet, leur friandise cause plus de dommage que leur larcin ; car en prenant les tiges ils examinent soigneusement l'épi ; & s'ils n'en sont pas satisfaits, ils le jettent pour en choisir un autre. L'on y trouve encore le *singe-boggo*, que les Blancs nomment *mandrill.* On accuse les Negres de se livrer aux plus honteux désordres avec les femelles de ces singes ; tandis que les mâles d'entre ceux-ci fournissent des exemples de leur passion pour les Négresses qu'ils trouvent à l'écart, & qu'ils carressent jusqu'à l'excès, en les saisissant de force. Ce singe-boggo, qu'on prendroit pour un petit homme, a la tête grosse, le nez petit, les levres minces, la bouche grande, la peau du visage blanche, mais très-ridée, les dents larges & jaunes. Ces singes ne marchent que sur deux pieds : ils ont naturellement le nez morveux, & semblent prendre beaucoup de plaisir à se le lécher avec la langue : ces singes ont beaucoup de rapport avec ceux du Sénégal : *voyez* MANDRILL.

SINGES HURLEURS : on a donné ce nom à des especes de sapajous, tels que l'*ouarine* & l'*alouate :* voyez ces mots.

SINGES DE L'ILE DE CEYLAN : il y en a beaucoup, & il s'en trouve quelques especes particulieres à cette Isle, qui sont aussi grands que nos épagneuls : ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche qui va d'une oreille à l'autre : on les prendroit pour des vieillards. On en voit d'autres de la même grosseur, mais d'une couleur différente : on les nomme *Ouanderons :* voyez ce mot.

SINGES DE MADAGASCAR : il y en a de différentes especes ; ce sont des singes à longue queue : selon M. *de Buffon*, ils paroissent faire la nuance entre les makis & les guenons. On distingue sur-tout le *mangabey.* Ses paupieres sont nues & d'une blancheur frappante, ses sourcils sont d'un poil noir & hérissé, les oreilles noires & presque nues ; le museau gros, large & alongé, avec un bourrelet saillant autour des yeux. Ces singes varient pour les couleurs ; leur poil est long & touffu, brun sur les parties supérieures du corps, & gris sur les parties inférieures. Il y a des mangabeys, qui ont un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou, & en forme de barbe autour des joues ; ils marchent à quatre pieds, & ont à-peu-près un pied & demi de longueur, depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de la queue : ils ont des abajoues qui forment comme deux poches dans leurs

joues,

joues, où ils peuvent conserver des provisions de bouche pour un jour ou deux ; ils portent la queue relevée ; ils ont aussi des callosités sur les fesses ; leurs ongles sont plats, & le bout des doigts fort gros.

Singe musqué ou Singe pleureur : *voyez à l'article* Sai.

Singes du pays de Bengale : ce sont la plupart des guenons, parmi lesquelles on distingue le *malbrouck* & le *bonnet chinois*. Ces deux especes sont habiles au butin, s'enfuient en courant à trois pieds, & tiennent leur provision dans la main gauche : elles ne s'apprivoisent qu'à demi, & ne produisent pas dans l'état de servitude ou d'esclavage ; il faut qu'elles soient en liberté dans les bois. Il n'est pas rare de voir ces quadrumanes descendre sur les bords des fleuves & de la mer pour attraper des poissons & des crabes ; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe, & dès qu'elles serrent, ils l'enlevent brusquement, & l'emportent pour le manger à leur aise. On les prend par le moyen des noix de cocos, où l'on fait une petite ouverture ; ils y fourrent la patte avec peine, à dessein d'attirer la liqueur pour la boire, & le noyau pour le manger ; mais les gens qui sont à l'affut les prennent avant qu'ils puissent se dégager. Dans les Provinces de l'Inde, habitées par les Bramans, ces singes entrent à toute heure dans les maisons où l'on vend des fruits & des légumes : les habitans respectent trop ces animaux pour oser rien leur faire. Croiroit-on que dans Amadabad, Capitale de Guzarate, il y a trois Hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les singes estropiés, invalides, & même ceux qui, sans être malades, viennent y demeurer ? Deux fois par semaine les singes du voisinage de cette ville se rendent tous ensemble dans les rues, ensuite ils montent sur les maisons, qui ont chacune une petite terrasse, où les habitans n'ont pas manqué de déposer du riz, du millet, des cannes à sucre ; autrement les singes découvriroient les maisons, & y causeroient un grand désordre. Les serpens sont les plus grands ennemis de ces singes : *voyez* Malbrouch.

Singes du pays de Honduras : on prétend que cette sorte de quadrupedes est l'*ignavus* des Naturalistes, que quelques-uns ont nommé *aï* ou *paresseux :* voyez ce mot.

Singes de la partie occidentale d'Afrique : il y en a un très-grand nombre, sur-tout dans les terres de la concession de la Compagnie, depuis Arguim jusqu'à la riviere de Serra-Liona ; & les especes différentes ne se mêlent point les unes avec les autres, de

maniere que dans un même canton on n'en trouve jamais de deux ſortes.

SINGES DU PÉROU. Les Indiens les nomment *carochupa*. Ils ont la queue pelée, les dents continues, deux peaux qui leur couvrent l'eſtomac & le ventre, comme une veſte, dans leſquelles ils mettent leurs petits quand ils fuient. *Frezier* dit que ces animaux ſont auſſi très-communs à la Louiſiane ; ce ne ſont peut-être que des eſpeces de *didelphes :* voyez ce mot.

SINGE A QUEUE : *voyez* CERCOPITHEQUE. Les ſinges ſans queue ſont déſignés ſous le nom de *cynocéphales*. Le *ſinge à queue de rat* eſt le *ſaki :* voyez ce mot.

SINGES ROUGES. Les Negres les appellent *patas :* voyez ce mot.

SINGES DE SAINT-JACQUES : *voyez* SINGE VERT.

SINGES DU SÉNÉGAL : il y en a de pluſieurs eſpeces. Il y a les ſinges *ginous*, dont la queue eſt fort longue, & quelques *magots :* ceux-ci n'ont point de queue. L'on donne le nom de *pleureurs* à ceux de la premiere eſpece, à cauſe de leur cri enfantin & gémiſſant. *Froger* aſſure que pluſieurs de ces ſinges enlevent ſouvent de jeunes filles Négreſſes de huit ou neuf ans, & qu'il eſt fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Les Negres mangent la chair de ces ſinges, comme un mets délicieux : les uns la préparent avec du riz ; d'autres la font ſécher & fumer comme nos jambons. On trouve auſſi dans le pays du Sénégal le *quojavoran :* voyez ce mot. C'eſt peut-être le *orang-outang de Borneo*, & le *champanez des Anglois :* en ce cas ce ſeroit l'*homme des bois :* voyez CHAMPANZÉE.

SINGE VARIÉ ou SINGE VIEILLARD. C'eſt la guenon appellée *mone*. Elle a des calloſités ſur les feſſes ; ſa tête eſt petite & ronde, ſon muſeau gros & court, ſa face couleur de chair baſanée ; elle a un bandeau de poil gris ſur le front, une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles ; elle a une eſpece de barbe griſe formée par les poils de la gorge & du deſſous du cou, qui ſont plus longs que les autres, ce qui lui a fait donner le nom de *vieillard :* on l'a nommé auſſi *ſinge varié*, à cauſe de la diverſité de ſes couleurs ; ſon poil eſt d'un noir rouſſâtre ſous la poitrine, & blanchâtre ſous le ventre. La mone ſe trouve en Perſe, en Barbarie, en Arabie & dans les pays les moins chauds de l'Afrique & des Indes. Elle eſt vive, alerte, d'un naturel aſſez doux, s'apprivoiſe aiſément ; ſuſceptible d'éducation,

timide par nature, on la rend obéiſſante en la menaçant. Elle ſe nourrit des fruits, de viande cuite, de légumes & d'inſectes ; elle eſt même ſi friande de ce dernier mets, qu'elle va quelquefois ſoulever & renverſer des pierres pour découvrir & attraper des fourmis & autres inſectes qui ſont deſſous, & qu'elle dévore auſſi-tôt. Ses joues ou abajoues ſont comme deux poches qui lui ſervent de magaſin, pour conſerver des proviſions d'alimens pour un ou deux jours.

Singe vert ou Callitriche, *callithrix*. Eſpece de guenon d'un beau poil verdâtre & de couleur vive. On le trouve dans la partie méridionale de la Mauritanie au Sénégal, & dans les iſles voiſines du Cap-Vert : nos gens de Mer l'appellent *ſinge de Saint Jacques*. Les callitriches vivent en ſociété, grimpent très-leſtement juſqu'au faîte des arbres, s'élancent de branche en branche, de cime en cime dans le plus grand ſilence. Ce n'eſt que lorſque ces animaux s'aviſent de caſſer les branches & de les laiſſer tomber à terre, que le Voyageur les apperçoit. Au reſte la chaſſe de ces animaux eſt facile & nullement dangereuſe. Les premiers coups de fuſil ne les effraie point, les bleſſures mêmes ne leur arrachent aucun cri ; ils voient tomber & périr leurs camarades ſans effroi ; il n'y a que le feu le plus vif du Chaſſeur qui puiſſe leur inſpirer de la terreur : alors les uns ſe cachent derriere les arbres, d'autres ſe réuniſſent en troupes, grincent des dents, frémiſſent de colere, & toute leur fureur ſe réduit à des menaces : il n'en eſt pas de même de toutes les eſpeces de ſinges.

Singe vieillard : voyez *Singe varié*.

Singes volans. Divers Ecrivains, & ſur-tout *Helbigius*, prétendent qu'il y a aux Indes des ſinges volans ; mais nous croyons que l'Auteur, enthouſiaſmé par une imagination vive, a ainſi nommé un animal qui n'eſt au plus qu'un *écureuil volant*, autrement appellé *chat volant* ; voyez ce mot. L'on vient de donner à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé un véritable écureuil volant, qui eſt du volume du plus gros chat.

Singe voltigeur. Voyez ci-deſſus l'hiſtoire du *Singe Belzebut*.

Chaſſe des Singes, & propriété de leur chair en Médecine.

Dans la deſcription hiſtorique que nous venons de faire de ces animaux, nous avons dit que les Negres les tuent, ou leur lancent des fleches dans le viſage ; nous avons dit encore que leur inſtinct d'imitation en fait peut-être tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits

où croiſſent le poivre & le coco, les Indiens ſe ſervent de cette adreſſe pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir ſans leur ſecours : ils montent ſur les premieres branches, ils en caſſent les extrémités où eſt le fruit, l'arrangent par terre comme par jeu & ſe retirent : les ſinges qui les ont examinés, viennent auſſi-tôt après ſur les mêmes arbres, les dépouillent juſqu'à la cime & diſpoſent ces branches comme ils l'ont vu faire aux Indiens ; ceux-ci reviennent pendant la nuit & enlevent la récolte. Les hommes ſe ſervent auſſi de cet inſtinct imitateur qu'ont les ſinges, pour les prendre : les uns portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le viſage devant eux, & y ſubſtituent adroitement de la glu, puis ils ſe retirent : les ſinges qui les ont vus de deſſus un arbre ou un rocher, s'approchent de ces coupes pour en faire de même ; mais ils s'aveuglent & ſe mettent dans l'impoſſibilité de fuir. D'autres portent des bottes qu'ils mettent & ôtent pluſieurs fois, & ils en laiſſent de petites enduites de glu ; quand ils ſont retirés les ſinges viennent pour les mettre, & ne peuvent guere les ôter ni éviter le Chaſſeur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on ſe regarde à différentes repriſes, & l'on en laiſſe d'autres où il y a des reſſorts qui ſe relâchant ſerrent dès qu'on les touche ; le ſinge vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & auſſi-tôt il ſe trouve les deux pattes de devant engagées & hors d'état de faire un pas. Les habitans de Saint Vincent-le-blanc les prennent à la chaſſe avec des fauſſes trappes & autres machines ; ils mettent les petits en cage pour pouvoir attraper enſuite le pere & la mere ; ils les traitent un peu rudement & les font crier, alors les ſinges accourent. D'autres fois on laiſſe près de leur domicile des boiſſons fortes & enivrantes, & dont on feint de boire devant eux ; dès qu'on s'eſt retiré ils viennent goûter de ce breuvage en criant *chin-chin*, & ils s'enivrent ſi bien qu'ils s'endorment ; alors les Chaſſeurs les prennent aiſément. On reconnoît les pays qui n'ont pas été habités, par la familiarité de ces animaux.

La chair du ſinge eſt aſtringente ; quoique filandreuſe, bien des perſonnes en mangent, ſur-tout à Cayenne. M. *de la Condamine* nous apprend que les ſinges ſont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens & habitans voiſins de la riviere des Amazones. (*Mémoire de l'Académie*, *1745*). Leur graiſſe eſt nervale & réſolutive ; on la recommande dans la rigidité des articulations. On trouve quelquefois dans la véſicule du fiel d'une eſpece de ſinge des Indes une

pierre grosse comme une noisette, que les Indiens vendent plus de cent écus, dit *Tavernier :* les Indiens n'en permettent pas l'exportation; ils en font des présens aux Ambassadeurs. Ces pierres ont les mêmes propriétés que le bézoard le plus précieux. *Voyez* BÉZOARD.

SINGE DE MER. Poisson ou animal de mer qui se pêche dans la rade de Juida : il n'a point d'écailles, sa peau est tiquetée comme celle du requin; elle est d'un beau noir brillant quand l'animal est en vie, mais elle perd tout son lustre dès qu'il est mort : sa chair est bonne sans être extrêmement délicate. Les Européens lui trouvent le goût du bœuf maigre. Cet animal se nourrit de poissons & d'herbes marines; on le prend à la ligne, ou avec le harpon lorsqu'il approche assez d'un vaisseau pour recevoir le coup. Ce poisson est ordinairement fort gros; ils s'en trouve d'environ dix pieds de long, il est large de trois ou quatre pieds; il se termine en queue ronde & fort longue. Son nom lui vient de la forme de sa tête & de sa queue : il a la tête ronde & les yeux petits; le poil qui est entre le nez & les levres a l'apparence de deux moustaches; le menton est fort court, & le cou parfaitement distingué du corps; le sommet de la tête est couvert d'une excroissance qu'on prendroit pour une couronne : il a quatre nageoires & deux autres excroissances, dont la plus grande qui est à l'extrémité du cou a la forme d'une spatule; elle est longue, large & très-forte; celle de la queue est un peu plus petite : ces quatre nageoires ressemblent à la barbe ou aux fanons d'une baleine; on peut donner le nom de mains aux deux premieres, si l'on veut considérer leur usage plutôt que leur forme ; elles peuvent se joindre au-dessous du ventre ou sur le cou, & porter à la gueule tout ce qu'elles saisissent; les deux autres nageoires sont placées au-dessous du ventre, & sont plus petites que celles du devant.

Le *singe de mer* est un animal fort vif & qui nage avec beaucoup de légéreté; lorsqu'il se montre sur la surface de l'eau, avant qu'il ait saisi l'hameçon, ses mouvemens & ses sauts sont fort amusans; il s'approche de l'amorce, il l'observe, y touche du bout des levres, se retire, & vient enfin pour l'avaler; mais aussi-tôt qu'il se trouve pris, il fait cent contorsions qui réjouissent beaucoup les spectateurs. Il y a des Auteurs qui font mention d'un autre singe de mer, qui est peut-être la petite espece. *Rondelet* dit qu'on peut donner ce nom au *perce-pierre*, poisson de la Méditerranée. *Voyez ce mot.*

SIN-KOO. Arbre odoriférant du Japon, que *Kæmpfer* prend pour le *bois d'aigle*, & dont la partie la plus résineuse, la plus aromatique porte le nom de *calambac*. Cet arbre ne se trouve que dans les endroits les plus reculés des bois & des montagnes du Japon. Son tronc, dit *Kæmpfer*, est haut d'une coudée, droit, mince, d'un beau vert, fort garni de feuilles & divisé en deux tiges principales ; ses feuilles qui naissent alternes, ressemblent à celles du pêcher ; elles sont vertes, sans découpure. L'odeur du sin-koo si vantée & qui rend son bois si précieux, ne se fait bien sentir que lorsqu'il est desséché & très-vieux. *Voyez* BOIS D'AIGLE.

SINOPLE. C'est une mine de fer calciforme, mêlée à de la terre siliceuse : elle est assez rare : on la trouve en Bohême.

SINTER. Nom que les Mineurs Allemands donnent au guhr durci, mameloné, ou en végétation & blanc, & qui est une sorte de *flos ferri :* on en trouve beaucoup à Freyberg en Saxe & en Thuringe. *Voyez* FLEUR DE FER.

SIOUANNA, est un très-bel arbrisseau des Indes Orientales. Ses fleurs sont en ombelles, & portées sur les branches inférieures, ainsi que les baies qu'on estime presqu'autant que la racine de cet arbrisseau contre le venin des serpens dangereux.

SIPANAOU. Arbre de la Guiane, il y en a de blancs & de rouges : on les emploie pour construire des canots : ce bois est assez dur à travailler, mais très-facile à se fendre ; on préfere le rouge ; il a la propriété de causer de la démangeaison quand il est nouvellement employé. *Maison Rustique de Cayenne.*

SIRAMANGHITS. Arbre aromatique de l'Isle de Madagascar, dont les feuilles ont l'odeur du bois de santal & l'écorce celle du clou de girofle : il produit aussi une résine jaune, odoriférante : c'est une espece de *bois d'Inde* ou de *Malabathrum.*

SIRENES, *sirenæ*, *nereïdes*, *&c.* sont des monstres marins fabuleux auxquels on a donné la tête & le corps de femme jusqu'à la ceinture, & la forme de poisson de la ceinture en bas. *Voyez* HOMME MARIN.

SIRINGA. *Voyez* SERINGAT.

SISON ou AMOME, *sium aromaticum*, *aut amomum officinarum falsum.* Cette plante qui se multiplie aisément, croît aux lieux humides, le long des haies & des fossés : on la cultive aussi dans les jardins ; sa racine est simple pour l'ordinaire, blanche, ligneuse, d'un goût de

panais, un peu aromatique : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges hautes d'environ deux pieds de moyenne groſſeur, rondes, moëlleuſes, fermes, liſſes, noueuſes & rameuſes : ſes feuilles ſont aîlées comme celles du panais, rangées alternativement le long de la tige, du reſte ſemblables à celles du chervi, tendres, oblongues, crenelées à leurs bords : ſes fleurs naiſſent en été ſur des ombelles aux ſommets, elles ſont compoſées chacune de cinq feuilles blanches taillées en cœur & diſpoſées en roſe ; elles ſont ſuivies par des ſemences jointes deux à deux, menues, arrondies, cannelées ſur le dos, brunâtres & d'un goût aromatique : on nous apporte quelquefois cette ſemence du Levant, elle a l'odeur du véritable amome en grappes, dont nous avons parlé. C'eſt une des quatre ſemences chaudes mineures, qui ſont celles d'*ache* ou de *perſil*, d'*ammi*, de *panais ſauvage* & d'*amome* : cette graine qui abonde en huile eſſentielle aromatique, eſt propre pour la colique venteuſe.

SKRABEN. C'eſt une eſpece d'oie des Iſles de Feroë, dont il eſt fait mention dans les *Actes de Coppenhague 1671 & 1672*, *obſ. 49*, & dans les *Collections Académiques*, *Tome IV*, *page 199*. Cet oiſeau fait ſon nid dans la terre, en grattant avec ſes ongles, & fouillant avec ſon bec : il ſe fait de la ſorte un trou ſous terre à la profondeur de huit ou dix pieds, & choiſit le voiſinage d'une pierre pour plus grande ſureté, il ne couve jamais qu'un œuf à la fois. Quand le petit eſt éclos ; il le quitte pendant le jour, & lui donne à manger pendant la nuit : ſi par haſard il oublie ou ne peut ſortir de ſon nid dès le matin, il y reſte toute la journée, & ne va que la nuit ſuivante chercher dans la mer la proviſion qui doit ſervir pour la nuit d'après. Quoique ce petit ne mange qu'une fois le jour, il devient cependant plus gras que l'oie commune, & les habitans de ces Iſles ſont obligés de les ſaler pour l'hiver, autrement ils ne pourroient les manger : ils ſe ſervent de ſa graiſſe pour mettre dans leurs lampes ; ils prennent volontiers le petit dans le nid, mais pour la mere ils ne s'en ſoucient pas.

SKUEN. Autre oiſeau aquatique de l'Iſle de Feroë, dont les Auteurs cités ci-deſſus font mention. Cet oiſeau eſt de la taille du corbeau ; il eſt très-redoutable quand il s'agit de défendre ſes œufs ou ſes petits : on doit alors prendre garde à ſoi en paſſant devant ſon nid ; car il fond ſur la tête des paſſans avec une intrépidité étonnante, & leur fait ſouvent beaucoup de mal avec ſes aîles ; auſſi les habitans du pays

qui connoissent le dangereux instinct de cet oiseau, ont la précaution de mettre sur leur tête un couteau la pointe en haut; & l'oiseau furieux venant fondre sur eux, se perce lui-même de part en part.

SLAMI-MOKESKI. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

SLANTZA. Arbuste fort commun dans le pays des Kamtchadales: on diroit un petit cedre rampant; ses cônes ou fruits sont moitié plus petits que ceux du cedre; les habitans du pays les mangent: souvent ils les font bouillir dans de l'eau qu'ils boivent ensuite pour arrêter le cours de ventre. Des Matelots Russes regardent cette boisson comme un spécifique contre le scorbut.

SLOANE, *sloana*. On a donné le nom d'un Savant Anglois à un genre de plante dont la fleur est ou monopétale en forme de cloche, profondément découpée, ou sans pétales, & composée de plusieurs étamines, au milieu desquelles s'éleve un pistil qui se change en un fruit arrondi, membraneux & hérissé de pointes. La robe de ce fruit s'ouvre en quatre parties, & laisse sortir des semences oblongues, enveloppées dans une capsule charnue (*Plumier*).

SMARAGDO-PRASE. Espece de *péridot* tendre. *Voyez ce mot.* Ce n'est souvent qu'un spath fusible vert.

SMECTIS ou SMECTITE ou SMECTIN. Terre grasse plus ou moins compacte, ou espece de pierre savonneuse qui devient luisante quand on la frotte, d'une couleur tantôt jaunâtre, tantôt noire, &c. on s'en sert comme du savon. Les Cardeurs de laine en font usage sous le nom de *soletard*. On en trouve en France qui ressemble à une terre à foulon savonneuse & feuilletée. *Voyez les articles* TERRE SAVONNEUSE, PIERRE SAVONNEUSE & STÉATITE.

SNAK. Animal quadrupede des campagnes de Neiska en Tartarie, & qu'on ne voit point ailleurs. Selon *Gesner*, son poil est gris. Le snak est grand comme une brebis: il est armé de deux petites cornes; il court avec beaucoup de vîtesse: on le voit paître en troupe sur les frontieres de la Podolie. Quand le Kan des Tartares veut se donner le plaisir de la chasse du snak, il fait environner les pâturages, où il y en a quelquefois des troupeaux de cinq cents & de deux mille; & au bruit des cors de chasse ces animaux courent çà & là, cherchent à fuir, &, voulant forcer les passages, tombent de lassitude & meurent sous les coups des Tartares. Cet animal est l'*akoim* des Turcs, le *salhac* des Polonois, l'*akkim-albo* des Tartares, le *seigak* des Russes ou Moscovites,

&

& peut-être le *colon* des Anciens. Les Turcs font de sa corne de fort beaux manches de couteaux & de sabres.

Les petits du snak sont de couleur rousse : ils ont le museau pointu comme le porc : la femelle fait deux petits à la fois ; ils souffrent plus patiemment la faim que le froid : ils craignent les loups quand la terre est couverte de neige ; dans ce temps ils se retirent dans les forêts avec les buffles. Les femelles ont des cornes comme les mâles. Ces cornes ne sont ni droites, ni tortues : trop long-temps exposées au soleil & à la pluie, elles deviennent, comme du bois : elles sont un peu courbées par le bout, solides, de la grosseur d'un bâton par le bas, transparentes au soleil & à la lumiere d'une chandelle.

SOAJER & SOA-AGER. Especes de lézards des Isles de Ceylan & d'Amboine. *Voyez les articles* LÉGUANA & LÉZARD D'AMBOINE.

SOCO. Espece de héron du Brésil. *Voyez* HÉRON.

SOHIATAN. Nom que les Sauvages de l'Amérique donnent à une espece de rat dont ils se nourrissent. On dit que sa chair est aussi bonne & aussi délicate que celle des levreaux.

SOIE, *serica*. C'est le nom que l'on donne à cette substance soyeuse que la chenille du pin, l'araignée & le ver à soie filent pour différentes nécessités : voyez à chacun de ces mots l'histoire de ces sortes de soies. On dit aussi *soie de cochon ;* c'est une sorte de crin. *Voyez au mot* POIL. La soie de perles est l'ardassine. *Voyez* ABLAQUE.

SOIE DE MER ou POIL AQUATIQUE. C'est le *gordius*. Voyez ce mot.

SOL, *solum*, se dit, en Histoire Naturelle, d'un terrain, d'un fonds, d'une étendue de terre. On dit un sol sablonneux, &c.

SOLANOIDE ou DULCAMERE BATARDE, *solanoïdes Americana, circeæ foliis canescentibus* (C'est le *rivina* de *Linneus*). Plante dont la fleur est en rose à cinq pétales : son pistil se change en un fruit rond & pulpeux qui renferme une semence dure : ce fruit broyé donne une teinture rougeâtre. *Miller* assure que les *solanoïdes* sont originaires des contrées les plus chaudes de l'Amérique, d'où l'on a apporté en Europe leurs semences. Ce genre de plante n'est pas rare aujourd'hui dans les jardins des Curieux.

SOLANUM. Genre de plante dont *Tournefort* compte trente-quatre especes, entre lesquelles il y en a une principalement d'usage en

Médecine ; *voyez* MORELLE : & une autre en aliment ; *voyez* POMME DE TERRE & TOPINAMBOUR *à l'article* BATATTE. A l'égard du solanum furieux, *solanum lethale somniferum*, voyez à l'article MORELLE.

SOLDANELLE ou CHOU DE MER, *soldanella marina*. Plante qui croît fréquemment sur les rivages sablonneux de la mer : sa racine est menue & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges grêles, pliantes, sarmenteuses, rougeâtres & rampantes sur terre ; ses feuilles sont presque rondes, lisses, luisantes, semblables à celles de la petite chelidoine : mais plus épaisses, remplies d'un suc laiteux, attachées à des queues longues : ses fleurs sont des cloches à bords renversés, comme dans les autres especes de liseron, assez grandes, de couleur purpurine : elles paroissent en été ; leurs étamines sont cinq filets plats : aux fleurs succedent des fruits arrondis, membraneux, qui renferment des semences anguleuses & noires pour l'ordinaire.

On nous envoie cette plante séchée toute entiere avec sa racine : elle a un goût âcre, amer & un peu salé ; on la regarde comme un bon purgatif hydragogue ; & l'on s'en sert avec succès dans l'hydropisie, la paralysie & dans les rhumatismes. On donne la poudre de cette plante seche, depuis un demi-gros jusqu'à un gros : quelques-uns en donnent jusqu'à deux gros dans un bouillon.

M. *Haller* fait mention d'un *soldanella*, plante des Alpes, à feuilles rondes, à tige nue & à fleurs monopétales bleues, découpées comme de certains œillets : c'est, dit-il, une des premieres fleurs qui prennent la place des neiges fondues : il n'en connoît aucun usage, & il lui donne une place ici, parce qu'on la confond quelquefois avec la précédente, il faut donc la désigner ainsi, *soldanella montana aut Alpina*.

SOLDAT ou OISEAU DE COMBAT, est le héron étoilé. *Voyez à l'article* HÉRON.

SOLDAT MARIN. *Voyez* BERNARD L'HERMITE.

SOLDIDO. *Voyez* TAMOATA.

SOLE. Nom donné à une coquille du genre des peignes : on l'appelle aussi l'*éventail :* elle est peu bombée, presque plate ; ses valves sont égales, minces ; l'inférieure est blanche, la supérieure d'un rouge-brun ou ventre de biche ; lisses en dehors, & à stries longitudinales dans l'intérieur des deux valves, qui est nacré. On distingue à travers la couleur de la robe de la valve supérieure des raies longitudinales

obfcures, & des apparences de cercles alternatifs & nuancés. L'efpece qui nous vient des mers de la Chine eft la plus belle. *Voyez l'article* PEIGNE.

SOLE, *folea.* Poiffon de mer à nageoires molles : il eft plus long, plus plat & moins large que la plie : il devient grand dans l'Océan : la partie de deffous eft blanche, & celle de deffus eft noirâtre ; les yeux font placés fur la face fupérieure de la tête ; fa bouche eft de travers, & fes mâchoires font fans dents : il a quatre ouies & le cœur applati ; des écailles petites, & un trait qui va droit de la tête jufqu'à la queue : le corps eft environné d'aîlerons ou de nageoires étroites, qui ont la même couleur que la partie du corps où elles fe trouvent. On foupçonne que la fole craint le froid, parce qu'elle fe cache au fond de la mer pendant l'hiver. On appelle auffi ce poiffon *perdrix de mer*, à caufe du bon goût de fa chair, qui eft très-faine & très-nourriffante. Bien des perfonnes croient que la crevette vivifie les œufs de la fole. Ces œufs, dit-on, font attachés, par une liqueur vifqueufe, à l'eftomac de la crevette. M. *Deflandes* a mis dans des barriques d'eau des crevettes chargées d'œufs de fole ; ils font éclos. D'un autre côté des foles mifes dans une barrique y ont frayé ; mais le frai a été ftérile. Notre Obfervateur en conclut que le petit cruftacée en queftion étoit néceffaire au développement de l'embryon de la fole. Les vrais fecrets de la nature ne peuvent être dévoilés que par des expériences réitérées & fuivies avec toute l'attention d'un œil philofophique & inftruit. Il eft difficile de concevoir qu'elle abandonne à un cruftacée le foin de faire éclore les œufs de ce poiffon.

SOLEIL, *fol.* En Aftronomie c'eft le grand aftre lumineux qui éclaire le monde, & qui par fa préfence fur l'horizon conftitue le jour. Le foleil étant le luminaire de la nature, le centre du fyftême des *planetes* & des *cometes.* Voyez ces mots.

SOLEIL. Nom d'un poiffon ou monftre marin, qui, au rapport de *Ruifch*, fut pris en 1707, près Bagewale, aux environs d'Amboine, dans les Iles Orientales. Ce poiffon fingulier, qu'on conferve dans l'Ile où il a été pris, a trois pieds & demi de long, une peau dure, des aiguillons à l'extrémité du corps, & fur fa queue : cet animal eft d'un bleu clair ; mais ce qu'il a de fingulier, c'eft la figure d'un foleil bien marquée, brillante, & d'un blond doré, placée fur le haut du dos, proche de la tête : il a encore deux taches de la même couleur, proche

de la queue ; & trois taches noires ſur la queue ; il eſt armé d'aiguillons, tant ſur le haut de la tête, qu'au deſſous des nageoires; il en a deux autres ſous le ventre, dont les pointes ſont tournées du côté de la queue.

SOLEIL ou COURONNE DU SOLEIL. *Voyez* HERBE AU SOLEIL. La grande eſpece eſt une des plus hautes plantes herbacées.

SOLEIL MARIN. On donne ce nom à une eſpece d'étoile marine qui a au moins douze branches, mais ſouvent bien davantage. *Voyez* ETOILE MARINE.

SOLEN. Genre de coquillage bivalve dont nous avons parlé ſous le nom de *coutelier :* on l'appelle auſſi *manche de couteau.* M. *Adanſon* en donne trois eſpeces.

SOLENITES. Ce ſont les coquilles du genre des *couteliers* devenues foſſiles : on en trouve à Courtagnon, dans une matrice ſablonneuſe.

SOLETARD. Eſpece de terre ſavonneuſe dont on ſe ſert en Angleterre pour dégraiſſer les laines. *Voyez les articles* SMECTITE, TERRE SAVONNEUSE & TERRE A FOULONS.

SOLIPE ou SOLIPEDE. Animal dont le ſabot eſt d'une ſeule piece. *Voyez à l'article* QUADRUPEDE.

SOLITAIRE. Des Naturaliſtes ont donné ce nom à différens animaux, tantôt à une eſpece de dinde ſauvage de l'île de Madagaſcar, tantôt à une eſpece de merle, tantôt & plus communément au *tœnia*, eſpece de ver cucurbitaire qui ſe trouve dans les inteſtins, & qui eſt toujours ſeul de ſon eſpece : il ſe place dans le pylore & l'eſtomac, d'où il s'étend dans toute la ſuite des inteſtins; & il en occupe toute l'étendue par ſa longueur : *voyez au mot* VER SOLITAIRE. Enfin, *Goedard* donne encore le nom de *ſolitaire* à une mouche qui provient d'une fauſſe chenille qui ſe nourrit de feuilles d'abſinthe pendant qu'elles ſont vertes. Quand elle ſe diſpoſe à ſa transformation, elle ronge la tige de l'abſinthe juſqu'au milieu, pour la rendre plus facile à fléchir, & pour ſe conſtruire par ce moyen une demeure qu'elle ſe file elle-même.

Le ſolitaire dont parle *Leguat* eſt un oiſeau qui paroît avoir beaucoup de rapport avec le dronte, mais il en differe en pluſieurs points. Il ſe voit dans l'île de Rodrigue : il eſt très-gros, car on voit des mâles qui peſent juſqu'à quarante-cinq livres; le plumage de ceux-ci eſt ordinairement mêlé de gris & de brun, mais dans les femelles c'eſt tantôt le brun & tantôt le jaune-blanc qui domine. M. *Carré* dit que le plumage

de ces oiſeaux eſt d'une couleur changeante tirant ſur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle, & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable. Les femelles ont au-deſſus du bec comme un bandeau de veuve; leurs plumes ſe renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui repréſentent imparfaitement le ſein d'une femme; les plumes des cuiſſes s'arrondiſſent par le bout en forme de coquille, ce qui fait un bon effet; & comme ſi ces femelles ſentoient leurs avantages, elles ont grand ſoin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec & de l'ajuſter preſque continuellement, en ſorte qu'une plume ne paſſe pas l'autre : elles ont, ſelon *Leguat*, l'air noble & gracieux tout enſemble, & ce Voyageur aſſure que ſouvent leur bonne mine leur a ſauvé la vie. Le ſolitaire & l'oiſeau de nazareth ſont peut-être deux variétés du même ordre.

Cet oiſeau a quelque rapport avec le dindon; il en auroit les pieds & le bec, ſi ſes pieds n'étoient pas plus élevés & ſon bec plus crochu; il a auſſi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir & vif, la tête ſans crête ni huppe, & preſque point de queue; ſon derriere qui eſt arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval, eſt revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*. Le ſolitaire ne peut ſe ſervir de ſes aîles pour voler; mais elles ne lui ſont pas inutiles à d'autres égards, l'os de l'aîleron ſe renfle à ſon extrémité en une eſpece de bouton ſphérique qui ſe cache dans les plumes, & qui lui ſert à deux uſages; premiérement pour ſe défendre, comme il fait, avec ſon bec; en ſecond lieu, pour faire une eſpece de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'eſpace de quatre à cinq minutes; c'eſt ainſi, dit-on, que le mâle rappelle ſa compagne, avec un bruit qui a rapport à celui d'une creſſelle, & s'entend de deux cents pas. On voit rarement ces oiſeaux en troupes, quoique l'eſpece ſoit aſſez nombreuſe, quelques-uns diſent même qu'on n'en voit guere deux enſemble; ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte, ils conſtruiſent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied & demi; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, & le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le temps de l'incubation, & même celui de l'éducation, ils ne ſouffrent aucun oiſeau de leur eſpece à plus de deux cents pas à la ronde; l'œuf, car il paroît que ces oiſeaux n'en pondent qu'un à la fois; l'œuf n'éclot qu'au bout de ſept ſemaines, & le petit

n'eſt en état de pourvoir à ſes beſoins que pluſieurs mois après : pendant tout ce temps le pere & la mere en ont ſoin, & cette ſeule circonſtance, dit M. *de Buffon*, doit lui procurer un inſtinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naiſſant ſubſiſter par elle-même, & qui n'ayant jamais beſoin du ſecours de ſes pere & mere, vit iſolée, ſans aucune habitude intime avec eux, & ſe prive ainſi des avantages de leur ſociété, qui eſt la premiere éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; auſſi l'autruche paſſe-t-elle pour le plus ſtupide de tous les oiſeaux.

Lorſque l'éducation du jeune ſolitaire eſt finie, le pere & la mere demeurent toujours unis & fideles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois ſe mêler parmi d'autres oiſeaux de leur eſpece; les ſoins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union, ſemblent en avoir reſſerré les liens, & lorſque la ſaiſon les invite, ils recommencent une nouvelle ponte.

Le ſeul nom de *ſolitaire* indique un naturel ſauvage; & comment ne le ſeroit-il pas ? comment un oiſeau qui compoſe lui ſeul toute la couvée & qui par conſéquent paſſe les premiers temps de ſa vie ſans aucune ſociété avec d'autres oiſeaux de ſon âge, & n'ayant qu'un commerce de néceſſité avec ſes pere & mere ſauvages eux-mêmes, ne ſeroit-il pas maintenu par l'exemple & l'habitude ? On ſait combien les habitudes premieres ont d'influence ſur les premieres inclinations qui forment le naturel; & il eſt à préſumer, continue M. *de Buffon*, que toute eſpece, dont la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois, ſera ſauvage comme notre ſolitaire. Cependant il paroît encore plus timide que ſauvage, car il ſe laiſſe approcher & s'approche même aſſez familiérement, ſur-tout lorſqu'on ne court pas après lui, & qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience ; mais il eſt impoſſible de l'apprivoiſer. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux Chaſſeurs par ſa ruſe & par ſon adreſſe à ſe cacher; mais comme il ne court pas fort vîte, on le prend aiſément dans les plaines & dans les lieux ouverts : quand on l'a arrêté, il ne jette aucun cri, mais il laiſſe tomber des larmes & refuſe opiniâtrement toute nourriture. Le temps de leur donner la chaſſe eſt depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Septembre, qui eſt l'hiver des contrées qu'ils habitent, & qui eſt auſſi le temps où ils ſont les plus gras. La chair, des jeunes ſur-tout, eſt d'un goût excellent.

SOMMITÉS. En Médecine, on se sert de ce mot pour désigner des plantes dont les fleurs sont trop petites pour être conservées séparément : on en prend seulement le haut des tiges garnies de fleurs, & ces bouts sont les sommités fleuries. On dit *sommités d'absinthe*, de *lavande*, d'*armoise*, d'*hysope*, de *centaurée*, de *millepertuis*, de *fume-terre*, &c.

SON, *furfur*, est l'écorce, la peau des graines frumentacées moulues, qui est enlevée par la trituration, & qui reste sur le bluteau, le sac ou le tamis. Quoique le son soit la partie la plus maigre du froment, cependant on s'en sert pour nourrir les animaux. Dans les années où la récolte n'a pas été abondante, on ne sépare pas quelquefois le son de la farine ; & les pauvres gens se contentent du pain fait avec cette farine, qui est beaucoup plus lourd & plus nourrissant.

En Médecine on fait usage du son nouveau pour les maladies de la poitrine & pour les rhumes invétérés. On fait une eau de son, qu'on boit tiede : elle convient aussi en lavement & en cataplasme, avec l'urine & la biere, pour appaiser les douleurs de la goutte. Les Maréchaux font boire aux chevaux de la décoction de son, pour les rafraîchir : c'est ce qu'ils appellent *eau blanche*. Les Anciens donnoient au son le nom de *bran*. Les Teinturiers s'en servent quelquefois pour donner de la consistance à leur teinture.

SONGO. Oiseau qui se trouve dans les Royaumes de Congo & d'Abyssinie. Il est fort friand de miel sauvage, qu'il fait découvrir aux Voyageurs par le cri qu'il fait lorsqu'il en a rencontré. A l'égard du *songo végétal*, voyez à l'article SORGO.

SONNEUR. On donne ce nom à cet oiseau, du rapport qu'on trouve entre son cri & le son de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail, dit M. *de Montbeliard* ; le *sonneur* est de la grosseur d'une poule, avec des reflets d'un beau vert & variés ; il a le bec & les pieds rouges, le bec long, menu, propre à s'insinuer dans les fentes des rochers, dans les crevasses de la terre, pour y chercher les vers, les insectes, les courtilleres, les larves de hanneton, ce qui le rend fort utile par la destruction qu'il en fait.

Les plumes qu'il a sur le sommet de la tête, sont plus longues que les autres, & lui forment une espece de huppe pendante en arriere ; mais cette huppe qui ne commence à paroître que dans les oiseaux

adultes, disparoît dans les vieux; ce qui les a fait appeller par quelques-uns *corbeaux chauves;* ils ont alors la tête jaune, marquée de taches rouges.

Cette huppe, qui a valu au sonneur le nom de *huppe de montagne*, n'est pas la seule différence qui le distingue du coracias; il a encore le cou plus grêle & plus alongé, la tête plus petite, la queue plus courte; de plus, il n'est connu que comme oiseau de passage, au lieu que le *crave* ou *coracias* n'est oiseau de passage qu'en certains pays & en certaines circonstances.

Les sonneurs ont le vol très-élevé, & vont presque toujours par troupes; ils cherchent souvent leur nourriture dans les prés & dans les lieux marécageux, & ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées ou dans des fentes de rochers escarpés & inaccessibles, comme s'ils sentoient que leurs petits sont un mets délicat & recherché, & qu'ils voulussent les mettre hors de la portée des hommes: mais il se trouve toujours des hommes qui ont assez de hardiesse ou de mépris d'eux-mêmes pour exposer leur vie, par l'appât du plus vil intérêt, & l'on en voit beaucoup dans la saison, qui, pour dénicher ces petits oiseaux, se hasardent à se couler le long d'une corde, fixée au haut des rochers où sont les nids, & qui suspendus ainsi au-dessus des précipices, font la plus vaine & la plus périlleuse de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs par couvée, & ceux qui cherchent leurs petits, laissent ordinairement un oiseau dans chaque nid, afin de s'assurer de leur retour pour l'année suivante. Lorsqu'on enleve la couvée, les pere & mere jettent un cri, *ka-ka-ka-ka*, le reste du temps ils se font rarement entendre: les jeunes se privent assez facilement, & d'autant plus facilement qu'on les a pris plus jeunes, & avant qu'ils fussent en état de voler.

Ils arrivent dans le pays de Zurich vers le commencement d'Avril, en même temps que les cicognes: on recherche leurs nids aux environs de la Pentecôte, & ils s'en vont au mois de Juin, avant tous les autres oiseaux.

Le sonneur se trouve sur les Alpes & sur les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suisse, de Baviere & sur les hauts rochers qui bordent le Danube aux environs de Passan & de Kelheym. Ces oiseaux choisissent pour leurs retraites certaines gorges bien exposées entre

ces rochers, d'où leur eſt venu le nom de *klauſſ-rappen*, corbeau des gorges.

SON-TO ou SON-LO. C'eſt une eſpece de thé qui eſt fort eſtimée, ſur-tout des Hollandois, qui en tranſportent beaucoup de Canton à Batavia. *Voyez l'article* Thé.

SOPHIA des Chirurgiens : *voyez* Thalictron.

SORA. Nom que l'on donne à Madagaſcar au *hériſſon*.

SORBIER : *voyez* Cormier. Le ſorbier des Alpes eſt l'*alouche de Bourgogne :* voyez à l'article Alizier.

SORCIERE. Les Bretons donnent ce nom à une eſpece de *ſabot*, petit coquillage univalve. M. *d'Argenville* dit que c'eſt un limaçon de mer à bouche applatie, ombiliqué, d'une couleur cendrée, tiquetée de brun.

SORGO ou GRAND MILLET ou BLÉ BARBU : *Voyez au mot* Millet. Le ſongo végétal de l'Inde eſt le *chou caraïbe :* voyez ce mot.

SORMET, eſpece de gondole, coquillage univalve dont M. *Adanſon* fait un genre. Cet Auteur eſt le premier qui ait parlé de cette eſpece de gondole : il l'a trouvée au Sénégal ſur les bords du Niger, près de l'embouchure. Le ſormet vit de l'eau de la mer, enfoncé d'un à deux pouces dans les ſables. Rien, dit M. *Adanſon*, ne reſſemble davantage à un ongle, que la coquille du ſormet : *voyez* Planche premiere, N°. I, de l'*Hiſtoire des coquillages du Sénégal*.

SORRAT, poiſſon de mer cartilagineux, que *Rondelet* met dans le rang des chiens de mer : on le nomme *lamiole* à Rome. Il a les dents larges comme celles de la lamie, & le muſeau court : il reſſemble au milandre par le nombre & la poſition des nageoires, par la queue & par les parties intérieures ; mais il n'a point de taie devant les yeux : *voyez* Chien de mer & Milandre.

SORY, *terra vitriolica cinerea*, eſt une eſpece de terre ou pierre vitriolique, d'un gris clair, quelquefois un peu foncé. Cette matiere eſt poreuſe, peu dure, d'une odeur de ſuie, d'un goût ſtyptique, vitriolique : elle tombe facilement en eſfloreſcence. Cette ſubſtance eſt à peine connue des Naturaliſtes de l'Europe. Les Egyptiens prétendent qu'elle eſt la matrice du calchitis ou colcothar naturel : *voyez ce mot*.

Les Droguiſtes du Caire, chez qui l'on trouve le ſory, diſent que cette matiere ſe rencontre dans les mines de Chypre, d'Egypte & de la Lybie, même en Eſpagne : c'eſt un deſſicatif & un aſtringent.

SOUBUSE. Cet oiseau a les jambes longues & menues, & est nommé par quelques-uns *faucon à collier ;* le mâle, ainsi que dans les autres oiseaux de proie, est considérablement plus petit que la femelle, & il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou. La femelle pond trois ou quatre œufs rougeâtres, dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais : cet oiseau vole bas, pour saisir des mulots & des reptiles ; il entre dans les basses-cours, fréquente les colombiers, pour prendre les jeunes pigeons, les poulets ; il n'est point hardi, courageux, & n'attaque que les oiseaux foibles.

SOUCHE, *stirps*, s'entend de cette partie de l'arbre qui tient au tronc & aux racines : elle est communément à fleur de terre : on l'appelle quelquefois *cepée*, sur-tout quand il sort de son tronc diverses tiges.

SOUCHET, *cyperus*, plante dont on distingue plusieurs especes: nous ne ferons mention ici que de celles qui sont d'usage, après avoir dit que les souchets se distinguent facilement des autres plantes graminées, en ce que la gaîne de leurs feuilles est entiere sans aucune fente, que leurs tiges sont ordinairement triangulaires, sans articulations & sans corolles. M. *Haller* dit que les souchets ont des fleurs en épi, dont chacune a dans son sein une graine surmontée d'une trompe à trois cornes & trois étamines. Ils se distinguent du *carex* (*lêche*) par la situation de leurs fleurs, qui sont à deux rangs opposés sur le même plan.

1°. Le SOUCHET LONG ODORANT, *cyperus longus odoratus*, est une racine longue, menue, genouillée, tortueuse, garnie de plusieurs nœuds en forme d'olives & de fibres capillaires, difficile à rompre, noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût suave, un peu âcre, aromatique, d'une odeur de nard. Ce souchet croît en Provence & en Languedoc ; & c'est de-là qu'on nous l'apporte sec.

La plante qui produit cette racine, naît aussi abondamment dans les prairies d'Etampes & du petit Gentilly près Paris. De ces racines sortent des feuilles graminées, semblables à celles du poreau, mais plus longues & plus étroites. La tige de cette plante croît à la hauteur de deux pieds, droite, sans nœuds, triangulaire, remplie de moëlle blanche, portant en sa sommité des feuilles disposées en étoiles, & placées au-dessous des épis de fleurs qu'elles surpassent en longueur.

Ces bouquets ſont amples, épars & comme flottans ſur le ſommet de la tige : ils ſont compoſés d'épis ou de têtes écailleuſes, garnies de fleurs à étamines ſans pétales. Des aiſſelles des écailles naiſſent les piſtils qui ſe changent enſuite en graines triangulaires, dures & revêtues d'une écorce noire.

2°. Le SOUCHET ROND DU LEVANT, *cyperus rotundus Orientalis*, eſt une racine de la groſſeur d'une aveline, raboteuſe, ſtriée, griſâtre en dehors, blanchâtre en dedans; pluſieurs racines ſont attachées à la même tête, & y pendent comme par des filets : elle a preſque le même goût & la même odeur que le ſouchet long. La plante a les feuilles, les fleurs & les graines ſemblables à la précédente : elle vient en abondance le long du Nil & dans les marais d'Egypte : on la trouve auſſi en France.

3°. Le SOUCHET D'AMÉRIQUE OU RACINE DE SAINTE-HÉLENE, *cyperus Americanus*, eſt une racine aſſez longue, groſſe comme le pouce, pleine de nœuds, noire en dehors, blanche en dedans, d'un goût aromatique, mais d'une odeur foible : on l'apporte ſeche du port Sainte-Hélene, qui eſt dans la Province de la Floride en Amérique, où elle naît. Dans les lieux humides elle pouſſe, quand elle eſt dans la terre, des rameaux qui s'étendent ſur terre & qui portent des feuilles larges & vertes.

Les Eſpagnols coupent les nœuds de cette racine, & les ayant arrondis & percés ils en font des chapelets. Ces nœuds étant deſſéchés, deviennent ridés & durs comme de la corne. Cette racine eſt apéritive & propre pour les douleurs de l'eſtomac.

Les racines des ſouchets longs & ronds atténuent & diviſent les humeurs, levent les obſtructions, excitent les urines & les regles, fortifient merveilleuſement l'eſtomac affoibli par le relâchement des fibres, & remédient à l'hydropiſie qui commence. *C. Hoffman* les recommande dans les maladies de la poitrine accompagnées de toux. Ces racines miſes en poudre avec la fleur de la lavande, à la doſe d'un gros, font ſortir le fœtus & l'arriere-faix.

Ces racines ne ſont odorantes que quand elles ſont ſéches : les meilleures viennent d'Egypte ; les Parfumeurs les macerent dans le vinaigre & les font ſécher pour les réduire en poudre, dont ils font des parfums : on en fait entrer dans la compoſition de l'eau de miel de Londres.

La graine de souchet long enivre comme l'yeble ; lorsqu'on en mange avec le riz, dans lequel elle se trouve souvent mêlée en Italie.

4°. Le SOUCHET SULTAN OU SUCRÉ, *trasi Italorum.* Ses racines sont des fibres menues, auxquelles sont attachés des tubercules charnus, gros comme les plus petites noisettes, ronds, relevés d'une espece de petite couronne comme les nefles, couverts d'une écorce ridée, assez rude, jaunâtre ou rousse, ayant la chair blanche, ferme, d'un goût doux. Les feuilles de cette plante sont arondinacées, semblables à celles des autres souchets; ses tiges sont hautes d'un pied & demi, triangulaires ; ses fleurs sont ramassées en tête jaunâtre, entre des feuilles à écailles, disposées en maniere d'étoiles ; les graines sont triangulaires. Cette espece de souchet croît aux lieux humides dans le Veronois, dans la Sicile, dans la Provence & autres pays chauds : on estime sa racine pectorale, adoucissante, résolutive, propre pour la dyssenterie, pour les ardeurs d'urine. *Lémery* dit qu'elle est bonne pour exciter la semence, étant mangée ou prise en décoction. On prétend que le suc des tubercules de ces racines sucé, est un excellent remede pour les maux de poitrine.

A l'égard du *souchet des Indes*, appellé *curcuma* ou *safran des Indes*, sa fleur est très-différente de celle du *cyperus.* Voyez TERRE MERITE.

SOUCHET. *Voyez à l'article* CANARD.

SOUCI, *calendula.* Sous ce nom on distingue plusieurs especes de plantes.

1°. Le SOUCI DE JARDIN, *caltha vulgaris.* Sa racine est branchue, longue & fibreuse ; ses tiges sont menues, un peu anguleuses, velues, rameuses, fongueuses, laissant quelque viscosité aux doigts quand on les touche ; ses feuilles sont sans queues, oblongues, étroites vers la base, grosses, velues, verdâtres, d'une saveur & d'une odeur fortes ; ses fleurs naissent aux sommets, belles, grandes, rondes, radiées, de couleur dorée, d'une odeur un peu forte & assez agréable : leur disque est composé de plusieurs fleurons, & la couronne de demi-fleurons, portés sur des embryons qui se changent en des capsules courbes, bordées d'un feuillet & remplies d'une graine oblongue. On cultive cette plante dans les jardins pour l'agrément de ses fleurs, qui sont d'usage en Médecine, ainsi que les feuilles.

2°. Le SOUCI DE VIGNE ou le SOUCI SAUVAGE, *caltha arvensis :*

il ne differe du précédent, que parce qu'il eſt plus petit : il croît naturellement dans les terrains de vignobles.

3°. Le SOUCI DES CHAMPS : *voyez* MARGUERITE JAUNE.

4°. Le SOUCI D'EAU ou DE MARAIS, *caltha paluſtris, aut populago :* cette plante ne doit pas être regardée ni rangée avec les ſoucis ; elle en eſt différente par ſon caractere ; elle eſt voiſine de la renoncule & de l'hellebore, dit M. *Haller.* Le ſouci d'eau croît dans les marais, aux bords des ruiſſeaux, & autres lieux aquatiques ; ſa racine eſt fibreuſe & blanchâtre ; ſes feuilles reſſemblent à celles de la petite chelidoine, mais elles ſont quatre fois plus grandes & de plus longue durée, liſſes, vertes & peu crenelées : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'un pied, rondes, rameuſes, portant des fleurs plus ou moins grandes, à pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe & d'un beau jaune : il leur ſuccede des fruits, compoſés chacun de pluſieurs gaînes recourbées en bas, entaſſées en tête, & diſpoſées en étoile ; chaque gaîne contient pluſieurs ſemences, qui ſont ordinairement un peu longues.

Les feuilles de ſouci ſauvage, comme l'obſerve M. *de Tournefort*, ſont ameres, fétides, & rougiſſent légérement le papier bleu. Si on les brûle lorſqu'elles ſont ſeches, elles fuſent un peu comme le nitre. Ces plantes ſont apéritives & réſolutives ; elles guériſſent la jauniſſe, provoquent les regles & facilitent l'accouchement : on les met au nombre des alexipharmaques. La décoction des fleurs de ſouci dans du lait ou de la bierre, eſt, ſelon *J. Ray*, très-en uſage en Angleterre, pour chaſſer la petite vérole. On fait avec les pétales de ſouci une teinture & une encre jaune. Les gens de la campagne en mettent quelquefois dans le beurre qui eſt trop blanc ; c'eſt un moyen de lui donner une agréable couleur jaune. Cette plante eſt bonne contre la peſte, ainſi que le vinaigre de fleurs de ſouci.

SOUCI : *Voyez* SOULCI.

SOUCIE, *trochilus*, eſpece de petit moineau ſauvage, dont les ſourcils ſont ornés de plumes noires, élevées ſur chaque côté des tempes au deſſus des yeux, au milieu deſquelles il y a une eſpece de crête de pluſieurs plumes dorées ſur le ſommet de la tête. Cet oiſeau étant jeune, a le bec légérement crochu, le plumage inférieur preſque jaunâtre, la queue & les aîles cendrées ; mais le deſſus du dos eſt brun. Quand l'oiſeau eſt vieux, ſon bec eſt rond, pointu & noir, les jambes ſont noirâtres, le plumage du dos couleur d'ocre,

le ventre & la gorge ſont blancs, les yeux noirs & ombrés de plumes cendrées : *voyez* MOINEAU.

SOUCY-FIGUE : *voyez à l'article* FICOIDES.

SOUDE, *ſoda*, plante dont on diſtingue nombre d'eſpeces. Nous décrirons ici les eſpeces les plus en uſage dans les Arts & dans la Pharmacie.

1°. La SOUDE appellée SALICOR : c'eſt une plante annuelle qui croît dans les pays chauds, ſur les bords de la Méditerranée : on la ſeme auſſi exprès aux environs de Montpellier; elle s'eſt, pour ainſi dire, naturaliſée dans cette derniere Contrée, & près de Marſeille, ſur-tout dans des terres imprégnées de ſel, & qui ont été autrefois couvertes par la mer, & attéries enſuite au moyen du limon & des ſables, &c. Ces terres, après les grandes pluies ou les inondations, doivent, étant ſéchées, paroître blanches en leur ſurface, & parſemées de petites gerçures; par un temps de brouillard, leur couleur devient brune; elles font un peu d'effervescence avec les acides. La culture de ces terres eſt à-peu-près la même que celle des autres. Pendant l'année de jachere on les laboure trois & quatre fois; plus on multiplie les labours, & plus on les rend fertiles : on ne laboure cependant que ſuperficiellement, & l'on trace les ſillons à une grande diſtance.

La plante appellée *ſalicor*, dit M. *Marcorelle*, eſt utile par le revenu qu'elle rapporte; précieuſe par ſes uſages; curieuſe par ſes diverſes métamorphoſes; & agréable à la vue par la variété de ſes couleurs & ſa forme réguliere : elle figureroit dans un parterre & y réuſſiroit très-bien, miſe dans une terre appropriée. Cette plante de ſalicor eſt connue en Latin ſous le nom de *kali majus cochleato ſemine. C. B. Tournefort, inſt. p. 247; ſalſola* (*kali*), *Linneus, N°. 1 :* en Arabe ſous celui de *kali :* en François ſous celui de *ſoude*, & en Languedoc & dans le Rouſſillon, ſous celui de *ſalicor.* C'eſt le *boucar* des Poitevins & des Saintongeois.

La graine eſt roulée en ſpirale comme la coquille d'un limaçon; voilà pourquoi on l'appelle *cochleatum ſemen :* déroulée, elle paroît terminée par deux queues qui ſont le germe : étant encore verte, on y diſtingue trois enveloppes; la premiere eſt tranſparente & extrêmement fine; la ſeconde eſt membraneuſe & ſavoureuſe; la troiſieme eſt diviſée en cinq feuilles taillées en forme de côte & d'un jaune verdâtre. Dans la végétation la graine ſe développe; les deux queues

percent les enveloppes, se fichent dans la terre, tandis que la tête pousse ses enveloppes au dehors & en est couverte comme d'un bonnet, quelques jours après elle les rejette & laisse voir deux branches en forme de fourche : du milieu de ces deux branches il en sort deux autres égales, & la tige semble partagée en quatre : plusieurs autres paroissent successivement; ainsi, au bout de quelques jours, la plante ressemble à une petite aigrette : elle s'éleve pendant quelques mois à la hauteur de plus de deux pieds. Sa racine est unie, un peu oblique, fibreuse, brunâtre en dehors, longue d'environ six pouces.

Il part le long de la tige, à la distance d'environ deux pouces, deux branches paralleles qui sortent de deux nœuds égaux & qui deviennent rougeâtres; ces branches se soudivisent dans leur longueur en plusieurs petits rameaux alternes, articulés par des nœuds; chaque tige pousse jusqu'à dix & douze de ces branches, & vingt ou trente tiges sortent quelquefois de la même racine : le tissu peu solide & leur propre poids, font qu'elles sont inclinées vers la terre. Des nœuds des tiges & des branches sortent les feuilles disposées par paquets; ces feuilles sont à trois faces, comme pyramidales, rangées trois à trois le long des tiges; celle du milieu est la plus grande; elles sont bordées jusqu'aux deux tiers de leur longueur par une membrane très-déliée; leur couleur est verdâtre; elles sont charnues, spongieuses & remplies d'eau salée; elles renferment un petit nerf blanc aussi fin qu'un cheveu & cassant : étant encore vertes, on peut facilement les écraser dans les doigts, mais elles acquierent de la consistance à mesure qu'elles approchent de la maturité. Ces feuilles ne sont pas désagréables au goût : les gens de la campagne en mangent avec du pain.

C'est vers la fin d'Avril ou dans les premiers jours de Mai, qu'on voit sortir des aisselles des feuilles une, deux, trois & plusieurs fleurs qui sont petites, & fort peu apparentes : chacune d'elles est sans petales, seulement composée d'un calice à cinq feuilles ovales; d'abord vertes, & ensuite jaunes ou rouges, qui ne tombent point; elles renferment cinq étamines dont l'anthere est chargée d'une poussiere jaune, le germe est arrondi, placé au milieu & surmonté de deux stiles très-déliés, terminés par un stigmate un peu recourbé : la capsule qui est plus grosse & enveloppée par le calice, n'a qu'une loge où se trouve une seule graine extérieurement noire & contournée en spirale. Cette graine est très-utile aux bestiaux pendant l'hiver; les bœufs & les

brebis en ſont avides à cauſe de la ſalure qui leur donne de l'appétit.

M. *Marcorelle* obſerve que M. *de Tournefort* a fait un genre de cette plante, qu'il a mis dans la ſixieme claſſe de ſes Élémens de Botanique, qui comprend les plantes roſacées; mais comme celle du ſalicor a une fleur à étamine dénuée de pétales, ſon genre, dit-il, doit être mis dans la quinzieme claſſe des mêmes élémens, qui comprend toutes les fleurs à étamines. Le même Phyſicien a remarqué que dans cette plante, à chaque nœud, l'écorce, la moëlle & le bois ſe diviſent exactement en croix.

2°. La SOUDE SALICOR appellée SALSOVIE ou MARIE ÉPINEUSE, *kali ſpinoſum* : elle naît auſſi dans les pays chauds, ſur les rivages ſablonneux de la mer, le long des lacs ſalés, quelquefois même dans les champs éloignés de la mer. Semée dans les jardins, elle dégénere un peu & devient moins épineuſe; elle differe de la ſuivante par ſes tiges groſſes, fort ſucculentes, d'un vert brun, & garnies de feuilles longues, étroites, épaiſſes, empreintes d'un ſuc ſalé, terminées par un aiguillon roide & piquant : ſes fleurs, qui paroiſſent vers l'arriere-ſaiſon, naiſſent dans les aiſſelles des feuilles; elles ſont petites, & de couleur verte : il leur ſuccede des fruits épineux, dont la graine eſt mûre en automne.

3°. La SOUDE appellée la MARIE VULGAIRE ou la GRANDE SOUDE, eſt le *kali geniculatum majus*, *C. B. ſalicornia articulis apice craſſioribus*, *Linneus*. Il y en a de deux eſpeces : l'une eſt le *ſalicornia annua*, l'autre eſt le *ſalicornia ſemper virens*. La ſoude jette de longues branches droites & paralleles, compoſées de pluſieurs tuyaux, qui ſemblent ſortir les uns des autres : les tiges ſont ſeches, toutes articulées & deviennent par la ſuite comme ligneuſes : leur couleur eſt d'un vert clair & leur goût peu agréable & moins ſalé que le ſalicor : ſes feuilles ſont arrondies, elles ne ſont pas ramaſſées en aigrettes, elles tiennent à la tige par un nerf ſolide & blanc : le calice de la fleur forme quatre angles, il eſt tronqué, un peu renflé & ne renferme qu'une ſeule étamine : la graine n'eſt point tournée en ſpirale & n'a point de capſule propre, c'eſt le calice qui la renferme, dit M. *Marcorelle*.

La plante de la ſoude a un goût ſalé, & contient beaucoup de ſel marin : elle eſt apéritive, diurétique, propre pour la gravelle, pour les vers & les obſtructions; il faut cependant éviter d'en donner aux femmes groſſes, & à ceux qui ont des ardeurs d'urine, ou une diſpoſition

disposition inflammatoire dans la vessie. Cette plante convient extérieurement pour les maladies de la peau.

On seme & on cultive le *salicor* pour en faire la *soude* en pierre, appellée en françois *salicote* ou *alun catin*. On en fait les semailles aprés celles du blé, & même dans les mois de Février & de Mars ; on le peut encore en Avril & Mai, si dans ce temps-là les pluies sont légeres & fréquentes. On jette la graine sur la terre à la volée, & on la recouvre par le hersage : on unit ensuite le terrain, & on brise les motes pour que le germe n'étouffe pas dessous. On doit avoir soin de sarcler les herbes parasytes. Quand le salicor est en sa parfaite grandeur ou maturité (ce qui arrive à la fin de Juillet ou au commencement d'Août), alors il est tout-à-fait jaune ou rouge, & il commence à sécher. En cet état on l'arrache & on le laisse faner comme le foin, puis on le transporte au lieu destiné à le brûler : là on en détache la graine avec des fléaux, & l'on met l'herbe en gerbier, auquel on donne la forme d'un parallélipipede. On pratique ensuite près du gerbier, dans un terrain ferme, un creux circulaire dont le diametre & la profondeur doivent être proportionnés à la quantité du salicor qu'on veut y brûler : par exemple, pour cent quintaux de pierre de salicor, pour lesquels il faut deux mille cinq cens quintaux d'herbe, on fait un fourneau de 81 pouces de diametre, sur 36 pouces de profondeur. On commence par échauffer la fournaise avec des fagots de menu bois, puis avec une fourche on y jette l'herbe du salicor : elle s'enflamme à l'instant ; on continue ainsi, à mesure qu'elle se consume, d'en jeter des couches pendant trois heures ou environ, puis on unit avec un rateau les cendres embrasées. Alors des gens armés de grands pilons de bois vert pétrissent le salicor qui s'est mis en fusion, le remuent autour du fourneau jusqu'à ce qu'il prenne consistance : ils en retirent les pilons tout enflammés : on remet de l'herbe comme ci-devant, & on continue le même procédé jusqu'à ce que le fourneau soit à peu près rempli. Au moyen de ces opérations la terre & le sel alkali contenus dans les cendres, s'unissent & s'accrochent tellement les uns aux autres, qu'il s'en fait, à mesure que le total refroidit, une espece de pierre saline & fort dure.

Quand la cuite du salicor se fait de jour, on n'apperçoit de loin qu'une espece de fumée qui s'éleve dans l'atmosphere, & de près cette herbe brûlée paroît une pâte noire : si la cuite se fait de nuit,

les fournaiſes ſemblent de loin autant de points lumineux diſperſés dans la campagne, & de près on voit avec ſurpriſe dans la fournaiſe une matiere embraſée, liquide comme du métail fondu. Les Ouvriers employés à ce travail reſpirent une odeur peu agréable : ils ont le viſage d'une couleur ſoufrée; mais cette fumée n'eſt point dangereuſe, comme on l'avoit cru : elle ne cauſe aucun dommage ſur les plantes voiſines, ainſi que l'ont obſervé MM. *Tillet* & *Fougeroux*.

La cuite du ſalicor, ou la pierre de ſoude, étant achevée, on fait avec la pointe d'une perche un trou vers le milieu de la pâte, & on la laiſſe refroidir ainſi pendant deux jours, prenant garde qu'il ne pleuve, auquel cas il faudroit couvrir le fourneau. Pendant le refroidiſſement la pâte devient d'un bleu noirâtre. On met enſuite dans le trou, dont il eſt parlé ci-deſſus, un coin de fer qu'on enfonce avec une maſſe : par ce moyen on diviſe en parties la pierre ſaline qui ne faiſoit auparavant qu'un tout. On dépoſe les morceaux nouvellement tirés du fourneau, dans un lieu ſec. Bientôt il ſe forme en la ſurface de cette ſubſtance une croûte qui ſe réduit en pouſſiere ou efflo-reſcence.

La ſoude en pierre qui réſulte de la *marie* vulgaire, eſt d'un gris-bleu cendré, percée par une infinité de trous, & facile à briſer ; elle a plus de croûte & ſe conſerve moins que celle du ſalicor. Cette matiere, qui eſt un mêlange de beaucoup de ſel lixiviel & de terre, eſt cette maſſe ſaline dont on ſe ſert pour dégraiſſer les étoffes, & qui entre dans la compoſition des ſavons & du verre : elle eſt auſſi d'un très-grand uſage pour la leſſive dans les pays où on ne brûle que du bois flotté, dont les cendres ne contiennent que très-peu d'alkali fixe. On tire un ſel fixe de la *pierre de ſoude*, qui eſt cauſtique, & qui ſert auſſi à faire des pierres à cautere, & pluſieurs autres préparations chimiques. On en retire du ſel de verre utile aux Faïenciers, aux Emailleurs, aux Verniſſeurs de terre, à ceux qui font de fauſſes pierres précieuſes, aux Teinturiers, &c. Le ſel de ſoude eſt la baſe du fameux ſel de *ſeignette* de la Rochelle, qui eſt fort d'uſage en Médecine. La propriété qu'a ce ſel de s'unir avec la graiſſe & l'huile pour en former un ſavon, rend raiſon de ſon effet, lorſque les Dégraiſſeurs & les Blanchiſſeuſes l'emploient pour nettoyer le linge ſale & les taches des étoffes.

La meilleure pierre de ſoude eſt celle qui vient des pays maritimes,

d'Alicante, de Valence, de Murcie, de Grenade & de Carthagene : elle se tire d'une espece de soude herbacée (*soude d'Alicante*), plante annuelle, couchée sur terre, à feuilles courtes, & appellée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *kali Hispanicum*, *supinum*, *annuum*, *sedi minoris folio.* On pourroit cultiver la plupart des terrains stériles qui se trouvent sur les côtes maritimes de la Normandie, au moyen des différentes especes de soudes. Tout terrain maigre, sablonneux & empreint de sel marin, convient à ces sortes de plantes.

La pierre de soude nous vient en balles, du poids de six à huit quintaux : on doit la choisir seche, sonnante, d'un goût salé, d'un gris bleuâtre, poreuse, sans croûte verdâtre, & sans odeur puante, comme l'a celle qu'on appelle *soude de Bourde.* Plus elle sera pure, plus il s'en dissoudra dans l'eau. La *soude de barille* ou d'Alicante est estimée la meilleure. Plus cette sorte de soude incinérée a subi l'action du feu, plus elle imprime à la langue une saveur caustique, & plus elle s'imbibe de l'humidité de l'air. Nous avons observé qu'ayant fait battre dans la rue, & par un temps couvert, une balle de soude en masse qui pesoit huit cents cinquante livres, l'ayant pesée étant en poudre grossiere, elle donna huit cents soixante-trois livres, & une autre fois elle avoit augmenté de dix-neuf livres : par ce moyen on ne sera jamais la dupe du poids de la poussiere qui s'exhale quand on pulvérise en plein air & en hiver la pierre de soude ; & il faut que l'on ait prévu cet inconvénient, car tous les Débitans de soude la font piler à l'air libre. Il faut aussi avouer que l'Ouvrier ne pourroit travailler long-temps, s'il faisoit cette opération dans un lieu clos.

SOUDE BLANCHE. On donne quelquefois ce nom à la cendre de *roquette* calcinée & au *natron :* voyez ces mots.

SOUDE DE CHERBOURG. Elle se tire du *varec* qui est très-abondant sur les côtes maritimes de ce pays, ainsi qu'aux Isles Silieres en Angleterre. Cette soude donne une couleur verdâtre au verre. La soude d'Alicante ne produit pas le même effet ; c'est celle dont on se sert pour le verre blanc. *Voyez* VAREC.

SOUFLEUR ou MARSOUIN. Animal de mer cétacée, dont nous avons parlé au mot BALEINE, à l'article *Marsouin.* Voyez ce qui est dit des organes propres aux *souffleurs* à la suite de l'article POISSON.

SOUFRE, *sulphur.* Substance solide, inflammable, liquéfiable & susceptible de cristallisation, quand par le refroidissement elle passe de

l'état de fluide à celui de ſolide. Le ſoufre differe des bitumes proprement dits, en ce qu'étant expoſé ſur le feu, dans des vaiſſeaux fermés, il commence par ſe liquéfier, enſuite il ſe ſublime en une poudre brillante plus ou moins jaune : à feu ouvert il s'enflamme facilement, & produit une flamme bleuâtre, qui exhale une vapeur acide, fort âcre au goût, & qui ſuffoque ou étouffe tout ce qui a vie. Cette ſubſtance minéraliſe les métaux & les demi-métaux; elle ſe conſume entiérement dans le feu.

Le ſoufre ſe trouve tout formé ſous différentes formes, & dans des états bien différens; tantôt il eſt vierge ou natif, tranſparent & de diverſes couleurs. Celui de Styrie & de Quito eſt rouge; celui des Indes, d'Affinde en Hongrie, de Bex dans le Canton de Berne, eſt d'une couleur citrine; celui de l'Archipel & de Conill près de Cadix, eſt citrin auſſi, en criſtaux demi-tranſparens. Les Negres en vont ramaſſer à la bouche de la ſoufriere, à la Guadeloupe en Amérique, qui eſt de couleur jaunâtre, ſouvent opaque. Les ſoufres natifs de Rome, d'Ancone, de Mareme & de Sicile, ſont rarement bien tranſparens. On trouve auſſi du ſoufre natif, mais en filets, dans les fentes des terres où il y a des volcans; on le trouve en fleurs, & imitant quelquefois la forme des épis, dans les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, de Bade, de Tivoli. Quelquefois le ſoufre eſt impur, c'eſt-à-dire, mêlé à de la terre ou de la pierre; on le nomme alors *ſoufre minéral*: il eſt ou jaunâtre, ou vert, ou noir. On trouve dans les environs de Beſançon en Franche-Comté, des cailloux creux qui ſont d'une forme arrondie, irréguliere comme quelques géodes, & qui ſont remplis intérieurement d'un ſoufre natif très-pur & en poudre, aſſez ſemblable à celui des eaux de Tivoli.

On préſume qu'il n'y a point de ſoufre foſſile pur, d'une formation primitive, en ce qu'on le trouve comme criſtalliſé & formant des couches, près des endroits où il y a ſoit des eaux thermales, ou des pyrites, ſoit des charbonnieres, ou des bitumes, ſoit des volcans, &c. tels ſont notamment deux Cantons d'Iſlande qui fourniſſent du ſoufre : ces diſtricts ſont *Huſcoin* & *Kriſevig;* c'eſt-là, dit-on, qu'on peut charger dans une heure de temps quatre-vingts chevaux d'un ſoufre naturel tranſparent. On connoît encore les endroits où il y a du ſoufre, par une élévation de terre crevaſſée dans le milieu, d'où ſort une forte chaleur; à meſure qu'on fouille, la chaleur du ſol devient

très-forte, & le travail très-pénible : on ne peut même y travailler que la nuit, parce que la chaleur du soleil, jointe à celle du terrain, incommoderoit trop les Ouvriers.

Le soufre fossile est une combinaison de l'acide vitriolique avec le phlogistique minéral : plus le soufre est pur, plus il est beau, jaune & transparent ; au contraire, plus il s'y trouve d'hétérogénéités, plus il est grossier, méconnoissable & opaque : *voyez* notre *Mémoire lu à l'Académie des Sciences, en 1760, sur les pyrites & la vitriolisation. Savans Etrangers, tome V. p. 617.*

Nous avons dit que le soufre est très-souvent la matiere qui minéralise les substances métalliques : c'est lui qui fait prendre aux métaux des formes qu'ils n'auroient point sans cela : il leur donne aussi quelquefois ces belles couleurs de gorge-pigeon qu'on y remarque, on le trouve dans le cinabre. Il y a des cas où ce minéral est nuisible à la réduction des métaux ; mais communément il est utile qu'il s'y trouve, en ce qu'il facilite la formation de la matte dans la fonte : il se trouve aussi dans l'arsenic rouge, dans l'orpiment, & abondamment dans la pyrite, d'un jaune pâle. Voici une des manieres dont on retire dans le Hartz, à quelque distance de Goslar, une partie du soufre des pyrites. Les Ouvriers forment, avec les pyrites, des carrés longs, qu'ils arrangent sur un lit de bois : ils entourent aussi le bois de pyrites en poudre, & prêtes à s'enflammer par le contact humide de l'air : on ménage l'inflammation par le secours de l'eau. Ces tas de pyrites sulfureuses paroissent brûler pendant trois mois ; au bout des quinze premiers jours, la mine s'amollit & le soufre coule, & s'assemble dans des trous qu'on a ménagés exprès dans le milieu du tas. On retire le soufre fondu avec un grand instrument de fer fait en cuiller. Dès que le soufre est retiré de la pyrite, soit par la fusion, soit par la combustion, soit par sa décomposition en vapeurs, alors la vitriolisation se forme dans le tas qui reste, & par ce moyen on retire adroitement les produits de la *pyrite.* Voyez ce mot & celui de VITRIOL.

Nous avons donné, dans le deuxieme Volume de notre *Minéralogie*, un détail assez circonstancié de la maniere dont on retire le soufre en Italie, des terres & pierres qui en contiennent ; du procédé usité à Marseille pour purifier, mouler & sublimer le soufre. Toute cette opération consiste à renfermer dans des pots, la pierre de *soufre brut* ou *caballin* qu'on a ramassée au pied de la solfatare : ces pots sont

ſurmontés ou emboîtés dans une file d'autres pots, ce qui forme une eſpece de tuyau ; dès que le feu donne, le ſoufre, faute d'air, ne s'embraſe pas, mais il monte dans l'état de vapeur, puis ſe condenſe dans le vaſe qui ſert de récipient. On retire le ſoufre de ce vaſe, dont les cercles de fer ſe démontent aiſément ; voilà le *ſoufre impur de la ſolfatare :* on l'envoie à Ancone, où on lui fait ſubir une nouvelle fuſion, &c. On le laiſſe coaguler, alors il eſt en beaux morceaux jaunes, luiſans & friables ; tel eſt le ſoufre qu'on apporte par cargaiſon à Marſeille & ailleurs, pour l'uſage de l'Artillerie. On fait liquéfier pour la troiſieme fois, ſur un feu doux, ce ſoufre, dans de grands pots évaſés ; & lorſqu'il eſt en fuſion, on en prend par cuillerées, qu'on verſe dans de grands moules de bois de buis fendus en deux, ou dans de petits moules de roſeau fendus en quatre ; dès qu'ils ſont pleins, on les trempe dans l'eau, on ouvre les moules : c'eſt ainſi que ſe forme le ſoufre à canon. Il reſte dans les vaiſſeaux un ſoufre impur, dont on tire, au moyen d'une longue file de vaiſſeaux fermés, le ſoufre en fleurs. Le *caput mortuum* qui reſte dans le vaſe inférieur de cette derniere opération, eſt ce qu'on diſtribue dans le commerce, ſous le nom de *ſoufre vif.* Le ſoufre ſert aux Bonnetiers, aux Gaziers, pour blanchir les étoffes de laine ou de ſoie ; pour cela il faut l'enflammer, ſa vapeur enleve & détruit les taches des étoffes : on s'en ſert encore pour ſoufrer les tonneaux de vin : il eſt la baſe de la poudre à canon ; il entre dans les feux d'artifices. Il eſt, dit-on, propre pour l'aſthme, pour chaſſer l'air peſtilentiel. Le ſoufre vif mêlé à la graiſſe de porc, forme un onguent excellent pour guérir la gale & les dartres, après avoir fait précéder les remedes internes ; mais il tache le linge de même que l'onguent de mercure ; auſſi M. *Bourgeois* dit qu'il ne faut pas le mêler avec d'autre linge dans la leſſive.

L'acide ſulphureux qui ſe dégage du ſoufre pendant la combuſtion, étant chargé du principe phlogiſtique, eſt très-propre à faire périr les inſectes & autres animaux ; c'eſt pourquoi il eſt très-ſage de brûler du ſoufre, en fermant tout exactement, dans le fond de cale d'un vaiſſeau qui revient de long cours. Par ce moyen on fait périr les rats, ſouris ou autres animaux malfaiſans, & on purifie l'air qui ſouvent y eſt d'une puanteur inſupportable, & dont les effets ſeroient très-nuiſibles à la ſanté de l'équipage ; on doit employer les mêmes ſoins pour purifier les maiſons anciennement abandonnées, lorſqu'on veut les

habiter. L'homme doit éviter cette vapeur du soufre en combustion.

SOUFRE VÉGÉTAL. *Voyez au mot* PIED DE LOUP *à la suite des articles* MOUSSE TERRESTRE & PIN.

SOUFRIERE. Nom donné à la miniere ou au lieu d'où l'on tire du soufre. Les soufrieres se trouvent communément dans les montagnes qui vomissent du feu, ou des cendres, ou des laves, &c. Celle de la Cordilliere en fournit du très-beau & très-pur. *Voyez les articles* SOUFRE & VOLCAN.

SOULCI ou POU, *avis calendula.* C'est le plus petit des oiseaux, dit *Belon;* mais il faut en excepter la plupart des *colibris*, & notamment l'*oiseau-mouche* : voyez ces mots. Son corps est très-petit, mais ses jambes & ses pieds sont assez forts : il a l'humeur gaie, son chant est peu éclatant, il ne gazouille que peu ou point : il vit d'insectes, fréquente les haies, se perche sur les plantes potageres, où il mange les mouches qui s'y trouvent. C'est une espece de petit roitelet, & une variété du *soucie* : voyez ce mot. Son bec est fort menu, & un peu crochu par le bout; sa queue est fourchue comme celles des mésanges bleues. *Voyez* ROITELET.

SOULIER ou SABOT DE NOTRE-DAME. *Voyez ce dernier mot.*

SOUMOU. A la Chine on donne ce nom à une sorte de bois qui ressemble, pour la couleur & les propriétés, au *bois de Brésil.* Voyez ce mot.

SOURCE. *Voyez au mot* FONTAINE.

SOURCICLE : *voyez* ROITELET HUPÉ. Peut-être que le *soulci* est une variété de cet oiseau.

SOURD ou MOURON. *Voyez* SALAMANDRE.

SOURDON. Coquillage bivalve, plus convexe & plus petit que la palourde; sa longueur est d'environ quatorze lignes, & sa largeur de dix. Cette coquille est cannelée longitudinalement à son extérieur, blanche & lisse en dedans, excepté au bord : cet animal attire & rejette l'eau par des tuyaux très-courts, ils lui servent de pompes foulantes & aspirantes; il s'enfonce peu avant dans le sable, cependant il en est couvert entiérement quand la mer s'est retirée : pendant son reflux, on connoît l'endroit où sont les sourdons, par les deux trous qui paroissent au-dessus de chacun d'eux : mais mieux encore par une infinité de petits jets-d'eau qu'on voit paroître sur tout le terrain qui en est

mouillé, à plus de deux pieds de distance. Ce coquillage a un mouvement progressif. *Consultez* le *Mémoire de M. de Réaumur*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences 1710*, *pag. 454.*

SOURIS, *mus sorex*. Petit animal du genre du rat. La souris, dit M. *de Buffon*, beaucoup plus petite que le rat, est aussi beaucoup plus nombreuse, plus commune & plus généralement répandue : elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en differe que par la foiblesse & par les habitudes qui l'accompagnent. Timide par nature, familiere par nécessité, la peur & le besoin font tous ses mouvemens : elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guere, y rentre à la premiere alerte, & ne va pas, comme le rat, de maisons en maisons, à moins qu'elle n'y soit forcée ; elle fait aussi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces, & s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dressent des embûches ! Plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire, que par son agilité & sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre : on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on en détruit des milliers ; la prudence lui manque souvent : cette espece ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

Les souris produisent dans toutes les saisons & plusieurs fois par an; les portées ordinaires sont de cinq ou six petits : en moins de quinze jours ils prennent assez de force & de croissance pour se disperser, grimper, trotter avec légéreté, & aller chercher à vivre ; ainsi la durée de la vie de ces petits animaux est très-courte, puisque leur accroissement est si prompt, & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur grande multiplication. *Aristote* dit, qu'ayant mis une souris pleine dans un vase à serrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt souris toutes issues de la même mere.

Ces petits animaux ne sont pas laids ; ils ont l'œil vif & même une figure assez fine, l'ouie fort subtile. La souris porte son manger à sa petite gueule avec ses deux pattes qui lui servent de mains : elle se tient assise sur son derriere à la maniere des écureuils. L'espece d'horreur qu'on a pour ces animaux, est en général moins fondée sur les petites surprises & sur l'incommodité qu'ils causent, que sur une espece d'antipathie qu'on a pour eux. Ne voit-on pas tous les jours des personnes qui ont

ont la même horreur pour des araignées, des ſerpens, des crapauds, des lézards & des chats ? Il eſt fort difficile de donner des raiſons ſatisfaiſantes de cette antipathie que nous avons pour certains objets, que ni l'âge ni la raiſon ne peuvent corriger. Les ſouris piſſent très-fréquemment, & leur urine exhale une fort mauvaiſe odeur. Toutes les ſouris ſont blanchâtres ſous le ventre, & il y en a auſſi de plus ou moins brunes, & de plus ou moins noires. Nous en nourriſſons une depuis un an (1771) qui eſt totalement blanche ; elle s'eſt rendue aſſez familiere, ſur-tout avec ma femme ; elle boit beaucoup. M. *Bourgeois* dit que ces ſouris à poil de lapin blanc, ſe trouvent en Suiſſe dans le canton de Berne.

L'eſpece de la ſouris eſt généralement répandue en Europe, en Aſie, en Afrique : mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y ſont actuellement en grand nombre, viennent originairement de notre continent. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il paroît que ce petit animal ſuit l'homme, & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.

Les rattes rouſſes, qui ſont les ſouris des champs, peuplent auſſi en abondance ; elles font, ainſi que les campagnols, un ſi grand dégât de blé en divers lieux, qu'elles mangent quelquefois en une nuit tout le blé d'un champ qu'on eſt prêt à moiſſonner : c'eſt le *mulot ;* voyez ce mot.

M. *Briſſon* a parlé, d'après *Séba*, de la ſouris de l'Amérique : elle a le muſeau pointu, les oreilles grandes & larges, & le corps couvert de poils d'un bai-rouge clair.

Il eſt fait mention dans l'*Hiſtoire générale des Voyages* d'une ſouris à ſonnette, plus groſſe que nos écureuils : ſa tête a la forme de celle d'un ours : le poil de ſon dos eſt brunâtre, & noirâtre ſur les côtés ; ſa queue fait du bruit quand elle marche. Cet animal ſe nourrit de noix & de gland ; il habite communément ſur les arbres ; on vante beaucoup ſa légéreté.

Entre les ſouris de la côte d'Or, on en diſtingue une eſpece dont la peau exhale une odeur de muſc extrêmement agréable.

M. *Anderſon* (*Hiſt. Nat. d'Iſlande, p.* 224.) dit que les ſouris ſont rares dans cette île, à cauſe du froid pénétrant & du défaut de

nourriture, qui leur ôtent tous les moyens de ſubſiſter dans la croûte mince de la terre qui couvre les rochers, & qui outre cela eſt remplie de ſoufre; auſſi y a-t-il quelques endroits, entr'autres le cimetiere de Widoë, où lorſqu'on met des ſouris, elles meurent ſur le champ : ce lieu produit à-peu-près le même phénomene que la fameuſe grotte du chien en Italie. *Voyez l'article* EXHALAISON.

De toutes les parties médicamenteuſes que fourniſſoit autrefois la ſouris, les Pharmacologiſtes ne font plus mention que de ſa fiente (*muſurda*). Elle eſt miſe au rang des purgatifs & des émétiques; des perſonnes en font uſage contre la dyſurie. Le hazard a fait connoître à M. *Bourgeois* qu'elle n'eſt pas ſans vertu contre la toux opiniâtre & invétérée.

SOURIS. Les Conchyologiſtes donnent auſſi ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines : ſa coquille tire ſur le gris, avec des points noirs à chaque extrémité, imitant les yeux de la ſouris. *Voyez* PORCELAINE.

SOURIS DE MONTAGNE ou LAPIN DE NORWEGE. *Voyez* LÉMING.

SOURIS DE MOSCOVIE. C'eſt la *Marte zibéline*.

SOURIS DE TERRE ou RAT DOMESTIQUE MOYEN. *Voyez à l'article* MULOT.

SOURY. *Voyez* TARI.

SOUS-ARBRISSEAU. *Voyez à la ſuite de l'article* PLANTE.

SOUSLIK. On trouve à Caſan & dans les provinces qu'arroſe le Wolga & juſques dans l'Autriche, un petit animal appellé *ſouſlik* en Langue Ruſſe, dont on fait d'aſſez jolies fourrures. Il reſſemble beaucoup au campagnol pour la figure : le ſouſlik a comme lui la queue courte; mais ce qui le diſtingue des campagnols & de tous les autres rats, c'eſt que ſa robe, qui eſt d'un gris fauve, eſt ſemée par-tout de petites taches d'un blanc vif & luſtré; ces petites taches n'ont guere qu'une ligne de diametre, & ſont à deux ou trois lignes de diſtance les unes des autres; elles ſont plus apparentes & mieux terminées ſur les lombes de l'animal que ſur les épaules & la tête. Ces rats ſe prennent en grand nombre ſur les barques chargées de ſel dans la riviere de Kama qui deſcend de Soliskamskie où ſont les ſalines, & vient tomber dans le Wolga; le Wolga eſt couvert de ces bateaux de

ſel, & c'eſt dans les terres voiſines, auſſi bien que dans les bateaux, qu'on prend ces animaux. On leur a donné le nom de *ſouſlik*, qui veut dire *friand*, parce qu'ils ſont très-avides de ſel.

SOUTENELLE. *Voyez à l'article* POURPIER.

SOUTERRAINE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui vit d'hyſope : on en trouve, dit-il, autour de cette plante dans le temps qu'elle fleurit ; mais dès qu'on touche une feuille, cette chenille ſe jette en bas & entre dans la terre : elle ſe métamorphoſe en mouche.

On donne auſſi le nom de *ſouterraine* à l'eſpece de guêpes qui ſont les plus communes & les plus incommodes. *Voyez au mot* GUÊPE.

SOYE. *Voyez* SOIE.

SOYEUSE. *Voyez à la ſuite du mot* APOCIN.

SPADON ou ESPADON. *Voyez à la ſuite du mot* BALEINE.

SPALME. *Voyez à l'article* ASPHALTE.

SPAR. *Voyez à l'article* SPATH FUSIBLE.

SPARE, *ſparus*. Poiſſon de rivage à nageoires épineuſes, reſſemblant à la dorade par les écailles & par les aîlerons ou nageoires ; mais ſon corps eſt plus long, moins épais & plus plat ; ſon muſeau eſt pointu, ſes nageoires ſont jaunâtres, principalement celles du ventre, celles des ouies le ſont moins ; il a une tache noire ſur la queue, la toile du ventre eſt noire. Le ſpare entre dans les étangs marins avec la dorade, où il fraie en été : il vit en troupe, évite le froid, reſte attroupé pendant l'hiver : au printems il fréquente ſouvent les rivages & mange ce qu'il trouve. *Athenée* dit que le ſpare ou ſparaillon a la chair tendre, qu'elle eſt agréable au goût, & qu'elle provoque l'urine ; étant bouillie elle facilite la digeſtion, mais étant rôtie elle eſt indigeſte ; d'ailleurs elle eſt plus molle que la dorade, ce qui fait que celle-ci eſt beaucoup plus recherchée.

M. *Deleuze* dit que ce poiſſon a donné ſon nom à un genre de poiſſons ſous lequel on comprend, outre cette eſpece, la *dorade*, le *dentale*, le *pagre*, & divers autres poiſſons à nageoires épineuſes, que les Méthodiſtes diſtinguent des autres genres de cette claſſe, parce qu'ils ont les couvercles des ouies écailleux & les dents molaires recouvertes par les levres.

SPARGELLE, *geniſtella herbacea*. Plante ligneuſe ou eſpece de petit genêt qui croît à la hauteur d'un pied & demi, pouſſant de petites

branches molles, velues & frangées; ses tiges naissent l'une de l'autre comme articulées ensemble; ses fleurs naissent à ses sommités; elles sont petites, légumineuses & jaunes : il leur succede des gousses plates, velues : la racine du spargelle est rameuse. Cette plante croît aux lieux montagneux & dans les bois; on l'emploie en fomentation; ses fleurs sont détersives & apéritives. *Voyez* GENISTELE.

SPATAGUS. Espece d'*oursin :* voyez ce mot. Les *Spatagoïdes* sont ces mêmes oursins devenus fossiles.

SPATH ou SPALT, *spathum*, est proprement une pierre calcaire, pure, cristallisée sous différentes figures, assez souvent en rhombes, ayant presque toujours les surfaces unies, brillantes, d'un tissu ordinairement feuilleté, de différentes couleurs, se divisant en morceaux non flexibles qui gardent souvent la même figure jusques dans la portion la plus petite de leurs fragmens; variant pour la dureté & par la pesanteur spécifique, se brisant & petillant dans le feu, & s'y réduisant en poussiere. Calciné, il n'attire pas si facilement l'humidité de l'air, & ne s'échauffe pas aussi promptement & aussi vivement que la vraie pierre à chaux. Le spath ne se dissout point dans l'eau, mais il fait une effervescence des plus considérables avec les acides; il est communément plus dur que le gypse, susceptible du poli comme l'albâtre, cependant on n'en peut faire aucunes figures avec le ciseau, parce qu'il éclate trop, il est trop fragile.

L'on ne trouve les spaths durs cristallisés que dans les creux souterrains abreuvés d'eau : quelquefois ces creux sont à sec. L'eau a donc charrié la matiere & l'a abandonnée, soit dans des vides entre les couches horizontales des pierres calcaires, soit dans les écartemens ou fentes perpendiculaires des terrains crétacés, & qui lui sont uniquement propres : ceux qui sont tendres & colorés sont communément l'indice du voisinage d'une substance métallique. La couleur du spath dépend rarement de la saleté des terres, mais presque toujours de la nature du minéral qui est entré dans sa cristallisation. L'on pourroit donc regarder les spaths tantôt comme une espece de pierre à chaux épurée, tantôt comme une terre à base alkaline semblable à celle du sel marin, & selon quelques-uns, mêlée de soufre; l'une ou l'autre entiérement dissoute & cristallisée avec lenteur dans un fluide qui aura changé quelque chose à sa nature & à sa formation. Cette hypothese pourroit encore s'appliquer aux stalactites qui doivent aussi leur origine

à la diſſolution de la matiere calcaire de la craie ou de la pierre à chaux ; mais il faudra nécefiairement admettre une modification dans le degré de diſſolution ; ce qui, par le moyen de l'eſpece de fluide qui en eſt le véhicule, peut produire, ou une ſorte de decompoſition, ou une nouvelle combinaiſon ; enfin une différence dans la configuration des parties intégrantes, & la maniere d'être de ces corps. *Voyez* PIERRE CALCAIRE & *l'article* STALACTITES.

Nous diſons que les Naturaliſtes diſtinguent pluſieurs ſortes de ſpaths.

1°. Le SPATH GRAINELÉ, *ſpathum arenaceum.* Il eſt ſouvent en petits cubes & peu peſant, tant il eſt poreux : il y en a de différentes couleurs ; on le trouve ſous des lits de pierre à chaux : on en rencontre dans des mines en Suede qui imitent des grains de ſel marin irréguliers.

2°. Le SPATH FEUILLETÉ, *ſpathum lamellatum.* Il offre un rhombe irrégulier ; mais il ſe diviſe en écailles, en lames miroitées, tendres & qui s'égratignent plus ou moins facilement avec l'ongle ; il accompagne quelquefois les mines d'argent & de cuivre ; il eſt commun dans les mines de Saxe, d'Angleterre & de Dalécarlie : il n'eſt pas rare de le voir mêlé au baſalte de Suede. Souvent il ſe vitrifie dans le feu à raiſon du mêlange qui l'accompagne ; ſa couleur eſt peu conſtante. Il faut bien ſe donner de garde de confondre ce ſpath avec le gypſe.

3°. Le SPATH RHOMBOÏDAL, *ſpathum rhomboïdale.* Il ſe diviſe toujours en rhomboïdes, il a un œil vitreux dans ſes fractures, compacte, aſſez peſant ; il y en a de diverſes couleurs, blanc, tranſparent, laiteux, &c. On a obſervé que c'eſt l'eſpece de ſpath calcaire qui fait le moins bruſquement effervefcence avec les acides, & qui cependant étant calciné, acquiert le mieux la propriété phoſphorique. On en diſtingue même deux eſpeces, ſavoir celui dont nous venons de parler & qui ne rend point les objets doubles, comme l'eſpece ſuivante, appellée SPATH ou CRISTAL D'ISLANDE, *ſpathum Iſlandicum :* il eſt clair, tranſparent, rhomboïdal. Il ſe diſtingue de toutes les eſpeces de ſpath par la proprieté qu'il a de faire paroître doubles tous les objets qu'on voit au travers : on l'a nommé ſpath d'Iſlande, parce que le premier a été découvert dans cette île ; mais on en trouve aujourd'hui en Saxe, en Suiſſe, dans le Valais : *voyez ce que nous avons dit de ce ſpath ſingulier à l'article* CRISTAL D'ISLANDE.

4°. Le SPATH CUBIQUE TRANSPARENT, *ſpathum cubicum aut teſſulare pellucidum.* Ce criſtal ſpathique affecte de prendre une forme cubique ; il eſt tendre, plus ou moins diaphane : on en trouve abondamment dans les mines de Suede, ſur-tout à Sahlberg & à Dannemore : il y en a de vert, de rouge, de jaune, de veiné & ſans couleur.

5°. Le SPATH CRISTALLISÉ EN GRAPPES ou SPATH DRUSEN, *druſa ſpathica.* On donne ce nom à des criſtaux de ſpath qui ont pris différentes figures, & qui ſe trouvent groupés pluſieurs enſemble ſur une même baſe. On diſtingue le ſpath criſtalliſé tranſparent polygone, & un autre qui eſt ou hexagone, ou triëdre terminé en pointes, & appellé par M. *Linneus*, *dents de cochon.* Cette ſorte de ſpath druſen forme deux couches, les pointes criſtalliſées de la couche ſupérieure s'engrainent dans les pointes des criſtaux de la couche inférieure. On en trouve à Dannemore, en Uplande, au Hartz, &c. il y en a en pyramides octaédres tronquées, ou en pyramides triangulaires, d'un blanc jaunâtre, ou en décaédres, ou en priſme tétradécaédres, ou en crête de coq, ou ſans colonne, en roſe, lenticulaire, ou en aiguilles rangées par faiſceaux, ou étoilées, ou en filets, comme de l'asbeſte & de diverſes couleurs; toutes variétés qui peuvent provenir de l'équilibre des liqueurs au moment de la criſtalliſation. M. *Deſmarets* a fait des obſervations importantes ſur le ſpath en filet de Montmirail, qu'il a communiquées, il y a quelques années, à l'Académie des Sciences.

On trouve auſſi preſque toutes ces eſpeces de ſpaths en France : *conſultez notre Minéralogie*, *ſeconde édition*, *T. I.* A l'égard du ſpath gypſeux, nous avons cru devoir abolir ce nom qui ne ſert, ainſi que bien d'autres, qu'à embrouiller la ſcience de l'Hiſtoire Naturelle : le ſpath gypſeux n'eſt qu'un *gypſe ;* s'il eſt très-peſant & compacte, c'eſt un fluor, connu ſous le nom de *ſpath fuſible :* voyez ces mots. Les ſpaths qui ſont effervеſcence avec les acides, & qui ſe trouvent dans les mines en filons, ont ſouvent pour baſe du mica, & une terre alkaline, & ſont quelquefois ſurſemés, ainſi que les ſpaths fuſibles, de criſtaux pyriteux ou de marcaſſites.

Ce que l'on appelle improprement *ſpath-dur-quartzeux* eſt le ſpath ſcintillant, ou le *feld-ſpath :* voyez ce mot. On peut conſulter la *Spatogénéſie* ou *Traité de la nature & de la formation du ſpath* par M. *Hill.*

SPATH FÉTIDE, *lapis ſuillus :* voyez PIERRE PUANTE.

SPATH FUSIBLE ou SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX,

spathum vitreum fusibile. Pour ôter toute confusion ou méprise dans l'histoire des spaths, on devroit encore changer le nom de celui-ci (l'appeller proprement *spar*), qui differe essentiellement des spaths calcaires, par son excès de pesanteur spécifique sur toutes les pierres communes par sa dureté, par son éclat vitreux, &c. Le spath fusible est compacte, ne fait point de feu avec l'acier, ne se dissout point aux acides, mais entre en fusion à un feu de verrerie : dans un feu ordinaire, il petille, se gerce & s'éclate, mais il ne se calcine pas comme la pierre à chaux. Il se pelotonne; est-il entré en fusion, il bouillonne au feu comme le plâtre, & forme un verre qui a beaucoup de rapport avec celui des primes de pierreries; on voit que cette pierre a des propriétés qui lui sont particulieres, & fort analogues au *petunt-se de Saxe*, & à la *pierre de Bologne* : voyez ces mots.

Aussi la singularité des produits que cette espece de pierre nous a donnés à l'analyse, nous a-t-elle obligé d'en faire un genre particulier dans notre Minéralogie : nous l'avons désignée sous le nom de *pierre gypseuse médiastine cristallisée.*

Le spath fusible a différentes formes & est communément blanchâtre, tantôt opaque, tantôt transparent : il n'est cependant pas rare d'en rencontrer de coloré, & sa couleur nous paroît dépendre de la nature du phlogistique & terre métallique qui se sont combinés dans sa cristallisation. Le plomb lui donne la couleur jaune & la forme cubique, le fer le rend rouge & rhomboïdal ou octaëdre, l'étain le rend noir ou violet, couleur d'améthyste & d'une figure quadrilatere, le cuivre le rend bleu & verdâtre, &c. Il y en a de toutes les couleurs des différentes pierreries, & on les appelle *fausse topase*, *faux rubis*, *faux saphir*, *fausse hyacinthe*, *fausse émeraude*, *fausse améthiste*, *fausse aigue marine*, *&c*. On trouve beaucoup de beaux morceaux de spath fusible dans les filons des mines de Saxe, de Suede & d'Angleterre : quantité sont formés en petits carrés irréguliers, & d'un tissu feuilleté ou strié, souvent ternis par des vapeurs arsenicales qui s'y sont fixées ; d'autres sont sursemés de pyrites cuivreuses, tétraëdres & qui donne des iris très-vifs; chaque carré que forme la cristallisation de ce spath, est terminé à ses bords par d'autres carrés, dont les stries sont d'un sens opposé. Les Mineurs Allemands ne sont pas fâchés de rencontrer des spaths vitreux dans leurs fouilles ou dans leur fourneau. Ils les appellent *fluss-spaths* : voyez l'article MINES. Nous avons observé que quantité de cristaux de spath fusible

ſe trouvent groupés, ou ſur des criſtaux de quartz, ou ſur des criſtalliſations ſolubles dans les acides ; on préſume bien que ces différences ſont dues à la diverſité des baſes déjà criſtalliſées, & ſur leſquelles des fluides propres à former les ſpaths fuſibles ont eu une arrivée ou intervenſion poſtérieure. Il y a auſſi des ſpaths fuſibles en ſtalactites par zones ou par couches nuées de blanc & de violet : *voyez les articles* ALBATRE VITREUX & FLUORS MINÉRAUX.

Voici le ſommaire des expériences ſur deux eſpeces de ſpaths fuſibles, faites par le ſavant M. *Marcgraff.* Cet habile Chimiſte dit, 1°. que les ſpaths fuſibles, dont les lames groupées enſemble d'une maniere ſinguliere qui n'ont aucune tranſparence, mais dont la couleur tire ſur le blanc de lait, ſont les *ſpaths fuſibles, phoſphoriques & ſéléniteux ;* 2°. que ceux qui ſont criſtalliſés en cubes, ſont plus ou moins tranſparens & diverſement colorés : voilà les *fluors* connus ſous le nom de *fauſſes topazes*, *&c.* & il les nomme *ſpaths fuſibles vitreux.* Ces dernieres eſpeces de ſpaths ſe trouvent plus ordinairement dans les filons des mines, & ſervent de matrice aux minéraux qu'ils renferment : ils ſont outre cela un peu plus durs que les *ſpaths phoſphoriques*, & ils ſe laiſſent plus difficilement entamer par l'acier trempé.

Les *ſpaths fuſibles vitreux*, ſoumis au feu juſqu'à l'incandeſcence, jettent quelques étincelles dans l'obſcurité ; mais leur lueur eſt fort foible : après quoi il ſe diviſent par petits éclats ; tandis que les *ſpaths fuſibles phoſphoriques*, ſoumis à la même chaleur, jettent une lumiere très-vive & très-foncée ; enſuite ils ſe briſent en pluſieurs morceaux qu'on a beaucoup plus de peine à réduire en poudre que les éclats des ſpaths fuſibles vitreux : l'une & l'autre poudres calcinées & incorporées ſéparément avec un mucilage de gomme Arabique, miſes en petits pelotons, puis calcinées dans des charbons ardens, on obſerve après le refroidiſſement, que les ſpaths fuſibles & phoſphoriques, feront les ſeuls pénétrés d'une très-vive lumiere & exhaleront une forte odeur de ſoufre. Les ſpaths fuſibles vitreux ſe volatiliſent dans la retorte par leur mêlange avec les acides, ce que ne font pas les ſpaths fuſibles phoſphoriques ou ſéléniteux, qui ſont une combinaiſon d'une terre *calcaire & de l'acide vitriolique :* telle eſt auſſi la pierre de Bologne que l'on peut regarder comme un ſpath fuſible phoſphorique ou ſéléniteux.

Quelques-uns

Quelques-uns ſoupçonnent que la terre des ſpaths fuſibles eſt alumineuſe.

Voici les expériences que nous nous contentons de faire depuis quelques années dans nos leçons ſur cette matiere, c'eſt-à-dire, ſur le lithophoſphore ; ſi on expoſe un fragment de fluor blanc ſur un charbon rouge & iſolé, il jette une lueur pâle : la lueur paroît émeraudée, ſi le fluor étoit vert ; bleuâtre ou violet, s'il étoit pourpre, ou nué de noir ou couleur d'améthyſte : on voit diſtinctement paſſer ſucceſſivement cet éclat entre chaque petite lame qui compoſe le morceau de fluor, avec différens accidens dans ſes couleurs ; & comme la chaleur du charbon ardent n'augmente point, l'effet de cette pierre phoſphorique ſe ſoutient aſſez long-temps, juſqu'à ce qu'elle vienne à décrépiter comme du ſel marin : alors les lames s'éparpillent ſans couleur, & preſque toujours ſans tranſparence.

SPATH PERLÉ. Il n'eſt pas rare de rencontrer ſur des morceaux de mines en filons qui ont pour gangue du quartz, des fluors, &c. une eſpece de Spath laiteux en petits grains chatoyans, durs & diſperſés en druſen ; on leur a donné le nom de Spath perlé, à cauſe de leur couleur d'un blanc-gris, de leur dureté & de leur chatoyement ; leur figure criſtalline eſt tumultuaire, aſſez irréguliere : on en trouve aſſez communément en Saxe, à Saalfeld en Thuringe, à Sainte-Marie-ès-Mines, &c. C'eſt en général une eſpece de ſélénite dure & compacte.

SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX. *Voyez* SPATH FUSIBLE. Un Auteur moderne place le *cauk* des Anglois parmi les ſpaths ſéléniteux.

SPATULE ou ESPATULE. Oiſeau dont nous avons parlé au mot PALETTE.

SPATULE. Nom que les Européens établis ſur les bords du Miſſiſſipi donnent à un poiſſon que l'on pêche dans ce fleuve, où il eſt abondant; ce nom lui convient très-bien relativement au prolongement qui termine ſa tête & qui a la forme d'une ſpatule. M. *Mauduit*, Docteur en Médecine, a donné la deſcription d'un de ces poiſſons rapporté de ce pays, par M. *le Beau*, Docteur en Médecine, employé au ſervice de France, d'abord en Canada, enſuite à la Louiſiane. Cette ſpatule eſt un poiſſon cartilagineux, du genre des requins ; il n'avoit guere que cinq pouces de longueur, mais l'eſpece devient beaucoup plus grande & offre des individus qui ont juſqu'à vingt pouces de long : la peau

est lisse & sans écailles. Il n'a qu'une nageoire sur le dos, & qui prend son origine près celle de la queue ; les fibres en sont inclinées de devant en arriere ; il y a cinq nageoires en dessous du ventre ; savoir, quatre sur les côtés & une au milieu : les deux premieres qui se correspondent sont placées à la partie antérieure du ventre, très-peu au-dessus de la jonction avec la tête. Les secondes nageoires qui se correspondent aussi, prennent naissance à peu de distance des premieres. Enfin, la cinquieme nageoire, qui est unique, est à égale distance entre les secondes & la queue; ses fibres sont inclinées aussi de devant en arriere; la queue est comme celle de tous les poissons de mer de ce genre, c'est-à-dire, en *croissant*, dont une des cornes excéde la longueur de l'autre. La membrane qui recouvre les ouïes, mérite une attention particuliere & par sa forme & par son extrême longueur. La bouche est placée en dessous, presque au milieu du corps. La mâchoire inférieure est arrondie sur les coins & pointue au milieu antérieur : le palais paroît être de l'espece de ceux qu'on nomme *palais pavés.* C'est à la mâchoire supérieure qui contient le crâne, que se trouve le prolongement en forme de spatule & remarquable par une éminence alongée qui s'étend en dessus aux deux tiers de sa longueur. Cette piece en forme de spatule est moins large à sa base, elle se termine par un arrondissement applati, & son épaisseur va toujours en diminuant de la base à la pointe. Une duplicature de la peau, qui borde la mâchoire supérieure, forme un bourrelet dans lequel est reçue la mâchoire inférieure. L'on voit en dessus, à l'origine de la mâchoire supérieure, deux petits trous ronds qui sont les narines, & sur les côtés un peu plus bas, les yeux qui sont deux points arrondis, peu ouverts & peu saillans.

SPEAUTRE, ou ÉPEAUTRE. *Voyez* FROMENT LOCAR.

SPEISS. Les Mineurs Allemands donnent ce nom à la partie du cobalt la plus pure & la mieux vitrifiée.

SPERJULE ou ESPARGOULE, *alsine*, *sperjula dicta major.* Cette plante, qui croît naturellement aux environs de Paris, principalement dans les bois, sert à faire des *prairies artificielles.*

L'*espargoule* s'éleve à la hauteur d'environ un pied : il part de sa racine plusieurs tiges, dont les unes sont droites, & les autres s'inclinent de côté & d'autre : ces tiges sont noueuses, & de chaque nœud sortent plusieurs feuilles qui entourent les tiges ; ces feuilles sont

longues, étroites comme celles du caillelait; le haut de la tige, ainsi que les feuilles, sont chargés de poils très-fins, & doux au toucher; les feuilles sont blanches, en rose: il leur succéde des capsules à cinq loges, qui contiennent des semences menues; la plante est annuelle; c'est le *sperguy* des Flamands.

La *sperjule* ou *spergule* n'est point délicate sur la nature du terrain, pourvu qu'il soit un peu humide; elle ne se refuse pas même aux champs les plus sablonneux. Dans la Flandre, où l'on cultive cette plante pour l'usage des bestiaux, on la seme en Mai, sur-tout lorsqu'on se propose d'en ramasser la graine, & qu'on veut en fanner l'herbe; mais on n'est guere dans l'usage d'en faire du foin: il est plus ordinaire d'en répandre la graine sur le chaume du froment, immédiatement après la récolte. Quand la plante est élevée à une certaine hauteur, on la laisse paître avant les froids, par les bestiaux, sur le champ même. Cet herbage est très-nourrissant, il faut le faire consommer de bonne heure, car cette plante gele fort aisément. Les Flamands prétendent que cette nourriture engraisse la volaille, & augmente considérablement le lait des vaches; que le beurre qui provient de ce lait en est infiniment meilleur, qu'il se conserve salé beaucoup plus long-temps, & qu'il est plus propre à être transporté pour l'usage des *Marins* qui font des voyages de long cours: on seme aussi avec avantage la spergule mêlée de seigle.

SPERMA CETI. *Voyez au mot* BALEINE, *à l'article* CACHALOT; *celui du* BLANC DE BALEINE.

SPERME, *sperma*. Nom donné à la liqueur séminale des animaux: on prétend qu'on y découvre, à l'aide du microscope, quantité de corps mouvans, connus sous le nom de *molécules organiques:* voyez ce mot & l'article ANIMALCULE. M. *Ernest Asch* de Petersbourg, qui vient de soutenir à Gottingue une These *sur la nature du sperme*, dit avoir examiné avec un excellent microscope le sperme de l'homme, des chiens, des chats, des lapins, des coqs, la laite des poissons, même toutes les liqueurs du corps humain, & la semence de plusieurs plantes, & n'avoir pu observer dans tous ces corps, tant frais & dans leur nature, que mis dans l'eau, &c. aucuns animalcules, mais seulement des globules sans principes de mouvement & de vie, & très-semblables aux petits corps ronds que l'on voit dans les autres liqueurs. *Voyez à l'article* SEMENCE.

SPERNIOLE ou SPERME DE GRENOUILLES. *Voyez à l'article* GRENOUILLE.

SPET, *sphyræna*. Poisson de mer qu'*Artedi* dit être du genre du maquereau. A Livourne & dans toute l'Italie, on lui donne le nom de *luzzo marino*. Rondelet en distingue deux especes. Ils sont longs, & ont le museau pointu. Ils sont assez semblables au brochet pour la figure : de sorte qu'à Rome & à Montpellier, ceux qui ignorent leur propre nom, les appellent *brochets de mer*.

Le *spet* de la premiere espece a le corps long & menu, le museau pointu & avancé, la mâchoire inférieure plus grande que la supérieure : elle finit en pointe, & reçoit celle de dessus. Ces mâchoires sont si bien jointes ensemble, qu'on diroit qu'il n'y a aucune fente, quoiqu'elle soit grande ; car c'est un poisson goulu : le dedans de la bouche est jaune ; les dents sont fort aiguës, & courbées en dedans : on en compte quatre à la mâchoire de dessus. Au milieu de la mâchoire de dessous se trouve une dent plus grande que toutes les autres : elle entre dans un trou qui est à la mâchoire supérieure. Ses yeux sont grands & précédés de deux trous : de la tête jusqu'à la queue est un seul trait, situé au milieu du corps, qui est fait d'écailles ; le ventre est blanc, le dos tendre & les ouies assez ouvertes ; la premiere de ces deux nageoires du dos a cinq aiguillons ; sa chair est blanche, agréable au goût, dure & seche.

La seconde espece de *spet* est semblable, dit *Rondelet*, au *hautin-harins ;* sa queue est d'abord en pointe, & finit par une élargissure ; sa chair & ses os sont assez transparens ; il a, par le milieu du corps, une trait droit qui va des ouies jusqu'à la queue. Ce *spet* est plus petit & plus blanc que le précédent : la toile de son ventre est noire, & il a au ventre une longue vessie pleine d'air.

SPHINX. Nom donné à quelques papillons à cause de l'attitude singuliere de leurs chenilles, qui appliquent la partie postérieure de leurs corps contre une branche d'arbre, & ont le reste du corps élevé comme le sphinx de la fable ; la plupart font leurs coques dans la terre avec des mottes & des grains entrelacés de fils. Il n'y a qu'une espece, dont la coque lisse, soyeuse & en fuseau, est appliquée contre quelques tiges de plantes. On nomme le papillon qui en provient, *sphinx-belier*, à cause de ses antennes renflées dans leur milieu, & un peu courbées. Le *sphinx-bourdon* n'a point de trompe, ou n'en a qu'une très-courte.

Celle du *ſphinx-épervier* eſt longue & roulée en ſpirale. La chenille la plus curieuſe de cette claſſe, eſt la chenille de la *tithymale ;* voyez ce mot. Le ſphinx le plus curieux ou le plus intéreſſant, eſt le *papillon à tête de mort.* Voyez ce mot.

SPIAUTIER ou BEAUTER. Nom donné au zinc jaune d'Angleterre. *Voyez* ZINC.

SPIC. Nom donné à la grande *lavande.* Voyez ce mot.

SPICANARD ou NARD INDIEN. *Voyez à l'article* NARD.

SPICIFERE. Cet oiſeau a été nommé par les uns *paon du Japon ;* & par d'autres, *faiſan ;* il eſt vrai qu'il a avec ces oiſeaux pluſieurs traits de conformité, mais il en a auſſi aſſez de diſſemblance pour ne pouvoir être réuni ni avec les uns, ni avec les autres. Le ſpicifere a une aigrette en forme d'épi qui s'éleve ſur ſa tête : cette aigrette eſt haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu ; le bec eſt de couleur cendrée, plus long & plus menu que celui du paon : l'iris eſt jaune, & le tour des yeux eſt rouge, comme dans le faiſan ; les plumes de la queue ſont en plus petit nombre, le fond en eſt plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe ; la diſtribution des couleurs forme ſur la poitrine, le dos & la partie des aîles la plus proche du dos, des eſpeces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus ſur la partie des aîles la plus proche du dos, bleus & verts ſur le dos, bleus, verts & dorés ſur la poitrine ; les autres pennes de l'aîle ſont vertes dans le milieu de leur longueur, enſuite jaunâtres, & finiſſent par être noires à leur extrémité : le ſommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc ſur un fond verdâtre ; on ne dit point ſi le ſpicifere étale ſa queue comme le paon.

SPIGELIA. Plante originaire de la Jamaïque, & ſurnommée *anthelmia* à cauſe de ſa propriété antivermineuſe : on la cultive aujourd'hui dans quelques jardins en Europe, elle eſt naturelle auſſi aux Iſles de Saint-Domingue, de la Martinique & du Bréſil. M. *Linneus* dit que ſa racine eſt petite, fibreuſe, traçante & annuelle : ſa tige eſt herbacée, droite, cylindrique, branchue & glabre ; ſes feuilles ſont oppoſées deux à deux, excepté vers le ſommet où elles ſont rangées au nombre de quatre en forme de croix. Les fleurs ſont en épi au haut de la tige, on y compte cinq étamines. Les ſemences qui leur ſuccedent ſont petites, arrondies

Cette plante eſt plus connue dans les Province de l'Amérique méridionale ſous le nom *indian-pink.* On fait uſage de cette plante en décoction, on y joint un peu de ſuc de limon & de ſucre. Ce remede provoque un ſommeil à-peu-près pareil à celui que procure l'opium; mais après le réveil, les yeux paroiſſent brillans & étincellans, bientôt le malade jette des vers en quantité. Quelquefois il eſt utile de joindre à la décoction du *ſpigelia* un léger purgatif.

SPIRÉE : *voyez* BUKKU DES HOTTENTOTS. On ne ſait pas encore ſi le bukku eſt la même choſe que notre *ſpiræa*, arbuſte à feuilles d'obier ou de ſaule. Voici la deſcription du ſpirée que l'on cultive dans les jardins aux lieux ſombres & ombragés. Le ſpirée, *ſpiræa ſalicis folio*, eſt un arbriſſeau qui croît à la hauteur de trois à quatre pieds : ſes rameaux ſont grêles, très-flexibles, & leur écorce eſt rougeâtre; ſes feuilles ſont longues & étroites comme celles du ſaule, un peu dentelées, vertes en deſſus, légérement rougeâtres en deſſous, d'une ſaveur aſtringente mêlée d'amer : ſes fleurs naiſſent au bout des branches, en maniere de grappes; elles ſont compoſées de cinq feuilles incarnates, diſpoſées en roſe, & ſoutenues par un calice découpé en étoile; le piſtil de ces fleurs devient un fruit compoſé de quelques gouſſes ramaſſées en maniere de tête, & remplies de ſemences menues & jaunâtres. On eſtime les fleurs, les fruits & les feuilles du ſpirée, propres à reſſerrer & à déterger.

SPODE, *ſpodium.* Nom donné à différentes ſubſtances. Le *ſpode* des Modernes eſt l'ivoire brûlé; le *ſpode en grappe* de Anciens Grecs eſt la tutie; le *ſpode* des Anciens Arabes étoit une cendre de roſeaux brûlés; on l'appelloit *anti-ſpode.* Les Sauvages de la Guiane font uſage de cette cendre pour ſe noircir le corps, & ſe garantir de la piqûre des inſectes. *Voyez à l'article* ROSEAU CULTIVÉ.

SPONDYLE. Coquillage bivalve, dit M. d'*Argenville*, qui ne differe de l'huître ordinaire que dans ſa charniere, conſiſtant en deux boutons arrondis dans chaque valve, qui renferment le ligament, diſpoſés de façon que les boutons de la valve ſupérieure ſont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere ſe logent dans les trous de la ſupérieure. Le ligament, qui eſt de nature coriace, ſe trouve entre les boutons & à la charniere commune aux deux valves.

Les ſpondyles les plus recherchés ſont ceux qui ſe trouvent hériſſés de

piquans, & que l'on appelle communément *huîtres épineuses*. Ces épines ou piquans sont plus ou moins longues, plus ou moins grosses & recourbées; elles sont implantées sur les stries longitudinales de la valve supérieure, & sont, ainsi que la robe de la coquille, de couleur ou rouge ou blanche, ou jonquille ou violette. La valve inférieure est plus communément feuillée. La tête des spondyles est prolongée, & forme un plan triangulaire avec un sillon noir en son milieu : le sommet se recourbe en-dessous. On distingue deux especes d'oreilles situées aux deux côtes de chaque valve. Les spondyles de la Chine ont les bords intérieurs de couleur orangée. *Voyez à l'article* HUÎTRE.

SPONDYLE ou SPHONDYLE, *spondylus seu verticillus*. Espece de chenille très-pernicieuse, & qui se métamorphose en un phalene de la grande espece. Cet insecte, dans l'état de chenille, s'entortille comme un crochet autour des racines des plantes, quelque âcres & ameres qu'elles soient, & les font périr. Divers Auteurs ont parlé de plusieurs *chenilles spondyles*, en disant qu'elles sont de la grosseur du petit doigt, qu'elles ont la tête roussâtre, & le reste du corps blanchâtre, excepté quand elles ont pris leur nourriture, alors elles s'enflent & deviennent noires : elles ont six pieds. Ces chenilles ne peuvent guere supporter l'air : elles languissent hors de terre, aussi les trouve-t-on toujours en terre. Il y en a une espece qui, lorsqu'on la blesse, jette une liqueur aussi noire que de l'encre.

SPONDYLES ou ARTICLES, *spondylolithes*. Noms que l'on donne aux articulations, ou jointures, ou vertebres fossiles de différens animaux. Toutes ces gravures herborisées que l'on remarque sur certaines cornes d'ammon, sont les sutures de leurs concamérations : on leur donne le nom de *spondylolithe*. Il y a bien d'autres sortes de *spondyles* : on en voit d'orbiculaires, en zig-zag, d'arrondis, de comprimés, de pointus : on donne aussi le nom de *spondyle* à une espece d'huître pectiniforme & épineuse. *Voyez ci-dessus* SPONDYLE (COQUILLAGE).

SPONDYLOLITHES. *Voy. ci-dessus à l'art.* SPONDYLES. (ARTICLES).

SPONGITE. Sous ce nom on désigne une pierre légere & poreuse : ce n'est qu'une incrustation formée dans l'eau sur des végétaux. Cette pierre est de la nature du *tuf*. Voyez ce mot & celui d'INCRUSTATIONS, à l'article STALACTITE.

SPONTON. Nom donné par quelques Marins au narhwal, à cause de sa défense. *Voyez* NARHWAL, *à la suite du mot* BALEINE.

SQUACIO ou SQUAJOTTA. *Voyez à l'article* HÉRON.

SQUALE, *squalus*. Espece de grand chien de mer dont la peau est fort rude : on en trouve qui ont plus de vingt pieds de longueur sur neuf de circonférence, & qui pesent plus de trois mille livres : c'est le *galeus glaucus*, *dentibus granulosis*, *foraminibus circa oculos*. L'organe le plus singulier de ces sortes de poisson, est un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau, de la consistance & de la couleur du corps vitré : c'est de là que l'humeur transsude par quantité de petits trous de la peau. Les squales sont encore doués à la partie antérieure du corps, destinée à fendre l'eau, d'un réservoir abondant d'une matiere huileuse qui sert sans doute à lubrifier cette partie, à lui donner de la souplesse, & à le rendre impénétrable à l'eau. *Voyez à l'article* POISSON.

SQUAMMEUX, *squamosus*. Terme dont on se sert pour exprimer ce qui a du rapport à l'écaille (*squama*). *Voyez* ÉCAILLE.

SQUATINE, *squatina*. Poisson qui tient le milieu entre les chiens de mer & les raies : c'est ce que nous nommons *ange* : voyez ce mot.

SQUELETTE, *sceletum*. On donne ce nom à la charpente osseuse d'un animal quelconque. Nous avons donné au mot *Os* l'histoire du squelette humain. On dit aussi le squelette d'une plante, lorsqu'elle est desséchée & dépourvue de ses sucs & de son parenchyme. *Voyez à l'article* HERBIER. On trouve beaucoup de squelettes de différentes especes d'animaux devenus fossiles, & même pétrifiés. M. J. *Gesner* a rassemblé la description que divers Auteurs ont fait des *squelettes fossiles*, dans sa Dissertation *De Petrificatis*, *Chap. XXI*, *page 68*, *édition de 1759*.

SQUILLE, oignon : *Voyez* SCILLE.

SQUILLE, *squilla*. Espece de crustacée de mer & de riviere. Ceux de mer sont plus larges que ceux de riviere : on en distingue de plusieurs sortes qui portent des noms différens, dont nous avons parlé à chacun de leurs articles. *Voyez* CIGALE DE MER, &c. Nous ajouterons ici l'histoire de la squille mante, & celle de la squille de riviere.

La *squille mante* a les bras fourchus : elle a un aiguillon à la queue ; son corps est long comme celui de l'espece de sauterelle appellée *mante*, menu, large vers la queue, couvert d'une croûte mince, blanche & transparente ; ses deux premiers bras sont longs, découpés en dedans comme une scie. Les premieres dents sont petites ; celles du bout sont si grandes, qu'on doit plutôt les appeller aiguillons. Cette squille a deux

cornes

cornes fort longues : près de leur bout ſortent deux petites branches ; il en a deux autres plus petites devant les yeux. Ses yeux ſont larges & clairs : tout proche ſont deux eſpeces d'aîles ou membranes longues & velues à l'entour ; elle eſt pourvue de douze pieds. Les trois premiers de chaque côté ont au bout une groſſeur comme une lentille, ronde & un peu plate : de cette groſſeur ſort un aiguillon crochu. Les trois autres pieds ſont petits & menus : le reſte du corps, après la tête, eſt couvert de dix tablettes inégales, dont les premieres ſont petites & plus étroites ; les autres ſont plus grandes & plus larges : chaque tablette eſt garnie d'aiguillons tous de la même façon. Le bout de la queue eſt un os large, qui eſt entouré d'aiguillons : ſur cet os il y a comme deux yeux peints : de la troiſieme tablette ſortent de chaque côté trois aîlerons. Par toutes les autres parties cette *ſquille* eſt ſemblable aux animaux du même genre : ſon corps eſt tranſparent ; ſa chair eſt molle, douce, délicate & de bonne nourriture.

La *ſquille de riviere* eſt un petit cruſtacée qui a pluſieurs découpures ſur le corps : elle reſſemble à la *chevrette* ou *ſquille de mer* ; elle a trois pieds de chaque côté : deux petits filets longs & menus forment ſa queue : elle eſt de la longueur du doigt. Sa tête eſt longue & plate comme une lentille : elle a quatre cornes. Cette ſquille, dit *Mouffet*, ſe retire dans les roſeaux au pied des racines du glayeul : elle s'accouple auſſi promptement que la *ſquille de mer*. Le mâle ſe prend avec la femelle à la maniere des cancres.

SQUINE ou ESQUINE, *china radix*. Racine qui tire ſon nom du pays de la Chine, d'où elle a d'abord été apportée dans les Indes Orientales, & de là dans toute l'Europe ; il en croît auſſi une eſpece en Amérique. On trouve quelquefois chez les Droguiſtes les deux eſpeces de cette racine ; l'une eſt Orientale & l'autre Occidentale.

La SQUINE ORIENTALE, *china Orientalis*, eſt une groſſe racine noueuſe, genouillée, peſante, ligneuſe, à tubercules inégaux, d'un brun rougeâtre en dehors & d'un blanc rougeâtre intérieurement, un peu réſineuſe. Quand elle eſt récente, elle a un goût un peu âcre & pâteux ; mais lorſqu'elle eſt ſeche, ſon goût eſt terreux & légérement aſtringent. Elle n'a point d'odeur : on choiſit celle qui n'eſt point cariée ; elle naît d'une plante appellée *ſmilax aſpera Chinenſis* : cette plante s'éleve d'une ou de deux coudées, quand elle n'eſt pas ſoutenue ; mais

elle devient beaucoup plus grande, quand elle trouve de quoi grimper ou s'appuyer.

Ses farmens font ligneux, de la groffeur d'une paille d'orge près de la terre : ils font d'un rouge brun-obfcur, noueux de deux en deux pouces : les parties comprifes entre les nœuds font alternativement courbées & un peu réfléchies : chaque nœud a quelquefois deux petites épines crochues & oppofées fur le même côté. De chacun de ces nœuds s'éleve une feuille mince, membraneufe, noirâtre, nerveufe, & deux vrilles qui fervent à la plante pour s'attacher à tout ce qu'elle touche. De l'aiffelle des queues de chaque feuille naiffent des bouquets de fleurs ou de bourgeons : ces fleurs font petites & au nombre de dix au même endroit, d'un jaune verdâtre, difpofées en parafols autour d'un embryon, qui en groffiffant devient un fruit. Ce fruit a la figure, la groffeur, la couleur & l'éclat de la cerife : il eft plus fpongieux que charnu, d'un goût de nefle ; il contient cinq ou fix femences de la grandeur d'une petite lentille, & d'une fubftance qui a l'apparence de la corne. Cette plante, dit *Kæmpfer*, croît dans le royaume de la Chine parmi les cailloux. M. *Deleuze* obferve que le célebre Herborifte *Dillenius* nous donne pour la fquine une efpece de *feneçon* à racine extrêmement groffe & ligneufe.

Des Marchands Chinois ont donné de la vogue pour la premiere fois à cette plante en 1535 : ils la vendoient alors fous le nom de *fou-ling*, comme un fpécifique contre les maladies vénériennes, bien plus efficace & moins gênant que le remede de gayac. Les Efpagnols la vanterent tant fous cette qualité à l'Empereur Charles-Quint, que ce Prince en fit ufage, de fon propre mouvement, à l'infu de fes Médecins : d'autres Princes ne tarderent pas d'inviter l'Empereur de rendre fa recette publique. Au refte, on lui préfere avec raifon l'ufage du mercure, quand il s'agit de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins de nos jours eftiment la fquine propre à purifier le fang, & utile contre les tumeurs fquirreufes, la jauniffe & la goutte. On fait que Charles-Quint s'en fervit pour cette derniere maladie, & *Vefal*, fon Médecin, attribue au peu d'exactitude que ce Prince y apporta, la médiocrité de fon fuccès.

La SQUINE D'OCCIDENT, *china fpuria nodofa*, eft le *jupicanga* de *Pifon :* elle femble être la même que la précédente, & n'en differe

que par le lieu où elle croît, elle eſt un peu moins bien nourrie : ſa racine eſt oblongue, noueuſe, tubéreuſe, d'un roux noirâtre en dehors, & rougeâtre en dedans. On nous l'apporte de la Nouvelle Eſpagne, du Pérou, du Bréſil, & d'autres pays de l'Amérique.

SSI ou GUS. Fruit d'un oranger ſauvage du Japon, ſon odeur eſt auſſi déſagréable que ſon goût eſt déteſtable. Les Japonois le célebrent comme un grand remede.

SSIO, c'eſt le nom du camphrier du Japon : *voyez à l'article* CAMPHRE.

STACHYS ou ÉPI FLEURI, *ſtachys major Germanica.* Plante qui croît aux lieux montagneux & incultes : ſa racine ligneuſe, fibrée & jaunâtre, pouſſe pluſieurs tiges hautes de deux pieds, groſſes, comme carrées & articulées ou nouées, velues, blanches & aſſez moëlleuſes ; ſes feuilles reſſemblent à celles du marrube, mais plus grandes ; ſes fleurs ſont en gueule, dont la levre ſupérieure eſt creuſée en cuilleron, & diſpoſées en maniere d'épis entre les feuilles aux ſommités de la plante, velues, purpurines, rarement blanches : à chaque fleur ſuccede un fruit en forme de capſule qui contient quatre ſemences arrondies, noirâtres. Le ſtachys eſt apéritif & hyſtérique. On s'en ſert peu en Médecine.

STACTEN ou STACTÉ : eſpece de myrrhe liquide : *voyez au mot* MYRRHE.

STALACTITES & STALAGMITES, *ſtalactites aut lapides aquei.* Elles ſont compoſées de ſubſtances terreuſes ou pierreuſes, qui ſe ſont formées dans l'eau, ou qui ont été chariées par ce fluide dans des cavités ſouterraines, y ont pris de la liaiſon, & s'y ſont durcies ſous différentes figures & couleurs.

Ces concrétions *terro-aqueuſes*, communément calcaires, & qui ne ſont quelquefois que des marbres paraſites, ſont ou compactes, ſolides & d'une ſurface continue, tels que les albâtres, les ſtalactites proprement dites ; ou friables & poreuſes, telles que les incruſtations : elles ſe forment par des progrès plus ou moins ſenſibles. Si l'on imagine des gouttes ou des petits filets d'eau qui, par leur infiltration au travers des terres ou pierres poreuſes ſe ſont chargés de molécules pierreuſes (ſans pour cela que la tranſparence du fluide en ſoit entiérement altérée), & qui enſuite ont été chariés avec une rapidité relative à leur fluidité, à leur peſanteur ſpécifique & à la pente

du sol, dans des canaux pratiqués par la Nature entre des rochers des souterrains, on aura une idée de leur formation.

L'eau en gouttes est le véhicule de ces parties pierreuses, mais elle s'en sépare facilement par l'évaporation : ces sortes de corps pierreux s'attachent intimément & toujours par *juxta-position* aux parois des lieux abreuvés par l'eau ; tantôt c'est aux voûtes des grottes, quelquefois aux parois des galeries de mines ; tantôt ces concrétions s'adossent contre la pente d'une montagne ou d'une carriere dont le sol est plus ou moins exposé à l'air libre ; d'autres fois le suc pierreux (si on peut parler ainsi) s'attache & s'incruste sur les corps solides, prend de la consistance, différentes formes, & quelquefois différentes couleurs.

On peut trouver des stalactites & des concrétions, de la nature de tous les corps que l'eau peut dissoudre, ou par elle-même ou par le moyen de quelqu'intermede, & qu'elle a chariés ensuite avec un *gluten* propre à les unir ensemble. Il y en a de *gypseuses*, telles sont les *alabastrites ;* & de *spath fusible*, tels sont les *albâtres vitreux*. Au reste, c'est peut-être moins à la nature du suc pierreux que nous devons la bizarrerie & la variété des figures qu'on remarque dans toutes les especes de concrétions dont nous allons faire mention, qu'à la différence des milieux dans lesquels ces sucs pierreux se sont congelés ou cristallisés, ainsi qu'à la rapidité de l'eau, à sa fréquence & à sa continuité.

On donne proprement le nom de *stalactites* aux cristallisations rameuses qui ont la forme de quilles ou de culs de lampes pyramidaux ou de cierges renversés & coniques avec une large base qui les attache au rocher en contre-bas. Les *stalactites*, comme nous venons de le dire, sont produites par des eaux pierreuses, intercalaires, qui, dans les instants de leur infiltration souterraine, ont eu la facilité de produire des cristallisations de figure symétrique : elles sont ordinairement composées de couches tantôt excentriques & tantôt concentriques ; leur dureté, leur degré d'accrétion, tout est dû au hasard. Les *stalactites* qui se trouvent toujours suspendues aux voûtes souterraines, ont en général leur tissu plus ou moins blanc, fin & serré : elles s'alongent par la même raison qu'elles grossissent, semblables en cela aux glaçons qui pendent des toîts en hiver : quand elles commencent à se former, elles ne sont pas plus grosses qu'un tuyau de plume ; la goutte d'eau en est la mesure ; elles sont alors percées dans leur milieu,

mais elles s'obſtruent bientôt & ſe bouchent en partie. On peut voir cette opération de la Nature dans les grottes de Caumont près de Rouen, dans celle d'Arcy près Auxerre, dans celle de la caverne de l'Iſle de Minorque, &c.

Si les ſtalactites continuoient à recevoir leur accrétion par ce tuyau, on pourroit appeller cette croiſſance *intus-ſuſception*, quoiqu'elle ne fît que l'imiter ; & c'eſt cette apparence qui avoit induit en erreur *Tournefort* dans ſon ſyſtême ſur la végétation des ſucs pierreux. Mais que le creux des ſtalactites s'obſtrue ou non, c'eſt toujours par *juxta-poſition* qu'elles augmentent de volume, tant en longueur qu'en groſſeur.

Les *ſtalactites* ne montrent pas toujours dans l'endroit de leurs fractures des ſtries circulaires & unies ; elles ſont compoſées d'aiguilles perpendiculaires à l'axe de la criſtalliſation, d'où elles vont en s'élargiſſant & en divergeant vers la ſurface, en laiſſant voir cependant leur progrès par des couches ſucceſſives qui ſont plus ou moins intimément appliquées les unes ſur les autres : ſouvent la ſtalactite s'alonge tellement qu'à la fin ſa pointe gagne le ſol inférieur : il n'eſt pas rare d'en voir pluſieurs dans des grottes, formant une colonnade dont le coup-d'œil eſt très-agréable.

M. l'Abbé *de Sauvages* dit avoir remarqué que les ſtalactites étoient, en toutes ſaiſons, ſeches dans toute leur ſurface, à la réſerve de la pointe où la goutte pendoit. Nous avons fait la même obſervation dans pluſieurs grottes tant en Angleterre & en Corſe, qu'aux Pyrenées & aux Alpes ; ces grottes ſont ſur le flanc des montagnes & remplies de ſtalactites très-longues, fort menues & humides par la pointe : ces criſtalliſations nous ont toujours paru avoir été formées par le moyen des eaux intercalaires peu chargées de ſuc pierreux, & il y a lieu de ſoupçonner que ces ſortes d'eaux ſont plus ſujettes que les autres à faire varier les ſtalactites de forme & de figure : nous avons obſervé auſſi que les eaux qui contiennent beaucoup de molécules pierreuſes, forment très-promptement des ſtalactites qui ne ſont mouillées par le bout pyramidal que dans les premiers temps de leur accroiſſement, & au contraire, toute la ſurface eſt mouillée lorſque le trou du centre eſt obſtrué, & que la ſtalactite prend plus d'empattement. Si le canal, qui fait l'axe de la ſtalactite, avoit pluſieurs petites gorges dans ſa continuité, alors l'*eau pierreuſe* venant à

refluer, s'épancheroit par ces différentes iſſues, & formeroit, en ſe coagulant, des baguettes ou petites branches pierreuſes qui s'entre-croiſeroient plus ou moins réguliérement : tout ceci ſe fait très-bien obſerver dans les ſortes de ſtalactites blanches & brillantes des Pyrenées que des Curieux nomment auſſi *flos ferri* : voyez FLEUR DE FER.

On nomme *ſtalagmites* les concrétions protubérancées, c'eſt-à-dire, qui ſont globuleuſes ou mamelonnées comme des choux-fleurs ou des truffes : chaque mamelon eſt extérieurement ou arrondi, ou inégal ; mais dans l'intérieur il eſt toujours compoſé d'aiguilles criſtalliſées & convergentes au centre par leur pointe. Ces concrétions globulaires, que l'on nomme auſſi *loupes pierreuſes* ou *ſtalactites en grappe*, ſont plus ou moins groſſes, dures, d'un grain fin & ſerré ; quelquefois elles imitent des groupes de criſtaux informes ; tantôt elles ſont tranſparentes, tantôt elles ſont opaques. Les ſtalagmites en globules opaques, parmi leſquelles il y en a qui ſont compoſées de couches circulaires, ont été formées probablement par des grains qui ont ſervi de point d'appui & ont acquis leur volume par une eſpece d'incruſtation, en roulant dans de pareilles eaux lapidifiques ; tels ſont peut-être les corps connus ſous les noms d'*oolites*, de *piſolites*, d'*orobites*, de *bézoard minéral*, d'*amygdalites*, de *phacites*, de *meconites*, &c.

Les *ſtalagmites* ne ſont pas indifféremment attachées ou à la voûte, ou ſur les parois des grottes, à la maniere des ſtalactites, mais preſque toujours ſur la baſe du ſol ou plancher ſouterrain, c'eſt-à-dire, en contre-haut, ou à l'oppoſite des ſtalactites, quoique formées également par l'eau qui tombe de la voûte goutte à goutte. Les ſtalagmites ſont ſujettes, comme les ſtalactites, à groſſir de jour en jour, & même à tel degré qu'elles rempliſſent bientôt l'eſpace où elles s'accumulent ; c'eſt de cette maniere que ſe forme l'albâtre, qui eſt proprement une ſtalactite ou une ſtalagmite calcaire : les taches irrégulieres qu'on y remarque quelquefois, ne proviennent que des gouttes colorées qui ont diſtillé par des routes ſéparées & alternativement, &c. *Voyez* ALBATRE.

Lorſque les ſucs pierreux propres aux ſtalactites ont acquis une grande denſité avant leur ſtillation, ils ne tardent pas à ſe coaguler, ainſi qu'on le remarque près de quelques rochers en Suiſſe, d'où il tombe des gouttes d'eau ſi imprégnées de matiere terreuſe, que pen-

dant l'eſpace du temps qu'elles mettent à tomber, elles ſont converties en globules pierreux. C'eſt ainſi qu'ont pu ſe former ces corps configurés, connus ſous le nom de dragées foſſiles & poreuſes, *confetti di Tivoli.* Ce même mixte *terro-aqueux* venant à couler & à ſe coaguler en même-temps contre les parois raboteux des cavités ſouterraines, il forme alors ce qu'on nomme *congelation veineuſe ;* c'eſt l'albâtre ondé ou onice : le plus beau ſe forme ainſi dans les grottes de Paros & d'Anti-Paros. M. *Haller* dit qu'il y en a auſſi de très-beaux dans le Nebellach, grotte du Wurtemberg.

Si au contraire l'eau pierreuſe, mais ſtagnante, arroſe une multitude de petites plantes, il ſe formera une eſpece de criſtalliſation lapidifique, opaque, poreuſe & pleine de trous irréguliers; c'eſt ce que l'on appelle *tuf.*

Enfin, ſi l'aſſemblage des particules terreuſes non diſſoutes, qui ſont chariées par les eaux courantes, viennent à ſe dépoſer ſur des roſeaux ou ſur d'autres parties de plantes aquatiques, en un mot ſur une ſubſtance végétale ou animale, on lui donne le nom *d'incruſtation.* Pluſieurs Curieux ont pris plaiſir à faire baigner dans de ſemblables eaux des fruits, des ſquelettes d'animaux, des nids d'oiſeaux, des écreviſſes, des artichauts, &c. & toujours ces différens objets ont été recouverts après un certain temps d'une fauſſe pétrification : l'incruſtation prend aſſez bien la configuration des corps qu'elle renferme; mais ces corps reſtent toujours les mêmes qu'ils étoient auparavant. Dans l'état d'une véritable pétrification, ils ſeroient au contraire pénétrés juſqu'en leur centre, &c. *voyez l'article* PÉTRIFICATION.

Lorſque la concrétion pierreuſe eſt creuſe & en tubes rameux, on l'appelle *oſteocolle ;* on y voit ordinairement des empreintes ſur les parois intérieures des tuyaux. C'eſt ainſi que ſe font les incruſtations à Etampes, à Albert, à Meaux, en Heſſe, & dans les grottes du Hartz & des Monts Krapacks. On fait un grand cas en Allemagne de cette derniere ſorte de concrétion tubuleuſe, qui pour l'ordinaire eſt ou ſableuſe ou marneuſe, & par conſéquent plus ou moins ſolide & de différentes couleurs. On l'emploie en Médecine, quelquefois pour l'intérieur, mais plus ſouvent dans l'intention d'opérer la réunion des os rompus.

Les eaux mêmes les plus limpides dépoſent encore d'une autre maniere les molécules terreuſes dont elles ſont chargées; il ſuffit de

leur faire subir le degré d'ébullition sur le feu ; aussi-tôt on verra se précipiter dans le fond de la chaudiere la substance terreuse & opaque, qui s'y amassera par couches ; c'est ce que les Allemands nomment *kessel-stein*, en François, *pierre de chauderon*.

On appelle *sédiment*, *résidu* & *dépôt*, toutes les concrétions formées par la voie de la précipitation dans les canaux des aqueducs, sur le sol des grottes, des cavernes, des fissures des rochers ou des galleries des mines. Le pont de S. Allyre, à Clermont en Auvergne, est connu de tout le monde, il a été formé par les eaux pierreuses de la fontaine du même nom, & qui se jettent dans un ruisseau voisin. Ce pont n'est donc qu'un tuf, qu'une concrétion pierreuse produite par les dépôts successifs de cette fontaine.

Les *sédimens* offrent par un côté l'empreinte des corps sur lesquels ils se sont déposés. Nous avons dans notre cabinet un dépôt formé dans le canal à auges de la fontaine de Moutier, & qui est si parfaitement semblable à une planche de sapin, qu'il n'est personne qui ne s'y trompe au premier coup d'œil ; on le prendroit même en le touchant pour une planche de ce bois pétrifié : on voit sur l'une des surfaces de longues fibres longitudinales, les nœuds & même la couleur du sapin : l'autre surface ressemble à une planche de ce bois mal polie.

On peut considérer les concrétions pierreuses qui se forment dans les eaux, soit stillantes goutte à goutte, soit courantes, soit stagnantes, ou par la couleur & par la transparence, ou par la figure, & par leur situation. On conçoit aisément, d'après ce que nous avons dit, comment se forment les *guhrs* terreux & métalliques ; *voyez* GUHR, & que la nature peut offrir aussi des stalactites de pierres ignescentes, de sels, de pyrites & de matieres métalliques.

STALAGMITES. *Voyez à l'article* STALACTITES.

STAPHIS-AIGRE, ou HERBE AUX POUX, ou HERBE A LA PITUITE, *staphis-agria*. Plante qui croît aux lieux sombres dans les pays chauds, comme en Dalmatie, en Provence & en Languedoc, d'où la graine nous est apportée seche : on la cultive aussi dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur : on la seme au printems : elle demande une terre cultivée & arrosée, qui ne soit pas trop exposée au soleil du midi. Sa racine est longue, ligneuse & annuelle ; elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, droite, ronde, velue & rameuse : ses feuilles

feuilles ſont grandes, larges découpées profondément en pluſieurs parties, vertes, reſſemblantes à celles du platane, attachées à des queues longues : ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités & dans les aiſſelles des feuilles, compoſées chacune de cinq feuilles inégales, & diſpoſées en rond, d'un bleu foncé, ſemblables à celles du pied d'alouette, mais beaucoup plus amples ; la ſupérieure s'alonge ſur le derriere, & reçoit dans cet éperon, l'éperon d'une autre feuille : aux fleurs ſuccedent des fruits compoſés de trois ou quatre gaînes verdâtres qui renferment des ſemences groſſes comme de petits pois, de figure triangulaire, ridées, rudes, unies étroitement enſemble, noirâtres en dehors, blanchâtres en dedans, d'un goût âcre, brûlant, amer, fort déſagréable.

Cette plante tire ſon nom de ſes différentes propriétés : ſa graine qui eſt très-huileuſe, eſt la ſeule partie d'uſage en Médecine ; on ne l'emploie qu'extérieurement, car ſon uſage intérieur n'eſt pas ſans danger, puiſqu'elle purge violemment par haut & par bas à la ſeule doſe de douze à vingt-quatre grains : elle eſt très-âcre, échauffe & enflamme le goſier à un tel point, qu'elle fait craindre la ſuffocation; c'eſt pourquoi on l'a abandonnée pour employer d'autres purgatifs plus doux. Quant à ſon uſage extérieur, on en concaſſe un gros qu'on enferme dans un nouet, & que l'on ſuce à deſſein d'irriter les glandes ſalivaires, & faire cracher beaucoup de pituite, même dans le mal de dents, c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi *pituitaire :* on pourroit également en faire la décoction & s'en gargariſer la bouche : on s'en ſert encore comme d'un vulnéraire déterſif, pour conſumer les chairs baveuſes des vieux ulceres ; mais ſon plus grand uſage eſt pour faire mourir les poux : on en poudre les cheveux le ſoir, & l'on ſe bande bien la tête avec un linge ; la ſueur de la tête s'impregne des qualités de la graine, & en peu de temps cette vermine eſt détruite.

STAPHYLIN, *ſtaphylinus.* Genre d'inſecte coléoptere, qui a cinq pieces aux tarſes de toutes les pattes. Ses antennes ſont ſimples & filiformes ; ſon corps eſt fort alongé ; ſes étuis ne couvrent qu'une partie du corps ; ſes aîles ſont grandes & artiſtement repliées ſous ſes étuis, quoique fort courts ; l'extrémité de ſon ventre eſt nue. Il eſt bon d'obſerver que la larve de cet inſecte differe peu de l'animal parfait. Quand on touche la queue du ſtaphylin, il la redreſſe auſſi-tôt en l'air comme s'il vouloit ſe défendre & piquer : cependant ſa queue

ne pique point; mais en revanche il mord & pince fortement avec ses mâchoires, qui sont fortes, & dont on doit se méfier. Voilà ses armes offensives & défensives : il s'en sert pour prendre & dévorer sa proie, ou pour se battre contre ceux de son espece. Il y a des staphylins bleus, d'un noir lisse, de velus (le *staphylin bourdon*), de jaunes, de bronzés, &c. On les trouve dans les bois, dans le sable humide, & dans les bouses de vache.

STATICE ou STATICÉE, ou GAZON D'ESPAGNE, ou D'OLYMPE, ou ŒILLET DE PARIS, ou HERBE A SEPT TIGES, *statice*. Plante qui croît dans les sables, le long de la mer & dans les sables encore de la vallée d'Aoste, & jusqu'aux Alpes mêmes : il y en a aussi quantité dans les sables de l'Allemagne, les plus secs, sous la forteresse de Régenstein. On en trouve aussi dans le Forez, dans le Soissonnois & aux environs de Mantes. Sa racine est longue, assez grosse, ronde, rougeâtre, ligneuse, vivace, & divisée en plusieurs têtes : elle pousse un grand nombre de feuilles longues & étroites, comme celles du *gramen*, d'un vert de mer : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'environ un pied, droites, sans nœuds, creusées, portant en leur sommet un bouquet sphérique de petites fleurs à cinq feuilles, blanches, disposées en œillet, & soutenu par un calice formé en entonnoir: ce peloton de fleurs est encore soutenu par un calice général écailleux; à chaque fleur succede une graine pointue par les deux bouts. Cette plante est employée dans l'ornement des jardins : elle fleurit en été; & comme ses fleurs ne s'ouvrent que les unes après les autres, elle reste long-temps fleurie, même jusqu'à la fin de l'automne.

La *statice* est estimée vulnéraire, & propre pour arrêter la dyssenterie : desséchée & réduite en poudre, si l'on en met sur les plaies, elle les mondifie, ainsi que les ulceres malins.

STÉATITES ou SPECKSTEIN. On donne ce nom à une pierre argileuse, grasse au toucher & à la vue (*Stéatites* dérive du mot grec στεάρ, qui signifie graisse ou lard). Les Naturalistes modernes systématiques regardent, pour ainsi dire, les noms de *smectites*, de *pierres ollaires* & de *stéatites*, comme synonimes; mais les smectites se dissolvent presque dans l'eau comme du savon : c'est à proprement parler, une *terre* ou *pierre savonneuse :* voyez ce mot. La pierre ollaire est plus dure; on en forme des vases sur le tour, avec des outils d'acier: *voyez* PIERRE OLLAIRE. A l'égard de la stéatite, ce que nous avons

vu ſous ce nom étoit tantôt du *crayon rouge* très-gras, ou de la *molybdene* très-fine, ou de la *craie de Briançon* marbrée, ou une terre cimolée rouge, ou une pierre verte ollaire d'Eſpagne.

Pluſieurs Auteurs, trompés par les propriétés extérieures de la ſtéatite, ont confondu avec elle pluſieurs autres pierres : c'eſt ainſi que *Cardan* l'a regardée comme une eſpece de *pierre à raſoir ; Piſaurens*, comme une eſpece d'*ophite ; Burnet*, comme une pierre huileuſe & écailleuſe du genre des *ardoiſes ; Geſner*, comme une ſorte d'*onyx ; Buchman*, comme une ſorte de *calcédoine* graſſe au toucher, & non tranſparente : *Wormius* a dit que c'eſt une eſpece de *talc*, & *Bromel* une *pierre à chaux*.

Le célebre M. *Pott* dit, dans ſa *Lithogéognoſie, pag. 278*, qu'il a cherché à connoître à quel genre de pierres la ſtéatite des Anciens devoit ſe rapporter ; & il a reconnu par l'expérience que les *pierres ollaires* dont parlent MM. *Wallerius* & *Gronovius*, la *ſmectite de Wolterſdorf*, la *ſerpentine* & la *pierre de côme* de divers Auteurs, avoient beaucoup de rapports enſemble.

Par toutes les propriétés que nous fait voir la *ſtéatite*, ou pierre ollaire, elle doit être rapportée au genre des argiles, puiſqu'elle ſe durcit au feu, ce qui n'arrive qu'aux ſeules pierres argileuſes : l'unique choſe en quoi elle differe de l'argile pure, ou de la terre à foulons, ou de la terre ſavonneuſe, c'eſt qu'elle ne ſe délaie pas de même dans l'eau ; mais d'ailleurs toutes ſes qualités ſont les mêmes, & il n'y a de différence que dans le degré de dureté : ainſi toutes les pierres tellement molles qu'elles puiſſent être coupées au couteau, ou travaillées au tour, gliſſantes à l'attouchement, & ſur-tout qui ſe durciſſent au feu, appartiennent à l'eſpece des ſtéatites, car ce ſont là ſes vrais caracteres. Ainſi, à proprement parler, la ſtéatite n'eſt autre choſe qu'une pierre argileuſe, c'eſt-à-dire, une argile ſavonneuſe qui ſe durcit naturellement, juſqu'au point de ne pouvoir plus ſe délayer dans l'eau comme les argiles ordinaires. Au reſte, la ſtéatite eſt plus ou moins dure, & plus ou moins tranſparente : l'eſpece qui nous vient de la Chine eſt ordinairement plus claire ; elle devient, ainſi que celle de la Suiſſe, plus compacte au feu, & plus propre à retenir l'eau : celle du territoire de Bareuth, appellée *ſchmoerſtein*, reçoit plus aiſément au feu des fentes, au travers deſquelles l'eau tranſſude dans la ſuite. Il y a donc bien peu de différence entre nos ſtéatites de l'Europe & celles de la

Chine. On donne aux nôtres des noms tirés des ufages auxquels on les emploie. La ftéatite blanche de la Chine eft la *pierre de lard* : voyez ce mot.

STÉCHAS, *ftœchas.* Plante dont on diftingue deux efpeces ; favoir le ftéchas à feuilles dentelées, *ftœchas folio ferrato*, & le ftéchas Arabique, *ftœchas pupurea*, *Arabica vulgò dicta.* Nous ne parlerons que de ce dernier.

Le *ftéchas Arabique* eft un fous-arbriffeau haut d'une à deux coudeés ; fes tiges font ligneufes & quadrangulaires ; fes feuilles naiffent deux à deux à chaque nœud : elles ont la figure de celles de la lavande ; elles font blanchâtres, âcres, & d'une odeur aromatique : les fommités des tiges foutiennent des épis ou têtes écailleufes, longues d'un pouce, furmontées chacune par un bouquet de feuilles en aigrette, blanchâtres & fort ferrées, d'entre lefquelles fortent des fleurs d'une feule piece, en gueules, purpurines ou bleues, difpofées par quatre rangs le long de la tête : le piftil, qui eft attaché à la partie poftérieure de la fleur en maniere de clou, eft environné de quatre embryons qui fe changent en autant de graines arrondies & renfermées dans le fond du calice : la petite tête eft couronnée de quelques petites feuilles d'un pourpre violet.

Toute la plante a une odeur aromatique & un goût âcre un peu amer : elle croît abondamment en Languedoc, en Provence, aux Ifles d'Hieres, appellées par les Anciens, Ifles *Stécades.* Nous avons obfervé dans ce pays qu'elle fe plaît dans les lieux fecs & arides : c'eft même de là qu'on nous apporte aujourd'hui les épis de ftéchas (*flores ftæckados*) fecs & garnis de fleurs, pour l'ufage de la Médecine : elles ne nous venoient autrefois que de l'Arabie. On cultive aujourd'hui dans nos jardins & nos ferres le ftéchas, & il s'y éleve affez bien. On choifit fes têtes écailleufes les plus nouvelles, odorantes & un peu ameres, car elles perdent en vieilliffant leur couleur & leur odeur. Par la diftillation, on retire du ftéchas fleuri une huile effentielle aromatique en affez grande quantité : c'eft de là que dépend fon odeur & fon efficacité ; on fait principalement ufage du ftéchas pour les maladies des nerfs : de plus, il excite l'urine & les regles, & réfifte au poifon.

Il y a une autre plante que l'on appelle dans les boutiques, STÉCHAS CITRIN, *ftœchas citrina ;* mais elle n'a ni la figure, ni les vertus de celle dont il eft mention ci-deffus. C'eft l'efpece d'immortelle à bouton d'or. *Voyez* IMMORTELLE.

STÉLÉCHITE, *ſtelechites.* Concrétion pierreuſe que vendent les Droguiſtes en Allemagne : ce n'eſt qu'une eſpece d'*oſtéocolle.* Voyez ce mot.

STELLION. Eſpece de lézard que l'on trouve en quelques endroits de l'Italie ; il ſe rencontre ſur-tout en Toſcane, dans les maiſons & dans des trous près de terre : les Italiens l'appellent *ſtellione-tarentole.* Ce lézard chaſſe ordinairement les araignées : il a ſur le dos des taches étincelantes en façon d'étoile, d'où lui eſt venu le nom de *ſtellion.* Il ſe niche pendant l'hiver dans des maiſons aux coins des fenêtres & des portes. Ceux qui chaſſent les ſtellions, ayant remarqué le trou où ils ſe retirent, lorſque le printems commence à venir, mettent au-devant certaines trappes de roſeaux pour les prendre & pour en avoir la peau, qui paſſe pour être bonne contre le mal caduc. Les ſtellions changent de peau comme les ſerpens : la morſure de cet animal, dit *Lémery*, épaiſſit les humeurs & engourdit les ſens. La thériaque & les ſels volatils ſont bons pour en opérer la guériſon : on aſſure que la chair du ſtellion excite la ſueur & réſiſte au poiſon.

STELLITES. Nom donné aux étoiles de mer à queue de lézard & devenues foſſiles. *Voyez* ÉTOILE DE MER.

STELSTEIN. Les Minéralogiſtes Suédois déſignent, ſous ce nom, une pierre de roche compoſée, ſablonneuſe, quartzeuſe, &c. Nous en avons vu dont la ſuperficie offroit du mica ſemé par petites écailles régulieres, plates & brillantes.

STENCORE, *ſtenocorus.* Genre d'inſecte coléoptere à antennes poſées devant les yeux, & qui vont en diminuant de la baſe à la pointe. Ses étuis vont auſſi en ſe retréciſſant par le bout ; il a quatre articles aux tarſes. Du reſte, même façon de vivre, mêmes habitudes que les *capricornes* & les *leptures.* On trouve des *ſtencores*, dont le corſelet eſt armé d'une pointe mouſſe ou d'un tubercule latéral ; d'autres ont le corſelet nu & uni. L'eſpece la plus curieuſe de ce genre eſt celle dont la larve ſe nourrit de feuilles & de racines d'iris, qui viennent dans l'eau.

STERCORAIRE. Nom que l'on donne quelquefois au *ſcarabée fouille-merde*, mais plus communément à la *mouche des latrines :* voyez ces mots. On donne encore ce nom à un genre d'oiſeaux aquatiques, dont on diſtingue trois eſpeces, & dont le caractere eſt d'avoir trois doigts antérieurs & palmés : celui de derriere eſt ſans membranes ;

le bec dentelé ; le bout de la mâchoire supérieure crochu, & celui de l'inférieure arrondi.

Le STERCORAIRE VULGAIRE, *stercorarius avis & vulgaris*, est de la grosseur du puffin cendré ; son plumage est brunâtre ; ses narines sont sur les côtés du bec. Cet oiseau se trouve dans les pays septentrionaux. Le *stercoraire strié* est de la grosseur du petrel cendré, ainsi que le *stercoraire à longue queue*, qui est le *larus parasiticus* de *Linnæus* ; *l'oiseau arctique* d'Edwards, & le *strund-jager*, *id est* κοπροθήρης de *Ray*.

STI-FISCH ou SCY, ou GRASEY, ou OFS. *Voyez à l'art.* MORUE.

STIGMATES. *Voyez ce mot à l'article* INSECTE *& à celui de* PLANTE.

STIGMITES. Des Naturalistes ont donné ce nom aux pierres remplies de taches ou de petits points. *Pline* a nommé *stigmites* un porphyre rouge ; orné de taches noires.

STIL DE GRAIN. On donne ce nom à une terre calcaire ou marneuse, détrempée par une décoction de graine d'Avignon, jointe à de l'alun ordinaire : de ce mêlange pâteux on en forme des trochisques pour l'usage des Peintres à l'huile & en miniature : ces trochisques donnent un jaune agréable, mais moins solide que s'ils étoient préparés avec du blanc de plomb ou de ceruse.

STINC ou STINX *Voyez* SCINQUE.

STOCH-FISCH ou STOS-FICH. Nom Hollandois qui signifie *poisson de bâton :* c'est la morue desséchée, qu'on bat avec un bâton pour l'attendrir & la rendre mangeable. *Voyez l'article* MORUE.

STOMOX, *stomoxis*. Insecte vigoureux que l'on trouve par-tout, particuliérement en automne : dans cette saison il moleste beaucoup les hommes & les chevaux ; il s'élance sur eux, s'y attache, les pique jusqu'au sang : il se désaltere de cette liqueur. Le stomox ressemble à la mouche commune pour la couleur, la forme & la grosseur, mais il en differe par sa bouche qui est une trompe dure, noire, pointue par le bout comme une lancette : il differe aussi de la mouche asile par ses antennes à palettes, & velues latéralement. Le stomox est à proprement parler la *mouche d'automne*.

STOPAROLE, *stoparola*. Oiseau du genre des *bergeronettes* ou *hochequeues*. Voyez ces mots.

STORAX CALAMITE & en SARILLES. *Voyez au mot* STYRAX.

STORM-FINCK. Oiseau aquatique de l'isle de Fara, un peu plus grand que le moineau : son plumage est gris & sans taches ; son bec

eſt menu : cet oiſeau va d'une vîteſſe extrême ſur les eaux ; il annonce le gros temps & la tempête. (*Ruiſch de Avib. pag. 129.*)

STRAHL-BLENDE. *Voyez à l'article* BLENDE.

STRAMOINE. *Voyez* POMME ÉPINEUSE.

STRATHIUM. Plante fameuſe chez les Anciens, & que l'on ſoupçonne être la *gaude*. Voyez ce mot.

STRINCZA ou BOTRISSA. Noms que l'on donne dans la Lombardie & dans l'Italie à un fort bon poiſſon de riviere & de lac, ſemblable à la lotte ou à la barbotte, & qui n'en differe que par la grandeur. Le peuple s'en nourrit dans tout le Milanez.

STROMATHÉE. C'eſt le même poiſſon que le *fiatole*. Voyez ce mot.

STROMBITES, *turbinites*. Sont des coquilles foſſiles, univalves, contournées en ſpirales moins profondes que celles des buccins : elles vont d'ailleurs en diminuant comme les limaçons foſſiles ou *trochilites* : voyez ce mot. Enfin, les ſtrombites ſont plus longues, plus menues, & non renflées vers le milieu : *Dictionnaire d'Oryctologie.*

STROMLING. Eſpece de petit hareng, très-délicat & d'un goût fort exquis, qui ſe trouve dans le Golfe Bothnique, où l'on en pêche des quantités incroyables. *Voyez à l'article* HARENG.

STRONGLES. *Voyez les articles* VER CYLINDRIQUE & ASCARIDES.

STRUND-JAGER ou CHASSE-MERDE. Les Navigateurs Hollandois donnent ce nom à une eſpece de mouette qui ſe trouvent ſur les côtes de Spitzberg, & qui ſuit opiniâtrement l'oiſeau appellé *kutyeghef*, afin de ſe nourrir de ſa fiente. Le bec du ſtrund-jager eſt noir, crochu & épais : ſes jambes ſont courtes, & les trois doigts de chaque patte ſont palmés comme aux canards ; ſa queue forme un éventail : il a les yeux noirs, ainſi que le deſſus de la tête ; le cou cerclé de jaune, le ventre blanc, les aîles & le dos de couleur brune. *Voyez* MOUETTE.

STUC. Pierre factice, dont le plâtre calciné fait la baſe. Les différentes couleurs que l'on y mêle & que l'on y incorpore, au moyen d'une diſſolution de gomme ou de colle, & ſouvent d'huile de lin, rendent cette compoſition propre à repréſenter les différentes bigarrures des marbres les plus précieux ou des moſaïques elle renchérit même ſur leur beauté ; mais elle leur cede en dureté. Il y a quelques années que l'on voyoit au Louvre des tableaux de fleurs & de fruits de la plus grande beauté ; ils étoient faits de ſtuc. *Conſultez l'article* MARBRIER, dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers.*

STYRAX ou STORAX CALAMITE, résine précieuse qui découle d'un arbre connu sous le nom d'ALIBOUFIER. *styrax folio mali cotonei.* Cet arbre est de la grandeur d'un olivier, & croît dans les forêts de la Provence, autour de la Chartreuse de Monrieu, à Baugencier, à Soliers, & entre la Sainte-Baume & Toulon: il ressemble au cognassier par son tronc, son écorce & ses feuilles, lesquelles sont vertes en-dessus, blanches & velues en-dessous; ses fleurs sont d'une seule piece, semblables à celles de l'oranger, blanches, odorantes; son fruit est une baie peu charnue, qui contient deux noyaux. Ces arbres, en Provence, ne donnent que très-peu de résine : on en retire beaucoup de ceux qui croissent dans les pays plus chauds, tels que la Syrie & la Cilicie.

Cet arbre, très-recherché dans le printemps par la beauté de ses fleurs, l'est encore davantage pour une résine qui découle d'incisions que l'on fait à son tronc & à ses branches, & que l'on vend dans les boutiques des Droguistes & des Parfumeurs. M. *Duhamel* nous apprend qu'il a appris d'un Voyageur, qu'un petit vermisseau s'attache à l'*aliboufier*, ronge son écorce, & laisse, en se retirant, un trou qui donne issue au storax en larmes, qui, par cet accident, découle de l'arbre, tout solide & couvert d'une substance farineuse.

La résine du *storax calamite* est brillante, grisâtre, assez solide, un peu grasse, s'amollissant sous les dents, composée de grumeaux ou de miettes blanchâtres, semblables à des amandes cassées, blanches, enclavées dans une résine grumeleuse, d'un goût résineux un peu âcre, assez agréable, d'une odeur de baume du Pérou, très-pénétrante & suave. Quand cette résine est nouvellement cassée, ou que l'on en jette sur les charbons, elle se fond promptement sur le feu, s'enflamme dès qu'on l'approche d'une bougie allumée, & forme une lueur très-claire. L'épithete de *calamite* lui a été donnée, parce qu'on l'apportoit autrefois à Marseille de la Pamphilie, enveloppée dans des roseaux.

Le *storax stacté* est gras, comme mielleux, & on n'y reconnoît aucunes larmes blanches de ce même suc résineux.

On trouve dans les boutiques du *storax en sarilles*, lequel n'est autre chose qu'une sciure de bois rouge mêlée avec un peu de styrax liquide & de storax stacté : & en cet état nouveau c'est le plus exquis des parfums résineux; on le préfere, même pour brûler, au storax pur : mais on choisit ce dernier pour l'usage médicinal; on croit que c'est le

le véritable *thus Judæorum* que les Mages présenterent au Sauveur du monde.

Le storax en larmes est plus pénétrant que le benjoin : on l'emploie dans l'asthme humoral; on le recommande, à cause de sa douce odeur, pour fortifier le cerveau, pour récréer les esprits animaux, & pour en calmer les mouvemens déréglés : on l'emploie utilement dans les antidotes cordiaux & en fumigation. On en forme par liquéfaction des tablettes ou pastilles, pour parfumer les Eglises. Les Chimistes tirent du storax une teinture & des fleurs, comme ils font avec le benjoin. Enfin le storax est préféré au styrax pour être la base des pilules qui portent son nom, & dont on fait un grand usage dans la pratique, pour calmer la toux convulsive, sur-tout celle des phthisiques, & leur procurer quelque tranquilité.

STYRAX LIQUIDE, *styrax liquidus.* C'est le suc résineux que les Arabes appellent *mitia*, les Turcs *cotter-miza*, les Chinois *roça malha*, & les Européens *faux storax stacté.* Cette résine est liquide, gluante, peu ou point transparente, d'un gris-brun, d'une odeur forte de storax solide, mais presque désagréable, d'un goût un peu âcre & aromatique : ce styrax nous parvient rarement pur.

Il y a une grande diversité de sentimens concernant l'origine de cette sorte de baume résineux ; les uns veulent que ce soit une térébenthine composée, ou cuite avec de l'huile, du vin, &c. d'autres prétendent que c'est l'extrait fait par la décoction des parties de l'arbre du liquidambar. Cependant *Jacques Petiver*, Apothicaire de Londres & habile Naturaliste, rapporte dans les *Transactions philosophiques de Londres*, *n°. 313.*, que c'est le suc d'un certain arbre qui s'appelle *rosa mallos*, qui naît à l'île de Cobras, dans la mer Rouge, éloignée de trois journées de la ville de Suez. On enleve, dit cet Auteur, l'écorce de cet arbre tous les ans : on la pile, & on la fait bouillir dans de l'eau de mer, jusqu'à la consistance de glu ; ensuite on recueille la substance résineuse qui nage dessus : pour la purifier on la dissout de nouveau dans de l'eau de mer, & on la passe : on renferme séparement dans de petits tonneaux cette résine ainsi purifiée, & le résidu épais qui reste après la purification : on transporte ces deux sortes de styrax à Moka, lieu où se tient la célebre foire d'Arabie.

Ce parfum est beaucoup estimé chez les Orientaux qui en font grand usage. Le tonneau qui contient quatre cents vingt livres, se vend depuis cent

quatre-vingts, jusqu'à trois cent soixante livres d'argent, selon la pureté du styrax. Nous avons vu dans un vaisseau Turc un baril de bois de styrax : ce baril avoit été formé, à ce qu'on nous assura, du tronc de l'arbre qui produit le styrax même. Il avoit deux pieds de diametre : c'étoit un tronc creusé longitudinalement jusqu'à l'épaisseur du fond inférieur ; le fond supérieur étoit fait de morceaux rapportés. Ce bois étoit peu dur, odorant, jaunâtre : on nous assura encore que parmi les Orientaux on fait les sarcophages (cercueils) des Grands avec cette sorte de bois.

Le styrax convient sur les contusions, les plaies & les ulceres externes, sur-tout les scorbutiques : il est la base d'un onguent qui porte son nom, & dont on se sert fort heureusement dans les grands Hôpitaux, &c. pour empêcher la pourriture & pour prévenir le sphacele : on le prescrit intérieurement quand il est purifié, depuis quatre grains jusqu'à seize, pour déterger & guérir les ulceres internes.

Le styrax d'Amérique est le *liquidambar :* voyez ce mot.

SU. *Nieremberg*, *Hist. exot. L. IX*, *c. 47*, dit que c'est un animal qui habite proche des fleuves, & qu'on trouve chez les Patagons : au premier aspect il paroît avoir quelque chose de la figure d'un lion ; il a une espece de barbe au menton & aux joues jusqu'aux oreilles. Ses poils ne sont pas fort longs : il a la poitrine large, les reins ramassés, la queue large & longue comme celle de l'écureuil. Dans la Sibérie on se couvre de la peau de cet animal. Quand il prend la fuite, il porte ses petits sur son dos & les couvre de sa queue. On le prend avec ses petits dans des fosses que l'on pratique en terre, & qu'on couvre de branches d'arbres : quand il y est tombé, il égorge ses petits, & il ne succombe sous les coups des Chasseurs qu'après les avoir effrayés par des cris horribles qui portent au loin l'épouvante. On nomme aussi cet animal *suruccàratè*.

SUBSTANCES INFLAMMABLES. En Minéralogie on comprend sous ce nom les *bitumes* & les *soufres*. Voyez ces mots.

SUC, *succus*. On donne ce nom aux fluides qui se trouvent dans les différens corps de la Nature. Dans le regne animal on trouve les sucs nourriciers, gastrique, pancréatique & nerveux. Dans le regne végétal on trouve les baumes, la matiere extractive, la matiere de la gomme, & les huiles. Dans le regne minéral on trouve les sucs bitumineux, tels que les pétroles, les guhrs métalliques, des eaux chargées de parties ou

terreuſes, ou pierreuſes, ou ſalines. *Voyez* BITUME, EAUX, GUHR, HUILE, *& l'article* ÉCONOMIE ANIMALE *à la ſuite du mot* HOMME.

SUCCIN. *Voyez* AMBRE JAUNE.

SUCCISE ou MORS DU DIABLE. *Voyez à la ſuite du mot* SCABIEUSE.

SUCE-BŒUF. On donne ce nom à des oiſeaux qui ſe trouvent en grand nombre dans l'île de Biſeſcha, près de l'embouchure du Sénégal: ils ſont de la groſſeur d'un merle, noirs, & ont le bec dur & pointu. Le ſuce-bœuf s'attache ſur le dos des beſtiaux dans des endroits où leur queue ne peut le toucher, & à coups de bec il leur perce la peau pour ſucer leur ſang. Si les Bergers & les Pâtres ne veillent pas ſoigneuſement à le chaſſer, il eſt capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux. *Hiſtoire Générale des Voyages, Liv. VII. pag. 416.*

SUCE-SANG. *Voyez* SANG-SUE.

SUCET ou ARRÊTE-NEF. *Voyez* REMORE.

SUCEUR DE MIEL. *Voyez* COLIBRI.

SUCRE DE ROSEAU ou DE CANNE. *Voyez* CANNE A SUCRE. Nous avons parlé du ſucre d'érable à la ſuite du mot ÉRABLE; du ſucre de bambou, au mot BOIS DE BAMBOU; & du ſucre de bouleau, au mot BOULEAU, &c. Les Anciens ont encore fait mention d'autres ſortes de ſucre naturel; ſavoir, du *tabaxir*, c'eſt le *ſaccar-mambu* des Indes ou le ſucre du *roſeau en arbre*, plus connu ſous le nom de *bambou;* le ſucre *alhuſar* ou *alhaſſer*, eſt la *manne* de l'Apocin: voyez ces mots.

SUCRIER DE MONTAGNE. *Voyez* BAUME A COCHON.

SUCRIER. C'eſt le grimpereau de la Martinique & de la Jamaïque. *Voyez* GRIMPEREAU.

SUCRION. Nom donné à l'eſpece d'orge qui quitte ſa balle, & qui ſe cultive de temps immémorial dans les diverſes provinces de la France.

SUCTOLT, *ſcutatus orbis.* Poiſſon de mer, de figure ronde, mis par *Artedi* dans le rang de ceux dont les nageoires ſont cachées: on le nomme auſſi BUFOLT.

SUCU. Eſpece de pommier fort commun dans la Province de Canton en Chine. Son fruit a le goût, la figure & la couleur de nos pommes de calvile: on le ſeche comme nos figues, afin de le conſerver toute l'année: c'eſt un très-bon manger.

SUGGARDS. C'eſt le nom que les habitans du Cap de Bonne-Eſpérance donnent à un millepede, dont la morſure eſt auſſi dangereuſe

que celle d'un ſcorpion : les vignes y ſont infeſtées d'une petite eſpece de millepedes, difficile à trouver, parce qu'elle ſe renferme dans une ſorte d'enveloppe qui reſſemble à la feuille de vigne flétrie. *Hiſtoire des Voyages.*

SUGLACURU ou FLUGACURU. Ver ainſi nommé chez les Maynas, & à Cayenne *ver macaque :* il prend ſon accroiſſement dans la chair des animaux & des hommes ; il croît juſqu'à la groſſeur d'une feve, & cauſe une douleur inſupportable. On trouve cette eſpece de ver aſſez rarement. M. *de la Condamine* dit avoir deſſiné à Cayenne l'unique qu'il ait vu ; & il l'a conſervé dans de l'eſprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piqûre d'une ſorte de mouſtique ou de maringouin ; mais juſqu'ici l'animal qui dépoſe l'œuf n'eſt pas encore connu, dit l'Académicien ci-deſſus cité.

SUGUNTUS. Nom que l'on donne au Pérou à l'eſpece de corbeau du Mexique, nommé *aura :* voyez ce mot.

SUIE ou SUGÉ, *fuligo.* Subſtance volatile, inflammable, comme charbonneuſe, un peu ſaline, d'un roux noirâtre, d'un goût fort amer & d'une odeur vapide, qui ſe trouve enlevée & condenſée contre les parois intérieures des tuyaux de cheminées, ſous leſquels on a brûlé du bois, &c. & dont elle eſt un des produits : elle reſſemble beaucoup à une huile brûlée & empyreumatique ; on s'en ſert en teinture, ſous le nom de *bidanet :* elle donne une couleur fauve qui eſt aſſez belle, mais qui ſent fort mauvais ; en récompenſe elle conſerve les étoffes de laine contre les *teignes ;* voyez ce mot. La ſuie entre dans les onguens pour la teigne ou pour la gale invétérée : on en fait auſſi avaler pour l'épilepſie. Les Anglois regardent la ſuie comme très-bonne pour l'engrais des terres, pour faire périr les mauvaiſes herbes & les plantes aquatiques, telles que les joncs & les roſeaux dans les prairies baſſes. Les ſuies animales different des ſuies végétales. Le *noir de fumée* n'eſt que de la ſuie des matieres réſineuſes qui brûlent avec flamme.

SUIF, *ſebum.* C'eſt une des eſpeces de *graiſſe ;* voyez ce mot. Le belier, la brebis, le mouton, de même que le bœuf, le cerf, le daim, le bouc & tous les ruminans produiſent du ſuif.

SUINT ou LAINE GRASSE. *Voyez au mot* LAINE.

SUISSE ou VANDOISE. *Voyez* DARD.

SUKOTYHO ou SUCOTAHIO. Les Chinois appellent ainſi un très-gros quadrupede, remarquable par ſes cornes. Cet animal eſt de

la grandeur d'un bœuf: ſon muſeau reſſemble à celui d'un cochon ; ſes oreilles ſont longues & rudes ; ſa queue eſt épaiſſe & touffue ; ſes yeux ſont placés perpendiculairement dans la tête. Proche de chaque œil ſort une longue & groſſe défenſe oſſeuſe, un peu arquée, applatie, ſillonnée : Conſultez le détail de cette arme, par M. *Sloane*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1727*. *Geſner* penſe que ce quadrupede eſt une eſpece d'*urus* : voyez l'article AUROCHS.

SULLA ou SILLA, *hediſarum flore rubente*. C'eſt une eſpece de ſainfoin originaire de l'île de Malthe, & dont la plupart des papiers publics ont fait mention en 1766 & 1767. Les habitans de Seminara dans la Calabre ultérieure, royaume de Naples, forment des prairies artificielles au moyen de cette plante. Sa culture eſt ſinguliere ; elle réuſſit dans les terres fortes, argileuſes, crayeuſes & blanches, même dans celles qui ſont humides : on en fait la moiſſon à la fin de Juin ou au commencement de Juillet. La graine eſt jetée au haſard par-deſſus le chaume, auquel on met le feu le lendemain, ſans y apporter après cela aucun ſoin ni culture : cette graine couverte ſeulement des cendres des chaumes brûlés, pénetre d'elle-même dans la terre, & commence à végéter au mois de Novembre, quatre mois après avoir été ſemée. Chaque graine produit pluſieurs tiges qui croiſſent lentement pendant tout l'hiver ; mais au printems la terre ſe trouve ſemblable à une prairie la plus épaiſſe. Si le mois d'Avril eſt un peu pluvieux, la ſulla s'élevera juſqu'au-deſſus de la hauteur d'un homme. En trempant la graine dans de l'eau avant de la ſemer, on en hâte la germination & la végétation. La fleur de la ſulla eſt d'un aſſez beau rouge & à-peu-près de la forme de celle du genet ; chaque fleur eſt contenue par un calice dentelé. On peut commencer à faucher cette plante au mois de Mai, dans le temps même de ſa fleur ; alors on la donne en vert aux mulets, aux chevaux, qu'elle purge légérement & engraiſſe très-promptement, & même trop le bétail qu'on ne feroit pas travailler ; elle procure beaucoup de lait aux vaches & aux brebis. Cet excellent fourrage eſt ſi recherché, qu'on n'eſt point dans l'uſage de le faner. On en ſeme un peu, de temps à autre pour ſe procurer la graine qui eſt plus petite, mais aſſez reſſemblante à celle de l'eſparcette.

Après la récolte de la ſulla, qui dure dans ce pays juſqu'à la mi-Juillet, on laiſſe repoſer la terre juſqu'en automne, on la laboure alors, & l'on y jette la ſemence de ſulla : la moiſſon eſt à proportion

plus riche dans les champs qui ont ſullé, *ſullati.* Il ſuffit qu'après la moiſſon on mette de nouveau le feu au chaume, pour que ſans autre culture qu'un ſeul labour très-ſuperficiel, le mois de Novembre ſuivant, la ſulla recouvre de nouveau le champ, après avoir été une année entiere, pendant le temps de la culture & de la récolte du blé, cachée dans l'intérieur de la terre, ſans nuire à la qualité de ce dernier, & ſans qu'il en ait paru la moindre apparence, même à fleur de terre, avant le mois de Novembre de l'année de repos ou de jachere; temps où la ſulla germe & croît avec le même ſuccès que la premiere année qu'on l'a ſemé. C'eſt ainſi que des champs une fois ſullés, donnent pendant l'eſpace de plus de quarante années conſécutives, réguliérement & alternativement, de deux années l'une, une récolte abondante de ſulla, & l'autre une moiſſon du plus beau blé, ſans que pour conſerver une prairie auſſi ſinguliere, il faille d'autres ſoins que de répandre de la graine la premiere année, ainſi qu'il eſt dit ci-deſſus, d'après le Mémoire préſenté ſur ce ſujet, le 12 Septembre 1766, à la Société des Georgofili de Genes, par M. le Marquis *de Grimaldi :* ce Mémoire a été publié à Parme par ordre du Gouvernement; il a été auſſi traduit de l'Italien, & inſéré dans les *Mémoires de la Société Economique de Berne, année 1768.*

La méthode facile de ſemer la ſulla, la qualité ſupérieure de ce fourrage, celle de contribuer à préparer les terres pour la récolte des grains, ſa fécondité, ſa longue durée dans les terres les plus compactes qu'elle pénetre ſans les épuiſer; toutes ces circonſtances ſingulieres prouvent aſſez ſon utilité, pour exciter l'attention des Cultivateurs.

Les Malthois choiſiſſent la graine de ſulla de deux ans, & qui vient de la petite île de Goro. On peut répandre cette graine un à deux jours ſur le blé avant de le ſcier, les pieds des Moiſſonneurs, des Glaneurs & du bétail ſuffiſent pour l'enterrer; ſi elle étoit miſe en terre trop profondément, elle riſqueroit de ne pas lever. Si la ſulla ou *ſilla* pouſſe trop fort avant l'hiver, on peut la faire pâturer par les beſtiaux, on l'empêchera par ce moyen de pouſſer des tiges fortes & vigoureuſes que le bétail auroit peine à bien broyer.

La racine de la ſulla eſt groſſe, rameuſe, un peu pivotante; ſes tiges ſont herbacées, canelées & ſe diſtribuant en rameaux; ſes feuilles, au nombre de neuf ou onze, ſont alternes, ovales, épaiſſes, aîlées,

terminées par une impaire plus grande ; sa fleur est papilionacée ; son fruit est long, applati, droit, comme hérissé ; en un mot des Botanistes regardent la sulla comme un *sain-foin d'Espagne.*

SUMACH, *rhus.* Arbrisseau dont on distingue plusieurs especes : les unes sont d'utilité, les autres sont de curiosité.

LE SUMACH ORDINAIRE OU COMMUN, *rhus culinaria,* appellé le *roux* ou *roure des Corroyeurs*, est un arbrisseau qui nous vient de la Syrie & de la Palestine, qui croît quelquefois à la hauteur d'un homme : ses feuilles sont oblongues, velues, aîlées, dentelées à leurs bords, rougeâtres, assez semblables à celles du sorbier. Il naît d'entre les feuilles aux sommités des branches des fleurs ramassées en épi, de couleur blanche, composées chacune de fleurs disposées en rose. Aux fleurs succedent des baies presque ovales, membraneuses, verdâtres, qui renferment une semence arrondie en forme de petite lentille, de couleur rougeâtre. Ce fruit est d'un goût acide & astringent.

Ce sumach s'est naturalisé dans nos climats ; il croît dans les lieux secs & pierreux, sur les collines & aux environs de Montpellier. En Espagne, dans le territoire de Salamanque, on cultive cet arbrisseau avec autant de soin que la vigne, parce que les habitans en font un commerce assez considérable. On coupe tous les ans ses rejetons au pied de la racine, puis on les fait sécher pour les réduire en une poudre fine ; c'est un tan dont on se sert pour préparer les cuirs, & sur-tout pour les apprêts des peaux de bouc, de chevre, de mâroquin noir. *Consultez l'article* MAROQUINIER *dans le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Les Anciens s'en servoient au même usage. On employoit son fruit autrefois dans les cuisines pour assaisonner les viandes : cela se pratique même encore chez les Turcs. C'est de la différence de ses usages qu'il a reçu différens noms : le *sumach des Cuisiniers* est le fruit ; il noircit les dents & les cheveux ; le *sumach des Corroyeurs* sont les feuilles & les branches ; la plus grande quantité de ce qu'on en consomme en France se tire du Portugal ; & le *sumach rouge de Galien* est la graine du même arbrisseau.

LE SUMACH DES JARDINS OU DE VIRGINIE se cultive dans les jardins où il s'éleve aisément & produit un très-bel effet ; il porte de beaux épis veloutés rouges ; il fleurit de bonne heure : aux fleurs succedent des fruits fort rouges, arrondis, pressés, qui contiennent chacun une semence applatie comme une lentille, d'un goût aigrelet : ses

fruits ſont rafraîchiſſans; on en met macérer une grappe dans une pinte d'eau froide qu'on fait boire enſuite par verrées dans toutes ſortes d'hémorragies : cette infuſion eſt encore recommandée contre les deſcentes; les feuilles de ſumach pilées & appliquées ſur les panaris réſiſtent à la pourriture, & empêchent la gangrene.

Ces deux eſpeces de ſumach ſont propres à garnir des remiſes & certaines parties de parcs : elles font un bel effet dans les boſquets d'été & d'automne. Il y a deux autres eſpeces de ſumach de la Caroline, l'un à fruit noir, l'autre à fruit de couleur rouge orangé, qui peuvent auſſi paſſer très-bien l'hiver en terre.

Il découle, dit M. *Duhamel*, des inciſions qu'on fait aux troncs des gros ſumachs, une ſubſtance réſineuſe qui paroît mériter qu'on eſſaie d'en faire un vernis analogue à celui de la Chine. Je crois, continue-t-il, que la décoction des grappes eſt employée à préparer les étoffes pour quelques eſpeces de teintures : au reſte, ces grappes, bouillies dans le vin, calment l'inflammation des hémorroïdes.

Le bois de ſumach eſt fort tendre, principalement celui de ſumach de Virginie, que l'on appelle *vinaigrier* en Canada; il eſt d'une très-belle couleur verte, & de deux nuances qui ſont aſſez agréables.

Il y a une autre eſpece de ſumach dont on ſe ſert en teinture du grand & du petit teint vert, ſous le nom de *redoul; voyez* ce mot.

Enfin, on diſtingue ſix ſortes de ſumachs qui ſont originaires de l'Afrique, & qui n'ont d'autre agrément que d'être toujours verts.

SURA : *voyez* au mot COCO.

SUREAU ou SUZEAU, *ſambucus*. Le ſureau eſt un arbriſſeau dont il y a pluſieurs eſpeces, qui différent par la couleur de leurs fruits, & par leurs feuilles.

Les fleurs de ſureau ſont blanches & raſſemblées en ombelles. Chaque fleur eſt en roſette : il leur ſuccede des baies ſphériques, qui ſont noires, dans certaines eſpeces, & blanches, rouges ou vertes dans d'autres : les feuilles ſont compoſées de grandes folioles pointues, découpées & dentelées ſur les bords, oppoſées deux à deux ſur les branches : il y a une eſpece de ſureau dont les feuilles ſont profondément laciniées.

Les ſureaux ſont de grands arbriſſeaux très-jolis, ſur-tout dans le mois de Juin, quand ils ſont chargés de fleurs : ainſi, ils ſont propres à être employés à la décoration des boſquets de la fin du printems

&

& de l'été. Il y a peu d'arbres qui ſoient moins délicats ſur la nature du terrain: ils reprennent très-facilement de boutures, ainſi que tous les arbres qui ont beaucoup de moëlle. On ſait que les jeunes branches de ſureau ſont remplies de moëlle : leur bois eſt peu épais ; elles ſont vertes d'abord, puis griſâtres : elles peuvent ſervir à faire des ſarbacannes. On ne trouve point de moëlle dans les gros troncs qui ſont couverts d'une écorce rude, crevaſſée, de couleur cendrée : ſous cette écorce il s'en trouve une ſeconde qui eſt verte & d'uſage en Médecine. Le bois de ſureau eſt aſſez dur & liant : il ſert à faire différens ouvrages. Les Tourneurs en font des boîtes & des tabatieres, des peignes communs ; après le buis, c'eſt un des meilleurs bois qu'on puiſſe employer à cet uſage. Le jeune bois creux ſert à faire des canonnieres.

On fai un vinaigre aromatique avec les fleurs vertes de ſureau, on l'appelle *vinaigre ſurard :* il eſt très-agréable pour l'uſage de la table, & moins contraire à l'eſtomac que le vinaigre ſimple. On conſeille la décoction des fleurs & des branches de ſureau pour déterger les ulceres, & pour faire des fomentations ſur les parties affligées d'éréſipeles. La fleur de ſureau infuſée dans de l'eau bouillante en façon de thé, eſt excellente pour les coliques d'indigeſtion : c'eſt encore un bon ſudorifique, dont on fait uſage avec ſuccès dans toutes les maladies cauſées par une ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration, & ſurtout dans les maladies inflammatoires de la poitrine, dit M. *Bourgeois.* Son eau diſtillée a les mêmes vertus, mais elle eſt moins échauffante : ſon écorce & ſes fleurs fraîches infuſées dans du vin blanc, ſont purgatives & puiſſamment diurétiques : l'écorce moyenne eſt ſpécifique pour la brûlure, l'inflammation des hémorrhoïdes & la goutte. Quelques perſonnes mettent des fleurs de ſureau ſeches dans le moût de raiſin, pour donner au vin un goût de muſcat. Si on ſe contente de mettre des pommes ſur des lits de fleurs de ſureau deſſéchées, & qu'on les enferme ainſi dans une boîte, elles contracteront un goût de muſcat. On fait avec de la farine de ſeigle & les baies de ſureau, qu'on appelle dans les boutiques, *grana actes*, des gâteaux qui ſont très-eſtimés pour arrêter les diarrhées & les dyſſenteries. On fait auſſi un *rob* avec le ſuc de ce fruit. Le ſureau eſt depuis long-temps célebre en Médecine, même du temps d'*Hippocrate. Martin Blokwitzius* a écrit un livre entier des vertus de cet arbriſſeau, ſous le titre d'*Anatomie du Sureau.*

Il croît sur le sureau une espece de champignon, que l'on appelle *oreille de Judas.* Voyez ce que nous en avons dit à la suite du mot CHAMPIGNON. En Chine on se sert de la moëlle & de la pulpe des baies du sureau dont on fait une espece de papier, ou ces belles fleurs artificielles qui nous viennent de ces contrées.

On donne le nom de petit sureau à l'*yeble*, & celui de sureau aquatique à l'*obier:* voyez ces mots.

SURELLE. *Voyez* OSEILLE.

SURFS. *Voyez à l'article* HARENG.

SURIKATE. Espece de quadrupede qui se trouve dans l'Amérique Méridionale : il est de la grandeur à-peu-près d'un lapin ; & par la partie supérieure du museau, il ressemble au *coati.* Cet animal a un caractere qui le distingue de tous les quadrupedes, & qui ne lui est commun qu'avec l'*hyene ;* ce caractere est d'avoir également quatre doigts à tous les pieds. Cet animal a une physionomie jolie, vive & est fort adroit : il se soutient aisément sur ses pattes de derriere, & marche de cette maniere. Il se place auprès du feu dans cette attitude : il aime beaucoup le poisson, la viande & les œufs. Un de ces animaux, que M. *de Buffon* avoit, se servit de ses pattes réunies pour tirer des œufs de l'eau où on les avoit mis pour les faire cuire : le même animal ne buvoit point d'eau, à moins qu'elle ne fût tiede ; sa boisson ordinaire étoit son urine, dont l'odeur étoit cependant fort désagréable : il étoit apprivoisé au point d'obéir à la voix de son maître lorsqu'il l'appelloit ; gai, leste, agile, il jouoit avec les chats sans leur faire de mal. Lorsque le surikate a peur, ou qu'il s'ennuie, sa voix ressemble alors à l'aboiement d'un jeune chien ; mais lorsqu'il est affecté par quelque sensation de plaisir, il s'exprime par d'autres accens ; il fait un bruit vif & semblable à celui d'une cressélle de bois que l'on tourne avec rapidité.

SURMULET, BARBARIN, MOIL. Poisson mis dans le genre des poissons à nageoires épineuses : on en distingue de plusieurs sortes.

Le *surmulet barbu* a jusqu'à un pied de long : il est orné de lignes dorées depuis la tête jusqu'à la queue. On apperçoit au travers de ses écailles une couleur pourprée : ces écailles sont grandes, découpées à l'entour, & placées de travers ; elles tombent aisément. Ce poisson a le dos & la tête voûtés, les yeux rouges, la bouche petite & sans dents ; au bout de la mâchoire inférieure, pendent deux filets blancs & mous : c'est ce qui a fait nommer ce poisson *barbeau de mer :* il a deux

nageoires dorées près des ouies, & deux autres blanches au-dessous; il en a une autre proche de l'anus, & deux au dos: sa queue est rouge. Le surmulet barbu a le passage du gosier petit: il a quatre ouies de chaque côté. Il se corrompt facilement; ce qui fait qu'on ne le transporte guere loin de la mer.

Rondelet dit que les surmulets barbus se prennent sur les rivages, & que les non-barbus se prennent en haute-mer: leur chair est estimée, sur-tout ceux de la Méditerranée.

Les *surmulets d'étang* habitent toujours dans la fange: leur chair sent la bourbe. Ils sont plus grands que ceux de mer, & n'en sont pas pour cela meilleurs; mais leurs écailles tiennent davantage, & leurs traits dorés sont plus éclatans.

Le *surmulet de mer ordinaire*, est plus grand que le surmulet barbu; ses écailles sont plus épaisses & plus adhérentes à la peau: il a aux côtés trois ou quatre lignes dorées, & les nageoires qu'il a sur le dos sont d'un jaune mêlé d'un beau vermillon. Ce surmulet ressemble beaucoup au surmulet d'étang.

Le surmulet sans barbillons est l'*imbriaco*.

SURMULOT. Cet animal qui n'est connu que depuis quelques années, a été nommé improprement, *rat des bois;* car il differe autant du rat, que le mulot differe de la souris. Il a été nommé, à plus juste titre, *surmulot*, c'est-à-dire *grand mulot*, parce qu'en effet il ressemble plus au mulot qu'au rat, par la couleur, par les mœurs & par les habitudes naturelles.

Le surmulot, dit M. *de Buffon*, est plus fort & plus méchant que le rat: il a le poil roux, la queue extrêmement longue & sans poil; l'épine du dos arquée comme l'écureuil, & le corps beaucoup plus épais: il a aussi des moustaches comme le chat.

Ce n'est que depuis douze à quinze ans, que cette espece s'est répandue dans les environs de Paris: on ne sait d'où ces animaux sont venus, mais ils ont prodigieusement multiplié; & l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura qu'ils produisent ordinairement depuis huit jusqu'à douze petits, & qu'ils engendrent jusqu'à trois fois par an.

Les endroits où les surmulots ont paru pour la premiere fois, & où ils se sont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, sont Chantilly, Marly-la-Ville & Versailles.

Les mâles sont plus gros, plus hardis & plus méchans que les

femelles. Lorſqu'on les pourſuit, & qu'on veut les ſaiſir, ils ſe retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe : leur morſure eſt non-ſeulement cruelle, mais dangereuſe ; elle eſt promptement ſuivie d'une enflure conſidérable, & la plaie, quoique petite, eſt long-temps à ſe refermer.

Les chiens chaſſent les ſurmulots comme ils chaſſent les rats d'eau, c'eſt-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorſque les ſurmulots ſe ſentent pourſuivis & qu'ils ont le choix de ſe jeter à l'eau, ou de ſe fourrer dans un buiſſon d'épines à égale diſtance, ils choiſiſſent l'eau ; ils y entrent ſans crainte, & nagent avec une merveilleuſe facilité. Cela leur arrive toutes les fois qu'ils ne peuvent regagner leurs terriers ; car ils ſe creuſent, comme les mulots, des retraites ſous terre, ou bien ils ſe gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les ſurmulots dans leurs terriers : ils les pourſuivent comme des lapins, & ſemblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux paſſent l'été dans la campagne ; & quoiqu'ils ſe nourriſſent principalement de fruits & de grains, ils ne laiſſent pas auſſi d'être très-carnaſſiers. Ils tuent, dévorent le gibier, lapereaux, perdreaux, égorgent la jeune volaille ; & quand ils entrent dans un poulailler, ils y font preſque autant de ravage que le *putois.*

Vers le mois de Novembre les meres, les petits & tous les jeunes ſurmulots quittent la campagne ; & ce peuple de brigands va en troupes s'établir dans les granges, où ils font un dégat infini ; ils hachent la paille, conſomment beaucoup de grains, & infectent le tout de leur ordure. Les greniers étant dévaſtés, ils rongent les portes. Les vieux mâles reſtent à la campagne : chacun d'eux habite ſeul dans ſon trou : ils y font, comme les mulots, proviſion pendant l'automne, de gland, de faine, &c. ils rempliſſent leur trou juſqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond : ils ne s'y engourdiſſent pascomme les loirs ; ils en ſortent l'hiver, ſur-tout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chaſſent les ſouris & les rats. L'on a même remarqué, depuis que les ſurmulots ſe ſont ſi fort augmentés aux environs de Paris, que les rats & les ſouris y ſont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils les pourſuivent dans les lieux de leur domaine, & les détruiſent.

SURON ou SÉRON. Les Droguiſtes donnent ce nom à certains

cuirs de bœufs, qui recouvrent les ballots de marchandises que l'on nous envoie de la Nouvelle-Espagne & de Buenos-Ayres dans l'Amérique méridionale. Ces cuirs sont cousus avec des filets & lanieres de la même peau fraîche. On dit aujourd'hui un *suron* de quinquina, un *suron* de jalap, un *suron* de cannele, &c.

SUSERRE ou SISERRE. *Voyez* GRIVE.

SYCOMORE. *Voyez l'article* ÉRABLE. Le sycomore faux est l'*azédarac.* Voyez ce mot.

SYLPHIUS. *Voyez* SILPHIUM.

SYLVIE, *anemonoïdes.* M. *Deleuze* dit que *Vaillant* donnoit ce nom à quelques especes d'anemones dont il faisoit un genre à part, parce que leurs semences n'ont point de queue comme celles des autres especes : elles croissent dans les bois & les prés ombragés. La sylvie à fleur blanche a été décrite sous le nom de *renoncule des bois :* il y en a une jolie espece à fleur jaune, dit M. *Deleuze.* Voyez l'article RENONCULE.

SYRINGA. *Voyez* SERINGAT.

SYRIOT. *Voyez* GRISETTE.

SZEINAN. Suivant M. *Pallas*, c'est une espece d'antilope. *Voyez à l'article* GAZELLE.

Fin du Tome cinquieme.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe, 1775.




TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 001 470 430

